

*image
not
available*

LIBRARY

UNIVERSITY OF CALIFORNIA

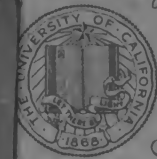
LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA



LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA



LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA



LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA



LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA



REVUE AFRICAINE

JOURNAL DES TRAVAUX

DE LA

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ALGÉRIENNE.

TABLE DES MATIÈRES

DU SEPTIÈME VOLUME

DE

LA REVUE AFRICAINE.

ARTICLES DE FONDS.

	Pages.
ARNAUD. — Exploration du Djebel bou Kabil	42, 299, 342
AUCAPITAINE (H.). — Kanoun du village de Thaourirt-Ainokran.	379
BACHE (E.). — Notice sur les dignités romaines en Afrique	1, 129, 241, 323, 401
<u>BERBRUGGER (A.). — Epigraphie d'Auzia.</u>	<u>36</u>
Id. — Note sur le tombeau et la chambre sépulcrale, découverts les 16 et 22 juin 1863.	193
Id. — Remarque sur les inscriptions d'Auzia.	358
Id. — Notice nécrologique sur Paul-Eugène Bache	390
Id. — 1689. Traité de paix avec le gouvernement de la ville et du royaume d'Alger	433
BRESNIER (L.-J.). — Formule d'abjuration selon la loi musulmane.	351
DEVOULX (A.). — LES édifices religieux de l'ancien Alger.	102, 164
DEWULF (E.). — Note sur Ibn Hammad et sur un mémoire de M. Cherbonneau.	446
FÉRAUD (L.). — Mœurs et coutumes kabiles	67
Id. — Un vœu d'Hussein Bey.	84
GUIN. — Note sur le Bey Mohammed.	293
LACROIX (F.). — Colonisation et administration romaines dans l'Afrique septentrionale.	363, 415
MERCIER. — Sidi Ayssa.	386
PESCHEUX (R.). — Notice nécrologique sur Paul-Eugène Bache.	384
ROHLFS (G.). — Voyage au Maroc.	205
SALVADOR (Daniel). — La musique arabe	96
Id. — Essai sur l'origine et la transformation de quelques instruments.	266
TAUXIER (H.). — Etude sur les migrations des tribus berbères avant l'islamisme	24
Id. — Ethnographie de l'Afrique septentrionale au temps de Mahomet.	453
VAYSETTES (E.). — Histoire des derniers Beys de Constantine.	114
Id. — La question de propriété jugée par les docteurs de la loi musulmane	353

CHRONIQUE.

	<u>Pages.</u>
AUCAPITAINE (H.). — Note sur le Tombeau de la Chrétienne.	393
BARNÉOND. — Lettre à M. Cherbonneau au sujet des tombes et des inscriptions découvertes à Markouna	473
BELLANGER. — Note sur les ruines de Ta-Kitoun.	235
BERBRUGGER (A.). — Séance générale du 22 janvier 1863. (Rapport et élections)	121
Id. — La <i>Revue africaine</i> et la presse allemande	126
Id. — Vases provenant du musée Campana.	127
Id. — Mosaïques, sculptures et inscriptions, découvertes au Vieil Arzeu	227
Id. — Inscription de Cherchel. Des coiffeuses et des coiffures romaines.	233
Id. — Remarques sur les ruines de Ta-Kitoun	239, 317
Id. — Encore l'inscription condamnée d'Orléansville.	312
Id. — Observations sur le Tombeau de la Chrétienne, à propos d'un compte-rendu fait au comité des Sociétés savantes	393
Id. — Ruines de Tizirt	398
Id. — Marie Lefèvre.	398
Id. — Remarques sur les inscriptions découvertes à Markouna et copiées par M. Barnéond.	475
CHERBONNEAU. — Exploration aux ruines de Sigus.	478
CHRISTY et LARTET. — Don fait au musée d'Alger d'antiquités antédiluviennes.	399
GUES. — Envoi d'un manuscrit relatif à l'inscription de Sigus.	312
MACET. — Envoi d'une inscription découverte à Ammi-Moussa.	311
(Note de la rédaction à ce sujet).	
DE NEVEU. — Envoi d'inscriptions.	315
(Note de la rédaction à leur sujet).	
VÈNE (A.). — Lettre sur une inscription de Thibilis (Announa).	318
(Note de la rédaction).	
DE VIGNERAL (L.). — Observations au sujet des remarques sur les ruines de Ta-Kitoun.	315

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

REVUE AFRICAINE

JOURNAL DES TRAVAUX

DE LA

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ALGÉRIENNE

PAR LES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

ET SOUS LA DIRECTION DU PRÉSIDENT

PUBLICATION HONORÉE DE SOUSCRIPTIONS DU MINISTRE
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE,
DU GOUVERNEMENT GÉNÉRAL DE L'ALGÉRIE,
DU CONSEIL GÉNÉRAL DU DÉPARTEMENT D'ALGER
ET DU CONSEIL MUNICIPAL D'ALGER.

« La Société historique algérienne entend le mot
» *histoire* dans son acception la plus large, y com-
» prenant, avec l'étude des personnes, des faits et
» des monuments, celle du sol même auquel ils se
» rapportent. Elle s'occupe donc de l'histoire pro-
» prement dite, de la géographie, des langues, des
» arts et des sciences de toute l'Afrique septentrio-
» nale. »
(Extrait des STATUTS)

TOME SEPTIÈME. — ANNÉE 1863.

ALGER

CHEZ BASTIDE, LIBRAIRE-ÉDITEUR, PLACE DU GOUVERNEMENT

CONSTANTINE

ALESSI ET ARNOLET, LIBRAIRES
Rue du Palais

PARIS

CHALLAMEL aîné, ÉDITEUR
30, Rue des Boulangers

1863.

COMPOSITION
DU BUREAU DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ALGÉRIENNE.

D'APRÈS LES ÉLECTIONS FAITES

AU MOIS DE JANVIER 1863.

M. BERBRUGGER, O. *, Conservateur de la Bibliothèque et du Musée d'Alger, *Président*, élu pour la 7^e fois.

M. BRESNIER, *, Professeur à la chaire d'arabe, 1^{er} *vice-Président*, réélu.

M. BROSSELDARD, *, Secrétaire général de la Préfecture, 2^e *vice-Président*.

M. MAC-CARTHY, Ingénieur civil, *Secrétaire*.

M. DE ROUGEMONT, *, Ingénieur des Ponts et Chaussées, *Secrétaire-adjoint*.

M. LODOYER, Propriétaire, *Trésorier-Archiviste*.

Revue africaine

DT 271
R 4
no. 43-54

v. 8-9

no. 43-54

1864-65

S. 2. 1. 47, 49.

NOTICE

sur

LES DIGNITÉS ROMAINES EN AFRIQUE.

CINQUIÈME SIÈCLE DE J.-CH.

(9^e article. Voir les n° 32, et de 34 à 42)

Nous regrettons que les limites du cadre que nous nous sommes tracé ne permettent pas d'y faire entrer nombre d'autres employés dépendant du ministère du *Comes sacrarum largitionum*, tels, par exemple, que les Procureurs de la Monnaie, *procuratores monetae*, qui avaient remplacé les Triumvirs Monétaires; mais nous croyons devoir accorder une mention toute spéciale aux

PRAEPOSITI THESAURORUM (1),

appelés aussi quelquefois *Praefecti Aerarii* ou *Aerario*, qualifica-

(1) *Thesaurorum* appellatio non significat speciatim locum, in quo vestis sacra et privata principis recondabatur, verum generaliter Thesauros principis, in quibus quicquid tandem quod ad sacras largitiones pertinebat referebatur. — *Praefectus aerarii*, officier créé sous l'Empire pour garder le trésor public; il hérita des fonctions remplies primitivement par les questeurs et les *tribuni aerarii*. Il y eut deux préfets du trésor, *praefecti aerario*, administrateurs des deniers publics, agents qui furent institués par Auguste, l'an 726 de Rome. D'abord, le Sénat les élisait, puis ils furent tirés au sort parmi les prêteurs de l'année. Leurs fonctions duraient un an. Les préfets du trésor subsistèrent sous Tibère, Caligula, Néron, Trajan et Antonin le Pieux. — L'hôtel de la Monnaie, *Moneta*, à Rome, était situé sur le Capitole, tout contre le temple de *Juno Moneta*; par extension, la monnaie elle-même, et le moule ou coin avec lequel on la frappait.

tion qu'on traduit par cet équivalent, d'ailleurs plus spécieux qu'exact, trésoriers de l'épargne.

Dans chaque province, il y avait un *préposé du trésor*, sorte de receveur particulier, qui recevait, des mains des différents *susceptores* (percepteurs), le montant des contributions et réunissait celles-ci dans une des principales villes de son arrondissement, qu'on appelait *statio* (*fiscalis*, bureau ou caisse du fisc, de perception, de douane), jusqu'à ce qu'il pût envoyer la somme entière au Comes Largitionum. — On donnait le nom de *susceptor* à celui des décurions ou magistrats municipaux qui était chargé de recevoir les contributions de la ville, qu'il faisait recouvrer par ses subordonnés, les *ducenarii* (1) et les *sexagenarii* ou *sexenarii*, agents aux appointements de 200,000 et 60,000 sesterces.

Ce mode ou mécanisme en matière de perception était sans doute en usage à l'époque où la *Notice* fut rédigée ; mais un édit bien antérieur, c'est-à-dire remontant à l'année 383, et rendu par les empereurs Gratien, Valentinien et Théodose, en disposait tout autrement. Voici ce qu'il porte : « Omnem summam auri vel argenti et reliquarum specierum, quae sacris largitionibus ex more penduntur, statim ut exactio fuerit celebrata, ad Thesauros unius cujusque provinciae vel ad proximos referri sub obsignatione Tabularii ceterorumque quos sollicitos esse debere praecedentia jussa decreverunt, et Thesaurorum Praepositis consignari praecipimus, ut inde ad sacrum comitatum integer omnium titulorum numerus dirigatur. »

Nous mentionnerons également les

PRAEPOSITI BRANBARICARIORUM sive ARGENTARIORUM ;

car toutes les parties du service semblaient avoir été prévues dans cette singulière administration du Bas-Empire.

Les *Branbaricarii* ou *Argentarii*, pour nous servir des propres expressions de la *Notice*, étaient des ouvriers en argent ; mais il y a ici une foule de nuances que nous allons essayer d'indiquer.

Aucun mot (de basse latinité, il est vrai) n'a donné lieu peut-

(1) Il ne faut pas confondre ces *ducenarii procuratores* avec les *ducenarii*, officiers de troupes qui commandaient 200 hommes, non plus qu'avec les *ducenarii*, juges (au nombre de 200) des procès peu importants, à Rome.

être à plus de variantes que celui de *branbaricarius*, qu'on ne trouve d'ailleurs dans aucun dictionnaire latin, pas même dans la dernière édition (1859) de celui de Quicherat. Le commentaire de la *Notice* cite les variantes suivantes : *brambaricasiar*, *barbaricarii*, *brambarigarii*, *branbaricariarii*, *brambaricarii*, etc. Une inscription, reproduite par Orelli, porte BARBARICARIS. « *Barbaricarii in constitutionum codicibus legi solet. scriptura branbaricar, sive brambaricar. ex litteris barbaricar. i. e. barbaricar. fortasse ita enata est.* » — Le mot le plus généralement usité paraît donc avoir été *barbaricarius*, *barbaricarii*, qu'on traduit par brodeurs, doreurs, ce qui n'est pas tout-à-fait exact, en raison du *sive argentarii*. « *Argentarii barbaricariis discernuntur. Argentarii argento cassides, galeas, bucculas condecorabant, erantque genus barbaricariorum, quorum alii auro arma tegebant, tessellebant aliisve modis ornabant* » (Bocking). — « *Barbaricarii distinguuntur ab Argentariis et Aurificibus. Hi enim posteriores sunt qui vasa et alia opera aurea vel argentea fabricant, quos.....vocat fabros argentarios. At enim qui in legibus dicuntur Barbaricarii, hi arma signis ex argento aurove ductili conspicua faciebant, etc.* » — « *Differebant porro hi Barbaricarii ab Aurariis. Aurarii enim inaurabant ferrum, aes et cetera metalla ad libitum cujuscunque privati, qui eorum opera uti volebat; Barbaricarii vero operibus Publicis erant deputati, Corpus et Collegium suum habebant aequae ac Fabricenses.....* » (1)

Les *Præpositi Branbaricariorum* ou *Barbaricariorum* (sive *Argen-*

(1) On voit que la *Notice* ne parle point des *aurifices* (quelques-uns disent *artifices*) ; il y en avait cependant de deux espèces, les *aurifices specierum* et les *aurifices solidorum*. Il y avait également des *sculptores* ou ciseleurs sur métaux. Est-ce *sculptor* ou *scalptor* ? Les érudits diffèrent considérablement d'opinion sur le sens exact de ces deux mots. On appelait ainsi tout artiste qui travaillait avec le *scalprum*, instrument aigu et coupant, employé à plusieurs usages, appartenant à la classe des outils appelés *ciseaux*, c'est-à-dire de ceux que l'on chasse avec un maillet ou marteau (*malleus*). Ces deux mots paraissent donc synonymes, peut-être à cette différence près, que le *scalptor* exécutait des travaux moins fins, plus communs, que le *sculptor*. Quoi qu'il en soit, le mot *scalptor* est employé pour désigner tantôt un graveur sur pierres (*scalptor gemmarum*), tantôt un sculpteur ciselant le marbre (*scalptor marmorum*), tantôt un artiste qui grave les coins servant à frapper les monnaies (*scalptor monetæ*). Quant aux ciseleurs sur métaux, qui appartiennent évidemment à cette classe, se rapporter à ce que nous avons dit au mot *emblemæ*.

tartorum) étaient les inspecteurs de ces ateliers d'orfèvrerie, de bijouterie, où se fabriquaient des ornements en or et en argent, en un mot, toutes sortes d'ouvrages précieux dont on décorait les vases, les armes, etc. (1).

On imaginera sans peine que l'administration (*officium*) du *Comes sacrarum Largitionum* devait être, à raison de son importance, composée d'un personnel aussi nombreux que varié. En voici la nomenclature d'après l'*index* de la *Notice* :

1. SCRINIA CANONUM,
2. SCRINIA TABULARIORUM,
3. SCRINIA NUMERORUM,
4. SCRINIA AUREAE MASSAE.
5. SCRINIA AURI AD RESPONSUM,
6. SCRINIUM VESTIARIII SACRI,
7. SCRINIUM AB ARGENTO,
8. SCRINIUM A MILIARENSIBUS,
9. SCRINIUM A PECUNIIS.

Outre un directeur ou secrétaire général de toute cette administration (*Primicerius totius Officii*), il y avait un *Secundicerius* qui

(1) Les *argentarii*, dont il vient d'être question, n'ont rien de commun avec les *argentarii*, banquiers, orfèvres ou changeurs, qui avaient leurs baraquas ou boutiques (*taberna argentaria*) situées en général sous la colonnade qui entourait le Forum. *Argentarius*, banquier particulier, par opposition au *mensarius*, banquier public. L'*argentarius* recevait les dépôts, accordait sur ces dépôts un intérêt, faisait office de changeur pour les étrangers et assistait aux ventes publiques comme courtier ou commissionnaire; il enchérissait pour ceux qui l'en avaient chargé. — *Mensarii*, officiers chargés par l'État, dans certaines occasions et surtout dans des temps de misère générale, d'agir comme banquiers, en son nom. Ils étaient autorisés à avancer, au nom de l'État, de l'argent aux créanciers qui pouvaient fournir des garanties suffisantes, d'examiner les dettes des pauvres, de leur accorder des secours pécuniaires, etc. Il ne faut donc pas les confondre avec les *argentarii*, banquiers particuliers, faisant valoir leurs capitaux et ceux de leurs clients, quoique, comme les *mensarii*, ils eussent leurs tables ou comptoirs (*mensae*) dressés en public sous les colonnes du Forum. — *Mensularii*, gens appartenant à la classe des banquiers publics ou *mensarii*. Comme ce mot est formé d'un diminutif, *mensula* (de *mensa argentaria*, table ou comptoir d'un banquier, d'un changeur), on peut supposer que ces *mensularii* étaient d'un rang inférieur. Ils agissaient en qualité de changeurs, donnant aux étrangers de la monnaie romaine en échange des pièces étrangères que ceux-ci apportaient de leur pays; ils étaient aussi chargés d'examiner toute espèce de monnaie, et de décider si elle était bonne ou fausse.

était le chef des *Exceptores*, un *Tertiocerus* qui s'occupait des transports (*bastagae*), et nombre de greffiers, de secrétaires (*scri-niarii*), etc. Le *Primicerius totius Officii* de ce ministère était ordinairement choisi parmi les anciens vicaires, même parmi les personnages consulaires.

1. Les *scrinia canonum* étaient les bureaux des contributions, des redevances annuelles, taxes, tarifs, prestations en nature ou en argent. « *Canon est sollemnis praestatio seu illatio aut pensatio vel ordinarium tributum ; a singulis provinciis quotannis in arcas ss. largitionum sive rerum privatorum inferendus fuit. In hoc... scrinio... ratiocinia... praestationum tractabantur.* »

2. Les *scrinia tabulariorum* dont il s'agit ici, et qu'on appelait encore *scrinia tabularum* ou *tabellariorum* (d'où notre mot *tabellion* (1), qui a le même sens, ne doivent pas être confondus avec les archives publiques ou actes publics (*populi tabularia*), dépôt des archives de l'État (dans le temple de la Liberté). « *Hi tabularii, qui non confundendi sunt cum Tabulariis publicis, s. civitatum et provinciarum ; hi nostri fisco obnoxii publicas rationes chartasque ss. largitionum tractabant* » (2).

3. Les *scrinia numerorum* ou *numerariorum* étaient des bureaux (de vérification ?) de comptabilité. « *In singulis provinciis duo Tabularii (aut Numerarii) collocentur, quo ad unum fiscalis arcae ratiocinium, ad alterum largitionales pertinere tituli jubeantur* » (Code Justinien).

4. Les *scrinia aurrae massae* étaient, en quelque sorte, des bureaux de contrôle de l'or destiné à fabriquer de la monnaie ; car, dit le commentaire de la *Notice*, « *largitionibus principis non*

(1) *Tabellio*, tabellion, notaire, que l'on chargeait de dresser les actes. On commença à lui donner ce nom sous l'Empire ; il remplissait des fonctions analogues à celles du *scriba* sous la République (Cod. Théod., 9, 19, 1 ; Ulpien, *Dig.* 48, 19, 9 ; Capitol. *Maerian*, 4).

(2) *Tabularium*, salle des archives, où étaient les registres et les documents publics et privés (*tabulae*). Quelquefois, c'était un édifice séparé construit tout exprès, comme celui que l'on avait bâti sous le Capitole à Rome, et dont il subsiste encore des débris importants ; le plus souvent, la *salle des Archives* était une dépendance de quelque temple ou de quelque autre édifice public, ou une pièce affectée à cet usage dans quelque maison particulière. On comprenait sous le titre de *tabularii* les notaires, les teneurs de livres, les gardiens des documents publics et des archives (*tabulae*).

solidi auri cusi, sed auri materia, i. e. aurea massa sive aurum obryziacum inferri debebant, ne adulterinis numis fraus illis fieret » (1).

5. Les attributions des *scrinia auri ad responsum* consistaient à contrôler les opérations de comptabilité, à délivrer des quittances, à vérifier les recettes et dépenses, à tenir compte de l'or qui entrant au Trésor (*aerarium*) en lingots, à porter dans les provinces les mandats du prince en voyage, etc. Contre son habitude, Bocking n'a pas de données certaines à l'endroit de ce bureau : « De hoc Scrinio, dit-il, certi quod dicam non habeo. Pancirolus aurum *ad responsum* dici putavit, quod destinatum est ad perferenda in provincias per veredas mandata principis ; posse autem etiam id aurum intelligi, quod ad responsum pro annis dabatur, i. e. Responsalibus qui a Praefectis Militum ad exercitus mittebantur, ut eorum injurias audirent et Magistrorum jussa exequerentur. Veri haec mihi minime similia videntur esse ; potius crediderim b. l. de auro quod per legatos civitatum nec non populorum solebat principibus offerri, fortasse etiam de aliis auri coronarii specibus sermonem esse. »

6. Nous avons vu que le *Comes Sacrarum Largitionum* avait sous ses ordres (*sub dispositione*) un *Comes Vestiarii*. Ce Comte du Vestiaire, qu'on pourrait appeler Officier d'Habillement (en chef), ne doit pas être confondu avec le *Comes Sacrae Vestis*, officier spécialement chargé de la garde-robe impériale. « Diversus ille (*Comes Sacrae Vestis*) a Comite Vestiarii sub dispositione Comitum S. L. constituti, largitionibus principis illatarum vestium susceptioni

(1) Auquel de ces deux bureaux, le *scrinium aureae massae* ou le *scrinium auri ad responsum*, ressortissaient les fonctions et attributions du *Comes Auri*, et qu'est-ce que c'était lui-même que ce Comte de l'Or ? « Hunc Comitum (Auri) Vestiarii Comitum non ita similem fuisse, ut Magistro Lineae Vestis Magister Privatae fuisse videtur, sed omne Publicum aurum canonicum undecumque in publicum aerarium coactum publicave collatione illatum sub se habuisse...., ut fere Comitum Commerciorum... locum optinuerit » (Bocking). — *Comes auri* dicebatur qui argentum auro permutari et in massam confari curabat, unde in Officia Largitionum erat *Scrinium Aureae Massae*, in quo hujus negotii rationes scribebantur. Forte intelligitur qui auri fodinis et metallis praeerat, aut qui tractabat aurum ad responsum. » (Pancirole.) — Le *Comes Auri* paraît avoir été proposé à la surveillance des monnaies, dans le but d'empêcher l'émission des fausses pièces de monnaie, d'où son autre nom de *Comes Metallorum*. (Voir Bocking, t. I^{er}, ch. 12, p. 252-53 ; t. II, ch. 10, p. 338-39).

destinati : nam de quo (*Comites Sacrae Vestis*) hic loquimur, is Comes ipsius principis vestibus praepositus erat. » Ce dernier était donc celui qui « vestes principis, lintea, stragulas, mantilia, annulos aureos, coronas, torques et alia principis ornamenta, sicut et hujus modi alia pretiosissima custodiebat (in *armario*, in quo reponebantur vestes imperatoris). » Le Comte du Vestiaire était chargé de la réception des effets d'habillement destinés aux gens de guerre : « *Vestiarii Comes* susceptioni vestium sacris largitionibus inferendarum praeerat » (1).

(1) *Vestiarium*, vestiaire, garde-robe, terme général, se disait de tout ce qui sert à cet usage, cabinet, coffre (*arca*), boîte ou porte-manteau, armoire (*armarium*), etc. — L'*arca*, malle, caisse, tout coffre ou coffre-fort où l'on gardait des habits, de l'argent et toute sorte d'effets. — L'*armarium*, armoire, cabinet ou buffet pour serrer les ustensiles du ménage, les habits, l'argent, les objets de prix ou tous les articles d'un usage journalier. C'était une pièce considérable du mobilier romain, fixée d'ordinaire contre les parois d'une chambre, divisée par des rayons en compartiments et fermée par des portes. Ce mot signifiait également casier, pour les livres, dans une bibliothèque.

Quant aux objets, qualifiés d'*ornamenta*, dont le Comes Vestiarum avait la garde, voici en quoi consistaient ceux qui sont cités : *Lintea*, généralement, étoffes de lin, essuie-mains, serviettes, mouchoirs, rideaux pour fermer les litières, etc. *Mantilia* : linge de table, mais plus particulièrement les nappes ; les *mappa* ou serviettes de table, ne paraissent pas avoir été comprises dans cette catégorie. Nous avons vu que *stragulum* voulait dire housse de cheval ; les *stragula* ou *stragulae* dont il est ici question étaient les couvertures en étoffes qui couvraient les matelas d'un lit, tout ce qui, étant étendu, fait une couverture sur laquelle on puisse se coucher (*operimentum*, *opertorium*), *Aulaea* ou *aulaeum*, tapisseries dont on se servait pour décorer les murs d'une salle à manger, ou qu'on plaçait comme écran contre les rayons du soleil entre les piliers d'une colonnade, ou enfin dont on fermait les galeries ouvertes autour de l'*atrium* et du *peristylum* des maisons particulières. C'était aussi une large couverture de tapisserie ou d'étoffe brodée qu'on étendait d'habitude sur le matelas d'un sofa ou d'un lit de table, et qui pendait jusqu'à terre (*peristroma*). La *toile*, dans les théâtres grecs et romains. *Annuli* : les anneaux, bagues, etc. (*Annularii* — la Notice dit *Annularenses* — joailliers-ouvriers dont le métier était de faire des anneaux (de doigt), formaient à Rome un *collegium* ou corporation). *Torques*, les colliers, comprenant évidemment les bracelets (*torques brachialis*). Le mot couronne (*corona*) n'avait pas le sens que nous lui donnons, c'est-à-dire emblème de la royauté, car, chez les anciens, un diadème (*diadema*) tenait la place de la couronne moderne. Il y avait une grande variété de couronnes : on les distinguait par la différence de la matière et par le modèle ou dessin sur lequel elles étaient faites, et on les employait principalement comme récompense de la vertu publique, des services militaires éclatants, et aussi comme ornement dans les fêtes publiques et particulières. Il est à croire

Le *scrinium vestiarii sacri*, ou plus simplement *scrinium vestis* (magasin d'habillement), était institué dans ce dernier but. « *Vestium curam rationesque hoc Scrinium sub se habuisse palam est, et generaliter omnium vestium, etiam earum quae pro militibus et aulicis et aliis parabantur.* »

7. Le *scrinium ab argento* paraît avoir été le bureau du mobilier (de la Couronne, le garde-meubles); car, dit le commentaire de la Notice, « *id est argenti facti sive supellectilis argenteae, atque infecti sive massae argenteae.* » N'était-ce pas plutôt, alors, le bureau des bijoux et joyaux de la couronne ?

8. Le *scrinium a miliarensibus*, ou *scrinium miliarense*, tirait son nom de la plus petite monnaie d'argent (*miliarium*), que les Empereurs faisaient frapper en très-grande quantité, parce qu'elle servait à la solde et aux dépenses des troupes, toutes choses qui rentraient dans les attributions du *Comes sacrarum Largitionum* « *A miliarensibus (ita dictis quia mille libram auri valebant) numerorum genere qui militibus erogabantur, nomen hoc scrinium habuit.* »

6. Les *Barbaricarii*, *Argentarii* et autres ouvriers en matières d'or et d'argent dépendaient du *scrinium a pecuniis* (bureau de la monnaie), dont le nom seul suffit pour indiquer les attributions (1).

que les couronnes dont on parle ici devaient être du genre de celles qu'on appelait *corona radiata*: couronne décorée tout autour de rayons en saillie, et attribuée proprement aux dieux ou aux héros déifiés. De là vint qu'elle fut généralement prise et portée par les Empereurs romains, ou par quelques autres personnes qui se paraient des attributs de la divinité. Une des pierres précieuses de Marlborough représente Auguste portant la *corona radiata*.

(1) Dans l'origine, les monnaies romaines portaient l'empreinte d'un bœuf, d'un bélier, d'un sanglier ou d'une truie, emblèmes des troupeaux, *pecus* (d'où le mot *pecunia*), qui constituent la fortune de tous les âges primitifs; plus tard, ces types furent changés. — Nous saisissons cette occasion, non pour faire prétentieusement de la numismatique, qui serait d'ailleurs déplacée ici, mais pour dire quelques mots des principales monnaies romaines, qui se retrouvent si fréquemment en Afrique. — CUIVRE (*billon*). — *As*, pièce de monnaie qui représentait l'unité de valeur dans les monnaies de Rome et de l'antique Italie. Initialement, l'*as* était du poids d'une livre; de là son nom d'*as libralis*; et il était composé d'un mélange de cuivre et d'étain (*aes*), de là aussi son nom d'*aes grave*; mais, dans la suite, la valeur en fut beaucoup réduite. À l'époque de Cicéron, il valait environ six centimes de notre monnaie.

Un édit de Gralien, portant la date de l'année 384, adressé à Trifolius, alors Comte des Largesses Impériales, et reproduit par le Code de Justinien, sous le titre de *Palatinis sacrarum largitionum et rerum privatarum*, règle tout ce qui concerne le personnel de cette administration. Nous avons remarqué, dans ce

Après les âges primitifs, le type le plus habituel de l'empreinte fut, d'un côté, un Janus à double tête, et, de l'autre, la proue d'un vaisseau ou un Mercure, le dieu du commerce, dont le chef portait le classique chaperon (*petasus*) à ailes. — *Semissis*, demi-as; avers : tête laurée de Jupiter, de Junon ou de Pallas; revers : une proue de navire. L'avers et le revers de cette monnaie, qui pèse six onces (*unciae*), sont marqués de la lettre S, signe de sa valeur. — *Quincunx*, monnaie qui avait cours à Rome, pesait cinq onces et valait $5\frac{1}{12}$ de l'as. Cinq globules y étaient représentés pour en marquer la valeur. Monnaie très-rare. — *Tricus*, monnaie pesant quatre onces et valant un tiers d'as. Elle est marquée de quatre globules, sous une tête de cheval, qui en indiquent la valeur. — *Quadrans*, petite monnaie du poids de trois onces, et valant le quart de l'as. Elle est marquée de trois globules qui en rappellent le poids, accompagnés d'une main (droite) ouverte, ou d'une étrille, ou d'un dauphin, ou de grains de blé, ou d'une étoile, ou de l'image d'un vaisseau, ou de la tête d'Hercule ou de Cérès, effigies qui se trouvent toutes sur différents spécimens conservés dans les collections numismatiques. Cette monnaie pèse 76 gros 817. — *Sextans*, monnaie pesant deux onces, valant un sixième d'as. Elle portait l'empreinte d'un caducée (*caduceus*) et d'une étrille (*strigilis*), avec deux globules qui en indiquaient la valeur. — *Uncia*, once, valant un douzième d'as. La valeur en était indiquée par un globe unique, sur l'avers et le revers : un pot à anse (*ansa*) est figuré sur un des côtés. — *Decussis*, pièce de monnaie de la valeur de dix as, qui était marquée de la lettre X (en cuivre ou en argent?). — *Dodrans*, monnaie contenant neuf *unciae* ou les trois quarts d'un as (cuivre ou argent?). Cette monnaie est excessivement rare, quoiqu'il en existe, dit-on, un spécimen dans une monnaie de la famille Cassia qui porte la lettre S et trois globules, pour représenter sa valeur. — ARGENT. — *Denarius*, principale monnaie d'argent des Romains, qui, dans l'origine, équivalait à dix as, portés ensuite à seize, quand le poids de l'as fut réduit; il valait à peu près 65 centimes de notre monnaie. Le *denier* (d'argent) portait différentes effigies : la tête de Jupiter, celles des frères jumeaux, Castor et Pollux, celle de la déesse Roma, casquée et accostée d'un pot à anse, et, sur le revers, un char à deux (*biga*) ou quatre (*quadriga*) chevaux, conduit par un guerrier; exergue en dessous ROMA. — *Quinarius*, demi-denier, monnaie courante, valant environ 41 centimes de notre monnaie. Avers : profil de tête de femme (?) à droite, autour les lettres MC. A — PR; revers : une victoire assise, à l'exergue en dessous CALQ. — *Sestertius*, valant deux as et demi, le quart d'un denier. Le *sesterc* équivalait à un peu plus de deux sous de notre monnaie. C'était primitivement une monnaie d'argent; mais plus tard on fit le *sestertius* en *aurichalcum*, métal qui n'était autre chose qu'un cuivre très-fin. Avers : profil de femme; revers : deux barres en

document, l'énoncé d'un bureau dont la *Notice* ne fait nulle mention ; c'est le *scrinium Millendariorum* : le *Millendarius* ou *mittendaire* était une sorte d'inspecteur des finances (1).

La *Notice* confère au *Comes sacrarum Largitionum* de l'Empire d'Orient le droit d'évection « quotiens usus exegerit. » Il eût été par trop extraordinaire que le Dignitaire qui avait dans ses

croix et les lettres MA entre les segments vides de la pièce. — *Libella*, petite monnaie courante, valant le dixième d'un denier, et par conséquent égales en valeur à l'as. — *Sembella*, la moitié de la *libella*, ou la vingtième partie du *denarius*. Elle aurait appartenu aux monnaies d'argent ; mais il est probable qu'elle n'eut jamais d'existence réelle, et que ce ne fut qu'une subdivision nominale du *denarius*. — *Teruncius* (s. ent. *nummus*), la dernière et plus petite subdivision du *denarius*. Cette monnaie contient trois douzièmes ou un quart de l'as, et a ainsi la même valeur que le *quadrans* en cuivre. Il semble incroyable qu'une aussi faible valeur ait jamais été représentée en argent ; cependant le *teruncius* est compté parmi les monnaies d'argent par Varro. — *Bigatus*, denier d'argent ; une des monnaies les plus anciennes des Romains, qui avait pour type une *biga* ou un char à deux chevaux, sur le revers : c'est de là que lui vient son nom de *bigatus nummus* ou *argentum bigatum*. Le mot (ou les lettres) CAID est sous les pieds des chevaux du char, conduit par une victoire. — *Quadrigatus*, denier d'argent, ainsi appelé parce qu'il portait frappée, sur une de ses faces, l'image d'un *quadriga* ou quadriges : avers et revers exactement les mêmes dessins que ceux du *denarius*. — *Victoriatas*, s. ent. *nummus*, monnaie valant la moitié d'un *denarius*, ainsi nommée parce qu'elle portait, sur le revers, l'image d'une victoire : mêmes dessins sur les deux faces que sur le *quinarius*. — OR. — *Aureus*, appelé aussi *nummus aureus* ou *denarius aureus*, denier d'or, étalon de la monnaie d'or des Romains, qui valait vingt-cinq *denarii*, ou 22 fr. 10 c. ; mais sa valeur intrinsèque, comparée avec la monnaie d'or d'aujourd'hui, égalerait presque 26 fr. 35 c. Avers : tête impériale aurée, avec ces mots CAESAR AVGVSTO ; revers : un petit temple, avec un char dedans surmonté d'un oiseau, et, à l'exergue en dessous, S.P.Q.R. C'est cet *aureus*, qui, dans la *Notice*, est appelé *solidus (aureus)*. — *Scripulum* ou *scrupulum*, scrupule, la plus petite monnaie d'or qui eût cours à Rome, pesant un tiers du *denarius*. Elle est distinguée d'un côté par la tête casquée de Mars, et de l'autre par un aigle au-dessous duquel on lit le mot *Roma*. — Outre ces types réels, il y avait d'autres monnaies, monnaies de compte ou fractionnelles, s'appliquant à des sommes purement nominales, qui ne furent jamais frappées ni représentées par des pièces ayant cours ; ainsi, par exemple, *uncia*, la douzième partie d'un tout quelconque, de toute quantité ; *drunx*, *dextans*, *dodrans*, *bes*, *septunx*, les onze, dix, neuf, huit, sept douzièmes de quoi que ce soit, d'un as ou de toute autre pièce de monnaie.

(1) *Millendarius*, officier que, sous l'Empire, on envoyait dans les provinces pour recueillir les tributs (*Cod. Théodos.* 6, 30, 2).

attributions, sous ses ordres, le service général des transports, ne participât point au bénéfice de cette prérogative. Mais il serait non moins extraordinaire que le Comes sacrarum Largitionum de l'Empire d'Occident ne fût pas, à son tour, gratifié du même privilège que son collègue; aussi le considérons-nous comme devant en jouir au même titre.

E. BACHÉ.

(La suite au prochain numéro)



**REPRISE D'ORAN PAR LES ESPAGNOLS,
EN 1732 (1).**

Don Antonio de Clariana, chevalier de l'ordre de Saint-Jean, fit paraître à Madrid, vers 1733, une traduction de l'*Histoire du royaume d'Alger* (in-12 avec carte), publiée à Amsterdam, en 1725, par Laugier de Tassy, employé à cette époque au consulat général de France à Alger (2). Il prend soin d'informer le lecteur qu'il n'a pas reproduit tout le texte de l'auteur français, et qu'il n'a pas même rendu constamment à la lettre ce qu'il a jugé à propos de reproduire. S'il a manqué en cela à son devoir de traducteur, — faute qui lui est commune avec bien d'autres interprètes moins francs que lui ! — il nous donne au moins, comme compensation, dans un chapitre supplémentaire portant le n° 12, une narration fort intéressante, émanée d'une source officielle, sur la reprise d'Oran par les Espagnols, en 1732, par le comte de Montémar (3).

(1) Parmi les auteurs qui ont donné la narration plus ou moins succincte de cette expédition, nous placerons en première ligne l'auteur de l'*Aperçu sur l'État d'Alger* (le général de Loverdo), qui, à la page 46 et suivantes de son ouvrage, en produit une analyse exacte et fort substantielle, où se trouvent même des détails importants qui manquent au récit de Clariana.

M. Léon Fey, dans son *Histoire d'Oran* (page 142, etc.), ajoute quelques particularités intéressantes, notamment une inscription commémorative encastrée sur la demi-lune qui couvre le front de terre du fort de Mers-el-Kebir, à côté de la grande citerne.

Mais aucune narration de ce grand événement n'est plus complète ni plus authentique que celle qui a paru sous le nom de Clariana et dont nous offrons la traduction au lecteur. — N. du Tr.

(2) Il y a tout lieu de croire qu'il est le Laugier, chancelier du Consulat de France à Alger, dont le nom est au bas de deux pièces datées de 1718, que M. Devoutx a publiées dans ses intéressantes *archives du Consulat général de France à Alger*.

(3) Beaucoup d'écrivains européens, par une étrange confusion, donnent au chef espagnol de l'expédition de 1732 le nom de duc de Mortemart !

Ce nom de Montémar, qui occupe une place si honorable dans les fastes de l'Afrique, manque, comme tant d'autres illustrations de même genre, dans la *Biographie universelle*.

La preuve de cette origine officielle se trouve à la page 158, où Clariana dit qu'il a consulté le récit de cette expédition, écrit par le Dr Don Pedro de la Cueva, du conseil de S. M., ministre honoraire à toge, membre de la chancellerie de Grenade, auditeur général des armées royales de la côte dudit royaume et de l'armée expéditionnaire d'Oran. Ce docteur figure, en effet, sur la liste officielle des notables personnages qui ont assisté à l'entreprise d'Oran.

Le document publié par Clariana est d'autant plus utile à recueillir, que l'histoire proprement dite est plus sobre de détails sur ce glorieux événement. Nous avons déjà signalé ce silence des écrivains étrangers ou même nationaux sur les principaux faits militaires des Espagnols en Afrique. Ce silence avait son explication de la part des derniers, quand il s'agissait d'un échec à constater. Ainsi, on conçoit qu'à propos de la perte d'Oran, en 1708, un auteur de la péninsule se borne à une mention laconique et substitue même le mot *abandon* au mot propre indiqué par la vérité et la grammaire. Mais, ici, c'est un succès éclatant, un fait d'armes honorable pour la nation ; et les réticences n'avaient plus de raison d'être.

Dans la mission que quelques hommes de bonne volonté se sont donnée ici de reproduire, par la voie de la presse, tous les faits inédits ou peu connus qui se rattachent à l'histoire de l'Afrique, l'Espagne attire naturellement l'attention, surtout pour la période turque. Pendant plus de trois siècles, elle a vaillamment combattu dans ce pays pour la cause de la civilisation chrétienne ; et elle s'y est toujours montrée fidèle à la noble devise inscrite sur ses vieilles épées : *No me saques sin rason, no me envaines sin honor*, ne me tire pas sans raison, ne me rengaine pas sans honneur. Car si elle n'a pas toujours vu la victoire couronner ses généreux efforts, elle est du moins toujours sortie l'honneur sauf des plus difficiles épreuves et même des plus grands désastres.

Naguères, dans la *Revue africaine*, nous racontions la déplorable issue de l'expédition d'O'Reilly ; nous avons aujourd'hui à opposer à ce sinistre tableau le brillant succès obtenu à Oran par le duc de Montémar, en 1732.

Mais laissons la parole à Clariana, dont nous allons nous efforcer de rendre le texte avec plus de fidélité qu'il n'a traduit celui de notre compatriote, Laugier de Tassy. A. BENDAUCEN.

CONQUÊTE D'ORAN (1).

En 1732, la 2^e année du pontificat du pape Clément XII, et la 32^e du règne glorieux et très-prospère de notre invaincu monarque, don Philippe V le courageux, sa majesté catholique résolut de réunir à sa couronne royale les châteaux et la place d'Oran. Cette cité est d'une très-grande importance sur la côte de Berbérie (2), parce que Marsarquivir (toujours appelé *portus magnus*) est le meilleur et (même) l'unique bon port de ce littoral; et aussi parce que sa situation à 27 lieues de l'Espagne en fait un nid et un abri de corsaires. Oran est toujours escale du commerce d'Afrique; occupé par les armes catholiques, il devient le frein pour les pirates d'Alger. C'est, d'ailleurs, une porte ouverte pour toutes les entreprises que l'on voudrait tenter dans cette vaste contrée. C'est, pour les escadres du roi et pour celle de Malte, une base d'opérations qui leur permet, sans trop se risquer, de faire la course fréquemment sur ces côtes, ayant un port favorable où se réfugier dans les accidents terribles et imprévus de ces mers. Oran ne se rattache-t-il pas en outre à un exploit glorieux de l'époque du roi catholique Ferdinand V, parmi les nombreuses conquêtes des Espagnols? Enfin, indépendamment de ces justes motifs, le cœur royal de S. M. brûle sans cesse du zèle le plus religieux et son bras droit est toujours disposé à aider, propager et conduire la torche militante de l'église jusqu'aux limites les plus inconnues du monde.

Oran, ville du royaume de Tlemcen, sur la côte de Berbérie, occupe une petite colline qui s'élève du bord de la mer et s'abaisse d'une montagne. Sa situation (géographique) est par 31 degrés 30 minutes de latitude septentrionale et 18 de longitude.

Des auteurs veulent que ce soit l'antique *Icosium*, dont le nom signifie « population de vingt individus; » d'autres, la *Quilza*

(1) Cette notice, intercalée, comme nous l'avons dit, dans la traduction de Clariana, comprend quarante pages (de la p. 148 à la p. 188, inclusivement). L'auteur y a joint : 1^o Un tableau de l'ordre de bataille de l'armée expéditionnaire ; 2^o une planche intitulée : *Iconographie, ou plan d'Oran et scénographie perspective de ses châteaux et terrains*. — N. du Traduc.

(2) Clariana dit *Berberia* et avec très-grande raison, puisque le mot s'applique au pays des *Berbers*. Nous l'imitons volontiers. — N. du Tr.

Genilana ou *Zenitana*, peuplades d'Arabes Zénites ; d'autres, encore, la colonie de *Madaure*, patrie connue d'Apulée ; d'autres, enfin, l'*Aurian* ou *Auran* de la province de Carthage ; desquels noms — si ce n'est de celui de *Buharan* ou *Guadeharan* que lui donnent les Maures — dérive très-vraisemblablement le nom d'ORAN (1).

Le terroir de tout ce canton, à une grande distance, est très-abondant en exuberantes récoltes de toute espèce de grains ; ses montagnes et ses plaines sont couvertes de troupeaux de bêtes à laine. Cette richesse en blés et bestiaux fait que les habitants possèdent en pain, viande, beurre, lait, laine, peaux et toute sorte de fruits, non-seulement pour leur consommation personnelle, mais encore de quoi trafiquer avec les étrangers.

A trois lieues d'Oran, s'élève la montagne de Canastel ; à deux ou trois lieues, on trouve des marais salants et qui donnent un sel blanc. A la même distance, il y a des oliviers, des figuiers, des jardins potagers et des vergers, ainsi que quelques vignes. Dans les parties âpres de la montagne, errent des tigres, mais en petit nombre, beaucoup de sangliers, des chats sauvages, des lions et des chacals, petits chiens sauvages qui à certaines heures de la nuit glapissent plutôt qu'ils n'aboient ; il y a encore des tortues de terre, agréable manger, dont les Maures s'abstiennent par une ridicule prescription de leur secte qu'ils observent superstitieusement (2) ; enfin, il y a les caméléons, qui, comme de paresseux lézards, s'alimentent de mouches plutôt que d'air, ainsi que le vulgaire l'imagine.

C'est dans ce pays qu'est la ville d'Oran, entourée d'une enceinte irrégulière de murailles. Elle a deux portes : celle de Tlemcen, au Sud-Est, qui conduit à la campagne ; celle de Canastel, au Nord, donne accès par la Marine. Dans la partie supérieure, on voit un Alcassar ou Casba, château en forme de citadelle qu'ornent en la fortifiant, ses parcs, boulevards, ses chambres et

(1) Les synonymies exposées par Clariana ne sont pas soutenables. Il estropie d'ailleurs tous les noms qu'il cite de la façon la plus barbare, sans excepter la désignation arabe d'Oran, qui est *Ouahran*. — Note du Traduct.

(2) Les musulmans d'Alger ont une singulière tradition à l'endroit des tortues : selon eux, ce sont des tailleurs infidèles que la justice divine a ainsi métamorphosés. Les carreaux que l'on remarque sur leur carapace représentent en petit les morceaux d'étoffe qu'ils ont volés à leurs pratiques. — N. du Tr.

salles, ses casernes, ses citernes approvisionnées et ses magasins cachés. Deux fontaines d'eau salubre desservent Oran à l'intérieur ; et deux autres le fertilisent au dehors. La plus considérable, formant un copieux ruisseau (1), entoure les murailles, arrose les jardins et met des moulins en mouvement.

En 1505, Fernando le catholique, ce héros qu'on ne célébrera jamais assez, excité par son zèle pour le christianisme et se voyant débarrassé (des Mores), par la conquête de Grenade, qu'il recouvra si glorieusement, et de la guerre de Naples, qui lui attacha un royaume avec tant de triomphes, voulut tourner son épée contre l'Afrique ; et, jetant les yeux sur Oran, comme frontière de la province de Grenade, il songea à s'en emparer pour jouir de l'opulence de son commerce. Car alors le commerce florissait par des marchés célèbres, dans son port et sur ses plages que fréquentaient les navires marchands étrangers du Levant. Il voulait en même temps mettre un terme aux avanies de la course, faite dans les régions du Couchant... (2)

... Dans l'espace de presque deux siècles, qui s'écoulèrent entre l'année 1509 (époque de la première conquête d'Oran) et celle de 1708 (date de la prise de cette ville par les Algériens), l'Espagne posséda cette place sans interruption. Suivant le besoin, elle en augmenta les défenses, sans que les Turcs ou les Mores, dans les divers sièges qu'ils entreprirent, aient obtenu aucun avantage. Car plus l'ennemi l'environnait d'attaques, plus les défenseurs la garnissaient de forteresses. Oran, pour être mieux garanti, fut comme bloqué par cinq châteaux. Ce système d'ouvrages défensifs commençait, à l'Est, par Rosalcazar, sur la plage orientale (2). A la suite, arrivaient les forts St-André et St-Philippe, couvrant tous deux les abords par la campagne et le

(1) *Ras el ain*, la tête de la source. A Oran, on écrit *Raz el ain* (Voir les journaux et les publications officielles de l'endroit). Nous n'avons pas le droit de nous moquer de ce barbarisme, car ici on en commet bien d'autres, quand il s'agit de désigner le *Bou-aréa*. — N. du Tr.

(2) Nous supprimons le récit de la conquête de Mers-el-Kebir et d'Oran, digression tout-à-fait inutile ici, et, qui d'ailleurs se rapporte à un récit que l'on trouve plus complet dans des ouvrages généralement connus. — N. du Tr.

3) *Rosalcazar*, ou le *Château rose*, répond à *Bordj et Hameur* (la nouvelle Casba), qui signifie à peu près la même chose. C'est le *Château neuf* actuel. — N. du Tr.

dernier défendant la source et la naissance de l'eau (*Ras el Ain*). En continuant, on trouvait Santa-Cruz et St-Grégoire, placés au point culminant de la haute et inaccessible montagne où la ville a son assiette, la mer de l'Ouest baignant le pied des roches (qui lui servent de base). En doublant la pointe de cette montagne, à une lieue, on découvre le grand port, ou *Marzarquivir*; car, en langue arabe, *marza* (mersa) veut dire port, et *quivir* (kebir) grand (1). A l'angle de ce port, sur la pointe de droite, en regardant du large, se trouve une forterresse ou château plutôt taillée que bâtie, pour la force de laquelle la nature a plus fait que les recherches de l'art. Quoique ce fort soit dominé par les cimes élevées du *Mont du Saint*, par lequel il est épaulé, il est aussi difficile d'atteindre à ces hauteurs comme de prendre la position sans en faire usage.

Avant le siège mis devant Oran par les Algériens en 1708, cette place maîtrisait le pays à quinze ou vingt lieues dans l'intérieur; l'Espagne protégeait par ses armes les biens et les personnes des indigènes qui habitaient dans ce périmètre.

Ces Arabes vivent dans la campagne, comme des essaims errants, dans des douars; changeant d'emplacements et cherchant l'occasion d'une terre en friche pour l'ensemencer et des herbages abondants pour y faire pâtre leurs troupeaux. Ils composent leurs villages de tentes portatives. Dans un douar, ou dans plusieurs douars voisins, vit une fraction, ainsi qu'ils appellent une peuplade, tribu ou bande qui occupe un canton plus ou moins considérable de quelques lieues d'étendue. Dans ce canton, on compte beaucoup de douars et des milliers de familles qui, par suite de parenté, convenance d'utilité ou par analogie de mœurs, obéissent toujours à un supérieur qu'ils appellent cheikh (*jeque*). Ils se divisent en trois espèces de gens: fractions et douars nobles qu'on appelle à Oran cavaliers du royaume (2); vilains et roturiers (3); puis, les populations où les deux classes précédentes se trouvent mêlées, mais non confondues. Car, parmi eux, un

(1) Clariana, qui donne le nom à peu près exact de Mers-el-Kebir, lorsqu'il le décompose, l'estropie en bloc; son barbarisme *Marzarquivir* se ramène à *Marzalquivir* qu'il devait dire dans son système de transcription. — N. du Tr.

(2) C'étaient nos cavaliers du makhzen. — N. du Tr.

(3) Les rala ou tributaires. — N. du T.

cavalier du royaume (nous dirions aujourd'hui un *mekhazni*) a plus d'autorité et est tenu en plus grande estime qu'un homme titré, en Castille, parmi le vassaux de son domaine. Ajoutez à cela que les Arabes nobles se distinguent en quelque chose de ceux de la classe inférieure par le courage et les manières; ils se distinguent d'eux encore par un peu plus de propreté — mais pas beaucoup plus. Cependant, ils ne l'emportent pas tant sur le vulgaire, quant à ces deux derniers points qu'il n'y ait lieu de leur appliquer le nom de Barbares.

Ces Mores soumis (*Moros de paz*) vivaient sous la protection de l'Espagne, chaque douar payant un tribut de blé au Roi (deux doubles par tente), tribut qu'ils appelaient *Romia* (1), et moyennant lequel ils prenaient l'aman (*seguro*) du capitaine-général gouverneur d'Oran. Si bien que chacune de ces *dobla* n'exprimait pas une quantité fixe d'*almud* (boisseaux) ni de *Berchala*; cela dépendant de l'arrangement qui intervenait entre les parties intéressées.

Lors de la dernière *Romia* payée par les Mores, avant la perte d'Oran (1708), chaque double fut estimée à 28 *Berchala*, qui faisaient 112 *almud* moresques, équivalant à 43 fanèques de Castille, moins deux tiers d'*almud* (environ 21 hectolitres). Après avoir pris l'aman (*seguro*), les cheikhs amenaient les otages qui étaient leurs fils ou leurs parents, et que l'on entretenait à Oran, aux frais du Trésor royal et selon leur condition respective. Le cheikh répartissait la contribution entre ses vassaux et la versait après l'avoir recouvrée. Pour ce service, il recevait annuellement, par ordre de S. M. une certaine gratification en rapport avec l'impôt perçu et d'autres services particuliers qu'il avait pu rendre. Pour ce dernier point, quelques cheikhs avaient des cédules spéciales de S. M. et pour qu'on leur donnât les parts indiquées, comme de 100, de 80 ou de 60 douros.

Pour régler cette *Romia* et ce que chaque *dobla* devait contenir de *berchala*, on faisait tous les ans une junte ou assemblée à Oran, toujours au mois de juin, dans le palais du capitaine-général, et où se rassemblaient tous les cheikhs, chefs et beaucoup de cavaliers et de vilains, afin de déterminer ensemble la valeur

(1) Ou, plutôt *Roumia*; c'est-à-dire tribut payé au *Roumi*, ou Chrétien.
—N. du Tr.

des *doblas* et le chiffre de la *Romia* de l'année suivante. On leur servait un repas de poisson, fruits secs, etc. On les régalaît de morceaux de tabacs à fumer du Brésil, dont il sont très-amateurs. On payait les gratifications indiquées plus haut aux cheikhs et un réal-de-huit pour chaque *dobla* aux villages et douars. Après quoi, l'assemblée se dispersait. Politique extraordinaire dans les uns et les autres, mais nécessaire à tous pour se maintenir.

Les douars qui n'avaient pas pris l'aman restaient exposés à voir les personnes réduites en esclavages et les troupeaux confisqués; ce qui arrivait le plus souvent à la suite des *razias* qui se faisaient d'Oran à cet effet. Toutes les fractions de tribus étaient notées et connues pour leurs bonnes ou mauvaises qualités : Les *Vlat Gaddala* (Oulad Abd Allah ?), *Vlat Galta*, *El Azzi* et *Grozi*, les *Vlat Gesli* avaient renom de gens pacifiques. La *Chocrania* (Beni Chougran ?) *Socrata*, *Ven-Arsavia* (Ben...), *Elarbi* (El Arbi), *Vensaran* (Ben...) passaient pour être de bonnes manières. Ceux de *Trana* (Trara ?) *Vlat Zayer* (Oulad Zaër) et *Amayan* (Hameian) étaient regardés comme des traltres. On tenait pour des gens sûrs les *Zafinas* de *Habra* et de *Jafa* (Djafra) ? Les *Suetes* (Souéïd) se montraient toujours partisans des Espagnols. Mais les *Benerages* (Beni Rachid ?) n'ont jamais étaient pacifiques; c'étaient de fameux voleurs, inquiets, belliqueux et auxillaires nés de tous ceux qui prenaient les armes contre les chrétiens.

Ce que nous venons de dire sur Oran, Mers-el-Kebir et la contrée qui en dépend, est emprunté à ce que rapporte, dans son *Encomiasticon*, ou vraie description et éloge de l'expédition d'Afrique, le Docteur Don Pedro de la Cueba, du Conseil de S. M., ministre honoraire à toge, membre de la chancellerie de Grenade, auditeur général des armées royales de la côte dudit Royaume et de l'armée de ladite expédition (1).

Le roi d'Espagne ayant décidé une grande expédition maritime contre Oran et expédié les ordres nécessaires, adressa en forme de manifeste, le très-pieux, fervent et chrétien décret que voici,

(1) Quelques écrivains, au nombre desquels nous nous rangeons, ont utilisé ce curieux passage de Clariana — ou, pour mieux dire, du D^r de la Cueba. — En en donnant la traduction, nous le restituons à son véritable auteur, que tous n'ont pas cité, et nous conservons au récit de l'expédition de 1733 une partie importante qui ne pouvait guère s'en détacher.
— N. du Tr.

afin de ne pas laisser plus longtemps l'Europe dans une incertitude alarmante sur le point menacé par son entreprise et pour faire savoir où devaient porter ses coups :

LE ROI.

« Ma royale intention étant de ne pas laisser séparée du giron de l'Église et de notre religion catholique aucune partie des domaines que la divine Providence a livrés à mes soins, quand elle m'a placé sur le trône de cette monarchie, et que la supériorité et le grand nombre de mes ennemis arracha ensuite à mon obéissance par violence et fraude, je n'ai jamais cessé de songer à les réunir. Mais de malheureux événements ayant empêché jusqu'ici l'accomplissement de mes désirs, je n'ai pu appliquer plus tôt à ce but important les forces considérables que la divine omnipotence a mises à ma disposition. A présent, quoique n'étant pas entièrement libre d'autres soins, j'ai résolu de ne point tarder davantage à recouvrer l'importante place d'Oran, qui a été jadis le but de la valeur et de la piété chrétienne de la nation espagnole. J'ai considéré surtout que cette place, au pouvoir des barbares Africains, demeure une porte fermée à la propagation de ma religion sacrée et une porte ouverte à l'esclavage des habitants de la côte d'Espagne, qui lui fait face ; et j'ai craint, non sans quelque fondement, que cette nation, instruite dans la guerre de terre et de mer, ne trouve, dans la situation de la place et de son port, des avantages formidables et funestes aux provinces voisines de ce Royaume ; s'il arrivait que celles-ci fussent abandonnées à la négligence ou moins garnies de forces militaires, au lieu d'être surabondamment surveillées et pourvues, comme elles le sont aujourd'hui avec l'assistance du Tout-Puissant.

» Pour atteindre ce but important, j'ai ordonné de réunir à Alicante une armée de 30,000 fantassins et cavaliers, approvisionnée de tous les vivres, artillerie, munitions et engins nécessaires dans une entreprise ardue et de ce genre. Les troupes sont sous les ordres du capitaine-général comte de Montémar et autres officiers-généraux et particuliers que j'ai nommés, et dont l'expérience et la valeur me permettent d'espérer un résultat utile et glorieux. Ces troupes, embarquées dans le nombre considérable de bâtiments de transport rassemblés à cet effet, et escortées par les escadres de vaisseaux, galères et galéasses que j'ai fait armer pour

cela, marcheront immédiatement à la reprise de la place d'O-ran.

• Et, comme toutes les précautions humaines ne peuvent, sans le secours de la divine omnipotence, assurer le succès d'aucune entreprise, j'ai décidé que dans tous mes royaumes on fera des rogations publiques pour que Dieu protège mes armes royales et comble le vif désir que j'ai de réussir dans une si importante expédition. J'ai voulu vous en avertir, pour que vous avisiez à leur accomplissement dans la forme qui a été suivie en d'autres circonstances, espérant, à ma grande satisfaction, de votre loyauté, amour et zèle pour le plus grand service des deux Majestés, que vous l'appliquerez dans cette occasion avec la ferveur et la sincérité qui conviennent à une affaire aussi religieuse.

• A Séville, 6 juin 1732. •

A Barcelone, Alicante et à Cadix. comme sur toute la côte d'Espagne, on fréta des bâtiments de transport et on embarqua les troupes désignées et l'attirail nécessaire. La baie d'Alicante était le point de jonction et le lieu où s'embarqua le gros de l'armée. Voici l'état du personnel et du matériel : troupes, artillerie, vivres, engins et munitions (1).

Le très-excellent seigneur comte de Montémar, capitaine-général, avait dans son état-major-général huit lieutenants-généraux ; onze maréchaux-de-camp ; un major-général avec deux adjudants ; un maréchal-des-logis général de la cavalerie, avec son adjudant ; un major-général de dragons ; un quartier-maître-général ; treize brigadiers d'infanterie, deux brigadiers de cavalerie ; trois brigadiers de dragons, etc.

L'état-major de l'artillerie se composait d'un commandant en premier, d'un commandant en second et de quarante officiers.

Le corps d'ingénieurs (génie militaire) comptait un commandant, un directeur et quarante officiers.

Les chefs de service généraux de l'armée étaient : un chape-

(1) Nous ne pouvons reproduire *in extenso* dans ce journal la longue énumération de généraux, colonels, officiers, etc., qui remplit quinze pages de la relation de Clariana. Ces noms propres et ces détails seraient sans intérêt pour le lecteur. Nous ne la donnerons donc que sous forme très-abrégée. — N. du Tr.

lain-major et vicaire-général; un auditeur général (l'auteur de la relation employée par Clariana); un payeur et un trésorier.

Il y avait cinq commissaires des guerres.

Le service de santé comprenait un directeur, un payeur, un premier médecin, un chirurgien-major, un chirurgien en second, dix chirurgiens ordinaires et trente aides.

Trente-un officiers sont qualifiés : *officiers faisant partie de l'expédition comme volontaires, et autres aventuriers.*

L'infanterie se composait de 32 bataillons appartenant à 17 régiments et formant un total de 23,000 soldats.

La cavalerie comptait 1,672 hommes, fournis par 12 escadrons appartenant à quatre régiments.

Les dragons étaient au nombre de 1,200 hommes, fournis par 12 escadrons appartenant à quatre régiments.

Il faut ajouter à ce personnel combattant une compagnie d'escopettiers de montagne, de Getares et de Tarifa, 80 hommes; une compagnie de guides, tous naturels d'Oran, placés sous les ordres d'un capitaine et d'un lieutenant, 30 hommes; enfin, un prévôt avec sa compagnie, 30 hommes; ce qui fait un total de 26,612 hommes pour l'armée de terre.

L'artillerie, dont le personnel se trouve compris dans l'énumération précédente, emportait 168 bouches à feu, depuis le calibre de 6 jusqu'à celui de 24; 16,420 bombes de toute espèce; 80,693 boulets; 56,000 grenades à main; 1,522 quintaux de balles de fusil; 8,000 caissons de cartouches; 12,427 quintaux de poudre; 12,000 fusils à fourche (*de repuesto*); 200 affûts de tous calibres. Il y avait 140 mulets pour le service de l'artillerie.

En fait de vivres, il y avait 400 bœufs, 1,576 moutons, etc. Le nombre des rations pour le corps expéditionnaire était de deux millions.

Après l'arrivée des convois de Cadix et de Barcelone et la jonction de tous les bâtiments de transport, on embarqua, du 3 au 13 juin 1732, tout ce qui se rattachait à cette grande entreprise. La flotte se composait en tout de 525 voiles, sur lesquelles on comptait 14 navires de guerre, portant 720 canons; plus, 7 galères dites d'Espagne, les frégates d'Iviza et les 4 garde-côtes du royaume de Valence.

Le 15 juin, cette formidable armada, dont on a rarement vu la pareille, mit à la voile tout entière. Des vents peu maniables obligèrent de la maintenir pendant sept jours à l'abri du cap de

Palos ; d'où elle put partir le 24, avec un vent petit frais et mettre le cap sur le Canal (1).

... La flotte fut en vue d'Oran le 25 juin, mais les courants et les vents contraires ne lui permirent pas de doubler le cap Falcon (Ras el-Harcha) et de mouiller dans sa baie avant le 28, jour où tout s'y trouva réuni, sans qu'une seule embarcation se fût dévoyée.

D'après les ordres donnés par le capitaine-général comte de Montémar, on se disposa à débarquer sur la plage des *Aiguades*, qui est à un peu plus d'une lieue à l'Ouest du fort de Mers el Kebir. Vers le milieu de la nuit, on s'approcha du rivage avec 500 chaloupes en ligne, sous la direction de Don Juan Navarro, du comte de Bene et de Fr. don Francisco Liano, capitaines de navires, à l'abri des vaisseaux de guerre, des galères et des galéasses, placés aux deux ailes du débarquement.

Le capitaine-général, ayant reconnu qu'il n'y avait sur la plage aucune troupe de Mores qui pût gêner le débarquement (car les petits détachements ennemis étaient impuissants à y faire obstacle), ordonna, dès le lever de l'aurore, que toutes les troupes descendissent à terre avec la plus grande célérité, quoique ce ne fût pas dans l'ordre d'abord indiqué. L'opération s'accomplit avec le plus grand bonheur, l'armée, sous la direction des généraux qui avaient sauté à terre avec elle, ayant occupé les berges immédiates au rivage ; et elle se continua de la même manière, jusqu'à ce que tout fût débarqué. A mesure que les troupes se réunissaient, elles formaient, avec le rivage, un carré où le bord de la mer représentait le côté septentrional.

Sur tout le front de l'armée espagnole, il ne laissait pas d'y avoir quelques bandes de Mores qui, faisant feu de loin, incommodaient et blessaient quelques hommes. Pour éviter cet inconvénient, on détacha, sur le front des bataillons, des escouades de douze à quinze soldats avec des sergents, afin que par leur feu ils tinssent les assaillants à distance. On apercevait le gros des ennemis répandu sur le haut de la montagne ; une portion — environ 2,000 hommes à pied et à cheval — vint tomber à la droite de

(1) Ici se termine le passage que nous avons dû donner en analyse. Nous reprenons maintenant la traduction textuelle du récit de Clariana.
— N. du Tr.

l'armée, et occupa une petite colline, derrière laquelle était une fontaine que leur présence empêchait d'utiliser.

A quatre heures de l'après-midi, le capitaine-général donna l'ordre aux compagnies de grenadiers de la droite, commandées par le maréchal de camp don Lucas Fernando Patigno, et à 400 chevaux sous les ordres du maréchal de camp marquis de la Mina, d'occuper la petite colline et d'en déloger les Mores ; en même temps, la cavalerie devait voir s'il y avait moyen de couper une partie de ces gens. En apercevant le mouvement de cette troupe, les Mores remontèrent par où ils étaient descendus et se joignirent à ceux qui occupaient les crêtes. Les grenadiers s'établirent donc sur la colline en question, opération qui termina la journée du 29 juin ; pendant la nuit beaucoup de grands feux allumés par les Mores couronnèrent la montagne.

Le 30, au point du jour, on décida qu'à la gauche de l'armée et au pied du mont appelé *El Santo*, on commencerait à construire un fort qui dominerait la marine et assurerait le débarquement des subsistances, tout en protégeant le matériel que l'on mettait à terre.

Les troupes de la gauche, commandées par le lieutenant général comte de Marcillac, et qui couvraient les travaux, s'engagèrent insensiblement avec les Barbares qui descendaient pour les inquiéter et chargeaient avec grande violence. Dans cette conjoncture, on ordonna au capitaine Don Manuel Aparicio d'avancer à la tête de cinquante dragons, ce qu'il exécuta avec une admirable énergie, vendant glorieusement sa vie.

Pour arriver à soutenir ce corps engagé, il fallut mettre l'armée en mouvement, car on voyait que toute la troupe des Infidèles chargeait de ce côté. Par cette raison, le comte de Montémar décida de les attaquer avec la gauche et qu'en même temps les restes de la troupe montât par le front (centre) et par la droite sur les montagnes, d'où les Mores descendaient ; ce mouvement s'exécuta avec la plus grande intrépidité, nonobstant le nombre des ennemis et la force de cet endroit presque inaccessible ; car c'était un ravin formé par le mont d'El Santo et celui que l'armée avait en face d'elle ; là, le feu et la résistance des ennemis étaient très-vigoureux. Les grenadiers de la gauche, soutenus par les quatre bataillons de gardes wallonnes et les autres troupes qui les suivaient délogèrent les Mores, les chassant du haut du ravin et les forçant à se retirer sur une autre montagne plus élevée que la première. Les grenadiers commandés par le maréchal de camp de la Mota

occupèrent la montagne *El Santo* jusqu'au dessus du château de Mers el Kebir (1).

L'armée, se trouvant très-fatiguée, sans vivres et sans eau, fut empêchée de suivre l'ennemi ; mais elle se maintint dans la supériorité des positions qu'elle occupait dans ce parage, qu'on appelle *los Galapagos* (les tortues). Il n'y eut d'autre événement dans la nuit qu'une fausse alarme occasionnée par quelques coups de fusil tirés par nos troupes ; dans cette échauffourée, mourut le sous-lieutenant don Manuel Lazo, et le sergent-major don Luis Orel (tous deux du régiment d'Espagne), fut blessé, ainsi que don Francisco Pineda, secrétaire du capitaine-général.

Dans la matinée du 1^{er} juillet, on commença à ouvrir une route depuis le ravin dont il vient d'être parlé jusqu'à la Marine, par lequel on pût faire monter l'artillerie et les autres choses nécessaires pour attaquer le château de Mers el Kebir. Mais, à deux heures de l'après-midi, le capitaine-général fut avisé par le consul de France résidant à Oran, que les Mores, épouvantés de ce qui s'était passé la veille, avaient abandonné la ville et ses forts pendant la nuit, emmenant le bey avec sa garde et 200 chameaux chargés du plus précieux de leurs richesses.

Sans perdre de temps, l'armée chrétienne marcha par les hauteurs que les Mores avaient suivies dans leur fuite et vint tomber au village d'*I/re* (2), tout près d'Oran ; laissant dans le fort commencé de la Marine le maréchal de camp don Bartholomé Ladrón, avec deux bataillons et quelques troupes de cavalerie ; et sur le mont *El-Santo*, le maréchal de camp don Alexandro de La Mota, avec les grenadiers qui l'occupaient, se maintenant en vue du château de Mers-el-Kebir.

Le 1^{er} juillet 1732, le comte de Montémar occupa, vers sept heures du soir, avec l'avant-garde de l'armée du roi, l'importante place d'Oran et tous ses forts, ceux-ci abandonnés et l'autre presque déserte.

(1) C'est cette manœuvre qui décida la retraite sur Oran de la majeure partie de la garnison de Mers-el-Kebir. En effet, dans ce mouvement, les Espagnols, placés entre le fort et l'armée ennemie, se trouvèrent leur couper le seul chemin par lequel ce corps détaché pût retourner à son poste. — (*N. du T.*)

(2) Ce village, habité avant 1708 par des Mores soumis, dits *Moros de paz*, était situé au-dessus du vieil Oran, sur la rive gauche de *Ras-el-Aïn* et sur un des contre-forts qui bordent ce ruisseau. — (*N. du T.*)

Il est digne de considération — mais cela doit s'attribuer visiblement et surtout à la grâce et à la providence divine — qu'une entreprise dont le caractère menaçant se manifesta dès le 29 (juin), au moment du débarquement, se continuât pendant trois jours durant lesquels on délogea les infidèles de leurs importantes positions, les battant en bonne forme, sans qu'ils pensassent ni à se retirer dans leurs forts, châteaux et places, ni à réunir leurs équipages. La même pieuse réflexion se présente — quand on compare leurs projets de se défendre avec les résultats de leur épouvante — quand on voit par exemple qu'ils avaient préparé une batterie de 12 canons disposés sur leurs affûts et avant-trains pour les mettre en campagne et dont ils n'osèrent pas ni ne surent se servir pour leur défense ou leur retraite et que l'on trouva entre les forts de San Felipe et de San Andres où ils les avaient conduits.

Le 2 juillet, le capitaine-général comte de Montémar alla prendre possession du château de Mers-el-Kebir. Comme le maréchal de camp don Alexandro de la Mota était resté pour le bloquer avec les grenadiers dont il a été parlé précédemment, les cent Turcs environ qui formaient le reste de la garnison étaient nécessairement réduits à se rendre. C'est ce qu'ils firent à l'arrivée du capitaine-général qui maintint la capitulation qu'on leur avait offerte et les laissa s'embarquer pour se retirer à Mostaganem.

Il se trouva à Oran, dans ses forts et châteaux, ainsi qu'à Mers-el-Kebir, 138 canons dont 87 en bronze et le reste en fer, avec sept mortiers et beaucoup de matériel et munitions de guerre ou de bouche pour une défense prolongée.

Les ennemis abandonnèrent également, sur la plage, une grande galéasse et cinq brigantins avec lesquels ils faisaient la course, au grand préjudice de la chrétienté.

L'armée des infidèles montait, le jour de l'affaire, à 22,000 Arabes et 2,000 Turcs ; une partie de ces derniers appartenaient à la garnison de Mers-el-Kebir et n'avaient pu retourner à leur poste après que les troupes royales se furent emparées du mont El Santo. On connaît rarement la perte de ces barbares, à cause de leur habitude, fondée sur une pensée religieuse, d'enlever leurs morts du champ de bataille.

Quant à la perte des troupes du Roi, elle ne fut que de 38 morts et 150 blessés. . . .

Ce triomphe, dû à la visible assistance de Dieu a rendu à la couronne d'Espagne l'importante place d'Oran avec la vaste baie

de Mers-el-Kebir et le château qui lui donne son nom (1). Le château dont la position sur un roc qu'on ne peut ni battre ni miner et la sécurité d'un port si célèbre, par sa beauté et son étendue, rendent plus estimable la reprise de ces forteresses et en immortalisent glorieusement la conquête.

CLARIANA.

Nous ajouterons ces quelques mots au récit de Clariana.

D'après lui, le fameux bey d'Oran, Moustafa *Bou Chlaram*, dont les Espagnols ont traduit le surnom en l'appelant *Bigotillos*, n'a nullement fait la résistance opiniâtre dont parlent quelques écrivains d'Europe. Au reste, les chroniqueurs indigènes n'avaient rien de semblable : ils se contentent de raconter sèchement — selon leur constante habitude — que le Dey d'Alger, Abdi Pacha, envoya son fils, El Hadj Mohammed Aga, au secours de la place avec cent tentes, ou environ 2.000 hommes. Tout porte à croire que ce sont les 2,000 Turcs dont il est question un peu plus haut.

A l'occasion du triomphe du comte de Montémar, il fut frappé un beau médaillon en bronze d'un diamètre de près de 10 centimètres, dont voici la description :

Face. — IOS. CARILLO ALBORNOZ DUX DE MONTEMAR. — Buste regardant à droite, en costume militaire. A l'exergue MDCCXXXV, Cette date de 1735 se rapporte évidemment à l'époque où fut frappé le médaillon et non à la reprise d'Oran.

Revers. — RECUPERATIS. Victoire debout sur un monceau d'armes, tenant dans la main droite la couronne d'Espagne et dans la main gauche celle des Indes. Les numismates seront peut-être bien embarrassés un jour de rétablir à l'aide de ce seul mot *Recuperatis* l'ellipse un peu forte qui laisse à deviner l'essentiel, c'est-à-dire Oran et ses forts.

Il est à remarquer que le duc de Montémar, vainqueur des Arabes, porte lui-même un nom Arabe, celui d'*Albornoz*, où l'on reconnaît facilement le mot *El Beurnous*.

(1) L'étymologie des mots *Mers el-Kebir* (le grand port), prouve surabondamment que ce n'est pas le château qui donne son nom au port à qui il emprunte au contraire le sien. N. du Tr.

Pour compléter ce que nous avons dit plus haut des erreurs historiques dont la conquête d'Oran par les Espagnols a été l'objet, nous terminerons en citant la note suivante qui se lit dans l'ouvrage intitulé : *MONNAIES ESPAGNOLES, ETC.* par Gaillard, p. 45.

« Le comte de *Mortemar* (lisez Montémar) descendit en Afrique
» le 22 juin et fit à la fin le siège de *Ceuta* (1) (lisez *Mers-el-Kebir*)
» dont il s'empara.

• Les Maures attaquèrent de nouveau Oran dont le marquis de
» Santa Cruz était gouverneur; et, quoique souvent battus, ils
» revenaient toujours à la charge; mais la garnison ayant fait une
» sortie vigoureuse le 10 juin 1733, remporta sur eux une victoire
» signalée qui leur fit perdre l'envie de revenir.

• Cette monnaie de cuivre — *RA* — a été frappée par ordre du
» gouverneur lorsque l'argent ordinaire vint à manquer, la place
» étant investie par les Mores.

A. BERBRUGER.



(1) Cette même année, les Espagnols obligent les Marocains à se retirer de devant Ceuta qu'ils assiégeaient depuis beaucoup d'années.

LES ÉDIFICES RELIGIEUX DE L'ANCIEN ALGER.

(Suite. V. les Nos 35, 37-38 et 39)

§ 2. — QUARTIER BAB-EL-OUED INTÉRIEUR.

CHAPITRE XI.

MOSQUÉE SETTI (OU SETTENA) MERIYEM, AUSSI APPELÉE MOSQUÉE
DE BEN NEGRO.

I.

Le tracé de certaines voies de communication est imposé par la nature même des lieux, en sorte qu'il se perpétue à travers les générations en subissant seulement les modifications résultant de la différence des besoins à satisfaire. C'est ainsi que la ruelle tortueuse et étroite qui, partant de la porte du Ruisseau, aboutissait au centre de la ville, en longeant le bas de la colline où s'étagent les hauts quartiers, a été remplacée, après la conquête française, par une rue carrossable et à arcades, de même qu'elle succédait à l'une des voies d'Icosium, dont les traces ont été retrouvées sur plusieurs points.

Je vais d'abord passer en revue les édifices religieux qui bordaient la rue qu'on suivait pour arriver au cœur des bas quartiers de l'ancien Alger, lorsqu'on avait franchi la voûte de la porte du Ruisseau.

A quelques mètres seulement de cette porte, à droite en entrant en ville, se trouvait une petite mosquée du deuxième rang et sans minaret, connue vulgairement sous la dénomination de *Mesdjed de Ben Negro*, du nom de la famille qui en avait la gestion depuis environ deux siècles. L'Oukfla et presque tous les titres que j'ai consultés appellent cet édifice : *Mesdjed Setti Meriyem* (ستى مريم), la mosquée de ma dame Marie. Dans deux actes seulement, d'une date relativement récente, j'ai trouvé la variante *Settana Meriyem*

(ستينا مريم), notre dame Marie. Ce nom était également connu de notoriété publique ; cependant, on lui préférait celui de l'oukil comme représentant plus exactement l'état actuel des choses.

La tradition nous apprend que cette *Setti Meriyem* était une maraboute et qu'elle fonda la mosquée dont elle est la patronne. J'ai recueilli à ce sujet un témoignage fort important, celui du dernier oukil, le sieur Moustafa ben Négro, dont les ascendants ont dû se transmettre, de génération en génération, des souvenirs exacts des faits primitifs : « *Setti Meriyem*, m'a-t-il dit, était une » sainte femme, appartenant à ma famille et jouissant d'une certaine aisance ; elle affecta une portion de sa fortune à la construction, — ou à la reconstruction, — de la mosquée qui a » conservé son nom, et choisit l'un de mes ayeux pour exercer les » fonctions d'oukil, stipulant que cette charge serait héréditaire » dans sa descendance. C'est ainsi que l'oukilat est parvenu entre » mes mains. »

Les exemples de marabouts accomplissant des fondations pieuses et bâtissant des mosquées ne sont pas rares. La version présentée par la notoriété publique n'a donc rien que de très-admissible. Quant à la date, même approximative, de la construction due à la piété de *Setti Meriyem*, la tradition, fidèle à ses errements, se garde bien d'en parler. A défaut de renseignements précis sur ce point, je puise dans des pièces authentiques une hypothèse que je vais présenter sous toutes réserves.

Un acte passé devant le cadi hanafi d'Alger, au commencement du mois de redjeb de l'année 1070 (du 13 au 22 mars 1660), désigne ainsi cet édifice : « La mosquée (mesdjed) qui est située tout près de la porte du Ruisseau ; » tandis qu'un autre titre, portant la date du milieu de rebi 1^{er} 1092 (du 31 mars au 9 avril 1681), la mentionne en ces termes : « La mosquée (mesdjed) qui se trouve tout près de la porte du Ruisseau et qui est connue aujourd'hui sous le nom de mesdjed *Setti Meriyem*, laquelle a pour imam Ibrahim ben Négro. »

Ne pourrait-on pas conclure du rapprochement de ces deux énonciations, qu'en 1070 (1660), *Setti Meriyem* n'avait pas encore entrepris son œuvre pie, et que la mosquée sise tout près de la porte du Ruisseau, n'a été reconstruite par cette maraboute et n'a pris son nom qu'à une époque postérieure à cette dernière date, mais antérieure à 1092 (1681) ?

II.

Une école bâtie au-dessus de deux boutiques dépendait de cette mosquée, qui donnait son nom. — ou plutôt ses noms, — à la partie de la rue Bab-el-Oued sur laquelle s'ouvrait la principale porte, partie aussi connue, néanmoins, sous les noms de *Souiket* (la petite rue) *Bab-el-Oued* (1), de *Houmet* (quartier) de *Bab-el-Oued*, et de *Dar en-nehas* (la maison du cuivre, c'est-à-dire la fonderie).

La dotation de cet établissement religieux se composait de trois maisons et de quatorze boutiques. En 1834, ses revenus étaient de 1261 fr., et huit de ses immeubles avaient été démolis.

Au sujet de ces dotations et pour éviter toute appréciation exagérée, je dois faire remarquer, une fois pour toutes, que dans mon énumération je fais figurer comme *immeubles entiers* des fractions d'immeubles, souvent très-minimes, et des biens sur lesquels l'établissement dont je m'occupe n'a conservé qu'un *ans* ou rente perpétuelle.

La mosquée de Setti Meriyem formait un polygone irrégulier. Elle avait deux portes, une sur la rue Sidi-Ferruche, et une autre, qui était la principale, sur la rue Bab-el-Oued. Lorsque notre administration s'occupa de donner un numérotage aux immeubles urbains d'Alger, chose qui était parfaitement inconnue avant notre arrivée, cette dernière porte reçut le n° 277 ; plus tard, elle porta le n° 225.

Cet édifice fut affecté, dès les premières années de la conquête, aux besoins de l'intendance militaire. Remis au service des domaines par le génie militaire, le 2 mars 1837, dans un état complet de vétusté, il fut immédiatement livré aux ponts-et-chaussées pour être démoli. Une partie de son emplacement est tombée dans la voie publique ; le surplus, présentant une superficie de 58 mètres 89 centimètres a été aliéné et se trouve englobé dans

(1) Le nom de *Souk* se donnait aux rues ou portions de rues spécialement affectées à certaines industries ou à certain commerce. De l'angle de la rue de la Casba à la porte du Ruisseau, la rue Bab-el-Oued s'appelait *Souiket* (le petit Souk de) Bab-el-Oued). La portion de cette rue qui s'étendait devant la mosquée d'Ali Bitchnin (voir chap. XIII), étant un peu plus large prenait le nom d'*echara*, la grande-rue.

la maison portant le n° 40 de la rue Bab-el-Oued, où elle a sa principale façade, et le n° 2 de la rue Sidi-Ferruche, dans laquelle se trouve son entrée (1).

CHAPITRE XII :

MOSQUÉE DE HAMMAM YTOU, RUE DE LA CASBA.

Au dessus d'une petite voûte qui s'appuyait d'un côté contre la mosquée d'Ali Bitchnin (aujourd'hui église N. D. des Victoires), à l'entrée de la rue de la Casba, se trouvait perchée une mosquée, des moins importantes, qui tirait simplement son nom de l'étuve — *Hammam*, — à laquelle elle était contiguë.

Voici les seuls renseignements que j'aie pu recueillir au sujet de cet édifice.

1. Petite mosquée bâtie sur une voûte qui est contiguë au mur de *Hammam* (étuve) *Ytou* (Acte de 1115, soit 1703-1704).

2. Mosquée (Mesdjid) contiguë à la mosquée (Djama') d'Ali Bitchnin et à Hammam Ytou (*Oukfa*).

La dotation de cette mosquée se composait de 1 maison, 1 four, 5 boutiques et 1 chambre. En 1834, ses revenus étaient de 96 fr. 33 et ses dépenses de 23 fr., ce qui constituait un boni de 73 fr. 32c. par an pour l'oukil. Le dernier administrateur a été le sieur Brahim ben Hamida, nommé en 1833.

Après la conquête française, la mosquée de *Hammam Ytou* reçut le n° 12 de la rue de la Casba et conserva son affectation religieuse. En 1840, elle fut démolie pour cause d'utilité générale; son emplacement est tombé dans la voie publique sauf une fraction très-minime qui se trouve englobée dans la maison n° 28 de la rue Bab-el-Oued.

(1) Les explications données ici par M. Devoulx, et qui ont une grande apparence de probabilité, détruisent la croyance où l'on était jadis que cette mosquée était dédiée à la Vierge Marie que les Indigènes connaissent sous le nom de *Saltina Meriyem*, nom qui précisément a donné lieu à cette croyance, mal fondée, d'ailleurs. — *Note de la Rédaction.*

CHAPITRE XIII

MOSQUÉE D'ALI BITCHNIN, RUES BAB-EL-OUED ET DE LA CASBA.

I

A l'angle des rues Bab-el-Oued et de la Casba. se trouve une assez grande mosquée à Khotba ou de premier ordre, qui s'appelait, du nom de son fondateur : *Djama' Ali Bitchnin* جامع علي (بجنين) (1).

Cette mosquée, qui a été convertie en église sous le nom de Notre-Dame des Victoires, couvre une superficie d'environ 500 mètres carrés. Son extérieur n'offre rien de remarquable. La façade orientale, donnant sur la rue Bab-el-Oued, contient au rez-de-chaussée sept boutiques et une petite entrée aboutissant au sanctuaire par un escalier étroit, de dix-huit marches. La niche de l'imam, ou *mihrab*, forme encorbellement dans ce mur; soutenue par quatre consoles, elle est flanquée, de chaque côté, de deux fenêtres en ogive.

Le minaret, carré et d'une hauteur d'environ 15 mètres au-dessus du niveau de la rue, forme l'angle des rues Bab-el-Oued et de la Casba; il surmonte une fontaine adossée à l'édifice, et qui est connue sous le nom d'*Aïn ech-Chara* (عين الشارع), la fontaine de la grande rue.

La façade septentrionale, donnant sur la rue de la Casba, et percée de trois fenêtres ogivales, contient au rez-de-chaussée 9 boutiques dont 8 seulement sont apparentes aujourd'hui, et la grande porte d'entrée, que quatre marches assez larges relient à la nef. Cette issue est actuellement clôturée par une porte sculptée, d'un assez joli travail, qui appartenait primitivement à la mosquée *Ketchaoua* (cathédrale), et qui a été placée là par les Français en 1843. Au dessus de la rosace médiale de chacun des deux battants de cette porte, on lit la phrase suivante, qui se détache en relief comme

(1) J'ai relevé dans les titres trois orthographes différentes du mot *Bitchnin*, qui n'est pas arabe. Le plus souvent, le ج est ponctué simplement comme dans l'exemple que je viens de donner; mais on rencontre aussi les deux variantes suivantes: trois points au dessus, ou trois points au-dessous.

le reste de l'ornementation : ما شاء الله, que la volonté de Dieu s'accomplisse ! on attribue ces sculptures au maître Ahmed ben Lababtchi, qui fut depuis amin de la corporation des menuisiers.

L'intérieur présente une grande nef carrée, entourée sur trois côtés de galeries recouvertes par une vingtaine de petits dômes et surmontée d'une coupole octogonale par la base. Cette coupole prend naissance au-dessus d'arceaux en ogive supportés par quatre gros piliers en maçonnerie placés aux angles de la nef et par huit autres piliers, distribués sur les faces du carré. Il paraît certain que les huit piliers intermédiaires étaient autrefois formés de deux colonnes jumelles en pierre ; les Français, dans un but de consolidation, auraient, en 1843, réuni les doubles colonnes par un remplissage en maçonnerie.

Cet intérieur était blanchi à la chaux et n'offrait aucune décoration. A droite, en entrant par la rue de la Casba, en face du mihrab et sur le côté dépourvu de galerie, se trouvait une cour à ciel ouvert renfermant quelques arbres et un jet d'eau. C'est dans cette partie, qu'ont été installés le chœur et la sacristie de l'église N.-D. des Victoires.

Les latrines et les lieux d'ablution de cette mosquée se trouvaient en dehors de l'édifice, faisant suite à la façade de la rue de la Casba. Leur emplacement a été englobé dans la maison portant le n° 2 de cette dernière rue.

La tradition n'a aucun renseignement à donner sur Ali Bitchnin et ignore à quelle époque il fit construire la mosquée qui porte son nom. Heureusement, les documents que j'ai consultés sont plus explicites. Ils nous apprennent qu'Ali Bitchnin était un chrétien converti à l'islamisme et que sa fondation eut lieu vers l'année 1032 de l'hégire (1622-1623 de J.-C.). Un acte du cadî Hanaï en date du commencement de redjeb 1007 (du 28 janvier au 6 février 1599), porte, que le cadî Ali Bitchnin fils d'Abd-Allah était un affranchi du cadî Fatah Allah ben Khodja Biri. Différents documents établissent, en outre, qu'il était *tadjer*, c'est-à-dire négociant, titre qu'on donnait d'ordinaire, à cette époque, aux armateurs de navires destinés à faire la course aux dépens des chrétiens.

Je dois placer ici une petite digression historique qui n'est nullement en dehors de mon sujet. Un acte en date du milieu de Ramdan 1088 (du 7 au 16 novembre 1677), mentionne le Koptan,

ou amiral, Tchalabi fils d'Ali Bitchnin. Or, si l'on se rappelle que les historiens européens parlent d'un amiral algérien nommé Ali Picinini et renégat italien, on serait porté à penser qu'il y a identité entre les deux personnages, et que le nom du père a été attribué au fils par suite d'une confusion fort explicable. S'il en était réellement ainsi, le mot *Bitchnin* serait l'allération, bien facile à reconnaître, du surnom italien *Picinini* (1).

Voici, d'ailleurs, dans l'ordre chronologique, les renseignements qui concernent la mosquée et son fondateur.

1. Dans un acte du cadî Hanafi en date du commencement de Redjeb 1007 (du 28 janvier au 6 février 1599), figure comme partie contractante : le caïd honorable, illustre, considérable, et sage Ali Bitchnin, fils d'Abd-Allah, et affranchi du caïd Fatah Allah ben Khodja Biri (1).

2. Analyse d'un acte passé devant le cadî Hanafi à la date du milieu du mois de Redjeb de l'année 1031 (du 22 au 30 mai 1622).

L'honorable, le sage, le considérable, le négociant (tadjer), le digne de confiance, l'ainable sid Ali Bitchnin fils d'Abd-Allah, déclare constituer habous : la totalité de la maison qu'il habite et qui est connue sous son nom, sise près du palais, etc (Suit la mention de 1 fondouk et de 17 boutiques). L'usufruit de ce habous reviendra : à l'épouse du fondateur, la femme libre, la noble, la pure, la considérée Nefsa fille du défunt el-Hadj Mansour ; à la fille qu'il a eue d'elle, la libre, la chaste, la bénie.

(1) Ali Picenino ou Picinini, dont le nom altéré par les indigènes est devenu *Bitchnin*, était un fameux corsaire algérien qui florissait vers le milieu du 17^e siècle. Emmanuel d'Aranda, qui fut son esclave pendant environ deux ans, en parle très-souvent dans sa *Relation*, ouvrage imprimé à Bruxelles en 1656. Entre autres qualités, il lui attribue une fidélité à sa parole qui en faisait une remarquable exception dans son pays et à cette époque. — *N. de la R.*

(2) Les convertis d'origine chrétienne ajoutaient invariablement à leur nouveau nom celui de *Ben Abdallah*, fils d'Abd-Allah, nom propre dont la signification substantive est *adorateur de Dieu*. Ils ne pouvaient, en effet, rappeler le nom barbare de leur père, mécréant voué à la damnation éternelle. Ils avaient ordinairement le titre de *caïd* et appartenaient à la secte des Hanafi, qui était celle des Turcs, faisant partie de la milice et pouvant prétendre aux plus hauts emplois de la Régence. Ces avantages activaient une propagande que commandait l'intérêt politique bien plus encore que le sentiment religieux.

l'heureuse Fatma; aux enfants de cette dernière, savoir 1^o Mohammed et Kamis enfants de Youssef Kikhia; 2^o Ramdan Ali et Aziza, enfants d'Ahmed Tchalahi ben el caïd Ramdan; aux enfants que le donateur pourrait encore avoir; et enfin à la descendance de ces bénéficiaires. A l'extinction de tous les dévolutaires désignés, le habous fera définitivement retour moitié aux pauvres de la Mecque et de Médine et moitié à la mosquée (Djama) que le fondateur fera construire, s'il plait à Dieu (1). Que Dieu lui accorde la réalisation de son dessein! Les revenus de cette moitié seront employés à l'entretien de ladite mosquée de premier ordre (المسجد الجامع) au salaire de l'imam et des moudden et à tous les autres besoins de cet édifice.

3 Maison sise près de la mosquée (djama) du Sid Ali Bitchnin (acte de 1047, soit 1638 de J.-C.).

4. La mosquée (المسجد الجامع) connue sous le nom du défunt Ali Bitchnin (acte de 1071, soit 1660).

Les nombreuses mentions que j'ai trouvées au sujet de cet édifice se ressemblent trop pour que je les reproduise. Je dois seulement signaler un fait qui ne manque pas d'intérêt. Dans un acte du commencement de Hidja 1096 (du 29 octobre au 7 novembre 1685) il est question d'un sieur Mohammed, le chérif Ben Sidi el-Mehdi, comme étant l'administrateur de la mosquée d'Ali Bitchnin. Or, un acte de 1115 (1703), ayant à mentionner cet édifice, le désigne ainsi : « La mosquée d'Ali Bitchnin, connue sous le nom de Sidi el-Mehdi. » L'oukil était devenu aussi populaire que le fondateur, et le nom de ce dernier était menacé de l'oubli, suivant un usage dont les exemples sont fréquents. Cette tendance alla même fort loin, car un acte de 1156 (1743) appelle simplement cette mosquée : « La mosquée de Sidi el-Mehdi. » Cependant il est à remarquer que cette substitution de noms n'a jamais été complète, attendu qu'on trouve les deux dénominations employées concurremment aux mêmes époques. A partir de 1156, je n'ai plus retrouvé les traces de Sidi el-Mehdi, et le nom d'Ali Bitchnin, sorti victorieux de cette épreuve, est resté définitivement attaché à la fondation du renégat italien.

(1) L'expression employée prouve qu'il s'agissait d'une *construction* et non d'une *reconstruction* d'une ancienne mosquée. La constatation de ce fait est importante.

II.

La dotation de la mosquée d'Ali Bitchnin se composait de : une terre, trois maisons, dix-sept boutiques, trois chambres, un four, une étuve, un moulin et un fondouk. En 1834, ses revenus s'élevaient à 1,610 fr. 15 cent., et ses dépenses étaient évaluées à 744 fr. 40 cent.

Voici la composition du personnel de cette mosquée, qui était consacrée au rite Hanéfite :

Un oukil, un mouedden de minaret, un imam, un hezzab ou lecteur du coran, un kheteb ou prédicateur, un balayeur, trois mouedden pour l'intérieur et un bache-mouedden.

Le dernier oukil a été le sieur Braham Oulid Sidi Ben Ali.

III.

Après la conquête française, la façade donnant sur la rue Babel-Oued fut numérotée comme il suit : la porte d'entrée reçut le numéro 189, et les boutiques, les numéros 191, 193, 195, 197, 199, 201 et 203 ; les magasins de la rue de la Casba portèrent les numéros 1, 3, 5, 7, 9, 11, 13, 15 et 17, et la porte d'entrée s'ouvrant sur cette rue, le numéro 19 (1).

Dès 1830, cet édifice fut affecté à la pharmacie centrale de l'armée. Remis à l'administration civile par le génie militaire le 27 mars 1843, il fut immédiatement livré à la direction de l'intérieur pour être approprié aux besoins du culte catholique. Deux siècles après avoir été construit par un renégat italien enrichi des dépouilles des chrétiens, le temple mahométan était consacré à la religion première de son fondateur et converti en église sous le vocable de Notre-Dame des Victoires.

Sauf quelques travaux d'appropriation intérieure, la mosquée d'Ali Bitchnin est encore dans son état primitif. Seulement, le minaret a été dérasé en octobre 1860, pour cause de sûreté publique.

(1) Les deux portes de cette église sont aujourd'hui sans numéro.

CHAPITRE XIV.

Mosquée de *Sidi Er-Rahbi* ou de *Ben Kemkha*, rue Bab-el-Oued.

I.

En face de la mosquée d'Ali Bitchnin, se trouvait une mosquée de second ordre, sans minaret, connue sous la désignation de Mesdjed de Ben Kemkha, du nom de l'un de ses oukils dont la popularité avait été assez grande pour faire oublier Sidi Er-Rahbi, ancien patron de l'édifice. Le titre de *Sidi* (monseigneur) donné à *Er-Rahbi*, indique qu'il était marabout, mais la notoriété, qui a presque oublié son nom, n'a aucune légende à raconter sur son compte, et je n'ai guère trouvé de ses traces que dans les documents. Je n'ai pu reconnaître si ce saint était le fondateur de la mosquée ou s'il y avait été inhumé.

La mosquée de *Ben Kemkha* était la plus vaste des mosquées de second ordre. Cette circonstance, rapprochée de l'examen de la topographie de l'ancien Alger, m'amène à penser qu'il faut lui appliquer le passage de Haedo, où l'historien espagnol énumérant les sept principales mosquées de la ville, s'exprime ainsi :

« La quatrième, dans la rue du Grand Soco, au-delà de la maison du Roi et avant d'arriver à la porte Babaluete (1). »

Le mot *soco* est évidemment la transcription espagnole de l'expression arabe *souk*, qui désignait une rue ou une portion de rue spécialement affectée à certaine industrie ou à certain commerce. Or, le nom de souk-el-kebir, ou grande rue, était fréquemment donné à cette partie de la rue Bab-el-Oued. La situation de l'édifice est donc suffisamment fixée et la seule difficulté est de reconnaître celle des mosquées de ce quartier que Haedo a entendu désigner. La construction entreprise par Ali Bitchnin n'avait pas eu lieu à cette époque et il paraît certain que la mosquée du renégat italien n'a pas remplacé un édifice religieux. D'un autre côté, les autres mosquées de ce quartier étaient peu spacieuses, et celle de Ben Kemkha, seule, semble assez importante pour mériter les honneurs d'une mention spéciale.

Si ma supposition est fondée, la mosquée de Ben Kemkha exis-

(1) La quarta en la calle del soco grande, etc., f. 41, verso.

tait donc déjà vers 1581, époque à laquelle on peut faire remonter les indications fournies par l'historien espagnol. Voici, d'ailleurs, les renseignements que j'ai recueillis sur cet édifice, dans des documents indigènes.

1. Mosquée de Sidi Er-Rahbi (مسجد سيدى الرهبي) située dans la rue (شارع) de la Porte du Ruisseau (acte de 1642, soit 1632-33).

2. Maison située dans le petit souk (souiket) de la Porte du Ruisseau, contiguë à la mosquée d'Ali Bitchnin, en face de la mosquée (djama), du cheikh béni, Sidi Er-Rahbi, que Dieu nous soit propice par ses mérites et par ceux de ses semblables. Amen ! (1) (acte de 1081, soit 1673-74).

3. Mosquée (mesdjed) du cheikh béni Sidi Er-Rahbi, près de Rahbet el-Kedima (oukfla).

4. Mosquée de Sidi Er-Rahbi (acte de 1181, soit 1767-68).

5. Mosquée de Sidi Er-Rahbi, actuellement connue sous le nom de Djama Ben Kemkha (ابن كمخة), (acte de 1188, soit 1774-75).

6. Café sis en face de la porte de la mosquée Ali Bitchnin, près de la mosquée du théologien le Sid Ben Kemkha, ainsi connu (acte de 1210, soit 1795-1796).

Il me paraît inutile de multiplier les citations. A partir du dix-huitième siècle, le nom de Sidi Er-Rahbi n'apparaît plus qu'à de rares intervalles, et celui de Ben Kemkha est généralement adopté dans les actes.

II.

La dotation de cet édifice se composait de cinq maisons, dix boutiques, une ferme et un champ. En 1834, ses revenus étaient de 586 fr. Un oukil formait tout son personnel. Le dernier administrateur a été le sieur Hassan ben Khelil Bache-Kalafat, nommé en 1830.

Cette mosquée reçut le n° 224 de la rue Bab-el-Oued, sur laquelle s'ouvrait sa principale entrée. Elle avait une autre issue donnant sur la rue Tourville et qui porta le n° 5.

Elle conserva son affectation pendant quelque temps, mais en

(1) Cette formule est celle qui accompagne les noms des marabouts.

1833, elle fut affectée au magasin central de la pharmacie militaire et elle conserva cette destination jusqu'en 1840, époque à laquelle elle fut aliénée pour cause de vétusté. Son emplacement, d'une superficie d'environ 200 mètres, se trouve englobé dans la maison portant le n° 15 de la rue Bab-el-Oued et le n° 3 de la rue Tourville.

CHAPITRE XV.

ZAOUÏA DU CADI, RUE BAB-EL-OUED (IMPASSE DU CORBEAU).

Sur le côté gauche de la rue Bab-el-Oued, en entrant dans la ville, à quelque distance de la mosquée de Ben Kemkha, s'ouvrait une longue et tortueuse impasse ayant plusieurs ramifications, et au fond de laquelle était installé le prétoire (*mahakma*) du cadi maléki. Dans cette impasse, — appelée par nous impasse du Corbeau, — se trouvaient plusieurs petites chambres disséminées, qui servaient de logement à des tolba; cet établissement s'appelait la zaouïa du Cadi Maléki.

Les renseignements que j'ai pu trouver sur cette zaouïa ne remontent pas au-delà de 1175 (1761-1762); ils ne renferment rien d'intéressant pour la topographie de l'ancien Alger, ou relativement à cet établissement.

En 1830, les chambres éparpillées qui constituaient cette zaouïa reçurent les numéros 90, 94, 96, 106, 110, 120, 122 et 124 de la rue Bab-el-Oued, dont le numérotage poursuivait sa série dans l'impasse du Corbeau. Leur sort fut le même que celui des mosquées de *Dar el-Kadi* et d'*Ech-Chemaïn*, qui font l'objet des deux chapitres suivants.

CHAPITRE XVI.

MOSQUÉE DE DAR EL-CADI (DU PRÉTOIRE DU CADI), RUE BAB-EL-OUED (IMPASSE DU CORBEAU).

I.

Au fond de l'impasse du Corbeau, à droite, et tout près du prétoire du cadi maléki, se trouvait une mosquée de deuxième ordre, sans minaret, surmontant un établissement de latrines publiques avec fontaines. Cet édifice, de construction récente, ne

portait pas le nom de son fondateur, Moustafa ben Moustafa, aga des spahis de la régence d'Alger. On l'appelait simplement la mosquée du Prétoire du Cadi, *Mesdjed Dar el-Cadi*. La reconnaissance publique n'avait donc pas donné à l'aga Moustafa l'une des satisfactions qu'il avait ambitionnées, sans doute : celle de savoir son nom perpétué par cette œuvre pie. Cette insouciance de la tradition pour les fondateurs était générale et les pachas jouissaient presque exclusivement du privilège d'attacher leur nom à leurs fondations.

Voici les renseignements que j'ai recueillis au sujet de cet édifice.

1. Analyse d'un acte du cadî hanafi, en date du milieu de chaban de l'année 1209 (du 3 au 12 mars 1795).

Le respectable et honorable seigneur Moustafa, *ar'a es-sebaïhia* (aga des spahis) actuel, fils du défunt Moustafa, étant devenu propriétaire d'une boutique sise à *El-Feraria*, la constitue en habous « au profit de la conduite d'eau entrant dans les latrines » publiques qu'il a fait construire dans la zaouïa du cadî des » malékis ; les revenus de cette boutique seront affectés à l'entretien de ladite conduite et à l'acquittement de toutes les dépenses qui seront nécessaires. »

2. Traduction d'un acte portant le cachet du cadî hanafi.

Au nom de Dieu clément et miséricordieux. Que Dieu répande ses grâces sur notre seigneur et maître Mohammed, ainsi que sur sa famille et sur ses compagnons, et qu'il leur accorde le salut !

(Cachet du cadî)

Louange à Dieu qui agrée les aumônes et en facilite les moyens ;. qui aplanit les chemins des bienfaits et en ouvre les portes ;. qui a choisi la religion de l'islamisme entre toutes les religions ;. qui protège ceux d'entre ses adorateurs qui élèvent leurs constructions sur les fondations de la piété et du désir de mériter la satisfaction divine ;. qui a tracé une démarcation entre l'homme et son Dieu, et assigné les devoirs des créatures envers leur créateur, et qui a institué des lois ;. qui inspire le désir de faire le bien à ceux d'entre les hommes sur lesquels son choix s'est porté ;. qui a promis à celui qui est sincère dans ses bonnes œuvres d'immenses dons, le jour où les gens de bien recevront leur récompense. Il (Dieu) a dit (qu'il soit exalté !) : « Quiconque fera

« le bien et sera en même temps croyant, ses efforts ne seront
» point méconnus ; nous mettrons par écrit ses œuvres » (1). Je
le glorifie (qu'il soit exalté et élevé !) et je lui adresse des actions
de grâces pour le remercier de nous faire suivre la voie droite et
de nous diriger vers le bon et le juste ;. espérant de nouvelles fa-
veurs de sa bonté et de sa munificence ;. et je lui demande de nous
être propice et de nous guider vers ce qu'il veut et désire ;. et
j'atteste qu'il n'y a d'autre Dieu que Dieu, qu'il est unique et qu'il
n'a pas d'associé : témoignage dont comprendront la portée ceux
qui croient et dont se réjouiront ceux qui s'adonnent aux bonnes
œuvres ;. j'atteste que notre seigneur, notre prophète et notre
maître Mohammed, est son adorateur et son envoyé, sur lequel
il a fait descendre (ces paroles) dans son livre sublime : « Vous
» n'atteindrez à la vertu parfaite que lorsque vous aurez fait
» l'aumône de ce que vous chérissez le plus » (2). O Dieu ! ré-
pandez les grâces du salut et les bénédictions. sur ce prophète
noble et béni ;. notre seigneur Mohammed, ainsi que sur sa fa-
mille et sur ses compagnons ;. que ces bénédictions et ce salut
se perpétuent inséparablement jusqu'au jour de la résurrection !.
Et ensuite, les aumônes sont recommandables ;. et les bonnes
œuvres ont été l'objet des encouragements des législateurs qui
s'en sont occupés ;. particulièrement les aumônes consistant en
immobilisation d'immeubles, lesquelles ont des effets durables
qui résistent à l'écoulement du temps ;. et produisent des fruits
dans tous les siècles et à toutes les époques. *Et lorsque* le
cavalier magnanime, qui est bon et honoré ;. le sid Moustafa,
ar'a es-sebahia actuel, fils de celui auquel Dieu a fait mi-
réricorde, le sid Moustafa (que Dieu l'assiste, le favorise et
le comble de ses faveurs et de sa munificence dans les deux
mondes !. qu'il agrée ses œuvres charitables ;. et qu'il fasse
pencher le plateau de sa balance par le poids de ses bienfaits!)
eut considéré les choses de ce vil monde avec l'œil de l'intelli-
gence ;. et y eut arrêté avec franchise sa pensée intime ;. et après
qu'il eut reconnu que ce monde n'est que le champ d'ensemencement
de la vie future ;. qu'il eut médité cette parole du Très-haut : « Celui
» qui aura fait le bien du poids d'un atome le verra (Dieu) celui

(1) Coran, chap. XXI, v. 94

(2) Coran, chap. III, v. 86.

» qui aura commis le mal du poids d'un atome le verra » (1). et qu'il eut mûrement réfléchi à ce fait rapporté dans les Traditions dûment transmises, . . . que, lorsqu'un enfant d'Adam meurt, ses actions sont mises à néant et restent sans effet à l'exception de trois : . . . des aumônes qui fructifient, . . . ou une science qui produit de l'utilité, . . . ou un fils vertueux qui prie pour lui. . . . Il eut hâte de conquérir ces récompenses, . . . et s'empressa d'accomplir ces bienfaits, . . . agissant pour l'amour du Dieu généreux, . . . et sollicitant ces immenses rémunérations. . . . En conséquence, il porta ses vues sur une boutique de teinturier qui se trouvait dans la zaouia du tribunal maléki et l'acheta ; . . . ensuite il en démolit les bâtisses et installa sur son emplacement une *metchera* (latrines ; lieux d'ablutions) et des eaux dormantes ; . . . et il bâtit au dessus de cela une mosquée, . . . à laquelle il affecta un professeur maleki et un imam, . . . et trois tolba chargés de lire le *hizeb* aux heures d'el-dohor et d'el-asr, à perpétuité ; . . . de même, il disposa que chacun d'eux recevrait chaque mois un salaire pour ses fonctions, . . . afin que cette œuvre soit durable. Le professeur et l'imam, pour leurs services, toucheront . . . un mahboub par mois, chacun. . . . Il sera alloué à chacun des hezabin, pour la lecture de son hizeb, . . . un demi rial par mois. . . . et un rial par mois à celui qui prendra soin des lieux d'ablutions et en enlèvera les immondices. — Ensuite, il a constitué en habous les propriétés dont la désignation suit, pour que leurs revenus profitent à ladite mosquée, savoir : (suit l'énonciation de sept boutiques) . . . les fonds provenant des loyers desdits immeubles, qui resteront disponibles après le prélèvement des dépenses consacrées à l'entretien de la dotation, seront conservés par l'administrateur de cette fondation, qui les affectera aux besoins de ladite mosquée, tels que travaux de maçonnerie, blanchiment, éclairage et autres. Les fonctions d'administrateur seront remplies par l'honorable et respectable sid Mohammed ben el Hadj Mohammed Ben Sakloul, tant qu'il vivra, et appartiendront après lui, à l'oukil des Habous du Shoul Kheirat de la (ville) bien-gardée d'Alger. Le surveillant de cette fondation devra en exécuter les dispositions suivant les commandements de Dieu, . . . et être guidé dans sa gestion par la crainte de Dieu et par son appré-

(1) Coran, chap. CXIX, versets 7 et 8.

hension, . . . car Dieu ne laisse point faillir le salaire des bonnes œuvres, etc. A la date des premiers jours du mois de chaban 1212 (du 19 au 28 janvier 1798).

3. Divers actes de fondation de habous par Moustafa, aga des spahis, ben Moustafa, désignent tous cette mosquée de la manière suivante : la mosquée que ledit sid Moustafa a fait bâtir dans la Zaouia du cadî Maleki, près d'Ech-Chemaïn (Commencement de chaban 1212, soit du 19 au 28 janvier 1798).

II.

En 1830, la dotation de cet établissement était réunie au Sboul Kheirat, institution appartenant au rite Hanéfite que le vœu du fondateur investissait de sa gestion. Cette mosquée reçut les n^o 98, 100 et 102 de la rue Bab-el-Oued, dont la série se continuait dans l'impasse du Corbeau. Elle conserva son affectation religieuse pendant quelques années. Aliénée pour cause d'utilité générale, en 1857, avec la Zaouia du cadî, elle se trouve aujourd'hui comprise dans les maisons qui forment le fond de l'impasse Cléopâtre.

(A suivre)

A DEVOULX, fils.



LA COLONIE NERVIEUNE AUGUSTE, MARTIALE DES VÉTÉRANS DE SÉTIF.

Parmi les inscriptions que j'ai copiées à Sétif au mois d'août 1856, en voici quelques-unes qui ne figurent pas dans le *Recueil des inscriptions romaines de l'Algérie*, par M. Léon Renier, ni dans le supplément d'Orelli.

La première et la plus importante est gravée sur une colonne milliaire d'environ 1 m. 85 c. de hauteur : je l'ai trouvée chez M. Gilberdras, serrurier, rue St. Augustin, maison Daulun. On m'avait promis alors de la faire transporter sur la promenade d'Orléans. J'ignore si elle a enrichi en effet ce musée de l'ancienne métropole Sitifiennne ; musée en plein vent, bien entendu, comme la plupart de ceux d'Afrique, où l'on peut bien dire qu'on dépose des monuments antiques, mais où l'on ne saurait certes pas avoir la prétention de les conserver.

Le document épigraphique dont il s'agit se compose de deux parties distinctes, l'une primitive, faite pour le monument ; et d'une seconde ajoutée plus d'un siècle et demi après, par une main fort maladroite en calligraphie lapidaire.

En voici le texte développé :

Imperatori Caesari divi Marci Antonini Pii, Germanici, Sarmatici filio ; divi Commodi fratri ; divi Antonini pii nepoti ; divi Hadriani pronepoti ; divi Trajani Parthici abnepoti ; divi Nervae adnepoti, — LUCIO SEPTIMIO SEVERO, pio, Pertinaci, Augusto, Arabico, Adiabenico, Parthico Maximo, pontifici Maximo, fortissimo, felicissimo, tribuniciae Potestatis VI, imperatori XII. consuli II, patri patriae ; — et imperatori Caesari, Lucii Septimii Severi pii, Pertinacis, Augusti, Arabici, Adiabenici, Parthici Maximi, pontificis maximi, fortissimi, felicissimi, filio ; Marci Aurelii Antonini, Germanici, Sarmatici nepoti ; divi Antonini pronepoti ; divi Antonini Abnepoti ; divi Trajani parthici, divi Nervae pronepoti Marco Aurelio Antonino, Augusto, Germanico et Lucio Septimio Ge-

tae nobilissimo Caesari ; —Colonia Nerviana Augusta martialis veteranorum sitifensium, pecunia publica :

A Sitifi, mille passuum....

....FLAVIO CLAUDIO JULIANO

... SEMPER AUGUSTO

N° 1 (Texte).

IMP. CAES. DIVI M. ANTONINI PII GERM. SARM. FILIO
 DIVI COMMODI FRATRI DIVI ANTON. PII NEPOTI DIVI HADRIAN
 PRONEPOTI DIVI TRANI PART. ABNEPOTI DIVI NERVAE ADNEP.
 L. SEPTIMIO SEVERO PIO PERTINACI AVG. ARABICO AZABE
 NICO PARTHICO MAXIMO PONTIF. MAXIMO FORTISSI
 MO FELICISSIMO TRIB. POT. VI IMP. XII COS. II PP. ET
 IMP. CAES. L. SEPTIMI SEVERI PII PERTINACIS AVG. ARABICI
 AZABENICI PART. MAX. PONT. MAX. FORTISSIMI FELICISS
 IMI. M. AVRELI ANTONINI GERM. SARM. NEP. DIVI ANTO
 NIN.. RON.... DIVI ANTONINI ABNEP.... RANI PAR
 . T. DIVI N.... ONEP. M. AVRELIO ANTON. AVG. GERM.
COL. NER. AVG. MART. VETERANOR
 SITIFENS. PP.
 A SITIFI M. PASSV....
VDIO IVLLIANO.....
PER AVGVSTO

Le lapicide a été très-avare d'abréviations, car on n'en trouve qu'une seule dans ce long texte : N, I, qui sont liés à la fin de la 2^e ligne.

Il a été moins sobre d'irrégularités : ainsi, à la 3^e ligne, il oublie la syllabe IA, dans *Trajani* ; à la neuvième, il passe le mot *filio*. Ajoutons que, dans le mot *adiabenico*, il substitue deux fois le Z à la syllabe DI, africanisme par lequel il dénote très-clairement son origine. L'existence d'une articulation locale équivalant au *dal* ponctué des Arabes explique son erreur, comme elle explique pourquoi les auteurs européens désignent l'homme des mosquées, qui appelle à la prière tantôt par l'expression *Moueddin* ou par celle de *Mouezzin*, selon qu'ils s'attachent à l'orthographe du mot ou qu'ils ne consultent que la prononciation de certains pays musulmans (1).

(1) L'inscription 492 du supplément d'Orelli offre aussi la leçon *azobenico*, dans une dédicace au même souverain. Le n° 3274 de M. Léon Renier est une autre dédicace à Sévère, semblable à la première partie de la nôtre.

Les indications chronologiques que cette dédicace contient permettent de la dater avec une assez grande précision : celle qui est relative à la puissance tribunitienne nous amène à 198-199, époque où Sévère guerroyait chez les Parthes et gagnait le surnom de *grand parthique* qui figure sur notre inscription et que le sénat lui vota en 198, en y ajoutant le triomphe. Ce surnom ne fut mis sur ses monuments que l'année suivante (199). En tenant compte de cette circonstance et de la lenteur des communications à cette époque, on est amené à penser que notre épigraphe doit être de l'an 199 de J. C.

Le nom de *Geta*, qui correspondait au passage martelé de la donzième ligne, aura été effacé après le meurtre de ce prince par son frère *Caracalla*, qui est désigné par les noms très-usurpés de *Marc Aurèle Antonin*, sur les médailles et les inscriptions.

L'inscription primitive se termine par l'indication A SITIFI M. PASSV... La fin de la ligne était complètement fruste, mais les lettres V M se suppléent tout naturellement. Il n'est pas aussi facile de décider s'il y avait un chiffre à la suite et quel il était. Quand j'ai vu cette colonne, dans l'excavation même qu'on avait faite pour la mettre au jour, elle m'a paru être à sa place primitive. Dans cette hypothèse, le point de départ des évaluations milliaires aurait dû être au centre de la citadelle. Je me hâte d'ajouter qu'en l'absence de mesures exactes, je ne propose ici que de simples conjectures.

La deuxième inscription a été gravée très-grossièrement, bien longtemps après l'autre, entre les années 360 et 363; on peut même dire entre 361 et 363, car si Julien fut acclamé empereur par son armée dès 360, il ne fut reconnu en cette qualité par le sénat que l'année suivante. D'ailleurs, le *notarius* ou secrétaire d'état Gaudentius, envoyé en Afrique par Constance pour empêcher les troupes de Julien d'y pénétrer, s'acquitta si bien de sa mission, que l'autorité de ce dernier prince ne fut officiellement reconnue dans ce pays qu'après la mort de son prédécesseur (3 novembre 361).

L'avènement de Julien fut bien accueilli en Afrique, même par les Indigènes, au moins en Mauritanie; puisque des tribus de cette province, tribus voisines de l'Atlas, dit Lebeau (T. 2, p. 409), lui envoyèrent des ambassades pour le féliciter.

Toutes ces circonstances réunies portent à croire que l'addition épigraphique qui nous occupe en ce moment est, au plus tôt, de

l'an 361. Elle ne peut guère dépasser 363, année de la mort de ce prince.

Quant à l'addition en elle-même, la grossièreté des caractères dénote, comme nous l'avons déjà dit, une main complètement inhabile. C'est probablement l'œuvre de quelque soldat gaulois en garnison à Sitifis, un parisien, peut-être, qui aura voulu consacrer ce souvenir au général en chef des Gaules, si longtemps habitant du palais des Thermes, à Lutèce. En tous cas, c'est évidemment une œuvre privée et non point une dédicace officielle.

Voici un autre monument épigraphique que je donnerai sans aucun commentaire, parce qu'il était d'une lecture si difficile, à cause du mauvais état de la pierre, qu'il m'est impossible de garantir l'exactitude de ma copie. Cette inscription est gravée dans un cadre sur un de ces blocs cubiques si connus des archéologues.

N° 2

IMP. CAES. M CLODIO L...
NIO MAXIMO PIO FELI
CI AVG. PONT. MAX. TRIB.
POT. COS. I.... COS....
IMP. CAES. DC
NOB. A/..
AVG

N° 3

(Fragment de colonne milliaire)

.....
VI NERVAE ADNEPOT. M AV
RELIO ANTONINO AVG. FIL.
(martelé) COL..
AVG. MART. VETER. SIT.
A SITIFI M. P.

I

N° 4

(Fragment de dédicace)

AVREL.. O ANTO
NINO CA.... P. M. AV.
RELI ANTONINI AVG.
PP. FIL. COL. SITIFIS DD
PP.

Cette inscription est dans le recueil épigraphique de M. Léon Renier. Je ne la reproduis ici que parce qu'il manque la dernière ligne, P.P. (*pecunia publica*), dans la copie fournie à ce savant.

N° 5

Je ne donnerai pas ici cette inscription de colonne milliaire, parce qu'elle est sous le n° 3275 dans le recueil de M. L. Renier. Je ferai seulement observer que les personnes qui en ont fourni la copie à cet épigraphiste ont négligé de reproduire l'espèce de griffonnage lapidaire qui se trouve immédiatement au dessous, à droite du chiffre itinéraire, et qui se compose des lettres suivantes, très-grossièrement gravées :

A P A P M

P F A

Ces lettres ont-elles été omises par les auteurs des copies qui ont servi à M. Léon Renier, ou les a-t-on ajoutées depuis leur travail ? Dans ce dernier cas, leur présence s'expliquerait par quelque tentative de mystification à l'adresse des épigraphistes. Ce serait là un nouvel inconvénient des musées en plein air qui, non-seulement livrent les monuments antiques aux intempéries des saisons, aux mutilations des modernes vandales, mais qui les exposent aussi aux altérations des loustics plus ou moins lettrés.

Toutefois, ce doute ne doit pas atteindre l'addition à notre inscription n° 1 ; car ce dernier monument venait d'être découvert dans la cour d'une maison particulière ; et, quand je l'ai vu, il n'était pas encore sorti du trou dans lequel il avait été trouvé enfoui.

A. BERBRUGGER.

Nous ajouterons aux inscriptions de Sétif qu'on vient de lire, celles-ci que M. Fourtier a copiées, à diverses époques, dans cette ville ou aux environs et dont on doit la communication à M. Cherbonneau.

N° 1 (1).

D M
MVLPIVS
MVTRARPIVS
VIXITANNIS
LXX HES

« Aux dieux mânes, Marcus Ulpius Mutrar, pieux, a vécu 70 ans.
Il gît ici. »

Près de Sétif, sur la route de Constantine.

Cette épigraphe figure dans les *Inscriptions romaines de l'Algérie*, par M. Léon Renier, sous le n° 3417 ; mais avec cette différence de lecture : L. Renier, à la 3^e ligne : M.VIRAR ; Fourtier : MVTRAR, nom appartenant à la langue des indigènes.

N° 2 (2).

IMPCAESMAV AC
PVPIF INIOM...I
RIOFELICIAVCRONIF
MAXI...IBPOTE PPC S
ROC ISEF....
IMRCAES...AEHO
CALVIARIR INO
PI c LL·ICIAVCPSNTI
M'XTRIR POSI ICS
P POCOS ET...
M ANTONIO CODIANO
NORI II·SIMCCNESARF
AVC PAV ON XORWO
CCRDMNOKVMRES
NERVAVCMAKTVI II

Dans une fondation de la ville de Sétif ; copiée en 1846.

(1) Pierre longue, cassée en haut et en bas, surmontée d'un fronton triangulaire aigu ; deux rosaces entre deux colonnes, au-dessous du fronton, l'une au-dessus de l'autre et rattachées par un appendice. Sous l'épigraphie, qui est gravée dans un cadre formé d'un double filet, deux feuilles espacées, mais unies par une ligne sinueuse qui va de l'une à l'autre. Ce sont peut-être deux cœurs dont les appendices supérieurs se rejoignent. — *N. de la R.*

(2) Bloc carré-long à moulure au bord. Ce paraît être une dédicace à Papienus, à Balbinus et à Gordien III ; mais le texte est trop altéré dans

N° 3 (1).

PALIVS P H-PAPRIA
SATVRNINVS OMNIBVS
HONORIBVS-FVNCTVS-
VIOTOR INA MARITO-KARISSIM
A-PCIXXXXV

Dans l'intérieur du camp romain de Sétif; copié par M. Fourtier,
en 1843.

N° 4.

MCAESMCLODIO I
NIOM AXIMOP
CIAVC PONTIMAXIR
RO OS
IMPC AESDON
NORA
AVC

Dans les fouilles du rempart. — Copié par M. Fourtier, en
1844.

N° 5.

D M S
SPECA EVI
ECLAVDIAP I
VIXTANIIDIS
IXXC REQOE
C IES' SETB

Dans le camp. — Copié, en 1845, par M. Fourtier.

Gravé sur une pierre circulaire avec rebord saillant.

la copie pour qu'on puisse rien affirmer. Ainsi, par exemple, il est évident, en s'appuyant sur les formules connues, qu'il faut lire à partir de la 3^e ligne : PIO FELICI AVG. PONTIF. MAXIM. TRIB. POTEST. P.P. COS. PROCOS. ET, etc. — *N. de la R.*

(1) Nous proposons de lire : *Publius Aelius, Publii filius, Papiria, Saturninus, omnibus honoribus functus. Victorina marito karissimo. Anno provinciae CLXXXV*, et de traduire : « Publius Aelius, fils de Publius, » de la tribu Papiria, surnommé Saturninus, ayant passé par tous les » honneurs (municipaux ?) Victorina à son très-cher mari. L'année provinciale 195 (234 de J.-Ch.). » A la 1^{re} ligne P, I et R, I sont liés, et M, A, à la 4^e. — *N. de la R.*

N° 6 (1).
MEMORIAE
PLACIDAE
VINCENT
VS PATER

Dans les fondations de la chapelle de Sétif. — Copié, en 1846,
par M. Fourtier.

N° 7 (2).
D
DOR
VIXIT XV
HES
I·AVRELIVS AMARVS
PATEREILIAFDVICIS
ET HISSIMAE

Dans le camp. — Copié, en 1844, par M. Fourtier.

N° 8 (3).
DLLWXOXTREV
NSVRMLOK
RRAMXIKT

Dans les restes d'un temple, sur l'oued Bou-Selam, à trois lieues
de Sétif. — Copié par M. Fourtier, en 1845.

N° 9.
ANISEIV...
IFATRT...

Dans le camp, à Sétif, à côté de l'inscription publiée par
M. L. Renier, sous le n° 3322.

(1) Cette inscription paraît devoir être lue : *Memoriae Placidae. Vincentius, pater.*

La pierre est arrondie par le haut, et le cadre où se trouve l'inscription est formé par un double filet. — *N. de la R.*

(2) Nous lisons ainsi cette épigraphe : « D. m. s. Dor... vixit annis » quindecim. Hic est sita. Marcus Aurelius Amarus, filiae dulcissimæ et » piissimæ. » — *N. de la R.*

(3) Gravée dans un petit cadre à double filet sur une assez forte pierre. Aucun point ni autre signe séparatif ne distingue les mots entr'eux.

N° 10.
AVRELI...
MADSVN...

Sétif.

N° 11.
SDIVIVLT...
MANTIT...

Sétif

Pierres trouvées dans le camp. — Copié de M. Fourtier, en 1844.

N° 12.
DIVIHAS...
C-PONTM...

Dans le camp. — Copié par M. Fourtier, en 1844 (1).

N° 13.
IMP-II
TANTTL
ECR-DEC
ANNI-F-SFVA

Colonne brisée; dans l'intérieur du camp, à Sétif. — Copié par M. Fourtier, en 1845.

N° 14 (2).
IYCIOIVI COSI
PLTEA-SIRAT
GIMINA S-
ANNO-AA
HOSPIL

Sétif.

Dans l'intérieur du camp. Colonne brisée. — Copié par M. Fourtier, en 1845.



(1) Les épigraphes ci-dessus, numérotées 9, 10, 11, 12, paraissent provenir d'une même inscription.

(2) Gravé assez grossièrement sur une pierre brisée tout autour.

ETHNOGRAPHIE
DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE

AU TEMPS DE MAHOMET.

(Suite)

RÉGION CENTRALE.

X.

BASSIN DE LA TAFNA ET DU CHÉLIF.

Les premiers peuples dont les Romains eurent connaissance dans les régions qui sont à l'Est de la Malva furent les Massésyliens, nation puissante qui tenait sous sa domination toutes les provinces qui formèrent depuis la Mauritanie Césarienne; mais, avant cette époque, ces régions avaient été plusieurs fois envahies. L'histoire, il est vrai, n'en parle pas; mais cela est prouvé par l'état dans lequel les Arabes trouvèrent le pays. Dans ces régions, en effet, vivaient pêle mêle des tribus de toute patrie et de toute origine, les unes sédentaires, les autres semi-nomades, quelques-unes tout-à-fait errantes.

Parmi ces peuplades, nous remarquerons en premier lieu les *Zatima* des montagnes de Brechk, les *Oulhaça* de la Tafna, les *Zehila* et les *Ghassaça* du Rif. Ces tribus se reconnaissaient une origine Nefzaouienne (1); ce qui est conforme à la vérité, puisque l'une d'elles, les *Oulhaça*, conservait encore le nom qu'elle avait porté près des Syrtes, et que nous savons que, dans le Maghreb el-Aksa, une fraction de même race portait le nom de Nefza. — Ces *Zatima*, *Oulhaça*, *Zehila* et *Ghassaça* étaient les plus anciennes populations du pays, comme l'indiquent leur origine, leur position maritime et leur fractionnement.

A l'époque où ces peuples régnaient sur le Tell, les Massésyliens n'étaient encore que des nomades vivant sur les territoires sablon-

(1) Ben Khaldoun, trad. de M. de Slane. T. 4 p. 227 « Les Nefzaoua forment un grand nombre de tribus, savoir : les *Ghas-aça*, les *Zehila*, les *Zatima*, les *Oulhaça*,.... et peut-être même aussi les *Meklata*. »

neux que traverse le Gir. Peu de temps probablement avant les guerres puniques, cette tribu s'empara du pays cultivable et réduisit même divers comptoirs phéniciens de la côte (1); plus tard, elle étendit ses conquêtes jusqu'aux environs de Carthage. — Lors de la deuxième guerre punique, Syphax, roi des Massésyliens, s'allia aux Carthaginois contre les Romains et succomba sous les efforts réunis de Scipion et de Massinissa. Les Massésyliens perdirent alors leur prépondérance; mais leur puissance resta grande encore tant que Carthage fut debout. Ce ne fut que dans la période suivante que cette tribu attaquée de tous côtés par les rois Massyles, par les princes Mauritaniens de la dynastie des Bocchus et peut-être aussi par les hordes Gétules, fut réduite définitivement à l'impuissance. Encore, conserva-t-elle des fractions nomades jusqu'au temps d'Auguste (2) et sans doute aussi jusqu'au règne de Trajan. A cette époque seulement, la grande invasion Gétule mit fin à son existence politique, aussi bien qu'à celle de ses ennemis, Massyles et Mauritaniens. A partir de ce moment, ce n'est plus qu'une pauvre tribu aux mœurs farouches, cantonnée dans les montagnes de la Tafna, et qu'on ne reconnaît qu'à son emplacement et à son nom d'*Isliten* une des formes berbères de l'ancien mot Massesyli (Mas-Iseli, fils ou race d'Isli). Depuis des siècles de même, cette peuplade a perdu le souvenir de son illustre origine; et, dès le temps de Mahomet, on la prenait tantôt pour une branche des Nefzaoua, anciens maîtres du pays, tantôt pour une fraction des Miknaça, ses dominateurs du moment (3).

L'invasion gétulienne, qui mit fin aux derniers débris de la

(1) Témoin Siga que Scylax avait nommée parmi les villes phéniciennes de la côte, et qui devint par la suite une des résidences de Syphax (Scylax Carthago, p. 52 «... La ville de Sigon est sur un fleuve en face duquel est l'île d'Acra.» Strabon, p. 1186, la ville de Siga, ville royale de Syphax, aujourd'hui détruite.... »

(2) Strabon, Libye p. 4190, id, Jansonius.

(3) Ben Khaldoun (T. 1, pages 173 et 258 de la traduction) compte les Isliten parmi les Miknaça. A la page 227 du même volume, il les avait rangés parmi les Nefzaoua.

Il se peut que le nom d'*Isliten* intercalé dans la Généalogie des peuples Zenètes soit un souvenir de l'ancienne domination des Massésyliens (Ben Khaldoun : T. 3, p. 187, 197, 227); mais il faut se garder d'en conclure que les Zenata soient d'origine massésylienne: nous allons voir, au contraire, qu'ils étaient de race Gétule.

puissance massésyenne eut lieu, comme nous l'avons dit, dans le premier siècle de l'ère chrétienne. — A leur place, elle établit plusieurs tribus telles que les Tolotes ou Teladousiens, les Elouliens, les Nacmousiens, dans les hauts plateaux, les Makhousiens près du mont Garapha (Ouarensenis). Quant au Tell, l'établissement des Romains dans cette région fit obstacle aux progrès des Barbares. L'Empire, en effet, y avait fondé des villes considérables, entourées d'une aggrégation d'indigènes soumis, qu'il avait forcés à subir une organisation spéciale. C'est ce que nous prouve Ptolémée, quand il cite les Sôres et les Herpéditans aux environs des cités romaines de Syr et d'Herpis.

Cette période brillante de la domination romaine n'était pas destinée à durer longtemps. A peine Ptolémée avait-il publié son œuvre que les Baquates (Berghouata) passaient la Malva et soumettaient à leur puissance les régions qui s'étendent jusqu'au Chélif et la vallée du Chélif elle-même, ce que nous démontre l'attaque qu'ils dirigèrent contre Cartenna. — A leur suite, sans doute, s'ébranlèrent d'autres tribus, entr'autres, les Makenites (Miknaça), circonstance qui peut seule nous rendre compte comment l'Islamisme trouva les Beni Faten établis dans cette région.

Les Musulmans appelaient *Beni-Faten* certaines tribus fortes et nombreuses, Matmata, Lemaïa, Matghara, etc. (1), qui occupaient, sous Mahomet, les parties centrales du Tell maghrebin, depuis le fleuve Sala jusqu'au Chélif. — Ptolémée n'en nomme aucune, et, comme, d'ailleurs, leur vie moitié nomade, moitié sédentaire implique un établissement relativement moderne, on doit croire qu'elles n'existaient pas encore de son temps. On ne peut supposer non plus qu'elles étaient des débris de la nation Massésyenne, puisque celle-ci ne dépassa jamais la Malva, et que les Faten, au contraire, se trouvaient en grand nombre au-delà de Fez. — D'autre part, il est certain qu'ils étaient antérieurs aux Maghraoua, dont, sous Mahomet, ils subissaient la domination. Toutes ces considérations nous forcent donc à rattacher leur existence à l'invasion dans l'Est des peuplades de la Malva, ce qui concorde d'ailleurs avec l'origine que leur donnaient les généalogistes musulmans.

(1) Ben Khaldoun T. 1, p. 230. « L'appellation de Beni Faten sert à désigner les Matghara, les Lemaïa, les Sadîna, les Koumîa, les Mediouna, les Maghila, les Matmata, les Melzaza, les Kechana et les Douna... »

Ceux-ci, en effet, faisaient des Miknaça et des Faten deux peuples frères sortis l'un et l'autre de la souche de Madrès (1). Tous ces faits établis, une seule hypothèse peut concilier tant de données différentes. Nous supposons donc que, lorsque les Baquates passèrent la Malva, ils furent accompagnés des Makenites, et que lorsqu'ils rentrèrent dans leur pays, ceux-ci laissèrent dans la région envahie plusieurs fractions de leur race, celles-là même que les musulmans désignèrent plus tard sous l'appellation commune de Beni-Faten. — Cette hypothèse, nous l'avouons, repose sur des données bien contestables ; mais comme elle, seule, peut résoudre toutes les difficultés que présente l'existence des Beni Faten, nous nous décidons à l'adopter.

Un des premiers résultats de l'invasion Baquate dans l'Est fut la disparition complète des Moukounes, des Elouliens et des Tolotes, nommés par Ptolémée, et l'expulsion des Nacmousiens qui, furent refoulés vers l'Orient et jetés peu après, par un autre mouvement des populations, dans les montagnes de la Sitifienne. — Cette expulsion définitive permet de croire que la migration des Baquates ne fut pas seulement une expédition passagère, mais qu'ils conservèrent quelque temps la domination de l'antique Massésylie. Ce qui le prouve mieux encore, c'est que les Baquates furent obligés de reconnaître la souveraineté de l'Empire, comme l'indique le nom romain *Aurelius* que Canartha, *prince des nations Baquates* accola à son nom d'indigène. — Ce nom d'Aurélius pourrait nous apprendre, au besoin, que lors de la soumission des Baquates, c'était un Antonin ou un Sévère qui régnait à Rome, ces empereurs portant le nom d'Aurélius, et l'habitude étant dans les cas analogues que les nouveaux vassaux prissent le nom de l'empereur régnant, comme autrefois les clients des patriciens s'honoraient du nom de leur patron (2).

(1) Ben Khaldoun, T. 1, p. 172 de la traduction. « Les Dariça descendants de Dari, fils de Zahhik, fils de Madrès el Abter, forment ensemble deux grandes familles : les enfants de Temzit, fils de Dari, et les enfants de Yahia, fils de Dari ; — Les branches des Temzit sont : les Matmata, les Satsoura ou Koumia, . . . , etc., tous enfants de Faten, fils de Temzit, fils de Dari. — Les branches des Yahia sont : la totalité des familles qui composent la tribu de Zenata, et de plus les Semgan et les Ourstif. D'Ourstif dérivèrent les Miknaça. . . . »

(2) Aucapitaine : *Les Kabyles et la colonisation de l'Algérie*, p. 84.

Pendant la période où ils occupèrent la vallée du Chélif, les Baquates avaient pour voisins de l'autre côté du mont Zalacon (Zakkar), c'est-à-dire dans les plaines d'Alger, la nation des Makhourèbes; plus au Sud-Est, les Mousounes habitaient les plateaux de la Sitifiennne. — Vers la fin du deuxième siècle de notre ère, ces peuples furent déplacés par une invasion de race Zimizienne. Ce fut alors, sans doute, que, refoulés vers l'Ouest, ils expulsèrent à leur tour les Baquates et les repoussèrent dans les pays Tingitains. Ce qui est certain c'est qu'à l'époque de Constantin, les Baquates étaient déjà rejetés de l'autre côté de la Malva (1); que, sous Valentinien, les Mousounes occupaient les anciens plateaux Massésyliens (2), et qu'enfin, au temps de Mahomet, les Makhourèbes ou, comme on disait alors, les Maghraoua dominaient le pays jusqu'aux rives de la Moulouïa.

A l'époque de l'Islamisme, les Mousounes venaient à leur tour de disparaître, sans laisser d'autre trace de leur existence que la fondation fort contestable de la ville de Tlemcen; il se peut cependant que le nom de cette cité, dont l'étymologie est indécise, veuille dire simplement la réunion des mousounes (Telem Mec-en) (3). — A leur place, vivaient les Beni Ifren auxquels les Maghraoua venaient d'arracher cette ville, mais qui n'en avaient pas moins une grande puissance. — Les Beni Ifren se reconnaissent la même origine que les Maghraoua. — Une autre tribu de même race, les Irnian, dominaient sur les deux bords de la Moulouïa, dont ils avaient chassé les Miknaça; et ceux-ci, refoulés dans les déserts de Dera, y attendaient l'occasion de reconquérir leurs anciens domaines.

Quant aux Maghraoua eux-mêmes, on reconnaissait leur souveraineté dans le Tell; mais ils n'y résidaient pas toute l'année et se contentaient d'exiger l'impôt des anciens habitants. Ceux-ci, nous l'avons dit, étaient de races diverses, les uns Nefzaouiens, comme les Zatima et les Oulhaça, d'autres Massésyliens comme les Isliten, d'autres enfin Fatenites comme les Matmata et les

(1) Itin. d'Antonin. « Tingi Mauritania, id est ubi Bacuates et Macenites barbari morantur »

(2) Voir le récit de la guerre de Firmus, dans Ammien Marcellin (L. 29, ch. 22 et suivants).

(3) Voir l'étymologie donnée par Ben Khaldoun (T. 3. p. 334 de la Traduction) et celle que propose M. O. Mac Carthy dans une note du même volume, p. 333.

Matghara. — Outre ces peuplades, d'autres tribus parentes et alliées des Maghraoua vivaient indépendantes dans leur voisinage ; nous citerons entre autres les Azdadja des environs d'Oran, qui jouèrent un certain rôle dans les temps suivants ; les musulmans doutaient si cette tribu était masmoudienne ou bien zenète (c'est-à-dire maghraouienne) (1) ; mais comme elle était nomade et que, depuis des siècles, les Masmouda étaient réduits à la vie sédentaire, ce doute ne peut exister pour nous, et nous la rangerons parmi les tribus Zenata.

Nous venons de prononcer le nom des Zenata. Cette dénomination ne paraît pas avoir été connue des historiens romains, et c'est à peine si une inscription lapidaire découverte à Cherchel fait mention d'un certain Claudius Zenatus qui appartenait à cette race (2). Au contraire des Romains, les Musulmans parlèrent beaucoup des Zenètes, dont ils firent un peuple puissant, composé de nombreuses tribus descendues toutes de Madrès el-Abter. — De ces tribus, ils formèrent deux groupes : dans le premier, ils rangèrent avec les Maghraoua toutes celles qui s'établirent dans le Tell vers le temps de l'Islamisme ; dans le second, ils placèrent les tribus nomades qui ne fondèrent d'empires dans le pays cultivé qu'après l'apparition des Almohades. Les tribus de ce dernier groupe, disent-ils, avaient une origine commune et portaient le nom générique de Ouacin (3), dans lequel on reconnaît facilement celui des Vesunes cité par Pline.

(1) Ben Khaldoun, T. 1, p. 169, « Selon la plupart des généalogistes musulmans, les Beranès forment sept grandes tribus : les Azdadja, les Masmouda... » T. 1, p. 282. « Les Azdadja appelés aussi les Ouzdadja, descendent aussi des Bernès. Plusieurs généalogistes berbères les ont cependant comptés au nombre des tribus Zenatiennes ; on a même avancé que les Azdadja sont Zenatiens et les Ouzdadja Hououaridel, faisant ainsi d'une seule tribu deux peuples distincts... »

(2) Cette inscription, dit de M. de Slane, est d'une époque où les usages du paganisme romain se maintenaient encore dans la Mauritanie Césarienne (Notes sur Ben Khaldoun. T. 4, p. 575.)

(3) Ben Khaldoun, T. 3, p. 301 de la traduction. « Les tribus formant la seconde race Zenatienne sortent presque toutes de la souche de Ouacin ben Isliten, et ont pour sœurs les tribus de Maghraoua et d'Ilfren (qui descendaient également de cet Isliten). Je dois cependant rappeler ici que quelques personnes les regardent comme descendues de Ouanten ben Ourchik ben Djana, et les font ainsi sœurs des Mesrata et des Tad-jora... »

D'après cet exposé, on voit que le système musulman diffère par plusieurs points importants des résultats que nous avons tirés de l'étude des anciens. En premier lieu, il range les Zenètes dans la race de *Madrès el-Abter*, et les *Guezoula* dans celle de *Bernès*, distinction tout-à-fait fautive, puisque les *Makhourèbes* et les *Vésunes*, les principaux d'entre-eux, étaient certainement de race Gétulique. Il rejette de cette catégorie, non-seulement les *Berghouata*, les *Ghomara*, les *Azdadja* et les *Aurèba* (1) qui habitaient le Maghreb Occidental et qu'il range pour cela parmi les *Masmouda*; mais encore les *Miknaça* et les *Fatenites*, leurs frères : les *Makenites*, pourtant, apparurent dans le Tell en même temps que les *Makhourèbes* et doivent tout aussi bien qu'eux être comptés dans les nations Gétuliennes.

Quant aux *Ouacin*, c'est avec raison que les musulmans les comptent parmi les Zenètes, c'est-à-dire parmi les parents des *Maghraoua*.

On ne sait quel sens attribuer au mot *Zenata* : les Arabes, si hardis pourtant quand il s'agit d'étymologies, n'osaient pas en décider eux-mêmes : « Beaucoup de personnes, dit Ben Khaldoun (2), donnent au mot *Zenata* un sens et une dérivation qui sont inconnus non-seulement aux Arabes, mais aussi au peuple Zenatien ; les uns disent, par exemple, que c'est un nom propre inventé par les Arabes pour désigner les *Zenata* (3), d'autres prétendent que c'est un nom formé par les *Zenata* eux-mêmes et dont l'emploi fut admis par eux d'un commun accord. D'autres encore assurent que c'est le nom d'un certain *Zana*, fils de *Djana*, ajoutant ainsi gratuitement à la liste généalogiste un aïeul dont aucun auteur ne fait mention. » Après avoir exposé toutes ces hypothèses, Ben Khaldoun expose la sienne : il fait

(1) Il est bien entendu que nous ne parlons ici que du système auquel s'est arrêté Ben Khaldoun. — D'autres généalogistes, ceux surtout qui n'étant pas de race Berbère, avaient une idée plus juste de la vérité, comme le montre Ben Khaldoun lui-même : « Quelques auteurs (dit-il quelque part) prétendent que les *Berghouata*, les *Matmata* et les *Azdadja* font partie des *Zenata* ; mais, selon les généalogistes Berbères, ces tribus appartiennent à la descendance de *Bernès*. » (B. Kh., t. 1, p. 188.)

(2) T. 1, p. 188.

(3) On sait que cette hypothèse est fautive et que le mot *Zenatus* était connu des Romains — V., à la fin de cet article, la Note de M. Berbrugger.

dériver cette appellation, à l'aide de transformations phoniques, du nom de Djana que les auteurs musulmans donnent pour père aux Zenètes.

Les historiens Arabes comptaient un grand nombre de tribus Zenatiennes de la première race : c'étaient, outre les Maghraoua, les Beni Ifren, les Khira, les Irnian, les Ghomar, les Iloumi, les Oudjedidjen, les Ouemannou. Ces tribus étaient probablement au temps de Ptolémée comprises sous la dénomination générale de Makhourèbes, ceux-ci étant les principaux d'entr'eux. Il y a dans l'histoire d'Afrique beaucoup d'exemples de cas semblables. — C'est ainsi que le nom des Hoouara, dans l'Est, s'appliquait non-seulement aux enfants d'Hoouar, mais aussi à ceux d'Aurigh, son père, et même à quelques autres peuplades de race différente. — Quoi qu'il en soit, toutes ces tribus, à l'exception des Maghraoua, des Ifren et des Irnian, vivaient hors du Tell dans les petits déserts, où nous allons les retrouver tout-à-l'heure.

XI.

LE PETIT DÉSERT DE LA PROVINCE D'ORAN.

Les premiers habitants connus des déserts qui s'étendent au-delà des sources du Zà, furent les Massésyliens, qui parcouraient les bords de l'Oued Djeddre, comme nous l'apprend Juba, d'après un document carthaginois. Quand ce peuple s'empara des plateaux et des territoires du Tell, il abandonna en grande partie cette région, où il fut remplacé par les Gétules venus de l'Ouest. Ceux-ci s'étendirent même bien plus loin encore vers l'Orient, et jusqu'au pied de la Numidie, migration qui eut lieu, au plus tard, sous Jugurtha, puisque ce prince recruta des soldats chez les Gétules (1). A mesure que les Massyles, les Massésyliens et autres peuples du Tell se détruisaient en guerres incessantes, les Gétules augmentaient en nombre et en puissance, et il vint un moment où ils purent s'emparer du pays cultivé presque sans résistance. — Toute la nation cependant ne prit pas part à cette conquête, et l'une de leurs principales fractions, les Vésunes, branche des Banioures

(1) Salluste. M. Lacroix, *Univers pittoresque*, Num. et Maur., p. 59.

resta dans le désert où elle continua la vie nomade (1). Au Sud, elle confinait aux Æthiopiens, c'est-à-dire aux Sanhadja. Au Nord et à l'Est, elle touchait aux campements d'autres nomades Gétules que Ptolémée ne connaissait encore que sous le nom général de Makhourèbes, mais qui se fractionnant à mesure qu'ils devenaient puissants, formèrent bientôt autant de tribus distinctes. Déjà, dans les derniers temps de l'Empire, on savait qu'il existait des Berzal, des Mozab, des Ourtennid, et peut-être aussi des Iloumen et des Ouemannou (2). Au moment de l'invasion Arabe, ces peuplades, qui étaient au faite de leur puissance, remplissaient de leurs hordes les déserts Mauritaniens, venaient de détruire les Mousounes des plateaux du Zà, et avaient arraché aux Miknaç les deux rives de la Moulouïa.

Nous aurons à parler, dans la suite de ce travail, des tribus Zenètes qui vivaient dans les déserts Orientaux ; pour le moment, nous n'avons à citer que les Maghraoua, qui commandaient à la masse des tribus Zenatiennes : les Ifren et les Irnian, qui possédaient des territoires dans le Tell et des pâturages dans le désert ; — les Rached, qui vivaient autour des montagnes qu'on nomme aujourd'hui Djebel Amour ; — les Oudjedidjen (3), qui erraient au Sud du Mindas ; — et, enfin, les Iloumi et les Ouemannou, dont les terrains de parcours s'étendaient au midi des plateaux du Sersou.

(1) Pline, 5, 2. « Mauritaniam... Gætulæ nunc tenent gentes Baniuræ, multoque validissimi Autololes, et horum pars quondam Vesuni, qui avulsi his propriam fecere gentem, versi ad Æthiopas. »

(2) Julius Honorius. « Oceanus meridianus quas gentes habet :

.....
Barzulitani,
Fluminenses (pour Iluminenses ?),

.....
Musubei,
Artennites,

.....
Abenna gens (pour Amenna gens ?). »

3) Les Oudjedidjen formaient l'une des deux fractions des Ourtennid, que les Romains connaissaient sous le nom d'Artennites.

XII.

LE HAUT DERA

Les territoires du haut Dera étaient, dès les temps les plus éloignés, un des domaines de race Gétule et en particulier celui des Makenitès, une de leurs fractions ; c'est ce qui ressort de la comparaison de trois passages où Pline, Dion Cassius et Ethicus ont cherché à déterminer la source du Nil (1). Lors des migrations qui portèrent ce peuple hors de la Tingitane, les Makenites, comme nous l'avons vu ailleurs, gagnèrent de proche en proche vers le nord, atteignirent les sources du Mouloufa, descendirent le fleuve jusqu'à la mer, et établirent dans ces régions une principauté puissante. — Lors des désastres qui détruisirent leur domination, les débris de ce peuple rentraient dans le Derà, où plusieurs de ses fractions avaient continué la vie nomade, et y attendirent l'occasion de rentrer en possession des rives du Mouloufa. Ils ne purent la trouver que plusieurs siècles après (vers 305 de l'hégire), et eurent alors un moment de brillante fortune. Mais cette période de domination fut pour les Miknaça, comme pour tant d'autres, la cause et l'avant-coureur de leur ruine. Affaiblis par

(1) On sait que les anciens confondaient avec le Nil tous les grands cours d'eau qui baignent le petit désert Africain : « L'origine du Nil, dit Pline, citant Juba (Pl. 5, 2.), est dans une montagne de la Mauritanie inférieure, non loin de l'Océan; il y forme un lac marécageux que l'on nomme Niidès. Après quoi, il se cache sous terre l'espace de plusieurs journées de chemin. Bientôt, il reparait dans la Mauritanie Césarienne, chez les Massésyliens, en s'élançant d'un lac plus considérable que le premier... » (a)

D'un autre côté, Don Cassius (Marcus, note sur Mannert, Géogr. des États Barbar., p. 636.) nous apprend le nom du canton Mauritanien où se trouvait, selon Juba, la source du Nil (voyez Xiphylin p. 244, édit. de Robert Etienne, et Zonaras, t. 4, p. 608, édit. de Ducange), en l'appelant Macen-nitis.

Enfin, Ethicus, dans sa cosmographie, nous apprend qu'à son origine le Nil portait le nom de Dara : « Quod quidem verum est esse hujus modi fluvium manifestum et magnum, qui tali ortu talique cursu sit, ut nilos intelligatur, nam et monstra et cætera similia gignit, qui utique prope frontem barbaris Dara nominatur. »

(a) Ce renseignement est d'une haute antiquité, Juba ayant puisé, selon Ammien Marcellin (l. 22, 15), les documents qu'ils possédait sur les sources du Nil dans des ouvrages cartaginien (Marsus, lib., p. 656).

les efforts que leur imposait le soin de leur conquête, ils furent attaqués par les Maghraoua, qui s'étaient retrempés dans le désert, et virent bientôt s'écrouler sous les coups de ce peuple les dynasties et les royaumes qu'ils avaient fondés dans les villes du Tell et dans les oasis.

Un peu plus à l'Est, vivaient les Ouacin. Ceux-ci préludaient par une longue obscurité à des destinées autrement brillantes que celles des autres Gétules. Les Ouacin, en effet, alors que les Massésyliens, les Miknaça, les Ifren, les Sanhadja eux-mêmes avaient péri depuis longtemps jusque dans le souvenir des peuples, devaient envahir à leur tour et fonder les brillants empires des Zianides de Tlemcen et des Mérinides de Fez ; mais à cette époque ce n'était encore qu'une tribu nomade dans laquelle ne s'étaient pas même encore formées les familles, plus tard si célèbres, des Toudjin, des Merin, des Rached et des Beni Abd el-Ouad.

XIII.

LE TITTERI.

Comme le reste des déserts Mauritaniens, les plateaux de Titteri furent d'abord la demeure des Massésyliens, qui y vivaient en nomades. A l'Ouest, ils avaient les Gétules ; au Sud, les Leuco-Œthiopiens, qui se trouvaient toujours sous cette latitude bien plus avancés vers le Nord que dans toute autre zone du pays ; dès le temps même de Carthage, les caravanes phraourousiennes, dit Strabon, entretenaient avec le Tell des relations de commerce (1).

Quand les Massésyliens se furent emparés du pays cultivé, leurs voisins se partagèrent leurs territoires de parcours et y vécurent en nomades jusqu'au premier siècle de l'ère chrétienne. La chute des Empires du Tell leur ouvrit alors l'accès de cette région qu'ils occupèrent aussitôt. Pendant que les Makhourèbes, les Banioures et les autres Gétules s'établissaient sur le bord de la mer, les Phraourousiens, au Midi, s'emparaient de la montagne de Titteri, qui, dès le siècle de Ptolémée, portait déjà leur nom.

(1) Strabon, p. 1184. « Les Phaurousiens viennent quelquefois chez les Maures, mais rarement et à travers les déserts, en transportant des outres d'eau attachées sous le ventre de leurs chevaux. — Quelquefois, ils viennent à Cirta par certains lieux marécageux et par des lacs.... »

Les siècles suivants ne changèrent rien à la physionomie du pays. Malgré les mouvements qui, sous les Sévères, jetèrent vers le Nord leurs voisins orientaux : Icampenses, Nababes, Ziniizii, etc., et qui déplacèrent les populations du Titteri maritime, nous continuons à voir les Gétules, ou, comme on dira bientôt, les Zenètes parcourir les petits déserts, de moitié avec les Leuco-Æthiopiens ou Sanhadja, c'est ce que montrent et l'histoire de la révolte de Firmus et l'état dans lequel l'Islam trouva le pays.

A cette dernière époque, les Gétules du désert venaient de se fractionner en tribus distinctes, parmi lesquelles nous citerons les Laghouat qui erraient au Sud des hauts plateaux du Chélif, les Ghomara, qui bordaient les montagnes de Mechentel, et les Mozab, qui vivaient autour des oasis auxquels ils ont donné leur nom. Ces derniers, on le sait, avaient été connus des Romains sous la dénomination de Musubei, qu'on trouve dans Honorius.

Quant au Tell de Titteri, il fit d'abord partie du royaume des Massésyliens, puis il tomba au pouvoir de Massinissa et de ses successeurs. Trois siècles après, l'épuisement des populations Massyles en donna l'entrée aux Gétules, qui s'y établirent, et parmi lesquels nous remarquons les Makhourèbes, qui se tenaient à l'Est du mont Zalacon, vers la mer (1), c'est-à-dire dans les campagnes d'Alger, ayant à droite les Banioures, qui devaient, en conséquence, occuper les bords de l'Isser. On sait que Pline a eu soin de noter positivement que les Banioures étaient d'extraction Gétule (2). Les Phraourousiens (Leuco-Æthiopiens) occupaient, nous venons de le dire, la montagne de Titteri.

Moins d'un siècle ensuite, un nouveau mouvement, qui eut son origine dans les environs du Hodna, vint se heurter aux montagnes Kabiles, et, se détournant vers l'Ouest, refoula dans cette direction les populations de Titteri. Dans cette révolution, les Banioures disparurent complètement et furent remplacés par les Icampenses, que la Table de Peutinger place entre Rusibbicari et Cisse, c'est-à-dire dans le territoire de l'Isser. On ne sait quel peuple remplaça les Makhourèbes, la première feuille de la Table de Peutinger qui portait ce renseignement ayant été perdue. Il est probable que l'établissement solide des Romains dans ces contrées, assura

(1) Ptolémée, Mauritanie Césarienne, ch. 2.

(2) Pline, 5, 3. Mauritaniam, nunc tenent gentes, Baniuræ....

à celles-ci une certaine tranquillité. Ce qui est certain, c'est que les Maghraoua n'occupaient plus ce pays quand survint l'Islamisme.

L'histoire du pays offre une lacune jusqu'à l'époque où les Sanhadja l'envahirent, vers l'année 340 de l'Hégire (952 de notre ère). A ce moment, l'empire de l'Afrique appartenait aux khalifes Fatemites, de la race d'Obeid Allah ; mais l'Ifrenide Abou Yezid, ayant soulevé les Zenètes, réduisit cette dynastie à la seule ville d'El-Mehdia. — Les Fatemites opposèrent alors aux révoltés la nation Sanhadjienne des Telkata, qui perça la ligne des populations Zenètes du désert, se jeta sur le Tell de Titteri, s'en empara et, pour consolider sa conquête, y construisit Achir, Alger, Médéa et Miliana. Les Zenata restèrent maîtres pourtant du petit désert ; mais décimés, réduits à peu de familles, ils n'avaient plus assez de force pour défendre leurs parcours, que leur enlevèrent bientôt les Arabes Hilaliens.

Les Sanhadja étaient comptés par les Musulmans parmi les tribus de la descendance de Bernès, c'est-à-dire parmi les plus anciens peuples du pays (1). Qu'ils se soient formés dans les époques anté-historiques, on n'en peut douter ; mais comme il est certain qu'ils ne s'établirent dans le Tell que plusieurs siècles après l'Islamisme, les auteurs Arabes auraient dû en faire la nation la plus récente de la race moderne des Botr, et nous les rectifierions en ce sens, s'il n'était plus certain encore qu'on ne doit tenir aucun compte de cette étrange division des Berbères en fils de Bernès et en enfants de Madrès el-Abter.

XIV.

LA KABILIE.

Habitée d'abord par les Salassiens, que Ptolémée seul a connus, la Grande Kabylie ou Mont Ferratus avait au Sud le pays des

(1) Ben Khaldoun, t. 2, p. 3 de la trad.: « Les généalogistes berbères disent que la tribu de Sanhadja a pour aïeul Bernès, fils de Berr... » Après cette phrase, Ben Khaldoun cite d'autres traditions qui donnent à ce peuple une origine himyerite, traditions dont nous avons fait justice ailleurs (*Rev. Afr.* t. 6, p. 353. Examen des traditions sur l'origine des Berbères), et une liste généalogique qui les fait descendre de Misraïm, fils de Cham, sans faire aucune mention de Bernès, de Berr ni de Mazigh.

Nababes (1), qui s'étendaient jusque dans le petit désert, et qui paraissent, comme tant d'autres, d'origine Gétulienne. Au 2^e siècle, un mouvement venu du Sud les refoula complètement dans le mont Ferratus et dans la vallée du Sebaou, comme on le voit dans la carte de Peutinger et comme le prouve, en outre, une inscription trouvée près d'Azib Zamoum (2). Là, ils se soumirent aux Romains, ce qui ressort de ce fait seul qu'ils se servaient pour leurs inscriptions funéraires de la langue latine (3).

Deux siècles après, une nouvelle invasion vint encore changer l'état du pays ; les Quinquégentiens, hordes d'aventuriers qui, depuis nombre d'années, cherchaient à se former un royaume dans le Tell, se jetèrent sur la Numidie et principalement sur les cantons mal défendus qui bordent, au Sud, les montagnes Kabiles. Après une lutte acharnée, dans laquelle intervint l'empereur Maxilien lui-même, ils s'emparèrent du mont Ferratus, où, sous Constantin, ils étaient définitivement établis et interceptaient les communications par terre entre Sétif et la Césarienne. Là, ils se fractionnèrent en tribus indépendantes, dont les plus connues étaient les Fraxinences (Fraoucen), dans les montagnes du Sebaou, les Massinissenses (Msisna) qui habitaient la vallée inférieure du Sahel, les Jubalenès, dans les cimes les plus élevées du Djurjura, et les Isallenses (Flissa), dans les contreforts les plus occidentaux de la Kabylie.

Sous Valentinien, le comte Théodose fit plusieurs expéditions pour y poursuivre le rebelle Firmus, mais il ne songea même pas à les soumettre, encore moins à les expulser. Les Quinquégentiens, ou, comme on les nomma plus tard, les Zouaoua, restèrent maîtres du pays. Ils y dominaient au moment de l'Islamisme.

Au 4^e siècle de l'Hégire les Sanhadja s'emparèrent du Titterie et

(1) Pline les appelle *Nabades*, mais, comme l'a remarqué M. Berbrugger (Ep. mil., p. 201), la table de Peutinger et les inscriptions fixent l'ethnique Nababe.

(2) « Dis manibus. Tabula Ul. Aumat sinei Amdieumco f. nababo ex castello Tulei princi.... vixit annis LXVII (Ep. mil., p. 274). »

(3) Berbrugger, Epoq. mil., p. 274.

Aucapitaine. Les Kabyles et la Colonisation de l'Algérie, p. 88. « Les Romains avaient, dans quelques localités de la Kabylie, élevé, pour les chefs franchement ralliés à leur cause, des maisons de commandement (Castella). L'étude des monuments nous apprend qu'il en existait à Tuleua et peut-être à Tubusuptos. »

des régions voisines, entre autres des montagnes qui bordent, au Nord et au Sud, le cours de l'Oued Sabel. Les Zouaoua se trouvent, en conséquence, refoulés sur le versant septentrional du Djurjura qu'ils habitent de nos jours.

Les généalogistes arabes comptaient les Zouaoua parmi les branches des Ketama, enfants de Bernès, opinion fondée sur le voisinage des deux nations (1), mais l'étude de l'histoire ancienne du pays contredit cette hypothèse. Nous verrons, en effet, que les Kedamousiens étaient déjà établis dans le Tell au temps de Ptolémée, à une époque où les Nababes étaient encore dans le désert, et où les Quinquégentiens, qui remplacèrent les Nababes et qui sont les Zouaoua de nos jours, n'étaient pas même formés encore. D'ailleurs, le dialecte des deux peuples n'a que peu de rapports, ce qui semble confirmer qu'ils sont d'extraction différente. Nous sommes donc portés à donner aux Zouaoua une origine Gétulienne.

Les plus anciens habitants de la petite Kabilie paraissent avoir été les Khitones, qui, au dire de Ptolémée, s'étendaient à l'Est jusqu'à l'Ampsagas. Assujétis tour à tour aux Massésyliens, aux Massyles et aux Maures d'Occident, ces peuples tombèrent ensuite sous la domination Romaine. — L'invasion nomade du 2^e siècle mit fin à leur existence et ils furent remplacés dans leurs demeures par les Gedalousiens, venus du désert, et par les Nacmoussiens. Ces derniers, anciens habitants des plateaux du Zâ, venaient d'en être expulsés par l'invasion Baquate et se cherchaient des demeures dans l'Est, quand le mouvement du Sud les poussa dans les régions cultivées du Tell. — Les Gedalousiens s'établirent sur la côte autour d'Igilgili, les Nacmoussiens au Sud-Ouest, du côté de Djemila, où ils se fixèrent dans la montagne qui conserve encore leur nom (2).

Lors de la décadence de l'Empire, les Babares ou Sababares, que Ptolémée avait connus dans le désert, se mirent à leur tour

(1) Ben Khaldoun, t. 1 de la traduction, p. 298. « Les généalogistes les plus exacts, tels que Ben Hazm, les comptent au nombre des peuples Ketamiens. Cette opinion est plus conforme à la vérité que celle qui en fait les frères des Zouagha, et la localité occupée par des Zouaoua en est la preuve.... »

(2) Le Nagmus de la Table de Peutinger, le Djebel Nagmous de nos jours.

en mouvement et se jetèrent sur le Tell avec leurs alliés les Quinquégentiens. Après une lutte, dont l'épigraphie nous a révélé les phases (1), les Barbares, vainqueurs, s'établirent dans la petite Kabilie, d'où ils ne purent être délogés; de là, ils virent se succéder, sans y prendre part, les révolutions qui agitèrent le pays, et ont conservé jusqu'à nos jours leur nom (Babor), leurs mœurs et leur indépendance.

Comme les Zouaoua, les Kabiles du Babor ont été comptés, à cause du voisinage, au nombre des tribus Ketamiennes; mais il suffit de se rappeler que les Babares étaient encore confinés dans le désert à l'époque de Ptolémée (2), pour faire justice de cette opinion erronée des auteurs musulmans.

La Kabilie de Kollo a une histoire analogue. On ne sait quel nom portèrent ses premiers habitants. Ptolémée, le premier qui en parle, les comprend parmi les Cirtésiens, c'est-à-dire parmi les tribus du cercle administratif de Cirta. A cette époque, vivaient dans les déserts du Sud une peuplade nommée Zamazes ou Zimises, d'origine Gétule, vraisemblablement, qui, au temps où les Gedalousiens s'emparèrent des cantons d'Igilgili, vinrent s'établir dans les montagnes de Chullu, où les montre la Table de Peutinger. C'est tout ce qu'on sait de ces populations; ni les historiens anciens, ni les auteurs musulmans n'ajoutent rien à ce renseignement; ces derniers n'en parlent plus que pour nous dire qu'elles sont d'origine Ketamienne (3), ce qui n'est pas plus vrai de ces tribus que des Zouaoua et des Kabiles de Babor.

(1) Berbrugger (Ep. mil. de la Gr. Kabilie). Voir aussi un article du même auteur, dans la *Revue Africaine* T. 4, p. 484. — Nous avons résumé l'histoire de cette lutte dans notre précédente étude sur les migrations Berbères. *Rev. Afr.*, t. 7, p. 29 et 30.

(2) Ptolémée. Numidie: « ... En revenant au Sud des Cirtésiens et de la Numidie, on trouve derrière le mont Audon, les Misoulans..., ensuite, derrière les monts Thammis, les Sabourbours. »

Le même. Intérieur: « ... Derrière le mont Ousargala, on trouve des Soubourpores.... » D'Avezac, *Univers pittor.*, Afrique ancienne, p. 169 et 172.

(3) Ben Khaldoun, t. 1, p. 297 de la trad.: « Une fraction de la tribu de Ketama habite la montagne qui domine Kollo, entre cette ville et Constantine. »

XV.

LA MEDJANA ET LES PAYS VOISINS.

Les pays qui s'étendent au Sud de la Kabylie n'ont été, dans tous les temps, qu'un vaste champ d'invasions. Conquis, tour à tour, par les Massésyliens et les Massyles, ils dépendirent ensuite du deuxième royaume Mauritan, auquel Rome succéda bientôt ; mais celle-ci ne paraît pas avoir occupé fortement le pays. C'est de ce côté, en effet, que les attaques des nomades eurent toujours le plus de succès. Sous Tibère, Tacfarinas et les Misulames envahirent souvent cette région en y portant la ruine et l'incendie (1). A l'époque des Antonins, les Toulensiens y parurent un moment (2). Sous les Sévères, les Mousounes venaient d'y être amenés du Sud de l'Auras par les révolutions qui jetèrent les Nacmoussiens, les Gedalousiens et les Zimizes dans les montagnes de la côte (3) ; mais, lorsque les Babares et les Quinquégentiens arrivèrent à leur tour, les Mousounes furent rejetés vers l'Ouest et se trouvèrent bientôt portés dans les plateaux du Sersou. Ils furent remplacés par les Zabunii, venus vraisemblablement du désert. Déjà maîtres, sous Constantin, des plaines de Hodna, où ils avaient fondé Zabi (4), ils s'étendirent peu à peu vers le Nord. Sous les Vandales, ils étaient déjà établis à Medjana (5), ville qui a laissé son nom à la plaine qui est à l'Ouest de Sétif. A cette époque, cette plaine aussi bien que les plateaux et déserts voisins, portait le nom de Zabe, qu'on finit par étendre à toute la Sitifienne, et qui, changeant d'acception, ne désigna plus, chez les musul-

(1) On sait que Tacfarinas pénétra deux fois jusqu'à Auzia et qu'il y trouva la mort. (Tacite. *Annal.*, l. 4, c. 23.)

(2) Ptolémée, Mauritanie.

(3) Où les trouva Théodose poursuivant Firmus. (Amm. Marcellin, l. 29, ch. 22 et suivants.)

(4) Itin. D'Anton : « A Carthagine Cirta. » — Zabi, m. p. xxx. — La position de Zabi est fixée par une inscription à Bechilga, près d'El-Mecila.

Voir dans la *Revue Afric.*, t. 2, p. 324, la savante dissertation de M. Berbrugger, sur le Zabi de Justinien.

(5) Medianæ Zabuniorum est citée dans la conférence que les Donatistes eurent en 411 à Carthage avec les Catholiques. (Marcus, Note sur Mannert *Géogr. ancienne des Etats Barbar.*, p. 724.)

maus, que les bassins des Chott, pour se restreindre, enfin, aux oasis des Ziban, voisins de Biskara.

A l'époque de Mahomet, les Zabunli avaient disparu, et les régions qu'ils occupaient étaient devenues la demeure des Addjîça, peuplade inconnue aux Romains. Les Addjîça étaient comptés par les musulmans parmi les enfants de Bernès, c'est-à-dire parmi les anciens habitants du pays (1). On voit pourtant qu'ils étaient tout nouveaux en Afrique à l'époque de Mahomet; mais comme ils étaient voisins des Ketama, les auteurs Arabes en avaient fait deux peuples de même origine et de même antiquité.

HENRI TAUXIER.

(A suivre)

Note de M. Berbrugger. — Nous sommes la cause d'une erreur où M. Tauxier est tombé ci-dessus, p. 59; et il est de notre devoir de lui présenter ici les éléments de rectification. Il suffira pour cela de donner une lecture que M. Léon Renier a opposée à la nôtre et que nous croyons en effet la véritable.

Voici d'abord le texte, que nous reproduisons d'après un estampage parfaitement réussi :

TI. CLAVDIVS ZENA TI
CLAVDII CHRRESIMI
FRATER H S E

M. Léon Renier développe ainsi cette épigraphe : *Tiberius Claudius Zena, Tiberii Claudii Chresimi frater. Hic situs est.*

(1) Ben Khaldoun, t. 1, p. 285 de la trad. « Les Adjîça, autre branche de la famille de Bernès, remontent leur origine à Adjîça ben Bernès. »

CHRONIQUE.

[PARTIE OFFICIELLE.

Le 29 janvier dernier, la *Société historique algérienne* a tenu sa séance générale annuelle, sous la présidence de M. Berbrugger.

L'ordre du jour comprenait la lecture des rapports sur la situation morale et matérielle de la société pendant l'exercice 1863 et le renouvellement intégral du bureau pour l'année courante.

M. le Président a constaté la bonne situation morale de la société par divers témoignages, notamment par ceux des journaux de la colonie, de la métropole et de l'étranger. Il a constaté ensuite une situation matérielle satisfaisante par comparaison avec celle de l'an dernier, et il a indiqué les probabilités de la voir s'améliorer encore pendant l'exercice actuel.

M. le Trésorier-Archiviste, a, en ce qui le concerne, établi par des chiffres les faits qui viennent d'être signalés.

A la suite de ces deux lectures, la société a procédé au renouvellement de son bureau, qui se trouve ainsi composé pour l'année 1864, d'après les résultats du scrutin.

MM. BERBRUGGER, conservateur de la Bibliothèque et du Musée d'Alger, *Président* ;

BRESNIER, Professeur à la chaire d'arabe, 1^{er} *Vice-Président* ;

BROSSELDARD, Secrétaire-Général de la Préfecture, 2^e *Vice-Président* ;

CHERBONNEAU, Directeur du Collège impérial arabe-français, *Secrétaire* ;

BONNET, Chef de bureau à la Mairie, *Secrétaire-Adjoint* ;

DEVOULX, Conservateur des Archives du Domaine, *Trésorier-Archiviste*.

La Société, en exprimant à M. Lodoyer, l'ancien trésorier, com-

bien elle regrette que ses occupations l'empêchent d'accepter une réélection, lui a voté des remerciements pour le zèle qu'il a déployé dans l'exercice de ces fonctions laborieuses. Elle a regretté également que l'absence de M. Mac-Carthy, actuellement en France, ne lui permit pas de le conserver dans son bureau.

Parmi les diverses communications qui ont occupé le reste de la séance, et qui seront insérées ci-après dans la chronique, celle qui concerne les *Archives du Consulat Général de France à Alger*, dont la première partie vient d'être publiée par M. Albert Devoulx, a été l'objet de la décision suivante :

« Informée que la dernière partie de ces intéressantes archives »
» est prête pour l'impression et que des difficultés matérielles »
» en empêchent seules la publication immédiate; sachant qu'en »
» pareille circonstance la haute administration algérienne, animée »
» des sympathies les plus éclairées pour les œuvres vraiment »
» utiles, a accordé son concours, toutes les fois que cela lui a été »
» possible, aux écrivains qui travaillent uniquement pour la science »
» ou pour la colonisation et sans aucune chance d'avantages pécuniaires; considérant que le livre de M. Albert Devoulx, composé précisément dans ces conditions, intéresse à un haut degré »
» l'histoire de l'Algérie et même assez souvent celle de la métropole, — la Société décide que son président, fera une »
» démarche en son nom, auprès de l'autorité compétente, afin »
» de solliciter pour cet auteur les moyens de mettre au jour, »
» le plus tôt possible, le complément des *Archives du Consulat Général de France à Alger*. »

PARTIE NON OFFICIELLE.

ORLÉANSVILLE. — Une communication de M. Eugène Guès, commissaire de police à cette résidence, nous informe que des fouilles faites sur la place de l'Ouarensenis pour plantation, d'arbres, ont amené les découvertes archéologiques suivantes :

A une profondeur d'environ 0^m70 c., on a recueilli deux petits vases en terre cuite, contenant chacun à peu près 200 petits bronzes au moins, du module quinaire et même au-dessous. Ils sont tous fortement oxydés. Il y a là, du reste, un pôle mêlé

de vases plus ou moins cassés et de fragments de tuiles, le tout au milieu de substructions solidement établies, que l'on considère à Orléansville comme les substructions d'un *castellum*.

C'est ici l'occasion de rappeler que l'établissement romain dont Orléansville occupe l'emplacement, était le *Castellum Tingitii* de l'itinéraire d'Antonin.

Notre honorable correspondant a fait déposer au Commissariat civil un des vases où il y avait des monnaies antiques. Celles-ci sont en général très-frustes; sur quelques-unes, il a pu lire le nom de l'Empereur Constans, avec la légende *Felix temporum reparatio*, au revers. Il en a aussi de Constantin le grand ou de son fils; en somme, il ne paraît pas qu'aucune ait quelque importance numismatique.

ALGER (*Icosium*). — Il a été décidé récemment que la chambre sépulcrale romaine découverte au mois de juin dernier dans le jardin Marengo, à l'endroit où l'on bâtit le nouveau lycée, serait conservée dans son état actuel, au moyen d'arceaux ménagés dans les deux grands murs de fondation qui s'y coupent à angles droits. Cette mesure est une nouvelle preuve de l'intérêt éclairé que M. Mercier-Lacombe, directeur général des services civils, porte aux monuments historiques de notre colonie.

DELLIS (*Rusuccuru*). — Nous avons reçu, de M. E. Guès, le croquis, par plan et coupe, de l'hypogée découvert il y a quelque temps à Dellis, dans la rue Dumont-Durville, et dont il a déjà été question dans cette revue. Le croquis dont il s'agit nous permet de constater que ce monument funéraire est assez semblable, comme forme et disposition intérieure, à celui qui a été découvert ici au mois de juin dernier, dans le jardin Marengo, et dont nous avons donné le dessin, dans notre numéro 39, p. 200. Seulement, celui de Dellis est bâti en pierres de taille intérieurement comme à l'extérieur, et quatre des gradins qui en formaient la partie supérieure existaient encore au moment de la découverte. Les vases cinéraires qu'on y a recueillis et qui contenaient des os calcinés se trouvent aujourd'hui dans le jardin du commissariat civil.

BOUGIE (*Salde*). — M. Latour, artiste sculpteur et entrepreneur, un de nos membres résidents, a donné au musée d'Alger, les objets antiques suivants :

1° Une petite pince à épiler en bronze, et deux branches détachées d'une autre pince de même métal;

2° Un petit vase en terre cuite, à anse, ayant la forme d'une cruche ordinaire. Hauteur : 0,14 c.; diamètre : 0,10 c.

Ces articles proviennent de ruines romaines, chez les Beni Bou Msaoud de la Soummam, près de Bougie;

3° Lampe à pied, en bronze, à double bec, trouvée à Bougie par M. Garron, sous le Fert Barral, près des citernes romaines de Sidi Touati.

Cette lampe, haute de 0,12 c. (du fond au sommet de l'oreillette, qui est verticale), et d'un diamètre de 0,10 c., est d'une forme insolite qui mérite une courte description.

Le réservoir à l'huile est découvert, mais un champignon haut de 0,04 c. qui se détache du fond à la partie centrale, fait supposer qu'une plaque circulaire percée d'un trou au milieu a dû s'y adapter et faire l'office de couvercle. Ce champignon avait peut-être encore un autre usage : en effet, creux intérieurement et ouvert à sa partie inférieure, il pouvait très-bien s'emboîter en haut de quelque tige à pied qui aurait eu alors un emploi analogue à celui de notre veilleux, ce bâton porté sur un pied qui reçoit l'espèce de lampe grossière appelée crasset.

L'oreillette par laquelle on prenait cette lampe figure une feuille percée d'un assez grand nombre de trous.

Ces descriptions, quoique sommaires, suffisent pour donner une idée de la valeur archéologique des intéressantes antiquités que le musée doit à M. Latour, dont ce n'est pas la première libéralité en ce genre.

CHERCHEL (*Julia-Cæsarea*). — Le musée d'Alger doit à la libéralité de M. Vivien, juge d'instruction, un bracelet en cuivre, large de 0,3 c. 1/2 avec un diamètre de 0,06 c., trouvé à Cherchel. Entre les deux extrémités de ce bracelet, il y a un espace de 0,02 c. pour faciliter sans doute le passage de la main. Ces extrémités, plus épaisses que le reste du bracelet, forment une saillie carrée, large de 0,02 c., encadrée d'un double filet au milieu duquel est un losange rempli et accosté de nombreux petits croissants. Ce genre d'ornements se trouve à profusion sur le corps du bracelet, où l'on remarque en outre des oves accouplées par quatre.

La personne de qui notre honorable collègue tient cet orne-

ment, lui attribuait un caractère antique. Mais sa forme et les croissants dont il est semé le font plutôt supposer d'origine indigène, quoique ancienne.

CARTHAGE — M. Cherbonneau, directeur du collège impérial arabe-français, a fait don à notre musée des objets suivants, provenant des ruines de Carthage.

1° Pierre d'agate taillée à biseau, brisée sur la moitié droite de sa circonférence. On lit encore au centre du champ le fragment épigraphique : **EZEBC...**

2° Fragment de médaille en argent, module ordinaire, fruste. On peut seulement y distinguer qu'il y a une tête de chaque côté, à l'avvers et au revers;

3° Six petits bronzes de Constantin le Grand et de Constance. Il y a un exemplaire très-bien conservé de chacun de ces deux empereurs.

JUBA 1^{er} EN OR. — Il s'est vendu ces jours-ci, au prix de 80 fr., à Alger, une médaille en or, frappée au nom de Juba 1^{er}, roi de Mauritanie. C'est beaucoup trop comme valeur intrinsèque, et trop peu comme valeur numismatique, si la pièce est authentique en effet, car Mionnet l'évalue à 1200 fr. dans sa *Description des médailles*, tome 6, p. 597. Il est vrai qu'il ajoute prudemment en note : *Je suppose la médaille antique, sans cependant la garantir.* L'exemplaire dont nous parlons ici avait été offert au musée d'Alger, il y a une vingtaine d'années, au prix de 800 fr.; il a été proposé plus tard au cabinet des médailles de la bibliothèque impériale à Paris. Aucun de ces deux établissements n'a voulu faire à un prix aussi élevé l'acquisition d'une pièce dont l'authenticité est assez douteuse.

SÉTIF (Sitifis). — M. Ghisolfi, à qui le musée d'Alger doit déjà tant, vient de faire un nouvel envoi ainsi composé :

1° 6 médailles antiques : Antonin le pieux, grand bronze; trois Constantin le Grand, petit bronze; deux autres petits bronzes de Magnentius et de son frère Decentius;

2° Médaille moderne, espèce de jeton en cuivre rouge.

Avers. — Tête laurée, tournée à droite, avec la légende : **LI & F. ET. N. MONARCHA HISP. VIC. COM. ARTESIAE.**

A l'exergue : lambel à quatre pendants, tombant sur un fond pointillé (*Or*, en blason).

Revers. — Homme et femme debout, costumés à l'antique et se faisant face. La femme tient une longue palme dans la main gauche; entre les deux, montagne sur laquelle est un phare ou une église. On lit cette légende autour : *Liberatori debitam rependo*. Nous ne nous hasardons pas à expliquer ce jeton et nous nous bornons à constater que la tête laurée de l'avvers est celle de Louis XIV dans sa jeunesse.

3^e Lampe romaine (*Lucerna*), en terre cuite. Au-dessus du réservoir à huile, personnage debout, vêtu d'une simple tunique et qui marche derrière deux animaux, tenant une palme de la main droite et une couronne dans la gauche. Les deux animaux ressemblent à des chevaux, si ce n'est leur queue longue et repliée. Un phallus de chaque côté, sous le bec.

MALTE. — M. Dasnières de Veigy a donné au musée une espèce de jeton en argent, du module et de l'épaisseur des anciens écus de six livres, daté de 1756 et frappé au nom de F. Emmanuel Pinto, grand maître de Malte, entre les années 1741 et 1773. En voici la description :

1^o *Avers* — Personnage debout, vêtu seulement d'une draperie jetée sur l'épaule gauche. Il tient, de la main droite étendue en arrière, un étendard timbré d'une croix. Un chien est à ses pieds. Il a le bras gauche tendu en avant, dans l'attitude de quelqu'un qui prononce des paroles, celles-ci par exemple : NON SVRREXIT MAIOR.

2^o *Revers.* — L'écusson de ses armes, surmonté d'une couronne et entouré de cette légende : F. EMMANVEL PINTO M. M. H. S. S. 1756.

A l'exergue : T. XXX. Il semble que ceci soit l'abréviation de *Triginta tarenti*. Mais le tarin de Malte ne valait que quatre deniers et demi de France, et celui de Sicile, que l'on connaît encore, valait 43 centimes. C'est trop dans cette dernière hypothèse et pas assez dans l'autre.

Le grand maître Pinto avait de grandes vertus et aussi de grands vices : s'il déploya une fermeté très-grande et beaucoup d'habileté pendant son long règne, il se montra voluptueux jusqu'au cynisme et surtout d'une hauteur qui arrivait à l'arrogance. Il était incapable cependant de s'attribuer à lui-même l'orgueilleuse devise *Non surrexit major*; mais son orgueil excessif a pu encourager certains courtisans à la lui appliquer.

SAINT-EUGÈNE. — La section indigène du musée a reçu de M. Duchateau, prote de la typographie Bastide, une de ces petites castagnettes en bronze, que les Algériens appellent *zenoudj*. Cet instrument avait été trouvé à Saint-Eugène, sous l'eau, à quelques pas du rivage, par le donateur.

DELLIS (*Rusuccuru*). — M. Eugène Guès a recueilli à Dellis, alors qu'il y avait sa résidence, diverses monnaies anciennes ou modernes dont il a fait hommage à notre musée. En voici la description sommaire :

1° Une *Faustine*, la jeune, gr. br.; au revers, femme assise tenant un enfant sur ses genoux. Légende : *Fecunditati augustae*.

2° *Dioclétien* pet. br.; au revers, l'Empereur et Jupiter debout supportant ensemble une victoire. Dans le champ, K. S. En légende : *Concordia militum*.

3° *Constantius*, pet. br.; au revers : *Fel. Temp. reparatio*. L'empereur debout à la proue d'une galère, tenant une victoire sur un globe dans la main droite, et le labarum dans la gauche. L'impératrice à la poupe.

4° Grand bronze byzantin d'une intégrité et d'une conservation parfaites et très-rare dans cette catégorie de médailles. A l'avvers, on lit en lettres grecques autour du buste de l'Empereur : *Leon basileus rom*. Au revers est l'inscription suivante, qui en occupe tout le champ, où elle est distribuée en quatre lignes que des tirets indiquent ici : *Leon - en theo ba-sileus R - omeon*. (V. MIONNET, *Description*, etc. t. 2. 492.)

5° Très-petite pièce arabe en or; ce quart de dinar, est très-mince et du module qu'on appelle quinaire en numismatique romaine. Sur chaque côté, dans un carré dont les angles sont tangents à la circonférence et autour dudit carré sont des inscriptions. La nécessité d'entasser sur un très-petit espace, le grand nombre de lettres qui composent la profession de foi, l'indication du lieu monétaire, etc., rendrait ces légendes très-confuses, quand les caractères n'en seraient pas d'ailleurs un peu frustes.

6° Pièce d'argent d'un module un peu supérieur à notre pièce de 2 fr., mais beaucoup plus mince. A l'avvers, écusson papal surmonté de la tiare; dans le champ de l'écu, six tourteaux, un en pointe, un autre en chef et le reste en orle. Autour, on lit : *Pius III, pont. max.*, Pie IV, grand pontife (mort en 1565). Au revers, Saint-Pierre debout, tenant deux clefs de la main droite et dans la gauche un livre ouvert où il lit; autour, cette

légende : *Alma Roma. S. Petrus*, Rome nourricière. Saint-Fierre.

7° Jeton en cuivre à l'effigie de Louis XIV. Revers à peu près fruste où l'on entrevoit cependant un arbre qui occupe presque tout le champ ainsi que la devise *Quot apta coronis*. Celle de l'exergue est illisible.

Médaillon en bronze d'un diamètre de 0,03 cent, 112.

Avers. — Têtes accolées et tournées à droite de Henri IV et de Louis XVIII. Autour : Henri IV, Louis XVIII.

Revers. — Le champ est entièrement occupé par cette inscription, disposée en huit lignes que nous indiquons ici par des tirets : — A nos — fidèles sujets — pour avoir — spontanément — et de leurs deniers, — rétabli la statue — de notre VI^e aïeul — Henri IV.

ORLÉANSVILLE. — M. Vitalis a fait don au musée d'un petit bronze de Maxence, dont le revers représente Rome assise dans un temple hexastyle (à six colonnes), s'appuyant de la main gauche sur une haste et présentant de la droite un globe à Maxence. Autour, on lit : *Conserv (atori) urb (is) suæ*, au conservateur de la ville. A l'exergue, les lettres AQ. S. (frappé à Aquilée).

Dons divers au Musée et la Bibliothèque, offerts par :

M. Latour jeune, petit bronze du Bas-Empire, trouvé dans les fouilles de l'arsenal d'artillerie, à Bab-el-Oued ;

M. Étourneau, petits bronzes du Bas-Empire, trouvés dans un tombeau romain, sur le bord de la mer, terrain de Haouche Sidi Rachid ;

M. Guès, d'Orléansville. Un Marc-Aurèle (grand bronze) et un Dioclétien (petit bronze). Trouvés à cette résidence ; assez frustes tous deux. Une pièce d'une livre en argent très-mêlé de cuivre. à l'effigie de Victor Amédée, roi de Sardaigne, duc de Savoie, et prince de Piémont. Un médaillon de Napoléon I^{er}, représenté posant la couronne impériale sur la tête de l'Impératrice. Médaillon figurant à l'avvers une femme couchée sur un lit, qui présente un enfant. En légende : *Dieu nous l'a donné*. A l'exergue : *Nos cœurs et nos bras sont à lui*. Au revers, est le génie de la France brandissant une épée flamboyante, de la main droite, portant un petit bouclier rond au bras gauche et foulant le génie du mal, monstre cornu, au corps terminé en queue de poisson, qui tient un poignard d'une main et une torche de l'autre. La date 29 septembre 1820, qui est au-dessus, indique que ce médaillon a été frappé à l'occasion de la naissance du duc de Bordeaux.

BIBLIOGRAPHIE.

Relations politiques et commerciales de l'Empire Romain avec l'Asie Orientale, etc., par M. Reinaud, membre de l'Institut, conservateur des manuscrits orientaux de la Bibliothèque impériale, etc. Paris, imprimerie impériale. Un volume in-8° de 339 pages, avec cartes.

L'Empire romain, tel que nous le représentont nos souvenirs classiques, nous semblait déjà bien grand; l'œuvre magistrale dont on vient de lire le titre, et que le savant M. Reinaud ajoute aujourd'hui à tant d'autres travaux remarquables, en recule encore les limites! Hyrcanie, Inde, Bactriane, la Chine même, — oui, la Chine que le 19^e siècle est si fier d'avoir enfin ouverte, ne fût-ce qu'à un seul battant. — grossiront désormais, sinon la liste des possessions romaines, au moins celle des contrées sur lesquelles s'étendit l'influence du peuple-roi. En feuilletant sans cesse ses chers manuscrits orientaux, l'auteur entrevit un jour ce fait capital, et son esprit sagace en saisit aussitôt toute la portée. Il voulut naturellement le compléter et achever de le mettre en lumière par de nouvelles investigations, de manière à pouvoir se présenter devant la critique avec la double autorité des sources orientales et latines se contrôlant réciproquement. Pour accomplir seulement la moitié de ce programme quelque peu gigantesque, il fallait reprendre un à un tous les écrivains quelconques de Rome, en détacher les passages qui se rapportaient à son sujet, comparer entr'elles les citations ainsi colligées, puis les mettre en regard des matériaux empruntés à l'Orient. Il fallait la puissante faculté de travail d'un émule des Bénédictins, pour mener à bien une œuvre aussi laborieuse, surtout au milieu de nombreux devoirs professionnels et avec une vue très-affaiblie; M. Reinaud en est venu à bout cependant; et, grâce à l'abondance des matériaux accumulés par son infatigable érudition, à la multiplicité des rapprochements devenus ainsi possibles, tel vers, telle phrase que des générations d'humanistes avaient lus sans trop les comprendre ou même sans les comprendre du tout, acquièrent tout-à-coup leur véritable sens et éclairèrent subitement le sujet d'une lueur aussi vive qu'imprévue.

Ne pouvant, dans le peu d'espace dont nous disposons aujourd'hui, donner une analyse suffisante de l'intéressant ouvrage, fruit de tant de labeurs, nous nous bornerons à en esquisser les traits principaux.

L'auteur établit d'abord, par des témoignages nombreux et irrécusables, qu'à Rome, sous Auguste et ses premiers successeurs, il se produisit des idées de monarchie universelle dont les conséquences extérieures avaient été aussi peu remarquées jusqu'ici, que le fait générateur lui-même. Les poètes surtout, ces inventeurs ou du moins ces vulgarisateurs nés de toutes les pensées grandioses, se firent les principaux interprètes de celle-ci; et leurs œuvres, mieux étudiées à ce point de vue, ne laissent pas le moindre doute à ce sujet. Sous cette puissante influence, rapidement popularisée, toutes les têtes romaines rêvèrent pendant quelque temps la domination intégrale sur tout l'univers connu alors. Cela conduisait naturellement à reculer toutes les frontières par la diplomatie et le commerce, sinon par la guerre. M. Reinaud s'est attaché à mettre en évidence cette cause avec ses conséquences logiques; et nous pensons qu'il y a fort bien réussi. Son œuvre, qui fait grand honneur à l'érudition française, étend d'une façon fort heureuse le champ déjà si étendu de l'histoire romaine.

A. BERRUGGER.

Pour tous les articles non signés,

Le Président,

A. BERRUGGER.

Alger. -- Typ. BASTIDE.

Revue africaine

NOTICE

SUR

LES DIGNITÉS ROMAINES EN AFRIQUE.

CINQUIÈME SIÈCLE DE J.-CH.

(11^e article. Voir les n^{os} 32, 33, 35, 36, 37-38, 39, 40, 41, 42 et 43).

V. — COMTE DES AFFAIRES PRIVÉES.

Comes rerum privatarum.

Nous avons vu que le *Comes rerum privatarum* avait l'intendance du domaine impérial et du fisc ou trésor particulier de l'Empereur. C'était, à proprement parler, le ministre de la cassette du Prince.

Sous les Empereurs, on appelait *Procuratores*, avons-nous dit encore, les fonctionnaires chargés de la perception des revenus du Trésor public (*aerarium*). Mais Septime Sévère ayant confisqué les biens des partisans d'Albin et de Pescennius Niger, ses compétiteurs à l'Empire, partisans parmi lesquels se trouvaient de très-opulents personnages des deux sexes dans les Gaules et en Espagne, il fallut nommer un officier particulier pour l'administration d'une fortune si mal acquise : cet officier eut d'abord le titre de *Procurator rerum privatarum*, procureur du domaine privé. Du temps de Dioclétien, on le nommait *Magister rei privatae*, *Logista* (receveur, percepteur), ou *Rationalis summarum rei*, titre dont nous connaissons la signification. Plus tard, ce même officier eut le rang de comte de 1^{re} classe ou d'Illustre,

et reçut le nom de *Comes rerum privatarum* : la *Notice* le place parmi les treize premiers ministres ou grands dignitaires de l'Empire.

Par le fait, et au point de vue de la plus rigoureuse hiérarchie, il n'existait pas de différence entre le *Comes rerum privatarum* et le *Comes sacrarum largitionum*; il suffirait, pour s'en convaincre, de comparer la formule (*formula comitivæ*) de chacune de ces dignités. Comme le comte des Largesses impériales, le comte des Largesses privées est appelé, par les Empereurs, *vir perfectissimus et amicus noster*. Mais il n'en était pas de même des attributions de chacun de ces grands officiers, qui, sans cependant différer essentiellement entre elles, n'avaient ni le même caractère ni la même portée. Il serait difficile de faire mieux comprendre cette distinction, et de donner de meilleures définitions à ce sujet, que ne l'a fait un jurisconsulte célèbre, Cujas, dans l'intéressant passage que voici :

« Comes, qui thesauros gubernat opesque fiscales, Comes est sacrarum Largitionum; ille qui propriam substantiam sive patrimonium principis sive dominicam et divinam domum, Comes rer. Privatarum, quae honestantur etiam Largitionum nomine... Bona igitur principis aut fiscalia sunt aut patrimonialia, et utraque propria aut quasi propria et privata principis.... Quae privati possident, sunt in imperio principis; propria bona quae princeps possidet, in patrimonio et dominio principis; fiscalia quasi in patrimonio, proprie in patrimonio principis non sunt : hæc enim in heredem principis non transeunt, patrimonialia transeunt in heredem vel B. P., etiam si non successerit in imperio; fiscalium rerum est commercium, patrimonialium non item. Denique ex hac bonorum diversitate facti sunt duo Comites, unus qui præesset fiscali substantiae, alter qui propriae : hic Comes rerum privatarum dicitur frequentius, ille Comes sacrarum Largitionum. »

Le *Comes rerum privatarum* avait donc l'intendance de tous les biens-fonds (urbains et ruraux) que possédait le Prince. Les troupeaux de bestiaux que l'Empereur entretenait étaient également du ressort administratif de ce ministre. On voit aussi, sans pouvoir rendre compte de cette double circonstance, qu'il était juge dans les causes d'inceste, et que la police des sépultures lui appartenait : « Tibi commissæ sunt castitas viventium et securitas mortuorum.... » porte la *formula Comititæ pri-*

vatarum. C'était lui qui payait les ouvriers que la Cour employait, ainsi que les dépenses de la maison de l'Empereur, celles des écuries, etc., etc. Pour compléter la peinture des fonctions et attributions de ce grand dignitaire, nous ferons encore la citation explicative suivante : « *Patrimonium seu res principis sub ejus erat dispositione, domus principis, fundi perpetui juris, quin et palatia et luci. Bonorum etiam seu rerum fisco delatarum patrimonio principis vindicatio, incorporatio ad ejus sollicitudinem spectabat; proscriptorum, vacantium, locandorum ita cura.* »

Quant à la juridiction de ce ministre, elle paraît avoir été assez étendue; car, dit encore le commentateur auquel nous faisons ces curieux emprunts : « *Alienari de rebus privatis principis inscio eo nil potuit, ne quidem a Pf. U. Rescripta donationis a principe honorum quae fisco delata, impetrata apud eum allegabantur et delatores simul inducebantur. Instructam prius petitionem ab officio Comitum R. P. oportebat, quam quid utiliter a principe impetraretur, i. e. descriptionem omnium bonorum principi insinuari. Ad eum appellabatur a rationalibus, quo casu, si mediocritas negotii aut longinquitas regionis litigatores ad Comitem R. P. venire non pateretur, poterat appellationis causam cognoscendam Rectori provinciae delegare (1).* »

Faisons remarquer, en vue de l'épigraphie, que le *Comes rerum privatarum* est parfois appelé *Comes Rei privatae*. — *Comes privati aerarii*. — *Comes privatarum remunerationum*. — *Comes privatarum largitionum* — *Comes sacrarum rerum privatarum* — *Comes et procurator divinae domus* — *Comes patrimonii* ou *Sacri patrimonii*. — On trouvera l'explication de cette dernière qualification dans la *formula Comitatus patrimonii*, conservée par Cassiodore, et reproduite par Bocking (t. II, p. 259); nous n'avons plus à nous en occuper, d'après ce qu'a si bien dit Cujas.

Les insignes (*insignia*) de la dignité du *Comes rerum privatarum* étaient exactement les mêmes que ceux de son collègue du Trésor public. Les emblèmes remplissant le cartouche de l'un et de l'autre, étaient et devaient être également les mêmes, avec cette seule différence que le Comte des largesses

(1) Voir, en ce qui concerne le *Comes sacrarum Largitionum* et le *Comes rerum privatarum*, le commentaire Bocking (t. I^{er}, chap. 12 et 13, pp. 251 à 261, et t. II, chap. 10 et 11, pp. 330 à 393 — *passim*).

impériales avait pour devise le mot *LARGITIONES*, tandis que l'autre portait celle de *THESAURI PRIVATARUM*.

Les fonctionnaires qui, placés sous les ordres du *Comes rerum privatarum*, se trouvaient détachés et exerçaient en Afrique, étaient les suivants, d'après l'*Index* de la *Notice*, qu'en l'espèce nous copions toujours textuellement :

Sub dispositione viri illustis Comitiss rerum privatarum :

A. — Des deux Comtes :

1. Le Comes Gildoniaci patrimonii ;

B. — Des onze Rationales :

2. Le Rationalis Rei privatae per Africam.
3. Le Rationalis Rei privatae fundorum domus divirae per Africam.

C. — Des onze Procureurs :

4. Le Procurator Rei privatae per Mauritaniam Sitifensem.

A. — Ce serait une bonne fortune de rencontrer, au milieu d'un sujet aussi sérieux que celui que nous traitons, le récit d'un événement ayant tout l'attrait d'un drame historique. C'est qu'en effet la révolte de Gildon, comme celle de Tacfarinas, comme celle de Firmus, n'est pas un des épisodes les moins intéressants de l'occupation romaine d'Afrique. Mais si, d'une part, nous nous sommes imposé le devoir d'éviter toutes digressions autres que celles indispensables à l'intelligence du sujet même, d'une autre part, que pourrions-nous, en l'espèce, dire après Ammien-Marcellin, Symmaque, Paul Orose, Zozime et autres historiens ? Que dire après Claudien, auquel la rébellion et la guerre de Gildon, ainsi que la reprise de l'Afrique, ont fourni la matière d'un poème (*de Bello Gildoniaco* ou *Gildonicum Bellum*), dont il ne reste que le premier chant, et qui, tout en ne rapportant que le sujet et les préparatifs de la guerre, n'en contient pas moins les plus curieux détails ? Que dire, enfin, après ce que M. A. Berbrugger a écrit de si remarquable, sur le même sujet, dans un petit ouvrage (1) auquel nous serons

(1) *Les Epoque militaires de la Grande Kabylie*, par A. BERBRUGGER, 1 vol. petit in-18, 1857, Alger, Bastide édit. (chap. IV, *période romaine*, pp. 233 à 260). — Il y a, dans ce chapitre, outre le mérite de l'ensemble de l'ouvrage, quelques citations de Claudien, qui sont du plus haut intérêt pour l'histoire du pays, notamment pour la partie E. de l'Algérie moderne.

heureux de faire quelques emprunts, en vue de résumer l'ensemble des faits ?

Gildon avait pour père Nubel, chef de la grande Kabilie, et pour frère Firmus, qui lutta avec tant d'acharnement et si longtemps contre Théodose, général de l'empereur Valentinien; placé à la tête des armées africaines, Gildon avait été admis dans la famille impériale par Théodose le Grand, qui avait donné son neveu Nebridius pour époux à Salvina, fille de Gildon. Ce puissant chef berbère n'était pas seulement Comte (de 1^{re} classe) de l'Empire et Grand-Maitre des deux milices (infanterie et cavalerie — « *Théod. Aro. et Hon. AAA. (Imperatores) Gildoni COMITI et MAGISTRO UTRIVSQUE MILITIAE*, a. 393. scripserunt »); il était, de fait, dit M. Berbrugger, Gouverneur-Général de toute l'Afrique romaine, puisqu'il gouvernait la Cyrénaïque, la Tripolitaine, la Proconsulaire, la Numidie et les Mauritanies;... le proconsul romain Probinus, dont l'autorité était purement nominale, ne siégeait à Carthage que pour la forme.

En l'an 398 de J.-C., Gildon, qui ne tendait à rien moins qu'à se faire proclamer roi de l'Afrique, peut-être même à usurper la pourpre impériale, leva ouvertement l'étendard de la révolte contre Honorius, empereur d'Occident; et, pour appuyer ses prétentions, le rebelle réunit une armée de 70,000 hommes.

Cette audacieuse tentative d'indépendance dut alarmer le Sénat romain, qui s'empressa de déclarer Gildon ennemi public. La perte de l'Afrique, un des greniers de l'Empire, devenait d'autant plus sensible à l'Italie affamée, que l'Egypte, qui anciennement lui fournissait une partie de ses subsistances, avait été attribuée à l'Empire d'Orient, par suite du partage que le grand Théodose avait fait entre ses enfants. La politique romaine opposa à l'usurpateur son propre frère, Mascezel. Gildon fut vaincu, fait prisonnier, abreuvé d'outrages, et s'étrangla de ses propres mains dans son cachot.

L'Afrique était reconquise. L'empereur confisqua les biens du gouverneur rebelle, ainsi que ceux de tous ses adhérents. « La mort de Gildon fut le signal d'une persécution contre ceux qui avaient été ses partisans. L'évêque donatiste Optatus — que le peuple surnommait souvent *Gildonianus*, à cause de son dévouement sans bornes au tyran, — fut jeté en prison, châtiement qu'il avait amplement mérité. Mais la persécution ne s'arrêta pas aux coupables, et s'étendit sur beaucoup d'innocents.

Avoir de la richesse ou des ennemis particuliers, désignait suffisamment aux rancunes et à la cupidité des dénonciateurs. Sous le voile de la politique, on augmentait ainsi son bien sans travail, ou l'on vengeait ses querelles personnelles sans péril..
.....Les Romains ne voulurent pas préparer les voies à une nouvelle usurpation, en donnant à quelques chefs berbers tout ou partie des domaines particuliers, nombreux et considérables, que Gildon laissait après lui, et qu'on avait jadis accordés à ce prince après les avoir confisqués sur Firmus, qui les tenait de son père Nuhel. On les réunit au fisc impérial; et leur importance était si grande, comme nombre et comme valeur, que l'on créa pour les gérer, ainsi que les immeubles des partisans de Gildon, un fonctionnaire spécial sous le titre de *Comte du patrimoine Gildonien*. Cette création n'était pas sans utilité, car ceux qui avaient de ces propriétés, avec ou sans titre, ne s'en dessaisissaient pas facilement. On le voit par une loi de 401, adressée au comte Bathanarius, chef des armées d'Afrique, loi portée contre ceux qui détenaient les biens de Macharides, un des partisans de Gildon, et refusaient d'en opérer la remise au fisc. On fit aussi rendre gorge aux Berbers qui, à la faveur des derniers troubles, s'étaient emparés des fermes des colons romains. » (*A. Berbrugger*, ouvrage cité.)

L'administration des biens de Gildon fut donc confiée à un fonctionnaire particulier, placé nécessairement sous les ordres du *Comes rerum privatarum*, et c'est lui que la *Notice* désigne sous le titre de *Comes Gildoniaci patrimonii*; ce lieutenant du Comte illustre avait rang de Comte de 3^e classe.

Voici la date des principales lois rendues contre le comte Gildon et ses partisans, lois en vertu desquelles les biens de ceux-ci, tous confisqués, servirent à constituer le *patrimoine gildonien* :

Année 399 (décembre),

— 400 (juin),

— 405 (avril),

— 408 (novembre),

— 409 (août).

Bocking estime que, passé l'an 405, la charge de *Comes Gildoniaci patrimonii* n'existait plus, et il s'explique ainsi à ce sujet : « *Data est constitutio* (mai 405) *ad Ursicinum Comitem sacrarum Largitionum per Occidentem*, jubentque imperatores bona

Gildonis, quarum pars jam ante quinque fere annos, « ad nostrum aerarium » devoluta erat, aut satellitum ejus, postea custodiis mancipatorum ac proscriptione damnatorum « Nostro patrimonio » aggregari, id est sub dispositione Comitum rerum privatarum esse. Utrum vero sub proprio Comite Gild. Patr., an sub Comite Privatarum largitionum aut rationali Rei Priv. per Africam, rationalisve Rei Privatae fundorum domus divinae per Africam esse debeant, ejus nihil illa constitutione definitur. Veri mihi similis esse videtur hos Rationales bona Gildoniaca administravisse. »

B. — Les *Rationales rei privatae* étaient les caissiers provinciaux des revenus du fisc, et, en même temps, les juges en matières fiscales purement civiles : les causes criminelles étaient du ressort des gouverneurs de province.

Quant au rational privé des biens-fonds de la maison de l'Empereur en Afrique, agent qu'il ne faut pas confondre avec le *Praefectus fundorum patrimonialium*, adjoint du Comes Gildoniaci Patrimonii, voici ce qui en était à propos du mot *fundus*. Le municipe, *municipium*, était une ville de pays conquis par les anciens Romains, et qu'ils avaient gratifiée du droit de cité romaine, ordinairement sans les droits de suffrage et d'honneurs, quelquefois avec ces droits. La cité romaine était pour les individus ; mais la ville ou l'état pouvait garder sa constitution indigène, que la république reconnaissait. Si le municipe y renonçait pour adopter la constitution romaine, il devenait peuple *fundus* (bien-fonds, propriété, domaine, immeuble), sans cesser d'être municipe, et organisait son gouvernement à l'instar de celui de Rome : il avait ses trois ordres : le sénat, les chevaliers et le peuple ; ses consuls, appelés duumvirs ou quatuorvirs, suivant leur nombre, ou bien édiles, dictateurs ou questeurs ; enfin, ses comices pour l'élection des magistrats ou la sanction des lois.

Le Rationalis rei privatae fundorum domus divinae per Africam avait, en outre, l'administration de certains biens qu'on nommait *praedia tamiaca* (domaine impérial), dont les revenus étaient employés à l'entretien de la maison du prince : « alius *Magister rei privatae per Africam* dictus praedia principis administrabat. » Ce Rationalis devait être chargé de pourvoir aux dépenses que faisaient les *économés* de la maison impériale (« *tamiaca praedia, tameiaka*, i. e. ad *tameion* pertinentia, s. cellararia »),

à en juger par ce que dit Pancirole : « *Haec erant praedia tamiaca nuncupata ad impensas in domo principis faciendas destinata, quæ latifundia ob amplitudinem proprium habuere Rationalem et proprium administratorem qui comes ac procurator divinae domus vocabatur.* »

C. — Bien que le commentaire de la *Notice* ne fournisse aucune espèce de renseignement sur le compte du *Procurator rei privatae per Mauritaniam Sitifensem*, il fallait bien que cette province eût, au point de vue des intérêts de l'Empereur, une importance réelle, puisqu'on y avait institué un officier chargé du soin de surveiller ces intérêts, d'y administrer les biens du prince, etc.

- L'*officium* ou administration du *comes rerum Privatarum* se composait des mêmes agents que celui du *Comes sacrarum largitionum*. Il y avait un *primicerius totius officii*, un *secundicerius* qui s'occupait de toutes les écritures du service (qui tractat chartas officii), une foule de *scriniarii*, et tous les autres *palatini* ou employés du palais. Ces derniers *officiales* sont aussi appelés, dans les lois, *privatiani* et *primates homines hujus officii*, *palatini rer. privatar.*, *privatiani dicti*... *Primates vocantur*). Il y avait cependant, dans cet *officium*, trois bureaux qui n'existaient point dans celui du *comes sacrarum largitionum*; ces trois bureaux étaient :

1. SCRINIUM BENEFICIORUM,

2. SCRINIUM RATIONUM,

3. SCRINIUM SECURITATUM.

1. Le bureau des bénéfices, faveurs, grâces, droits, privilèges, etc., dont les employés prenaient le titre de *Beneficiarii*, n'avait pas seulement dans ses attributions « de donis et muneribus ab Augusto Augustave in alios collatis, aut de principalibus rescriptis, aut de immunitatibus, quæ omnia beneficiorum nomine venire constat; » il parait, aux termes mêmes des lois de l'époque, s'être occupé d'intérêts publics, au moins autant que d'intérêts privés, à en juger par ce texte : « *Pro beneficiis eorum principalibus sive donatis aut canone relevatis possessionibus urgente necessitate aerarii inopia nonnumquam auri argente collatio sive praestationes functionesve indicebantur.* »

2. Bocking pense que le *scrinium rationum*, dont il est ici question, est le même que le *scrinium canonum*, dépendant du ministère des sacrées largesses. Il y a sans doute peu de diffé-

rence entre ces deux bureaux : le *scrinium rationum* devait être plus spécialement un bureau d'ordre en matière de comptabilité, etc.

3. Le *scrinium securitatum*, dont le nom, au premier abord, ne ressemble pas mal à celui d'un bureau d'assurances, avait un peu ce caractère, puisque c'était le bureau des reçus ou quittances : « *testimonium solutionis securitas dicitur* » (Cassiodore). « *Apochas solutarum praestationum, quae rei privatae principis debitae fuerant, tractabat hoc scrinium ejusque primicerius* » (Bocking). « *Securitatibus quae publicarum functionum gratia sive in solidum sive ex parte solutae esse conscribuntur.* » (*Code Justinien*). « Ita debet.... consignari, ut securitatibus nomen inferentis, dies, consul, mensis, causa et summa comprehendantur » (*idem*). C'est la formule, le libellé complet d'une quittance à délivrer en matière de recouvrement d'impôts publics.

Comme son collègue, le *comes sacrarum largitionum*, le *comes rerum privatarum* jouissait du droit d'évection « *quotiens usus exegerit.* » — Les attributions de ce ministre, ainsi que celles du précédent, s'étendant jusqu'en Afrique par leurs délégués, il y a lieu d'y prêter attention en matière d'épigraphie.

VI. — A. COMTE DES GARDES (DU CORPS) A CHEVAL.

Comes Domesticorum Equitum.

B. COMTE DES GARDES (DU CORPS) A PIED.

Comes Domesticorum peditum.

Le mot *domesticus* n'exprimait pas, chez les Latins, l'idée que nous croyons rendre aujourd'hui par le mot domestique. Le *domesticus* était quelqu'un de la maison, une personne de la famille. *Domestici*, les membres d'une famille, tous ceux qui tiennent à une maison (amis, clients, affranchis), disent Tite-Live, Cicéron, etc.; ce sont aussi les personnes de la suite (*code théodosien*), *domestici milites*, gardes du corps (*Vopiscus Flavius*, un des auteurs de l'histoire Auguste). C'est évidemment dans ce dernier sens que doivent être prises, ici, les qualifications de *domestici equites* et *domestici pedites*.

Outre les légions palatines et les *vexillationes palatinae* qui avaient remplacé les anciennes gardes prétoriennes, et dont nous

avons fait mention, il y avait, à la cour des Empereurs, un corps de cavalerie et un corps d'infanterie, formant une espèce de garde (impériale) privilégiée et d'un rang plus élevé. On les nommait aussi parfois *protectores domestici*, parcequ'ils gardaient la personne du prince et ne se mettaient pas en campagne. On attribue leur institution à Gordien le jeune.

Ces gardes du corps étaient commandés par les deux comtes, grands dignitaires, que nous venons de nommer, et à dessein ; car, s'ils ne faisaient pas partie du personnel administratif fonctionnant directement en Afrique, nous allons voir que, néanmoins, ils pouvaient être employés dans cette contrée, eux-mêmes, ou par leurs délégués.

Voici ce que dit Bocking quant à l'origine de cette charge importante : « *Hi comites domesticorum ab initio, postquam praefecti praetorio summam civilem dignitatem administrationemque adepti erant, locum praefectorum praetorianorum obtinuerant, quorum Commodus interempto Perenni primum duos, deinde tres constituerat, ita postea eosdem muneribus Praefectorum praetorianorum fungi sensim desiisse ac coepisse pro aulicis cubiculariisque haberi, apertissime videmus, etc.* »

Quoi qu'il en soit, les fonctions que remplissaient ces comtes, déjà convenablement définies par ces mots : « *ad juvandas necessitates publicas* » semblent avoir eu, par la suite, plus d'extension encore. En effet, d'après un commentateur, « *domestici vel principis obsequiis inhaerebant (in praesenti scil. s. praesentales), vel ad certa officia deputabantur, mittebantur, publicis jussionibus principis exequendis, veluti ad capiendos et exhibendos reos; itemque magistris militum quandoque adjuungebantur, eorum mandata impleturi....* »

Il ne fallait rien moins que cette réunion d'attributions élevées, toujours de confiance, pour faire de cette charge une des premières, une des plus hautes positions dans l'État. Aussi, la formule conférant cette dignité (*formula domesticatus*) ne tarit-elle point d'éloges à l'adresse de ceux qui en sont revêtus, comme aussi, et surtout, de recommandations de bien faire.

Les insignes (*insignia*) des deux *comites domesticorum*, commandants en chef des gardes de l'Empereur, quoiqu'un peu moins ornés que ceux des grands dignitaires précédents, étaient cependant presque semblables : la table richement drapée, et, dessus, le brevet de la nomination portant en son milieu un écusson,

vide en Occident, avec des têtes (impériales) en Orient (1).

Une particularité, que nous appellerons *armoriale*, distinguait chacun des deux corps placés sous le commandement des comtes. En ce qui concerne l'Occident, les cavaliers portaient un grand bouclier rond, au milieu de l'azur duquel figurait un globe de fer entouré d'une corde et d'un premier anneau; un second anneau servait de support cerclé à une couronne à dix pointes, dans l'intervalle de chacune desquelles brillaient dix cœurs en or. Le bouclier de la garde à pied était tout-à-fait pareil quant au fond, et ne différait que par quelques menus détails de forme, qu'il serait impossible de décrire. Il suffit d'avoir fait comprendre l'allégorie transparente que révélaient, d'une part, la couronne, et, d'autre part, les cœurs.

Ces grands officiers n'avaient pas d'*officium*; mais l'*index* de la *Notice* place

SUB DISPOSITIONE VIROBVM ILLUSTRIVM COMITVM
DOMESTICORVM EQUITVM sive PEDITVM :

1. *Domestici equites,*
2. *Domestici pedites,*
3. *Deputati eorum.*

Nous venons de voir ce qu'étaient les *domestici* à pied et à cheval; il nous reste à dire ce qu'étaient les *deputati*.

Les *Deputati* étaient des hommes d'élite parmi l'élite; ordinairement chargés de missions importantes par leur chef: « certis quibusque officiis deputati, publicas exsecuti jussiones. » — « deputabantur autem ex schola agentium in rebus in aliorum magistratuum officiis et ad pervaria per provincias negotia gerenda curasque agendas. . . » (Bocking). Ce mot avait encore un autre sens, et qu'il est utile d'indiquer, surtout au point de vue de l'épigraphie. « *Deputati* autem, quae vox in re militari propria fuit, seu locati positique milites erant, vel ad provisionem et curam,

(1) Il est digne de remarque qu'en reproduisant les emblèmes de cette double dignité, l'*index* de la *Notice* se tait complètement sur le mot (*insignia*) propre à les désigner, et dont elle ne manque jamais de se servir en ce qui concerne tous les autres dignitaires de cette première catégorie. Peut-être est-ce en raison de cette circonstance qu'on a cru devoir placer les *comites domesticorum* parmi les dignitaires de second ordre, dont les emblèmes ne sont appelés que *symbola*.

quae vox et ipsa propria est, tuitionemque et munitionem limitis et fossati, ad timoris suspicionem amoliendam. . . . In limitibus imperii. . . . unde limitanei milites et limitanea militia. . . . Stationesque certae horum militum erant seu per stationes locati milites, in locis quibusdam praetendebant. Aliis fluminum noninatum limitaneorum custodia commissa erat. . . . in ripa per cuneos et auxilia constituti, unde et riparienses seu ripenses dicti. »

Bien que ces soldats modèles ne fussent pas tirés du corps même de la garde impériale (*matriculis Domesticorum* non eximebantur), et peut-être à cause de cela, ils n'en recueillaient pas moins, comme ceux de la garde, le fruit de leurs services, par un avancement spécial, des récompenses, titres et honneurs particuliers. C'est ce que fait connaître Cassiodore (*de Primicerio Deputatorum et de Primicerio Augustalium*) en disant : *Dignum est ut sequatur vota fidelium fructus laborum, et superior gradus excipiat quos gestarum rerum integritas affecta commendat. Hinc est quod Ursum Primicerium Deputatorum, atque Beatum Augustalium esse censemus, ut qui ad majora propecti tenduntur officia, praedicanda conscientiae sequantur exempla. »*

Quant à la qualification de *Protectores*, dont nous avons dit un mot, elle ne paraît pas avoir été appliquée au corps entier des *Domestici*, mais avoir été accordée à quelques-uns d'entre ces gardes, à titre de récompense d'anciens services : « *Protectorum dignitatem tanquam pretium longi laboris veteranis pro praerogativa dari solitam fuisse testatur. . . . »*

Les deux *Comites Domesticorum*, que Cassiodore appelle *Domestici patres*, et Cujas *Protectores Equitum et Peditum*, avaient le *jus evocationis*; mais les commentateurs, Bocking lui-même, ne sont pas d'accord sur la question de savoir combien de fois ce droit leur était accordé annuellement. On est allé plus loin et on leur a contesté le nom d'illustres, en les rejetant parmi les dignitaires du second ordre (Spectables); mais ce déclassement n'est pas conforme aux indications de l'*index* de la *Notice*.

§ II. — SPECTABLES.

Les deux premiers dignitaires de cette catégorie, savoir :

1. PRIMICERIUS SACRI CUBICULI,
2. CASTRENSIS SACRI PALATII,

dépendaient du *Praepositus Sacri Cubiculi* ou Grand Chambellan (1).

Comme ces deux dignitaires n'exerçaient point en Afrique, nous ne dirons que quelques mots sur chacun d'eux, afin de faire comprendre seulement en quoi consistaient leurs fonctions et attributions.

Le *Primicerius* (Primicier) *Sacri Cubiculi* était le premier Chambellan de (la Chambre sacrée de) l'Empereur, en sous ordre sous le Grand Chambellan. Le tableau synoptique que nous avons précédemment donné des agents placés sous la dépendance de ce dernier grand dignitaire, a fait connaître quels étaient ceux de ces agents (les *Decani*) qui assistaient le *Primicerius Sacri Cubiculi* dans l'exercice de son emploi, d'ailleurs important.

La *Notice* ne fournit que très-peu de détails sur le compte de ce dignitaire, absorbé ou éclipsé par le Grand Chambellan. Il en est de même, ou à peu près, en ce qui concerne le *Castrensis Sacri Palatii*.

On appelait *Castra* la Cour du Prince (2), et *Castrenses ministri*, ou simplement *Castrenses*, les officiers de la maison de l'Empereur, du palais, etc. Le *Castrensis Sacri Palatii* était le chef suprême de ces officiers, divisés en plusieurs classes sous le titre de *Ministeriales Domini* ou *Dominici*, *Regii*, *Ministri*, *Ministeriani*, *Ministeriales Imperatorum*, etc. Il ne faut cependant pas confondre les

(1) On se souvient que le Grand-Chambellan, appelé aussi quelquefois *Praefectus Sacri Cubiculi*, Préfet de la Chambre Sacrée, Grand-Maitre de la chambre de l'Empereur, etc., était l'intendant général du prince, tant pour le service du palais que pour l'administration des domaines impériaux dans la Cappadoce (Empire d'Orient). Ce haut dignitaire avait rang de Sénateur. On a voulu faire remonter la création de cette charge à Adrien; il faut plutôt la rapporter à Constantin, qui peut-être ne fit que changer les attributions et le nom, puisque, sous le Bas-Empire, on appela désormais ce dignitaire *Praepositus Sacri Cubiculi* ou Grand-Maitre du Palais. Il était également Comte (*Comes*) de 1^{re} classe.

(2) Le mot *castra*, que nous traduisons ici par *cour*, doit s'entendre dans le sens de campement, maison de l'Empereur en voyage, en campagne, etc. Par suite, la classification de *castrensis* se rapprocherait assez de celle de fourrier impérial; car il ne faut jamais perdre de vue, dans l'étude des dignités romaines dont nous nous occupons, que tous les emplois, organisés sur le pied militaire (*in re militari*), sont énoncés, existent même, par assimilation avec les emplois civils. N'en fut-il pas de même en France, aux premiers temps de la monarchie, puis sous le premier Empire, et enfin, à l'heure où nous écrivons, dans toute l'étendue administrative de l'Algérie moderne?

Castrenses avec les *Palatini*, dont nous avons précédemment parlé.

Le *Castrensis* (il portait ce titre unique dans l'Empire d'Orient) était-il Comte (en supposant qu'il le fût, il ne pouvait l'être que de deuxième classe, au plus)? Les commentateurs sont loin de s'entendre à ce sujet, pas plus, d'ailleurs, que sur la véritable signification du mot *castrensis* lui-même; car, se fondant sans doute sur une partie des attributions de ce dignitaire, ainsi définies par l'*index* de la *Notice* : *Curae Palatiorum* : on a voulu voir en lui un *Maître des bâtiments* (impériaux), c'est-à-dire une espèce d'architecte en chef, *Architectus Augustorum*, ce qui nous semble hors de raison.

Quoi qu'il en soit, et si le cartouche aux attributs (*symbola*) du *Primicerius Sacri Cubiculi* était complètement vide, il n'en était pas de même de celui du *Castrensis Sacri Palatii*. Le diplôme de la nomination de ce dernier reposait sur la table drapée que nous connaissons et placée à l'angle gauche du cartouche; la couverture de ce diplôme portait l'inscription suivante, que nous connaissons encore, mais que nous n'essaierons pas d'expliquer, plus que la première fois : FL | *intali* | *comord* | PR. Le reste du cartouche est rempli par des vases précieux, des trépieds et autres riches objets d'ameublement, dont la forme et l'usage méritent d'être étudiés.

Enfin, le *Castrensis* avait un *officium*, composé de divers agents, parmi lesquels un *Tabularius Dominae Augustae* ou *Dominarum Augustarum* (1).

I. — PROTONOTAIRE.

Primicerius Notariorum.

Si déjà notre hésitation s'est plusieurs fois trahie à propos du sens à donner aux dénominations romaines, elle se révèle ici tout entière; car nous savons très-bien que le mot *protonotaire* n'est pas du tout l'équivalent des mots *primicerius notariorum*, et que la signification de celui-là, telle du moins qu'on l'entend aujourd'hui, n'est nullement la même que celle de ces derniers. Les explications qui vont suivre nous feront mieux comprendre sans doute.

(1) On donnait le titre d'*Augusta* aux impératrices, quelquefois à la mère, aux filles ou aux sœurs de l'Empereur.

Répétons-le : *primicerius* veut dire le premier d'un ordre, d'un corps, chef. Les glossateurs, Du Cange, entre autres, fournissent cette définition très-explicite : « qui primus notabatur in tabula cerata (*in cera*, sur la cire), sive in albo vel catalogo munere aliquo fungentium, ideoque fuit magister vel princeps cujuscunque publici officii. »

Quant au mot *notarius*, venant de *nota*, note, remarque, annotation, il doit s'entendre, on va le voir, dans le sens de *Notae in Libris Mandatorum*, que lui donnent les commentateurs.

Il a été question du *Laterculum minus* ou petit laterculum à l'article du Questeur du Sacré Palais (ministre de la justice); disons ce que c'était que le *Laterculum majus* ou grand laterculum (1).

Sous les premiers Empereurs, la liste de tous les fonctionnaires publics (civils et militaires) et des personnes qui servaient l'État, était tenue par un des affranchis, qu'on nommait *Caesaris Procurator ab Ephemeride* (2) et *Mandatis* : procureur du Prince, chargé de tenir le journal des charges. Le même secrétaire expédiait les brevets à ceux qui étaient nommés à une place, à un emploi; plus tard, cette fonction fut confiée à des secrétaires ou notaires ayant le titre de Tribuns. On appelait *Laterculum majus* le registre ou le tableau sur lequel ils inscrivaient tous les fonctionnaires civils et militaires qui servaient dans les armées, avec le montant de la solde que ceux-ci recevaient. Les jurisconsultes citent ce livre, ce rôle des charges, offices et grades, sous le titre de *Commentarius Principis*, mémorial du Prince, journal, recueil de notes, etc., exactement dans le même sens que *a commentariis*, celui qui tient le registre d'une compagnie de soldats (inscriptions). La dénomination de *laterculum* lui venait de sa forme oblongue, qui ressemblait à celle d'une brique (*laterculus*) (3). Ce livre ou registre était tenu par le

(1) Le registre appelé *Laterculum minus* était proprement l'état de la maison du Prince, comme *Laterculum majus* était celui de l'Empire (*Lamprid. Aur. Vict.*).

(2) *Ephemeris*, journal tenu par une personne, et dans lequel elle notait les événements, les actions, les dépenses de chaque jour, etc. (Cicéron, *Quint.* 18; C. Nepos, *Attic.* 13.)

(3) *Later*, brique; diminutif *laterculus* ou *laterculum*; par suite, toute espèce d'objet de forme rectangulaire et fait en figure de petite brique.

Primicerius Notariorum et ses commis, les *Notarii* (1), qu'on appelait Candidats. Nous savons que les corps de troupes stationnés aux frontières n'étaient pas portés sur le *Laterculum majus*, mais sur le *Laterculum minus*, tenu par le Questeur du Sacré Palais. « *Minus Laterculum nunquam neque in orientis neque in occidentis partibus ad Primicerium notariorum pertinebat.* » Le *Primicerius notariorum* expédiait les brevets aux fonctionnaires, qui lui payaient, pour cela, une taxe considérable. Il partageait avec le Questeur du Sacré Palais la prérogative de donner lecture au Sénat des constitutions des Empereurs. En sortant de fonctions, il devenait sénateur, avec rang de proconsul.

Cette charge était donc considérable, car, dit le commentateur de la Notice, « in legibus de Notariorum nobili militia, praeclaro collegio, familiaritate principis similibusque orationibus frequens sermo est. » La *formula* (*Primiceriatus*) *Notariorum*, conservée par Cassiodore, servirait seule à prouver l'importance de cette fonction, si, d'autre part, un poète latin du temps de Théodose, Claudien, déjà cité, n'avait pris soin d'en faire une pompeuse peinture dans les vers suivants :

..... Paulatim vectus ad altum
Princeps militiae, qua non illustrior exstat
Altera : cunctorum tabulas assignat honorum,
Regnorum tractat numeros, constringit in unum
Sparsas imperii vires, cuneosque recenset
Dispositos, quae Sarmaticis custodia ripis,
Quae saevis objecta Getis, quae Saxona frenat
Vel Scotum legio, quantae cinxere cohortes
Oceanum, quanto pacatur mille Rhenus.

(1) *Notarii*, secrétaires, appartenant à la classe des esclaves appelés *librarii*, parmi lesquels ils formaient une catégorie à part, étant chargés spécialement de mettre par écrit ce que leur dictait leur maître. Ces *librarii*, qu'il ne faut pas confondre avec les *librarii*, libraires ou *bibliopolae*, tenant boutique (*libraria*), étaient une classe d'esclaves instruits, employés par leurs maîtres à différents travaux exigeant une certaine somme de connaissances et d'habileté littéraire, par exemple, à copier et à relier des livres, à faire des extraits, à écrire des lettres, à remplir l'office de bibliothécaires. Aussi étaient-ils distingués par des titres indiquant le genre particulier de service dont chacun d'eux avait à s'acquitter. Ainsi, *scriptor librarius*, le copiste; *a studiis*, celui qui faisait des extraits ou remplissait les fonctions de secrétaire, et qui aidait son maître dans ses études ou ses affaires; *ab epistolis*, celui qui était chargé de la correspondance et rédigeait les lettres de son maître.

Les insignes (*symbola*) de la dignité de *Primicerius notariorum* ou *Notariorum omnium Primus*, consistaient en un cartouche contenant les trois attributs que voici : à gauche, un faisceau de rouleaux de parchemin (*pergamena convoluta*) attaché par le milieu; à droite, un livre fermé, sur la couverture duquel on lisait l'inscription si souvent commentée : FL. (*itali*) Comord, PR; en dessous, un grand appareil, ne ressemblant guère à nos registres modernes, mais bien plutôt à une table de bureau bizarrement échancrée dans une partie de son pourtour, avec ces mots nécessairement explicatifs : LATERCULUM MAIUS. « Hic autem non codex, qui ab aliquo ipsi detur primicerio, sed liber est mandatorum, quem ipse magistratibus tradit, et ob id pro ejus insigni ponitur, ut quid ad ipsum præcipue spectat, indicetur » (Pancirole). Les gardiens de ce registre (des charges), qu'il ne faut pas confondre avec les *Notarii*, portaient le nom de *Laterculenses*. En un mot, les deux *Laterculum* (*minus* et *maius*) étaient les registres dans lesquels « Principis Mandata, Leges et Constitutiones Imperii continebantur. »

Les attributions du *Primicerius notariorum* sont, à notre avis, complètement définies par ces mots de l'*index* de la *Notice* :

Sub cura (vel *dispositione*) Viri Spectabilis Primicerii Notariorum :

NOTITIA OMNIVM DIGNITATVM ET
ADMINISTRATIONVM TAM CIVILIVM QVAM MILITARIVM.

Il est assez remarquable que, chacun des deux Empires étant organisé sur le pied militaire, les fonctions civiles fussent placées avant les fonctions militaires, et que le *cedant arma togæ* de Cicéron eût persisté jusqu'à cette époque.

Le *Primicerius notariorum* n'avait pas d'*officium* particulier, mais des adjuteurs, aides, etc. (*Officium non habet sed adjutores*); quand il avait besoin d'agents en certain nombre pour ses écritures, on les lui fournissait des bureaux du *Magister officiorum* ou Maître des Offices, sur le compte duquel nous avons passé légèrement et à dessein dans le § 1^{er}, et dont nous allons maintenant nous occuper.

E. BACHÉ.

(La suite au prochain numéro)

OUICHAH EL-KATAÏB.

Sous le titre qu'on vient de lire, l'émir Abd el-Kader avait réuni les règlements relatifs à son armée, et c'est ce livre qu'il semble désigner dans le passage suivant d'un mémoire adressé par lui à M. le général Daumas et que M. Bellemare reproduit (page 219, etc.) dans sa très-intéressante biographie de ce personnage illustre :

« Les instructeurs de mon infanterie régulière étaient des soldats du *Nizam*, venus de Tunis, de Tripoli ou des déserteurs de votre propre armée, indigènes ou étrangers. J'avais composé pour elle un règlement qui traitait de la hiérarchie, de l'habillement, de la solde, de l'avancement et de la nourriture. »

Le texte arabe du *Ouichah el-kataïb* a été publié jadis à Constantine, par M. le colonel d'artillerie Boissonnet, à ce qu'on nous assure ; mais il n'est pas à notre connaissance qu'aucune traduction l'ait jamais fait connaître au public français. La version que la Bibliothèque d'Alger possède, en notre langue, et que nous allons publier, paraît être l'œuvre d'un interprète officiel, à en juger par cette formule qui la termine — *pour traduction conforme* — et qui malheureusement n'est accompagnée d'aucune signature qui en désigne l'auteur.

Avant de placer sous les yeux des lecteurs de la *Revue Africaine* cette traduction anonyme d'un curieux document historique, nous devons expliquer succinctement l'organisation de l'armée d'Abd el Kader. Il faut cette exposition préalable pour faire bien comprendre et apprécier le *Ouichah*. Enfin, dans le but de compléter l'étude de la matière, nous donnerons, à la suite, l'analyse du *contrôle d'un bataillon arabe*, celui de Miliana. Ce dernier manuscrit, qui est également inédit, appartient aussi à la Bibliothèque d'Alger.

Pour composer notre tableau de l'organisation de l'armée d'Abd el-Kader, nous avons suivi le document cité en tête de cet article et émané de l'Émir lui-même, ainsi que de précieux renseignements recueillis par M. Léon Roches, pendant un assez

long séjour auprès du Sultan arabe, à l'époque de la paix. Avec d'aussi bons guides, on a quelque chance d'être exact.

Les troupes régulières de l'Émir se composaient d'infanterie, cavalerie et artillerie. L'arme du génie ne s'y trouvait pas représentée et les travaux particuliers qui chez nous lui incombent étaient exécutés par les canonniers-soldats.

L'infanterie, commandée par l'*aga el-kebir*, comprenait huit bataillons ou *askar*, chacun de huit compagnies ou centuries (*mia*). La compagnie se subdivisait en trois *saf*, ou sections.

Le vrai sens grammatical du mot *saf* est *rang*; mais il est évident, d'après les nécessités du passage si fréquent dans les marches et manœuvres de l'ordre en bataille à l'ordre en colonne, et *vice versa*, qu'il fallait traduire *saf* par *section*, ainsi que nous l'avons fait.

Les bataillons ne se désignaient point, comme chez nous, par des numéros, mais par le nom du lieu où on les avait formés et où ils tenaient habituellement garnison. On disait donc *askar Miliana*, *askar Medea*, etc. Le bataillon de Mascara, qui avait été créé le premier et par les soins directs d'Abd el-Kader, recevait, en raison de cette circonstance, la désignation particulière de *bataillon du Sultan*. Les commandants ou chefs de bataillon prenaient le titre d'*agas* et étaient assistés des employés suivants :

Khodjat el-aga, secrétaire de l'*aga*, chef de tous les *khodja* ou sergents majors des compagnies; il faisait la solde, les distributions d'armes, d'effets d'habillement et d'équipement. En outre, il dirigeait la prière publique conjointement avec l'*aga*.

Chaouche el-askar. C'était l'exécuteur des punitions militaires. Chaque bataillon avait encore :

Un *bache tobdji*, ou chef des canonniers, qui, indépendamment de son service spécial, était chargé de la confection des munitions, des affûts, etc., et ses hommes exécutaient, à l'occasion, ainsi qu'on l'a déjà dit, les travaux afférents au génie militaire, tels que retranchements, routes, etc.

Le *bache tobdji* du bataillon de Mascara avait le titre de *bache tobdji du Sultan*; il commandait toute l'artillerie et ne recevait d'ordre que de l'Émir.

Un ou deux *tebib* cumulaient dans chaque bataillon les fonctions relevées de la médecine et de la chirurgie avec les humbles opérations de barbier. Ils étaient sous les ordres d'un

tebib el-kebir. Ce n'était pas le service le mieux organisé de l'armée de l'Émir, mais le tempérament vigoureux et la sobriété des soldats suppléaient à l'ignorance et à l'inexpérience de ces pauvres docteurs.

On a vu que chaque compagnie d'askar ou bataillon se subdivisait en trois *saf* ou sections. Voici la composition de leur cadre :

Sief el-kebir, grand porte-sabre. C'était le capitaine de la compagnie. Son nom vient des deux petits sabres brodés ou estampillés sur son uniforme et qui étaient les insignes de son grade.

La compagnie qu'il commandait devait se composer de *cent* hommes, ainsi que son nom de *mīa* l'exprime. Mais ce chiffre réglementaire variait nécessairement, selon les besoins et les facilités de recrutement ou les chances de la guerre.

Après le capitaine, venait le *sief es-serir*, ou petit porte-sabre. C'était le lieutenant. Il ne portait le sabre-insigne que d'un côté.

Les *raïs es-saf*, au nombre de trois, étaient des espèces de sergents que l'on appelait aussi *kebir el-kheba*, chefs de tente, parce qu'il y avait une tente par section.

Les *khalifa raïs es-saf* répondaient à nos caporaux et étaient au nombre de trois, ce qui impliquait la division de chaque section en trois escouades.

Khodjat el-mīa, secrétaire de la centurie ou compagnie. C'était notre sergent-major.

Tambourdji, tambour. Il y en avait un par compagnie. Un *bache tambourdji* ou tambour-maitre, avait sous ses ordres les tambours d'un même bataillon.

Tebbakh, cuisinier. Ses fonctions étaient permanentes comme dans l'ancien odjak des Turcs d'Alger. Mais il n'avait pas à beaucoup près, l'importance du *ahitchi* parmi les janissaires.

Askri, soldat. Ils se recrutaient, en général, dans les classes infimes de la société, et surtout parmi les bergers, la plus méprisée de toutes. Les pauvres, les repris de justice, les paresseux et ceux que l'inimitié des chefs obligeait d'abandonner leur tribu, y figuraient en grand nombre. Leur nourriture réglementaire ne devait pas être fort abondante, car ils étaient presque toujours affamés. De là, ce proverbe arabe : « Dieu

- » préserve la tente d'un askeri qui vient du camp et d'un *tulib*
- » qui prétend n'avoir pas faim. »

Les moyens de transport affectés à chaque compagnie se composaient d'un chameau pour porter les trois tentes de section, d'un autre pour les effets des officiers et soldats, et d'un mulet pour le *tebbakh* et sa batterie de cuisine.

La cavalerie était commandée par un *aga* assisté d'un *khodja*. Cet *aga* cédait le pas à l'*aga* de bataillon comme son arme le cédait à l'infanterie. Chaque escadron comptait réglementairement 50 cavaliers et était commandé par un *seïef*, capitaine. Le reste du cadre comprenait deux *kebir el-kheba*, chefs de tente faisant fonctions de maréchaux-des-logis; d'un *khodja*, fourrier et d'un *tebbakh*, cuisinier.

L'artillerie était sous les ordres d'un *bachetobdji* assisté d'un *khalifa* ou lieutenant. Il y avait ensuite les *kebir el-medfa*, chefs de pièces; un *khodja*, sergent-major; un *tebbakh*, cuisinier; un *trompette* et un *chaouche*.

Les *tobdji* ou simples canonniers étaient en nombre illimité.

On saisit, dans cette organisation, la pensée de constituer le bataillon de telle sorte qu'il fût par lui-même une petite armée complète, où toutes les armes fussent représentées. C'était, sur une faible échelle, quelque chose d'analogue à la légion romaine ou à une de nos brigades opérant isolément. Il en devait être ainsi, puisque chaque bataillon était affecté, en permanence, à une espèce de subdivision militaire qu'il pouvait quitter momentanément, quand une grande concentration de troupes devenait nécessaire, mais à laquelle il revenait toujours une fois les opérations terminées, et qui était, après tout, la véritable sphère d'activité dans laquelle il était appelé à se mouvoir le plus ordinairement.

L'armée d'Abd el-Kader était régie par un code spécial, d'après lequel les crimes et délits militaires étaient punis, et chaque bataillon avait son conseil de guerre composé comme en France.

Les officiers ne pouvaient être jugés que par un des huit *khalifa* investis de commandements provinciaux répondant à peu près à nos subdivisions militaires.

Le recrutement se faisait par engagement volontaire contracté pour la vie.

Le même règlement qui déterminait les conditions d'avancement, fixait les distinctions et récompenses.

Pour toute cette organisation militaire, l'Émir n'avait pu rien demander à sa nation, qui ne connaissait rien au-delà des combats de tirailleurs; il lui fallut donc en emprunter les éléments aux Français, contre lesquels, — en paix comme en guerre, — il entretenait un duel à mort; et, même, un peu aux Turcs, qu'il méprisait et détestait plus encore que les chrétiens, sans doute parce que, dans sa jeunesse, il avait eu à souffrir personnellement de leur despotisme brutal. Sa situation, comme organisateur, a quelque analogie avec celle de Mahomet, qui composa un code religieux pour ses arabes, en mettant largement à contribution les livres sacrés des Juifs et des Chrétiens. Dans les deux cas, les armes de l'islamisme étaient empruntées à ceux qu'il allait combattre.

Si l'on n'avait fourni que ces armes-là à Abd el-Kader, il n'y aurait rien à dire, car le cadeau était fort involontaire de notre part; mais, par malheur, on y joignit des fusils, de la poudre, du plomb, des obus, etc ! Ces libéralités impolitiques, qui devaient nous coûter si cher, furent le résultat d'une méprise : on crut que l'armée régulière de l'Émir était destinée contre nous; et l'on s'en réjouit par la pensée qu'ainsi nous aurions désormais des adversaires abordables et saisissables sur le champ de bataille. Mais Abd el-Kader entendait si peu les choses de cette façon, qu'il enjoignit expressément à ses chefs de ne jamais engager ses bataillons réguliers contre nos troupes, si ce n'est quand ils auraient pour eux une très-grande supériorité de nombre, et presque à coup sûr.

Mais, alors, à quoi les destinait-il ? dira-t-on. Il nous l'a dit lui-même, un peu plus tard : à soumettre tous les indigènes pour avoir dans la main toutes les ressources de l'impôt et du recrutement; ce qui était double bénéfice, car, à mesure qu'il gagnait de ce côté, nous perdions par cela-même. Or, ses réguliers, qui ne pouvaient tenir devant nous, étaient invincibles et irrésistibles pour les Arabes et les Kabiles indisciplinés. Les troupes d'Abd el-Kader atteignaient facilement les insoumis, parce qu'elles n'avaient pas cessé d'être aussi mobiles qu'eux, en acquérant les avantages de la discipline qui leur manquait. L'Émir augmentait ainsi indéfiniment le nombre des bandes irrégulières à lancer contre nous, celles qui nous incommodaient précisément le plus et que nous pouvions le moins atteindre.

Mais ce sont là des vérités devenues tellement vulgaires, qu'il faut se borner à les rappeler sommairement comme on vient de faire et comme il fallait le faire pour compléter le préambule que nous avons cru devoir donner au *Ouichah el-Kataïb*, dont la traduction sera insérée dans le prochain n° de la *Revue*.

A. BERBRUGGER.

P. S. — Au moment où nous lisons la dernière épreuve de cet article, des renseignements, dont voici la substance, nous sont adressés par M. le colonel Boissonnet :

Cet honorable officier supérieur a édité, en effet, le *Ouichah el-Kataïb* en mars 1848; il l'avait fait autographier sous ses yeux, d'après un manuscrit écrit de la main de Ben Rouïla, secrétaire d'Abd el-Kader. Le *Ouichah* parut à la maison Hachette, avec une préface française et sous le titre français de : *Quelques poésies d'Abd el-Kader ; ses règlements militaires*.

En donnant ce titre, l'éditeur savait bien qu'il subordonnait le principal à l'accessoire ; mais il avait voulu, avant tout, faire naître l'occasion d'écrire quelques lignes en faveur de l'illustre Emir, alors injustement détenu; et les vers semés par celui-ci dans ses règlements lui en fournissaient une opportunité naturelle qu'il ne pouvait laisser échapper. Il espérait ainsi augmenter le nombre, alors très-restreint, des personnes sympathiques à la cause d'Abd el-Kader, et amener la fin d'une captivité illégale, qu'il regardait comme une tache au drapeau du pays.

Avant la publication du texte arabe du *Ouichah*, une traduction française, due à M. l'interprète militaire Rosetti, avait été insérée, par les soins de M. le général Marey, dans le *Spectateur militaire*, du 15 février 1844.

Nous conférerons cette traduction avec le texte arabe et avec celle dont nous possédons une copie, avant de reproduire cette dernière dans la *Revue Africaine*.



NOTICE

SUR

Les Sahari, les Oulad ben Aliya, les Oulad Nail

ET SUR L'ORIGINE DES TRIBUS CHEURFA.

L'histoire des peuplades du Sud de l'Algérie est encore plus confusément enfouie dans les ténèbres de la tradition que celle des tribus du Nord. Au-delà du Tel, en effet, et en dehors des grands centres de population, il n'y a plus de *Taleb* ou savants qui puissent appliquer sûrement la critique à l'étude des faits. D'ailleurs, ces clans de nomades méridionaux n'apparaissent, chaque année, dans le Tel qu'un instant pour ainsi dire; et, rentrant aussitôt dans les immenses solitudes qui sont leur véritable patrie, ils échappent, par cela même, à toute investigation sérieuse et suivie. Dans cet isolement scientifique immémorial, leurs annales naquirent et se sont développées en l'absence de tout contrôle rationnel et sous les seules influences de l'orgueil aristocratique uni à un insatiable besoin de merveilleux; s'enrichissant de fables ou s'appauvrissant de vérités, selon l'occasion et toujours à la faveur des connivences du penchant national.

On ne doit donc aborder qu'avec une circonspection extrême les récits légendaires de ces enfants du Sud; aussi, tout en les livrant au lecteur tels qu'ils sont aujourd'hui racontés, nous faisons soigneusement nos réserves, et nous appelons de tous nos vœux le moment où la découverte de documents authentiques et positifs permettra de démêler avec quelque certitude les vérités qui se cachent sous la multitude des ornements romanesques.

En attendant, reproduisons ce que nos Sabariens racontent sur eux-mêmes et comme ils le racontent.

Si l'on examine attentivement les Sahari, si l'on étudie minutieusement leur visage, on s'aperçoit que l'ensemble général des traits n'appartient pas à la race arabe. Seraient-ils des autochtones aussi

bien que les Kabiles ? Aucune preuve matérielle ne vient, je l'avoue, étayer cette réflexion, qui est le résultat de remarques particulières fondées sur de simples apparences physiognomiques.

Le manque de temps et de ressources intellectuelles dans la localité où j'écris ne m'ont pas permis de rechercher les faits qui pouvaient ôter à mes assertions le caractère d'une hypothèse prématurée. Quant aux lettrés du pays, ils affirment, sans en pouvoir donner aucune preuve, que les Sahari sont aborigènes ; ou bien ils produisent une légende mystérieuse d'après laquelle ils seraient venus dans la contrée pour se mettre à l'abri des Pharaons de l'Egypte. Ne pourrait-on pas voir dans cette fable un souvenir des conquêtes de Sésostris ?

Le Djebel Sahari, situé au Sud de Titeri, faisait autrefois partie de l'ancienne Gétulie et était habité par les Isafiens (1), chez lesquels se réfugia Firmus après sa défaite par Théodose qui, toujours chassant devant lui cet ennemi de l'empire romain, porta ses armes victorieuses jusqu'au pays des palmiers.

Les Sahari n'ayant pas pour les protéger dans leurs luttes la configuration physique du sol, c'est-à-dire, l'épais rideau des montagnes de la Kabilie, furent facilement absorbés par la race arabe conquérante. De nombreux mariages politiques, des rapports forcés de chaque moment, avec les tribus qui les englobaient, leur firent probablement perdre leur caractère original, en même temps que leur langage primitif. Depuis une époque que leur mémoire ne peut se rappeler, ils vivent sous la tente ; et il en faut sans doute voir la cause dans cette crainte incessante qui, jusqu'à notre arrivée dans le pays, a constamment tenu en éveil les tribus du Sud et les a forcées d'être toujours prêtes à livrer le terrain à un ennemi se renouvelant sans cesse. Ce n'est aujourd'hui qu'une race abâtardie, ne se rapprochant des Berbères que par les noms de quelques localités (noms laissés, peut-être, par des peuples demeurés inconnus aux historiens), par son amour pour la culture et la vie sédentaire, amour qui pourrait n'être dû qu'à la nature montagnaise du pays. Les grands vices ou les grandes qualités inhérents à un peuple pur de tout alliage se sont usés par ce frottement journalier avec leurs limitrophes. Tout est mixte chez le Sahari, tout est énigmatique ;

(1) M. Arnaud avance ceci, d'après un manuscrit non signé, déposé dans les archives de Laghouat. Mais l'assertion est très-contestable. — *N. de la R*

il est mollement bon, il est faiblement mauvais. Parfois cependant, se rappelant tout-à-coup une antique indépendance, une brusque étincelle de vieille énergie jaillit de son œil éteint. Mais si la lueur est vive, elle ne dure qu'un instant. Une soumission obséquieuse de plusieurs siècles a noyé sa sauvagerie native dans une apathie indicible. Toutefois, le temps et le despotisme ont vainement essayé d'étouffer sous leur rude étreinte son antipathie instinctive contre l'Arabe, avec lequel il ne veut pas être confondu : il veut rester Sahari.

Près d'eux ont dû vivre d'autres peuples, ainsi que semblent le prouver des ruines dont on ne connaît pas l'origine. Telles sont celles situées dans le Senn el-Lebba ; à Bou Aïchaouiya, أبو عيشاوية, H'aci el-'oud, حسي العود, 'Eguila, عغيلة, 'Aïn Kah'la, عين كحلة, Ardjam, أراجام ; sur l'oued Noumcen, وادی نومسن, l'oued Medjdel, وادی مجدل ; à Makhoukh, مخوخ, Ourrou, ورو, etc. Ces dernières sur la route de Djelfa au Rocher-de-Sel auraient été, dit-on, le repaire redoutable d'une bande de coupeurs de route, dont le chef se nommait Ourrou. A 5 kilomètres Nord de Djelfa, à gauche de la grande route, près du moulin Randon, on voit des tombeaux que leur forme a fait supposer celtiques. Quelques fouilles n'ont amené que la rencontre d'ossements humains. Au-dessus, mais à la droite de la route, sont les ruines de Makhoukh, ks'ar bâti autrefois par un chef berbère. Les murs en pierres sèches et dont une partie subsiste encore, en s'écroulant, ont couvert de leurs débris les flancs du mamelon, sur la corniche ouest duquel se trouvent deux ou trois tombeaux de la même forme que les premiers et que les Arabes disent être des embuscades dressées jadis par des chasseurs de lion.

Des postes romains assuraient le parcours des trois vallées principales du Djebel Sahari servant encore aujourd'hui de passage pour déboucher dans les plaines : celle de l'Oued Hadjya ou Bab 'aïn Messe'ouda ; de l'oued Djelfa, où (entre le moulin et Djelfa) le Dr. Reboud découvrit une pierre portant cette inscription : *Zaresis*, et un chapiteau de colonne, qui soutient maintenant un cadran solaire dans la pépinière de Djelfa ; de Ga'iga' فعيغ fermée au Nord par le poste de Korirein (كويرين), au pied du K'oundjaiya (فنجاية) chaîne de collines entre les deux Sebkhâ du Zar'ez (*Zaresis*) à l'Est de Mesran). Les Arabes parlent d'un fossé ou *saguia* entre Mesran et Korirein, creusé par les Djouhala, afin d'amener sur leurs cul-

tures les eaux de l'oued Meleh. L'année dernière, les Sahari, en construisant leur barrage de l'oued Bestama, découvrirent dans le lit de cette rivière, à peu de profondeur, deux urnes à col allongé et à fond ombilical, parfaitement conservées. Je regrette qu'elles n'aient pu parvenir au Musée où elles étaient d'abord destinées.

Les ruines de Korireïn, quoique moins étendues, présentent le même aspect que celles de l'oued Hadjya. Au milieu de l'enceinte rectangulaire, dont les murs, au niveau du sol, n'ont pas moins de quatre-vingt centimètres d'épaisseur, sont éparses quatre ou cinq énormes pierres carrées à moitié ensevelies dans la terre. Pas de vestiges d'inscriptions.

Le djebel Sahari de l'annexe de Djelfa, pendant très-longtemps s'appela Mechentel (مشنتل boisé).

A une époque reculée, un peuple que l'on nommait Sahari (سحاري), vivait dans ces montagnes sous la direction de son chef, Atiya ben 'Ali ben 'Otman, lequel, par la suite, devait donner son nom à une fraction de cette importante tribu. Aucun renseignement n'a pu jeter la moindre lueur sur son origine. Bien plus tard, quelques Bouazid ou descendants de Sidi bou Zid se fixèrent, à leur tour, dans les gorges de la vallée de Ga'iga' (فعيفة). Les anciens propriétaires abandonnèrent généreusement aux nouveaux immigrants, du reste peu redoutables dès le principe, cette belle portion de leurs montagnes, furent pour eux des frères et leur vinrent en aide chaque fois qu'un secours fut nécessaire. Mais bientôt, les ravins de Ga'iga' se trouvèrent trop étroits pour contenir les Bouazid, dont les villages se multipliaient chaque jour. En effet, de broussailles en broussailles, de rochers en rochers, ils s'étaient approprié une large part du territoire de leurs bienfaiteurs. Ils occupèrent successivement les collines de Bou Trifls, de Tis el-Ouïn, Tast'ara, تاسطارة, H'aci el-'Oud, حسي العود, D'aya, ضاية, K'ot'aya, فطاية, et s'étendirent jusqu'à l'oued Hadjya, près de Charef. Partout où ils réussissaient à s'établir, ils élevaient des maisons pour consacrer leur prise de possession. Alors, devant ces rapides envahissements, l'inquiétude entra dans le cœur des Sahari, qui, déjà, n'avaient pas vu, sans une secrète jalousie, cette petite tribu prospérer et s'enrichir à leurs côtés. Des disputes, des querelles journalières, présages de sanglants conflits, firent naître une haine qui grandit avec la puissance des Bouazid. Un long cri de guerre partit de tous les rochers à la fois. Le premier combat se livra à H'aci en-

Neguib (النسيب حسي) puits du pic, du mallure de Numidie), à l'entrée sud de la vallée de Ga'iga'. De part et d'autre, l'acharnement fut extrême, car il fallait que l'une des deux tribus quittât le pays. Soixante-six Sahari furent tués ; mais, bien que la perte fût moindre chez les Bouazid, puisqu'elle n'atteignait pas le chiffre de 40, les Sahari restaient cependant maîtres du terrain. A la suite d'autres rencontres non moins terribles, les Bouazid, toujours défaits, toujours vaincus, se retirèrent vers les contrées de l'Est, en pleurant ces riches montagnes, où ils laissaient de nombreuses traces de leur résidence, telles que débris de constructions, ruines de villages et la Coupole (*goubba*) de leur ancêtre Sidi bou Zid. Ils n'habitèrent que pendant cinq ou six ans le djebel Mechentel et y furent connus sous le nom de Oulad Sidi Soliman ben Youb, petit-fils de Sidi bou Zid. Les Merazig, seulement, devenus *Khoddam* (serviteurs) de Sidi Soliman, obtinrent grâce devant les vainqueurs, malgré leur défection et en raison de leur presque confraternité d'origine avec les Sahari. Cette tribu, qui descend de Merzoug, nègre de Aliya ben Ali, est aujourd'hui disséminée dans le Tel. Les autres membres qui n'ont pas voulu abandonner le djebel Mechentel, où ils possèdent leurs terrains de labour, se réunirent sous le nom de Traifa, aux Oulad Abd-el-Kader, lorsque les Oulad Naïl s'abattirent sur le pays. La tombe de Merzoug est à côté de la Goubba de Sidi Soliman Moul et-Trifiya, au N. E. de Aïn Ourrou et tout près de la grande route.

Les Oulad Sidi bou-Zid, dont les tribus se sont répandues sur toute la surface de la terre, ont pour souche Sidi bou Zid ech-Cherif. Cet homme illustre qui jouit à si juste titre, chez tous les musulmans, d'une haute renommée comme taleb et comme marabout allié à la famille de Sidi Abd-el-Kader el-Djilani, avait le teint vivement coloré de rouge ; ses deux sourcils ne formaient qu'une seule ligne épaisse à la base du front ; une barbe noire bien fournie encadrait son visage d'une beauté resplendissante. Au-dessus des yeux, il avait une large cicatrice provenant d'un coup de pied de cheval reçu pendant sa jeunesse.

Il naquit dans le Djebel Amour, à Aïn el-Biod'. Dieu commençait à peine à répandre sur lui ses grâces, que déjà quelques habitants de cette contrée, méconnaissant ses rapports avec la Divinité, se révoltèrent un jour contre lui, parcequ'il voulait les faire rentrer dans le sentier de la vertu, et résolurent de le mettre à mort. Le saint n'eut qu'à souffler sur ces hommes pervers pour les réduire tous en poussière au nombre de quarante cavaliers. Sidi Bouzid,

prenant ensuite la forme d'un aigle, quitta ce pays et se rendit à el-Hamel (هامل), où il laissa une descendance, puis à Madjen (ماجِن). Il créa dans cette plaine les Oulad Mor'ran (مغرّان). Le gouvernement algérien, que le pouvoir de cet homme inquiétait, le fit jeter dans un bûcher ardent. Du milieu des flammes, le marabout leur cria : « Votre feu est bien froid ! Augmentez-en donc la chaleur ! » Et il sortit sans aucune blessure de la fournaise, ce qui devait suffire pour convaincre tout le monde de sa sainteté ; mais ses ennemis, aveuglés par la colère, essayèrent d'un autre élément et le précipitèrent dans la mer. Cette nouvelle épreuve fut une nouvelle victoire ! En disparaissant aux yeux étonnés de ses bourreaux, il leur lança cette malédiction : « Malheur à vous ! je vois la honte et le mépris des nations s'avancer de votre côté pour vous couvrir de leurs sombres voiles. »

Afin de ne pas allonger cette digression sur Sidi bou Zid, je donnerai, en parlant des Cheurfa, la nomenclature des tribus fondées par ce grand marabout.

Après la fuite des Bouazid, les Sahari purent librement s'étendre dans le Djebel Mechentel, depuis Ain Hali'la à l'Est et l'oued H'adjya à l'Ouest, jusque dans le pàté de montagnes appelé *Djebel beni Yagoub* et situé entre Charef, Zenina, Ta'd'mit et Amar. L'oued H'adjya fut toujours la ligne de démarcation qui les sépara des inoffensifs Oulad Sidi Abd-el-Aziz ech-Charef ou A'baziz Charef.

Les Oulad bou Aïcha ou Bouaïche, qui campaient alors à el-Atgan (عتقان) à l'est de l'oued Medjdel, sentant que leur séjour près des Sah'ari deviendrait bientôt impossible, songèrent à les déloger de leurs montagnes, d'où ils menaçaient tous leurs voisins. Dès qu'ils connurent cette intention, les Sahari, enorgueillis par leurs précédentes victoires, allèrent chercher ces nouveaux ennemis sur leur propre territoire. Les deux tribus se rencontrèrent sur les bords de l'oued Medjdel. Dès le premier choc, 71 Bouaïche furent tués ; les Saha'ri eurent à déplorer la mort de 67 de leurs meilleurs combattants, tant cavaliers que fantassins. Les Bouaïche se réfugièrent dans leurs tentes, d'où les Sah'ari n'osèrent entreprendre de les chasser, car leur victoire leur avait presque autant coûté qu'une défaite.

Cette sanglante affaire n'enleva pas aux Bouaïche l'espoir d'éligner du pays leurs terribles adversaires. Ils rentrèrent même à l'improviste en possession d'une partie des terres conquises sur eux précédemment, et se glissèrent le long de la vallée Ga'iga'. Les Sahari se réunirent aussitôt pour s'opposer à cette nouvelle inva-

sion. La mêlée fut épouvantable, les goums engagés étant pleins de valeur et d'audace. Déjà, des deux côtés, le nombre des morts était égal ; mais la victoire, par suite de meilleures dispositions, penchait plutôt vers les Bouaïche.

En ce temps-là vivait parmi les Sahari, un marabout, un de ces Ouali (saint) qui, semblables à la reine des astres, notre flambeau nocturne, sont parfois envoyés par Dieu sur la terre pour diriger les hommes dans le chemin de la vérité que d'épaisses ténèbres dérobaient jusque là à leurs regards. Le nom de ce saint, si célèbre dans le Sud, était Mohammed ben Aliya. Son apparition subite au sommet d'un rocher, devait changer le résultat du combat, dont l'issue cependant ne semblait plus douteuse. A sa vue, les deux partis s'arrêtent saisis d'un saint respect ; les armes s'échappent des mains tremblantes : les prières, les invocations, succèdent spontanément au bruit des armes ; chacun lui demande, prosterné la face contre terre, de décider la victoire en sa faveur. Le Marabout, qui appartenait aux Sahari par sa mère Mariem bent Rah'al et aux Bouaïche par sa nourrice Aliya, fut un instant très-embarrassé ; car chaque soldat des deux armées, oubliant l'acharnement de la lutte, implorait son secours avec une foi égale. Mais, saisissant l'occasion avec infiniment d'à-propos et de bon sens, un meddah (chantre) inspiré, se mit à chanter dans les rangs des Sahari un hymne en son honneur. Cet hommage le flatta et fixa ses irrésolutions. S'adressant alors aux Sahari, il leur cria en levant son doigt dans la direction du Sud : Amenez-moi ces créatures de Dieu qui passent là-bas, ces sept enfants de Sidi Nail, de la tribu des Ouled Fereudj, de la fraction des Oulad Zer'iliche, et vous sortirez vainqueurs du combat par la permission de Dieu. Il n'avait pas fini de parler que déjà l'on voyait sept hommes, sept géants s'élancer à la tête des Sahari.

Les Bouaïche, dont le centre était à Besbassa (بسباسة), s'étendaient jusqu'à la D'aiat el-A'd'ed' (ضاية العتص) et à el-A'na-ter (عناتر) ; les Sahari, rangés le long des berges de l'Oued Mouilah', s'appuyaient à Khaldjan (خالجان) et Gandouza (فندوزة), au sud du Téniet Ga'iga'. Les deux armées se mesurant de l'œil, s'examinent un instant avec une rage silencieuse ; l'envie et la haine furieuse gonflent tous les cœurs. Alors, les deux troupes se rueut l'une sur l'autre, chacun cherchant à surprendre son adversaire, à l'attaquer corps à corps. Les sept guerriers des Oulad

Zer'ilich marchaient en avant des Sahari et les rangs opposés s'ouvrent sous leurs coups, qui sèment la mort partout où ils atteignent, et laissent après eux le désordre et l'épouvante.

Les ennemis de la tribu du Marabout semblaient un champ de blé fauché par de vigoureux moissonneurs; leurs cadavres entassés témoignaient de l'immense carnage. A l'aspect des ravages faits dans leur goun, voyant la victoire échapper de leurs mains, mais espérant encore la ressaisir, les Bouaïche, d'un commun accord, se ramassèrent et accablèrent sous leurs efforts les auteurs de cette désolation. Les Sahari profitant du répit qu'ils leur accordaient ainsi, les enveloppèrent rapidement et les eurent bientôt mis en fuite. Mais les sept héros avaient succombé sous les efforts réunis des Bouaïche; ils tombèrent et la terre les engloutit d'elle-même dès l'instant de leur mort. L'endroit où ils ont ainsi disparu prit le nom de el-Amouâgueuf. Leurs tombeaux rappelleront toujours à la postérité ce combat acharné et la victoire des Sahari due à leur valeur et aux mérites de Sidi Mohammed ben Aliya. Les Bouaïche perdirent dans cette bataille cent hommes parmi lesquels il faut compter un chien noir, et les Sahari 63 combattants.

Les Bouaïche, pour éviter un plus grand désastre, se retirèrent précipitamment sur l'Oued es-S'ouf (وادی الصوف), près du Djebel Drouiya. Les Sahari se lancèrent à leur poursuite par petits pelotons; puis, la nuit étant arrivée, ils se rassemblèrent dans les ravins de l'Oued er-Rou' (وادی الروع), afin de mieux les surprendre dès les premières lueurs du jour, et de les anéantir jusqu'au dernier. Les Bouaïche, qui avaient quitté imprudemment la forte position qu'ils avaient prise sur les crêtes des montagnes, furent rejoints à Reguiguissa (رغيفيسة), entre les bancs de sable du Zar'ez et la montagne. De nouveau vaincus, ils reprirent la route des montagnes et ne se reposèrent qu'à Fort'assa (برطاسة), à l'ouest de l'Oued Meleh'. Leurs implacables ennemis établirent leur camp à A'in Ma'bed (عين معبد), près de Zemila, (aujourd'hui poste), à l'est de l'Oued Meleh'. Les berges élevées de cette rivière rendirent toute nouvelle lutte impossible pour ce jour-là. Les Bouaïche, toujours courant, se dirigèrent le lendemain matin, sur le Djebel bou Zer'ba (جبل زغبة), à l'ouest du Ks'ar Charef. Les Sahari, pour faire croire à toute cessation de poursuite de leur part, les laissèrent prendre une avance considérable; puis,

à la tombée de la nuit, ils se mirent de nouveau en marche et, au lever de l'aurore, surprirent les Bouaïche dans le désordre d'un lever de camp et leur tuèrent un nombre d'hommes si considérable que les traditions n'ont jamais pu le préciser. Mais parmi les morts se trouvaient leurs deux plus intrépides chefs, Deur'man et Bou Ziza (دغمان وأبرزية). Toutefois, la victoire fut chèrement achetée par les Sahari, dont beaucoup ne devaient plus revoir leurs tentes. Le bruit fut immense. Le sang avait arrosé une étendue considérable de terrain; les morts se pressaient les uns contre les autres : à chaque rocher, à chaque buisson, était accroché un lambeau sanglant. Les Bouaïche, atterrés, abandonnèrent pour jamais le pays et s'enfuirent dans le cercle de Bou R'ar (Boghar).

Avant que le sort des armes ou plutôt la volonté de Sidi Mohammed ben Aliya, secondée par le Très-Haut, eût forcé les Bouaïche à s'exiler du Zar'ez, cette tribu venait parfois camper dans les environs de Aïn Tiss el-Ouin (عين تيس الوين) 28 kilomètres est de Djelfa), pour s'y donner les émotions de la chasse au faucon. Un jour, plusieurs jeunes gens de leurs plus grandes tentes, après avoir inutilement cherché quelque gibier dans la plaine de Ma'lba, revenaient fatigués, le visage plein de tristesse et de dépit, lorsqu'ils rencontrèrent sur leur route une pauvre femme des Sahari, dont le petit enfant dormait paisiblement sur ses genoux. Une idée affreuse s'empara de l'esprit de l'un des chasseurs : puisque, dit-il à ses compagnons, la chasse ne nous a pas été favorable, donnons cet enfant de nos ennemis en pâture à nos faucons. Aussitôt, les chaperons furent arrachés des yeux des oiseaux sanguinaires, qui, poussés par la faim, excités par la voix de leurs maîtres, se précipitèrent avec féroce sur l'enfant, lui crevèrent les yeux d'abord et le mangèrent ensuite avidement, malgré les cris de désespoir de sa mère retenue par les jeunes gens. Dès que le père, appelé Ben Meleh', apprit la douloureuse nouvelle, il courut en pleurant, en se déchirant le visage, chez Sidi ben Aliya se prosterna à ses genoux, lui détailla le crime et demanda vengeance. Le marabout se rendit en toute hâte chez les Bouaïche, leur fit de violents reproches : « Ne redoutez-vous donc pas la colère de Dieu, leur dit-il ? Ne craignez-vous donc pas les châtements de cette vie et ceux de l'autre aussi ? Sont-ce des créatures humaines ou bien des bêtes féroces qui se rendent coupables de pareils crimes ? » Les Bouaïche, après l'avoir écouté en silence, lui répondirent en le

raillant : « As-tu quelque chose de plus intéressant à nous raconter ? » Et ils se détournèrent de lui en riant avec mépris et en l'insultant. « Puisque, leur cria le saint, vous êtes des impies qui ne pouvez rester en paix dans ce pays, par la volonté de Dieu vous vous retirerez à Teguenssa (تغنسة cercle de Boghar), et votre postérité ne se composera plus que de femmes. » Cette malédiction, digne récompense de leur outrage, ne tarda pas à s'accomplir. Nous avons vu les guerriers les plus renommés des Bouaïche perdre peu à peu la vie dans de sanglants combats : ils furent chassés du pays, et leur orgueilleuse tribu, encore aujourd'hui représentée seulement par des femmes, n'osa plus de longtemps se montrer dans le Zar'ez et lui découvrir sa honte et sa jactance abattue.

Les Sahari demeurèrent enfin seuls propriétaires du Djebel Mechentel qu'ils avaient définitivement conquis par de nombreuses et cruelles victoires. Ces montagnes prirent dès-lors le nom de Djebel Sahari.

Franchissant, sans hésiter, les époques antédiluviennes, ils font orgueilleusement remonter leur arbre généalogique jusqu'à Adam, ne se doutant pas que beaucoup d'autres peuples réclament la même origine.

Leurs pères, dans la suite des âges, alliés aux Pharaons d'Égypte, jouissaient, en cette qualité, d'une haute influence à la cour de ces princes. La magie, l'art divinatoire, les sciences hermétiques, cabalistiques et autres, n'avaient aucun secret pour eux ; aussi, cette famille, déjà puissante de la force qu'ont tous les grands de la terre, s'était elle, en outre, rendue célèbre et redoutable dans tout l'univers, par le pouvoir occulte dont elle disposait. Un jour, on ne sait pour quel motif, elle voulut essayer sa puissance surnaturelle sur la personne auguste d'un Pharaon : le roi, effectivement, fut ensorcelé (sah'ar سحر) ; mais cette race malfaisante fut contrainte de sortir du pays et de chercher un asile dans le Magreb, où ils furent désignés sous le nom de *Sah'ari* ou sorciers.

Leurs quatorze tribus, dont chacune est assez populeuse pour se faire respecter d'un voisin trop entreprenant, ont pris naissance dans le Djebel Mechentel. Ce sont d'abord les Oulad Khelif (dans le cercle de Tiaret) séparés de leurs autres frères, bien longtemps avant les guerres dont j'ai ébauché le récit. Sept de ces tribus descendent du même ancêtre, Atiya ben Ali ben Otman ; ce sont : les O. Sidi Younès, les O. Rached, les O. Yahya, les O. Yagoub, les O. Saad, les O. Younes, les Reddada. La réunion de ces fractions forme la tribu appelée Sahari el-Ataïa c'est-à-dire, les Ataïa ou enfants de A'tiya.

Quelques personnes inspirées d'un esprit de calomnie prétendent que la dénomination de *A'taïa* est toute dérisoire et leur aurait été appliquée lorsque, réduits aux abois par les Oulad Nail, ils en furent réduits à ne pas pouvoir *donner* le plus faible impôt aux Turcs. C'est alors qu'on les appela *donneurs* par antiphrase.

Les sept autres tribus ont pour père, Ali : Ce sont les O. Ma'iyen, les O. Ibrahim, les O. Bedran, les O. Khamk'an, les O. Bou Aziz, les O. Eumara et les O. Khelif cités plus haut.

Les Sahari depuis longtemps voyaient paisiblement pâturer et s'accroître leurs troupeaux, grandir leurs enfants, lorsque la destinée leur décréta de nouveaux combats qui devaient les désorganiser entièrement.

Quatre tribus du Sahara, envieuses de leur bien-être, acheté par tant de sang répandu, prirent les armes pour leur disputer la possession de ces montagnes aux luxuriants pâturages. C'étaient les el-Arba', les Selmya, les Haouamed et les Oulad Mad'i. Ces tribus pillardes profitèrent de l'absence de Sidi Mohammed ben Aliya, alors en voyage chez les beni Mzab, pour venir les attaquer. Un Goual (chantre), épouvanté du bruit des armes, s'écria : « Alors qu'était parmi nous, ô Sahari, un homme, le seigneur de notre temps, le Dieu très-haut remplissait votre territoire de ses biens abondants ; une plantureuse culture verdissait la terre et la jaunissait au temps de la moisson, ô Beni Yagoub. Après toi, ô Sidi ben Aliya, les hommes de nos tentes se sont regardés tout irrésolus, car les grands chefs qui nous menaient à la victoire n'étaient plus ; après toi, la nezla (fraction nomade) n'a plus osé quitter la colline où elle campait. Nos ennemis se sont rassemblés de tous les points du monde. Les el-Arba réunis aux Oulad Mad'i, les H'aouamed aux Selmya, nous ont entourés avec un goum plus nombreux que les grains de sable de la Nebka (dunes) du Zar'ez.

Les alliés dépêchèrent aux Sahari un *mia'd* ou députation, portant comme première condition de la paix, qu'il leur fallait quitter les montagnes s'ils ne voulaient y être exterminés. Les A'taïa refusèrent de prêter l'oreille aux insolentes paroles des envoyés. Leurs frères, que l'aspect des forces innombrables qui les enveloppaient rendait plus prudents, conseillèrent vainement de se soumettre en payant aux quatre tribus la R'efara ou Djezia, impôt par tente (غبارة أو جزية). Mais voyant que leur obstination ne pouvait plier devant les circonstances, ils les engagèrent, en dernier lieu, à se prêter à des pourparlers pour gagner du temps et dans l'espoir qu'un événement fortuit ne tarderait pas à désunir un si grand assemblage de troupes. Tout fut inutile,

les Sahari ben Aliya ne pouvaient se résoudre à entendre prononcer le mot de soumission. « Nous préférons, dirent-ils, émigrer et aller dans d'autres contrées chercher le bonheur et la tranquillité. Quant à vous, puisque vous êtes sans courage, laissez-nous ou joignez-vous à nos ennemis. » Cependant, comme résister à cet amas de forces, était une chose impossible, les Ataïa abandonnèrent les montagnes. Les el-Arba et leurs auxiliaires les poursuivirent, les atteignirent près de l'endroit appelé depuis lors Faidjat el-Merahil (chemin de crête des fuyards), au Nord du Senn el-Lebba. Les Sahari, cernés de toutes parts, essayèrent, par une vigoureuse défense, de retarder une défaite que leur petit nombre rendait évidente : ils garnirent toutes les hauteurs environnantes ; s'assurèrent que tous les passages étaient fermés, et attendirent avec fermeté l'attaque de leurs ennemis. Ce combat devait surpasser par sa fureur opiniâtre tous ceux qui avaient été livrés jusqu'à ce jour. La bataille s'engagea. Les Sahari, selon leur habitude, combattirent vaillamment ; chacun d'eux avait choisi plusieurs adversaires. Qu'allait devenir cette poignée de héros qui avait encore à protéger ses femmes, ses enfants, ses troupeaux ? Ils furent vaincus, malgré tous les prodiges de valeur qu'accomplirent en ce jour là, Mahdi, Abra, Messa'oud, R'erbi, Djenna ; ils furent mis en complète déroute. Ce combat, livré un jour d'hiver, jour de pluie et de neige, est resté tristement célèbre chez les Sahari qui, aujourd'hui encore, ne passent jamais en cet endroit sans se rappeler la sanglante destruction de leurs meilleurs guerriers, et ces paroles du poète : « Les el-Arba, les Selmya, les H'aouamed et les Oulad Mad'i, aux effroyables bataillons, sont venus nous porter un défi, défi que leur nombre rendait lâche, ô ben Yagoub ; nous avons voulu leur donner la R'efara, mais les Ataïa ont pleuré de colère devant cet affront ; alors un combat eut lieu, combat terrible, acharné, dans lequel, votre postérité s'en souviendra, ô Sahari, nos jeunes gens, pleins d'effroi, devinrent subitement des hommes à barbe blanche, combat qui devait effacer votre nom d'entre les noms des tribus de Dieu. Les Sahari franchirent le Bou D'ehir (بر طهير), à l'ouest de l'oued Meleh', suivirent cette rivière dans la direction du nord, et parvinrent à la nuit tombante dans les sables du Zar'ez, près de Mesran. Lorsque Dieu eut permis au matin de se lever, ils aperçurent les alliés qui se précipitaient sur eux avec furie. Les Sahari, évitant ce nouveau choc avec adresse, s'enfuirent rapidement et ne furent en sécurité que sur les roches abruptes du Djebel Khider (Guelt es-Set'el). Mais, la joie de ces victoires si promptes

et si faciles fit oublier toute circonspection aux tribus, et leur inspira une confiance funeste. Arrivées au pied du Djebel Khider, ne pouvant croire à un retour offensif de la part des Sabari, elles se séparèrent ; chacune d'elles choisit un campement ; elles ne formèrent plus ainsi une masse aussi lourde. Les Sahari devinèrent cette faute aux feux allumés à de grandes distances les uns des autres. Ils attendirent patiemment le milieu de la nuit et alors, avec de grands cris, tombèrent comme un ouragan de poussière sur leurs ennemis, attaquèrent chaque tribu séparément et, sans leur donner le temps de se secourir, les eurent écrasés en un instant. Les el-Arba, frappés de stupeur, essayèrent vainement de résister ; ils rencontrèrent partout les Sahari : l'épouvante bientôt fut si grande, que ces quatre armées, la veille si formidables, ne songèrent plus qu'à échapper le moins périlleusement possible à la vengeance des vainqueurs. Les el-Arba se réfugièrent dans le Sahara, les Selmya dans les Ziban, les H'aouamed et les Oulad Madi dans la Hodna, après avoir occupé le Meh'aguen (au Sud de Bouçada), où les Oulad Nail s'étaient établis pendant leur absence. Cette victoire inespérée ne coûta que 30 hommes aux Sahari. Ils firent un butin si considérable que Dieu seul en connut la valeur.

Sidi Mohammed ben Aliya vivait au milieu des Sabari, dans la pauvreté, mais, riche des bénédictions du ciel et des bienfaits qu'il répandait autour de lui. Il rechercha en mariage la fille de ben H'arag des Oulad Rached, homme aux goûts somptueux, puissant, plein de fierté et l'un des principaux chefs de la tribu. Ben H'arag, étonné de sa demande, le regarda dédaigneusement, en disant : « Entendez-vous, ô Sahari, l'outrage que me fait cet homme ? n'a-t-il pas l'audace de vouloir épouser ma fille ? Il oublie, sans doute, la distance du Seigneur à l'esclave ! J'aimerais cent fois mieux la jeter aux pieds de mon nègre Farah', plus digne que lui de la posséder ! » Et il se détourna de lui, en riant avec les Sabari des prétentions ridicules de l'homme de Dieu.

A ce refus offensant, Sidi ben Aliya leva son doigt menaçant contre les Sahari et leur cria d'une voix entendue de tout le Guebla (sud) : « Malheur à vous ! les Oulad Nail m'achèteront la faveur que vous n'avez pas voulu m'accorder. Que la malédiction du ciel s'appesantisse de tout son poids sur vous ! » L'un des Oulad Nail, nommé Kord el-Ouad (caillou de la rivière), qui donne son nom à une fraction des Oulad Saad ben Salem, apprit l'anathème et vint de la part de ses frères lui offrir vingt brebis tachées de noir, un taureau

blanc, sa fille, plus belle qu'une houri portée dans un magnifique Djah'fa (جاجة palanquin), et divers autres présents, qui pouvaient être agréables au marabout. Celui-ci, plein de reconnaissance, s'écria :
« A vous, enfant de Sidi Nail, à vous les richesses et les biens de
» ce monde, à vous les nombreux troupeaux, les chameaux, les récoltes
» et le succès des armes : vous pèserez sur le cou des Sahari plus
» lourdement que le joug ne pèse sur le cou des taureaux. Quant
» à vous, Sahari, la pauvreté, les humiliations, les défaites, la sou-
» mission, seront votre partage. »

En effet, le jour ne devait pas tarder à se lever où les Sahari ne cesseraient d'être abreuvés de vexations, d'exactions journalières par les Oulad Nail qui ne laissèrent jamais passer l'occasion de les *manger*, pour nous servir de l'énergique et significative métaphore arabe.

ARNAUD

Interprète militaire.



ÉPIGRAPHIE NUMIDIQUE.

Nous devons à notre nouveau secrétaire, M. Cherbonneau, directeur du collège impérial arabe-français, la connaissance d'une grande quantité d'inscriptions romaines inédites, provenant de l'ancienne Numidie, et dûes à ses recherches personnelles ou aux nombreuses communications qui, dans la province de Constantine, convergeaient naturellement vers lui, comme vers le représentant le plus actif et le plus compétent de la science archéologique dans l'Algérie Orientale.

Nous avons déjà inséré quelques-unes de ces inscriptions ; les autres continueront de paraître, dans ce numéro et les suivants, avec les noms des auteurs des copies. Quant aux traductions et commentaires dont nous avons cru devoir accompagner certaines d'entre-elles, ils sont notre œuvre particulière et nous en assumons l'entière responsabilité.

A. BERBRUGGER.

1° *Inscriptions du cercle d'Aïn-Beïda*, copiées par M. Darras, capitaine du génie.

N° 1.

A Oum el-Bougui :

D. M. S. SALVSTIVS C
AIVS VIXIT ANIS LX
TVRANIA FORTVN
VIXIT ANIS LXX

N° 2.

IVLIVS AN
ESTIVS VIX
ANIS

Rien n'indique dans la copie si l'âge du défunt a été effacé par le temps ou s'il n'avait pas encore été gravé sur l'épithaphe, comme

il y en a des exemples fréquents chez les anciens, qui se faisaient des tombeaux de leur vivant.

N° 3.
M. VLPIVS
SATVRNIN
VS VIX HNIS
LXV

Il faut lire ANNIS à la fin de la 3^e ligne : la forme particulière du sigle représentant les lettres A, N aura induit le copiste en erreur.

N° 4.
CANINILA
NV ARI VI
XIT ANO
S LXXV

On remarque un cœur en tête de la première ligne et un autre à la fin de la dernière. Au-dessous de l'épithaphe, palme placée horizontalement et retombant en manière de guirlande.

N° 5.
A Mrigueb-Tala :
D. M. S.
Q. S. PRIMVS VA XX

Si, comme on pourrait le croire, Q et S sont ici les abréviations de *Quintus* et de *Sextus*, cela semble contredire la règle suivie ordinairement par les anciens dans l'emploi des noms de nombre ordinaux comme noms propres. L'ordre chronologique de naissance des frères en était la base : ainsi, un *premier né* s'appelait *primus*, le *puîné*, *secundus*, et ainsi de suite. Mais, ici, comment s'expliquer ce *primus*, qui serait en même temps *quintus* et *sextus* ? On ne peut s'en tirer qu'en admettant que *sextus* était devenu le nom de la famille et *primus* le cognomen ou surnom d'une de ses branches. Dès lors, il ne reste plus que le prénom *Quintus* qui exprime, selon la règle ci-dessus, que le défunt était le *cinquième* des enfants mâles de son père.

N° 6.
INNOCENTIAE
Q. PETIC NVMI
DI

Nous appelons l'attention du lecteur sur cette dédicace : « à l'innocence de Quintus Peticus Numidius. »

N° 7.

Trouvé dans le jardin de la cure d'Aïn-Beida, en 1861.

DI M. S
EVOCATATLA
MATRI VLXII
L PIVS VMPP
P C T

Au-dessus de cette épitaphe — dont les deux dernières lignes sont d'une lecture incertaine — on remarque un grand croissant placé horizontalement, les pointes en l'air.

La forme des lettres T et R est remarquable en ce que leur verticale ou montant se prolonge au-dessous de la ligne d'écriture en se recourbant vers la gauche.

N° 8.

Trouvé en octobre 1862, dans le jardin de la cure d'Aïn-Beida.

OISMMEVSoy
QENI V. M. LIX
PIVS V...

Nous proposons — sous toutes réserves — de lire ici : *Diis manibus Ougeni vix. an. LIX Pius V. ...*

Au-dessus de cette épitaphe problématique, est un cadre dans lequel se trouve le tableau que voici :

Personnage debout sur une construction qui ressemble fort à une tombe. Il a les jambes écartées, la tête nue et au bout de ses bras, étendus horizontalement dans l'attitude de la prière, sont, à droite, un objet rond qui pourrait être un pain, par exemple ; à gauche, un chapeau à larges bords et à forme pointue, plus un long bâton sur lequel s'appuie la main de ce côté.

Ce n'est pas trop abuser de la symbolique, il nous semble, que de voir ici une allusion au grand voyage de l'homme dans l'éternité. En tous cas, c'était bien un sujet propre à figurer au-dessus d'une épitaphe.

N° 9.

A Enchir (1) *Taoura* (l'ancienne Thagura), près d'un temple crénélé.

PRO BEATITVDINE FELICIVM TEMPORVM DN FL IOVIANI
CLODIO OCTAVIANO VC PROCONSVLE PN VLPIVS FAVEN-
TINVS P

Très-belle dédicace gravée dans un cadre sur une pierre longue de 1 m. 60 c. Elle est d'autant plus précieuse que les monuments épigraphiques de Jovien sont fort rares, ce prince n'ayant régné que sept mois et vingt jours. En voici le texte développé : « Pro beatitudine felicium temporum domini nostri Flavii Joviani, Clodio Octaviano, viro clarissimo, proconsule; praeses Numidiae, Ulpius Faventinus, posuit, » — soit : A cause du bonheur des temps prospères de notre seigneur Flavius Jovianus, et sous Clodius Octavianus, personnage clarissime, proconsul, le gouverneur de la Numidie, Ulpius Faventinus, a posé (cette pierre dédicatoire).

Jovien, à qui cette épigraphe est adressée, avait été proclamé empereur par les troupes, le lendemain de la mort de Julien, arrivée le 26 juin 363. Il mourut le 16 ou 17 du mois de février de l'année suivante.

Octavianus, dont notre épigraphe nous donne le prénom *Clodius*, demeuré inconnu à Morcelli, Lebeau, etc., avait été fait proconsul d'Afrique en 363 par l'Empereur Julien. Il vivait encore en 371, époque où il encourut la disgrâce du farouche Valentinien. L'histoire ne nous apprend pas ce qui en advint, quant à lui ; mais elle raconte qu'un prêtre chrétien, chez qui il se tenait caché, n'ayant pas voulu le décéler, eut la tête tranchée à Sirmium (V. LEBEAU, *Hist. du Bas-Emp.* 3, 419).

Des données chronologiques qui précèdent, il résulte que notre épigraphe remonte très-probablement à l'année 363 et ne peut point, en tous cas, descendre plus bas que 364.

N° 10.

Près d'*Ain-Guettar* (smala de Souk-Abras).

NVMINI

(1) Ce mot *Enchir* est appliqué dans l'Est de l'Algérie et en Tunisie aux ruines romaines. Il équivaut au mot *Kherba* qui est généralement employé dans le centre et dans l'Ouest de notre Colonie.

Ce mot *Numini*, gravé en caractères de très-grandes dimensions, est placé entre deux chrismes, ou monogrammes du Christ, flanqués de l'alpha et de l'oméga, le tout formant une inscription complète. Cette dédicace à la Divinité de Jésus-Christ n'a pas besoin de commentaire.

N° 11.

Nous ne mentionnerons que pour mémoire l'épigraphie *Ociae Spiculæ Caecilianus Maritus fecit*, placée sous ce numéro, attendu qu'elle a déjà été publiée dans notre *Revue*, numéro d'avril 1857 (v. tome 1^{er}, p. 260).

N° 12.

Stèle funéraire, sans épigraphie. Dans un cadre surmonté d'un fronton triangulaire, lit placé en avant d'un rideau et sur lequel une femme — à en juger par la coiffure — est couchée, la tête appuyée sur le bras gauche, sous une couverture assez rabattue pour que le torse, entièrement nu, soit visible jusqu'au dessous des seins. Entre le lit et le rideau, dans l'angle de gauche, un jeune homme, qui n'est pas plus vêtu que l'autre personnage, semble contempler les nudités dont nous venons de parler. Sur le haut du rideau, deux oiseaux sont perchés. Si la forme de cette stèle n'annonçait pas une destination funéraire, le sujet que nous venons d'expliquer semblerait plutôt une scène érotique. Au reste, nous nous sommes servi à dessein d'expressions dubitatives dans nos explications, car le croquis d'après lequel nous les hasardons n'est pas assez précis et arrêté pour que l'on puisse parler plus affirmativement. Ajoutons, que ce défaut vient probablement de l'original lui-même.

N° 13.

A Timphas :

IVNONI

...ADIAB PARTH MAXI...

...ADRIANI ABNEP DIV...

...PTI MAX BRIT MAX...

RESPVBL T...

N° 14.

MINERVAE

.. ITI MAX E II DIVI M...

.....

Ces fragments de dédicaces à Junon et à Minerve paraissent désigner Septime Sévère ou ses fils Caracalla et Geta.

N° 15.

A Khenchela :
FL. AVIDIA
VIXIT
ANNIS XXXX
VSSVIS
AMNIBVS HIC
SITVS EST
TTL

Il semble que l'on doive lire ici : « Flavia Avidia vixit annis »
» quadraginta. Viva sibi suis omnibus (fecit). Hic situs (pour *sita*)
» est, (sit) tibi terra levis. »

Quoi qu'il en soit de notre conjecture, il subsiste toujours un désaccord grammatical entre le nom *féminin* de la défunte et le participe *masculin* situs.

N° 16.

...AVG
TVIBIV
MITIS
V L

Ce fragment d'une inscription votive ne nous donne pas le nom de la divinité à laquelle elle était adressée. Mais les lettres finales V L (*votum libens* ou *libenter*....) caractérisent suffisamment un *ex-voto*.

N° 47.

D M S
GEMINIL
QVINTA VIXIT
ANNIS LV FLAVIVS
....TVS M FECIT

Epigraphe faite par Flavius ... tus à sa femme, Geminila Quinta, qui a vécu 55 ans.

N° 18.

CLA FOR
VNA TA V
L S ANIS XXXII

Épithaphe de Claudia Fortunata qui a vécu 32 ans

N° 19.

CLAVDIA
ETPIS
VIXIT ANNI
S LXXV

Épithaphe de Claudia Etpis qui a vécu 75 ans.

N° 20.

D M S
VALERIA SA
TVRNINA VIXIT
ANNIS LX

Épithaphe de Valeria Saturnina qui a vécu 60 ans.

Il y a un cœur entre le mot *annis* et le chiffre de l'âge de la défunte.

N° 21.

MOLIMEN
TVM SAPIDI
FECIT VXOR IL
LIVS VIXIT ANN
IS LI

Cette épithaphe paraît devoir se rétablir ainsi :

« Monumentum Sapidi. Fecit uxor illius. Vixit annis quinquaginta uno. » Monument fait à Sapidus par son épouse ; il a vécu 51 ans.

Sapidus est un nom d'esclave. L'infime position sociale du mari explique l'incorrection de l'épithaphe où le nom même de la femme qui élève le monument se trouve omis. Elle n'avait sans doute pas beaucoup d'argent à donner au lapicide, et celui-ci a été aussi avare de lettres et de grammaire qu'elle de deniers.

N° 22.

PRO SPLENDORE FELICIVM SAECVLO.....
LENTINI ET VALENTIS SEM....AV...
NATA VE MVI MASCVL.....A...
NDAMENTIS CONSTRVXIT
CEIONIVS CECINA ALBINVS
...EXFASCALIS PROVINCIE N....

Cette dédicace est faite « à l'occasion de la splendeur des siècles » heureux de nos Seigneurs Valentinien et Valens toujours augustes : » Les souverains régnants sont invariablement augustes dans le style dédicatoire, et leur époque est toujours pleine de splendeur ! Ce n'est donc pas là ce qui rend notre épigraphe remarquable, mais bien la mention du municpe de *Macula* qui a élevé le monument dont il s'agit ici ; c'est aussi la mention de *Ceionius Cecina Albinus* et son titre de *sexfascalis*, qui, pour la quatrième ou cinquième fois, apparaît dans l'épigraphie romaine. Voir le tome 6 de cette *Revue*, à la page 319, et, surtout, l'*Annuaire* de la Société archéologique de Constantine, volume de 1858-1859, à la page 177.

La mention de *Macula* sur cette dédicace, confirme une synonymie déjà acquise et d'après laquelle les ruines de *Khenchela* sont celles de ce municpe.

On a découvert, jadis, à Timgad (Thamugas), situé également au pied de l'Aurès, mais plus à l'Ouest, une dédicace faite par le même *Ceionius Cecina Albinus*, aux mêmes empereurs Valentinien et Valens, et qui peut aider à combler les lacunes de celle-ci. Voir le n° 1520 de M. Léon Renier.

N° 23.

VC. CONSP. N
QVINQVENN

Ceci n'est, sans doute, qu'un fragment. Le mot *Quinquennalis* qu'on y remarque s'appliquait à une fonction municipale.

N° 24.

IVLIA REDI
A VIC IVLIV
MESSIVS PATE
LAE CARISSIME
DVICVNEV

Epitaphe de Julia Redia qui a vécu . . . son père, Julius Messius, a élevé ce monument à sa très-chère fille. . .

On voit qu'à la fin de la 3^e ligne et au commencement de la 4^e nous lisons PAT. FILIAE. Quant à la dernière ligne, qui paraît également altérée, nous avons ne pas deviner la véritable leçon.

Serait-ce *Dulcedini ejus* ?

N° 25.

Route de la Meskiana à Khenchela, près du moulin du caïd d'Aïn-Beïda.

D M S
AE ROMANA
VIXIT ANNIS
LXX

(Copie de M. Cherbonneau)

Epitaphe d'Aelia Romana qui a vécu 70 ans.

Cercle de Tobessa. — Inscriptions relevées par MM. le commandant Delettire et le capitaine Darras.

N° 26.

A Enchir-Bou-Saïd, chez les Nememcha ; Oued Richaicha, Bordj Tazougart :

RATESUBLIM

(Copie du commandant Delettire)

On n'a pu recueillir que cette ligne ; l'inscription est gravée sur une pierre énorme plantée en terre.

N° 27.

A Enchir-Bou-Saïd :

D M S
CCONSIDI
DIXTER
VIXIT ANNIS
CIV BON
OPITMO

En rectifiant la copie, on obtient cette épitaphe « Aux Dieux et mânes ! Caius Considius Dexter a vécu 104 ans. Au bon, au très-bon. »

Sur un des côtés de la pierre en forme d'autel où cette inscription est gravée, on a sculpté une de ces patères à manche qui servaient aux libations.

Cette épigraphe grossit la liste des centenaires dont les épitaphes ont été retrouvées en Numidie.

N° 28.

A *Enchir-bel-Kheff*, près de la montagne de ce nom, chez les Oulad Sidi Yahya ben Taleb :

D M S
HOSTILIUS
QVINTVS VI
X ANN XXVIII
H S S H B

(Copie du commandant Delettre)

Épithaphe d'Hostilius Quintus qui a vécu 28 ans.

Les deux XX du chiffre de l'âge sont liés. Le V qui arrive ensuite a la forme de l'aïn des Arabes ع ; c'est-à-dire celle de deux courbes superposées, dont la supérieure est plus petite que l'autre et toutes deux ayant leur partie convexe à gauche. Ces particularités graphiques dénotent une basse époque.

D'après une copie dûe à M. le capitaine Darras, le second S de la dernière ligne n'est point barré comme dans la copie précédente.

Les abréviations de la dernière ligne semblent devoir se lire *Hic situs est. Heres* (ou *heredes*) *bosuit* (ou *bosuere*). Le lapicide s'étant aperçu de l'erreur qu'il avait commise en mettant H. S. S., c'est-à-dire *Hic siti sunt*, à propos d'un seul défunt, a barré le dernier S pour en faire un E ou pour le supprimer. Quant au B employé pour P, c'est une permutation suffisamment connue en épigraphie africaine.

N° 29.

C'est la 2^e copie de l'inscription précédente.

N° 30.

Sous ce n° est un croquis fait par M. le commandant Delettre et représentant le tombeau de *Troubia*. Ce monument se compose d'un piédestal surmonté de trois assises, le tout en pierres de taille ; il est à remarquer qu'il a tout-à-fait perdu son à-plomb et est aussi penché que la tour de Pise. On distingue au-dessus de l'entrée une tête sculptée entre deux fleurons, d'autres fleurons sur le pied-droit de droite, le seul qui subsiste.

N° 31.

A Bir-ben-Mohammed.

D M S
 L ANIMTVN
 VIXIT ANIS
 LXXX

Épitaphe de Lucius Animtun qui a vécu 80 ans. Ce nom paraît être indigène.

Subdivision de Bône. — Copies de M. Borély, inspecteur des domaines à Constantine.

N° 32.

A Enchir Bouzioun :

D M S
 T. FLAVI
 VS PVD
 ENS V AN
 XXV

Épitaphe de Titus Flavius Pudens, mort à 25 ans.

Les deux dernières lettres de la 4^e ligne sont liées.

N° 33.

O DOMITIO P F OVIR
 HISPANO TRIB...L
 LEGAVI FLAVIA
 FIRMAE QVÆSTORJ VRB
 D, D, P. P.

Nous lisons : « Quinto Domitio, Publii filio, Quirina, Hispano. »
 » Tribuno militum legionis Augustae XVI Flaviae, Firmæ, Quaes-
 » tori urbano. Decreto Decurionum. pecunia publica. » — Et nous traduisons : A Quintus Domitius, fils de Publius, de la tribu Quirina, surnommé Hispanus, tribun des soldats de la 16^e légion Auguste. Flavienne, Ferme ; questeur urbain. Par décret des décurions et aux frais publics.

Cette épigraphe est gravée dans un cadre. Elle n'a de remarquable, au point de vue graphique, que le I en forme de J qui termine le mot *quaestori*, à la 4^e ligne, et les grosses virgules qui séparent les D, D, au commencement de la dernière ligne.

La partie supérieure du X, dans le numéro de la légion, est effacée, mais les épithètes *Flavia* et *Firma* aident suffisamment à rétablir le signe initial du chiffre XVI.

N° 34.

D M S
FLAVIVS QV
INTILIANVS FIL
VA XXX ET
FIL FONTIVS F
VA XIX LITE
ÆMILIA FIL
VA XLIX

Dans cette triple épitaphe, il y a remarquer trois cœurs employés comme signes séparatifs après chaque indication d'âge.

N° 35.

NVMINI. DIVOR.
AVGVSTORVM.
SACR. ET.
IMP. CAES. DIVI. I RA
IANI. PARTHIC. F.
DIVI. NER. NEP. TRA
IANI. HADRIAN.
AVG. PONT. MAX.
TRIB. POT. V. COS.
IIIS. PP. DD. PP.

Les points que nous avons placés dans cette inscription indiquent autant de cœurs employés dans l'original comme signes séparatifs

Nous lisons ainsi : « Numini divorum Augustorum sacrum et
• imperatoris Caesaris divi Trajani Parthici filii, divi Nervae Ne-
• potis, Trajani Hadriani Augusti, pontificis maximi, tribunitiae
potestatis V, COS III S, patris patriae. — Decreto decurionum, pecunia publica. »

Et nous traduisons : Monument à la divinité des divins Augustes et de l'empereur César, fils du divin Trajan le Parthique et petit-fils du divin Nerva; Trajan Hadrien, Auguste, grand-pontife, investi de la 5^e puissance tribunitienne, consul pour la 3^e fois, père de la patrie, par décret des décurions, aux frais publics.

L'indication du 3^e consulat de l'empereur Hadrien fournit une première limite chronologique. Cette fois, il ne garda les faisceaux que pendant quatre mois et ne les reprit jamais plus ensuite. Ces circonstances rapportent donc, sans aucune espèce de doute, cette limite au premier tiers de l'année 119.

L'indication du 5^e tribunat nous en donne une deuxième qui nous amène à l'année 121, en admettant, selon la commune opinion, qu'Hadrien fut adopté par Trajan quelques jours avant la mort de ce dernier empereur, arrivée au commencement d'août 117. Ceci nous fournit l'occasion de rappeler qu'il y a eu jadis une assez vive polémique sur la durée du règne d'Hadrien et les époques véritables de son adoption par Trajan, ainsi que de sa mort, laquelle se place d'ordinaire au 10 juillet 138.

La dédicace qu'on vient de lire peut être un nouvel élément dans la question et nous la livrons, sans plus de commentaires, aux savants d'Europe, qui sont plus en position de la discuter que nous autres Africains, qui faisons, ici, de l'archéologie presque sans livres.

On aura remarqué que l'auteur ou les auteurs de cette dédicace n'y sont point nommés ni indiqués, contrairement à l'usage. Serait-ce l'espagnol (Hispanus) Domitius, du n° 33, qui aurait offert cet hommage à l'espagnol Hadrien ?

Le document épigraphique qu'on vient de lire figure dans l'assise inférieure d'une reconstruction byzantine dont les autres pierres offrent les quatre fragments suivants, qui paraissent provenir d'une même inscription,

N° 36.

1°.

BEATISSIMIS I....(1)

PETVVS CVRAT...(2)

2°.

DD. NN. CONSTANT ET CON...

BICAE M. (3)... IPII ZAT

3° (4).

NTIS MA...

ORTICV. ...

4°.

SEMPER AVGGORPVS (5) FO ..

ET ROSTRIS

M. Letourneux, conseiller à la cour impériale, qui a visité le Kef Bouzioun, il y a quelques années, nous avait communiqué, depuis

(1) M. Letourneux lit AE après beatissimis.

(2) Ligne fournie par M. Letourneux.

(3) Lettre fournie par la copie de M. Letourneux.

(4) Fragment fourni par M. Letourneux.

(5) M. Letourneux a lu OPVS FO....

quelques temps, les copies d'inscriptions qu'il y avait prises. C'est lui qui nous fournit le fragment 3^e qui manque à la copie de M. Borély, ainsi que la 2^e ligne du fragment 1^e. Il nous a aussi donné quelques bonnes variantes qui nous ont servi à rectifier le texte, que nous lisons ainsi :

« Beatissimis temporibus (ou *actatibus*, selon la copie Letour-
neux) dominorum nostrorum Constantini et Constantis maximo-
rum semper augustorum opus foro... perpetuus curator... res-
publicae municipii Zat (1)... porticu... et rostris. »

Il résulte de cette épigraphe qu'un personnage, dont le nom manque ici, avait orné le forum du municipe de Zat — dont il était le curateur perpétuel — d'un portique et de rostris, sous le règne des empereurs Constantin le Jeune et Constant. Ceci place notre inscription entre les années 337 et 340, le premier de ces princes ayant été défait et tué à cette dernière date par les troupes de son frère.

Les ruines du Kef Bonzloun, où ces inscriptions ont été relevées, se trouvent dans la partie méridionale du Djebel Nador, à environ 65 kilomètres au sud de Bône, sur la route qui conduit de cette ville à Khemissa, le Thubursicum Numidarum.

Outre les épitaphes recueillies par M. Borély, les suivantes avaient été copiées par M. Letourneux :

N° 37.
D M S
SPIS IANVARI UXOR
HAVA
ZAACCIQA IANARI
FIL. PIA V. A. XXV
H S E

Nous lisons à la 3^e ligne PIA V. A. au lieu de Hava, et nous rétablissons ainsi la double épitaphe de Spis, épouse pieuse de Januarius, laquelle a vécu....., et de Zaacciqua, fille pieuse du même Januarius, laquelle a vécu 25 ans. L'abréviation H. S. E. (elle gît ici) prouve que la fille seulement était morte à l'époque où l'on a gravé l'épitaphe ; c'est pour cela qu'il n'y a pas de chiffre après le *vixit annis* de la femme.

(1) Après le mot ZAT, il y a un fleuron figurant une tige qui supporte trois lobes surmontés d'une aigrette. Le point qui est entre *Zat* et ledit fleuron fait penser que ce mot est abrégé.

Les noms propres *Spis* et surtout *Zaacciga* semblent appartenir à la race indigène. On en peut dire autant du troisième des noms qui figurent dans l'épigraphie suivante, copiée également au même endroit par M. Letourneux :

N° 38.

D M S
L CORNELI
VS CVDVLIVS
VIXIT AN. LXV H S. E

« Aux Dieux mânes ! Lucius Cornelius Cudulius a vécu 65 ans et
gît ici. »

N° 39.

D M S
T FLAVIVS IN
GENVVS MU
MEXHCVIVI
BPB FIDELIS I
ROUINO LIRR
INIER
ORIS VIXIT A
NNOS LX
IVLIA OVINIA
VIXIT AN LX

Nous donnons, d'après M. Letourneux, cette double épitaphe qui clôt la série épigraphique des ruines de Bouzoum. D'après l'état du texte, surtout dans sa partie moyenne, précisément la plus intéressante, elle paraît avoir présenté de grandes difficultés de lecture au copiste. En supposant que, par très-grande licence, on lise, après le surnom : MIL. LEG. XI CLAVDIAE PIAE FIDELIS, et INFERIORIS, avant le *vixit*, il restera toujours la ligne 6 qui ne donne pas de sens, outre la lacune du commencement de la ligne 7.

Tout ce que nous tirons avec certitude de ce document, c'est qu'il est la double épitaphe de Titus Flavius Ingenuus, qui a vécu 60 ans, et de Julia Ovinia, qui est morte au même âge.

Les U que nous figurons dans cette inscription y ont en effet la forme moderne.

(La suite au prochain numéro)

A. BERDMUGGER.



CHARTRE DES HOPITAUX CHRÉTIENS D'ALGER

EN 1694.

Avant de publier ce document inédit, nous le ferons précéder de quelques mots d'introduction qui en seront le commentaire anticipé.

Nous avons eu occasion, dans une publication récente (*Esclave et patronne*, *Akhbar* des 11 et 13 mars dernier), de faire remarquer que les Algériens ne se mettaient guère en peine de nourrir leurs captifs chrétiens ; nous ajouterons, aujourd'hui, qu'ils se préoccupaient beaucoup moins encore de les soigner pendant leurs maladies et de pourvoir à leur inhumation après la mort. Dans ce dernier cas, ces malheureux n'eurent pour cimetière, pendant bien longtemps, que le dépôt des immondices, à Bab el-Oued, où l'on voyait les chiens errants et les oiseaux de proie se disputer leurs tristes restes, ainsi odieusement profanés !

Quant aux cas de maladie, les Algériens avaient des recettes particulières et que nos médecins, malgré leur grande expérience et leur savoir incontestable, n'ont certainement jamais soupçonnées. Ainsi, un chrétien attaché à une chiourme venait-il à tomber malade pendant une course maritime, on allumait un bûcher dans le premier endroit où l'on pouvait prendre terre et l'on y jetait le patient, à qui l'on avait préalablement attaché les mains, mais non les pieds et pour cause. Menacé de périr par cet affreux supplice, le pauvre diable, puisant des forces dans l'imminence même du danger, s'échappait *presque toujours* d'entre les flammes, avec une prestesse d'autant plus vive que sa terreur était plus grande.

Alors, d'un ton goguenard, le turc ordonnateur de la cérémonie lui criait en langue franque, et en se tenant les côtes :

« Acosi, acosi ! mirar como mi estar barbero bono, y sabir curar :
» Ti estar malato, y ora correr bono. Ti, cane, dezir doler cabeza,
» tener la febre, no poder trabadjiar. Mi sabir como curar : a se
« de Dio, abusar vivo ! Trabadjiar, no parlar que estar malato. »
(*Haedo*, *Topografia*, 121, verso.)

C'est-dire : — « Ah ! c'est ainsi. Vois comme je suis bon médecin et comme je m'entends à guérir : Tu étais malade tout-à-l'heure et voici que maintenant tu cours très-bien. Ah, chien, tu te plaignais

du mal de tête, tu disais avoir la fièvre et que tu ne pouvais travailler. Je sais bien, moi, comment te guérir : par la foi en Dieu, je te brûlerai vif ! Travaille donc et ne te dis plus malade. »

Le 21^e Relation d'Aranda nous montre qu'un système de médication presque aussi brutal se pratiquait encore au siècle suivant. Il en cite cet exemple :

Un captif espagnol, Juan Motoza, prétextant certaine maladie qui lui rendait le travail impossible, pria l'amiral Bitchenin de le dispenser de prendre la mer. L'amiral refusa, assurant que dans l'intérêt même de sa santé, il devait s'empressez d'aller ramer sur les galères. L'autre prit cela pour une mauvaise plaisanterie, mais l'événement prouva bien le contraire.

Car. — toujours d'après Aranda (p. 202) — « Juan Motoza s'embarque, on l'enchaîne par le pied comme les autres esclaves vogueurs ; et, à coups de nerf de bœuf, on le fait travailler comme les autres. Sa viande (nourriture) journalière était un biscuit vieil et sec, sa boisson de l'eau claire. Au bout de quarante jours (j'en suis témoin oculaire), Juan Motoza fut entièrement guéri. La raison en est qu'il avait tous les jours sué extrêmement et, outre cela, mangé de la viande sèche. »

Aranda, s'adressant à la même catégorie de malades, ajoute que, s'ils veulent guérir, « (ils) se serviront du même remède, s'il leur est agréable. »

La grande majorité des hommes n'ayant pas le tempérament de fer qui permet de supporter un traitement pareil, on comprit de bonne heure la nécessité d'un hôpital à Alger ; et il y en eut un, en effet, dès l'année 1551. C'est au Père Sébastien Duport qu'on en fut redevable, comme on lui devait déjà la première rédemption de captifs, opérée ici, par ses soins, en 1546.

Aucun auteur ne précise en quel endroit de la ville cet hôpital fut établi ; cependant, nous pensons qu'il était derrière l'ancien baigne appelé *Tabernat et- Temmakin* (la Taverne des bottiers), sur l'emplacement duquel est aujourd'hui la Direction des mines. Si notre conjecture est juste, la première école de médecine fondée en Algérie se trouverait donc précisément à l'endroit où a été le premier hôpital chrétien.

Voici les bases de notre assertion :

Sur un vieux plan d'Alger, sans date expresse, mais qui prend celle de 1569, par voie indirecte, on lit à la légende et nous citons textuellement :

« 30. Saraglio de Christiani.

« 31. Saraglio o bagno de Malati. »

En examinant avec attention les lieux auxquels ces numéros renvoient sur le plan, on reconnaît facilement que ce *Bagne de chrétiens* est celui qui fut appelé plus tard *Tabernat et-Temmakin*, puis Direction des mines ; et que le *Bagne des malades*, situé derrière, correspond tout-à-fait à l'école de médecine actuelle, ainsi que nous l'avons dit déjà.

Quant à la date du plan, si nous la fixons à 1569 — dix-huit années seulement après la fondation du premier hôpital — c'est parce que nous lisons au n° 16 de sa légende : *Palazzo di Luchiali che e al presente re d'Alger*, palais d'Euldj Ali qui est présentement roi d'Alger. Car *Luchiali* est une des altérations italiennes connues du surnom et du nom (*Euldj*, renégat, *Ali*) de ce pacha, dont l'administration est comprise entre le commencement de mars 1568 et le mois d'octobre 1569.

D'un autre côté, nous trouvons, au même plan, cet intitulé latin à côté du dessin du fort des Vingt-Quatre heures : « *Castrum novum anno 1569 perfectum*, » château neuf achevé en 1569. Le lecteur n'a pas besoin, sans doute, que, de ces éléments divers, nous construisions un raisonnement en règle, pour admettre avec nous que le plan dont il s'agit est bien de l'année 1569.

On a vu que l'hôpital primitif dont nous nous occupons se rattachait à un bagne de chrétiens ; il en fut de même des autres hôpitaux créés successivement. Ajoutons que tous étaient en même temps pourvus d'une chapelle ; de sorte que, au grand soulagement des captifs, la médecine de l'âme et celle du corps se trouvaient ainsi réunies dans les lieux où on les emprisonnait.

Une lettre du Père Bernard de Monroy, du 16 mai 1612, annonce qu'à cette époque il fondait ici l'hôpital de la Très-Sainte Trinité dans une chambre restée jusque-là sans emploi, près de la chapelle. C'était dans le *Tabernat el-Bey'ik*, Taverne du bagne du Beylik, sur l'emplacement de la maison Hertz et Catala, rue Bab-Azzoun.

Un demi-siècle après, Pedro Garrido (en religion, Pedro de la Concepcion) réédifia les cinq anciens hôpitaux d'Alger et leur assura une existence permanente par des constitutions de rentes ; car il avait vendu ce qui restait de son patrimoine pour acheter des *jueros* ou pensions annuelles sur les revenus du roi, pensions avec lesquelles il constitua sa dotation.

A peine arrivé ici (1662), il s'était occupé de rétablir l'hôpital du bague de Santa Catalina ; puis, successivement, il fit restaurer les autres, plaçant dans chacun d'eux un chapelain pour administrer les sacrements aux malades, un médecin et un chirurgien pour les traiter, outre des infirmiers et des cuisiniers. Il créa, enfin, une très-bonne pharmacie centrale dans le bague du Pacha (à la Jénina), où les autres hôpitaux se fournissaient de médicaments, ainsi que les esclaves qui se traitaient en dehors de ces établissements.

Il laissa à l'ordre de la Trinité, spécialement au provincial de Castille et au ministre du couvent de cet ordre à Madrid, l'administration des revenus qu'il venait de constituer, afin qu'après sa mort et celle du marquis d'Aytona, Don Guillen Ramon de Moncada, dont la ferveur et le zèle l'avaient beaucoup aidé à perfectionner cette œuvre pieuse, ils continuassent à ses chers hôpitaux les soins qu'il leur donnait de son vivant.

Hélas ! elle ne devait pas tarder beaucoup à venir la mort de cet homme de bien : le vendredi 17 juin 1667, poussé par un accès d'exaltation religieuse, il entra dans une des principales mosquées d'Alger, fixa sur la muraille une image de Notre-Dame de la Conception et monta dans le *monbar*, où il se mit à prêcher contre l'islamisme.

Le dimanche suivant, on lui élevait un bûcher en dehors de la porte Bab el-Oued et il périssait dans les flammes !

Ainsi mourut frère Pedro de la Concepcion (dans le siècle, Pedro Garrido). Il faudrait être dans le secret de ses dernières pensées pour prononcer, avec connaissance de cause, sur l'acte qui amena son martyre.

Les cinq hôpitaux qu'il avait réédifiés étaient : le premier et le deuxième, dans le bague du Pacha ; le troisième, dans celui de la Douane ; le quatrième était dans le bague de Chilevi (Tchalabi ?) ; et le dernier, dans celui qui s'appelait de Santa Catalina.

Nous ne pousserons pas plus loin cette notice, dont l'unique but était de mieux faire comprendre la *charte* que nous allons produire et d'augmenter ainsi l'intérêt quelle présente en elle-même. Ceux de nos lecteurs qui voudraient étudier la matière à fond, devront consulter l'ouvrage espagnol qui nous a fourni la plupart des détails qu'on vient de lire et qui est intitulé :

« Fundacion historica de los hospitales que la santissima Trinidad » redempcion de cautivos, de Calzados, tiene en la ciudad de Argel ; por el maestro Fray Francisco Antonio Silvestre, ad-

• ministrador general de dichos hospitales. Madrid, 1690. 8°. »

Les divers récits des rédemptions faites, ici, après cette date, l'*Histoire du Royaume d'Alger*, par Laugier de Tassy, etc., donneront des détails supplémentaires utiles à étudier : ayant beaucoup mis à contribution l'ouvrage du Père Silvestre, — qu'on ne rencontre que très-difficilement en Espagne et dont il n'y a probablement pas un exemplaire en Algérie — ils peuvent, jusqu'à un certain point, le suppléer.

Voici maintenant le document relatif aux plus anciens hôpitaux chrétiens d'Alger.

Hadji Chaban, Dey et Gouverneur dans cette ville et royaume d'Alger, avec le consentement unanime de l'Aga, du Divan et de toute l'armée de ladite ville et royaume, j'accorde et confirme, à la prière du révérend père maître Joseph Queralt, religieux profès de l'ordre de la Trinité des Chaux et actuellement administrateur des hôpitaux que sadite religion et province de Castille entretient dans cette notre ville depuis l'an mil cinq cent cinquante-un, pour le secours et guérison de tous les pauvres chrétiens, les capitulations, grâces et privilèges en la forme suivante :

1°. Nous approuvons et confirmons tous les privilèges accordés par nos ancêtres, lesquels par quelque accident auraient pu tomber en oubli et hors de mémoire.

2°. Nous accordons et ordonnons que toute embarcation, de quelque nation qu'elle soit, qui viendra dans ce notre port, amenant ou apportant cargaison, soit obligée à payer au père administrateur et à l'hôpital quatre pataques, monnaie d'aspre du pays ; et qu'aussi chaque matelot desdits bâtiments donne deux réaux ; et que chaque chrétien qui s'en ira libre donne deux réaux d'aspre ; et que chaque chrétien qui s'en ira libre avec une rédemption ou aumône, donne deux réaux d'argent. Qui-conque contreviendra à cet ordre et disposition émanée de nous, sera sévèrement puni de notre indignation.

3°. Accordons et donnons licence audit père administrateur actuel et à ses successeurs, ainsi qu'audit hôpital, de faire faire six outres de vin pour le service de l'hôpital, sans payer *garama* (*R'arama*, contribution) aucune et franc de tous droits, sans qu'aucun employé ni personne autre y puisse prétendre aucun inté-

rêt si minime qu'il soit. Dans le cas où ils auraient besoin de faire faire une plus grande quantité de vin, ils devront payer la *garame* et les droits accoutumés. Ledit administrateur, suivant l'ancienne usance, sera obligé de payer chaque année au Teurdjeman et au gardien de notre douane, six piastres fortes à chacun, et à faire toutes les autres dépenses qui se présenteront pour l'entretien dudit hôpital.

4° Nous ordonnons, dans le cas où ledit père administrateur actuel ou ses successeurs auraient quelque différend ou procès avec quelque personne, turc, maure ou chrétien, qu'ils ne puissent reconnaître pour supérieur et tribunal que le Gouvernement et le Divan; et que, dans quelque matière, affaire, ou procès que ce soit, dudit hôpital, ne puissent s'entremettre ni l'ambassadeur, ni commissaire, ni consul français, non plus que le vicaire apostolique ni aucune autre personne de quelque nature qu'elle soit; et que ledit père administrateur, seulement, ait qualité et soit maître de faire ce qu'il voudra, selon ce qui lui paraîtra le plus convenable pour la conservation et le bien dudit hôpital; et qu'il n'ait à reconnaître que le Gouvernement et le Divan d'Alger.

5° Nous ordonnons et voulons que le père administrateur actuel, ou ses successeurs, ne soit obligé de payer aucune dette, si ce n'est celle qu'on prouvera par témoins avoir été contractée pour le service, la conservation et l'entretien dudit hôpital; et que toute autre dette, de quelque personne, de quelque nation, condition ou qualité qu'elle soit, — quand même ce serait une dette contractée par le vicaire apostolique, — le père administrateur et l'hôpital ne pourront être obligés de la payer; ne pouvant les susdits être poursuivis pour aucune dette de cette nature, mais seulement pour celle qu'ils auraient contractée pour le service, secours et conservation de l'hôpital.

6° Accordons audit père administrateur actuel et à ses successeurs et audit hôpital, — que tout l'argent, de quelque espèce qu'il soit, et toute autre espèce de chose, vêtements, remèdes et toute espèce de provisions nécessaires à l'entretien, secours et conservation dudit hôpital, puissent entrer dans cette ville librement et en franchise de tout droit, sans payer aucun droit à la maison du roi, ni à l'entrée des portes ni en aucun autre endroit.

7° Accordons que le père administrateur actuel et ses successeurs et tous les religieux et autres personnes libres de l'hô-

pital, puissent sortir et aller en Espagne et revenir librement dans notre ville, sans préjudice ni empêchement quelconque.

8° Ordonnons à tous les bagnes qu'il y a dans cette ville, aussi bien ceux du Beylik que ceux des galères, que chacun d'eux donne pour le service de l'hôpital, un chrétien, sans que le père administrateur de l'hôpital ait à payer pour lesdits chrétiens, qui serviront dans l'hôpital, aucune lune (1) et sans qu'il en résulte aucune responsabilité pour lui.

Enfin, déclarons que plusieurs de ces articles ayant déjà été accordés par nos prédécesseurs et principalement pour Sanson, capitain, dans l'année (2). lesquels articles, nous, Hadji Chaban, Dey et Gouverneur, avec le consentement de l'Aga et de tout le Divan et l'armée, confirmons conjointement avec tous ceux exprimés ci-dessus et les accordons à la Religion de la Trinité des Pères Chaux de la province de Castille et non à autres ni à autre religion, de quelque grade et condition qu'elle soit, parce que nous savons et qu'il est à notre connaissance que par lesdits pères lesdits hôpitaux sont bien administrés et particulièrement à cette époque par ledit père administrateur actuel, qui les a arrangés et mis en bon état; et aussi promettons et donnons notre parole sans faute et voulons et ordonnons qu'aucune autre personne de notre part, de quelque condition ou qualité qu'elle soit, quand ce serait un consul ou autre ministre royal ou le vicaire apostolique, ne puisse s'opposer à cette disposition suprême et à ces ordres émanés de nous, sous les peines arbitraires à fixer par nous et sous peine d'encontrir notre indignation.

Donné à Alger dans la lune de Djemadi 1^{re}, dans l'année de l'hégire mil cinq cent cinq.

Hadji Chaban Khodja, Dey et Gouverneur de la ville et royaume d'Alger en Barbarie.

— Nous, le maître frère Joseph Queralt, docteur et professeur de

(1) C'est-à-dire, payement mensuel; les mois de musulmans étant *lunaires*.

(2) La date est en blanc dans l'original et le nom du capitaine Sanson, cité ensuite, n'aide pas à la retrouver, car il y a eu ici, à six années de distance, deux négociateurs français de ce nom : Sanson Napollon en 1628 et Sanson Le Page en 1634. Il est cependant plus probable qu'il s'agit du premier.

L'Université de Barcelone et administrateur actuel des hôpitaux royaux que notre sainte religion de la très-sainte trinité des rédempteurs de la province de Castille a dans cette ville d'Alger, et notaire apostolique, certifions et donnons foi et témoignage que ce qui est contenu dans cet écrit, en langue turque et traduit en espagnol contient les grâces et privilèges confirmés et accordés par le très-excellent seigneur Hadji Chaban, Dey et Gouverneur de cette ville et royaume d'Alger en faveur de notre hôpital et dudit administrateur.

Le neuf janvier mil six cent quatrevingt-quatorze.

En témoignage + de vérité,

Frère Joseph Queralt, administrateur et notaire apostolique.

Par ordre de sa piété très-révérende, frère Pablo Garriga, secrétaire.

Le document original dont nous venons de donner la traduction est en turc avec une version espagnole en regard. Il a pour titre :

هذا عهد امان نامه اسپيغال حالا

« Ceci est un acte de protection pour les hôpitaux actuels. »

Entre ce titre et le premier article de l'acte, est un petit cachet où les lettres, gravées sur un champ semé d'arabesques, se confondent facilement avec les traits du dessin. Cependant, la première ligne, composée du mot عبده (son serviteur), et la dernière, où on lit : شعبان (Chaban, le nom du pacha), sont assez distinctes. Quant à la date, qui doit être 1104 (1693), on ne lit clairement que les deux derniers chiffres. Mais ceux-ci suffisent pour déterminer l'époque, qui est celle où Chaban abandonna son cachet particulier, lequel était en caractères Maugrebins, pour prendre ce nouveau qui appartient au type oriental.

Au-dessus du titre, il y a une *tougra* ou paraphe monogrammatique, flanquée d'un autre petit cachet sur lequel on lit : à la dernière ligne : الحاجي احمد (El-Hadji Ahmed), nom qui se trouve répété à la *tougra*, selon l'usage. Ce nom est celui du dey Ahmed qui succéda à Chaban, en juillet 1693. Cette apposition d'un nouveau cachet indique la confirmation de

l'acte par le successeur de celui qui l'avait accordé originai-
rement.

Au-dessus de la traduction espagnole, il y a un cachet por-
tant une croix patée dans un écusson surmonté d'une cou-
ronne. On a appliqué sur la cire un papier qui a reçu l'em-
preinte et qui est découpé à quatre pointes entre chacune des-
quelles sont deux lobes. Ce cachet est répété à la fin, avant le
certifié.

A la fin du texte turc, trois cachets se remarquent sous trois
tougras : le premier, placé au-dessus des deux autres, est ce-
lui du dey Chaban, déjà décrit ; le second porte le nom de l'aga
Mohammed ben Saïd ; et le troisième n'offre que le nom de Mous-
tafa, au centre d'un champ semé d'arabesques. Tous ces cachets
sont de petite dimension, selon l'usage ancien.

Le père Silvestre, historien des hôpitaux d'Alger, écrit en
1690 (v. p. 7 de son prologue), que ces établissements n'ont que
depuis peu d'années la ressource des droits énumérés dans
l'acte de 1694. Sans doute, la perception de ces droits, déjà au-
torisée par la charte primitive de 1551, avait été interrompue
par suite de quelque circonstance qui ne nous est pas connue.

Nous reproduirons ce passage utile à consulter comme terme
de comparaison.

« Les hôpitaux chrétiens d'Alger perçoivent aussi des droits
» particuliers depuis peu d'années : ainsi, chaque navire de
» chrétiens — fussent-ce des hérétiques — pourvu qu'il n'ap-
» partienne pas à des Mores, paye quatre *pesos* (1) s'il est
» grand, et deux s'il est petit. Chaque chrétien qui s'en va
» libre paye deux réaux d'argent. Pour les six *botas* de vin
» qu'on nous passe et qui se vendent à raison de six pesos
» chacune, les taverniers chrétiens payent trente-six pesos.
» Les années où ces droits ont bien rendu, leur produit a été
» de cent trente pesos ; mais dans d'autres ils ne se sont pas
» élevés à cinquante, parce qu'il n'y avait pas eu d'arrivages de
» navires ni de départs de captifs (Prologue, page 7). »

Les évaluations monétaires de cet extrait, comparées à celles
que nous avons vues sur le même objet dans notre Charte des
hôpitaux, en diffèrent au moins par les termes : car l'un dit

(1) *Peso* ou *douro*, piastre forte, monnaie valant aujourd'hui environ
5 fr. 40.

« quatre pesos » là où l'autre met « quatre pataques, monnaie d'aspre du pays. » S'il s'agissait de pataques gordes ou *patacons* d'Espagne, ce serait au fond la même chose sous d'autres noms, puisque le peso et le patacon devaient peser tous deux une once d'argent : mais la qualification « monnaie d'aspre du pays » ramène forcément à l'ancien boudjou d'Alger, dont la valeur maximum, connue jusqu'ici, n'a point dépassé 3 fr. 37 c. 1/2; tandis que la pataque (gorde) de notre acte devrait valoir 5 fr. 40 c. pour équivaloir au peso ou piastre forte. Il faut donc de deux choses l'une : ou que les droits dont il s'agit aient été diminués de 1690 à 1694 ou que le boudjou de l'époque eût une valeur bien supérieure à celle qu'on lui a jamais connue. Mais cette délicate question des monnaies algériennes ne peut pas se traiter ainsi d'une manière incidente. Elle exige un travail spécial que nous espérons pouvoir publier bientôt dans cette Revue.

Revenons à notre extrait. Le mot *Bota* qui s'y rencontre est le nom d'une mesure liquide espagnole valant 30 arrobes, dont chacun contient 12,63 litres, ce qui donne un total de 378 litres et une fraction pour la bota. Donc, quand les taverniers esclaves achetaient le vin des bons pères à raison de six pesos (32 fr. 40) la bota, le litre leur revenait à environ 8 centimes. Ils devaient le revendre à un prix bien supérieur aux turcs, renégats, maures, et même aux chrétiens captifs, s'il est vrai, comme plusieurs écrivains l'affirment, notamment Aranda, qui, esclave lui-même, a pu vérifier le fait directement, que ce commerce donnait en peu de temps à ceux qui s'y livraient le moyen de se racheter et même de quitter le pays avec un pécule.

Cela concorde, du reste, avec l'anecdote suivante dont l'authenticité nous est garantie par des vieillards indigènes qui en ont connu les héros :

Quelque temps avant 1830, il y avait dans la rue Duquesne une taverne, dite d'*Arabadji*, à cause du voisinage d'une maison ainsi nommée. Elle était tenue par un certain Antonio, que l'on désignait ordinairement par l'abréviation familière *Tonio*. Cet individu avait obtenu du ouardian-bachi, ou gardien en chef du bagne, l'autorisation de vendre du vin dans cette taverne moyennant une redevance mensuelle de deux douros d'Espagne (10 fr. 80 c.). La spéculation était bonne, car Tonio n'avait absolument que cette faible somme à payer : du reste, pas de loyer, nulle taxe pour

chiens, logement, chemins, etc. C'était avant que la civilisation naturalisât ici ses inventions fiscales.

Aussi, achetant à très-hon marché et revendant très-cher, sans presque aucuns frais d'ailleurs, Tonio amassa une cinquantaine de mille francs en trois ans. Désireux alors de revoir sa patrie, il se racheta, et, avant de partir, il laissa spontanément entre les mains du ouardian-bachi une somme de cent douros, comme un souvenir de reconnaissance.

Les articles 4 et 8 insistent beaucoup sur l'indépendance administrative des trinitaires chargés des hôpitaux d'Alger : ni ambassadeur, commissaire ou consul français, non plus que le vicaire apostolique lui-même ne doivent s'en mêler. Le rédacteur du traité — le père administrateur sans doute — revient à deux reprises sur cette clause, et y appuie fortement. Pour faire comprendre son insistance, il faut rappeler que parmi toutes les puissances chrétiennes, la France, par l'antériorité et la permanence de ses bons rapports diplomatiques avec la Porte Ottomane et la Régence d'Alger sa vassale, avait spécialement ici une influence prépondérante qui la faisait en quelque sorte la protectrice naturelle des catholiques, quelle que fût d'ailleurs leur nationalité. Nous avons fait remarquer la dernière trace de ce noble patronage dans le traité de 1689 (V. tome 7 de la *Revue*, p. 439). Tout en ne dédaignant pas de profiter en fait, au besoin, de ce patronage, les trinitaires espagnols s'attachaient, on le voit, à le décliner en principe.

D'un autre côté, ils repoussaient, avec non moins d'énergie, l'immixtion des autres ordres religieux, même espagnols, dans les affaires des hôpitaux d'Alger. Aussi, leur historien, le *trinitaire* Silvestre, qui fut quelque temps père administrateur, ne voit-il pas avec plaisir la cédula royale du 22 juin 1672, par laquelle le *non trinitaire* Don Cristoval Francisco de Castillo, demi-rationnaire de la sainte église cathédrale de la Puebla de los Angeles (le fameux Puebla du Mexique), était autorisé à recueillir des aumônes pendant trois ans dans le diocèse dudit Puebla, au profit des hôpitaux d'Alger et de Tunis, qui demeureraient abandonnés depuis le martyre de Pedro de la Conception en 1667.

C'est ainsi que l'influence des passions humaines se montre jusque dans l'exercice des plus nobles vertus.

Pour revenir aux bons pères administrateurs des hôpitaux

d'Alger : si, ayant vu les grands maux et péchés que l'ivrognerie causait ici parmi les captifs chrétiens, on s'étonnait de les voir alimenter les tavernes de la liqueur pernicieuse, il faut réfléchir qu'à défaut d'eux il n'aurait pas manqué d'autres pour vendre du vin. Le scandale n'aurait donc diminué en rien par leur abstension ; tandis qu'en en vendant aussi ils obtenaient un bénéfice qui profitait aux hôpitaux.

C'était bien là un des cas dans lesquels la fin justifie les moyens !

A. BERBRUGGER.



UN TIERS D'INSCRIPTION ROMAINE (1).

Victor Hugo a oublié d'inscrire parmi ses *Misérables* l'infortuné qui passe sa vie à déchiffrer, reconstruire et expliquer des lambeaux d'inscriptions antiques que les siècles et le vandalisme se sont accordés à étendre tour à tour sur leur double lit de Procuste. Et, cependant, quel labeur plus digne de compassion que celui-là ! Loin du monument original, qu'on ne verra jamais, peut-être, il faut opérer sur des copies dûes, en général, à des personnes fort zélées pour l'archéologie, mais étrangères, le plus souvent, à la science épigraphique, cette spécialité si ardue qui exige de nombreuses connaissances accessoires et surtout une perspicacité qui touche presque à la divination. Aussi, pour un Léon Renier et quelques autres *rari nantes* qui semblent se jouer des difficultés de ce genre d'études, que d'obscurs travailleurs, parmi lesquels nous devons nous ranger, luttent contre elles avec plus d'ardeur que de succès !

Afin que le lecteur ne prenne point ceci pour un paradoxe, nous allons lui soumettre un exemple du travail auquel un épigraphiste doit se livrer sur les inscriptions antiques, quand il opère sur un texte mutilé et seulement d'après une copie, ce qui est précisément le cas pour celle que nous donnons ci-dessous :

.....IPRAENOMENNOME.....
SCFILOVIRROGATVS.....
MMANDAVIQVIDGESSE.....
AEAEMIIORVMPOSVI.....
RTENSISVIRORNATVSQ.....
TEXSVPERANSFAMILIA.....
SIGVSFVIPAGIQVEMA.....

Ce fragment provient de ruines situées à l'Est du camp du Srah

(1) L'article ci-dessus, qui a été inséré dans l'*Akhbar* du 1^{er} avril sous nos initiales (L. A. B.), ne devait pas être reproduit dans cette *Revue*, au moins dans sa forme actuelle. Mais un oubli de typographe ayant été cause qu'il a paru sans qu'aucune des corrections indiquées sur l'épreuve par l'auteur ait été faite, celui-ci ne veut pas rester sous le coup de mu-

de Mehriis, non loin des restes de l'antique Sigus, à 42 kilomètres environ au Sud Sud-Est de Constantine. La copie, dûe à M. le général Desvaux, paraît exacte dans son ensemble; et si nous y hasardons deux rectifications, ce n'est pas une raison pour que l'honorable transcripteur se soit trompé, car c'est peut-être nous qui errons dans nos conjectures. Afin que le lecteur soit promptement à même d'en décider, entrons sur-le-champ en matière.

Enumérons, d'abord, les difficultés contre lesquelles il sagit de lutter :

Dans le texte qu'on vient de lire, il manque les commencements et les fins des lignes; ce n'est donc, en définitive, qu'un tronçon épigraphique.

Il faut s'efforcer d'en faire un corps complet.

Les lettres s'y présentent à rangs serrés, sans aucun des intervalles ou signes séparatifs qui, d'ordinaire, distinguent les mots entre-eux. Il faut arriver à isoler régulièrement ces mots les uns des autres.

S'il y a des erreurs de copie, il faut les prouver et les rectifier.

On devra s'efforcer surtout de combler les lacunes du texte, sinon en restituant tous les mots qui manquent, au moins en rétablissant le sens général.

Enfin, toutes ces opérations préalables étant accomplies plus ou moins heureusement, il faut aborder le commentaire proprement dit.

On avouera que tout cela n'est pas une petite besogne.

En l'essayant sur le fragment épigraphique que nous venons de donner, nous obtenons ce premier résultat :

.....i prænomen nome.....
... ..Sc.fil.Quir. Rogatus.....
....m mandavi quid gesse...
.....æ Aemiliorum posui....
.....rtensis vir ornatusq.....
.....t exsuperans familia....
.....Sigus fui pagique ma..

tilations et d'altérations qui dénaturent sa pensée, si elles ne la rendent inintelligible, dans une matière qui par elle-même est déjà suffisamment obscure.

Que ceci nous serve de circonstance atténuante auprès des hommes graves qui trouveraient notre ton un peu léger. Nous nous adressons au public en général et non pas au groupe restreint des archéologues proprement dits.

Sans dépasser les limites du champ des conjectures légitimes, on peut hasarder l'extension suivante :

« ... i praenonem nomen... Sc. filius, Quirina, Rogatus...
» m mandavi quid gesse... familiae Aemiliorum posui... cirtensis
» vir ornatusque... t exsuperans familia... Sigus fui pagique
» magister... »

On voit que pour obtenir ce texte nous avons substitué QVIR à OVIR de la deuxième ligne de la copie et AEMILIORVM à ÆMILIORVM de la quatrième.

Ces corrections, qui s'indiquaient pour ainsi dire d'elles-mêmes, ne nous paraissent pas avoir besoin d'être autrement justifiées.

Il semble qu'il n'y ait plus maintenant qu'à donner une traduction ; et, cependant, nous ne nous y hasarderons pas avant d'avoir exposé quelques remarques préliminaires.

Appelons d'abord l'attention du lecteur sur les formes verbales *mandavi, posui, fui* ; elles indiquent un individu — mort ou vif — qui parle ou que l'on fait parler sur lui-même, à la première personne. Il règne dans sa phraséologie une certaine emphase vaniteuse, qui rappelle un peu le ton de la fameuse épitaphe laudative et autobiographique de l'orfèvre cirtéen *Præcilius*, dont le style a tant torturé quelques doctes cervelles de France, d'Allemagne et d'Algérie. Mais elle était complète, au moins, cette épitaphe ! tandis que la nôtre — si c'est une épitaphe toutefois — n'est plus qu'un tronc informe ; et que, pour entreprendre la recherche de ses membres disparus, il faut s'armer de la patience infatigable que mettait Isis à rassembler les débris du corps de son époux. Essayons, cependant.

D'abord, la liaison évidente des deux premières lignes entre elles et avec la quatrième conduit à cette interprétation dont les parties douteuses seront justifiées un peu plus loin :

« ... j'ai eu pour prénom, nom et surnom... »
« ... Sc. *Aemilius*, fils de Sc. (de la tribu) *Quirina* (de la branche)
Rogatus... »

Ainsi, ce que la première ligne annonce, la deuxième et la quatrième le donnent. On n'en doutera pas, si l'on veut bien se rappeler qu'en épigraphie romaine, un ordre fixe s'observe dans la formule que nous appellerons « état civil » et qui comprend, pour les patriciens, le prénom et le nom, la filiation, l'indication de la tribu et du surnom de branche.

Le tableau ci-après, sous lequel nous plaçons, comme contrôle,

les éléments de ce genre exprimés dans notre fragment épigraphique, rendra ceci plus clair encore :

Prénom nom filiation tribu branche.

.....

..... Sc. filius Quirina Rogatus.

Sur les cinq éléments de la formule complète, nous possédons déjà les trois derniers : la filiation, la tribu et la branche.

La filiation nous apprend que Rogatus était fils de Sc., abréviation d'un prénom qui paraît insolite ;

La tribu s'appelait Quirina, une des tribus rustiques de Rome ;

La branche était celle des Rogatus, rameau probable des Aemilius, d'après la mention faite de ceux-ci à la quatrième ligne et les circonstances de cette mention.

Nous avons déjà désigné et nous continuerons de désigner l'auteur ou le héros de notre dédicace par ce surnom de Rogatus, parce que celui-ci, étant exprimé en toutes lettres à la deuxième ligne du fragment, se trouve, par cela même, à l'abri de toute controverse.

Il reste donc à trouver le prénom de Rogatus et à prouver son nom Aemilius, que nous avons présumé déjà, d'après la quatrième ligne du fragment. Pour ce dernier nom, nous nous en tiendrons à la dite présomption, étant bien forcé de nous contenter d'une probabilité à défaut de certitude.

Le prénom du père nous aidera peut-être à découvrir celui du fils. Il est représenté, on l'a vu, par le sigle Sc., qui ne correspond à aucun des prénoms romains, lesquels sont très-peu nombreux, d'ailleurs. Varron n'en compte guère que trente, dix-huit desquels seulement étaient usités à son époque. Parmi ceux de l'une ou de l'autre catégorie commençant par un S, comme notre sigle inexpliqué, nous ne trouvons que les quatre suivants :

Servius, prénom que l'on donnait à l'enfant né dans l'esclavage, de *servus*, esclave ;

Sextus, que l'on appliquait à celui des frères qui venait au monde le sixième ;

Spurius, qui indiquait une naissance illégitime ;

Statius, qui était plutôt employé comme nom que comme prénom.

On n'arriverait à l'un de ces quatre prénoms qu'en supposant une erreur de copie très-peu probable, leurs abréviations respectives, S. — SEX. — SP. — ST., ne pouvant guère se confondre avec le Sc. de notre dédicace.

Il est important de faire remarquer ici qu'en épigraphie romaine la règle invariable était de n'abrégier que les mots d'un emploi usuel et assez généralement connus pour que l'on pût toujours les deviner au seul aspect de leurs initiales. Comment se fait-il donc que dans notre inscription, contrairement à cette règle dictée par le bon sens, le prénom essentiellement insolite du père de Rogatus figure cependant en abréviation ? Nous ne voyons qu'un moyen de se l'expliquer, c'est d'admettre que ce prénom était exprimé en toutes lettres un peu auparavant, sur la pierre qui nous manque, et comme prénom du fils. On conçoit dès-lors que la deuxième mention, suivant l'autre de si près, ait pu être abrégée sans inconvénient.

Ce fait très-probable nous en indique un autre, et c'est que notre Rogatus était un fils aîné ; car, dans la famille romaine, le premier né seul pouvait recevoir le prénom du père ; de même que le puîné prenait celui du grand-père ou de l'oncle paternel.

Résumons ce qu'on vient de lire en reprenant nos deux premières lignes désormais complètes, au moins comme sens général :

« J'ai eu pour prénom, nom, surnom »

« Sc. Aemilius, fils de Sc., de la tribu Quirina et de la branche des Rogatus. . »

Ne laissons point passer inaperçue cette pompeuse annonce de prénom, nom et surnom de la première ligne, car c'est le gros bout d'oreille de la vanité nobiliaire. Celui qui porte ici la parole a voulu constater, dès le début de l'épigraphe, qu'il possédait les *tria nomina nobiliorum* dont parle Ausone et qui étaient l'apanage de l'aristocratie romaine. Il est certain que si les Aemilius de notre épigraphe sont de même race que ceux de Rome, illustrés par le consul Paul Emile et tant d'autres hommes distingués, il y avait bien lieu de s'enorgueillir. Mais un patricien de bon aloi n'aurait pas eu de ces petites vanités exprimées aussi puérilement ; et c'est ce qui nous fait douter de l'identité d'origine.

Parmi les Aemilius de la région où l'on a trouvé notre épigraphe, notons ceux de Sigus dont l'un ajoute à ce nom le surnom de *Rogatulus* qui semble indiquer une sous-branche des Rogatus. Le même monument (n° 2476 du recueil de M. Léon Renier) mentionne une Cassia *Rogatina*, une Luria *Rogatula*, outre un Aemilius Cassianus et une Aemilia Sabina.

Après avoir complété, par voie de conjectures, l'état-civil de

Rogatus et pénétré même un peu dans sa biographie, continuons de le suivre sur ce terrain où il y a bien encore quelque chose à glaner. Ceci amène à discuter la troisième ligne : dans ce qui en subsiste, nous trouvons le prétérit *mandavi* qui indique une disposition prise par celui qui porte la parole, et le mot mutilé qui suit, relatif sans doute aux faits ou aux actes qui motivaient cette disposition. C'étaient, fort probablement, des services rendus ou des distinctions méritées par les membres de la famille des Aemilius, nommée à la ligne suivante, et qui ont valu à celle-ci le monument dont nous étudions la dédicace et qu'indique assez clairement, du reste, le mot *posui*.

Les trois dernières lignes, fragment du *Cursus honorum*, ou état des services et honneurs d'Aemilius Rogatus, ne peuvent se séparer dans le commentaire, leur connexité étant évidente.

On y entrevoit qu'il a dû exercer à Cirta quelque fonction probablement municipale ; et comme l'épigraphie qui le constate était érigée loin de cette ville, on a dû ajouter au titre l'ethnique *cirtensis* qui seul subsiste aujourd'hui, mais décapité.

Il se dit lui-même un homme distingué, *vir ornatus*, expression qui a pris un sens absolu et est devenue, en épigraphie, un titre honorifique qui s'accordait aussi aux femmes, *ornata femina*.

Aemilius Rogatus, revenant sur sa noblesse, se dit d'une famille élevée, *exsuperans familia*.

Il veut que l'on sache qu'il fut quelque chose à Sigus et n'entend pas qu'on ignore qu'il était ou avait été Maître du bourg dans les ruines duquel on a déterré notre fragment. . . . *Sigus fui pagique magister*. Notez que *magister* ici ne signifie nullement maître d'école ; c'est quelque chose comme bourgmestre, au double point de vue étymologique et administratif.

Mais voyez comme les petits calculs de la vanité humaine sont souvent déçus ! Malgré les précautions de Rogatus, la postérité ignore comme s'appelait cette fameuse bourgade qui a eu l'honneur d'être administrée par lui ; qui sait si, malgré nos efforts, elle ne refusera même pas de lui reconnaître des droits au beau nom des Aemilius ?

Aux tâtonnements et aux incertitudes de notre commentaire, le lecteur peut juger maintenant quel rude et ingrat métier c'est, que celui d'épigraphiste. En effet, le lot de celui-ci n'est-il pas de marcher sans cesse à la recherche de l'inconnu avec des éléments

insuffisants pour l'atteindre ? Ajoutez-y la perspective de voir son œuvre la plus étudiée, démentie et inutilisée par quelque découverte ultérieure qui livre de nouveaux matériaux d'appréciation, qu'il n'a pu connaître, à l'heureux rival qui suit sa piste.

Il est vrai qu'il peut espérer la compensation de voir son vainqueur terrassé à son tour par un nouvel athlète, lequel plus tard pourra bien succomber aussi. On connaît telles guerres archéologiques pendantes depuis bien des années (celle d'*Alésia*, par exemple), qui ont ainsi donné lieu à une foule de pugilats successifs. De sorte que le jour de la victoire définitive, — si jamais il doit luire — ne laissera qu'un vainqueur sur pied, au milieu d'innombrable vaincus, ensevelis dans la poussière du champ de bataille.

N'est-ce pas là, en effet, toute une nouvelle catégorie de *Misérables* aussi dignes de pitié que ceux qu'a chantés Victor Hugo ?

L. A. BERBRUGGER.



CHRONIQUE.

MASCARA. — M. Monin, chef du bureau arabe civil de Mascara, a fait hommage à la bibliothèque d'Alger, d'un commentaire des *Makamat* ou séances de Hariri, par le cheikh Bou Ras.

Les *Makamat* sont trop connues pour que nous nous arrêtions ici à en expliquer la nature et l'importance. Quant à Bou Ras, qui s'en est fait le commentateur, c'est un érudit indigène de la province de l'Ouest; après la reddition d'Oran par les Espagnols, en 1791, il composa une *cacida* ou petit poème en l'honneur du bey de Mascara, Mohammed el-Kebir, que cette reddition faisait désormais bey d'Oran. *Bou Ras*, qui avait le goût et le sens de l'exégèse, ne voulut pas laisser à d'autres le soin de commenter son œuvre poétique; et comme au fond il était plus savant que poète, il en résulta que, si les vers étaient médiocres, les explications et développements dont ils furent l'objet de la part de l'auteur présentent un intérêt historique assez grand, surtout lorsqu'ils portent sur des faits postérieurs au grand historien de l'Afrique septentrionale, Ebn-Khaldoun.

Nous devons dire que *Bou Ras*, n'est qu'un surnom et que les vrais noms de notre auteur sont : Mohammed ben Ahmed ben Abd el-Kader. Mais la longueur et le vague de ces sortes de désignations nominales chez les Musulmans sont presque toujours prévaloir les surnoms qui ont l'avantage de préciser immédiatement l'individu dont on veut parler; aussi *Bou Ras*, ou Papa-la-tête, comme nous dirions familièrement d'un homme à grosse tête, l'a emporté et il n'est guère connu que par ce sobriquet.

Le commentaire donné récemment par M. Monin, est en deux volumes in-4°, d'une jolie reliure indigène; l'écriture, qui appartient au type maugrebin, est fort nette et assez élégante. En somme, cette copie, qui est toute moderne, témoigne qu'il y a dans l'ouest de l'Algérie des calligraphes qui ont conservé les anciennes et bonnes traditions.

C'est donc un cadeau fort appréciable que M. Monin a fait à la Bibliothèque d'Alger ; et, quoique parlant ici comme directeur de la Revue africaine, le Conservateur de cet établissement ne laissera pas échapper l'occasion de lui en témoigner de la reconnaissance, au nom du public studieux et des arabisants en particulier.

ANCIENNE VILLE ROMAINE ENTRE ORLÉANSVILLE ET AMMI MOUSSA. — M. E. Guès nous annonce qu'il va visiter prochainement les restes d'une cité romaine que l'on signale à 40 kilomètres d'Orléansville, sur la route d'Ammi Moussa. Toute étude est intéressante sur ces lignes, peu observées jusqu'ici, qui conduisent de la vallée du Chélif aux hauts plateaux. Nous désirons que notre honorable correspondant puisse séjourner assez longtemps de ce côté pour rapporter une moisson de faits qui fassent avancer la géographie comparée de ces contrées que l'on connaît à peine, archéologiquement parlant. A en juger par la distance et la direction indiquées, les ruines dont parle M. Guès seraient celles que les cartes signalent sur la rive gauche de l'oued Bou Taka, entre le Djebel Fernen et le pic de Zarden.

LE MONUMENT DES LOLLIIUS. — Un des plus beaux restes de l'antiquité romaine, sinon le plus beau, que l'on puisse voir aux environs de Constantine, est le monument des Lollius. Il y a quelques jours à peine qu'un heureux hasard nous le fit rencontrer sur notre route, dans une excursion chez les Mouya, et nous consacraâmes à son examen tous les moments dont nous pûmes disposer.

Ce n'est pas une découverte que nous venons annoncer, puisque ce monument a été vu et représenté il y a une dizaine d'années ; seulement, nous croyons qu'il vaut mieux qu'une sorte d'oubli, que les mentions par trop sommaires que lui ont consacrées deux ou trois archéologues.

M. Creully le vit en 1852, et le premier annuaire de la Société archéologique de Constantine en donna, d'après lui, un dessin, sans texte à l'appui, mais reproduisant assez exactement l'ensemble et les proportions du monument restauré.

Avec M. Creully se trouvait M. Rénier, qui dans son *Recueil des Inscriptions de l'Algérie*, n'a vu le monument qu'au point de vue épigraphique.

Reste notre regrettable ami, M. Delamare, qui l'a fait entrer dans

son *Archéologie*. Malheureusement, cet ouvrage de luxe, nous n'avons pu nous le procurer complet à la bibliothèque de Constantine. De plus, M. Delamare se serait aidé, sinon pour le monument, tout au moins pour les inscriptions, d'un dessin de M. Boissonnet, ainsi que le rapporte M. Rénier. Or, les transcriptions de M. Boissonnet, relatées par M. Rénier, nous les avons reconnues inexactes. Raison nouvelle pour en rétablir la lecture. D'un autre côté, les rapports étroits qui rattachent ce beau morceau d'architecture à une inscription du Kheneg, rapports vaguement indiqués par M. Creully, n'ont pas été suffisamment établis. Enfin, nous croyons qu'il est temps d'appeler l'attention et la sollicitude de l'autorité sur un monument qui intéresse sous tous les rapports. Voilà pourquoi nous en parlons sous l'expression toute récente que sa vue nous a suscitée.

Le monument des Lollius est situé à 4 lieues N.-O. de Constantine, à une lieue à l'est du Kheneg et à une égale distance du confluent de l'Oued-Smendou et de l'Oued-el-Kebir, au lieu dit Elhéri par les indigènes.

En suivant la route qui y conduit du Hamma, on rencontre sur la droite deux ou trois groupes de ruines, d'une superficie peu étendue, accusant plutôt des villas ou des fermes que des centres de population. Nous n'y avons pas trouvé de pierres inscrites, mais, dans la plus rapprochée du monument, des fragments de colonnes, et un peu plus loin un chapiteau perdu au milieu des terres labourées (ou futures).

Le monument couronne le sommet d'un massif dont les pentes descendent à l'Oued-Smendou, distant environ d'une demi-lieue. Près de la rivière se voit une autre petite ruine. Comme nous aurons bientôt occasion de le redire, la famille des Lollius avait sans doute des propriétés considérables dans ce canton.

La forme du monument est celle d'un tambour ou d'un cylindre creux, relevé par un soubassement et une corniche surmontée d'une assise formant attique.

On est frappé tout d'abord par l'harmonie de ses proportions dont les détails rappellent d'une façon curieuse notre système métrique. C'est une observation que nous avons déjà faite, il y a bientôt quinze ans, en étudiant le Médracen. Ses gradins ont juste un mètre de largeur; c'était aussi la mesure de l'assise supérieure, aujourd'hui déplacée; enfin la hauteur des gradins est de six décimètres.

Notre monument, construit en très-grand appareil, se compose de onze assises superposées. Chacune d'elles ayant cinq décimètres de hauteur, l'élévation totale du monument est de 5 mètres $1/2$. Le diamètre est de dix.

L'épaisseur des parois, à la partie moyenne du fût, est de 1 mètre $1/2$.

Le soubassement et la corniche sont en saillie sur le fût de 50 centimètres, ce qui leur donne 2 mètres de profondeur.

Des onze assises, trois appartiennent au soubassement, six au fût, une à la corniche et une à l'attique.

Le soubassement comprenant, ainsi que nous l'avons dit, trois assises, mesure un mètre $1/2$ de hauteur. L'assise supérieure se raccorde au fût par une série de moulures. En raison d'une inclination légère du sol, on n'aperçoit le soubassement que du côté du Nord, et encore l'assise inférieure est-elle à demi-enterrée. Au sud, le sol est au niveau du fût.

La partie moyenne du monument, avons-nous dit, se compose de six assises : elle mesure en conséquence trois mètres de hauteur. Chacune d'elles est constituée par cinquante pierres larges de six décimètres hors d'œuvre. Nous avons déjà dit que la profondeur de ces pierres était d'un mètre $1/2$. Tous ces blocs sont creusés à leurs faces inférieure et supérieure, d'une cavité de cinq centimètres de largeur sur dix de longueur et autant de profondeur.

La sixième assise ou autrement l'assise supérieure, porte quatre inscriptions occupant chacune une pierre d'une largeur double, c'est-à-dire 1 m. 2 d. Chacune de ces inscriptions, est orientée. Leur encadrement est côtoyé à droite et à gauche d'un relief en queue d'aronde. De ces quatre inscriptions, celle du sud est la mieux conservée. Celle de l'est l'est un peu moins. Celle de l'ouest est presque illisible. Celle du nord a complètement disparu. Toutes ces inscriptions sont identiques, et comprennent six lignes d'écriture. Nous y reviendrons tout-à-l'heure.

La surface de ce cylindre n'est pas unie. A leur point de jonction, les pierres sont creusées d'un retraits de cinq centimètres de largeur et d'autant de profondeur, ce qui rompt merveilleusement la monotonie d'une surface plane.

Nous avons déjà dit que la corniche était d'un demi-mètre en saillie sur le fût, ce qui donne à ses blocs une profondeur de deux mètres. Comme ceux du fût, ils sont creusés d'une cavité à leur

partie moyenne. Ils ont de plus, sur chacun de leurs côtes, une double cavité en queue d'aronde se raccordant avec une cavité pareille du bloc voisin.

Quant à l'attique, ses éléments sont pareils à ceux du fût comme forme, comme dimensions, comme position et comme nombre.

D'après l'épaisseur des parois, que nous avons dite d'un mètre et demi, le diamètre dans œuvre serait de sept mètres.

Voilà notre monument complet. Nous devons dire les dégradations que dix-sept siècles lui ont infligées.

Le soubassement et le fût sont à peu près intégralement conservés. C'est à peine s'il y a ça et là quelques écaillures.

A gauche de l'inscription du sud, la sixième et dernière assise a une lacune de quatre pierres ou de 2 m. 1/2, lacune qui existe naturellement aux parties superposées, c'est-à-dire à l'attique et à la corniche.

Deux autres lacunes existent à la corniche, de deux et de quatre pierres. Nous n'avons compté que trente-cinq pierres à l'attique.

La partie saillante de la corniche est fréquemment ébréchée.

En somme, le monument est peu dégradé, mais une végétation parasite le menace.

Au nord, un térébinthe s'est implanté entre deux pierres de l'attique, légèrement écartées. Cet arbre, qui compte peut-être plus d'un siècle d'existence, a le tronc de la grosseur d'un homme, et étend au nord et au sud deux branches vigoureuses, issues d'une souche à demi rongée. Sur la brèche faite à la dernière assise pousse une aubépine.

Quant à l'intérieur du monument, le fond en est à peu près de niveau avec le sol extérieur. Il est envahi par des arums, des asperges et des pariétaires. Deux ou trois blocs peu volumineux percent à travers ce tapis de verdure. Au sud, sur les parois, sont implantés un petit figuier et un petit térébinthe. Ça et là, se voient aussi des asperges.

Le reste de la surface est légèrement inégal, quelques blocs ayant été rongés.

A l'extérieur se voient une quinzaine de blocs détachés du monument ou appuyés contre lui. Comme nous l'avons déjà dit, le sol environnant s'incline du sud, au nord, de telle sorte que le soubassement, à fleur de terre au sud apparaît à peu près complètement au nord.

Parlons maintenant des inscriptions, qui ont aussi leur intérêt.

De la collation des trois qui restent, nous avons établi la restitution suivante :

M. LOLLIO· SENEIONI· PATRI
GRANIAE· HONORATAE· MATRI
L. LOLLIO· SENEIONI· FRATRI
M. LOLLIO· HONORATO· FRATRI
P. GRANIO· PAVLO· AVONCVLO
Q. LOLLIVS· VRBICVS· PRAEF· VRBIS

Ces lettres sont d'un beau style, en rapport avec celui du monument. Aucune n'est liée. Elles remplissent complètement l'espace compris dans leur encadrement.

Telles sont les variantes que M. Boissonnet a données à M. Renier :

COELIO	au lieu de	LOLLIO
PAVIO	—	PAVLO
AVVNCVLO	—	AVONCVLO
STRAEF	—	PRAEF

Ces variantes doivent être écartées comme erronées.

Notre transcription diffère de celle de M. Renier en un seul point, à la troisième ligne.

Nous lisons SENEIONI, là où M. Rénier lit SENI.

C'est effectivement à cet endroit que les pierres inscrites sont le plus frustes et que la lecture est le plus difficile. La position respective des lettres lisibles nous paraît autoriser notre lecture.

Tel est en français le sens de l'inscription :

A Marcus Lollius Senecio, mon père
A Grania Honorata, ma mère
A Lucius Lollius Senecio, mon frère
A Marcus Lollius Honoratus, mon frère
A Publius Granius Paulus, mon oncle :
Quintus Lollius Urbicus, préfet de la ville.

Voilà donc un monument. sans doute un cénotaphe, un tombeau honoraire, une sorte de mausolée élevé par un Lollius à cinq membres de sa famille. Mais qu'était-ce donc que cette fa-

mille, à laquelle un de ses membres, le dernier inscrit, élève un monument de cette importance et d'un appareil princier?

Les inscriptions recueillies non loin de là au Kheneg, et même à Constantine, vont répondre à cette question.

Trois inscriptions funéraires, trouvées à Constantine, ont trait à des Lollius; elles ont reproduites par M. Renier sous les n^{os} 2033, 2034, et 2035. La première nous donne un surnom qui nous est déjà connu, celui d'Honoratus. La seconde nous donne la tribu du défunt, la tribu Quirina, celle précisément de Lollius Urbicus. Nous voilà donc en pleine parenté.

Deux autres inscriptions funéraires de Lollius ont été découvertes au Kheneg (1) par M. Renier. La première est relative à Lollia Saturnina, femme de Lucius, peut-être le frère d'Urbicus. La seconde est celle de Lollius Pinna. Enfin M. Cherbonneau a découvert trois nouvelles inscriptions relatives à des Lollius, dont deux tumulaires et une dédicatoire.

Voilà donc des Lollius ayant vécu non loin de notre monument. Mais il est une troisième inscription découverte également au Kheneg par MM. Renier et Creully, d'une bien plus grande importance, et qui va nous donner sommairement la biographie du fondateur.

La voici telle que l'a reproduite M. Renier :

Q LOLLIO M FILIO
QVIR VRBICO COS
LEG AVG PROVINC GERM
INFERIORIS FETIALI LEGATO
IMP HADRIANI IN EXPEDITION
IVDAICA QVA DONATVS EST
HASTA PVRA CORONA AVREA LEG
LEG X GEMINAE PRAET CANDIDAT
CAES TRIB PLEB CANDIDAT CAES LEG
PROCOS ASIAE QVEST VRBIS TRIB
LATICLAVIO LEG XXII PRIMIGENIAE
HIIVIRO VIARVM CVRAND
PATRONO
D D P P

(1) L'ancienne *Tiddis*.

Telle en est la traduction :

A Quintus Lollius, fils de Marcus,
(de la tribu) Quirina (surnommé) Urbicus, consul;
Légat de l'empereur dans la province de Germanie
inférieure ; fétial (1) légat (2)
de l'empereur Hadrien dans l'expédition
de Judée où il fut gratifié
d'une lance pure (3), d'une couronne d'or ; légat
de la X^e légion Gémina ; préteur candidat (4)
de César ; tribun du peuple candidat de César ; légat
du proconsul d'Asie ; questeur de la ville ; tribun
laticlave (5) de la XXII^e légion Primigenia ;
un des quatre inspecteurs de la voirie ;
Patron (6)

Par décret des décurions et aux frais publics.

Nous savons maintenant quel est l'homme qui a élevé le monument des Lollius. L'importance de ce personnage, Lollius Urbicus, est attestée par l'énoncé de sa carrière honorifique. La mention de l'empereur Adrien nous fait en même temps connaître l'époque où le monument fut édifié, c'est-à-dire vers le milieu du second siècle de l'ère chrétienne. Certes, à voir sa noble simplicité, la beauté de ses lignes, l'importance et la perfection de son appareil, on se douterait qu'il appartient au beau temps de l'architecture romaine, et particulièrement au règne de cet empereur, qui se piquait d'être un artiste, au point que l'histoire lui impute la mort d'un architecte victime de sa jalousie. Un personnage tel que Lollius, un protégé de l'empereur Adrien, ne pouvait élever un monument vulgaire.

Parmi les édifices de cette importance et d'un genre analogue, nous ne connaissons en Algérie que le Soumâ, qui n'était probablement qu'une reproduction grossière du tombeau de Saint

(1, 2, 3, 4, 5, 6). Les notes de M. Leclercq ne se trouvant pas avec l'article coupé dans *l'Indépendant*, de Constantine, que nous avons reçu pour insertion, nous sommes obligé d'y suppléer par d'autres, sous notre responsabilité particulière, bien entendu. — (1) *Fétial*, membre du collège des prêtres qui déclaraient la guerre, concluaient les alliances, etc. — (2) Lieutenant du souverain. — (3) Celle qui n'a pas de fer au bout. — (4) Celui qui brigait un emploi se disait *candidat de César*, quand sa candidature était appuyée par l'Empereur. D'où le proverbe : *Petis tanquam candidatus Caesaris*, tu demandes en homme sûr d'obtenir. — (5) Tribun *laticlave*, celui qui portait la *large bande* de pourpre sur fond blanc, qui, dans l'origine, était le privilège exclusif des Sénateurs. — (6) Patron de *Tiddis*

Rémi, car c'est à peine si nous osons parler ici du Medracen et du Koeur er - Roumya, consacrés à des dynasties. A Rome, à Pompéi, on rencontre des constructions funéraires dont la forme rappelle celle de notre monument.

Tel qu'il est, par son importance architecturale, sa conservation l'intérêt qui s'attache au nom de son fondateur, le monument des Lollius nous paraît devoir prendre place en Algérie après les deux colosses que nous avons cités.

Nous pensons aussi qu'il mériterait d'être protégé contre les causes de détérioration qui le menacent, et même d'être complété, ce qui n'exigerait pas des frais bien considérables.

Quoi qu'il en soit, nous le recommandons aux photographes.

Ce serait une belle page que le monument des Lollius, dominant, de son plateau, la vallée de l'Oued-Smendon et se détachant sur les montagnes abruptes des Mouya.

(*Indépendant*, 25 décembre 1863)

L. LECLERC,

A. Ct. de la Société des Antiq. de France.

NOMINATIONS. — Dans sa séance du 25 janvier dernier la *Société Royale géographique de Londres* a conféré le titre de *Membre correspondant honoraire* à plusieurs étrangers. Nous reproduisons, d'après son procès-verbal imprimé, les trois nominations suivantes qui intéressent l'Algérie.

« M. Berbrugger (Alger), auteur de l'*Algérie historique et monumentale* et directeur de la *Revue africaine*.

» M. Henri Duveyrier (Paris), connu par ses explorations étendues du Sahara dont des notes ont paru à différentes époques dans les *Transactions de la Société française de géographie*.

» M. le général Faidherbe, gouverneur du Sénégal (Afrique occidentale), qui s'est distingué par les heureux encouragements qu'il a donnés aux entreprises géographiques dans la Colonie française du Sénégal. »

Erratum. Depuis la page 128 jusqu'à la page 144 inclusivement, corrigez le chiffre initial 2 qui a été mis par erreur à la place du chiffre 1.

Pour tous les articles non signés,

Le Président,

A. BERBRUGGER.

Alger. — Typ. Bastide.

REVUE AFRICAINE

JOURNAL DES TRAVAUX

DE LA

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ALGÉRIENNE

PAR LES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

ET SOUS LA DIRECTION DU PRÉSIDENT

PUBLICATION HONORÉE DE SOUSCRIPTIONS DU MINISTRE
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE,
DU GOUVERNEMENT GÉNÉRAL DE L'ALGÉRIE,
DU CONSEIL GÉNÉRAL DU DÉPARTEMENT D'ALGER
ET DU CONSEIL MUNICIPAL D'ALGER.

« La Société historique algérienne entend le mot
» *histoire* dans son acception la plus large, y com-
» prenant, avec l'étude des personnes, des faits et
» des monuments, celle du sol même auquel ils se
» rapportent. Elle s'occupe donc de l'histoire pro-
» prement dite, de la géographie, des langues, des
» arts et des sciences de toute l'Afrique septentrio-
» nale. »
(Extrait des STATUTS)

HUITIÈME ANNÉE.

NUMÉRO 45. — MAI 1864.

ALGER

CHEZ BASTIDE, LIBRAIRE-ÉDITEUR, PLACE DU GOUVERNEMENT

CONSTANTINE

ALESI ET ARNOLET, LIBRAIRES
Rue du Palais

PARIS

CHALLAMEL AÎNÉ, ÉDITEUR
30, Rue des Boulangers

1864.

SOMMAIRE DU NUMÉRO 45. -- MAI 1864.

ARTICLES DE FONDS.	Pages
E. BACHER. Notice sur les dignités romaines en Afrique, (12 ^e article).....	161
A. BERBRUGGER. Expédition d'Oreilly contre Alger en 1775	172
A. BERBRUGGER. Epigraphie numidique.....	188
DEVOULX. Les édifices religieux de l'ancien Alger	198
SIR HARRY NEAL, BERBRUGGER, ETC. Guerre de 1824 entre Alger et l'Angleterre.....	202
Général DE SANDOVAL. Sur la reprise d'Oran, en 1732, etc.	221
BERBRUGGER. De l'hallucination épigraphique.....	227

CHRONIQUE :

Lettre de M. le Maire d'Alger, annonçant que le Conseil Municipal a voté un crédit de 500 fr. pour la REVUE AFRICAINE.....	236
Publication, aux frais du Gouvernement, de la deuxième partie des archives du consulat de France à Alger, par M. A. Devoulx.....	237
La REVUE AFRICAINE, citée dans un rapport de M. le marquis de la Grange, sur les sociétés savantes, et lu à l'institut en séance publique.....	237
Médailles et objets antiques donnés au Musée par MM. Baucher, Lefèvre, Cherbonneau, Maillefer et Boë.	238-239
Nivellements barométriques, par M. le Dr Marès.....	239
Médailles ou monnaies, au nombre de 433, données au Musée par M. Teule.....	240

AVIS.

Les personnes qui reçoivent la *Revue Africaine*, soit comme membres honoraires ou correspondants de la Société historique algérienne, soit comme abonnés, et qui n'ont pas encore payé leur souscription sont priées de vouloir bien en adresser le montant (*franco*), en un mandat sur la poste, à M. Bastide, libraire-éditeur à Alger, place du Gouvernement.

Les prix d'abonnement sont indiqués au recto du 2^e feuillet de la couverture du journal.

Revue africaine

NOTICE

sur

LES DIGNITÉS ROMAINES EN AFRIQUE.

CINQUIÈME SIÈCLE DE J.-CH.

(12^e article. Voir les n^{os} 32, 34, 35, 36, 37-38, 39, 40, 41, 42, 43 et 44).

II. — MAÎTRES DES BUREAUX OU ARCHIVES.

Magistri Scriniarum.

Le *Magister officiorum*, Maître des Offices (1), dignitaire du premier rang, décoré du titre d'*Illustre*, qu'on appelait quelquefois simplement *Magister*, avait principalement sous ses ordres les *Fabriques d'armes* appartenant à l'Empereur, puis d'autres départements que nous indiquerons sommairement.

Il résulte non-seulement de l'étude de la *formula magisteriae dignitatis*, mais du texte même des lois et édits impériaux, que la juridiction de ce haut dignitaire s'étendait sur toutes les affaires du palais (*in omnibus Palatinorum causis*), ce qui fait qu'on l'appelait encore *Préfet du Palais*, et qu'on l'a assimilé au fonctionnaire que, plus tard, on nomma, en France, *Prévôt de l'Hôtel* (du Roi).

(1) On a prétendu, à tort suivant nous, que le *Magister officiorum* n'était qu'une espèce de chambellan attaché à la cour impériale, qui dirigeait les audiences et y assistait, etc. Ce serait réduire les attributions de ce haut dignitaire, qui, tout en ayant celles qu'on lui donne ci-dessus, en avait d'autres aussi et bien plus étendues.

Les insignes (*insignia*) de la dignité étaient à peu près les mêmes en Orient qu'en Occident. Ceux du *magister officiorum* de l'Empire d'Occident se composaient de la table drapée surmontée du diplôme de la nomination, encadrant dans sa couverture le buste des deux Empereurs. Le reste du cartouche était rempli par des attributs caractéristiques, savoir : sept boucliers, posés 4 et 3; de longs javelots, des casques, des cuirasses, des outils (marteaux) pour fabriquer les armes; des fers de dards, un arc, un glaive et d'autres objets indescritibles, mais se rapportant évidemment à l'armure des gens de guerre, ce que consacrait le mot *fabricas* écrit en dessous dudit cartouche. On portait devant le *magister officiorum*, lorsqu'il sortait, les modèles des armes et armures qui se fabriquaient dans les différentes manufactures impériales (du gouvernement où il résidait).

SUB DISPOSITIONE VIRI ILLUSTRIS MAGISTRI OFFICIORUM :

- A. — a. (1) SCHOLA SCUTARIORUM PRIMA,
 (2) — SCUTARIORUM SECUNDA,
 (3) — ARMATURARUM SENIORUM,
 (4) — GENTILIUM SENIORUM,
 (5) — SCUTARIORUM TERTIA,
 (6) — AGENTUM IN REBUS,
 (7) — ET DEPUTATI EIUDEM SCHOLARUM;
 b. (1) SCRINIUM MEMORIAE,
 (2) — DISPOSITIONUM,
 (3) — EPISTOLARUM,
 (4) — LIBELLORUM;
 c. ADMISSIONALES;
 d. CANCELLARIUM.
 B. — FABRICAE VIGINTI.

Les vingt fabriques d'armes, appartenant à l'Empereur et administrées par ce ministre, étaient réparties de la manière suivante :

1° En Illyrie.....	5	} ensemble 20.
2° En Italie.	6	
3° Dans les Gaules.	9	

Il est digne d'attention que l'Empereur n'eût pas une seule fabrique d'armes dans le diocèse d'Afrique.

On fabriquait, dans ces établissements, des armes de toute

espèce, boucliers, harnais pour cavalerie, arcs, flèches, cuirasses, glaives, balistes (machines de guerre à lancer des pierres et quelquefois des traits), clibanes (espèces de cuirasses), etc., etc.

Départements dépendant dudit ministère :

Six écoles (palatines), *scholae (palatinae)*, savoir :

1-2-5. <i>Schola Scutariorum</i>	{	<i>Prima,</i> <i>Secunda,</i> <i>Tertia,</i>	{	Ces corps armés de grands boucliers, marchaient à côté et à la suite du Prince, lorsqu'il sortait; c'était une sorte de garde impériale (1).
-------------------------------------	---	--	---	--

3. <i>Schola Armaturarum seniorum.</i>	{	Ces soldats portaient des armes pesantes, mais pas de cuirasse: également garde impériale (2).
---	---	--

4. <i>Schola Gentilium Seniorum.</i>	{	Corps composés d'hommes pris dans les nations barbares, n'ayant pas encore embrassé le christianisme.
---	---	---

{	Les <i>Agentes in rebus</i> ou <i>rerum</i> , que, jusqu'au temps de Constantin, on appelait <i>frumentarii</i> (frumentaires, espèce de munitionnaires, de commissaires ou d'inspecteurs aux vivres, en sous-ordre), étaient des magistrats subalter-
---	--

(1) Voir dans Bocking (t. II, pp. 269-270) une très-subtile, quoique très-sage distinction qu'il établit, se fondant d'ailleurs sur les meilleurs témoignages, entre les soldats du service actif (*militēs bellis gerendis destinati, quos hodie activos dicere solent*) et les soldats des écoles (a *scutariorum scholis sub dispositione magistrorum officiorum in utroque imperio constitutis*). Ceux-ci mêmes doivent être distingués des scutaires travaillant dans les fabriques d'armes (*hi diversi fuerunt a scutariis qui in fabricis scutaris item sub magistris officiorum scutarium opificium exercebant*). Il est bien évident que le savant commentateur a voulu désigner les soldats que nous qualifions nous-mêmes de garde impériale, lorsqu'il ajoute : « *scholae illae praetorianorum, ut ita dicam, militum cohortes erant.* » Au surplus, il ne fait pas doute que ces corps avaient, les uns et les autres, la même origine prétorienne.

(2) « *Armaturae* : *militēs fuere in comitatu imperatoris... Ab his distinguendi sunt armaturae quos Vegetius inter principia legionum seu principales milites numerat, II 7* » (Ammien Marcellin)

6.

Schola

Agentum in rebus
et deputati eorum.

nes que les Empereurs chargeaient de veiller aux approvisionnements, à la tranquillité publique, etc. Ces *agents* remplissaient toute espèce de fonctions et de missions : inspecteurs souvent occultes, intendants, fermiers-généraux, se mêlant de police, ils servaient de messagers au prince et portaient ses ordres dans les provinces. On les appelait aussi *veredarii*, courriers de l'État, parce que dans leurs courses, ils se servaient d'une petite voiture à deux roues (*veho, rheda*). Ils se faisaient accompagner par des subordonnés nommés *deputati*, mot dont nous connaissons le sens, mais qu'il faut restreindre ici (1).

(1) *Faber*, nom donné sans distinction à tout artisan qui travaille des matières dures, comme le bois, la pierre, les métaux, etc.; — *fabrica*, en général, atelier de tout artisan qui travaille des matières dures; — *fabri-lia*, outils d'artisan, terme général sous lequel sont comprises toutes les différentes espèces d'outils et d'instruments employés par les ouvriers travaillant les matières dures. Ces mots sont accompagnés, le plus souvent, d'une épithète caractéristique, qualificative, qui détermine à quel métier particulier ils font allusion. — Nous traduisons *schola* par école, faute d'équivalent; car nous n'ignorons point que *schola* veut dire, proprement, loisir, repos, cessation de travail physique, qui fournit l'occasion de se livrer aux plaisirs et aux travaux de l'intelligence; et que, par suite, on transporta ce nom à l'endroit où les maîtres réunissaient leurs élèves pour les instruire (ce qu'on appelle école), et à une pièce où s'assemblaient des philosophes ou des lettrés pour causer et pour discuter. Par suite encore, on appela, en termes de bains (*balneae*), *schola alvei*, la salle d'attente ou de repos, *schola labri*, le bassin où l'on attendait son tour pour se laver. Les *scholae* dont il est ici question, espèce d'écoles du soldat, devaient être des dépôts dans lesquels on instruisait, on formait les soldats. — *Scutarii* doit-il s'entendre, ici, des soldats (*scutati*) qui portaient le *scutum* et qu'on instruisait *ad hoc*, ou des ouvriers (*scutarii*) qui fabriquaient les boucliers appelés *scuta*? — L'étymologie du mot *veredarii*, que nous donnons d'après un des commentateurs de la *Notice*, ne paraît pas exacte. On appelait *veredarius* un courrier, un messager du gouvernement, qui portait les dépêches publiques dans une légère carriole, à deux roues, traînée par des chevaux rapides (*veredi*, servant soit pour la chasse, soit pour la poste), dont il y avait des relais disposés le long des grandes routes. La *rheda* était une grande et spacieuse voiture, à quatre roues, nécessairement lourde.

Avant de passer aux attributions plus spécialement civiles du *Magister Officiorum*, résumons les fonctions militaires qu'il remplissait.

On ne fait pas remonter la création de cette charge au-delà de Constantin, qui l'aurait instituée. Le Maître des Offices, grand officier, sous le Bas-Empire, était le chef de tous les Officiers de la maison de l'Empereur. Il avait la direction du palais, celle de la garde impériale, et donnait, chaque jour, le mot d'ordre (*tessera militaris*) (1) au *Comes Domesticorum* de service. Il était aussi ministre de la police, réunissait sous ses ordres tous les officiers secondaires dans les provinces, régissait les postes, les fabriques d'armes et les arsenaux.

Le *Magister Officiorum* avait, en outre, sous sa dépendance, quatre bureaux (*scrinia*) fort importants, à la tête de chacun desquels se trouvait placé un chef, ayant nom *Magister*; c'est la réunion de ces chefs en groupe, qui constitue le titre (*Magistri Scriniorum*) du présent paragraphe (2).

Il y avait en Occident le même nombre (quatre) de *scrinium* ou bureaux de l'espèce qu'en Orient, avec cette différence, toutefois, que le *scrinium epistolarum graecarum* de l'Empire d'Orient était remplacé, dans l'Empire d'Occident, par le *scrinium dispositionum*. Il convient également de faire remarquer que le chef

et peu rapide, puisque, comme nos anciennes diligences, elle servait au transport de nombreux voyageurs et de leurs bagages. Les courriers de l'État n'auraient pu marcher dans de semblables machines. — Nous ne saurions trop le répéter, pour tous ces détails de mœurs antiques, il faut se tenir sur ses gardes et ne pas s'en rapporter aux étymologies qui semblent parfois les plus radicales.

(1) *Tessera militaris*, tablette de bois (Polybe, vi, 34), sur laquelle était inscrit le mot d'ordre, et que les officiers donnaient à leurs soldats pour qu'ils pussent avoir un signe au moyen duquel ils distinguaient les amis des ennemis; c'était aussi un des moyens de répandre dans les différentes divisions d'une armée les ordres du commandant en chef. — D'où il suit que, dans l'armée, le *tesserarius* était l'ordonnance, le planton qui recevait, des mains de l'officier supérieur, la tablette (*tessera*) portant le mot de passe ou l'ordre d'action, et qui la faisait parvenir dans toute l'armée.

(2) On a défini les *Magistri Scriniorum* comme étant ceux qui avaient la garde de tous les documents et de tous les papiers appartenant à l'Empereur. Cette définition n'est exacte qu'en partie: ces fonctionnaires étaient des hommes publics, c'est-à-dire qu'ils n'étaient pas attachés exclusivement à la personne du prince.

de ce dernier bureau, au lieu de porter le nom de *Magister*, avait celui de *Comes* ou Comte; nous verrons pourquoi.

Jamais insignes (*symbola*) n'ont donné lieu, de la part des commentateurs, à autant d'interprétations, que ceux des *Magistri Scriniarum*, qui avaient rang de Spectables (*Spectabiles*). Nous n'entrerons dans aucun détail à ce sujet, et nous nous bornerons à dire que ces insignes consistaient, pour les dignitaires de l'empire de l'Occident, en trois livres, ouverts, rangés sur une seule et même ligne, mais dont on ne voyait que la couverture et le dos : c'était le diplôme de la nomination de chacun de ces fonctionnaires. Nous choisissons, à titre de spécimen, la plus compliquée des inscriptions qui se lisait sur la couverture de l'un de ces livres :

(Recto.)

FL.

intali

Comord

PR

(Verso.)

FL.

valet

magepis

iuss

DD

Quant aux autres attributs que contenait le cartouche, ils représentaient des rouleaux de parchemin liés en faisceaux, des livres ou registres fermés et ouverts (ceux-ci avec des caractères hiéroglyphiques); et, entre autres singularités, un paquet d'enveloppes de lettres, de grande dimension, découpées en carré et portant au milieu des quatres replis, l'empreinte d'un cachet rond, qui avait évidemment pour but de protéger le contenu de l'enveloppe contre toute indiscrétion.

L'emploi de *Magister scrinii*, garde-rôles de la chancellerie, paraît avoir eu de l'importance, de l'éclat même, sous les Empereurs, à en juger par ce passage d'une loi, rendue en 382 et conservée dans le code Théodosien : *Eos qui cum honore Comitum nomine Magistrorum memoriae praeferuerint vel Epistolis vel Libellis, item eos qui ibidem peragendis signandisque responsis nostrae mansuetudini obsecundant, omnium vilium munerum ac totius capitulariae sive... temonariae functionis fieri jubemus exsortes....* »

Sous les ordres des *Magistri scriniorum* était une classe d'agents qui mérite une mention particulière; nous voulons parler des *Proximes*, sorte de préposés, d'intendants (*Proximi*, sic dicti

quia principi se proximant), et des *Melloproximi*, c'est-à-dire ceux devant entrer en charge l'année suivante (1).

Quoi qu'il en soit, et bien que la *formula magistri scrinii*, transmise par Cassiodore, soit conçue en termes assez froids, cet emploi était encore entouré de considération et avait une incontestable importance sous le Bas-Empire; c'est ce que va servir à démontrer l'examen détaillé de chacun des quatre bureaux dont il s'agit, et que la *Notice* désigne par le nom de chaque *Magister*.

1. *MAGISTER MEMORIAE*. — Nous serons plus explicite que l'*Index*, qui se borne à dire : « *Magister Memoriae annotationes omnes* » dictat, et emittit. Respondet tamen et precibus (2). »

On appelait, d'abord, *Memoriales* les fonctionnaires qui tenaient note des noms des militaires, ou autres personnes, qui se distinguaient en servant le Prince à la guerre ou de toute autre manière. Ce tableau, *Memorialis* (*libellus*), livre de notes, mémorial, était mis sous les yeux du maître, pour qu'il accordât, aux personnes désignées, les récompenses méritées. Par la suite, on donna le titre de *Memoriales* à ceux qui furent chargés de tenir, sous l'inspection du Questeur du Sacré Palais, le registre appelé *Laterculum minus*. Le *Magister Memoriae* était donc une espèce d'archiviste, ou plutôt d'annaliste, d'historiographe, de rédacteur du journal officiel de l'Empire : « Non ideo sic dictus, quod eos qui praeclare se gessis-

(1) « Sub Magistris scriniorum erant eorundem Proximi sive in capite constituti, qui et ipsi spectabiles erant, ut Proximatus sive Proximatus splendor etiam comitiva Proximatus appellaretur; sequebantur Melloproximi, sequenti anno Proximi futuri, clarissimatus dignitate gaudentes, quem exceptores quoque, non autem ceteri in sacris scriniis militantes Memoriales ac Laterculenses, Epistolares atque Libellenses habebant, sed hi viri devotissimi appellabantur. » (Commentaire Bocking.)

(2) Le *Magister Memoriae* était celui qui recevait de la bouche de l'Empereur ses décisions, et les communiquait aux parties intéressées. D'après Hérodiën (*Hist. romaine*, liv. IV), c'était celui qui tenait l'agenda du prince. Il était ordinairement à côté du prince et dressait la feuille des grâces que celui-ci accordait de vive voix. Il répondait aux requêtes qu'on présentait à l'Empereur et fournissait les mémoires des dépêches (Lamprid. in *Alexand.*). Il tenait le registre appelé *Laterculum minus*, que n'avait pas (comme en Orient) le Questeur du Sacré Palais d'Occident; de là vient cette expression, *emittit de Minore Laterculo*, appliquée au *Magister Memoriae*; ce qui veut dire que ce fonctionnaire faisait monter le personnel de la maison de l'Empereur, celui des flottes, les troupes stationnées aux frontières, etc.

sent, *imperatoribus in memoriam revocaret, sed quod acta et decreta, memoriae ac futurae observantiae causa asservaret.* » — « Immo, ajoute Bocking, *memoria*, ipsas litteras documenta instrumentave, acta gesta que memoriae conservationisve causa reposita significat. » C'est, d'ailleurs, ce que démontrent les trois autres fonctions attribuées par la *Notice* elle-même à ce dignitaire, savoir :

1° de dicter toutes les annotations, c'est-à-dire de faire expédier les ordres donnés verbalement par le Prince, ou qui n'exigeaient pas une longue rédaction. — Un commentateur explique ainsi le sens du mot *dictare* : « *Jura dictare est principis jure leges et constitutiones promulgare vel rescripto edere.* » — *Adnotatio*, dit Pancirole, erat brevis scriptura (note, apostille), continens quae principis nomine constituebantur vel confirmabantur. » — Bocking est beaucoup plus explicite à ce sujet : « *Adnotationes* quod genus imperialis scripturae appositum rescriptis vel epistolis, pragmaticis sanctionibus ceterisque legibus quas Quaestor dictabat, in caussis gratiae, administrationis, politicae finantiarumque quae hodie dicimus, sed et in caussis ad juris dictionem spectantibus mittebatur; »

2° D'émettre : il y a eu, de la part des commentateurs, au moins confusion, sinon erreur, en ce qui concerne la véritable signification de ce mot. Quelques-uns ont voulu voir, dans le mot *emittere*, le pouvoir accordé au *Magister Memoriae* d'expédier, au nom du Prince ou du *Magister Officiorum*, les permissions de se servir des chevaux de poste (*evectio*) et autres moyens de transport (*cursus publicus*) pour le service de l'État. Le mot *emittere* a, en effet, ce sens, lorsqu'il s'applique à quelques-uns des grands dignitaires dont nous avons déjà parlé, préfets du prétoire, Comtes des Largesses, etc. ; mais ici il a une acception toute différente. « *Emittere* h. l. aperte de emittendis annotationibus accipi non debet; sed locum de emittendis minoris laterculi dignitatibus intelligendum esse. . . »

Le texte d'une loi, rendue aux kalendes de mai 424 et conservée dans le code Théodosien, fournit, à ce sujet, les plus utiles renseignements ; le voici en entier : « *Imp. Theodosius A. Sallustio v. ill. Comiti et Quaestori. Laterculi curam totius scias ad tuae sublimitatis sollicitudinem pertinere, ita ut tuo arbitratu ex scrinio Memoriae totius Minoris Laterculi dignitates, h. e. Praepositorae omnes, Tribunatus et Praefecturae juxta consuetudinem pris-*

cam clementiae meae auctoritate deinceps emittantur. » (1) ;

3° Enfin, de *répondre aux prières*, c'est-à-dire d'expédier les décisions du prince sur les requêtes qui lui étaient présentées. « *Preces in Memoriae scrinio tractandae... spectabant, ut ad juris dictionem eae quas Magister libellorum, et ad res municipales atque commercium cum provinciis exterisque gentibus eae quas Magister Epistolarum tractabat.* »

Le *Scrinium Memoriae* se composait de soixante-deux secrétaires, employés ou agents, et ces écrivains (*scriniarii*) conservèrent le nom de *Memoriales* : douze d'entre eux, avons-nous dit, étaient aux ordres du questeur du sacré palais. Parmi ces soixante-deux employés figuraient sept Antiquaires (2), *Antiquarii*, quatre grecs et trois latins, espèce d'archivistes, dont l'emploi consistait principalement à lire, collationner, transcrire et recopier les manuscrits anciens, les pièces, actes, documents, livres, registres, etc., qui allaient périr de vétusté (3).

2. **MAGISTER EPISTOLARUM**, — « *Magister epistolarum legationes civitatum et consultationes et preces tractat* » (4).

Auguste écrivait lui-même ses lettres ou les dictait à un secrétaire ; il avait l'habitude de communiquer à Mécène et à Agrippa celles de ces lettres qui étaient de quelque importance ; ces deux amis étaient autorisés à y faire les changements qu'ils jugeaient convenables. Les premiers successeurs d'Auguste suivirent son exemple, en écrivant eux-mêmes ou dictant leurs lettres. Néron fut le premier qui se déchargea de ce soin sur un *Magister Epi-*

(1) Voir, dans le commentaire de Bocking (t. II, pp. 329-30), trois autres décrets impériaux (a. 413 et 424) sur le même sujet. Voir également, p.p. 410 et 416 (même tome), les annotations du savant commentateur en ce qui concerne le *droit d'émission* dont il est ici question, et qu'il faut se garder de confondre avec le *droit d'évection*.

(2) *Antiquarius*, terme employé, sous l'Empire, avec un sens différent de celui de *librarius*, pour désigner une personne qui faisait métier de copier de vieux livres, et qui écrivait dans l'ancien caractère uncial, quand les lettres courantes étaient devenues d'un usage général.

(3) « Statutos Memoriales praecipimus esse in Scrinio quidem Memoriae LXII. Epistolarum vero XXXIII, Libellorum quoque XXXIII ; Antiquarios vero qui habentur in Scriniis Memoriae, nunquam minus esse quam IIII. Supra scripti autem Memoriales nullo modo duplici fungantur officio, nec geminis chartis irrepserint. . . » (Code Théodosien). *Note commune au présent § et aux deux suivants.*

(4) Premier secrétaire, celui qui répondait aux lettres au nom de l'Empereur.

stolarum, premier secrétaire, dont l'emploi se maintint depuis cette époque. Ce chef de correspondance prenait les ordres verbaux de l'Empereur sur ce qu'il y avait à écrire, et rédigeait ou dictait les lettres en conséquence. On l'appelait encore, par ce motif, *Epistolarum Regiarum Magister*.

Outre la rédaction des lettres en général, la *Notice* attribuée à ce fonctionnaire, comme au précédent, trois autres genres d'occupations relatives :

- 1°. aux députations ou ambassades des villes,
- 2°. aux consultations,
- 3°. aux requêtes.

Les demandes que les villes faisaient porter au pied du trône par des députations extraordinaires (*legati*), étaient renvoyées au Préfet du Prétoire; sur le rapport que celui-ci en faisait au conseil de l'Empereur, ce dernier décidait, et cette décision était rédigée par le *Magister Epistolarum* (1).

Ce fonctionnaire écrivait aussi les réponses aux gouverneurs de provinces qui avaient demandé les ordres du Prince sur des cas douteux, et c'est là ce que la *Notice* appelle consultations. « *Consultationes sunt relationes judicium ad principem de graviorebus causis, quotiescunque illi cunctarentur vel ambigerent et dubitarent quidnam super negotiis, quae juridica sententia definire ipsi non possent, statuere deberent...* »

Toutefois, il y avait une distinction à faire entre ces *consultationes* et celles qui « *vel ante sententiam vel post eam, appellationis gratia in causis judiciariis ad principes etiam dirigebantur* » (2).

Enfin, le *Magister Epistolarum* répondait aux requêtes (*proces*) des villes, tandis qu'au contraire les requêtes des particuliers étaient instruites par le *Magister Libellorum*.

(1) « *Legationes exterarum gentium Magister officiorum provincialium, civitatum sive corporum Praefectus Praetorio excipiebat, sed ubi imperialis scientia consulenda erat, i. e. quotiens petitiones non statim lectae pensataeque rejiciendae videbantur, principi transmissae ab ipso post adhibitum consistorium decidebantur; recitationes autem, consultationes supra dictorum virorum illustrium aliarumve dignitatum, ad quas legationes venerant, ac preces petitionesque Legatorum tractabat scrinium epistolarum sub suo magistro* » (Commentaire Bocking).

(2) Voir le code Justinien et le code Théodosien aux titres : *De Relationibus, et Appellationibus, et Consultationibus*. « *Cujus generis Relationes seu Consultationes continent libri epistolarum ultimi Plinii et Symmachi, etc.* »

Le *Scrinium Epistolarum* comptait trente-quatre secrétaires ou agents, dont sept étaient à la disposition du questeur du sacré Palais. Ces *scriiniarii*, qui portaient le titre général de *Epistolares*, étaient aussi quelquefois appelés, en raison de leurs attributions ci dessus définies, *Principis referendarii*, référendaires, *archivarii*, archivistes, *correspondentes*, correspondants, surtout lorsqu'ils agissaient « in causis legationum. »

(A suivre)

E. BACHE.



EXPÉDITION DU COMTE O'REILLY

CONTRE ALGER, EN 1775.

Cette entreprise malheureuse des Espagnols contre Alger occupe une place importante parmi les faits saillants de l'histoire de ce pays. Aussi, lui avons-nous déjà consacré les articles suivants :

1^o Récit de cette expédition, d'après un manuscrit turc inédit (T. 3 de cette Revue, pages 436 à 441).

2^o Autre relation, par le major anglais Dalrymple, (T. 5, p. 31 à 40).

Dès l'année 1844, M. Alph. Rousseau avait donné, dans les chapitres 14 et 15 de sa traduction du *Zohrat en-Nayerat*, le récit indigène le plus complet que l'on connaisse du désastre des Espagnols en 1775. Malheureusement, placé à un point de vue particulier, il n'a pas cru devoir offrir au public une version strictement littérale, comme il le fallait dans cette circonstance, pour contrôler et compléter les relations des Espagnols, et donner ce que ceux-ci n'avaient pas pu connaître : les noms exacts des localités, le rôle réel des chefs turcs, l'attitude des populations pendant la lutte, et beaucoup d'autres détails essentiels qui échappaient nécessairement à leur observation.

En 1843, le même auteur a inséré dans le n^o 576 du *Moniteur algérien* (15 novembre), sur cette même expédition, un récit turc qui semble avoir la même source que le nôtre indiqué plus haut.

D'autres documents, de non moins grande importance, nous sont venus entre les mains, depuis peu.

Dans une collection de *Brochures et pièces manuscrites* sur l'histoire de ce pays, achetée pour notre Bibliothèque à la vente de M. Frédéric Lacroix, se trouvent les relations suivantes sur le même sujet :

1^o Traduction textuelle d'un manuscrit de l'amiral Mazarredo, sur l'expédition d'Alger en 1775 ;

2^o Journal manuscrit de l'entreprise et expédition des Espagnols contre Alger en 1775 ;

3^o Relacion puntual de lo acaecido con motivo de la expedicion contra Argel en el ano de 1775.

Nous nous proposons de publier successivement ces trois re-

lations dans la Revue. Nous commençons aujourd'hui par la dernière, parceque, quoique non signée, il est évident qu'elle émane du général en chef lui-même, le comte O'Reilly. On n'en doutera pas un instant après l'avoir lue avec soin, ainsi que les pièces officielles qui l'accompagnent.

Pour compléter cet ensemble de publications destinées à élucider un fait très-important, demeuré assez obscur, nous donnerons une nouvelle traduction du récit indigène, contenu dans les chapitres 14 et 15 du *Zohrat en Nayerat*. Le but particulier que nous avons en vue nous obligeait à refaire ce travail.

Quant à la traduction qu'on va lire du rapport espagnol sur l'expédition de 1775 par le général O'Reilly, nous nous sommes attaché à la rendre aussi littérale que possible, l'exactitude en pareille matière étant beaucoup plus essentielle que l'élégance.

A. BERBRUGGER.

N° 1.

RELATION DÉTAILLÉE

DE CE QUI EST ARRIVÉ PAR SUITE DE L'EXPÉDITION DISPOSÉE
CONTRE ALGER DANS L'ANNÉE 1775.

Le Roi d'Espagne, résolu à châtier les Algériens et à obliger leur Régence de cesser la course qu'ils faisaient dans la Méditerranée, au grave préjudice des vassaux de S. M., ordonna qu'à Cadix, Barcelone et Carthagène, on fît les préparatifs nécessaires pour rassembler des troupes, de l'artillerie, des munitions, engins et vivres et que tout le personnel et matériel de cette expédition, qu'il voulait être bien pourvue, fût rassemblé et prêt dans le dernier de ces ports, au commencement de juin, pour mettre ensuite à la voile au premier vent favorable.

Il confia le commandement des forces de terre au lieutenant général comte O'Reilly, et celui de la marine au lieutenant général don Pedro Castejon, lesquels arrivèrent à Carthagène les 9 et 16 mai (1775). Sans perdre un instant, ces deux chefs prirent des dispositions efficaces pour l'embarquement de l'infanterie, de la cavalerie, des compagnies d'artillerie, des mortiers, munitions et engins dont on s'était pourvu ; de sorte que tout fut prêt en peu de jours. Mais les vents contraires empêchèrent la sortie de l'armada jusqu'au 23 juin.

Le convoi avait à peine mis à la voile, qu'il survint une brise fraîche de l'Est qui obligea de le mettre à l'abri au mouillage de la Subida; le commandant général de la marine envoya quelques frégates et chebecs pour le garder, pendant que, d'après ses ordres, le reste de l'escadre restait en vue à courir des bordées.

Le 26, le vent passa au sud-ouest; et le convoi leva l'ancre pour rejoindre l'escadre qui, le matin du jour suivant, continua sa navigation, laissant quelques frégates et chebecs pour escorter et conduire les bâtiments qui pourraient se trouver en retard.

Le 30 juin, dans l'après-midi, le général en chef mouilla avec une partie des transports dans la baie d'Alger; et, le jour suivant (1^{er} juillet) également dans l'après-midi, arriva le reste de la flotte avec le brigadier don Antonio Barcelo.

Avant même d'entrer dans la baie d'Alger, le général en chef avait donné l'ordre au lieutenant colonel du génie, don Jorge Sicre, de se rapprocher de la côte sur le chebec *El Atrevido* (le hardi), pour reconnaître le plus tôt possible la plage qui est située entre le cap d'Albater (1) et le cap Caxines et aussi la baie de la *Mala muger* (2) que ledit cap Caxines garantit du vent d'Est.

Ledit jour du premier juillet, dès le matin, le général en chef, le quartier maître général et tous les officiers généraux passèrent sur la frégate Santa Clara pour reconnaître la côte de plus près depuis la ville jusqu'à ce même cap Caxines et se rendre compte de ses défenses. On recommanda de nouveau à don Jorge Sicre, quand il s'approcherait de la côte occidentale, d'en lever le plan, y plaçant avec exactitude les châteaux et batteries qui les défendent.

Le vent ne permit pas au général en chef de pousser sa reconnaissance au-delà de la Pointe Pescade où est le fort de l'Anglais (3); mais il se rendit bien compte de la montagne de la Bouzaréa, qui, très-élevée et abrupte, domine la côte depuis le couchant jusqu'à ladite pointe.

(1) *Albater* paraît être une des nombreuses altérations qu'a subies le nom du *Ras Kenater*, cap situé à l'ouest de Guyotville, un peu avant la presqu'île de Sidi-Ferruche et qui est écrit *Aknater* sur quelques cartes. — N. de la R.

(2) Celle qui s'étend entre le Chenoua et le cap Kenater. — N. de la R.

(3) Le fort des Anglais (*Bordj Kalt-et-foul*, fort du Champ de Fèves, parmi les indigènes) n'est pas à la Pointe Pescade mais plus à l'Est. — Note de la Rédaction.

On examina aussi avec beaucoup d'attention la baie de Bab-el-Oued que l'ingénieur Ricaud à sa sortie de captivité avait proposée comme très-propre à un débarquement. Mais il se trouva qu'elle était défendue par une nouvelle batterie basse en avant de la Tour du Phare (Torre de la Linterna), dans la direction de ladite plage et qui comptait 18 canons de gros calibre.

Il y avait sur la même plage d'autres batteries neuves qui la défendaient et un corps campé, lequel avait sa droite derrière le fort de la *Renegada* (fort des 24 heures) et sa gauche appuyée au pied du Bouzaréa (1), montagne qui, par son élévation et sa proximité, constituait une position dominante. Ce concours de circonstances rendait un débarquement impossible à la plage de Bab-el-Oued.

Le général en chef ayant apprécié ces difficultés, et comprenant que les vaisseaux courraient de trop grands risques s'ils approchaient pour battre le môle qui est très-garni de grosse artillerie, appliqua son attention à chercher un endroit plus propre au débarquement sur la côte orientale, depuis la ville jusqu'au cap Matifou. Dans toute cette étendue et vers l'occident jusqu'à la pointe Pescade, l'ennemi avait divers corps campés, dont le plus considérable paraissait être celui qui appuyait sa gauche à l'Harrache et qui s'étendait sur une hauteur dominant la plage, en arrière d'une batterie garnie d'artillerie (2).

Le général en chef, avec le quartier-maître général et les autres officiers généraux, alla reconnaître toute la côte du levant, et s'étant rendu compte de sa situation et de ses défenses (qui sont indiquées au plan L), choisit pour lieu de débarquement le point AA de la plage qui s'étend entre l'Harrache et la batterie n° 2. En face à une distance d'environ 300 toises, s'élevait la colline B qui ne paraissait pas d'un accès difficile, et qui, une fois occupée assurerait à notre armée une installation très-avantageuse, réduisant sa défense au petit front de la crête même et à la courte distance qu'il y a de là à la marine. De cette position, on pourrait suivre les

(1) Le corps campé à Bab-el-Oued se composait de 20 tentes, soit 600 janissaires outre des contingents arabes ou kabiles, et était commandé par Moustafa Khodja, *Ecrivain des chevaux* c'est-à-dire, Intendant général des domaines et général de la cavalerie. N. de la R.

(2) C'était le camp de Constantine, commandé par Salah Bey. — N. de la R.

opérations concertées avec les généraux et qui avaient été communiquées à la Cour.

Nos troupes une fois établies dans cette position, l'ennemi serait forcé d'abandonner les batteries qu'il avait sur la plage et où il se trouverait dominé en arrière. L'armée conserverait sa droite toujours appuyée à la marine; elle serait maîtresse de la hauteur qui dominait celle-ci; sa défense embrasserait donc une ligne courte et avantageuse, recevant ses vivres par mer sans que le transport de ceux-ci exposât la troupe à des dangers et à des fatigues.

Le terrain AA de cette plage choisie pour lieu de débarquement était défilé de la batterie n° 3 (1) que les Maures avaient auprès de l'Harrache et de celle n° 2 (2) qui était la plus rapprochée du côté de la ville.

Le 2 juillet, le général en chef donna l'ordre écrit de débarquer dans la matinée du 3; mais dans la soirée commença une grande marée (une forte mer) qui rendait difficile aux canots et chaloupes l'approche de la plage; cette circonstance, retardant beaucoup l'opération, eût aventuré l'issue de l'entreprise.

Il fallut donc différer le débarquement; et comme la baie de la Mala Muger était à l'abri du vent d'est, qui dure ordinairement dans ce pays; en dépit des inconvénients déjà exposés et pour ne pas demeurer inactifs, le général en chef résolut, d'accord avec le quartier maître général et les autres généraux, d'y aller dans la nuit du 3 au 4, avec l'espérance de surprendre l'ennemi dans ce parage et de ne pas lui donner le temps d'augmenter ses défenses. Mais un calme plat qui survint dans la nuit même empêcha l'exécution de ce projet. Cela fit voir ce que l'entreprise avait d'aventureux, les calmes étant fréquents dans cette station et les courants de l'ouest à l'est très-forts.

Le 4, le vent revenu à l'est était frais, ce qui dans la baie d'Alger donne toujours une forte mer. Il dura jusqu'au 6, et l'agitation des vagues fut si grande qu'elle empêcha le débarquement. Il s'apaisa dans l'après-midi; et, sans perdre un instant on disposa l'opération pour le 7. On arrêta avec la marine que cette nuit même, à une heure du matin, la troupe serait dans

(1) Celle de la rive droite de l'Harrache qui est à l'ouest; l'autre batterie est plus moderne. — N. de la R.

(2) Batterie de la rive gauche de l'oued Khenis — N. de la R.

les chaloupes et canots et ceux-ci placés auprès du navire le *Velasco*, et disposés en sept colonnes, ce qui était le nombre des brigades d'infanterie. Une galiote devait marcher en tête de chaque colonne, pour qu'on abordât la plage dans cet ordre et qu'au point du jour la troupe fût à terre.

On convint aussi avec le commandant général de la marine qu'un vaisseau, une frégate et un chebec feraient feu dès l'aurore contre la batterie n° 1 (1) et vers le chemin qui de la ville conduit au lieu de débarquement. La batterie n° 2 devait être également battue par un vaisseau et une frégate. Quant au fort de l'Harrache, ou batterie n° 3, ainsi que le camp établi en arrière, ils devaient être canonnés par deux vaisseaux. Le front de l'espace qui s'étend de la batterie n° 2 à l'Harrache, serait occupé par quelques frégates et chebecs pour défendre par leurs feux les flancs de la troupe.

Lorsque le premier débarquement s'exécuterait, les sept galiotes qui servaient de tête de colonne et les deux chaloupes qui portaient un canon de 12 en proue devaient se porter à droite et à gauche de la troupe débarquée, s'approcher jusqu'à toucher fond et diriger leurs feux de manière à faire le plus de mal possible à l'ennemi.

On avait désigné trois frégates pour faire feu sur les camps et batteries qui se trouvaient depuis Matifou jusqu'à l'Harrache, afin d'appeler l'attention sur plusieurs points et retarder la jonction des corps ennemis.

Divers accidents empêchèrent d'effectuer le débarquement dans la matinée du 7; mais au point du jour, le 8 juillet, grâce aux bonnes dispositions des commandants généraux de terre et de mer, 8,000 hommes furent débarqués à l'endroit choisi et qui est désigné AA sur le plan. En même temps que la troupe du 1^{er} convoi, on mit à terre 12 canons de 4 et 3 de 12, avec tout ce qui était nécessaire pour en faire promptement usage. Les 12 canons de 4 étaient sous les ordres du colonel d'artillerie don Joseph Manès, qui s'acquitta parfaitement de ce service. Les trois de 12 étaient dirigés par le brigadier don Raymundo Sanz, dont le zèle et l'activité dans cette journée satisfirent pleinement aux intentions du général en chef.

(1) Celle d'*Aïn Bida* qui est entre le Champ de manœuvres et le Ruisseau.
— N. de la R.

Le brigadier don Agustin de Yarola arriva sur la plage peu après le débarquement, avec six canons de 8 allégés et tout ce qu'il fallait pour les servir ; presque en même temps, furent mis à terre deux autres canons de 8 et deux obusiers de 6 appartenant à l'artillerie qui était à la charge de don Raymundo de Sanz. Ainsi, avant que le second convoi de troupe arrivât, il y avait prêts et montés sur la plage : deux canons de 4 et huit de 8 allégés et deux obusiers. D'après les dispositions prises, l'artillerie, au moment du second débarquement, aurait eu jusqu'à 20 canons de 4 et 12 de 8, lesquels devaient se placer chargés à mitraille à la tête des brigades pour marcher et manœuvrer avec elles, ce qui constituait la principale sécurité de la troupe.

Le 6, dans l'après-midi, tous les officiers généraux s'étaient transportés à bord du *Velasco* pour recevoir les derniers ordres du général en chef et ils y passèrent la nuit. On leur rappela la nécessité d'observer ponctuellement l'ordre communiqué le 2 et tout ce qui était prévu dans l'instruction générale qui avait été donnée à Carthagène à la date du 25 mai ; et on leur réitéra expressément que chaque brigade du premier débarquement devait former une colonne au front d'une compagnie sur six hommes de hauteur et que les gardes auraient un front d'une demi-compagnie ; que si, en débarquant ou après être débarqués, ils se trouvaient incommodés par la tirailleurie des Mores, ils ne devaient détacher en avant que de l'infanterie légère et des chasseurs pour les repousser ; et que, sans éloigner leurs colonnes du bord de la mer, ils eussent à attendre l'arrivée du second débarquement, afin que chaque régiment étant complété et réuni et chaque brigade ayant en tête les quatre canons qui lui étaient destinés, on pût se mettre en marche avec la rapidité et le bon ordre convenables pour gagner la colline qu'on avait en face et où chaque général connaissait le point vers lequel il devait se diriger.

On les prévint aussi que la marche sur la colline devait se faire en quatre colonnes ; que la colonne de droite devait se composer des gardes espagnoles et de la brigade du roi ; celle de gauche, des gardes Wallones et de la brigade d'Afrique ; et les deux colonnes du centre, d'une brigade chacune, de celles de Guadalajara et de Séville ; le régiment de Savoie et le bataillon de Navarre formeraient l'arrière garde. Quant à l'infanterie légère et aux chasseurs, on devait les détacher sur le front et les flancs, afin que les colonnes ne s'arrêtassent pas à faire d'autre

feu que quelques décharges de leur artillerie chargée à mitraille, quand le général en chef en donnerait l'ordre.

Le régiment de Majorque était destiné avec quelques compagnies détachées de grenadiers pour garnir deux réduits que le colonel et chef du génie don Manuel de Navacerrada, devait élever immédiatement sur le lieu même du débarquement et pour la prompte construction desquels on avait désigné des travailleurs, des outils et des fascines. Ces réduits étaient destinés aux canons de 12, à cause de leur plus grande portée et, aussi, vu la difficulté de leur faire suivre la troupe sur ce terrain sablonneux.

Le premier débarquement s'exécuta, comme on l'a dit, le matin du 8 avec le plus grand bonheur. Le général en chef dut rester sur le Velasco mouillé en face et très-près de l'endroit désigné jusqu'au moment où il conviendrait de faire commencer le feu par les navires, afin de voir si toutes ses dispositions étaient bien exécutées, et veiller à ce qu'aucun accident ne dévoyât ou retardât aucune partie de la troupe et de l'artillerie destinées au premier convoi.

Ces précautions prises, et c'étaient les seules qui dussent préoccuper alors, le général en chef arriva sur la plage de débarquement avant que celui-ci eût été exécuté par les deux tiers dudit premier convoi. Mais lorsqu'il espérait trouver toutes les brigades formées au bord de la mer comme il l'avait disposé et recommandé à différentes fois dans les journées du 6 et du 7, il vit avec beaucoup de chagrin que la troupe, insultée par le feu que les Maures faisaient d'un chemin creux, s'était trop préoccupée de les repousser. Les ennemis ayant aussitôt commencé à fuir, notre troupe les avait suivis avec trop d'ardeur, allant jusqu'à se placer sous le feu qui partait des jardins, haies et maisons de la colline. La nécessité de couvrir les flancs avait déjà entraîné sur ce terrain les ailes de droite et de gauche pour empêcher la cavalerie ennemie de s'introduire dans le vide qui existait. De là, résulta le prompt renversement de la disposition primitive et la formation d'un demi-cercle étendu que les Algériens pouvaient presque envelopper; il en résulta aussi que la troupe faisait à découvert un feu très-vif et général contre des gens qui exécutaient le leur à l'abri des arbres et des buissons, avec l'avantage d'occuper la colline qui nous dominait de très-près. Le dommage qu'éprouvaient nos troupes les poussait à continuer leur feu général et infructueux; et comme celui des Maures était plus efficace, par suite de leur

situation avantageuse, la formation projetée devint impraticable, les nouvelles troupes qui débarquaient devant aller aussitôt remplir les vides qui se produisaient dans le (demi) cercle, les premiers s'avancant toujours, car autrement celles-ci eussent été entourées par la cavalerie ennemie. Le général en chef en vint à craindre que, quoiqu'il eût fait donner à chaque soldat 81 cartouches pour le débarquement, la troupe se trouvât promptement sans munitions et entourée de Maures, lesquels assurant mieux alors leur tir, ébranleraient la confiance de celle-là. L'artillerie ne put suivre la troupe dans la rapidité de sa marche; et ainsi se trouva inutilisé cet important auxiliaire. Le soldat n'avait pas dormi la nuit précédente et il avait combattu cinq heures dans des sables mouvants et profonds, sous un soleil très-ardent; beaucoup de généraux et d'officiers se trouvant blessés à ce moment, dans cette situation, le général en chef comprit qu'il n'avait pas d'autre parti à prendre que de retirer la troupe, bien que ce parti-là même fût très-hasardeux. Pour pouvoir y réussir, il ordonna que sur la droite, la troupe légère et quelques grenadiers et chasseurs fissent une vive attaque contre l'ennemi, afin de le chasser des postes les plus immédiats et où il pouvait gêner l'opération. Il disposa une attaque semblable sur le centre; et le quartier-maître général, don Silvestre Abarca, avec beaucoup d'opportunité, ordonna en même temps au régiment de Savoie de s'avancer pour prendre l'ennemi en flanc.

Toute la troupe exécuta ces attaques avec la plus grande bravoure; on repoussa la cavalerie des Maures par la manœuvre intelligente du régiment de Savoie, qui couvrit son flanc gauche avec quatre compagnies et parvint à contenir les Maures qui essayaient de l'envelopper.

L'ennemi se trouvait arrêté par ces attaques; et comme il n'était plus déjà possible de continuer cette offensive ni d'aller plus avant, dans l'état et formation où on se trouvait, le général disposa avec la troupe du dernier débarquement une ligne sur les hauteurs immédiates, qui devint comme la corde dudit (demi) cercle. Il fit élever en arrière une tranchée qu'il garnit de fascines et en ferma les côtés avec des chevaux de frise.

Toutes les troupes exécutèrent bien leur retraite. Les dernières attaques avaient rendu l'ennemi circonspect et la ligne qu'il voyait formée le contenait. Ces dispositions jointes au bon effet de l'artillerie en position et à l'intervention opportune de quelques

compagnies de grenadiers qui s'avancèrent, l'empêchèrent de quitter les postes et les hauteurs qu'il occupait.

Le camp retranché où notre troupe se plaça était nécessairement très-étroit : un des canons de la batterie de l'Harrache et un autre que l'ennemi avait avancé de la batterie n° 2 ne permettant pas de lui donner plus de largeur. Et même cette dernière pièce, tirée d'une élévation, incommodait à tel point que chaque régiment dut faire une tranchée de son front à la mer, disposition que prit aussitôt le quartier-maître général, faisant faire aussi les divers épaulements convenables pour circonscrire encore davantage le champ de la défense, en cas de retraite.

Le général en chef envoya demander aux régiments le nombre de leurs morts et blessés ; et, bien que chaque corps ne pût alors en fournir l'état avec toute l'exactitude désirable, il résulta du rapport qu'ils transmirent à don Francisco Saavedra, son adjudant, que les premiers dépassaient le nombre de 600 et les seconds celui de 1,800. Dans cette situation, le général en chef convoqua les officiers, brigadiers et colonels de régiments, leur exposa que l'échec reçu était la conséquence de ce que la troupe du premier débarquement ne s'était pas maintenue formée en colonne par brigade, au bord de la mer, sans marcher en avant jusqu'à ce qu'arrivât le total des forces et l'artillerie compétente ; comme aussi de ce que les soldats avaient fait un feu général sans effet, oubliant en ce moment les recommandations qui avaient été faites à Carthagène. Enfin il demanda à chacun son avis sur ce qu'il était possible et convenable de faire dans les circonstances actuelles. L'avis unanime fut que l'unique parti que l'on pût prendre était de se rembarquer.

Le général en chef reconnut, de son côté, qu'après l'immense fatigue soufferte pendant toute cette journée par la troupe, qui n'avait point dormi la nuit précédente, et attendu que les Maures avaient placé de l'artillerie sur la colline qu'il fallait occuper, poste d'où ils découvriraient nos troupes à la sortie même du camp, il ne restait pas d'autre parti à prendre. Mais ce parti même était très-hasardeux, entouré comme on l'était par les Maures, lesquels, quoique un peu éloignés, faisaient un feu continu ; et parceque, d'ailleurs, la nuit était trop courte pour embarquer tant de gens ainsi que l'artillerie et le matériel. Cependant, on prit les dispositions les plus efficaces ; et, au point du jour, on avait

réussi à rembarquer la troupe, les munitions et engins, sans laisser à terre un seul blessé.

A ce qui vient d'être dit se réduit substantiellement la relation faite par le général en chef, de cette affaire, d'accord avec les autres généraux et chefs de corps et remise à la Cour le 19 juillet. Mais pour connaître toute la série des opérations depuis que le convoi sortit de nos ports, il faut avoir présentes les trois lettres déjà publiées et écrites de la même baie d'Alger par les généraux comte d'O'Reilly et don Pedro Castejon, ainsi que les gazettes des 18 et 25 juillet où l'on cite d'autres particularités et où l'on expose le zèle et l'activité que la marine a déployés pour tout ce qui était confié à ses soins.

Remarque de la Rédaction. — A ce rapport est joint un plan de la partie de la baie d'Alger qui fut le théâtre des événements et qui comprend tout le terrain entre la Pointe Pescade jusqu'à la colline de la rive droite de l'Harrache, où se trouvaient la batterie n° 3 et le contingent de Constantine. Nous ne le reproduisons pas ici, parce qu'il est très-inexact et que la plupart de nos lecteurs ont à leur disposition des cartes modernes beaucoup meilleures, où ils ont pu suivre la série des opérations. Nous nous proposons, d'ailleurs, de donner, après la publication des pièces contemporaines, un résumé critique des divers récits, avec une carte détaillée et spéciale de la baie d'Alger.

N° II.

Relation des officiers morts et blessés dans l'affaire du 8 juillet 1775.

(Cette liste peut se résumer ainsi, n'y ayant pas nécessité de donner ici les noms de tous les officiers nommés dans ledit rapport :)

	OFFICIERS.	
	tués.	blessés.
<i>Gardes espagnoles</i>	5	23
<i>Gardes wallones</i>	4	17
<i>Bataillon du régiment immémorial du Roi</i>	1	7
<i>Régiment de Savoie</i>		14
<i>Régiment d'Afrique</i>	1	5
<i>Régiment de Guadalaxara</i>	4	4
<i>Bataillon de Séville</i>		10
<i>Bataillon de Lisbonne</i>	1	7

		OFFICIERS.	
		tués.	blessés.
Bataillon d'Espagne.....			2
Bataillon de Tolède.....			9
Bataillon de Majorque.....			5
Bataillon de Murcie.....	1		6
Bataillon de Cantabrie.....			6
Bataillon de Navarre.....	1		4
Régiment d'Hibernie (d'Irlandais) ..			11
Régiment d'Aragon.....	2		11
Volontaires d'Aragon.....			3
2 ^e Régiment de Catalogne.....	1		5
Bataillon du prince.....	1		8
Bataillon de volontaires étrangers.....	1		8
COMPAGNIES DÉTACHÉES DE GRENADIERS :			
1 ^o du régiment d'Irlande.....	1		1
2 ^o du régiment de Suisses de Buch.....			2
3 ^o du régiment de Suisses de St. Gall.....	1		2
Artillerie.....			7
Génie.....			12
Officiers détachés.....	2		3

Alicante, 19 juillet 1775.

N^o III.

Tableau récapitulatif des officiers et soldats morts ou blessés dans l'affaire du 8 juillet 1775, selon les notes fournies par les régiments à la date ci-dessus :

Régiments ou corps.	OFFICIERS		TROUPE	
	tués.	blessés.	tués.	blessés.
Gardes Espagnoles.....	5	23	53	262
Gardes Wallones.....	4	17		350
Roi.....	1	7	12	65
Savoie.....		13	11	113
Afrique.....	1	5	32	63
Guadalaxara.....	1	4	12	82
Séville.....		10	35	97
Lisbonne.....	1	7	18	65
Espagne.....		2	8	59
Tolède.....		9	25	75
Majorque.....		5	12	82
Murcie.....		8	25	75
Grenadiers d'Irlande.....	1	1	19	57

<i>Régiments ou corps.</i>	OFFICIERS.		TROUPE.	
	<i>tués.</i>	<i>blessés.</i>	<i>tués.</i>	<i>blessés.</i>
Cantabrie.....		6	58	84
Navarre.....	1	4	12	76
Hibernie.....	1	10	20	100
Aragon.....	2	10	25	78
Volontaires d'Aragon.....		3	11	22
2 ^e de Catalogne.....	1	5	33	84
Prince.....	1	8	13	61
Volontaires étrangers....	1	8	40	57
Grenadiers de Buch....		2		23
— St. Gall... 1		2	27	45
Artillerie.....		7	6	60
Génie.....		12		
Officiers détachés.....	2	3		
	27	191	501	2088

Alicante, 19 juillet 1775 (1).

Remarques de la Rédaction. — S'il n'était pas nécessaire de publier la liste nominale complète des officiers espagnols morts et blessés dans la désastreuse journée du 8 juillet 1775, il y a quelques noms qui doivent être exceptés de cette omission par des raisons diverses.

Ainsi, celui qui figure en tête du catalogue funèbre est un premier lieutenant de grenadiers des gardes espagnoles dont le nom, don Francisco Calderon de la Barca, éveille le souvenir d'une illustration poétique de la Péninsule.

Un des blessés, le brigadier comte de Montijo, capitaine de grenadiers des gardes Wallones, appartenait sans doute à la famille de S. M. l'Impératrice des Français.

Le maréchal de camp marquis de la Romana, tué en héros à la tête des dragons d'Almanza, presque au commencement de l'affaire, est le père de celui qui fit défection en Danemarck avec la majeure partie de la division espagnole qu'il commandait (1808) et qui se trouvait alors encadrée dans notre Grande-armée. On connaît les circonstances politiques qui ont motivé cet acte et qui lui enlèvent le caractère fâcheux qu'il eût pu avoir en toute autre circonstance.

En attendant la publication de la relation indigène donnée par

(1) Il y a quelques légers désaccords entre ce tableau et le précédent. — N. de la R.

l'auteur du *Zohrat*, nous allons en offrir au lecteur une courte analyse, dont le tableau qui suit est lui-même un résumé destiné à faire ressortir l'accord des dates entre la version de cet auteur et le rapport du général en chef espagnol.

1189 DE L'HÉGIRE (1).

(2) mardi 28	Rabi 2 ^e . 4 ^e avis de l'armement espagnol	27 juin 1775
mercredi 29		28
jeudi 1 ^{er}	Djoudad 1 ^{er} , La flotte espagnole est vue du Bouzaréa.....	29
vendredi 2	Sa première division mouille devant l'Harrache.....	30
Samedi 3	Arrivée de la 2 ^e division.....	1 ^{er} juillet
Dimanche 4	Un brigantin sonde la baie.....	2
Lundi 5	} Inaction.....	3
Mardi 6		4
Mercredi 7		5
Jeudi 8	Attaque de la batterie du Khenis.....	6
Vendredi 9	Inaction.....	7
Samedi 10	Débarquement. Combat. Rembarquement.....	8
Dimanche 11		9
Lundi 12	} Préparatifs de départ des Espagnols.	10
Mardi 13		11
Mercredi 14		12
Jeudi 15		13
Vendredi 16		14
Samedi 17	Départ.....	15

Le 28^e jour du mois de rabi 2^e (28 juin 1775), le patron d'une polacre venue d'Alicante donne la première nouvelle d'un formidable armement espagnol en partance pour Alger.

Mohammed pacha commence aussitôt les préparatifs de défense. Il fait dire à Salah ben Sliman, bey de Constantine, de concentrer ses contingents à Hamza et de se tenir prêt à venir à Alger au premier avis.

Le bey de Titeri, Moustafa el Ouznadji, reçoit des ordres ana-

(1) L'année 1189 de l'H. ayant commencé le 3 mars 1775 pour finir le 19 février 1776, la concordance est parfaite entre les deux calculs.

(2) L'auteur du *Zohrat* appelle ce jour un *lundi*, mais il résulte de son propre calcul que le 28 était bien un *mardi*.

logues ainsi qu'Ibrahim, bey de Mascara. Mais ce dernier fut représenté dans la lutte par son Khalifa, le fameux Mohammed ben Osman, et il resta en observation à Mostaganem pour veiller sur la garnison espagnole dont on supposait qu'une partie viendrait opérer contre Alger par terre.

Mohammed pacha ordonna ensuite l'organisation immédiate d'un corps régulier de cent tentes, soit de 3000 hommes, chaque tente contenant trente janissaires.

Vingt de ces tentes (600 janissaires) sous le commandement de Moustafa Khodja, *Khodjet el-Kheil*, ou intendant général des domaines et général de la cavalerie (singulier cumul!) prirent position à Bab-el-Oued, depuis le fort des 24 heures jusqu'au pied du Bouzaréa, protégées par les batteries de côté qu'il y avait entre la ville et le fort des Anglais.

Les habitants civils d'Alger, quels qu'ils fussent, eurent des postes assignés dans la ville.

Quarante tentes (1200 janissaires) sous les ordres du *Khaznadji* ou ministre des finances furent placées entre Aïn Rebot (hameau de l'Aga) et Oued Khenis (le Ruisseau), sans doute derrière la batterie qui est à l'angle sud-est du Champ de manœuvres.

Le Khalifa de l'ouest, Mohammed ben Osman, avec 4000 cavaliers des Douairs vint camper à côté du Khaznadji, probablement derrière la batterie d'Aïn Dida.

Ali-Aga, aga des Arabes, s'établit à Oued Khenis avec les quarante autres tentes.

Salah bey se campa sur la rive gauche de l'Harrache, derrière la batterie, avec son contingent, qui était fort nombreux et composé surtout de cavalerie.

Le bey de Titeri s'installa près du cap Matifou avec son goum, renforcé de quelques kables et des cavaliers du Sebaou.

Les camps réguliers où les 3000 janissaires se trouvaient répartis avaient, en outre, des forces irrégulières, arabes ou kables. Indépendamment des forts ou batteries auxquels ils s'appuyaient, ils étaient protégés par des retranchements qui n'étaient pas, du reste, exécutés d'une manière complète ni intelligente.

Il va sans dire que lorsque le plan de l'offensive espagnole fut nettement indiqué par le choix du lieu de débarquement, tous ces camps disséminés autour de la baie d'Alger ne gardèrent pas leur position primitive. Tous en effet convergèrent vers le point d'attaque qui se trouva être un peu à l'est du camp de l'Aga, sur

la plage sablonneuse qui s'étend entre le Ruisseau et l'Harrache, en un lieu appelé encore du nom significatif de *Kebour el-Moudjahedin*, tombeaux des soldats de la foi.

Le chiffre des forces musulmanes engagées ou rassemblées dans la journée du 8 juillet 1775 demeure incertain, les Espagnols n'ayant pas pu le connaître et les Algériens ne s'étant guère souciés sans doute de l'établir avec exactitude. Tout ce qu'on peut affirmer c'est qu'il fut considérable, l'inaction des Espagnols, pendant huit jours, ayant laissé le temps aux zélateurs de la guerre sainte d'accourir de points assez éloignés. Les tribus des Portes de Fer et celles de Flissa même, ces ennemis invétérés des Turcs, parurent sur le champ de bataille, où l'espoir du butin était sans doute ce qui les attirait davantage.

Sans empiéter trop sur la partie des conclusions, qui ne peuvent être formulées avec connaissance de cause qu'après production de toutes les pièces, on peut dire que, dans cette néfaste journée du 8 juillet 1775, les Algériens déployèrent non seulement de la bravoure mais une certaine intelligence de la guerre et beaucoup d'activité. Les embrasures ouvertes si à propos dans le côté oriental de la batterie du Khenis, pour y placer les deux canons avec lesquels, prenant les Espagnols en flanc, ils les écrasaient dans leur camp; l'établissement d'une batterie sur la colline qui dominait le point du débarquement, en sont des preuves évidentes. Il est certain, d'après l'état de désorganisation des troupes espagnoles, que si une agitation un peu forte de la mer n'avait pas permis le rembarquement dans la nuit du 8 au 9 juillet, peu de ces braves soldats castillans auraient revu le sol de la patrie. Entassés dans un camp trop étroit sur une plage dominée, entre trois batteries dont le feu se croisait sur eux, il aurait fallu périr tous ou se rendre.

Mais arrêtons-nous ici. Il faudra entendre les autres témoignages qu'il nous reste à produire avant de se prononcer définitivement sur cette désastreuse expédition.

A. BERBRUGGER.



EPIGRAPHIE NUMIDIQUE (1).

(Voir le n° précédent, p. 118)

Lambèse. — On a découvert récemment dans les ruines de Lambèse, mine inépuisable d'antiquités de tout genre, un caveau sépulcral inviolé, à 200 mètres Est du prétorium. Il s'y trouvait deux sarcophages taillés avec soin, offrant chacun le nom de celui des deux époux dont il avait reçu la dépouille mortelle, et supportés par deux têtes de lion sculptées. Les couvercles étaient intacts; les squelettes entiers gisaient empâtés dans une couche d'argile d'une finesse extrême; du reste, ni vases ni médailles. M. Barnéond, directeur du pénitencier de Lambèse, à qui l'on doit les détails qu'on vient de lire, a transmis, en même temps, la copie suivante de l'épithaphe commune aux deux défunts :

N° 40.

D. M. S. C. AEMILIUS VICTOR VETERANVS SE VI
VO SIBI ET PETRONIE VENVSTE CONIVGI
EX S IIII N IDEMQVE DEDICAVIT

Aux Dieux Mânes : — Le vétéran Caius Aemilius Victor a, de son vivant, fait bâtir et a dédié cet hypogée pour lui et sa femme avec une dépense de quatre mille sesterces.

D'après l'évaluation adoptée de cette monnaie romaine, cela ferait environ 600 francs. On n'en serait pas quitte aujourd'hui à aussi bon marché pour bâtir un caveau funéraire, acquérir deux sarcophages sculptés, faire graver l'épithaphe, etc.

On voit que l'âge des défunts n'a pas été indiqué. C'est une particularité qui n'est pas sans exemple et que des causes diverses pouvaient produire.

N° 41.

A la Ferme Parisel :

IMP. CAESAR MARC AVRELI. . . . (martelé)
AVIAE DOMINI NOSTRI
(copie de M. Cherbonneau)

(1) Les inscriptions produites et commentées dans cet article nous ont été communiquées par M. Cherbonneau, sauf le n° 52.

N° 42.

... TI PII. FELIC. AVG. ET IVLIAE MAESAE...

(Id.)

Le n° 41 est le commencement d'une dédicace à laquelle le n° 42 paraît faire suite. Dans cette hypothèse, elle s'adresserait à Marc Aurèle Antonin Elagabale, dont les vrais noms étaient Varius Avitus Bassienus, et à son aïeule Julia Maesa. Elle remonterait alors à une époque comprise entre les années 218 et 222 de J.-C. Le martelage, qui termine la première ligne et qui a fait disparaître le nom vénéré d'Antonin, usurpé par Elagabale, est le résultat de la flétrissure officielle imprimée à ce monstre, après sa mort.

N° 43.

1°

D M S
VALERIVS
MAXIMVS VE
VIXIT ANIS LXV
IVLIA GERMA
NILLA MARITO
BENE MEREN
TI FECIT

2°

D M S
IVLIA GER
MANILLA
VIXIT AN
NIS L VALE
RIVS GERMA
NVS MATRI
BENE MEREN
TI FECIT

Ces épitaphes sont gravées sur une même pierre, dans deux cadres accolés et arrondis tous deux à leur partie supérieure.

Dans la première, c'est le vétérân Valerius Maximus, mari bien méritant, mort à l'âge de 65 ans, à qui sa femme Julia Germanilla, consacre un tombeau ; dans la seconde, c'est cette même Julia Germanilla, morte à 50 ans, et bien méritante aussi, qui reçoit le même bonneur funéraire par les soins de son fils Valerius Germanus.

Dans la 1^{re} épitaphe, VE sont liés à la fin de la 3^e ligne, ainsi que MA, à la fin de la 5^e. Les deux derniers chiffres de l'âge du défunt sont inscrits dans le premier.

La seule observation graphique qu'il y ait à faire sur la seconde épitaphe, se rapporte à la forme du G initial des noms Germanilla et Germanus : l'appendice rectiligne inférieur de cette majuscule, au lieu de remonter au-dessus de la ligne d'écriture descend au-dessous ; ce qui donne à cette lettre la figure d'une faucille garnie de son manche, particularité qui indique une basse époque.

N° 44.

D M
FELICIVS
V. A. V.
H. S
(id.)

Au lieu des points que nous plaçons à la 3^e et à la 4^e ligne, il y a des signes de forme triangulaire dans l'original. I et V sont liés à la 2^e ligne.

Cette épitaphe de Felicius qui a vécu 5 ans est gravée sur une pierre en forme de cone allongé et à sommet arrondi. Au-dessus du D. M., il y a un grand croissant placé horizontalement les pointes en l'air.

N° 45.

1^o
NOBB
VALER
DASSI

2^o

...OSSIOTENACIAIC...
IL LEG III AVG
(copie de M. Barnéoud)

Ces fragments de dédicaces, sur l'un des quels on lit le nom de la 3^e légion Auguste — qui tint garnison à Lambèse pendant trois siècles et y a laissé partout son empreinte — sont trop peu étendus pour qu'on essaye d'en extraire un sens.

N° 46.

...FEL AVG. P. M. TI
...VMPTVM
...FABII FELICIS
(copie de M. Cherbonneau)

A la 3^e ligne, BI et LI sont liés. Un cœur termine la deuxième ligne.

La moulure qui règne en haut de ce fragment montre qu'il appartient à la partie supérieure de l'inscription dédicatoire à laquelle il se rapporte.

N° 47.

..ATVRN AVG SA
..RVM SILIVS FE
LIX SACERDOS

(id.)

Il est facile de suppléer les deux lettres qui manquent à cette dédicace adressée par le prêtre Silius Felix au dieu Saturne.

N° 48.

...VM
...ICT
BIS CA
MEN. AI

(id.)

Ce fragment, qui est gravé sur marbre, a été transporté au musée de Constantine.

N° 49.

L'inscription sous ce n° et celles qui la suivent ont été extraites d'un monticule qu'on a baptisé à Lambèse du nom de *grenier d'abondance*, parce qu'il suffit d'y mettre la pioche pour en extraire quelque antiquité. C'est M. Cherbonneau qui, le premier, a ouvert et exploité cette mine. La forme et la situation dudit mamelon lui ayant paru sans rapports naturels avec le terrain environnant, il eut la curiosité d'en sonder l'intérieur au moyen de deux tranchées ouvertes à angles droits. Cette heureuse tentative amena de nombreuses découvertes qui se continuent et dont voici quelques échantillons épigraphiques :

LVRIA FELICIA
VIX. AN XVI
LVRIVS SE
C..NDFRAT

(copie de M. Cherbonneau)

Epitaphe de Luria Felicia qui a vécu 16 ans, érigée par Lurius Secundus, son frère.

N° 50.

.....VESSA

.....TCAVN

....PRCOSDE

...INOETPRIS

(copie de M. Parisel)

N° 51.

LEG. VII GE

(copie de M. Cherbonneau).

Cette estampille, relevée sur une brique, est une exception à Lambèse où tous les matériaux antiques de cette espèce sont au chiffre de la 3^e légion. La 7^e légion était surnommée *Claudia, Gemina, pia, fidelis*.

N° 51.

.....

VIX AN XX...

C. IVLIVS FELIX

MARITVS E

..VS BENE

..ERENTI

...CIT

(id.)

Il manque la partie supérieure de l'épithaphe, où devait se trouver le nom de la femme bien méritante qui vécut vingt...ans et à qui son mari Caius Julius Felix a érigé un tombeau.

Il sont liés dans Julius et Felix, à la 2^e ligne.

Il y a un cœur après *Fecit*.

N° 52

Dans une maison de Lambèse :

GENIO POPVLI LAMBOESIS FELICITER ET QV...

INAT L RVFI.. AVIRIS ANNOS DULCES HABET..

Ce fragment d'une dédicace au génie du peuple de Lambèse nous a été adressé par M. Beury, architecte, dessinateur du génie, à Batna. Ce correspondant annonçait en même temps l'envoi d'une méridienne antique et du calque de l'épigraphie ci-dessus, dont la copie qu'on vient de lire n'est qu'une communication provisoire. M. Beury est un des travailleurs qui ont fouillé jadis avec le plus de zèle et de succès les ruines de Lambèse. Aussi le voyons-

nous avec plaisir ramené par ses occupations professionnelles sur un terrain où son goût pour l'archéologie et son remarquable talent de dessinateur lui permettront de rendre de nouveaux et bons services à la science.

Le quatrième mot de la première ligne est sans doute *feliciter*.

Ce fragment enrichit l'épigraphie Lambésienne d'une nouvelle dédicace au génie du lieu. L'inscription n° 76 de M. Léon Renier nous montre que Lambèse avait plusieurs génies tutélaires ; car on y lit :

...GENII LAMBAE...

Ceci nous fournit l'occasion de signaler dans notre fragment une variante orthographique : le nom de Lambèse y étant écrit avec un OE au lieu de AE qui se rencontre généralement.

Marcouna, près de Lambèse. —

N° 53

MESSALI

DIGNI HC

IE DOMVS

VANCRÆ

DITCLOSV

TIBEN. A AB

Ceci est une nouvelle copie et différente, fournie par la même personne (M. Barnéoud), de l'épigraphie déjà donnée dans notre avant-dernier numéro (p. 475). Ceux qui ont été aux prises avec des inscriptions difficiles s'expliqueront cette divergence, sachant bien qu'en renouvelant l'étude de ces sortes de documents on se complète et se rectifie. Ainsi, en revoyant celui-ci, aujourd'hui, nous pensons que le commencement de la 4^e ligne signifie *vixit annis centum*, ce qui ne nous était pas venu à l'idée, la première fois. Les mots qui suivent cette formule nous paraissent être les noms du parent ou de l'ami qui a dédié le monument.

Dans l'hypothèse que nous venons d'indiquer, c'est un nouveau centenaire à ajouter à la liste déjà longue de ceux que la Numidie nous a révélés.

Kesseria, dans la plaine de Chemorra :

N° 54

PVBLIYS PETRONINVS TVNNINVS VOTVM QVOD DEO ET CRISTO
EIVS IPSI PROMISERVNT ET CONPLEVERVNT FAVENTE DEOGADINIANA FLORE
(copie de M. le capitaine Verlutten)

Cette transcription est tout-à-fait conforme à celle qui a paru dans

L'*Akhbar* du 22 mars 1849, sauf la quantité des lignes que ce journal fut obligé de porter à trois, à cause de la justification de ses colonnes. Nous pouvons en parler avec connaissance de cause, car c'est nous qui avons rédigé l'entre-filet qui accompagne l'épigraphie, laquelle avait été envoyée de Batna par M. le colonel Carbuccia, alors commandant supérieur. Il n'est pas sans utilité de fixer ces dates et ces faits, puisque nous allons nous étendre un peu sur cette dédicace et sur le monument où elle a été découverte.

M. Carbuccia avait entendu dire par quelques anciens soldats de la deuxième légion étrangère, dont il était alors colonel, qu'en 1847 un bataillon du 2^e de ligne, détaché dans la fertile plaine de Chemorra, pour la fenaison, avait découvert près de là une belle mosaïque. Cette plaine ou vallée est arrosée par l'Oued Chemorra, qui descend du versant nord de l'Aurès sous les ruines de l'ancienne Thamugas, à Timgad, et va se jeter dans la Sebkha appelée Djendeli, à 85 kilomètres environ au plein sud de Constantine. Au commencement du mois de mars 1849, le colonel, voulant s'assurer par lui-même des ressources en foin que cette plaine pourrait présenter pour la prochaine saison, descendit le cours de la rivière de Chemorra, dont il trouva les bords garnis de restes de postes romains, depuis Timgad jusqu'à la Sebkha Djendeli. Arrivé à peu près à la hauteur du *Medrassen* (monument sépulcral des rois numides), le guide le fit arrêter dans un lieu couvert d'assez grandes ruines que les indigènes appellent *Kesseria*. Là, après des fouilles sommaires exécutées par l'escadron du troisième chasseurs d'Afrique qui l'accompagnait, on débaya une très-belle mosaïque fort bien conservée. Ne pouvant séjourner longtemps en cet endroit, le colonel Carbuccia la fit recouvrir de 50 centimètres de terre, pour la préserver des détériorations atmosphériques ou autres.

Au mois de juin suivant, il y envoya le lieutenant Vienot, qui fit le dessin de cette mosaïque et leva le plan de la basilique où elle se trouvait. Basilique n'est pas précisément ici le mot propre, car l'édifice avait des transepts ; c'est-à-dire, la galerie cruciale qui correspond aux bras de la croix, dans la forme symbolique de nos églises chrétiennes. Mais ce qui le distinguait de celles-ci, c'est que la galerie principale représentant le montant de la croix s'arrêtait à la ligne postérieure des transepts pour s'y terminer en une abside dont la partie hémicycloïde ne faisait qu'une faible saillie extérieure sur cette ligne. La majeure partie de l'abside se trouvant dans

œuvre, il en résultait que, abstraction faite de la légère saillie extérieure que nous venons de signaler, le plan général représentait une croix sans tête, soit à peu-près la majuscule T.

Une autre église de même forme se trouve à 850 mètres à l'est de celle-ci ; plus, des chapelles, dont le plan très-simple dessine un carré long arrondi sur un de ses petits côtés.

Mais revenons à l'église à la mosaïque où se trouve notre inscription. Construite en pierres de taille, son axe mesure 25 m., de la façade au fond de l'abside, avec une largeur de 22 mètres seulement, si on la prend en deçà des transepts ; car ceux-ci faisant de chaque côté du vaisseau proprement dit une saillie extérieure de 4 mètres 50 c., il en résulte qu'à l'endroit de la galerie cruciale la largeur est de 31 mètres (1). L'édifice était orné intérieurement d'un rang de pierres sculptées régnant à 4 mètres au dessus du parvis ; sur quelques-unes, on reconnaît des têtes de bœuf, sur d'autres des paires d'ailes éployées entées sous un losange ou sous une oye.

L'abside est presque tout entière en dedans de l'édifice ; car, avec un axe de 13 mètres, elle ne fait au dehors qu'une saillie de 1 mètre 50 c. En somme, c'est un véritable chœur qui occupe toute la partie moyenne de la galerie cruciale et sépare complètement un transept de l'autre.

C'est dans cette abside qu'est notre épigraphe et la partie vraiment curieuse de la mosaïque. Par malheur, nous ne possédons de celle-ci qu'une copie partielle et inachevée, qui ne nous permettra pas de la décrire aussi minutieusement qu'elle le mérite.

Devant l'abside et tout autour court, en dedans, une bordure composée de poissons groupés et contournés de façon à former un dessin assez gracieux. Quelques astéries ou étoiles de mer disséminées çà et là rompent un peu la monotonie de la composition générale. La dédicace est à l'entrée de l'abside et ne peut être lue que du dedans du chœur et en regardant vers la porte.

Elle était ainsi transcrite par M. le lieutenant Vienot, sur son dessin, où nous l'avons relevée en 1850 :

INVELTIS P. . . NIVS TVNNIV VOTVM OTOD DEO ET CRISTO
NIVS IPSI PROMISI RVNT ET COMPLEVERVNT FAVENTE DEO GADENIANA FLORIS.

Nous reviendrons tout-à-l'heure sur cette copie, dont certaines lacunes tiennent sans doute à ce que le dessin n'a pas été achevé.

(1). Toutes ces mesures sont prises hors d'œuvre.

Au centre de la bordure de poissons, est une rosace de chaque côté de laquelle se tient un paon. Le croquis que nous avons sous les yeux est trop peu arrêté pour que nous puissions reconnaître ce qu'il y a au milieu de cette rosace. Nous ne pouvons pas être plus explicite sur des ébauches de plantes ou de fleurs qui sont derrière les paons.

Un rapport, adressé par le kaïd de l'Aurès, avait appris au colonel Carbuccia que, quelques jours après sa visite aux ruines de Kesseria (mars 1849), des nomades passant par là avaient découvert la mosaïque et l'avaient mutilée à coups de pierres. C'est de là que datent les détériorations indiquées sur la transcription du lieutenant Vienot, qui ne la dessina qu'en juin 1849. Elle était donc complète lorsque la copie fut envoyée à l'*Akhbar*, qui la publia quelques jours après la découverte (22 mars 1849). Cette copie a, par conséquent, été faite dans les circonstances les plus favorables.

Ceci achève de nous expliquer les fautes et les lacunes de la transcription de M. le lieutenant Vienot, qui indique par son dessin même, que les lettres E, T, R, O du nom de Petronius, à la première ligne, et R, E, à la fin de la seconde étaient endommagées, surtout les premières. Est-ce par cette même cause que le Q de quod (1^{re} ligne) est remplacé par un O, de même que E ainsi que T de promiserunt et conpleverunt le sont par des I ?

Le général Carbuccia appliqua le principe de la solidarité des tribus à cet acte de vandalisme : celle des coupables ne les ayant pas livrés ou fait connaître dans les huit jours, fut punie sévèrement. Il est triste d'être obligé d'avouer que les délits de ce genre sont beaucoup plus communs parmi nos européens civilisés que parmi les indigènes *barbares* !

Mais revenons à notre document.

M. Léon Renier lui donne la ponctuation suivante, qui fait préjuger jusqu'à un certain point le sens qu'il lui attribue :

- Publius, Petronius, Tunnius votum, quod Deo et Christo
- Ejus ipsi promiserunt, et conpleverunt favente Deo, Gadiniana
- flore. »

Cette manière d'entendre le texte soulève quelques difficultés. D'abord, elle admet trois noms qu'aucun prénom ne précède. Il paraît peu probable que des personnes assez riches pour élever un pareil monument en soient réduites à cette indigence prénominale. Et puis, dans l'hypothèse admise par le savant épigraphiste, Publius devient un nom de prénom qu'il est habituellement. Ces

difficultés disparaîtraient, il nous semble, si on lisait *Publius Petronius, Tunninus*, en ne comptant que deux dédicateurs dont le second aurait eu même prénom que le premier, ce qui explique que ce prénom n'ait pas été répété la 2^e fois.

Nous soumettons cette conjecture à l'éminent épigraphiste qui, mieux que personne, peut décider si elle est admissible.

Quant à la divergence entre les divers copistes dont les uns ont lu *Petroninus*, *Tunninus* et les autres *Petronius*, *Tunnius*, il faudrait avoir le monument sous les yeux pour décider de quel côté il y a erreur.

Les mots *Gadiniana flore*, qui terminent l'épigraphe, constituent une énigme dont — à notre connaissance, du moins — le mot n'a pas été trouvé jusqu'ici. Quelle peut être cette « fleur gadinienne » (1) qui se trouve ainsi rattachée à la dédicace de l'église de Kesseria ? La formule où elle figure rentrerait-elle, quant au but, dans la catégorie du *sub ascia* et autres expressions énigmatiques ?

Nous ne trouvons à rapprocher du mot *Gadiniana* que le nom des *Gadini*, peuples de la Bretagne barbare ou Calédonie, que Ptolémée donne pour voisins aux *Epidii*, au-dessous du *Glotae aestuarium*. Cela nous mène en pleine Écosse.

Quelle belle occasion pour un archéologue plus téméraire de retrouver dans notre *Flos Gadiniana* la fleur purpurine du chardon qui figure sur les armes d'Écosse et est l'insigne de ses chevaliers de St. André ; et comme cela conduit naturellement à expliquer sa présence sur notre mosaïque par quelque vieil usage ou croyance d'anciens Scots implantés en Numidie ! D'autant plus que les chardons sont très-communs et de taille remarquable dans cette partie de la province de Constantine.

Mais nous ne voulons pas prendre sur nous les risques d'une pareille conjecture ; nous aimons mieux terminer en recommandant le général Carbuccia au souvenir reconnaissant de nos lecteurs pour les bons renseignements qu'il nous a fournis sur les intéressantes ruines de Kesseria.

(A suivre)

A. BERBRUGGER.

(1) Pour traduire par *fleur gadinienne*, il faut supposer un solécisme dans le texte, chose peu rare en épigraphie antique, mais qui ne doit pas se préjuger sans motifs sérieux. Ici, c'est l'impossibilité d'obtenir un sens autrement qui nous y décide.

LES ÉDIFICES RELIGIEUX DE L'ANCIEN ALGER.

?(Suite. V. les N^{os} 35, 37-38, 39, et 43)

CHAPITRE XVII.

MOSQUÉE ECH-CHEMMAIN, RUE BAB-EL-OUED.

A l'angle des rues Bab-el-Oued et Cléopâtre, contre le pâté de petites constructions que desservait l'impasse du Corbeau, se trouvait une mosquée de second ordre qui était connue en dernier lieu sous la dénomination de *Mesdjed ech-Chemmain* (la mosquée (de la rue) des marchands de bougies), mais qui avait autrefois porté d'autres noms que les renseignements suivants font connaître :

1. Mosquée *ed-Diacin* (مسجد الدياسين) (1) dont est imam Mohammed ben Akdjil (acte de 1036, soit 1626-27);
2. Mosquée connue sous le nom de *Mesdjed ed-Diacin*, contiguë à la zaouïa du cadi maleki (Oukfla).
3. Aloui (local) sis à *Souk el-Kherrezin* (la rue des savetiers), en face de Djama *ed-Diacin* (Acte de 1153, soit 1740-41).
4. Boutique sise près de la zaouïa du cadi et en face d'une mosquée qui est en cet endroit (Acte de 1175, soit 1761-62).
5. Boutique sise près de *Souk el-Belardjia* (rue des fabricants de pantoufles), en face de la porte de la mosquée connue sous le nom de *Mesdjed el-Kedjili* (الكجيلي) (Acte de 1196, soit 1781-82) (2).
6. Aloui sis près de Djama *ed-Diacin*, à *Souk el-Kherrazin*, dans le voisinage du palais (Acte de 1197, soit 1782-83).

(1) Ce nom est inconnu aujourd'hui et les Indigènes hésitent même à en donner l'explication. Il paraît probable que ce mot désignait les ouvriers qui travaillaient le *dis*, profession qui n'existe plus, aujourd'hui.

(2) Ce surnom de *Kedjili* rappelle *Akdjil*, qui fut le premier imam de cette mosquée, conjecture qui est corroborée par la mention faite ensuite au n^o 8 d'un Sidi Mohammed el *Koudjili*. — N. de la R.

7. Boutique sise près de Souk el-Belardjia, vis-à-vis de la porte de la mosquée de Ben Akdjil (ابن اقصيل) (Acte de 1201 soit 1786-87).

8. Boutique sise à Souk ech-Chemmain (سوق الشمعين) (la rue des marchands de bougies), et contiguë à la mosquée de Sid Mohammed el-Koudjili (التوجيلي), ex cadi des Malékis, près du tribunal maléki (Acte de 1205, soit 1790-91).

9. Boutique sise en face de Mesdjed ech-Chemmain (Acte de 1240, soit 1824-25).

La dotation de cette mosquée se composait de 10 boutiques, et son revenu était, en 1834, de 57 fr. Le dernier oukil a été le sieur el-Tayeb ben Mohammed ben Akdjil qui descendait probablement de l'imam qui avait donné son nom à cette mosquée au XI^e siècle de l'hégire.

Cette mosquée, qui reçut le n^o 84 de la rue Bab-el-Oued, fut affectée au service de l'intendance militaire, dès les premiers temps de l'occupation française. Aliénée en 1841, elle a été démolie en 1861, et son emplacement se trouve compris dans la maison portant le n^o 5 de la rue Bab-el-Oued.

Mais avant de nous engager davantage dans la ville, traversons la rue Bab-el-Oued et examinons les édifices qui se trouvaient entre cette grande voie de communication et les hauts quartiers.

CHAPITRE XVIII.

MOSQUÉE DE *Zenket Lellahoum*; OU RUE LALAHOUM.

Au n^o 27 de la rue Lalahoum existait une petite mosquée de second rang, qui s'appelait simplement, du nom du quartier, *Mesdjed zenket Lellahoum*, et sur laquelle je n'ai trouvé aucun renseignement écrit :

Cette mosquée, qui couvrait une superficie de 31 m. 50, fut aliénée, pour cause d'utilité générale, en 1841. Sa dotation se composait de 2 maisons et 6 boutiques, et ses revenus étaient, en 1834, de 409 fr. 80. Son dernier oukil a été le sieur Mohammed ben Moustafa el-Kebabti. Son emplacement est compris dans la maison qui porte actuellement le n^o 2 de l'impasse d'Oronte.

CHAPITRE XIX.

MOSQUÉE DITE *Mesdjed Lichtoun*, RUE LALAHOUM.

Au n° 83 de la rue Lalahoum, se trouvait une petite mosquée appelée, — du nom de l'un de ses imams, sans doute. — *Mesdjed Lichtoun*, — ou *Guechtoun*, — dénomination qui n'est pas arabe et que les Indigènes ne peuvent expliquer.

Je n'ai trouvé, dans les documents, que le seul renseignement ci-après, qui donne à cet édifice un nom inconnu aujourd'hui.

« Mosquée connue sous le nom de la fille de Moudfir (مسجد الهعروب بابنة مظفر), sise près de Hammam Ytou, et construite au-dessus d'une école (Oukfia). »

Il me paraît probable que la fille de Moudfir a été la fondatrice de cette mosquée.

Abandonné pour cause de vétusté dès les premiers temps de la conquête, cet édifice fut aliéné le 15 juin 1840 pour cause de sûreté publique. Son emplacement, présentant une superficie de 33 m. 20 c., est actuellement compris dans la maison portant le n° 2 de la deuxième impasse de gauche de la rue Lalahoum.

La dotation de cette mosquée se composait de 2 maisons et de 3 boutiques, et ses revenus étaient, en 1834, de 108 fr. Le dernier oukil a été le sieur Mohammed ben Ali, nommé le 8 mars 1837.

CHAPITRE XX.

MOSQUÉE BEN 'OCHBA, RUE DU COMMERCE.

Cette petite mosquée était appelée, en dernier lieu, *mosquée de Ben'Ochba*, du nom, sans doute, de l'un de ses oukils. Je n'ai trouvé, dans les documents, que le seul renseignement ci-après, qui donne à cet édifice une dénomination inconnue de nos jours.

« Mosquée sise à Haret el-Djenan, dans une impasse, près de la mosquée (djama) d'Ali Bitchnin et anciennement connue sous le nom de *Mesdjed Ibn Doudou* (مسجد ابن دودو) (Oukfia).

Cette mosquée avait une dotation de 4 maisons et de 4 bou-

tiques. Ses revenus n'étaient, en 1834, que de 365 fr. 30. Son dernier oukil a été le sieur Ahmed Oulid Cheikh Ali. Elle reçut d'abord le n° 17, et plus tard le n° 15 de la rue du Commerce. Conservée au culte musulman pendant les premières années de la conquête, elle fut abandonnée en 1837, pour cause de vétusté, et aliénée par la voie des enchères publiques, le 6 avril 1840. Son emplacement, qui présentait une contenance superficielle de 83 m. 40 c., se trouve actuellement compris dans la maison formant l'angle des rues des Marseillais et du Commerce, et portant le n° 4 de cette dernière.

DEVOULX, fils.

(A suivre)



GUERRE DE 1824.

ENTRE L'ANGLETERRE ET ALGER.

Vers la fin du mois d'octobre 1823, la Régence d'Alger étant en guerre avec certaines tribus kabiles des environs de Bougie, voulut, selon son habitude en pareil cas, saisir ceux de leurs membres qui se trouvaient à Alger et aux environs; cependant, un assez grand nombre de ces montagnards étaient employés comme domestiques chez les divers consuls auxquels le Dey Hossein intima l'ordre de les lui livrer sur-le-champ. Quelques-uns de ces agents refusèrent de s'y conformer, tandis que d'autres l'éludèrent, en donnant à leurs kabiles un congé immédiat qui, par le fait, mettait ces pauvres gens à la merci de l'autorité turque. Notre consul, M. Deval, fut de ces derniers, si l'on s'en rapporte à ces passages du journal de Shaler, dans son ouvrage intitulé *Esquisse de l'État d'Alger*.

• 24 octobre 1823. — On dit que le consul français a donné congé à ceux qui étaient à son service (aux kabiles), en les engageant à pourvoir eux-mêmes à leur sûreté. Cet homme, qui a été élevé dans le levant, a des préjugés que l'on ne conçoit pas. Il parle très-bien le turc, cause beaucoup et avec sens, mais on ne peut pas compter sur sa parole... »

« 25 octobre 1823. — Maintenant, c'est une chose bien connue que, hier (24 mars), le consul français, après avoir eu une entrevue avec le ministre de la marine, est rentré chez lui; qu'il a fait venir tous les kabiles, leur a payé leurs gages et les a renvoyés de son service, en présence du Drogman et du Gardien; ou, pour mieux dire, qu'il les a livrés à leurs ennemis et qu'il a renoncé à défendre, à Alger, le droit des gens au nom du Gouvernement dont il est le représentant. »

Quoi qu'il en soit de cette grave imputation à l'endroit de notre consul, il est consolant de penser que le gouvernement de la France adopta une ligne de conduite diamétralement opposée dans cette affaire, car le même M. Shaler écrivait la note suivante à la date du 16 janvier 1824.

« Le consul français a communiqué au consul américain une copie d'une lettre officielle écrite par lui au consul anglais et portant que :

• Le gouvernement français a vu avec la plus grande indignation
• la conduite de la Régence envers les agents étrangers dans le
• mois d'octobre dernier (pour l'affaire des Kabiles); il regarde
• les consulats étrangers, à Alger, comme inviolables et il lui or-
• donne (au consul de France) de prendre avec le consul anglais,
• les mesures que celui-ci jugera convenables dans cette conjon-
• ture, même quand il devrait en résulter une guerre. »

Dans le moment où ces choses se passaient, les Algériens, comme s'ils eussent pris à tâche de braver les grandes puissances européennes, témoignèrent par des actes caractéristiques et réitérés leur volonté de rétablir la course maritime et l'esclavage des chrétiens, dont les canons de Lord Exmouth semblaient leur avoir imposé l'abolition définitive en 1816. Le consul anglais, M. Mac Donell, pour avoir pris l'initiative d'une protestation contre ces violations des traités, et pour d'autres causes qu'il serait trop long d'énumérer ici, fut forcé de quitter Alger clandestinement et de se réfugier à bord d'un vaisseau de sa nation.

Tels sont les événements qui motivèrent l'envoi contre Alger (1824) d'une escadre anglaise commandée par le vice amiral Sir Harry Neal, qui resta longtemps en rade et n'obtint qu'après de nombreux pourparlers entremêlés de quelques escarmouches, les satisfactions spéciales que son gouvernement exigeait ainsi que le retour aux traités existants.

Le consul américain Shaler a raconté dans l'ouvrage cité plus haut, et sous forme de journal (V. la traduction française, pages 217 à 302), ces négociations auxquelles il s'est trouvé mêlé, mais beaucoup moins qu'il le prétend, si l'on s'en rapporte aux observations de Sir Harry Neal.

Le récit publié par l'agent diplomatique américain ayant paru inexact et malveillant au vice amiral anglais, celui-ci entreprit d'y répondre. La copie manuscrite de cette réfutation, qui appartient à la Bibliothèque d'Alger et que nous allons reproduire, ne porte aucune indication qui fasse connaître si elle a jamais été imprimée; mais le but même qu'on se proposait en la rédigeant le fait clairement présumer.

Toutefois l'intérêt qui s'attache aux derniers instants du régime barbaresque, alors si près de sa fin, nous engage à publier cette réfutation, qui, fût-elle imprimée quelque part, est un de ces documents dont la place est marquée dans notre recueil spécial.

Mais consignons d'abord ici le passage important que M. Net-

tement consacrer à cette affaire dans sa remarquable *Histoire de la conquête d'Alger* (p. 133) :

« Cinq ans plus tard, en mars 1824, (dit-il) lorsque l'amiral sir Harry Neal parut devant Alger avec une escadre, pour demander quelques additions au traité de 1816, il éprouva un refus péremptoire. L'Angleterre voulait que l'on étendît à la maison de campagne du consul (1) anglais l'inviolabilité consulaire assurée à sa maison de ville, qu'il eût droit d'arborer le pavillon national sur la première comme sur la seconde, qu'il fût reconnu comme le premier des consuls chrétiens et jouît des prérogatives attachées à ce titre, qu'il ne fût jamais mis empêchement à l'embarquement et au débarquement de ce consul; que les personnes attachées à son service fussent exemptées de toute contribution. Elle insistait pour que ce traité fût signé par le consul Macdonald (lisez : Mac Donell), qui avait quitté la ville sur un premier refus. Le Dey accueillit quelques-unes de ces conditions, mais il rejeta péremptoirement les autres notamment l'article qui avait trait au pavillon national, celui qui attribuait au consul anglais un droit de primauté et de préséance consulaire, et — par dessus tout — l'article d'après lequel M. Macdonald (M. Donell) serait appelé à signer le nouveau traité. Le Dey exigea son rappel et la nomination d'un nouveau consul. Les deux parties persistant sur ce point surtout, dans leurs prétentions contradictoires, les hostilités s'ouvrirent le 11 juillet 1824 (le 12 d'après le journal de Shaler p. 273). A trois reprises, l'amiral Neal essaya de bombarder la ville, mais il fut obligé de se retirer en désordre devant le feu supérieur des forts; enfin, après une dernière tentative faite le 24 juillet, il renonça à son ultimatum, se contenta des premières conditions souscrites au mois de mars précédent par le Dey; et, renonçant à faire accepter M. Macdonald (M. Donell), nomma un nouveau consul (lisez : *pro-consul*) pour signer le traité. Le Dey fit donc la loi, l'Angleterre la subit. »

« Nous empruntons ces détails à la *Note extraite des archives du consulat de France à Alger en 1827* et envoyée au Ministre à cette époque par M. Deval, consul général dans cette ville. Nous devons

(1) C'était à cause des kables qui étaient surtout employés dans les maisons de campagne consulaires et qu'on y voulait couvrir de la protection nationale qui les couvrait à la maison du consulat en ville. — N. de la R.

la communication de cette note intéressante à l'obligeance de M. l'amiral Dupetit Thouars. »

Après ces explications préalables, nous allons donner ci-après le travail particulier de l'amiral sir Harry Neal. Le lecteur est à même maintenant de le bien apprécier.

A. BENBRUGGER.

RÉPONSE DU VICE-AMIRAL HARRY NEAL

AUX ASSERTIONS ÉMISES PAR M. WILLIAM SHALER,

Consul général des Etats-Unis, à Alger, sur la guerre de 1824,
dans son *Esquisse de l'Etat d'Alger* (1) 1826.

Dans un ouvrage intitulé *Esquisse de l'Etat d'Alger*, par M. Shaler, consul général des Etats-Unis à Alger, on a inséré une relation des transactions qui ont eu lieu pendant la guerre de 1824 entre la Grande-Bretagne et cette Régence.

Ce récit renferme des détails qui jettent un jour défavorable sur ma conduite comme commandant les forces britanniques employées à cette occasion et ne sont pas moins faux que remplis de remarques injurieuses.

Le poste officiel occupé par l'auteur pouvant leur donner un degré d'autorité dont ils manquent en eux-mêmes, je me suis cru obligé de repousser la calomnie dont ils sont empreints.

Dans ce but, j'extrais du livre de M. Shaler les divers passages où se trouvent des faits de ce genre, et je fais ensuite à chacun la réponse qu'il exige.

Préface, page 5. — « L'auteur (M. Shaler) demande grâce au public pour un certain air de vanité qu'il n'a pas pu éviter dans son récit. Seul, de tous les hommes en position pour présenter ces faits avec exactitude, acteur principal dans les événements qu'il raconte, par la force des circonstances, il devient le commentateur obligé de ses propres actions (2) ».

(1) L'ouvrage de Shaler, imprimé à Boston (Amérique) en 1826, a été traduit en français, en 1830, par M. Bianchi, — *N. de la Rédaction*.

(2) Les paragraphes marqués de guillemets sont extraits de l'ouvrage de Shaler et renferment les attaques et allégations que sir Harry Neal a cru devoir réfuter. *N. de la R.*

En se référant à son récit de la guerre qui a eu lieu entre l'Angleterre et Alger, M. Shaler déclare qu'il est la seule personne existante qui peut la tracer exactement, et avance, comme preuve du droit qu'il a de raconter, qu'il était acteur principal dans les événements rapportés.

Or, le seul rôle que M. Shaler ait rempli dans tout le cours des discussions entre les deux parties, indépendamment des avis qu'il peut avoir donnés aux Algériens, consiste en une seule visite (23 février 1824), à bord du vaisseau amiral, lors de ma première arrivée devant Alger ; où, comme il le dit exactement, il n'avait rien à faire qu'à exprimer les dispositions pacifiques du Dey et s'informer de nos intentions. Il n'a eu aucune part quelconque dans les négociations subséquentes, et ne peut avoir recueilli les faux rapports qu'il a publiés que chez les Algériens, qui le trompaient à dessein, ou auprès de M. Benzamon (ancien interprète de M. Mac Donell), qui ne connaît l'anglais qu'imparfaitement.

En tout cas, les notions de cet interprète, sur la discussion pendante, pouvaient être tout au plus partielles, d'autant mieux que dans beaucoup d'occasions, il ne fut pas employé.

P. 252 (1). — « On doit remarquer que ce gentleman (M. Mac Donell, consul de S. M. à Alger), a une famille nombreuse d'enfants en bas âge ; qu'il est passionné pour l'agriculture et le jardinage, et qu'il n'a jamais été noté pour avoir abusé de son pouvoir ici. »

Parmi les motifs qui ont déterminé la publication du journal de M. Shaler, la sympathie pour son ami, M. Mac Donell paraîtrait avoir eu le plus de part ; et la tendance de ce passage est évidemment d'induire que le Dey n'avait aucun motif réel de plainte contre lui.

Je ne suis nullement disposé à traduire, sans nécessité, M. Mac Donell devant le public. Je me contenterai donc d'établir les faits ; et je pourrais prouver, s'il était nécessaire, que le Dey avait contre lui des motifs d'éloignement personnels et légitimes.

P. 258. — « Le pacha affecte de croire que l'amiral n'est pas au-

(1) Nous avons substitué aux renvois à l'édition américaine de l'ouvrage de M. Shaler, des renvois à la traduction française que nos lecteurs sont plus à même de consulter. — *N. de la R.*

lorisé à traiter définitivement avec lui de la paix ou de la guerre, et il s'ensuit un malentendu réciproque. Le consul américain est lui-même compris dans les craintes du Pacha. Le consul a reçu de l'amiral anglais, par l'entremise du gouvernement algérien, un numéro du *Courrier de Londres*, portant la date du 10 de ce mois, et qu'il croit lui avoir été envoyé par la Régence, pour lui prouver qu'il avait reçu des instructions de son gouvernement, ayant une date aussi récente ; ce qui montre que les Algériens doutent de la sincérité de ses paroles et de l'authenticité de ses documents. »

Il est vrai que lorsque l'officier, porteur de ma première dépêche, parla à l'officier algérien, auquel il la remit, d'un message de Londres, parvenu en onze jours, celui-ci crut la chose impossible ; et c'est pourquoi j'envoyai par cet officier, lorsqu'il retourna, le dernier journal de Londres pour lui être montré. C'était un argument auquel je n'avais aucune difficulté de recourir, dans la circonstance particulière où il était employé, à cause des personnes ignorantes auxquelles il s'adressait.

Quant à l'affectation du Dey à croire que je n'étais pas autorisé à faire la guerre ou à traiter de la paix, quant à ses doutes en ma parole et l'authenticité de mes documents, aucune manifestation ne m'en a jamais été faite, par aucun canal que ce soit, ni personnellement par le Dey, ni par écrit ou message.

Quant aux soupçons du Dey envers M. Shaler, on doit naturellement les attribuer à l'amitié bien connue de celui-ci pour M. Mac Donell, dont il aurait mieux servi la cause, en gardant le silence sur un sujet pour lequel tous ses avis au gouvernement algérien ont en le tort d'être suspects ou infructueux.

P. 259. — « L'amiral anglais a envoyé un parlementaire et le bruit court que le message est pour apprendre à la Régence, positivement et une fois pour toutes, que l'amiral est autorisé à traiter de la paix ; et on assure, d'après une autorité suffisante, qu'il a indiqué le samedi pour recevoir une réponse. Le Pacha a répondu qu'il était prêt à traiter avec l'Amiral, si celui-ci lui montrait les pouvoirs qu'il a reçus de son gouvernement. »

Cette communication n'eut pas d'autre objet que d'obtenir la traduction d'une note en langue turque, que j'avais reçue de la part du Pacha le jour précédent. Ni dans cette occasion, ni dans aucune autre, je n'ai envoyé un pareil message au Dey, ni reçu de lui une

telle réponse. C'est là un des rapports que M. Shaler a reçu de l'autorité qu'il appelle suffisante.

Ibidem. — « L'amiral a envoyé un pavillon parlementaire avec un capitaine de l'escadre pour le représenter. Après avoir fait attendre cet officier pendant trois heures, le Pacha a refusé de le voir, déclarant qu'il ne traiterait qu'avec l'amiral en personne, pourvu qu'il y fût dûment autorisé. La Régence a constamment refusé d'envoyer des commissaires à bord de l'escadre anglaise. »

Le Dey a refusé de voir le capitaine King, mais il n'a pas déclaré qu'il traiterait seulement avec l'amiral en personne et pourvu que celui-ci y fût dûment autorisé. Le Dey ayant récemment refusé de recevoir les officiers avec leur épée, j'avais spécialement prescrit au capitaine King de dire aux ministres du Dey, qu'il était venu pour voir Son Altesse, pourvu qu'elle le reçût avec son épée et non autrement. Que ce soit là ou non le motif pour lequel le capitaine King n'a pas été reçu, je n'ai pas les moyens de le savoir ; mais le message que le Dey m'envoya par cet officier était exprimé en termes tout-à-fait généraux et ne renfermait rien autre chose que le vif désir de me voir. Ses ministres ajoutèrent qu'alors il ferait tout ce qu'on demandait.

Ibidem. — « L'amiral est venu à terre, il a eu une conférence avec le Dey. On dit que celui-ci a continué à exprimer des doutes sur l'autorisation que l'amiral aurait de son souverain pour faire la paix ou la guerre. Cependant, ils sont enfin convenus de tous les articles de paix, excepté pour le retour à son poste du dernier consul anglais que le Pacha a positivement et constamment refusé d'accorder. »

Le Pacha ne pouvait exprimer aucun doute sur l'autorisation que j'avais de mon souverain, et, en effet, aucun doute de sa part ne m'a été là-dessus exprimé ni dans cette occasion ni dans aucune autre. Il n'y avait aucun article de paix à discuter ou à convenir. Le Dey fut prévenu que l'on exigeait sa signature à certaine *déclaration* et autres actes comme la seule condition à laquelle la paix pouvait être accordée ; et il exprima sa volonté de les signer.

Dans cette occasion, je ne désirai pas leur exécution formelle, mais, conformément à mes instructions, j'insistai sur la nécessité que le Dey signât immédiatement ce papier (le dernier donné par

M. Shaler dans son Appendice) en témoignage de son consentement à signer la déclaration. Cependant le Dey persista à le refuser, m'assurant qu'il me l'enverrait le matin du jour suivant, et ajoutant qu'il voulait y écrire quelque chose et ensuite le signer; à quoi je répondis que sa signature apposée à ce document était tout le nécessaire. Quant aux motifs du Dey pour ne pas signer ce papier dans le moment même, je n'en avais alors aucune connaissance; mais il paraît, par sa conduite, qu'il était déjà décidé à ne rien céder à moins d'y être forcé. Jusqu'à ce moment, il n'a pas été dit un mot du consul, et ce n'a été qu'après lui avoir dit que s'il signait ce papier, je conduirais le consul pour signer avec S. A. les autres déclarations, qu'il m'annonça, pour la première fois, qu'il ne le recevrait pas.

P. 260. — « M. Benzamon est venu dire au consul que, hier, le Pacha l'avait envoyé chercher pour lui faire traduire les lettres de l'amiral anglais. La première annonçait qu'il était autorisé à traiter de la paix avec la régence, et demandait que des commissaires fussent envoyés à bord du vaisseau *The Revenge* pour s'entendre avec lui. — *Refusé*. — La seconde portait que, par suite de son grand désir d'accomplir l'objet de sa mission, il avait désigné un capitaine de son escadre et l'envoyait à terre avec les pouvoirs nécessaires pour traiter avec S. A. — *Refusé*. — La troisième avait été écrite après son retour à bord et sa conférence avec le Pacha : il témoignait au Dey sa mortification de n'avoir pu conclure la paix, il disait que le refus de recevoir le dernier consul était une nouvelle insulte faite à son gouvernement; qu'il espérait qu'après y avoir réfléchi, le Pacha enverrait une réponse favorable pour le renouvellement de la paix et qu'il l'attendrait jusqu'au jour suivant.

Le Pacha ordonna à M. Benzamon d'écrire à l'amiral anglais sur le dos de l'une de ses lettres une réponse qu'il lui dicta et qui, d'après son rapport, contenait en substance ce qui suit :

« Qu'il n'avait pas déclaré la guerre à l'Angleterre et qu'il ne croyait pas avoir donné de justes motifs pour la lui déclarer. Qu'il désirait le rétablissement de la paix et qu'il accepterait volontiers les conditions qui lui avaient été proposées par l'amiral; mais qu'il ne consentirait jamais, sous aucun rapport, à recevoir de nouveau l'ancien consul anglais, M. Mac Donell. »

Cette lettre était écrite en mauvais anglais, signée par le Pacha, et, par son ordre exprès, enveloppée dans un morceau de papier sale et ainsi adressée à l'amiral. »

Chaque partie de ce récit, donné d'après l'autorité de M. Ben-

zamon, est fausse au plus haut degré. Quant à ma première lettre au Dey, elle était pour l'informer que j'avais reçu une dépêche de mon gouvernement et que j'en donnerais communication à la personne qu'il m'enverrait, autorisée à cet effet par lui. Le capitaine du port d'Alger fut, en conséquence, envoyé et reçut cette communication. Je n'ai jamais annoncé que j'étais autorisé à *traiter de la paix* avec la Régence; car il ne s'agissait que d'une réparation spéciale demandée au Dey pour une insulte faite au pavillon britannique, et le Dey avait été informé que la guerre continuerait jusqu'à ce que la réparation eût été obtenue.

Je ne demandai pas non plus que des commissaires fussent envoyés à bord du vaisseau *the Revenge*, puisque je n'avais rien à traiter avec eux.

La demande n'ayant jamais été faite, il s'en suit qu'elle n'a pu être refusée.

La lettre que j'envoyai au Dey, au sujet du débarquement du capitaine King, n'annonçait pas que j'avais choisi un capitaine et que je l'envoyais à terre avec pouvoir de traiter; car encore une fois, il n'y avait rien à traiter, mais elle prévenait le Dey qu'un plus grand retard étant inadmissible, j'envoyais un officier pour recevoir de lui l'assentiment par écrit de signer la *déclaration*.

Enfin, la lettre que j'écrivis au Dey, après ma conférence avec lui, ne renfermait aucune expression ni de *mortification* ni d'*espérances*; mais elle informait le Dey, que son refus de recevoir le consul serait considéré comme une nouvelle insulte et que s'il ne consentait pas à le recevoir je mettrais à la voile le lendemain.

La lettre du Dey, qui paraît avoir été écrite par M. Benzamon, ne l'était pas sur le dos d'une de mes lettres, mais sur un papier qui avait été préparé pour la signature du Dey, précisément celui de la note (la dernière de l'Appendice de M. Shaler) à laquelle, dans mon entrevue avec lui, le Pacha m'avait dit vouloir ajouter quelque chose (quoique dans ce temps il ne m'eût donné aucune idée de ce qu'il avait intention d'y écrire); elle n'était pas enveloppée dans un morceau de papier sale, mais elle n'avait au contraire rien de remarquable à son extérieur. Quant au sens de la lettre du Dey, il ne signifiait pas qu'il acceptait les propositions qui lui avaient été faites mais il déclarait au contraire, qu'il *ne pouvait se décider à aucune décision* (decide himself to no decision) jusqu'à ce qu'il eût reçu réponse aux deux lettres qu'il avait écrites au Roi d'Angleterre. M. Shaler a tiré cette conclusion d'antécédents auxquels j'ai déjà

opposé une réfutation directe. Ses récits n'étant pas fondés sur le fait et en plusieurs points y étant directement opposés, il s'ensuit que les conséquences qu'il en déduit sont également sans fondement.

P. 262. — « Quand on examine l'orgueil insolent de ces barbares, leur ignorance des formes dans les rapports diplomatiques avec les autres puissances et la grande complaisance de l'amiral anglais dans cette négociation, on ne peut espérer un dénouement honorable à la guerre actuelle entre Alger et la Grande-Bretagne. »

P. 263. — « L'escadre du blocus exerce une partialité bien étrange relativement à l'admission dans cette baie des bâtiments de gouvernements. Cette partialité paraît inconciliable avec les lois et usages de la guerre. »

Cette accusation de partialité est totalement injuste. On n'a empêché aucun bâtiment de guerre, de quelque nation que ce soit, d'entrer dans la baie d'Alger après avoir communiqué avec l'escadre du blocus, jusqu'au moment où le bombardement a été sur le point de commencer ; alors aucun navire étranger n'est entré dans la baie.

P. 264. — « Il a été rapporté au consul, d'après une autorité suffisante, que la lettre reçue par le Pacha le 9 de ce mois, est de l'amiral anglais, qui, ayant reçu de récentes instructions de son gouvernement, offre de nouveau les conditions de paix qui ont été si souvent rejetées par la Régence ; que le Pacha a de suite dicté une réponse, par laquelle comme, précédemment, il accepte toutes les propositions, excepté le retour du dernier consul d'Angleterre, qu'il refuse de recevoir à quelque condition que ce soit. »

La suffisance de l'autorité de M. Shaler pour ce récit peut donner une mesure de l'authenticité générale de son livre. Je n'avais pas reçu d'instructions nouvelles de mon gouvernement, je ne pouvais donc offrir de nouveau en cette occasion, les conditions de paix que M. Shaler prétend avoir été si souvent rejetées, ni aucune autre condition. Le Pacha n'a donc pu répondre qu'il acceptait toutes les propositions, excepté le retour du dernier consul anglais.

On verra, maintenant, quelle était réellement la nature de cette communication.

P. 269. — « A une heure le consul est monté à la Cassaba et a présenté le capitaine Deacon et plusieurs des officiers de l'Eric, au

Pacha qui les a reçus avec toutes les démonstrations de la politesse la plus cordiale.

« Dans cette visite, on n'a fait aucune objection au capitaine Deacon et aux officiers de ce qu'ils portaient l'épée en présence du Pacha. »

M. Shaler ayant fait remarquer précédemment que le Dey avait refusé de recevoir des officiers européens avec leur épée, puis ayant dit qu'en cette nouvelle occasion on ne fit aucune objection à ce que le capitaine Deacon et ses officiers portassent leur épée lorsqu'ils furent présentés par M. Shaler, il devait, par respect pour la vérité, mentionner aussi que le Dey avait auparavant abandonné sa prétention à ce sujet, lors de ma conférence avec lui, le 28 mars, dans laquelle les officiers qui étaient avec moi, portaient l'épée ainsi que moi. Et, certainement, nous n'aurions pas été le visiter sans l'avoir.

P. 278. — « A six heures du matin, le consul a reçu un message de l'honorable capitaine Spencer pour lui demander une entrevue dans la ville. Le capitaine s'est rendu à huit heures dans la maison du consul américain : il lui a appris que le pacha a accédé à toutes les demandes de son gouvernement excepté au retour à son poste, du dernier consul, disant que, quoiqu'il n'eût lui-même aucun éloignement pour M. Mac Donell, ce consul s'était rendu si odieux à la populace que, s'il venait à terre, il ne pourrait le garantir de sa fureur. Ce prétexte est entièrement faux ; mais il est vrai qu'il pouvait le rendre réel, si, pour accréditer sa véracité, il avait poussé par des moyens qu'il serait impossible de connaître, une populace furieuse à insulter le consul anglais lors de son débarquement. On doit savoir que ce gouvernement est le plus fort qu'il y ait au monde en fait de police. Au lieu de rendre le gouvernement algérien responsable de la sûreté du consul anglais, ce qui paraît être le parti le plus simple, quand on a à sa disposition des forces aussi imposantes, l'amiral, par des motifs d'humanité, a refusé de le laisser s'exposer à un pareil danger, et il a nommé un proconsul pour gérer le consulat,

» Ainsi, cette expédition hors de propos, a fini en réalisant la fable de la montagne en travail. On trouvera dans l'Appendice des copies des documents authentiques relatifs à cette paix, qui prouveront que ses conditions sont précisément celles qui furent offertes à l'amiral anglais en mars dernier.

» Les forces britanniques devant Alger consistent en un vaisseau de ligne, cinq frégates, quatre bombardes ayant chacune deux mor-

tiers, trois cutters portant chacun un mortier, un bâtiment à vapeur de la force de cent chevaux, de plusieurs goëlettes, bricks et transports ; en tout 23 vaisseaux, forces bien suffisantes pour détruire totalement Alger jusqu'en ses fondements. »

Le Dey a accédé sans conditions, dès l'arrivée de l'escadre, à tout ce qui lui avait été demandé et qu'il avait refusé jusqu'alors. Il a éludé son objection contre M. Mac Donell.

M. Shaler prétend que les conditions de la paix sont précisément celles qui me furent *offertes* en mars dernier. Mais le Dey n'a jamais offert aucune condition de paix. Il avait offensé le gouvernement britannique ; une réparation spéciale avait été demandée ; rien autre chose n'était offert par le Dey, et rien autre n'aurait été accepté. Ce que fit le Dey en mars dernier fut de déclarer en propres termes qu'il ne pouvait se *décider* à aucune *décision* (en d'autres termes, qu'il ne ferait pas la réparation exigée), jusqu'à ce qu'il eût reçu une réponse directe aux deux lettres qu'il avait écrites au roi. Or, il ne reçut jamais cette réponse ; et lorsque je lui signifiai que le comte Bathurst ne lui donnerait aucune espérance de paix jusqu'à ce qu'il eût signé la déclaration (ce qui était *le seul sujet de ma dépêche envoyée à Alger le 9 mai*), le Dey répondit : « Qu'il avait refusé d'admettre le consul Mac Donell et qu'il le refuserait toujours, que si un autre consul était envoyé, il signerait *les mêmes déclarations qui avaient été signées par Omar-Pacha*, et que si S. M. pensait autrement, elle pouvait envoyer son escadre. » Ainsi, le Dey avait péremptoirement refusé de signer la déclaration qui lui était demandée et ne voulait faire aucune concession ; c'est précisément pour ce motif que S. M. envoya son escadre devant Alger ; or, le but pour lequel cette escadre était venue fut immédiatement, effectivement et pleinement atteint.

Car les Algériens connaissaient leur impuissance totale à résister. Le gouvernement et le peuple n'avaient point la présomption (et le peuple ne l'a jamais eue) de pouvoir lutter contre la puissance anglaise. Leur conduite n'indiquait d'autre sentiment que le désir général de la paix. Le langage du Dey passa d'une défiance absolue à une condescendance également inqualifiable. Comment restait-il alors des motifs pour continuer la guerre ?

Rendre le Dey responsable de la sûreté de M. Mac Donell, après les rapports qui avaient été faits par le capitaine Spencer, de la disposition du peuple et après l'aveu du Dey de son impuissance à le protéger, ç'aurait été une mesure dont je prévoyais bien les con-

séquences, et M. Shaler lui-même paraît les avoir appréciées comme je l'ai fait. Il est probable qu'en présumant le motif que j'ai eu de ne pas permettre à M. Mac Donell de descendre à terre avec le caractère de consul britannique (car avec celui de consul d'autres Etats, il avait ma pleine et expresse permission de descendre, s'il avait jugé convenable de le faire), M. Shaler a cru que la sûreté personnelle de M. Mac Donell a été mon unique soin ; mais il est évident pour tous ceux dont le jugement est d'un autre caractère que celui de M. Shaler, que ma conduite a été régie par des vues plus grandes. Il s'agit de savoir si le prétexte du Dey de ne pouvoir protéger M. Mac Donell, est ou non fondé en fait ; M. Shaler a reconnu lui-même que « le Dey pouvait le rendre réel, s'il avait » poussé lui-même, par des moyens qu'il serait impossible de connaître, une populace furieuse à insulter le consul anglais lors de » son débarquement. » M. Shaler a prouvé par là qu'il savait que la populace *était furieuse*, et il ne peut manquer de savoir aussi que M. Mac Donell, à qui seul la populace attribuait une guerre que tout le monde condamnait, était l'objet de cette fureur.

Avec ce témoignage, que M. Shaler a candidement porté sur la disposition d'esprit du peuple d'Alger, coïncident d'une manière remarquable les expressions énergiques de l'amiral algérien (que M. Shaler représente, page 187, comme un homme estimé pour son intelligence et ses vues libérales). L'amiral et le ministre de la marine assurèrent tous les deux au capitaine Spencer, lors de son débarquement à Alger (dans l'occasion à laquelle se rapporte cette partie du récit de M. Shaler) « que le peuple et la milice étaient si » fermement persuadés que M. Mac Donell avait été la cause de » toutes leurs querelles avec l'Angleterre, que s'il descendait à » terre, il serait impossible de répondre de sa vie ; » et l'amiral, particulièrement, employa les termes les plus forts, assurant que « ni le Dey ni aucun de ses ministres ne s'opposaient à recevoir » M. Mac Donell comme consul, mais que, s'il tentait de descendre, il serait mis en pièce par la canaille furieuse qui couvrait » alors le môle et remplissait toutes les avenues qui conduisent à » la ville. »

On doit remarquer que M. Mac Donell était la même personne qui remplissait le poste de consul britannique lors de l'attaque contre Alger par l'escadre, sous le commandement de lord Exmouth (1816), et que le peuple, à cette époque, était déjà exaspéré contre

lui au plus haut degré, comme M. Shaler l'a établi dans le passage suivant (page 146) : « L'indignation de la populace algérienne envers » les Anglais a été portée au plus haut degré imaginable pendant » la bataille ; beaucoup de Turcs (probablement des gens qui abandonnaient leur poste) passaient constamment auprès de ma maison, et dans leurs conversations tout respirait la vengeance contre » le consul anglais. Le moment où on l'a conduit dans la prison » criminelle et mis à la chaîne, était celui où la bataille était sans » contredit perdue, et où l'on pouvait s'attendre qu'il serait attaqué » par une populace furieuse. Il fut donc sauvé par ce fait ; et j'ai » toujours pensé que ce traitement rigoureux avait été ordonné » par le Pacha, comme le seul moyen probable de lui sauver la » vie. »

Quoiqu'il soit probable que l'exaspération avait cessé avec l'absence de la cause qui l'avait excitée, on doit penser aussi que le même peuple et les mêmes soldats qui alors respiraient la vengeance contre M. Mac Donell et qui le regardent encore aujourd'hui (1824) comme la cause de leur querelle avec l'Angleterre (sans raison, il est vrai, mais néanmoins conformément au caractère que M. Shaler a tracé d'eux), auraient été de nouveau portés avec une plus grande violence, à tirer cette vengeance que le Dey n'avait eu d'autre moyen d'empêcher qu'en enfermant dans un donjon celui qui en était l'objet. M. Shaler donne une preuve (page 132) du pouvoir que possède la milice algérienne, même sur un dey militaire et populaire, lorsqu'il dit, en parlant de la guerre précédente, que le Pacha soumettait les demandes qui lui étaient faites, non-seulement au divan, mais encore aux soldats dans les casernes. Le contrôle que le Dey régnant pouvait exercer sur le peuple et les soldats pendant les transactions qui me concernent, peut être apprécié, par le fait que depuis cinq ans il s'est étroitement confiné dans son palais fortifié, dans la conviction bien fondée que son peuple l'aurait assassiné s'il s'était aventuré hors de ses murs.

Je viens d'énumérer les motifs pour lesquels on devait craindre un outrage envers la personne du consul. Certes, on aurait pu tirer vengeance d'une insulte aussi odieuse faite à la nation anglaise, mais on n'en eût jamais obtenu satisfaction, et sans satisfaction pouvait-on fixer les limites de cette vengeance ? Alger aurait été rasé et une guerre d'extermination aurait eu lieu. Mais le coupable, comme le dit M. Shaler, n'aurait jamais été découvert, et la réparation aurait été demandée en vain.

Dans une conversation que j'ai eue avec M. Shaler, après l'arrangement définitif des affaires à Alger, il me rapporta le fait suivant : Ayant le désir de visiter l'intérieur du pays, M. Shaler en parla au Dey et lui rappela que son privilège consulaire lui donnait le droit de voyager dans les pays sous la domination de S. A. Cela est vrai, répondit le Dey : mais, si vous le faites, je ne puis répondre de votre sûreté. M. Shaler comprit suffisamment l'avis et renonça au voyage. La nature de cette anecdote et l'occasion où elle fut rapportée, montre clairement que M. Shaler ne l'avait citée que pour exprimer que ses sentiments étaient d'accord avec les miens, et qu'il n'avait eu aucune disposition à rendre le Dey responsable de la sûreté de sa personne consulaire, malgré l'opinion qu'il a maintenant publiée : « qu'en matière de police, le gouvernement d'Alger est un des plus forts qu'il y ait au monde. »

P. 282. — « Le consul a profité de cette occasion pour parler au ministre de l'affaire de M. Granet, vice-consul britannique, à qui on ne voulait pas permettre de résider plus longtemps à Alger, malgré la demande des autorités anglaises, quoiqu'il fût la seule personne capable de terminer et liquider les affaires pécuniaires de M. Mac Donell qu'il est forcé lui-même d'abandonner.

» Le consul a demandé, comme une faveur personnelle, qu'il fût permis à M. Granet de demeurer jusqu'à ce qu'il ait terminé les affaires de cette malheureuse famille ; le ministre a hésité et a répondu ensuite que si le consul était instruit des rapports qu'on leur avait faits sur les propos insultants tenus par M. Granet, il serait le premier à approuver son éloignement immédiat ; mais, qu'à sa considération, il serait permis à M. Granet de demeurer sous sa protection spéciale, pour l'objet en question ; mais il a répété plusieurs fois que c'était une faveur qui n'aurait été accordée à personne autre à Alger. »

S. E. le ministre de la marine paraît avoir apprécié d'une manière adroite le caractère de M. Shaler et avoir fait sur lui, avec un singulier succès, une épreuve qui marque une époque curieuse dans les annales de la diplomatie algérienne.

Si le ministre avait avoué à M. Shaler le véritable état des choses, il lui aurait dit : « M. Granet n'a pas besoin de votre protection ; il » remplit dans ce moment le poste de vice-consul britannique. Il » est vrai qu'après que le Dey a eu signé la déclaration et que le » Proconsul a été débarqué, on a fait quelques difficultés pour re- » cevoir M. Granet comme vice-consul ; mais l'amiral anglais a en-

» voyé le capitaine Spencer à terre pour dire que si nous cherchions à intervenir à ce sujet, il avait ordre de ramener le Proconsul à bord et que les hostilités seraient immédiatement recommencées. Le Dey a, en conséquence, abandonné toute opposition, et M. Granet a été nommé. »

Si M. Shaler s'est trouvé la seule personne existant à Alger à qui le fait et les circonstances de la reconnaissance de M. Granet ont été inconnus, il doit avouer avoir été prééminemment ignorant parmi ceux qui avaient le moyen de les connaître, car il avait incontestablement des communications avec Granet lui-même, et le Proconsul britannique qui avait nommé M. Granet était un hôte de M. Shaler.

Au moment où on m'informa à bord de mon vaisseau-amiral des difficultés que le Dey faisait de recevoir M. Granet comme vice-consul, l'interprète du Dey et le capitaine du port étaient à bord ; et, en leur présence, j'ordonnai au capitaine Spencer d'aller à terre et de signifier au Dey, que si l'on avait la moindre prétention de s'immiscer dans le choix que le Proconsul ferait de son vice-consul, il avait l'ordre (et je le lui donnai en effet) de ramener le Proconsul à bord et que je commencerais de suite le bombardement. Le même interprète répéta au Dey, dans l'entrevue subséquente que j'eus avec lui, ma demande pour le libre exercice des droits du Proconsul, dans cette nomination, ainsi que de tous autres privilèges attachés à sa position ; et le Dey annonça son entière adhésion à cette demande.

M. Benzamon, qui paraît avoir si copieusement contribué dans d'autres occasions aux *révélations authentiques* de M. Shaler, était aussi présent à cette entrevue ; et l'on devait s'attendre que M. Shaler aurait obtenu de sa part, même sans prendre la peine de s'en informer, la connaissance de la nomination de M. Granet.

Maintenant que j'ai fait une réponse spéciale à chacune des injustes imputations de M. Shaler sur les opérations dont j'avais la direction immédiate, j'exprimerai le regret sincère qu'il m'ait forcé de perdre l'opinion favorable que j'avais de sa justice et de sa bienveillance. Mais la plupart des lecteurs de son journal conviendront que, s'il a déployé peu d'habileté dans cette œuvre, s'il a eu le tort d'ajouter foi trop légèrement à de fausses informations, s'il s'est montré peu soigneux de rechercher la vérité et trop prodigue de louanges à sa propre adresse, il est encore plus reprochable par l'absence de générosité bienveillante qui perce dans les cen-

sures qu'il édite contre moi et que je me suis vu dans l'obligation de repousser.

SIR HARRY NEAL.

Nous reproduisons ici, comme appendice, la traduction d'une pièce originale faisant partie également des collections manuscrites de la Bibliothèque d'Alger et qui montre que deux ans après les événements dont il vient d'être question, les réclamations de M. Mac Donell n'étaient pas encore liquidées :

« *Consulat britannique.*

« Alger 22 novembre 1826,

« Le soussigné, pro-consul général et agent de S. M. B., a reçu avec surprise le message dont S. A. le Dey l'a honoré ce matin par l'intermédiaire de son Drogman, au sujet de la créance de M. le consul général Mac Donell sur les juifs Bacri et Benafm.

« Le pro-consul avait déjà considéré cette question comme définitivement réglée, parce que, aux deux dernières audiences qu'il a eues du Dey, son Altesse avait solennellement engagé sa parole d'honneur, que la dette en question serait entièrement et immédiatement liquidée, après réalisation des valeurs appartenant aux débiteurs respectifs; et il avait communiqué cet arrangement en détail au Gouvernement de S. M.

« S. A. doit avoir vu, par la traduction arabe que le pro-consul lui a envoyée de la dernière lettre qu'il a reçue du comte Bathurst à ce sujet, les sentiments du gouvernement britannique sur cette affaire, sentiments qui deviendront inévitablement plus défavorables à S. A., par le rapport que le pro-consul est actuellement obligé de faire; d'autant plus que la violation de la justice et de la bonne foi dont on se plaint dans la lettre de sa Seigneurie sera rendue encore plus palpable par le non accomplissement des promesses faites subséquentement par son Altesse le Dey.

« Après ces observations, c'est un devoir impérieux pour le pro-consul de faire remarquer que le refus fait par S. A. d'accorder l'audience par lui demandée, cadre mal avec le respect dû à la Grande-Bretagne et l'amitié que S. A. a toujours professée pour la nation anglaise. Et c'est précisément au sujet du motif donné de ce

refus que le proconsul se trouve dans la nécessité d'établir ici qu'il ne peut pas, en ce qui le concerne, abandonner le droit universellement exercé d'en appeler personnellement à S. A. pour les questions d'une importance plus qu'ordinaire; le devoir d'un consul étant de protéger les intérêts et les biens, politiques ou commerciaux, des sujets appartenant au gouvernement qu'il représente.

« En ce qui touche l'objet de l'audience demandée par le proconsul ce matin, c'était pour établir que l'offre faite de 15,000 boudjoux en tout, pour la créance de M. Mac Donell, ne peut pas être admise un seul instant, car, ainsi que S. A. doit l'avoir vu par la lettre du comte Bathurst, le gouvernement britannique tient S. A. responsable pour la dette en question, sans s'occuper d'aucun recours contre les débiteurs primitifs, lesquels avaient les moyens de payer leur note emportant promesse quand elle serait exigible et étaient prêts à le faire et n'ont été empêchés de le faire que par suite d'un abus de pouvoir du gouvernement algérien.

» Le pro-consul proteste donc solennellement contre la susdite offre de 15,000 boudjoux, aussi bien que contre toute autre proposition qui pourrait être faite et qui n'aurait pas pour objet l'entier accomplissement de la promesse faite par son S. A. relativement à la complète liquidation de la créance de M. Mac Donell. Car il faut rappeler qu'une stipulation a été faite à ce sujet par le proconsul et acceptée sans conditions par S. A.; d'après laquelle, en prouvant la dette sous les biens de Bacri il n'en résulterait aucun préjudice pour M. Mac Donell.

» En terminant, le pro-consul a l'honneur d'offrir à S. A. le Dey l'assurance de son très-profond respect et considération. »

« A. M. THOMAS. »

M. Mac Donell ayant été, ou passant pour avoir été, la cause de la rupture de 1824 et même de celle de 1816, nous terminons cet article par la publication d'un acte émané de lui qui a son importance historique; par ce motif même nous le donnons dans sa langue originelle :

(1)

BRITISH CHANCERY OFFICE,

ALGIERS.

We, H. Mac Donell, esq., his Britannic Majesty's agent and

(1) Ici, les armes d'Angleterre.

consul general in this city and Kingdom, CERTIFY (1) that all accounts pending between the British Government and that of Algiers for naval and military stores furnished by the former to the latter and grain and cattle, etc., supplied by the latter to the former, are finally settled and closed agreeably to paper dated on the third instant, delivered by the right honorable Lord Exmouth to his Highness the Dey of Algiers.

Given under our hand and seal this fifth day of september in the year of our Lord one thousand eight hundred and sixteen.

H. MAC DONELL (2)



(1) Tout ce qui précède est imprimé, sauf le nom *H. Mac Donell* qu'on a écrit après coup audessus de *Henry Staniforth Blanckley* qui a été biffé. Au bas de cette pièce est imprimé en manchette l'indication suivante : « J. Harrison, printer, 6 Lancaster court Strand », J. Harrison, imprimeur, n° 6 cour de Lancastré, dans le Strand.

(2) Le cachet en cire rouge de M. Mac Donell est appliqué à gauche de ce dernier paragraphe. Il est presque entièrement effacé. Quant à l'acte en lui-même, voici ce qu'il signifie en français :

« Bureau de la chancellerie anglaise, à Alger. Nous, Henry Mac Donell, écuyer, agent et consul général de sa majesté Britannique dans cette cité et royaume, certifions que tous les comptes pendant entre le Gouvernement britannique et celui d'Alger pour les munitions navales et militaires fournies par le premier au dernier et pour les grains et bestiaux fournis par le dernier au premier sont établis et clos conformément à un acte daté du 3 courant remis par le droit et honorable amiral Lord Exmouth à son altesse le Dey d'Alger.

Donné sous notre sceau et signature, dans la ville d'Alger le 5 septembre dans l'année de notre Seigneur mil huit cent seize.

HENRY MAC DONELL.

SUR LA REPRISE D'ORAN

EN 1732 ET SUR QUELQUES AUTRES FAITS DE L'HISTOIRE
DES ESPAGNOLS EN AFRIQUE.

M. le général de Sandoval écrit de Madrid, sur ce sujet, à la date du 8 mai, la lettre suivante à M. Berbrugger :

« Comme souscripteur de la *Revue africaine*, je lis toujours avec intérêt les remarquables articles que ce journal contient, surtout ceux qui se rapportent à des faits historiques relatifs à mon pays, parce que c'est précisément un sujet pour lequel j'ai un goût particulier et que j'ai réuni bon nombre de renseignements sur les affaires des Espagnols en Afrique, depuis mon premier voyage en Algérie, en 1844 (1). Il est donc naturel qu'en lisant dans votre n° 43, de janvier dernier, le préambule que vous avez mis à votre traduction du récit de Clariana sur la reprise d'Oran en 1732, j'aie été comme poussé à vous écrire cette lettre : d'abord, pour vous adresser, comme Espagnol, l'expression de ma gratitude ; puis, pour vous offrir quelques indications qui ne vous paraîtront peut-être pas inopportunes, leur objet étant de fournir de nouveaux matériaux historiques sur le pays auquel vous avez consacré tant et de si intéressants travaux.

Vous dites (n° 43, p. 13) « Dans la mission que quelques hommes de bonne volonté se sont donnée de reproduire, par la voie de la presse, tous les faits inédits ou peu connus qui se rattachent à l'histoire de l'Afrique, l'Espagne attire naturellement l'attention, surtout pour la période turque. Pendant plus de trois siècles, elle a vaillamment combattu dans ce pays pour la cause de la civilisation chrétienne, et elle s'y est toujours montrée fidèle à la noble devise inscrite sur ses vieilles épées : *No me saques sin razon, no me envaynes sin honor*. Car si elle n'a pas toujours vu la victoire couronner ses généreux efforts, elle est, du moins, toujours sortie

(1) Don Crispin Ximenes de Sandoval, auteur de la lettre ci-dessus, a publié, à Madrid, en 1853, par les soins du dépôt de la guerre, les études et observations qu'il avait faites sur l'Algérie, en collaboration avec M. le colonel don Antonio Madera y Vivero. Nous avons alors rendu compte, dans l'*Akhbar*, de cet ouvrage remarquable par le talent et l'impartialité. Son titre espagnol est : *Memorias sobre la Argelia*. — N. de la Réd.

« l'honneur sauf des plus difficiles épreuves et même des plus grands désastres. »

Pour cette appréciation si noble et si bien sentie, où vous montrez vos sympathies envers l'Espagne et votre impartialité, en même temps que la connaissance de tout ce qu'elle a accompli ou tenté en Afrique, je veux vous remercier ici, sûr d'interpréter avec fidélité le sentiment que vos paroles et les souvenirs de gloire et de sacrifices qu'elles évoquent éveilleront dans le cœur de tous mes compatriotes.

Il est certain que l'on ne connaît pas assez tous les faits auxquels vous faites allusion (les expéditions espagnoles en Afrique), et que la majeure partie des écrivains qui se sont occupés de cette partie de l'Afrique se contentent, en général, d'indiquer quelques-uns des principaux; mais, une circonstance très-atténuante pour leurs omissions, est la difficulté de consulter d'autres sources que Marmol et Haëdo, excellents guides, assurément, mais non uniques pour l'époque du seizième siècle à laquelle leurs ouvrages se rapportent particulièrement. Cependant, il y en a d'autres encore, et l'on conserve, en fait d'imprimés, une multitude de relations détachées, outre des documents inédits des trois derniers siècles; matériaux avec lesquels on pourra quelque jour compléter, autant qu'il est possible, l'histoire de cette série d'entreprises.

Une des plus heureuses que nos armes aient accomplie dans votre colonie est la reprise d'Oran en 1732; elle eut également le bonheur d'être très-célébrée, l'imprimerie se chargea d'en perpétuer le souvenir en prose et en vers dans de nombreuses relations ou dans des journaux. Les deux conquêtes d'Oran par les Espagnols ont eu cette chance favorable d'obtenir les honneurs de la presse. Mais la liaison entre les deux événements, la série des faits particuliers qui s'y passèrent, et dans les autres endroits de notre occupation, correspondent à une immense lacune historique.

L'estimable histoire d'Oran, publiée par M. Fey, en 1853, dont vous avez rendu compte dans l'*Akhbar*, si j'ai bon souvenir, atteste cette vérité; et l'auteur y déplore la disette de matériaux propres à compléter son œuvre. J'en conclus qu'il ne connaissait pas une autre *Histoire d'Oran* (1), inédite; que j'ai lue à la Bibliothèque

(1) Nous avons connaissance de cette histoire par l'honorable M. Mac Carthy, qui a bien voulu en faire une analyse pour la *Revue africaine*. (Note de la Réd.)

impériale de Paris, dans le département des manuscrits, et qui a été sans doute achetée en Espagne pour cet établissement (1). Son auteur, le marquis de Fabalosos, était fils du général don Eugenio Alvarado, qui fut gouverneur d'Oran de 1770 à 1774; ayant sous les yeux beaucoup de documents officiels du ministère de la guerre où il était employé, il voulait publier son ouvrage, y ajoutant, comme appendice, quelques documents intéressants, parmi lesquels je vous citerai, en vous les recommandant, divers états et notices statistiques, des itinéraires curieux vers l'intérieur, la liste des tribus et des douars qui payaient un tribut en grains à la place; le mode de partage du butin des razias avant 1708; la copie des inscriptions locales et une liste exacte des gouverneurs depuis 1505 jusqu'à l'année 1774. Celle que M. Fey a publiée diffère beaucoup de celle-ci, et il y manque beaucoup de noms; par exemple, ceux de deux illustres ancêtres de S. M. l'Impératrice des Français: d'abord, don Juan Ramirez de Guzman, marquis d'Ardales et comte de Teba, gouverneur, capitaine général et grand justicier des places d'Oran et de Mers-el-Kébir, de 1603 à 1608 (2), année où il mourut; puis, don Pedro Andres de Guzman y Acuna, cinquième marquis d'Algarva, sixième marquis d'Ardales et septième comte de Teba, lequel prit le commandement d'Oran en 1678 et mourut le 8 mars 1681, victime de son bouillant courage, lors d'une sortie qu'il fit avec une partie de la garnison, dans la direction de Mostaganem. Le premier de ces deux gouverneurs se distingua dans de fréquentes et heureuses expéditions qu'il fit dans l'intérieur du pays, causant de grands dommages aux indigènes et battant le Pacha d'Alger à deux lieues d'Oran, le 27 avril 1606 (3). Un des poètes les

(1) Il a été découvert à Paris, chez un marchand de marrons glacés de la rue des Lombards, par M. Ferdinand Denis, et acheté 3000 fr. pour cet établissement. (N. de la Réd.)

(2) Nous avons eu souvent occasion, dans nos lectures, de reconnaître les lacunes et les erreurs de la liste de M. Fey. Ainsi, sur le marquis d'Ardales, dont il ne parle pas, nous avons trouvé, dans les *Lettres missives d'Henri IV*, à la date de 1607 (v. t. 7, p. 435), une recommandation de ce souverain au grand maître de Malte pour don Diego de Toledo, fils du marquis d'Ardales, « Gouverneur pour le Roi d'Espagne à Oran. »

(N. de la Réd.)

(3) Le Pacha d'Alger, à cette époque, était Koussa Moustafa, autrement dit l'eunuque Moustafa. Dans les notes que nous avons recueillies sur son administration, il n'est pas fait mention de cette affaire. C'est donc un important fait inédit dont s'enrichit l'histoire locale.

(N. de la Réd.)

plus célèbres de l'époque composa, à cette occasion, une comédie intitulée : *Les affaires d'Oran sous le marquis d'Ardales*.

De son temps (1605), on construisit la porte de Tlemcen et on y plaça une pierre avec dédicace.

A la mort du second de ces gouverneurs, la marquise, sa veuve, fut chargée du commandement de la place par acclamation; quelques jours après, elle le confia à don Alonzo de Angulo qu'elle fit venir de Mers-el-Kebir; les lettres par lesquelles elle rendait compte de cette catastrophe respirent, avec la tristesse naturelle à une femme devant un pareil malheur, la conscience de tout ce qu'exigeait d'elle alors son devoir envers le Roi et la patrie.

Puisque j'ai parlé de la mort de ce gouverneur, je crois opportun de vous indiquer que, visitant en 1845 la place de Mazagran, où arriva en 1558 la déroute et la mort du comte d'Alcaudete, on me dit qu'il y avait eu là une pierre portant une inscription espagnole commémorative de l'endroit où périt cet illustre chef, pierre qui aura été érigée, je le suppose, par son fils, qui lui succéda dans le commandement d'Oran.

Le commandant du fort de Mazagran, M. Louit, que je priai de s'enquérir de l'existence de ce monument, m'écrivit peu de temps après : « L'arabe qui en sait la place est momentanément au vieil » Arzeu; la pierre est présumée ensevelie sous une masse de dé- » combres provenant de l'écroulement d'une vieille mesure. Le » génie civil devant incessamment procéder à la réparation de la » route de Mostaganem à Mazagran, je profiterai des fouilles que » cette administration sera obligée de faire pour faire faire des re- » cherches sur des indications données par des arabes. »

Je n'ai rien appris de plus sur cette particularité; et c'est à titre de curiosité que j'en ai conservé la note que je vous communique à présent. J'y ajouterai qu'en ce qui concerne l'expédition du comte d'Alcaudete et les autres événements de cette époque, ainsi que quelques-uns qui lui sont postérieurs, on trouve de nombreux détails dans un livre peu connu intitulé *Dialogues des guerres d'Oran*, par le capitaine Baltasar Morales, imprimé en 1593.

Vous signalez, dans le préambule dont j'ai parlé au commencement de cette lettre, le silence que gardent les écrivains espagnols sur la perte d'Oran en 1708, et vous indiquez même qu'un d'eux prétend la dissimuler en employant l'expression d'*abandon*, au lieu du terme exact et grammatical que réclame la nature de l'événement. Je vous dirai à ce sujet que s'il est vrai que la reddition de

la place passa pour ainsi dire comme inaperçue : ce fut l'effet naturel de l'époque où elle arriva, qui était celle où les péripéties de la guerre de la Succession avaient le privilège d'occuper exclusivement les esprits en Espagne. De là vient qu'on ne rencontre presque aucun ouvrage contemporain qui rapporte cet événement ; mais beaucoup d'écrivains postérieurs emploient l'expression propre dont vous signalez l'absence. Je puis citer dès à présent l'ouvrage très-connu du marquis de San Felipe, intitulé : *Commentaires de la guerre d'Espagne*, où je trouve ce passage textuel : « La place » d'Oran, ne pouvant supporter un plus long siège, manquant de » vivres et de munitions, se rendit aux Africains ; mais l'éloignement fit mépriser cette perte, quoiqu'elle fût plus grande que » les Français l'appréciaient à la cour du roi Philippe.

Dans l'année 1732, et précisément au sujet de la reprise, un religieux franciscain publia à Madrid *La relation du siège d'Oran et la perte de cette place en 1708*. Enfin, sur la porte de la chapelle de la Casba d'Oran, il y avait une pierre avec l'inscription suivante en espagnol : Régnant dans les Espagnes S. M. Philippe V, les Turcs prirent ces places (Oran et Mers el Kebir) en 1708. L'armée du même roi, commandée par le lieutenant général comte de Montemar, les recouvra le 22 juin 1732 ; et on établit cette chapelle royale le 6 janvier 1735, étant gouverneur desdites places, Don Josef Vallego, lieutenant général des armées de S. M. (1)

(1) Nous comprenons très-bien le sentiment patriotique qui inspire M. de Sandoval dans la dissertation qu'on vient de lire, mais il nous semble prêter à l'assertion qu'il réfute plus de portée qu'elle n'en avait dans la pensée de son auteur. Celui-ci, en disant que des sources espagnoles qu'il a pu consulter, les unes sont muettes sur la perte d'Oran en 1708, d'autres ne la mentionnent que très-sommairement, et qu'une enfin la qualifiait inexactement d'abandon, ne faisait qu'exprimer des vérités incontestables. C'est ainsi qu'il avait constaté ailleurs que l'échec de Diego de Vera devant Alger, en 1516, n'est point raconté dans *l'Histoire générale d'Espagne* de Mariana, pas plus dans le corps de l'ouvrage, qui se termine à l'année 1516, que dans sa continuation (*sumario*), par le même auteur, jusqu'en 1621 ; mais, dans un cas comme dans l'autre, son assertion s'arrêtait là, et il ne prétendait nullement que tous les autres historiens espagnols eussent été muets aussi ou inexacts sur ces deux événements d'une si grande importance. Il connaît trop bien l'insuffisance des matériaux sur lesquels il opère pour hasarder des jugements aussi tranchés et absolus. Aussi, est-ce avec la restriction, souvent exprimée et toujours sous-entendue, du *sauf plus ample informé*, qu'il se permet d'exprimer une opinion sur les faits de ce genre. — N. de la R.

Je ne veux pas prolonger cette lettre, bien que je sache avec quel plaisir vous accueillez toujours les correspondances qui se rapportent à ces sortes de matières. Mais j'ai atteint mon but, qui était de produire quelques indications propres à vous confirmer dans votre opinion déjà bien arrêtée, quant à tout ce qu'il reste encore à rechercher et à publier sur ce pays dans la période qu'on appelle Domination turque.

Je profite de cette occasion, etc.,

C. X. DE SANDOVAL.

DE L'HALLUCINATION ÉPIGRAPHIQUE.

Un novice en épigraphie croit volontiers qu'avec de passables études classiques et quelque teinture des abréviations et signes particuliers de l'écriture lapidaire, on peut aborder sans crainte le déchiffrement des inscriptions antiques et même tirer de celles-ci des copies exemptes de lacunes et d'erreurs. Le téméraire ! il ignore donc que les plus habiles et les plus expérimentés n'obtiennent pas toujours cet heureux résultat. On en verra bientôt des preuves éclatantes.

Naturellement, en émettant l'assertion qu'on vient de lire, nous partons de ce principe rigoureux que *toute copie doit reproduire l'original intégralement et avec la plus scrupuleuse fidélité*, la meilleure étant celle qui se rapproche le plus d'un *fac simile* véritable. Ils sont bien rares les transcrits qui y réussissent ; jusqu'ici, nous n'en connaissons que deux qui pourraient s'en vanter, la photographie et l'estampage. Et, encore, ne sont-ils pas infail-
libles !

Si l'on ne peut complètement atteindre le but, il faut au moins essayer de s'en rapprocher le plus possible. Pour vous animer à la tâche — dirons-nous à ceux qui suivent cette carrière, — pensez que vous fournissez des matériaux aux annales de l'antiquité et qu'avec quelques lignes que vous arrachez à l'oubli, un de nos grands épigraphistes pourra faire une découverte inespérée ou redresser quelque grave erreur en histoire, en géographie comparée, etc. Mais cela n'est possible qu'autant que les textes que vous fournissez et sur lesquels ils s'appuieront sont tout-à-fait irréprochables. Autrement, vous les exposeriez à renouveler la ridicule polémique de la dent d'or, par des dissertations portant sur ce qui n'existerait même pas.

Il va sans dire que le débutant ne se préoccupe guère de cette exactitude absolue : reproduire servilement la disposition des lignes, la forme des lettres et d'autres minutieux détails, lui semble

frivole et sans application utile, si même son attention s'arrête sur ces sortes de choses.

Mais, laissons de côté les écoliers en épigraphie dont les négligences et les bévues n'ont rien que de très-naturel au fond. et occupons-nous des erreurs des maîtres. Le profit sera plus grand ; et nous aurons, d'ailleurs, une démonstration à fortiori. Pour que notre critique soit utile à tous sans blesser personne, nous l'appliquerons exclusivement à ceux à qui on ne doit que la vérité, aux morts. Le premier dont nous allons nous occuper fut des plus zélés pour l'archéologie africaine, qui lui doit de beaux et bons travaux publiés depuis quelques années. Cependant, il a eu aussi ses erreurs, assez nombreuses et parfois assez fortes. On en va juger par les deux exemples suivants :

Ayant à copier cette inscription, très-simple et parfaitement lisible, qui figure au Musée d'Alger sous le n° 77 :

M. BARBATIVS

M. L.

PANDARVS

HIC EST SITVS

Voici comment il la lut :

M. BARBATIVS

M. LIB

PANDARVS

HIC SITVS EST

Nous ne le chicanerons pas sur la dernière lettre de la première ligne qu'il donne comme entière, quoiqu'il ne subsiste qu'une très-faible partie de la boucle inférieure ; après tout, le sens autorisait la restitution, et il n'a eu que le tort très-léger de n'en pas avertir. Mais il n'est plus aussi excusable, lorsque de ce L qui termine la seconde ligne il fait LIB. ; ou quand il transpose le mot SITVS dans la formule finale qui équivaut à notre *ci-git*.

Le même copiste, dans une autre inscription, très-lisible aussi, commet, rien que dans les deux premières lignes, trois fautes non moins graves et, en apparence, inexplicables.

L'original (n° 84 du Musée d'Alger) disait :

D. M. S.

P. AEL. AVGVTOR. N. LIB.

Il lui fait dire :

P. AELIO AVGVSTOR. N. LIB.

C'est-à-dire qu'il omet entièrement la première ligne (la formule d'invocation aux dieux Mânes), exprime en toutes lettres AELIO, qui n'est donné que sous la forme abrégée AEL, et introduit dans le mot suivant un S qui ne se trouve pas dans l'original.

Avant d'aborder l'examen des causes de cette espèce d'hallucination qui empêche un homme incontestablement judicieux et habile de voir ce qu'il a sous les yeux et qui lui fait voir ce qui n'y est pas, empruntons un troisième exemple à un autre mort.

Comme celui-ci a cessé de vivre depuis plus d'un siècle, nous ne voyons nul inconvénient à dire que c'est le Dr Shaw, l'auteur du *Voyage en Barbarie et dans le Levant*, ouvrage estimé et consulté encore avec fruit, malgré toutes les découvertes modernes. Car, s'il est de beaucoup dépassé par la science actuelle, il a le très-grand mérite de présenter le bilan de la situation archéologique de l'Algérie, il y a plus de cent ans, et de conserver ainsi la notion d'antiquités importantes qui ont disparu plus ou moins complètement depuis lors.

Ce savant anglais va nous prouver, comme le savant français de tout-à-l'heure, qu'en épigraphie les hommes les plus doctes peuvent commettre beaucoup d'erreurs et des plus graves. Nous prendrons pour exemple la copie qu'on lui doit de la fameuse inscription de Gargilius, jadis encastree dans les assises inférieures du mur méridional de la Casba turque du *Sour Rozlan* des Arabes, qui fut l'*Auzia* des Romains et qui est aujourd'hui l'Aumale des Français. En regard de la transcription du Dr Shaw, nous en placerons une autre du même document, obtenue d'après un estampage fait par nous. La comparaison sera curieuse et instructive.

Avertissons d'abord que dans l'original tous les mots se touchent sans nulle solution de continuité. Shaw a voulu, pour rendre la lecture possible, les séparer par la ponctuation ou des intervalles, mais il ne l'a fait qu'incomplètement. Afin de rendre le texte plus compréhensible et de faciliter les comparaisons, nous avons généralisé son système et nous avons, en outre, accompagné d'un tiret

les têtes de mots coupés à la fin des lignes. Notre but particulier nous imposait cette modification.

TEXTE DE SHAW.

1 Q. GARGILIO Q. F.
2 PRAEF. COH BRITANIAE
3 TRIB. CO..... MAVRCAE
4 AMIL PRAE. COH. SING ET VEX
5 EQQ MAVROR IN TERRITORIO
6 AVZIENSI PRETENDENTIVM
7 DEC DVARVM COLL AVZIEN
8 SIS ET RVSCVNIENSIS ET PAT
9 PROV OB INSIGNEM IN CI
10 VES AMOREM ET SINGVLA
11 REM ERGA PATRIAM ADFEC
12 TIONEM ET QVOD EIVS VIR
13 TVTE AC VIGILANTIA FA
14 RAXEN REBELLIS CVM SA
15 TELLITIBVS SVIS FVERIT
16 CAPTVS ET INTERFECTVS
17 ORDO COL AVZIENSIS
18 INSIDIIS BAVARVM DE
19 CEPTO P P F D D VIII KAL
20 FEBR. PR. CCXXI.

TEXTE D'APRÈS NOTRE ESTAMPAGE.

....ARGILIO Q. F. MARTIALI EQ. R.
...EF CoH. I ASTYRV M PR. BRITT-
. AETTRIB. CoHS P. PR. MAVR. CÆs
..MIL. PRAEP. COH. SING. ET VEX.
..QQ. MAVROR. IN TERRITORIO
..VZIENSI PRÆTENDENTIVM
DEC. DVARVM COLL. AVZIEN-
SIS ET RVSGVNIENSIS ET PAT.
PROV. OB INSIGNEM IN CI-
VES AMOREM ET SINGVLA-
REM ERGA PATRIAM ADFEC-
TIONEM ET QVOD EIVS VIR-
TVTE AC VIGILANTIA FA-
RAXEN REBELLIS CVM SA-
TELLITIBVS SVIS FVERIT
CAPTVS ET INTERFECTVS
ORDO COL. AVZIENSIS
INSIDIIS BAVARVM DE-
CEPTO P.P.F.D.D. VIII KAL.
..PR. PR. CCXXI

Lettres liées : AE, à la fin de la 3^e ligne ; RI, à la fin de la 5^e ; AE et VM, à la 6^e.

La copie de gauche est tirée de l'édition anglaise de Shaw (Oxford, 1738, page 83).

Shaw a copié cette épigraphe il y a plus de cent ans, avant qu'elle eût subi les mutilations qui ont fait disparaître les têtes des six premières lignes et de la dernière ; on lui doit donc de la posséder aujourd'hui sans lacunes. Mais s'il y a vu ce que nous ne pouvons plus voir, en revanche, il n'a pas aperçu beaucoup de choses que nous voyons très-distinctement aujourd'hui, grâce à la photographie et à l'estampage. Nous associons à dessein ces deux

modes de reproduction, parce que le premier n'a nullement rendu l'autre inutile, et que tous deux ne dispensent pas de faire des copies écrites. En cumulant ces divers procédés, on obtient un contrôle très-utile, ainsi qu'on le verra tout-à-l'heure.

Voici les erreurs ou lacunes les plus graves de Shaw dans la transcription de l'épigraphe de Gargilius :

Première ligne : Omission des mots MARTIALI EQ. R.

Deuxième ligne : Omission des mots I ASTYRVM PR.; introduction à la fin de cette ligne de la syllabe NIAE, qui revient à la ligne suivante; suppression d'un des deux T de *Britanniae*.

Troisième ligne : La dernière syllabe de *Britanniae* manque au commencement de cette ligne, ayant été attribuée par erreur à la fin de la précédente; au milieu de cette même ligne, il manque H. P. PR., ainsi qu'un petit s à la fin.

Quatrième ligne : Oubli du P final de PRAEP.

Vingtième ligne : Au commencement, FEBRVAR, au lieu de APR. PR.

Nous ne relevons pas les menues fautes que l'on pourrait encore signaler entre les lignes quatrième et vingtième, quoique cette partie de la copie de Shaw soit en général plus complète et plus correcte que la précédente, parce que nous avons hâte d'arriver au côté pratique de ce travail.

Mais qu'on nous permette d'abord une petite digression.

Ceux qui aiment à comparer les textes pourront remarquer que notre copie, faite d'après un estampage, diffère en un point de celle d'un important ouvrage bien connu sur les *Inscriptions romaines de l'Algérie* et dont l'auteur, s'appuyant sur une photographie, a lu INCIDIIS, au commencement de la dix-huitième ligne. Notre estampage nous montre INSIDIIS au même endroit, et cela avec un tel caractère d'évidence qu'aucune incertitude n'est possible. Sans doute, l'épreuve photographique employée par cet épigraphiste n'était pas très-bien réussie dans la partie où se trouve le mot en litige, et la lecture en a souffert. Il y a donc, comme nous le disions, utilité très-grande à multiplier les moyens de contrôle, car ce qui manque dans une épreuve, dans une copie, ou est moins apparent, se retrouvera dans une autre, et l'on arrivera ainsi à assurer les textes.

Abordons maintenant le chapitre essentiel des conséquences pratiques à tirer des faits exposés ci-dessus.

Le lecteur n'aura peut-être pas remarqué tout d'abord que les

deux savants défunts dont nous étudions surtout les travaux épigraphiques sont tombés dans certaines fautes que des ignorants n'auraient assurément point commises. C'est qu'il y a des erreurs qui ne sont possibles que pour ceux qui savent : ainsi, il fallait être latiniste, par exemple, pour substituer AELIO dans la copie à AEL. de l'original, comme l'a fait notre premier transcritteur.

Ceci nous met sur la voie d'une des plus grandes causes d'erreur en épigraphie ; et cette cause est l'intervention exclusive et prématurée de l'intelligence dans l'acte essentiellement mécanique de la lecture.

Mettez un ignorant en face de cette ligne :

P. AEL AVGVTOR N. LIB.

Il n'y verra certainement pas d'autres lettres que celles qui y sont écrites en effet. Il n'en sera pas de même d'un savant : après une série d'opérations intellectuelles plus ou moins compliquées et quasi inconscientes, il pourra bien finir par y voir, comme notre transcritteur : *Publio Aelio, Augustorum nostrorum liberto*. C'est-à-dire que l'esprit dominant tout-à-fait l'organe visuel, il y aura confusion du possible avec le réel et de l'entier avec la partie, d'où résultera une copie fautive, comme celle qu'on a lue plus haut.

Cette intervention inopportune de l'intelligence, en pareil cas, a pour premier et grave inconvénient d'être une cause permanente de distractions, lesquelles aboutissent fatalement à des omissions et des altérations du texte. C'est très-certainement ce qui a fait oublier à notre transcritteur toute la première ligne de l'építaphe de *Publius Aelius*. Pendant qu'il commentait en lui-même, au lieu de se limiter à reproduire servilement, ses yeux, laissés de côté, avaient perdu, pour ainsi dire, de leur faculté de perception : ou, plutôt, les rôles étaient intervertis et l'intelligence s'efforçait inutilement de faire toute seule la besogne de la vue.

C'est toujours par suite de ce même travail intellectuel intempestif, — nous l'avons vu, — que notre copiste a lu et écrit AELIO, là où il y avait AEL. seulement, et AVGVSTOR, au lieu de AVGVTOR.

Lorsque dans l'építaphe de *Barbatus*, le même copiste écrivait M. LIB., au lieu de M. L. qu'il y a réellement, il était encore induit en erreur par son intelligence. Celle-ci lui murmurait à l'oreille : 1° que M. L. était l'abréviation de *Marci libertus* (affranchi de Marcus) ; 2° que l'abréviation M. L. équivalait à celle de M. LIB. également usitée.

Or, dans ce choc d'idées arrivant en scène tout-à-fait hors de

propos, le pauvre copiste a cessé de distinguer ce qui était de ce qui pouvait ou devait être ; et la preuve en est dans la nature même des fautes où il tombe coup sur coup. Donnons-en ce nouvel exemple :

Dans la même épitaphe de Barbatius, le lapicide avait gravé *Hic est situs* (ci-gît), construction exceptionnelle de la formule bien connue *Hic situs est*. Ici, encore, le copiste n'a pas vu ce qu'il y avait, mais bien ce qui devait y être ; et il a écrit la phrase dans sa forme la plus habituelle, au lieu de reproduire fidèlement l'exception qu'il avait devant lui.

C'est par la même raison que les auteurs corrigent si mal les épreuves de leurs propres ouvrages ; eux aussi lisent avec l'intelligence plus qu'avec les yeux et voient ce qui devrait être (ce qu'ils avaient mis) au lieu de ce qui est réellement, c'est-à-dire les *bourbons*, *coquilles*, *doublons*, etc., commis par les typographes.

On a déjà vu que le transcripteur est poussé, à son insu, par une tendance instinctive à rectifier dans sa copie ce qui est ou semble irrégulier dans le texte. De là, cette autre inexactitude de AVGVSTOR. mis pour AVGVTOR. de l'original. En somme, un bon copiste doit être — au moins dans la première partie de son œuvre — comme le brave écrivain Buvat qui avait transcrit toutes les pièces de la conspiration de Cellamare sans savoir un mot de ce qu'elles contenaient.

Shaw obéissait à la tendance que nous signalions plus haut, lorsqu'il écrivait le mot *Britannia* avec un seul T, au lieu de deux qu'il y a dans l'original ; mais Shaw est excusable dans ses erreurs, car il opérait à la suite des camps turcs, au milieu d'une soldatesque grossière, de Bédouins importuns et fanatiques, aux yeux desquels les dessins et les écritures exécutés par des chrétiens sont des opérations magiques, et par cela même suspectes et odieuses.

Ajoutez les fatigues inhérentes aux pérégrinations africaines — et elles étaient bien plus grandes au temps de Shaw que de nos jours — les privations, les excès de température, les intempéries ; et l'on conviendra que si des copies faites tranquillement, commodément dans un Musée sont défigurées par les fautes que nous venons de faire connaître, celles qui sont écrites au soleil, à la pluie, au vent, sous l'impression de la faim, de la soif, de la lassitude, au milieu d'une foule indiscrete et hostile, n'en peuvent guère être exemptes. Tous ceux qui ont eu à lutter ici contre ces difficultés et ces inconvénients accorderont de grand

cœur au savant anglais le bénéfice des circonstances atténuantes.

Ce qu'il y a de décourageant dans la série d'erreurs que nous venons d'examiner, c'est que la vicieuse impression une fois perçue par les causes expliquées précédemment, elle s'implante si bien dans la cervelle du copiste, que très-souvent, après des lectures répétées, il voit tout aussi faux que la première fois. Cela tient à un mauvais point de départ et à de mauvais procédés de lecture; il faut donc attaquer résolument le mal dans son principe.

D'abord — et ceci est d'une importance capitale — le copiste doit être bien convaincu que, quelles que soient sa science et sa pratique, il est fort exposé à l'erreur. Il se maintiendra donc dans une salutaire défiance de lui-même et s'imposera sévèrement les règles suivantes :

1° S'astreindre à copier servilement ce qu'il voit; et, pour y mieux réussir, se dicter à soi-même et à haute voix, dans l'état strict où elle se trouve, l'épigraphie qu'il veut reproduire. S'il trouve, par exemple, cette ligne :

IMP. CAES. M. A. ANT. AVG.

Il l'acceptera telle quelle et résistera à la tentation de la développer mentalement; de peur que le texte développé plus ou moins bien par lui, se mêle dans son esprit au texte réel abrégé par le lapicide et qu'il en résulte une de ces copies inexactes déjà signalées et auxquelles on pourrait ajouter des centaines d'autres semblables, au besoin ;

2° Il ne se préoccupera d'abord du sens qu'autant que l'état fruste ou incomplet des lettres exigerait qu'il recourût au fond pour retrouver la forme;

3° Il se tiendra soigneusement en garde contre toute tentation de commentaire anticipé que l'examen matériel du texte pourrait lui suggérer, pendant la lecture, cette dernière opération devant être dans le principe aussi mécanique que possible ;

4° La copie achevée, il s'assurera qu'elle a le même nombre de lignes que l'original, que tous deux commencent et finissent par les mêmes mots. Car il n'y a pas que les débutants en épigraphie qui sautent ou doublent les lignes et en changent la coupe réelle ;

5° Après cette première vérification qui aide puissamment à trouver les fautes et les lacunes les plus grossières, il reprendra sa copie ligne par ligne, lettre par lettre, et s'assurera qu'elle est identique à l'original; ayant bien soin, pendant cette opération importante, de repousser toute tentative d'exégèse anticipée ;

6° Quand même il aurait la faculté d'obtenir un estampage ou une photographie du document, il ne se dispensera pas d'en tirer copie écrite, les épreuves par les deux procédés ci-dessus n'étant pas toujours réussies dans toutes leurs parties. On en a vu un exemple tout-à-l'heure, à propos de l'inscription de Gargilius.

D'ailleurs, nous le répétons à satiété, on ne saurait trop multiplier les moyens de contrôle.

Nous arrêtons ici ce travail. bien qu'il y ait encore beaucoup à dire sur la matière ; mais ce qui précède suffit pour le but que nous nous sommes proposé.

Disons, en terminant, comment nous avons été amené à entreprendre cette étude ; ce ne sera peut-être pas inutile pour tous ceux qui s'occupent aussi de travaux épigraphiques.

Ayant eu à reviser, récemment, sur les originaux, une assez grande quantité de copies faites par plusieurs personnes — dont quelques-unes très-compétentes, — nous avons été surpris du nombre et de la gravité des fautes que ces copies contenaient. Nous pourrions même dire que nous avons été épouvanté, car nous en avons tiré la conclusion toute naturelle que nous avions dû nous-même faire passablement de faux pas dans une carrière où nous voyions trébucher des gens reconnus pour habiles. Cela nous a conduit logiquement à rechercher, analyser et classer les différentes causes d'erreur, pour notre utilité personnelle. Puis, cette besogne achevée, il nous a paru qu'elle pourrait rendre à d'autres les services qu'elle nous rendait à nous-même ; et nous en avons publié le résultat dans cette *Revue*.

Si cela est inutile pour les privilégiés — bien rares, d'ailleurs, — qui semblent avoir été doués, dès leur naissance, du génie de l'épigraphie, cela pourra, du moins, être de quelque secours au plus grand nombre, en leur permettant de suppléer, jusqu'à un certain point, par la méthode, à l'insuffisance des dons naturels.

Car le commun des copistes ne doit pas se croire assuré de pouvoir reproduire sans faute, de prime abord, l'inscription la plus simple, fût-ce le *Ludovico Magno* de la porte Saint-Denis.

Mais — surtout — qu'on n'oublie jamais que, pour être bon copiste, la disposition essentielle est

LA DÉFIANCE ABSOLUE DE SOI-MÊME.

A. BERBRUGGER.



CHRONIQUE.

PARTIE OFFICIELLE.

Nous donnons, ci-dessous, un extrait de la lettre qui vient d'être adressée à M. Berbrugger, président de la *Société historique algérienne*, par M. Sarlande, maire d'Alger :

MAIRIE
de la
VILLE D'ALGER.

Alger, le 3 juin 1864.

Monsieur le Président,

..... J'ai la satisfaction de vous informer que le Conseil (municipal) appréciant l'utilité des travaux de la Société (historique algérienne) et les services signalés qu'elle rend à la science et au pays par la publication de sa Revue, lui a voté un crédit de 500 fr. à titre de subvention et encouragement.....

La Société verra, je l'espère, dans le vote de cette modeste allocation, une preuve de l'intérêt que l'administration municipale attache au succès de l'œuvre entreprise par la Société et son approbation la plus complète des travaux accomplis et des efforts tentés par ses membres pour la propagation, en Algérie, des sciences historiques et archéologiques.

Agréez, monsieur le Président, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Le Maire d'Alger,
SARLANDE.

La *Société historique algérienne* a accueilli avec une vive reconnaissance cet encouragement sympathique du Conseil municipal d'Alger, heureuse à la fois de voir son œuvre si bien appréciée et d'obtenir de ses honorables approbateurs les moyens de lui donner plus d'extension.

Archives du Consulat de France à Alger. — On a vu dans notre 43^e numéro, p. 73, que la Société avait demandé à M. le Gouverneur-Général de vouloir bien accorder à M. Devoulx les moyens de publier le complément de son ouvrage intitulé : *Archives du Consulat général de France à Alger*, dont la première partie, déjà imprimée, avait livré aux études historiques des matériaux inédits, intéressants à divers titres. Cette demande a été favorablement accueillie; et la somme jugée nécessaire pour faire imprimer ce complément a été mise à la disposition de l'auteur. De sorte que le public studieux sera bientôt en possession de la série complète des documents consulaires recueillis aux archives arabes du Domaine par notre honorable collègue, M. Albert Devoulx.

LA REVUE AFRICAINE. — Dans un rapport sur les sociétés savantes, lu en séance publique par M. le marquis de la Grange, membre de l'Institut, sénateur, président de la section d'archéologie des comités historiques établis près le ministère de l'instruction publique, et qui a été publié par la *Revue des sociétés savantes*, p. 510, du n^o de juin 1863, on trouve le passage suivant :

« Sans s'occuper exclusivement des inscriptions, la *Société historique algérienne* leur accorde dans la *Revue africaine* une place considérable. M. Berbrugger, par des articles savants et ingénieux y tient le monde érudit au courant des découvertes épigraphiques locales. M. Brosselard y a publié le recueil des inscriptions arabes de Tlemcen, modèle pour les travaux de ce genre. »

Tout en remerciant M. le marquis de la Grange de ses appréciations flatteuses, ceux de nos collaborateurs auxquels il les adresse croient devoir exprimer le regret que les exigences d'un vaste travail d'ensemble n'aient pas permis à l'honorable Président d'entrer dans le détail des articles de notre *Revue*, collection déjà volumineuse, car il aurait certainement trouvé d'autres noms à citer favorablement, à côté de ceux de MM. Berbrugger et Brosselard.

Disons, en terminant, qu'une circonstance particulière (un numéro égaré) nous avait laissé ignorer jusqu'ici les éloges que M. de la Grange a cru devoir faire de notre Société et de son journal; autrement, nous n'aurions pas attendu jusqu'aujourd'hui pour lui en témoigner notre reconnaissance.

SIDI FEREDJ. — M. Baucher, économiste du Lycée impérial d'Alger, a fait don au Musée de notre ville d'un moyen bronze trouvé à Sidi-Ferruche (Sidi Feredj) et dont voici la description :

Avers. — Tête laurée à droite. Autour : **MAXIMIANVS NOB. CAES.**, Maximien, noble César.

Revers. — Génie tendant une couronne de la main droite et ayant une cornucopie au bras gauche. En légende, **GENIO POPVLI ROMANI**, au génie du peuple romain. A l'exergue : **SIS.**, frappé à Siscia. Dans le champ, à droite, B.

MÉDAILLES, ETC. — M. Lefèvre, architecte, inspecteur des travaux civils, à Tlemcen, a donné les objets suivants au Musée d'Alger :

- 1° Petit phallus antique en bronze ;
- 2° Vingt-trois médailles romaines impériales en bronze, de divers modules, frustes ;
- 3° Quarante-deux médailles plus ou moins déchiffrables ;
- 4° Onze idem, d'une assez belle conservation ;
- 5° Trois idem africaines, moyen et petit bronze, dont deux Cléopâtre Séléne, avec le revers aux épis ;
- 6° Sept médailles africaines en plomb, avec les deux caractères puniques sous le ventre du cheval ;
- 7° Un petit bronze byzantin ;
- 8° Un plomb antique marqué des lettres CB liées et surmontées d'un globule ;
- 9° Quatorze pièces arabes ou turques de diverses époques ;
- 10° Deux pièces de monnaie chinoise, en cuivre ;
- 11° Médaille juive en plomb, représentant le Temple de Salomon ;
- 12° Sept jetons modernes, en cuivre ;
- 13° Six médailles modernes ;
- 14° Cinquante-cinq pièces modernes de différentes nations.

AIN-TAMGRA, ETC. — M. Cherbonneau a fait don au Musée d'un moyen bronze et de cinq petits bronzes provenant d'Aïn-Tamgra, dans le cercle de Khenchela (Aurès). Il a donné, en outre, trente petits bronzes trouvés à Tobna, dans les ruines de Thubuna, près de Barika, dans le Hodna. Ces médailles, assez fortement oxydées, ne peuvent être déterminées sûrement qu'après un nettoyage convenable.

MÉDÉA. — M. le D^r Maillefer a donné au même établissement une boucle en bronze provenant d'un ceinturon ou baudrier antique et un fragment d'inscription sur brique où on lit : . . . RUNC. . . Il y a au-dessus l'amorce d'un dessin.

Le U de forme moderne se rencontre quelquefois sur les inscriptions romaines, mais aux basses époques.

On a trouvé ces objets dans les fouilles de l'hôpital de Médéa, qui se sont faites sur l'emplacement de l'acropole antique.

DELLIS (*Rusuccuru*). — M. Boe, commissaire civil de Dellis, a donné au Musée deux médailles de Domitien et deux d'Hadrien, en argent.

Les deux de Domitien sont exactement semblables, savoir :

Avers. — *Caesar Aug. Domitianus. Cos. vi.*

Tête de César.

Revers. — *Princeps juventutis.*

Personnage debout en toge, appuyé sur un cippe, présentant une couronne de la main gauche et ayant, enroulé autour du torse, un serpent dont la tête se dresse en avant de sa figure.

Domitien, ayant été nommé consul pour la sixième fois, en l'an 77 de J.-C., et pour la septième, en l'an 80, cela place la date de notre médaille entre ces deux années.

Le deux médailles d'Hadrien sont également semblables :

Avers. — *Imp. Caesar Trajan. Hadrianus Aug.*

Tête impériale.

Revers. — *P. m. tr. pot. Cos. iii.*

Personnage debout, tenant dans chaque main élevée en l'air, un objet dont on ne peut déterminer la nature.

Nivellements barométriques. — M. le D^r Marès, qui a déjà fait trois explorations scientifiques dans les parties méridionales de l'Algérie, vient de présenter à l'Académie des sciences deux mémoires successifs sur des nivellements barométriques exécutés par lui dans les provinces de Constantine et d'Alger. Dans la première, il a pu déterminer l'altitude de trente-six positions à partir de Constantine, en allant vers l'extrême sud. Il en a déterminé 48 dans notre province, à partir de Bogar. Quoique ces déterminations n'aient pas pu s'appuyer sur des bases d'opérations dont l'altitude ait été fixée géodésiquement, elles n'en constituent pas moins

déjà une série d'observations d'un grand intérêt pour l'étude des reliefs du terrain, du climat, etc.

M. le D^r Marès a fait hommage à la Société historique algérienne d'un exemplaire de chacun de ces mémoires.

MÉDAILLES ET MONNAIES. — M. Teule, régisseur comptable des ponts et chaussées, a fait don au Musée d'Alger de 433 médailles ou pièces de monnaie qui se classent ainsi :

- 106 pièces françaises en cuivre de divers modules et de différentes époques, ancienne Monarchie, République, Empire, Restauration, etc.
- 47 pièces en cuivre (sauf un *four pence* en argent) d'Angleterre et colonies, de divers modules et époques.
- 66 italiennes, id.
- 56 allemandes (deux en argent), belges ou hollandaises, id.
- 24 grecques, id.
- 30 américaines, id.
- 13 russes, id.
- 30 espagnoles, id.
- 6 portugaises, id.
- 10 scandinaves.
- 21 indéterminées.
- 21 médailles antiques dont un Trajan en argent.
- 3 pièces arabes ou turques.

—
Total, 433 pièces.

Un assez grand nombre de ces pièces sont remarquables comme conservation et rareté et contribueront à enrichir la section des monnaies modernes, françaises ou étrangères ; surtout la collection des monnaies du bassin de la Méditerranée, qui est ici d'un intérêt tout spécial, car beaucoup d'entre elles circulaient sous la domination turque, et il en est souvent fait mention dans les annales de ce pays.

Pour tous les articles non signés,

Le Président,

A. DERBRUGGER.

Revue africaine

NOTICE

SUR

LES DIGNITÉS ROMAINES EN AFRIQUE.

CINQUIÈME SIÈCLE DE J.-C.

(12^e article. Voir les n^{os} 32, 34, 35, 36, 37-38, 39, 40, 41, 42, 43, 44 et 45).

3. **MAGISTER LIBELLORUM** — « Magister libellorum cognitiones et « preces tractat » (1).

Le mot *libellus* indique la requête d'un particulier, un mémoire (rédigé), une plainte ou réclamation (écrite), un placet, etc., etc., qu'on n'écrivait pas, comme les lettres, dans toute la largeur du papier; on le pliait comme nous avons l'habitude de faire de nos livres.

(1) Le *Magister libellorum* était celui qui recevait les pétitions et qui y répondait. — *Libellus*, diminutif de *liber*, petit livre; mais différant, proprement, de *liber* en ce que le *libellus* était un volume composé de quelques feuilles de parchemin ou de papyrus, couvertes d'écriture et reliées les unes avec les autres, à la manière de nos livres, tandis que le *liber* était un rouleau: le *libellus* avait ainsi des pages séparées. Par suite, le mot prit un sens plus étendu, quoique encore tout spécial. On l'employa pour désigner toute espèce de papier ou de document contenant une notification quelconque, l'annonce d'un spectacle, d'un combat de gladiateurs ou d'une vente, enfin toute proclamation, pétition ou placet et autres pièces habituellement écrites sur une feuille simple. Un bas-relief du Capitole, à Rome, figure des citoyens romains présentant à l'Empereur Marc-Aurèle des requêtes (*libelli*) écrites de la façon que nous venons de dire.

Les successeurs d'Auguste se déchargeaient sur un secrétaire de la peine de lire ces requêtes et d'y répondre; cependant, ils signaient eux-mêmes les réponses. Par la suite, cette peine même parut trop fastidieuse, et les princes abandonnèrent ce soin à un *Magister libellorum*. Ce fonctionnaire, appelé par Suétone à *libellis*, chargé des requêtes, et *libellis respondens magister* par Ammien Marcellin, représente à peu près l'agent supérieur que nous désignons, en France, sous le titre ou le nom de *maîtres des requêtes*.

La *Notice* attribue au *Magister libellorum* deux occupations, savoir :

1° les *cognitiones*,

2° la réponse aux requêtes, mémoires, placets, etc.

Cognitio est causæ discussio et examinatio, cum litigantes audiuntur. » — « *Principes actis in consistorio habitis cognoscebant.* » De là vient que ce bureau s'appelait encore *Scrinium sacrarum libellorum et cognitionum*. Il est question, au concile de Chalcédoine, d'un *Mamas, vir spectabilis*, qui est appelé *Comes et proximus sacri scrinii libellorum et sacrarum Cognitionum*.

Les *cognitiones* se rapportaient aux appels qui étaient portés des gouverneurs de provinces aux empereurs. Ces causes étaient examinées par le préfet du prétoire et le questeur du sacré palais, et le *Magister libellorum* tenait le protocole. Aussi, devait-il nécessairement être jurisconsulte; sa place était regardée comme un acheminement à celle de préfet du prétoire. Il expédiait également les brevets d'une partie des fonctionnaires et des gouverneurs.

Il y avait dans le *Scrinium libellorum* trente-quatre secrétaires ou employés, dont sept détachés, sous le questeur du sacré palais; ces employés étaient appelés *libellenses*.

4. *COMES DISPOSITIONUM*. — La *Notice* ne fait pas mention (neque in Occ. nec in Or. nec alias) de ce fonctionnaire, dont il est cependant parlé dans plusieurs ouvrages, les recueils de lois (notamment le code Théodosien), et auquel nous avons vu que le questeur du sacré palais transmettait les rescrits impériaux, etc.; ce qui ferait supposer qu'à l'époque où elle fut rédigée, le bureau du *Comes dispositionum* n'existait plus ou point, ou qu'il était réuni peut-être à l'un des trois ci-dessus mentionnés, sans doute à celui du *Magister epistolarum*. En effet, les fonctions du *Comes dispositionum* font partie de celles que la *Notice* attribue à l'autre, puisqu'elle désigne les subordonnés (toutefois sans en faire con-

naitre le nombre) du *Scrinium dispositionum* sous le nom de référendaires, et qu'elle leur fait rédiger les décisions du prince sur des affaires litigieuses, décisions appelées *dispositiones*.

Quoi qu'il en soit, telles ne devaient pas être, au moins exclusivement, les attributions du *Comes dispositionum*, espèce d'intendant, de majordome, d'ordonnateur (*dispositor*). « *Pertinere ad hoc scrinium (dispositionum)*, dit un commentateur, *provisiones annonarias, dispositiones itinerum principis et expeditionum, de ordinandis magistratibus et officiis publicis, quaeque princeps sibi peragenda proponebat extra negotia, quae ad illa tria superiora scrinia spectabant.* » Aussi, est-ce à dessein que, déplaçant l'ordre suivi par l'*index* de la *Notice* dans l'énumération des quatre bureaux dont il s'agit, nous avons fait passer en dernier le *scrinium dispositionum*. C'est que, d'ailleurs, dès l'origine, ce bureau ne paraît pas avoir été placé hiérarchiquement sur la même ligne que les trois premiers, d'où vient qu'on le qualifia, plus tard, de *scrinium sacrarum dispositionum* : « *Ab initio privilegia tribus illis scriniis concessa non statim ad scrinium dispositionum etiam pertinebant, unde lex... quae... verba sacrarum dispositionum adjecit.* » — « *Comites dispositionum et qui in hoc scrinio militabant, ejusdem atque scriniorum magistri ceterique scriniarii immunitatis erant.* » En effet, un décret rendu, en 397, par Arcadius et Honorius, porte textuellement : « *His a quibus dispositionum nostrarum norma seriesque servatur, eadem privilegia honoresque peractae militiae tribuimus, quae scriniorum nostrorum meritis nuper praecepimus custodiri.* »

Cependant, ce bureau n'eut point pour chef un *magister* mais un *comes* : « *Scrinium dispositionum sine magistro fuit, comitem habuit.* » De quelle classe était ce comte ? « *Inferioris autem gradus quam magistri et sub his militantes proximi erant comites iisque subditi priores dispositionum...* » Les *priores* étaient donc, probablement avec d'autres *scriniarii*, les employés qui constituaient le bureau du *Comes dispositionum*.

Nous avons vu que les historiographes de l'Empire (*memoriales*), les secrétaires impériaux (*epistolares*), les maîtres des requêtes (*libellenses*), s'occupaient, chacun dans leurs bureaux respectifs, de l'instruction des requêtes (*preces*) en général. Il semble inutile de faire remarquer la nuance qui devait nécessairement exister entre ces affaires; et nous ne pouvons, dès-lors, qu'inviter le lecteur, chaque fois qu'il rencontrera le mot *preces*, à se tenir

en garde contre son interprétation : le meilleur moyen de ne pas se tromper, est de se reporter au bureau du ressort duquel dépendra l'affaire ayant donné lieu à requête.

Revenons, maintenant que nous avons épuisé tout ce que nous avons à dire sur le compte des *Magistri scriniorum*, revenons au *Magister officiorum*, avec lequel nous n'avons pas encore terminé.

Ce haut dignitaire avait également sous sa dépendance deux classes d'agents, les *admissionales* et les *cancellarii*, qui, quoique désignées collectivement sous le titre général d'*huissiers*, désignation assez juste d'ailleurs quant à la forme, différaient néanmoins essentiellement entre elles, quant au fond, aux attributions, etc.

Les *admissionales*, à la tête desquels était placé un chef, *Magister admissionum*, chef des introducteurs, et un adjoint, *admissionum proximus*, étaient les introducteurs auprès du prince. On lit dans ce sens, sur une inscription : *Faustus ab admissione* ; Faustus, un des introducteurs. C'est qu'en effet ces espèces de maîtres des cérémonies en sous-ordre formaient un corps, sous le titre de *Officium admissionis*. Ils étaient donc chargés d'introduire auprès de l'empereur les personnes qui en avaient obtenu audience.

Les *Cancellarii* étaient, ou à peu près, ce que nous appelons aujourd'hui, dans nos cours et tribunaux, en style de pratique judiciaire, des *huissiers-audienciers*. Il est vrai de reconnaître qu'il y avait aussi des *Cancellarii* remplissant les fonctions d'*huissiers* de la chambre de l'Empereur, des princes, etc. Cette charge paraît avoir été en grand honneur, à en juger par les termes d'une lettre que nous a conservée Cassiodore (1).

L'*officium* du *Magister officiorum* se composait de la manière suivante :

- (1) *ADJUTOR*,
- (2) *SUBADJUVAE ADJUTORIS*,
- (3) *SUBADJUVAE FABRICARUM DIVERSARUM*,
- (4) *CURIOSUS CURSUS PUBLICI PRAESENTALIS* OU *IN PRAESENTI*,
- (5) *CURIOSI OMNIUM PROVINCiarUM* OU *PER OMNES PROVINCIAS*,
- (6) *INTERPRETES OMNIUM* OU *DIVERSARUM GENTIUM*.

Tous ces agents étaient pris de *schola agentum in rebus*. Nous

(1) Voir le commentaire Bocking (t. II, pp. 305 et suiv.), et lire tout ce que dit Cassiodore à ce sujet.

savons ce qu'étaient ceux rangés sous les trois premiers numéros.

On désignait, sous le Bas-Empire, par le nom de *curiosus* un inspecteur de province.

Le *Curiosus cursus publici in praesenti* était l'inspecteur du service des postes ou des dépêches, et probablement aussi il avait la surveillance des transports (*evectioes*) de l'Etat (1).

Les *Curiosi omnium provinciarum* étaient les inspecteurs des provinces.

Les *Interpretes omnium gentium* étaient un corps d'interprètes pour les diverses langues des peuples barbares soumis à l'Empire.

Le *Magister officiorum* avait pouvoir d'accorder le droit d'évection, « *ipse emittit* » dit l'index de la Notice ; la *Formula magisteriae dignitatis* est encore plus explicite, car elle porte (c'est l'Empereur qui parle) : « Per eum (Magistrum officiorum) nominis nostri destinatur evectio, et isti principaliter creditur quod tam necessarium esse sentitur. »

Arrivé à la partie de ce travail qui va traiter, d'une manière spéciale et presque exclusive, des fonctionnaires directs de l'Afrique romaine, nous ne saurions nous défendre d'un sentiment de crainte, malgré les excellents guides que nous avons suivis jusqu'à présent, que nous nous proposons de suivre jusqu'à la fin. Aussi n'hésitons-nous pas à appeler la sévère attention des savants, et même celle des amateurs, sur les pages qui vont suivre, afin que leurs lumières suppléent, au besoin, notre in-

(1) On trouve, sur les inscriptions, *Curagendarii*, *curagentes* (fonctionnaires, ceux qui remplissent des fonctions publiques), et aussi *Curaguli*, tous mots qui ont absolument le même sens en l'espèce, que *Curiosi*. — Quant au mot *stationarii*, qu'on rencontre également, il signifie maîtres de poste (aux chevaux). — Parmi les agents subalternes de cette catégorie figurent également les *cursores*, piétons ou messagers particuliers qui portaient les lettres à pied ou à cheval : on les appelait plutôt *tabellarii*. On a défini le *tabellarius* comme porteur de lettres, messenger, par l'entremise duquel un particulier faisait parvenir des lettres à ses amis, un gouvernement des dépêches à ses délégués, ou vice versa ; ce n'était pas un facteur de la poste, dans le sens que nous attachons à ce mot ; car les anciens ne connurent jamais la poste aux lettres, organisée comme service public. Le *cursor* était aussi un esclave employé par les hauts personnages pour précéder à pied leur voiture ; il ressemblait aux *courriers* de l'Europe moderne.

suffisance, et que leurs conseils profitent à une œuvre qui intéresse la science.

III. — LE PROCONSUL D'AFRIQUE.

Proconsul Africae.

Pendant plusieurs siècles, les deux Consuls (1) annuels, *Consules*, suffirent au gouvernement de la République, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur; mais lorsque Rome commença d'étendre son pouvoir au loin, et que les conquêtes engendrèrent les guerres, il fallut créer des lieutenants de Consuls pour commander les armées dans

(1) Le Consul était un des deux magistrats principaux élus chaque année par le peuple romain, sous la République, et conservés nominativement sous l'Empire, quoique avec un pouvoir fort différent et fort limité. Les symboles extérieurs de leur autorité étaient les faisceaux (*fascēs*) portés devant eux par des licteurs, un sceptre d'ivoire (*sceptrum eburneum* ou *scipio eburneus*) avec l'image d'un aigle au sommet, et la toge brodée (*toga picta*), qui cependant n'était portée que dans certaines occasions. Leur costume civil ordinaire était, en effet, la *toga* et la *tunica* avec le laticlave (*latus clavus*); leur vêtement de guerre, le *paludamentum* (manteau), la *lorica* (culrasso) et le *parazonium* (glaive court attaché avec un ceinturon au côté gauche). En conséquence, dans les œuvres d'art, médailles consulaires, etc., ils sont représentés sans insignes qui les distinguent réellement; ils sont ou simplement drapés dans la toge ou vêtus du même costume de guerre que les autres officiers supérieurs. — Le Licteur, *Lictor*, était un officier public attaché au service de quelques magistrats romains, qu'il précédait toutes les fois qu'ils sortaient : 24 licteurs (*lictors*) marchaient devant un dictateur, 12 devant un consul, un déceuvir ou un tribun militaire, 6 devant un préteur, et un devant une vestale. Le licteur portait, dressés et appuyés sur l'épaule gauche, les faisceaux (*fascēs*), et à la main droite une baguette (*virga*) avec laquelle il écartait toute personne obstruant la voie publique, et frappait aux portes de ceux que le magistrat visitait. Dans la ville, il portait la toge et les faisceaux sans la hache (*securis*); mais hors de Rome, il portait le manteau militaire (*sagum* ou *paludamentum*), et la hache était attachée aux faisceaux. Voici ce qu'on entendait par la phrase *fascēs præferre* et *submittere* : Lorsque le licteur, dans l'appareil que nous venons de décrire, marchait devant le magistrat, on lui appliquait l'expression *fascēs præferre*; mais, si un magistrat d'un rang inférieur en rencontrait un d'un rang supérieur, le licteur ôtait les faisceaux de dessus son épaule et les abaissait (*fascēs submittere*), comme marque de respect, jusqu'à ce que le magistrat eût passé, de même qu'en Angleterre les soldats reposent sur les armes devant les grands personnages. Nous avons dû dire déjà que, dans les funérailles, au deuil des chefs, les faisceaux étaient renversés, (*fascēs versi*), c'est-à-dire portés avec la hache en bas, comme nos soldats portent leurs fusils sous le bras gauche en pareille occasion; quelquefois même, comme aux funérailles de Drusus, les baguettes étaient brisées (*fracti fascēs*).

les provinces éloignées, en même temps que les Consuls faisaient la guerre sur d'autres points : ces nouveaux magistrats furent appelés Proconsuls, *Proconsules* (de *pro consule*), parce qu'ils représentaient en quelque sorte les Consuls dans leurs missions et avaient la même puissance. « *Proconsules cum imperio consulari loco Consulum in provincias mittebantur* » : on peut, dès-lors, définir les Proconsuls, magistrats faisant fonctions de Consuls, de gouverneurs de provinces avec l'autorité consulaire. Le premier Proconsul fut T. Quinctius Barbatus (1), en 464 avant J.-C. Vers la fin de la République, les Consuls restèrent à Rome, et le Sénat n'envoya plus au dehors que des Proconsuls ou des Préteurs ou Pro-préteurs investis du pouvoir proconsulaire. Sous la République encore, ce fut longtemps un Consul sortant de charge qui remplissait les fonctions de Proconsul; sous l'Empire, c'était presque toujours un personnage étranger au Consulat. En droit, il ne devait y avoir, au plus, que deux Proconsuls, comme il n'y avait que deux Consuls, et la durée du Proconsulat, ainsi que celle du Consulat, ne devait pas dépasser un an; mais on finit par augmenter le nombre des Proconsuls et par prolonger la durée de leurs fonctions. César fut nommé, pour cinq ans, Proconsul des Gaules; Pompée reçut pour trois ans le Proconsulat des mers.

Plus tard, les Consuls, en sortant de charge, devinrent de droit Proconsuls, et le Sénat leur assignait une province non pacifiée. La République donnait aux Proconsuls deux ou trois Légats (*Legati*) ou lieutenants, une suite nombreuse d'officiers, une forte somme pour frais de mission, et le droit de prélever partout sur leur

(1) Ce premier Proconsul fournit une bonne leçon élémentaire en matière d'épigraphie. *Titus* est le *praenomen* ou prénom, d'ailleurs très-commun. *Quinctius* ou *Quintius* est le *nomen*, nom des membres d'une famille (*Quintia gens*) de Rome, qui devint patricienne sous le roi-Tullus. Quant au *cognomen* (surnom) *Barbatus*, il signifiait homme qui porte toute sa barbe, comme le faisaient ordinairement les Grecs, jusqu'à l'époque d'Alexandre, et les Romains, jusqu'à l'an 300 avant J.-Ch. De là vient que les auteurs latins emploient souvent ce mot pour caractériser les manières rudes et incultes des premiers âges. Vers les derniers temps de la République, les jeunes élégants introduisirent la mode de se faire couper et arranger la barbe avec art, d'où l'expression *bene barbatus*, distincte de la première. Cette mode, qui eut pour but de se donner une sorte de beauté, fut adoptée par les Empereurs depuis le temps d'Adrien. Spécimen du premier type, Numa Pompilius; spécimen du second, Antonin le Pieux.

passage des prestations en nature. Un Proconsul avait, dans sa province, outre le pouvoir militaire, le pouvoir civil et judiciaire; c'était, non un gouverneur, mais un véritable roi, ou plutôt un tyran presque toujours, qui abusait de sa puissance pour s'enrichir par des spoliations. Les Proconsuls, en effet, donnèrent trop souvent l'exemple des exactions, des concussions, des cruautés et d'une morgue sans égale : aussi leur nom est-il devenu proverbial en ce sens.

- La charge du Proconsul, ou gouverneur général, durait une année, à dater du jour où il en prenait possession dans la province; quelquefois il y était prorogé pour une seconde année. Soixante jours après l'expiration de sa mission, il devait apporter à Rome, au Trésor public (*aerarium*), ses comptes de dépenses.

Sous les Empereurs, il n'y eut plus de Proconsuls que pour une partie des provinces. Ainsi que nous l'avons dit au début de ce travail, l'an 726 de Rome (27 avant J.-Ch.), Auguste ayant partagé l'Empire en *provinces impériales* ou de César, composées de celles où il fallait une force militaire, et *provinces sénatoriales* ou du peuple, celles qui étaient pacifiées, se chargea du gouvernement des premières. Il affecta le titre de *Proconsuls* aux gouverneurs des provinces du peuple qui ne furent élus que pour une année, et donna aux gouverneurs des siennes, qu'il laissait en place aussi longtemps qu'il voulait, les noms de *Propréteurs*, *Consulaires*, *Lé-gats*, *Préfets*, *Procurateurs*, etc., suivant sa volonté, son caprice, leur origine ou la puissance qu'il leur déléguait. Cet état de choses dura jusqu'à la fin du Bas-Empire.

Au risque de nous répéter, rappelons encore que le mot *province* signifiait, chez les Romains, un pays conquis et tellement incorporé à l'Empire, qu'il était gouverné, non par ses propres princes ou magistrats et d'après ses propres lois, mais par un magistrat ou gouverneur qui y était envoyé de Rome. Les premières provinces que Rome soumit hors de l'Italie, la Sardaigne, la Sicile, les deux Espagnes et la Gaule narbonnaise, furent gouvernées par des Préteurs sortant de fonctions.

Après la prise de Carthage et de Corinthe, on érigea douze nouvelles provinces romaines, où furent envoyés des Consuls sortant de fonctions.

De là l'origine de la différence entre les *provinces prétoriennes* et les *provinces consulaires*.

Lorsque, par la suite, Auguste partagea les provinces avec le Sénat, de manière qu'il abandonna au Sénat le choix des gouverneurs des unes, en se réservant le droit de nommer aux autres, les gouverneurs nommés par le Sénat furent décorés du titre de Proconsuls, quand même ils n'avaient pas été Consuls; ceux du Prince n'eurent que le titre de Propréteurs, quand même ils avaient été Consuls ou Préteurs (1). En revanche, ces derniers avaient des armées à commander, et réunissaient ordinairement l'autorité civile au pouvoir militaire, tandis que les Proconsuls restaient sans commandement, et ne remplissaient que des fonctions purement civiles. Les gouverneurs des différentes parties de l'Italie étaient simplement nommés Préteurs, mot qui originairement impliquait l'idée d'un commandement militaire. Par la suite, ces Préteurs furent nommés Correcteurs.

A l'époque où la *Notice* fut rédigée, il n'y avait, dans les deux Empires, que trois Proconsulats seulement, c'est-à-dire trois provinces qui fussent gouvernées par des Proconsuls. Plus tard, après la destruction de l'empire des Vandales, il y eut six Proconsulats, Justinien ayant donné le rang de proconsulaires à la Cappadoce, à l'Arménie première et à la Palestine. Encore cette énumération n'est-elle pas bien exacte, puisque le même Empereur érigea, en 534, la *province d'Afrique* en Préfecture (du Prétoire).

Vers 450, les trois Proconsuls en exercice étaient :

Empire d'Orient.

Proconsules	{	PROCONSUL ASIAE, le Proconsul d'Asie,
duo :		PROCONSUL ACHAEAE, le Proconsul d'Achaïe;

Empire d'Occident.

Proconsul	{	PROCONSUL AFRICAE, le Proconsul d'Afrique.
unus :		

Nous n'avons à nous occuper ici que du *Proconsul d'Afrique*.

(1) Les Propréteurs (de *pro praetore*), créés aux mêmes titres et aux mêmes conditions que les Préteurs, dont ils faisaient les fonctions, étaient des magistrats chargés du gouvernement des provinces. C'était tantôt un Préteur dont on prolongeait la magistrature (qui était annuelle), tantôt un personnage qui n'avait jamais géré la Préture. Ce dernier cas fut fréquent sous l'Empire. Ainsi que le Préteur, le Propréteur avait six licteurs, comme insigne d'autorité.

Nous avons vu que les possessions des Romains en Afrique formaient un Diocèse composé de six provinces effectives, savoir : la Tripolitaine à l'E., la Byzacène au N., la Numidie au N. O., les deux Mauritanies (Sitifiennne et Césarienne) à l'O.

Le Proconsulat, qui était celui d'Afrique propre (*Africa propria* ou *Proconsularis*), se composait de la Zeugitane, contrée tout-à-fait à l'E., qui ne fut jamais une province particulière et qui comprenait les environs immédiats de Carthage, moins peut-être les côtes, jusqu'à une cinquantaine de kilomètres dans l'intérieur des terres. La Zeugitane, *Zeugis*, *Zeugitana regio*, allant de la petite Syrte (du fond) au cap Hermaeum, eut pour chef-lieu Utique, et, plus tard, Carthage. Cette partie de l'Afrique ancienne, entre la Méditerranée au N. et à l'E., le désert de Libye au S., et la Numidie à l'O., constitue aujourd'hui l'Etat de Tunis et partie de celui de Tripoli. Telle était, géographiquement parlant, l'Afrique propre ou *Proconsulaire* (*provincia Proconsularis*), ou, dans un sens absolu, la *Proconsulaire*.

La peinture que, dans ses *Etymologies*, Isidore fait de cette contrée, trouve nécessairement sa place ici. « Zeugis, ubi Carthago magna ipsa est et vera Africa, inter Byzacium et Numidiam sita, a septentrione mari Siculo juncta, et a meridie usque ad Gaetulorum regionem porrecta, ejus proxima quaeque frugifera sunt, ulteriora autem bestiis et serpentibus plena, atque onagris magnis in deserto vagantibus Gaetulia autem Africae pars mediterranea est. » L'historien Paul Orose ajoute : « Zeugis autem prius non unius conventus, sed totius provinciae generale fuisse nomen invenimus. »

L'Afrique (propre), ou le territoire de Carthage, est la première province qui ait été gouvernée par un Proconsul, d'où lui est venu son nom de *Provincia Proconsularis* ; aussi resta-t-elle toujours Province Proconsulaire. « Africam propriam, quae, ut Asia, sub Octaviano (1) ex praetoria consularis facta est, usque ad Justinianum Proconsules regebant, ad quos inde a Constantino M. usque

(1) Il était d'usage consacré, à Rome, que, dans les cas d'adoption, on changeait la désignation de son nom de famille. C'est par suite de cet usage qu'Octave, *Octavius* (devenu empereur sous le nom d'Auguste), prit le nom d'Octavien, *Octavianus*, après son adoption par Jules César. Cette différence, qui peut être importante en matière d'épigraphie, surtout au point de vue de la fixation des dates, n'est généralement pas assez observée.

ad ann. 429 datarum constitutionum amplum numerum nobis servavit Theodosianus Codex neque raso iidem in lapidibus memorantur. » Voilà pour l'origine du Proconsulat d'Afrique ; quant au titre de *Provincia Proconsularis*, de nouveau consacré par une loi rendue en 428, dont le texte porte : « Quae omnium intra Africam provinciarum obtinet principatum ; » ce titre paraît à peine avoir survécu aux remaniements successifs que subit l'Afrique romaine. En effet, lorsqu'en 534 Justinien créa la Préfecture (du Prétoire) d'Afrique, il prescrivit que « Zeugis, quae Proconsularis antea vocabatur, Carthago et Byzacium ac Tripolis rectores habeant Consulares. » — « Itaque, ajoute Bocking, non solum dignitatem proconsularis provinciae deminuit, sed et ambitum, Carthaginem seorsim a Zeugitana provinciam declarando eidemque suum Consulare imponendo, cum olim ipsa, ubi Carthago est, Proconsularis provincia fuisset. . . . »

A l'époque où la *Notice* fut rédigée, l'Afrique propre était l'unique province de l'Empire d'Occident qui fût gouvernée par un Proconsul, et ce Proconsul était complètement indépendant du *Vicaire d'Afrique*.

Sans entrer dans de plus amples détails au sujet des changements qu'éprouva successivement l'institution des Propréteurs et des Proconsuls, nous dirons quelques mots seulement, pour l'intelligence de ce qui va suivre, de la modification que fit Constantin. Ce prince ayant partagé toute l'étendue de l'Empire en quatre grands gouvernements régis par des Préfets du Prétoire, savoir :

PRÉFET DU PRÉTOIRE	{	1. de l'Orient,	{	devenu EMPIRE D'ORIENT.
		2. de l'Illyrie ;		
		3. de l'Italie,	{	devenu EMPIRE D'OCCIDENT,
		4. des Gaules ;		

il fallut établir dans chaque préfecture, non-seulement des *Vicaires* qui pussent remplacer les chefs suprêmes, mais aussi des gouverneurs particuliers soumis aux ordres des Vicaires. Ces gouverneurs avaient selon l'étendue ou l'importance de leur gouvernement, le nom de *Consulaires*, ou celui de *Correcteurs* ou celui de *Présidents* ou *Présides*. Quant aux *Proconsuls*, bien qu'ils fussent également des gouverneurs subalternes, ils n'avaient pas d'ordres à recevoir des vicaires, soit parce qu'ils tenaient leur mandat du Sénat ou du prince, soit parce qu'ils occupaient, dans la

hiérarchie administrative, un rang plus élevé que celui de vicaires, soit enfin parce que quelques-uns d'entre eux avaient précédemment rempli les fonctions consulaires. En ce qui concerne particulièrement le Proconsul d'Afrique ; la *Notice* ne laisse aucun doute à cet égard : « Per omnes sex Africae provincias proconsul vice sacra iudicabat, sed quinque tantum provinciarum, non etiam proconsularis, administrationem habebat Vicarius. » Elle dit encore ailleurs : « Per omnem Africae dioecesein Proconsul vice sacra, i. e. ex principis delegatione, juris dictionem, solam autem Proconsularem sive Zeugitanam provinciam sub dispositione sua haberet, reliquas autem V. provincias Vicarius Africae regeret. . . » (1).

Chaque diocèse avait à sa tête un gouverneur portant le titre de *Vicaire*, titre qui indique que ces magistrats n'exerçaient leur autorité qu'au nom des Préfets du Prétoire (*vicaria praefectura*, lieutenance du Préfet), dont ils étaient les remplaçants, les délégués, et que, par conséquent, cette autorité cessait dès qu'ils se trouvaient en présence de ces chefs suprêmes. Quoique les vicaires eussent généralement des gouvernements plus étendus que ceux des Proconsuls, puisque ces gouvernements, formés de plusieurs provinces, constituaient tout le Diocèse, tandis que les autres ne se composaient ordinairement que d'une seule province, cependant ils cédaient le pas à ces derniers. Les proconsuls jouissaient en effet, de diverses prérogatives, outre celles que nous avons déjà mentionnées et celles que nous mentionnerons encore, auxquelles les autres gouverneurs inférieurs étaient étrangers.

En se montrant en public, les proconsuls étaient précédés de six licteurs. Ils portaient les ornements de leur dignité, non seule-

(1) Au surplus, voici à ce sujet des textes de décrets impériaux qui sont formels. Le premier, promulgué à Carthage le 7 des kalendes de septembre 379, porte : « Vicario Africae aditus provinciae proconsularis inhibendus est, tantumque ei consilii gratia in Thebestina civitate accessus pateat; canonem cogendo Annonae Praefectus immineat. Vestes largitionales sinceritatis tuae (*Proconsulis Africae*) cogat officium, cui negotio etiam Rationalis insistat, ita tamen ut principe loco Apparitores tuos maneat et coactionis instantia et deceptionis invidia. Vectigalia sane apud Karthaginem constituta Vicariae Praefecturae apparitio procuret. » — L'autre décret, daté de 395, est ainsi conçu : « Cavendum est ne qua ob canonem Africae fiat frumenti deceptio: Vicarium itaque virum spectabilem per Africam volumus in proconsulari provincia exactoris et transmissionis necessitates arripere. »

ment à leur arrivée dans les provinces, mais dès qu'ils avaient quitté Rome ou Constantinople, et pendant toute la route. Ils exerçaient ce qu'en droit on appelle la juridiction volontaire, non seulement dans leur gouvernement, mais partout où ils se trouvaient momentanément, excepté dans la capitale de l'Empire. Ils pouvaient imposer des amendes de six onces d'or, et déléguer leur autorité à un lieutenant de leur choix. Ils avaient le droit de publier des édits provinciaux.

Dans des causes civiles qui n'excédaient pas la valeur de dix livres d'or, on pouvait appeler de la sentence d'un *Praeses* au tribunal du prochain Proconsul; mais, de celui-ci, il n'y avait appel qu'à un *Illustre*, dignitaire de l'ordre immédiatement supérieur, ainsi que cela s'observait aussi à l'égard des *Praeses*, dans les causes qui excédaient la valeur de dix livres d'or.

D'après tout ce qui précède, on comprendra l'importance des fonctions du Proconsul d'Afrique (*Proconsularis provincia*). Il avait rang de spectacle (1) (*Spectabilis*) ou dignitaire du deuxième ordre. Sa résidence ordinaire était Carthage, qu'Auguste avait rebâtie. « *Sedem ordinariam Karthagine Proconsulem habuisse Salvianus expressit et probant subscriptiones constitutionum inde ab anno 315 datarum. . .* » — « *Celeberrimam Africae metropolin, ad mare Mediterraneum sinumque Tuneticum conditam, ubi hodieque promontorium Carthaginense est, coloniam Augusti, a divo Severo juris Italici factam, Proconsularis sedem, cujus vastissimae urbis praeter ruinas nihil nisi nova Tunis superest, post utramque Romam, veterem novamque, tertiam dici fastidisse scribit Ausonius, etc.* » (2). Carthage avons-nous dit, était la résidence habituelle du Proconsul d'Afrique; il paraît qu'il habitait aussi quelquefois d'autres villes, Hadrumète, Tébeste ou Théveste : « *Anno 314 tres Th. C. constitutiones ad Procons. Afr. datae*

(1) « Nos . . . virorum spectabilium dignitas admonuit, ut eos qui tranquillitatis Nostrae consistorii dici Comites meruerunt, Proconsularibus (spectabilibus Proconsulibus) aequari generaliter juberemus . . . » (Code Justinien, code Théodosien).

(2) Puisque nous venons de parler de Salvien, c'est le cas de renvoyer le lecteur à la pompeuse description, d'ailleurs souvent citée, que cet écrivain chrétien du V^e siècle fait de Carthage : « . . . illic honor proconsularis, illic quotidianus judex et rector, quantum ad nomen quidem Proconsul, sed quantum ad potentiam Consul . . . » On trouvera le morceau tout entier dans le commentaire de Bocking, t. II, pp. 355-56.

Hadrumeti acceptae sunt . . . Anno 316 leges Probianae. Proconsuli Africae, datae sunt « pp. id. Oct. *Tebeste* » (1).

(A suivre)

E. BACHE.



(1) Le nom de cette ville a ici, pour nous, un intérêt tout local. « Hoc prope Rubricatum fl. (*Bagradas*) situm Numidiae oppidum hodierna *Tebessa* s. *Tibessa* s. *Tipasa* (*Tipasa* ?) provinciae Constantinae est » (Bocking.) C'est la *Theveste colonia* de l'itinéraire d'Antonin, la *theouesté* de Ptolémée; mais Bocking fait évidemment confusion; car, si c'est Théveste, Tébeste, etc., elle est en deçà du fleuve Bagradas, tandis que, si c'était Tipasa, elle serait au delà, en s'orientant, à l'E. comme point de départ. En outre, ce ne serait plus la même ville. Quoi qu'il en soit, le Proconsul d'Afrique paraît avoir résidé quelquefois dans une ville dépendant de la province de Constantine, ce qu'il convient de noter au point de vue de l'utilité épigraphique. Voici trois inscriptions relatives à Théveste:

EX AFRICA. COL. TEVESTE.
(Gruter). — PROCVRATOR. REGIONIS.
THEVESTINAE. (Maffei). —
TRAIANVS. HADRIANVS. AVG. PONT. MAX. TRIB.
POT. VII. COS. III VIAM A CARTHAGINE THEVESTEN
STRAVIT. PER LEG. III. AVG. P. METILIO
SECVNDO. LEG. AVG. PR. PR. (Orelli).

Remarque de la Rédaction. — Bocking confond en effet deux villes assez éloignées l'une de l'autre : THEVESTE, aujourd'hui *Tebessa*, et TIPASA de l'Est, le *Tifèche* de nos jours, qui se rattachait au TUBURNICUM NUMIDARUM (*Khemissa*), situé au Nord et à dix kilomètres, par une voie antique dont il subsiste encore des traces. Il est juste de constater que le savant commentateur de la *Notitia* a été induit en erreur par Mannert, qui fait lui-même cette confusion, que son traducteur ne relève pas dans ses notes. Voir pages 391, 392 et 687 de la traduction française.

EXPÉDITION D'O'REILLY

CONTRE ALGER EN 1775,

D'après une traduction textuelle d'un manuscrit de l'amiral
Mazarredo.

(Voir le 2^e document n^o. du t. 1^{er} du *Recueil-Alger*, de Fréd. Lacroix)

1^{er} juillet 1775.

Dès le matin, le chebec la *Garsota*, en croisière devant Alger, signala la flotte expéditionnaire; on pouvait apercevoir celle-ci distinctement à 9 heures. Dans l'après-midi, la plus grande partie des bâtiments qui la composaient furent au mouillage; et, à 10 heures du soir, tous avaient jeté l'ancre.

On donna l'ordre à l'*Orient* et à la *Garsota* de mouiller également; mais le vaisseau ne put le faire que dans la journée du 2.

Le comte O'Reilly, avec tous les généraux et quelques officiers d'état-major, monta sur la frégate *Clara*, et quelques ingénieurs accompagnèrent ce bâtiment sur le chebec *Carmen*, pour reconnaître les batteries de la côte jusqu'à la pointe du Pescado (1). Mais cette opération ne put être terminée avant le soir.

Du 2 au 13 juillet.

Je n'ai point tenu un journal circonstancié de tous les événements, parce que mes occupations ne me l'ont point permis; mais j'ai la certitude de n'oublier aucun des faits principaux. D'ailleurs, le détail des opérations n'était point de mon ressort; les registres d'ordres en feront mention; et, pour ce qui est de la vérité, jamais, en pareille matière, je ne me permettrai d'altérer.

Toute l'expédition étant donc réunie en rade d'Alger dans la soirée du 1^{er} juillet, le comte O'Reilly, qui en était le chef, prit, dans la journée du 2, la résolution de tenter le débarquement à la

(1) La pointe Pescade, le *Mers ed-Debban* (Port aux Mouches) des indigènes. — (N. de la Réd.)

pointe du jour, le lendemain; et il choisit pour théâtre de cette opération la plage située à l'occident de la rivière Harrache. Il écrivit à l'amiral qu'il eût à la soutenir en faisant battre la côte par un navire, une frégate et plusieurs autres bâtiments disposés dans l'ouest sur toute la ligne; il ordonna de débarquer avec les premières troupes douze pièces de 4 et, immédiatement après, douze de 8 et huit de 12. Enfin, il se concerta avec le chef des forces de mer pour que tous les bâtiments s'approchassent autant que possible de la côte et qu'à chacun d'eux on attachât un certain nombre de bâtiments non pontés, pour transporter les troupes à terre, avec les galiotes destinées à les escorter. Mais on sentit bientôt l'impossibilité de faire tous ces préparatifs dans un temps aussi limité et on ajourna l'opération au lendemain 4.

Le 3, au matin, s'éleva de l'est une brise très-forte qui aurait rendu le débarquement impraticable, car la mer fut très-houleuse.

Le même jour, dans l'après-midi, le général en chef convoqua un conseil de guerre où l'on adopta pour point de débarquement la baie de la *Mala Muger*, ou *Muogere*, située à l'ouest du cap Caxines.

Par suite de cette nouvelle détermination, l'infanterie devait être transportée à terre dans le plus petit nombre de bâtiments possible et devait être accompagnée de six frégates, cinq chebecs et neuf galiotes. On demanda également à la Marine des trincadours (1) portant une pièce de 8 à l'avant, des équipages et des outils.

La Marine fit en tous points ce dont on était convenu et ajouta même deux frégates à celles qui étaient demandées. L'Amiral ordonna de se tenir disposé à mettre à la voile la nuit suivante; le Major général eut le commandement du convoi; les bâtiments portant les troupes devaient tenir la tête et être suivis de ceux qui transportaient la cavalerie, les outils et les approvisionnements.

Le projet était de mouiller le plus près possible de terre, de sorte que la troupe pût être débarquée dès le point du jour. On devait ensuite marcher sans coup férir pour s'emparer de la hau-

(1) Le *trincadour* est un bâtiment fait pour fasier et aller très-près du vent. — *N. de la Réd.*

teur occidentale qui domine la place et le château de l'Empereur et appuyer la ligne d'opérations et la pointe du Renado (1), en s'emparant des batteries. Ce projet était fort beau sur le papier (2).

A la nuit tombante, et au moment du signal de départ, le vent faiblit et tourna à l'Est; le lendemain matin, la mer était grosse et on ne pouvait tenter le débarquement.

Le général en chef convoqua de nouveau un conseil de guerre; on changea encore le point de débarquement et on revint à l'idée première, en ajournant l'exécution au 7.

Le 4, je fus chargé, à la nuit tombante, de la répartition exacte de tous les bâtiments de transport, lesquels pouvaient mettre à terre 7,700 hommes, environ: sept galiotes pouvaient débarquer 700 hommes en plus, dans très-peu de temps.

Pendant la nuit, la mer devint calme; dans la matinée du 6, on distribua aux sergents majors des sept brigades la liste des bâtiments affectés à chaque brigade. Je nommai les officiers de marine qui devaient commander les divisions de ces bâtiments et s'entendre avec les sergents majors. Le comte O'Reilly et moi, nous nous rendîmes en canot à bord de l'*Orient* et nous examinâmes avec attention les batteries situées à l'ouest de la plage de débarquement; nous en reconnûmes deux. Le général en chef décida que chacune d'elles serait contrebattue par un vaisseau et une frégate.

De là, nous nous dirigeâmes vers la frégate *Santa Teresa*, qui était à l'ancre non loin du fort de l'Est et à deux portées de canon, environ, de la batterie à l'embouchure de l'Harrache (3). Le comte O'Reilly me fit part de son intention de faire canonner cette bat-

(1) Il y a ici dans la traduction une erreur évidente que nous reproduisons. Il semble qu'il faille lire : à la pointe du *Renegado*. Le fort du *Renegado* (ailleurs, de la *Renegada* (v. n° 45 de cette Revue, p. 175) était celui que nous appellions des 24 heures. — *N. de la Réd.*

(2) Autant qu'il est possible de comprendre ce projet indiqué assez vaguement, il consistait à débarquer au-delà du cap Caxines, ce que nous avons fait en 1830. Un bon instinct poussait O'Reilly de ce côté, mais le vent contraire ne lui permit pas d'arriver à l'ouest de la pointe Pescade et de trouver, à Sidi-Ferruche, le point qu'il lui fallait.

(*N. de la Réd.*)

(3) A l'époque de l'expédition de 1775, il n'y avait qu'une batterie à l'embouchure de l'Harrache, celle qui est la plus méridionale. Quant au fort de l'Est, ce paraît être le Fort de l'Eau (Bordj el-Kifan). — *N. de la R.*

terie par deux vaisseaux en même temps que trois frégates balayeraient la plage en se tenant hors d'atteinte des feux du fort de l'Est. Tous ces bâtiments devaient commencer à tirer au moment du débarquement.

A 11 heures 1/2, j'étais de retour à bord et j'avais rendu compte à l'Amiral des projets du général en chef. Il convoqua aussitôt tous les commandants de bâtiments.

L'*Orient* avec la frégate *Marguerite* et le *Saint-Joseph* avec la *Carmen* furent destinés à attaquer les deux batteries de l'Ouest. Le *Saint-Rafael* et la *Diligente* devaient battre celle de l'embouchure de l'Harrache; les frégates *Sainte-Thérèse*, *Sainte-Barbe*, et *Sainte-Marthe*, plus à l'Ouest, devaient borner leurs feux à une démonstration; la frégate *Sainte-Lucie* et cinq chebecs étaient chargés de balayer la plage à l'ouest de l'embouchure de la rivière. Le *Velasco* devait se tenir en face du point de débarquement, et la frégate la *Dorothée*, avec trois chebecs, avait ordre de se placer entre le *Velasco* et le *Saint-Joseph*, pour protéger la plage à l'ouest du débarquement.

L'Amiral, eu égard à l'immense travail que ses marins auraient à faire pendant la nuit, crut devoir commencer tout de suite les préparatifs et donner l'ordre aux vaisseaux et aux frégates de se rendre à leurs postes le plus promptement possible. Les chebecs et les bombardes qui devaient lancer des bombes à gauche et à droite du débarquement, eurent également l'ordre de se tenir prêts.

Le vaisseau *Saint-Joseph* seul put arriver à la place qui lui était signalée (1), mais il ne put prendre à revers la batterie qu'il devait attaquer; il lui fallut donc ouvrir son feu de front, contre les sept pièces de canon dont elle était armée. La batterie que l'*Orient* devait combattre (2) pouvait également pointer une des pièces de son flanc (droit) contre le *Saint-Joseph* qui avait en même temps à essuyer le feu d'une batterie de cinq pièces de canon, qui, placée un peu avant dans les terres (3), avait échappé à notre reconnais-

(1) En face de la batterie de la rive gauche de Oued Khenis ou le Ruisseau. — *N. de la Réd.*

(2) La batterie d'Alm Bida (fontaine blanche), près de l'endroit où les nègres célébraient jadis la fête des fêtes. Dans son état actuel, elle a quatorze embrasures : dix vers la mer, une à l'est et trois à l'ouest dans la direction de Oued Khenis. — *N. de la Réd.*

(3) Sur la rive droite de l'Oued Khenis, auprès de l'Entrepôt des Tabacs; son magasin à poudre subsiste encore en partie. (*Note de la R.*)

sance. Le *Saint-Joseph* eut à souffrir, pendant quatre heures consécutives, un feu très-nourri qui lui fit beaucoup de mal : il fut très-maltraité dans sa mâture et ses agrès, reçut plus de vingt boulets dans son bordage ; il eut 3 morts et 17 blessés, mais aucun officier dans le nombre.

L'*Orient* arriva enfin à sa destination presque à la chute du jour (1) ; mais on donna aussitôt l'ordre de cesser le combat.

La frégate *Etruria-Toscana* battit aussi la plage en avant du débarquement. On ne lui riposta point dans cette direction, mais la batterie de l'embouchure de l'Harrache lui tua un homme et endommagea ses agrès ; elle prit sa revanche en dégradant assez fortement cette batterie, que l'ennemi répara le lendemain.

Le vaisseau le *Saint-Raphael* avançait vers sa destination à la nuit tombante.

Le *Velasco* et les autres bâtiments commençaient aussi leur mouvement ; mais on leur intima l'ordre de donner leurs canots pour le débarquement, vers le milieu de la nuit ; et ils furent forcés de suspendre leur marche.

Trois galiotes avaient suivi le mouvement de l'*Orient* et du *Saint-Joseph*, pour les remorquer au besoin ; et quatre autres avec un petit chebec s'étaient approchés de la côte pour détruire une plate-forme de mortiers que l'ennemi avait sortis de la place pour s'en servir contre les vaisseaux. Ils exécutèrent cette opération sans accident.

Ce travail ainsi qu'une croisière active près de la côte employèrent les galiotes et ne leur permirent pas de se rendre auprès des brigades au point du jour ; mais elles arrivèrent presque tout de suite. D'ailleurs, les brigades n'étaient pas rassemblées. Les généraux s'irritèrent de ce contretemps, je n'eus pas de peine à leur faire sentir l'impossibilité d'opérer le rassemblement des brigades ; si, dès 6 heures du soir, tous les canots n'étaient pas à la disposition des officiers qui devaient les commander ; et qu'ainsi la faute n'était pas la leur.

On suspendit donc l'opération, et tous les bâtiments de guerre, excepté les chebecs et les bombardes, eurent ordre de fournir tous leurs canots à l'entrée de la nuit suivante, pour l'embarquement des troupes. La descente était fixée au lendemain ; et le coup

(1) On a vu que c'était la batterie d'Aïn Bida. — *N. de la Réd.*

de canon tiré à l'aurore devait servir de signal à l'ouverture des feux.

Le 7. de juillet fut donc un jour de préparatifs : des sept galiotes, quatre devaient protéger l'aile droite des troupes et trois la gauche; dans l'après-midi, d'après la distance qui me fut donnée, j'établis les galiotes extrêmes entre lesquelles devait s'opérer le débarquement.

Six canots de frégates devaient porter chacun deux pièces de canon de bataillon et suivre le premier débarquement; trois canots des chebecs étaient destinés à remorquer un radeau sur lequel on devait placer trois pièces de 12 montées; trois autres canots des chebecs chargés de battre la côte avaient la mission de soutenir les premiers ou porter des troupes d'embuscade dans l'endroit qui paraîtrait le plus convenable. Mais le général en chef voulut absolument qu'on y embarquât 60 hommes des gardes espagnoles; ils durent donc se rendre au milieu de la nuit à la brigade dont ils faisaient partie.

Enfin, au milieu de la nuit, on commença à opérer le rassemblement des brigades auprès du vaisseau le *Velasco* : la lune était couchée, et on eut beaucoup de peine à ranger ce grand nombre de canots dans un ordre régulier; la plupart étant sans gouvernail, chargés d'hommes et n'ayant pu avoir tous des officiers de marine pour chefs, ils se heurtaient les uns contre les autres, sans avancer. J'avais eu soin de faire allumer deux feux aux galiotes extrêmes pour fixer invariablement les limites entre lesquelles les canots devaient se mouvoir. Par cette sage précaution, la formation put enfin être complète et régulière au point du jour.

On commença alors à s'avancer de front vers la plage : chaque canot de vaisseau formait une tête de colonne de brigade; venaient ensuite les canots des frégates et tous les autres canots.

Au-devant du centre, naviguaient les deux chaloupes canonnières armées de leurs pièces de 12, ayant l'ordre de se diriger sur les galiotes des extrémités pour coopérer avec elles à la défense des ailes.

Au moment de prendre terre, le Major général, qui était avec moi dans un canot de la frégate l'*Emeraude*, donna l'ordre aux galiotes de former une ligne de bataille pour garantir le convoi des feux de flanc de la batterie de l'embouchure de l'Harrache et de celle à laquelle le *Saint-Joseph* avait été opposé (celle de l'oued

Khenis ou du Ruisseau). Nous ne tardâmes pas à nous apercevoir que cette précaution était inutile quant à la première batterie, car une petite langue de terre qui s'avancait dans la mer nous défilait de ses feux (1).

A 4 heures 1/2 du matin, les chaloupes arrivèrent sur la plage en moins de six minutes, et avec la plus grande facilité, on y débarqua 8,000 hommes, les chaloupes ayant pu en recevoir 7,500, les galiotes 700 et le chebec le *Carmen*, 200.

Au coup de canon du point du jour, les vaisseaux ouvrirent leurs feux contre les batteries : trois bombardes battirent la plage de l'Ouest et une quatrième la batterie de l'Harrache; les chebecs, les frégates éclairaient la plage, et celles placées près des allées les couvraient de leurs feux et empêchaient l'ennemi de contrarier le débarquement. Les deux frégates toscanes se tinrent constamment à l'extrême gauche, suivant l'ordre qu'elles en avaient reçu et accomplirent parfaitement leur mission par un feu des plus nourris.

Les canots retournèrent ensuite à bord chercher de nouvelles troupes; ceux qui étaient placés près des galiotes revinrent promptement et débarquèrent les volontaires d'Aragon et 700 fusils de montagne. Le chebec *Carmen* mit aussi à terre les 200 hommes qu'il avait à bord.

On débarqua sans désemparer les trois pièces de 12 qui étaient sur le radeau et les douze pièces de bataillon qui se trouvaient dans les six grands canots des frégates, lesquels après un second voyage amenèrent à terre les pièces de 8 et de 12 qui avaient été demandées.

A 6 h. 1/2 ou à 7 h. au plus tard, le débarquement était entièrement effectué.

Les premières troupes débarquées s'étaient formées en bataille, et le général en chef débarqua avec les dernières. Mais déjà, malgré les instructions positives, les grenadiers de l'alle gauche

(1) Les Algériens, qui construisirent presque tous leurs ouvrages défensifs par suite de circonstances particulières et non par des vues théoriques, ayant remarqué le fait signalé ici par l'Amiral Mazarredo, établirent leur deuxième batterie de l'Harrache à 400 mètres au nord de l'ancienne. Ils purent ainsi découvrir et battre toute la plage du débarquement d'O'Reilly. Mais ce fut peine inutile, car personne ne fut plus tenté de choisir ce mauvais point de débarquement.

(Note de la Reil.)

s'étaient imprudemment précipités sur les Maures, qui se mirent à fuir sur les hauteurs pour les attirer dans une embuscade. Le terrain était tellement limité en avant et tellement couvert qu'il fut impossible à la troupe de s'y développer régulièrement. Une masse de cavalerie ennemie, qui longeait la plage pour venir nous attaquer par la droite, eût fortement compromis l'armée et causé un grand désastre, si elle n'eût pas été arrêtée dans sa marche par un feu très-vif des galiotes qui manœuvrèrent avec beaucoup d'habileté.

Sur notre gauche un grand nombre de chameaux et un parti nombreux de cavalerie que nous crûmes être le contingent du Bey de Constantine, se précipita aussi sur nos troupes et continua à s'avancer malgré la canonnade des frégates et des chebecs qui croisait ses feux avec les troupes de terre.

Dans cet état de choses, l'armée faisait des prodiges de valeur, mais elle était tirillée comme une bande de lapins.

On se mit alors à l'ouvrage pour se retrancher, et l'on traça un camp qui pouvait à peine avoir 600 vares (1 vare: 0. 865 mil".) On travaillait avec une ardeur incroyable; les soldats se défendaient à outrance dans cette périlleuse position, car ils étaient entièrement découverts et voyaient tomber leurs camarades de tous côtés sans apercevoir d'où venaient les coups.

Enfin, à 10 h. (du matin), le camp retranché se trouva achevé et défendu par une artillerie assez nombreuse; mais nous y étions tellement resserrés que tous les coups de fusil tirés des hauteurs portaient, nous mettant des hommes hors de combat.

A 8 h. 1/2 du matin, nous fûmes pris d'écharpe sur notre droite par une pièce du flanc de la batterie à laquelle le St. Joseph était opposé (celle de l'oued Khénis ou du Ruisseau). Cette pièce nous fit un mal horrible et on tenta vainement de la démonter: on chercha à défilé le retranchement au moyen d'une frégate et d'un chebec qui essaya de se placer entre la batterie et le camp, mais le fond se trouva insuffisant pour cette opération.

Les canots étaient encombrés de blessés qu'on apportait à bord. On choisit huit bâtiments pour servir d'hôpital; mais le premier pansement se faisait à bord des bâtiments de guerre.

Dès le commencement du feu, le marquis de la Romana fut apporté mort.

A midi, le général en chef, convaincu de l'impossibilité d'une résistance plus longue, songea à la retraite et donna l'ordre aux

bâtiments de transport de se réunir en dehors des feux des bâtiments de guerre : quelques troupes se rembarquèrent tout de suite avec des pièces d'artillerie ; et, au commencement de la nuit, l'embarquement général commença sur tous les points. Par une faveur insigne de la Providence, il fut enfin achevé à 3 h. du matin, le 9 juillet.

Jusqu'à la fin, on se maintint dans la tranchée ; et les derniers canots furent même forcés d'appeler à grands cris les soldats qui y restaient encore.

On abandonna seulement sur la plage quatre pièces d'infanterie, quelques-unes de 8 et 19 livres de balles, un obusier et quelques outils. Cette perte fut bien peu de chose en comparaison du nombre d'hommes que nous aurions eu à regretter, si nous avions attendu le jour. Car une déroute était inévitable et les ennemis se seraient servi de notre tranchée contre nous.

Les frégates, les chebecs et les galiotes eurent ordre de s'éloigner de la plage. A la pointe du jour, les Maures la couvraient ; nous les voyions empaler des cadavres, couper des bras et des jambes, fureter avec soin sur tous les points du débarquement. Ils finirent par mettre le feu à la tranchée.

Les 9, 10 et 11 (juillet) furent employés à organiser les hôpitaux qui devaient se diriger tout de suite sur l'Espagne, à classer les troupes à bord et à faire des distributions de vivres et d'eau à la cavalerie et à la majeure partie de l'infanterie.

Nous fûmes alors bien heureux de la détermination que l'on avait prise d'embarquer les troupes à Carthagène et de les nourrir à bord, ce qui avait nécessité des approvisionnements immenses. Car nous nous fussions trouvés dans une position bien critique, si ce malheureux événement était arrivé cinq ou six jours plus tard ; tous les bâtiments se seraient trouvés sans subsistance, et il eût été bien difficile de les approvisionner tout de suite au milieu de la rade.

Enfin, le 11 au soir, tous avaient de 8 à 15 jours de vivres et d'eau ; et le 12 au matin, 265 bâtiments de transport, dont 7 hôpitaux, purent mettre à la voile. Ils étaient accompagnés des quatre frégates *Carmen*, *Emeraude*, *Pallas*, et *Ste-Rose* ; des hourques (1) *Annonciation*, *Présentation*, *Ste-Ines* et *Ste-Polonia* ;

(1) Hourque, corruption de *Houcre*, bâtiment de transport qui navigue surtout dans les mers du Nord. — N. de la R.

des chebecs *Andalas* et *Garsota* et du paquebot *Marthe*. Ils firent route pour Alicante.

Soixante bâtiments chargés d'eau, de vivres et de viande sur pied restèrent en arrière, les uns pour s'organiser en hôpitaux, les autres pour se réparer.

Dans la matinée du 10 (juillet), le chebec le *Pilas* était parti porteur de dépêches pour l'Espagne.

Le 12, 466 blessés furent placés dans huit bâtiments; on s'occupa aussi sans relâche de distributions d'eau et de vivres.

Le 13, l'ordre fut donné au reste de la flotte de mettre à la voile le lendemain matin, à l'exception des vaisseaux *St François-de-Paule* et *Orient*, des frégates *Ste. Marguerite*, *Ste. Marthe* et *Ste. Claire*, des chebecs *Gamo* et *Atrevido*, qui, sous les ordres du chef d'escadre don Antonio de Arce, durent se tenir en croisière dans la rade en attendant les ordres de la Cour. On employa le restant de la journée du 13 à transporter d'un bord à l'autre les 1046 hommes placés sur les bâtiments de la croisière et à donner à ces bâtiments ce qui restait des approvisionnements de la marine.

Je n'ai pas pu connaître le chiffre exact des blessés, parce que plusieurs au lieu de se diriger sur les bâtiments qui servaient d'hôpitaux préférèrent retourner sur ceux où leurs corps étaient embarqués; mais il doit bien s'élever à 2,000. La plupart des blessures étaient légères.

Quant aux soldats morts, j'en ignore le nombre et les sergents majors eux-mêmes ne le connaissent pas; mais il est très-peu considérable. Les officiers, à proportion, ont beaucoup plus souffert.

La compagnie de grenadiers du bataillon des Gardes Espagnoles qui avait pour capitaine le maréchal de camp don Diego Navarro, lequel commandait le réserve de l'expédition, eut à regretter ses trois officiers, Calderon, Aranguren et Lataré. Landa, capitaine d'une des compagnies des chasseurs de la Garde, fut tué (aussi). Les gardes Walonnes eurent moins à souffrir (1).

Furent blessés les comtes de Asalto et de Fernan Nunes, les marquis de Villena et de Torre Mansanal, les brigadiers Cagigal,

(1) L'état officiel n° 2 (v. le précéd. n°, p. 182) donne ainsi ces noms : don Francisco Calderon de la Bova, premier lieutenant de grenadiers; don Jose de Landa, idem de fusiliers; don Nicolas de Aranguren, 2^e lieutenant de grenadiers; don Juan Bautista Laladi, enseigne de grenadiers. — N. de la R.

Pisseiro, et Carbajal et plusieurs colonels. En un mot, presque tous les officiers qui ne furent point blessés eurent leurs vêtements traversés par des coups de feu.

L'Espagne et l'armée n'oublieront pas que cette expédition malheureuse eût pu être bien plus déplorable sans la coopération énergique de la marine lors de l'opération du débarquement et la prodigieuse activité qu'elle déploya au rembarquement des troupes.

Vendredi 14 juillet.

A 2 h. du matin, une brise de terre s'élève et on se prépare à mettre à la voile ; mais elle baisse presque aussitôt. Le calme dura jusqu'au milieu du jour où le vent tourna faiblement au Nord.

J'ai oublié de parler des bombardes dont l'action, du reste, ne donna lieu à aucun fait remarquable.

J'oubliais aussi de dire que la pièce qui nous fit tant de mal (celle du flanc droit de la batterie du Khenis) fut contrebattue par l'*Orient*, qui reçut l'ordre d'aller se placer entre le *St-Joseph* et l'*Emeraude* ; mais par des embarras d'ancres et de cordages et par la privation de ses canots, il ne put arriver que tard à destination, et ne put parvenir, même avec l'aide du *St-Joseph*, à démonter la pièce en question.

Notre général eut le projet de bombarder Alger et l'ordre était donné de l'exécuter dans la nuit du 13 ; mais à la suite d'un conseil de guerre auquel assistèrent le chef d'escadre don Antonio Arce, plusieurs capitaines des bâtiments et des bombardes et l'adjudant général de l'artillerie de marine, don Lucrecio Ibanès, l'ordre fut révoqué du consentement du Comte O'Reilly.

Il n'est pas douteux que la partie eût été pour nous fort inégale, car le vent eût de beaucoup diminué la portée de nos bombes et l'ennemi avait sur nous un immense avantage par ses batteries du môle et de la Lanterne (le phare) qui avançaient en mer de plus de 200 toises et avaient en arrière des batteries de très-gros calibre et des mortiers.

Mais, nous dira-t-on, pourquoi veniez-vous ? A cela nous répondons que le rôle de la marine était de soutenir l'armée de terre et qu'aucun sacrifice ne lui eût coûté pour la seconder et faciliter ses opérations ; qu'un bombardement aurait pu produire de l'effet après le débarquement, parce qu'il aurait obligé l'ennemi à diviser ses forces en l'inquiétant sur plusieurs points a

la fois. Mais dans la circonstance où nous plaçait l'échec de l'expédition, le bombardement était désormais sans résultat.

La révocation de l'ordre (donné à cet égard) fut donc un acte de prudence.

Donc n'ayant plus rien à faire sur la côte d'Afrique, il ne nous restait plus qu'à retourner en Espagne.

MAZARREDO.



ÉPIGRAPHIE NUMIDIQUE.

(Suite).

THEVESTE (Tebessa). — M. Ch. A. Guichard, garde du génie à Tebessa, a recueilli quarante-six inscriptions romaines dans cette localité si intéressante au point de vue archéologique. Dix d'entre elles, seulement, se trouvent dans le recueil de M. Léon Renier ; nous les mentionnerons néanmoins, pour avoir l'occasion de reproduire les mesures, descriptions et indication des gisements actuels qui manquent dans l'ouvrage du savant épigraphiste et que M. Guichard donne avec beaucoup de soin. Ce sont des indications souvent utiles et qu'il n'oublie jamais de fournir, ayant dessiné minutieusement chaque pierre à l'échelle du 10^e. Ne pouvant reproduire ici cette grande quantité de dessins, nous y suppléerons autant que possible par des explications.

Laissons maintenant la parole à M. Guichard, dont la collection épigraphique commence au n° 55 de notre série numidique.

A. B.

THEVESTE,

N° 55.

Pierre trouvée dans la démolition du massif de maçonnerie formant l'arceau N. E. de l'arc de triomphe :

DDNNCOI TANTINA IIVI TORIS

QVINTVSCLODIVSHERI.... EI

FRONTESDVASASOLO.... NST

Hauteur, 0.61 c. ; largeur, 2.50 c. ; épaisseur, 0.52 c. ; lettres, 0.09 c. Tous les T s'élèvent au dessus de la ligne d'écriture. La fin des lignes manque, ce qui est indiqué par l'absence de moulure à droite (1).

N° 56, 57.

Ce sont les n° 3079 et 3080 du recueil de M. L. Renier.

Le 1^{er} se trouve aujourd'hui sur une contremarche de l'escalier en pierres de taille qui conduit sur le rempart, à droite de la

(1) En dégagant l'arc de triomphe, M. le capitaine du génie Hinstein a mis à nu cette très-curieuse inscription, où l'on trouve le nom du personnage qui a fait exécuter ou réparer deux des côtés de ce monument. — Note de M. Cherbonneau.

porte Solomon. C'est un fragment sans commencement ni fin, dont voici les dimensions : hauteur, 0.30 c.; largeur, 1.45 c.; lettres, 0.17.

Le 2^e est en arrière du précédent, dans le massif de l'escalier. Il mesure : hauteur, 0.31 c.; largeur, 0.82 c.; lettres, 0.18 c.; le commencement et la fin des lignes manquent. L'abréviation AVG est entre deux cœurs.

N° 58 (1).

Arc de triomphe :

.....E.....
 ...NOBILISS.. MIAC FLOREN...
 ...ONIIIVIE BAVS CPATRONV...
 ...INFINIIS RVDERIBVS OBPLET..

L'initiale du mot patronu... à la 3^e ligne, ressemble à un I. par le bas, ce qui n'indique pas toujours un sigle, le P affectant parfois cette forme dans l'épigraphie romaine.

Ce fragment d'une inscription, dont le cadre ne subsiste plus qu'en haut et en bas, a été trouvé dans la démolition du massif de maçonnerie formant l'arceau N. E. de l'arc de triomphe (2).

N° 59 (3).

Sur l'attique de la face Sud-Ouest de l'arc de triomphe :

II II D	P VLR	BADIAB
PARIIIV AX	A II IM	IPHIGERM
SARMNRPD	IO I R OXE	DRABNEP
DIVIIRAIAN	IR H I DIVB EKN	E POTI
NIIVRELIOSI	OANIONIC IO	ARABIC
ADIAB PART	BRIIVPXX GIROR	ITICMAX
PRIBPOT	IV E CV I	

Hauteur, 0.47 c.; largeur, 2.37c ; lettres, 0.04 c

(1) Nous avons sous les yeux d'autres copies des n° 55 et 58, mais nous avons donné la préférence à celles de M. Guichard, qui sont plus exactes et plus complètes. — N. de la R.

(2) L'expression *infinitis ruderibus*, semble s'appliquer aux désastres et aux actes de destruction qui ont frappé Theveste. On est porté à en conclure que l'arc de triomphe, tel qu'il nous apparaît aujourd'hui n'est qu'une reconstruction (V. le n° 55 ci-dessus).

C'est le cas de rappeler le travail de M. le capitaine Moll, publié à Constantine, en 1862 sous le titre de *Mémoire historique et archéologique sur Tebessa (Theveste)*, où il est beaucoup question de l'arc de triomphe de cette cité romaine. — Note de M. Cherbonneau.

(3) C'est le n° 3084 du Recueil de M. L. Renier, mais ici le texte est plus complet. — N. de la R.

N° 60.

Dans le parement Sud-est de la courtine 8-9 :

ORVMT I. IIT. XXI. TMAXIMIANI AVGETCONSTANTIET
OSCAENIVMSVMTVAMPLISSIMAE CIVITATISTEVESTINORVM

Hauteur, 0.53 c.; largeur, 1.88 c.; lettres 0.06 c.

Il manque le commencement des lignes. Une partie de la 4^e ligne et toute la 3^e ont été martelées. Tous les T dépassent la ligne d'écriture.

N° 61.

Fragment mutilé dans tous les sens. Il a été trouvé dans les déblais faits pour dégager le pied de l'arc de triomphe; il est probable que cette pierre provient de l'attique de la face N.-E. qui est entièrement tombé.

.....
.....IVII.....
.....VESPA.....
.....V IV.....
.....I I.....
.....I I.....
.....

Hauteur, 1.50 c.; largeur, 0.87 c.; lettres, 0.14.

Les lettres des lignes 3^e et 4^e ont été martelées

N° 62.

D M S

..LPI. VSLIBERA

IVS VA XV MXI

DVII HSE

MIVLIVS VIBIANVS

PATER ET AVRELJA

VICTORIA MATRR

FILIOINCOMPARABILI

FEC (1)

Rectangle arrondi par le haut, mesurant 0.63c. sur 0.55c. les lettres ont environ 0.04 c. La forme de cette pierre est commune à tous les autres monuments funéraires qui suivent

(1) Ulpus Liberatus vixit annis quindecim, mensibus undecim, diebus septem. Hic situs est. Marcus Julius Vibianus, pater, et Aurelia Victoria, mater, filio incomparabili fecerunt — N. de la R

N° 63.

M. Léon Renier a publié cette épitaphe sous le n° 3111.

Dimensions : 0.62 c. sur 55 c. ; lettres, 0.05 c. aux deux premières lignes ; 0.04 c. à la troisième et 0.03 c. , aux autres.

N° 64 (1).

Encastré dans un mur de clôture au-dessus de la carrière de sable. Mesure 0.61 c. sur 0.50.

N° 65.

Encastré dans un mur longeant le chemin qui limite le haut des jardins :

D M S
O· FOLIVS FE
LIX V· X· XII
AAABTIALIS
E P E (2)

Hauteur, 0.47 c. , largeur, 0.45.

N° 66.

Sur le haut de l'escarpement de droite du grand ravin. à sa sortie des jardins (3).

N° 67.

Dans un mur de jardin, en face de la précédente :

D M S
MI OMPONI
VSAIIVTOR
VA LXII MI..
D.XVII.....
..... (4)

Ce monument, mutilé par le bas, mesure 0.61 c. sur 0.55 c.

(1) M. Léon Renier a publié cette épigraphe dans son recueil sous le n° 3110. — N. de la R.

(3) Quintus Polius Felix vixit viginti duobus (annis). Martialis fecit patri ejus. — N. de la R.

(2) Voir le n° 3109 du recueil de M. L. Renier — N. de la R.

(4) Marcus Pomponius, adjutor, vixit annis sexaginta, duobus mensibus.... Diebus septemdecim....

N° 68.

Dans l'intérieur du mur de clôture de Mohammed ben Hassan, appartenant à la courtine 12-13 et à sa maison d'habitation :

....AVGVST....

....IANO....

Fragment sans commencement ni fin de lignes, qui mesure 0,50 c. sur 1- 22 c.

N° 69.

Dans le parment de l'autre mur de clôture du même jardin .

..... CIADISRVERII.....

... II I CISEIMIETI.....

... RFLFLORENTINVSE...

Fragment sans commencement ni fin de lignes, mesurant 0,50 c. sur 1- 25 c.

N° 70.

Gravé sur une dalle du pavage de la grande cour qui existait, à l'époque romaine, en avant du temple de Jupiter :

+HICREQVIE
BITBONEMEM
ORIESILBVDI
INPACEVIXIT
ANNOS·XXVII
DPSTIDNOBEM

BRES · (1)

pierre carrée mesurant 0,90 c. sur 0,70 c. ; lettres, 0,07 c.

En déblayant l'emplacement destiné à l'Ecole arabe-française qui s'élève en ce moment (août 1863), on a mis à jour les fondations des murs de l'angle est de la grande cour, dallée en fortes pierres de taille, qui existait anciennement en avant du temple de Jupiter. La façade N. E. de ladite école ainsi que le pignon S. E. sont établis sur ces anciennes fondations ; et, en creusant les fondations des deux autres côtés, on a découvert huit tombeaux d'adultes, placés en différents endroits, sans ordre ni symétrie. Ces tombeaux, comme ceux que les Arabes font aujourd'hui à Tebessa, se composent de quatre grandes dalles en pierres brutes placées

(1) Hic requievit bone memorie Silbudi, in pace vixit annos viginti septem, depositus idus novembris (13 novembre). — (*N de la Réd.*)

de champ, formant les parois, et de trois autres posées à plat et faisant le couvercle. Ces sépultures étaient seulement à 0,75 c. du sol de la cour.

Je les aurais prises pour des tombes indigènes, si les épitaphes latines de deux d'entre elles n'avaient précisé la véritable attribution.

Ces sarcophages, sauf un seul, ne renfermaient que les restes des cadavres; les ossements qu'ils contenaient étaient dans leur position primitive et semblaient même bien conservés; mais ils se réduisaient en poussière dès qu'on y portait la main. J'ai ramassé dans un de ces tombeaux deux poignées de petits morceaux de minerais de cuivre ou d'un métal jaune fondu.

Les dalles formant les couvercles de trois de ces cercueils étaient scellées avec du ciment de tuileau.

J'ai fait transporter les deux dalles portant l'inscription chrétienne ci-dessus et la suivante dans l'annexe, à cause de l'intérêt archéologique qu'elles présentent. Si elles ne donnent aucune date précise, elles rappellent qu'à cette époque éloignée, comme de nos jours, le temple païen servait parfois à des cérémonies et à des usages chrétiens!

N° 71.

(Ibidem) :

.....
 I
 ICO
 ... II ... ODIS
 BIXIT ANNIS
 XXXIII DEPOSITVS
 XIII KL NOBEMBR (1)

Pierre carrée brisée en haut et mesurant 0,87 c. sur 0,69; lettres, 0,14 c.

N° 72.

Trouvé dans la démolition du rempart de la courtine 7-8 :

.... PF. INVICTI. ...

Ceci est gravé sur un fragment de frise ionique (ou dorique), mesurant 0,50 c. sur 0,84, au-dessous de quatre denticules. Les

(1) Vixit annis triginta ter. Depositus XIII kalendas novembriæ (20 octobre). — (*N de la Réd.*).

lettres ont 0,10 c. haut, sauf le T qui dépasse la ligne d'écriture. ar le haut, de 0,04 c.

N° 73 (1).

Dans le milieu de la hauteur du parement de la face N. O. de la tour n° 8 :

SELEVCVS HERES
COLLIBERTVS FECIT

Gravé sur un rectangle à moulures mesurant 0,60 c. sur 1- 10 c. Les lettres ont 0,10 c.

N° 74.

Trouvé dans la démolition du mur de rempart de la courtine 7-8 :

D M S
DOMITIA PRIMITI
VAVAXXIIIHSE
CDOMITIVSPVDENS
LIBERTAECARISSIM
ETEIDELISSIMAE
FEC (2)

Rectangle arrondi par le haut, mesurant 0,75 c. sur 0,75 c. Lettres de 0,04 c.

N° 75.

Dans le mur de la courtine 2-3 :

... RIA.... AC
... VSCTPAR.... V
..... A.....
..... (3)

Ce fragment mesure 0,60 c. sur 0,80 c. Les lettres ont 0,11 c. L'épithaphe était gravée dans un cadre formé de fleurons à cinq lobes alternant avec d'autres à un seul.

(1) Cette épigraphie se trouve dans le Recueil de M. L. Renier, sous le n° 3149.

(2) Domitia Primitiva vixit annis triginta duobus. Hic sita est. Caius Domitius Pudens libertae carissimae et fidelissimae fecit.

(Note de la Réd.).

(3) Il ne subsiste que l'angle supérieur de droite de cette dédicace. Les lettres, qui appartiennent au type rectiligne, sont de la bonne époque.

(Note de la Réd.).

N° 76.

Sur le sommet du mur de la courtine 2-3, près de la tour 3, au-dessus de vestiges paraissant être les restes d'une porte monumentale :

IO.....
TAEIVS.....
TYRRH.....
EX. (1)

Côté gauche d'une dédicace gravée dans un cadre en lettres de 0,16 c. et de 0,10 c., sur une pierre carrée haute de 0,97 c. et large, dans ce qui subsiste, de 0,80 c.

N° 77.

A 800^m nord de la tour 9 :

D M S
OCGIAAVGE
VA XXXVI K
H S E
POMPONIVS CA
TVLVS MR FEC (2)

Gravé sur une pierre carrée arrondie par le haut, mesurant 0,80 c. sur 0,80 c. Les lettres, qui varient de grandeur dans une même ligne et un même mot, sont, en outre, très-irrégulières dans leur tracé qui s'inspire de divers types graphiques.

N° 78.

(Ibidem) :

D M S
CPIOIVS MAXI
MVS VA LXV
LA BENIAGI AVCE MA
RIIO PIOF A H S E (3)

même forme que la précédente : 0,70 c. sur 0,66. L'épithaphe est dans un cadre carré à fronton triangulaire, formé d'un simple filet.

(1) Jovi (Augusto sacrum?) Titus Aelius. . . Tyrrhenius. . . . Ex (Testamento). — (*Note de la Réd.*)

(2) Occia Auge vixit annis triginta sex. Hic sita est. Pomponius Catulus, maritus, fecit. — (*Note de la Réd.*).

(3) Caius Plotius Maximus vixit annis sexaginta quinque. Labeniagi Auge mari topio fecit. Hic situs est. — (*Note de la Réd.*).

N° 79.

(Ibidem):

D M S

T FLAVIVS

IANVARIVS V..

XX HEREDES

FEC H S E (4)

même forme : 0,56 c. en tous sens.

L'endroit où l'on a trouvé les trois épitaphes précédentes (n° 77, 78, 79) est jonché d'un grand nombre de pierres tumulaires qui annoncent l'emplacement d'un cimetière romain. Sept de ces pierres étaient en place, parfaitement alignées et en contact immédiat, comme si elles eussent appartenu à une sépulture de famille. Elles ne portaient aucune inscription et reposaient sur des dalles brutes de même longueur, épaisses, chacune, de 0,40 c. et présentant une échancrure d'un côté dans leur partie moyenne.

En creusant à l'extrémité N. E. des tombeaux, les ouvriers avaient extrait, avant mon arrivée, des débris de vases en terre, de petites lampes de même matière et dont la forme se retrouve dans celles que les Arabes emploient aujourd'hui; des fragments de petites fioles en verre et des morceaux de larges tuiles plates. Il me parut que ces objets avaient été ainsi brisés par la pioche même des travailleurs. En effet, moyennant quelques précautions apportées aux fouilles ultérieures, je pus obtenir intacts ou à peu près, les objets suivants :

Deux petites lampes et deux vases entiers, dits vulgairement lacrymatoires, outre un troisième tout aplati et déformé par le feu. Une des deux lampes, d'un diamètre de 0,06 c 1/2, est faite d'une argile très-fine enduite d'une superbe couleur de vermillon. Autour du trou qui occupe le centre, sont deux lézards artistement travaillés. En dessous, on lit : CLO-HEL, qui est sans doute le nom abrégé du fabricant.

On n'a retiré de ces tombeaux, qui ont 0,50 c. de hauteur et dont le fond est le roc vif, que de la terre meuble noircie par le

(1) Titus Flavius Jannarius vixit annis viginti. Heredes fecerunt. Ille situs est. — (Note de la Réd.).

feu, avec de petits morceaux de charbon de bois à moitié consumés et quelques ossements humains à demi-brûlés. Ces restes ont-ils été déposés dans la sépulture après la crémation ou celle-ci a-t-elle eu lieu dans la sépulture même? Les particularités que je viens de décrire posent naturellement cette question.

N° 80,

Sur le bord du chemin de la *Merdja*, au-delà du cimetière français :

D M S
M RVRICIV....
V A XXII II H S E
EXTRICATA..KG
FECIT (1)

Pierre arrondie par le haut, mesurant 0,51 c. sur 0,51.

N° 81.

A droite du chemin de la *Merdja*, en face de la Basilique :

D M S
LBIA QVTN FA
V.A.XXX HOR
TESTVSGEME
NIVS NV KF

Mêmes formes et dimensions que la précédente.

N° 82.

Sur le bord de l'allée de la Basilique, à 15^m au-delà des jardins, à droite :

D M S
POXAPOSAI
NIXIT ANNIS
XVI HERMO
PHINSCFF
H S E

Pierre arrondie par le haut, mesurant 0.53 c. sur 0.41 c.

(1) Marcus Ruricius vixit annis viginti duobus Hic situs est. Extricat conjugi fecit. — (*Note de la Réd.*)

N° 83.

A 50 m. à droite du chemin de la *Merdja*, en face de la Basilique :

ORILLIAII.
RODISIA V. A. L
IVLIVS. PROBVS
NIVCI. PII. FECIT
H S E (1)

Pierre arrondie par le haut mesurant 0.86 c. sur 0.30. La première ligne est presque entièrement effacée et la 2^e est très-fruste. Les signes séparatifs ont la forme de pointes de flèches.

N° 84.

A 20 m. du chemin de la *Merdja*, à droite et en face de la Basilique :

D M S
MAIRONICA
V. A. L. V. I. PIVS
RVGOSVS VAI
MVIDIII VPYS
PARIVIBVS
F E (2)

Pierre arrondie par le haut mesurant 0.48 c. sur 0.45.

N° 85.

A 100 m. à droite du même chemin, à droite et en face de la Basilique :

D M S
CALPVR VIA
VICT. ORORM
D ET. INIERPOI
VIXA. XXXV
O CAECIII VS
NVN^o DIN ARP
VS. C.

Même forme : 0 55 c. sur 0,52 c.

(1) Orestilla Aphrodisia vixit annis quinquaginta. Julius Probus conjugatissimae fecit. Hic sita est. — N. de la R.

(2) Matronica vixit annis quinquaginta. Ulpus Rugosus vixit anno unomensibus sex, diebus ter. Uyps parentibus fecit. — N. de la R.

N° 86.

A 10^m de l'angle ouest du mur d'enceinte de la Basilique.

Elle a été publiée par M. Léon Renier (sous le n° 3126) qui a lu *Eutuche*, au lieu d'*Eutyche* que donne M. Guichard. Forme et dimensions de la pierre précédente.

N° 87.

A 50^m S. E. de la Basilique :

D M S
M FAONIVS
MARCELLVS
C. F V. A.
SEVIVO FEC (1)

Même forme : 0,39 c. sur 0,49 c.

N° 88.

Dans l'enceinte de la Basilique :

D M S
IANVARI
VIV AN
XXXVI... TERF
F (2)

Même forme : 0,53 c. sur 0,49 c. (3)

N° 89.

Contre l'abside de la Basilique :

D M S
SERC IARVS TI
CA V. A. XXXVI
MENS. VII
CI TITIVSCRE.... (4)

Même forme : 0,60 c. sur 0,50 c.

(1) Marcus Faonius Marcellus, Cali filius, vixit annis. Se vivo fecit.

(N. de la R.)

(2) Januarius vixit annis triginta sex, frater (pater ou mater) ejus fecit.

(N. de la R.)

(3) Avant cette épitaphe, M. Guichard en avait donné une autre presque identique. Il y a évidemment double emploi. Nous en dirons autant pour l'épitaphe de Pomposa (v. ci-avant n° 82) qui figure deux fois dans le travail épigraphique de cet honorable correspondant. — (N. de la R.)

(4) Sergia Rustica vixit annis triginta sex, mensibus septem....

(N. de la R.)

N° 90.

(Ibidem) :

D M S
 VFRIVS
 A
 SONT
 IAINSENV
 VIRO CARISI
 .. IOF EFIT HSE

Même forme. 0,55 c. sur 0,50 c. Les lettres, qui appartiennent au type curviligne, sont grossièrement et irrégulièrement gravées. L'épithaphe est au milieu d'un cadre également arrondi par le haut et formé d'un simple filet.

N° 91.

(Ibidem) :

D M ...
 DCTA
 CATA VIX AXI .
 DCIX VIX AA. .
 XI M VIII XI (1)

Même forme. 0,50 c. sur 0,50 c. L'épigraphie est dans un cadre carré formé d'un simple filet.

N° 92.

(Ibidem) :

D M S
 M^r SEMERON
 V..... MARAN
 T SVA LX
 F V P

Même forme. 0,53 c. sur 0,45 c.

(1) Octavia Extricata vixit annis undecim, mensibus octo. Hic sita est.
 Hâtons-nous de dire que cette lecture est fort conjecturale.

(N. de la R.)

N° 93.

(Ibidem) :

D M S

FLAVIAN

VIX. AN XVII

METRIAN

VCXO I. ICAI

SIN EFEC (1)

Carré arrondi aux deux angles supérieurs : 0,50 c sur 0,42 c.

Voici comment furent découvertes les cinq inscriptions précédentes (n° 89, 90, 91, 92, 93). Un bataillon de zouaves étant campé sous les murs de Tebessa, quelques hommes se mirent à fouiller les terres amoncelées derrière l'abside de la Basilique pour y dénicher des renards, et ils découvrirent une soixantaine de pierres tumulaires empilées comme de grosses pièces de bois perpendiculairement au mur et parmi lesquelles lesdits renards avaient fait élection de domicile.

Sur les vingt pierres tombales ainsi dérangées par ces zouaves, il se trouva que cinq portaient les inscriptions ci-dessus.

N° 94 (2).

Trouvé en démolissant des maisons arabes en avant de la courtine 3-15.

N° 95 (3).

Cette épigraphe est dans les ruines qui se trouvent à droite du ravin de Mohammed Cherif et au-dessus du chemin de Tenoukla.

Elle est gravée sur une pierre à moulures de 0,45 c. sur 0,75 c. En tête et à la fin de la première ligne, croissants les pointes en

(1) Flavianus vixit annis septemdecim. Metriana uxori carissimo ejus fecit.

En supposant le chiffre de l'âge exactement rendu par la copie, voici un mari bien jeune. — (N. de la R.)

(2) Cette épigraphe d'un Ustriut Fidelis a déjà été donnée dans la *Revue africaine*, tome 6^e, p. 467. M. Guichard, trompé par la liaison de L et I du nom *Fidelis*, a lu *Fideus*. — (N. de la R.)

(3) Cette épigraphe a été donnée par M. Léon Renier, sous le n° 3091. (N. de la R.)

l'air portant sur une barre verticale ; en tête et à la fin de la dernière, des cœurs, puis, au milieu, entre les sigles, des croissants comme ceux dont on vient de parler.

Les ruines parmi lesquelles on a rencontré cette épigraphe sont parsemées de tronçons de petites colonnes en marbre et en pierre. Elles gisent au pied de la montagne dans le haut d'une ancienne et grande construction délimitée encore par des restes de murailles. Les Arabes avaient jadis relevé une partie de ces ruines pour édifier à quelque marabout une *koubba* (Sidi Mohamed ech-cherif) qui est aujourd'hui abandonnée.

N° 96.

à 900 mètres nord de la tour n° 9 :

D M S
IS PERATVS
IERINANIV
D VICISIME FILII
FECT
V. MII M VIII P
VIII (1)

Pierre arrondie par le haut : 0,55 sur 0,50.

L'épigraphie que je viens de donner se trouve dans la plaine, à l'angle sud d'une grande construction antique parfaitement limitée par ses propres murailles. Elle est près d'un monceau de ruines, à côté d'un puits romain de 2-50 c. de diamètre. Malgré tous les remblais tombés dans ce puits depuis des siècles, y compris les débris de sa partie supérieure, il a encore aujourd'hui 7- de profondeur, et la maçonnerie qui soutient ses parois est toujours en bon état.

A 300^m de là, autre monceau de ruines, puits semblable et amorces analogues de murailles circonscrivant une antique propriété.

N° 97.

Dans des déblais en avant de la courtine 3-15 :

IOVI AV.
DEDIC

(1) Julius Speratus. dulcissimæ filiae fecit. Vixit annis duobus, mensibus octo; plus, novem. — (N. de la R.)

CN SVEILIOEL . . .

LEGAVG PROP . . .

OMANTIVS QF CAM . . .

ALBA POMPEIA . . .

LEG. III AVG. D. S. . . (1)

Pierre carrée avec cadre à moulures : 0,90 c. de hauteur ; ce qui reste de la largeur mesure 0,45 c. Lettres de la première ligne. 0,11 c. ; de la deuxième, 0,09 c. ; de la troisième, 0,05 c. ; de la quatrième, 0,04 c., et des autres, 0,03 c.

N° 98.

Trouvé dans la démolition du rempart de la courtine 7-8 :

. . . PII F . . .

Ce fragment de frise mesure 0,32 c. sur 0,52 c. Les lettres ont 18 centimètres.

N° 99 (2).

Dans le bas des jardins :

Pierre arrondie par le haut : 0,47 c. sur 0,52 c.

N° 100.

(Ibidem) :

D M S

. . . VLOA FORTVN

. . . XL MAXIMVC . . .

MATRIPIAE

. . . C . . . (3)

Même forme : 0,50 c. sur 0,59 c.

Tebessa, 95 août 1863.

CH. A. GUICHARD,

garde du génie à Tebessa.

N° 101.

Nous ajoutons au travail de M. Guichard une très-importante

(1) Jovi Augusto Sacrum Dedicante Cneio Suellio . . . legato Augusti propretore . . . Quintus Mantius, Quinti filius, Cam . . . Alba Pompeia . . . legionis tertiae Augustae, donum, sua pecunia . . .

(2) Cette épitaphe se trouve dans le Recueil de M. Renier, sous le n° 3143.
(N. de la R.)

(3) Juliae Fortunatae; vixit annis quadraginta. Maximus Matri piaae fecit.
(N. de la R.)

inscription découverte à 100 mètres de l'arc de triomphe de Tebessa et dont la copie, faite par M. le capitaine Hinstein, a été présentée à l'Institut par M. Léon Renier, dans une des dernières séances de 1863 (V. la *Revue de l'instruction publique*, du 3 décembre 1863). Voici le texte de ce curieux document qui est gravé dans un cadre à moulures, sur une pierre haute de 2 mètres 40 cent. :

IMP CAESAR
DIVI TRAIANI
PARTHICI F DIVI
NERVAE NEPOS
TRAIANVS
HADRIANVS AVG
PONTIF MAX TRIB
POT VII COS III VIAM
ACARTHAGINE THE
VESTEM MILP CXCI
DCCXXXX STRAVIT
PMETILIO
SECUNDO LEG
AVG PROPR
COS DESIG
PER LEG III AVG

M. le capitaine Hinstein a commenté cette épigraphie dans la note suivante :

« Imperator Cæsar, divi Trajani, Parthici filius, divi Nervæ nepos, Hadrianus Augustus, Pontifex maximus, trib. potest.

» Viam à Carthagine Thevestem, mille passuum 211 (passuum) 740, stravit. Publio Metilio Secundo, legionis Augustæ. »
» propretore, consule designato, per legionem tertiam Augustam. »

« Le mille romain étant de 1330 mètres, le pas, fraction du mille, avait 1, 33 de longueur.

« Dans l'hypothèse, on trouverait pour la distance de Carthage à Théveste, 281,614 mètres soit 70 lieues. C'est bien à peu près ce que donne sur la carte le développement de la voie romaine passant par Hedra et le Kef. Cette pierre servant en même temps de dédicace, était située au milieu de Théveste, sur la voie qui menait sous l'arc de triomphe. La route de Carthage passait donc sous cette porte. En outre, elle était placée debout, vis à vis de la voie, sur un petit socle et accolée sur un monument en forme

de tour ronde, tout nouveau pour nous, et que nous venons de déterrer dans les déblais de la rue qui conduit à l'arc de triomphe. Malheureusement, la mosquée de la ville est établie sur la plus grande partie de cette tour, qui ne laisse dans la rue qu'un segment d'un demi-rayon de flèche, environ. Peut-être dans un avenir peu éloigné, arriverons-nous à connaître la destination de cette tour en faisant les déblais que nécessitera le nivellement de la rue voisine. Je serai obligé de remblayer cette découverte, mais j'en ai fait prendre l'attachement et la position exacte par rapport à l'arc de Caracalla et au temple de Jupiter (1).

« Je constitue une espèce de plan directeur archéologique de la ville, sur lequel on placera toutes les ruines découvertes ou à découvrir. Isolées, elle ont peu d'intérêt; rattachées à ce qu'on a trouvé, elles deviennent importantes.

3. « Le dessin du temple pourra prochainement être complété par l'addition d'un portique extérieur que nous avons mis à nu. Ce portique, avec colonnades, régnait autour du mur de clôture (V. le dessin du capitaine Moll).

« Les déblais de l'arc de triomphe ont obligé de déblayer en même temps une partie des abords du temple et de rendre à ce dernier monument un caractère qu'il était impossible de saisir avant l'exécution de ces travaux.

« Il y a encore fort à faire pour assurer la solidité de ce précieux monument qui ne peut rester dans l'état actuel sans être exposé à des accidents irréparables. Il y aura lieu aussi de songer sérieusement et prochainement à garantir le péristyle du temple d'une ruine qui ne sera jamais partielle, pour peu qu'une seule pierre se détache et vienne rompre l'équilibre de l'édifice. »

« Cap^e H. »



(1) Comparer à l'inscription ci-dessus celle que donne Orelli sous le n° 3564 et qui, relative au même objet, reproduit les noms des mêmes personnages. M. Bache en cite la dernière partie, ci-avant, à la fin de la page 254. — *Note de la Rédact.*

UN SCRIBE DE LA LIBURNE AUGUSTE

Parmi les inscriptions que le Musée d'Alger doit à la libéralité de M. Vigneau, — jadis notaire à Cherchel et exerçant aujourd'hui les mêmes fonctions à Constantine, — on remarque celle-ci (n° 163 du Musée d'Alger) qui mérite d'occuper un instant l'attention :

D M
INSTEIVS. VICTORINVS. SRI
BA CLASSIS. LIBVRNA. AVG
VIX. AN. XLV H S E. S. I. T L. TREBIA
MVSTIA. HERES. CONIVGI. FACIVN
DVM. CVRAVIT

Diis Manibus !

*Insteius Victorinus, scri-
ba classis Liburna Augusto.*

*Vixit annis quadraginta quinque. Hic situs est. Sit illi terra
levis. Trebia*

*Mustia, heres, conjugii faciun-
dum curavit.*

« Aux Dieux mânes !

» Insteius Victorinus, scri-

» be sur la liburnienne Auguste.

» Il a vécu 45 ans. Il gît ici. Que la terre lui soit légère ! Trebia

» Mustia, héritière, à (son) époux a fait

» faire (ce monument). »

Il existe une brisure à l'angle supérieur de droite, mais elle ne nuit en rien à la lecture, la lettre qui manque et celles qui sont mutilées se suppléant très-facilement, au moyen du sens.

Des signes séparatifs, de forme triangulaire et assez semblables à des pointes de flèche, sont placés entre les mots complets aussi bien qu'à la fin des mots abrégés, sauf quelques exceptions.

Le procédé de ligature employé par le lapicide présente une particularité digne de remarque : à la deuxième ligne, la boucle d'en haut du S final d'*Insteius* va se lier à l'extrémité supérieure

de la diagonale senestre du V initial de *Victorinus*. Dans la syllabe FA du mot qui termine la cinquième ligne, les deux lettres sont également liées par leur partie supérieure.

Le texte se trouvant aussi bien assuré qu'il nous a été possible, abordons le commentaire.

Dans la grande catégorie des employés écrivains, ceux de la marine ne paraissent pas avoir été en grande estime auprès des anciens : chez les Grecs, Homère en parle assez lestement dans son *Odyssée* (L. 8, v. 163) ; et, chez les Romains, Plaute le comique fait presque de leur nom une injure. Ainsi, dans ses *Fragments* (t. 3, p. 532 de l'édition Lemaire), on trouve ce vers auquel nous conservons sa forme archaïque :

Non ego te gnovi, navalis scriba, columbar inpudens !

« Est-ce que je ne te connais pas ? scribe naval, impudent

« (gibier de) carcan ! »

A vrai dire, ces employés sortaient de la classe, peu recommandable aux yeux des anciens, des esclaves et des mercenaires ; et Caton d'Utique, pendant sa censure, les avait fait ranger au nombre des prolétaires. Ils étaient incapables d'exercer aucune fonction qui eût un caractère honorifique ; et si un petit nombre d'entre eux en obtinrent, dans des circonstances exceptionnelles et grâce à de puissants patronages, ils durent jurer d'abord qu'ils renonçaient à exercer désormais leur emploi si impopulaire.

Dans ce mépris public et officiel qui s'attachait au personnel des scribes en général, employés cependant fort utiles en eux-mêmes, les *scribes marins* (*scribae navales*) — nous l'avons déjà dit — avaient la plus large part ; c'était, prétendait-on, parce que la nature de leur ministère les exposait plus que les autres à certains affaiblissements du sens moral ayant pour conséquence obligée un moindre souci de leur dignité personnelle.

Ce ne devait pas être là l'unique cause : et si, comme il paraît probable, le scribe naval avait, ainsi que son équivalent administratif moderne, la double mission de payer la solde et de distribuer les vivres, il devait avoir, comme lui, double chance de mécontenter les parties prenantes, qui trouvent rarement qu'elles prennent assez. Qu'on y ajoute l'antagonisme naturel entre les combattants et les non combattants dans les aggrégations militaires, et on se fera l'idée d'une situation dont quelques écrivains de marine ont tiré des effets assez dramatiques, dans des romans modernes généralement connus. Très-probablement,

alors comme aujourd'hui, la répulsion des uns pour les autres était plus naturelle qu'équitable.

Mais laissons là le scribe pour nous occuper de la flotte où il était greffier.

Qu'était donc cette flotte à laquelle appartenait cette *liburnienne* appelée *Auguste* ?

On pourrait même se demander qu'est-ce qu'un vaisseau liburnien ? car l'expression est loin d'être éclaircie et précisée. L'un veut que la galère liburnienne ait été inventée en Illyrie ; un autre affirme que c'est en Libye. Des auteurs prétendent qu'elle fut employée dès la cinquième année de la première guerre punique, par les Romains, au combat qui fut leur début dans les luttes maritimes ; d'autres assurent qu'elle leur est demeurée inconnue — sauf comme navire de pirates — jusqu'à la bataille d'Actium, où 260 de ces bâtiments maniables et rapides donnèrent la victoire à Auguste, ce qui rendit leur nom et leur forme désormais populaires.

Enfin, M. Rich, dans son Dictionnaire d'antiquités, a proposé (v° *Liburna*) un dessin de galère liburnienne que M. Jal trouve inexact (*Marine antique*, p. 127).

Toujours le doute répondant au point d'interrogation ! Encore une occasion d'opiner, comme le juge romain dans l'embaras, par la formule N. L., *non liquet* ! (1).....

A. BERBRUGGER.

M. Léon Renier nous écrit de Paris, le 17 juillet 1864.

Mon cher Confrère,

.....L'inscription n° 163 de votre Musée est, ainsi que vous le dites, bien curieuse. Mais je vois, à la manière dont vous en parlez, que vous l'interprétez autrement que moi. Si votre siège n'est pas fait, c'est-à-dire, si l'article que vous vous proposez de consacrer à cette inscription dans le prochain numéro de la

(1) La lettre ci-dessus, qui nous est adressée par M. Léon Renier, au sujet de l'inscription d'Insteius, nous a décidé à modifier le commencement de l'article qu'on vient de lire, et à en supprimer la fin que nous remplaçons par la lettre même de l'éminent épigraphiste, à l'opinion duquel nous nous rallions entièrement.

Revue n'est pas encore imprimé, examinez, je vous prie, de nouveau la question. Ce monument en vaut la peine, et je crois ne pas me tromper en l'interprétant comme je fais. Je le lis comme vous, ainsi qu'il suit :

D M
INSTEIVS. VICTORINVS. SC ^{ri}
BA. CLASSIS. LIBVRNA. AVG
VIX. AN. XLV. HSE. STTL. TREBIA
MVSTIA. HERES. CONIVGI. FACIVN
DVM. CVRAVIT

Et voici comment je l'interprète :

Diis Manibus.

Insteius Victorinus, scriba classis, liburna Augusto. Vixit annis XLV, hic situs est. Sit tibi terra levis. Trebia Mustia, heres, conjugii faciendum curavit.

Chaque vaisseau de guerre chez les Romains avait son *scriba* et chacun de ces *scribae* prenait le titre de *scriba classis Ravennatium*, ou *Misenatium*, ou de toute autre flotte dans laquelle il servait ; et dans les inscriptions qui le concernaient, ou ajoutait ordinairement à ce titre le nom du vaisseau sur lequel il était embarqué : témoin cette autre inscription, qui a été trouvée à Ravenne (Grut, p. 564. 7 ; Orelli. n° 3637) :

D M	Diis Manibus.
M. VALERIO	Marco Valerio, Marci filio,
M. F. CLAVD. CO	Claudia tribu, Colono, liburna
LONO. LIBVRN	Varvaro (probablement pour
VARVAR. SCRIB. CL	<i>Barbaro</i>), scribae classis prae-
PR. RAVEN. VIX. AN. L	toriae Ravennatium. Vixit annis
MIL. ANN. XXVI	L, militavit annis XXVII. Valerii
VALERII. COLONVS. ET	Colonus et... (filii faciendum
.....	curaverunt).

Les mots *Varvaro* dans cette inscription, *Augusto* dans la vôtre, désignent la figure représentée à l'avant du vaisseau et qui lui donnait son nom.

Le nom de la flotte dont faisait partie la *liburna* de votre inscription, n'étant pas indiqué, on peut en conclure que le port de Caesarea était un des lieux de station d'une flotte que tout le monde connaissait, peut-être la flotte *Syriaca*, qui est mentionnée dans mon n° 3941.

Enfin, cette inscription n'est pas la première qui nous fasse connaître un vaisseau du nom d'Auguste. Les deux inscriptions suivantes mentionnent une trirème et une quinquerème du même nom, appartenant à la flotte de Ravenne.

Romæ, Fabretti, Inscr. dom., p. 364, n° 414 :

D M
M. AVR. ROMAN
MIL. CL. PR. RAV
III. AVG. N. SVR
STIP. XX. M. AVR
ROMANVS. MIL. CL. S. S
PATER. FECIT

Dis Manibus.
Marcus Aurelius Romanus,
miles classis praetoriae Ravennatium, triere Augusto, natione servus, stipendiorum XX. Marcus Aurelius Romanus, miles classis supra scriptae, pater fecit.

Ravennae, Murat., p. 817, 2 :

D M
T. FVLVIVS. NEPO
V. AVG. N. BES
VIX. AN. XXXXIII
MIL. AN. XXIII. L. CASS
CORDV. H. P
IN. F. P. VI. IN. A. P. V

Dis Manibus.
Titus Fulvius Nepos, quinqueremi Augusto, natione Bessus vixit annis XLIV, militavit annis XXIV. Lucius Cassius Cordus, heres, posuit. In fronte pedes VI, in agro pedes V.

Quatre inscriptions du recueil de Mommsen, n° 2702, 2746, 2804 et 2827, mentionnent de même une trirème *Augustus* dans la flotte de Misène.

Vous savez, d'ailleurs, que le mot *liburna* était le nom par lequel on désignait, chez les Romains, depuis la bataille d'Actium, les navires de guerre à deux rangs de rames.

LÉON RENIER.



EL-HADJ PACHA (1).

Hassan Ara, l'heureux défenseur d'Alger contre Charles Quint en 1541, Hassan Ara le gouverneur intérimaire de la Régence, laissé par Kheir Eddin, le deuxième Barberousse, lorsqu'il alla remplir à Constantinople les hautes fonctions de capitán-pacha, l'eunuque Hassan Ara venait de mourir. Privée de chef par cette mort, la milice remit le commandement entre les mains d'un Turc de distinction, connu sous l'épithète d'El-Hadj, le pèlerin, d'après les assertions de l'historien espagnol Haedo, et sous celle d'El Hadj Pacha, d'après les résultats de mes recherches particulières dans des documents originaux.

M. de Rotalier, qui rappelle succinctement ce fait, d'après Haedo, dans son *Histoire d'Alger*, y voit un acte d'indépendance et une infraction au respect et à l'obéissance dûs à la Sublime-Porte (2). Cette appréciation ne me semble pas admissible. La milice turque, composée d'hommes turbulents, grossiers et indisciplinés; auxquels les privilèges dont ils jouissaient et l'éloignement de la métropole donnaient une audace difficile à réprimer, devait, en effet, se lasser bientôt de recevoir de si loin des chefs qu'elle ne connaissait pas et qui étaient ordinairement hostiles à ses tendances. Mais à cette époque, les choses n'en étaient pas encore arrivées à ce point,

(1) Nous empruntons au *Moniteur de l'Algérie* du 7 juillet dernier cet intéressant travail sur Hadji Pacha dont l'administration, connue seulement par quelques lignes de Haedo, laissait subsister plus de doutes et offrait plus de lacunes qu'aucun autre règne de pacha... et ce n'est pas peu dire. Nous avons ajouté au travail de notre savant et laborieux confrère quelques notes dans les endroits qui nous ont paru exiger des éclaircissements particuliers. Ces notes sont distinguées de celles de l'auteur par la formule habituelle : *Note de la Rédaction*.

(2) Comme il ne pouvait pas y avoir — sans grand inconvénient — de solution de continuité dans le commandement, il fallait bien donner un successeur immédiat, fût-ce à titre provisoire, au gouverneur qui venait de mourir. Car l'éloignement de Constantinople ne permettait pas d'envoyer très-vite ici un pacha pour le remplacer. Aussi l'usage, en pareil cas était de confier l'interim au *Kihai* (en arabe, *Khalifa*) ou lieutenant du défunt. Quant aux sentiments irrespectueux des janissaires d'Alger à l'endroit du Grand Seigneur, ils se manifestèrent assez vite : leur conduite brutale vis-à-vis du fils de Kheir ed-Din en est une preuve éclatante.

— N. de la R.

et ce serait, à mon avis, dénaturer la véritable signification de l'élection de Hadj Pacha que de la considérer comme un premier symptôme de cet esprit d'indépendance qui modifia progressivement la constitution politique de la régence d'Alger. Abandonnée subitement à elle-même par la mort de Hassan Ara et l'absence de Kheir Eddin, la milice comprit, malgré son indiscipline, que l'unité de commandement pouvait seule lui assurer la suprématie militaire qui faisait toute sa force en suppléant à sa faiblesse numérique. Elle fit donc acte de sagesse et non d'insoumission en pourvoyant provisoirement à une nomination que les difficultés et les longueurs des communications devaient beaucoup retarder. Si quelque doute pouvait s'élever, il suffirait, pour écarter toute idée d'insubordination, de faire remarquer que les Turcs reçurent sans nulle difficulté le Pacha que la Porte leur envoya quelque temps après.

Comme les chronologies arabes, — qui sont, d'ailleurs, toutes plus ou moins erronées, — ne parlent pas de cet intérimaire et que les ouvrages européens en parlent peu, je crois devoir rappeler ce qu'en rapporte l'historien espagnol Haedo et publier divers renseignements que j'ai recueillis dans des titres de propriété et autres documents authentiques d'origine indigène.

Le moment où El Hadj Pacha fut investi du commandement provisoire de la Régence d'Alger ne semble pas fixé d'une manière certaine. Haedo place, en effet, la mort de Hassan Ara vers la fin de septembre 1543, mais l'épithaphe de cet intérimaire, conservée au musée d'Alger, contredit l'assertion de l'historien espagnol, ainsi que l'a déjà signalé le savant M. Berbrugger. Voici la traduction entière de cette inscription tumulaire :

« Il n'y a d'autre roi que l'unique, le Roi ! Louange à Dieu ! Ceci est le tombeau du Khélifa (1) auquel il a été fait miséricorde par

(1) Est-ce par humilité, et sur l'ordre même de Hassan Aga, que celui-ci n'est désigné dans son épithaphe que par le titre de *Khalifa* ? Il est certain que le *Zahrat en Nalerat* lui accorde celui de *pacha* et raconte même avec détail comment, après sa belle défense d'Alger, le grand Seigneur, sur la proposition de Kheir ed-Din, alors son capitaine pacha, lui envoya de Constantinople un magnifique caftan d'investiture avec le diplôme de sa nomination au pachalik d'Alger. Le même auteur décrit ensuite, en quelques mots, la séance solennelle où Hassan Aga fut reconnu dans le gouvernement d'Alger en qualité de pacha et par firman impérial. V. les pages 117 et 118 de la traduction du Z. EN-N., par M. Alph. Rousseau — N. de la R.

la bonté de Dieu, Abou Mohammed Hassan Ara, esclave de notre maître Kheir Eddin, que Dieu assiste et fasse triompher ! Il est décédé dans la nuit du mercredi, dixième (jour) de Ramdan de l'année 952. »

On ne peut établir la concordance de cette date avec l'ère grégorienne sans une petite digression. Le 40 ramdan 952 correspond d'après le calcul rigoureux au 15 novembre 1545. Mais ce dernier quantième coïncidait avec un dimanche, et nous venons de voir que Hassan Ara est décédé dans la nuit du mercredi, c'est-à-dire dans la nuit comprise entre le mardi et le mercredi, d'après les usages indigènes. Il y a là une différence dont il est facile de se rendre compte. Les Musulmans font commencer le mois de ramdan, qui est le mois de jeûne, au moment où l'on peut observer directement la nouvelle lune. Ce système d'observation directe jette dans le calendrier, toutes les années, une perturbation qui peut aller jusqu'à trois jours, et souvent des localités voisines ont des dates différentes dont aucune n'est celle qu'indique le calcul. La connaissance du jour de la semaine peut seule lever les incertitudes que fait naître cette confusion et nous possédons ici cet élément de contrôle. En consultant le calendrier, nous apprenons donc que Hassan Ara est mort non le 40 ramdan, comme le dit une énonciation basée sur l'observation directe de la nouvelle lune, mais bien dans la nuit comprise entre le mardi 12 et le mercredi 13 ramdan de l'année 952 de l'hégire, soit entre le 17 et 18 novembre 1545 de l'ère chrétienne.

Quoi qu'il en soit, nous voilà loin de la date de fin septembre 1543 donnée par Haedo. Entre les deux assertions contraires, il ne me semble guère possible d'hésiter et l'épithaphe doit l'emporter sur le récit fait par un européen cinquante ans après l'événement. Mais ce n'est pas tout. La date de l'élection de Hadj Pacha se trouve encore modifiée par la découverte que j'ai faite d'un acte passé devant le cadi hanafi d'Alger, à la date du 20 redjeb 952, — correspondant au 27 septembre 1545, — dans lequel El-Hadj Pacha, intervenant comme partie intéressée, est qualifié de *vizir*. A ma connaissance, ce titre n'était jamais décerné dans les actes publics qu'aux chefs titulaires ou intérimaires de la régence. Dans divers actes antérieurs ou postérieurs de plus d'une année à celui-ci, El-Hadj Pacha n'a pas encore ou n'a plus la qualification de *vizir*, et on semble fondé à conclure que ce personnage se trouvait investi du commandement d'Alger, en septembre 1545, c'est-à-dire

au moins deux mois avant le décès de Hassan Ara. Avec les éléments incomplets que nous possédons, il est assez difficile d'expliquer ce fait et de présenter sous leur vrai jour, à trois siècles de distance, des événements dont les détails sont restés douteux. Toutefois, il paraît permis de supposer que la maladie de Hassan Ara fut si longue et si grave que la milice dut songer à le remplacer avant sa mort.

Comme renseignement topographique, j'ajouterai que l'acte dont je viens de m'occuper porte en substance que El-Hadj Pacha a vendu au théologien *Abou Mohammed Abdallah*, fils du cheikh le défunt *Aboul'Hasn Ali el-Fahri*, « la maison dont la porte est à l'est et anciennement connue sous le nom de Saad Eddebelouk, sise au quartier de la Grande-Mosquée, dans la ville d'Alger, gardée par Dieu le Très-Haut, laquelle maison est limitée au sud par une maison qui appartient actuellement au négociant le caïd Ahmed el-Badji, à l'est par la rue sur laquelle s'ouvre sa porte, au nord par la mosquée (Mesdjed) dudit quartier, qui a été rebâtie par le vendeur susnommé, et à l'ouest par la maison du vertueux, etc., *Abou Salem Ibrahim el-Djani*. »

L'avant-dernière des indications données par cette délimitation établit suffisamment qu'il s'agit de la maison qui porte aujourd'hui le numéro 20 de la rue d'Orléans. Cet immeuble n'a pas été rebâti à l'européenne, mais il ne me paraît pas probable qu'il n'ait pas été reconstruit depuis 1545.

Voici maintenant comment Haedo raconte l'élection de Hadj Pacha. Nous ne pouvons accepter ce récit que sous les réserves suggérées par les circonstances que je viens de rapporter.

• Chapitre IV. De Agi Baxa, quatrième roi.

« Le même jour que mourait Asan Aga, les janissaires et les Turcs qui se trouvaient à Alger, sans attendre que le Turc envoyât un roi de Constantinople, proclamèrent roi, d'un commun consentement, un Turc de grande distinction, qui s'appelait El-Agi, ce qui signifie le « pèlerin. » attendu que sa dévotion l'avait porté à aller à la Mecque et à (1) Médine, où est enterré l'honoré Mo-

(1) Haedo dit *Yabal Médina*, sans doute pour *Medinat Yatreb* (ville de *Yatreb*), vrai nom de *Médine*. Dans la même phrase, il applique l'épithète de *honrado* ou honoré à Mahomet, ce qui semble peu naturel de la part d'un auteur chrétien, bien plus d'un abbé. On s'expliquera cette singulière inadvertance en admettant avec nous qu'Haedo faisait usage de quelque

hammed, et de là vient que, laissant de côté son nom propre, on l'appellait seulement El-Agi, mot qui, en langue turque (1) signifie pèlerin. Les agis qui accomplissent ce pèlerinage jouissent d'une très-grande vénération parmi les Maures et les Turcs, à tel point que traiter d'un agi c'est traiter d'un saint (2). Cet Agi était fort considéré à Alger et jouissait d'une grande réputation (3), et cela tenait principalement à ce que, dans plusieurs circonstances et depuis plusieurs années, il s'était signalé dans beaucoup d'affaires de paix et de guerre. Sa capacité et sa bravoure furent particulièrement mises au jour quand l'Empereur Charles-Quint, de glorieuse mémoire, posa le siège devant Alger, parce qu'il était alors bilerbey, ce qui est capitaine général de la milice; à cette époque, la conduite des Turcs fut réglée d'après ses conseils et par son habileté. »

Plus heureux que Haedo, j'ai pu connaître le vrai nom d'El-Hadj Pacha. Ce personnage a établi des fondations pieuses, a figuré comme partie contractante dans diverses transactions immobilières, et a rebâti la mosquée que la génération actuelle appelle *Djama Eddjenâiz*, et qui porte le numéro 18 de la rue d'Orléans. Ces diverses circonstances, et surtout la dernière, m'ont permis de recueillir, de comparer et de coordonner des renseignements suffisants pour établir d'une manière aussi satisfaisante que possible que l'intérimaire dont nous nous occupons était connu sous le surnom d'*El-Hadj Pacha* avant son éléction aux fonctions de gou-

recit arabe ou turc traduit en espagnol par un des esclaves, ses informateurs et dont le traducteur a reproduit servilement les termes. Il y a plus d'une preuve de ce mode de composition de l'ouvrage de Haedo; d'où résulte qu'on a attribué à l'auteur, ou pour mieux dire à l'arrangeur, des faits qui lui sont étrangers et qu'on a cru qu'il avait vécu ici. V. à ce sujet *Géronimo*, 2^e édition, p. 50, etc. — N. de la R.

(1) Le mot حاج *Hadj*, pèlerin, est arabe, mais dans le langage de l'époque où écrivait Haedo, turc se disait des peuples musulmans en général, de leurs langues, etc. — N. de la R.

(2) Cette phrase de Haedo n'est pas régulièrement construite; cependant il paraît qu'il a voulu dire: « Les *hadj* qui font ce pèlerinage sont d'habitude en très-grande vénération parmi les Mores et les Turcs; à tel point que traiter quelqu'un de *Hadj*, c'est comme si l'on disait qu'il est un grand saint. » — N. de la R.

(3) Il faut restituer ici les mots *y ser* qui veulent dire que *Hadj* avait non-seulement une grande réputation, mais un grand *etat* ou position à Alger. — N. de la R.

verneur provisoire d'Alger, et que son nom était : El-Hadj Becher (بشر) (1) ben (fils d') Atelâdja, le Turc, connu sous le nom d'El-Hadj Pacha.

J'ai pu aussi glaner les deux détails de famille que voici : Un acte passé devant le cadi hanafi au commencement de safar 945 (du 28 juin au 8 juillet 1538) et un autre acte du même magistrat, de la fin de kada 953 (du 13 au 22 janvier 1547), nous apprennent, le premier, qu'El-Hadj Pacha avait pour beau-père le théologien Abdallah ben Ali el-Fehri, et le second que le rais turc Khelil ben Dermeche était l'ex-époux de sa fille.

Les commencements du gouvernement d'El-Hadj Pacha furent troublés par de graves événements. Supposant que la mort de son chef devait désorganiser l'armée turque, les Arabes, qui à toutes les époques ont montré la même ardeur pour la guerre et le désordre, essayèrent d'abattre la puissance ottomane, encore mal assise dans cette contrée. Ils massacrèrent un caïd et 40 Turcs qui avaient essayé de se rendre d'Alger à Miliana, ravagèrent la campagne et tinrent la milice bloquée dans les villes pendant près de deux mois. El-Hadj Pacha sortit enfin d'Alger à la tête d'une armée d'environ 5,000 hommes, et battit complètement les insurgés, grâce surtout à l'avantage que lui donnait l'emploi des armes à feu contre des ennemis qui n'avaient que des lances à lui opposer.

Voici le passage où Haedo raconte ces événements qu'il place en 1544, date qui ne peut plus être acceptée comme exacte d'après ce que nous avons vu un peu plus haut (2).

« Au moment que fut connue la mort de Asan Aga, que tous craignaient généralement beaucoup, un chef et prince d'un grand nombre d'Arabes, qui habitait près de Miliana, — un lieu sis à douze lieues au-delà d'Alger vers le couchant, — lequel se nommait cid Butereque, et avait ses douars et ses tentes aux bains que l'on appelle de Ariegua, trouvant bonne cette occasion, résolut de faire ce que lui et beaucoup d'autres Arabes désiraient depuis longtemps : se soulever contre les Turcs, parce qu'ils étaient par eux sans cesse maltraités, opprimés et vexés.

« En conséquence, rassemblant 20,000 Maures à cheval et à pied,

(1) Il ne me semble pas que ce nom doive se lire *Bachir*.

(2) V. à la fin de l'article les remarques de la rédaction sur les événements dont il est ici question. — N. de la R.

les uns à lui, les autres à d'autres chefs et Arabes qu'il avait persuadés, et auxquels cette guerre ne souriait pas moins qu'à lui. il marcha sur Alger avec cette armée, à la fin de mars 1544, interceptant les chemins, volant, détruisant, et jeta une si grande confusion et une telle peur parmi les Turcs et habitants d'Alger, qu'à l'âme qui vive n'osait se hasarder au dehors.

« A cette époque, était pourvu de la charge de caïd de Miliana, un Turc qu'on appelait El-Alcayde Asan ; se liant présomptueusement à sa vaillance et à son énergie, ainsi qu'à celles de quarante autres Turcs fusiliers qu'il avait réunis, celui-ci fit de très-grandes instances auprès d'El-Agi Baxa pour qu'il le laissât aller à son caïdat, disant que non-seulement il pourrait faire en grande sûreté tout ce chemin de douze lieues, et se défendre contre tous les Maures et ennemis, mais qu'une fois entré à Miliana, il défendrait cette contrée contre toutes les forces des Arabes. El-Agi Baxa désirait bien de s'opposer à cette sortie de l'alcaïde Asan, parce qu'en homme expérimenté, il connaissait le danger et les grands risques dans lesquels il aurait placé lui et les autres ; mais à la fin, importuné, il dut le laisser agir.

« Le caïd Asan n'eut pas marché une journée avec ses Turcs, que Butereque, apprenant la route qu'il suivait, le fit poursuivre, attaquer et tuer, ainsi que tous les Turcs qui l'accompagnaient. Dans ce moment, El-Agi Baxa faisait ses préparatifs pour entrer en campagne et combattre les Arabes ; mais quand il apprit le désastre qui venait de frapper l'alcaïde Asan et ses compagnons, il se hâta davantage de sortir.

« En conséquence, vers les derniers jours de mai, alors qu'il y avait deux mois ou un peu moins qu'El-Butereque tenait les Turcs comme assiégés dans la ville d'Alger, il se mit résolument à la recherche du chef Butereque, conduisant jusqu'à 4,000 tireurs, tous Turcs ou rénégats, environ 500 Andalous ou Mores d'Espagne aussi, tireurs, et environ 600 espays (spahis) à cheval, tous gens d'Alger ; ayant pour son Belerbey, — charge qui répond à ce que nous nommons capitaine général. — l'alcaïde Rabadan (Ramdan), Grec, et pour commandant des troupes à pied, Catania, un rénégat Sicilien, naturel de la ville de Catane, qui fut en ce temps-là un homme fort valeureux ; et accompagné d'autres alcaïdes turcs et rénégats, tous soldats vieux et du temps de Barberousse, dont les plus remarquables étaient l'alcaïde Sefa, de nation turque, qui depuis fut gouverneur d'Alger et plusieurs années alcaïde de

Tunis; l'alcaïde Amica, également Turc, qui en remplacement de l'alcaïde Asan tué précédemment par les Arabes, avait été nommé alcaïde de Miliana, et l'alcaïde Mostafa, Turc, alcaïde de Almedia (Médéa). Se trouvant à environ huit lieues d'Alger et à quatre de Miliana, au pied d'une montagne qui s'appelle Mata. il rencontra l'ennemi, et la bataille ayant commencé en ce lieu, les Turcs firent un grand carnage des Maures, à cause de la nombreuse mousqueterie qu'ils avaient, tandis que les ennemis combattaient avec la lance et le bouclier. Par suite, El-Butereque et son armée furent battus et mis tous en fuite. Et comme si les Turcs l'eussent poursuivi, El-Butereque, ne s'arrêta que lorsqu'il fut arrivé à Fez, vaincu et taillé en pièces (1). Là, le roi le reçut avec bienveillance, et dix ans plus tard, lorsqu'il vint à Tremecen (Tlemcen), et s'en empara, il mena avec lui le même Butereque, comme nous le dirons plus loin. Après cette victoire, El-Agi Baxa retourna immédiatement à Alger, fort content, n'ayant pas perdu 200 hommes, où il fut reçu par tous avec une excessive allégresse (2). »

Haedo termine ainsi qu'il suit le chapitre qu'il consacre à El-Hadj Pacha, et dont les divers extraits que je donne forment la totalité.

« Et quinze jours ne se passèrent pas qu'il arriva de Constantinople un nouveau roi promu par le Grand-Turc; en sorte que son gouvernement ne dura guère que huit mois et demi, ou un peu plus, après quoi El-Agi vécut encore quatre années, au bout desquelles il mourut d'une fièvre à l'âge de 80 ans. C'était un homme de haute taille, gros et fort chargé de chairs, et brun. Il avait pour femme une maurisque du royaume de Valence, de laquelle il lui restait seulement une fille, qui fut l'épouse du calif Daoud. Il est inhumé tout près des sépultures des rois, hors de la porte Bab-el-Oued dans une *cuba*, qui n'est pas si grande que les autres (3). »

Le mot *cuba*, employé par Haedo, est la transcription espagnole de l'expression arabe *kobba* (coupole), qui sert à désigner un édifice surmonté d'un dôme. Comme les chapelles où sont inhumés

(1) Le mot *desbaratado* signifie plutôt ici : rompu, mis en déroute.

(2) Al momento que fue sabida la muerte de Asan Aga, a quien todos generalmente mucho temian, etc.

(3) Y no passando quinze dias llego de Constantinople, etc.

les marabouts, ou saints, sont ordinairement recouvertes par des coupoles, les Français prenant le contenant pour le contenu, ont définitivement donné le nom de *marabout* à toute bâtisse dans laquelle ce genre d'architecture est employé.

L'oukfa, ou sommier de consistance des établissements religieux, fait mention du tombeau d'El-Hadj Pacha, qu'elle désigne ainsi : « Kobba du Hadj Pacha, sise hors de la porte du Ruisseau (1), » et qu'elle indique comme ayant une dotation composée de trois boutiques. Cette kobba a disparu dès les premiers jours de la conquête par suite des travaux d'utilité publique exécutés aux abords de la ville.

Je terminerai cette étude par deux renseignements topographiques.

Un acte émanant du Beit-el-mal, à la date de fin moharrem 959 (du 18 au 27 janvier 1552) et concernant une maison qui porte aujourd'hui le n° 6 de la rue de l'Ours, la désigne comme étant sise au-dessus de la mosquée de Sidi-Ramdan, et *près du fort d'El-Hadj Pacha*. Nous ne connaissons pas assez l'historique des diverses modifications qui ont été successivement apportées à l'enceinte fortifiée de la ville pour qu'on puisse établir avec certitude la position de ce fort (bordj), dont la tradition a complètement oublié le nom.

Le fort bâti par El-Hadj Pacha est-il une des batteries qui existaient en 1830, ou avait-il déjà disparu à cette époque? Faute de solution satisfaisante, je me bornerai à rapporter que les batteries les plus rapprochées de la maison rue de l'Ours, n° 6, étaient : 1° en bas, la partie supérieure de la batterie connue sous le nom de *toppanet Keta'redjet*; 2° et en haut la batterie dite de *Rahat errih* (des moulins à vent), sise non loin de la Casba, ou citadelle de la ville.

Il paraît certain, en outre, qu'entre ces deux batteries, il existait un petit terre-plein portant deux ou trois canons et n'ayant aucun nom particulier. Quelques-uns des indigènes auxquels j'ai communiqué l'acte de 1552, ont cru reconnaître dans ce terre-plein le fort d'El-Hadj-Pacha. Mais ce n'est là qu'une simple supposition que rien ne justifie.

Le dernier de mes renseignements topographiques concerne

(1) Bab-el-Oued.

Kouha. On sait que cette désignation n'est que la reproduction du nom arabe *Fahs el-Kobba*, le quartier de la Coupole. On sait aussi que ce nom arabe tirait son origine d'une *Kobba* ou dôme qui recouvrait un puits contigu à une mosquée servant d'école. Mais ce qui est moins connu, c'est que les titres du X^e et du XI^e siècles et de la première moitié du XII^e siècle de l'hégire appellent cette partie de la banlieue d'Alger : *Fahs Kobbet el-Hadj Pacha*, le quartier de la Coupole d'El-Hadj Pacha, et qu'il devient certain, dès lors, que la construction de cette *Kobba* doit être attribuée au gouverneur intérimaire dont je m'occupe. Plus tard, le nom du fondateur fut supprimé, par suite d'une tendance à l'abréviation dont les exemples sont fréquents; et la génération actuelle ignore complètement la circonstance dont j'ai trouvé les traces dans d'anciens documents.

ALBERT DEVOULX.

Remarques de la Rédaction. — Le curieux récit d'Haedo, sur la révolte de Boutereque, acquerra tout l'intérêt qu'il comporte, si l'on réussit à ramener les noms plus ou moins altérés de personnes et de lieux qui s'y rencontrent, à une nomenclature correcte que le lecteur contemporain puisse comprendre et rapporter au théâtre réel des faits. Il ne nous semble pas impossible d'obtenir ce résultat désirable.

D'abord, la position de la tribu rebelle est indiquée — vaguement, il est vrai, — par la situation même qu'Haedo lui assigne entre Alger et Miliana. Mais, comme il ajoute aussitôt qu'elle avait ses douars auprès des « bains dits d'*Ariegua* », le vague disparaît, dès qu'on a reconnu dans cette dernière expression, quoique altérée, le *Hammam Rir'a* vulgairement appelé *Righa* (du nom de la tribu qui est auprès), qui offrait naguères les restes de thermes antiques où l'archéologie retrouve les *Aquae Calidae* de l'itinéraire d'Antonin.

Quant à Boutereque, chef de cette tribu, restituons au sobriquet par lequel Haedo le désigne, sa vraie physionomie arabe, d'après le mode de transcription particulier à notre langue, et nous aurons *Bou Trek* qui prend ici le sens de « propriétaire de la route ». Or, on sait qu'en effet, les *Righa*, placés sur la route d'Alger à Miliana, étaient maîtres de son extrémité occidentale (1). De là, leur caïd, représentant naturel de sa tribu, avait reçu le surnom de

(1) V., à ce sujet, la note de M. Julienne sur les *Rir'a*, au tome 1^{er} de notre *Revue*, p. 281.

Bou Trek, comme son voisin de Mouzaia était désigné par celui de Moul el Oued, maître de la Rivière, parce qu'il dominait le cours de la haute Chiffa ainsi que le sentier, assez fréquenté dans la belle saison, qui longeait jadis la partie supérieure de ce cours d'eau, avant que les Français eussent fait la belle route, qui existe aujourd'hui.

Il reste à déterminer le champ de bataille où Bou Trek fut vaincu : Haedo le place au pied de la montagne Mata, laquelle, dit-il, est à huit lieues d'Alger et à quatre de Miliana. D'abord, ceci suppose qu'il n'y a que douze lieues d'une ville à l'autre, ce qui reste bien au-dessous de la réalité, même dans le système des Espagnols dont la *legua* n'est que de 18 au degré, tandis qu'il y en a 28 des nôtres, car on n'aurait encore que 20 lieues kilométriques au maximum, pour la distance d'Alger à Miliana, et il y en a 29 1/2, soit 118 kilomètres.

N'acceptant donc les chiffres d'Haedo que comme base d'une évaluation proportionnelle, il faut chercher le champ de bataille demeuré inconnu, non à 8 lieues d'Alger ni à 4 de Miliana, mais aux deux tiers ou au tiers de la distance, selon celle de ces deux villes que l'on choisit pour point de départ. Cette manière de procéder, nullement infaillible sans doute, est toutefois la seule rationnelle dans l'espèce : elle nous amène sur la lisière méridionale de la Mitidja, à 78 kilomètres environ à l'ouest d'Alger, au-delà du village d'El-Afroun et sous la montagne de Soumata, dont la finale seule, *Mata*, paraît avoir été conservée dans la relation d'Haedo.

Bou Trek, qui pouvait avoir beaucoup plus de cavalerie que ses adversaires, dont le contingent équestre n'était que de 600 spahis, aura voulu combattre en plaine, sans toutefois trop s'éloigner des gorges de la montagne qui lui offraient un bon refuge dans le cas où l'effet matériel et surtout moral des armes à feu des Turcs produirait son résultat habituel sur les Arabes. Dans cette hypothèse, les révoltés n'ont pas dû faire de bien grandes pertes ; quant à leur chef, il est remarquable et significatif qu'il ait pu effectuer impunément une aussi longue retraite.

Ce n'est pas la seule révolte des Rir'a dont l'histoire nous ait conservé le souvenir. Notre collègue, de bien regrettable mémoire, M. l'interprète militaire Julienne, a raconté la dernière dans le premier volume de cette *Revue*, p. 281 ; et il en laisse supposer beaucoup d'autres dans le passage suivant :

« La tribu des Rir'a, qui est maîtresse de la route de Miliana
• à Alger, jouissait d'une très-grande influence.... Elle subissait
» avec peine le joug du gouvernement qui nous a précédé et cher-
» chait sans cesse à le secouer. Dans un état permanent d'hostilité
» contre l'oppression turque, elle avait souvent recours aux armes
• pour maintenir ou reconquérir son indépendance. »

Si les observations qui précèdent ont suffisamment élucidé les questions de lieux et de personnes, la révolte de Bou Trek pourra prendre place désormais dans l'histoire de l'établissement turc, sous une forme régulière et vraiment historique. Seulement, elle y figurera à la date de 1545 et non de 1544, comme l'a avancé Haedo. Mais, peut-être, ce dernier est-il innocent de cette hérésie chronologique signalée avec raison par M. Devoulx ; et celle-ci n'est-elle qu'une faute d'impression à ajouter à toutes celles qui fourmillent dans son livre.

A. BERBRUGGER.

CAPTIF ET PATRONNE A ALGER,

EN 1640 (1).

Le 22 août 1640, il se passait, au débouché occidental du détroit de Gibraltar, une scène de violence qui ne s'est que trop renouvelée dans ces parages, et dans la Méditerranée surtout, pendant la longue période de honteuse tolérance européenne à l'endroit de la piraterie barbaresque : un navire de commerce anglais, armé de quatre canons dont un seul en état de service, se laissait capturer par une caravelle et deux brigantins turcs d'Alger, faute d'avoir su reconnaître, dès le principe, à quelle sorte de gens il avait affaire, et de n'avoir point pris chasse à propos, devant des forces supérieures. Parmi les victimes de cette maladie maritime, étaient quatre Flamands, liés d'une mutuelle affection : Jean-Baptiste Caloen, notre héros, Messire Philippe de Cherf de Vlamertingue, chevalier de Saint-Jacques ; Renier Saldens et le sieur Emmanuel d'Aranda. Disons, en passant, que ce dernier est l'historien exact, impartial et dramatique de l'esclavage chrétien en Barbarie, au 17^e siècle, et ajoutons qu'il est loin d'avoir la popularité due à son mérite, n'étant guère connu que des compilateurs qui l'exploitent à l'envi, sans le citer la plupart du temps. Mais, il était dans sa destinée d'être pillé par toute espèce de corsaires et jusque après sa mort ! Pour me distinguer de ces faiseurs de razias littéraires, je reconnaitrai tout d'abord que j'emprunte à Aranda les matériaux essentiels du récit qu'on va lire.

Encore une déclaration préalable et ce sera tout.

Le tableau que je vais placer sous les yeux du lecteur n'appartient pas, il faut l'avouer, à la délicate et majestueuse école de Raphaël, pas même à celle du pompeux et brillant Rubens : c'est, tout au plus, un humble petit Teniers, avec son atmosphère de vin, de bière et de tabac, où s'épanouissent de bon flamands un peu débraillés, chez qui le désir de bannir les noires pensées de l'esclavage accroit un penchant naturel pour la dive bouteille. J'aurai donc à décrire des scènes de cabaret, puisqu'il faut les

(1) Cet article a été publié par l'*Alkhar* dans ses numéros des 11 et 13 mars 1864.

appeler par leur nom. Mais qu'importe le théâtre, si la vérité s'y rencontre et se montre prodigue d'utiles et de curieux enseignements ?

Du détroit de Gibraltar à Alger, le trajet n'est pas bien long et les corsaires qui avaient capturé le navire anglais furent bientôt arrivés ici. A peine débarqués, les quatre néerlandais dont je parlais tout à l'heure, et leurs compagnons d'infortune, comparurent devant le pacha Youssef qui devait exercer son *droit préalable de huitième*, c'est-à-dire prélever un esclave sur huit, à son profit. Le choix de ce gouverneur s'arrêta sur le chevalier Philippe de Cherf, que des informations secrètes et officieuses lui avaient désigné comme un noble très-opulent. Cette part du lion étant faite, on alla exposer nos pauvres chrétiens en vente publique, dans le marché de chair humaine qui s'appelait le *Badestan*, monument de hontes et de douleurs séculaires, que les vieux africains ont pu voir encore debout ! Son emplacement répond à la station des calèches sur la place Mahon : quand donc il vous arrivera d'y monter en voiture pour courir à quelque joyeuse partie de campagne, pensez un peu, lecteur, que vous foulez un sol que des milliers de vos compatriotes, parmi lesquels des aïeux peut-être, ont arrosé des larmes cuisantes de la misère et de l'humiliation.

Quand les Algériens achetaient au *Badestan* des esclaves pour le travail, et non afin de spéculer sur la rançon, leur mode d'appréciation de la valeur des personnes avait une base toute matérielle : de la force physique, une bonne santé, la connaissance de quelque métier utile, étaient ce qu'ils recherchaient avant tout. En vertu de ce criterium un peu brutal, Aranda, qui était faible de constitution et ne possédait aucune des aptitudes professionnelles recherchées par ces barbares, ne dépassa point, aux enchères publiques, la somme de 200 patacons (675 fr.) Ce mot *patacon*, revenant assez fréquemment dans ce récit, disons une fois pour toutes, qu'il est synonyme de *pataque yorde* (grosse), *piastre* ou *douro* d'Alger, et qu'il représentait jadis une valeur de 3 francs 37 cent. 1/2.

Un mœuvre quelconque eût été certainement prisé beaucoup plus haut ; mais, bien loin de s'en formaliser, le futur historien des bagnes d'Alger et ses joyeux camarades y virent seulement, qu'ayant été vendus à bas prix, ils pourraient se racheter à meilleur compte ; et la compensation leur parut très-satisfaisante. Cependant, la vente n'était point définitive, car le pacha devait user de

son droit de préemption : ils parurent donc devant lui, à *Dar Soltan*, portant écrit au chapeau le prix auquel ils venaient d'être vendus.

Ce pacha exerçait ici le pouvoir souverain, par délégation du Grand-Seigneur, depuis le 17 juillet 1634. Il avait donc doublé la période triennale, durée ordinaire du gouvernement de ces vice-rois ; il devait même la quadrupler, car il ne fut remplacé qu'en 1646. Fils d'un renégat génois, il avait, au suprême degré, la cupidité âpre et astucieuse qui semblait inhérente à la position de pacha ; car aucun de ces hauts fonctionnaires n'en fut exempt, et l'on serait tenté de croire que le caftan d'investiture était une sorte de robe de Déjanire qui la leur inoculait fatalement.

Notre pacha Youssef, étrangement tourmenté par cette soif de l'or, méditait sans cesse sur la position sociale et les facultés pécuniaires des nouveaux esclaves, et changeait d'opinion à ce sujet selon les renseignements qui se succédaient sur leur compte ; ainsi, il avait d'abord décidé que Messire Philippe devait être quelque personnage éminent dont les autres Flamands n'étaient que les domestiques, puis, il revint sur ce jugement quant à ces derniers, qui lui parurent être des gens riches et influents, sur la rançon desquels il y avait beaucoup à gagner. Il les retint donc pour lui et les envoya dans ses écuries situées sur le côté méridional du palais et qui servaient parfois de baignoire provisoire. Aranda décrit ainsi le pacha Youssef, tel qu'il lui apparut dans cette circonstance :

« Il était assis dans la salle d'audience, avec les pieds croisés
» — comme ici les tailleurs quand ils travaillent — sur un banc
» large couvert d'un tapis bleu. Il avait dans sa main un éventail de plumes, son habit était une longue robe de soie rouge
» et il avait sur sa tête un grand turban artistement entrelacé, les
» jambes nues. C'était un homme de bonne mine. »

Youssef Pacha, qui avait d'abord rencontré juste en ce qui concernait Philippe de Cherf, se trouva tout-à-fait dérouté, quand il vit celui qu'il avait cru un noble millionnaire s'affilier spontanément aux marmitons de ses cuisines et leur servir même de domestique, avec le naturel d'un praticien né entre les casseroles et les lèche-frites. Complètement dupe de cette comédie intéressée de son captif, il le tint désormais pour un homme de la plus basse extraction. De leur côté, nos autres Flamands avaient aussi passablement joué leur rôle ; et comme ils avaient eu l'

précaution de déguiser leur identité sous des noms d'emprunt, Youssef n'ayant, après tout, aucun renseignement positif à leur sujet, finit par croire qu'ils n'étaient ni cavaliers ni riches, ainsi qu'ils l'affirmaient. Il se décida à les revendre — avec quelque bénéfice toutefois — à Sid Ali Betchenin, général de ses galères.

Il fallut autant de bonheur que d'adresse aux quatre amis pour tromper de la sorte les instincts ordinairement si sûrs de ces avides oiseaux de proie. Mais ce succès coûtait cher, puisqu'il était obtenu aux dépens de la dignité personnelle et par l'emploi du mensonge et de l'astuce. C'était le germe de démoralisation que l'esclavage dépose inévitablement au cœur de ses victimes. Nous le verrons bientôt se développer ce germe fatal et nous montrer toutes ses hideuses faces qui s'appelleront ivrognerie, vol, et *cætera*.

En mettant le pied dans le bague de l'amiral Betchenin, où logeaient cinq à six cents esclaves, Aranda et ses compagnons se crurent précipités dans l'autre monde : au rez-de-chaussée, obscur même en plein midi, deux ou trois lampes fumeuses laissaient vaguement entrevoir de longues et étroites tavernes voûtées où des captifs chrétiens vendaient, par privilège vénal, du vin aux janissaires et aux marins turcs, dont les excès de boisson et autres, faisaient de ces lieux infects un véritable pandémonium. A l'étage supérieur, où la lumière pouvait arriver en assez grande abondance, il y avait un petit hôpital et une chapelle sous l'invocation de saint Roch, que desservait un pauvre vieux prêtre, esclave comme ses malheureuses ouailles. Quelques marches séparaient ainsi le ciel de l'enfer.

Nos captifs avaient à peine passé une heure dans cet antre, qu'ils reconnaissaient l'absolue nécessité de se procurer de l'argent : il en fallait pour capter la bienveillance du *Ouardian Bachi*, ou gardien en chef, qui, moyennant une allocation mensuelle de trois réaux algériens (3 fr. 37 c. 1/2), prenait sur lui de dispenser un esclave du travail ; il en fallait surtout pour manger, car le patron avait pour principe que, excepté en course maritime ou au travail public, l'esclave devait vivre par sa propre industrie, c'est-à-dire aux dépens des Maures, des Juifs ou des Arabes ; autrement dit par le vol. Or, nos Flamands étaient trop nouveaux dans l'esclavage pour se tirer d'affaire ainsi.

Mais auprès de qui et comment se procurer de l'argent à Alger en 1640, alors qu'en qualité d'esclave on n'avait rien à soi, pas

même son corps ? Il en trouvèrent pourtant ! et voici par quel procédé : renseignés par de vieux captifs, ils allèrent frapper à la porte d'un marchand italien, le sieur Francesco Capati, brave homme qui obligeait le prochain à un taux fort supérieur à cinquante pour cent par an. Donc, moyennant une lettre de change de cent patacons, par laquelle ils s'engageaient solidairement, payable à Anvers où le créancier avait des correspondances commerciales et les débiteurs des parents, ils reçurent soixante-quinze patacons comptant en espèces sonnantes et sans aucun mélange de crocodiles empaillés, souricières, chaufferettes, etc., comme cela se pratique chez nos usuriers classiques d'Europe. Le paiement de la dette pouvant s'effectuer dans l'espace de trois mois, c'était, en effet, bien au-delà de 50 p. 0/0. Le prêteur n'en rendait pas moins un immense service à ces pauvres diables, qui, sans doute, auront eu plus d'une fois à sa santé dans les réunions bachiques dont il leur facilitait les douceurs.

D'ailleurs — et ceci est plus sérieux — cet argent servit à améliorer leur position d'esclaves et les aida même à hâter le moment de la délivrance. Voilà certes de quoi fermer la bouche à ceux qui seraient tentés de crier à l'usure.

Pendant que Caloen et ses compagnons résolvaient ici le difficile problème de battre monnaie sans gages ni hypothèques, leurs parents de Flandres ne les oubliaient point : au moment même où ils recevaient l'avis de leur captivité, l'occasion s'était présentée d'acheter à Dunkerque cinq Turcs récemment capturés et ils l'avaient saisie avec empressement, espérant acquérir ainsi les moyens de conclure un échange. Pour suivre plus commodément une négociation à ce sujet, un de ces Turcs fut envoyé à Alger avec des lettres qui l'accréditaient auprès des parties intéressées. Dès que nos Flamands en eurent pris connaissance, ils se hâtèrent d'entrer en pourparlers avec le patron. Je supprime toutes les phases intermédiaires de cette opération, qui fut longue et difficile, pour ne retenir que ce qui va au but de cet article, dont je ne me suis peut-être que trop éloigné déjà par maintes digressions.

Quant à Jean-Baptiste Caloen, notre héros, il devait être échangé contre un certain Moustafa Ingès, maure andalous, appartenant au corps des janissaires d'Alger, et l'un des quatre musulmans restés en Flandres. Mais l'amiral Ali Betchenin, peu soucieux d'acquiescer, devant l'islam, le mérite de hâter l'élargisse-

ment d'un coreligionnaire en acceptant un échange pur et simple. n'avait voulu se dessaisir de Caloen que contre une somme de 1,400 patacons (4,725 fr.), que la grand'mère de Moustafa avait payée sans trop d'hésitation dans la première effusion de l'amour maternel. Cependant, l'avarice, qui faisait le fond de son caractère, ne devait pas tarder à reprendre le dessus ; et toutes les ressources de son esprit se concentrèrent désormais sur la recherche des moyens de rentrer dans la totalité ou au moins dans une partie de cette somme, bien qu'il eût été convenu solennellement, en Flandres, et consacré par un acte authentique, qu'il y aurait échange pur et simple des musulmans contre les chrétiens, sans qu'on eût rien à solder de part ni d'autre.

Réussira-t-elle à faire payer à Caloen, malgré cet acte, les 1,400 patacons donnés à Ali Betchenin, ou au moins la moitié ? Tel est le nœud de la tragi-comédie que je vais raconter.

Aranda n'a pas jugé à propos de dire le nom de la vieille avareuse qui va paraitre en scène ; je prends sur moi de l'appeler *Aouicha*, pour les besoins du récit.

Donc, Lella Aouicha était devenue momentanément la patronne de Caloen qui, selon l'usage, vint demeurer chez elle en attendant l'arrivée des quatre Turcs à Tétouan, terrain neutre où l'échange devait s'effectuer. Dès son entrée dans cette maison, qui n'était habitée que par des femmes et leurs domestiques, commença une lutte bizarre dont voici le début.

Lella Aouicha réfléchissait profondément aux moyens les plus prompts et les plus sûrs de rentrer dans ses chers patacons, lorsque le *berrah* ou crieur public vint à passer dans la rue, annonçant de sa voix stridente que, par ordre du Pacha, il est enjoint aux propriétaires d'esclaves chrétiens de ne pas les laisser sortir sans une chaîne au pied, au lieu de la menotte accoutumée qui signalait seulement le captif, mais ne le surchargeait point. Cette mesure extraordinaire était motivée par la prise d'armes de Ben Ali, cheikh héréditaire du canton de Kouko, dans la Kabilie du Jurjura. Or, le cas était si grave que toute la milice turque avait dû prendre les armes ; elle avait même forcé le pacha Youssef de marcher à sa tête, honneur dont il ne paraissait guère se soucier. Les esclaves chrétiens étant alors très-nombreux à Alger, on avait craint qu'ils ne profitassent de l'occasion pour se révolter.

Le cri du *Berrah* fut un trait de lumière pour Lella Aouicha :

la chaîne réglementaire pesait dix livres ; elle en fit mettre une de cinquante à la jambe de Caloen, car elle pensait qu'on est disposé à faire des sacrifices pour recouvrer sa liberté, en raison directe des inconvénients de l'esclavage. Mais notre Flamand, au lieu de se lamenter, se contenta de lui reprocher assez rudement cette surcharge illégale ; la menaçant d'écrire dans son pays, afin que l'on usât de représailles envers son petit-fils Moustafa. Du reste, il n'en sortait pas moins tous les jours dans l'après-midi, pour aller visiter les tavernes, d'où il revenait le soir « si bien coiffé de vignoble, » comme dit Aranda, son biographe et son complice en libations, que la vieille qui ignorait, en sa qualité de musulmane, qu'il y a un Dieu pour les ivrognes, craignait à chaque instant un accident funeste ; non pour lui, assurément, mais pour les 1,400 beaux patacons qui lui semblaient assez mal hypothéqués sur cette tête de buveur.

Afin de prévenir un malheur qui lui enlèverait son unique gage, Lella Aouicha défendit à Caloen de sortir désormais ; et, pour être plus certaine de son obéissance, elle le fit charger d'un tel supplément de fers, qu'il lui fallut bien garder la chambre, assis ou couché sur un matelas. Mais le diable n'y perdit rien, car si Caloen ne pouvait plus aller à la taverne, la taverne venait à lui dans la personne d'Aranda et de ses compagnons, outre d'autres esclaves rencontrés en chemin et qui le suivaient, dit-il, « comme le fer suit l'aimant, sur l'espérance de mettre leurs mâchoires en besogne. » Car il s'agissait de manger — et surtout de boire — soixante-quinze nouveaux patacons que l'on avait trouvé moyen d'emprunter à un juif, on ne dit pas à quel taux.

« Vous pensez bien, continue Aranda, qu'une pareille compagnie n'oubliait pas de tirer les fusils (les briquets) hors de la poche, d'allumer les pipes, de fumer du tabac et de chanter à la mode des matelots ; tellement que la chambre était remplie de fumée et la maison de tintamarre. »

La vieille Aouicha devint furieuse de ce qu'on souillait sa demeure par des libations vineuses et de ce qu'on y menait un bruit si effroyable que les passants entrèrent plus d'une fois, pensant qu'on y célébrait quelque fête d'Aïssaoua ; elle monta à la chambre où se faisait l'orgie, grondant et tempêtant, mais sans pouvoir dominer le tumulte, sans même qu'aucun des convives parût l'entendre ou seulement prêt garde à elle. Ce mépris accrut sa colère, et, haussant sa voix au plus haut diapason d'un

you ! you ! de femmes bédouines, elle se mit à vomir mille injures contre Caloen, en langue franque mêlée de quelques mots arabes ; car elle appartenait à la catégorie des morisques chassés d'Espagne en 1609, et dont la plupart n'apprirent jamais bien la langue de leur nouveau pays.

Caloen, avec un merveilleux sang froid, et opposant jargon à jargon, se contentait de lui répondre n'importe quoi dans le néerlandais le plus pur.

« Que marmottes-tu là ? cria la vieille exaspérée.

« Je dis — répliqua Caloen — s'exprimant alors en langue franque — je dis : Retire-toi vieille sorcière et parle la langue de ta mère (l'espagnol), sans faire la bête en arabe que tu n'entends pas. Nous savons bien que tu a été chassée d'Espagne, et que tu n'as jamais pu apprendre que quelques mots de langue more, dont tu nous viens rompre la tête. Pardieu ! j'en sais autant que toi... »

Je supprime la suite de ce beau dialogue, qui ne témoigne pas de la galanterie de Caloen. Cet échange d'aigres paroles ne troublait pas, du reste, la sérénité de ses compagnons et n'arrêtait pas un instant la circulation des bouteilles ; au grand scandale de la vieille musulmane qui voyait avec indignation sa demeure devenue une succursale des taverne d'Alger. En somme, la compagnie ne se décida à battre en retraite que lorsqu'il n'y eut plus une goutte de vin à boire ni une pincée de tabac à fumer.

Le lendemain matin, Caloen étant à jeun et Lella Aouicha un peu calmée par la considération des reprèsailles qu'on pouvait exercer en Flandres contre son petit-fils Moustafa, il y avait quelque tendance à un rapprochement : la vieille exhortait doucement son esclave à se garder dorénavant de pareils excès de régime ; et notre Flamand, ébranlé par ses belles paroles, promettait peut-être de s'amender. Mais il est certain qu'il l'oubliait invariablement à la première occasion, de sorte que la situation ne faisait que s'empirer.

Poussée ainsi dans ses derniers retranchements, Aouicha crut faire un coup de maître et en finir avec toutes les orgies qui polluaient sa maison, en enfermant Caloen dans une espèce de silo qui ne prenait du jour et de l'air que par un petit trou carré ouvert dans le pavage de la cour, et en recommandant aux domestiques de ne le laisser aborder par qui que ce fût.

Il était déjà dans cet *in pace*, quand Aranda se présenta pour le

voir. La vieille, qui se trouvait alors sur la galerie, se hâta de lui crier : « Allez, chrétien, votre compagnon n'est plus ici. »

« Elle ment la vieille, hurla Caloen du fond de son caveau ; elle m'a enfermé dans ce trou. » Et, à l'appui de cette exclamation incongrue, il sortit la main, autant qu'il le put, en se dressant sur la pointe des pieds.

Aranda, comprenant la situation, fit semblant de s'en aller ; mais, revenant presque aussitôt, il remit à son camarade, sans être aperçu, certaine bouteille d'eau-de-vie de figues pour combattre l'air méphytique du cachot. Cependant, le captif combattit ce mauvais air avec tant d'énergie, que sa raison fit complètement naufrage. Alors l'ivresse surexcitant la rage de se voir enfermé, et cette rage décuplant l'effet du liquide, le sieur Jean-Baptiste Caloen se mit à pousser des cris effroyables et à battre si furieusement en brèche la porte du caveau avec ses fers, qu'il parut que celle-ci allait voler en éclats et que la maison en tremblait depuis ses fondements jusques aux combles.

Lella Aouicha, qui ne soupçonnait pas l'introduction frauduleuse du liquide, cause de tout ce vacarme, crut que son esclave était devenu subitement fou ou que le désespoir le poussait à se détruire. Elle ne fut peut-être pas éloignée de penser que tous les génies d'*Aïoun Beni-Menad* s'étaient rués sur sa demeure pour anéantir le mécréant, unique gage de ses 4,400 patacons et de la liberté de son petit-fils.

Mais elle finit bien par savoir que les esprits, auxquels on va sacrifier chaque mercredi matin sur la plage, à l'ouest du jardin du Dey, n'étaient pour rien dans cette affaire ; voulant alors soustraire Caloen aux influences de ses camarades qui seules, pensait-elle, le poussaient dans cette vie déréglée, elle se décida à l'envoyer dans une de ses campagnes, à trois lieues d'Alger, où se tenait un autre de ses petits-fils, Ahmed, frère du Moustafa qui était en Flandres. Elle leur donna, pour les servir dans ce lieu écarté, un Français de Dieppe, nommé La Roche.

Mais son calcul fut des plus malheureux, car notre Flamand, à peine installé aux champs, parvint à se procurer une jarre de vin qui lui servit non-seulement à se maintenir en liesse, mais aussi à faire l'éducation bachique d'Ahmed.

Ce jeune musulman, comme beaucoup de ses coreligionnaires, n'attendait qu'une occasion pour devenir un buveur distingué ; il profita si bien de celle-ci que lorsque la jarre fut à sec, il s'em-

pressa de vendre son cheval, afin de la remplacer au plus vite ; puis, désireux d'ajouter le chant et la danse aux agréments de la bouteille, il fit venir d'Alger une almée en très-grande réputation.

Ici, le lecteur pensera sans doute que c'était là une existence bien joyeuse pour des esclaves, car elle ne cadre guère, il faut l'avouer, avec ce qu'on lit partout sur les horribles souffrances de la captivité barbaresque. Je pourrais m'abriter derrière Aranda, dont je suis, en effet, le récit pas à pas ; mais je préfère accepter franchement l'objection et la discuter en quelques mots.

L'esclavage a été plus ou moins dur à Alger, selon les époques et les patrons. Après les expéditions espagnoles du seizième siècle, dirigées contre cette ville, le fanatisme musulman était surexcité au plus haut degré par les attaques successives qu'il venait de subir, et il y avait ici une animosité extrême contre les chrétiens. Aussi, le Dialogue de Haedo sur la captivité est-il rempli des tortures infligées par les Barbaresques à nos pauvres coreligionnaires, et ses sombres pages semblent écrites avec des larmes de sang. Mais pendant le siècle qui s'était écoulé depuis les dernières expéditions contre Alger, les haines s'étaient un peu calmées ; et, à l'époque décrite par Aranda, la situation des esclaves était devenue moins mauvaise, surtout pour ceux qui n'étaient point appelés à ramer sur les galères ou à prendre part aux travaux publics. Quant aux chrétiens en négociation de rachat ou d'échange — et c'était le cas pour Caloen et ses amis — ils jouissaient d'une demi-liberté et étaient en général traités avec assez de douceur. Au reste, la situation des captifs appartenant aux particuliers était, comme dans tous les pays à esclaves, en rapport avec le caractère bon ou mauvais du patron.

Mais revenons à notre Ahmed. Cet indigène possédait à un haut degré la faculté que les phalanstériens appellent la *papillonne* : les ondulations de l'orse de l'almée et ses roulades aiguës le fatiguèrent assez promptement. Comme il avait l'ennui féroce, au lieu de renvoyer purement et simplement l'artiste qui avait cessé de lui plaire il parlait de lui couper la tête ; il fallut l'énergique intervention du Normand La Roche pour l'empêcher de mettre à exécution cette abominable pensée. A ce sujet, Aranda fait observer que ce genre de crime était dans les mœurs locales et qu'il était assez ordinaire à Alger de trouver dans les rues quelque pauvre fille étranglée en semblable occasion. Il ajoute que la police ne s'en

émouvait guère, vu que la justice ne faisait jamais de recherches à cette occasion.

Ce hideux mépris de la femme est bien le cachet le plus certain de l'état de barbarie d'un peuple !

Lella Aouicha finit par apprendre l'étrange vie que l'on menait à sa ferme et qu'au lieu d'un ivrogne dans sa maison elle en aurait trois désormais. Elle se hâta donc de faire rentrer Caloen en ville ; et, pour plus grande assurance contre ses pérégrinations bachiques, elle le fit charger du maximum de fers, une chaîne à cinq branches ! Mais cela n'arrêta point notre flamand : paquetant avec précaution toute cette ferraille dans un couffin qu'il portait philosophiquement sur ses robustes épaules, il s'en allait ainsi s'attabler à la taverne la plus voisine. Son fidèle Aranda l'accompagnait toujours, outre bon nombre d'esclaves dunkerquois, espagnols et français, tous tellement soucieux de la santé de Caloen qu'ils auraient voulu y boire sans cesse.

À une de ces séances mémorables, celui-ci s'était laissé surprendre par le crépuscule ; et, malgré l'heure, indue pour un esclave, il demeurait amarré aux derniers brocs aussi solidement qu'un navire à son ancre de réserve. Pendant qu'il se procurait ces doux loisirs, la vieille mauresque se mourait d'inquiétude : nul ne savait lui dire ce qu'était devenu Caloen et elle ne comprenait pas qu'il eût pu sortir avec la quantité de fers dont elle l'avait chargé.

« Il aura fait quelque chute, pensait-elle, et il se sera tué ou au moins estropié ou bien il aura, dans l'ivresse, frappé un janissaire » et on l'aura assommé sur place, ah ! mes pauvres patâcons sur « quelle tête folle et perverse vous trouvez-vous hypothéqués ! »

Après ces lamentations, ou d'autres analogues, elle envoya son petit-fils en quête du terrible chrétien. Ahmed qui connaissait très-bien les habitudes du fugitif, alla droit à la taverne la plus proche ; et, en effet, il l'y trouva joyeusement installé. Ennemi de toute fatigue inutile, il avait jugé convenable de ne pas porter plus loin son couffin de ferraille.

« Ma grand'mère est fort en peine de vous, » lui dit le jeune indigène en l'abordant. « Ta grand' mère est une vieille folle ! » cria l'autre, qui n'avait pas le vin galant, on a déjà pu s'en apercevoir.

Un petit-fils ne pouvait guère entendre de sang-froid outrager ainsi son aïeule. Aussi, Ahmed riposta par un vigoureux soufflet.

Caloen n'était pas endurant non plus : le vin et la colère lui faisant oublier les circonstances et le pays où il se trouvait, il répondit à cette insulte par un tel coup de pied que son adversaire fut en grand péril de demeurer estropié le reste de ses jours.

Alors, tout chrétien qui frappait un musulman s'exposait à être brûlé vif, et Ahmed ne manqua pas de menacer le Flamand de ce supplice.

« Hé bien ! si l'on me brûle ici — répliqua l'intraitable Caloen, — on brûlera ton frère en Flandres ; et vous aurez perdu Moustafa, plus vos 1,400 patacons. »

Cette menace à deux tranchants suffit pour prévenir l'effet de l'autre : et comme le remarque judicieusement Aranda, c'est ainsi qu'un couteau retient l'autre en sa gaine.

Quand Lella Aouicha eut connaissance de ce dernier trait, elle se sentit vaincue. Décidément, ce n'était pas à un chrétien, mais à un diable incarné qu'elle avait affaire. Douceur, artifice et rigueur, elle avait essayé de tout et rien n'avait pu réussir. Il ne restait donc plus qu'à laisser Caloen vivre à sa guise, jusqu'au jour de l'embarquement. C'est ce qu'elle fit, priant le ciel avec ferveur que ce jour béni pût luire le plus tôt possible.

Aranda ne dit pas, mais on devine que cette bienheureuse émancipation fut fêtée par des libations longues et copieuses, où Caloen, qui était sans rancune au fond, a dû boire à la santé de son bourreau femelle dont il avait bien été aussi un peu le tourmenteur.

Ici finissent donc les querelles de notre héros avec sa vieille patronne, et ici devrait finir également notre narration ; mais le lecteur aurait droit de se plaindre si on ne lui disait pas ce que devinrent enfin Caloen et son ami Aranda. Je ne mentionne que ces deux amis, parce que notre quatuor de flamands se trouva réduit pendant quelque temps aux proportions d'un duo. Renier Saldens étant allé en Europe pour en ramener les Turcs et Philippe de Cherf ayant traité à part.

Pour revenir à Caloen et à Aranda, ils quittent définitivement Alger en janvier 1642 pour se rendre à Tétouan où devait s'accomplir l'échange. Mais il était écrit que leur liberté serait achetée par de nouvelles tribulations, un si grand bien ne pouvant trop se payer. Entre autres épreuves, un naufrage les accueille au port et ils sont brutalement jetés à la côte par la tempête ; peu s'en fallut même que ces deux illustres buveurs de vin et de bière ne trouvassent la mort dans l'eau, élément qui leur répugnait si fort.

Mais ils ne tardèrent pas beaucoup à se dédommager de cette libération amère, car, à quelques jours de là, on les trouve attablés avec leur ami Renier Saldens, et les cinq Turcs, dans un cabaret de Ceuta. Tous y buvaient amplement, sans distinction de culte et de nationalité, à la liberté enfin reconquise.

Bref, ce jour-là même — qui était le 24 mars 1642 — les deux groupes se séparaient pour ne plus jamais se revoir, selon toute probabilité; les flamands descendaient à la marine, afin de s'embarquer pour l'Europe, pendant que les Turcs prenaient la route de Tétouan, d'où un navire devait les conduire à Alger.

Entre Moustafa converti au culte de la bouteille, en Flandres, et l'autre petit-fils Ahmed, si bien instruit dans la même religion par Jean-Baptiste Caloen, que sera devenue la pauvre Aouicha, se demandera-t-on ?

Comme Aranda a posé la plume sur le mémorable coup de l'étrier bu à Ceuta entre musulmans et chrétiens, on est réduit aux conjectures à cet égard. Laissons donc le récit et arrivons à la morale.

Précisément parce que je me suis attaché à suivre fidèlement le texte d'Aranda, je crains que le lecteur ne conçoive une idée fâcheuse de cet auteur et de ses amis et ne les déclare d'incorrigibles ivrognes indignes d'aucune espèce de sympathie. Une simple remarque prouvera, je l'espère, qu'ils ne méritent pas cette rigoureuse sentence.

Plusieurs passages du livre d'Aranda se rapportent à l'époque où il était rentré chez lui, libre ainsi que ces compagnons; hé bien, il n'est plus question dès-lors de ces *beuveries* sempiternelles qui les préoccupaient si fort à Alger et auxquelles ils consacraient presque tout leur temps. Sans doute, ils se rencontrent encore quelquefois le verre à la main pour trinquer fraternellement, mais sans aucun excès répréhensible. C'est qu'ils étaient alors en pleine liberté au milieu des leurs, et que les distractions plus nobles et plus douces de la patrie, de la famille et de la société ne leur faisaient plus défaut désormais.

Mais ici, dans l'esclavage, sous la pression incessante du besoin instinctif d'écarter le sentiment d'un présent douloureux et les appréhensions d'un avenir qui pouvait être pire encore, est-il bien étonnant qu'ils aient plus d'une fois demandé à l'ivresse l'oubli de leurs maux et de leurs craintes, même aux dépens de leur dignité morale ?

Le naïf Aranda, qui, sans réticence ni précautions oratoires, dit tout sur la vie des chrétiens dans les bagnes barbaresques, nous donne de précieux renseignements à cet égard. Appliquant, par tempérament et dans toute sa rigueur, la devise : *Scribitur ad narrandum non ad probandum*, il prouve néanmoins, sans le vouloir et même sans s'en douter, par la seule puissance de l'enchaînement et du contact des faits, combien cette existence démoralisait vite et abrutissait profondément. Comment ne pas le comprendre, en voyant, à chaque instant dans ses narrations fidèles, les esclaves mentir et dissimuler pour lutter contre l'avidité de leurs maîtres, voler pour vivre et devenir ivrognes pour échapper au désespoir ? Certes il fallait une organisation supérieure bien rare pour ne point perdre tout-à-fait le sens moral, le sentiment religieux et la foi sociale, dans un pareil milieu.

Mais arrêtons-nous ici et bénissons notre patrie qui a relégué ce honteux foyer de démoralisation dans les catacombes du passé.

A. BERBRUGGER.



CHRONIQUE.

KARNACHIN.— M. H. Tauxier nous écrit de Médéa, le 25 juillet 1864 :

« J'ai à vous signaler quelques ruines Romaines qui ont été remarquées autour de Karnachin des Meknaça (1), lors du passage de la colonne Liébert dans ce pays. J'espère, cependant que ces ruines ont déjà été décrites (2), car ces observations faites dans des circonstances de guerre, peu propres à l'étude des monuments antiques, sont nécessairement incomplètes.

» 1° Sur le chemin qui mène des Matmata à Karnachin, à une demi-lieue environ en avant de ce village, j'ai trouvé un angle d'entablement fort bien travaillé. — 2° A droite, sur un plateau qui domine ce chemin, se trouvent des restes de constructions romaines parfaitement dessinés ; on y a remarqué, entr'autres, une citerne ou canal de quelques mètres de profondeur. La personne qui m'a donné ce renseignement croit qu'il y avait là un établissement de bains. Je pense qu'il s'y trouvait plutôt un *Castellum*.

» A l'ouest de Karnachin, à environ 6 kilomètres, sur un plateau dont je n'ai pu savoir le nom, un de mes amis a vu une grande quantité de pierres de taille éparses. Presque toutes portaient sur un ou deux côtés un encastrement destiné à recevoir un boulon de fer. Du reste, aucun vestige de monument antique.

» Enfin, sur le chemin qui relie ce plateau à Karnachin et au *Castellum* dont je viens de parler, j'ai vu l'une de ces pierres sur le bord d'un ruisseau.

» L'ensemble de tous ces faits me fait supposer que les Romains, après avoir déjà élevé un établissement au-dessus de Karnachin, songeaient à l'agrandir et à le restaurer et en avaient déjà préparé les matériaux, quand une circonstance fortuite, une révolte indigène peut-être, les força à renoncer à leur projet. »

SIDI-FERRUCHE (*Sidi-Foredj*). — On vient de découvrir tout récemment à cet endroit un fragment d'inscription romaine dans la propriété de M. Billette, commissaire-priseur, qui a mis un gracieux empressement à nous avertir et à nous en faciliter l'étude immédiate. Notre premier soin doit être de l'en remercier ici.

Déjà, nous avons parlé des antiquités de Sidi-Ferruche, notamment à la page 316 et suivantes du tome IV^e de la *Revue Africaine*, où nous avons inséré, sur cette localité, une notice archéologique aussi complète qu'il nous était possible de la faire à cette époque, énumérant tout ce qui était connu alors sur l'établissement ro-

(1) Les Meknaça sont au Sud-Est et très-près d'Ammi-Moussa, lequel est à 106 kilomètres E.-S.-E. de Mostaganem et presque sous le méridien N. de la R.

(2) Elles n'ont pas été décrites ni même indiquées jusqu'ici, à notre connaissance. N. de la R.

main dont on voit les restes sur la pointe occidentale de la péninsule historique.

Rappelons en passant que cet établissement dominait l'endroit du débarquement de 1830, auquel les restes d'une citerne qui en dépendait touchaient presque; de sorte que la France, dès ses premiers pas sur la terre d'Afrique, s'est trouvée en contact avec les vestiges de la puissance romaine.

Le fragment épigraphique dont il s'agit, est gravé sur une pierre haute de 0 m. 81 c. et large de 2 m. 08 c. La partie supérieure de la face inscrite, le *chef*, comme on dirait en blason, est détachée par un filet qui court dans toute sa largeur. Ce chef ou bande offre à gauche un groupe de trois outils sculptés en relief, et, à droite, le côté gauche d'un cartouche terminé latéralement en queue d'aronde. Là, sont les têtes des deux seules lignes qui composaient l'inscription. Comme la pierre, parfaitement équarrie, ne porte aucune trace de brisure, il a dû y avoir une autre pierre — au moins — juxtaposée à droite et portant le reste, sinon la suite de l'inscription. Voici la copie que nous avons obtenue de cette épigraphe, dont la lecture est d'ailleurs assez difficile, surtout aux fins de ligne. :

VTERE FELIX CLVNDII.
OPTO TE BN NECE.

À gauche de l'épigraphe, il y a un objet placé verticalement, tout contre la queue d'aronde du cartouche; et, à gauche de cet objet, deux outils disposés horizontalement, l'un au-dessus de l'autre. Le supérieur paraît être une *gouge* et l'inférieur un des ciseaux en fer, sans manche, que les ouvriers appellent *ciseau à froid*, si nous ne nous trompons.

L'instrument sculpté dans une position verticale paraît être un maillet, bien que, à vrai dire, sa forme soit exactement celle d'une de ces gourdes faites avec des citronilles, et qui se composent d'une large panse sphérique surmontée d'un goulot ellipsoïde.

Ce groupe de trois outils rappelle celui qui termine un bas-relief reproduit par M. Didron dans son *Iconographie chrétienne* (p. 364). Avec six autres, se rapportant tous à la profession de constructeur, ils caractérisaient la tombe d'un architecte, trouvée à Rome, dans la vigne de Sixte-Quint, et gravée dans la *Roma sotteranea*, p. 505.

En raisonnant par analogie, nous serions amené à conclure que le fragment épigraphique de Sidi-Ferruche se rapportait au tombeau d'un tailleur de pierre, peut-être même d'un sculpteur; d'autant plus qu'il a été trouvé dans un lieu qui paraît avoir été la nécropole de l'établissement romain. Il faut avouer, cependant, que ledit fragment n'a rien qui rappelle une épitaphe. On y entrevoit un conseil (*utere...*) et un vœu (*opto te bene...*), mais nulle trace de ces formules consacrées et bien connues qui figuraient sur la dernière demeure des anciens. Peut-être ces traces se trouvent-elles précisément sur la pierre qui faisait suite. Espérons qu'un heureux hasard fera retrouver celle-ci, qui peut très-bien être enfouie non loin de l'autre; et que nous serons mis ainsi à même de résoudre le problème archéologique soulevé par la découverte de M. Billotte.

KESSERIA. — M. Léon Renier nous écrit de Paris :

« Permettez-moi de satisfaire à une mise en demeure que je

trouve dans le n° 45 de la *Revue Africaine*, pages 196 et 197, non pour décider la question que vous y agitez, je n'en aurais pas le droit, mais pour vous faire connaître les raisons qui m'ont engagé à ponctuer, comme j'ai fait, le n° 1568 du recueil des *Insc. de l'Algérie*.

» D'abord, la copie de M. Steffen, que j'ai lieu de croire exacte, porte TVNNIVS, et non pas TVNNINVS.

En second lieu, pour que l'on pût voir dans le premier mot de cette inscription un prénom se rapportant à la fois à *Petronius* et à *Tunnius*, il faudrait que ce mot fût au pluriel et non pas au singulier : en d'autres termes, il faudrait qu'il y eût PVBLII au lieu de PVBLIVS. Mais cela même ferait une singularité très-digne d'être remarquée : la condition essentielle des prénoms, chez les Romains, étant de s'écrire toujours, au moins dans les inscriptions, en abrégé. Au lieu donc de PVBLIVS et même de PVBLII, il faudrait qu'il y eût P.P.

» Mais cela même ne serait pas encore conforme aux règles de l'épigraphie ; car on ne trouve ainsi réunis les prénoms de plusieurs personnes, que quand ces personnes ont le même *gentilicium*, et je ne crois pas qu'il soit possible de citer un exemple de ce fait pour deux personnes appartenant à des *gentes* différentes, comme le *Petronius* et le *Tunnius* de notre inscription.

» En résumé, trouvant le mot *Publius* écrit en toutes lettres comme *Petronius* et *Tunnius*, j'ai dû le prendre comme ceux-ci pour un *gentilicium*, ce qui d'ailleurs n'est nullement en contradiction avec les usages de l'époque à laquelle appartient cette inscription. Il me serait, en effet, très-facile de vous citer un grand nombre de monuments du troisième siècle, où d'anciens prénoms sont ainsi employés comme noms de famille.

» Telles sont, mon cher confrère, les raisons qui m'ont empêché et qui m'empêcheraient encore aujourd'hui d'interpréter comme vous la première ligne de cette inscription ; quant aux deux derniers mots de la deuxième ligne, ils sont restés pour moi une énigme.

» Agréez, je vous prie, de nouveau tous mes remerciements et croyez-moi toujours

» Votre tout dévoué,

» L. RENIER. »

EXPÉDITION D'O'REILLY. — M. le général de Sandoval nous écrit de Madrid :

« J'ai reçu votre lettre du mois courant et je suis heureux d'apprendre que les renseignements sur Oran que contenait la mienne vous aient été de quelque utilité.

» C'est avec beaucoup de plaisir que je satisfais à votre demande en vous envoyant les copies ci-jointes des divers documents que vous désirez avoir sur la malheureuse expédition de 1775 contre Alger (1). Réunis à ceux que vous possédez déjà, ils

(1) Nous donnons à la suite de la lettre de M. de Sandoval les copies des documents que nous devons à son obligeance ; cela nous fournit une nouvelle occasion de le remercier ici de l'empressement qu'il a toujours mis à nous faciliter l'étude des questions espagnoles relatives à l'Afrique, questions qui jouent un rôle si considérable dans l'histoire de ce pays à l'époque turque.

N. de la Rédaction.

suffirent pour compléter le travail que vous avez entrepris dans la *Revue Africaine*.

• En réponse à vos questions, je vous dirai que, de ces documents comme de beaucoup d'autres semblables qui existent, ainsi que des journaux et relations qui ont été publiés à l'époque de l'expédition ou postérieurement, ceci résulte clairement à mon sens :

• 1^o Tous les préparatifs de l'expédition ont été bien faits ;

• 2^o L'instruction adressée par le général en chef à Carthagène, et qui ne fut publiée qu'au moment de l'embarquement, fait honneur à son intelligence militaire et ne pouvait fournir aucun motif justifiable pour blesser la susceptibilité de l'armée ;

• 3^o L'on a perdu inutilement et fatalement quelques jours pour se décider sur le point de débarquement ; en cela, O'Reilly commença à montrer de l'indécision ;

• 4^o Le premier convoi débarqua bien et promptement et le général était déjà à terre avant l'arrivée du deuxième ;

• 5^o Pendant toute la journée du 8 juillet, O'Reilly ne fit preuve d'aucune des qualités requises pour le commandement général dont-il était investi, puisqu'il n'eut ni initiative, ni caractère, ni sang-froid, et se montra un de ces chefs qui, malgré de l'instruction et d'autres qualités militaires comme organisateurs, possédant bien les règlements, qualités propres à faire beaucoup d'honneur en temps de paix ou dans le travail du cabinet, manifestent de l'hésitation et déploient peu d'habileté, alors qu'ils se voient devant l'ennemi, avec un commandement suprême ;

• 6^o Toutes les troupes se conduisirent dignement ; et, si elles eussent été bien dirigées, l'expédition était suffisante pour s'emparer d'Alger en peu de jours ;

• 7^o Le comte O'Reilly essaya de disculper sa conduite en attribuant le désastre à la fougue que mirent quelques corps à s'avancer sans ordre. Mais il est resté démontré que cette assertion n'est pas entièrement exacte ; et, le fût-elle, cela ne justifierait pas son inaction ; pas plus que sa responsabilité n'est couverte par le vote de tous les généraux, qu'il réunit en conseil pour décider s'il fallait se rembarquer. Car il était clair que ceux-ci, voyant le temps perdu, le manque d'énergie du chef, calculèrent que ce parti était encore le moins mauvais :

• 8^o Il ne paraît pas certain que cinquante grenadiers se soient emparés momentanément de la batterie de l'*Oued Khenis* et qu'ils y périrent tous ; mais je crois qu'il se passa quelque chose d'analogue dans une maison avancée, sur la gauche (1).

• Comme O'Reilly avait un caractère dur et qu'il était, en effet, peu sympathique à l'armée, il y eut, après le retour de l'expédition à Alicante, quelques incidents désagréables, qui occasionnèrent des plaintes, des réclamations et des représentations contre lui. La satire s'exerça aussi beaucoup contre sa personne et contre son protecteur, le premier ministre marquis de Grimaldi ; et l'on conserve beaucoup de documents critiques, manuscrits ou imprimés clandestinement, qui circulèrent à profusion pendant quelques mois.

• Beaucoup d'ouvrages espagnols parurent à l'époque contemporaine sur cette funeste expédition ; et postérieurement, il

(1) Ces huit articles répondent à des questions adressées par le directeur de la *Revue*. N. de la H.

s'en publiâ d'autres, comme un *mémoire* du général de marine Don José Mazarredo, qui avait été chargé du débarquement (1), ainsi qu'un *Journal* écrit par quelque chef et qui a été inséré, il y a peu d'années, dans la *Revue militaire* qui se publie à Madrid. Ce journal donne, en appendice, quelques-uns des documents dont les copies sont ci-jointes.

» Dans la *Gazette de France* (1775), n° 50, 59 et 62, il parut aussi, à ce que j'ai pu savoir, des relations et notices sur ce sujet ; je crois qu'on publiâ aussi un *mémoire* adressé par le consul de France, à Alger, à son Gouvernement (2). Dans le *Spectateur militaire* (t. 7, p. 353) on a inséré un article intitulé : *Note historique sur l'entreprise des Espagnols contre Alger, en 1775* ; et, dans le tome 9 (p. 33 et 167), deux autres articles, sous le titre de : *Expédition des Espagnols contre Alger, en 1775, et journal de ce qui s'est passé au sortir de Carthagène pour l'expédition d'Alger, depuis le 23 juin 1775*.

» L'opuscule intitulé *Histoire des cardes Wallones au service de l'Espagne*, par le colonel Guillaume, imprimé à Bruxelles en 1858, contient quelques détails relatifs à la part que prirent les bataillons de ce corps à l'expédition, détails extraits de divers documents qui se trouvent dans les archives de Simancas.

» Veuillez agréer, etc.

» C.-XIM. DE SANDOVAL. »

Remarque de la Rédaction. — Voici la liste des documents relatifs à l'expédition d'O'Reilly dont M. le général de Sandoval a bien voulu adresser les copies, sur notre demande et avec un gracieux empressement dont la Société historique lui témoigne ici tout ses remerciements :

1° Instruction secrète donnée par O'Reilly aux généraux et chefs de corps, à Carthagène, 25 mai 1775 ;

2° Ordre du jour du même, donné en rade d'Alger, le 2 juillet 1775 ;

3° Communication du général Buch au ministre de la guerre sur l'expédition, à la date du 19 août ;

4° Relation de ladite expédition, adressée au ministre de la guerre par le général Don Diego Brias, à la date du 29 août ;

5° Lettre d'O'Reilly au ministre de la guerre, écrite le 9 juillet 1775, en rade d'Alger ;

6° et 7° Lettres écrites de la rade d'Alger, le 9 juillet 1775, au ministre de la marine, par le commandant général de l'escadre, Don Pedro Castejon.

Ces diverses pièces seront publiées dans la *Revue*, in extenso ou par extraits, selon leur degré d'importance par rapport au fait de l'expédition d'O'Reilly.

Pour tous les articles non signés,

Le Président,

A. BERBRUGGER.

(1) C'est probablement le *mémoire* dont nous publions la traduction dans ce numéro, p. 255.

N. de la R.

(2) L'auteur anonyme de l'*Aperçu sur la Régence d'Alger*, qui raconte l'expédition d'O'Reilly de la p. 56 à la p. 70 de son ouvrage, dit avoir consulté la correspondance de français établis à Alger à cette époque et qui virent les événements du haut de leurs terrasses — N. de la R.

STLB NO. 47



Revue africaine

NOTICE

SUR

LES DIGNITÉS ROMAINES EN AFRIQUE.

CINQUIÈME SIÈCLE DE J.-C.

(15^e article. Voir les n^{os} 32, et de 34, à 47.)

A. — LES DEUX CONSULAIRES :

1. Le Consulaire de la Byzacène (*Consularis Byzacii*).

La Byzacène, ou le *Byzacium*, n'avait d'abord été que province présidiale (sous Constantin, en 321), ainsi que le démontre l'inscription d'Aradius Proculus ; mais elle devint *province consulaire* (*sed postea consularis facta est*) au moins dès 363. Un texte de loi mentionne, en 372, les consulaires de la Byzacène et de la Tripolitaine (L. ad Proconsulem Africae, a. 372 data, *Consulares in Byzacena et Tripolitana provinciis memorat*). Lorsque Justinien eut créé, en 534, une Préfecture du Prétoire d'Afrique, il conserva à cette province le rang de *consulaire*.

La Byzacène (aujourd'hui, Régence de Tunis, zone méridionale) avait pour capitale Adrumète, qui paraît avoir été la résidence d'abord du Préside, puis très-probablement ensuite celle du Consulaire.

Cette province était regardée comme la plus fertile de l'Empire. Pline rapporte que les Procurateurs envoyèrent différentes fois, à Rome, plus de 350 épis sortis d'un seul grain. Isidore fait, dans ses *Etymologies*, la peinture suivante de cette contrée : « Byzacena regio ex duobus nobilissimis oppidis nomen sortita est, ex quibus unum Adrumetus vocatur (alterum Byzacium). Haec sub Tripoli est, patens passuum ducenta vel amplius milia, secunda oleis et glebis ita praepinguis, ut jacta ibi semina incremento paene centesimo frugis renascantur (1) »

2. Le Consulaire de la Numidie (*Consularis Numidiae*).

La Numidie, ou pays des Numides (*Nomades*), avait pour capitale cette fameuse *Cirta colonia*, devenue la ville de Constantine. « L'amphithéâtre que développe et dresse Constantine en face du désert. (2) dit M. V. Bérard dans son *Indicateur général de l'Algérie*, a été la scène où sont venus comparaître tour à tour les personnages qui ont joué le sort de l'Afrique dans le grand drame de l'histoire. »

Trois lois rendues dans le courant du IV^e siècle, font connaître, en même temps que le rang hiérarchique qu'occupait la Numidie à cette époque, les noms de trois consulaires de cette importante province : *Valentinus*, en 330 ; *Ilicus*, en 353 ; *Januarinus*, en 399. C'est également à cette même époque (en 310) que se rapporte une loi (de *Decurionibus*) « Non tam *Ordini civitatis Constantinae* » *Cirtensium* (i. e. *Cirtae* s. *Constantinae*) data, quam *Consulari* » *Numidiae*, quem ita allocuti sunt imperatores *Gravitas Tua*. » N'y a-t-il pas lieu d'inférer de là que la résidence ordinaire du Consulaire de la Numidie était Constantine (simulque indè, quod per se satis veri simile hunc Consularem, comprobari videtur) ? Dans le remaniement de l'Afrique, opéré par Justinien en 534, la Numidie ne fut plus que province présidiale.

Isidore a fait (ouvrage cité), d'après Salluste, Pline et Paul Orose, la description suivante de la Numidie : « *Numidia ab incolis passim vagantibus sic vocata, quod nullam certam haberent sedem ;*

(1) Le code Théodosien ne nous a conservé et transmis le nom, *Aginacius*, que d'un seul consulaire de la Byzacène (*Aginacio Consulari Byzacenaë* dedit Julianus a. 363. L. 1. Th. C. de collat. donatar. XI. 20.). Ce nom pourrait être utile en matière d'épigraphie.

(2) Le plateau rocheux de Constantine, qui de la Casba descend vers Sidi Rachid, regarde plutôt la Tunisie que le désert. — *N. de la R.*

nam lingua eorum incertae sedes et vagae *Numidia* dicuntur. Incipit autem a flumine Ampsaga, in Zeugitanum limitem desinit, habens ab ortu Syrtes Minores, a septentrione mare quod intendit Sardiniam, ab occasu Mauritaniam Sitifensem, a meridie Aethiopum gentes. Regio campis praepinguis ; ubi autem silvestris est, feras educat ; ubi jugis ardua, equos et onagros procreat ; eximio etiam marmore praedicatur, quod Numidicum dicitur (1). Habet autem urbes praecipuas Hipponem Regium (près de Bône) et Rusicadam (Philippeville). » — Dans la distribution géographique et administrative de l'Algérie moderne, l'ancienne Numidie forme la province de l'Est ou province de Constantine (2).

B. — LES TROIS PRÉSIDES.

4. Le Préside de la Tripolitaine (*Praeses Tripolitanae*).

La Tripolitaine (*Tripolitana provincia*) devait son nom à trois villes principales. Oëa, Sabrata et Leptis (la grande), situées dans la région syrtique. Cette province (régence actuelle de Tripoli), située elle-même entre les deux Syrtes, avait été d'abord *province correctoriale* (gouvernée par un Correcteur) ; puis elle était devenue province consulaire, nous venons de le voir à propos de la Byzacène ; et enfin province présidiale. Justinien lui rendit son rang de consulaire. « Tripolitanam ... provinciam Graeci (Achaei Tripolin) lingua sua signant de numero trium magnarum urbium, Oeae Sabratae, Leptis magnae. Haec habet ab oriente Syrtes Majores et Troglodytas, a septentrione mare Adriaticum (Adrumeticum ?), ab ocasu Byzacium, a meridie Gaetulos et Garamantes usque ad Oceanum Oethiopicum pertendentes » (Isidore). Le code Théodosien

(1) On trouvera dans la *Richesse minérale de l'Algérie*, par M. Henri Fournel (in-4°, 1849, t. I, pp. 35, 36 et 37), une digression, aussi curieuse qu'intéressante, sur le fameux *marbre numidique* ; et, à la fin du même tome, une note (E), non moins savante, sur les pierres Carthagoises (*grenati*).

(2) Saisissons cette occasion pour faire connaître une particularité relative à cette contrée célèbre. Les gens riches, à Rome, avaient l'habitude de faire courir devant leur voiture, pour leur ouvrir passage, annoncer leur arrivée, et surtout pour satisfaire leur goût d'ostentation. L'esclave *courrier à cheval*, employé à ce service, était généralement un Numide, *numida* : on sait que ce peuple était réputé pour son adresse à monter à cheval. Ce *courrier* n'avait rien de commun avec les *pedisequi*, esclaves (à pied), des deux sexes, qui accompagnaient leurs maîtres, quand ceux-ci sortaient.

mentionne *Ruricius* et *Simplicius* comme Présidents de la Tripolitaine, le premier en 370, le second en 399 (1).

2. Le Préside de la Mauritanie Sitifienne (*Praeses Mauritaniae Sitifensis*).

« *Mauritania vocata a colore populorum : Graeci enim nigrum Mauron vocant : sicut enim Gallia a candore populi, ita Mauritania a nigredine nomen sortita est. Cujus prima provincia Mauritania Sitifensis est, quae Sitifi habet oppidum, a quo et vocabulum traxisse regio perhibetur* » (Isidore). En effet, cette province avait pour chef-lieu *Sitifi*, aujourd'hui *Sétif*.

La Mauritanie Sitifienne et la Mauritanie Césarienne formaient, pour les Romains, la Mauritanie Orientale, située entre la Numidie et le fleuve Malva (la *Melouia*). La Mauritanie Occidentale, appelée Tingitane (empire du Maroc), était censée faire partie de l'Espagne.

Aucun décret impérial, aucune loi ne parle du Préside de la Mauritanie Sitifienne ; les écrivains, les inscriptions même, sont également muets à cet égard. Il y a mieux que cela : l'*index* de la *Notice* porte : *Dux et Praeses provinciae Mauritaniae* ; ce qui prouve que les fonctions de Duc et la charge de Préside étaient réunies ; et que ce double emploi comprenait la Mauritanie Orientale tout entière (Sitifienne et Césarienne). Cette réunion d'emplois, consacrée originairement par une loi, fut plus tard confirmée par un décret de Théodose et Valentinien : « *Quodsi a duce fuerit appellatum, si idem et praeses sit, praefectura necessaria tantum jure ordinario in sacro auditorio judicabit.* »

Faisons remarquer encore que l'*index* de la *Notice*, en parlant des trente-et-un Présides qui fonctionnaient dans toute l'étendue de l'Empire d'Occident, n'en mentionne que deux pour le diocèse d'Afrique : celui de la Tripolitaine et celui de la Mauritanie Sitifienne, et qu'il ne signale point le Préside de la province qui va suivre, bien que ce dernier figure réellement dans la répartition des gouverneurs soumis au vicaire d'Afrique.

3. Le Préside de la Mauritanie Césarienne (*Praeses Mauritaniae Caesariensis*).

« *Mauritaniae vero Caesariensis colonia Caesaria civitas fuit,*

(1) Le nouveau Tripoli était appelé *Neapolis* par les Byzantins. Ruines peut-être à Aea ou OEa) d'un arc-de-triomphe dédié à Marc-Antoine, Antonin le Philosophe et Lucius Verus, son collègue dans l'Empire.

et nomen provinciae ex ea datum. Utraeque igitur provinciae sibi conjunctae ab oriente Numidiam habent, a septentrione mare magnum, ab occasu flumen Malvam, a meridie montem Astrixim (l'*Aurès* ?), qui discernit inter secundam terram et arenas jacentes usque ad Oceanum (1). »

(Isidore.) *Césarée* (Julia Caesarea (2), aujourd'hui Cherchel, était le chef-lieu de cette province (3). « Caesaria S. Caesarea, *Kaisareia*, ab Juba rege Maurorum in honorem Caesaris Augusti condita et ex ejus nomine appellata, multis scriptorum locis, itinerariis numismisque celebrata... »

Les explications qui précèdent s'appliquent plus particulièrement encore à la Mauritanie Césarienne, qui n'avait pas de Préside et qui était gouvernée par le Duc de la Mauritanie : « Dux Mauritaniae Caesariensis etiam praesidatum ejusdem provinciae gessit. » Boëcking n'est pas moins embarrassé que nous pour rendre compte de cette anomalie ou de cette exception, car il dit :

« Causa ex qua *Mauritaniae Caesariensis*, quam pariter, atque *Sitifensem* C. Caligula post Ptolemaei Jubae f. mortem in provinciae formam redegerat, hoc loco mentio nulla facta est, quamvis eam praesidalem provinciam atque sub dispositione Vicarii Africae fuisse constet.... »

Il est à remarquer, d'autre part, que, si l'*index* de la *Notice* ne mentionne que le Préside de la Mauritanie Sitifienne, sans parler de celui de la Mauritanie Césarienne, par contre, il ne cite, au nombre des douze Ducs de l'Empire d'Occident, que le Duc de la Tripolitaine et le Duc de la Mauritanie Césarienne, sans s'occuper de celui de la Mauritanie Sitifienne (4)

Lors du remaniement opéré par Justinien, cet Empereur réunit

(1) On pourrait voir aussi dans l'Astrix la ligne de dunes appelée *areg* qui sépare du grand désert la ligne méridionale des Oasis. — *N. de la R.*

(2) Le nom de *Julia*, ajouté à *Caesarea* par quelques auteurs modernes pour désigner la capitale de la Mauritanie Césarienne, ne se trouve jamais dans les documents antiques. Aussi, M. Léon Renier, si bon juge en pareille matière, n'en a fait usage nulle part. — *N. de la R.*

(3) « Olim coloniam illam hodiernum *Algier* esse opinati sunt, » dit Boëcking, qui probablement n'a jamais visité l'Afrique française.

(4) L'épigraphie offre plusieurs exemples du titre de *praeses Mauritaniae Caesariensis*, appliqué à divers personnages, notamment à Aurelius Litua, mentionné dans l'inscription n° 74, du musée d'Alger, inscription provenant de Cherchel. — *N. de la R.*

en une seule province les Mauritanies Sitifiennes et Césariennes, et il n'accorda à cette province que le rang de Présidiale. Il la fit gouverner par un Duc, qui eut ordre de fixer sa résidence à Césarée : « Unam tantum Mauritaniam, eamque item praesidialem agnoscit Justinianus, Ducemque ejus provinciae in Caesariensi civitate sedere jubet. »

Nous ne saurions compléter ce paragraphe plus utilement, au point de vue de l'archéologie et de l'épigraphie, qu'en reproduisant ceux d'entre les noms des Vicaires d'Afrique que l'histoire nous a conservés. La liste qu'on va lire offre des caractères d'authenticité incontestables, puisqu'elle a été dressée d'après des documents officiels : « *ad Vicarios Africae datae constitutiones in THEODOSIANO* » *Condice haec leguntur.* » Nous avons suivi, dans ce classement, l'ordre qui nous a semblé le plus naturel, c'est-à-dire l'ordre chronologique. N'ayant en vue que l'étude des inscriptions, nous ne rapportons pas les titres des lois et décrets adressés à ces magistrats, auxquels d'ailleurs il serait facile de se reporter ; et nous adoptons, au lieu de la forme de l'accusatif : *ad N.... Vicarium Africae*, celle du nominatif, comme plus simple pour faciliter les recherches épigraphiques.

LISTE NOMINALE DES VICAIRES D'AFRIQUE.

(IV^e ET V^e SIÈCLES)

	Ans de J. Ch.
1. — PATRICIVS	313
Patricius Vicarius Africae	
2. — DOMITIVS CELSVS.	315
Domitius Celsus V. Af.	
3. — VERINVS.	319
Verius V. Af.	
4. — ACONIVS CATVLINVS.	338
Aconius Catulinus V. Af.	
5. — PETRONIVS.	340
Petronius V. Af.	
6. — EVBOLIDAS.	344
Eubolidas v. c. V. Af.	
7. — CAESONIANVS.	348
Caesonianus V. Af.	
8. — MARTINIANVS.	358
Martinianus V. Af.	

9. — ANICIANVS.	362
Anicianus V. Af.	
10. — AVITIANVS	363
Avitianus V. Af.	
11. — DRACONTIVS	364-365
Dracontius V. Af.	
12. — MUSVPHILVS	368
Musuphilus V. Af.	
13. — CRESCENS	370
Crescens V. Af.	
14. — CHILON	374
Chilon V. Af.	
15. — FLAVIANVS.	377
Flavianus V. Af.	
16. — TITIANVS.	380
Titianus V. Af.	
17. — CAMENIVS	381
Camenius V. Af.	
18. — CELSINVS TITIANVS.	381
Celsinus Titianus V. Af.	
19. — MAGNILLVS.	392
Magnillus V. Af.	
20. — HIERIVS.	395
Hierius V. Af.	
21. — DOMINATOR.	398
Dominator V. Af.	
22. — SAPIDIANVS.	399
Sapidianus V. Af.	
23. — STRATEGIVS.	403
Strategius V. Af.	
24. — GAVDENTIVS.	409
Gaudentius V. Af.	

La forme de l'accusatif (*ad*) n'était pas la seule employée par les Empereurs, lorsqu'ils rendaient des décrets, transmettaient des rescrits, etc.; on se servait également de la forme du datif, qu'on retrouve si fréquemment sur les inscriptions. Aussi, quelques-uns des noms qui précèdent sont-ils mis au datif, ainsi que la qualification qui les suit (*DOMINATORI, Vicario Africae*), circonstance que nous avons cru devoir signaler, pour éviter toute erreur.

(A suivre)

E. BACHE.

EXPÉDITION DU COMTE O'REILLY CONTRE ALGER, EN 1775.

*Instruction secrète donnée par le commandant en chef comte d'O'Reilly
aux généraux et chefs de corps, à Carthagène (1).*

(Extrait du tome 6 de la *Revue militaire de Madrid*)

Les généraux, chefs de corps, officiers et soldats se conformeront avec exactitude aux ordres suivants, en ce qui concerne chacun d'eux.

La bonne issue de toutes les entreprises militaires dépend de l'habile direction du chef principal, de l'exactitude avec laquelle ses subordonnés obéissent et exécutent ses ordres, du zèle et de l'à-propos avec lesquels ils pourvoient d'eux-mêmes aux cas d'exécution et de la valeur et de la vigilance de la troupe. On veillera donc à ces divers points avec le plus grand soin, ayant bien présent que la moindre négligence de qui que ce soit d'entre eux exposerait l'armée aux plus grands malheurs.

Si petite que soit une armée, elle est invincible, quand les officiers et la troupe ont confiance dans leur chef, quand l'obéissance les unit, les dirige et les conduit tous aux mêmes fins du service, quand chaque individu conserve le mérite constant d'être résolu à vaincre. Les grandes actions que l'histoire célèbre n'ont pas eu d'autres principes.

Ces mêmes principes feront aujourd'hui la gloire des armes du Roi et prouveront à la postérité qu'au service du souverain et de la patrie, la valeur et la constance de l'armée espagnole ne connaissent pas de limites.

Tous les chefs feront comprendre à leur troupe les avantages que celle-ci a sur l'ennemi, lui inspireront de la confiance dans la discipline et le bon ordre, ainsi que la certitude de la victoire, moyennant leur union, leur valeur, et les dispositions prises par le commandant général.

Les chefs ne se laisseront troubler dans aucune des circonstances qui pourraient se présenter et ils prendront toujours le parti qui

(1) Nous commençons par cette pièce essentielle la publication de la série de documents dont la copie nous a été adressée par M. le général de Sandoval et qui se rapportent à l'expédition d'O'Reilly. *N. de la R.*

conviendra le mieux à la situation ; ayant toujours présent à l'esprit qu'il n'est aucune perte qui puisse égaler celle de l'honneur, qu'on ne peut jamais capituler avec les Mores et que le plus petit nombre d'hommes résolus à se défendre glorieusement se rend redoutable à quelque ennemi que ce soit et se conserve en état de profiter de ces occasions favorables que la fortune offre habituellement à la guerre.

Si quelqu'un a pu croire qu'une multitude désordonnée, qui manque de la force et de la solidité que donnent les vrais principes de la profession, peut y suppléer par le nombre et triompher d'une armée, numériquement plus faible, commandée par de bons chefs, il se désabusera en réfléchissant aux grands résultats obtenus par la discipline dans ces derniers temps.

Ainsi, Charles XII, avec une armée aussi petite comme chiffre que respectable par la valeur que ce roi avait su inspirer à ses soldats, a mis en déroute de grandes armées russes commandées par leur Czar Pierre le Grand, et qui manquaient encore de la constance que donnent l'ordre et la discipline. Ces mêmes Russes, disciplinés depuis lors, ont battu et dispersé avec 17,000 hommes seulement, dans la bataille de Haluill, cent mille Turcs retranchés avantageusement ; et, dans la même attaque, méprisèrent les cris de 20,000 Tartares qui assaillaient leur arrière-garde. Une autre fois, 14,000 russes forcèrent la Porte Ottomane à conclure une paix ignominieuse et irréparable pour elle. D'un autre côté, un petit nombre de Turcs, nonobstant l'infériorité de leur discipline, tient actuellement sous son joug (en Afrique) une multitude de Mores, tant est grande l'ignorance et la faiblesse de ces derniers barbares.

Le roi veut récompenser toutes les actions d'éclat et punir les mauvaises. L'honneur de l'armée même exige que l'on procède avec la plus grande rigueur contre quiconque serait négligent dans son poste, quiconque omettrait de maintenir sa troupe bien ordonnée dans les occasions de guerre, ou n'accomplirait pas ponctuellement les ordres de ses supérieurs et ne serait pas preuve de valeur et de constance dans toutes les éventualités.

Je recommande spécialement aux généraux et chefs de corps de me faire connaître immédiatement toute belle action des individus placés sous leurs ordres pour que je sollicite de la bonté royale la récompense à laquelle ils auraient droit. Je leur recommande également de faire arrêter aussitôt toute personne qui commettrait quelque faute grave ou qui se permettrait quelque

propos préjudiciable et de me rendre immédiatement compte, pour les autres dispositions qu'il conviendrait de prendre.

La valeur, la première de toutes les qualités à la guerre, n'autorise cependant aucun chef en particulier à entraîner la troupe qu'il commande au-delà de ce qui est ordonné par le Général en chef. Cette faute a été la principale cause de la déroute de nos troupes en 1732, à Oran (1). Les exemples du fatal résultat de cette ardeur mal dirigée sont si nombreux que je ne m'arrêterai pas à les citer et me bornerai à recommander tout particulièrement aux officiers généraux et chefs de corps de ne tomber, sous aucun prétexte, dans de semblables erreurs. Le général en chef dresse son plan, détermine les limites auxquelles chaque troupe doit arriver ; et tout dépassement sous ce rapport dans l'exécution pourrait le forcer à un changement de ses dispositions générales, ce qui, dans beaucoup de circonstances est très-périlleux.

Avec de la vigilance on évite les surprises de l'âme et on maintient la troupe dans cet ordre et cette union qui sont nécessaires pour résister, de jour ou de nuit, à quelque attaque que ce soit de l'ennemi. On pourvoira à cette nécessité en s'attachant, dans les circonstances où l'on pourrait être attaqué, à ce que la moitié du monde dont on dispose veille, dans sa formation, et ait ses armes immédiatement sous la main, pendant que l'autre moitié se repose sur les siennes ; moyennant ces dispositions, à la voix du chef, la troupe se trouvera toujours sous les armes, au besoin.

Les Mores, par leurs cris étourdissants, leur tumulte et la rapidité avec laquelle ils se présentent, (presque) en même temps, sur beaucoup de points, intimident ceux qui manquent de la pratique de la guerre et n'ont pas des chefs en état de les instruire. Ces barbares occupent habituellement une grande étendue de terrain où ils se distribuent en petits groupes sur les points culminants, pour diriger, de ce front ainsi étendu, leur tir sur la troupe (régulièrement) formée. Comme ils ont des masses pour but et que la distance à laquelle ils s'en tiennent rend le tir de celles-ci plus incertain, tandis qu'eux chargent leurs longs fusils avec des balles de calibre et force poudre, ils ont réussi, en diverses occasions, à blesser impunément beaucoup de leurs adversaires. Ils ont dû

(1) O'Reilly fait allusion ici à la déroute de la garnison d'Oran, le 31 novembre 1732, déroute où périt le gouverneur, marquis de Santa-Cruz del Marsenado.

aussi des succès à l'inrépabilité d'attaque de quelques-uns de leurs pelotons ; mais leur audace et leurs ruses seront de bien peu d'effet, si l'on observe ce qui suit :

Dans chaque bataillon, on devra choisir quarante hommes qui soient bons tireurs et on les placera sous les ordres de deux officiers et de deux sergents, au gré du chef de corps. Dans les circonstances exposées ci-dessus ou autres de même nature, les chefs feront marcher en avant du front ces quarante hommes. Ceux-ci, sans s'exposer à être coupés, se formeront sur une ligne ou en petits pelotons, suivant que l'exigera l'état du terrain : et, de là, ils tireront sur l'ennemi, en s'appliquant à ne point perdre leur feu. Les canons de bataillon, et autres pièces qui seraient en batterie, éloigneront l'ennemi en tirant dessus à boulets ou à mitraille, suivant la distance, mais jamais sans qu'il y ait une probabilité de faire du mal à l'ennemi ; autrement, le feu de notre artillerie deviendrait méprisable, ce qui serait un grand mal. Le premier rang ne doit point tirer sur les Mores, mais il doit réserver son feu jusqu'à ce que la pointe des bayonnettes touche la poitrine des chevaux ou des fantassins assaillants. Le second et le troisième rang feront un feu roulant, chacun ajustant son homme pour ne pas être exposé à manquer son coup.

Les chefs feront arrêter le feu toutes les fois qu'ils s'apercevront qu'il est de peu d'effet, à cause de la trop grande distance où se tient l'ennemi. On évitera ainsi la consommation inutile des munitions, on conservera l'alignement et l'on rendra notre feu plus redoutable aux adversaires.

Souvent, les Mores feignent de violentes attaques et, à la moindre résistance, se retirent en désordre pour attirer l'ennemi dans des embuscades qu'ils lui ont préparées au milieu de quelque ravin des environs, ou derrière quelque bois ou hauteur. On expliquera cette ruse à la troupe afin qu'elle ne s'y laisse pas prendre.

Toutes les fois qu'une troupe aura des motifs fondés de craindre d'être enveloppée par l'ennemi, elle doublera sa profondeur ; et l'attaque ayant lieu, bien que celle-ci embrasse l'avant-garde, l'arrière-garde et les flancs, elle exécutera ses feux avec la plus grande constance et sérénité, bien certaine qu'avec ce système de défense toutes les attaques de l'ennemi seront infructueuses contre une troupe disposée dans une formation si avantageuse, qui connaît sa force et est résolue à ne point céder à une multitude faible et désordonnée.

Le carré est la pire des formations contre les Mores ; il offre plus de prise au feu de leur monde répandu en tirailleurs : et les ennemis y pénétrant (comme il est facile que cela arrive) avec quelque autre troupe de cavalerie qui se lance aveuglément, la confusion puis la déroute du carré est certaine, parce que la troupe ne peut éviter de faire feu sans se tuer les uns les autres ; ce qui, de tous les malheurs qui peuvent survenir à la guerre, est celui qui ébranle le plus la constance des soldats. On évitera toujours ce péril en tenant la troupe à six hommes de profondeur.

Si dans les rapides et violentes attaques que font certaines troupes de Mores pour acquérir de la réputation parmi les leurs, il leur arrivait de s'emparer de quelque artillerie, la troupe affectée à sa garde, ni celle qui lui est immédiate, ne dérangerait pas sa formation pour la défendre, ni ne détacherait à cet effet aucun détachement qui puisse se perdre. Dans ce cas et dans ceux de même nature, la troupe se maintiendra fermement unie dans sa formation pour repousser l'ennemi avec son feu, ce qu'elle fera de la manière déjà indiquée.

La nature de cette expédition offre à notre cavalerie le grand avantage de ne rien porter en croupe dans les occasions de guerre, et, même, pour plus d'aisance et de légèreté, la troupe pourra aller en veste dans la plupart des occasions. Moyennant cela, en nourrissant bien les chevaux, en informant la troupe des ruses des Mores et de leur peu de constance dans leurs entreprises, quand ils trouvent de la résistance, une petite portion de notre cavalerie vaincra celle des Mores, quoique celle-ci puisse être très-supérieure en nombre.

Notre cavalerie ne s'engagera jamais contre celle des Mores, sans être soutenue par quelques partis d'infanterie ; ceux-ci se posteront dans le terrain le plus avantageux. Dans le cas où notre cavalerie, étant en retraite, serait suivie par celle des ennemis, l'infanterie couvrirait ses flancs. On placera dans les intervalles des escadrons les partis qu'on aura désignés d'avance pour cet effet. Le feu roulant que fera cette infanterie éloignera promptement l'ennemi et notre cavalerie pourra alors le charger tout à son aise, mais cependant sans trop s'éloigner.

Toutes les fois qu'on ordonnera à notre cavalerie d'attaquer l'infanterie elle le fera avec la plus grande intrépidité, détachant toujours de petits partis pour prendre l'ennemi en flanc et en arrière. Le général qui ordonnera cette attaque fera avancer quelque

infanterie pour soutenir sa cavalerie et prendre toutes les mesures nécessaires pour que durant l'attaque des Mores notre cavalerie ne puisse pas être entourée.

Il est très-important, surtout au début, de ne pas engager l'action sans l'assurance d'une probabilité de succès. Le moindre avantage obtenu par l'ennemi, ou la moindre perte qu'il essuie, l'anime ou le décourage (1) ce qui est un objet de quelque considération.

Pendant les actions de guerre, aucun soldat ne pourra, sous peine de la vie, s'éloigner de sa troupe, ni même après, sans permission expresse du général ou commandant en chef, soit pour porter des blessés ou sous tout autre prétexte.

Dans le cas d'un assaut à donner à quelque place ennemie, le général qui aura le commandement, les chefs de corps et chaque officier en ce qui le concerne, seront responsables si quelque soldat se sépare de sa compagnie sans permission expresse du Général ou commandant de cette troupe. Celui qui manquerait à cette obligation, qui sera publiée par ban, encourra la peine de mort ; et tous les officiers de la compagnie seront suspendus de leurs emplois. La moindre négligence sous ce rapport pourrait causer la perte de la troupe elle-même. Et quand même il n'y aurait pas un aussi juste et grave motif pour imposer cette peine, il serait indigne de voir parmi ses honorables compagnons celui qui, poussé par la cupidité ou la couardise, les abandonnerait dans le péril.

Sur le rapport quotidien et le commandement des généraux (2).

Pour informer quotidiennement les généraux de mes intentions, traiter avec eux des opérations de l'armée et assurer la réussite de toutes, ils se rendront à l'endroit et à l'heure que je leur indiquerai pour l'ordre et ils n'amèneront avec eux que leurs adjudants (aides-de-camp), sans qu'aucun officier, de quelque grade qu'il soit, puisse s'écarter de son bataillon, à moins d'une permission expresse du chef de l'armée.

(1) Le texte dit : « La menor ventaja ó perdida suele alentar à los contrarios, que es objeto de alguna consideracion. » Il est évident que le copiste a oublié le verbe espagnol correspondant à l'infinitif *décourager* que nous suppléons dans notre traduction. Car ici *alentar*, ou animer ne peut satisfaire à la fois aux deux effets très-différents que produit sur l'ennemi un *succès* ou un *échec* initial. — *Note du Trad.*

(2) Quoique sous un titre particulier, ceci fait suite à l'instruction secrète du comte O'Reilly.

A l'heure de l'ordre (rapport), chaque officier général remettra au général en chef un état explicatif de ce qui est arrivé de nouveau dans les troupes de son commandement pendant les 24 heures précédentes et un autre qui rende compte de ce qui est survenu chez l'ennemi ainsi que des observations qu'il a pu faire. En dehors de cette heure du rapport, les officiers généraux rendront compte seulement par écrit, ou par leurs aides-de-camp, au général en chef des occurrences extraordinaires qui mériteraient leur attention.

Quand les officiers généraux viendront au rapport, ils remettront momentanément le commandement aux brigadiers (1) les plus anciens et prendront toutes les mesures propres à en assurer l'exercice.

Les généraux, après avoir reçu l'ordre retourneront aussitôt à leur corps, ils appelleront tous les brigadiers, colonels ou commandants, leur donneront le mot d'ordre de leurs corps et feront telles dispositions générales qui se puissent appliquer à tous. Quant aux affaires spéciales à chaque corps, ils en traiteront en particulier avec le brigadier ou chef dudit corps ; de cette façon la communication de ses ordres se fera promptement, il n'y aura pas de quiproquos, le secret sera mieux gardé, chaque individu sachant seulement, dans les dispositions générales, la partie qui le concerne ; les officiers resteront toujours au camp pour entreprendre contre l'ennemi ce qui conviendra et résister à ses attaques ; et les officiers généraux tenus parfaitement au courant des instructions du chef de l'armée prendront avec plus d'à-propos leurs dispositions pour les exécuter.

Le zèle, l'amour et la gratitude avec lesquels nous devons servir le Roi et rechercher sa gloire nous feront supporter avec satisfaction toutes inconvénients ou fatigues nécessaires pour atteindre ce but ; et je suis certain qu'il n'y a pas un soldat dans le corps expérimenté qui entende sans indignation tout propos qui pourrait manifester de la faiblesse ou du découragement.

Il faut que le soldat soit convaincu que cette guerre est légitime et nécessaire à la monarchie et qu'il va défendre la religion, la liberté de ses concitoyens, les justes droits du Roi et la gloire de

(1) C'était alors un grade intermédiaire entre le colonel et le maréchal de camp. — *N. du Trad.*

ses armes. Il devra comprendre que si ces armes éprouvaient un échec, il n'y aurait pas de limites aux tourments infligés au vaincu par un ennemi cruel, injuste et barbare ; tandis que la victoire assure à tous une gloire très-grande et de grandes libéralités royales à ceux qui se distingueront par leur valeur et leur conduite.

Cartagène, le 25 mai 1775.

LE COMTE D'OREILLY.

Ordre du jour du 2 juillet 1775 (1).

Demain, 3 du courant, on débarquera sur la plage qui s'étend depuis la rivière de *Jarache* (l'Harrache), jusqu'à Alger ; on laissera ladite rivière à gauche, et la droite rapprochée autant que possible de la ville (2), sans toutefois s'exposer au feu de l'artillerie de la place ni à celui du château-neuf qui lui est immédiat (3).

On aura présentes, pour s'y conformer ponctuellement, les dispositions générales et l'instruction du 25 mai dernier.

Les généraux et brigadiers marcheront avec leurs brigades respectives et débarqueront avec les grenadiers.

Aujourd'hui même, et avant que la troupe ait mangé, chaque régiment se réunira dans le plus petit nombre de bâtiments qu'il sera possible, dût-il y être trop à l'étroit ; et s'il se trouvait des compagnies réparties sur différentes barques, celles-ci marcheront de conserve autant qu'il se pourra.

Les embarcations affectées à la troupe de chaque brigade se disposeront réunies sur une même ligne, pour faciliter le débarquement.

On fera aujourd'hui la répartition des bateaux et chaloupes pour y placer les troupes à qui ils sont destinés et ils se formeront en une colonne à la tête de laquelle il y aura une galiote avec un officier de marine intelligent pour la diriger.

La troupe se mettra dans les bateaux et chaloupes à minuit ; et,

(1) Publié dans la *Revue militaire de Madrid*, à la suite du journal de l'expédition de 1775.

(2) On a vu dans les documents déjà publiés sur cette expédition pourquoi le débarquement ne se fit que dans la nuit du 7 au 8 juillet.

N. du Trad.

(3) Il semble que, par Château-neuf, O'Reilly veuille désigner le fort Bab-Azoun (bordj'Ras Tafoura) non celui que Moustafa pacha fit bâtir au commencement de ce siècle, mais l'ancien, dont les restes se voient encore tout auprès. — *N. du Trad.*

dans le plus grand silence, s'approchera de la terre sous la direction de l'officier de marine ; au signal d'une bannière rouge avec cadre bleu arborée sous le drapeau espagnol que l'on fera au point du jour, tous marcheront vers la plage et y débarqueront avec toute la promptitude possible, en ayant soin toutefois de sonder auparavant pour que le convoi de troupes ne soit exposé à aucun risque.

Le général de chaque brigade ira avec la première colonne ; et dès que ses embarcations arriveront à terre il donnera l'ordre de débarquer la troupe ; il descendra à terre avec célérité, formera et réunira promptement la troupe, afin de repousser avec intrépidité toute attaque tentée par l'ennemi.

Les embarcations affectées à chaque brigade répéteront leurs voyages en toute célérité jusqu'à la conclusion du débarquement. A cet effet, on désignera un adjudant avec quelques sergents de chaque régiment pour aller et revenir avec les hommes dudit régiment.

La première barque contiendra les grenadiers que les autres compagnies suivront selon leur rang d'ancienneté.

Lors du débarquement, chaque brigade se placera à son poste de bataille, formant une colonne qui ait une compagnie de front et deux de profondeur (1).

On aura grand soin que les hommes ne se mouillent pas et ne mouillent pas leurs cartouches ; et, dès-à-présent, on les prévendra qu'ils aient à tenir leurs personnes et leurs munitions dans le meilleur état.

Si la troupe n'avait pas le nombre de cartouches indiqué dans l'instruction générale, elle en irait prendre sur le navire marchand le *San José* dont la station lui sera indiquée sur ce bord.

On répartira aujourd'hui dans chaque bataillon 200 outils que les hommes porteront sur leurs épaules, les attachant avec une corde ou avec la bretelle de leurs fusils. On leur donnera aussi 200 sacs à terre.

Quand l'artillerie de 4 et de 8 sera débarquée, on placera 4 canons à la tête de chaque brigade ; et on en augmentera le nombre,

(1) A l'époque où les compagnies d'infanterie comptaient jusqu'à 400 hommes cela eut fait une colonne très-respectable ; mais du temps d'O'Reilly elles n'étaient plus guère que de 100 hommes, au maximum. —
N. du Trad

selon que les circonstances l'exigeront, quand on en débarquera un plus grand nombre.

Le débarquement de la cavalerie suivra immédiatement celui de l'infanterie ; et, pour le faciliter, on rapprochera les embarcations de terre autant que possible. Les brigadiers et colonels assisteront eux-mêmes à ce débarquement et ils n'omettront ni précaution ni diligence pour qu'il s'effectue avec la plus grande promptitude et le meilleur ordre.

La cavalerie se formera derrière l'infanterie ; et pour se mouvoir elle attendra les ordres du général.

Il y a des embarcations destinées au débarquement de l'artillerie avec tous les accessoires propres à le faire effectuer avec la plus grande promptitude.

Le débarquement sera protégé par le feu de quatre vaisseaux, six frégates et six chebecs placés sur l'étendue de la ligne ; les sept galiotes et les deux chaloupes canonnières s'approcheront d'avantage de la terre. Ce feu respectable facilitera beaucoup le débarquement et la réunion totale de la troupe.

LE COMTE D'O'REILLY.

OBSERVATIONS DE LA RÉDACTION.

L'instruction générale et l'ordre du jour d'O'Reilly ont été critiqués après l'expédition de 1775 avec une vivacité et un acharnement qui eussent été moindres sans doute, si ce général n'avait pas été un étranger en Espagne, et si, devenu le favori du roi, il n'eût pas montré beaucoup de morgue et de rudesse dans cette élévation, déjà si blessante en elle-même pour les grandes familles castillanes.

Néanmoins, on ne peut qu'approuver ce qu'il dit de la nécessité d'exalter le moral du soldat, mais il se montre maladroit lorsqu'il place en regard des récompenses promises aux braves les châtimens qui attendent quiconque se rendrait coupable d'indiscipline ou de lâcheté. Ces cas étant parfaitement prévus dans tous les codes militaires et connus de chacun dans les armées, il était au moins inutile de les mentionner ; et le meilleur moyen d'élever ou de soutenir le moral d'une troupe, ce que voulait avec raison le comte O'Reilly, c'est précisément, quand on s'adresse à elle la veille d'une grande affaire, de se montrer convaincu qu'elle ne peut être animée que de bons et nobles sentimens. En parlant de couardise et de désordre, dans une pareille circonstance, ce général en chef

allait donc contre son propre but. D'ailleurs, dire ces sortes de chose à des soldats espagnols, dont la bravoure est proverbiale, c'était les indisposer contre soi, dans le moment où l'on avait le plus besoin de leur affection, ou, tout au moins, de leur confiance.

Il ajoute à cette maladresse celle de se livrer à une espèce de dissertation sur les attributions du général en chef et les devoirs des officiers, etc. Ce n'était pas la place d'une pareille exposition, qui a le double tort d'être un hors d'œuvre et d'impliquer que dans l'armée espagnole personne ne savait son métier, excepté O'Reilly, autre blessure pour l'amour-propre national.

Ce qu'il dit sur la manière dont les Indigènes font la guerre est plus à propos et montre que ceux-ci ont très-peu varié dans leurs habitudes militaires.

On a vu qu'il oppose à leur fougue désordonnée des hommes détachés en avant des bataillons, et combattant déployés en tirailleurs ou ralliés par groupes. Cette dernière manœuvre paraît analogue à celle qu'on appelle aujourd'hui le *ralliement par quatre* et où les hommes, prenant la position de *garde contre la cavalerie*, forment à quatre un petit carré. Seulement les quarante tirailleurs d'O'Reilly n'opéraient pas devant un bataillon déployé, mais devant un bataillon en colonne, formation dont nous reparlerons tout-à-l'heure.

O'Reilly se montre très-préoccupé de tenir l'ennemi éloigné par le feu de son artillerie, sans doute parce qu'il croyait ainsi soutenir le moral du soldat et diminuer les pertes, comme on disait encore naguère en Afrique et jusqu'à ce que le maréchal Bugeaud, dans sa mémorable allocution du camp de la Tafna, 1836, ait émis une opinion toute contraire et l'ait prouvée par maintes victorieuses expériences.

Cet emploi de l'artillerie conseillé par O'Reilly étonne d'autant plus qu'un instant après il ordonne à son infanterie de ne point tirer sur les ennemis qui l'auraient assaillie tant que la pointe de ses bayonnettes ne touchera pas leurs poitrines. Excellent conseil assurément, mais comment le mettre en pratique, si l'artillerie, d'après les ordres du général en chef, tient ces mêmes ennemis à distance ?

Son conseil de doubler la profondeur des colonnes dans le cas d'une charge à fond de la cavalerie more est loin d'être aussi bon et lui-même le prouve au paragraphe qui suit, lorsqu'il dit : « le carré est la pire des formations contre les Mores. »

Or, il faut savoir que le carré dont il veut parler, celui qu'on appelait alors *bataillon carré d'hommes*, était un bataillon carré dont les files — selon les anciens auteurs militaires — comptaient autant de soldats qu'il y en avait au premier rang d'une de ses faces. Il blâme avec raison cette formation qui inutilise la plupart des hommes, offre plus de prise au feu de l'ennemi et multiplie les chances de blessures dans le rang entre camarades. Toutefois, ce qu'il dit à ce sujet ne s'accorde guère avec le conseil de doubler la profondeur des colonnes dans le cas d'une charge ennemie assez nombreuse pour envelopper l'armée sur toutes ses faces. Il y a peut-être ici plutôt obscurité que contradiction (1).

Mais ce que l'on ne comprend pas du tout, c'est le conseil implicite qu'il donne un peu plus loin de laisser aux mains de l'ennemi l'artillerie dont celui-ci aurait réussi à s'emparer dans une de ces « rapides et violentes attaques que font certaines troupes de Mores, » nous dit-il, pour acquérir de la réputation parmi les leurs. »

Pour un général qui posait en principe qu'il faut exalter le moral du soldat et qui croyait que l'artillerie soutient ce moral et diminue les pertes, il faut avouer que la conclusion est singulière.

En somme, sauf le passage où le comte O'Reilly conseille à son infanterie d'attendre sans tirer que la pointe de ses bayonnettes touche la poitrine des Mores, il se montre presque partout préoccupé d'éloigner l'ennemi ou de le maintenir à distance, soit par des feux roulants de mousqueterie ou par des décharges d'artillerie. Si son armée n'avait pas été foncièrement brave, il y avait là de quoi la rendre timide. On conçoit que ce manifeste ait blessé tout le monde ; car, à son insu sans doute, il laisse supposer à chaque instant que les hommes sont disposés à ne pas faire leur devoir et que les officiers ne savent pas leur métier.

Il n'était pas flatteur, en effet, pour l'amour-propre national ce document qui finit sur les mots *cupidité* et *couardise*. Certes, on sait bien que, dans les meilleures armées, il se trouve des individus à qui ces expressions s'appliquent avec justice. Mais c'est précisément parce qu'on le sait fort bien qu'il n'était pas nécessaire de le dire à un pareil moment.

(1) Il est curieux de rapprocher cette critique des carrés de son temps, faite par O'Reilly, de celle que le maréchal Bugeaud a écrite sur nos grands carrés, dans ses *Aperçus sur quelques détails de la guerre*, p. 178, etc.

On s'explique, après cette lecture, qu'O'Reilly, déjà impopulaire avant l'expédition d'Alger, soit devenu odieux ensuite.

Au reste, l'auteur de cette pièce n'y donne pas, au point de vue littéraire, l'exemple de l'ordre qu'il prêche à tout propos : un même sujet s'y trouve scindé et traité par morceaux à des endroits différents et le style est à la fois incorrect, diffus et confus.

L'ordre du jour du 2 juillet, qui arrive à la suite de l'instruction générale, pourrait motiver aussi quelques observations ; mais elles trouveront leur place dans le résumé des récits de l'expédition et des pièces à l'appui. Il n'y a pas pour le commenter dès-à-présent les mêmes motifs que pour l'instruction générale ; car, par sa nature tout à fait technique, il a beaucoup moins soulevé les passions.

A. BERBRUGGER.

(La suite des documents au prochain numéro)



MILIANA

Shaw est toujours le premier à citer quand on aborde un sujet d'archéologie africaine ; nous aurons donc à reproduire le peu qu'il a écrit sur Miliana.

Après lui, feu M. le Dr Aquilas Lebrun a publié, au *Moniteur Algérien*, en 1841 et 1842 (n° des 14, 23 décembre et 11 janvier), trois articles sur Miliana. Nous donnerons des extraits étendus du dernier seulement, celui qui traite la question archéologique en particulier.

En 1843, nous avons étudié cette localité au même point de vue et nous avons copié les inscriptions données déjà par notre prédécesseur, sauf quelques-unes qui avaient disparu, mais plus quelques autres qu'il n'avait point connues.

Nous supposons que M. de Caussade a visité Miliana à peu près vers la même époque que nous, plutôt avant qu'après, toutefois. Au reste, il ne donne pas dans sa *Notice* (p. 82) toutes les épigraphes publiées par M. Lebrun ou copiées par nous.

M. l'interprète Julienne, de regrettable mémoire, pendant son long séjour à Miliana, a dressé une statistique archéologique du cercle dont cette ville est le chef-lieu : nous allons la donner en entier.

Dans ces derniers temps, M. le Dr Maillefer a profité du peu de loisir que lui laissaient ses devoirs de médecin militaire pour recueillir avec un zèle infatigable les inscriptions trouvées à Miliana et celles qu'on y avait apportées des environs.

Cette série chronologique des explorateurs de la localité détermine naturellement les divisions de notre travail. Nous y ferons pourtant une exception en faveur de la statistique de M. Julienne qui a tout-à-fait droit de passer la première, puisqu'elle embrasse le cercle entier de Miliana. Avant la partie, le tout ; c'est de règle.

A. BERBRUGGER.

I.

STATISTIQUE DES RUINES ROMAINES DU CERCLE DE
MILIANA.

Caïdats indépendants.

Rir'a. — On ne connaît pas de restes romains chez ces montagnards, mais seulement des ruines turques peu considérables à Haouche Rir'a et sur d'autres points.

Bou Halouan. — Il y a sur un col du Gontas, à Aïn Etsrid, des ruines romaines assez étendues (1). Chez les Zmoul, à Aïn Djouab, on trouve des constructions romaines.

Beni Zoug-Zoug. — Néant.

Oulad Mira. — Ruines romaines insignifiantes à Kherbet-Zehafa.

Ouzarera. — Néant, ainsi que dans les caïdats des Oulad Abbou, Oulad Ech-Chikh, L'araouat Ech-Cheraga et R'araba.

Bou Rached. — On signale l'existence de pierres de grande dimension près de la fontaine dite Aïn Tserida. Il n'est pas certain qu'elles soient d'origine romaine.

Tiabin. — Néant.

Khobbaza. — Ruines romaines dans le Djebel Ben A'taf, près de l'Oued Bou Zougza.

B'etchia. — Néant, ainsi que dans les caïdats des Beni Bou Douan, Beni Bou O'tab, Oulad Meriem.

Beni Menad. — On y trouve des ruines romaines en plusieurs endroits, notamment au pied du Med'loum, chez les Touafria (2) ; sur l'Oued Fedjana, dans le Belad el Kheroubi, sur le Bou Ardoun, (3).

(1) « A Aïn Athreede, dit Shaw (p. 78 de l'édition in-folio anglaise) il y a les vestiges d'une antique cité. » La transcription anglaise de ce nom arabe équivaut pour nous à *Ethrid* dont le *th*, dans la bouche des Indigènes ressemble tout-à-fait au *th* dur des anglais, prononciation inconnue dans notre langue et que nous rendons approximativement par *ts*. — V. encore sur cette localité, ma *Deuxième lettre d'un voyageur*, publiée dans l'*Akhbar* en septembre 1849. — *Note de la Rédaction*.

(2) Ce sont les ruines d'*Aquae Calidae*. Elles sont décrites par Shaw, T. I, p. 81 ; par Berbrugger, *Moniteur Algérien* (27 septembre 1843) et *Lettres d'un voyageur* (2^e lettre) ; et tout récemment dans le tome 8 de la *Revue*, p. 347 ; — De Caussade, *Notice sur les traces de l'occupation romaine*. Cet endroit a été plutôt visité qu'étudié. — *Note de la R.*

(3) Ruines d'un établissement romain situé entre Caesarea (Cher-

Agalik du Djendel.

Caidat de Djendel. — On voit des ruines romaines à *Amoura* (1) et aussi auprès de la Koubba de *Sidi Helel*. (Elles sont décrites dans cette Revue, t. 2^e, p. 412 et t. 6^e, p. 22)

Beni Ahmed. — Ruines romaines à *'Aïn el Bouyeb*.

Doui Hasni. — Point de ruines.

Beni Fat'em. — Ruines romaines à *'Aïn el Gueblia* et autour de *Bou Khala*.

Oulad S'aada, et Oulad Medafer. — Entre les Oulad Moussa et les O. Saada, sur le *Handis*, il existe des ruines romaines. On en trouve également dans le *Djebel A'rbal*, puis à *Taza*. Ces ruines sont considérables.

Oulad Moussa. — Ce sont celles qui viennent d'être citées et qui se trouvent sur le *Handis*.

Oulad Hamida. — Néant, ainsi que dans le caidat des *'Azziz ech-Cheraga*.

'Azziz el R'araba. — Ruines romaines à *'Aïn el Mek'nam*, dans le *Djebel Deran*.

Siouf et Haouamed. — Ruines à *'Aïn el H'amel* sur l'*oued Bou Zeran* et à *Handis*, chez les Siouf.

Oulad Sidi Sliman. — Ruines romaines sur le *Djebel Squelfen*.

Beni Soumeur. — Ruines romaines considérables sur *Oued Merila*.

El-Soualah. — Ruines romaines à *'Aïn Taza* et à *'Aïn Rabbat*.

Aghalik des Braz.

Oulad Aïssa. — Cette tribu possède des ruines romaines dites *Khorbet-Sbd-Hedjadj* et d'autres moins remarquables sur l'*Oued Bou-Kolli*.

Oulad Yabya. — Les ruines romaines sont nombreuses chez les Oulad Yabya ; on en trouve de très-importantes dites *Khorbet-el-Hadjer* dans la plaine au-dessous du Chélif et d'autres, *Khorbet-el-R'erifa*, chez le caïd de la tribu.

chef) et Malliana (Milliana), un peu au Nord de Marengo, au confluent du Bou Djabroun et du Bou Ardoun. N'a pas été étudié suffisamment. — *Note de la R.*

(1) L'antique *Sufasar*. Ruines importantes, point d'intersection présumé des voies romaines qui allaient de Carthage à Caesarea et de la frontière de la Tingitane à Rusuccurru (Dellis). — *N. de la R.*

Beni Bou-Kni. — De nombreux restes romains sont épars sur le territoire des Beni Bou-Kni. Les principaux sont sur les deux rives de l'Oued-el-Khemis et dans la forêt dite R'abet-Sidi Mohammed ben Samot située sur la rive gauche du Chélif.

El-Ahrar. — Il existe de nombreuses traces de la domination romaine dans cette tribu ; les plus remarquables sont : *Khorbet-bou-Alam* et *Khorbet-el-R'orga*, ruines d'une ville dont on voit encore aujourd'hui une partie des remparts et qui devait être sur la rive droite du Chélif vis-à-vis du Châbet-el-Koucher.

Braz (Kabiles). — Néant.

Beni Mahousen. — Des ruines romaines existent aux environs d'Ain Morrah.

Beni Romerian. — On voit quelques ruines peu considérables dans la fraction des Harchaoua au lieu dit *Bou-Khiran*.

Beni Ferah. — Il y a des ruines romaines dans le *Djebel-Tadje-hamoumt* et des restes de construction sur l'*Oued Ebda*.

Arib. — On trouve des ruines romaines en deux endroits : à *El-Khorbet-el-Kedima* et devant la *Merdja* des Arib.

Ilachem — Ruines d'une origine douteuse au lieu dit : *Sidi Bou Msabih*, chez les Oulad Bel-Kassem.

Fraïlta. — On trouve quelques ruines romaines sur la limite des Ouzar'era, versant est du Djebel Douï.

Abid. — On voit à chaque instant des ruines romaines chez les Abid. Les plus importantes sont sans contredit, celles qui sont situées à une demi-lieue au-dessous d'*El Kontra*. Elles signalent l'existence d'une ville qui a jadis été considérable ; on voit encore les débris d'un pont sur le Chélif, vis-à-vis d'une petite chaîne de collines dite *Sera-el-Khorba* (1). On rencontre aussi des restes d'aqueducs assez bien conservés à *Khorbet-el-Haoutat*.

Mouahba. — Ruines considérables dites *Khorbet-el-Mouahba*.

Sbaïah. — Il existe une ruine insignifiante à Sidi-ez-Zitouni.

Atthaf.

On rencontre chez les Atthaf une quantité considérable de ruines romaines, notamment le long du Chélif (2) chez les Medjmata où

(1). Ce sont les ruines d'Oppidum Novum. V. sur cette ville antique la *Revue Africaine*, T. 4^{re}, p. 337. T. 5^e, p. 95, 221 et 225 et T. 4^e, p. 472. — *N. de la Réd.*

(2) Comme c'est par la vallée du Chélif (partie moyenne) que passait la grande voie diamétrale qui traversait la Numidie, la Sillitienne et la

des restes de ponts et de quais sont encore visibles. — Dans le haut pays, il y a des ruines importantes sur la route du Sebti à Bouari entre l'Oued Zeddin et l'Oued Tignezal. Ces ruines paraissent indiquer l'existence passée de deux villes assez considérables.

JULIENNE, interprète militaire.

II

MILIANA. D'APRÈS LE DOCTEUR SHAW.

Ce que Shaw a observé à Miliana, il y a plus d'un siècle, en fait d'antiquités romaines est fort peu de chose. Voici tout ce qu'il en dit aux pages 62 à 64 de l'édition anglaise d'Oxford ; car nous aimons mieux le consulter dans son texte original que de recourir à la traduction française qu'on en a publiée jadis et qui est si souvent fautive :

« *Maniana* ou *Miliana*, comme ses habitants l'appellent indifféremment (1), est situé sur ces montagnes (celles de l'Atlas), à un mille au-dessus de cette plaine (du Chelif) et à deux lieues E. N. E. d'El-Herba (la Kherba, ou ruine d'Oppidum novum). Il est exposé au sud et au sud-ouest et promet à distance une vaste exhibition de constructions et d'antiquités ; mais la fatigue qu'on éprouve pour y grimper est mal récompensée par le simple aspect d'un village dont les maisons sont couvertes en tuiles, au lieu d'être surmontées de terrasses, d'après la pratique ordinaire du pays. Cependant, si l'accès n'en était pas aussi désagréable, Miliana pourrait se recommander par diverses choses : c'est d'abord un lieu excellemment arrosé du côté du nord-ouest par (les sources du) mont Zakar et qui est entouré de nombre de jardins et de vignes. On y jouit, en outre, de la vue la plus délicieuse des cantons de Djendel, de Matmata et d'autres (territoires) arabes, aussi loin que Médéa. Au printemps, les dévots d'Alger, de Blida et de la contrée

Césarienne pour aller aboutir à la Tingitane, le nombre et l'importance des ruines signalées ici sur cette ligne, n'ont rien que de très-naturel. — *N. de la R.*

(1) Si nous jugeons du passé par le présent, nous sommes amené à penser que Shaw se trompe et que les habitants dont il s'agit ont toujours dit *Meliana*, comme ils disent encore aujourd'hui — *N. de la R.*

environnante viennent avec grande révérence baiser la chässe de Sidi (Ahmed Ben) Youcef, le saint tutélaire de cette cité.

« Il existe divers fragments d'architecture romaine à Miliana ; et, dans un mur moderne bâti d'antiques matériaux, on trouve un cippe avec l'inscription ci-dessous. S'il est permis de la supposer relative à la famille de Pompée, elle donne à la belle pensée de Martial sur ses infortunes une force et une beauté additionnelle ; car nous y trouverons alors, que son petit-fils et probablement son arrière petit-fils ont été enterrés à cette distance de leurs ancêtres et dans un lieu aussi obscur (1) ;

« Q. POMPEIO * CN. F.
QVIRIT CLEMENTI
PA..... DIIVR
EX TESTAMENTO
• Q. POMPEIO F. † QVIR (2)
ROGATI FRATRIS
SVI
POMPEIA Q. P
MABRA POSVIT »

— Nous supprimons ici une dissertation de Shaw sur la position de Miliana, d'après Ptolémée et l'Itinéraire, dissertation qui serait sans objet aujourd'hui que cette position est parfaitement déterminée.

Quant à la copie ci-dessus, les erreurs qu'elle contient ressortiront facilement, si l'on met en regard la transcription suivante que nous avons faite à loisir et contrôlée à diverses reprises, conditions favorables dont Shaw n'a pas joui, lui qui opérait en pleine rue, au milieu d'une population incommode sinon hostile :

(1) *Pompeios juvenes Asia atque Europa, sed ipsum
Terra tegit Libyes, si tamen ulla tegit,
quid mirum toto si spargitur orbe ? Jacere
uno non poterat tanta ruina loco !*

Epig. L. V. Ep. 75.

(2) Nous ignorons ce que Shaw a voulu indiquer par l'astérisque qu'il met à la première ligne, entre le 2^e et le 3^e mot, non plus que par l'espèce de croix qui se trouve à la 5^e ligne entre le dernier et l'avant dernier mot. — *N. de la R.*

Q > POMPEIO > CN > F
 QVIR > CLEMENTI
 PATRI > AED > II VIR
 EX TESTAMENTO
 Q. POMPEI.Q.F.QVIR
 ROGATI FRATRIS
 SVI
 POMPEIA > Q < F
 NABRA POSVIT

Les signes séparatifs des mots ou indicatifs d'abréviations sont des petits V posés horizontalement, la pointe à gauche ou à droite, ou des points ordinaires. Le mot *svi* (7^e ligne) est entre deux feuilles de lierre.

A la fin de la 3^e ligne, I et R sont liés, ainsi qu'à la fin de la 5^e.

L'inscription est gravée dans un cadre, haut intérieurement de 0^m. 84 c., sur une pierre en forme d'autel qui a ces dimensions : hauteur, 1^m. 23 c.; largeur, maximum, 0^m. 52 c.; épaisseur, 0^m. 55 c.

Sur la face de droite, *Guttus* haut de 0^m. 35 c.; sur celle de gauche, *patère* haute de 0^m. 17 c.

Le texte rectifié qu'on vient de lire peut se traduire ainsi :

« A Quintus Pompeius, fils de Cneius, (de la tribu) Quirina,
 » (surnommé) Clémens, (notre) père; Edile, Duumvir; — d'après
 » le testament de Quintus*Pompeius, fils de Quintus (de la tribu)
 » Quirina, surnommé Rogatus, son frère, Pompeia, fille de Quintus,
 » (surnommée) Nabra a élevé (ce monument). »

Les conjectures de Shaw se modifient quelque peu par ce nouvel aspect de l'épigraphie, laquelle veut dire tout simplement que
 « Pompeia Nabra, fille de Quintus, comme exécutrice des volontés
 « testamentaires de son frère Quintus Pompeius Rogatus, a élevé
 « un tombeau-autel à leur père Quintus Pompeius Clemens, de la
 « tribu Quirina, Edile et Duumvir. »

Cependant, comme il y a eu en effet parmi les fils de Pompée un *Cneius Pompeius* — celui que César vainquit à Munda en Espagne et qui périt en Europe — il se peut très-bien que notre Quintus Pompeius Clemens, (*Cnei filius*) soit son fils.

On aura remarqué sur ce monument — que sa forme et ses accessoires désignent comme un autel aux dieux mânes, c'est-à-dire comme un monument funéraire — l'absence de la formule usuelle *vixit annis*, etc. : cette omission, qui semble caractériser

un cénotaphe, donne l'idée d'un défunt mort dans une autre contrée et depuis assez longtemps pour que l'on ait perdu la connaissance de son âge — partie de l'épithaphe que les Romains aimaient tant à préciser par ans, par mois et jours, sans même oublier les heures quelquefois. Nonobstant ce, il paraît difficile d'admettre que Pompeia Nabra n'ait pas su l'âge qu'avait son père lors de sa mort.

Mais, laissons là cette difficulté d'assez peu d'importance et passons à une autre source de renseignements.

III.

SUR MILIANA, SES ANTIQUITÉS, ETC., D'APRÈS M. LE DOCTEUR LEBRUN.

M. Lebrun dit, en débutant dans la partie archéologique de son travail, que « *Miliana* a conservé sans altération le nom qu'elle portait sous la domination romaine. » L'assertion est inexacte, car les Indigènes prononcent *Meliana*, ce qui n'est pas précisément le *Malliana*, *Maliana*, *Manliana* ou *Maniana* des documents antiques. En outre, il est fort probable, d'après la forme même, que ce mot est Berber et antérieur à la conquête romaine ; car, ainsi que cela arrive le plus souvent dans les pays subjugués, le vainqueur avait adopté ici presque entièrement la terminologie géographique des vaincus.

Dans le même paragraphe, une erreur, qui provient sans doute des typographes, a substitué le mot *Paterna* à celui de *Patera* qui est le vrai nom de l'évêque de Maliana, cité par l'auteur, et qui fut une des nombreuses victimes de la persécution arienne de 484.

Reproduisons maintenant le curieux inventaire archéologique de *Miliana*, dressé en 1841, par le docteur Lebrun ; inventaire d'autant plus précieux que le flot toujours ascendant des constructions européennes a fait disparaître la plupart des restes de monuments antiques qui y sont indiqués et que l'incurie, sinon le vandalisme, a fait subir le même traitement au plus grand nombre des documents épigraphiques qui ont été découverts successivement dans la localité ou dans ses alentours.

« Dans l'enceinte de la ville — dit le D. Lebrun — On voit une portion de façade d'un monument antique : elle forme l'un des côtés d'une maison de bain. Elle consiste en un mur d'une longueur de 14 à 15 mètres, sur une hauteur de 5 m. 30 c., prise au niveau

du sol actuel ; son épaisseur, mesurée à sa partie supérieure, est de 1 m. 35 c. On y voit des portes : l'une que j'appellerai *principale* ou *du milieu* ; l'autre, *latérale* ou *de côté*. La première a 4 m. environ de hauteur sur une largeur de 1 m. 85 c. ; et la deuxième, 2 m. 70 c. de hauteur sur une largeur de 2 m. 20 c. Ces deux portes sont éloignées l'une de l'autre par un intervalle de 4 m. 60 c. La façade se prolonge de 2 m. 60 c. au-delà de la porte latérale. La parallèle (la symétrique) de cette porte, qui devait se trouver de l'autre côté, et à pareille distance de la porte du milieu, ne se voit plus aujourd'hui ; elle a été remplacée par des constructions modernes au-dessous desquelles se retrouve (?) la continuation de la partie inférieure de la façade. Toute cette façade est partie en cailloux (lisez moellons irréguliers, ou blocage) joints par un ciment que le marteau entame difficilement, partie en briques très-dures, très-bien conservées et remarquables par leurs dimensions qui sont 0 m. 42 c. de longueur sur 0 m. 28 c. de largeur, avec une épaisseur de 0 m. 05 c. (1).

On trouve, sur différents points de la ville, mais principalement aux fontaines qui avoisinent les mosquées et les marabouts, de grandes cuves en pierre, qui servaient aux habitants (musulmans) pour faire leurs ablutions avant d'entrer dans les mosquées et autres sanctuaires. Ces cuves sont évidemment d'anciens sarcophages.....

Les sarcophages dont nous parlons sont tous remarquables par leur vétusté. Outre ceux qui existent dans la ville, il y en a aussi dans les environs ; j'en ai vu un à peu de distance du mur d'enceinte, près d'un fossé d'où il paraissait avoir été retiré récemment. Ces sarcophages varient peu en dimensions, ainsi qu'il résulte de cinq d'entre eux dont je rapporte plus loin les mesures. L'un d'eux diffère des autres en ce qu'il est beaucoup plus étroit à une extré-

(1) Dans une de nos *Lettres d'un voyageur* (Akhbar, 16 octobre 1849), nous décrivîmes ainsi ce monument :

« Vu du dehors, c'est une muraille percée de trois arcades ; un blocage recouvert d'un parement en petits moellons et coupé de couches de briques posées à plat, constitue le mode de construction. A l'intérieur, sont deux pièces voûtées (également antiques) qui servent au bain maure appelé *Hamam Bet'ha* ».

Cette courte description rectifie et complète celle de M. Lebrun. En somme, les vestiges en question paraissent appartenir à des Thermes romains et il est curieux de retrouver de nos jours leur antique destination continuée par un bain maure. — *N de la Réd.*

mité qu'à l'autre, ayant absolument la forme de nos cercueils en bois : sur le plan intérieur de l'extrémité la plus large, est une excavation qui était sans doute destinée à recevoir la tête du mort.

Nous énumérerons succinctement les principaux débris antiques que nous avons trouvés dans la ville moderne.

1° Magnifique chapiteau d'ordre Corinthien en marbre blanc très beau ... on y voit ... une tête de béliet prise de face.... son diamètre est de 0,50 c. sur une hauteur de 0,58 c.

2° Autre chapiteau aussi beau.... son diamètre n'est que de 0,46 c.

3° Beau chapiteau de colonne, en pierre, ayant 0,80 c. de côté. Aujourd'hui (1841) dans le jardin du Cercle.

4° Autre chapiteau plus petit, en marbre, très-maltraité par le temps Ibidem.

5° Fût de colonne, en marbre diamètre, 0,31 c. ... largeur, 1 m. 50 c.

6° Base de colonne, en pierre, trouvée à l'ouest de la ville à une assez grande profondeur, lors des travaux de fortification.

7° Colonne en pierre, haute de 0,65 c. ... (sa partie supérieure a été brisée), présentant quatre faces de 0,25 c. chacune ; sur l'une d'elles a été sculpté un vase et sur celle du côté opposé un cercle ou anneau (1).

8° Pierre de 0,32 c. de long sur 0,38 c. de large et 0,10 c. d'épaisseur, représentant en relief deux figures : un enfant en pied de 0,38 c. de haut et un buste d'homme haut de 0,23 c. Cette pierre faisait partie du mur d'une maison.

9° Un pied en beau marbre blanc dont le travail ne laisse rien à désirer pour la perfection des formes et dont la grâce et les dimensions font croire qu'il a appartenu à une statue de femme.

Inscriptions.

Jusqu'à présent, huit inscriptions seulement, dont cinq plus ou moins mutilées, ont été trouvées dans la ville. Ces inscriptions se voient sur des pierres qui étaient comprises dans des constructions modernes, sur différents points... ; elles ont été réunies par les soins du commandant supérieur, M. Brunet, dans la maison affectée à son logement. Il faut pourtant en excepter une qui est tombée entre les mains des tailleurs de pierre et qui a disparu.

(1) Ce vase paraît être le *Guttus* et l'anneau une *patère* mal observée. Ces accessoires indiquent un monument en forme d'autel consacré aux Dieux Mânes, — *N. de la R.*

N° 1.

Lettres mieux conservées que celles de toutes les autres, sur une pierre qui faisait partie d'une construction moderne, près du rempart, à l'Est, ... ; elle a 1 m. 10 c. de haut, 0,50 c. de large et 0,55 c. d'épaisseur. De ses quatre côtés, celui où se trouve l'inscription est terminé en haut et en bas par une corniche (1).

N° 2.

Quelques lettres *détruites* (usées) par le temps, sur un marbre grisâtre veiné de blanc. Haut. et larg., 0,50 c. .. épaisseur ... 0,25 millimètres.

M. E. SE I.E.
AVRELIVS VVC.FV
SIERI CESAR MIC.ERC
RVM AVRE L. IMASVC
AM SVBRIPPREFECTVS
ENTIMADI
CYM. (2)

N° 3.

Sur une pierre ... de 0,70 c. ... sur 0,54 c. et épaisse de 0,24 c. Au dessus, sont deux bustes en relief, l'un de 0,34 c. de haut, l'autre de 0,28 c. ; entre eux est une portion d'urne dont le reste a été enlevé avec la portion de pierre où il était figuré :

D. M. S
AVRELIVS SORI
CVS VIXIT ANISXM II
AVRELIVS VICTOR
VIXIT ANISXXVMVI (3)

(1) Nous ne reproduisons pas ici cette épigraphe qui est celle de Quintus Pompéius que nous avons donnée plus haut d'après Shaw, rectifiée par une autre copie. — *N. de la Réd.*

(2) Nous donnerons plus loin notre copie de cette épigraphe qui n'a pas été vue ni par Shaw ni par MM. de Caussade, Maillefer ; c'est un malheur, car on aurait grand besoin de nombreuses copies diverses à conférer pour obtenir un texte quelque peu satisfaisant de ce document d'une lecture fort difficile et qui ne se retrouve plus aujourd'hui.

(3) Dans la dernière partie de ce travail, nous rapprocherons notre copie et celle de M. Caussade de la transcription donnée ici par M. Lebrun. — *N. de la R.*

N° 4.

Presqu'illisible, sur une pierre mutilée de tous côtés, ayant encore 0,50 c. long., 0,33 c. larg. et 0,10 c. d'épaisseur.

D M S
CM Æ
VI. A XXX
VI
DCCXI
MAR. POSVIT

N° 5.

Sur une pierre très-usée (elle servait de lavoir), au-dessous d'un cavalier en relief (haut de 0,25 c.), tenant d'une main une branche, de l'autre une épée.

D S
CV IVCVNDOS
MF. E SAR
V
..... (1)

N° 6.

Remarquable par la régularité et la forme arrondie des lettres dont la plupart ont disparu, la pierre ayant été creusée de ce côté par les eaux. Le commencement manque, ainsi que la portion de pierre où il était. Ce qui reste de la pierre a encore 0,63 c. de haut, 0,55 c. de large et 0,18 d'épaisseur.

.....
.....
....NERA COMPON I SRITO
LANCVORESO.....M..
.....I.....M
DOLOR (2)

N° 7.

Aussi remarquable par la régularité des lettres que la précé-

(1) V. ci-après, au n° V, pour la comparaison avec d'autres copies.

N. de la R.

(2) V. au n° V.

dente, . . . ; sur l'épaisseur d'une pierre trouvée à l'angle d'un mur et qui a dû faire partie d'un édifice. Le commencement manque et une partie dégradée de la pierre, qui se trouve au milieu devait être occupée par quelque figure :

...VM INVMERI...VT VIVERET
.... AM SVA QVAM SVORUM EXER. NITATE
EVM FECIT (1)

N° 8.

Sur une pierre dont la plus grande partie manquait et que j'ai annoncée comme ayant disparu ; elle avait été trouvée dans les décombres, près du bastion d'Alger :

OVI
O.M
OMBVS
LIBOSVS
SACERD
VSLA (2)

Outre les différents restes antiques que nous venons d'énumérer, il existe encore dans la ville un grand nombre de pierres de taille qui sont évidemment romaines et qui ont été comprises dans des constructions arabes. On voit tout de suite que ces matériaux avaient une autre destination et qu'ils n'ont été employés là que parce qu'on les avait sous la main. Près de la porte d'Oran..... on a trouvé des pierres d'une grande dimension. Dans l'ancienne rue des Marchands, il y en avait une qui servait de seuil à une boutique et qui me rappela les immenses pierres des arènes de Nîmes ; elle avait 3 mètres de longueur, 0,50 c. de largeur et autant d'épaisseur.

Dans la grande mosquée... sont des colonnes remarquables par le peu de concordance de leurs proportions respectives ; quelques-unes sont en marbre. assurément, ces colonnes, comme les matériaux dont nous venons de parler, avaient aussi une autre destination ; elles proviennent, sans doute, de quelque monument antique et rappellent... celles de la grande mosquée de Bône qui,

(1) V. au § V.

(2) V. au § V.

comme on sait (1), ont été retirées de l'ancienne ville voisine, Hippone (*Hippo Regius*) (2).

D^r A. LEBRUN (3).

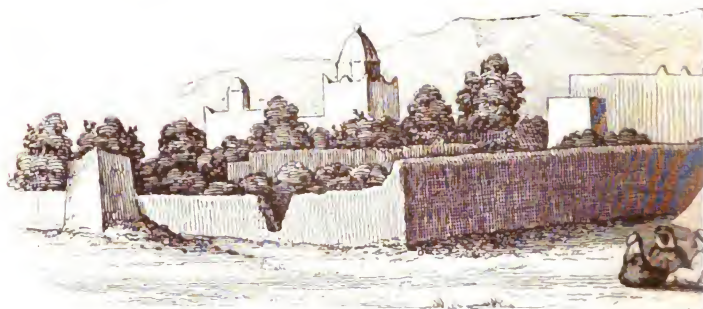


(1) On ne le *sait* pas avec certitude, mais on peut le présumer. — *N. de la R.*

(2) M. Lebrun termine son article en donnant un tableau des dimensions de cinq sarcophages. Il suffira de dire que les limites extrêmes sont extérieurement, quant à la longueur, entre 2 m. 10 c. et 2 m. 35 c. la largeur oscille entre 0,68 c. et 0,75 c. et l'épaisseur entre 0,45 c. et 0,58 c. A l'intérieur, longueur entre 1 m. 90 c. et 2 m. 10 c. ; largeur, entre 0,48 c. et 0,58 c. ; profondeur, entre 0,33 c. et 0,58 c. Le sarcophage auquel s'applique ce dernier chiffre ne l'offre que prise du côté de la tête, car du côté des pieds, il mesure seulement 0,48 c. V., du reste ci-dessus (page 429) l'observation qui le concerne. — *N. de la R.*

(3) Les articles sur Millana insérés au *Moniteur Algérien* par le D^r Lebrun ne portent aucune signature ; mais en y plaçant son nom, nous agissons d'après la certitude personnelle que nous avons qu'il en est l'auteur, fait qui est d'ailleurs ici de notoriété publique. — *N. de la R.*

Remarque de la Rédaction. — Les huit inscriptions recueillies par le D^r Lebrun ont été reproduites par M. Léon Renier, sous les n^{os} 3679, 3682, 3681, 3683, 3686, 3684, 3685, 3678. Nous donnerons dans le prochain numéro plusieurs épigraphes de Miliana dont ce savant auteur n'a pas eu connaissance.



SIEGE D'AIN MADI,

PAR EL HADJ ABD-EL-KADER BEN MOHI ED DIN.

(V. le n° précédent)

Sur ces entrefaites, l'armée de l'émir fut renforcée de 150 réguliers et de 3000 arabes des tribus, tant cavaliers que fantassins. Malgré cette augmentation de forces offensives autour de la place, les assiégeants se cachaient prudemment derrière les arbres, car les habitants d'Aïn-Mâdi avaient fait de grands progrès dans le tir, et tout ennemi quise découvrait à leur portée était mis par eux sur le champ hors d'état de nuire, leurs balles manquant très-rarement le but. Tedjini, par sa présence, par son impulsion, soutenait les assiégés, électrisait leur courage. Un jour, il saisit un fusil et visa Abd El-Kader qui s'exposait imprudemment dans les jardins : la balle coupa les rênes du cheval de l'émir. Enfin, les assiégeants, désespérés, ne se montrèrent plus que dans la nuit et ce fut encore pour essayer des défaites sensibles. Nonobstant toutes les ruses de leurs ennemis, les habitants du Ksar n'eurent à déplorer la mort que de 4 personnes, dont une musulmane et une juive.

Cependant, les munitions de la place s'épuisaient rapidement : Tedjini envoya un homme de confiance chez les Beni Isguen (Mezab). Cet homme revint avec six chameaux chargés de salpêtre. Comme ces animaux ne pouvaient entrer dans la ville sans être aperçus, 20 hommes se dévouèrent et apportèrent pendant la nuit le salpêtre dans leurs burnous. Quelques jours auparavant, un convoi de poudre amené par des Beni-Mezab avait été arrêté par les goums d'Abd El-Kader. Celui-ci, la mort dans le cœur, voyant que tout ce qu'il avait pu inventer jusqu'à ce jour pour diminuer la longueur du siège avait été deviné, que toutes ses fourberies n'avaient abouti qu'à des déceptions, rassembla ses officiers, ses parents, les hommes les plus aptes à résoudre une question difficile et les consulta en ces termes : « Parlez, conseillez-moi ; montrez-moi ce que je dois faire. En cette occurrence, quel est, selon vous, le parti le plus sage ? Je ne veux plus temporiser. Je suis venu avec l'intention de détruire ce Ksar, de réduire son marabout à implorer mon pardon.

car sa conduite vis-à-vis de moi est d'un précédent si funeste qu'il lui faut un châtiment. Je sens, maintenant, que mon dessein est plus difficile à exécuter que je ne l'avais cru, si, toutefois, il n'est pas impraticable. Comment remédier à ces lenteurs dangereuses sur lesquelles spéculent nos ennemis ? Que vont dire toutes nos tribus qui savent que je me suis acharné contre ces murs sans pouvoir les franchir, ni capturer l'auteur de nos maux, que toute notre valeur s'est émoussée contre des murailles impénétrables ? Que penseront-elles lorsqu'elles apprendront mon humiliation..... ? J'ai compromis mon honneur....., ma réputation se trouve à la merci d'un misérable village ! Désormais, pas une seule tente ne m'offrira la diffa sans avoir l'air de me railler, de me décrier, même ! »

En présence de ces difficultés, les idées d'Abd El-Kader, en se heurtant contre l'obstination de Tedjini, avaient changé leur cours. Ce n'était déjà plus le concours du chikh qu'il exigeait, ce n'était même plus la ville dont il voulait maintenant s'emparer. Pour se retirer, il n'attendait plus, de la part du marabout, qu'un peu de condescendance, qu'un petit acte de soumission personnelle.

El-Hadj Moustafa, son frère, prit le premier la parole et s'exprima ainsi : « Simulez l'abandon du siège en vous éloignant de deux milles de la place (environ 3760 mètres et plus, — usuellement, le mille est la distance où l'on cesse de distinguer un homme d'une femme). De cette manière, vous donnerez la liberté de se disperser, à ceux qui lui ont prêté l'appui de leurs armes et qui sont rebutés d'un si long siège. Vous reviendrez alors, et les habitants livrés à leurs seules ressources, privés de leurs auxiliaires, ne pourront plus empêcher la prise de leur ville et de leur marabout, dont l'opiniâtreté n'aura servi qu'à mettre en évidence la faiblesse. »

L'émir lui répartit : « Cette marche ne me paraît pas conforme à la prudence ; en effet, si je m'écarte, j'aurai l'air de fuir et l'on dira avec raison que Tedjini m'a bravé, m'a vaincu. En outre, d'autres sectaires s'introduiront peut-être dans la place. »

« Eh bien ! alors, répliqua étourdiment le khalifa, permettez-moi de m'interposer entre vous deux. J'irai parler au chikh, je dissiperai ses craintes ; je l'engagerai, par des promesses, à accepter une entrevue. J'ai la conviction que ma médiation sera agréée, que mon projet sera couronné d'une complète réussite et que je vous amènerai le chikh. »

L'émir donna son assentiment à cette proposition, et son front se rasséréna, car il avait foi en l'éloquence de son frère.

En se servant de celui-ci comme médiateur, Abd El-Kader était-il de bonne foi, ou n'y voyait-il qu'un moyen d'arriver à la ruine et même à la mort de Tedjini ? Quelques personnes l'en accusent ; mais elles sont trop peu nombreuses pour que leurs dires soient autre chose que des conjectures. Son caractère d'ailleurs l'en justifie, car, s'il est vrai que ce caractère fût un peu enclin à la duplicité, souple et caressant comme celui de tous les Arabes, il était, au fond, imprégné de sentiments de noblesse. En somme, l'attitude défensive, obstinée du chikh l'avait d'abord simplement aigri, puis sa jalousie surexcitée par la résistance s'était changée en haine.

El-Hadj Moustafa écrivit aussitôt à Sidi-Mohammed : « Puisque, avez-vous dit, la peur d'une embuche, peur que rien ne justifie, vous retient seule dans le Ksar, ce n'est pas vous aventurer que de sortir en ma compagnie. Je réponds de vous devant le Très-Haut et devant les hommes : vous n'avez à redouter ni trahison, ni aucun autre malheur. Je vous ramènerai dans votre demeure avec l'aman, dès que la pureté de nos intentions à votre égard vous aura été prouvée et que les liens d'une solide amitié nous auront unis les uns aux autres. Si vous avez encore quelques scrupules, accordez-moi un entretien ; en vous parlant, je suis sûr de faire tomber tous les obstacles créés par votre imagination. Si, au contraire, vous persévérez dans une conduite inexplicable, je vous déclare que l'arrêt prononcé contre vous ne tardera pas à vous atteindre. »

Tedjini répondit : « Me rendre auprès de vous ! Je ne commettrai jamais une pareille imprudence. Exigez de nous la lezma, n'importe quel autre tribut, notre soumission, nous consentons à tout ; mais, quant à ma sortie du Ksar, n'en ayez pas le plus faible espoir : je ne l'effectuerai jamais. »

Cette lettre exalta la rage d'El-Hadj Moustafa, rage d'autant plus farouche que son désappointement était plus grand ; il entra blême de fureur dans la tente de l'émir : « Puisque, s'écria-t-il, cet homme artificieux persiste, malgré notre générosité, à ne pas céder, nous sommes par cela même dégagés vis-à-vis de lui de tout ménagement ; il faut aujourd'hui mettre tout à feu et à sang pour le dompter. Il faut que le marabout subisse notre commandement. »

Abi El-Kader, accablé par cette nouvelle blessure faite à son amour propre n'eut pas la force de conduire, en personne, une nouvelle attaque et il en chargea son frère, ordonnant à ses troupes de lui obéir comme à lui-même. L'émir, trompé sur la force de la place, que les flatteries de gens méprisables lui avaient dépeinte comme devant tomber désarmée à ses pieds au seul son de sa voix, avait d'abord négligé les canons, sans lesquels les sièges ne sont pas possibles ; mais, revenu de ses illusions à cet égard, il avait augmenté, depuis quelques jours, sa première batterie de trois pièces de campagne, de deux mortiers pris dans ses arsenaux de Tekdempt et de Tlemcen. Ces pièces, approvisionnées de nombreux projectiles, étaient dirigées par Ben Kouksou.

Après avoir tout préparé pour assurer la victoire, El-Hadj Moustafa fit avancer l'armée. Les canons et les mortiers, placés en avant, devaient faire converger les feux sur un point marqué du rempart, lequel, on le supposait, s'écroulerait à la première décharge. Les soldats de l'émir, dont la plupart avaient apprécié la supériorité de cette arme entre les mains des Français, croyaient n'avoir plus qu'à marcher sur nos traces. Aussi, cette attaque était une véritable fête pour eux ; ils se réjouissaient de l'effroi du Ksar, ils se voyaient déjà maîtres des splendides trésors enfouis, selon eux, dans chaque maison, et se les partageaient d'avance. Bref, les canons et les mortiers furent mis en batterie sur une petite éminence, et chacun attendait impatiemment la première volée. Mais ces instruments de destruction, probablement mal dirigés par Ben Kouksou, après avoir battu et criblé le rempart depuis le lever du soleil jusqu'au coucher, n'avaient causé, à la tombée de la nuit, qu'un éboulement ayant à peine en largeur trois mètres cinquante centimètres.

Cependant, les détonations du canon, les explosions des bombes, les sifflements des obus, comblèrent d'effroi les assiégés, bien que la plupart des projectiles, après avoir à peine éraillé le faite des murs passaient en mugissant au-dessus de leurs têtes et allaient éclater ou rebondir au loin, dans les sables de la plaine. Mais quand ils virent la terre du rempart voler en poussière, emportée par quelques boulets, ils se crurent inévitablement perdus et à la veille d'être saccagés. Cependant, le soir tout ce fracas eut un terme. Bien que léger, les habitants avaient encore de l'espoir. A la faveur des ténèbres de la nuit, hommes, femmes, enfants se mirent tous à l'ouvrage, réparèrent activement la brèche, rem-

blayèrent le mur d'enceinte, fortifièrent les maisons, rentassèrent la terre affaissée, étayèrent la base des remparts avec des ados en terre et des murs de soutènement ; en un mot, ils firent des travaux considérables pour se garantir des canons qui les inquiétaient.

Le matin, El-Hadj Moustafa, au moment de recommencer l'attaque, vit avec dépit la frêle muraille augmentée en hauteur et en épaisseur. Alors, il renforça sa batterie de trois autres canons récemment offerts à l'émir par le maréchal Valée. Les dix pièces vomirent ensemble le fer et la flamme ; mais les projectiles, comme la veille, traversaient les murs sans occasionner le plus petit éboulement ou s'enfonçaient dans un rempart épais de terre fraîchement entassée, et, par conséquent, ne causaient que des dégâts insignifiants. L'attaque était bruyante, mais non dangereuse. Abd El-Kader, qui, à chaque instant, se faisait rendre compte de l'état de la brèche, s'inclina consterné devant l'inanité inconcevable de tant d'efforts et ordonna de cesser le feu. Les soldats, tout aussi mortifiés que leur maître, rentrèrent dans le camp. Le siège parut se ralentir et se transforma de nouveau en blocus.

Pendant tout le mois de Ramdan (novembre-décembre), aucun mouvement ne se produisit du côté des assiégeants. El-Hadj Moustafa, après son malheureux échec, s'était empressé de solliciter la permission de se retirer, et l'avait obtenue. L'émir, toujours à la recherche d'une idée, d'un expédient propre à réduire la place, resta seul pour conduire les opérations. Il est impossible de bien rendre les tortures de ce cœur saturé de déceptions, oscillant à chaque instant entre l'espoir et le découragement.

Un jour, un cavalier inconnu l'aborda et lui dit : « Je connais un homme qui, seul, par son habileté incontestable, anulerait cette défense compliquée ; il est circonspect, aussi rusé que prudent, et en outre habitué à ce genre de guerre. »

— Quel est donc cet homme ? lui dit Abd El-Kader, assurément on ne l'a jamais nommé devant moi. »

— Son nom est Sidi Mohammed Ben Nouna : avant vous, il était sultan de Tlemcen. »

L'émir aussitôt lui écrivit ce message laconique : « Au reçu de ma lettre, vous me rejoindrez à Ain-Mâdi. »

Ben Nouna monta précipitamment à cheval et arriva en peu de jours, tout haletant et ne sachant à quoi attribuer l'appel de l'émir. Abd El-Kader lui adressa aussitôt cette question : « Que vous semble-t-il de mes affaires ? Quel que soit votre avis, si pour

l'appliquer les moyens dont nous disposons suffisent, je l'agréerai. Parlez donc franchement et sans crainte ; hâtez-vous, car le siège devient à chaque instant pour moi plus difficile, en même temps que la défense des assiégés plus obstinée. »

Ben Nouhà, qui se rassurait à mesure que le sultan s'expliquait, eut l'air de réfléchir profondément, puis, tout-à-coup s'écria, les yeux animés d'une satisfaction manifeste :

— Combien avez-vous de soldats réguliers ?

— J'en ai 1.200 que j'ai formés moi-même, sans compter les goums qui me servent de réserve.

— Eh bien ! donnez-m'en le commandement. Je les diviserai en douze colonnes de cent hommes ; à mon signal, elles simuleront chacune une attaque contre des points divers de la place, pendant que vos canons, au lieu de faire converger leurs feux vers un même but, inonderont la ville de projectiles. Ainsi, les assiégés, partout menacés, refoulés par nos décharges incessantes, seront forcés ou de se diviser ou de se cacher : alors, je trouverai sans nul doute un endroit plus faible ou moins bien gardé par lequel, après avoir abattu une partie du rempart, nous entrerons dans la ville.

Abd El-Kader, presque joyeux, prescrivit sur-le-champ à son armée de prendre les armes, de se munir de pioches pour saper les remparts, de pelles pour déblayer la brèche et de se diriger en douze colonnes vers le Ksar.

Tout le monde étant à son poste, le signal est donné et l'attaque commence en même temps sur tous les côtés de la ville. Les colonnes manœuvrent avec un ensemble parfait, les coups de fusils, les coups de canon se succèdent avec rapidité. Les assiégés, obligés de faire face de toutes parts à la fois, se battent avec un bouillant courage et redoublent d'activité, se multiplient en quelque sorte. Une partie des ennemis est déjà au pied des remparts et en sape les fondements avec ardeur ; les uns essaient d'y attacher des pétards, d'autres, devançant les ordres, appliquent des échelles contre les murs. Déjà ils les ont escaladés et s'établissent dans les maisons les plus proches de l'enceinte : tout-à-coup, une fusillade bien nourrie part de toutes les maisons changées en bastions, de toutes les terrasses ; chaque meurtrière vomit un long et mortel jet de feu qui plonge sur les assaillants. En un instant, tous les abords sont balayés ; les troupes de l'émir s'enfuient avec d'immenses pertes, tandis que les assiégés, bien abrités derrière les maisons, n'ont pas un seul mort.

Cette tentative fut donc aussi vaine, quoique plus téméraire que les autres.

Pendant huit jours, Abd El-Kader, dans une immobilité complète, n'osa pas essayer la chance d'un nouvel assaut. Retiré dans sa tente, le cœur dévoré par les angoisses, il ne voyait plus personne et n'avait même plus la liberté d'esprit nécessaire pour chercher un nouvel expédient qui le sortît de cette position ridicule. Un Ksar lui résister, une petite ville, un village refuser de reconnaître sa puissance ! Il faut ajouter à cela que ses convois étaient presque tous raziés par les El-Arba appartenant à la confrérie, que la mésintelligence menaçait son camp, que chaque jour quelque chef témoignait le désir de retourner dans sa tribu.

C'était déjà une chose extraordinaire et qui attestait son ascendant, que d'avoir pu obliger une armée composée d'éléments si divers, aux passions si mobiles, dont la coutume était de fuir aussi vite qu'elle avait attaqué, à rester tant de temps sous des murs. Mais convenir qu'il n'avait pas réussi était un aveu trop cruel pour son orgueil. Il sentait tous les regards peser sur lui, le sarcasme des envieux et leur sourire de triomphe le suivre pas à pas. Il entendait les plaintes des soldats sur la longueur du siège ; il entendait les reproches qu'ils lui adressaient hautement d'avoir attaqué un marabout ; pour tous, ces déboires n'étaient qu'une juste punition de son impiété : évidemment Dieu était avec Tedjini. Dans cette analyse rapide de sa situation, il voyait son importance faiblir, son prestige s'évanouir. Il fallait à tout prix pour conjurer les dangers de cette fausse position, risquer ses dernières ressources ou consentir à l'amoindrissement de sa puissance. Rejetant, par un suprême effort, toutes ces pensées lugubres, il fit appeler l'instigateur de la dernière opération et lui dit : « Si vous n'avez rien imaginé pour modifier le moyen que vous venez d'employer, moyen tout-à-fait nul comme vous l'avez vous-même observé, il faut renoncer à nous emparer de la ville. »

Ben Nouna lui dévoila ainsi son autre plan :

« J'ai trouvé un chemin qui nous conduira infailliblement à notre but. Laissons les douzes colonnes autour de la place, mais chacune d'elles creusera une mine en forme de boyau souterrain qui aboutira au-dessous du rempart ; là, nous placerons une quantité suffisante de poudre pour le faire sauter. Avec l'aide de Dieu, rien ne pourra plus retarder la prise d'Aïn-Mâdi. »

— Faites encore ce qui vous paraîtra convenable, reprit le sultan.

Je me fie entièrement à votre intelligence ; je saurai récompenser votre zèle. »

Les douze colonnes laissèrent de côté leurs armes et se mirent avec ardeur à creuser douzes mines. Afin que cet ouvrage n'éprouvât point de relâche, les 50 hommes de chaque colonne travaillant le jour étaient, à l'approche de la nuit, relevés par 50 autres. Abd El-Kader recommanda, sous peine de mort, que le secret le plus inviolable fût gardé sur cette opération décisive.

Cependant, Si Mohammed et-Tedjini, dont la sagacité ou l'énergie n'avaient pas faibli un instant depuis l'arrivée de son ennemi, ne manquait pas d'envoyer toutes les nuits une ronde d'hommes dévoués pour veiller à ce que chacun fût à son poste. Il venait lui-même souvent explorer les remparts, exhorter tout le monde à faire son devoir et tâcher de reconnaître les mouvements des assiégeants. Chaque jour, il redoublait de vigilance. L'émir ignorait que la prudence du marabout allait aussi loin.

La nuit où les soldats commencèrent leurs travaux de galerie, les patrouilles d'Aïn-Mâdi sortirent comme d'habitude. Tout-à-coup, elles entendirent un son creux, étouffé, pareil à celui que rendrait un instrument en retombant contre les parois d'une cavité. On s'arrêta, on écoula, mais on ne put assigner une cause à ce bruit bizarre. Cependant, on courut aussitôt avertir Tedjini. Celui-ci, bien loin de soupçonner la gravité de la ruse employée par les assiégeants, était aussi intrigué que les autres ; et plus il y réfléchissait moins il approchait de la vérité. Pendant trois nuits consécutives, on signala le même bruit étrange résonnant dans les entrailles de la terre, à intervalles égaux et sur plusieurs points à la fois. Ce bruit coïncidant avec le silence des assiégeants, lui fit pressentir que quelque chose d'insolite se préparait.

Il était urgent d'éclaircir ce mystère. Tedjini ordonna à un homme adroit et intelligent de se glisser dans le camp d'Abd El-Kader et de s'informer, en se mêlant aux Arabes groupés autour de l'émir, de la cause de ces bruits souterrains qui retentissaient si sourdement à ses oreilles depuis plusieurs nuits. L'émissaire descendit clandestinement des remparts, se coula en rampant le long des jardins et, après un long détour, vint sans affectation, se confondre parmi le nombreux entourage du Sultan. Le lendemain, Tedjini fut d'autant plus interdit du récit de son espion, que jamais créature de Dieu ne lui avait parlé dans ce siècle d'un pareil stratagème et que rien de semblable n'avait été usité dans

les sièges soutenus précédemment par Aïn-Mâdi et les autres Ksar

Un homme de Feguig (فجيج), Ksar au Sud-Est de l'empire du Maroc, près de nos frontières, dit au chikh : « Mon seigneur, le péril est imminent ; cependant, nous pouvons l'annuler ou tout au moins l'atténuer. Puisque nos ennemis creusent douze mines, pratiquons à notre tour six contre-mines. Mais afin de neutraliser complètement leurs galeries, disposons les nôtres de manière à rencontrer la moitié des leurs et à enfermer dans leurs intervalles les six restantes. Au moment où les travailleurs ennemis croiront déboucher en toute sûreté au pied des remparts, ils se trouveront face à face avec les nôtres. »

Cet avis ingénieux fut goûté et raviva les courages ; la lassitude s'envola comme par enchantement. Ce travail secret et inconnu avait, non pas intimidé mais découragé les habitants, car ils n'avaient aucun moyen d'éviter le danger. Ils saisirent avec enthousiasme l'inspiration du Feguigui (1) et secouèrent la torpeur où la surprise les avait d'abord jetés.

Pour mieux éventer les mines ennemies et leurs opposer des contre-mines convenables, ils imaginèrent de placer sur le sol des mardjen vides (vases en cuivre ou en fer battu de la capacité d'un litre environ). Là où ils les entendirent s'entrechoquer et vibrer plus fort par l'effet de la terre ébranlée sous les coups de pioche, vite ils commencèrent à creuser. Ils répétèrent plusieurs fois la même opération, changeant chaque fois les mardjen de place, et prêtant une oreille attentive à toutes les vibrations, jusqu'à ce qu'ils connussent d'une manière précise la direction du travail souterrain des assiégeants. Leurs travaux avancèrent rapidement : l'activité suppléait au défaut de bras. Ils percevaient déjà distinctement le bruit souterrain causé par l'ennemi, de même que celui qu'ils faisaient était instantanément repercuté aux oreilles des soldats de l'émir pour lesquels il restait, toutefois, incompréhensible. Enfin, saisissant avec à-propos le moment favorable, quelques coups de pioche renversèrent la mince cloison qui séparait encore les travailleurs. Les assiégeants, surpris à l'improviste, furent délogés de leurs mines presque sans coup férir. Cette

(1) Les gens de Feguig sont renommés dans le Sahara comme d'habiles mineurs. — *N. de la R.*

dernière ruse encore éventée, les travailleurs des mines intermédiaires ne pensèrent plus pouvoir opérer leur jonction ; ils s'enfuirent tout déconcertés et abandonnèrent leurs travaux aux mains des habitants. A cette nouvelle, l'infortuné Abd-El-Kader, qui avait enfin cru voir poindre le jour de la victoire, entra dans le paroxysme de la rage : il se rua sur les assiégés avec toute son armée et, après un combat de tout un jour et de toute une nuit, il les expulsa de ses mines, mais ne put enlever celle des habitants. Il perdit 15 hommes.

Tedjini ne pouvait plus se méprendre sur la tactique toute d'obstination de l'émir, qui dépenserait à ce siège toutes ses ressources plutôt que d'y renoncer. Devant des forces sans cesse renaissantes, il ne fallait pas espérer de débloquer le Ksar. Tôt ou tard, malgré ses efforts surhumains, il succomberait soit par épuisement, soit par la défection des étrangers qui l'avaient d'abord secondé. Il songea donc sérieusement à se ménager le bénéfice d'une capitulation honorable et à épargner le sang de ses serviteurs, en consentant à quelques concessions. Il adressa un mi'ad et des présents à Abd-El-Kader. Rian fut chargé de les conduire au sultan et de négocier avec lui la reddition de la place. La conférence dura plusieurs jours. L'émir ne voulait, d'abord, rien rabattre des conditions qu'il avait posées précédemment, mais, informé par de menaçants échos que le Tell n'était pas tranquille, il se détermina à se montrer moins exigeant ou plutôt plus infidèle à sa parole. Il sentait l'énergie de Tedjini se détendre et il était tout naturel pour lui d'en profiter. Il demanda simplement que le fils de Tedjini vînt auprès de lui.

Rian fit part au chikh du désir de l'émir. — « Retournez auprès de lui, dit Tedjini, et s'il me jure qu'aussitôt après l'avoir vu, il me rendra mon fils et me donnera l'aman, je consentirai à me soumettre ; sinon je me défendrai tant que Dieu m'en donnera la force

Abd El-Kader accéda à tout. Tedjini, alors, ordonna à son fils de faire ses préparatifs de départ. Il apportait en présents deux chevaux, deux nègres, deux négresses, deux fusils, une paire de pistolets damasquinés et une tente neuve de la plus grande beauté. Il était accompagné de quelques amis prudents et dévoués. Dès qu'ils furent en présence d'Abd El-Kader, l'émir fronça le sourcil et un air de mécontentement extrême apparut sur son visage. — « Croyez-vous me satisfaire par vos dons importuns, s'écria-t-il, avec véhémence ? — les ai-je sollicités ? Je veux que Tedjini, votre marabout, le père de cet enfant, de gré ou de force se rende chez

moi, dans ma tente ; et, si pour subir ma vue il lui faut des cadeaux, je lui en donnerai de plus abondants et de plus riches que ceux qu'il peut m'offrir. » Pendant qu'il parlait, son khalifa faisait main-basse sur tous les objets et élevait au fils de Tedjini, ainsi qu'à son entourage, une tente proche de celle du sultan, tente toute modeste qui aurait indiqué le logement d'un soldat et non celui d'un hôte de distinction.

D'après le fac-simile d'une lettre écrite à Nicolas Manucci, à la date du 5 Ramdan 1254 (22 novembre 1838), l'émir, s'exprimait ainsi : « Quant aux affaires d'Aïn-Mâdi, le fils de Tedjini nous a été livré en otage avec 18 des habitants les plus influents du Ksar ; une valeur de 30,000 réaux (55,800 francs) nous a été remise en esclaves, en argent, en vêtements, en chevaux. Mais nous resterons devant Aïn-Mâdi jusqu'au jour où j'aurai légalement remis chacun dans son droit, jusqu'au jour où l'obéissance des habitants sera complète et où leurs troupeaux, leurs enfants, leurs personnes, seront à notre disposition. »

L'émir, pendant plusieurs jours, laissa languir son illustre otage dans un isolement inexplicable ; il n'adressa pas une seule parole à son jeune prisonnier. Celui-ci, très-inquiet, s'exagéra cette froideur sinistre à ses yeux ; il se concerta avec ses compagnons de captivité et fit scruter par eux les intentions de l'émir à son égard : « Pourquoi agissez-vous envers nous avec tant de rigueur ? Depuis le jour où, certains de l'exécution de vos promesses, nous sommes venus vous trouver avec confiance, vous n'avez pas encore daigné nous fixer sur notre sort. A un homme puissant comme vous, il n'est pas nécessaire de rappeler ses engagements, car si vous révoquiez ou désavouiez votre serment de nous rendre à la liberté, de lever votre camp, à l'avenir quelle sera la créature de Dieu assez imprudente pour se fier à votre délicatesse ? »

El-Hadj Abd El-Kader leur répondit d'un air plus abattu qu'irrité : « Vous demandez mon départ, mais il est impossible ! Ne me couvrirait-il pas d'opprobre ? Que diraient le Tell, toutes mes tribus, tous ceux enfin qui savent que j'ai survécu à un outrage inouï, que j'ai attaqué Aïn-Mâdi sans pouvoir m'en rendre maître ? Pour tout le monde il serait évident que le chikh m'a vaincu. Retirez-vous donc, car je ne me dessaisirai jamais du fils de Tedjini. »

« Nous ne pouvons cependant pas retourner dans la ville sans ramener avec nous le fils de Sidi-Mohammed ?

Alors, voici trois conditions :

« 1° Tedjini me laissera entrer dans le Ksar. J'y entrerai par une porte et en sortirai par l'autre, afin que seulement on puisse dire que j'ai pénétré dans Aïn-Mâdi. Comme il ne tient pas à me voir, qu'il s'enferme s'il le désire.

« 2° Ou bien il évacuera la ville. Je lui laisse dans ce cas, le choix de se retirer où il voudra. Je permets aux habitants de le suivre avec la vie sauve. Aussitôt après son départ j'entrerai dans Aïn-Mâdi.

« 3° Et enfin, s'il n'est pas encore las d'entendre parler la poudre, qu'il s'apprête ; je ne m'éloignerai pas d'ici tant que je n'aurai pas obtenu de lui entière satisfaction. »

Cette alternative de rompre ou de conclure les négociations était cruelle ; mais il valait mieux encore se décider pour une des deux premières conditions que de reculer indéfiniment la paix. Tâter le terrain plus longtemps provoquerait peut-être une catastrophe ou d'autres collisions, dont l'issue serait certainement au désavantage de Tedjini.

En effet, la récente défection des Yahya Ben Salem, qui, au début, s'étaient jetés dans le Ksar avec 50 fusils de Berrian (Mezab), des Beni El-Ar'ouat et des El-Arba, avait produit un abatement profond chez les assiégés, dès lors réduits à leurs seules forces. D'ailleurs, que pouvait espérer encore Tedjini ? N'avait-il pas un immense amour-propre humilié devant lui ? N'avait-il pas assisté aux dernières convulsions d'un orgueil subjugué ? Il avait même recueilli de la gloire. Abd El-Kader, en renonçant à le voir, lui faisait la plus grande concession : sur tous les autres points, il se montrerait intraitable. Tedjini se détermina à plier devant la nécessité : il choisit l'exil. « Je me retire, écrivit-il à l'émir. Après mon départ, vous serez libre d'entrer dans le Ksar. Je ne puis cependant pas tout de suite opérer ma retraite, parce que j'ai besoin de quelques jours pour régler mes affaires et donner à mes chameaux, qui pâturent du côté du Mezab, le temps d'arriver pour transporter mes bagages. »

Abd El-Kader savait qu'en abandonnant Aïn-Mâdi, le marabout obéissait au vœu des habitants. Il craignit qu'au lieu de chameaux, Tedjini ne reçût des affiliés venant au secours de la place. Il répondit donc : « Je ne saurais attendre tout ce temps ; faites-moi connaître le nombre de chameaux dont vous avez besoin, surtout hâtez votre départ. »

Tedjini demanda 400 chameaux, 6 mules, 2 chevaux. L'émir lui écrivit : Je ne puis vous envoyer que 50 chameaux. Ils remplaceront ceux que vous réclamez comme nécessaires et vous rendront les mêmes services en répétant plusieurs fois leur premier voyage. »

Cependant El-Hadj Abd El-Kader lui fournit encore 200 chameaux pourvus de leurs hamels (Tellis), de 100 guerbas, de 40 atouch طرف عطوش (palanquins) pour sa famille, de 400 cordes, etc. etc.. enfin de tout le d'erf (attirail) du chameau de charge qui doit accomplir une longue course ; de plus, il lui offrit deux mulets et deux chevaux tout harnachés. L'une des selles destinées à Tedjini était richement brodée d'or.

Au moment de partir, une prudente réflexion arrêta Tedjini. Il fit dire à Abd El-Kader qu'il ne quitterait le Ksar que s'il en laissait libres les alentours en se retirant à Bida (au nord du Djebel-Amour). « La confiance, ajoutait-il, ne peut plus subsister chez moi lorsque ma pensée se reporte sur toutes les perfidies survenues depuis si peu de temps. » Le sultan, encore une fois offensé, se conforma néanmoins au dernier désir du marabout. Il alla camper à Sidi-Bou zid (18 du mois de chaoual — 4 janvier 1839). Tedjini, tranquilisé, lui annonça alors qu'il avait adopté El-Ar'ouat pour sa nouvelle résidence :

Abd El-Kader manda aussitôt aux Beni El-Ar'ouat d'avoir à préparer une maison pour loger Tedjini et sa famille.

Après le quatrième voyage de ses chameaux, Tedjini, suivi par le restant de la population du Ksar, sortait à peine par l'une des portes de la ville, que l'émir entraît par l'autre à la tête de son goum. Rian, dont la véracité ne peut être suspectée, rapporte qu'à Sidi Bou Zid, où il s'était rendu pour demander à Abd el-Kader un supplément de chameaux, l'infanterie s'insurgea contre son chef et refusa de revenir à Ain Mâdi.

Déjà toutes les tribus et tous les Ksour, indifférents jusqu'alors, ou plutôt qui avaient attendu l'issue du siège, pour régler leur conduite vis-à-vis de l'Emir, étaient venus suivant ses ordres pour lui offrir leurs hommages. En leur présence, le sultan démantela les remparts, dévasta ce que les travaux du siège avaient épargné de jardins et arracha les quatre palmiers uniques qui les décoraient.

Quatre jours après son entrée dans le Ksar, un de ses khalifa, le fils de Tofniche, envoyé en mission auprès des Français, lui

annonçait que les chrétiens prenaient des dispositions formidables pour une guerre prochaine. Dès que la nuit fut tombée, Abd el-Kader, presque sans escorte, se dirigeait furtivement vers le Tell. Le lendemain, les goums, après l'avoir inutilement cherché pour continuer leur œuvre de destruction, se licencièrent d'eux-mêmes. Ils retournèrent dans leurs tribus ou leurs Ksar dans une dissolution complète provoquée, du reste, par ce départ précipité.

Ce fut un curieux spectacle que cet encombrement de troupes naguère si considérable, s'en allant maintenant dans toutes les directions, par pelotons de trois, cinq ou dix cavaliers. On aurait dit une de nos anciennes armées dont les barons, après avoir donné à leur suzerain plus que le temps obligatoire du service féodal, retournaient en chevauchant dans leurs castels et, par leur départ, décomposaient une troupe plus rapidement qu'elle n'avait été formée.

Le fils de Sidi Mohammed, abandonné à lui-même, rejoignit son père à El-Ar'ouat.

El-Hadj Abd el-Kader, sérieusement occupé à repousser les attaques des Français, avait oublié Tedjini. Celui-ci vivait à El-Ar'ouat dans la plus grande tranquillité, traité avec les plus grands égards, entouré du respect et de l'admiration de tous, lorsque des inimitiés intestines qui fermentaient depuis long-temps, éclatèrent tout-à-coup et partagèrent El-Ar'ouat en deux partis : les Ah'laf (الاحلاف) et les Oulad-Serr'in (اولاد سرغين). Chacun d'eux eut recours à la protection de l'Emir, en invoquant des services passés. Les deux députations se rendirent à Takdimet et là, devant Abd el-Kader, firent valoir leurs prétentions. L'Emir, s'adressant aux Oulad-Serr'in, leur dit : « Puisque jusqu'ici vous n'avez eu de sympathie que pour Tedjini, à mon tour je veux protéger les Ah'laf. Je veux sévir impitoyablement contre vous, raser votre quartier et vous infliger un châtiment que vous vous rappellerez avec terreur. En effet, aussitôt il combla de présents les Ah'laf. Cet accueil, si flatteur, fait à leurs ennemis, remplit d'humiliation les Oulad-Serr'in.

Les Beni El-Ar'ouat, de même que la population des autres Ksour, ne lui payaient pas volontiers l'impôt. Les émeutes dont les quatre quartiers d'El-Ar'ouat n'avaient cessé jusqu'alors d'être tour-à-tour le foyer, avaient fait naître chez l'émir le secret dessein de circonvenir, d'inciter artificieusement à la révolte les

fractions qui forment la population d'El-Ar'ouat, afin de les affaiblir plus facilement les unes par les autres. Il commençait par les Oulad-Serr'in, moins nombreux que les Ah'laf, mais meilleurs soldats.

Les envoyés étaient à peine de retour à El-Ar'ouat, que l'émir envoyait, pour apaiser la sédition, son khalifa, Kaddour Ben Abd El-Baki El-Basri, à la tête d'une forte colonne.

Tedjini, afin de conserver le plus possible une stricte neutralité vis-à-vis des événements qui allaient se dérouler, fit venir ses chameaux de chez les El-Arba et se retira loin du théâtre de la guerre, dans les tribus du côté du Mezab. Il laissa les Beni El-Ar'ouat aux prises avec le khalifa.

Kaddour s'approcha d'El-Ar'ouat (1255-1839), taxa les habitants de la lezma et de la khedma (25 francs par maison), puis les somma de lui ouvrir les portes, de réserver les maisons les plus confortables pour son logement et le casernement de ses fantassins (le goum, suivant l'usage, campait autour de la ville). Les Beni El-Ar'ouat n'osèrent lui désobéir. Le khalifa envahit le quartier des Oulad-Serr'in. Bientôt tout fut prêt pour l'enlèvement suggéré par Abd El-Kader. Sous prétexte de les consulter pour la rentrée de l'impôt, il convoqua Ahmed Ben-Salem, Yanya Ben-Salem et les notables de la ville.

Ils arrivèrent sans défiance. Kaddour les accusa d'exciter à la révolte contre son maître, les fit saisir, attacher, et ordonna qu'à la faveur de la nuit ils fussent dirigés prisonniers sous bonne escorte à Tekdempt, ainsi que les trente mulets chargés de la lezma. Le khalifa avait fait placer des postes dans les rues principales, dans le but de comprimer chez les habitants toute manifestation hostile. Aussitôt que les Beni El-Ar'ouat eurent connaissance du piège tendu à leur bonne foi, ils s'armèrent, coururent aux armes, s'emparèrent des portes, de toutes les communications, palissadèrent les rues, coupèrent les eaux. Le détachement qui conduisait les prisonniers chercha inutilement un passage non gardé. Les troupes du khalifa, resserrées de plus en plus dans leurs logements, lâchèrent pied et se débandèrent après avoir éprouvé de grandes pertes. Elles abandonnèrent leur chef, qui n'avait pu les rallier, à toute la vengeance des Beni El-Ar'ouat. Ceux-ci délivrèrent les prisonniers, se saisirent des munitions d'El-Basri, de l'un des deux canons — tournés quelques années plus tard contre nous — avec lesquels il avait cru foudroyer les insurgés.

Les habitants eurent six individus tués, parmi lesquels les deux enfants et la femme de Yahya Ben-Salem. Le khalifa ne fut préservé de la mort et ne dut la liberté qu'aux prières de Djedid Ben-Youcef, agha des Oulad-Chatb, et de Kharoubi, agha des Oulad-Khelif. Il reforma son armée comme il put et transféra son camp au milieu du Djebel-Amour ; de ce point, il demanda des secours à Abd El-Kader en hommes et en munitions. A leur tour, les Beni El-Ar'ouat poussèrent à la révolte les tribus voisines, appelèrent Tedjini à leur tête. Ainsi renforcés, ils espérèrent s'affranchir pour toujours de la domination de l'émir et des troupes du khalifa. Ce dernier assiégeait de nouveau El-Ar'ouat.

Sidi-Mohammed avait conservé tout son amour pour l'indépendance ; il enrôla les Arabes de sa confrérie campés dans les environs de la Chebka et marcha sur El-Ar'ouat. Il avait séjourné trois mois dans les environs du Mezab et suivi les tribus dans toute leur vie nomade. Les Beni El-Ar'ouat, mettant à profit l'alarme que son nom inspirait à leurs ennemis, firent, dès son arrivée, une sortie dans laquelle ils leur tuèrent deux hommes et les mirent en fuite.

De nouvelles troupes, sous la conduite de Si El-Hadj El-Arbi Ben El-Hadj-Aïssa El Ar'ouati, vinrent envelopper les ruines d'Aïn-Mâdi pour s'emparer du principal fauteur de toutes ces *tracasseries importunes* : le khalifa se plaisait à nommer ainsi les troubles du sud (1256 — avril 1840).

Tedjini ne cessa de les harceler, fit trois sorties qui lui procurèrent un butin considérable. Le siège menaçait de traîner encore en longueur. El-Hadj El-Arbi, presque sans provisions, vivait des légumes procurés par les jardins de Tadjemout. Tedjini appela à lui les El-Arba et les Beni El-Ar'ouat. A peine ces auxiliaires étaient-ils en vue de la ville que les assiégeants fondirent sur eux. Tedjini se précipita hors du Ksar pour soutenir ses partisans en faisant diversion. La victoire fut longtemps indécise : un instant même on crut que c'en était fait d'Aïn-Mâdi ; mais enfin Dieu, comme toujours, donna la victoire à son serviteur. Le lendemain, dans un autre combat qui dura jusqu'à la nuit, Tedjini repoussa les assiégeants du côté de Tadjemout. Dans ces différentes affaires, Sidi Mohammed eut 22 hommes et 21 chevaux tués ou blessés ; Si El-Hadj El-Arbi, plus rudoyé, eut 16 morts, plusieurs chevaux tués et un nombre considérable de blessés.

Le marabout laissa ses troupes se reposer deux jours et, le

troisième, se dirigea sur Tadjemout. Dès que le khalifa, encore à quelque distance de ce Ksar, l'aperçut, il courut s'y enfermer. Tedjini se mit vainement à sa poursuite ; il ne put empêcher son entrée dans la ville. Quelques goums du khalifa avaient pris la fuite : Tedjini fit courir après eux ; ses cavaliers les atteignirent, lui ramenèrent vingt-cinq prisonniers et vingt-cinq troupeaux de moutons.

Cependant, Si El-Hadj El-Arbi avait à la hâte fortifié Tadjemout. Tedjini tomba dans la plus grande perplexité, car il n'avait pas les moyens d'Abd El-Kader pour terminer rapidement un siège. Il considérait avec désespoir l'élévation des murs du Ksar, lorsque fort heureusement, quelques habitants, khouan de sa confrérie, vinrent dans son camp et lui dirent : « Soyez sans inquiétude ; Tadjemout est à vous. Demain, vous pourrez vous avancer sans crainte et commencer l'attaque, nous vous avons ménagé l'appui de la plus grande partie de la population. » En effet, le lendemain matin, Sidi Mohammed fit attaquer par une partie de ses soldats le côté ouest du Ksar, pendant que lui-même s'élançait vers la porte de l'est et que les trois quarts des habitants combattaient pour lui dans l'enceinte de Tadjemout. Il força, sans trop de difficultés la porte de l'est, traversa le Ksar pour aller rejoindre ses autres troupes à l'ouest. L'action fut rude. Pris entre deux feux, rejetés les uns sur les autres, les soldats du khalifa furent acculés contre la porte de l'ouest ; de là, ils s'enfuirent dans un pêle-mêle général. Au dehors, ils se heurtèrent contre des goums qui leur barrèrent le passage ; tous furent faits prisonniers Si El-Hadj El-Arbi réussit à s'échapper avec 28 cavaliers.

Tedjini, élément après la victoire, intercédait pour ceux des habitants qui avaient pris fait et cause pour Abd El-Kader, et grâce à son intervention, leurs maisons furent à l'abri de la furie des gens de Tadjemout. Il n'exclut de son pardon que la famille d'El-Arbi Ben Barka et de Koulder Ben Goubour.

Si El-Hadj El-Arbi, fils du célèbre prophète El-Hadj Aïssa d'El-Ar'ouat, s'était jeté dans le parti d'Abd El-Kader pour se venger d'Ahmed Ben-Salem, qui avait banni d'El-Ar'ouat ses parents ou amis, les Oulad Bou-Zian, dont le chef, Chetti, disputait sous son patronage le pouvoir à la famille d'Ahmed Ben-Salem. Les Oulad Bou-Zian avaient été exilés à Lelmaïa et à Tedjérouna, chez les Oulad Sidi Chikh. Quant à lui, retiré à Zenina, il avait offert à l'émir de lui soumettre le sud.

Ainsi finit cette guerre épique entre Sidi Mohammed Et-Tedjini et l'Emir Abd el-Kader. Le sultan avait campé sous les murs d'Aïn Mâdi dans le mois de Rabi second de l'année 1254 (juin-juillet 1838), et n'en repartit que dans le mois de chaoual suivant (décembre 1838, janvier 1839). Ce siège agita profondément toutes les tribus du sud, excita chez elles un levain de révolte et les prédisposa aussi à reconnaître plus facilement notre domination. Pendant sept mois, l'Emir avait vainement attendu un signe de faiblesse chez son adversaire.

Après 22 mois d'abandon, Sidi Mohammed Et-Tedjini releva les ruines d'Aïn Mâdi. — La captivité d'Abd el-Kader chez les Français vint heureusement étouffer toutes les inimitiés qui, tôt ou tard, se seraient certainement réveillées chez les deux rivaux.

Nous ne voulons pas établir entre ces deux ennemis un parallèle qui pourrait sembler un hors-d'œuvre plus ou moins ingénieux. Cependant, qu'il nous soit permis de dire que si Tedjini, doué de cette volonté qui fait les hommes remarquables, et qui ne le cédait en rien à celle d'Abd el-Kader, inspiré par cette persistance à défendre son idée plutôt que ses foyers, paré de son titre de marabout, de chef de confrérie, avait été placé, comme l'Emir, dans un milieu plus favorable au déploiement de ses facultés, il aurait non pas entravé, mais écrasé dans son germe la puissance d'Abd el-Kader. Rivaux et ambitieux, s'il eussent été habilement opposés par nous l'un à l'autre, ils se seraient dévorés. Mais que savions-nous en 1838 des hommes et des choses de ce pays!

Dans le siège d'Aïn Mâdi, l'Emir semblera à un esprit méthodique comme un cheval emporté et qui s'arrête court devant une énergie intelligente; mais en reconnaîtra aussi que le manque d'union de ses forces, cause de son insuccès final, provenait de la mesquine jalousie d'une prétendue noblesse, s'appuyant sur une religion mal interprétée, éléments qui comprimeront toujours chez le peuple arabe toute envie de se fondre dans une grande conception libérale.

Aïn Mâdi resta toujours, dans la pensée de l'Emir, comme l'indice précurseur de sa déchéance : sous ses murs inébranlables, il entrevit que de grands résultats lui échappaient, il sentit s'évanouir la haute fortune qu'il avait rêvée et à laquelle il s'était cru prédestiné. La blessure infligée à son orgueil devant ce Ksar

saigna bien long-temps et resta ouverte pendant tout le reste de sa vie politique.

Quelques années plus tard, il abandonnait l'avenir de l'Algérie aux ruains des Français. Son pouvoir, après avoir loupé si long-temps et avec tant d'habileté contre le vent de l'adversité s'était affaibli enfin, ses ressorts s'étaient brisés un à un, en face de nos bataillons, comme une frêle embarcation sur des récifs. Et lorsqu'il suivait des yeux le sillage du navire qui l'entraînait loin du théâtre de ses illusions, nul doute qu'en rêvant à son passé, le souvenir d'Aïn Mâdi ne vint encore se mêler à sa méditation.

Vers le mois de Djoumada premier 1260 (avril-mai 1844), Tedjini fit sa soumission au général Marey, avec Ahmed ben Salem. Depuis ce moment, il ne cessa d'être fidèle aux Français et donna par là, sinon une preuve de son dévouement sincère, du moins de sa loyauté. Sa mort, arrivée dans le mois de Djoumada premier 1269 (février-mars 1852), suivit de près la prise d'El Ar'ouat. Il entra dans le sein de la miséricorde divine au moment où deux cadis de Médéa venaient le chercher de la part du gouverneur général.

Disons, avant de terminer, que notre relation du siège d'Aïn-Mâdi a surtout été établie sur le récit de Rian, caïd actuel du Ksar, et l'un des principaux acteurs de cette lutte qui demeurera toujours extraordinaire aux yeux des Arabes. Nous n'avons négligé aucun renseignement pour fixer les faits le plus rigoureusement possible, corriger ce que la version de ce caïd avait de diffus ou d'obscur et corroborer souvent sa narration. Nous croyons être arrivé à un résultat presque satisfaisant.

ARNAUD, *Interprète militaire.*

Remarque de la Rédaction. — Pour avoir une idée de la manière dont Abd el-Kader envisageait, ou, du moins, voulait que l'on envisageât le siège d'Aïn Mâdi, il suffit de lire ce qu'il en a dit dans son livre des règlements militaires, le *Quicheh et Kataib*, dont le *Spectateur Militaire* a publié la traduction dans son 26^e volume, p. 625. Nous avons déjà parlé de ce curieux ouvrage dans la *Revue Africaine*. V. ci-dessus, n^o de mars 1864, p. 98.

Voici maintenant les propres paroles de l'Emir sur ce siège mémorable :

« Il (l'Emir) a pris la ville d'Aïn Mâdi des mains de l'usurpateur, de cet homme qui a fait continuellement le mal dans ce monde ; il a chassé les habitants qui l'occupaient, il a obstrué les conduits qui menaient l'eau à la ville, il a démolé les remparts et les maisons ;

» 5. Il a délivré Aïn Mâdi,

dont le chef corrompait la population par ses paroles et ses actions.

» 6. Il a accompli la perte de ce gouverneur,

parcequ'il se faisait appeler *taleb* et *marabout* sans l'être. »

RUINES DU MARABOUT DE SIDI ABD EL-KADER,

SOUS MILIANA.

(Affreville)

I.

Ces ruines se voyaient naguères dans la vallée du Chelif, à six kilomètres au sud de Miliana, sous la koubba consacrée à sidi Abd El-Kader El Djilani et sur l'emplacement occupé aujourd'hui par le village d'Affreville. Si l'on parle ici au passé, c'est parce que ces ruines ne se voient plus à présent, par des causes qui seront indiquées tout-à-l'heure. En attendant, esquissons en quelques mots l'historique des diverses explorations archéologiques de cette localité, au moins de celles qui ont laissé des traces dans la presse périodique ou autre.

Shaw ne la mentionne ni dans son texte ni sur sa carte ; franchissons donc tout le siècle qui nous sépare de lui, et arrivons à la période française.

Vers le milieu de l'année 1840, une de nos colonnes parcourait pour la première fois la partie moyenne de la vallée du Chelif. C'est probablement alors que M. le commandant de Caussade commença ses études archéologiques sur cette région, études dont il a consigné le résultat — en ce qui concerne les ruines du marabout — dans les deux phrases suivantes, auxquelles il faut ajouter trois inscriptions copiées par lui sur cet édifice ou auprès et que l'on trouvera ci-dessous dans la section épigraphique :

« En descendant de Miliana à sidi Abd El-Kader (ancienne route), dit ce savant officier supérieur, on trouve, à dix minutes de la ville, une construction voûtée qui a dû être une fontaine ou un réservoir ; et, sur le plateau inférieur, des restes qui paraissent être ceux d'un aqueduc. »

« Au marabout de sidi Abd El-Kader, sous Miliana, retranchement considérable et restes d'un barrage sur l'oued Boutan. » (V. la *Notice* de M. de Caussade, publiée en 1851, p. 25 et 22).

Au commencement du mois d'avril 1841, je faisais, à mon tour, une station, mais seulement de quelques minutes, dans les ruines du marabout, en allant, avec trois autres européens, au camp du khalifa Mohammed ben Allal, pour traiter de l'échange des pri-

sonniers. Au milieu même des ruines, bivouaquait une nombreuse cavalerie arabe commandée par l'agha Boualem ben Cherifa alors ennemi acharné des chrétiens et que je devais avoir plus tard pour collègue au Conseil général du département d'Alger, une fraternité qui nous eût trouvés bien incrédules l'un et l'autre, si on nous l'eût prédite lors de cette première entrevue !

Dans les préoccupations d'une mission spéciale et pendant un passage aussi rapide, je n'ai pu que reconnaître le caractère romain de ces ruines et constater que leur étendue indique en effet un établissement d'une certaine importance.

En 1843, on créa sur ce même emplacement le camp de l'oued Boutan (rive gauche), afin d'enclore le parc aux bœufs et des magasins pour les céréales provenant des récoltes du Chelif, qu'on évitait ainsi de transporter en remontant une pente longue et difficile jusqu'à Miliana. L'enceinte de ce camp se composait d'un mur haut de trois mètres, flanqué de tours crénelées ; les divers travaux d'installation ne furent terminés qu'en 1845.

Au mois d'août 1843, l'auteur de cet article, visitait les ruines du marabout pour la deuxième fois et Miliana pour la première. C'est alors qu'il commença la récolte d'épigraphes et d'observations qui se rapportent à ces deux localités et qui trouveront leur place dans son travail sur Miliana ou dans celui-ci.

En avril 1848, M. Ausone de Chancel découvrit et copia l'inscription d'une borne milliaire remontant au règne d'Aurélien et où on lit le nom de *Zuccabar*, ville qui, selon Pline, s'appelait aussi *Colonia Augusta* (V. ci-après, l'épigraphe n° 1).

Le camp de l'oued Boutan devint le village d'Affreville, par décret du 9 octobre 1848 et il fut annexé à la commune de Miliana par décision du 17 juin 1854.

L'année suivante (août 1849), dans une troisième exploration de cette contrée, je retrouvais ce curieux monument après de nombreuses recherches et je vérifiais sur l'original l'exactitude, quant à l'ensemble, de la copie de mon prédécesseur (v. *Akhbar*, oct. 1849).

Pour clore cet historique, je rappellerai la publication, sous le titre d'*Affreville*, dans l'*Akhbar* du 7 juin 1853, d'un résumé de mes observations sur les ruines du Marabout, observations augmentées de quelques communications dues à des amis de nos antiquités africaines.

Les onze années qui se sont écoulées depuis lors ont naturellement produit de nouvelles découvertes et amené de plus

amples informés qui rendaient une deuxième édition indispensable. C'est le désir de satisfaire à ce devoir qui a donné naissance au travail actuel.

On s'apercevra plus d'une fois, dans la suite de cet article, que le préambule qu'on vient de lire, et qui a paru peut-être un peu long au lecteur, n'est pourtant pas un hors d'œuvre ; car, les faits et les dates qu'il contient sont des éléments d'appréciation fort utiles dans les divers problèmes à résoudre que présenteront certaines inscriptions. Aussi, je n'hésite pas à lui ajouter, comme appendice, un nouvel exposé de l'aspect primitif des ruines du marabout avant 1843, la très-laconique description de M. de Caussade ne pouvant suffire aux besoins de l'étude.

Lors de l'apparition des Européens en cet endroit, les ruines se trouvaient répandues sur les deux rives du Boutan à son débouché dans la plaine, sous le marabout de sidi Abd El-Kader. Des amorces de substructions, pointant çà et là, jalonnaient l'enceinte d'un établissement assez considérable, et qui l'était plus encore qu'il ne l'avait paru avant que les fouilles nombreuses, nécessitées par l'établissement du camp, puis du village, eussent ramené à la surface du sol les matériaux enfouis sous des alluvions séculaires. L'œil exercé de l'archéologue savait bien reconnaître, d'ailleurs, dans la multitude de pierres irrégulières qui jonchaient le sol, les débris du blocage si fréquemment employé par les Romains d'Afrique ; et les innombrables fragments de briques, de tuiles ou même de vases à la fine pâte, aux vives couleurs et aux ornements artistiques témoignaient encore mieux de la même origine.

Mais, comme pour lever toute espèce de doute à cet égard, les Arabes avaient emprunté à ces ruines, et encastré dans les murailles de la *koubba* de sidi Abd El-Kader El Djilani, une dédicace au dieu Soleil et une autre à la déesse la Victoire, ne se doutant guère, ces farouches monothéistes, qu'ils polluaient le sanctuaire de leur marabout le plus vénéré par l'intrusion de ces hommages du polythéisme. Cela seul suffisait pour donner l'éveil aux archéologues de passage et leur apprendre qu'ils foulaient une des nombreuses traces de la grandeur romaine.

Mais, n'oublions pas de constater, avant de terminer cette première section, qu'avant l'arrivée des Français dans le moyen Chelif en 1840, il n'existait, en fait de centres de population à portée des ruines du marabout, que Miliana qui en est à six

kilomètres au nord. Le groupe de maisons le plus voisin était ensuite Médéa qui est à environ soixante kilomètres plus à l'est. Ce sont des faits dont il faut prendre note, parce qu'ils auront plus tard leur application.

On verra dans la section suivante que l'auteur de cet article s'est attaché à décrire minutieusement — comme dimensions, formes et accessoires — les monuments épigraphiques qu'il avait pu étudier directement ou dont il avait reçu des dessins. Il s'est efforcé aussi d'indiquer les lieux d'où les monuments provenaient et ceux où ils se trouvent aujourd'hui. Enfin, il n'a rien négligé pour arriver à connaître les noms des découvreurs ou au moins de ceux qui les ont indiqués les premiers. Il faut, autant que possible, restreindre les applications du *sic vos non vobis*; et, si mince que puisse paraître l'honneur ou le bonheur d'avoir trouvé une épigraphe, un bas-relief, etc., il vaut assurément mieux voir figurer à ce sujet le nom du véritable découvreur que celui de tel individu qui n'a jamais vu le monument et s'est borné à transmettre une copie ou un dessin fait par un autre. La justice et l'exactitude en peuvent qu'y gagner.

II.

Dans cette deuxième section, je me borne à reproduire les inscriptions recueillies dans les ruines dont Affreville occupe aujourd'hui la place, y ajoutant seulement les explications graphiques et descriptives qui doivent, de toute nécessité, les accompagner pour que le lecteur en ait une idée exacte et complète. Quant au commentaire qu'elles exigent, il sera l'objet de la troisième et dernière partie de ce travail.

N° 1.

D. N.

IMP.

L. Do

MITIO

AVREL

IANO

AVG

A ZVCC.

M. P III

Gravée sur une espèce de tambour de colonne, haut de 1 mètre et d'un diamètre de 0^m 35 cent., cette inscription était très-lisible ; aussi les copies qui en ont été prises ne diffèrent-elles que par des détails graphiques jugés sans doute insignifiants par le premier transcritteur, mais, que j'ai dû reproduire ou signaler, pour plus grande exactitude.

Ainsi, aucun des A de cette inscription n'a la barre intérieure ; et, dans ceux des lignes 6 et 7, le montant de droite se prolonge par le haut, vers la gauche, au-dessus du point de rencontre des deux diagonales.

L'appendice inférieur du G de la septième ligne se recourbe au-dessous de la lettre, au lieu de remonter intérieurement, comme d'habitude.

Cette épigraphe nous donne le texte suivant : Domino nostro — Imperatore — Lucio Do — mitio — Aurel — iano — Augusto (regnante) — a Zuccabari — millia passuum quatuor (posuit ou posuerunt).

C'est-à-dire : (érigé sous le règne de) « Notre seigneur, l'Empereur Lucius Domitius Aurelianus, Auguste, à quatre milles de » Zuccabar. »

M. Léon Renier a publié cette inscription sous le n° 3691.

N° 2. (C. et B. (1) N° 3688 de M. L. R.

SOLI
INVI
CTO

Sur une pierre encastrée extérieurement dans une des murailles du marabout de sidi Abd El-Kader El-Djilani et qui mesure 0^m 87 cent. de hauteur sur une largeur de 0^m 37 cent. Le cadre qui contient l'épigraphe est un simple filet.

L'appendice inférieur de la lettre L du mot *soli* se prolonge vers la droite jusqu'à rencontrer celui de l'I qui arrive ensuite, genre de ligature assez rare.

(1) Pour les besoins de l'abréviation, nous désignerons par leurs initiales les divers transcritteurs des épigraphes reproduites ici : (C. et B) sont donc pour Caussade et Berbrugger ; (G.) pour le lieutenant Guiter et (M.) désigne le docteur Maillefer.

Les lettres appartiennent au type curviligne, celui où les appendices sont ondulés au lieu d'être droits.

N° 3. (C. et B.) N° 3689 de M. L. R.

VICTO
RIAE

Sur une autre paroi du même marabout et également au dehors ; mêmes dimensions que la précédente, mais avec une forme qui tient du cône tronqué. Le cadre n'a pas de filet en bas. Lettres d'un type identique. Les deux montants de l'A au lieu de se rejoindre par le haut à angle aigu, sont écartés l'un de l'autre et couronnés d'un appendice ondulé.

N° 4 (G)

BONAE VALETV
DINI SACRVM
EX RESPONSO
HERCVLIS
L. PESC. HO
NORATVS
SAC. EIVS DD
D. P. CCXXII

Gravé dans un cadre sur une pierre en forme d'autel, haute de 1^m et large de 0^m35^c. Au centre de la face supérieure, creux hémisphérique de 0^m15^c à l'orifice, avec une profondeur de 0.5. Ce monument votif d'une exécution assez négligée est entier ; les moulures, formant cadre à la face antérieure, se continuent sur les faces latérales.

La copie que M. Léon Renier a reçue de cette épigraphe, et qui figure dans son ouvrage sous le n° 3677, porte *Valetudinis*, au lieu de *Valetudini* que l'estampage indique et qui, d'ailleurs, est conforme à l'usage, le datif étant le cas naturel des dédicaces.

La seule ligature qu'on remarque dans notre inscription lie les lettres VM qui terminent la deuxième ligne.

Texte. — Bonae valetu—dini sacrum, ex responso—Herculis—Lucius Pescennius Ho —noratus, —sacerdos ejus, dono dedit—(anno) provinciae ccxxii.

• Autel consacré à la Bonne santé, d'après un oracle d'Hercule,

Lucius Pescennius Honoratus, prêtre de ce Dieu en a fait don, l'an de la province 222 (261 de J.-Ch.) »

Ce monument, trouvé à Affreville en 1858, a été publié dans le tom 3^e de la *Revue africaine*, page 229, d'après un estampage et un dessin de M. le Lieutenant Guitier.

Il a été déposé à l'École Communale de Miliana où il se trouvait encore en 1862.

N° 5. (B. etc.)

MANLIAE I. FIL
SECUNDILLAE
SORORI FRA
TRVM ET AVN
CVLOR. E. V. ET
EQ. ROMANOR.
Q. HERENNIVS
RVFVS MARI
TVS EQ. R. ET
SEVERA FILIA
EORVM POSVER.

Gravé sur une pierre haute de 1^m10^e sur 0^m60^e, dans un cadre qui se reproduit sur les faces latérales ; cette inscription a été publiée pour la première fois, par l'auteur de cet article, dans l'*Akhbar* du 16 octobre 1849. Des magasins du Génie où on la plaça d'abord, elle fut ensuite apportée à l'École Communale de Miliana. Les lettres 6, 7, 8, 9, de la première ligne, étant endommagées dans leur partie inférieure, il paraît difficile de décider si l'initiale du prénom est un L ou un I.

Les sigles, ou lettres liées, sont : 1^{re} ligne, AE, à la fin ; 6^e ligne, MA ; 7^e ligne, NI ; 8^e ligne, MA ; 10^e ligne, LI ; 11^e ligne, VM.

Texte, d'après M. Léon Renier (n° 3680) :

Manliae, Lucii filiae, — Secundillae, — sorori fratrum et avunculorum, egregiorum virorum et — equitum Romanorum — Quintus Herennius — Rufus mari — tus, eques romanus et — Severa, filia — eorum, posuerunt.

« A Manlia, fille de Lucius, (surnommée) Secundilla, sœur de frères et d'oncles (ornés du titre d') *Egrèges* et chevaliers romains ; — Quintus Herennius Rufus, son mari, chevalier romain, et Severa, leur fille, ont élevé (ce monument) »

Outre ma copie, j'ai de ce document, celle de M. le docteur Maillefer et surtout l'estampage et le dessin du Lieutenant Guiter.

N° 6. (G.)

M. MASESV

AN XL

Cette inscription a été trouvée en même temps et au même endroit que la précédente ; la pierre, brisée tout autour, mesure encore 0 50 cent. dans son maximum de hauteur et de largeur.

On y remarque quatre trous hémisphériques d'un diamètre de 0.15 cent. disposés parallèlement, deux sous la première ligne et deux sous la seconde. Il en sera reparlé dans le commentaire.

Il ne semble pas que les détériorations subies par ce monument aient porté sur l'épithaphe qui se réduit du reste à ce simple énoncé : Marcus Mases vixit annis quadraginta, M. Mases a vécu quarante ans.

J'ignore où cette inscription peut se trouver aujourd'hui.

N° 7 (B.) (Disparu)

DM SVPERIS FLAVI

ANVS SET V EST BICOCE

..... ONIVOEPTC

Épigraphie gravée sur une pierre brisée en bas ; haute dans son état actuel de 0.50 cent. et large d'un mètre. Le cadre où elle se trouve est bordé à gauche par une colonne torse dont la pareille manque à droite ; il est surmonté d'un petit fronton triangulaire timbré d'un croissant horizontal sous une rosace ; de chaque côté, il y a un buste drapé ; un troisième buste également drapé se trouve entre ledit fronton et l'angle supérieur gauche de la pierre.

L'expression « Diis manibus superis » rappelle que Festus dit que les mânes sont invoqués par les augures du peuple romain, parce qu'on croyait qu'ils favorisaient les hommes et qu'on les appelait aussi : « Dieux *supérieurs* et *inférieurs*. »

Il est regrettable que le mauvais état de cette pierre n'ait pas permis d'obtenir une lecture assurée de la fin de l'épigraphie.

Lorsque j'ai copié cette inscription, au mois de septembre 1849, elle avait été transportée d'Affreville dans les magasins du Génie. M. le D^r. Maillefer ne la signale pas dans son inventaire de 1862.

N° 8. (B. etc.)

MEMORIAE
MAECI RVSTI
CI FILI DVLCIS
SIMI MAECIVS
AFRICANVS DEC

Gravé sur une pierre formant un carré long, arrondi par le haut et dont le petit côté antérieur figure une stèle à fronton triangulaire flanqué d'oreillettes et timbré du croissant horizontal. L'inscription se trouve au-dessous.

Cette stèle couronnait un massif de six tombes étagées par trois, le rang supérieur servant de couvercle à celui du dessous et celui-ci à l'autre. Les sarcophages, en forme d'auges, contenaient chacun un squelette. L'un d'eux — celui sans doute de notre *Maecius Rusticus* — était plus petit que les autres.

J'ai assisté, pour ainsi dire, à la découverte de ce monument funéraire au mois de septembre 1849 et j'en ai publié l'épithaphe dans le n° de *l'Akhbar* du 7 juin 1853.

M. Léon Renier le lit ainsi : « *Memoriae Maecii Rustici, filii dulcissimi, Maecius Africanus dedicavit*, » dédié à la mémoire de son très-cher fils *Maecius Rusticus*, par *Maecius Africanus*.

J'avais vu le mot *Decurio* dans la syllabe initiale *Dec* qui termine l'épigraphie ; et j'avoue que je ne puis me décider à abandonner cette interprétation, surtout pour *dedicavit* qui ne paraît pas dériver naturellement de l'abréviation en litige.

M. le D^r. Maillefer qui a relevé avec le plus grand soin les inscriptions, bas-reliefs, etc., existant encore à Miliana en 1862 ne porte pas celle-ci sur son inventaire. Si elle n'est pas égarée dans quelque coin des magasins du Génie, elle aura sans doute disparu.

N° 9. (B. G. et M.)

DM S
IVLIA SATVRNINA MARITO
IVLIA SATVRNINA

IVLIVS CVTAIVVIXIT
ANIS LX AN. CCIIP
IVLIA MAXIMA
IVLIVS TVENTIVS

Cette épitaphe est gravée entre deux bas-reliefs sur une grande pierre qui se divise dans les quatre parties suivantes :

1° Fronton triangulaire timbré d'une rosace placée sur un croissant horizontal ;

2° Quatre bustes groupés deux par deux, les deux plus petits sur le premier plan ;

3° L'épitaphe ;

4° Un bœuf debout tourné à droite et regardant de face.

Les quatre personnages sculptés par rang de taille sur le 3° compartiment se retrouvent dans l'épitaphe : 1° Julia Saturnina qui élève ce monument à son mari ; 2° celui-ci, Julius Cutaius qui mourut âgé de 60 ans dans l'année de la province 202 (241, de J.-Ch.) ; 3° et 4°, Julia Maxima et Julius Tuentius, leurs enfants, sans doute.

Il paraît que depuis que j'ai relevé ce monument à Affreville au mois de septembre 1849, la partie supérieure a été brisée et a disparu. M. le lieutenant Guiter et M. le Dr. Maillefer n'ont retrouvé que la moitié inférieure, qui est aujourd'hui à l'école communale de Miliana, d'après l'inventaire fait en 1862 par ce dernier.

n° 10. (B.)

D M
HERENNIVS DON
ATVS VIXIT ANNIS.
ET HE...A....VS FIL. EIVS
VIXIT ANNIS X....
.....POSUIT P. A°
CCXX

Cette épitaphe d'Herennius Donatus et de son fils H...us, érigée dans l'année 220 de la province (259 de J.-Ch.) est gravée sous deux têtes d'inégale grandeur, très-grossièrement sculptées et placées sur des espèces de piédouches.

J'ai copié ce document provenant d'Affreville dans les magasins

du Génie en 1849 ; il ne figure pas sur l'inventaire épigraphique du Dr. Maillefer. Il manque, ainsi que les n° 6, 7, 8, 9, dans l'ouvrage de M. Léon Renier.

n° 11. (de C., etc.)

D. M. S
L. CECILIUS PR'

Ceci est gravé sur une pierre haute de 0^m, 60, avec une largeur de 0^m, 57, au-dessous d'un buste grossièrement sculpté.

M. Léon Renier (n° 3687.) lit ainsi ce fragment d'épithaphe : Lucius Cecilius Primus.....

J'ajouterai que la forme de la lettre L y est fort remarquable ; c'est absolument celle d'un S tourné à gauche.

Le monument dont il s'agit est au nombre de ceux qui ne se retrouvent plus. Quand je l'ai copié en 1843, il était auprès du Marabout ; il aura probablement été employé dans quelque une des nombreuses constructions publiques et privées qui se sont élevées sur cet emplacement.

A. BERTRUGGER.

(A suivre)

CHRONIQUE.

Souscription à la Revue Africaine. — Nous lisons dans le procès-verbal de la séance du 26 octobre dernier du Conseil général de la province d'Oran :

« Art. 13. — Abonnements à la *Revue Africaine*, 98 francs, même crédit qu'en 1864 ; les conclusions de la commission ne peuvent qu'être conformes aux propositions de M. le préfet... »

« La Commission en propose l'adoption. »

« Adopté. »

Nous nous empressons d'exprimer toute notre reconnaissance à M. le préfet d'Oran et au Conseil général, pour l'encouragement qu'ils ont bien voulu accorder à notre *Revue*. Si nous ne l'avons pas fait plus tôt, c'est que nous avons ignoré jusqu'ici que ces allocations eussent été accordées ; nous ne l'avons appris que très-tardivement, au moins pour 1864, et en parcourant par hasard un numéro d'un journal d'Oran.

TIPASA. — Nous apprenons, par une lettre de M. Trémaux, que cet honorable propriétaire s'occupe de faire déblayer la fontaine romaine que nous avons mise au jour, dans ces intéressantes ruines, il y a quelques années, mais que l'action périodique des pluies hivernales avait de nouveau cachée sous des alluvions. C'est à cet endroit qu'on avait découvert une belle statue en marbre blanc, dont nous n'avons pu voir que quelques débris, une personne de Marengo l'ayant fait tailler pour en fabriquer un bénitier, quelque temps avant notre arrivée sur le terrain des ruines.

Par les soins de M. Trémaux, les beaux sarcophages en marbre blanc, ornés de sculptures, trouvés naguère à Tipasa ont été déposés en lieu sûr et à l'abri des atteintes de nos modernes iconoclastes.

OUED-DOUKRA. — Notre honorable confrère, M. l'ingénieur de Rougemont, nous écrit la lettre suivante, à la date du 7 janvier 1865.

Revue Afr. 8^e année, n^o 43.

30

A mon dernier voyage sur la route Malakoff, qui a eu lieu ce matin, M. Moulin, propriétaire d'une auberge située au bord du chemin, un peu au-delà du point où il est traversé par l'oued Afroun, m'a remis un fragment d'une inscription romaine et un fragment d'une inscription arabe, trouvés sur le petit monticule formant cap sur la mer, un peu plus loin que l'oued Doukara. Vous connaissez ce point, car vous êtes allé y visiter des espèces de citernes que je crois plutôt être des *columbarium*, ce propriétaire m'ayant dit y avoir trouvé des ossements dans des petites niches pratiquées dans les murs (1).

De plus, ce brave colon m'a mené voir une inscription dont j'ai pris copie, ainsi que de la disposition de la pierre où elle est gravée et qui me paraît avoir fait partie du chambranle supérieur d'une porte, car on voit le trou destiné à recevoir le gond supérieur de la porte, qui est très-bien conservé et a 10 centimètres de profondeur; la pierre a été creusée pour assurer le mouvement de la porte, et la partie inférieure formant saillie en recevait le battant. Les caractères sont grêles et mal gravés; ils sont cependant bien lisibles; la pierre elle-même, qui provient des carrières voisines, est un calcaire sableux très-grossier et qui a été attaqué par les influences atmosphériques: elle se trouvait à demi enterrée dans le sol et l'inscription était cachée dans la terre, ce qui l'a sans doute préservée.

Le propriétaire m'a promis de mettre de côté toutes les pierres portant une inscription. Il m'a aussi remis un bronze que je vous envoie également et que je crois être un Antonin. J'oubliais de vous dire que la pierre a été trouvée presque au sommet du petit monticule dont je vous ai parlé plus haut.

Tout à vous,

E. DE ROUGEMONT.

Je vous envoie, en même temps, quelques médailles colligées à votre intention.

Voici les deux épigraphes mentionnées dans la lettre ci-dessus :
La première, dont M. de Rougemont a fait présent au musée, offre

(1) Les citernes dont M. Berbrugger a parlé, dans son article *Archéologie des environs d'Icosium* (Alger), se trouvent un peu plus à l'ouest, à Ras-El-Fourn. V. *Rev. Afr.*, T. 5^e, p. 251.) — *Note de la Réd.*

ce fragment sur un débris de plaquette de marbre blanc, mesurant 0^m 13 c. sur 0^m 10 c. 1/2, avec une épaisseur de 0^m 04 c.

.....
 S. SOLACIO
 ITVTVS
 XXV M

Il semble, d'après l'irrégularité des tranches, que ce fragment représente la partie centrale d'une épitaphe qui aurait été brisée tout autour.

La forme de l'A de la première ligne est assez remarquable : les deux diagonales qui le composent sont réunies à angle très-aigu ; la barre intérieure s'incline vers la droite et une petite barre horizontale couronne la tête de la lettre. Tandis que la diagonale de droite, grasse, profonde et rectiligne, se maintient dans les limites de la ligne d'écriture, celle de gauche, très-déliée et entamant à peine le marbre, descend en serpentant jusque dans la concavité du premier V de la deuxième ligne. Cet appendice inférieur double ainsi la hauteur de la lettre.

Outre la difficulté de rétablir un texte auquel il manque le haut, le bas et les côtés, le seul mot entier qui se présente ici à l'examen est de nature fort équivoque : circonscrit entre deux signes séparatifs, Solacio (pour Solatio, probablement) est-il au datif ou au nominatif ? Car on dit Solatio, Solationis et Solatium, Solatii. Il y a là une énigme dont nous ne nous arrêtons pas à chercher le mot. Quant à la 2^e ligne, on peut supposer que le nom incomplet qu'on y lit est Restitutus.

La troisième ligne est incomplète, mais non douteuse : elle offre l'âge du défunt, placé entre deux signes séparatifs. Restitutus était donc mort à 25 ans : les mois qu'il avait vécu en sus devaient aussi se trouver indiqués, à ce que l'on peut présumer d'après l'amorce supérieure du M qui suit le nombre XXV.

La deuxième inscription, mentionnée par M. de Rougemont et restée sur le terrain, est ainsi conçue :

IN NOMINE I.....

Le linteau, sur lequel on lit ce fragment entre deux filets, est brisé à droite ; il est haut de 0^m 20 c. et large de 0^m 70, dans ce qui

subsiste. On a vu comment M. de Rougemont établit avec raison que ce débris a fait partie d'un dessus de porte.

Ajoutons que l'épigraphie a une apparence chrétienne, ce qui fait penser que le lieu où on l'a trouvée pourrait bien être celui où j'ai signalé les vestiges d'une petite basilique analogue par sa forme et ses dimensions, à celle de Januarius, à Sidi-Féruche (V. Rev. Afr. T. 5, p. 251).

Le type des lettres corrobore cette conjecture : ainsi les diagonales qui unissent les deux montants de N au lieu de s'y rattacher par les extrémités supérieure et inférieure, s'y insèrent par le milieu, formant avec eux des angles obtus au lieu des angles droits du type normal. Les quatre jambages de M sont deux grandes diagonales extérieures et deux intérieures moitié plus petites. Ces formes caractérisent une basse époque, celle où le christianisme était à peu près général en Afrique, au moins dans les villes.

Au fragment d'inscription romaine donné par M. de Rougemont il faut joindre un débris de *Mchahed* ou stèle funéraire arabe, où on peut lire encore une partie de la profession de foi musulmane, et qui a été trouvé au même endroit.

Le colon à qui notre honorable collègue a dû ces objets et ces renseignements lui a remis aussi un grand bronze recueilli dans les mêmes ruines. C'est un Antonin avec le revers *Annona Augusti*; on y voit l'abondance debout, regardant à droite, tenant deux épis et la corne d'Amalthée; à ses pieds, à gauche, le *modius* (boisseau) rempli d'épis; à droite, un vaisseau.

Cette médaille a été frappée entre les années 140 et 143 de J. C.

Elle fournit l'occasion de rappeler que, jadis, un des vétérans en garnison à la Pointe-Pescade, avait trouvé, à peu près au même endroit, une vingtaine de grands bronzes d'Antonin, Marc Aurèle et des deux Faustines, tous parfaitement conservés et couverts d'une belle patine. On ne pouvait pas dire que ce fussent des pièces rares, mais c'étaient assurément de magnifiques exemplaires de collection que j'aurais bien voulu acquérir pour notre musée; par malheur, le brave soldat avait pour sa trouvaille un attachement presque superstitieux et il ne voulut pas consentir à s'en défaire. Je patientais, néanmoins, comptant sur un de ces moments de gêne, que la modique paye de vétéran permettait de supposer, pour l'amener à se relâcher de sa passion numismatique; mais je m'aperçus un jour que la douane l'avait relevé de son poste et qu'il était retourné en France emportant son petit trésor.

Au don de la médaille qui m'a conduit à cette digression, M. de Rougemont ajoute celui de deux autres pièces du haut Empire trop frustes pour être déterminées avec certitude, et de huit pièces européennes, modernes, recueillies sur divers points.

Auzia (Aumale). — M. E. Mercier fils nous adresse l'inscription ci-dessous avec les détails qui la suivent :

D M S
CORNELIA AVC
P. V. A XXVII
FLAVIVS ROG

Dimensions de la pierre : hauteur totale, 0^m 60 ; largeur 0^m 32 ; hauteur des lettres, 25 millimètres.

L'épigraphie est gravée sur une pierre carrée, dans un cadre à moulures sous un fronton triangulaire timbré d'un cœur, d'un relief de 0^m 02 c. et surmonté d'un buste, en ronde bosse, trop fruste pour qu'on essaie de le caractériser.

Cette inscription tumulaire, que je crois inédite, se trouvait enclavée dans un mur, chez le sieur Bonneau, charpentier : la face écrite était tournée en dehors et occupait le fond d'une cheminée aujourd'hui démolie.

Le document complet devait comprendre quatre lignes, mais la dernière a été complètement usée par le frottement des bûches et l'action du feu. Les autres sont fort lisibles, sauf en ce qui concerne la lettre qui précède *Flavius*, à la quatrième ligne. Le mot final de cette même ligne, que je crois être Rog., présente des difficultés de lecture.... (1).

Veuillez agréer, etc.

E. MERCIER FILS.

SUITE DE L'HISTOIRE D'UN CHÂPITEAU DE RUSGUNIA. — NOUS AVONS donné dans notre dernier numéro, p. 375, l'histoire d'un chapiteau de Rusgunia, récemment acquis par le musée d'Alger, et nous avons essayé d'expliquer le sujet évidemment chrétien qui s'y trouve sculpté. Des renseignements supplémentaires, dûs au très-érudit M. Victor Berard, un des fondateurs de notre société histo-

(1) Nous traduisons ainsi ce document : « Aux Dieux mânes ! Cornélia Augustina (?) a vécu pieusement 27 ans.... Flavius Rogatus.... lui a élevé ce monument. » — *N. de la R.*

rique, nous obligent à revenir sur ce sujet. A vrai dire, malgré ce plus ample informé, nous restons toujours en présence d'une énigme ; seulement, il se trouve que celle-ci appartient plutôt au moyen-âge qu'à l'antiquité. Elle n'est guère plus compréhensible d'ailleurs.

En somme, les pièces produites au litige par M. Berard, et que nous allons exposer, établissent — et ceci sans aucun doute possible — que le sujet représenté sur notre chapiteau est celui qui avait été adopté par les frères mineurs de St-François, pour leur servir en quelque sorte d'armoiries et qu'ils ont placé aux frontispices de leurs livres et jusque sur les pots de leurs pharmacies. On va voir que l'identité est complète et n'admet pas de contestation.

Or, cet ordre est une création des premières années du treizième siècle ; il ne faut donc plus aller chercher nos explications dans l'antiquité.

Pour revenir aux armoiries franciscaines sculptées sur notre chapiteau, disons que sur un vase de pharmacie en forme de calice, appartenant à M. Fabre, directeur du domaine, et sur lequel on lit l'étiquette

C. F. BORRAGINIS

— qui indique sans doute quelque préparation de bourrache — on voit :

Une haute croix latine dont la branche supérieure est moins grande que les latérales et forme un intermédiaire entre la croix ordinaire et celle en *tau* : à gauche de ladite, sinistrochère revêtu d'une manche, issant d'un nuage, passant à droite devant le montant de la croix et exhibant un stigmaté au milieu de sa main ouverte.

A droite de la même croix, dextrochère nu, issant aussi d'un nuage, passant à gauche devant l'autre bras, les deux se croisant à la manière des branches de la lettre X. La main est ouverte avec les doigts écartés, mais il n'y a pas trace de stigmates.

Ce même sujet est répété au titre d'un *Compendium theologiae*, de 1750 et sur celui d'un *Breviarium romanum* de 1773 (*pars hiemalis*), à l'usage des frères mineurs de St-François.

Sur le *Compendium*, les branches de la croix sont égales ; une couronne d'épines surmonte l'écusson et il y a des stigmates aux deux mains.

Sur le *Breviarium*, la branche supérieure de la croix est moins grande que les latérales et on lit, au-dessus de la couronne d'épines : *Absit mihi gloriari nisi in cruce Domini*.

En outre, l'écusson est ici accompagné de tous les instruments et accessoires de la passion : clous, dés, échelle, lance, suaire, etc.

On voit que, malgré quelques variantes ou additions, le fond du sujet reste le même et qu'il a pour motif une croix et deux bras aux mains stigmatisées se croisant à angle droit.

Mais comment ce symbole des Franciscains, qui ne peut remonter au-delà des premières années du treizième siècle, se trouve-t-il sur notre chapiteau apporté de Rusgunia, lieux abandonnés depuis les temps antiques. En admettant même qu'il eût été recueilli à Alger, nous ne serions guère plus avancés, car l'histoire ne signale ici aucun établissement de St-François à qui on le puisse attribuer. Elle ne connaît de Franciscains, dans l'Afrique du nord, qu'à Fez qui a eu sa suite d'évêques, dont on a pu voir les touchantes annales dans cette Revue, tomes 2, 3 et 4 de la collection. Certes, des livres, des vases ou autres objets de peu de poids et non encombrants ont pu être transportés facilement du Maroc en Algérie, mais non un lourd et embarrassant chapiteau de marbre. Cependant, le désir de soustraire un signe religieux, vénéré aux profanations d'infidèles barbares a pu amener à opérer ce transport ; à moins que ce ne soit quelqu'un de ces membres d'architecture que l'Italie envoyait tout sculptés au dehors et qu'un corsaire algérien aurait saisi au passage.

En tous cas, voici le problème sous sa nouvelle face : au lecteur de décider si nos explications sont acceptables ou s'il y a lieu d'en proposer de plus satisfaisantes.

ECU D'OR DE JEANNE LA FOLLE ET DE CHARLES-QUINT. — Un ancien ministre de la justice de S. M. catholique, Don José Garcia de la Torre, avait réuni une magnifique collection numismatique espagnole de toutes les époques, dont un antiquaire français, Joseph Gaillard, a rédigé le catalogue qui a paru à Madrid en 1852. On voit par cette publication que les monnaies provinciales du moyen âge et de la Renaissance sont rares, même en Espagne ; car le nombre de celles qui y sont expliquées est relativement peu considérable.

Nous n'y trouvons point, par exemple, un écu d'or que la bibliothèque-musée d'Alger a acquis tout récemment et que nous

allons décrire, parce qu'il joint à la rareté l'avantage d'être à fleur de coin.

La pièce, d'un diamètre de 28 millimètres, présente à l'avvers, entre deux grenetis, une légende circulaire ainsi conçue :

† IOANA : ET : KARLS : DEI : GRA : RA : R : AR :

Jeanne et Charles, par la grâce de Dieu, Reine et Roi des Aragonais.

Dans le champ, profils affrontés de la Reine et du Roi. Entre les deux têtes, à hauteur de la partie moyenne du nez, très-petit globule au-dessous duquel on lit la majuscule C., accompagnée d'un point en relief.

Revers. — Légende circulaire ainsi conçue entre deux grenetis :

† ARGONVM : VALENCIE : VAR : SICILIE : C

Faut-il lire ? « Aragonum, Valenciac, Barcinonae (le V et le R se confondent souvent en espagnol), Siciliae Comes. » Il y a ici matière à quelque doute.

Dans le champ, l'écu vergeté d'Aragon sous une couronne, entre un 4 (?) et un S. Le premier caractère n'est guère qu'à l'état d'amorce.

SUR LE MOT *dobla*. — A la page 339 du précédent numéro, note première, le traducteur du récit indigène sur l'expédition d'O'Reilly a rendu d'inspiration par notre mot *mitraille*, cette expression franque qui ne se rencontre naturellement pas dans les lexiques ordinaires. Par le fait, il a serré la véritable explication d'assez près, ainsi qu'on va le voir par le paragraphe ci-dessous emprunté à un dictionnaire militaire, turc-arabe, manuscrit dont malheureusement la bibliothèque d'Alger ne possède que la lettre *Ba*, plus quelques lignes de la fin de l'article *Alif*.

Voici le paragraphe dont il s'agit :

بيسكاي كورة صغيرة من حديد غلظها مثل بيض الدجاجة بيعامر
به المدافع وهو الذي يسمي دوبلى

Riscaien. — Petit boulet de fer du calibre d'un œuf de poule dont on charge les canons. C'est celui qu'on appelle *dobla*.

Le fragment de dictionnaire militaire manuscrit, auquel nous empruntons cette citation, est de format in-folio, d'une écriture

maugrebine fort nette, sinon élégante. Le titre, *lettre B*, en or, et la vignette, vert, argent et rouge, qui l'accompagne, sont en papier découpé et collé en tête du feuillet.

Cela marque bien la décadence de la calligraphie musulmane.

RÉFÉRENCES NUMISMATIQUES. — Nous avons trop souvent l'occasion de citer des ouvrages de numismatique dans ce recueil pour qu'il n'y ait pas nécessité d'abrégér, autant que possible, les références de cette nature. Nous allons donc donner, une fois pour toutes, la liste des différents auteurs que nous devons suivre, selon les diverses catégories de médailles, ce sont :

1° Muller. Numismatique de l'ancienne Afrique. 3 vol. in-4°. Copenhague, 1862.

2° Henry Cohen. Description des monnaies de la république romaine. In-8°. Paris, 1858.

3° Riccio. Le monete delle antiche famiglia di Roma. In-4°. Napoli. 1843.

4° H. Cohen. Description historique des monnaies impériales romaines. 6 vol. in-8°. Paris, 1859.

5° Sabatier. Description générale des monnaies Byzantines. 2 vol. in-8°. Paris, 1862.

6° Mionnet. Description des médailles grecques et romaines. 18 vol. in-8°, avec planches et atlas. Paris, 1806 à 1822, etc. La bibliothèque d'Alger ne possède que les onze premiers volumes de cette œuvre numismatique qui comprend, outre les suites africaines, consulaires, impériales et byzantines, celles qui sont relatives aux peuples, rois et villes.

Moyennant ces explications, nous pourrions désormais abréger beaucoup, et sans inconvénient, nos citations numismatiques, par l'emploi des abréviations suivantes :

1° M. — N. a. C'est-à-dire, Muller. Numismatique africaine.

2° C. — N. r. — Cohen. Numismatique républicaine.

3° R. — N. f. — Riccio. Numismatique familiale.

4° C. — N. i. — Cohen. Numismatique impériale.

5° S. — N. b. — Sabatier. Numismatique byzantine.

6° Mi. — N. p. — Mionnet. Numismatique des peuples.

CASTELLUM MASTARENSE (Beni Ziad). — Sur un des contreforts du Chettaba, entre Constantine et Mila, près de la route qui relie ces deux villes, au milieu des jardins des Beni Ziad, sont les

ruines de Mastar dans lesquelles ont été trouvées les quatre médailles suivantes que le musée d'Alger doit à la libéralité de M. Cherbonneau :

1° Valens (364-378), avec le revers « *Securitas Reipublicae.* »

2° Claude 2° (268-270), avec le revers « *Consecratio.* »

Cette médaille (N° 49 de Cohen) a été frappée après la mort de Claude le Gothique, ainsi que d'autres où cette circonstance est indiquée par l'emploi des mots *Divus* et *Consecratio*.

Les deux autres médailles, également du Bas-Empire, sont trop frustes pour être déterminées. Leur module est celui de la petite pièce de cuivre appelée *pentanummia*.

CASTELLUM SUFEVARITANUM (Sedjar). — Dans les ruines romaines de ce nom, sur un terrain appartenant à M. le général Morris, on a trouvé deux médailles antiques d'une remarquable conservation dont M. Cherbonneau a fait don au musée d'Alger, ce sont :

1° Un moyen bronze de Caracalla (214-217) ; au revers, la valeur casquée debout.

Médaille décrite par Cohen (3.435, n° 520).

2° Un petit bronze quinaire de Gratianus (374-383).

D. n. Gratianus, p, f., aug. Son buste diadémé, à droite, avec le paludamentum (1).

R. Vot. x mult. xx (décrit dans Cohen (VI 438, n° 70). Seulement, cet auteur n'indique pas à l'exergue les lettres S M K B.

La médaille de Caracalla a été frappée en 210 ; celle de Gratianus n'a pas d'indication qui permette d'en préciser la date.

Dans le numéro précédent (p. 389), nous avons parlé déjà des médailles de Sufévar (on a imprimé alors *Suferar*, par erreur), à propos d'un autre don de M. Cherbonneau. Parmi les dix médailles, alors décrites, il y en avait une en argent, également de Caracalla, on se le rappelle, dont la légende, au revers, différait très-peu du moyen bronze ci-dessus.

Les ruines du Castellum se trouvent dans le Djebel Sedjar, au S.-O. de Constantine.

KALAMA (Guelma). — Les médailles suivantes provenant de cette

(1) Paludamentum, selon Rich, manteau militaire que les généraux et les officiers supérieurs portaient par dessus leur armure.

localité ou des environs, ont été données également au musée, par M. Cherbonneau.

1^{er} Constantin le Grand (305-337), avec ce revers : Imp. Constantinus Max. Aug. (Imperator Constantinus, Maximus, Augustus), son buste, à droite, avec le casque lauré et la couronne.

R. Victoriae laetae princ. perp. Deux victoires, debout, posant sur un autel un bouclier sur lequel celle qui est placée à gauche a écrit VOT. P. R., à l'exergue les lettres P T (?)

Cet exemplaire tient de ceux décrits par Coh. (VI. 165) sous les n^{os} de 513 à 517, mais n'est exactement conforme à aucun d'eux. Le buste et les figures y ont plus de relief que dans les autres médailles de l'époque.

2^{er} Constantin le Jeune (337-340) :

Constantinus Jun. Nob. C. (Constantinus Junior, Nobilis Caesar). Son buste lauré, à droite, avec le paludament.

R. — Gloria exercitus. Deux soldats casqués, debout en regard, tenant chacun une haste et appuyés sur leurs boucliers ; entre eux deux enseignes militaires. A l'exergue, *Consp.*, la dernière lettre ayant la forme grecque (V. Coh. VI, 233, n^o 139). Exemplaire d'une conservation parfaite.

3^{er} Constantin 1^{er}, le Grand. Exemplaire assez fruste, avec le revers *Jovi conservatori*. (Coh. VI, 140, etc., n^{os} de 329 à 352).

4^{er} et 5^{er} Petits bronzes du Bas-empire, trop frustes pour pouvoir être déterminés avec plus de précision.

6^{er} Théodose II (408-450) :

D. n. Theodosius, F. Aug. (Dominus noster Theodosius Felix Augustus), son buste diadémé, à droite.

R. — Victoria Augg. Victoire debout, à gauche, tenant la couronne et le globe ; à l'exergue, *cora.* (S. 1.118, n^o 30).

7^{er} à 16^{er} Dix petits bronzes du Bas-empire, frustes.

17^{er} Pièce moderne, en cuivre, du module d'un liard.

En légende circulaire : Otto Imperator ; dans le champ, autour d'une rosace centrale, les lettres A L I V D formant monogramme.

R. — Personnage debout, de face, nimbé, ayant un globe dans la main gauche, et à droite un objet triangulaire au niveau de la tête. Autour, en légende : Petrus Sanctus.

Cette pièce appartient à un des quatre empereurs du nom d'Othon qui ont régné sur l'Allemagne. Cependant, il paraît assez probable que c'est à Othon IV, qui occupa le trône impérial de

1208 à 1218, celui qui fut battu à Bouvines par notre Philippe Auguste, en 1214.

18^e Liard de Louis XVI. Il ne faut pas s'étonner de trouver si souvent des pièces européennes modernes mêlées ici aux médailles romaines : les transactions commerciales et surtout les vols incessants faits par les corsaires algériens sur les chrétiens pendant trois siècles et plus, ont versé une immense quantité de nos monnaies dans ce pays.

Aux environs de Guelma.

18^e Constantin 1^{er} le Grand (305-337) :

Au revers, Gloria exercitus, mais une seule enseigne entre les deux soldats (C. n° 309).

19^e Constance 2^e (337-362) :

Petit bronze à revers fruste.

20^e Constance Galle (351-354) :

Au revers de Felix temporum reparatio.

21^e Très-petit bronze épais, presque entièrement fruste.

SIGUS (territoire des *Segria*). — Des fouilles faites au mois de septembre 1864, dans les ruines de Sigus, par M. Cherbonneau ont amené la découverte de nombreux documents épigraphiques et de quelques médailles. Ces dernières, au nombre de huit et de petit bronze module du quinaire, et même au dessous, ont été données au musée d'Alger, par l'honorable découvreur. Toutes appartiennent à l'époque de Constantin le Grand ou de ses successeurs immédiats ; deux sont d'une assez bonne conservation.

CIRTA (Constantine) et ses environs. — Onze petits bronzes du Bas-empire, époque de Constantin ou de ses successeurs immédiats, trouvés dans cette localité ou aux alentours, ont été donnés à notre musée par M. Cherbonneau, qui y a joint un rebia boudjou (argent) et deux khamsa draham (cuivre d'Alger), ainsi que deux *sels* de Tunis, l'un ancien et l'autre de l'an de l'hégire 4171.

M. Cherbonneau a fait hommage en outre de 43 autres médailles provenant de diverses localités de la province de l'est, sur lesquelles on compte — comme plus ou moins conservées — trois Africaines de Carthage, un grand bronze de Marc-Aurèle et onze moyens ou petits bronzes du IV^e siècle.

CHERACHEL (Caesarea). — Dans les premiers jours du mois d'oc-

tobre dernier, on a changé la porte du cimetière de Cherchel et on a placé deux fûts de colonnes romaines à l'entrée, pour servir de chasse-routes. Un de ces tronçons est en granit et l'autre en marbre légèrement bleuâtre : ils se trouvaient, groupés, avec d'autres, sur la place de la promenade, non loin du palmier, et portaient les numéros 15 et 19 en très-grands chiffres qui y avaient été peints par les soins de la commune. Celle-ci a également employé d'autres tronçons antiques, en granit, comme chasse-routes à l'angle de plusieurs rues.

Nous supposons que, dans l'origine, lorsqu'on a réuni, inventorié et numéroté ces restes antiques, ce n'était pas avec l'intention de leur donner une destination semblable.

Nous avons appris en même temps qu'on avait été sur le point de démolir entièrement le second massif de maçonnerie des ruines de la rue du Centre. Mais ici, c'était le fait d'un particulier qui a eu le bon goût de suspendre son œuvre de destruction aux premières observations qui lui ont été faites à ce sujet par un ami de l'antiquité. C'était d'ailleurs avec le but louable d'arriver à l'érection d'une église sur cet emplacement.

Ici, nous sommes amené à entrer dans quelques détails.

L'antique Caesarea, dont Cherchel occupe une partie de l'enceinte, avait trois palais des Thermes : le principal, celui qui a donné les belles statues qu'on admire dans le musée de cette ville et à Alger, lors de la prise de possession, en 1840, annonçait par ses énormes ruines un vaste édifice de 108 mètres, au moins, de façade, compris entre la porte de Ténès et la mer, en dedans du rempart arabe. Un autre, situé aussi contre ce rempart mais en dehors et du côté opposé, à droite de la route, en sortant par la porte d'Alger, a des massifs qui s'élèvent encore à une grande hauteur; bien que pour régulariser la forme du champ de manœuvre qui s'étend entre cet édifice et la mer, on ait fortement entamé ces ruines. Enfin, au milieu même de Cherchel, à l'extrémité sud de la rue du Centre, à l'intersection de cette rue avec celle du Caire, on voyait, au début de l'occupation française, des massifs imposants de maçonnerie, pieds-droits de voûtes écroulées. A défaut de la connaissance de l'architecture romaine, civile ou publique, la moindre habitude des monuments antiques, indiquait que celui-ci était un troisième palais des Thermes. C'est aussi sous ce titre que M. l'architecte Ravoisie le désigne sur son plan archéologique de Cherchel où il est marqué par la lettre E :

Lorsque nous l'avons visité, pour la première fois, au mois d'avril 1840, il y avait, contre un des pieds-droits, une partie considérable de frise en marbre blanc, et d'autres fragments de même nature gisaient çà et là dans l'herbe, car alors chaque maison de Cherchel avait son jardin.

Nous allons maintenant reproduire ci-après un passage d'une demande adressée à l'autorité préfectorale par M. Beaujan, officier comptable, la personne dont nous parlions tout-à-l'heure; les détails que contient ce document touchent par plusieurs points à une intéressante question d'archéologie locale :

« A l'intersection des rues du Caire et du Centre de la ville de Cherchel, on voit des piliers et des parcelles de mur d'un monument ancien. Ayant dû faire creuser des fondations sur une longueur d'environ 16 mètres, sur la rue du Centre, j'ai retrouvé à une profondeur qui varie entre 0^m 50 à 0^m 80 le reste de ces murs. Cela m'a permis de dresser le plan numéro 1, ci-joint, que je garantis sans erreur matérielle (1). »

« La longueur intérieure du monument est de 33^m 80, plutôt plus que moins; sa plus grande largeur, toujours à l'intérieur, de 12^m 75 et de 7 mètres dans sa partie la plus étroite. Tout l'intérieur a donc une surface de 350 mètres environ. Les piliers A A sont à l'extérieur, les six autres B B sont à l'intérieur. Tous ces piliers dont trois ont encore, à 6 mètres au-dessus du sol actuel, des restes d'entablement — ont dû supporter les arcades sur lesquelles la voûte du monument était appuyée. »

« La porte principale E avait plus de 4 mètres de largeur. »

« Les demi-cercles C C ont dû recevoir des statues. »

« A hauteur du sol actuel, le sommet d'une petite voûte apparaissait dans le pilier B' : y ayant fait fouiller, j'ai trouvé ce pilier ouvert dans toute sa longueur; et, à 2^m 40 de profondeur,

(1) Nous avons reçu communication de la copie des plans numéros 2 et 3 joints à la demande de M. Beaujan, mais le numéro 1 nous manque. Il est amplement suppléé, du reste, par ceux de M. Ravosié, planches 21, 22, 35 et 36 de la section des *Beaux-arts, architecture et sculpture*, dans l'œuvre de la Commission scientifique de l'Algérie. Les documents produits par cet habile architecte archéologue, d'après des fouilles faites sous ses yeux et sous sa direction, établissent sans aucun doute possible, que les grandes ruines de la rue du Centre sont bien celles d'un palais des Thermes. — *N. de la Aia*.

un dallage. C'était une porte latérale D D La surface des dalles fortement usée témoigne qu'un grand nombre de personnes y ont passé. »

« A la limite D intérieure, commence une mosaïque assez commune qui doit former tout le sol de l'édifice. »

« A la limite D extérieure, après une interruption d'un mètre qui servait sans doute de palier, le passage continue dans la direction F et annonce une voie souterraine. Était-ce un passage secret servant aux chrétiens pendant les persécutions? Je ne puis le préciser n'ayant pu fouiller plus loin. »

Cette description de M. Beaujean est utile à connaître pour constater l'état actuel des ruines ; mais si son auteur avait eu sous les yeux le travail de M. Ravoisié, il n'aurait jamais pu supposer un seul instant que ces grandes ruines fussent celles d'une église.

Nous ne pouvons donc que renvoyer le lecteur aux dessins du savant architecte. On y trouvera, outre la partie décrite par M. Beaujean, les amorces d'autres pièces situées au sud et à l'ouest. Quand M. Ravoisié a fait ses études, le monument était plus complet qu'aujourd'hui et il n'avait autour de lui que des espèces de chaumières indigènes élevées seulement d'un rez-de-chaussée, chaumières vides alors d'habitants ; de sorte qu'à tous égards l'exploration architecturale et archéologique présentait bien plus de facilités qu'à présent.

Extrait du procès-verbal de la Séance annuelle du 20 janvier 1865.

Le retard apporté, involontairement, à la publication du numéro 48, nous permet d'indiquer ici sommairement les principaux résultats de la séance annuelle du 20 janvier 1865 en attendant que le numéro prochain en fasse connaître le procès-verbal circonstancié.

Nous suivrons dans cet extrait l'ordre du jour de la séance :

La séance est ouverte à 8 heures 1/4 du soir.

Rapports du Président et du Trésorier. — M. Berbrugger, qui occupe le fauteuil, donne lecture de son compte rendu de la situation morale et matérielle de la Société pendant l'année 1864 ; il lit également le rapport du Trésorier, ce dernier fonctionnaire ayant été empêché d'assister à la séance par une indisposition.

Il résulte de ces deux documents, qu'il s'est opéré, sous le double aspect, une amélioration considérable dans la situation de la Société : en ce qui concerne la partie financière, les recettes

sont aujourd'hui au niveau des dépenses et on a pu diminuer beaucoup un arriéré qui avait acquis une certaine importance.

Renouvellement partiel du bureau. — Aux termes des statuts, la Société avait à nommer, pour 1865, son président, ses deux vice-présidents et le trésorier dont les fonctions sont annuelles.

Voici le résultat du scrutin :

M. Berbrugger a été réélu *Président* ;

M. Bresnier a été réélu *premier Vice-Président* ;

M. Cherbonneau, *Secrétaire* a été promu *deuxième Vice-Président*, en remplacement de M. Brosselard, préfet d'Oran, passé, par suite de son éloignement d'Alger, dans la catégorie des membres honoraires ;

M. Bonnet a été ensuite choisi pour exercer les fonctions de *Secrétaire* à la place de M. Cherbonneau ;

M. Serpolet a été nommé *Secrétaire-adjoint*, en remplacement de M. Bonnet.

L'élection du Trésorier aura lieu dans la plus prochaine séance.

Le Bureau demeure donc ainsi composé pour l'année 1865.

MM. Berbrugger, conservateur de la Bibliothèque et du Musée d'Alger, *Président*.

Bresnier, professeur à la chaire d'Arabe d'Alger, *premier Vice-Président*.

Cherbonneau, directeur du collège impérial Arabe-Français, *deuxième Vice-Président*.

Bonnet, chef de bureau à la mairie, *Secrétaire*.

Serpolet, architecte-voyer, *Secrétaire adjoint*.

Devoulx, conservateur des archives arabes du domaine, *Trésorier-archiviste*.

Amélioration dans le mode d'impression de la Revue africaine. — Il a été décidé, dans la même séance, qu'à partir du numéro 49 (janvier 1865), celui qui commence la neuvième année de cette publication, on emploierait pour l'impression un caractère neuf et d'un œil plus fort que l'ancien qui, usé et trop fin, fatiguait la vue et était l'objet de plaintes de la part de nos lecteurs, plaintes très-légitimes et dont la Société a dû tenir compte.

La séance a été levée à 10 heures du soir.

Pour les articles et faits divers non signés,

Le Président,

A. BERBRUGGER.

STUB NO. 49

Revue africaine

NOTICE

SUR

LES DIGNITÉS ROMAINES EN AFRIQUE.

(CINQUIÈME SIÈCLE DE J.-C.)

(17^e article. Voir les n^{os} 32, et de 34 à 49)

B. — LE PRÉFET DES BIENS PATRIMONIAUX.

Praefectus Fundorum Patrimonialium.

Comme le Préfet de l'Annone d'Afrique, le Préfet des Biens Patrimoniaux du Prince, en Afrique, était entièrement indépendant du Vicaire d'Afrique et se trouvait placé sous les ordres directs, immédiats, du Préfet du Prétoire d'Italie: « Neque etiam Praefectos Annonae Africae nec Fundorum Patrimonialium Africanorum sub hoc Vicario, sed sub Praefecto Praetorio Italiae stetisse..... » Saisissons cette occasion de compléter ce que nous aurions dû dire en parlant de l'indépendance du Préfet de l'Annone d'Afrique: « Praecipitur ut Tabularii Praefectorum Annonae Africae Urbisque Romae ad Officium Vicarii Africae deducantur collaturi quid transmissum, quid pervectum sit. »

Nous savons déjà ce qu'il faut entendre par le mot *fundus* (biens fonds). Quant au mot *patrimonium*, nous avons vu ce qu'il signifiait, au moins en terme général, alors que nous avons établi la différence existant entre le *Comes Sacrarum Largitionum*

et le *Comes Rerum Privatarum*. On ne fait guère remonter au-delà du règne d'Antonin le Pieux la constitution du *patrimoine impérial* (1), que Bocking, après ce qu'a dit Cujas, définit de cette manière: « *Fundi patrimoniales, id est ad patrimonium, non rem privatam principum imperatoriaeque domus pertinentes.* »

Suivant le commentaire de la *Notice*, le nombre des lois régissant la matière est considérable, ce qui n'a pas de peine à se comprendre ; mais les renseignements fournis sur le compte du Préfet chargé d'administrer cette fortune de famille, cet héritage, ce patrimoine, se réduisent presque à de simples indications bibliographiques. Il faut chercher ailleurs pour savoir au juste en quoi consistait cette charge.

Il est question, sous Arcadius et Honorius, d'un Comte du Sacré Patrimoine (*Comes Sacri Patrimonii*), magistrature qui n'avait rien de commun avec le *Comes Rerum Privatarum*. La formule du Comte du Patrimoine contient, entre autres dispositions, celles que voici : « Confabulationes.... nostrae erunt tibi instrumenta justitiae..... patrimonium... nostrum pro sublevandis privatorum fortunis tibi credidimus, non premendis..... ad Comitivam patrimonii nostri te... promovemus, ut..... Querimonias possessorum sive venali protractione discinge. Possessiones nostrae, vel quia sunt immobiles, non egrediantur terminos constitutos, ne condicione contraria quod non potest moveri, malis moribus contingat extendi..... »

D'après cela, et bien que l'*index* de la *Notice* ne fasse pas mention du Comte du Patrimoine, les attributions du *Praefectus Fundorum Patrimonialium* commencent à se dessiner. Dans l'ordre hiérarchique, celui-ci devait être nécessairement inférieur à celui-là ; quoi qu'il en soit, n'y a-t-il pas lieu d'inférer que les fonctions de l'un étaient, relativement parlant, identiques à celles de l'autre ? « Privatam quoque principis pecuniam patrimoniumve ejus gubernabant..... et ab

(1) Voir Bocking, t. II, p. 383, à propos du fameux *patrimoine Faustien*.

utraque pecunia, id est Sacra Privata ac Sacro Patrimonio »

Toutefois, il faut encore, ici, faire une distinction spéciale à l'Afrique. Après la révolte et la mort de Gildon, la confiscation de ses immenses possessions et de celles de tous ses adhérents, le patrimoine impérial devait s'agrandir et s'agrandit en effet considérablement. Le *Praefectus Fundorum Patrimonialium* (per Africam) fut préposé à l'administration de ces biens, qui consistaient principalement en richesses territoriales, en immeubles, etc. Malgré ce que nous avons avancé, en parlant du *Comte du patrimoine Gildonien*, il paraît que le Préfet des biens patrimoniaux ne dépendait pas de ce comte, pas plus d'ailleurs que du *Comes Rerum Privatarum* : « *Diversum fuisse hunc Praefectum fundorum patrimonialium Africanorum, ... tum a Comite titulorum* (1) *Largitionium per Africam qui sub dispositione Comitum sacrarum largitionum fuit, tum a Comite Gildoniaci Patrimonii sub dispositione Comitum Rerum Privatarum constituti* »

Nous nous bornerons à citer, d'après Bocking, la substance des décrets impériaux dont le préfet des biens patrimoniaux était appelé à assurer l'exécution. « *Velant Leges* (de conlatione fundorum patrimonialium) *fundos patrimoniales, et nominatim Africanos, sive conductionis titulo sive perpetuo jure teneantur, extraordinariis oneribus vel mediae aut tertiae portionis obsequiis fatigari, cum eisdem et auri speciem et frumenti plurimum modum constet persolvere; canonica tantum et consueta dependere debebant.* » A ces prescriptions Arcadius et Honorius en ajoutèrent une autre, en disant : « *Per omnes provincias patri-*

(1) Le mot *titulus* avait plusieurs significations : Placard ou affiche attaché au bout d'un long bâton, et que portaient dans les triomphes les soldats, pour apprendre à la foule le nombre des prisonniers, la quantité du butin, le nom des villes et des pays soumis : renseignements écrits en gros caractères. Titre d'un ouvrage (synonyme d'*index*). Affiche ou écriteau qu'on suspendait contre une maison pour indiquer qu'on voulait la louer (*EST LOCANDA*) ou la vendre : d'où l'expression *mittere Lares sub titulum*. Epitaphe, et toute espèce d'inscription sur des monuments, des bâtiments, des vases, etc. Bocking définit ainsi les *tituli Largitionales* : *Titulus hic est causa debiti, nomen praestationis publicae.* » Les *Comites titulorum largitionium* sont souvent mentionnés dans le Code Théodósien.

monialium fundorum ab ordinariis iudicibus canon exigatur, et quicquid exactum fuerit, dirigatur. »

Malgré l'importance de pareilles fonctions, il ne paraît pas que le préfet des biens patrimoniaux ait occupé, dans l'ordre des dignitaires, un rang supérieur à celui de Perfectissime (*Vir Perfectissimus*), c'est-à-dire le quatrième ; et encore n'est-ce que par induction qu'on peut lui attribuer cette classe, attendu que la *Notice* est tout-à-fait muette à cet égard. Nous savons, du reste, à quoi nous en tenir au sujet de ces qualifications, qui varièrent suivant le caprice des empereurs et du temps. Ainsi, nous voyons un *Illustre* un *Comes rerum privatarum*, traité par Constantin de *vir perfectissimus et amicus noster*, de même que nous avons vu d'autres *Illustres* traités de *Clarissimes*. La qualification de spectable (*spectabilis*) est peut-être la seule qui soit restée fixe, ou plutôt qui n'ait été donnée qu'aux Dignitaires qui, y ayant droit, devaient hiérarchiquement la porter ; tout au moins peut-on affirmer qu'elle n'est pas prodiguée comme celle de clarissime et de perfectissime. Bocking fournit sur cet objet l'explication que voici : « Constantinus, sub cuius imperio inferiorum dignitatum vocabula ad majores dignitates significandas, maxime cum ad alios scriberetur quam quorum dignitas exprimenda erat, haud ita raro poni consuevisse jam saepius observavimus. »

Mais ce qui est assurément digne de remarque, c'est le silence absolu que garde la *Notice* à l'endroit des insignes (*symbola*) et des attributs du préfet de l'annone d'Afrique et du préfet des biens patrimoniaux. Elle ne mentionne qu'une seule fois ces deux fonctionnaires, en parlant du préfet du prétoire d'Italie, sous les ordres duquel chacun d'eux était immédiatement placé. Comme la résidence du préfet de l'annone était à Carthage (Carthagine Pf. ann. Afr. sedem habuisse), c'est-à-dire au chef-lieu même de la province proconsulaire, et que les insignes du proconsul étaient suffisamment significatifs, peut-être n'a-t-on pas voulu faire double emploi en les reproduisant, car ils devaient être à peu près les mêmes : des vaisseaux chargés de grains. Il resterait cependant à déterminer ceux du Préfet des biens patrimoniaux, et c'est ce que la *Notice* et le commentaire ne

font pas, lacune regrettable en ce que l'exhibition de ces sortes d'attributs, si informes qu'ils soient, est toujours de nature à jeter quelque lumière sur ce sujet.

Jusqu'à présent, nous n'avons traité que des *emplois civils* ; ici se termine cette série de fonctions. Nous allons nous occuper maintenant du *pouvoir militaire* ; la différence est facile à saisir : tout ce qui précède concernait les *Provinciae civiles* ; ce qui va suivre se rapportera exclusivement à la *Provincia militaris*.

V. — LE COMTE D'AFRIQUE.

Comes Africae.

L'origine de ce titre, qui vient du mot latin *comes*, associé ou compagnon, remonte assez haut dans l'histoire romaine. Dès le temps de la République, on le donnait aux tribuns, préfets et scribes qui *accompagnaient* (*comites*) les Proconsuls, les Propréteurs et autres officiers civils et militaires envoyés dans les provinces. Sous les premiers Empereurs, il commença à changer de signification. On voit Auguste choisir, pour son conseil, parmi les sénateurs ou parmi les membres des familles sénatoriales, tous les officiers de la maison impériale, et leur donner le nom de *Comites Augusti* (compagnons d'Auguste, c'est-à-dire personnages de la suite de l'Empereur). Alors le nom de *Comes* était une marque de domesticité plutôt qu'un titre de dignité ; il ne prit cette dernière signification que vers l'époque de Dioclétien ou de Constantin ; en d'autres termes, jusqu'au IV^e siècle c'était un emploi ; Constantin en fit une dignité. Sous les derniers Empereurs et pendant toute la durée du Bas-Empire, le titre de *Comte* s'appliqua à un certain nombre de ministres ; il s'appliqua également à des officiers militaires, et fut principalement donné aux gouverneurs de villes, de provinces ou de diocèses (1). C'est de ceux-ci qu'il va être uniquement question.

(1) Les premiers rois barbares eurent, comme les empereurs romains, leur Comte Palatin (*comes palatii*), chargé de rendre la justice dans le palais. etc.

Après avoir partagé avec le Sénat les provinces de l'Empire et s'être réservé celles qui, par leur situation, exigeaient la présence des armées, Auguste établit neuf grands commandements militaires, ou, comme on disait alors neuf Limites (*limites*, frontières), dont la défense fut confiée aux légions. Ainsi, il plaça en Espagne trois légions, quatre dans la Germanie Inférieure, autant dans la Germanie Supérieure, deux dans la Dalmatie, trois dans la Pannonie, quatre dans la Syrie, deux en Egypte; l'Afrique eut une légion, la Mésie en eut deux (1). Une dixième armée, forte de trois légions, fut envoyée

(1) Quoi qu'en ait dit l'illustre auteur des *Études historiques*, qui, d'ailleurs, le reconnaît lui-même, rien n'est moins certain que le nombre des légions, et surtout que le chiffre de l'effectif (en hommes et chevaux) qui composait chacune d'elles. L'armée romaine proprement dite n'a guère dépassé, a-t-on prétendu, 25 légions. En portant le chiffre de chaque légion, *en moyenne*, à 10,000 hommes, tout compris (infanterie et cavalerie), on n'arrive qu'à un effectif net de 250,000 combattants. D'après ce que nous venons de dire, on ne sera, sans doute, pas fâché de voir comment, vers les premiers temps de l'Empire, ces forces militaires étaient réparties entre les neuf commandements (*divisions*) sus-indiqués; nous groupons ensemble les chiffres dans le tableau ci-après :

1 ^e ESPAGNE.....	3 légions.	30,000 hommes.
2 ^e GERMANIE INFÉRIEURE.....	4	40,000
3 ^e GERMANIE SUPÉRIEURE.....	4	40,000
4 ^e DALMATIE.....	2	20,000
5 ^e PANNONIE.....	3	30,000
6 ^e SYRIE.....	4	40,000
7 ^e ÉGYPTE.....	2	20,000
8 ^e AFRIQUE.....	1	10,000
9 ^e MÉSIE.....	2	20,000

Ensemble..... 25 légions. 250,000 hommes.

Il y avait 28 légions sous Auguste (350,000 hommes, en fixant le chiffre de chaque légion, d'après Chateaubriand, à 12,500), dont on peut voir la distribution dans le passage de Tacite; ensuite on en changea le nombre et la destination. Sous le règne d'Alexandre Sévère, il n'en restait que 19 des 28 d'Auguste, les autres ayant été ou dissoutes ou réunies, ainsi que Dion le dit; mais d'autres y furent ajoutées par les successeurs d'Auguste. « *Nostro itaque tempore tot sunt legiones civium praeter urbanos et praetorianos: sub Augusto autem seu XXIII, seu XV ictae alebantur, ac multae etiam aliae auxiliae, equitum peditumque et classariorum, quae non certus numerus mihi non constat* » (Dion, *Hist. rom.* lib. LV, cap. xxii et l. iv). Quoi qu'il en soit de toutes ces conjectures, on peut affirmer, avec Chateaubriand, que jamais les forces militaires des Romains, en y comprenant le personnel des flottes, n'arrivèrent au chiffre de 500,000 hommes, et que cet effectif était suffisant pour protéger un

par Claude en Bretagne; une onzième, de deux légions, fut placée en Cappadoce par Vespasien; une douzième, de deux légions, par Trajan, dans la Dacie; une treizième, de deux légions, par le même, en Mésopotamie, et une quatorzième, composée d'une légion, en Arabie. Le nombre de ces armées varia ensuite d'après les besoins de l'État, les exigences du temps, des circonstances, etc. A l'époque de la *Notice*, il y en avait quinze dans le seul Empire d'Orient. Vers la fin du V^e siècle, lorsque l'Empire d'Occident eut été bouleversé, le nombre des armées d'Orient fut porté à dix-huit.

Chaque armée (d'occupation) était commandée par un Duc (*Dux*), à l'exception de celles qui étaient sous les ordres de Comtes de 1^{re} classe, qui prenaient le pas sur les Ducs. Les Comtes et les Ducs militaires étaient appelés *Comites* et *Duces limitanei*, Comtes et Ducs des frontières, Comtes et Ducs *limitains* (on a fait le mot): nous reviendrons bientôt sur cette expression. On se souvient qu'en Occident ces chefs militaires étaient subordonnés, non au Questeur du Sacré Palais (*laterculum minus*), mais aux *Magistri Militum*. En matière de juridiction, le recours était ouvert, des décisions des Comtes comme de celles des Ducs, au *Magister Officiorum* et au *Questor Sacri Palatii*.

Chacun desdits chefs militaires avait sous ses ordres un certain nombre de légions, de corps auxiliaires et de cavalerie, dépendant des *Magistri Militum*; plus, un certain nombre de détachements de troupes à pied et à cheval, qui dépendaient du *laterculum minus*, comme nous l'allons voir.

Empire qui avait pour limites, au nord, le Rhin et le Danube; à l'Orient, l'Euphrate; au midi, la Haute-Égypte, les déserts de l'Afrique et le mont Atlas; à l'occident, les mers d'Espagne et des Gaules, la Dacie, la Mésopotamie et l'Arménie, la Grande-Bretagne, etc.

« Lorsque Dioclétien eut opéré ses changements; lorsque Constantin, continuant la même politique, eut cassé les prétoriens; lorsque, au lieu de deux préfets du prétoire, il en eut nommé quatre; lorsqu'il eut rappelé les légions qui gardaient les frontières pour les mettre en garnison dans le cœur de l'Empire, le règne des légions expira, le pouvoir domestique prit naissance. . . . Des officiers du palais de diverses sortes et partagés en diverses écoles, furent constitués. . . . » (Chateaubriand, *Études hist.* t. I.) Adrien de Valois remarque qu'autre chose était *militēs* chez les Romains, et autre chose *exercitus*; il entend, et il a raison, par *exercitus* la cour et les officiers du palais.

Pour loger les soldats, on construisait des établissements qui valent la peine d'être étudiés, moins encore au point de vue stratégique, que sous le rapport historique et géographique ; car, nous l'avons dit, la plupart des lieux de campement des Romains dans toute l'étendue du monde alors connu, les nombreux points d'occupation dont les vestiges se retrouvent encore semés partout à la surface du sol, sont devenus ou des colonies ou des villes. Leurs établissements militaires consistaient en *castella*, *clausurae*, *clusurae* ou *claustra*, en *pagi* ou *burgi*, et en *praesidia* ou *praetenturae*.

On appelait *castellum* (de *castrum*, camp) tout poste retranché et fortifié pour la défense d'un pays ; une forteresse, ordinairement placée sur un point culminant, qui protégeait un camp, une ville, un lieu habité. Il existe, en Afrique, nombre de localités où se voient encore les traces de ces anciens *castella*, hardiment suspendus, à de grandes hauteurs, sur la cime des rochers (1).

On entendait par *clausura* ou *clusura* un château-fort, et par *claustra* une enceinte fortifiée et fermée, un rempart formant

(1) *Castellum*, diminutif de *castrum*, petite place fortifiée ou forteresse dans laquelle on plaçait un corps de troupes, soit en rase campagne pour y protéger la population agricole contre les excursions de l'ennemi, soit sur les frontières pour protéger un Etat, ou dans toute autre position qui commandait la voie principale et les lignes de communication. Par extension, petite ville fortifiée, appelée ainsi parce que plusieurs forts, qui dans l'origine ne devaient être que des postes militaires, devinrent bientôt des villages et des villes par l'empressement de la population voisine à y accourir et à élever ses cabanes alentour, pour se donner un appui ; précisément de même que les châteaux des barons, aux époques féodales, furent le noyau de plusieurs des villes de l'Europe moderne. — On appelait *vigiles* les soldats formant la garnison de ces postes fortifiés, et *vigiliaria* les tours d'observation, accostées aux *castella*, dans lesquelles on veillait pendant la nuit. — Il ne faut pas confondre ces *vigiles* avec les *veilleurs*. Il y avait dans la ville de Rome sept cohortes, sous le commandement d'un Préfet (*nyctostrategus*), qui avaient pour fonctions de maintenir, pendant la nuit, la paix dans la cité, de protéger les citoyens et leurs propriétés contre le meurtre, le vol ou l'incendie. Nous avons déjà parlé de cette partie du service intérieur, à propos du *Praefectus Vigilum*. Le titre de *Nyctostrategus* fut adopté, sous l'Empire, au lieu de l'ancien titre, pour désigner l'officier qui commandait un poste de nuit dans la ville, et qui y conduisait des patrouilles pour protéger les citoyens contre les violences de tout genre.

limite et barrière, une fortification close. C'est de ce dernier mot que les soldats commis à la garde des frontières, reçurent le nom de *Claustrini*. « *Claustrini limitanei milites fuerunt, qui in cluris seu clausuris, id est castellis limitaneis prope montium fauces, quibus imperii Romani fines et claudebantur et defendebantur, praesidio constituti erant.* » La stratégie, de même que la législation, paraît s'être fort préoccupée de ces sortes d'établissements militaires, ainsi que des *burgi*, autre espèce de châteaux-forts (1); les soldats composant la garnison de ceux-ci étaient appelés *burgarii*. « *Clausurae* (en grec, *clei-sourai*) burgique juxta ponuntur. . . . » Ubi resp. Rom. fines habuerat, et ubi custodes antiqui servabant, sicut ex clausuris et burgis ostenditur. . . . » Magistro Officiorum injungunt imperatores « ut super omni limite. . . . quemadmodum se militum numerus habeat, castrorumque ac clausurarum cura procedat, quotannis significare. . . . procuret. » En un mot, tous ces établissements, *castella*, *clausurae*, *claustra*, *burgi* ou *pagi* (districts, villages militaires), doivent être considérés comme places de guerre et places frontières (2).

(1) Voir, à ce sujet, l'article *Burgus centenarius* au t. 5, p. 184, etc., de la *Revue*, et aussi au même volume, à la page 447. Voir encore au tome 4, p. 189 de la *Revue*. — *N. de la R.*

(2) Dans son sens le plus radical, le mot *claustrum* (et ses dérivés) était employé par les Romains pour désigner un des moyens de fermer les portes; aussi ce mot se prend-il, poétiquement pour la porte elle-même, ou les portes d'une ville. Quelquefois, on s'en servait dans un sens général et indéterminé, comme de notre mot *fermeture*, qui s'applique également à une serrure, à un verrou, à une barre, etc., quand il n'y a pas de terme précis pour indiquer la nature de la fermeture qu'on a en vue. — *Pagus*, mot grec (*Pagos*), signifiant littéralement une montagne, un pic: sens dans lequel les Romains l'adoptèrent pour désigner toute sorte de position au milieu de la campagne, mieux défendue par la nature que par l'art; ainsi, le sommet d'une colline abrupte où la population rurale des environs pouvait se retirer et se mettre à l'abri, en sûreté, avec son bétail et sa richesse mobilière, en cas d'une de ces incursions soudaines, *razzias*, si fréquentes dans la stratégie encore barbare des premiers siècles de Rome. Chacune de ces positions formait naturellement le noyau d'un village, comme beaucoup de villes de l'Europe moderne sont nées de l'empressement avec lequel les classes industrielles se pressaient, se groupaient, et cherchaient à s'établir sous la protection d'un château féodal: le nom de *pagus* fut ainsi donné au village et au district qui l'entourait immédiatement, et le nom de *pagani* aux paysans

On donnait le nom de *praesidiarium* à un poste militaire, et celui de *praesidiarii* aux soldats placés aux avant-postes. Le mot *praesidium*, qui signifie garnison, troupe chargée de garder ou de défendre, veut donc dire aussi poste avancé. Le mot *praetentura*, garnison sur la frontière, a exactement le même sens. Il est à croire que les *praesidia* ou *praetenturae* avaient également pour objet de protéger les *fundi limitrophes*, terres assignées aux soldats des frontières pour leur subsistance. Cette supposition même passe presque à l'état de certitude en présence des interprétations données au mot *praetentura*. Voici d'abord celle d'Ammien Marcellin : « Praetenturae fuerunt agmina militum, sive Peditum sive Equitum, qui non pro castris, ut quidam opinantur, securitatis causa, quod faciebant quae *praesidia* et *praesidere* dicebantur; verum per suspecta hostibus loca ordinabantur, disponebantur, dispergebantur speculaturi, ne qua hostis perrumperet atque in id, modo huc modo illuc, discurrebant. » Un autre commentateur établit cette distinction encore plus explicite : « Praetenturae et agrariae et stationes agrariae passim pro praesidiis militum, quae castellis et aliis locis extra castra, tuendae regionis causa imponebantur : ipsa etiam loca, in quibus hae stationes, praetenturae dicuntur : ut et *praesidium* locus, in quo praesidium est. » D'où il suit que les soldats détachés dans ces postes avancés, espèce d'éclaireurs dont le service consistait à aller à la découverte, étaient appelés *militēs exploratores* (erant igitur exploratorum manus et agmina (1). Il y avait également, à cette époque, un corps de troupes armées à la légère et appelé *Diogmitae*, qui était placé sur les frontières, pour empêcher les incursions, poursuivre les voleurs, etc., etc.

qui l'habitaient, pour les distinguer des soldats. *Militēs* et *pagani* sont souvent opposés l'un à l'autre, comme chez nous *civil* et *militaire*.

(1) Voir, dans Bocking, t. II, p. 768-69-70-71, une très-savante et curieuse note, au sujet des mots *praesidia* et *praetenturae*. — Nous croyons inutile de faire remarquer, car on l'a déjà aperçue, l'espèce d'analogie qui semble exister entre ces postes militaires des anciens Romains et nos modernes *blockhaus*. — En ce qui concerne les *burgi*, on a vu tout de suite que c'est de ce mot qu'on a formé celui de *bourgs*, villages défendus par une tour (*pyrgos*).

Chaque lieu de garnison ou cantonnement était commandé par un chef nommé *Praepositus*, ayant sous ses ordres des tribuns. « *Praepositi Militum castrorumque*, dit Pancirole, vocabantur qui singulis munitionibus aut castris praeerant. » On les appelait aussi « *Castrorum Praefecti Praepositi*. » Le commandement (*praepositura*) de ces cantonnements sur les frontières, en face de peuples impatients du joug de l'étranger, devait être chose grave; aussi voit-on les Empereurs se préoccuper vivement de cette partie du service militaire. Une loi, rendue en 371 et envoyée à tous les officiers de l'armée active (*emissa ad Magistros Militum et Comites et Duces omnes*), contient les dispositions suivantes : « *Si quando Praefectus Praetorio vel vicarius aut rector provinciae significaverit eum qui chartis ac ratiociniis publicis invenitur obnoxius, ad praeposituram castrorum ac militum transiisse, retractus illi assignetur officio, a quo ad necessitatem praestandi ratiocinii devocatur (tamen), in rejecti vero locum is potissimum destinetur, cui meritorum adstipulentur insignia.* » Nous reparlerons tout-à-l'heure de la juridiction de ces officiers.

On ajoutait au titre de *Praepositus* le mot *limitis*, suivi du nom de la ville, de la place ou du poste occupé militairement, pour indiquer que ce chef était le commandant de cette partie de la frontière. Ces postes sur les frontières (1), si sagement établis par Dioclétien (*limitanea praesidia a Diocletiano prudenter constituta*), non-seulement furent conservés par Constantin, mais ils paraissent avoir été l'objet de toute la sollicitude de ses prédécesseurs : c'est que de ces postes, de ces points d'occupation, dépendaient le repos de l'Empire et la sécurité des possessions romaines. Voici de quelle manière était organisé le service des postes-frontières. « *De limitum munitionibus.* Est praeterea inter commoda rei publicae utilis Limitum cura, ambientium ubique latus imperii, quorum tutelae assidua melius castella prospicient, ita ut millenis interjecta passibus stabili muro et

(1) « *Per idem tempus quo Romanum constabat imperium multorum milites oppidorum pro custodia limitis publicis stipendiis sublevabantur. Quae consuetudine desinente simul militares turmae sunt deletae.* »

firmissimis turribus erigantur. Quas quidem munitiones possessorum distributa sollicitudo sine publico sumptu constituat, vigiliis in his et agrariis exercendis, ut provinciarum quies circumdata quodam praesidii cingulo inlaesa requiescat.» Aussi, n'est-il sorte de recommandations qui ne soient faites au sujet de la surveillance des frontières et des devoirs imposés aux commandants de ces postes : «..... Ne Duciani vel Limitanei milites ad comitatum exhibeantur (Novell. Theod., à l'année 438)..... dispositione majorum vallo limitis ab excursione barbarica defensari..... Praepositi et qui quocunque modo conservatores sunt exercitus si pecuniam a praediis extorserint, in duplum condemnantur.» Enfin, une loi, rendue à Constantinople en septembre 443, règle tout ce qui concerne les frontières (*limites*), et contient sur la matière les instructions les plus détaillées (1).

Tout ce qui est relatif aux Limites (frontières) se trouvait donc, en premier ressort, de la compétence des Comtes et des Ducs *limitains* (limitanei), dont les *Praepositi*, n'étaient que les subordonnés. Quant à la juridiction, il faut remonter plus haut pour se rendre compte de la manière dont ces chefs pouvaient et devaient en user à l'égard des soldats : — ce qui nous fournira l'occasion de remplir une lacune.

Toute justice militaire émanait des maîtres de la Milice, en vertu de la délégation qu'ils avaient reçue à cet effet du Préfet du Prétoire : « De jurisdictione Magistrorum militum statim postquam creari coepissent, in eos a Praefectis Praetorio jus.... translatum esse.... in rebus militaribus parem atque Pf. P. in civilibus potestatem exercebant, itemque ab eorum pronuntiationibus non nisi ad imperatorem provocari poterat. » Constantin statua (*De concursu militaris hujus atque civilis juris dictionis*) que : « Provinciarum rectores in civilibus causis litigia terminare, etsi militantes exceperint jurgia sive moverint (id est, sive actor sit miles sive reus).... ad provinciarum rectores transferantur jurgia civilium quaestionum. In

(1) Cette loi, fort curieuse à étudier, est reproduite *in extenso* par Bouking, t. II, pp. 516 et suivantes.

criminalibus etiam caussis si miles poposcerit reum (id est, accusator exstiterit), provinciae rector inquiret; si militaris aliquid admisisse firmetur (id est, accusetur), is cognoscat cui militaris rei cura mandata est (i. e., Comites Ducesque de militibus sub eorum dispositione constitutis).... sed semper de ordinario iudice illustris est cognitio praefecturae praetorianae. » — « Honorius autem Theodosiusque (anno 413) magisteriae potestati inter militares viros, vel privatum actorem et reum militare viros, etiam civilium quaestionum audiendi facultatem » concesserunt; itaque ab eo inde tempore regula stetit, actorem rei forum sequi debere. In caussis Apparitorum Magisteriae potestatis in provinciis detentorum, si a rectore provinciae appellaretur, cum Pf. P. Magistrum Militum cognoscere jubent..... Comitum Ducumque rei militaris coercendorum jus penes Magistros Militum fuit, Ducum autem limitaneorum non nisi proprio quodam jure : nam ex communi jure eosdem sub Mag. Officiorum fuisse constat » (Bocking). S'il n'est fait nulle mention des *Praepositi* dans cette nomenclature de Dignitaires jouissant du privilège de haute et basse justice, c'est que ces officiers subalternes tenaient leur mandat des Comtes et des Ducs eux-mêmes. Toutefois, il est question d'eux dans un édit adressé au *Magister Officiorum* : « Viros spectabiles Duces eorumque apparitores, nec non Limitaneos Castrorumque Praepositos tantummodo ex sublimis Tui iudicii sententia conveniri, nec aliis subiacere iudicibus praecipimus, illustribus scilicet ac magnificis viris Magistris Militum consuetudine ac potestate, si qua ad Limites aliquos Orientis, Thraciarum et Illyrici ex longo tempore hactenus obtinuit, reservata. »

E. BACHE.

(A suivre)



EXPÉDITION DU COMTE O'REILLY CONTRE ALGER EN 1775.

(Suite des documents officiels. V. pages 408 du tome 8^e et 39 du tome 9^e)

III.

Relation de l'expédition d'O'Reilly contre Alger en 1775, par le maréchal de camp Don Diego de Brias, capitaine de grenadiers du régiment de gardes royales Wallones, adressée au même Ministre, pour aller aussi sous les yeux du Roi (1).

Très-Excellent Seigneur, en vertu d'un ordre souverain vous faites appel à mon honneur, à mon dévouement et à ma franchise, pour que — clairement et sans exception ni considération de personne quelconque — j'expose toutes les particularités de l'action du 8 juillet dernier et développe en très-grand détail les opérations et mouvements qui s'y sont faits, et en vertu de quels ordre; enfin, vous désirez que j'y joigne toutes les circonstances qui s'y rattachent et toutes les particularités que j'aurais notées à cette occasion, soit comme omissions, soit comme dépassements dans les ordres. Obéissant à un commandement aussi formel, j'aborde des sujets considérables et délicats; mais mon honneur et ma véracité sont ici en jeu, deux pôles vers lesquels mes actions se sont toujours dirigées et qui me guideront encore dans la rédaction de ce mémoire.

Je pris part à l'expédition, n'ayant pas d'autre point de vue

(1) Le texte espagnol de ce troisième document offre deux genres de difficultés contre lesquelles je n'ai peut-être pas toujours lutté avec succès : d'abord, le style de l'auteur est diffus et obscur; puis le copiste, par des fautes fréquentes, quelquefois assez graves, a augmenté les chances d'erreur pour la traduction. Cependant, en m'inspirant d'un sens général, facile à deviner dans une relation dont les éléments essentiels sont connus d'avance, j'ai pu retrouver presque toujours, je l'espère, les significations particulières obscurcies par l'écrivain ou dénaturées par le copiste. Au reste, quand j'ai eu quelque motif de craindre de n'y avoir point réussi, j'ai pris soin de reproduire le texte espagnol de la phrase douteuse, mettant ainsi le public à même de me suppléer ou de me redresser au besoin. — *N. du trad.*

pour observer les événements que celui que peut avoir un capitaine de grenadiers, le grade de maréchal de camp étant alors supprimé (1), par conséquent, je n'ai figuré en aucune façon dans les conférences ou conseils secrets qui peuvent avoir eu lieu entre le commandant en chef, comte O'Reilly, et les généraux subalternes.

En examinant les ordres généraux et les dispositions préalables donnés à Carthagène, d'après les registres de mon régiment, je n'en trouve aucun qui se rapporte à l'affaire même d'Alger ; le premier et l'unique, daté du 24 juin, n'étant relatif qu'à la traversée que nous allions entreprendre (2).

Le gros du convoi arriva devant Alger dans le courant de l'après-midi et une partie de la nuit du 1^{er} juillet. Le jour suivant, 2 de ce mois, dans la matinée, on nous communiqua l'ordre de débarquer sur la plage, à minuit, dans cette même nuit du deux au trois ; en nous avertissant que nous serions transbordés à ladite heure sur les embarcations formées en sept colonnes précédées d'autant de galiotes. Au signal donné par un drapeau rouge, la troupe descendrait à terre avec la plus grande célérité et se formerait immédiatement en colonnes, ayant à son front les grenadiers des brigades respectives avec leurs généraux et brigadiers en tête. L'armée devait avoir sa gauche vers l'Harrache et sa droite du côté de la ville. Ces dispositions pour le débarquement me parurent inefficaces par les motifs suivants :

Les troupes se trouvaient réparties dans 170 bâtiments lesquels étaient disséminés parmi les 394 navires de guerre ou de transport dispersés dans le mouillage étendu de cette rade. La confusion était donc inévitable dans le premier arrivage. On n'aurait pu l'éviter qu'en différant le débarquement jusqu'à

(1) Dans les régiments des gardes, il y avait beaucoup de généraux qui étaient seulement capitaines et, parfois, commandaient leurs compagnies sous les ordres d'un *Brigadier* (chef de *Brigade*), comme il advint dans cette occasion.

(2) On se rappelle que l'ordre général et les instructions, publiés dans notre précédent numéro, ne s'adressaient qu'aux généraux ou à certains chefs de service et devaient — en principe, sinon en fait — demeurer secrets pour le reste de l'armée. — *N. du trad.*

ce que la troupe fût, au préalable, formée méthodiquement par brigades ainsi que les munitions et le matériel appartenant à ce premier convoi; cela seul pouvait faciliter la bonne exécution puis la réussite de cette opération initiale.

Mais le vent d'est, qui fraîchit vers les sept heures du soir et continua de souffler avec plus de force dans la journée du 3, vint arrêter toute tentative de débarquement.

Il suffisait, d'ailleurs, de jeter un coup-d'œil sur le littoral du golfe d'Alger, pour comprendre qu'il y avait lieu de surseoir à toute entreprise de ce genre avant plus ample examen. En effet, quatre camps nombreux de cavalerie étaient échelonnés sur les bords de ce vaste amphithéâtre; ajoutez-y une quantité innombrable de mores à pied, puis les batteries multipliées qui concouraient à la défense. Les deux premières nuits de notre arrivée, les décharges incessantes et bien nourries de ces Barbares, sur toute la ligne qu'ils garnissaient, du cap Matifou au cap Caxines (1), témoignaient de leur vigilance; barbares à nos yeux, sans doute, mais qui n'étaient pourtant pas à dédaigner lorsqu'ils accouraient pour défendre leur sol envahi.

Le temps parut propice dans la matinée du 4 juillet et on renouvela l'ordre du débarquement, mais, cette fois, sur un autre point, derrière le cap Caxines, dans la baie de la Mauvaise Femme (2) qu'on disait être à trois lieues de nous. A cet effet, on ordonna de transborder toutes les troupes des plus gros bâtiments sur les plus petits, ceux-ci pouvant seuls, comme il le fallait, naviguer le plus près possible de la côte. Le débarquement devait avoir lieu au moyen de leurs embarcations de toute nature.

On attribua ce nouveau plan à l'espoir d'éviter sur cet autre

(1) Cap intermédiaire entre la pointe Pescade et Guyotville. — *N. du trad.*

(2) Les anciens navigateurs espagnols appelaient *Bahia de la Mala Mujer*, le golfe qui s'étend du cap Caxines au mont Chenoua, au fond duquel s'élève le Tombeau de la Chrétienne. Chrétienne était pour eux la *Cava* (*Cahba, des Arabes*) ou *mauvaise femme*, par euphémisme. Car ils croyaient bien à tort que la fille du comte Julien, la belle Florinde, qu'ils flétrissaient de ce nom, était enterrée dans le *Kobr Roumia*.

N. du trad.

point les obstacles que le golfe d'Alger présentait. Toutefois, le calme qui survint dans la nuit et le vent qui souffla trop fort durant la journée suivante suspendirent naturellement l'exécution de ce deuxième projet.

Dans la matinée du 6, la mer s'étant calmée, on donna de rechef l'ordre de débarquer, mais sur le point désigné dès le principe, c'est à dire la plage occidentale de l'Harrache.

Cette succession de projets divers, par l'incertitude qu'elle trahissait dans le commandement général, inspira une secrète défiance à tout officier réfléchi et expérimenté.

Le fait est que dans les deux journées précédentes on avait écouté quelques réflexions dictées par l'expérience éprouvée de l'amiral Don Antonio Barcelo qui signalait judicieusement de graves obstacles, à propos des trois heures de navigation et du reste. Car ce trajet, objectait-il, ne pouvant s'exécuter qu'avec des vents doux exigerait trop de temps, puisqu'il laisserait à l'ennemi le loisir de précéder les Espagnols dans l'occupation des montagnes accidentées et des positions avantageuses échelonnées sur le littoral entre la ville et le cap Caxines. D'ailleurs, la plus légère révolte des vents pouvait faire courir de grands risques à l'escadre, à un mouillage rocheux où les cables ne tiendraient point. Or, du moment que l'escadre n'était pas assurée de pouvoir se maintenir dans cette position, il surgissait la chance de la voir, par une retraite forcée, abandonner l'armée de terre sans communications et sans les secours dont quelque contre-temps pourrait déterminer l'urgence.

Même en ne tenant pas compte des inconvénients maritimes, il y en avait d'autres de grande considération. Par exemple, l'ennemi, à qui l'on ne pouvait dérober nos mouvements, nous voyant mettre le cap sur Caxines ne manquerait pas de s'y diriger également par terre, et, y arrivant plus vite que nous, occuperait ce terrain montueux et âpre, coupé de vallons et de bouquets d'arbres, semé de nombreuses positions d'embuscade. D'ailleurs, la distance de presque trois lieues, qu'il y avait de ce point de débarquement à la ville, ne permettrait pas de faire arriver à la force des bras, la seule dont on pût disposer en pareils chemins, les canons,

les mortiers avec leur matériel correspondant, tout en disputant le terrain à l'ennemi, le délogeant de ses positions avantageuses au prix de beaucoup de sang répandu. Puis, arrivé devant Alger ou son fort, il faudrait en entreprendre le siège en présence de l'ennemi extérieur et maintenir des communications très-étendues avec une armée diminuée en nombre et affaiblie par les fatigues mêmes de la lutte.

Après avoir bien pesé ces raisons, on se décida à revenir au premier projet, dont l'exécution fut fixée pour la nuit du 6 au 7. A minuit, heure indiquée, on commença le transbordement de la troupe sur les embarcations qui devaient se grouper toutes à la poupe du *Velasco*. Mais le 7, au point du jour, l'ordre parvint de retourner à nos bords, parce qu'il n'était pas venu un assez grand nombre de chaloupes pour embarquer toute la troupe du premier convoi. Ce contre-temps a pu avoir les conséquences les plus fatales, les ennemis ayant été mis, de la sorte, à même de deviner notre point d'attaque dès la veille, ainsi que la destination des bâtiments de guerre par rapport au front de la plage. Tout cela, joint à l'opération à laquelle ils assistèrent à la clarté du jour, dans la journée du 7, leur fut un avertissement de renforcer ce point; favorisés par le terrain et au moyen de quelques canons chargés à mitraille et masqués, qui, sans les exposer à aucun risque, eussent balayé la plage et nos embarcations, ils auraient pu même nous empêcher de toucher terre.

Dans cette journée du 7, on organisa l'escadrille des embarcations destinées à l'infanterie et on les fit mouiller par ordre de brigades à la poupe du *Velasco*, intimant l'ordre à toutes les chaloupes et barques du convoi d'être réunies avant le coucher du soleil, pour le chargement des troupes.

Depuis le 4 juillet, où ces troupes avaient été transbordées sur de moins forts navires, tout le monde était préparé à l'action, ayant sa provision de pain et de fromage pour quatre jours, de l'eau, du vinaigre ou du vin, 82 cartouches par homme, 200 pioches ou pelles et 200 sacs à terre, destinés à être distribués par bataillon. Au poids de tous ces objets si

On ajoute celui des veilles précédentes, l'interruption dans la régularité des repas pour les troupes transbordées, et finalement, la plus grande fatigue et la plus générale, celle de la nuit du 6 au 7 juillet, supportée par les uns dans les chaloupes et par tous dans des allées et venues, on comprendra que chacun se trouva mal disposé et affaibli devant l'épreuve suprême, celle de la nuit du 7 au 8, où le débarquement s'exécuta enfin.

Ce même jour, on construisit quelques radeaux pour le transport de l'artillerie de campagne, précaution que l'on n'avait point prise lorsqu'on avait indiqué le débarquement pour les journées du 2 et du 6.

Bref, l'opération se fit enfin le 8, de 4 à 5 heures du matin, entre deux batteries (1) dont les feux faisaient diversion à ceux de nos navires. Une fois à terre, les grenadiers, placés à la tête de leurs colonnes respectives, se formèrent sur six de hauteur sans rencontrer d'abord aucune résistance de la part de l'ennemi. Peu après, ma brigade fit quelques pas en avant, d'après l'ordre de mon brigadier don Carlos de Hautregard, afin de laisser en arrière l'espace nécessaire à la troupe du deuxième convoi.

Là, nous commençâmes à éprouver quelques importunités du feu des ennemis qui se cachaient dans les dunes ou buttes de sable parallèles à notre front (2). Cela fut cause que don Agustin de Villers, aide-de-camp du comte O'Reilly, nous ordonna d'avancer sur la première dune. Chassés de là, nos adversaires continuèrent néanmoins leur feu à l'abri de la deuxième dune, vers laquelle nous avançâmes aussi, par ordre de don Pedro Gorostira, aide-de-camp du même général. Dans chacun de ces postes, nous nous maintenîmes de pied ferme, sans que la troupe dépassât en rien les ordres.

(1) Celle de l'embouchure de l'Harrache et celle de la rivière *Khnis*, vulgairement appelée *Le Ruisseau* par les Européens. — *N. de la R.*

(2) L'ancien chemin turc de la Maison-Carrée était encaissé, à cet endroit, entre deux lignes de dunes, qui constituaient des épaulements naturels et qui servent aujourd'hui d'abri contre le vent de mer aux jardins espagnols établis sur cette partie du littoral. — *N. du trad.*

Seulement, parfois, à force d'être importuné par le feu d'un ennemi invisible, elle ripostait par le sien, sans commandement, en tirant sur le gros des embuscades.

C'est à ce moment que je reçus au bras gauche la blessure qui me mit hors de combat; mon premier lieutenant fut tué presque en même temps, le second et l'enseigne furent grièvement blessés, ainsi que deux sergents. Dans cette même action ou dans le restant de la journée, ma compagnie perdit 62 grenadiers, morts ou blessés, et elle fut réduite à 36 hommes et à deux sergents.

Jusqu'ici, j'ai déposé comme témoin oculaire, avec toute la véracité et la franchise que votre Seigneurie a exigée, avec toute la concision que permet une affaire aussi étendue; me bornant, en fait de réflexions, aux plus essentielles, que j'ai indiquées et que vous m'aviez ordonné de noter. Maintenant, afin d'obéir à votre injonction « prendre note de ce que je n'aurais pas vu auprès d'officiers dignes de foi, intelligents, d'un jugement sûr, qui puissent attester les faits pour en avoir été témoins », je m'y suis conformé de la manière suivante :

J'avais été instruit déjà de ces faits à Alicante (au retour) dans des conversations répétées, sans moyen, cependant, de contrôler alors les dires et leurs auteurs, qui, du reste, se nommaient; mais, depuis lors, j'ai pu faire la vérification avec mes compagnons d'armes qui se trouvaient ici, des deux régiments des gardes, en ramenant la conversation sur lesdits sujets avec les précautions convenables.

Avant de donner à Votre Excellence le résultat de ces conversations, je lui exposerai qu'en me retirant pour me faire panser, j'ai remarqué la formation confuse de l'armée : l'aile gauche était en grande partie couverte par le corps de réserve qui s'étendait de ce côté; les armes étaient mêlées les unes avec les autres et en elles-mêmes, ce qui dut provenir de la complication du débarquement et ensuite des deux premiers mouvements en avant, pendant lesquels les troupes du second débarquement (déjà mêlées à la mer) coururent occuper les postes qu'ils purent ou qu'on leur indiquait, selon les phases de

l'action dans laquelle la première troupe se trouvait engagée. Cette confusion était le résultat d'un débarquement inquiété de front par l'ennemi avec qui on était aux prises et qui produisit le désordre.

En ce qui concerne l'action précédente, celles qui suivirent, ainsi que la retraite, les travaux de retranchement, puis le rembarquement, j'ai pour témoins les capitaines de grenadiers de ma brigade, le baron de Spanghem, don Juan Baillet, et ceux de fusiliers, don Rodrigo Peralta et don Luis Duhot, ainsi que ceux du 5^e bataillon, que je nommerai ensuite, tant sur les faits déjà énoncés que sur les postérieurs, comme sur les ordres expédiés pour les mouvements en avant. Sur ce point, don Lorenzo Echalos, capitaine de gardes espagnoles, m'a confirmé encore l'ordre exprès qui lui fut communiqué de la part du général par l'enseigne des gardes espagnoles, don José Goicoechea, pour que l'on avançât vers la crête de la montagne, les bataillons des divers corps se passant cet ordre de l'un à l'autre. Le même ordre fut donné au colonel du régiment d'Hibernie ; et il m'a été confirmé, par le comte de la Jarosa, capitaine des gardes espagnoles, que pareil ordre lui avait été communiqué par le colonel don Francisco Estacheria, aide-de-camp du commandant en chef.

Je dois donc manifester à Votre Excellence le sentiment pénible dont j'ai été affecté, ainsi que l'armée tout entière, relativement au reproche immérité adressé aux troupes de s'être laissé emporter par une ardeur excessive, lorsque des ordres positifs, apportés par les aides-de-camp du général, ordres dont j'ai vu moi-même donner les uns et dont les autres sont attestés par les témoins cités plus haut, prescrivaient à ladite troupe les mouvements en avant qu'elle a pu faire et que l'on a faits, sans qu'il y eût de sa part excès d'ardeur ni manque de certitude (par rapport à l'origine desdits ordres).

Je ne doute pas qu'aujourd'hui cette vérité ne vous soit démontrée par d'autres documents. Car le brigadier don Carlos de Hautregard m'a confié les dépêches officielles adressées à don Pedro Castejon, et les réponses faites en conséquence par le maréchal de camp don Félix Buch, le lieutenant-colonel du

génie don Jorge Sicre, les adjudants don Carlos de la Chamese et don Alejandro Coupini, où le général déclare et où lesdits subalternes attestent l'ordre positif d'avancer donné par don Agustin de Villers. Or, tout cela établit de la façon la plus évidente la complète innocence de la troupe (par rapport au fait dont il s'agit).

En nommant de tranchée le 5^e bataillon, qui y resta toute la journée du 8 et toute la nuit suivante jusqu'à complète évacuation de l'armée, le 9, j'ai scruté les informations secrètes de ce qui y est survenu avec ses capitaines, le baron de Spanghem, qui y est resté jusqu'au jour, le marquis Du Bus, don Alejandro Barreta, don Felipe Dion, don Alberto Pardo et le baron de Warruage.

En somme, ce retranchement était défectueux, l'enceinte se trouvant trop étroite et la construction trop faible. Cette exiguité dans les dimensions fut cause, qu'à notre dommage, le feu dominant de l'ennemi put rendre ce travail inutile, notre camp ressemblant à une fourmilière (par suite de l'entassement des hommes sur un aussi faible espace). Le vice de sa débile construction en sable mouvant s'aggrava par le manque de fascines ; car, bien qu'il y en eût sur l'escadre, on n'en fournit pas la quantité suffisante. Cette fortification ne pouvait donc, dans sa faiblesse, résister au canon et à l'attaque vigoureuse de l'ennemi, n'ayant, d'ailleurs, ni banquette, ni fossé, ni l'épaisseur voulue. La cause de ces défauts fut, en partie, le nombre réduit des officiers du génie : douze ayant dû se retirer à la suite de blessures, ceux qui restaient ne pouvaient être partout ; et, dès lors, la construction des retranchements demeura abandonnée à l'activité inexpérimentée de la troupe.

Le canon que l'ennemi plaça sur une éminence (1), et qui prenait notre camp en flanc, de droite à gauche, y causant sans discontinuité le carnage et la dévastation, obligea d'élever des

(1) On se rappelle que les Algériens avaient, sur les bords du *Khous* (le Ruisseau), une batterie maritime où ils ouvrirent une embrasure du côté de terre pour y placer le canon qui fit tant de mal aux Espagnols.

N. du trad.

épaulements ou coupures qui couraient du front de l'armée au bord de la mer, pour prévenir ces dommages. Mais le manque de fascines déjà signalé rendit ce travail stérile et il n'aboutit, en définitive, qu'à l'érection de dunes pyramidales de sable amoncelé.

Entre cinq et six heures de l'après midi, on retira les deux canons placés à l'angle gauche de l'ouvrage, au milieu de la demie compagnie du marquis du Bus; en même temps, ou peu auparavant, on retira aussi les autres pièces qui couronnaient l'enceinte. Cela fut cause que l'ennemi se précipita sur nous, sortant par le front du fourré en nombreuses troupes de cavalerie. Les officiers, apprenant ce mouvement offensif, insistèrent auprès du chef de batterie pour qu'on remit les pièces en place. Celui-ci en reconnut la nécessité, mais il ne put ramener qu'un seul canon, l'autre s'étant engravé, pendant que le capitaine don Alejandro Barreta allait exposer la situation au comte O'Reilly qui approuva ce que l'on venait de faire. Mais le bon effet de la mesure dura juste le temps que l'on mit à tirer les huit seuls coups dont la pièce se trouvait encore approvisionnée. Après quoi, on la ramena au bord de la mer.

Cette façon de procéder était aussi pénible pour l'armée que contradictoire dans ses conséquences, puisqu'en définitive on abandonna treize canons et deux obusiers à l'ennemi, à ce que me dit don Agustin Fraola, dont je ne puis vérifier personnellement le dire, ne me trouvant plus alors sur le théâtre des événements (1).

L'artillerie est une arme offensive et défensive qui protège la troupe : en bonne règle militaire et en face d'un ennemi nombreux que la mousqueterie n'arrête pas, on ne devait point se priver de cet auxiliaire dans la tranchée, surtout pendant le jour (*mucho menos durante el sol en el Oriente*).

Entre les deux extrêmes d'aventurer la troupe ou les canons, la troupe au bénéfice de laquelle, après tout, l'arme a été in-

(1) Selon le récit algérien (V. notre T. 8, p. 342) dix-sept canons de cuivre furent abandonnés sur la plage. — *N. du trad.*

stituée doit nécessairement avoir la préférence (entre dos extremos de arriesgarse la tropa á los cañones preponderan aquellos á cuyo beneficio se instituyeron) (1); mais on aurait pu éviter l'une et l'autre extrémité au moyen des règles que j'ai vu fréquemment appliquer, règles qu'on n'a pas observées dans la construction dudit retranchement : celui-ci en aurait dû contenir un autre, un réduit, où les dernières troupes et l'artillerie eussent fait successivement retraite, à proportion de la diminution des unes et de l'autre par l'effet du rembarquement. Ce n'étaient pas les épaulements ou coupures qui pouvaient y suppléer, car leur faiblesse était extrême et leur inutilité complète.

De là, résulta l'effet que produisit l'évacuation de la tranchée (après l'embarquement du gros des troupes du camp) : comme tout le front du retranchement se trouvait alors dégarni et qu'il restait sur les côtés, les compagnies de grenadiers et le corps de gardes espagnoles et de gardes wallones, l'ennemi pouvait très-bien les surprendre par ce front et forcer cette troupe peu nombreuse laissée ainsi sur les flancs sans considération pour la vie des hommes.

La perte de cette artillerie, avec son matériel en bon état, sans qu'on prit même la peine de l'enclouer, a été d'autant plus douloureuse qu'en privant prématurément de sa protection la troupe, celle-ci se maintint exposée, sans autre résultat que celui de la faute commise.

Le manque de soins hospitaliers a été l'objet de plaintes générales dans l'armée, car, bien qu'il y eût quelques navires affectés à ce service, ils ne se sont pas trouvés en quantité suffisante pour le nombre considérable des blessés. D'ailleurs, on ne les avait point placés à portée de ceux-ci, dans un endroit où ils pussent arriver promptement et facilement. Cela fit que les autres bâtiments répandus en rade dans la majeure partie du convoi, se remplirent de malades, à qui

(1) Les deux passages dont nous plaçons le texte entre parenthèses, paraissent altérés par le copiste ou sont d'une rédaction obscure. Le lecteur appréciera si nous avons bien rectifié et traduit. — *N. du trad.*

on ne pouvait donner ni les soins de la médecine, ni même la nourriture. Bien que l'on ait désigné des navires de supplément pour le service d'hôpital, ceux-ci manquaient également d'aliments et de remèdes. Aussi, beaucoup de blessés restèrent pendant un ou deux jours abandonnés à leurs souffrances dans un dénûment complet.

Les troupes étant revenues à leurs bâtiments respectifs trouvèrent beaucoup de ceux-ci occupés par les blessés, au détriment des gens sains comme des malades, et alors que tous avaient besoin de repos. Dans ces deux jours, en procéda au transport des uns et des autres avec retard mutuel et préjudice que l'on aurait pu éviter; ce qui acheva de mettre en évidence l'absence d'ordre signalé dès le 2 juillet, jour où l'on ordonna le débarquement pour la première fois, sans autre provision (lo que evidencia la falta de arreglo notada desde el día 2 en que se *receto* (?) el primer desembarco sin otra provision).

Depuis trente-deux ans que je suis la carrière des armes, c'est-à-dire à partir de l'année 1724, j'ai assisté à la conquête d'Oran (1732), à la guerre de 1739, à celle de 1740, à la campagne de Portugal en 1762, sous les ordres du duc de Montemar comte de Gagès, marquis de la Mina, marquis de Sarria et comte d'Aranda: cette longue expérience, sinon un autre enseignement, m'a procuré les connaissances que donne l'observation comparative des actes et des dispositions de ces généraux, outre l'instruction acquise par les résultats de cette entreprise et ceux de la bataille de Bitonto, l'attaque de Terranova en Sicile, la retraite de Bologne, la bataille de Campo Santo, la retraite de Naples, la surprise de Velletri, la bataille de Placencia, celle del Tidone, le passage du Tanaro, l'attaque de Senabale et la retraite de Provence. J'ai figuré dans ces actions générales et en outre dans beaucoup d'affaires particulières, petites attaques et détachements; mais toutes ont été précédées de ces nombreuses dispositions et précautions qui ouvrent et préparent la voie aux heureux succès. Or, j'ai noté l'absence de ces préliminaires dans cette dernière entreprise et expédition actuelle.

Lors de l'expédition d'Oran (1732), celle qui peut mieux se comparer à la présente, on exécuta le débarquement sur la

plage des Aiguades(1); l'armée se forma en un carré long et la troupe fut aussitôt garantie sur ses fronts et ses flanes par des chevaux de frise, bien que l'ennemi eût peu de cavalerie, deux mille hommes au plus, si ma mémoire ne me trompe pas. A Alger, nous avons débarqué et marché sans prendre cette précaution qui y était beaucoup plus nécessaire qu'à Oran, car nous y avions reconnu quatre nombreux corps de cavalerie qui avaient sur la plage un terrain favorable à la manœuvre et à l'embuscade.

A Oran, notre attaque avait été presque imprévue pour l'ennemi qui en éprouva une telle panique qu'il abandonna la place et ses forts sans entrer en action en attendant le débarquement complet de l'armée espagnole. A Alger, où les gens étaient bien sur leurs gardes, avaient des camps d'auxiliaires et tous les habitants résolus à la résistance, on nous porta en avant avec 8,000 hommes, à peine!

Je ne puis pas omettre la formation prescrite — ainsi qu'il résulte des registres d'ordres relatifs au débarquement d'Alger — (ni l'ordre) donné aux bataillons et colonnes à six (hommes) de profondeur de faire le feu de villevaude (2) dans lequel les 1^{er}, 2, 5, et 6^e rangs suspendent leurs feux en bataille, le 3^e et le 4^e lançant des grenades de deux en deux hommes. Cette innovation, imaginée et introduite dans le premier acte de la campagne, causa de la confusion dans les feux des formations momentanées en bataille, avec risque notable pour le premier et le second rangs. Or, les autres ordonnances défendent de faire le moindre changement dans les manœuvres qu'elles établissent comme points fondamentaux et mûrement médités; et l'on

(1) C'est la plage d'Aïn Turk, derrière le fort de Mers el-Kebir, à l'ouest. — *N. du trad.*

(2) En tenant compte de ce que les Espagnols confondent le V avec le B dans la prononciation, *villevaude* pourra être notre vieux mot *billebaude*, qui s'emploie encore familièrement dans l'expression *à la billebaude*, c'est-à-dire, en désordre. Dans l'ancienne théorie de l'infanterie française le *feu de billebaude* se disait de celui où chaque soldat dans le rang tirait à volonté, sans attendre le commandement des officiers. C'était donc ce qu'on appelle aujourd'hui *charge à volonté*. Il paraît, d'après la description qu'en donne ici le général Brias, que ce feu s'était compliqué en Espagne. — *N. du trad.*

ordonne dans le traité 4^e, titre II, article 17, tome second, au régiment ou bataillon qui marche à l'ennemi, de se former sur quatre de profondeur, le 4^e rang devant toujours réserver son feu et servir à remplacer les morts et les blessés que les trois premiers rangs pourraient avoir pendant la marche. Donc, le changement indiqué plus haut fut contraire aux ordonnances royales. Il était peu prudent, d'ailleurs, d'improviser devant l'ennemi et de pratiquer dans une première affaire, un genre de feux et de manœuvres inconnues, même aux armées familiarisées avec les évolutions qui s'apprennent (à loisir) en temps de paix.

Je puis affirmer à Votre Excellence qu'à mon sens, cette entreprise d'Alger est la plus ardue de celles auxquelles j'ai assisté; car les guerres d'Europe diffèrent essentiellement de celles d'Afrique, et la dernière expédition a été inférieure (en moyens d'action) à celle d'Oran, où nous avions plus de monde, où l'ennemi fut surpris et où nous avions pris plus de précautions, car les armées européennes offrent un but saisissable à l'attaque et livrent combat d'après des règles et des principes fondamentaux d'art militaire et d'humanité qui sont communs aux parties belligérantes. Il en est tout autrement avec les nations barbaresques : leur guerre est une tromperie continuelle au moyen d'embuscades, sans objet (stratégique), ainsi qu'il arriva à Alger; ces gens blessent leurs adversaires et jettent le désordre parmi eux, sans que l'on puisse avoir la satisfaction de leur rendre feu pour feu, ni espérer la réciprocité des avantages naturels. C'est, en un mot, une guerre de troupes légères, un vrai *miqueletage* (1) sanglant et cruel, où l'euro-péen s'énervé, où les principes militaires s'annihilent, et auquel manque l'éclat des brillantes actions où le courage lutte contre la force et l'art.

Je dois dire que la troupe, quoique composée de recrues, a soutenu l'honneur de nos armes, si respectées en Europe. J'ai même été surpris de la solidité, de la valeur et de la disci-

(1) On donnait le nom de miquelets à une milice à pied de paysans des Pyrénées, qui faisaient la guerre à la façon des *guerrillas*. *N. du trad.*

plaine de notre infanterie, de son énergie dans les travaux; elle a été comparable, à cet égard, aux troupes les plus aguerries contre l'ennemi et la fatigue.

Deux mois d'embarquement avaient précédé la descente à terre pour la plupart des hommes, qui ne s'étaient pas déshabillés pendant cet espace de temps, couchant sur des ponts de navires, exposés à toutes les intempéries, subissant les variations d'aliments, de boissons et l'agitation de l'esprit sur un élément inconnu. Tous ont supporté ces préliminaires de l'action du 8 juillet, sans murmurer, gaiement même et avec une obéissance aveugle.

L'armée débarqua entre deux batteries, attaqua d'après l'ordre reçu, se retira en vertu d'ordres donnés; elle se retrancha en face d'innombrables barbares, défendit la tranchée, puis se rembarqua. Ces cinq opérations se sont accomplies dans le court espace de vingt-quatre heures, chose dont je n'ai pas vu un autre exemple.

La résignation de toute la troupe à supporter les fatigues, son intrépidité, son entrain lorsqu'elle se présentait à découvrir aux coups d'un ennemi embusqué, tirant à coup sûr, sa constance devant des attaques au milieu d'un carnage continu, de la confusion et des blessures, perpétueront l'honorable mémoire de l'armée espagnole dans l'histoire des guerres. Des recrues de nouvelle levée combattaient ici, et cependant tous semblaient des soldats vieilliss sous les armes.

Que Dieu garde Votre Excellence de longues années.

Barcelone, 27 août 1775.

Général DON DIEGO DE BRIAS.

Pour traduction,

A. BERBRUGGER.



MILIANA.(Voir les n^{os} 48 et 49)**V.****FIN DE L'INVENTAIRE RAISONNÉ DES INSCRIPTIONS
ROMAINES****ACTUELLEMENT A MILIANA.****N^o 15.**

Provenant de Duperré. — Copies de MM. le Cap^e Puillon-Boblaye,
L^r G. et Dr M. — A l'école.

Ce numéro correspond à une dédicace adressée à Caius Ulpus Maternus, Edile, Duumvir, Duumvir quinquennal, princeps d'Oppidum Novum, sur les ruines duquel le village français de *Duperré* s'est élevé en 1857.

On trouvera au tome troisième de cette Revue, pages 95 à 101, un article sur Oppidum Novum, dans lequel nous avons donné cette dédicace, d'après une transcription et des estampages de M. le L^r Guiter; documents qui nous avaient mis à même de rectifier la copie du capitaine Puillon-Boblaye, que nous avions publiée d'abord dans l'*Akhbar* et reproduite au mois de juin 1857 dans cette Revue, t. 1^{er}, p. 337.

N^o 16.

Duperré. — L^r G. et Dr M. — Ecole.

Epitaphe de Caius Caelius Sedatus, publiée en 1859 dans le tome 3^e de cette Revue, page 226.

N^o 17.

Duperré. — L^r G. et Dr M. — Ecole.

Epitaphe de Clodia Tacatessa ou Zacamtassa. Elle a été publiée dans le tome 3^e de cette Revue, page 226.

N° 18.

— Dr M. — Ancienne école.

BONE MEMORIE

L L PIA FC

ou, selon le même copiste opérant dans une autre circonstance :

NE MEMORIE

IL OLPA :: ECCO

Nous n'avons rien à dire sur un texte que nous n'avons pas vu et qui comporte de la part de son unique transcrip-
teur de pareilles variantes de lecture.

N° 19.

— Dr L., de C., B. et Dr M. — Ancienne école.

Cette autre épigraphe, non moins douteuse et lue diversement par quatre transpositeurs, fournit ces trois leçons :

D. S. (L.)	D.... S. (C. et B.)	(Dr M.)
CV IVCVNDOS	CV...IVCVNDVS	IV.... IVLVMNVS
M.F.....ESAR	MIL.... ESAR	/ \ ESAR
V.....	V.....	V III
.....		

La copie publiée par M. Léon Renier, sous le numéro 3686, d'après un dessin du C^t de la Mare, est semblable à la seconde des variantes ci-dessus.

La pierre où est gravée cette épigraphe est très-usée, ayant servi de lavoir. Au-dessus de l'inscription, le Dr Lebrun indique un cavalier haut de 25 centimètres, qui tient d'une main une branche de laurier et de l'autre une épée. Dans le dessin fidèle qu'en a fait en 1843 notre ami M. Piesse, il est assez difficile de distinguer les jambes du cavalier et son fourreau de sabre des jambes de sa monture, tant l'œuvre est barbare. Dès cette époque, la pierre était cassée au niveau du poignet de la main gauche du cavalier et l'on ne pouvait plus voir la branche de laurier signalée par le Dr Lebrun.

En définitive, l'attitude de ce véritable *bonhomme* est celle

d'un cavalier qui charge, le bras droit étendu en arrière et la lame haute; malgré la grossièreté du travail, l'écartement des pieds de la monture indique suffisamment un cheval lancé au galop, à fond de train.

Quand au laurier qu'il présentait jadis au bout de son avant-bras gauche demi plié en avant, on avait prétendu que c'était une manière d'exprimer la certitude de la victoire; mais un archéologue, qui est en même temps botaniste, soutient que la famille des laurinéas n'avait rien à voir là et que la branche était d'olivier commun, *olea europaea*; de sorte qu'en présentant cet emblème pacifique, en même temps que son épée haute menace d'hostilités imminentes, ledit cavalier met tout simplement son ennemi en demeure d'opter entre la paix et la guerre.

La disparition de l'accessoire en litige est venue fort à propos fournir à chacun le moyen de persister honorablement dans son opinion particulière.

N° 20.

— Dr M. —

Après une longue étude de l'embarrassante épigraphe placée sous ce numéro, M. le Dr Maillefer croit pouvoir en donner cette copie :

...M. (disque?) S. (disque?)

MILIAERRIMO S A E

INMNTIDIONISIO

M DEo PLc SIVE

E IEE CoA SE

LV7A PCCCI D

On rétablit assez facilement AEMILIAE PRIMOSAE à la deuxième ligne et on peut supposer, avec quelque apparence de raison, qu'il faut lire IV à la fin de la date provinciale qui termine la dernière ligne; quant à la partie moyenne de l'épigraphe, elle constitue une énigme devant laquelle nous nous abstiendrons de nous poser en Œdipe.

— (D^r M.) — A la caserne.

IC BASSOV
 VICE PRAE
 IR OMININT
 A FORI VIX IT AN
 BASSNARA
 D D P CC...

Ceci est une autre énigme épigraphique très-difficile à déchiffrer, et, d'ailleurs, d'une étude fort désagréable par la nature des lieux où elle se trouve aujourd'hui ; car, après l'avoir retaillée pour en faire une dalle, on l'a placée dans les latrines des soldats. Mais que ne fait point braver l'ardent amour de l'antiquité ! Nous lui devons cette deuxième copie, prise plus récemment par la même personne. Les différences essentielles qui la distinguent de la première sont de nature à calmer la fougue du commentateur le plus hardi :

O
 RI BASSOV
 VICE PRAE
 ER VH OMININT
 ME ORI VIXIT AN
 ABASSNA PA
 DDIC PCC\

Tout ce qu'il est permis de hasarder en présence de pareilles variantes, c'est qu'il s'agit ici d'un Bassus, qui paraît avoir exercé d'assez importantes fonctions publiques et à qui sa fille adoptive (?), Bassiana, élève un tombeau en l'année provinciale CCV... (?). Ce qui subsiste du *cursus honorum* fait regretter le mauvais état de cette pierre et son fâcheux emploi. Dans le *Recueil épigraphique* de M. Léon Renier, deux Bassus figurent sous le numéro 1342 (Lambèse).

N° 22.

— Dr L., B., de C. et L. R., n° 3681 — Disparu.

D. M. S.

AVRELIVS SORI

CVS VIXIT ANIS X M II

AVRELIVS VICTOR

VIXIT ANIS XXV M VI

Variantes de lectures. — A la 1^{re} ligne, selon M. de Caussade et nous, il y a D. M. seulement. Ajoutons ici, pour mieux préciser, que cette formule initiale se trouve contenue tout entière sous le buste de gauche et sur le socle où il repose.

Le Dr Lebrun, dans sa copie, donne — ainsi que le C^t de la Mare (n° 3681 de M. L. R.) — dix ans de vie à Soricus et vingt-cinq à Victor. M. de Caussade accorde neuf ans au premier et vingt-un à l'autre. Notre copie portait LX et XXI; mais nous nous inclinons devant la majorité.

A la 3^e ligne, M. de Caussade a lu (avec l'intelligence) le mot rectifié ANNIS. Tous les autres copistes (et nous, avec eux) ont lu (avec les yeux) le mot incorrect ANIS.

M. le Dr Maillefer n'a pas connu notre épigraphe qui avait *disparu* bien avant 1862, époque où il dressait l'inventaire des inscriptions de Miliana.

Quant à la partie sculptée de ce monument, le Dr Lebrun dit qu'elle consiste en deux bustes, l'un haut de 34 c. et l'autre de 28 c. M. de Caussade se borne à cette courte mention : « Avec deux têtes. » Les autres transpositeurs, poussant le laconisme encore plus loin, ne mentionnent rien du tout.

Or, d'après nos observations personnelles, faites sur le monument en 1843, et en nous aidant du dessin fidèle esquissé alors par le savant auteur de l'*Itinéraire de l'Algérie*, M. Louis Piesse, nous le décrivons ainsi :

« Au-dessus de l'inscription n° 22, il y a deux bustes grossièrement sculptés; le plus petit, qui est à gauche, repose sur un socle, où se lit le D. M. Entre les deux, et en suspension, on voit la partie inférieure d'une sorte de vase dont le fond est à la hauteur des yeux du plus petit personnage.

Revue Afr., 9^e année, n° 49.

» Les deux individus figurés là ont la tête nue, comme rasée,
 » et d'un ovale très-marqué, surtout chez le plus grand. Tous
 » deux ont pour tout vêtement une robe ou tunique à raies
 » perpendiculaires — sinon à plis droits — qui donnent l'idée
 » d'une étole. »

N° 23.

— Dr L., B. et L. R. n° 3683. — Disparu.

D M S

C.... M.... AE

.... VI A XXX

..... VI

D CC XI.....

MAR. POSVIT

Cette épigraphe presque illisible était gravée sur une pierre mutilée en tous sens et qui mesurait 50 c. sur 33 c. avec une épaisseur de 10 c. Nous la donnons ici telle que nous l'avions lue en 1843. Par suite de l'expérience acquise dans les vingt-deux années écoulées depuis lors, nous soupçonnons aujourd'hui qu'il aurait fallut lire à la 5^e ligne DVLCI, commencement du mot *Dulcissimae*, d'un si fréquent emploi dans le langage tumulaire de la douleur maternelle, conjugale, etc.

M. Léon Renier a lu et développé ainsi ce document : « Diis
 » manibus sacrum.... Vixit annis triginta. Decessit anno pro-
 » vinciae septingentesimo (?) vicesimo primo; maritus posuit. »

En présence de la copie dont il avait reçu communication, le savant épigraphiste ne pouvait guère lire autrement; mais, avec l'admirable tact archéologique qui le distingue, il a parfaitement senti ce qu'avait de louche cette date provinciale de 721 répondant à l'an 761 de notre ère, c'est-à-dire à une époque où la domination romaine avait cessé d'exister ici depuis plus de 60 ans; outre que ladite date n'occupe pas dans l'épithaphe la place où figurent habituellement ces sortes d'indications. C'est par ces motifs, sans doute, que M. Léon Renier a fait suivre la date suspecte du signe qui lui convient, en effet, celui du

route, exprimé par le point d'interrogation placé entre deux parenthèses (1).

Il est donc fort probable que, à partir de la cinquième ligne inclusivement, il faut lire :

...(nom du mari)... VXORI (ou CONIVGI)
 DYLCISSIMAE
 MAR. POSVIT

N° 24

— Dr L., B., et L. R., n° 3684. — Disparu.

.....
 IVNERA COMPOSIT SVRITO
 LANGVORES D..... IVM
 IG..... A F N.....
 E..... OEBE.....

Le marbre sur lequel cette inscription est gravée, dans un cadre formé d'un simple filet, est cassé par le haut; et la cassure atteint le haut de la première lettre de IVNERA (peut-être, FVNERA). Il mesure 60 cent. de haut, sur 57 de large, avec une épaisseur de 18 cent.. Quand nous l'avons vu, en 1843, il se trouvait chez le Sous-Intendant militaire. La copie du C^{de} de la Mare publiée par M. L. Renier, sous le n° 3684, ne diffère presque pas de la nôtre; celle du Dr Lebrun figure au n° 48, p. 432 (8^e vol.).

N° 25

— Dr L., B., et L. R. n° 3685. — Disparu.

.. NNINA VALERI ROGATI EIA CVAT HVC VIVERET
 .. AMNIA QVAM.... SVORVM...EX C ITATE
 EVM FECIT

La copie du Dr Lebrun, donnée à la page 433 de notre

(1) L'objection émise ci-dessus contre la date provinciale de 721 a surtout de la force appliquée à une agglomération (Colonia Augusta ou Zuccabar, Malliana) qui, tout porte à le croire jusqu'ici, fut détruite avant la période triomphante du christianisme.

n° 48 (T. 8^e), diffère sur quelques points de la nôtre, qui s'accorde avec celle du C^t de la Mare, publiée par M. L. Renier, sous son n° 3685. Quand nous avons copié ce document en 1843, il était à la sous-intendance militaire. On ne sait plus ce qu'il est devenu.

La pierre où on le lisait ayant servi de seuil de porte, les lettres étaient fort usées par le frottement.

N° 26

Affreville. — de C., B., L. R. n° 3687. — Disparu.

A ce n° correspond l'épithaphe de Lucius Cecilius Primus, qui figure dans notre n° 48, p. 464 (T. 8^e).

N° 27

Duperré. — L^t. G., Dr M. — École.

Épithaphe de Julia Aemilia. Elle a été publiée en 1858 dans la *Revue*, T. 3^e, p. 97.

N° 28

Hammam Rir'a. — L^t. G. et Dr M. — École.

Épithaphe de Marcus Leburnius Donatus. Elle se trouve à la page 351 de notre tome 8^e, dans l'article consacré aux ruines des Aquae Calidae.

Notons seulement ici que le Dr Maillefer lit *Liburnius* au lieu de Leburnius, et qu'il indique quatre palmes grossièrement gravées, au-dessus du D. M. S.

N° 29

Ibidem. — B., L^t. G., Dr M., etc. — Ancienne école.

Cette épithaphe de Rogatus a été publiée au tome précédent, p. 350. M. le Dr M. a lu ainsi les noms du défunt :

LL RQC

NS

Les altérations même de cette lecture nous confirment dans la pensée que *Rogatus* est la vraie leçon.

N° 30

Ibidem. — L^r. G. et Dr M. — École

Épitaphe de Milesius, publiée à la p. 351, du tome précédent. M. le Dr Maillefer lit FILI P. à la dernière ligne, leçon qui paraît préférable à celle que nous avons donnée d'après M. le L^r Guiter.

N° 31

Duperré. — L^r G., B. et Dr M. — Ancienne école.

Épitaphe de Flavia et d'Honoratus, publiée au tome 3^e de notre *Rerue*, p. 227. Les deux copies que nous avons vues de cette épitaphe sont très-concordantes.

N° 32

Affreville. — L^r G., B. et Dr M. — École.

Épitaphe de Julia Saturnina. Voir au tome précédent, p. 463.

N° 33

Hammam Rir'a. — L^r G. et Dr M. — École.

Cette épitaphe a été insérée dans notre notice sur les Aquae Calidae, d'après M. le L^r Guiter (T. 8^e, p. 351). Nous donnons cependant ci-dessus, pour comparaison, la transcription du Dr Maillefer, à cause des divergences de lecture assez grandes que présentent les deux copies :

I. MA
 ...I...VS Q
 C.....LVS
 HONORA
 TVS PXV

La fin de la dernière ligne, offre une ligature des lettres numérales X et V, qui n'a été usitée que dans les bas siècles; et cependant si on les comptait comme date *provinciale*, d'après le siècle P, qui les précède, on serait amené à l'an 55 de notre ère, c'est-à-dire dans le haut empire.

Mais l'épigraphie est très-fruste à ce qu'il paraît et par conséquent la lecture n'est pas certaine.

N° 34.

Duperré. — L. G. et Dr M. — anc. École.

Épigraphie de Nim... ciavac... publiée à la p. 227 du tome 3^e de la *Revue*. Nous donnons ici comme utile terme de comparaison la copie du Dr Maillefer :

NIM CIAVAC

AXII

XXCTPCCXI

A IEA FILIO

TISS TOISSIMO

FECIT

L'état très-fruste de la pierre explique les divergences de lecture entre cette copie et l'autre. M. le L. Guiter a lu *Duleissimo* à la 5^e ligne.

La figure qui accompagne cette épigraphie, et dont la tête a été brisée, se trouve sur le côté, à gauche, au lieu d'être au-dessus ou au-dessous comme d'habitude. Elle représente un personnage aussi fruste que son épigraphie. On distingue toutefois qu'il est habillé d'une tunique descendant un peu au-dessous du genou et qu'il porte un objet rond sur l'avant-bras gauche plié à angle droit, l'autre bras se trouvant à la même hauteur et plié de la même manière.

N° 35.

— Dr M. — anc. École.

D M

M PA

MAI A

TIA VIVINCO

SIT

Inscription très-fruste.

En terminant la série des épigraphes actuellement conservées à Miliana (on sait comment !) et de celles (en trop grand nombre !) qui en ont tout-à-fait disparu, nous devons dire que si le n° 369^o

du *Recueil des Inscriptions romaines de l'Algérie* (copie du C^t de la Mare) n'y figure pas, c'est parce que ce document s'y trouve attribué, par erreur, aux environs de Miliana et que, par le fait, il appartient au *Benian mta Souma*, ruines byzantines situées à l'est du col des Béné-Aïcha. D'après plusieurs estampages, pris par nous en 1855, nous en avons publié en 1857, dans nos *Époques militaires de la Grande Kabylie* (p. 14.), une copie qui diffère un peu de celle du C^t de la Mare. Mais terminons ici cette digression pour revenir à notre sujet.

A la suite de la série épigraphique, nous avons à décrire quelques bas-reliefs accompagnés d'inscriptions tout-à-fait illisibles ou dont les inscriptions ont été brisées.

N^o 36.

— Dr M. —

Le premier est sculpté sur une stèle à fronton triangulaire, timbré d'un croissant horizontal ayant les pointes en haut. On voit qu'il y avait une inscription au-dessous, mais il est impossible d'en rien déchiffrer.

N^o 37.

— Dr M. —

Sans inscription. Buste grossièrement sculpté, drapé dans une espèce de toge. Tête nue, avec touffes de cheveux sur les tempes. Nez indiqué par deux verticales parallèles; yeux figurés à l'aide de deux diagonales; deux autres diagonales formant un V qui s'abaisse du menton accusent une barbe pointue. Impossible de tracer une face humaine avec une plus grande économie de lignes.

Le tout, placé dans un cadre irrégulier formé de deux espèces de rideaux surmontés de draperies qui retombent en manière de guirlandes, constitue une de ces œuvres grotesquement barbares, comme il s'en rencontre surtout dans la Grande Kabylie.

N^o 38.

Hammam Rir'a. — L. G. et Dr M. —

Anc. école.

Stèle à fronton triangulaire. Dans une niche à arceau éga-

lement triangulaire supporté sur deux colonnes avec bases et chapiteaux pseudo-ioniques, personnage debout et de face, la tête nue, les bras au corps et les mains comme cachées dans les ouvertures latérales d'une tunique qui descend au-dessous du genou.

La pierre se termine en bas par une espèce de tenon qui semble ménagé pour en faciliter le scellement.

N° 39.

— L^r G. et Dr M. —

École.

Sculpture assez fruste, d'un faible relief et d'une exécution barbare. Sur une pierre haute d'un mètre et large du double, dans un cadre surbaissé, auquel manque la baguette de gauche et l'angle supérieur de droite, l'artiste a gravé cinq personnages, tous vus de face.

Celui du milieu, qui paraît être le héros de la composition, se dirige vers la gauche sur un cheval que l'on appellerait volontiers un âne, si le javelot que son maître tient de la main droite, perpendiculairement et la pointe en l'air, ne faisait supposer un guerrier et, par conséquent, une monture moins pacifique. La coiffure de l'homme a la plus grande analogie avec le vulgaire bonnet de coton, diadémé du ruban classique.

Les autres ont de simples calottes, comme les Kabiles de nos jours. Derrière ce personnage principal, est un individu drapé dans une sorte de manteau court, et après lui un autre en tunique.

Devant le cavalier, à gauche du tableau, personnage assis sur un bloc cubique et qui semble nu. Après lui, figure vêtue d'une longue robe serrée à la ceinture, qu'on dirait être une femme sans l'appendice pointu du menton qui annonce une barbe.

N'oublions pas de dire que le cheval n'a pas de selle et que son seul frein consiste en une longe enroulée autour de la bouche.

Est-ce un guerrier qui s'en va en guerre ou en chasse, et qui défile devant sa famille et ses serviteurs qui lui font leurs adieux ?

Après les descriptions, que nous avons faites aussi fidèles que possible, des bas-reliefs entreposés à Miliana, on s'étonnera que Malliana, Colonia Augusta ou Zuccabar, Aquæ Calidæ et Opidum Novum, ces quatre cités si rapprochées l'une de l'autre, n'aient rien livré qui ait quelque valeur artistique. Nous partagerions tout-à-fait cet étonnement, si nous ne nous rappelions à propos un passage de l'*Essai sur l'Algérie*, par Monseigneur Dupuch. C'est ici le cas de le citer en entier et avec d'autant plus de plaisir que ce sera comme un écho lointain de cette vénérable voix apostolique, qui a résonné trop peu de temps parmi nous :

« J'ai retrouvé, dit le digne prélat, les beaux jardins, les vergers, les vignes de Miliana, indiqués par Shaw ; ses eaux, sur le courant desquelles l'Émir avait établi sa fonderie ; les bassins romains dont elles jaillissent en nappes écumantes parmi les bois de lauriers-roses ; les voûtes romaines d'un des hôpitaux supplémentaires ; et jusqu'au cippe funéraire (celui de Q. Pompeius Clemens). Seulement, il gisait dans le Jardin du Cercle des Officiers ; à ses pieds, en creusant dans les ruines, un admirable fragment de tête de jeune homme en marbre de Paros avait été découvert et confirmait la remarque de Shaw. L'un de mes compagnons de voyage le perdit le lendemain dans les gorges des Righa, où il le laissa rouler au fond d'un ravin. » (Page 289)

« Quelque jour, ajoute-t-il en note, si on le retrouve dans ces abîmes, que de vaines conjectures ! »

Eh bien, en fait de conjectures, en voici une. Je lis ce passage dans la *Revue africaine*, t. III, p. 151 : « Notre collection d'antiquités de Miliana se trouve aujourd'hui enrichie d'une tête de faune, trouvée à Affreville..., par M. Perette, adjoint de cette localité.... elle est en marbre blanc et d'un fini parfait. » Dieu sait où elle est maintenant !

Ne serait-ce point là, par hasard, la tête dont parle Monseigneur Dupuch ?

A. BERBRUGGER.

ÉPITAPHE D'OUZOUN HASSAN,

LE CONQUÉRANT D'ORAN EN 1708.

M. Serpolet, architecte-voyer de notre ville et secrétaire adjoint de la Société Historique Algérienne, a fait cadeau au Musée de deux fragments d'épithaphes arabes gravées en relief, sur marbre blanc, et enjolivées de ces arabesques en usage dans la sculpture tumulaire des Indigènes. Il les tenait d'une vieille juive, laquelle les avait apportés d'une campagne du Bouzaréa où le plus petit servait d'obturateur à un conduit, tandis que l'autre avait figuré dans un vieux mur, à côté des matériaux les plus humbles et absolument au même titre qu'eux.

Après un examen attentif, nous avons reconnu que le premier fragment était l'épithaphe d'un Moustafa ben Redjeb que rien ne recommande à l'attention des gens d'étude. Mais l'autre, quoique sans commencement ni fin, paraît avoir une certaine valeur historique. Nous espérons pouvoir le démontrer bientôt et établir, en même temps, l'exactitude du titre donné à cet article, titre que nous prions le lecteur d'accepter provisoirement, sous bénéfice d'inventaire.

Les inscriptions dont il s'agit ici sont gravées sur des stèles qu'on appelle *mechahad*, parceque sur les deux que chaque sépulture comporte — une à la tête, l'autre aux pieds — la première contient le *chahad* ou profession de foi musulmane. Sur l'autre on inscrit le nom du défunt, la date de son décès, son titre ou fonction, le tout accompagné de quelque courte formule religieuse dont la plus habituelle est une recommandation à la miséricorde de Dieu.

Considéré au point de vue matériel, notre fragment historique mesure 28^c sur 27^c avec une épaisseur de 5^c. Au revers de l'épithaphe, est sculpté, selon l'usage le plus commun, un vase orné et entouré de fleurs; sur la carre de la stèle règne un espèce de chapelet, composé d'oves dont chacune a la forme d'un œuf

tronqué à ses extrémités et réduit ainsi à une hauteur de 4c.

Après cette description, produisons le fragment épigraphique lui-même. En voici le texte exact :

.....

مدينة وهران صباح الجمعة

في ستة وعشرين

من شوال سنة ١١١٩ وتو

في يوم السبت

تسعة تش .. من سنة ١١٢٢

.....

Comme beaucoup de lapicides indigènes, celui qui a gravé cette épitaphe ne s'est pas astreint à suivre toujours la ligne d'écriture et il a placé des mots dessus ou dessous, selon ses caprices calligraphiques ou plutôt, nous le soupçonnons, d'après la nécessité où il était de faire entrer un texte assez étendu dans un espace relativement trop limité. C'est ainsi qu'il place *Ouahran* dans l'interligne au-dessus de *Medina*, au lieu de le mettre à la suite.

Mais ces licences de scribe ne nuisent en rien à l'intelligence du texte qui se traduit sans difficulté de la manière suivante :

"..... Ville d'Oran, dans la matinée du vendredi 26 choul
• 1119; et il est mort dans la journée du samedi 19... 1122..."

Lorsqu'on est familiarisé avec le style tumulaire des indigènes, le libellé exceptionnel de cette épitaphe étonne au premier coup d'œil. Nous nous sommes demandé, quant à nous, ce que voulait dire cette mention de la *ville d'Oran* et quel événement rappelait la date qui la suit, *matinée du vendredi 26 choul 1119*. Mais nous n'avons pas eu plutôt constaté qu'elle répond au 20 janvier 1708 qu'il nous est revenu en mémoire que c'est précisément le jour de l'entrée triomphale dans Oran d'Ouzoun Hassan, gendre et lieutenant du Dey Mohammed Bakdache.

Cette indication chronologique se trouve dans le passage suivant du poème laudatif d'un contemporain de l'événement, le cheikh Abou 'l Onfa Moustafa ben Abd Allah, el Bouni, el Khetib, à la page 156 du *Tohfat el-Mardia*, ou le *cadeau agréable*, manuscrit n° 379 de la Bibliothèque d'Alger :

فبقت سنة تسعة عشر * وماية من الـب تعتبر
 في سادس العشرين من شوال * صبيحة الجمعة خذ مغال

Ce qui se traduit littéralement, y compris les chevilles du poète : « et il a conquis (Oran) dans l'année 1119, évidemment, le 26 choual dans la matinée du vendredi, croyez m'en. »

A défaut d'autre mérite ces vers ont celui d'indiquer, avec une extrême précision, la date de la prise d'Oran ; aussi il est impossible de ne pas être frappé du rapport parfait de l'indication qu'ils fournissent avec celle de notre épitaphe. Appuyé sur cette remarquable coïncidence, on pourrait déjà avancer que cette épitaphe est sans doute celle d'Ouzoun Hassan (Hassan le long), le célèbre général sous les ordres duquel les Algériens, profitant de l'impuissance momentanée des Espagnols pendant la guerre de la succession, leur enlevèrent la ville d'Oran pour quelques années (1).

Mais le document épigraphique que nous commentons, va nous fournir une preuve additionnelle décisive ; il y est dit que le défunt est mort le samedi 19. . . . 1122, année hégirienne qui, ayant commencé le 1^{er} mars 1710, a ses neuf premiers mois dans cette année grégorienne et les trois autres dans la suivante, 1711. Est-ce en effet à cette époque qu'eut lieu la mort d'Ouzoun Hassan ? L'histoire locale va nous répondre.

Le Dey Bakdache, n'ayant pu payer les janissaires, parceque le Bey de Constantine s'était enfui à Tunis avec le montant

(1) L'histoire de ce pays est écrite en général avec une telle négligence et, disons-le, avec une telle ignorance des faits les plus importants, qu'une chronologie des pachas d'Alger, éditée par un journal de l'Est contient cette étrange mention : « Prise d'Oran par les Espagnols, en 1708. »

de l'impôt triennal (*Denouche*), au lieu de le lui apporter, fut tué dans le mois de mars 1710 (Moharrem 1122 (1). Son gendre Ouzoun Hassan était alors occupé au dehors à faire rentrer l'impôt; il accourt pour venger son beau-père ou le remplacer, mais il est arrêté en vue de la ville et exécuté aussitôt.

Cette deuxième catastrophe, qui a dû suivre l'autre de fort près, a pu avoir lieu en mars ou en avril, au plus tard. Dans notre hypothèse, l'année 1122 ayant commencé le 1^{er} mars 1710, le mois qui manque sur l'épithaphe que nous commentons serait Moharrem ou Safar.

Ceux de nos lecteurs qui ont suivi cette étude avec attention, et qui sont d'ailleurs au courant de l'histoire locale, avoueront, nous osons l'espérer, que si nos assertions ne sont pas absolument certaines elles ont un degré de probabilité qui les rapproche singulièrement de la certitude.

Nous aidant des formules connues et nous appuyant sur les faits établis ci-dessus, nous croyons donc pouvoir rétablir ainsi le texte complet de l'épithaphe d'Ouzoun Hassan :

« Ceci est le tombeau de celui qui a été pardonné par la
 » miséricorde de Dieu, d'Ouzoun Hassan, Khalifa de notre
 » seigneur Mohammed Bakdache Dey ben Ali, de l'Emir qui
 » s'est emparé de la ville d'Oran dans la matinée du ven-
 » dredi 26 choual de l'année 1119. Il est mort le samedi 19....
 » de l'année 1122, Dieu lui fasse miséricorde ! »

Quelques auteurs européens donnent à Ouzoun Hassan le titre de pacha, mais à tort; voici la cause probable de leur erreur:

Le Dey Bakdache avait en effet demandé cette dignité pour Hassan, après la conquête d'Oran et comme récompense de ce remarquable fait d'armes. Mais il entra dans la politique de la Porte d'avoir toujours le pacha, son représentant à peu près honorifique, en opposition avec le Dey, qui jouissait du pouvoir effectif. Dans cette circonstance, l'entente cordiale qui existait entre le beau-père et le gendre était précisément un motif de refus à ses yeux, et Ouzoun Hassan ne fut pas nommé.

(1) Moharrem 1112 ayant commencé le 1^{er} mars 1710 et étant de 30 jours, les deux mois se correspondent complètement et jour pour jour.

D'ailleurs, la meilleure preuve que ce dernier n'a jamais été pacha, c'est qu'il reçut la mort en revenant d'une expédition. Or, depuis l'institution des Deys, les pachas restaient dans leur palais à Alger et demeuraient complètement étrangers aux opérations militaires actives.

A. BERBRUGGER.

UN EXPLOIT DES ALGÉRIENS EN 1802.

La marine algérienne se composait, au commencement du dix-neuvième siècle, d'une trentaine de navires, dont trois frégates de 44 canons et quelques corvettes et gros bricks. Elle comptait plusieurs capitaines hardis et heureux, parmi lesquels il faut citer, en première ligne, le célèbre raïs Hamidou, que ses succès firent parvenir à la dignité de koptan ou amiral de la flotte. Avec de tels éléments, les Algériens ne pouvaient que faire une rude guerre aux nations secondaires de l'Europe, et ils ne se privaient guère, en effet, de malmenier les mécréants, la plupart du temps au mépris du droit des gens et de la foi jurée.

L'année 1802 vit un exploit fort remarquable, qui jeta un vif éclat sur la marine algérienne, plus habituée à molester d'inoffensifs navires marchands qu'à se mesurer avec des adversaires en état de lui résister. La frégate du raïs Hamidou prit, après un court combat, une frégate portugaise d'égale force.

D'après la tradition indigène, cette victoire fut due à un stratagème. Et, véritablement, un pareil événement ne peut guère s'expliquer autrement. Donc, le raïs Hamidou, usant de ruse, trompa la frégate portugaise en arborant les couleurs anglaises, s'en approcha comme s'il avait quelque communication à lui faire, puis l'aborda inopinément. Le navire algérien n'aurait évidemment pas eu l'avantage dans un combat

régulier, prévu, bien préparé, commencé à distance convenable au moyen de l'artillerie.

Mais la frégate portugaise se trouva subitement privée des avantages que lui aurait assurés, dans des circonstances ordinaires, la science de ses chefs unie à la discipline et à la bravoure de ses matelots. Il n'y avait plus, d'une part, habileté et tactique, et d'autre part, ignorance et routine : un équipage formidable, armé jusqu'aux dents, électrisé par le fanatisme et l'espoir d'une victoire éclatante, se ruait à l'improviste sur des gens désarmés, disséminés et plongés dans une sécurité complète. Dès lors, les conditions de la lutte étaient changées et le combat ne pouvait qu'avoir une issue funeste pour les chrétiens.

Comme on le pense bien, cet événement fit grande sensation à Alger, et porta au comble l'outrecuidance et l'insolence de messieurs les forbans. Le Pacha complimenta le raïs Hamidou en audience solennelle, et lui remit des vêtements et un yatagan d'honneur.

Les prisonniers furent conservés par le Beylik, moyennant une somme de 103,590 fr. que l'on partagea entre les vainqueurs, selon les us et coutumes. De plus, deux des 282 infidèles survivant au combat furent donnés comme gratification au matelot qui avait sauté, le premier, sur le navire ennemi, au moment de l'abordage. Un autre mécréant fut offert en action de grâces, en *ex-voto*, à Sidi Abderrahman el-Ta'albi, saint célèbre, alors comme aujourd'hui, et dont on peut voir la chapelle au-dessus du jardin Marengo. J'ai trouvé ces derniers renseignements dans le registre des prises maritimes, où livre de comptabilité des corsaires, document d'un grand intérêt, que j'ai eu la bonne fortune de découvrir, mais que je n'ai pas réussi à livrer à la publicité, malgré des efforts réitérés.

En racontant cet événement dans la biographie du raïs Hamidou, en 1859, j'exprimais le regret de n'avoir pu consulter sur ce sujet aucun document européen. Depuis, j'ai eu la satisfaction de tirer de l'obscurité un dépôt considérable de pièces historiques aussi curieuses qu'importantes, auprès duquel les travailleurs algériens passaient depuis trente-cinq ans sans

souçonner son existence. Dans ces archives, provenant de l'ancien consulat de France à Alger, se trouvent quelques documents qui se rattachent à la victoire remportée par le raïs Hamidou en 1802. Comme ces documents ne figurent pas dans le recueil que je vais publier incessamment, avec la haute approbation et le bienveillant appui du Gouvernement Général de l'Algérie, je crois utile de les signaler ici, puisqu'ils augmentent la somme des renseignements que nous possédons sur un fait remarquable. Ils font connaître que la frégate portugaise prise par le raïs Hamidou s'appelait le *Cygne* et que le combat eut lieu le 8 mai 1802, donnent les noms des officiers composant l'état-major de ce navire, et établissent, enfin, que les prisonniers furent délivrés le 22 mars 1808, par l'intervention des agents de la France, à la suite des événements militaires et politiques dont le Portugal avait été le théâtre.

Ces documents étant des déclarations qui ne diffèrent les unes des autres que par les noms des parties intervenantes, je n'en publierai qu'un en entier, me contentant d'analyser sommairement les autres.

Je choisis celui dans lequel il est question de l'officier le plus élevé en grade.

« Enregistrement d'une déclaration de M. Paulo Freire de Andrade, ci-devant capitaine-lieutenant de la marine royale de S. A. R. le prince du Brésil, actuellement esclave de cette régence.

« Je soussigné Paulo Freire de Andrade, ci-devant capitaine-lieutenant de la marine royale de S. A. R. le Prince du Brésil, chevalier de l'ordre militaire portugais de Saint-Benoit-d'Avis, et natif de Lisbonne ; attendu le départ du prince régent pour ses états du Brésil, et en vertu de la proclamation de S. Exc. Monseigneur le Maréchal Junot, gouverneur de Paris, premier aide-de-camp de S. M. l'Empereur des Français, Roi d'Italie et Protecteur de la Confédération du Rhin, nommé par Sa dite Majesté Général en chef de l'armée française en Portugal, et Gouverneur dudit royaume, datée de Lisbonne le 1^{er} février 1808 ; laquelle proclamation annonce aux habitants du Portugal qu'ils ont désormais à reconnaître pour leur propre avan-

tage la protection de l'Empereur Napoléon, déclare de mon propre mouvement et libre volonté, que mon intention formelle et précise est de suivre la destinée de mon pays natal et que, dès ce moment, je demande à jouir de la protection de S. M. l'Empereur des Français.

• En outre, je déclare formellement que ma résolution étant de ne jamais abandonner ma patrie, je me sou mets d'avance aux lois qui lui seront données par le souverain appelé à la gouverner, et ce quel que puisse être l'événement qui me rende la liberté que j'ai perdue depuis le 8 mai 1802 ; sans cependant renoncer aux sommes qui me sont dûes par l'ancien gouvernement de Portugal en qualité d'officier à son service jusqu'au 30 novembre 1807, époque à laquelle le prince régent a fait voile pour le Brésil.

• Et pour que cette expression de ma volonté puisse au besoin avoir sa pleine et entière valeur, j'ai invité et invite par ces présentes M. Dubois-Thainville, membre de la Légion d'Honneur, consul général et chargé d'affaires de S. M. l'Empereur des Français près le Dey et la Régence d'Alger, à ordonner que la présente déclaration soit enregistrée en sa chancellerie.

• Alger, le 22 mars 1808.

• Signé : Paulo Freire de Andrade, à l'original.

• Enregistré à Alger, etc., le 22 mars 1808 (Signatures de Paulo Freire de Andrade et de Ferrier, chancelier). •

Onze actes de chancellerie semblables au précédent contiennent des déclarations faites dans la même forme et pour le même objet par les officiers portugais dont les noms suivent, qui étaient tous prisonniers depuis le 8 mai 1802 :

1° Jean-Alphonse (Joán-Alfonso) Neto, ci-devant capitaine lieutenant de la marine de S. A. R. le prince du Brésil ;

2° Jean-Joseph Echnaudes de Andrade, ci-devant second lieutenant de la marine au service de S. A. R. le prince du Brésil ;

3° Joachim-Joseph de Castro Guedez, ci-devant second lieutenant de la marine au service de S. A. R. le prince du Brésil ;

4° Domingo Luiz Lopez de Terras, etc ;

Revue Afr. 9^e année, n° 50.

5^o Joze Bernardo de Lacerda, premier lieutenant de la brigade royale de la marine de Portugal ;

6^o Joachim-Antoine (Juaquim-Antonio) de Conto, ci-devant second chirurgien de marine, etc ;

7^o Jean Nepomécène Antunez de Carvalho, ci-devant écrivain de la frégate de S. A. R. le prince régent du Portugal nommée le *Cygne* ;

8^o Père Bernard Borges do Valle, religieux du troisième ordre de la Pénitence, ci-devant chapelain de la marine, etc ;

9^o Emmanuel-Louis Persévra, ci-devant premier pilote, etc ;

10^o Joachim-Joseph (Juachim-Joze) Peseira, ci-devant troisième pilote, etc ;

11^o Pedro Joze de Cosseire, élève pilote de la marine royale de S. A. R. le prince du Brésil.

Pour en finir avec cet épisode des annales maritimes des forbans algériens, je rappellerai que la frégate prise par le raïs Hamidou fit honorablement et avantageusement partie de la flotte d'Alger sous le nom d'*El Portekisa*, — la Portugaise, — et fut incendiée, en 1816, par l'expédition anglaise placée sous le commandement de lord Exmouth.

ALBERT DEVOLUX.

(*Moniteur de l'Algérie*)



NOTICE SUR LES RUINES ROMAINES

DE L'OUED CHAÏR (1).

La vallée de l'oued Chaïr (rivière de l'orge¹, située au Sud et au Sud-Est de Bousaada entre la chaîne du Djebel Msad, le Boukahil et le prolongement oriental de ce massif, s'étend d'une manière générale de l'Ouest à l'Est et vient déboucher dans la partie Sud-est du Hodna. Elle est formée de vastes plaines dont une faible portion est cultivée, l'autre servant de terre de parcours à des troupeaux de moutons et de chameaux. Ça et là, elle se hérisse de mamelons plus ou moins élevés dont le sommet se termine toujours, d'un côté ou de l'autre, en corniche formée de couches obliques. Les points les plus riches de la vallée de l'oued Chaïr, et qui le plus souvent se couvrent de champs de blé et d'orge, sont : Les alentours du marabout de Sidi Zian, d'Aïn Riche, Daïet el-Betom, l'Outha Hattaba, Aïn Mamoura et la plaine d'el-Guelabia qui peut être considérée comme formant partie intégrante du Hodna, malgré sa position sur la rive droite de l'oued Msif, c'est-à-dire sur l'oued Chaïr inférieur.

L'oued Chaïr traverse la vallée de ce nom et l'arrose en quelques endroits au moyen de barrages et de *saguia* ou rigoles d'irrigation. Il prend sa source à Feïd el-Botma, Ogla (puits) très-fréquenté par les Oulad Naïl et situé au Nord des contreforts septentrionaux du Boukahil, sur la limite des provinces d'Alger et de Constantine. D'abord connu sous les noms d'oued Merhoum et d'oued Zentit, il coule de l'Est à l'Ouest. A la hauteur des Koubba de Sidi Abderrahman ben Salem et de Sidi Ameur

(1) Les éléments de ce travail de notre collègue M. le Dr Reboud, dont les recherches en histoire naturelle et en archéologie sont bien connues et appréciées des hommes de science, ont été recueillis en expédition pendant les récentes opérations de la colonne du Hodna et rédigés sous la tente. A ce mémoire sur la vallée du Chaïr, l'auteur annonce un complément qui nous parviendra prochainement et qui traitera du Hodna et de Draa el-Senam. Nous sommes forcé de renvoyer au prochain numéro la publication des inscriptions qui accompagnent la notice du Dr Reboud et des observations qu'elles nous ont suggérées. — *N. de la Réd.*

ben Feradj, il prend le nom d'oued Chaïr, fait un coude vers le Sud pour regagner l'Est d'abord, puis le Nord-est et se jette dans le grand chott du Hodna.

Dans ce long trajet, l'oued Chaïr décrit quelques courbes considérables : 1^o A son confluent avec l'oued el-Melah vers Ras oued Chaïr ; 2^o Avant de traverser la bande de sable qui des Zahrès s'avance jusque dans le Sud du Hodna oriental.

Les affluents de l'oued Chaïr sont nombreux et quelques-uns ont un cours très-étendu.

Sur la rive droite, il reçoit au-dessus d'Aïn Riche mille ravins sans noms ; plus bas, en avant de Ras oued Chaïr, l'oued Netah ; à quelques kilomètres des Dunes, l'oued Dokal el-Mezoul.

Sur la rive gauche, il a pour affluent, au-dessous d'Aïn Riche, l'oued Nouila, l'oued Liamon qui prend sa source dans le pays accidenté dont la partie orientale se relève brusquement sous le nom de Seba Liamon.

A Daïet el-Betom, il reçoit l'oued el-Melah, formé de l'oued Guefrar et de l'oued Ouarir. Ce dernier, sous le nom d'oued Msad, naît dans les forêts de pins et de genévriers qui couvrent le versant Nord du Djebel Fernan, chaîne neigeuse qui fait partie du système de montagnes connu dans le pays sous la dénomination de Djebel Msad, située au Sud-est de Bousaada. Cet oued franchit le Khenguet (défilé) el-Zeriba non loin du bordj d'Aïn Semara, suit la route carrossable d'Aïn Riche et devient oued Ouarir un peu avant de recevoir l'oued Guefrar. Plus bas, à la hauteur d'Aïn el-Melah, il longe quelques hautes crêtes arides situées sur la rive droite, se dirige vers l'Est et se jette dans l'oued Chaïr sous le nom d'oued el-Melah, au-dessous de l'embouchure du Liamon.

Le torrent de Mzirzou, qui passe sous les murs du bordj de ce nom habité par le caïd de l'oued Chaïr, sort du versant Sud du Djebel Fernan, traverse une partie de l'Outha Hattaba et débouche un peu au-dessus de Ced el-Gara.

L'oued Mouila, le plus considérable des affluents de l'oued Chaïr, prend sa source sur le versant Nord, couvert de forêts, de la chaîne de Bou Ferdjoun qu'il traverse par une étroite tranchée creusée dans le roc vif, à cent mètres au-dessus du

village de ce nom. Parvenu dans la plaine d'Hattaba, il se dirige à l'Est en longeant la partie Nord du Djebel Souhaguid et prend le nom d'oued Hattaba qu'il va quitter pour celui de Mouila avant de se jeter dans l'oued Chaïr.

Les tribus dont le territoire est compris en entier ou en partie dans la vallée de l'oued Chaïr sont : les Oulad Azous, les Oulad Amara, les Oulad Sidi Zian, les Oulad Khaled, les Oulad Sliman et les Oulad Sidi Hamla, portion des Oulad Madhi.

La population du bassin entier de ce cours d'eau s'élève à vingt mille âmes, environ.

Les produits du pays sont la laine, le blé, l'orge, le mouton et le chameau. Les chevaux de l'oued Chaïr, sans être de race inférieure, ne sont pas renommés; on n'élève point le bœuf qui, pourtant, malgré la petitesse de sa taille, ne remplace pas moins avec avantage, pour les tribus de la région montagneuse des hauts plateaux, comme bête de somme, le classique chameau des Nomades.

Le lit de l'oued Chaïr verse toute l'année dans le chott du Hodna une grande quantité d'eau. C'est surtout après les grands orages qui éclatent en août et septembre que le débit en est considérable. Le point où les sources apparaissent porte le nom de *Ras el-ma* (tête de l'eau) et se trouve un peu au-dessus d'Aïn Riche. Les berges, généralement élevées, à pic ou en pente raide, sont formées tantôt de terres argileuses ravinées, tantôt de blocs de galets reliés par du ciment calcaire, tantôt enfin de roches compactes d'où se détachent quelquefois des saillies horizontales qui viennent former, comme à Ced el-Gara, des barrages naturels.

Les plateaux qui s'étendent sur les berges offrent une végétation spontanée, variable selon l'altitude et la nature du sol. Les plantes destinées à la nourriture des chameaux et des moutons, à Feïd el-Botma et Aïn Riche, pays couverts de vastes champs d'halfa, sont loin de ressembler à celles des plaines de l'oued Msif, lesquelles en grande partie, sont inondées de sable, ou basses et salées.

Entre les berges, du moins dans le cours moyen de l'oued Chaïr, s'élèvent de hauts et plantureux tamarix dont les cimes

touffues et serrées arrêtent les rayons du soleil. Le laurier rose, le sekoum, la ronce, le rosier sauvage, les roseaux, les massettes atteignent sous cette fraîche voûte des proportions gigantesques et forment des fourrés impénétrables en mille endroits. Dans les clairières, le modeste cresson de fontaine, le *grenouillère* des Arabes, qu'en expédition nous saluons toujours comme un vieil ami, forme à la surface des eaux des plaques vertes succulentes. Cette disposition change sur l'oued Msif ; les tamarix, au lieu de croître dans le lit même de la rivière, s'étendent sur les deux rives taillées dans un sol sablonneux mêlé à des détritus végétaux. Ainsi placés, ils arrêtent le sable des dunes qui viendrait obstruer la rivière et abritent contre le vent et la chaleur des myriades de lièvres, de perdrix et de gazelles.

Le barbeau, si répandu en Algérie, prend des proportions énormes dans les eaux de l'oued Chaïr où il abonde ; malgré le volume, la chair en est généralement agréable, grâce au peu de vase que renferme le lit de l'oued.

Des *bordj* ou maisons de commandement ont été construits en plusieurs points, soit par l'administration française, soit par les caïds eux-mêmes. On cite ceux d'Aïn Riche, de Nzirzou, d'Aïn Mamoura et de Msif.

Feu M. Bussy, lieutenant aux chasseurs d'Afrique, attaché au bureau arabe de Bousaada, a planté (1855), au-dessous d'Aïn Riche, de nombreux arbres fruitiers qui ont aujourd'hui un beau développement et qui donnent des fruits dont le volume et la saveur sont appréciés par les Arabes.

M. le colonel Pein a donné une grande impulsion à l'agriculture pendant son long séjour dans le cercle de Bousaada. Afin de tripler l'espace cultivé dans l'outha Hattaba, il fit élever un barrage en terre et en clayonnage vers Ras Oued Chaïr. Malgré ses grandes proportions et ses conditions de solidité, ce barrage fut en partie enlevé par les eaux d'une pluie torrentielle et de courte durée qui tomba pendant un orage d'été.

L'administration française a fait forer, à El-Guelalia, un puits artésien sous la direction de M. l'ingénieur Jus (1).

(1) Si l'on relevait sur tous les points, comme le fait ici M. le

Le caïd actuel de l'oued Chaïr désire, dit-on, élever un moulin à Ced el-Gara et profiter de la chute que produit le barrage naturel sur lequel les eaux amoncelées coulent en nombreuses cascades.

De bonnes routes et des cols d'un accès facile permettent aux tribus de l'oued Chaïr de sortir en tout temps de leur territoire. Ils vont dans le Sahara, par Aïn Kahla ; à Aïn Abd el-Medjid et à Kef el-Hamar, sur l'oued Ghomra, par le défilé de l'Asfour ; à el-Atrah, par celui de Karoub ; aux jardins plantés à l'entrée méridionale de la vallée de ce nom, que défendent deux petits bordj assis sur deux pitons escarpés.

La richesse du sol, les eaux, le voisinage de montagnes boisées durent naturellement engager les Romains à établir des colons sur les bords l'oued Chaïr. En effet, des restes d'établissements antiques, plus ou moins importants, existent encore :

1° A Msif.

2° A El-Guelalia.

3° A Khorbet el-Gara.

4° A Aïn Riche.

Ce dernier point reliait avec le Hodna les deux petits postes de Djelfa et celui bien plus considérable de Msad.

Nous avons visité ce poste d'Aïn Riche, au mois de mai 1855, pour la première fois, en revenant d'Amoura.

Voici notre itinéraire : Partis de Djelfa le matin, nous fîmes une petite station chez les Oulad Aïssa, campés au-delà du ksar Moudjebara ; puis, nous gagnâmes les vastes plaines d'halfa, qui, par une pente insensible, nous amenèrent, vers le soir, sur le sommet du Boukahil, dont le revers méridional se développe comme par enchantement à nos pieds, avec ses mille contreforts escarpés, sinueux, ravinés, demeure habituelle du

D^r Reboud, pour le bassin du Chaïr, les travaux de colonisation proprement dite exécutés, en Algérie, par l'initiative des chefs de cercle ou de bureaux arabes, on serait étonné de leur nombre et de leur importance. Mais ils ne peuvent être bien connus et appréciés que par quelques personnes que le devoir ou des études spéciales appellent à parcourir sans cesse le pays et à faire ainsi, sans parti pris et presque à leur insu, des observations comparées, aussi instructives qu'intéressantes.

N. de la R.

mouflon à manchettes ; à l'horizon se dessinaient les sinuosités de l'Oued Djeddi, avec les escarpements de sa rive droite et la vaste plaine du Sahara algérien, qui se relève avant de former la région des Daïats. Pour aller de ces crêtes au village d'Amoura, on descend par un sentier oblique, tracé plutôt que creusé dans le roc, jusqu'à ce que l'on trouve une corniche qui longe le flanc de la montagne. Là, le sentier se dirige à l'Est et conduit au milieu d'un chaos d'immenses blocs de pierres qui semblent servir d'enceinte à quelques petits champs. On arrive bientôt sur l'étroit plateau où se trouvent les jardins et le ksar. Ce dernier, qui renfermait autrefois les provisions d'orge et de blé de la tribu des Omm el-Akhoua, est perché sur le bord de la corniche et sur la rive gauche d'un petit ravin par lequel s'écoulent dans l'abîme et les eaux pluviales et celles, toujours fétides, des sources qui viennent sourdre entre la partie supérieure de la montagne et les jardins. Audessous d'Amoura le Boukahil est à pic ; un sentier des plus difficiles et que, pourtant, gravissent des chameaux pesamment chargés, conduit dans la plaine inférieure vers Hassi Zian (le puits de Zian), à l'entrée du défilé d'Aïn Abd el-Medjid. Vus d'en bas, par l'échancrure du ravin, les jardins d'Amoura semblent suspendus aux parois des rochers (1).

Il y a d'Amoura à Aïn Riche une forte journée de cavalier. On gagne le sommet du Boukahil par un couloir boisé et l'on rencontre quelques champs cultivés, séparés les uns des autres par des mamelons herbeux. Puis, laissant, à droite, l'ouverture béante du défilé d'Aïn Kahla et, à gauche, le Djebel Maaleg, on arrive au milieu du champ dont les moissons mûrissent sous la protection de Sidi Zian, marabout dont la blanche koubba brille au soleil sur un monticule voisin.

Aux pieds du Djebel Kerchouna, jaillit une assez belle source où vinrent se désaltérer, en même temps que nous, deux jolis troupeaux de pouliches les moins sauvages du monde. De là, on distingue sans peine le bordj d'Aïn Riche, dont on est séparé

(1) M. le docteur Marès a trouvé autour d'Amoura de riches bancs de fossiles.

par une vaste plaine. M. le lieutenant Bussy nous y offrit l'hospitalité.

Le lendemain, après avoir vu en détail ses plantations récentes de vignes, d'arbres fruitiers, de saules, de peupliers, etc., etc., et les saguia nouvellement creusées, qui amènent les eaux de l'Oued Zentit, nous allâmes, à deux kilomètres en aval du bordj, visiter les koubba de sidi Mohammed Aklid et de sidi Mohammed Reguig.

Il existe, entre ces monuments religieux élevés à la mémoire des deux marabouts en vénération dans la contrée, un tertre de quelques mètres à peine de hauteur sur dix ou quinze mètres de côté, couvert de terre et de petits cailloux rugueux. Ça et là, à travers les gerçures du sol, il était possible d'entrevoir les angles de quelques pierres plus ou moins grossièrement taillées. A défaut d'inscriptions ou d'objets d'un intérêt véritable, on trouve épars sur le sol de très-nombreux fragments de poterie romaine d'un beau rouge, dont nous avons recueilli les plus remarquables. On y voit également des morceaux de briques, de tuiles, de verre et même des médailles frustes.

Le soir, nous repartions pour Djelfa, où nous arrivâmes le lendemain, après avoir visité les douars des Oulad Aïssa à l'ogla de Meliléa, et les Oulad Aïssa, à Daït El-Haouassi, sur le plateau du Mehalba.

Dix ans après, cette ruine de peu d'étendue n'avait point encore livré à l'archéologie les secrets qu'elle peut renfermer. Pendant le séjour de la colonne expéditionnaire du Hodna à Aïn Riche, nous avons fait, avec M. le Dr Solier, une seconde visite au tumulus romain. Sur la pente orientale gît une pierre isolée, d'un volume assez considérable, offrant des traces de coups de ciseau à la partie couchée sur le sol. Ne pouvant la mouvoir et n'ayant point assez de temps pour entreprendre des fouilles, nous nous sommes contentés de renouveler nos provisions de fragments de poteries ornés de dessins.

En quittant Aïn Riche, nous avons successivement campé à :

Mokta Liamon (le gué du Liamon), à l'Ouest du pic;

Aïn Mgarnès (Mgarnès, variété de faucon);

Hassi Selim (puits de Selim), route de Bousaada à Djelfa;

Aïn Kahla (fontaine noire), l'Oued Medjedel ;

Bordj Medjedel, bord du Zahrès ;

Oglat el-Beïda (le puits blanc), à l'Est du lac oriental du Zahrès ;

Benzou, village à palmiers, situé dans les montagnes qui séparent le Hodna du Zahrès ;

Aïn Kerman, caravansérail sur la route d'Aumale ;

Eddis, village possédant 800 palmiers ;

Bousaada.

Ces localités, situées dans la partie occidentale du cercle de Bousaada, renferment toutes, à l'exception d'Oglat el-Beïda, un grand nombre de tombes circulaires dont la forme varie selon que le pays possède des galets, des blocs de pierre ou des dalles.

M. le capitaine Heilman, chargé de lever les limites des provinces d'Alger et de Constantine, a trouvé, au Nord de Benzou, quelques belles pierres de taille ; malheureusement, la pluie et la neige l'ont empêché de continuer ses recherches.

Notre colonne, ayant mission de parcourir le territoire des tribus du Hodna qui font partie du cercle de Bousaada, commença ses opérations par celles qui se trouvent au Sud du Grand Chott. A la fin du mois de janvier 1865, elle visita Mateur Roumana, Mateur Oultem, El-Hatchana, aux pieds du Djebel M'harga et Msif, sur les bords de la rivière de ce nom, qui est l'Oued Chaïr inférieur. Le pays exploré est en grande partie couvert de dunes qui, au printemps, disparaissent sous les couches de drin, de retem, d'el-artà, de metnan, etc. Avant d'arriver à Msif, on traverse une grande plaine basse, salée, dont la végétation se compose de zéïta, d'el-issérif, d'igel, de guetaf, etc., etc.

Sur la rive droite, à un kilomètre de la rivière, s'élève le petit bordj de Msif, qui couronne un mamelon sans doute formé par les ruines d'un établissement romain. A quelques pas des murs, de nombreuses pierres de grand appareil, d'un travail assez grossier, témoignent de l'importance des constructions qui furent autrefois élevées en cet endroit.

Les ruines d'*El-Guelalia* sont situées à cinq kilomètres au Sud du bordj, dont elles sont séparées par une vaste plaine. L'espace qu'elles occupent est mamelonné, légèrement onduleux, et

peut mesurer trois ou quatre cents mètres de diamètre. Ça et là, quelques pierres servent de jalons pour en délimiter le périmètre et indiquer aux points les plus élevés l'emplacement des principales constructions. Des restes de murs rasés au niveau du sol laissent voir des tracés de maisons d'une importance secondaire ou de petites dimensions. Aucun tertre saillant, recouvert de terre et compris dans l'intérieur ou placé hors des ruines principales, aucun amas de pierres à arêtes finement taillées, n'attestent l'existence passée d'un monument considérable ; mais on rencontre à chaque pas des parties de moulins antiques, des auges (sarcophages ?), des tuiles, des briques, des fragments de poterie jaune ou rouge, du verre, du plomb fondu et des monnaies frustes.

Nous n'avons trouvé aucune inscription, malgré nos recherches et celles de nos compagnons de route, pendant les trop courts instants que nous avons pu consacrer à l'exploration de ces ruines.

Si nous nous en rapportons à nos souvenirs et à une certaine similitude de nom, c'est d'El-Guelalia que le colonel Pein fit parvenir à M. Berbrugger une inscription qui renfermait à la dernière ligne les lettres *col. τη*, inscription que nous avons déjà adressée, sans en connaître l'origine, à M. le Directeur de la Revue ; ce dernier, à la fin de l'article consacré à ce sujet digne d'intérêt, manifesta le désir de nous voir, un jour, prendre un estampage de cette inscription (1).

Nous ignorons si le capitaine Davenet a parlé d'El-Guelalia dans son *Itinéraire*, inséré dans la Revue (2).

La position des ruines, au milieu d'une vaste et riche plaine à blé, sillonnée en ce moment par de nombreuses *saguita* (rigoles) arabes et couverte de débris de chaumes, devait en faire un centre agricole. Le voisinage de la rivière, qui limite la plaine

(1) Cette inscription a été publiée à la page 316 du tome III de cette Revue, d'après deux copies adressées par M. le colonel Pein et par le Dr Reboud, et qui y sont en regard. — *N. de la R.*

(2) M. le capitaine Davenet ne mentionne pas cet endroit ; il ne cite que les ruines de Gara. V. le tome II^e de la Revue, page 288. — *N. de la R.*

à l'Ouest, rendait l'irrigation facile, au moyen de barrages analogues à ceux que M. le commandant Payen a retrouvés dans presque tous les grands oued du Hodna.

N'ayant point remonté l'oued Msif, nous n'avons donc pas constaté la présence des vestiges plus ou moins bien conservés du barrage qui dut exister autrefois en amont des ruines. Mais d'autres explorateurs, moins pressés par le temps, pourront les reconnaître et suivre jusque dans la plaine les traces des anciens canaux.

On ne trouve aucune fontaine près des ruines; et comme El-Guelalia est un point très-fréquenté par les indigènes, l'administration a fait forer un puits artésien dont les eaux abondantes et de bonne qualité arrosent en ce moment quelques champs d'orge et un petit carré de henné. La culture du coton y a été entreprise et a donné des résultats satisfaisants.

Le 7 février, nous quittons Bousaada pour aller opérer sur l'oued Chaïr. La route que nous suivons longe le revers septentrional du Djebel Msad. Le premier jour, nous voyons le petit village d'El-Alleg, et le lendemain, nous venons nous placer sur la rive droite de l'oued Oultem, large ravin que de hauts lauriers roses et des roseaux de Provence (1) rendent impraticable. Du bivouac d'Oultem à Bou Ferdjoun, on compte une bonne journée de marche d'infanterie. La route carrossable qui doit nous y mener tourne la pointe orientale du Djebel Msad, à la hauteur d'Aïn Mornia, puis elle s'engage à travers de grands bois, dominés çà et là par quelques crêtes escarpées, et franchit un col situé au milieu de la forêt, qui est le point de partage des eaux entre les bassins du Nord et celui de l'oued Chaïr. A partir du col, on descend insensiblement, les yeux sans cesse fixés sur les vastes trouées pratiquées à travers l'arête rocheuse de Bou Ferdjoun. Les deux parois de cette tranchée, dont la profondeur augmente à chaque pas que nous faisons, semblent se dresser verticalement sur les rives du torrent. A travers l'espace qui les sépare, nos regards se portent au loin sur la vallée de l'oued Chaïr et sur les montagnes au-delà desquelles commence notre Sahara algérien.

(1) C'est là que les amateurs de pêche font provision de lignes.

Le *Khaneg* (défilé) de Bou Ferdjoun est un passage difficile, obstrué qu'il est par d'énormes blocs de pierre polie par l'action des eaux et les inégalités de la roche qui constitue le lit du torrent. La route gagne la rive droite par une pente qui la rend pour ainsi dire inaccessible aux chameaux et aux mulets chargés. Il est vrai que ces difficultés ne se présentent que sur un terrain très-limité, puisque le *Khaneg* n'a pas plus de cent mètres environ de longueur. Malgré le retard que nous éprouvons, le camp est dressé avant la nuit sur la rive droite, en face du village; l'eau est bonne, et les murailles de rochers qui nous flanquent au Sud et au Nord peuvent, sans trop léser les intérêts des habitants, nous donner une vaste provision de bois.

Le Ksar de Bou Ferdjoun est composé d'une trentaine de maisons bâties à la façon arabe, sur le prolongement d'un plateau couvert de jardins plantés de beaux arbres fruitiers, qui s'élève sur la rive gauche. Les murs extérieurs dominent le cours de l'oued et sont armés de nombreuses meurtrières; l'ensemble de ces cases ne possède qu'une porte et se trouve ainsi en position de repousser une attaque de la part des Arabes. La population vit assez pauvrement des fruits et des légumes des jardins, du lait des chèvres et du produit de la vente du goudron. La fabrication du goudron la seule industrie locale, est née de la présence dans la vallée supérieure et sur les rocs élevés, au centre desquels est assis le village, des forêts de pins d'Alep et de genévriers de Phénicie.

Le sol du Ksar et de ses dépendances est considéré comme terre sainte par beaucoup d'indigènes, en tête desquels il faut placer les habitants eux-mêmes du village. Une légende, déjà ancienne, raconte qu'un jour les Turcs étant venus camper près de Bou Ferdjoun, furent subitement assaillis par tous les éléments déchaînés à la voix des marabouts protecteurs du Ksar. Pour se soustraire à une perte certaine, ils furent, dit-on, obligés de quitter le territoire et de laisser la somme d'argent qu'ils avaient perçue comme impôt. Peut-être les habitants de Bou Ferdjoun se sont-ils attendus à voir se renouveler une semblable déroute, peut-être ont-ils cru reconnaître la puissance de leur saint patron, à la violence des coups de vent qui, après avoir longtemps tourmenté nos tentes, raidies par la pluie et la neige, les

renversaient en lambeaux sur le sol et jetaient jusqu'au sommet de la montagne la braise à demi éteinte de nos foyers.

Le 12, nous quittons la vallée inhospitalière de Bou Ferdjoun pour les bords de l'oued Chaïr, où nous devons trouver, sous un ciel clément, eau, bois, gibier, poisson, ruines inexplorées, riches en inscriptions, en monnaies et médailles antiques. Le camp est placé à Khorbet el-Gara, ruines romaines situées sur la rive gauche, près du barrage naturel de Ced el-Gara. Elles tirent leur nom du voisinage de quelques pics, appelés *Gara* par les Arabes, qui s'élèvent à l'Est à quelques kilomètres de distance, séparés les uns des autres par de petites vallées, et dont la hauteur est d'environ 80 ou 100 mètres. Le revers occidental est taillé à pic, surtout au sommet, pendant que le côté opposé se relie par une pente douce aux plaines voisines. Le plus élevé de ces pics est nommé par les indigènes Garat el-Goléa (1).

Les ruines forment un carré plus ou moins régulier, de six cents pas environ de largeur, sur huit cents de longueur. Le périmètre est indiqué par de hautes pierres plantées dans le sol, qui font partie de longues rangées de blocs assez grossièrement dégrossis, contigus, dessinant du Sud au Nord et de l'Ouest à l'Est des lignes courbes ou brisées. Ces lignes se coupent et laissent entr'elles des espaces carrés, nus, dont quelques-uns conservent des traces de culture récente. Elles se relient avec plusieurs éminences dont les flancs sont en partie recouverts par des pierres de grand appareil, éparses au hasard sur le sol, en général formé de cendres noires. Ça et là, on remarque des fragments aux arêtes vives, d'un travail fini, qui ont dû appartenir à des constructions d'une architecture distinguée.

Dans une de ces éminences, une tranchée, creusée jusqu'à un mètre cinquante centimètres de profondeur, a fait découvrir un angle interne de mur en briques, d'une exécution et d'une con-

(1) Les Gara (au singulier, *gour*?) sont très-nombreux dans le Sud de Brézina, où ils descendent jusqu'aux *areg*, ou grandes dunes de l'extrême Sud. Un des plus méridionaux porte le nom de Garat el-Senam. Le gour de Sidi El-Hadj Eddin est très célèbre. On l'aperçoit à une distance immense, au milieu de vastes plaines. Voyez la carte de M. de la Ferronnays, dans l'*Exploration des Ksar et du Sahara de la province d'Oran*, par M. L. de Colomb.

servation parfaites. Les parois avaient encore près d'un mètre de hauteur. On n'a trouvé dans la cendre qui a été extraite, ni objets d'art, ni médailles en cuivre ou en argent.

Dans une autre, les fouilles ont conduit à une voûte dont un côté repose sur un mur intérieur droit, construit avec de grosses pierres. Le temps ne nous a point permis de pénétrer sous cette voûte. Les déblais renfermaient une centaine de briques triangulaires bien conservées.

Sur la face voisine de la rivière, s'élève une enceinte carrée de 80 mètres environ de côté, formée de murs déchiquetés dont la base est encore assez solide; malgré la mauvaise qualité de ses matériaux; on croirait reconnaître des traces d'anciens fossés à une légère dépression qui règne le long du mur. L'intérieur de cette enceinte, dont le sol semble avoir été exhaussé, renfermait un grand nombre de petites maisons, boutiques disposées sans ordre, de 5 à 6 mètres de côté, dont les murs peu épais se montrent encore çà et là au milieu des décombres. Il est impossible de retrouver l'espace occupé par les rues et la place. Quoique la pierre de taille n'en soit point bannie, les maisons paraissent n'avoir jamais été que des masures et offrent un aspect misérable qui fait songer aux souffrances des populations condamnées à s'y réunir, lors de la restauration des villes romaines.

Enfin, un peu en avant des ruines principales, au milieu de ravins creusés à travers des terres argileuses, existe un mamelon de 10 à 15 mètres de haut, dont les côtés en pente raide sont hérissés de blocs frustes, de fragments de colonnes, de pierres de taille, etc., etc. La partie supérieure, à une époque relativement récente, a été transformée en cimetière. On y voit de nombreux ossements mis à jour par les Arabes qui sont venus y chercher du salpêtre. Sur les talus des excavations qui en ont résulté, apparaissent des colonnes brisées, quelques restes de voûtes, et les assises puissantes d'une solide construction. Le versant qui conduit à la rivière présente quelques ressants dont la vue a fait penser aux degrés par lesquels on montait au temple construit au sommet du monticule. C'est là que nous avons relevé le fragment d'inscription dont le mot NYMINI, formé de hautes lettres, se lit sans difficulté.

On rencontre au milieu des ruines un grand nombre d'auges grossières, un moulin, quelques restes de mortier, des tuiles, des portions encore considérables de vases de couleur grisâtre, et on foule à chaque pas des centaines de fragments de poterie d'une grande finesse, le plus souvent rouge, des morceaux de plomb, de verre. On y a trouvé beaucoup de petits bronzes frustes et quelques médailles d'argent.

Enfin, nous avons compté quatorze inscriptions, dont sept sont entièrement lisibles, trois brisées, trois frustes et illisibles, et une qui n'a conservé que la fin d'un nom propre. Parmi ces quatorze inscriptions, six sont ornées du D. M. S.

La pierre est généralement taillée avec soin, et les lettres gravées par une main exercée, à l'exception pourtant du numéro 11. Les plus remarquables sont les numéros 1, le numéro 3 et le numéro 10.

Les rochers de hauteur moyenne qui s'élèvent en aval des ruines, sur les bords de l'oued Chaïr, renferment de nombreuses tombes circulaires.

Dans sa période de prospérité, l'établissement romain dont nous venons de décrire les ruines, cultivait sans doute la grande plaine située au Nord et à l'Ouest de Khorbet el-Gara. Des restes de barrage en gros cailloux roulés existent à quelques centaines de mètres au-dessus de Ced el-Gara. Il avait pour but de déverser les eaux sur la rive gauche, que devaient aussi irriguer celles du torrent de Mzirzou. C'était donc un centre agricole qui, au besoin, pouvait défendre les cols par lesquels on gagne le Sahara.

Après une journée consacrée au repos, nous prenons la direction de Bousaada. Nous allons le premier jour coucher aux petites salines d'Aïn el-Melah, et le lendemain à Aïn el-Ograb, au milieu d'une plaine cultivée. De là, nous gagnons notre centre d'opérations, en suivant l'oued el-Anoug, dont les belles forêts s'étendent jusqu'au sommet du Djebel Tsegna, un des points culminants les plus remarquables de la contrée.

Bousaada, le 10 mars 1865.

J. REBOUD.

(Les inscriptions, au prochain numéro)

CHRONIQUE.

INSCRIPTIONS D'EL-MENDER. — M. Roger, conservateur du Musée de Philippeville, publie la note suivante dans le *Zéramna* numéro du 3 février :

« M. C. Chaudessais, ingénieur du chemin de fer, a eu l'obligeance de recueillir et de donner au Musée de Philippeville trois fragments d'inscriptions et épitaphes trouvés dans les déblais de la ligne en voie de construction, au lieu dit *El-Mender*.

« Le principal fragment présente une particularité que nous croyons utile de faire connaître. C'est une plaque en marbre blanc de 13 millimètres d'épaisseur et dont les deux parements sont formés par des sciages. En l'état, ce fragment présente 0,20 c. de long sur 42 c. de largeur sur la face primitive, c'est-à-dire celle qui portait une inscription en lettre de 0,08 c. de hauteur et d'un beau style ; on lit :

.....
VIO.....
POT.....

« L'autre face servit plus tard (à un père) pour y faire graver l'épitaphe de sa fille en lettres de 23 millimètres de hauteur ; la voici :

POSTUMIA
 GERMANILA (sic)
 V. A. XX PATER
 (FI) LIAE INNOCE

« Confiant dans le zèle éclairé de M. l'ingénieur, nous espérons que d'autres documents plus complets viendront se grouper autour de cette première découverte.

« Le Conservateur du Musée,
 « Jh ROGER. »

Remarques de la Rédaction. — Disons, avant tout, que nous avons pris la liberté de rétablir entre parenthèses trois mots que le sens semble appeler et que le typographe aura omis, sans doute.

Les monuments que l'on pourrait appeler *opisthographiques*, puisque, comme celui qui précède, ils ont à la fois une inscription *derrière* et une devant, un recto et un verso, se rencontrent assez fréquemment. Ici, ils sont en général l'œuvre des chrétiens d'Afrique; trop pauvres presque toujours pour acquérir des marbres tumulaires neufs, ils prenaient le premier fragment venu d'épigraphie païenne et inscrivaient une épitaphe derrière. Le Musée d'Alger possède, sous les nos 97-98, un exemple très-curieux de ces espèces de palimpsestes lapidaires : derrière un fragment de dédicace à un gouverneur présidial de la Mauritanie Césarienne, un père, peu fortuné sans doute, a fait graver une épitaphe à son fils Aelius Aquesitor.

Dans l'inscription des environs de Philippeville, c'est un père qui dicte, pour sa fille très-innocente, Postumia Germanilla, morte à l'âge de 20 ans, une épitaphe derrière quelque dédicace à un empereur, à Helvius Pertinax, nous le croyons : Hel VIO Pertinaci..... Trib. POT., etc.

La restitution de texte que nous venons de proposer n'est nullement arbitraire, ainsi qu'on pourrait le croire au premier aspect, car l'abréviation POT, reste de mention de la puissance (*potestas*) tribunicienne, indique une inscription impériale. La syllabe VIO, ne figurant dans aucune des formules connues qui précèdent ladite mention, devait appartenir à un nom d'empereur. Or, en passant en revue tous ceux des empereurs romains, il ne s'est trouvé que celui d'*Helvius* Pertinax (au datif, *Helvio*) qui pût satisfaire aux conditions du problème.

Dès lors, nous avons pu nous croire autorisé à proposer la restitution qu'on vient de lire.

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE CONSTANTINE. — Cette société annonce, dans les journaux de la localité, que des fouilles seront prochainement entreprises à Khemissa sur l'emplacement du *Tubursicum Numidarum* qui a déjà fourni de nombreuses et

importantes inscriptions au recueil de M. Léon Renier. L'importance stratégique et commerciale de cette position, située sur la route de Cirta à Carthage, au point de partage des eaux des deux plus grands fleuves de l'Algérie, après le Chélif, — la Medjerda et la Seybouse — n'avait pas échappé aux Romains. La quantité des monuments et l'étendue des restes de la ville qu'ils y avaient fondée le prouvent surabondamment.

La Société de Constantine annonce en même temps que le 5^e vol. de ses *Notices et mémoires* (année 1865) va être imprimé.

BORDJ ASSOUS. — L'*Africain* annonce, dans son n^o du 7 février, que « la tour romaine qui regarde depuis si longtemps le » *Koudiat Ali* va bientôt disparaître pour faire place au boulevard de l'Ouest. »

Il s'agit sans doute de la tour romaine appelée *Bordj Assous* par les Indigènes et au pied de laquelle on a découvert jadis le curieux tombeau de Præcilius. Tout en regrettant la disparition de cette partie la mieux conservée de l'enceinte de Cirta, on peut espérer, comme compensation, quelques découvertes archéologiques dans les fouilles qu'il va falloir faire pour démolir cette tour.

Le zèle éclairé de nos confrères de l'Est à l'endroit des antiquités africaines est trop bien établi par leurs œuvres pour que nous doutions de l'empressement qu'ils mettront à conserver la trace du *Bordj Assous* par la photographie et par une bonne description.

MINA. — M. le colonel Lapasset, commandant supérieur de la subdivision de Mostaganem, nous adresse le dessin d'une stèle trouvée dans les ruines de la ville romaine qui était située à 4 kilomètres au Sud de Relizan et que l'on croit être la *Mina* de l'Itinéraire d'Antonin. Cette conjecture, corroborée par la comparaison des distances réelles avec celles que donne le routier romain, se confirme surtout par le voisinage de la rivière *Mina*, qui a pris son nom de la ville antique, si, ce qui est beaucoup plus probable, elle ne lui a pas donné le sien. En effet, *Mina* était sur la voie romaine qui, de la frontière orientale de la

Tingitane (Maroc), allait, par l'intérieur du pays, aboutir à Ru-succuru (Dellis). Or, cette ligne coupait nécessairement le cours de la Mina à un point que les gisements antiques déjà déterminés et la connaissance des conditions de viabilité du terrain à parcourir indiquent aux environs de Relizan ; il est donc fort probable que ce point est la ville antique dont nous venons de parler et qu'il a reçu son nom de son voisinage de la rivière coupée par la ligne dont il était un des jalons.

Quelques recherches faites sur le terrain pourraient trancher la question en amenant des découvertes épigraphiques décisives. Mais revenons à notre stèle.

Ses dimensions n'étant pas indiquées sur le dessin, nous dirons seulement que c'est un carré long dont la hauteur surpasse la largeur de plus des deux tiers. A chacun des angles supérieurs, il y a un quart de rosace ; la surface travaillée présente deux compartiments, dont le plus grand, de beaucoup, offre une niche à deux arceaux en ogive, forme très-indiquée, surtout dans l'arceau extérieur, lequel est timbré à son sommet d'une très-grande rosace dont les six feuilles sont écartées l'une de l'autre. L'arceau intérieur, celui où l'ogive s'accuse le moins, a quelques ornements annulaires que l'état du monument ne permet pas de caractériser avec plus de précision.

Dans la niche, est un personnage debout, à la tête ronde, nue, très-chevelue et barbue ; il a le bras droit pendant le long du corps et le gauche plié en avant. La mutilation des extrémités des bras a fait disparaître les objets que les mains pouvaient tenir. Car on sait que sur les stèles de ce genre, l'individu représenté tient toujours quelque chose, le plus souvent une grappe de raisin, un fruit de forme sphérique (pomme, orange, grenade ?), un oiseau, etc. Celui dont il s'agit ici est vêtu d'une courte tunique épaisse, à nombreux plis droits et serrée à la taille par une ceinture étroite ayant l'apparence d'une corde. Par dessus cette tunique, il porte une espèce de chale à trois larges plis qui se termine en deux pointes, lesquelles s'écartent l'une de l'autre en arrivant au bord inférieur de la tunique. Nous ne connaissons pas un autre exemple de ce vêtement singulier.

Au-dessous de ce premier compartiment, est un cadre auquel manque la moulure inférieure et où on lit l'épigraphie suivante :

D. C. M. L. S.
DOMTIO CELERI
NO V. A. LX. DOMITIA
CELERINA RAT. B. M.

Nous supposons qu'à la deuxième ligne, il y avait originairement, à la lettre M ou au T quelque appendice effacé par le temps pour représenter l'I.

A la fin de cette même ligne, R et I sont liés.

A la fin de la troisième, T I sont liés, ainsi que R I, à la quatrième.

Il est probable que R, initiale de l'abréviation RAT, à cette même ligne, était surmonté d'un petit F avec lequel il formait une ligature.

Nous lisons donc ainsi cette épigraphie :

« Diis C.... manibus L.... sacrum. Domitio Celerino. Vixit
• annis sexaginta. Domitia Celerina fratri bene merenti. » Aux Dieux mânes. A Domitius Celerinus. Il a vécu soixante ans. Domitia Celerina à son frère bien méritant.

On voit que nous avons laissé sans explication les lettres C et L intercalées ici dans la formule D. M. S. C'est parce que nous ne leur trouvons pas d'interprétation qui nous satisfasse et que, même, nous soupçonnons que ce ne sont pas des lettres, mais de ces feuilles de lierre en forme de cœurs, si souvent employées en épigraphie romaine comme signes séparatifs. Irrégulièrement gravées dans le principe ou altérées dans leurs formes par l'effet du temps, elles ont très-bien pu tromper le lecteur et prendre à ses yeux l'aspect de caractères alphabétiques. A part cet incident, l'inscription se comprend sans aucune difficulté.

DÉDICACE A BACCHUS. — Le cippe découvert par M. Beaujean dans les ruines des thermes du centre, à Cherchel, et où se trouve la dédicace au Dieu Liber, que nous avons publiée à la page 65 de notre dernier numéro, d'après sa copie, vient d'être transporté au Musée archéologique de Cherchel par les

soins de son conservateur, M. de Lhotellerie, qui nous en adresse divers estampages auxquels il joint la note suivante :

« Vous remarquerez que les caractères de l'inscription sont
 » bien usés. Les indications personnelles relatives à notre *Cu-*
 » *rator dispunctor* (noms, filiation, race, tribu) ont été effacés
 » avec grand soin dans l'antiquité. Il résulte de l'examen
 » attentif de la pierre qu'une épigraphe très-longue a dû être
 » gravée d'abord sur la face principale du cippe où se voit à
 » présent la dédicace au Dieu de la vendange ; car tout au bas,
 » à droite, on observe des caractères à peu près frustes, pas si
 » complètement, toutefois, qu'on ne puisse distinguer encore
 » des traces de lettres plus petites que celles de l'épigraphe qui
 » subsiste. »

L'étude des estampages envoyés par M. de Lhotellerie confirme l'exactitude de ses remarques. Il y a, en effet, en dehors de la dédicace, à l'endroit qu'il signale, des indices évidents de lettres qui ne mesurent que quatre centimètres et demi de hauteur moyenne, quand celles de la dédicace à Liber en ont six. Avons-nous ici une sorte de palimpseste indiqué par la fin d'une grande inscription, gravée, dans le principe, sur ce marbre et dont on aurait effacé la partie supérieure pour faire place à une plus moderne (1), ou bien n'est-ce qu'une suite à celle-ci, une espèce de post-scriptum ? Il n'est pas bien sûr que même en ayant le monument original sous les yeux, on puisse trouver la réponse à cette question ; à plus forte raison, lorsque, comme nous, on ne l'a jamais vu.

En attendant, l'estampage de M. de Lhotellerie nous rend, entr'autres services, celui de pouvoir affirmer maintenant qu'il y a bien *CVRATORE* à la fin de la cinquième ligne, comme nous l'avions lu instinctivement ; la lettre finale de ce mot, quoique un peu fruste, se distingue assez bien sur l'estampage pour qu'il n'y ait aucun doute à cet égard.

(1) Il nous semble apercevoir des traces de ces lettres primitives en d'autres endroits que celui signalé par notre correspondant, notamment entre les deux mots de la troisième ligne ; mais, peut-être, n'est-ce qu'une illusion causée par les accidents du marbre. Au reste, M. de Lhotellerie est à même de nous édifier à cet égard.

Il résulte de l'étude des estampages de notre dédicace à Bacchus, que les lettres employées dans ce document appartiennent à l'alphabet curviligne, celui où les lignes droites du type normal, éléments ou appendices (V. le tome 5^e de cette Revue, page 428), se sont changées en lignes courbes, ce qui le place à une époque postérieure aux beaux temps de la gravure lapidaire des Romains. Si cette particularité ne le date pas avec une grande précision, elle est néanmoins une donnée chronologique qui n'était pas à dédaigner, en présence de ces traces d'une inscription peut-être antérieure.

En somme, voici le texte réel de cette dédicace et sa disposition exacte, d'après l'estampage le mieux réussi, parmi ceux qui nous ont été envoyés :

DEO
LIBERO
RESP CAES
CVRANTE
.....
CVRATORE
DISP REIP
CAES

On voit que cette copie diffère sur deux points essentiels, de celle que nous avons publiée dans le numéro précédent (page 65) :

D'abord, il y a ici indication d'une lacune à la fin de la 4^e ligne ;
Et il y a addition d'un E à la fin de la 5^e.

Toutefois, ces rectifications, que nous avions pressenties, ne changent rien à notre interprétation ; elles la font seulement passer de l'hypothétique au positif.

Nous ne terminerons pas cette note sans faire remarquer que la dédicace à Bacchus a été découverte dans un endroit très-rapproché du théâtre romain de Cherchel, proximité qui rappelle ce que Vitruve a écrit sur les règles qui présidaient chez les anciens au choix de l'emplacement des édifices religieux. Ainsi, d'après lui, Mercure devait avoir son temple dans le marché ; *Bacchus* et Apollon, près du théâtre ; Hercule, dans la cité où il n'y avait pas encore de gymnase ni d'amphithéâtre ; Mars, hors du territoire, Vénus, à la campagne ; Cérès, sur le port et hors de la cité. Quant

à l'ordre d'architecture employé dans la construction de ces temples, c'était l'ordre dorique pour Minerve, Mars et Hercule; le corinthien pour Vénus, Flore, Proserpine et les nymphes des fontaines, avec des colonnes grêles, polies et ornées de feuillage, comme un emblème de la délicatesse de ces divinités. L'ordre ionique s'employait pour Junon et Diane. Cet auteur ajoute que, cependant, ces préceptes se modifiaient selon les facultés pécuniaires de ceux qui faisaient les frais des constructions.

Ce passage, rapproché des circonstances de la découverte de la dédicace à Bacchus, nous fait penser que le temple de cette divinité devait se trouver entre le théâtre antique et les thermes du centre, et assez près de ces derniers pour que leurs matériaux aient pu se mêler accidentellement.

A. BERBRUGGER.

ENTRE CHERCHEL ET NOVI. — Un de nos correspondants, M. le C^t Du Potet, nous adresse de Cherchel les renseignements suivants :

« A pàrt la trouvaille faite par M. Beaujean, dans les ruines des anciens Thermes (du centre), depuis longtemps, on n'a rien trouvé ici. Mais, entre notre ville et le village de Novi, M. Vilemin (Nicolas) a trouvé dans sa propriété, un cercueil en plomb renfermant un squelette. Par malheur, ce cercueil ayant été laissé près de l'endroit d'où il avait été extrait, a été volé la nuit même qui suivit sa découverte.

« M. Nicolas, propriétaire, qui a bâti une maison sur un ancien bassin romain, en faisant des fouilles pour établir une cave, a trouvé des conduits antiques considérables, et qui offrent beaucoup d'intérêt, surtout au point de vue des sources qui devaient alimenter la ville, à l'époque romaine, et qui ont entièrement disparu aujourd'hui.

« On parle d'établir des villages à l'Ouest de Cherchel, et même d'études préalables que l'on va entreprendre à cet effet. Un de ces villages sera placé sur les ruines, ou très-près de l'ancienne *Gunugus*. Ce sera une bonne occasion pour les archéologues, car je crois que l'on n'a jamais fait de recherches sur cet emplacement.

» Les Kabiles de l'endroit disent que les Espagnols y ont eu jadis un port de refuge, pour leurs corailleurs, et qu'ils l'ont abandonné lorsque les Turcs sont devenus maîtres de l'Algérie, c'est-à-dire au commencement du *xvi^e* siècle.

» Je ne dois pas oublier de vous dire que depuis quelque temps, il court ici le bruit que dans les fouilles faites à Tipasa, on a trouvé plusieurs statues et d'autres objets intéressants. J'ignore jusqu'à quel point ces bruits sont fondés.

» Veuillez agréer, etc.

C^t Du POTET.

Note de la rédaction. — Le cercueil en plomb dont parle notre honorable correspondant, rappelle celui qui se trouve dans le sarcophage en marbre de Dellis, aujourd'hui au Musée d'Alger. Cette antiquité se retrouvera sans doute, car il n'est pas facile de dissimuler la présence d'un objet pareil ; à moins cependant que le voleur soit un indigène, qui, dans ce cas, se sera empressé de fondre le plomb pour faire des balles.

Les fouilles que la colonisation permettra de faire dans les ruines de *Gunugus* ne peuvent manquer d'avoir des résultats intéressants pour la science archéologique, surtout si l'on prend des mesures efficaces, afin de prévenir les actes habituels d'incurie, sinon de vandalisme, qui font disparaître les trouvailles, à mesure qu'elles se produisent.

Gunugus, aujourd'hui Sidi Brahim el-Akhoulas, est, par rapport à Cherchel ce qu'est Sidi Ferruche à Alger : à peu près même distance de l'un à l'autre, même orientation, même forme péninsulaire, quoique dans des proportions moindres pour la presqu'île de Sidi Brahim. Tout s'y trouve à peu près semblable, jusqu'à la coupole du Marabout... bien entendu, avant que la Koubba de Sidi Feredj eût été effacée du sol avec la *Torre chica*, pour faire place au fort destiné à empêcher que d'autres viennent faire de la péninsule historique l'usage que nous en avons fait en 1830.

Le Musée d'Alger possède, sous le n^o 88, l'épithaphe d'une *Caecilia Juliana Gunugitana* qui fixe l'orthographe du mot *Gunugus* que Ptolémée écrit *Kanoukkis*, d'autres auteurs *Cunugus*, etc.

Le nom indigène d'origine berbère est *Brechh* qui se trouve sous la forme *Bresk* sur d'anciennes cartes. V. du reste ce que nous avons dit de cet endroit au tome 2^e de la Revue, p. 194.

Nous avons parlé dans le n^o précédent (T. 8^e, p. 465) des fouilles que M. Trémeaux a entreprises à la grande fontaine romaine de Tipasa. Puisqu'il a bien voulu nous informer du commencement de ses travaux, à plus forte raison il nous en aurait fait connaître les résultats, surtout s'ils constituaient les découvertes importantes dont on parle. N'ayant reçu de lui aucune communication à ce sujet, nous croyons pouvoir en inférer que les bruits qui courent à Cherchel ne sont point fondés.

OASIS DE TOUTA. — Nous recevons la communication suivante de M. le baron Aucapitaine :

« Je vous adresse la photographie d'une inscription romaine découverte à Touta, chez les Oulad Mokhtar-Cheraga. Vous remarquerez que le nom impérial, à la 5^e ligne, a été martelé, mutilation politique dont l'épigraphie romaine offre ici des exemples aussi nombreux qu'en Europe. Cette photographie est due à M. le lieutenant Prestrel du 37^e de ligne. Je vous envoie également la photographie d'une inscription arabe provenant d'une Mosquée aujourd'hui détruite....

Agréer, etc.

Baron AUCAPITAINE,
Sous-lieutenant au 36^e, adjoint au
Bureau arabe de Médéa.

Remarques de la Rédaction. — La photographie de l'inscription romaine témoigne que celle-ci est fruste sur le côté gauche ainsi qu'en bas et, de plus, brisée en six morceaux. Pour surcroît de malheur, la fracture est comminutive, s'il est permis d'appliquer à l'archéologie cette expression chirurgicale, laquelle, dans le cas actuel, est pourtant aussi exacte qu'expressive; car, non-seulement les morceaux sont irréguliers, mais il y a eu écrasement complet de certaines parties intermédiaires, ce qui, joint à l'usure des autres, détermine de nombreuses et importantes lacunes.

Cependant, nous essaierons, avec l'aide de la photographie si bien réussie de M. le lieutenant Prestrel, de rétablir le texte de cette inscription impériale, où par une fatalité, trop commune en pareil cas, la partie la plus maltraitée est précisément celle qui pourrait nous livrer le nom antique du lieu.

Mais parlons d'abord de l'oasis de Touta elle-même, où ce document épigraphique a été découvert. Nous l'avons visitée au mois de juillet 1850, et voici la note qui s'y rapporte, telle que nous l'avons inscrite il y a bientôt quinze ans sur notre calepin de voyage.

• Touta — son nom l'indique — est une oasis de *mûriers* située à environ 24 kilomètres à l'ouest sud-ouest du village d'El-Benia qui est lui-même près et au sud du Djebel el-Akhdar. Ces mûriers ont peu tallé, peut-être à cause des grands vents des hauts plateaux, mais ils sont assez gros et chaque tronc semble une agglomération de plusieurs arbres. Ce massif végétal, rencontre bien agréable pour le pèlerin dans ces arides solitudes, est entouré de ruines romaines ; il y en a jusqu'au milieu de l'oasis. Les plus apparentes sont au N.-O. par rapport aux mûriers et à un endroit où coulent trois fontaines : Il y a là une grande enceinte accostée d'une plus petite à laquelle touche une forme ou aire qui pourrait bien être le sol de la fontaine antique, car elle est encore baignée par l'eau des sources et il s'y trouve des fûts de colonnes et autres membres d'architecture, indices d'un édifice voisin. L'ensemble de ces constructions devait évidemment se rapporter à la prise d'eau.

• Sur les petits mamelons environnants, on remarque aussi beaucoup de ruines.

• Enfin, au sud-est des fontaines, on peut suivre à partir d'une *smaria* ou marais de joncs, un conduit antique qui aboutit à une construction romaine que les Arabes du lieu appellent *Menza bent es-Soltan*, appartement de la fille du Sultan. La tradition est en défaut cette fois, car c'est évidemment une citerne.

• La ruine de Touta, située à environ 130 kilomètres d'Alger, en ligne droite et presque sous son méridien, serait-elle

le Gasmata ou le Casmara que Ptolémée place aussi sous le méridien d'Icosium, le dernier plus au sud que l'autre ? Nous nous garderons bien de l'affirmer, les indications du géographe d'Alexandrie étant trop souvent une base très incertaine d'appréciation. »

Après cette courte monographie, produisons l'inscription communiquée par M. le baron Aucapitaine. Voici ce que la photographie nous permet d'en retrouver :

.....IP CAE..... L. SEPTIMI
 RABICVS..... IABENIC
 NICIAE POTE... VI IMP
 AP CAESAR M /REL.
 CPA
 N \ F H
 P V M.....

Les quatre premières lignes peuvent se compléter ainsi, à l'aide de formules connues :

IMP. CAES. L. SEPTIMI
 VS SEV. ARABICVS ADIABENIC
 VS TRIBVNICIAE POTEST. VI IMP
 XI COS. II ET IMP. CAESAR M. AVREL.

L'emploi du nominatif dans cette épigraphie fait soupçonner qu'elle est destinée à rappeler des travaux publics exécutés à Touta par ordre de l'empereur César Lucius Septimius Severus, l'arabique, l'adiabénique, à l'époque de son 6^e tribuniciat, de son 11^e impériorat, de son 2^e consulat, c'est-à-dire en 198 de J.-C.; son fils Caracalla, sous les noms de Marc Aurèle Antonin, est mentionné comme d'habitude avec son père.

Cette inscription rappelle, sous plus d'un rapport, celle de Saneg, l'ancienne *Usinaza*, établissement romain qui se trouve un peu à l'ouest de Touta et aussi sur le territoire des Oulad Mokhtar (1).

Pour passer à des temps plus modernes, examinons l'inscription arabe annoncée plus haut. En voici le texte auquel nous

(1) V. le tome 2 de la Revue, p. 487.

n'avons pas fait d'autre changement que de lui faire suivre régulièrement la ligne d'écriture dont le lapicide indigène, comme à l'ordinaire, ne s'était guère préoccupé :

الحمد لله كتل بناء هذا المسجد المبارك المكرم لاجل ابو
الرضي خليل ابن محمد كان الله له وذلك بتاريخ اواسط
شعبان من عام سبعة وعشرين ومائة والى ١١٢٧

Cette inscription se rapporte à la « construction d'une chapelle bénie qu'acheva de bâtir l'honorable Khelil ben Mohammed (que le Très-Haut lui soit miséricordieux !) au milieu du mois de chaban de l'année hégirienne 1127, » c'est-à-dire vers le commencement de la troisième décade d'août 1715.

A. BERBRUGGER.

PLOMBS ANTIQUES. — Un correspondant de la Société, M. Fourier, payeur de la guerre à Montpellier, adresse la communication suivante :

« Dans son numéro de septembre dernier, page 393, la *Revue Africaine* signale parmi les dons faits au Musée par M. Otten, sous-préfet de Mostaganem, deux boutons (?) en plomb, bombés d'un côté, plats de l'autre, offrant, l'un un buste casqué, l'autre une tête de femme coiffée à la façon de Julia Mammaca, avec cette inscription CADA... VC. Le lieu de provenance indiqué serait Tripoli.

» Ces plombs me remettent en mémoire ceux que j'avais signalés à la Société archéologique de Constantine (page 81 du 1^{er} vol. de ses Mémoires) comme trouvés sous le quai de Philippeville (la Rusicade romaine), et provenant, soit du lavage des terres de déblais jetées à la mer, soit du sable même du rivage. Comme ceux de Tripoli, mes boutons de plomb portent sur le plat des images variées : des soldats casqués, des griffons, des victoires, des têtes barbues. L'un d'eux, enfin, le fait est bon à remarquer, montre une tête de femme, à la coiffure composée de quatre gros rouleaux de cheveux, avec l'inscription RYCICADE, se lisant en partant de la droite.

» Les deux boutons, dit la Revue, sont bombés d'un côté ; j'ai

tenu un grand nombre de ces objets et tous bombés ; les uns frustes, accusant seulement, au premier coup d'œil, un fort relief ; d'autres, les bien conservés, laissant voir que cette saillie n'était autre qu'un culot percé d'un trou de trois millimètres d'ouverture, continué en quelque sorte par une petite rigole tracée sur le fond. Revoyez, je vous prie, vos boutons de Tripoli et assurez-vous que le trou que je signale n'est pas obturé par du sable, de la terre, etc.

» Si l'identité est parfaite, il faut, à toute force, reconnaître à ces objets de même aspect, de même métal, trouvés tous sur la côte, dans deux ports différents de l'Afrique romaine, une destination utilitaire commune. Cette destination, je crois l'avoir devinée depuis que j'ai posé la question à la Société archéologique de Constantine, et la note de la *Revue Africaine* m'apporte une confirmation.

» Rome avait reçu en legs de la Grèce, le *portorium*, ce droit qui atteignait, à l'entrée comme à la sortie, les marchandises et les produits, et qui n'est autre que la taxe établie par nos lois douanières si souvent remaniées, mais dont le fil ne se brise à aucune époque de notre histoire, malgré nos transformations politiques et sociales. La douane, qui fut un instant abolie par Métellus Nepos et rétablie par Jules César, avait été, on le sait, transplantée par le peuple conquérant là surtout où le trafic étranger devait la rendre profitable au fisc. Nul doute que les ports de l'Afrique en avaient été fournis, et le douanier, à la tunique verte, au sabre en bandoulière, qui veille sur le quai de notre Philippeville moderne, a repris la faction, interrompue, il est vrai, pendant treize siècles, d'un collègue romain, venu peut-être d'Ostie à Rusicade. Même mission légale chez tous les deux : visite des colis (style moderne), imposition d'un droit proportionnel acquis au trésor. Dans l'intérêt de tous, il convenait que cette visite et cette perception fussent constatées par un signe extérieur officiel à opposer à d'autres réclamations ; de là l'invention d'un plomb historié, au culot troué pour le passage de la ficelle destinée à fixer le tout au colis. Croyez-le bien, vos boutons de plomb de Tripoli et les miens de Rusicade ne sont autres que des souvenirs du fisc romain, dont la forme

et la composition métallique ont été si bien appréciées, qu'à l'heure qu'il est notre douane française n'en connaît pas d'autres.

» Qui sait aussi si chaque port n'avait pas sa marque particulière ; je vous ai montré celle de Rucicade ; à défaut de livres pour me guider, examinez vous-même si le nom inscrit sur les plombs de Tripoli ne serait pas, en caractères romains, celui de cette antique citée. L'affirmative serait piquante. FOURTIER. »

Note de la Rédaction sur la communication précédente. — Les observations de M. Fourtier nous ont décidé à recommencer l'étude des deux plombs de notre Musée dont il parle, et nous y avons joint celle d'un troisième acquis récemment et qui est encore inédit.

D'abord, nous avons reconnu que, dans l'article de la Revue, relatif aux objets antiques parmi lesquels nos plombs figurent, on avait omis le mot essentiel *la plupart*, en indiquant leur provenance ; de sorte qu'ils paraissent *tous* avoir été recueillis à Tripoli, tandis que c'est seulement *la plupart* et qu'un certain nombre ont été trouvés dans l'Est de l'Algérie, à Philippeville, par exemple (l'ancienne *Rusicade*), où M. Otten, le donateur, a été longtemps sous-préfet. Une autre faute est à relever dans ce même article : au lieu de CADA...VC, il y faut lire ...VC..CADA, comme légende du plomb où figure une femme casquée. Ajoutons que, entre les deux C de cette légende rectifiée, on distingue un caractère vertical qui paraît être un I, ce qui donnerait ..VCICADA. En face de ce texte, presque entièrement rétabli, il ne faut pas un grand effort d'intelligence pour découvrir que la lettre initiale, qui résiste à toute tentative de lecture, doit être un R, laquelle nous complète l'ancien nom de Philippeville, RVCICADE, que l'on écrit aussi *Rusicada*, ou le cap *Sicada* (*Ras Shikda* des Arabes).

Sur nos trois plombs à culots, nous avons vérifié l'existence des trous signalés par M. Fourtier ; seulement, sur celui qui offre un buste casqué et cuirassé, sans épigraphe, le trou ne traverse pas le culot de part en part ; il est percé diagonalement dans le petit bourrelet qui prolonge ce culot.

Le troisième plomb, de même forme que les deux autres, qui

ont quinze et dix-huit millimètres, n'a que dix millimètres ; mais son champ est une espèce de carré très-légèrement arrondi, tandis qu'il est nettement circulaire dans les deux autres. On y lit : CENSORINVS en deux lignes de deux syllabes chacune.

La deuxième ligne n'est pas d'une lecture aussi certaine que la première. Dans l'interligne, on remarque un accessoire qui semble être un poisson, à en juger par des apparences de nageoires caudales.

A. B.

VESTIGES D'ICOSIUM (Alger). — On a rarement creusé le terrain dans la partie basse de la ville d'Alger sans rencontrer quelque trace d'Icosium, la cité romaine qui l'a précédée sur ce sol. Sur toute la longueur des rues de la Marine, Bab el-Oued, Bab Azzoun, etc., à mesure que des maisons françaises sont venues remplacer les habitations indigènes, les fouilles ont révélé la voie romaine et les amorces des constructions antiques qui la bordaient. Au moment où nous écrivons ceci, on peut voir encore des substructions remontant à cette époque reculée dans les tranchées qui s'ouvrent sur l'emplacement du bazar d'Orléans. Ce sont des chaînes de pierres de tailles espacées régulièrement et composées de blocs équarris posés droit l'un sur l'autre par leur petit côté. On sait que, dans l'architecture romaine, le blocage venait remplir les intervalles. Les travaux qui ont lieu en ce moment à l'endroit dont nous parlons, n'étant naturellement pas motivés par un but archéologique, ne permettent guère de saisir le plan de l'édifice antique auquel appartiennent les vestiges qui se révèlent successivement. On creuse ici et là sans suite et sans méthode, à notre point de vue, effaçant la trace romaine à mesure qu'on la découvre, de sorte qu'il est impossible à l'observateur le plus attentif et le plus assidu de se faire une idée exacte et complète de l'ensemble.

Nous n'avons, d'ailleurs, pas remarqué ni appris, jusqu'à présent, qu'on ait rien trouvé qui intéresse la science épigraphique ou qui ait quelque valeur sous le rapport de l'art.

Pour tous les articles non signés :

Le Président, A. BERBRUGGER.

Alger. — Typ. BASTIDE.

Revue africaine

NOTICE

SUR

LES DIGNITÉS ROMAINES EN AFRIQUE.

(CINQUIÈME SIÈCLE DE J.-C.)

(18^e article. Voir les n^{os} 32, et de 31 à 50)

Le Comte d'Afrique, *Comes Africae*, était le premier des six comtes militaires de l'Empire d'Occident : *Primus inter Limitaneos Comes Africae recensetur cum XVI praepositis.* On pense que la résidence ordinaire de ce dignitaire était Carthage, et cela plutôt d'après ses actes, que suivant des témoignages bien authentiques : « Carthagine Comites Africae sedem ordinariam habuisse, potius ex rerum ab ipsis gestarum enarrationibus, quam..... »

Voici en quoi consistaient les insignes (*symbola*) de cette charge : dans l'angle supérieur gauche, se trouvait ménagé un carré contenant le diplôme, à demi-déroulé, de la nomination et sur la couverture duquel on lisait : FL | *itali* | *Comerd* | PR. Le reste du cartouche est rempli par la configuration de seize villes frontières (*castella*), dont — comme nous l'avons fait pour le Comte de la frontière d'Egypte — nous donnerons la description sommaire, attendu que nous reviendrons ensuite, avec les détails, sur chacun de ces points d'occupation militaire, d'un si haut intérêt pour l'histoire actuelle de l'Afrique française.

L'enceinte de chacune de ces seize villes, postes ou cantonnements est invariablement *hexagone*, et paraît solidement établie, comme construction, suivant les principes de l'art des fortifications. Que ces enceintes soient, ou non, percées de portes, deux colonnes ou plutôt deux tours, rondes et surmontées de pavillons pointus, s'adossent extérieurement à l'angle du mur, et semblent bien servir de poste d'observation.

b. — THAMALLENSIS — porte au milieu, porte latérale (à droite);

c. — MONTENSIS — point de portes, quatre tours (fortifiées);

d. — BAZENSIS — porte au milieu;

e. — GEMELLENSIS — point de portes, quatre tours;

f. — TUBUNIENSIS — porte au milieu, porte latérale (à droite);

g. — ZABENSIS — porte au milieu, créneaux;

h. — TUBUSUBTITANI — trois portes, une au milieu, deux latérales;

i. — THAMALLOMENSIS — trois portes, une au milieu, deux latérales, quatre tours;

k. — BALERETANI — porte au milieu, porte latérale (à droite), quatre tours;

l. — COLUMNATENSIS — porte au milieu, créneaux;

m. — TABLATENSIS — porte au milieu, quatre tours;

n. — CAPUT CELLENSIS — porte au milieu, quatre tours;

o. — TILLIBATENSIS — porte au milieu, porte latérale (à gauche), quatre tours;

p. — TAUGENSIS — point de portes;

q. — BIDENSIS — porte au milieu, porte latérale (à gauche);

r. — BADENSIS — point de portes.

Nous avons vu que le *Magister Peditum Praeentalis* confiait au Comte d'Afrique douze corps de troupes, savoir : en infanterie, 3 légions palatines; 1 *auxilium palatinum*; 7 légions *comitatenses*; 1 légion *pseudo-comitatensis* — et que le *Magister Equitum* lui confiait : en cavalerie, 19 *vexillationes comitatenses*.

On ne sait si, outre ces troupes, le Comte d'Afrique en avait

qui lui fussent propres : question que nous examinerons ultérieurement : « A Magistro vero Peditum praesentali accipiebant (Comites Africae) Auxilium unum, Legiones Palatinas tres, Comitatus VII, Pseudocomitatensem unam, item a Magistro Equitum praesentali Vexillationes Comitatus 19. Sed ipsum ut ceteros Comites alias copias habuisse credendum est » (Pancirole).

Indépendamment de ces corps de troupes, le *Laterculum Minus* fournissait au Comte d'Afrique un contingent de soldats, et ce sont ces soldats qui, sous les ordres des *Praepositi*, formaient les garnisons des postes-frontières. Le Comte d'Afrique avait donc, en outre, sous son commandement autant de *Praepositi* qu'il y avait de places-frontières (*limites*).

Sub dispositione Viri Spectabilis Comitis Africae (1) :

(1)	PRAEPOSITUS	LIMITIS	THAMALLENSIS,
(2)	—	—	MONTENSIS IN CASTRIS LEPTITANIS,
(3)	—	—	BAZENSIS,
(4)	—	—	GEMELLENSIS,
(5)	—	—	TUBUNIENSIS,
(6)	—	—	ZABENSIS,
(7)	—	—	TUBUSUBDITANI,
(8)	—	—	THAMALLOMENSIS,
(9)	—	—	BALARETANI,
(10)	—	—	COLUMNATENSIS,
(11)	—	—	TABLATENSIS,
(12)	—	—	CAPUT CELLENSIS,
(13)	—	—	SECUNDAEFORUM IN CASTRIS TILLIBARENSIBUS,
(14)	—	—	TAUGENSIS,
(15)	—	—	BIDENSIS,
(16)	—	—	BADENSIS.

Nous ne discuterons point, avec l'érudite patience de Bocking,

(1) On remarque quelques légères différences dans l'orthographe des noms de villes (*castella*) précédemment donnés et ceux qui vont suivre. Nous avons suivi scrupuleusement, ou plutôt copié *textuellement* l'*index* de la *Notice*, dans nos deux citations.

les noms, d'ailleurs plus ou moins contestés, de ces anciens cantons militaires. Nous nous bornerons à faire connaître, autant qu'il dépendra de nous, leur situation géographique et le nom moderne sous lequel chacun d'eux est actuellement désigné. Le lecteur studieux pourra, du reste, consulter, en même temps que le savant commentateur (t. II, chap. XXIII *passim*), les *Itinéraires* et autres ouvrages spéciaux.

1. Suivant l'Itinéraire d'Antonin, « iter quod Limitem Tripolitanum per *Turrem Tamalleni* a Tacapis (in extrema regione Syrtica), Lepti magna ducit M. P. DCV.... » Selon Lapie, « *Turris Tamalleni* hodiernum nomen est *Telemin*.... Testantur in vico Tunetano regionis Biledulgerid (le pays des dattes) *Telemeen* dicto multas Romanorum operum ruinas superesse. » Mannert pense, d'après la Table de Peutinger, que ce canton militaire portait le nom de *Laminie*: « *Turrem Tamalleni*.... situmque fuisse *castrum Tamallense* ad africanum a *Zuchi* oppido ad cognominem sinum sito. » La supposition la plus admissible est celle que consacre l'Itinéraire d'Antonin: le *Limes Thamallensis*, dans l'Afrique Proconsulaire, devait être situé sur la frontière de la régence de Tripoli.

Le nom de cet ancien poste militaire va nous fournir l'occasion, non de traiter du système général de défense et de fortifications des Romains, mais de compléter ce que nous avons à dire concernant les *castella*. On appelait *murus* (*teichos*) un mur de pierres ou de briques, bâti autour d'une ville pour la défendre et la fortifier, par opposition à *paries*, mur d'une maison ou de tout autre édifice. Les murs des villes avaient ordinairement, de distance en distance, des tours rondes ou carrées (*turres*) et des portes fortifiées (*portae*) aux points où de grandes routes sortaient de la ville ; quelquefois, ils étaient entourés à l'extérieur d'une tranchée (*fossa*), avec une levée de terre (*agger*), sur laquelle étaient construits les remparts (*toricae* ou *propugnacula*), surmontés de créneaux (*pinnae*) pour protéger les défenses. Examinons séparément chacun de ces mots, leur ensemble constituant un système de défense complet. Le mot *turris* (*tyrsis*, *pyrgos*), dans un sens général, signifiait tout édifice ou toute réunion d'édifices très-élevés ; par suite, ce

terme s'applique indifféremment aux monuments de l'architecture civile ou de l'architecture militaire, à un palais ou à un endroit fortifié. Dans ce dernier sens, *tour* de fortification, flanquant en certains endroits les murailles d'une ville, d'un camp (*castrum*) retranché, ou de toute autre *enceinte* fortifiée (*castellum*). Ces tours (*turres*) étaient, en général, assez rapprochées les unes des autres pour qu'un assaillant fût exposé à recevoir, en même temps, des traits de droite et de gauche. Nous venons de dire qu'il y en avait de rondes et de carrées; elles avaient plusieurs étages, étaient couronnées de créneaux, percées de meurtrières (*fenestrae*), par lesquelles on lançait des traits (spécimen, la *Porta Asinaria* construite, par Honorius, dans les murs de Rome), et souvent en bas d'une poterne (*fornix*), porte de sortie voûtée, pratiquée dans les tours et les murailles des places fortifiées, et par laquelle les assiégés pouvaient faire une irruption soudaine sur les assaillants. Il y avait aussi la *turris mobilis* ou *ambulatoria*, tour mobile (machines de guerre), A. que l'on employait dans les sièges; B. ou fixée sur le dos d'un éléphant, et du haut de laquelle, dans une bataille, des soldats lançaient des traits; C. ou dressée sur le pont d'un bâtiment de guerre (nous y reviendrons en parlant des *Flottes*). Ces *turres* ne semblent pas devoir être confondues avec les *specula* (*skopia*, *skopè*), tours d'observation, au haut desquelles veillaient toujours des gardes pour surveiller les environs, transmettre des signaux, etc., et qui ressemblent fort à celles dont sont maintenant garnies les côtes italiennes de la Méditerranée. Elles semblent également distinctes des *excubitoria*, postes où étaient stationnés les corps de garde (voir ce que nous avons dit à propos des *excubitores* et se souvenir qu'il y avait à Rome quatorze *excubitoria*, répondant aux quatorze quartiers de la ville — *Praefectus Vigilum* ou *Nyctostrategus*). Enfin, on appelait *turris* une espèce d'ordre de bataille, où l'armée était rangée en forme de parallélogramme très-étroit. Ne pas perdre de vue, dans les inscriptions, le mot *turritus*, muni d'une tour ou de tours, s'appliquant soit aux murs d'un poste fortifié, soit à des vaisseaux de guerre; soit à des éléphants. — *Porta*, la porte de toute grande enceinte, de tout grand ensemble de bâtiments. par opposition à *janua* ou

ostium, porte de maison. C'est surtout la porte d'une place fortifiée, d'une citadelle, d'une ville. D'après le système adopté en général par les anciens pour les constructions de ce genre, la porte se compose d'une arche centrale au dessus de la chaussée pour les voitures, et de deux arches latérales pour les piétons, chacune desquelles était fermée par une petite porte. Sous la grande arche, il n'y avait pas de porte (*foris*), mais seulement une herse (*cataracta*) suspendue, qu'on pouvait abaisser et lever, dans des coulisses, par des anneaux et des chaînes de fer, à volonté, plus une grille qui fermait l'entrée. Les portes des anciens, s'ouvrant en dehors, étaient généralement doubles comme nos portes à battants; en conséquence, le mot *foris* est le plus souvent employé au pluriel (*fores*). Les deux entrées latérales étaient voûtées l'une et l'autre dans toute leur longueur, mais la chaussée centrale n'était couverte qu'à ses deux extrémités, laissant ainsi entre la herse et la porte un espace découvert où les défenseurs de la position pouvaient, des étages supérieurs du bâtiment, accabler de traits les assaillants, s'ils avaient réussi à forcer la herse et à pénétrer jusque-là. De plus, toute la façade de la porte était surmontée d'un attique, disposé pour servir à la défense, ou contenant des chambres destinées aux tribunaux et aux magistrats civils, comme cela se rencontre dans la magnifique porte d'entrée de la ville de Vérone, qui a deux chaussées à voitures (entrée et sortie), mais point de passage séparé pour les piétons. D'autres portes, qui subsistent encore, ont un aspect moins monumental ou d'un moins grand appareil; elles n'ont qu'un seul passage, servant à la fois aux chevaux, aux voitures et aux piétons, et flanqué de tours latérales; c'est là le cas des anciennes portes qui existent encore dans les murs de Rome. Il est, dès-lors, facile de se faire une idée de celles qui donnaient accès aux *castella*. — *Propugnaculum*, au pluriel *propugnacula*, dans un sens général, se disait de tout bâtiment ou construction servant aux hommes à attendre l'ennemi et à le combattre avec moins de risque; ainsi d'une forteresse (*arx*), d'une barricade, d'un rempart ou parapet (*lorica* ou *loricula*): ce dernier mot, pris dans un sens général, s'appliquait à tout ce qui pouvait servir de défense et de rempart; ainsi, à une couche

de ciment revêtant un mur, à un parapet fortifiant une enceinte ou déroband à l'ennemi la vue de ce qui s'y passait. Polybe se sert du diminutif (*loricula*) pour désigner le parapet d'une tour portée sur le dos d'un éléphant (*loricatus elephas*).

— *Pinnae*, créneaux, au sommet d'une muraille, tout autour de la plate-forme d'une forteresse ou d'une tour, etc. Ces créneaux étaient ordinairement munis d'un épaulement ou angle rentrant, qui protégeait les défenseurs des murs contre les traits venant obliquement du côté droit ou du côté gauche. Quelques grammairiens tirent ce sens du mot *pinna* d'une ressemblance imaginaire qu'ils croient saisir entre des créneaux et les plumes que portaient de côté les soldats et les gladiateurs samnites à leurs casques; d'autres le déduisent de cette circonstance, que le créneau se termine en biseau, par une lame qui finit par n'avoir plus que l'épaisseur d'une plume. — En général, on disait *agger* (*choma*) de toute chose qu'on amoncelle (*quod adgeritur*), et, par suite, on en a dérivé les sens plus particuliers que voici : retranchement ou rempart artificiel dont les Romains entouraient leur camp ou les positions qu'ils voulaient occuper un certain temps pendant la guerre. C'était ordinairement une vaste levée de terre, surmontée de palissades (*vallum*, faites de jeunes troncs d'arbres avec leurs branches latérales raccourcies et taillées en pointe, de manière à former des espèces de *chevaux de frise*), et protégée extérieurement par un fossé, une tranchée (*fossa*), qui n'était autre chose que toute l'étendue de terrain creusé pour former l'*agger*. Lorsque la nature du sol ne permettait pas de faire une levée de terre, on avait recours à d'autres matériaux faciles à trouver; l'*agger* était alors construit d'une enceinte de troncs d'arbres qu'on remplissait de broussailles, etc., et le sommet était couronné par un *vallum* ou palissade et une galerie (couverte) de planches protégeait les soldats. L'*agger murorum*, levée sur laquelle étaient bâtis les murs et les tours d'une ville fortifiée : elle servait aussi comme d'un rempart où se postait la garnison pour défendre la place. Elle était formée de terre entassée de la façon que nous avons décrite tout-à-l'heure; mais de plus elle était revêtue de maçonnerie, et on y montait de l'intérieur par un escalier. C'était aussi une terrasse de terre.

de bois, ou d'autres matériaux communs partout, élevée contre les murs d'une ville assiégée : elle servait à porter les batteries de siège (*tormenta bellica*), et à mettre les assaillants de niveau avec les remparts. Comme les parallèles dans la guerre moderne, on la commençait à quelque distance des murs de la ville, puis on comblait de plus en plus l'intervalle, jusqu'à ce qu'on les atteignit : c'est ce que signifient les expressions telles que *agger promotus ad urbem*. — D'autres moyens de défense, dont quelques-uns étaient empruntés à la castramétation, étaient également employés autour des places fortifiées : *ericius* (hérissou), machine propre à défendre l'entrée d'un camp, et qui se composait d'une longue poutre, hérissée de pointes de fer et placée en travers de l'ouverture à protéger ; *concaedes, cervi*, barricade faite d'arbres abattus ou de grosses branches, avec des branches plus petites et coupées à une certaine distance du tronc, de manière à ressembler à la ramure d'un bois de cerf, barricade placée en travers d'une route pour arrêter l'approche ou la poursuite de l'ennemi, etc., etc.

Après cette digression indispensable, mais trop longue pour figurer dans une note, revenons à nos postes-frontières.

2. La situation du canton *Montensis*, malgré les mots *in castris Leptitanis* qui le suivent, n'en paraît pas pour cela plus facile à déterminer. Leptis était le nom de deux villes maritimes d'Afrique ; l'une, *Leptis parva*, dans la Tunisie (province de Byzacène), l'autre, *Leptis magna*, dans la Tripolitaine, toutes deux fort célèbres dans l'antiquité et que les historiens appellent, communément et sans distinction, *Leptis* (1). « Erant in propria Africae regione, ubi erat Carthago et Leptis montana seu parva, » dit Pancirole ; puis il ajoute : « Sed credo significari limitem, a montē quem occupabat, *Montensem* appellatum, quem scheda Volseri Montem vocat. » Mais Pancirole fait ici confusion, et applique à la Byzacène ce qui doit s'entendre (e Monte) de la Mauritanie Césarienne. « Praeter haec

(1) « Oppidum Leptin, liberam civitatem et immunem » (Hirtius, *de bell. Afric.*) — « Ubi Leptis inter libera Africae oppida recensetur » (Pline le Naturaliste). — *Leptitanorum lex agraria* — *Leptitani* — *Leptimagnensis* — *Leptimurus* — *Castra Leptitana* (inscriptions).

erant alia *Castra Leptilana*, quae sub Duce Tripolitanae a Fortensibus defendebantur prope Leptim magnam eundo ad Aras Phileniorum, de quibus infra. Forte haec sunt quae in scheda posteriore Volseri *Castra* alio (nomine) non adjecto vocantur. » Il est évident que le cantonnement *Montensis* doit être placé dans la région comprise entre Leptis la grande et Leptis la petite, peut-être sur la limite qui séparait l'Afrique propre de la Byzacène.

3. Une incertitude non moins grande existe en ce qui concerne le *limes Bazensis*. Toutefois, il est opportun de consigner ici une judicieuse observation de Bocking : « Series ordoque castrorum limitaneorum Comiti Africae commissorum observandus est, quae a Byzacio incipientis finitibusque Tripolitanis per meridionales Numidiae Mauritaniaeque Sitifensis partes ad hujus provinciae boreales oras et usque ad Mauritaniam Caesariensem extensa fuisse videntur. » De cette manière, nous marchons donc de l'E. à l'O. — Le Dr Shaw croit retrouver *Bazensis* dans un village de Tunisie, *Menzil*. Bocking, se fondant sur les indications de la Table peutingérienne, qui parle du *Castellum Ubaza*, prétend reconnaître *Bazensis* dans *Ubazensis limes* (mihi h. l. de *Ubanzensi* limite dictum esse videtur) ; pour cela, il fait subir au mot primitif des modifications d'orthographe ou plutôt de lettres, qui sont du reste justifiées (1).

Le canton *Bazensis* devait être situé non loin du fleuve Bagradas, limite entre l'Afrique propre et la Numidie (2).

(1) « V. et B. in his nominibus fere promiscue scribuntur : etiam G cum Z, ut et D cum Z in his Africanis nominibus non raro permutatur, ut e. gr. multa Itinerariorum variantes scripturae ostendunt. » — Il est question d'un évêque, *episcopus Vazensis*, qui assista à la fameuse conférence tenue à Carthage en 411. — Hirtius et Plin., l'ancien, font mention de l'*oppidum Vagense*. — Fuit etiam *Banense* oppidum in provincia Byzacena, dit Morcelli, quod *Bana* et *Bahanna* et *Boana* scriptum occurrit. — D'autres veulent que le cantonnement *Bazensis* soit situé dans la Tripolitaine ou dans la Numidie. Quoi qu'il en soit, nous savons maintenant, d'après l'observation de Bocking, que tous ces cantons militaires, qui ne devaient pas être fort éloignés les uns des autres, étaient échelonnés de l'est à l'ouest, en partant de l'Afrique propre ; il ne peut y avoir, dès lors, confusion de provinces, mais seulement embarras pour déterminer les points réels d'occupation.

(2) Le Bagrade (*Bagrada* des cartes), qui débouchait à la mer, entre

4. *Gemellae*, bourg (*burgus*) de Numidie, disent les dictionnaires; mais il y avait en Afrique plusieurs localités du même nom : « *Gemellae* quoque complures in Africa fuerunt. » D'après l'itinéraire d'Antonin, *Gemellae* était située sur les confins de la Numidie et de la Mauritanie Sitifensienne; d'autres la placent dans la Byzacène, entre Thelepte et Tacape; la carte de Peutinger entre Telepte et Capsa (*Capsa, colonia byzacena*, car il y avait aussi une Capsa dans la Numidie). Il y a lieu de croire que le *castellum Gemellense* était situé, comme dit Antonin, dans la Numidie, puisque, dans l'étude de ces cantons militaires, étant partis de l'E., nous devons nécessairement toujours nous avancer vers l'O.

5. Le *limes Tubuniensis* dont il est ici question, ne doit pas être confondu avec la *Thoubouna* que Ptolémée place dans la Mauritanie Césarienne, ni avec la *Tubo*, *Tubonis* ou *Tubona* de Peutinger. « *Tubunensis ab oppido Tubanis Africae propriae, de quo etiam D. Augustino, (Pancirole). Saint Augustin et Saint Cyprien parlent souvent de ce limes (Tubunis Numidicis, de quibus Augustinus et Cyprianus compluribus locis habent). C'est dans la province de Constantine, et probablement dans la ville de Tubnah ou Tobna, d'après le docteur Shaw, qu'il faut chercher la trace du canton Tubuniensie : Tubunae Numidicae.... in hodierno Tubnah s. Tobna provinciae Constantinensis quaerendae sunt. » Hirtius (*de Bell. Afr.*) appelle cette ville *Thabena*. Il est fait mention de deux villes de ce nom (*Tubuna*) dans la Notice des Evêques d'Afrique : l'Evêque de la première (*Numidicum oppidum*) est qualifié d'*episcopus Tcbiniensis* (seu *Tubuniensis*), celui de la seconde (*Mauretanicum oppidum*) est qualifié d'*episcopus Tbvvnensis*.*

6. Ceux qui connaissent l'Algérie retrouveront facilement, dans cette région orientale de l'Afrique que les Arabes appel-

Utique et Carthage, est resté, sous le nom de *Medjerda*, le plus important cours d'eau de la régence de Tunis. C'est sur les bords de ce fleuve que Régulus combattit, avec toute son armée, un serpent monstrueux, dont il envoya à Rome la peau qui n'avait pas moins de 120 pieds de long, et que Pline dit avoir vue.

lent encore aujourd'hui le *pays de Zab* (1), le *Zab*, les *Zilan*, etc., l'étymologie du mot *Zabensis* et la position topographi-

(1) « A l'extrémité de ce défilé, s'ouvre l'immensité du Sahara (oriental), et la première oasis qu'on rencontre est la capitale du *Záb*, c'est l'oasis de Biskra, qu'on appelle souvent *Biskra en-Nakhil*, Biskra aux palmiers. C'est par cette ville que, de temps immémorial, Constantine recevait les produits du Sahara, des oasis du *Désert proprement dit*, et du Soudan. Le nom de *Záb*, au pluriel *Zibán* (que l'on fait venir de *Savus*, nom de fleuve), a été donné à une vaste contrée qui s'étendait particulièrement au sud de la Mauritanie Sitifiennne. » Il est dit dans le *Moschtarek* que le *Záb* est le nom d'une grande province et d'un torrent impétueux dans le Maghreb » (Géographie d'Abou-el-Feda). Dès l'époque de la domination romaine, nous voyons au nombre des commandants (*praepositi*) placés sous les ordres du comte des marches (*comitis Africae Limitanaei*), un *praepositus Limitis Zabensis* : le quarantième des évêques de la Mauritanie Sitifiennne qui répondirent à la convocation d'Huneric, en 484, est nommé *Possessor Zabensis*. *Æthicus (Cosmographia)*, au V^e siècle, nomme cette contrée *Zábos*, et nous avons vu au VI^e siècle, Salomon, vainqueur des Maures de l'Aourès, rendre tributaire des Romains la *Province de Zaba (Zabín)*, située, dit Procope, au-delà du mont Aourès. Abou-el-Feda dit, d'après un écrivain arabe du XIII^e siècle, Ebn-Saïd, que Biskra est la capitale de la *Province de Zab* : El-Ayachi, au XVII^e siècle tient le même langage, et Bekri, nommant cette province d'après sa capitale, se sert de l'expression *Province de Biskra*. Il serait difficile aujourd'hui de fixer nettement les limites du *Záb*, cependant Jean Léon (l'Africain) nous « assure qu'il prend son commencement de la partie du Ponant aux confins » de *Msilá* (l'antique *Zabi* de Ptolémée : les ruines romaines de l'ancienne « *Sintia*, que les Arabes nomment *Bechilga*, situées à 5000 mètres à l'E., ont » servi à la construction de ses maisons), et se terminent du côté de Tramon » tane au pied de la montagne du royaume de Bougie. » Il faut sans doute entendre, par cette montagne qui forme la limite septentrionale, le massif de la Kabylie, y compris le Bou-Taleb et l'on s'explique très-bien qu'Edrici dise : « Tobna est une ville appartenant au pays de *Záb*. » Quant à la limite orientale, Jean Léon, qui l'a fait confiner avec le royaume de Tunes, l'entend évidemment trop, au moins pour la partie septentrionale du *Záb*; mais nous avons d'autres points de repère. Lorsque Ebn-Khaldoun raconte les exploits de Sidi-Okba-ben-Náfi, il nous montre ce général inspiré s'avancant de l'Est à l'Ouest, s'emparant de Bagat, de Lamis, « ensuite, (ajoute l'historien) il se rendit maître d'Adána, capitale du *Záb*. » Cette dernière dénomination paraîtrait singulière si on ne lisait dans Moula-Ahmed : « El-Iakoubi dit qu'Adána (*Diana, Zaína, Zéna*) est la plus grande ville du pays du *Záb vers l'Ouest*. » La partie septentrionale du *Záb* (au sud d'une partie de la *province de Constantine*) comprenait donc ce qui forme aujourd'hui le massif des Oulad-Soltán, et toute cette région *hermaphrodite*, comme l'a appelée M. Carette, qui n'est ni la région des céréales, ni la région des palmiers, qui n'est ni le *Tell*, ni le *Sahra*, et qu'un auteur arabe, Moula-Ahmed, a caractérisée en disant de sa capitale : « la position de Biskra est entre le *Tell* et le *Sahra*. » (*Richesse minérale de l'Algérie*, par M. Henri Fournel, t. I^{er}, pp. 320-321).

que de cet ancien cantonnement militaire. « *Zabi Mauretaniae Sitifensis oppidum* (Itinéraire d'Antonin) a quo ipsa hujus provinciae regio meridionalis *Zab s. Zabe*, dicta fuisse videtur. » L'Eglise d'Afrique a compté deux évêques du Zab (*episcopus Zabensis*), l'un dans le Zab de la Mauritanie Sitifienne, l'autre dans le Zab de la Numidie ; ce qui a fait dire à Morcelli (*Africa christiana*) : « Prope hanc Numidia Zabam tetendisse milites, qui Limitem Africae tuenbantur. » Bocking prétend qu'il s'agit plutôt ici du Zab qui était situé sur les confins de la Numidie et de la Mauritanie Sitifienne (mihi potius de *Zabis s. Sabis in Numidiae Mauritaniaeque Sitifensis finibus conditis hic locus accipiendus esse videtur*).

7. Le *Tubusubditanus limes* (1) était la circonscription (militaire) qui dépendait de la ville de *Tubusuptus*. Voilà un point de l'occupation romaine sur lequel il ne reste plus aucun doute aujourd'hui. « Intus (in Mauris, Caesar, sed in ea parte quae postea Sitifensis facta est) (2), Colonia Augusta, quae item Succabar (*municipium*); item *Tubusuptus*. » (Pline l'ancien). On pense que c'est cette ville dont parle Tacite dans ses *Annales* (IV. 24), et qu'il appelle « Thubuscum oppidum. » L'itinéraire d'Antonin mentionne *Tubusuptus*, sur la route de Sétif à Salde colonia. Ammien Marcellin place *Tubusuptus* (qu'il écrit ailleurs *Tubosoptus*) près du mont Ferratus (chaîne de l'Atlas, aujourd'hui le *Jurjura*). D'autres écrivent *Thubusuptus*, *Tubusceptus*, *Tubusubros* (Geogr. Rav.); tous ces noms réunis font la *Toubousouptos* de Ptolémée. « Dans le cheïkhat de Fenaïa proprement dit et à 31 kilomètres S. O. de Bougie, sur la rive gauche de la Summam, sont adossés à une éminence de 30 mètres, faisant face au N. E., les restes de l'ancienne *Tubusuptus*, que les kables nomment

(1) M. Quicherat, dans son Vocabulaire des noms propres, qui fait suite à son excellent dictionnaire latin, prétend, d'après la *Notice* qu'il faut lire *tubusubditanus*, et non *tubusuptitanus*. L'*index* de la *Notice*, que nous avons fidèlement reproduit, dit, en parlant du Comte, *Tubusubtilani*, et en parlant du Praepositus, *Tubusubtilani*. Mais ces variantes ne sont rien encore à côté de celles que nous allons rencontrer.

(2) C'est donc à tort que M. Quicherat lui-même dit, en parlant de *Tubusuptus*, ville de la Mauritanie Césarienne, puisqu'il est constant qu'elle faisait partie de la Mauritanie Sitifienne.

Tiklat » (1). C'est, en effet, le nom moderne de cette localité, que Lapie écrit *bordj Ticta*, confondant ainsi le nom de lieu avec la désignation du poste militaire (2). Au surplus, il n'est pas le seul ; car le savant docteur Shaw appelle *Burg* (évidemment de *burgus* un point fortifié qui ne pouvait être la ville même de *Tubusuptus*, que M. Pellissier place près du *Djebel Afroun*. Bocking prétend que c'est *Tacksibt* (*mihi nomen ac situs hodiernum vicum Tacksibt* (3) *judicare videntur*). La liste des évêques d'Afrique fait mention d'un *episcopus a Tvbusbttv seu Tubusvdtitanus* (4).

(A suivre)

E. BACHE.



(1) V. pour les antiquités de Tiklat, l'annuaire 1854-1855 de la Société archéologique de Constantine, à la page 100 ; et la Revue Africaine, 2^e vol. p. 69 et 394. — N. de la R.

(2) Saisissons cette occasion pour faire remarquer la frappante analogie qui existe entre le mot latin *burgi* et le mot arabe *bordj*, mots qui, dans les deux langues, ont absolument le même sens et signifient un lieu fortifié. Peut-être est-ce pour ce motif que Shaw et Mannert ont confondu, ou plutôt ont pris le nom de la forteresse pour celui de la ville.

(3) Quel *Taksebt* ? car plusieurs endroits portent ce nom qui est le mot *Kasba* (forteresse) des Arabes, accommodé à la langue kabyle. Il y a un *Taksebt* avec des ruines romaines à l'Est de Dellis, sur un cap, chez les Flisset-el-Bahar, mais il ne peut en aucune façon être identifié à *Tubusuptus* qu'on place très-bien à Tiklat — N. de la R.

(4) Nous avons déjà fait remarquer au lecteur qu'il ne faut pas admettre de confiance les synonymies proposées par M. Bache, qui les donne d'après des auteurs, lesquels, pour la plupart, ne connaissaient pas le terrain. Nous devons nous contenter à cet égard d'un avis général rappelé de temps à autre ; car il aurait fallu trop multiplier les notes et les discussions de géographie comparée pour relever toutes les erreurs.

N. de la R.

NOTICE SUR LES RUINES ROMAINES

DE L'OUED CHAÏR (1).

Suite et fin.

(Voir le numéro précédent, p. 131, etc.)

INSCRIPTIONS D'EL-GARA,

ENVOYÉES PAR M. LE D^r REBOUD AVEC DES DESSINS A L'APPUI (1).

N^o 1.

D M S
VALERIAE
PVDENTILAE
VIXIT AN XXX
SENTIUS IVL
AN SIG CONIV
GI

Cette épitaphe, consacrée par le porte-étendard (*signifer*) Senti-
tius Julianus à son épouse Valeria Pudentilla, morte à trente
ans, est gravée dans un cadre à filet, sur un des petits côtés d'une
pierre taillée en carré long arrondi à la partie supérieure. Faute
d'espace, le lapicide a placé sur la moulure d'en bas la syllabe
GI qui termine l'épigraphe.

Les lettres sont belles et bien gravées.

Le dessin de ce monument funéraire a été fait par M. Lalanne
Des Camps, sous-lieutenant au 3^e tirailleurs algériens.

N^o 2.

Pierre tumulaire de même forme que la précédente et dessinée
également par M. le sous-lieutenant Lalanne.

(1) C'est d'après ces textes et ces dessins qu'ont été faits la description
et le commentaire qu'on va lire et dont la Rédaction de la *Revue* demeure
seule responsable, bien entendu. — N. de la R.

D M S
SOSIVS
IANVARIVS
VALX

A la 3^e ligne, AN, VA et RI sont liés.

Cette épitaphe, aussi simple que possible, exprime seulement que Sosius Januarius a vécu soixante ans.

La pierre a la même forme que le numéro précédent.

N^o 3.

....FELIX SALV....
...EVERO PIO.....
....AVREI.....
.....VCO.....
.....

Ce monument épigraphique et ceux qui le suivent ont été dessinés par M. Gerboin, lieutenant au 63^e de ligne.

Nous avons ici la partie moyenne supérieure d'une sorte d'ex-voto pour l'heureuse santé de Septime Sévère. Au-dessus de la première ligne, on voit encore un fragment de la moulure qui devait l'entourer.

N^o 4.

.....
....I M I C L
SIBI ET
.....ISSIMAE BONAE
...AMENTVMSE
.....IERCE

Ce fragment forme l'angle extérieur de droite d'une épigraphe gravée dans un cadre terminé latéralement en queue d'aronde. Nous en avons déjà donné une copie presque entièrement semblable à celle-ci dans le tome II^e de cette Revue, page 288, d'après M. le capitaine Davenet.

N°5.

...VLP· FAUSTINA VAN VII
 .. .F· V U'S NVS· M· LE
 ...TI· ANS

A la première ligne, AV et NA, AN, V sont liés.

Ce paraît être l'épithaphe d'une Ulpia Faustina qui aurait vécu sept ans, gravée par les soins de Faustinus, soldat de la légion..... (?).

Au-dessus de l'épigraphie, personnage vêtu d'une longue tunique, auquel manque la tête et le bras droit. De la main gauche, il enlève de terre un bélier par les cornes.

Ce monument n'est intact que dans la partie moyenne du côté droit.

N° 6

D M S
 CALPVRNIVS

.....
 V A

Les trois premières lettres de la deuxième ligne sont très-frustes. Cette épigraphie est gravée dans un cadre à filet, sur un petit côté d'une pierre de même forme que le n° 1.

N° 7

D M S
 IVLIA...
 RANIAV
 ANN XXXI
 AVREL DONATVS
 CON

Nous avons déjà publié cette inscription, d'après M. le capitaine Davenet, au Tome 2^e de cette revue page 288. La copie de ce dernier correspondant indique un T après Julia, à la 2^e ligne et *Datus*, à la fin de la 5^e ligne.

En nous aidant des deux transcriptions, nous trouvons ce texte :
 Julia Turania a vécu 31 ans, Aurelius Donatus à son épouse.

Dans la transcription du Dr Rebond, on voit assez bien à la 5^e ligne N et A à l'état de ligature, ce qui fait supposer que l'O qui complète le nom de Donatus pouvait être inscrit dans le D qui précède.

N^o 8
D M S
TANNIA
FORTVNA
VIXITAN
SEX MES
QATOR

Même forme de pierre que le n^o 1.

Nous lisons ceci : Tannia Fortunata vixit annos sex menses quatuor, Tannia Fortunata a vécu six ans et quatre mois.

N^o 9
D M S
CELSVS VIXIT
ANNIS XVI
HADONATVS VIX
ITANIS XII

Même forme de pierre que le n^o 1.

Nous avons ici la double épitaphe de Celsus qui a vécu seize ans et de Hadonatus qui est mort à douze ans.

Sauf le sexagénaire Sosius Januarius (n^o 2), tous ces défunts romains dont le hasard nous a livré les épitaphes n'ont point parcouru une bien longue carrière.

N^o 10
FORTVNE
..IEGIEET
..COLAPI
..VMINIBVS
...PRONVS
...VS LEG
C PR PR
V V S

Cette épigraphe est gravée sur une pierre en forme d'autel ; la seule ligature qu'on y remarque porte sur les lettres NI, à la 4^e ligne.

Nous autorisant de dédicaces analogues, nous croyons pouvoir rétablir ainsi cette inscription :

FORTVNAE
HYGIAE ET
AESCVLAPII
NVMINIBVS
... APRONIVS
... VS LEG.
AVG. PR. PR.
C. V. V. S.

C'est-à-dire, « aux divinités de la fortune, d'Hygie et d'Esculape... Apronius, légat d'Auguste, propréteur, clarissime » (ou consulaire)... a accompli son vœu.

Nous faisons remarquer tout-à-l'heure que les épitaphes de Gara, fournies par le hasard, appartenaient presque toutes à des individus morts jeunes. Peut-être le lieu était insalubre et dès lors une dédicace à la Fortune, à Hygie et à Esculape pouvait y avoir un douloureux à-propos. La divinité qui présidait au maintien de la santé, celle qui procurait la bonne chance d'échapper aux influences morbides ; et, quand toutes deux étaient en défaut, celle qui guérissait de la maladie, avaient droit à des autels dans une localité supposée malsaine.

N^o 11.

C'est une stèle sans épigraphe, brisée par le haut, où figure dans un cadre en relief un personnage vêtu d'une tunique courte ; il tient de la main droite un objet ovale d'assez grande dimension. Au-dessous de cet objet et près du pied droit il y a quelque chose d'informe qu'on ne peut préciser.

N^o 12.

.....
....IVMINI.....

Ce mot, placé au-dessus d'une moulure inférieure, devait être

dans la partie moyenne d'une dernière ligne. Il faut probablement lire NVMINI comme dans la formule « *Numinique ejus dicatissimus*, » ou NVMINIS, comme dans celle de « *Ex jussu Numinis ipsius* » ou, enfin, NVMINIBVS, comme au numéro précédent.

N° 13.

Nous citerons ici, pour mémoire, un fragment de sculpture en grès du pays, dont M. le sous-lieutenant Lalanne Des Camps a donné le dessin. Nous lisons au-dessous l'indication *épaule gauche* qui fait penser que c'est un débris de statue. Mais, soit effet du temps ou maladresse de l'artiste antique, il n'est guère possible dans son état actuel d'en donner une description quelconque.

Disons, en terminant, que M. le Dr Reboud joint à son intéressant mémoire et aux inscriptions qui s'y rattachent :

1^o Un levé à vue des vestiges romains de *Khorbet el-Gara* (les ruines de Gara), fait par M. Bulliod, sous-lieutenant au 3^e tirailleurs indigènes. L'établissement, d'après ce document, dessine un grand carré qui en contient douze autres dont le plus considérable, isolé sur trois côtés, paraît être le réduit de l'ouvrage. Entre *Ced el-Gara* (barrage de Gara) et cette espèce de camp antique est un mamelon couvert de pierres de taille qui touche presque à l'angle Nord-Est dudit camp :

2^o Un croquis très-détaillé et fort intéressant du cours de l'oued Chaïr, fait également par M. le sous-lieutenant Bulliod, d'après la carte de M. le capitaine Menty, chef du bureau arabe de Bousada.

Nous regrettons beaucoup qu'il ne nous soit pas possible de joindre dans la *Revue*, ces documents si instructifs au mémoire de notre honorable collègue, M. le Dr Reboud.

A. BERBRUGGER.



DEUXIEME RÉCIT INDIGÈNE DE L'EXPÉDITION D'OREILLY, EN 1775.

*Relation de l'attaque des ennemis de Dieu, les Espagnols, contre
Alger, la bien gardée (1).*

Le vendredi premier jour (2) du mois de djoumad 1^{er}, de l'année 1189 (30 juin 1775 de J.-C.), quatre cent quatre-vingts bâtiments espagnols vinrent mouiller à hauteur de l'Harrache. La première partie de la flotte arriva le vendredi et le reste rejoignit le lendemain. Quand tous les navires furent rassemblés, les Espagnols tirèrent quatre ou cinq coups de canon, battirent le tambour, firent sonner leurs clairons, tinter leur cloches et ils arborèrent enfin des pavillons de toutes couleurs, pour établir des signaux entr'eux. Ils allaient d'un bâtiment à l'autre pour se consulter sur le plan d'attaque que leur avait

(1) D'après les renseignements biographiques adressés par notre honorable collègue M. L. Féraud, interprète de l'armée à Constantine, à qui l'on doit la traduction de la curieuse relation indigène que nous publions ici, — l'auteur de cette relation, Si Ahmed ben Mohammed el-Anteri, avait été longtemps employé dans le makhzen et avait même exercé à Bône les importantes fonctions de *merkanti*, c'est-à-dire d'agent du Bey de Constantine auprès des comptoirs européens ; ses descendants, parmi lesquels on compte Si Salah el-Anteri, auteur d'un essai, en arabe, sur l'histoire du Beylik de l'Est, savent par tradition de famille que leur aïeul fut l'ami de Salah Bey. Ahmed el-Anteri, notre auteur, suivit le Bey à Alger en 1775 et fut témoin oculaire de la mémorable lutte qu'il raconte. Il en écrivit la relation trois ans après, en 1192 de l'Hégire. En compensation des défauts qui lui sont communs avec les écrivains de sa race, El-Anteri montre une certaine aptitude à l'observation et, en général, le sentiment de l'exactitude historique, ce qu'il prouve en ne cherchant pas à dissimuler les pertes de ses coreligionnaires. Quant aux injures plus ou moins grossières qu'il adresse aux chrétiens, il se montre en cela fidèle au protocole islamique. M. Féraud n'a pas voulu supprimer ces injures, par scrupule de traducteur ; et nous les maintenons, nous, parce que les écarts où le fanatisme entraîne sont une bonne leçon pour tous et à toute époque, au moins pour ceux qui savent tirer la conséquence de ces échanges de mépris d'une religion à l'autre. — N. de la R.

(2) Le 2 de djoumad 1^{er}, selon les autres auteurs indigènes. Ces désaccords chronologiques sont communs parmi les indigènes et tiennent à la méthode vicieuse qu'ils emploient pour déterminer le commencement d'un mois. — N. de la R.

donné leur souverain, ennemi de Dieu. Voilà ce qui se passait de leur côté.

Voici maintenant quelle était la situation des Algériens : Le Sid Mohammed Pacha, qui gouvernait à cette époque, était parti avant l'apparition de l'ennemi pour parcourir ses états et percevoir, selon l'habitude, les impôts de ses sujets (1). Il avait mis à la disposition de chacun de ses émirs les troupes nécessaires pour l'accomplissement de cette mission. Dès qu'il apprit la venue des chrétiens, il envoya à ses lieutenants l'ordre de le rallier avec leurs colonnes. De son côté, il se hâta de rassembler les hommes d'armes qui étaient restés disponibles pendant la campagne. Il donna de cette manière un corps de troupes au Khodjet el-Kheil et le fit camper auprès de Bab el-Oued. Une autre armée sous les ordres de Khaznadji s'établit près de Hadjerat el-Harad, en face de la batterie de l'Oued Khenis. Le Sid Salah, bey de l'Est (Constantine) arriva également avec ses troupes et ses contingents et prit position en aval du pont de l'Harrache, derrière la batterie située à l'embouchure de l'Oued Khamis (2), dans la direction de Matifou. Le Khalifa du bey de l'Ouest occupa Aïn er-Rebot avec son armée. Soixante tentes (Kheba) étaient restées auprès du bey de l'Ouest pour observer et défendre au besoin Mers el-Kebir, près de Mostaganem (3).

(1) A cette époque, les pachas n'allaient guère en campagne que dans des cas de haute importance. D'ailleurs, les autres relations indigènes ne mentionnent pas cette circonstance et laissent supposer au contraire que Mohammed pacha était à Alger lors de l'arrivée des Espagnols. — N. de la R.

(2) Il y a *Khenis* dans le Ms, mais l'erreur est évidente et nous n'hésitons pas à rétablir le vrai nom qui est *Khamis*; ce qui est mis hors de doute par l'expression qui suit « dans la direction de Matifou ». Il s'agit donc de la rivière appelée *Hamise* par les Européens. En somme, malgré l'obscurité du texte en cet endroit, on comprend que le contingent de Salah Bey était campé entre l'Harrache et l'Hamise, espace considérable sans doute, mais il ne fallait guère moins pour un camp de cavalerie comme celui qu'il amenait et que les estimations les plus modérées portent à 20,000 hommes; ajoutez à ce nombre de chevaux, les chameaux et autres bêtes de somme et l'étendue de son campement cessera d'étonner. — N. de la R.

(3) Notre auteur ne connaît guère que sa province de l'Est: tout à l'heure, il écrivait *Khenis* pour *Khamis*; maintenant, il place Mers el-Kebir auprès de Mostaganem, au lieu de l'indiquer auprès d'Oran; en outre, il le croit au pouvoir des Algériens, tandis qu'il était occupé par les Espagnols. — N. de la R.

On prit toutes les mesures conseillées par la prudence. On éleva partout des retranchements pour se défendre. Les Kabiles qui habitent les montagnes voisines d'Alger, apprenant l'arrivée des chrétiens espagnols (que Dieu très-haut les voue à la destruction) accoururent de toutes les directions pour prendre part à la guerre sainte. De même, les Arabes arrivèrent en si grande foule de tous côtés, qu'il serait impossible d'en fixer le nombre, surtout de ceux de la province de Constantine. Parmi ces derniers, figuraient des hommes renommés par leur piété, des savants, des étudiants et enfin des gens de toutes les classes ; au point que ceux qui étaient présents ne purent connaître le chiffre de ce concours immense de population que la terre elle-même avait peine à contenir.

L'astre de l'Islamisme brilla alors d'un éclat resplendissant ; la foi était dans tous les cœurs ; chacun se réjouissait de devenir le champion de la cause de Dieu et de se sacrifier pour lui.

Quant aux ennemis de Dieu, les mécréants, ils choisirent dans leur flotte cinq des plus grands vaisseaux, armés chacun de 80 canons, dont les boulets pesaient 36 et 24 livres. Deux de ces vaisseaux allèrent s'emboîser en face du camp des troupes de l'Est ; deux autres devant le camp de l'Agha et le dernier vis-à-vis de celui du Khaznadji. Ces vaisseaux se séparèrent du restant de la flotte à huit heures, dans la journée du jeudi 7 dudit mois et vinrent battre à coups de canon les camps et les batteries établies par nos troupes. Les batteries musulmanes ripostèrent avec la même énergie et la canonnade dura jusqu'à la nuit. Alors les vaisseaux gagnèrent un peu le large et jetèrent l'ancre hors de la portée de canon. Après avoir sondé les environs pour savoir où ils opéreraient le débarquement, ils passèrent la nuit sans rien entreprendre de plus. Au point du jour, les musulmans portèrent leurs regards du côté de la flotte des mécréants (que Dieu les anéantisse). Ceux-ci étaient occupés à réunir les frégates, les galiotes, les barques, les canots et les radeaux, qu'ils chargèrent de troupes pendant toute la journée et toute la nuit suivante.

Les musulmans passèrent la nuit dans leurs batteries, se tenant prêts à combattre les chrétiens maudits. On entendait chez

ces derniers de grands éclats de voix et un bruit tumultueux et confus ; on les voyait quitter le bord, puis se rembarquer et descendre de nouveau dans les chaloupes ; en un mot, ils se tinrent sur pied et travaillèrent toute la nuit. Les musulmans s'attendaient donc à voir les chrétiens (que Dieu les détruise) effectuer leur débarquement dans la matinée du samedi 9 du mois ; et, de leur côté, ils s'apprêtaient à les recevoir avec énergie en s'excitant mutuellement.

Dès que la clarté du matin blanchit l'horizon et que le soleil parut, les musulmans des batteries sortirent de leurs retranchements pour faire les ablutions et la prière de l'aurore. Les troupes des camps firent de même, les uns allant sur le rivage de la mer et les autres au bord de l'Oued Harrache. Quelques-uns avaient terminé déjà leurs ablutions, d'autres allaient les faire, d'autres enfin s'étaient déjà levés pour prier, lorsque, dans cette situation et ainsi dispersés, ils entendirent un premier coup de canon, suivi bientôt de trois autres. Ils supposèrent que les chrétiens tiraient à poudre afin d'annoncer, selon leur habitude, le réveil aux troupes. Mais le premier coup, parti du vaisseau que montait le commandant de l'escadre, était chargé à boulet. A ce signal, la canonnade éclate de toutes parts, aussi violente que le bruit du tonnerre, depuis l'endroit où était campé le bey de Constantine (entre l'Hamise et l'Harrache) jusqu'à celui occupé par le Khaznadji, entre le Ruisseau, *oued Khnis*, et l'Aga (*Aïn Rebot*). Les boulets arrivent aussi nombreux que les grains de poussière chassés par le vent. Les musulmans ne purent se préserver de cette grêle de projectiles se succédant sans relâche, car ils n'avaient rien pour se mettre à l'abri ; cependant, ils rentrèrent dans leurs camps respectifs, s'armèrent et montèrent à cheval. Les troupes régulières (les turcs et les spahis) se tinrent prêtes à se porter sur le point où l'ennemi de Dieu et du Prophète tenterait le débarquement. Cela dura jusqu'à ce que le jour se fit tout-à-fait, on put voir alors tout ce qui se passait sur mer : Environ 1500 navires, frégates, galiotes, tartanes, sandales et chaloupes, chargés de soldats mécréants se dirigeaient dans la direction du camp de l'Agha (entre le Ruisseau, *oued Khnis*, et le point de débarquement). Immédiatement, le Baïlar,

le Khodjet el-Kheïl, le Khalifa du bey de l'Ouest, le Khaznadji et l'Agha se portèrent avec leurs troupes près de la batterie située entre le camp de l'Agha et l'Oued Harrache, pour reconnaître ce qu'allaient entreprendre les mécréants qui venaient les attaquer.

Ces derniers avaient chargé leurs barques de tout le matériel nécessaire pour construire des retranchements, tels que : sacs à terre en nombre infini, pioches, pelles, couffins, gros câbles pour lier solidement les ouvrages défensifs ; ils amenaient aussi des ingénieurs et une quantité d'engins dont le nombre n'est connu que de Dieu.

Ils s'avançaient peu à peu vers la plage et leurs canons, aussi bruyants que le tonnerre, tiraient sans interruption sur toute la ligne. Les vaisseaux lâchaient aussi des bordées contre les camps de l'Est et celui du Khaznadji ; leur feu ne discontinuait point. Il en était de même du côté des batteries musulmanes, excepté celles d'Alger, de ses forts et du port qui ne tiraient point parce que leurs pièces étaient hors de portée. Les mécréants avançaient toujours, précédés de leurs chaloupes, jusqu'au moment où celles-ci se trouvèrent près du rivage. Alors, les vaisseaux mouillèrent leurs ancres afin de ne pas s'exposer à faire côte et se briser. Les chaloupes poussèrent jusqu'à la plage et lorsqu'elles touchèrent fond, on tendit des pièces de bois sur lesquelles les soldats passaient, à pied sec, comme sur un pont, pour arriver à terre. Ils se mirent ainsi à débarquer, semblables à des troupeaux de *porcs* (1) (que Dieu très-haut les voue à la destruction).

Chacun d'eux avait à la main un fusil et un pieu comme une lance, garni de fer aux deux bouts. Ces bâtons étaient destinés à élever des retranchements (chevaux de frise) pour préserver les soldats contre les charges de la cavalerie musulmane. Ils débarquèrent aussi, autant que les hommes pou-

(1) Le mot arabe *Hallouf* s'applique en général à l'animal domestique comme à celui qui vit à l'état sauvage. Cependant, si l'on tient à spécifier on appelle ce dernier *Hallouf el r'aba*, c'est-à-dire porc de broussaille. Nous n'avons pas fait disparaître ces aménités musulmanes à l'adresse des chrétiens, parce que, ainsi que nous l'avons déjà dit, les excès auxquels pousse le fanatisme sont un enseignement utile.

N. de la R.

vaient en porter, des pièces de bois liées entr'elles ; puis ils se mirent immédiatement à l'œuvre, pour construire un camp retranché. Ils creusèrent, à cet effet, des fossés dans le sable, tendirent des câbles pour servir de ceinture, posèrent entre ces câbles des sacs pleins de sable ; au milieu des sacs, ils plantaient des pieux, et au milieu des câbles de forts piquets solidement enfoncés dans le sol, pour empêcher tout le système défensif de tomber. Ils débarquèrent des canons et des mortiers à bombes ; puis, avec les pieux que chaque homme avait apportés à la main, ils dressèrent autour des soldats une solide enceinte (chevaux de frise), circulaire comme la pierre d'un moulin. Ils pouvaient ainsi marcher à pied ou à cheval, et travailler dans leurs retranchements sans avoir à redouter l'irruption de l'ennemi, et tuer sans danger tous ceux qui s'en approchaient.

Ce camp retranché, aussi vaste qu'une petite ville, s'était élevé avec rapidité. Dans l'intérieur, il y avait quatorze chemins communiquant de l'un à l'autre ; et, au centre, des puits d'eau douce pour boire. Voilà quelle était la position des ennemis de Dieu, les chrétiens, que Dieu très-haut les anéantisse, détruise leurs travaux et embrouille leurs conseils ! amen.

Quant aux musulmans, après qu'ils eurent vu les travaux des infidèles, ils se préparèrent au combat, adressèrent à Dieu leurs louanges, et comme un seul homme, se ruèrent en masse compacte sur le camp retranché des Chrétiens. Ils massacrèrent tous ceux qu'ils surprirent en dehors de l'enceinte, et leur coupèrent la tête qu'ils portèrent à leurs émirs. Ensuite, ils rendirent des actions de grâces au Seigneur ; leurs figures étincelaient de satisfaction, leur courage se réveillait, le trouble sortait de leurs cœurs, leur force s'accroissait et les pensées de crainte, suggérées par Satan, étaient chassées de l'esprit. Un certain nombre de champions de la guerre sainte succomba dans ce premier engagement. (Que Dieu leur fasse miséricorde). Chacun emporta les cadavres de ses proches loin du champ de bataille, de peur que les mécréants n'en fissent des trophées.

Aucun cadavre musulman ne fut laissé, on n'abandonna que les chevaux morts.

Quant aux *charognes* des chrétiens, elles restèrent sur place décapitées, sous les pieds des chevaux et des fantassins. Que Dieu Très-Haut les plonge au plus tôt dans les flammes éternelles, ne leur accorde aucun repos et dessèche leur satisfaction, amen !

L'action recommença ; les boulets, les *doubla* (biscaiens) et les balles tombaient comme la pluie la plus intense. Les musulmans s'étaient retirés dans leurs batteries et derrière les collines de sable avoisinant les retranchements des mécréants. Les coups de fusil cependant ne discontinuaient pas du côté des musulmans ; les canons de leurs batteries portaient au milieu du retranchement des mécréants, et aucun d'eux ne pouvait en sortir. Tous ceux qui tombaient frappés au milieu de leur enceinte étaient immédiatement trainés dans les barques et transportés au large. Là, on leur attachait un boulet aux pieds pour les empêcher de surnager, et on les jetait à l'eau. Ils réunissaient même des groupes de cinq ou six cadavres, les liaient ensemble à des bombes et des boulets, et les plongeaient ainsi dans la mer. Telle était leur manière de procéder à l'égard de tous ceux des leurs qui étaient tués.

Mais rien de décisif n'avait encore eu lieu, et les musulmans ne trouvaient aucune ruse pour aborder l'ennemi, tant il lançait sans interruption de boulets et de biscaiens.

Le Sid Salah, bey de Constantine, émit un avis qui fut immédiatement adopté. Il fit amener tous les chameaux qu'il avait dans son camp, sans en excepter un seul, et les rangea devant les soldats et les cavaliers pour leur servir d'abri ; puis, on les poussa dans cet ordre contre les retranchements des chrétiens. Salah bey, le sabre nu à la main, dirigeait lui-même le mouvement et excitait les combattants. Le Khaznadjî, l'Agha, le Khodjet el-Kheïl, le bey de Titeri et le Khalifa de l'Ouest, imitèrent son exemple et ils abordèrent, dans cette disposition, le camp dans lequel les mécréants s'étaient retranchés. Ce camp était entouré de pieux (chevaux de frise), comme nous l'avons dit plus haut, les musulmans ne trouvèrent donc pas la possibilité d'y pénétrer. On fit pleuvoir sur nous un nombre infini de boulets, de biscaiens, de bombes et de

balles, au point que le jour s'obscurcit et devint comme la nuit; l'ardeur du soleil était accablante, la soif était tellement ardente et la fatigue si grande, que les cavaliers tombaient de leurs chevaux. Les musulmans rétrogradèrent vers leurs batteries, après avoir relevé les cadavres de ceux qui avaient succombé pour la guerre sainte, que la miséricorde divine soit sur eux ! Tous ceux qui avaient des parents ou des proches parmi les martyrs de la foi, allèrent les inhumér.

Les musulmans se concertaient entr'eux, cherchant un nouveau plan d'attaque pour forcer l'ennemi à sortir de ses retranchements et pouvoir le combattre.

Notre Seigneur le Pacha, que Dieu le fortifie, regardait de son palais (la Jénina) la marche des événements ; il demandait à Dieu, par de ferventes prières la victoire pour ses soldats et ses cavaliers. Les Eulema d'Alger, les Taleb, les gens pieux, tous les musulmans et les troupes qui gardaient la ville et les forts imploraient Dieu également. Les femmes et les enfants poussaient des cris lamentables et versaient des larmes, invoquant Dieu (qu'il soit glorifié) afin qu'il jetât sur les musulmans un regard clément et qu'il vînt à leur secours.

A l'heure de l'Aceur (3 heures de l'après-midi), chaque émir revint à son camp avec ses troupes pour faire les ablutions et les prières, donner à manger aux chevaux et prendre quelque repos. Après la prière du coucher du soleil, on monta à cheval de nouveau pour se rassembler près de la batterie située vis-à-vis du camp retranché des infidèles et tenter de les accabler une seconde fois.

Durant cette soirée, Dieu envoya d'épais nuages qui parurent vers le Sud, suivis bientôt d'éclairs et de tonnerre. L'orage vint du côté des musulmans, mais il ne tomba sur eux qu'une pluie très-légère. Dieu leur accordait sa protection tandis que sa colère s'apesantissait sur les mécréants au point que tout l'orage éclata sur leur camp retranché et les aveugla pendant toute la nuit (1).

(1) Cet orage n'est pas mentionné dans les récits européens, pas même dans celui de l'amiral Mazarredo qui, en sa qualité de marin, n'aurait pas

Un individu affirme avoir vu dans cette nuit des guerriers montés sur des chevaux blancs, combattant les chrétiens et leur coupant la tête. Il interrogea alors l'un d'eux qui lui répondit :

« Je suis Ali ben Abou Taleb. »

Les mécréants poussaient des cris et emportaient leurs morts. Le peu de survivants qui restait encore dans le camp retranché prit la fuite au point du jour. Les décharges d'artillerie n'avaient pas été interrompues pendant toute la durée de cette nuit orageuse.

Quand la lumière du matin éclaira le ciel, que le *Mouden* eut invoqué le Seigneur pour qu'il accordât la victoire à ses fidèles, les musulmans n'entendirent plus les mécréants ni la détonation de leurs canons. Dieu, qu'il soit loué, avait fait tomber sa colère sur leurs retranchements. Qu'il accorde sa clémence aux musulmans et frappe les infidèles, tant ceux qui ont débarqué que ceux qui sont restés sur les vaisseaux.

Un musulman s'approcha des retranchements pour reconnaître la situation. Là, où la veille les mécréants se mouvaient aussi nombreux que les vagues de la mer, il vit la batterie abandonnée, avec ses engins de guerre; des canons montés de tous côtés; des mortiers à bombes, des fusils de tout calibre, jetés à terre, des outils, des pièces de charpente, des pioches, des pelles, des couffins, des sacs à terre, des barriques, des caisses et une grande quantité d'objets grands et petits que l'on ne peut compter; tout cela restait entre nos mains, nous musulmans qui combattons pour la parole de Dieu ! Des têtes de chrétiens gisaient à terre, le sang coulant encore comme si la décapitation avait eu lieu à l'instant même.

manqué de noter un fait pareil. Il ne se trouve même pas dans l'autre relation indigène que nous avons déjà publiée. Il est à remarquer, d'ailleurs, qu'El-Anteri le place dans la nuit même du rembarquement qui se fit on le sait avec une promptitude remarquable, circonstance qui serait inexplicable dans l'hypothèse où il aurait coïncidé avec une notable perturbation atmosphérique. Mais notre auteur, qui était un érudit, se sera rappelé que la tempête a souvent joué un rôle considérable dans l'insuccès de quelques grandes expéditions chrétiennes contre ce pays et il n'a pas voulu priver sa narration d'un incident propre à la dramatiser et dont certains précédents célèbres lui paraissaient autoriser l'invention. — *N. de la R.*

Ce jour était le onzième du mois de Djoumad 1^{er} (9 juillet 1775). L'homme qui avait pénétré dans le retranchement prit, autant qu'il put en emporter, des fusils et d'autres objets et se hâta de retourner auprès des musulmans, leur annonçant la bonne nouvelle de la fuite désastreuse des mécréants maudits.

Les musulmans, entrant dans une joie à nulle autre comparable, se ruèrent en foule sur le camp retranché, le renversèrent et enlevèrent tout ce qu'il renfermait.

On courut annoncer à Sid Mohammed Pacha que les chrétiens avaient fui, abandonnant tout leur matériel.

Quand les habitants d'Alger apprirent cette heureuse nouvelle, ils se la communiquèrent, se réjouirent et s'empressèrent d'accourir sur le champ de bataille en se faisant suivre par les juifs. Ceux-ci pillèrent tout ce qui tomba entre leurs mains.

Les juifs empalaient les *charognes* de chrétiens avec les pièces de bois des chevaux de frise. Ils les promenaient ignominieusement et les jetaient ensuite dans les flammes. S'adressant à ces cadavres, ils leur disaient par dérision :

« Ah, vous avez eu l'arrogance de vouloir vous emparer d'Alger ;

« Ah, vous lanciez des bombes et des boulets sur la ville !

» Et bien voilà ce que, de notre côté, nous faisons de vous. »

Les musulmans riaient en entendant les paroles injurieuses des juifs et étaient satisfaits de voir la profonde haine qu'ils avaient pour les chrétiens (1). Les musulmans incendièrent les pièces de bois qui avaient servi à élever le camp retranché et les brûlèrent en totalité.

Le chiffre des soldats débarqués était de *vingt-cinq mille* (2), sans compter le gros de l'armée qui était resté à bord.

(1) La majeure partie des juifs d'Alger descendent de ceux qui furent chassés d'Espagne à la fin du 14^e siècle. Simon Durand, dont la pierre tumulaire, datée de 1444, est encadrée dans le rempart neuf, à droite, en sortant de la nouvelle porte Bab el-Oued, fut le premier rabbin de ces bannis qu'il organisa en communauté vers l'an 1391. La haine motivée par cette expulsion, transmise d'une génération à l'autre, explique, si elle ne les justifie pas, les actes sauvages attribués aux juifs d'Alger par El-Anteri qui a bien pu, d'ailleurs, amplifier quelque peu ces actes, toujours pour dramatiser son récit. — *N. de la R.*

(2) On sait déjà que 16,000 espagnols seulement furent débarqués.

N. de la R.

Des *mille* cavaliers qui se trouvaient également sur l'escadre, il ne descendit à terre que *six* de leurs chefs (1).

On trouva dans le retranchement un *livre* ayant la forme d'un *registre* sur lequel étaient écrites les instructions suivantes données aux mécréants :

« Vous débarquerez auprès de la rivière de l'Harrache, du
 » côté de l'Oued Khenis. Vous établirez là un camp retranché
 » pour vous défendre contre les attaques des musulmans. Ceux-
 » ci prendront la fuite ; vous avancerez alors vers le Hamma
 » où vous construirez un fort. Vous couperez les eaux qui
 » abreuvent les habitants d'Alger. Tous les arabes de la cam-
 » pagne environnante qui viendront à vous pour vendre ou
 » acheter, vous les traiterez avec bonté ; donnez-leur au-dessus
 » de la valeur de leurs marchandises ; ne leur portez aucun
 » préjudice. Coupez la route à tous ceux qui voudraient péné-
 » trer dans Alger ; mais ne commettez jamais d'injustices envers
 » qui que ce soit , afin de vous faire bien venir de la popula-
 » tion et, par cette ruse, vous attacher son cœur. Si vous vous
 » emparez d'Alger, prenez bien garde de toucher aux harems ;
 » ne laissez pas les soldats (شباط) s'en approcher ; qu'ils n'aient
 » avec les femmes indigènes aucune relation, car s'ils venaient
 » à les aimer, ils se laisseraient, pour leur être agréables, do-
 » miner par la famille de ces femmes, et c'est la ruse qu'em-
 » ploieraient les musulmans pour reprendre le dessus. Envoyez-
 » moi ici les jeunes garçons et les jeunes filles ; quant aux
 » vieillards et aux femmes âgées, laissez-les ; prenez garde seu-
 » lement qu'ils ne s'échappent. Après cela, je saurai ce que j'ai
 » à faire. Veillez bien à ce que la fortune particulière ne soit
 » pas touchée ; laissez-la. Je vous récompenserai de mes deniers
 » autant que vous le désirerez (2). »

Après que les mécréants maudits eurent abandonné les bat-
 teries, un de leurs gros vaisseaux resta pris dans les sables de

(1) Ce passage n'est pas clair. En tous cas, pris dans le sens qu'il pa-
 rait avoir, il contient une assertion inexacte.

(2) Aucun des documents espagnols relatifs à l'expédition de 1775, au
 moins de ceux qui sont parvenus à notre connaissance, ne contient ces
 instructions. — *N. de la R.*

la côte. Tous les autres bâtiments unirent leurs efforts pour le dégager et le trainer au large ; pendant ce sauvetage, ils continuaient à lancer des boulets sur la plage pour en éloigner les musulmans et les empêcher de s'emparer du vaisseau échoué. Cela dura jusqu'au moment où ce dernier fut remis à flot. Ils gagnèrent alors le mouillage que l'escadre avait pris au début des opérations.

Les chrétiens étaient honteux et désespérés de l'affreux désastre qu'ils avaient éprouvé. Depuis ce moment jusqu'au mercredi, ils ne tirèrent plus ni canons ni autres armes à feu. Les deux tiers de la flotte déployèrent ce jour là leurs voiles et s'éloignèrent dans la direction de leur pays, se repentant bien de leur tentative insensée (que la malédiction de Dieu soit sur eux tous !). Le dernier tiers des navires resta au mouillage jusqu'au samedi 16 du mois. Ils mirent à la voile à leur tour et s'éloignèrent ; mais le vent ne leur fut pas favorable, au point qu'ils se virent obligés de mettre leurs embarcations à la mer pour se faire remorquer comme des *charognes*. Ils ne parvinrent à s'éloigner qu'après beaucoup de peine et énormément de fatigue.

Il ne resta de toute cette flotte que huit gros vaisseaux qui croisèrent en vue de terre dans l'espoir de s'emparer de ce qui sortirait des ports musulmans.

Trois jours après le départ des vaisseaux, une tartane de la nation française arriva à Alger et aborda après que le *kaïd* du port eut raisonné avec son équipage. Le patron français demanda l'autorisation de communiquer ce qu'il savait à Notre Seigneur le Pacha. Le *koptan èl-marsa* (directeur du port) prévint le Pacha Mohammed qui ordonna aussitôt de lui présenter le nouveau venu à qui il recommanda de parler avec sincérité. Voici ce que raconta celui-ci :

- « Nous venions ici, ayant à notre bord un négociant de
- « Tunis et nous ignorions complètement que les Espagnols
- « eussent attaqué Alger. Quand l'escadre espagnole nous a ren-
- « contrés, nous avons été abordés et retenus au milieu d'elle.
- « Nous avons questionné les Espagnols sur le chiffre de leurs
- pertes ; ils nous ont répondu : Nous avons jeté à la mer *trois*

« mille cadavres avec des boulets et des bombes aux pieds. Nos
 • blessés sont au nombre de quatre mille, mais peu survivent à
 • leurs blessures. Le chef des troupes de terre qui se nomme
 » *général*, c'est-à-dire celui qui commande aux grands et aux
 » petits, est mort également (1) (que Dieu le précipite au plus
 » tôt dans les flammes éternelles).

• Le chef de la marine, nommé *koptan*, a été atteint par
 » un boulet lancé du camp du bey de Constantine; il a eu la
 • cuisse emportée; on ignore s'il vivra ou s'il mourra (2).

• Un de leurs grands vaisseaux a sombré après le départ du
 • littoral; tous leurs efforts n'ont pu le sauver. Beaucoup d'au-
 » tres navires sont endommagés; on ne sait s'ils pourront arriver
 » à leur pays. Vos ennemis n'ont plus de figure pour se pré-
 • senter devant leur souverain (que Dieu confonde), ni devant
 » les autres nations chrétiennes, parcequ'ils ont abandonné leurs
 • canons, tout leur matériel et qu'ils ont éprouvé les plus
 » grands revers.

• Nous vous affirmons que les nouvelles qui précèdent sont
 » véridiques; si vous découvrez que nous ayions menti, jetez-
 • nous dans les flammes et à l'avenir n'ayez plus confiance aux
 » paroles des gens de notre nation. »

Nous voici arrivé à la fin de notre récit, Dieu est juge de
 notre sincérité.

Écrit par l'humble Sid Ahmed ben Mohammed el-Anteri.

Que Dieu Très-Haut le protège et lui accorde sa faveur. Amen.

A la fin de djoumad 1^{er} 1192. (1777 de J.-C.).

Pour traduction conforme :

L. FÉRAUD,

Interprète de l'Armée.

M. Féraud ajoute au récit d'El-Anteri une légende qui se
 rapporte à la même expédition, et que nous publierons pro-
 chainement.

(1) Ceci s'applique, sans doute, au marquis de la Romana qui commanda
 la cavalerie, mais n'était nullement général en chef. — *N. de la R.*

(2) L'amiral espagnol, Don Pedro Gastejon, chef de la flotte, n'est point
 porté comme blessé sur les états officiels. — *N. de la R.*

SITUATION RELIGIEUSE ET POLITIQUE

DE LA MAURITANIE

Lors de la grande révolte berbère, à la fin du troisième siècle.

Dans les années de notre ère 297 et 298, les historiens placent une révolte des Berbers mauritaniens, révolte qui aurait eu une gravité telle qu'elle amena une nouvelle division des provinces et fit, sur certains points, reculer les limites militaires vers le nord. Cette levée de boucliers avait été précédée en 289, d'une guerre civile indigène dont le siège principal paraît avoir été dans la Tingitane (Maroc), mais au-delà du territoire, très restreint d'ailleurs, que les Romains occupaient de ce côté. Il ne faut pas demander les causes de ces grands mouvements aux chroniques qui les indiquent en quelques mots avec leur sécheresse habituelle et sans en rechercher l'origine. Essayons de suppléer à leur silence, autant que le permet la rareté des matériaux.

Notons d'abord que ce fut à cette époque, de 286 à 292, que l'Empire, subissant une grave modification que sa vaste étendue rendait inévitable, devenait une véritable tétrarchie : au lieu d'un souverain unique, il y eut deux Augustes et au dessous de ceux-ci, deux Césars. Ainsi, Dioclétien, après avoir associé au pouvoir suprême son ami Maximien Hercule, qui reçut l'Occident en partage, donne le titre de César à Galère Maximien, avec mission d'administrer l'Illyrie et la Thrace. De son côté, Maximien Hercule accorde la même dignité à Constance Chlore en lui confiant le gouvernement de l'Espagne, des Gaules et de l'Angleterre, se réservant l'Italie, l'*Afrique* et les îles de la Méditerranée.

A cette époque, l'influence des mœurs et des idées orientales pénétrait de plus en plus dans l'Empire romain ; se modelant sur les despotes de l'Asie, les empereurs ne se contentaient pas des honneurs posthumes de l'apothéose et voulaient être dieux, ou tout au moins vice-dieux, de leur vivant.

Ainsi, Dioclétien, se donnant pour lieutenant de Jupiter, se fait

appeler *Jovius*, pendant que son collègue Maximien, par modestie ou par déférence hiérarchique, se borne au rôle de représentant d'un demi-Dieu et prend le surnom d'Herculius. Le paganisme, dont le panthéon contenait déjà trente-sept mille divinités, pouvait bien encore trouver place pour ces deux nouveaux hôtes et ne pas voir d'inconvénient à les adorer et à leur offrir des sacrifices.

Mais, en Afrique comme en Europe, à côté de la foule idolâtre, il y avait l'élément chrétien qui ne voyait pas avec la même indifférence cette honteuse idolâtrie : or, gagnant chaque jour en nombre et en influence, le christianisme montait peu à peu des bas-fonds populaires où il avait pris naissance, origine qui a fait dire à Saint Jérôme *Ecclesia Christi de vili plebecula congregata est* ; et s'approchant de plus en plus des sommités sociales, il se faisait redoutable à l'ancien culte. En s'appuyant sur des analogies très significatives, il est même permis de supposer qu'il n'agissait pas seulement ici sur la population romaine et qu'il put exercer dès le principe une certaine attraction sur les masses indigènes. D'abord, comme toutes les nations barbares adonnées au polythéisme, celles-ci ne tenaient pas beaucoup à des idées religieuses, vagues, incohérentes et que ne vivifiaient aucune des grandes aspirations et aucun des sentiments élevés qui passionnent le cœur de l'homme. Et puis, sans s'en rendre compte, n'étaient-elles pas entraînées, par un secret besoin d'opposition, à embrasser une religion qu'elles savaient odieuse à leurs dominateurs ? N'est-ce pas cette même cause, toujours active, qui les précipita plus tard dans toutes les hérésies du mahométisme ?

En tous cas, il est impossible de ne pas être frappé de ce fait concluant, que ce fut le sang indigène qui coula ici le premier pour la foi chrétienne ; car les victimes inscrites en tête du martyrologe africain sont bien des Berbers : Namphanio, Miggis, Lucita, Sanaes et d'autres encore, dont le nom seul révélerait la nationalité, si l'histoire n'avait eu soin de la constater expressément.

Sans doute, le christianisme avait en lui assez de douces séductions pour attirer ces populations farouches ; mais on avouera

que l'esprit d'indépendance a bien pu aussi y jouer un rôle. On proteste comme on peut contre le joug qui oppresse : ne point parler la langue du maître, c'est déjà se séparer de lui par quelque chose d'essentiel ; mais prier autrement que lui est beaucoup plus encore, car cela constitue une révolte morale qui satisfait bien mieux les rancunes du sentiment de nationalité. L'Irlande et la Pologne sont là pour en rendre témoignage.

Pour compléter cette esquisse des éléments de désaffection qui, à l'époque où la rébellion de 298 se produisit, agissaient sur les chrétiens d'origine indigène, en particulier, il faut noter qu'au besoin d'indépendance, cause permanente de révolte, s'ajoutait chez ces derniers la répulsion que devait leur inspirer des Empereurs qui, non contents de l'impôt et du service militaire, exigeaient encore qu'on les adorât de leur vivant. Car la prétention devait paraître monstrueuse, même aux païens raisonnables, qui comprenaient des sacrifices au génie de César mais non à sa personne. Aussi, y eut-il résistance opiniâtre d'un côté et persécutions violentes de l'autre ; les actes des martyrs africains en font foi.

Ces actes ne laissent d'ailleurs aucun doute sur la nature et la gravité des éléments de dissolution que le christianisme introduisait dans l'empire. Ici, en particulier, où Rome avait devant elle des barbares impatientes du joug, les chrétiens lui refusaient le service militaire, parce qu'il s'y mêlait des actes d'idolâtrie qui répugnaient à leur conscience. Laisser ces résistances impunies, c'était par le fait abdiquer toute autorité sur l'Afrique que la force seule pouvait maintenir dans l'obéissance, d'après le système de domination adopté par les Romains. On voit qu'ici, comme ailleurs, du reste, le christianisme avant d'édifier le large et solide piédestal où repose aujourd'hui notre civilisation, dut procéder d'instinct à la démolition des anciennes bases. Or, si les hommes d'État de l'époque voyaient très clairement le mal que cette œuvre de destruction causait sous leurs yeux, ils ne pouvaient apercevoir les immenses compensations que l'avenir tenait en réserve. Ils ressentaient donc pour la religion nouvelle un suprême dédain et une aversion profonde qui se traduisaient en persécutions plus ou moins atroces, selon que le danger dont

elle menaçait l'Empire leur apparaissait plus grave et plus imminent. N'est-ce pas, après tout, l'histoire éternelle des malentendus inévitables, douloureux, sanglants quelquefois, dans les luttes entre le progrès et la résistance, qu'amène toute grande révolution religieuse ou sociale ?

Ainsi, à l'époque qui nous occupe, alors que les populations indigènes étaient en grande partie soulevées contre Rome, si parmi les soldats obligés par devoir, à la défendre, il se trouvait des légionnaires qui refusaient de combattre et même des centurions qui rejetaient avec mépris les insignes de leur grade, il ne faut pas plus s'étonner de l'indignation des chefs devant de pareils actes que des scrupules religieux qui amenaient leurs subordonnés à les commettre.

Mais il est temps de laisser parler les faits ; c'est la voix la plus instructive et la plus éloquente qu'on puisse entendre. Nous allons donc donner une traduction aussi littérale que possible des procès-verbaux des martyres de Marcellus et de Cassianus, d'après Dom Ruinart, dans ses *Acta primorum martyrum sincera et selecta*. Ces documents mettront en action devant le lecteur les idées et les sentiments que nous venons d'exposer rapidement et en seront le plus lumineux commentaire.

ACTES DU CENTURION SAINT MARCELLUS

MARTYR A TANGER (30 OCTOBRE 298 (1)).

Dans la ville de Tanger, Fortunatus étant procureur-préside (2), arriva le jour anniversaire de la naissance de l'Empereur (Maximien). Comme, à cette occasion, tout le monde était plongé dans les repas et occupé de sacrifices, il parut à un

(1) V. *Acta prim. marty.*, p. 311, et les Vies des Saints au 30 octobre 298.

(2) Fortunatus cumulait, comme cela arrivait assez fréquemment, les fonctions de *procurator* ou administrateur des domaines impériaux avec celles de *praeses*, gouverneur provincial ; on verra plus loin qu'en outre, il commandait la 2^e Légion Trajane.

certain Marcellus, centurion dans la (2^e) Légion trajane, que ces banquets étaient des choses profanes ; et il jeta son baudrier devant les étendards de la Légion qui étaient là (plantés en terre), déclarant ceci d'une voix claire :

« Je ne veux plus servir que Jésus-Christ, roi éternel ! »

Il jeta aussi son serment (1) et ses armes et ajouta :

« Je me désiste du service militaire de vos empereurs et je dédaigne d'adorer vos dieux de bois et de pierre, idoles sourdes et muettes. Si telle est la condition des soldats qu'ils doivent offrir des sacrifices à ces dieux et aux empereurs, je vous jette mon serment et mon baudrier, je renonce à vos drapeaux et je refuse de servir dans la milice. »

Stupéfaits en entendant de pareilles choses, les soldats s'emparèrent de Marcellus et firent leur rapport à Anastasius Fortunatus, chef de la Légion (2) qui ordonna de le jeter en prison. Les repas publics étant terminés, le résident du consistoire ordonna d'introduire le centurion Marcellus, l'un des centurions astasiens.

Le préside Anastasius Fortunatus procéda à son interrogatoire de la manière suivante :

FORTUNATUS. — A quoi pensais-tu, de te déceindre, contrairement à la discipline militaire, et de jeter ton baudrier et ton serment ?

MARCELLUS. — Déjà, le 12 des calendes d'août, près des étendards de cette légion, lorsque vous célébriez la fête de l'Empereur, j'ai dit publiquement et d'une voix claire que j'étais chrétien et que je ne pouvais pas servir sous votre serment militaire, ne pouvant servir que Jésus-Christ, fils de Dieu le Père Tout-Puissant.

FORTUNATUS. — Je ne puis dissimuler ton audace : je vais donc en référer aux Empereurs et au César. Tu seras transmis sain et sauf à mon Seigneur Aurelius Agricolanus qui fait l'intérim de préfet du prétoire.... — En effet, le troisième jour

(1) Le cep de vigne ou serment (*Vitis*), était le signe du grade de Centurion.

(2) Voir la fin de la note 2 à la page précédente.

des calendes de novembre, Marcellus l'un des centurions asiatiens, fut amené à (de) Tanger.

UN GREFFIER (s'adressant à Agricolanus). — « Le préside Fortunatus a transmis à ta puissance le centurion Marcellus. Il y a là une lettre en son nom que je lirai si tu l'ordonnes.

AGRICOLANUS. — « Qu'on la lise.

UN GREFFIER. — « A toi, le Seigneur Fortunatus, etc. Ce soldat, ayant rejeté sa ceinture militaire, s'est déclaré chrétien en présence de tout le peuple et a proféré beaucoup de blasphèmes contre les Dieux et César. C'est pourquoi nous te l'avons adressé pour que ce que Ta Clarté décidera de lui (à ce sujet) tu ordonnes de l'observer.

AGRICOLANUS (après lecture de cette lettre). — « As-tu dit ce qui est dans les actes du préside ?

MARCELLUS. — « Je l'ai dit.

AGRICOLANUS. — « Tu servais comme centurion ordinaire ?

MARCELLUS. — « Oui.

AGRICOLANUS. — « Quelle fureur t'a poussé à rejeter tes serments et à dire de pareilles choses ?

MARCELLUS. — « Il n'y a aucune fureur dans ceux qui craignent le Seigneur.

AGRICOLANUS. — « Tu as dit chacune des choses qui sont consignées dans les actes présidiaux ?

MARCELLUS. — « Je les ai dites.

AGRICOLANUS. — « Tu as jeté tes armes ?

MARCELLUS. — « Je les ai jetées, car il ne convenait pas qu'un homme chrétien guerroyât dans les méchantes entreprises du siècle, lui qui appartient à la milice du Seigneur Christ.

AGRICOLANUS. — « Le cas de Marcellus est tel qu'il doit y avoir châtiment dans l'intérêt de la discipline. (Il dicte sa sentence en ces termes :)

« Il plait que Marcellus, qui servait comme centurion ordinaire et a abjuré publiquement son serment militaire, le déclarant déshonorant, et a prononcé les autres paroles pleines de fureur inscrites aux actes présidiaux, soit frappé du glaive »

MARCELLUS (à Agricolanus, en marchant au supplice). —
 « Que Dieu te soit bienfaisant (1)! »

C'est ainsi qu'un martyr devait partir de ce monde.

Après les paroles rapportées plus haut, on lui coupa la tête et il succomba pour le nom de Notre Seigneur Jésus-Christ qui est glorieux dans les siècles des siècles. Amen !

MARTYRE DE SAINT CASSIANUS

DE TANGER (1)

(3 décembre 298.)

Le bienheureux Cassianus, greffier militaire d'Aurelianus Auriculanus (lisez *Agricolanus*), préfet du prétoire par intérim, exerçait ces mêmes fonctions dans le temps que le saint martyr Marcellus allait être interrogé.

Ledit Marcellus, un des centurions astasiens, ayant été amené à Tanger le 3 des calendes de novembre, Aurelius Agricolanus essayait de le faire renoncer à la persévérance de sa confession par des cris nombreux et terribles et quasi par autorité judiciaire. Mais lorsque Marcellus le bienheureux martyr, se proclamant soldat du Christ, avec une grande autorité de constance, disait ne pas pouvoir servir aux molestations du siècle, quand tous les spectateurs le croyaient plutôt juge que jugé et lors qu'Agricolanus proférait au contraire des paroles pleines de fureur, Cassianus qui recueillait tous les dires, voyant qu'Agricolanus, confondu par la dévotion de Marcellus, allait porter la sentence capitale contre lui, déclara son exécration du fait d'une voix claire et jeta son style et ses tablettes à terre.

Le Bureau demeura stupéfait de cette action, qui fit sourire Marcellus. Agricolanus, épouvanté, sautant de son siège de-

(1) Ce souhait suprême, vraiment chrétien, a paru trop beau à certains copistes et ils ont écrit *Deus tibi bene ne faciat*, changeant ainsi une sublime bénédiction en malédiction, par l'interpolation de la négation *ne*.

(2) V. *Acta prim. Mart.* page 315.

manda à Cassianus pourquoi il avait jeté ses tablettes avec indignation.

« C'est, répondit le bienheureux greffier, parceque tu as dicté une sentence inique. »

Afin que cet homme n'en dit pas davantage, on le fit saisir aussitôt et mener en prison.

Le bienheureux martyr Marcellus avait ri, parceque, éclairé par le Saint-Esprit, il prévoyait que Cassianus allait être son compagnon de martyre et s'en réjouissait. Ce jour là même, à la grande attente de la ville, Marcellus obtint la fin qu'il désirait. Il ne s'écoula pas beaucoup de temps sans que le vénérable Cassianus (le 3 des ides de décembre) fût amené au même lieu où Marcellus avait été entendu ; et, après des demandes et des réponses, presque les mêmes que Saint Marcellus, il mérita d'obtenir le triomphe du martyr, avec l'aide de Notre Seigneur Jésus-Christ à qui est honneur et gloire, vertu et puissance dans les siècles des siècles. Amen !

— Quelle que soit la cause qui inspire un si grand courage et un dévouement si complet, ce courage et ce dévouement sont respectables et dignes d'admiration, non pas seulement pour nous autres chrétiens, mais pour quiconque sent vibrer en lui la fibre religieuse. On est forcé de s'avouer cependant que l'autorité romaine, toujours sous les armes dans ce pays, à une époque troublée comme celle-là, devait, nous l'avons déjà fait remarquer, se trouver dans une position bien difficile devant des soldats comme le centurion Marcellus et des employés comme le greffier Cassianus.

Pour rendre ceci plus sensible par un exemple moderne, supposez un officier de notre armée qui dans une solennité publique, devant son drapeau et ses camarades, insulterait Jésus-Christ, maudirait l'Empereur, puis arracherait ses épaulettes et rejeterait son épée en se déclarant délié de tout serment militaire.

Certes, le code militaire si prodigue, par nécessité, de la peine de mort, pourrait bien, dans cette occasion, rendre une sentence aussi sévère que celle d'Agricolanus.

Mais, pour revenir au sujet spécial de cet article, nous pen-

sons que la situation religieuse et morale à la fin du troisième siècle, révélée par les deux actes de martyre qu'on vient de lire, jette quelque lumière sur les causes de l'insurrection de 298 et fait comprendre qu'elle ait eu pour résultat, bien que terminée par une victoire éclatante au dire des panégyristes, de dessiner un mouvement de recul très-marqué dans la domination romaine en Afrique.

Cependant, comme ici nous n'avons à nous occuper que de la cause ; nous réservons pour un autre article l'étude de l'effet principal qu'elle devait produire.

A. BERBRUGGER.



LE FORT DE CHERCHEL.

Parmi les rares inscriptions arabes du musée de Cherchel, on remarque un document d'une certaine importance pour l'histoire locale et qui a figuré pendant plus de trois siècles au-dessus de l'entrée du Fort dit *de Cherchel*, citadelle turque qui a porté ce nom dès l'origine, ainsi qu'on le verra tout-à-l'heure. Elle ne l'a même pas perdu — au moins dans l'usage vulgaire — de 1840 à 1848, période où elle reçut officiellement celui de Fort-Royal, en même temps que la fortification de l'îlot prenait la dénomination de fort Joinville.

L'inscription arabe qui fait l'objet de cet article a été gravée sur le dessous d'une base antique en marbre blanc. En voici le texte et la traduction d'après M. Arnaud, interprète de l'armée, à Cherchel (1) :

بسم الله الرحمن الرحيم صلى الله على سيدنا محمد واله
 هذا برج شرشال انشاء الفايده محمود
 بن فارس الزكي في خلافة الامير الفايده بامر الله
 المجاهد في سبيل الله اروج ابن يعقوب باذنه
 بتاريخ اربع وعشرين بعد تسع مائة

Au nom de Dieu clément et miséricordieux. — Que Dieu répande ses bénédictions sur notre seigneur Mohammed et sur sa famille. — Ceci est le Fort de Cherchel qu'à fait construire le Caïd Mah'moud ben Fâres, ez-Zaki (2), pendant le gouvernement

(1) Un fac-simile fait d'après une photographie et donné par M. le commandant Du Potet, conseiller municipal ; une transcription et une traduction de M. Ch. Durand, ont été, avec notre étude personnelle du document, les moyens de contrôle qui nous ont permis de constater l'exactitude du travail de M. Arnaud.

(2) *Ez-Zaki* veut dire *le pieux* : cependant la place que ce mot occupe dans la phrase fait supposer qu'il n'y figure pas comme épithète mais bien comme nom propre.

et par l'ordre de l'Emir qui exécute les ordres de Dieu, qui combat dans la voie de Dieu, Aroudj ben Yak'oub, à la date de l'année 924 (1518).

L'année hégirienne 924, étant embolismique, compte 355 jours au lieu de 354 ; commencée le 12 janvier 1518, elle correspond d'un bout à l'autre à cette année solaire, sauf les deux derniers jours qui appartiennent à 1519.

Or, des documents authentiques placent la mort d'Aroudj au commencement de 1518. Comme notre épigraphe n'offre pas avant son nom la formule applicable aux défunts :

المرحوم بكرم الله

ou toute autre expression analogue, on peut en induire qu'il était encore vivant, ou du moins réputé tel, lorsqu'elle fut gravée, et conclure de là que la construction du Fort de Cherchel a dû être terminée dans les premiers jours de ladite année 1518.

La mention faite ici de Yakoub, comme père d'Aroudj, le premier Barberousse, s'ajoute aux preuves déjà très-concluantes que nous avons rapportées dans le *Pégnon d'Alger* (page 18), sur la filiation du fondateur de la Régence d'Alger, filiation qui n'est du reste un objet de controverse qu'en Europe où l'on a imaginé les hypothèses les plus invraisemblables et les plus bizarres sur ce sujet. La question se trouvait pourtant tranchée depuis plus de trois siècles par l'inscription de la mosquée des chaouches (ancien corps de garde de la place du Gouvernement), où quiconque connaissait l'alphabet arabe pouvait lire à tout instant :

اروج ابن أبى يوسف يعقوب التركي

C'est-à-dire : Aroudj, fils d'Abou Youcef *Yakoub*, le turc.

Puisque l'épigraphe qui nous occupe est relative au Fort de Cherchel, nous ne terminerons pas le commentaire qu'elle a motivé sans exposer succinctement les quelques notions éparses dans les auteurs sur ce fort et sur celui de Joinville, qui est d'une origine bien plus ancienne.

Le père de l'histoire locale, Ebn Khaldoun, dit qu'en l'année 1300 de notre ère, lorsque le sultan Abou Yakoub Youcef faisait triompher la cause des Beni Merin par toute l'Afrique septentrionale, *Cherchel* — comme Brechâ sa voisine (l'antique Gunugus, aujourd'hui Sidi Brahim el-Akouas) où Ziri avait usurpé le commandement, et comme toutes les autres villes de la contrée, ouvrit ses portes à ce nouveau maître venu de l'Ouest (T. 4, p. 142). Nous ne nous rappelons pas que cet auteur ait cité ailleurs d'une manière notable l'humble bourgade arabe qui avait succédé à la magnifique *Caesarea* de Juba II et des Romains.

Il faut franchir deux siècles pour arriver à Léon l'Africain qui parle en ces termes de Cherchel et de sa forteresse : « Sous la domination musulmane, une partie de la cité antique fut habitée et subsista pendant 500 ans peut-être ; puis, dans les guerres qui eurent lieu entre les souverains de Tlemcen et ceux de Tunis, elle fut abandonnée et demeura déserte environ 300 ans, jusqu'à la prise de Grenade par les chrétiens (1492). »

« Lors de cet événement, il y vint bon nombre de Grenadins qui refirent, en grande partie, les maisons et la *forteresse* et cultivèrent le territoire. »

Si l'on veut savoir au juste quelle est la forteresse de Cherchel dont cet écrivain entend parler, il suffit de rapporter le passage suivant de son texte italien (p. 66) :

« E, en un tempo, solleva essere una gran *Roccha* sopra uno scoglio che riguarda molte miglia in mare. »

Or, ce grand château, situé sur un écueil et voyant au large à une distance de beaucoup de milles, est évidemment celui que nous connaissons sous le nom de Fort Joinville et qui s'est complètement transformé sous la domination française.

C'est dans la traduction d'une autobiographie de Kheïr ed-Din, le second Barberousse, par Venture et publiée par MM. Sander Rang et Denis sous le titre de *Fondation de la Régence d'Alger*, qu'il faut chercher les premiers détails authentiques et précis sur l'érection du *Fort de Cherchel*. Voici l'analyse du passage qui s'y rapporte.

Aroudj, le premier Barberousse, appelé par les habitants d'Alger pour les délivrer de la garnison espagnole du Pégnon,

voulut avant de mettre à exécution ses vues ambitieuses sur cette cité, se débarrasser d'un compétiteur probable qui aurait pu le gêner dans l'avenir.

Ce compétiteur était un de ses amis, corsaire comme lui, un certain turc nommé Kara Hassan (Hassan le Noir) qui s'était fait un petit état à Cherchel pendant que son ancien compagnon s'en taillait un à Gigelli, en attendant mieux. Cherchel, peuplé de morisques de Grenade, de Valence et d'Aragon, tous nés en Espagne et bons praticiens des côtes de cette péninsule, était rempli de corsaires qui reconnurent volontiers pour chef un homme des plus renommés dans leur profession favorite. Notez que certaines montagnes peu éloignées de la ville fournissaient en abondance des bois de construction pour les navires ; le lieu était donc très bien choisi pour installer un nid de pirates.

Aroudj, qui se rendait parfaitement compte de tous ces éléments de succès, comprit qu'il ne fallait pas tarder davantage à écraser dans son germe une entreprise qui pouvait lui devenir redoutable. Aussi, s'arrêtant à peine une heure à Alger, il marche rapidement sur Cherchel, appelle Kara Hassan dans une entrevue ; celui-ci, confiant dans leurs anciennes relations d'amitié, a l'imprudence de s'y rendre. Aroudj lui fait immédiatement couper la tête, laisse une centaine de ses turcs pour tenir garnison dans la bourgade et retourne sans délai à Alger afin d'achever l'exécution de ses ambitieux desseins.

Voici comment Cherchel manqua l'occasion de redevenir une grande capitale !

Ceci se passait en 1516 ; il est probable que, dès lors, la garnison turque laissée par Aroudj commença la construction du Fort de Cherchel à un endroit plus rapproché de la ville que l'ancien château et qui, par cela même, était plus propre à tenir les habitants en bride. Edifier un *bordj* était, on le sait, le premier soin de ces braves osmanlis qui savaient si bien défendre des fortifications et qui ont dû reconnaître très vite que les indigènes s'entendent fort peu à les attaquer. D'ailleurs, les pierres antiques, toutes taillées, répandues en abondance sur le sol leur en offraient les moyens et semblaient les y convier.

En 1531, lors du débarquement exécuté à Cherchel par l'amiral

André Doria, le fort turc de cette bourgade joua un certain rôle. Devant une attaque imprévue et formidable, les corsaires d'une escadre algérienne mouillée là abandonnèrent précipitamment leurs galères pour aller se réfugier dans la ville et dans le bordj. Aveuglées par ce premier succès, les troupes espagnoles se débandedent pour se livrer au pillage ; mais alors les turcs et les morisques réunis font une sortie vigoureuse qui coûta la vie ou la liberté à plus d'un millier de chrétiens. En compensation de cette sanglante et honteuse déroute, Doria eut la satisfaction d'avoir détruit l'escadre algérienne qui, de Cherchel, se proposait d'aller vers Cadix pour ravager le littoral et écumer cette partie des côtes de la péninsule.

Mais en voici assez sur le Fort de Cherchel dont il n'est plus guère question ensuite dans l'histoire et dont l'existence militaire est d'ailleurs terminée aujourd'hui.

A. BERBRUGGER.

LE DIEU MANUS DRACONIS.

Outre l'inscription arabe qui a été produite et commentée à l'article précédent, on a rencontré au Fort de Cherchel, dans une démolition partielle, une dédicace latine qui pourra exercer les talents divinatoires de plus d'un Œdipe. Elle est gravée sur une pierre en forme d'autel dont la corniche a disparu et qui mesure, dans son état actuel, 70 c. de hauteur sur 55 c. de largeur à la base, et 37 c. au dé. Le cadre à moulure qui l'entoure est répété sur les faces latérales.

Ce document épigraphique est ainsi conçu :

DEO MANV
 DRACONIS
 M. IVNIVS
 ASCLEPIA
 DES
 V. S. L. A.

Malgré l'absence de la partie supérieure de la pierre, l'épigraphie est complète et il n'y a rien à y restituer. Les seules abréviations qu'on y rencontre sont, à la dernière ligne, les quatre signes V. S. L. A., de la formule bien connue : « Votum solvit libens animo », il a accompli volontiers son vœu.

Au-dessus de cette phrase consacrée, vient la mention de l'auteur du vœu, de Marcus Junius Asclepiades, noms qui rappellent ceux de cette autre inscription de Cherchel publiée par M. L. Renier sous le n° 3928 de son *Épigraphie romaine* :

D M.
 NIVS ASCLEPIADES
 NTIFEX FILIS FECI

Le savant épigraphiste restitue ainsi ce fragment : « Diis Manibus. *Calpurnius* Asclepiades..., pontifex filiis feci. »

Aujourd'hui, en présence de notre dédicace au Dieu Manus Draconis, il inclinerait peut être à adopter cette autre interprétation : « Diis Manibus. *Marcus Junius* Asclepiades, pontifex, filiis feci. »

Le même auteur donne, sous le n° 3904, une épigraphe, provenant également de Cherchel et adressée à *Marcus Junius Modestus*, de la tribu Quirina, édile, duumvir et flamine augustal, de Caesarea. Ce personnage peut très bien appartenir à l'illustre famille *Junia*, mais non pas nos *Junius Asclepiades* que ce dernier nom grec rejette dans la classe des étrangers qui ne se faisaient admettre à Rome qu'en entrant dans la clientèle de quelque patricien puissant dont ils prenaient le nom et souvent aussi le prénom, auxquels venait s'ajouter leur propre nom, mais alors comme *cognomen*.

Dans le cas particulier qui nous occupe, il n'est pas trop téméraire d'avancer que ce *Marcus Junius Modestus* pourrait bien être le patron ou, au moins un parent du patron de notre *Asclepiades*.

L'ouvrage de M. Léon Renier mentionne un autre *Junius* dont le nom figure dans cette courte inscription d'une lampe du musée de Constantine (n° 358) :

C. IVN. DRAC.

Ce que cet auteur interprète par *Catii Junii Draconis*.

Il se présentera peut être, plus loin, l'occasion d'utiliser cette citation.

En suivant l'ordre rétrograde que nous avons adopté, arrive enfin la partie vraiment difficile de notre inscription, le *DEO MANV DRACONIS*.

D'abord, qu'est-ce que le Dieu Manus ? A cette question, les réponses ne manquent pas, et leur nombre ajoute même l'embarras du choix, à ceux que le problème soulève d'ailleurs.

Et, puis, si l'on arrive à savoir ce qu'est en réalité le Dieu Manus, il restera à déterminer quelle modification peut faire subir à sa définition l'adjonction du mot *Draconis*.

Mais entrons sans plus de délai en matière.

Au point de vue de la grammaire, *Manu* arrivant à la suite du Datif *Deo* est une première et forte pierre d'achoppement, car *Manus*, nom du Pluton étrusque, ainsi que son composé *Sum-manus*, appartiennent à la deuxième déclinaison. Il devrait donc y avoir *Mano*. Ceci ferait supposer que *manu* n'est pas ici un

nom propre mais un datif exceptionnel de la quatrième déclinaison, lequel signifie, avec le mot qui le complète, main ou griffe de dragon.

Nous voici donc en face de deux points de vue très différents ; pour que le lecteur soit à même de décider quel est le plus exact, selon les lois de la probabilité, il faut certains développements que nous allons aborder.

Constatons d'abord que ni la partie mythologique de la *Biographie universelle* (1^{re} édition), ni la *Galerie mythologique* de Guignaut, ni le *Dictionnaire de Rich*, ni beaucoup d'autres ouvrages de même nature ne consacrent d'article particulier au Dieu Manus.

Cependant, le grand dictionnaire latin de Freund, en nous apprenant qu'en étrusque *manus* équivalait à *bonus*, nous a renvoyé à *Cerus manus*, qui veut dire le Bon créateur, dans le même idiome. Muni de ce fil conducteur, nous avons repris notre course à travers les ouvrages spéciaux et nous en avons extrait cette quintessence :

Manus, ou Cerus Manus, s'appelle encore Summanus, Mantus, Cerus, Februus, Veditus, etc., etc.

Comme Cerus, il est le temps favorable, l'occasion, l'à-propos personnifié ; puis, il est le Pluton étrusque sous l'épithète Summanus ;

En outre, sous la même épithète, il préside aux orages et au tonnerre, mais aux foudres nocturnes et droites, Jupiter s'étant réservé celles de jour qu'il darde obliquement ; grave différence ;

Il est encore Janus par le nom mystique de Cerus Manus ;

Enfin, un auteur fait observer négligemment, mais non sans intention sournoise, nous le craignons, que *Mantus*, un des synonymes de Manus, rappelle Mens (l'esprit), Ménès et les Manitous de l'Amérique !

Dans la perplexité où nous jetaient ces renvois d'un mot à l'autre et d'une explication diverse à une interprétation ondoyante, nous avons eu recours aux collections épigraphiques qui ont au moins l'avantage d'offrir des faits au lieu d'hypothèses. On a déjà vu les citations que nous avons empruntées au recueil de M. Léon

Renier. Celui d'Orelli nous a offert plusieurs textes où il est question du Dieu Summanus ou Manus. Nous nous bornerons à reproduire ces deux-ci, qui figurent sous le n° 4819 :

Q. METEL. VXOR SVM. PLVTON. VISITVRA
HVC PERVENIT HIC MORTVA EST

« La femme de Quintus Metellus allant visiter Summanus-Pluton est parvenue jusqu'ici et y est morte. »

Epigraphe qui se complète par cette autre du même numéro :

METELLI
ARGENTILLA VXOR
SVMMANVM VISVM PERGENS
AD SERGIAM ARCEM IANI
DECLINAVI VT IBI IANVM
PRIMVM CONSVLEREM SED
LATERVVM DOLORE CONFOSSA
PERII FATO FORTASSE VT
NEVTRVM VIDEREM SED
ARCEIANVM ME OBRVERET SOLVM

« Moi, Argentilla, femme de Metellus, allant visiter Summanus, parvenue à la citadelle Sergienne de Janus, j'ai dévié pour aller d'abord consulter Janus ; mais accablée par une douleur des côtés, j'ai péri, le destin voulant peut-être que je ne visse ni l'un ni l'autre et que le sol de la citadelle me couvrit. »

— « Les pierres, dit Orelli, sont rarement aussi loquaces ; ces deux inscriptions sont suspectes. »

S'il n'a pas d'autres motifs pour étayer sa rigoureuse sentence, on peut lui objecter qu'il en existe d'incontestables qui sont plus bavardes encore ; lui-même en rapporte une de ce genre à son n° 4860, sans la déclarer suspecte pour cela.

Mais nous craignons que le lecteur n'éprouve quelque fatigue, et même une sorte d'agacement, de cette promenade un peu trop prolongée dans les parties les plus arides du champ de l'archéologie ; surtout, lorsqu'il voit la conclusion reculer pour ainsi dire à chaque pas qu'il fait vers elle pour la saisir. Car, enfin, il doit se demander, comme nous, ce qu'est en définitive ce Dieu

Manus qu'on serait tenté d'appeler Protée, vu ses nombreuses métamorphoses. Est-il Janus, Pluton, Jupiter nocturne, le temps favorable, l'occasion, l'à-propos personnifié, l'esprit, Ménéès, ou même quelque Manitou venu clandestinement d'Amérique en Europe, antérieurement à la découverte de Christophe-Colomb ?

Avant de se hasarder à trancher la question, il est prudent de s'assurer si la solution de la difficulté ne serait pas ailleurs. En effet, si *Deo Manu Draconis* signifie « Dieu à la griffe de dragon », il est évident, comme nous l'avons dit déjà, que le point de vue change tout-à-fait.

En ce qui nous concerne, nous avons accepté cette deuxième hypothèse, sous bénéfice d'inventaire, bien entendu. Mais nous avons la douleur d'avouer que la lumière ne s'est pas plus faite de ce côté que de l'autre et que rien de satisfaisant n'est résulté de nos investigations.

En désespoir de cause, nous nous sommes alors rejeté sur le bout d'épigraphe de la lampe, n° 358 du musée de Constantine, où on lit *Cati Junii Draconis*, et nous nous sommes demandé s'il n'existerait pas quelque rapport entre ce *Draco* et celui de notre inscription. Cependant, nous avons su nous retenir à temps sur la pente des explications hasardées et nous rappeler que le principal résultat des études les plus fortes, quand elles sont consciencieuses, est très-souvent d'apprendre à dire à propos : *Je ne sais pas*.

C'est donc par cette humble conclusion que nous terminerons notre article. Si celui-ci ne donne pas une solution de la difficulté, il aura été, autant qu'il a dépendu de nous, une étude préparatoire qui facilitera peut-être à de plus habiles les moyens d'expliquer l'énigme dont le mot s'est obstinément dérobé à nos investigations.

A. BERBRUGGER.

CHRONIQUE.

VISITE DE L'EMPEREUR

A LA BIBLIOTHÈQUE ET AU MUSÉE D'ALGER.

On lit dans l'*Akhbar* du 11 mai 1865 :

« La Bibliothèque et le Musée d'Alger ont été honorés aujourd'hui (9 mai) de la visite de l'Empereur. Sa Majesté a examiné dans le plus grand détail la salle des antiques et celle des monuments arabes, dont M. Berbrugger, conservateur, décrivait les objets les plus remarquables. Les belles statues provenant de l'antique Caesarea ont fixé surtout l'attention de l'Empereur qui a admiré également le magnifique palais mauresque dans lequel ces collections sont exposées et qui sera bientôt l'unique échantillon d'une grande habitation indigène conservée dans toute la pureté du type local. Dans la salle principale de lecture, sa Majesté a remarqué la lettre originale, écrite sur parchemin, par son oncle Napoléon I^{er}, au Pacha Moustafa qui a construit et habité la maison où se trouvent aujourd'hui la Bibliothèque et le Musée.

« Dans la salle de lecture où se fait le cours d'arabe, M. Bresnier, professeur à cette chaire, a mis sous les yeux de l'Empereur les plus beaux manuscrits arabes, comme calligraphie et enluminures, de la Bibliothèque.

« La foule qui stationnait aux abords de cet établissement a salué sa Majesté des acclamations les plus chaleureuses, à son entrée et à sa sortie. »

Nous ajouterons les détails suivants à ceux qui précèdent :

Les inscriptions et sculptures assez nombreuses envoyées ici de Carthage ont été particulièrement remarquées par l'Empereur ; Sa Majesté a demandé quelques renseignements au conservateur sur les recherches faites récemment dans les ruines de cette antique métropole de l'Afrique septentrionale, recherches qui ont amené la découverte des objets de cette provenance que le

Musée possède et qu'il doit à MM. Léon Roches, ancien consul général de France à Tunis, et Alphonse Rousseau, ancien premier drogman à la même résidence.

Sa Majesté s'est arrêtée aussi devant le beau sarcophage en marbre blanc trouvé il y a quelques années à Dellis et dont les sculptures byzantines retracent diverses scènes du Nouveau Testament. Elle a paru écouter avec intérêt les explications données par le conservateur sur ce curieux monument qui a été exhumé intact, avec le squelette du défunt dans son cercueil en plomb, où il se trouve encore.

A défaut du grand nombre et de la valeur artistique des objets de collection qui font l'importance des grands musées d'Europe dont l'existence se compte par siècles, celui d'Alger — né d'hier, pour ainsi dire, et qui possède d'ailleurs quelques belles statues ou bas reliefs — peut se prévaloir de monuments particuliers à l'Afrique et qui, sous ce rapport se recommandent à l'examen du connaisseur. Pas un n'a échappé à l'attention de Sa Majesté qui a voulu connaître leur provenance et les circonstances caractéristiques de leur découverte.

Dans la salle d'épigraphie et d'objets d'art arabe ou de l'époque turque, l'attention de sa Majesté a été appelée par le conservateur sur les principales inscriptions historiques. C'est dans cette salle que se trouve exposé le plâtre de Géronimo, obtenu par M. Latour père, en moulant l'empreinte même laissée dans le bloc par le corps de la victime. L'Empereur s'est arrêté devant cette exacte et touchante reproduction et a écouté avec intérêt les principaux détails de cette tragique histoire.

Pendant cette visite, sa Majesté ayant adressé quelques questions au conservateur sur le Tombeau de la chrétienne qu'elle avait remarqué sur sa route pendant son voyage à Miliana, M. Berbrugger a répondu avec la concision commandée par la circonstance. Mais, comme c'était une heureuse occasion d'arriver à la solution d'un problème archéologique qui se dresse devant nous depuis trente-cinq ans, il a envoyé, dès le lendemain, à l'Empereur, une photographie du Tombeau de la chrétienne et une autre du *Medracen*, monument analogue de la province de Constantine, en y joignant le numéro de la *Revue Africaine*

où se trouvent les rapports adressés à l'Institut sur ses travaux de recherches au premier de ces monuments, en 1855 et 1856.

A la suite de ces communications, Sa Majesté a daigné s'enquérir des voies et moyens d'exécution pour compléter l'exploration du Kober Roumia ; et tout porte à croire que, très prochainement, le mystère qui plane depuis bien des siècles sur ce curieux édifice sera tout-à-fait dissipé.

Terminons en constatant que les diverses parties de la Bibliothèque et du Musée ont été successivement honorées de l'attention de l'Empereur, qui a passé environ trois-quarts d'heure dans ces établissements.

Le souvenir de la visite impériale se trouve conservé par l'inscription suivante gravée en lettres d'or sur une plaque de marbre blanc et encadrée extérieurement, à l'entrée principale de la Bibliothèque :

S. M. L'EMPEREUR
NAPOLÉON III
A VISITÉ
LA BIBLIOTHÈQUE
ET LE MUSÉE D'ALGER
LE 9 MAI 1865

TLEMCEM. — M. Ferrié, de Bréa, nous adresse par l'intermédiaire de M. Cherbonneau, l'inscription suivante, découverte dans un bas fond, à moins d'un kilomètre de Tlemcen, et que nous reproduisons textuellement ;

ARTEMIVS PATER.
ATABIO. FIL. CAR. SS
VIATOR. QVOD. TV. ET.
EGO. QVOD EGO. ET
OMNES.
E. S. T

Aucun détail ne nous est parvenu, d'ailleurs sur la forme, les dimensions, etc., de l'épigraphie ci-dessus, près de laquelle se trouvait un tronçon de colonne de porphyre. M. Férié a l'intention de faire des fouilles à cet endroit.

Nous proposons de lire ainsi cette épitaphe dont la dernière ligne peut seule donner prise à quelque doute :

Artemius, pater,
Atabio, filio carissimo !
Viator, quod tu et ego,
Quod ego et omnes
est (?)

C'est-à-dire : « Artemius, père à Atabius, fils très-chéri ! ô, voyageur, il est ce que toi et moi, ce que moi et tous (nous serons). »

Cette sentence sépulcrale rappelle celle du n° 13 de la section indigène de notre musée et qui peut se traduire ainsi :

Toi, passant arrêté devant ma sépulture,
Tu ne t'étonneras de mon triste destin,
Car ce qui m'advint hier t'arrivera demain !

Mais, en épigraphie tumulaire arabe, une sentence philosophique de ce genre est une très-rare exception, les musulmans se bornant, presque toujours, dans leurs épitaphes à inscrire les noms du défunt, la date de sa mort avec quelque courte formule religieuse.

MILIANA. — Dans notre dernière tournée d'inspection générale des monuments historiques et des musées archéologiques, nous avons recueilli à Miliana les épitaphes suivantes, qui s'ajoutent à celles qui ont été publiées récemment dans les cahiers 48, 49 et 50 de cette Revue. Les numéros que nous leur donnons font suite à ceux des inscriptions précédentes.

N° 40.

Miliana. — Copie de M. Berbrugger. — Au musée d'Alger.

D M S
M CANDI
DVS VIC
XIT AN
NIS LX
ET M. III. O
VII P CLXXXI

Gravé sur une pierre haute de 57^c, large de 40^c, avec une épaisseur de 7^c. Les lettres de la première ligne ont 7^c et les autres 4^c.

Ce document épigraphique a été trouvé au mois d'avril 1865, touchant le rempart de l'ouest, en dehors, par M. Grégoire, entrepreneur, qui en a fait hommage au musée d'Alger.

On y remarquera le mot *vixit* écrit *vixit* et *oris* pour *horis*.

Le texte se développe et se traduit ainsi sans aucune difficulté; Diis manibus sacrum. Marcus Candidus vixit annis sexaginta et mensibus tribus, horis septem. (Anno) provinciae clxxxi. « Monument consacré aux Dieux mânes. Marcus Candidus a vécu soixante ans, trois mois et sept jours. En l'an de la province 181 » (220 de J.-Ch.)

N° 41.

— Copie de M. Berbrugger. — Au Musée d'Alger.

APOLLINI
PIVLVICTOR
D D
PR CIX

Gravé sur un marbre blanc haut de 80^c, large de 35^c, épais de 32^c, dans un cadre dont la moulure a une largeur de 3^c. Les lettres ont 8^c, à la 3^e ligne et 6^c 1/2 seulement, aux autres, O et R, qui terminent la 2^e ligne, sont liés.

La provenance exacte de ce monument n'a pas pu nous être indiquée.

Nous le lisons et le traduisons: Apollini. Marcus Julius Victor dedicavit, (anno) provinciae 109, monument dédié à Apollon par Marcus Julius Victor, l'an de la province 109, (148 de J.-Ch.)

Cette dédicace doit arriver prochainement au Musée d'Alger avec six autres monuments de même genre choisis parmi les plus remarquables dans la collection épigraphique de Miliana. Sans local convenable, sans conservateur; en un mot, sans aucune des garanties les plus essentielles contre les chances de détérioration, cette collection a déjà vu disparaître un assez bon

nombre des objets antiques qui la composaient. Il était devenu urgent de prendre un parti pour sauver d'un sort analogue, au moins les inscriptions les plus importantes. C'est ce qui a motivé leur transport au Musée d'Alger où elles sont attendues prochainement.

Nous publierons bientôt, d'après nos études directes sur les monuments originaux, des rectifications aux inscriptions de Miliana données dans les nos 48, 49, 50 de la Revue.

CHERCHEL (*Caesarea*). — Notre dernier passage à Cherchel (avril 1865) nous a permis de copier au Musée de cette ville neuf inscriptions qui ont été découvertes depuis la publication de l'ouvrage de M. Léon Renier et que l'on peut considérer comme inédites. Ce sont :

N^o 1.

IVLIA NATALIS
CANISTRARIA
DDAPR CXXXXIII

Gravé, en lettres de 3^e 1/2, au centre d'un cadre à moulures, sur une pierre haute de 34^e, large de 44^e et épaisse de 31^e.

On se demande ce qu'a dédié, et à qui, notre Julia Natalis, faiseuse ou porteuse de ces corbeilles sacrées appelées *canistrum* (1) dont parle Tibulle en ces termes (l. 10. 27) :

Hanc pura cum veste sequar, myrtoque *canistra*
Vincta geram, myrto vinctus et ipse caput.

Il est probable qu'un monument quelconque accompagnait l'épigraphie ci-dessus et rendait sensible à l'œil ce que celle-ci ne dit pas. Nous le croyons d'autant plus volontiers qu'il existe à la face supérieure de la pierre où elle est gravée un trou de 10^e de diamètre sur 21^e de profondeur qui paraît avoir servi à un scellement.

(1) Le mot *Canistraria* manque dans tous les dictionnaires que nous avons à notre disposition, sans en excepter les *Addenda lexicis latinis*, publiés récemment par M. Quicherat.

Le Musée d'Alger possède, sous le n° 92, l'épithaphe d'une Gallia *Natalis*, morte à Caesarea, âgée de 14 ans.

N° 2.

LO....ORI
BEN....CIVI
BEN...IT PERE
GRINO

Ces quatre lignes se lisent au centre d'une couronne de lauriers, sur une mosaïque provenant d'une des ruines romaines qui se trouvent sur la propriété de M. Nicolas, conseiller municipal. La ruine dont il s'agit est au-dessus et très-près de la ville actuelle, au Sud-Est.

Les lettres, qui sont blanches sur fond bleu avec interlignes formés de filets verts, ont une hauteur de 11^c. Le diamètre de la couronne est de 80^c.

On remarque en tête et à la fin de la première et de la deuxième ligne, des feuilles de lierre qui sont là plutôt comme ornement que comme signes de ponctuation, puisque l'une d'elles coupe en deux le mot *Peregrino*.

D'après M. Nicolas, l'inscription était complète alors qu'elle se trouvait en place; les lacunes qui s'y remarquent aujourd'hui se sont produites pendant l'extraction et le transport, deux opérations très-difficiles partout, mais principalement dans un pays où les ouvriers dressés à ces sortes de travaux manquent totalement.

Dans l'état actuel de l'épigraphie, nous n'osons décider si le dernier mot, le seul qui soit complet, est le nom propre *Peregrinus* ou le substantif homographe qui signifie un étranger. Il serait d'ailleurs téméraire de vouloir trouver un sens à une inscription que d'autres pouvaient accompagner, compléter ou expliquer sur la même mosaïque, ainsi que cela se voit souvent.

N° 3.

DOMITIVS MONIA
NVS VIXIT ANNIS III
MESES VI. ORAS VI

Hauteur, 27^e; largeur, 35^e, lettres, 4^e.

L'építaphe de ce Domitius Monianus, qui a vécu trois ans six mois et six heures, renferme deux fautes très-fréquentes dans l'épigraphie tumulaire africaine, *meses* pour menses et *oras* pour horas.

C'était, par anticipation, le moderne *meses* (mois) des espagnols et leur *oras* (heures). Si les matériaux n'étaient pas aussi rares, on trouverait dans les incorrections populaires de l'antiquité, lesquelles, peut-être, n'étaient que des provincialismes, l'origine de bien des mots de nos langues neo-latines.

N^o 4.

D	M	S
Q. MARCIVS CRESCENS VIXIT		
ANNIS LXXXXIII MENS· V· D· XIII		
H. S. E. S. T. T. L.		
MARCIA· BENEDICTA ET CORNELIA		
VENERIA· PATRI. PISSIMO		

Gravé sur une plaque de marbre haute de 29^e et large de 38^e. Les lettres ont 2^e 1/2.

Nous avons ici l'építaphe de Quintus Marcius Crescens mort à 93 ans, cinq mois et treize jours, à qui ses filles, Marcia Benedicta et Cornelia Veneria, ont élevée un monument funéraire avec les formules habituelles: « Ci-git » et « Que la terre te soit légère. (Hic situs est. Sit tibi terra levis!) »

N^o 5.

..... VS. SAECI· CAVCESIS
 ALAE· II· THRACVM
 PINQVI· VIXIT· AN
 XIII· MILITAVIT· AN
 SITVS· EST· S· T· T· L·
 VENTO FACIE.....
 AAGANVS.....
 NVS· HE.....

Gravé sur un fragment de tablette de marbre de 30^e sur 20^e avec des lettres de 2^e.

En se basant sur la lacune probable (sept lettres, au minimum) que le sens indique au commencement de la 5^e ligne, on peut conjecturer que la partie gauche de l'épithaphe qui manque aujourd'hui et qui comprenait toutes les têtes de lignes, pouvait avoir une largeur d'environ 7". L'angle inférieur de droite est également brisé.

Dans cette épithaphe d'un cavalier (?) du 2^e escadron des Thraces à qui ses héritiers, .. Maganus et, ont élevé un monument funéraire, les lacunes sont trop considérables et portent sur des données trop essentielles pour que nous nous hasardions à en dire davantage.

N° 6.

.....I.AEMILIA.CONIVNX
CTORIS.MAVSOLAEVM
NTIS CVM CAMARISÉT
/IS POSTERISQVE SVIS.
SIC.M.CAECILIO VIC
DRINAE.SEVERINO.VICTO
ISSIMIS.SIMVL.ET MAGN
 DERETRO.LEGE. (1)

Gravé sur une plaque de marbre d'environ 40^e sur 50^e, qui a été trouvée entre le village de Marengo et les collines du Sahel, du côté du lac Halloula.

Les lettres ont 5^e à la première ligne et 4^e aux autres, sauf la dernière où elles ont 3^e seulement. M et A forment un monogramme à la fin de l'avant-dernière ligne.

La bande longitudinale qui manque à gauche contenait les têtes de lignes; il en résulte une lacune essentielle mais dont aucun indice ne permet de préciser l'importance.

On peut, malgré ces graves mutilations, avancer que d'après notre fragment épigraphique, ...Aemilia, épouse de ...Victor,

(1) Tous les signes séparatifs, indiqués ici par des points, sont figurés par des feuilles de lierre dans le monument original.

a élevé un mausolée avec chambres voûtées et à ses ancêtres et à ses descendants...

Nous regrettons de ne pas avoir assez fait attention à la phrase finale, *de retro lege* (lis derrière?), au moment où nous copions cette inscription à Cherchel. Heureusement, M. de Lhotellerie est en mesure de s'assurer s'il y a en effet quelque chose de gravé derrière cette épigraphe, comme semble l'indiquer cet espèce d'avis au lecteur, à moins que ce ne soit ici une acclamation.

Le mot *Camara* — employé pour désigner une chambre voûtée, un hypogée, — est pour *Camera* qui est le mot classique, bien qu'il soit moins conforme à l'étymologie grecque que l'autre.

N° 7.

FELIX DEO V.

S. L. A. D. S

Stèle en marbre de 26^c sur 21^c, brisée en bas, à fronton aigu dont le tympan offre un croissant. Au-dessous, est l'inscription en lettres de 2^c dans un cartouche à queues d'aronde. Sous celle-ci, dans une niche à arcade surbaissée, enfant la tête nue, vêtu d'une espèce de pallium par-dessus la tunique, tenant un oiseau sur la main gauche appuyée contre la poitrine et une grappe dans l'autre main qui pend le long du corps. Celui-ci est brisé du genou en bas.

On remarquera cet ex-voto que Felix consacre à ses frais (*de Suo*) à Dieu, sans désignation supplémentaire. Doit-on voir là une pensée chrétienne qui se sera déguisée sous les formes du paganisme?

N° 8.

ATILIA. CLOE. MATER

REDEMTO. FILIO. SVO. VIXIT

MESES. OCTO.

Stèle en marbre d'environ 30^c sur 30^c, à fronton triangulaire timbré d'un croissant creux au milieu et en relief

sur les bords, lettres de 1^e du type rectiligne le plus pur, car elles n'ont que les éléments essentiels de chaque caractère alphabétique. Ainsi, à la lettre T, par exemple, il manque les petits appendices qui terminent aujourd'hui son horizontale à droite et à gauche et celui qui sert de base à sa verticale.

Au-dessous de l'épigraphie, gravée dans un cartouche à queue d'aronde, est une arcade où l'on voit un enfant nu-tête, aux cheveux longs et bouclés, qui tient un fruit — orange, grenade (?) — dans sa main gauche appuyée contre la poitrine. La partie inférieure du corps manque à partir des coudes.

Dans cette épitaphe, où une mère, Atilia Cloe, annonce implicitement l'érection d'un tombeau à son fils mort à l'âge de huit mois, le nom de celui-ci, *Redemtus*, forme une douloureuse antithèse à la circonstance qui motive l'épitaphe.

On retrouve encore ici le barbarisme ou provincialisme *Meses* (pour *Menses*), déjà signalé.

N° 9.

PETRVS

Ce simple nom de l'apôtre Saint Pierre est gravé en caractères fort déliés, hauts de 9^e 1/2, sur une plaque de marbre apportée de Novi et qui mesure 62^e sur 73^e. Entre les trois premières et les trois dernières lettres de ce nom et au-dessous, se trouve le chrisme, ou monogramme du Christ, ayant en bas, à gauche et à droite, les lettres symboliques *Alpha* et *Oméga*.

A. BERBRUGGER.

OUED CHAÏR. — M. le Dr Reboud nous écrivait de Bousada, le mois dernier :

« Au lieu d'aller en Kabilie à l'expédition des Babor, je reste à Bousada avec la colonne du Hodna ; je vais donc pouvoir continuer mes recherches dans l'Oued Chaïr et dans le Hodna.

» Je vous prie instamment de ne rien publier dans la

Revue avant que je vous aie envoyé le résultat de la course que je vais faire à Aïn Mamoura sur l'Oued Chaïr, où l'on prétend qu'il y a des ruines qui peuvent être romaines (1).

« Je dois recevoir — du moins, on me le fait espérer — des détails sur les ruines du village Duvivier, de Medjeslfa, de Mondovi, d'El-Aroussa (près de Mondovi), et d'Aïn Senieur entre le Fedj el-Makta et Souk Ahras.

« J'ai déjà commencé le texte de l'itinéraire de Bone à Tebessa et de Tebessa à la Calle, veuillez donc attendre votre numéro de mai ou celui de juillet pour faire mention des ruines de l'Oued Chaïr et de l'itinéraire ou pour les publier (2).

« Je joins à cette lettre un dessin plus exact et plus compréhensible de la seule inscription trouvée à Morsot, lors de notre passage dans ces belles ruines au printemps de 1864. »

Recevez, etc.

Dr REBOUD.

STORA. — On nous écrit de Stora, 25 mars 1865 :

« Dans le numéro 49 de la Revue africaine (page 76), j'ai lu une note de la rédaction, faisant suite à une inscription trouvée à Stora, et ainsi conçue : « Cette seconde épigraphe (3), » qui ne comporte pas une interprétation aussi facile, à beaucoup près, est gravée en caractères de la décadence, sur une pierre brisée diagonalement par le bras, et qui mesure dans son état actuel 0^m,40^c de haut sur 0^m,60^c de large. »

Depuis, j'ai revu cette inscription, dont je n'avais pu prendre l'estampage (à cause du mauvais temps) et que je m'étais

(1) Cette recommandation nous est parvenue trop tard : le travail de M. le Dr Reboud était déjà imprimé. Dans son état, il a beaucoup intéressé nos lecteurs et il a eu les honneurs de la reproduction dans d'autres journaux. — *N. de la R.*

(2) Nous avons reçu une partie des matériaux dont parle ici M. le Dr Reboud ; nous attendons le complément pour publier. — *N. de la R.*

(3) En voici le texte, tel qu'il a été donné d'abord et publié dans cette Revue :

BONOISPIRI
TOMARINIANI
DEVSDERICE
RET

empressé d'envoyer au musée archéologique de Philippeville, pour la soustraire au vandalisme de nos modernes maçons. J'ai pu voir distinctement, qu'il ne manquait aucune lettre à la fin de la première ligne, dépolie naturellement, avant que le marbre ait été gravé ; quant aux deux lettres, N, I, qui terminent la seconde ligne, elles n'en forment probablement qu'une, M ; les deux derniers montants sont très-légèrement rejoints. Les deux E (douteux) du milieu de la troisième ligne, sont surmontés d'un signe en forme de fer de lance, et l'avant dernière lettre de cette ligne est un G. J'avais d'abord vu un C ; malgré le sens présumé qui m'avait fait rechercher un appendice inférieur montant intérieurement, comme d'habitude, tandis qu'au contraire cet appendice s'abaisse au-dessous presque perpendiculairement, ainsi que me l'a montré le nettoyage du marbre.

On doit donc lire ainsi cette inscription :

BONOSPIRI
TOMARIANIAM
DEVSDERIGE
RET

Les caractères quoique mal tracés sont très-lisibles et indiquent comme vous le dites, une inscription de la décadence. J'ai vu des caractères identiques, surtout des O carrés et des N allongés, sur un autre marbre du commencement du cinquième siècle également déposé au musée de Philippeville ; mais, d'après votre silence sur l'interprétation de cette épigraphe nouvelle, je n'oserais même pas émettre un timide avis.

Recevez, etc.

LOUIS GRÉMILLY. (1)

Note de la Rédaction. — Notre silence sur cette épigraphe, silence rappelé par M. Grémilly, était fort prudent, au fond.

(1) Nous saisissons cette occasion de faire remarquer que, par erreur, le nom de M. Grémilly a été écrit jusqu'ici Frémilly dans notre Revue. — N. de la R.

La preuve en est fournie par sa deuxième lecture qui nous apporte des variantes assez notables ; peut-être, en surviendrait-il d'autres encore, s'il nous parvenait enfin un estampage, cette pièce si essentielle et si rarement produite ! Or, pour pouvoir traduire et commenter des documents déjà obscurs et difficiles en eux-mêmes, il faut au moins être sûr du texte sur lequel on opère, ce qui n'est pas ici le cas.

Néanmoins, pour complaire à notre honorable correspondant, nous allons poser le pied un instant sur le champ des conjectures.

Dans son état actuel, l'inscription dont il s'agit nous offre un groupe de mots mêlés qui nous semblent pouvoir se composer de la manière suivante :

« Bono ispirito Mariani, *Amdeusdeu* erigeret. »

Nous avons mis en caractères italiques le ou les mots qui résistaient à nos tentatives de réduction. Laissons-les de côté, pour le moment, et occupons-nous des autres.

Sachant déjà, par la forme des lettres, que nous avons affaire à un monument de la décadence ou à l'œuvre d'un lapicide barbare, nous ne nous effaroucherons pas trop du barbarisme *ispirito*, mis là sans doute pour *spiritui*. Il nous apprend, d'ailleurs, fait utile à noter, qu'il y avait en Afrique des gens à qui il répugnait de commencer un mot par une *s* immédiatement suivi d'une autre consonne et qui prenaient alors la licence de le faire précéder d'un *i*. Cette répugnance subsiste toujours en Espagne et n'est même pas inconnue chez nous où l'on entend souvent dire, par exemple, *estalue*, *espéculation* au lieu de statue, spéculation. Le principe est le même dans les deux cas ; seulement dans l'un c'est un *i* qu'on emploie, dans l'autre c'est un *e*, deux sons qui ont entre eux la plus grande affinité et se confondent facilement, surtout dans les idiomes de l'Afrique septentrionale.

Ajoutons, que le barbarisme dont il s'agit ici n'est point particulier à l'Afrique et que les monuments chrétiens des catacombes de Rome en fournissent des exemples, témoins celui-ci (Boldetti, 418) :

GENSANE, PAX ISPIRITO TVO.

Revue Afr., 9^e année, n^o 51.

15

Mais coupons court à des considérations qui pourraient nous entraîner trop loin.

En résumé, nous avons ici une dédicace qui *semble* faite « au Bon Esprit de Marianus, » conjecture suggérée par l'emploi du datif dans ces trois premiers mots et corroborée par la forme verbale *erigeret*, qui, bien ou mal appliquée grammaticalement parlant, ne rappelle pas moins l'érection d'un monument quelconque. Maintenant, si l'on se demande quel est ce *Marianus* dont le bon esprit méritait l'honneur d'être invoqué, la pensée se fixe bientôt sur le martyr Marianus dont le nom figure le premier dans l'inscription commémorative bien connue, gravée sur un rocher de Constantine, sous le plateau de Mansoura et qui a dû être populaire en Numidie.

Ce *Marianus* fut martyrisé en 262 de J.-Ch., d'où il résulte, si c'est bien de lui qu'il s'agit ici, que notre épigraphe ne peut être antérieure à cette date.

Quant au groupe mis en italique et que nous n'avons pas pu réduire, il est ou renferme, selon toute probabilité le nom de l'individu qui a fait la dédicace.

Mais c'est assez de conjectures; et, peut-être, aurions-nous mieux fait, de ne pas rompre le silence prudent auquel notre honorable correspondant fait allusion dans sa lettre.

LES DOLMENS DE ROKNIA. — On nous écrit de Guelma :

— Vous n'ignorez pas qu'il existe aux environs de Guelma de nombreux monuments celtiques et, notamment, une grande quantité de dolmens au *Roknia*, colline ainsi appelée d'un ruisseau du même nom. Il y a quinze ans que j'ai visité pour la première fois cette nécropole. Depuis, les articles publiés par M. Féraud dans le recueil archéologique de Constantine (année 1863 et 1864) m'avaient donné l'idée de vous faire part de mes petites remarques au sujet des ruines celtiques de la localité; mon ignorance dans la matière m'avait seule retenu jusqu'ici de le faire. Je m'y décidai cependant, sachant qu'une personne aussi étrangère que moi à la question n'a cependant pas reculé devant semblable tâche. Or, je tiens à la devancer dans le compte rendu, comme je l'ai devancée dans l'exploration.

J'ai donc l'honneur de vous adresser le croquis de la nécropole du Roknia, dessiné d'après mes notes et disposé de manière à être reproduit, le cas échéant, comme illustration, s'il vous convenait de mettre ce dessin à l'appui de vos propres observations sur un fait historique encore obscur.

Mes renseignements sont d'ailleurs conformes à l'opinion que vous avez émise dans votre « Voyage en Algérie » (1), puisqu'ils tendent à prouver que, du moins en cet endroit, l'origine des dolmens ne saurait être attribuée à une immigration antérieure à l'occupation romaine.

Des crânes que j'ai remis en différentes fois à des anatomistes conduiront sans doute à déterminer, d'une manière exacte, la race à laquelle appartiennent les ossements trouvés dans ces tombeaux. En attendant, voici le fait particulier observé au Roknia :

Non loin de la nécropole où tous les dolmens sont orientés uniformément, se trouve un dolmen plus grand (à droite du dessin) ayant une orientation différente de celle des autres dolmens et séparé en deux compartiments égaux à l'intérieur.

Contre ce grand dolmen existe un trou en terre donnant accès dans une grotte souterraine naturelle. L'entrée en est d'abord très-raide, puis la grotte prend une direction horizontale. En cet endroit, on rencontre une construction en pierres de taille qui ferme le passage, présentant l'aspect d'une construction romaine et ayant une entrée très-basse dans l'angle, à gauche, par laquelle on ne pénètre qu'en se mettant à plat-ventre.

La grotte et le dolmen se rattachent évidemment à un même souvenir, et doivent avoir une origine commune. La première était sans doute un lieu où l'on rendait des oracles et le second, qui contient deux tombes, a dû servir à la sépulture des chefs de cette population. Le grand vase provient de l'une de ces tombes et les petits vases et plats en terre ont été trouvés dans les autres sarcophages.

(1) M. Berbrugger n'a jamais publié d'ouvrage sous ce titre. Notre correspondant veut sans doute parler de *l'Algérie pittoresque, historique et monumentale* (3 volumes grand in-folio). — N. de la R.

D'un autre côté, la grotte n'a pu servir à l'usage d'un peuple civilisé comme l'étaient les Romains ; cependant la construction intérieure de cette grotte est dans le style romain. Ne doit-on pas en inférer que les habitants du lieu n'étaient pas antérieurs à l'occupation romaine, qu'ils étaient Gallo-Romains, comme vous l'avez avancé, ou sinon contemporains de l'invasion vandale ?

Le dessin figure aussi ce qui a paru être un autel druidique à mi-côte d'une colline boisée et escarpée. Au pied de la colline il y a des ruines romaines du milieu même desquelles s'élèvent des dolmens — autre preuve à l'appui de l'hypothèse précédente. — Sur une dalle, on voit des caractères effacés. sont-ils Libyens ?

Enfin au Kef Setha, adjacent au Roknia, on remarque des grottes en grand nombre, creusées de main d'hommes, semblables aux lieux où les israélites et autres peuples anciens déposaient leurs morts après avoir perdu l'usage de les brûler. Est-ce-là une nécropole du peuple autochtone ? Son existence dans le même endroit que les dolmens ne peut-être due qu'au hasard, et les deux nécropoles appartiennent, sans doute, à des âges différents.

SCHMIT.

Remarque de la Rédaction sur la communication précédente.
— Dans le huitième volume de la *Revue*, à la page 390 et suivantes (n° 47), nous avons décrit des vases celtiques découverts à Roknia et donnés à notre musée par M. le conseiller impérial Letourneux. Nous avons accompagné cette description des renseignements que cet honorable magistrat nous avait fournis sur cette intéressante localité. M. Schmit ajoute aujourd'hui de nouveaux détails sur le même endroit et annonce qu'une autre personne se propose de traiter le même sujet. Nous nous félicitons de voir l'attention se fixer sur ce point si curieux de l'archéologie africaine, car nous nous proposons de publier prochainement un choix des nombreux dessins de monuments celtiques de ce pays que nous avons pu recueillir ; or, plus les matériaux abonderont, plus l'étude en deviendra facile et fructueuse.

La Revue a souvent entretenu ses lecteurs de cette classe de monuments et elle s'était même engagée à en traiter avec quelque étendue dans un travail d'ensemble. Mais des circonstances indépendantes de la volonté de son Directeur ont retardé jusqu'ici l'exécution de cette promesse. Quand elle aura lieu, et le moment n'en est plus éloigné, le remarquable dessin communiqué par M. Schmit recevra son utile emploi.

UN ÉMULE D'ARANDA. — M. Louis Piesse vient de mettre la main sur une précieuse rareté d'histoire algérienne, dont il donne le détail dans la lettre suivante :

« M. Ferdinand Denis, récemment nommé conservateur-administrateur de la bibliothèque Sainte Geneviève, en remplacement de M. de Brotonne, décédé, est, — dit M. Piesse, — le type du bibliothécaire qui sait et veut faciliter aux travailleurs les recherches souvent infructueuses devant l'ignorance ou le mauvais vouloir des employés subalternes.

« Tout dernièrement, à propos d'Aranda, il m'a permis de copier une de ses notes, au moyen de laquelle j'ai pu me procurer, toujours à la bibliothèque Sainte Geneviève, un livre très-rare et encore plus curieux, touchant les aventures d'un français captif à Alger, et dont le récit est écrit avec une belle humeur et une philosophie qui rappellent celles d'Aranda.

« Voici les noms du captif dont il s'agit et, en gros, ses aventures :

« René Du Chastelet Desboys, amené à Alger, est acheté par un nommé Ali Oge (*Euldj*), qui lui fait procréer *des mulâtres !!!* Vendu ensuite à la veuve d'un maître charpentier, chez laquelle il est fort heureux, il est encore revendu à un maure, qui l'emploie dans ses voyages sur mer ou aux travaux de la campagne : enfin, il est racheté par le P. Lucien Hérault.

« Voici maintenant le livre :

(Bibliothèque Sainte Geneviève, G 681, petit in-4° par-chemin)

« L'odyssée ou diversité d'avantures (*sic*), rencontres et voyages en Europe, Asie et Affrique (*sic*), divisée en quatre parties.

- » A La Flèche chez Gervais Laboe, imprimeur : M. DC. LXV. »
- » Le volume ne comprend que les deux premières parties ; chacune d'elles forme un tout bien distinct.
- » Dans la première, Du Chastelet raconte ses diverses aventures de guerre en Europe, aventures terminées par la prise et la conduite à Alger du navire sur lequel Du Chastelet s'était embarqué.
- » La seconde partie est entièrement consacrée au récit de la captivité et du rachat de notre héros.
- » Comme les vacances de Pâques commençaient le lendemain du jour où j'ai pu tenir le livre entre mes mains, c'est-à-dire pendant deux heures, je ne l'ai que bien sommairement parcouru.
- » Voici les quelques remarques que j'ai à vous transmettre sur cette première et rapide lecture.
- » Comme topographie d'Alger, il n'est fait mention que de la Djénina et du fort octogone, le phare actuel, le seul qui couvrit le bout de la jetée de Kheir-Ed-Din en 1644.
- » Le *Bassa* (pacha) se nommait Yssouf, c'est bien en effet le Youssef pacha de 1044 à 1054 de l'hégire ou 1634 à 1645 de Jésus-Christ.
- » Il est question de la révolte des Couhour'lis qui a eu lieu 30 ans avant le récit de Du Chastelet.
- » Cette révolte éclata en 1629 de Jésus-Christ ou 1038 de l'Hégire, c'est-à-dire quinze ans avant la captivité de Du Chastelet ou 36 ans avant la publication du livre. On peut se tromper de plus ou de moins, et il est même étonnant que Du Chastelet parle de cet événement qui, dans tous les cas, pourrait alors faire préciser (à peu près) l'époque de la captivité du français de la Rochelle, si cette époque n'était encore mieux certifiée par des lettres de recommandation datées de l'année où fut racheté Du Chastelet.
- » Comme dans Haëdo, comme dans le P. Dan, comme enfin dans presque tous les récits de captivité des chrétiens en Afrique, plusieurs chapitres de notre livre sont consacrés à une controverse religieuse entre un chrétien, un juif et un musulman.
- » Un des chapitres les plus émouvants est celui qui donne le

récit de l'abjuration du catholicisme puis du mahométisme d'un certain père rédempteur qui finit par le martyr. Du Chastelet est un des esclaves forcés de ramasser le bois qui doit brûler le malheureux.

» Que vous dirai-je de plus aujourd'hui sur ce livre qui manque véritablement à la bibliothèque d'Alger ! J'en ai fait la demande aux bouquinistes en renom et si j'ai le bonheur de me le procurer, je vous l'adresserai. »

PROMOTIONS DANS LA LÉGION-D'HONNEUR. — A l'occasion du voyage de l'Empereur en Algérie, il a été distribué de nombreuses décorations. Nous pensons être agréable à nos collègues de la Société historique algérienne en donnant ici les noms de ceux de ses membres qui en ont été favorisés, même de ceux qui les doivent à des travaux et à des services étrangers à nos études spéciales.

Voici la liste des nominations de ce genre qui nous sont connues en ce moment :

Grand officier.

M. le général de brigade Hugo, commandant la subdivision de Tlemcen, membre honoraire de la Société historique algérienne.

Commandeur.

M. Berbrugger, conservateur de la bibliothèque et du musée d'Alger, président de la Société.

Officiers.

M. Urbain, conseiller rapporteur du gouvernement, membre résidant.

M. Ville, ingénieur en chef des mines, membre résidant.

Chevaliers.

M. Mac-Carthy, ingénieur géographe, membre résidant.

M. Neveu-Derotrie, ingénieur des ponts-et-chaussées, membre résidant.

M. Marion, bibliothécaire d'Oran, membre correspondant.

NÉCROLOGIE.

PORTMANN (CHARLES).

Ceux à qui échoit la mission de diriger des sociétés scientifiques ou littéraires ont l'occasion de remarquer que les membres les plus zélés pour l'œuvre et les plus exacts à s'acquitter des devoirs qu'elle impose ne se rencontrent pas seulement parmi les personnes instruites et haut placées dans la hiérarchie sociale : souvent, des artistes peu fortunés, ou même d'humbles artisans, donnent le bon exemple sous ce rapport ; et on les voit retrancher, sans hésitation ni regret, sur leur propre nécessaire pour contribuer à l'entreprise commune dont ils ont compris l'utilité et désirent ardemment le succès.

Tel était notre collègue Portmann à qui s'adressent ces paroles de souvenir affectueux. N'ayant pour soutenir et élever sa famille que son crayon d'artiste lithographe, il trouvait moyen cependant, en prenant sur le temps destiné au repos, d'assister assez fréquemment à nos séances ; et il remplissait d'ailleurs avec empressement toutes les autres obligations de sociétaire.

Portmann (Charles-Joseph-Antoine), né à Privas (Ardèche) en 1816, est mort ici au mois d'avril dernier à l'âge peu avancé de 49 ans, laissant après lui une veuve et trois enfants.

Arrivé à Alger en 1838, il entra aussitôt dans la maison Bastide et y est resté constamment depuis cette époque, comme artiste lithographe. Ce long séjour de vingt-sept ans dans une même maison, en Afrique où la population des travailleurs est si mobile qu'on la dirait atteinte par contagion de l'instinct nomade des arabes, est déjà un fait qui parle en faveur de Portmann, en même temps qu'il honore le patron capable d'inspirer cet attachement presque filial à sa personne avec un dévouement absolu à ses intérêts.

L'estime et l'affection que Portmann excitait autour de lui, s'étendaient, en dehors de son entourage professionnel, jus-

que dans les classes les plus élevées. La droiture de son caractère, la bonté de son cœur, la vivacité de son esprit franc et original et un talent réel d'artiste l'avaient fait connaître de tous ici et lui avaient créé des relations plus hautes que sa modeste position sociale ne semblait le comporter,

Comme artiste, il a pu être fréquemment apprécié par nos lecteurs, la *Revue Africaine* contenant une grande quantité de ses lithographies. Quand la mort l'a frappé, il se disposait à nous communiquer les curieux dessins qu'il avait faits de monuments celtiques de Guyotville aujourd'hui détruits. Nous espérons que sa famille accomplira ses intentions à cet égard.

Une face inconnue de son talent se révéla tout-à-coup au milieu des agitations politiques de 1848, dont Alger ressentit un contre-coup qui ne fut pas toujours exempt de ridicules.

Le crayon de Portmann rendit alors avec esprit et vérité le côté drôlatique de la situation; et les candidats à la députation algérienne lui dûrent, entre autres, une illustration qu'ils n'avaient pas ambitionnée. Cependant, Portmann, toujours bon, même les armes à la main, sut caricaturer les gens sans les offenser; s'il fit alors quelques blessures, elles ne furent pas bien cuisantes et n'ont point survécu aux circonstances où elles avaient été infligées.

Ce qui le prouve, c'est que celui qui consacre ces lignes sympathiques à la mémoire de Portmann est précisément une des victimes de son crayon satirique. Nous avons eu le très-vif regret de ne pas nous être trouvé à Alger lors de la mort de cet homme de bien et d'avoir été ainsi privé de la double satisfaction d'accompagner jusqu'à sa dernière demeure un excellent collègue dont nous nous honorons d'avoir été l'ami.

A. BERBRUGGER.

GUES (EUGÈNE).

Un numéro de la *Revue Africaine* — renvoyé avec cette annotation *Décédé* — nous avait appris seul la mort de ce regrettable collègue; des informations reçues depuis lors nous ont fait savoir

qu'il a succombé, dans le courant du mois de janvier dernier, aux suites d'une maladie inflammatoire, à Orléansville, où il exerçait les fonctions de commissaire de police.

Né à Toulon (Var) le 20 décembre 1818 (1), M. Guès était fils d'un ancien officier, et filleul d'un des braves de nos armées du premier empire, du colonel Marengo. Entré dans la vie sous ces auspices tout-à-fait militaires, il semblait prédestiné au métier de soldat et il fut soldat, en effet, au moins durant la première partie de sa jeunesse ; ayant passé sept ans dans l'artillerie de marine et servi comme écrivain, dans la même arme, pendant deux autres années.

Rentré complètement dans la vie civile, vers 1851, il inaugura sa carrière administrative en Afrique par les fonctions d'inspecteur de l'établissement dit des fers, à Bône. Après trois ans de ce rude emploi auquel un caractère énergique comme le sien pouvait seul résister, on le retrouve à Douéra, secrétaire de la mairie, sans doute sous le patronage de son parrain, le colonel Marengo, qui a été lui-même longtemps maire de cette commune. Il y resta cinq ans, après lesquels il entra, comme inspecteur, dans la police d'Alger, le 4 septembre 1858. Nommé ensuite commissaire de police à Aumale, le 27 octobre 1859, il fut envoyé successivement à Dellis et à Orléansville, toujours dans la même qualité.

Le musée d'Alger doit à M. Guès, outre bon nombre de médailles romaines, une stèle antique très-curieuse provenant de Dellis. La *Revue Africaine* lui est redevable de plusieurs communications parmi lesquelles nous rappelons les suivantes :

1^o Inscription d'une colonne milliaire découverte par lui dans les environs d'Aumale et commentée au tome 5^e de cette Revue, p. 235, etc.

2^o Note sur un hypogée romain exhumé à Dellis, insérée à notre tome 8, p. 74.

(1) M. Oudaille, commissaire central par intérim, à qui nous devons la note des services d'Engène Guès, déclare ne pas pouvoir garantir les indications relatives au lieu et à la date de sa naissance.

3^e Indication de trouvailles archéologiques faites à Orléansville (T. 8, p. 73, etc.)

4^e Enfin, article sur les ruines d'un établissement romain, non signalé encore, entre Orléansville et Ammi-Moussa (T. 8, p. 153).

Guès se préparait à faire une exploration en règle de cette dernière cité, quand la mort est venu le surprendre. Car il avait vraiment le feu sacré et n'était pas de ceux qui passent — et vivent même — à côté d'antiquités du plus haut intérêt, sans être jamais tentés de les signaler en quelques mots à la publicité spéciale.

En somme, c'était un membre zélé de notre Société, et un des bienfaiteurs du musée algérien ; à ce double titre, sa perte est très-regrettable et son souvenir devait être rappelé dans le journal de nos travaux.

A. BERBRUGGER.

SÉANCE DU 16 JUIN. — Dans sa dernière séance mensuelle, la Société historique algérienne a nommé membres résidents MM. Letourneux, conseiller à la cour impériale ; Rattier, architecte des bâtiments civils, et, membre correspondant, M. Antoine, directeur de l'école arabe-française de Constantine.

Parmi les travaux présentés à l'approbation de la Société dans cette réunion et destinés au prochain numéro de la Revue, on a particulièrement remarqué les *Notices sur l'histoire et l'administration du Beylik de Titeri*, par M. Federmann, interprète de l'armée et le baron Henry Aucapitaine.

Les Beyliks d'Oran et de Constantine ont trouvé leurs historiens dans MM. Valsin Estherhazy, Salah el Anteri et Vayssettes ; historiens qui ne sont pas complets, assurément, mais qui cependant ont assez recueilli de matériaux authentiques pour que les deux parties extrêmes de cette ancienne Régence soient suffisamment connues aujourd'hui comme provinces turques. Seul, le Beylik du centre, celui de Titeri dont la capitale était Médéa, attendait encore un écrivain qui voulût bien lui consacrer un travail spécial. On ne possédait même pas la suite certaine

et non interrompue des divers beys qui l'ont successivement administré.

M. Federmann qui, dans ces dernières années, a été attaché à des commissions chargés de s'occuper de la propriété arabe sur le terrain, a eu entre les mains des multitudes d'actes anciens, authentiques, où les divers beys de Titeri se trouvent mentionnés et où abondent, sous forme incidente, les détails historiques et les notions administratives. Puisant à une source aussi abondante et aussi sûre, l'auteur a pu réunir les matériaux d'une œuvre importante, et, avec le concours de M. Aucapitaine, qui lui a apporté le tribut de ses études et de son infatigable activité, il a produit un livre très-utile ainsi que le lecteur en jugera bientôt.

RÔLE MÉTÉOROLOGIQUE DU SAHARA. — D'après le bulletin de la Société des sciences de Neuchâtel, cité par *La Science pour tous* du 23 mars, — M. Desor, après s'être occupé de l'étude orographique des Alpes et avoir publié plusieurs mémoires sur la classification orographique des lacs alpins, a voulu étudier l'orographie du Sahara. Il y a reconnu trois types de déserts auxquels correspondent trois types d'oasis. Ce sont le désert des plateaux, avec les oasis arrosées par les eaux des montagnes ; le désert d'érosion, avec les oasis à sources jaillissantes et le désert des dunes avec oasis sans arrosage.

Des coquilles de *Cardium edule* et d'un *Buccinum*, qui se trouvent disséminées dans les sables du désert, prouvent que le Sahara a été occupé par la mer, et cela pendant la période quaternaire, ces espèces se retrouvant encore dans la Méditerranée. Cette mer se serait écoulée par suite d'un soulèvement lent.

« L'idée d'un soulèvement lent, mais récent, du Sahara a déjà été émise autrefois théoriquement par M. Escher, et ce n'est pas sans une vive satisfaction qu'il a trouvé sur place la confirmation de son hypothèse. La présence de cette mer était invoquée par M. Escher pour expliquer dans nos contrées la période glaciaire qui a pris fin lorsque cette mer a disparu. Se fait-on une juste idée des conditions climatiques imposées à l'Europe par cette vaste étendue d'eau ? On peut en

juger par l'influence qu'exercent aujourd'hui les vents brûlants que le Sahara nous envoie et qui sont justement appelés mangeurs de neige et destructeurs de glaciers. Tant que le Sahara fut couvert d'eau, jamais montagnes ne sentirent l'haléine embrasée du Föhn et du Siroco ; les hivers, rarement combattus par un souffle attiédi, pouvaient accumuler leurs neiges et leurs glaces et étendre au loin leur empire. Mais quand le désert fut à sec, quelle débacle a dû se produire aux premières visites du Föhn dans les énormes glaciers de nos Alpes ! (1) »

BIBLIOGRAPHIE.

LES ARCHIVES

DU CONSULAT GÉNÉRAL DE FRANCE A ALGER

PAR ALBERT DEVOULX

(complet en deux parties)

Brochure in-8° de 152 pages, chez Bastide, libraire-éditeur.

Nous avons rendu compte, dans l'*Akhbar*, de la première partie de ces archives, lorsqu'elle parut en 1863.

La Société historique ayant demandé, le 1^{er} mai 1864, à M. le Directeur-général, Mercier Lacombe, de vouloir bien aider l'auteur à faire imprimer le complément de son œuvre si éminemment utile, ce haut fonctionnaire, par décision du 13 du même mois, accorda une souscription de 500 francs dans ce but. Grâce à cette mesure libérale, M. Devoulx fut à même de publier, au commencement de cette année 1865, non-seulement le

(1) L'auteur d'un travail sur le Sahara, publié dans la *Revue des deux mondes*, propose de ramener la mer sur ce terrain dont plusieurs parties sont au-dessous de son niveau.

Si la théorie expliquée ci-dessus est exacte, ce serait nous ramener à la période glaciaire. — *N. de la R.*

complètement annoncé, mais aussi de réimprimer en même temps la première partie déjà parue, afin de ne point scinder une série de matériaux historiques qui, par leur nature, étaient destinés à se trouver ensemble. Ces documents restés inédits commencent au numéro 68, page 66 de la nouvelle brochure et se terminent au numéro 148. C'est de ceux-là seuls que notre compte rendu doit s'occuper.

Les pièces relatives aux cadeaux à faire par les négociants français aux autorités algériennes et même à d'assez minces employés indigènes continuent à abonder. Tout est prétexte à des libéralités de ce genre : le gain d'une bataille, la prise d'une ville en Tunisie, l'avènement d'un haut fonctionnaire, son mariage, l'accouchement de sa femme. On admire à ce sujet combien l'esprit des gens de ce pays était ingénieux pour tirer honnêtement de l'argent des chrétiens. Il va sans dire que ces corsaires, comme d'habitude, ne rendaient pas gracieuseté pour gracieuseté et les actes de piraterie ainsi que les mauvais traitements de tout genre, y compris la mise aux fers de nos consuls, allaient toujours leur train. Le recueil de M. Devoulx renferme de nombreux et intéressants documents sur la matière.

Celui qui est daté du 16 avril 1760 est surtout bon à consulter. Nous y notons, d'ailleurs, vers la fin, ce passage que l'auteur a marqué d'un signe de doute (?) :

« L'abord journalier d'environ douze à quinze cents esclaves, dont une grande partie forçats des galères de Naples ou *deterrés* (?) d'Oran. . . . »

Au mot *deterrés*, qui est ici la traduction par trop littérale du mot castillan *desterrados*, il faut substituer l'expression propre qui est *bannis*. On sait, en effet, qu'Oran, comme d'autres stations espagnoles situées sur le littoral marocain, a été un lieu d'exil.

On doit à l'usage onéreux des cadeaux officiels dont nous avons parlé plus haut de connaître avec exactitude les noms et la date de l'avènement des principaux fonctionnaires algériens, qui sont ordinairement passés sous silence dans les ouvrages européens et même dans les chroniques indigènes. A quelque chose malheur est bon ! Ces mentions ne sont pas sans utilité pour préciser ou débrouiller certains points de l'histoire locale.

Parmi les documents de la dernière partie, l'attention se porte sur les numéros 107 et 108, qui sont relatifs à la mise à la chaîne de notre consul Vallière, brutalité motivée sur ce qu'un capitaine français avait osé se battre contre un raïs algérien, croyant avoir affaire à un forban de Salé dont ledit corsaire avait arboré le pavillon !

À ce sujet, M. Vallière définit énergiquement et avec exactitude en ces termes la position des Français dans la Régence d'Alger à ces époques :

« les Algériens, dit-il, ne considéraient plus les consuls »
 » que comme des otages la compagnie d'Afrique établie à »
 » Bône et à La Calle était considérée par les Barbaresques sous le »
 » même point de vue et les Algériens pouvaient, selon »
 » leur caprice, arrêter le personnel de cette compagnie (française) »
 » et le rendre responsable des événements. Il proposait en con- »
 » séquence d'abandonner définitivement les concessions »

M. Vallière oublie d'ajouter que si ces corsaires toléraient l'élément chrétien parmi eux, c'est parce qu'ils avaient su en faire une véritable vache à lait dont ils ne voulaient point perdre le produit.

En vérité, plus on approfondit la triste histoire de ces trois siècles de ruines et de hontes infligées systématiquement et insolemment par le gouvernement turc d'Alger à toutes les nations européennes, moins on comprend la durée d'un pareil régime. Et dire que lorsque la France, voulut, à ses frais et à ses risques et périls, y mettre fin, elle trouva sur sa route, comme premier obstacle, la diplomatie d'une grande puissance chrétienne !

Il faudrait un article beaucoup trop étendu pour analyser complètement toutes les pièces consulaires publiées par M. Devoulx. Nous arrêterons donc ici ce travail et terminerons par quelques mots sur le dépôt même d'où ces pièces proviennent.

Les archives du consulat général de France, que nous avons cru, ainsi que bien d'autres personnes, déposées au Domaine, étaient restées jusqu'en 1864 dans l'étude de maître Martin notaire, qui les tenait de son père, ancien chancelier du consulat

de France à Alger. Lorsque M. Devoulx publia la première partie de son travail, il oublia d'indiquer clairement cette circonstance digne de remarque. Mais comme il avait envoyé des exemplaires de sa brochure à M. le Ministre des affaires étrangères, on eut l'éveil dans ce département sur l'existence d'un dépôt de documents consulaires à Alger et on le réclama officiellement. De sorte que nos travailleurs sont à la veille de perdre un riche ensemble de matériaux historiques qui n'intéressent guère que ce pays.

Nous nous contentons de préciser l'état de la question avec l'espoir que la haute administration coloniale pourra intervenir pour nous conserver des éléments d'étude qui ont cessé d'avoir aucune valeur diplomatique et que par conséquent le ministère des affaires étrangères n'a aucun intérêt réel à réclamer.

Les archives dont nous parlons sont aujourd'hui au Secrétariat général du Gouvernement.

Tombeau de la Chrétienne. — Au moment de mettre cette feuille sous presse, nous avons la satisfaction d'annoncer à nos lecteurs que l'Empereur vient d'accorder la somme jugée nécessaire (6,000 fr.) pour terminer les travaux d'exploration commencés en 1855 à ce monument d'un si haut intérêt. Ces travaux vont être repris, cette fois, sur une grande échelle; il est donc permis d'espérer que l'énigme archéologique qui semblait nous braver depuis trente-cinq ans va enfin livrer son mot et que nous saurons ce qu'est et ce que renferme le *Monumentum commune regiae gentis* de Pomponius Mela.

Pour tous les articles non signés :

Le Président, A. BERBRUGGER.



Alger. — Typ. BASTIDE.

Revue africaine

NOTICE

SUR

LES DIGNITÉS ROMAINES EN AFRIQUE.

(CINQUIÈME SIÈCLE DE J.-C.)

(19^e article. Voir les n^{os} 32, et de 34 à 51)

8. Il y eut deux villes du nom de *Thamallomensis*. Le *limes Thamallomensis* fut ainsi appelé, d'après Pancirole, « a Thamallomo oppido in Africa propria. Itinerarium Themellamum (*Themelam*) appellat, quod est diversum a Thamalla, de qua supra. » L'*Oppidum Thamallumense*, « proximum cremo quæ Tripolitanae provinciae vicinatur, » était situé dans la Byzacène; l'autre ville du même nom était située dans la Mauritanie Sitifiennne. Cette dernière est désignée par la Table de Peutinger comme étant le *Tamannuna municipium et castellum*, que Lapie croit être *Zammourah* ou *Zamora* (province de Constantine), mais dans lequel Mannert veut voir *Callah* (*Kala, el-Kallah, Kalda* des Beni-Hammad, même province): ces deux localités sont d'ailleurs peu distantes l'une de l'autre. C'est de ce municipe que le *limes* qui nous occupe a tiré son nom: « Ab hoc Thamallomensi (s. Tamallomensi s. Thamallum s. Tamallum) castello municipioque....., hic Limes nomen gessisse videtur. » Car il ne faut pas perdre de vue que, procédant de l'E. à l'O., nous ne pouvons rétrograder. L'*episcopus Tamallensis* seu *Tamallumensis* est au nombre de ceux que compte l'église d'Afrique.

Revue Afr., 9^e année, n^o 52.

16

9. On ne peut former ici que les plus vagues conjectures : il est toutefois probable que le *Limes* dont il s'agit était situé sur l'extrême frontière de la Mauritanie Sitifiennne et de la Mauritanie Césarienne, s'il n'était même situé dans cette dernière province. On a dû remarquer que l'*index* de la *Notice* appelle le *castellum* d'une manière (*Baleretani*) et le *limes* d'une autre (*Balaretani*) ; mais ce n'est encore là qu'une différence insignifiante. « V et B fere promiscue ponuntur in his nominibus Nihil frequentius est quam B pro V, et V aut B pro P, » dit encore Bocking. Partant de ce principe, il pense qu'au lieu de *Baleretani* ou *Balaretani*, il faut lire *Vabaretani* ou *Babaretani*. La liste des évêques d'Afrique mentionne un *episcopus Vararitanus* dans la Byzacène ; il y avait donc dans cette province un oppidum *Vararita* ; de même qu'il y avait dans la Numidie un oppidum *Vazarita* ou *Bazarita*, puisque ladite liste des évêques cite un *episcopus Bazaritanus* seu *Vazaritanus*. La ville de *Vabar* (*Ouabar*) est placée par Ptolémée dans la Mauritanie Césarienne, et l'on conjecture que c'est la même que *Bopara* : il y eut un *episcopus Baparensis* sive *Vabarensis*. Elle était située entre le Ruzazum municipium et Salde colonia. C'est sans doute par ce motif que quelques écrivains ont cru ou voulu voir la moderne *Bougie* dans cette ancienne cité ; d'autres pensent que c'est *Tedlès* ou *Dellis*. Bocking semble pencher pour une situation qui pourrait bien être la véritable, en indiquant cette partie de l'ancien pachalik d'Alger qui formait autrefois la province de Titeri. Morcelli n'élucide pas beaucoup la question par la note que voici, et que nous reproduisons à titre de renseignement complémentaire : « *Vararitanus*. In Peutingeri tabulis tribuitur provinciae Byzaceniae *Bararus municipium*, et inter ejusdem tractus oppida occurrit apud Ptolemaeum *Cararus*, ubi fortasse legendum est *Bararus* sive *Vararus* : quod eidem provinciae Notitia adscribit, inde etiam appellatus videtur.... Praepositus Limitis Balaretani. »

10. La même incertitude, et peut-être plus grande encore, règne en ce qui concerne le *limes Columnnatis*. Parce que la notice des évêques d'Afrique mentionne un *episcopus Colcumnatis* ou *Colupnatensis* dans la Mauritanie Césarienne, on en

a conclu qu'il devait exister dans cette province une ville du nom de *Columnatum*, *Columnata*, *Columnae*, etc. Ce ne peut être l'ancienne *Calama* (aujourd'hui Guelma), non plus que l'ancienne *Minervia Chullu* (aujourd'hui Kollo, *El-Koll* des Arabes). Est-ce l'une des deux *Collops* — *Kollops megas* à Koullou — *Chullu*, *Chulli Municipium*, dont parle Ptolémée ? Dans cette dernière hypothèse, Bocking, qui hésite d'ailleurs, hasarde ces deux étymologies, *Collu montensis* ou *Collumagnensis*, qui sont loin d'être satisfaisantes ; car, s'il excipe, comme preuve, des nombreuses ruines de ces localités, il est à remarquer que le sol de l'Afrique en est partout jonché. Nous retrouverons le nom de ce canton militaire, en nous occupant du Duc de la Mauritanie, mais sans plus d'éclaircissement. A ce propos, Pancirole fait l'observation suivante : « Hic limes et sequens, longius se extendentes, duos habebant Praepositos, hunc scil. et alium sub Duce Mauritaniae Caesariensis, qui forte ad eundem locum castra jungebant. » Nous sommes de l'avis de Bocking, qui pense, et avec raison, que la même circonscription ne pouvait être à la fois et sous les ordres du Comte d'Afrique et sous ceux du Duc de la Mauritanie.

11. *Tabalta*, que St-Cyprien et St-Augustin appellent *Thasbalum*, était une ville de l'Afrique propre : « Africae propriae urbs fuit. » L'itinéraire d'Antonin place cette ville (1) « inter provinciae Byzacenae oppida medium inter Septimunicipia S. Septiminicia (*Septimuncia*) Macomadesque ac Cellas Picentinas. »

(1) On connaît les variantes *Tabalta*, *Thabalta*, *Thasbalto*, *Tasbalte*, *Theballa*. — Il ne faut pas confondre cette ville avec *Tabalati*, chez les Garamantes, dans la Tripolitaine, sur la route de Tacape à Leptis la grande : *Tabal* dans la Byzacène ; *Tablata* dans la Tripolitaine. — Si, au lieu de *Tablatensis*, on pouvait lire *Tabracensis*, Bocking verrait la *Tabraca* (Tabarca), ville maritime de Numidie, ou la petite île de ce nom, près de la Mauritanie ; mais alors aussi, au lieu de marcher en avant, de l'E. à l'O., d'après son système, il faudrait revenir en arrière. Et, aussi bien, pourquoi ne pas lire *Tabratensis* ou *Sabratensis* ? *Sabrata* n'était-elle pas également une ville d'Afrique, près de Leptis ? — Signalons ici, mais pour mémoire seulement et sans en tirer d'induction, une homonymie au moins curieuse : il existe dans l'E. de la province d'Alger, à 25 kilomètres environ du Djerjera, une localité que les Arabes appellent *Tablat*, et qui figure, sur nos cartes géographiques, à 74 kilomètres d'Alger sur la route d'Annale.

Mais écoutons Morcelli (au mot *Tablensis*) : « Vicus oppidumve Mauritaniae Caesariensis fuit *Tabla*, quae et *Tala* appellata videtur, id ex Notitia discimus : itaque nihil huc pertinet *Limes Tablatensis* ; nam ille in finibus provinciae Byzacenae aut Proconsularis erat (?), nec qui in Tripolitana censebatur, et *Talalensis* audiebat. . . . » Mannert pense que le *limes Tablatensis* tire son nom « de Tripolitani *Tabalatis*, » et Bocking penche pour *Tatiltensis* (*Tatilti* de l'Itinéraire d'Antonin, *Aïn-Sultan* de Lapie). Il y a eu un *episcopus Talensis* (forte *Tablensis*) dans la Mauritanie Césarienne.

12. Le nom de *Cellae* est commun dans l'Afrique ancienne : « *Cellarum* nomen etiam in Africa frequens est » (1) ; mais on a beaucoup de variantes : *Cellensis* tout seul, *Caputcellensis* en un seul mot, *caput Cellensis*, *Caput cellensis*. La forme *caput* ne voudrait-elle pas dire que cette ville était, sinon la capitale, au moins la principale, la première de toutes celles du même nom ? Il ne s'agit point ici de *Caelama* ou *Calama* (Guelma). » Itinerarium (Antonini) *Celasnicum* nominat et caput Cillanum Mauritaniae Caesariensis oppidum, unde *Limes* nomen habet » (Pancirole). Mais, comme il y a un *limes Cellensis* placé sous les ordres du Duc de la Mauritanie, il est infiniment plus probable que le canton dont est question dépendait de la Mauritanie Sitifienne (a *Cellis* Mauritaniae Sitifensis) ; d'autant plus qu'il y eut un *episcopus Celensis* dans cette dernière province. L'Itinéraire d'Antonin place le *Cellas vicus* à XXX M. P. de Tacape et le *Caput Cilani* (Cillani), à LVII M.P. de Césarée. Le *Cellas vicus* devait être situé dans le Zab, peut-être pas très-loin de Sétif. Cependant le même Itinéraire mentionne le *Cellis Picentinis* (2), qu'on croit être la ville de *Médeä* : « Hodieque oppi-

(1) C'est donc à tort que M. Quicherat dit absolument, dans son Vocabulaire précité, *Cellae*, bourg d'Afrique, dans la Byzacène, en s'appuyant d'ailleurs du témoignage de l'Itinéraire d'Antonin. — Citons encore, d'après le même Itinéraire, une autre ville d'Afrique, près de Tunis, dont le nom, *Cilium*, a de la ressemblance avec les précédents ; on trouve sur les inscriptions *Cilitanus*, de *Cilium*.

(2) Quid *Picentinis* ? Cette ville tirait-elle partie de son nom d'une colonie de Picentins (*Picentes*), ou était-ce seulement pour la distinguer des autres villes du même nom qu'on lui avait appliqué celui du *Picenum*, contrée de l'Italie, sur l'Adriatique ?

dum *Medeah* s. *Mehedia* Algerianae provinciae Titeri Romanorum operum reliquias habere multas constat. » — « La ville que nous désignons aujourd'hui sous le nom de Médéa, occupe l'emplacement d'un poste romain, que le docteur Shaw croit être le *Lamida* de Ptolémée, et d'une cité bâtie au-dessus, vers le Sud, et qui pourrait bien avoir été Elfara. Mgr Dupuch (ancien évêque d'Alger) y retrouve le *Castellum medianum* de Morcelli (sommaire n° 149). La séparation de la citadelle romaine d'avec la ville numide peut encore être étudiée sur les ruines de la muraille antique qui régnait à mi-côte. Le calife schismatique El-Mohadi prit et ruina ce centre de population, et éleva à sa place un château nommé Moahedin, d'où la ville, depuis, s'est appelée Mehedia. Elle fut la capitale du Titeri, sous les pachas d'Alger, qui la considéraient comme une de leurs principales forteresses, et y entretenaient 800 Turcs ou coulougis (1). »

13. La forme *secundæforum* (*secundoforum*, *secundum forum*, etc.) est tout-à-fait arbitraire; d'après Bocking lui-même, qui partage en cela l'avis de Pancirole, il faudrait lire *Secundanorum* (soldats de la deuxième légion, *Secundani*). En effet, nous avons vu que les *Secundani Italiciani*, légion comitatensis, étaient au nombre des troupes confiées au Comte d'Afrique par le Magister Peditum Præsentalis (*Secundani Italiciani inter numeros Africæ*). Bocking donne l'explication suivante de ce terme militaire : « Illam autem appellationem, *Secundæ formæ*, ita putem explicari posse, ut indicaretur milites huic limiti defendendo ordinatos non comitatenses, sed limitaneos fuisse, quorum differentiam ipse Justinianus exposuit (2). »

Pancirole, en parlant du *limes Tillibarensis* ou (3) *Tillibanensis*

(1) *Indicateur général de l'Algérie*, par M. Victor Berard (pp. 276-77). — La ville de Médéa fait aujourd'hui partie de l'arrondissement de Blida (province d'Alger).

(2) Justinien créa une Préfecture du Prétoire d'Afrique en 534, et, en même temps, nomma Bélisaire, maître de la milice d'Orient. Parmi les instructions données à ce général en chef, figurent (§ 8) des dispositions spéciales en ce qui concerne les Comtes et les Ducs des frontières, et l'emploi que ceux-ci doivent faire des soldats placés sous leur commandement (Voir ce § dans Bocking, t. II, p. 159).

(3) Par substitution d'une lettre canine (*canina littera*), la lettre R qu'on retrouve dans le grognement du chien.

s'exprime ainsi : « Tillaburum oppidum Africae propriæ Itinerarium (Antonini) ponit, unde castra nomen habent. Sub Duce Tripolitanae alius præpositus limitem Tillibarensem tuebatur. »

Nous retrouverons, en effet, un *limes* de ce nom sous les ordres du Duc de la Tripolitaine. Suivant l'Itinéraire, *Tillibari* ou *Tillabari* était situé sur la route de Tacape à Leptis magna, à la limite méridionale de la Tripolitaine, désert au-delà duquel les Romains n'avaient plus de possessions. Mais Bocking, qui n'est pas de cet avis et qui cherche vainement une localité du même nom dans la Mauritanie Sitifienne, estime qu'il faut lire *Tirinadensibus*, au lieu de *Tillibarensibus*. L'Itinéraire place *Tirinadi* (Tiranadi, Tiranada, Tiranidi, Taranidi) entre Tatilti et Caput Cilani ou Silani. La liste des évêchés d'Afrique mentionne un *episcopus Timidanensis* ou *Timidianensis* (?)

14. « La Kabilie était entourée par quatre cantons militaires : le *limes Tubusuptitanus*, le *limes Auziensis*, le *limes Bidensis*, et le *limes Taugensis*, dont les chefs-lieux étaient *Tubusuptus* (Tiklat), dans la partie inférieure de la rivière de Bougie ; la colonie d'*Auzia* (Aumale), celle de *Bida* (Djemâa Saharidj?) dans la vallée du Sebaou, et *Tigisis* (Taourga), un peu au sud de Delhis. » (1). Nous avons déjà parlé du *Tubusuptus*; nous allons nous occuper du *limes Taugensis*, puis dans le paragraphe suivant du *limes Bidensis*; quant au *limes Auziensis*, il en sera question à propos du Duc de la Mauritanie.

La liste des évêchés d'Afrique fait connaître : 1^o un *episcopus Tigitanus* dans la Numidie, 2^o un *episcopus Tigiensis* ou *Tizien-sis* dans la Byzacène, 3^o un *episcopus Tigitanus* dans la Mauritanie Césarienne. D'autre part, dans une conférence de 87 évêques qui se réunirent à Carthage, aux Kalendes de septembre 258, il est fait mention des évêques de

Tucchabori (*Thoukchabôr*)

Thucca (*Sukès*),

Thucca (*Loughès*),

(1) *Les Époques militaires de la Grande-Kabilie*, par M. Adrien Berbrugger (p. 262).

Bocking ne pense pas qu'il s'agisse ici de *Tucca*, ville d'Afrique dans la Zeugitane : « De *Tucca provinciae Proconsularis, quae municipium liberum Thvgga in lapide invento in monte VIII miliaribus a Tunete dissita. . . . civitas Thvgga* (Shaw). . . . *Tucca Terebinthina* (Itin. d'Antonin) inter *Zagouan*. S. *Zowan* et *Gabs* s. *Qâps*, sive inter Carthaginem Sufetulamque tuneticam, hunc limitem non appellatum fuisse puto. » Il croit qu'il est question d'un port de la Mauritanie : « *Mihi videtur Tuccensis* s. *Thuccensis* aut *Tuggensis* S. *Thuggensis* scribendum vocabulumque de Sitifensi oppido *Tucca* intelligendum esse. »

Voici, du reste, comment il fonde son opinion : « Oppidum *Tucca*, impositum mari et flumini Ampsagæ, memorat Plinius, H. N. . . . Tab. Peut. habet « *Tucca, fines Affrice et Mauritanie*, » idemque in tabula geogr. duas *Tuccas*, unam ad Ampsagæ fl. ostia, alteram inter hanc Cirtamque oppidum, item ad Ampsagam sitam delineavit, ita ut situs ejus fere cum hodierno *Meelah* s. *Milah* Algeriæ conveniat. » Il invoque enfin la liste des évêchés sans avoir remarqué, que celle-ci nomme :

- 1^o un *episcopus Teggensis*, seu *Municipii Tugie*, dans la Proconsulaire ;
- 2^o un *episcopus Teccensis*, dans la Numidie ;
- 3^o un *episcopus Teccensis*, dans la Byzacène ;
- 4^o un *episcopus Teccensis*, dans la Mauritanie Sitifiennne.

L'érudition ordinaire de Bocking paraît, en cette circonstance, lui avoir fait défaut, ou plutôt elle est restée en arrière des découvertes successives de la science moderne.

D'autres ont cru reconnaître *Tigisis* (Taourga), ou le *limes Tangensis*, dans la position formidable de *Tiziouzzou*, qui se relie aujourd'hui au Fort-Napoléon. C'est qu'en effet, « parmi les postes militaires créés, depuis la conquête, sur la limite du territoire insoumis de la grande Kabylie, l'un des plus forts et des plus complets est celui de Tiziouzzou. Sa position, à quelque point de vue qu'on l'envisage, ne laisse rien à désirer. Situé au milieu d'un pays extrêmement fertile, sur la route qui doit relier Alger à Bougie, dominant le cours moyen et supérieur du Sebaou ; adossé aux contreforts qui descendent directement des pics du Jurjura, ce poste est évidemment destiné, non-seulement à

fournir à nos colonnes expéditionnaires une excellente base d'opérations, mais à devenir, sans aucun doute, et dans le plus prochain avenir, un des centres de population les plus importants. Les Turcs avaient compris les avantages de cette position et y avaient bâti un *bordj* (1). Ils entretenaient une petite garnison, non pas pour essayer d'étendre leur autorité au milieu des contrées environnantes, ce que leurs faibles moyens d'action ne leur permettaient même pas d'espérer, mais pour exercer sur le commerce et l'industrie une surveillance fiscale dans l'intérêt seul du trésor (1). »

Ce n'est donc ni à Tucca, ni à Tiziou zou, qu'il faut chercher le *limes Taugensis*, mais aux environs de *Tigisis*. Le *castellum Tigisense*, qui ne devait, sous le rapport stratégique, le céder en rien à Tiziou zou, était le poste intermédiaire entre cette dernière localité et la ville maritime de *Rusuccuru* (Dellis), qu'il servait à relier entre elles.

15. Trois hypothèses, selon Bocking, se présentent pour expliquer l'origine du nom du *limes Bidensis* :

1^o L'auteur de l'Histoire de la Persécution des Vandales en Afrique, Victor, était de *Vita*, et c'est de cette ville, sa patrie, qu'il reçut ou qu'il prit le surnom de *Vitensis*, sous lequel il est connu. Les géographes ni les cartes ne font nulle mention de cette ville, *Vita* ou *Vite*, située dans la Byzacène. La liste des évêchés nomme un *episcopus Vitensis*, dans cette province, et désigne précisément ce même Victor : « *hujus loci episcopus erat Victor, qui fuit auctor historiæ Vandalicæ*. » Nous verrons plus loin un *limes* du même nom, placé sous le commandement du duc de la Mauritanie ; quand nous disons du même nom cela n'est pas tout-à-fait exact, puisqu'il s'agit du *limes Bidensis*, et que celui dont nous aurons à parler est appelé *Vidensis* ;

(1) L'auteur auquel nous empruntons ces lignes, d'ailleurs avec autant de plaisir pour nous-même que de profit pour notre travail, ne fait-il pas confusion entre le point fortifié qu'il cite et que nous ne retrouvons pas, et le *Bordj-Sebaou*, bâti beaucoup plus loin, au N. O., sur le bord même de la rivière d'où il tire son nom et un peu en dessous de Taourga (*Tigisis*) ?

(2) *Indicateur général de l'Algérie*, par M. Victor Berard (p. 303).

mais nous savons à quoi nous en tenir au sujet de ces permutations de lettres.

2^o Ptolémée place au nombre des villes maritimes de la Mauritanie Césarienne *Bida* ou *Beda kolônia*. L'itinéraire d'Antonin place le *Bidil municipium* (*Bida*, *Bidis*, *Badil*) sur la route (par terre) de Dellis à Bougie. La table de Peutinger dit *Syda municipium*, et l'anonyme de Ravenne *Bidda municipium*. La notice des évêques nomme un *episcopus Bidensis* (de *Bida*) dans la Mauritanie Césarienne. Le savant docteur Shaw retrouve *Bidil* ou *Bida* dans la moderne ville de *Blida*, près d'Alger ; et, chose incroyable ! Bocking lui-même partage cette opinion.... « Ab hoc oppido (*Blida*, *Bleeda*, *Belide*, *Blada*) limitem Videntsem (il fallait au moins dire Bidensem) nomen gessisse mihi quoque videtur. »

3^o Enfin, un *episcopus Bitensis*, dans la Mauritanie Césarienne, est également cité par la liste des évêchés ; mais Bocking ajoute, cette fois : « Ceterum locus ignotus neque huic limiti nomen dedisse putandus est. » Pour lui, ce n'est ni dans la Byzacène, ni dans la Mauritanie Césarienne, mais dans la Numidie ou la Mauritanie Sitifiennne, qu'il faut chercher cette ville ; ce qui est en contradiction avec l'opinion de Shaw, qu'il partage.

Quant à Pancirole, il pense qu'il y a eu deux *limites Bidenses*, l'un sous le comte d'Afrique, l'autre sous le duc de la Mauritanie : *Bidil municipium* Itinerarium in Maurit. Caes, ponit, unde *Bidilensis* limes esset vocandus : quod esset longior hic limes, alium sub Duce Mauritaniae præpositum habuit, *Videntsem* vocatum, pro *Bidensem*. »

Toutes ces hypothèses tombent devant l'opinion émise par M. Berbrugger, qui a tranché la question : l'ancien poste romain *Bidil* ou *Bida* ne peut être autre chose que la localité appelée aujourd'hui par les Arabes *Djema Saharidj*. Non-seulement le tracé de la route romaine suffirait pour le démontrer, mais l'Itinéraire d'Antonin le prouve péremptoirement, en indiquant les stations entre Dellis et Bougie (*a Rusuccuro Saldis*), savoir :

1^o *a Rusuccuro Tigisi* (de Dellis à Taourga, au nord de Tiziouzzou).

2^o *Tigisi Bidil* ou *Bida* (de Taourga, à Djema Saharidj),

3^o *Bidil Tubusupto* (de Djema Saharidj à Tiklat),

4^o *Tubusupto Saldis* (de Tiklat à Bougie).

La table Peutlingérienne elle-même place le *Syda municipium* à XLIV M. P. a Rusuccuro colonia, et à LXV M. P. a Saldis colonia, inter Tigisi et Ruzai habet. Il ne peut, dès-lors, rester aucun doute sur la situation de ce poste.

16. Le *limes Badensis* tirait son nom de la ville de *Bada* ou *Vada*, mais dans quelle province était-elle située ? Ptolémée place Badea avant Bidil ou Bida. Pancirole confond les trois provinces, Byzacène, Numidie, Mauritanie, lorsqu'il dit : « a *Bada Mauritaniae Caesariensis oppido*, de quo ap. D. Cyprianum in conc. Carthag. *Caput Bada* Procopius vocat. » Procope signale *Kapoud Bada*, qui, d'après Shaw, s'appellerait encore *Capudia*, comme située sur le littoral. La Table de Peutinger nomme *Badias*, qu'elle place dans la partie méridionale de la Numidie ; c'est de cette ville que le *limes* qui nous occupe, paraît avoir pris son nom : « Numidicum denique oppidum, de quo in conc. Carthag. « a *Badis*, » ac de quo hic limes appellatus fuisse videtur ; » c'est également l'avis de Mannert et de Morcelli. Cette ville est la *Badys* de Lappie. Mais si, d'une part, la notice des évêchés nomme un *episcopus Badiensis* ou *Bladiensis* dans la Mauritanie Césarienne, d'autre part, elle nomme aussi un *episcopus Vagensis* ou *Vadensis*, dans la Numidie, et, dans la même province, un *episcopus Vageatensis* (*Vagadensis*, *Vagradensis*) : « erat urbs sita ad flumen Bagradam, quæ dicitur a Polybio *Macar*, et hodie fluvius Bagradas *Magerada* appellatur ; » un *episcopus Vagensis*, dans la Mauritanie Césarienne (1).

(A suivre)

E. BACHE.

(1) Dans cet article, composé entièrement de questions de géographie comparée, il y a beaucoup à compléter et à reprendre ; mais il faudrait des dissertations et non de simples notes pour élucider la matière. La rédaction de la Revue doit donc se borner à faire ici ses réserves.

N. de la Réd.

MERS-EL-KEBIR (1).

Dans une série d'articles intitulés *Oran sous la domination espagnole*, que l'*Akhbar* a publiés récemment, nous avons donné au public algérien un échantillon des travaux historiques d'un auteur inconnu jusqu'ici, au moins dans la colonie, de Diego Suarez Montanes. Nous avons, de plus, esquissé sa biographie, à l'aide des renseignements qu'il fournit sur lui-même avec abondance, dans son très-intéressant manuscrit.

Nous allons puiser aujourd'hui à la même source une relation des événements dont Mers-el-Kebir a été le théâtre à la fin du *xv^e* siècle et dans la première décade du seizième. Grâce à Suarez, plusieurs pages importantes des annales de cette forteresse, que l'histoire avait momentanément perdues, se retrouvent tout-à-coup. Quelques-unes sont assombries par de pénibles échecs, d'autres resplendissent de l'éclat de la victoire ; mais toutes sont ennoblies par un dévouement courageux et infatigable à la civilisation chrétienne. Et ce dévouement est d'autant plus respectable que, l'entreprise étant prématurée, l'Espagne ne devait pas trouver dans un succès définitif la consolation de ses sacrifices, la récompense de ses efforts.

Ainsi, au lieu des récits secs, inexacts et écourtés de Mariana et de quelques autres historiens classiques, le vieux soldat illettré va nous offrir une narration minutieuse mais animée, incorrecte parfois, mais constamment substantielle, mélange de qualités et de défauts d'où naîtra cependant l'intérêt, parce que l'on sent toujours que l'écrivain est honnête, passionné pour le vrai, le juste et le beau, parce qu'il parle de ce qu'il a appris par observation directe et personnelle ou par des témoignages judicieusement choisis et soigneusement contrôlés (2).

(1) Suarez n'ayant placé aucune note dans son travail, on saura que toutes celles qui se rencontrent ici appartiennent au traducteur, sans qu'il soit nécessaire de le constater chaque fois par une indication spéciale.

(2) Voir au n° de l'*Akhbar* du 21 août 1864 ce que Suarez raconte sur les précautions qu'il a prises pour réunir et apprécier les éléments de son travail.

Au moment de laisser la parole à Suarez, le traducteur doit faire observer que le début de l'historien de Mers-el-Kebir, quoique relatif à Carthagène, n'est nullement un hors d'œuvre ; car de la prise de cette dernière ville par les chrétiens sur les Mores d'Andalousie, date la réaction espagnole contre la piraterie berbèresque. Alors, s'inaugure une série de luttes maritimes ou autres dont Mers-el-Kebir fut parfois le théâtre et qui ont eu, d'ailleurs, pour résultat d'amener l'occupation de cette place en 1506 ; puis, par une conséquence toute logique, la conquête d'Oran sa voisine, quelques années après. Cette apparente digression était donc, en effet, l'introduction naturelle de son récit.

A. BERBUGGER.

I.

Commencement des guerres entre les Espagnols et les Mores du royaume de Tlemcen (1), après la prise, par les Chrétiens, du port et de la ville de Carthagène, jusqu'à l'année 1506, où ces derniers s'emparèrent de Mers-el-Kebir.

On croit que le port et la ville de Carthagène furent enlevés aux Mores vers l'année 1265, par le roi Don Alphonse X, le Sage, alors qu'il gagna sur eux les villes de Murcie et de Lorca (2). Il y en a qui disent — mais à tort — qu'ils ont été pris par le roi Don Jayme d'Aragon en même temps que Majorque. D'autres, enfin, ont prétendu que Carthagène fut conquise avant cette époque et du temps de l'Empereur Don Alphonse VII, roi de Léon. Selon eux, les Génois étant venus alors pour aider les Espagnols à prendre Almeria, sur la côte du royaume de Grenade, en l'an... (3), ils se seraient emparés de Carthagène pendant le cours de cette expédition, à l'aller ou au retour.

(1) Le royaume de Tlemcen comprenait alors la partie occidentale de l'Algérie, le reste appartenant à celui de Bougie.

(2) Cette première phrase du récit de Suarez est évidemment tronquée dans le texte ; mais le sens général permet de suppléer avec facilité ce qui lui manque.

(3) Suarez a laissé en blanc cette date qui est : 17 octobre 1147.

Quoi qu'il en soit, dès que ce port fut entre des mains chrétiennes, il n'y manqua jamais de bâtiments à rames pour fouiller les côtes de Berbérie (1) et y faire quelques prises. Mais ils n'osaient pas s'aventurer trop à l'ouest, en vue des rivages du royaume de Grenade qui était alors et resta longtemps encore aux mains des infidèles. De ce littoral grenadin, notamment d'Almeria, partaient beaucoup de corsaires musulmans qui causaient de grands dommages sur les mers et sur les côtes d'Espagne, de France et d'Italie. Cela attira les escadres chrétiennes sur cette ville, surtout celle des Génois envoyés par les souverains pontifes (2). Il y vint aussi des escadres des rois d'Espagne et même de Catalogne, toujours pour les mêmes causes. Ces corsaires musulmans d'Almeria firent principalement de bonnes prises vers l'an 1245 où leur port fut fréquenté par plus de cent galères montées par des Mores tous excellents pratiques des abris maritimes du littoral berbèresque, tels que Mers-el-Kebir et Bougie dont les habitants apprirent d'eux le métier de corsaires, c'est-à-dire à voler les chrétiens sur mer et sur terre. Tous ensemble, mores d'Espagne ou de Berbérie, s'efforçaient sans cesse d'intercepter les passages et de faire tout le mal possible aux escadres d'Angleterre, de Flandres, de France et d'Allemagne qui allaient alors conquérir la terre sainte de Jérusalem.

Cela fut cause que le pape Eugène III envoya, en 1247, une grande flotte sur Almeria, sous le commandement d'Ansaldo de Oria (Doria), consul du Sénat de Gênes ; à cette expédition accourut en même temps le roi Don Alonso VII, de Léon, qu'on appelle Empereur, petit-fils de celui qui gagna Tolède, lequel occupa alors Almeria (momentanément) et en dénicha les corsaires musulmans.

(1) Notre auteur désigne constamment l'Afrique septentrionale sous le nom de *Berberia* : et avec beaucoup de raison, puisque c'est le pays des *Berbers*, ancêtres de nos Kabiles. Nous l'avons suivi en cela.

(2) Les Génois avaient d'ailleurs à venger les insultes et les déprédations des pirates musulmans contre leur marine marchande et leur littoral et à leur inspirer par la force des armes le respect de leur pavillon national.

Il y en eut bien encore ensuite, mais ils n'y furent jamais si nombreux qu'auparavant, ni si forts et si riches.

Ces pirates d'Almeria, et ceux de Mers-el-Kebir et d'Oran, en vinrent souvent aux mains avec les corsaires chrétiens de Cartagène; et il y eut, de part et d'autre, des tués, des blessés et des captifs, selon la proportion des forces et les chances du combat.

Mais dès qu'on eut achevé la conquête du royaume de Grenade et de son littoral (fin du x^e siècle), la marine chrétienne de Cartagène commença à se montrer dans la Méditerranée et sur les côtes de Berbérie. Construisant pour ces expéditions de plus grands navires, frégates et brigantins, bien pourvus de rames et d'armes, on allait de l'avant sans crainte, et on visitait souvent le littoral du royaume de Tlemcen situé en face et au sud de Cartagène — abordable en 24 heures de navigation par le temps favorable — surtout la province d'Oran, qui est la plus voisine. Les Mores furent forcés, dès-lors, de tenir, le jour, des guetteurs dans des tours et atalayas, et d'avoir des sentinelles de nuit, à la marine d'Oran et de Mers-el-Kebir; car dans ces parages les chrétiens établissaient souvent des embuscades au fond des criques, et même à terre, pour s'emparer des Mores qui allaient d'un lieu à un autre par mer ou par terre; souvent même ils attaquaient au milieu de la nuit de petits villages maritimes de la banlieue d'Oran et de Mers-el-Kebir, tels que La Onza, Bocifar, Carraza et Canastel, au levant d'Oran, patrie de St-Augustin (1), comme on l'a dit. Ils faisaient aussi des prises au levant et au couchant d'Oran, dans les villages maritimes, et jusque dans la campagne, sur les Arabes, procédant toujours par razzias inattendues, sans s'éloigner beaucoup du bord de la mer; et ils s'embarquaient prestement avec ou sans prise, dès qu'ils sentaient la contrée en éveil. Jusqu'alors, les Mores du royaume de Tlemcen n'avaient pas su ce que c'était que des

(1) Suarez, très-peu fort en géographie comparée, ne pouvait reconnaître une erreur qu'il trouvait dans les auteurs de son temps. Il ne faut donc pas s'étonner de le voir placer Thagaste sur l'emplacement de Canastel.

corsaires chrétiens venant les inquiéter et les capturer sur terre et sur mer.

II.

Vers l'an 1500, il y avait à Cartagène beaucoup de fustes, brigantins et frégates qui faisaient la course, montés en général par les habitants de cette ville, spécialement les Vergara et les Oviedo ; la plupart du temps, sortant tous de conserve et avec drapeau parlementaire, ils abordaient le littoral berbèresque comme pour traiter du rachat des Mores et des chrétiens, dont la traite se faisait le plus souvent à Oran et à Mers-el-Kebir, attendu la commodité du port pour leurs navires, parmi lesquels il y avait, d'ordinaire, beaucoup d'autres navires de commerce chargeant et déchargeant des marchandises pour France, Italie et Venise. De même, ceux de Cartagène portaient d'Espagne, des draps fins, des soies, et rapportaient d'Oran, de la cire, des peaux et des dattes, denrées dont on y faisait alors un grand trafic par les négociants chrétiens, les Mores et les Juifs.

Les plus mal accueillis et maltraités, à Oran, étaient les marchands chrétiens de Cartagène, attendu que c'étaient de ce port que venaient ceux qui faisaient éprouver le plus de dommage sur cette côte, mettant le feu aux ateliers de la marine, aux magasins, aux cales des navires, à la plage d'Oran et de Mers-el-Kebir où il n'y avait fuste qu'ils ne brûlassent par feu artificiel (1).

Un marin de Cartagène, nommé Apolinario, s'adonnait souvent à ce genre d'hostilités avec un grand brigantin qui lui appartenait. Cet homme, qui avait été captif des Mores à Oran, pendant plusieurs années, y enleva beaucoup de chrétiens avec son navire, au moyen de diverses ruses, qu'il possédait parfaitement et de signaux convenus avec ses compagnons de captivité, restés à Oran, quand il s'évada dans une barque avec sept autres

(1) Suarez entend, sans doute, par cette expression quelque composition particulière dans le genre du feu grégeois, pour incendier plus vite et plus efficacement.

chrétiens. Bref, Apolinario enlevait tant d'esclaves d'Oran que les Mores, pour y mettre ordre, firent de ces grands silos souterrains qu'ils appellent *mazmorras* (matmor) où l'on enfermait les chrétiens après le soleil couché. Jusque là, il n'y avait pas eu de geôle pour ces captifs, qui passaient la nuit disséminés en ville chez leurs maîtres ou au dehors, dans les jardins, moulins et autres endroits, où ils travaillaient pendant le jour et d'où il leur était facile de s'enfuir, quand les signaux convenus avec Apolinario, se faisant en mer, leur en indiquaient l'opportunité, signaux qui désignaient le jour, l'heure et l'endroit de l'embarquement. Pour cela, plusieurs sautaient en bas des murailles que les Mores n'avaient pas l'habitude de garder.

En 1501, Apolinario apprit qu'un certain jour des Mores d'Oran se proposaient de mener, par mer, une nouvelle mariée à Mers-el-Kebir, ne pouvant l'y conduire par le sentier qui relie ces deux places, sentier abrupte et dangereux à cause des précipices qui le bordaient du côté de la baie et où étaient déjà tombés beaucoup d'indigènes en y voulant passer à cheval. Par ce motif, on s'était décidé à la mener dans une grande barque en compagnie de beaucoup de gens notables et avec tous les objets qui composaient sa dot (1).

Là-dessus, Apolinario et ses compagnons, les Vergara, arrivés de nuit dans la baie avec trois brigantins bien armés les cachèrent dans de petites criques, entre Oran et Mers-el-Kebir, les ayant d'abord dématés pour mieux dissimuler leur présence sous les roches surplombantes. Après deux jours d'attente, ils virent enfin venir, dans la matinée du 26 mai, la barque qui portait la mariée, accompagnée de trois fustes de moindres dimensions; et les abordant aussitôt par le travers, ils les prirent toutes. Il s'y trouva plus de cinquante personnes avec la mariée, laquelle était bien parée de gala à leur mode et dans tout l'appareil des épousailles. Apolinario et son monde chargèrent à couler leurs brigantins de cette riche prise; et abandonnant la bar-

(1) Suarez veut peut-être parler ici de cadeaux faits à la mariée par sa famille; en tous cas, en fait de dot, on sait que les femmes musulmanes en reçoivent, mais n'en donnent pas.

que des gens de la noce et leurs fustes, ils mirent le cap sur Cartagène à la vue des Mores d'Oran et de Mers el-Kebir qui, du rivage, assistaient à cette scène.

Les individus capturés dans cette circonstance étaient des plus riches d'Oran ; aussi, ils ne tardèrent pas à être rachetés au moyen d'esclaves chrétiens, d'argent et de marchandises, que l'on donna pour leur rançon.

Car l'année précédente (1500), les corsaires berbèresques d'Oran et de Mers el-Kebir avaient pris, non loin de Cartagène, le jour de Saint Jean-Baptiste, dans la matinée, plus de soixante personnes, la plupart des jeunes gens qui étaient allés se divertir à la mer dans la soirée, la veille de cette fête. Ils firent, aussi, des captifs dans une autre embuscade, organisée par le conseil d'un Morisque de Murcie qui de Cartagène était allé s'établir à Oran avec sa famille, où, de concert avec les pirates de cette ville et de Mers el-Kebir, il avait dressé le plan de la razzia. Donc, avec les chrétiens capturés dans ces occasions, les Mores rachetèrent la mariée et les gens de la noce pris par Apolinario et les Vergara.

A partir de cette aventure, chaque matin, ceux d'Oran et de Mers el-Kebir faisaient reconnaître soigneusement les criques situées entre leurs places, avant d'en laisser sortir aucune embarcation. Les hommes chargés de cette opération s'approchaient du rivage autant que le permettaient la rudesse et les périls du sentier ; et, comme les difficultés du terrain les empêchaient parfois de voir jusqu'au fond des criques, ils y faisaient rouler des pierres d'en haut afin d'en chasser les navires chrétiens qui pouvaient s'y trouver embusqués. N'osant pas descendre jusqu'au bord de la mer, de peur d'y rencontrer l'ennemi et de tomber entre ses mains, ils ne cessaient de faire pleuvoir les pierres sur les endroits inexplorables pour eux que lorsqu'ils en voyaient sortir les pigeons sauvages et les mouettes qui nichent en grand nombre sur cette côte rocheuse. En effet, la présence de ces animaux dans une crique donnait la certitude qu'aucun bâtiment chrétien ne pouvait s'y trouver caché.

Alors, par le signal d'un feu, ils avertissaient Mers el-Kebir que les barques pouvaient sortir et aller à Oran qui, de son côté, arborait un drapeau blanc à la pointe de la Mouna pour faire

savoir aux barques de l'endroit qu'elles pouvaient aller à Mers el - Kebir. Par ordre du caïd de ces places, quiconque en sortait avant que la reconnaissance fût achevée et que les signaux fussent donnés, encourait une peine sévère.

Le soin d'opérer cette reconnaissance incombait au caïd et aux Mores qui gardaient la tour appelée par eux *El Borxe Ben Zagua* (Bordj ben Zouaoua (1), qu'on nomme à présent le château de St-Grégoire, et dont les soldats font encore, chaque matin, ladite exploration des criques.

Apolinario, ayant eu connaissance de l'indice de sécurité que les Mores d'Oran et de Mers el Kebir tiraient de la fuite des pigeons sauvages et des mouettes, emporta quelques-uns de ces oiseaux de Cartagène, car il s'en trouve aussi sur la côte d'Espagne; puis, il alla sur son brigantin, bien armé, s'embusquer de nuit dans la plus grande crique. Quand les Mores vinrent jeter les pierres, il lâcha pigeons et mouettes; et les explorateurs, se croyant sûrs, dès-lors, qu'il n'y avait pas d'ennemis, firent les signaux accoutumés. Aussitôt, les barques commencèrent à circuler entre Mers el Kebir et Oran; Apolinario en prit trois avec les passagers et les équipages et il revint ainsi à Cartagène, loué de tous pour son audace et son adresse.

Cette ruse hardie stupéfia les Mores qui, ne se fiant plus désormais aux pigeons sauvages ni aux mouettes, bâtirent une tour en pisé royal (2) où ils installèrent une garde de nuit et de jour, afin que nulle embarcation ne pût venir dans la rade sans être aperçue; cette tour, ou au moins une partie, qui subsiste encore, rappelle ce souvenir. Ils en bâtirent en même temps une autre plus grande au cap Falcon, à l'Ouest de Mers el-Kebir, pour pouvoir signaler les Chrétiens qui y faisaient des descentes afin d'enlever les Mores de Carraza et Bocifar, villages de la banlieue de cette place. Quant à la forteresse appelée *Borje ben Zagua* (Bordj ben Zaoua, Saint-Grégoire), on l'avait élevée sitôt après la prise de Cartagène.

(1) Dans son *Histoire d'Oran*, p. 131, M. Fey l'appelle *Bordj Hocem ben Zowawa*.

(2) Celui où la terre est mêlée de chaux.

Au mois d'octobre 1501, arriva en vue de Mers-el-Kebir une escadre de caravelles portugaises avec le dessein de s'en emparer, d'après les ordres du roi Manuel. Par le fait, cet armement naval était destiné à secourir les Vénitiens contre les Turcs qui venaient de leur prendre la Morée et il avait été sollicité par le pape Alexandre VI. Mais il était enjoint aux capitaines portugais de se rendre au Levant en longeant la côte de Berbérie et de s'efforcer d'occuper, en passant, le port et le château de Mers-el-Kebir. (1) Bien pourvue en personnel et matériel pour l'expédition du Levant, l'escadre portugaise, dès son entrée dans la Méditerranée, mit le cap droit sur Mers-el-Kebir, se proposant de mouiller dans ce vaste port et d'y entrer d'emblée dans leur ordre de marche. Mais il n'en fut pas comme ils pensaient, car un vent contraire souffla de terre, ainsi qu'il arrive souvent en ce lieu, et les caravelles durent bourlinguer dans le golfe pendant deux ou trois jours en vue de la terre, essayant en vain de pénétrer dans le port. Cela donna le temps aux Mores de Mers-el-Kebir, d'Oran et des environs de se préparer à recevoir les chrétiens, s'ils opéraient le débarquement dont leurs manœuvres annonçaient l'intention. Mais comme c'étaient des caravelles de guerre, pourvues d'artillerie, la peur s'était d'abord emparée d'eux ; d'autant plus que, peu de jours auparavant, ils avaient vu l'escadre espagnole — sortie de Malaga pour Naples sous les ordres de Don Gonzalo de Cordoba comte de Cabra — forcée par le vent de nord-ouest de raser la côte de Berbérie, passer en vue de Mers-el-Kebir et d'Oran. Cette apparition les avait mis en armes comme actuellement où ils voyaient cette autre escadre qui, quoique moins

(1) Nous remplaçons par des points suspensifs cette partie du texte où l'obscurité habituelle du style de Suarez est augmentée par d'évidentes lacunes. Voici, du reste, ce passage : « En las marinas del reyno de Tremecen frontero de Cartagena, de Castilla de que tenia noticia el dicho rey de Portugal y sus capitanes de las fronteras Berberia, Ceuta, Tanger, Alcazar Zaguer y Arzila y de una torre o Castillo que avian fabricado de nuevo junto à Beles de la Gomera en el meridiano de Velez Malaga, y aora pretendian ocupar tambien el puerto y fuerza de Marçal-Quibir, frontero de Cartagena, haziendo burla de los Castellanos, porque solo tenian en la costa de Africa à Melilla y esa estava à cargo de el Duque de Medina Sidonia que la havia ganado y no el rey de Castilla. »

nombreuse que la première, s'efforçait d'entrer dans le port. Aussi, les caïds de cette forteresse et ceux d'Oran, imaginant par là les intentions de l'ennemi, préviennent leur monde du dedans et du dehors d'être bien sur leurs gardes et les armes à la main, afin de défendre leur pays contre les chrétiens et, de les tuer ou capturer, ainsi qu'il arriva.

Aussitôt entrée, l'escadre commença à jeter du monde à terre, sur la plage, sans que les Mores y fissent opposition, tous se tenant hors de là, en embuscade, afin d'attendre la fin du débarquement des *barbares* portugais (1). Ceux-ci auraient dû comprendre qu'on leur tendait un piège, et que, puisque personne ne faisait obstacle, ni même ne paraissait, c'était pour sortir tous à l'improviste à l'instant favorable, ce qu'en effet ils firent. Au moment où les chrétiens s'acheminaient par terre droit sur la forteresse, la croyant déjà gagnée, les Mores qui s'y tenaient cachés en sortirent tout-à-coup et ceux des diverses embuscades se montrèrent en même temps sur les derrières des Portugais, de sorte que ceux-ci, pris ainsi entre deux feux, furent défaits et tués pour la plupart. On fit le reste prisonniers, d'après le conseil de quelques Morisques Andaloux, Mudejares, Grenadins et Murciens qui habitaient le pays. Sur un autre point, les indigènes de la ville de Mers-el-Kebir attaquèrent un deuxième corps portugais, qui avait débarqué entre ladite ville et la mer, espace désert à cette époque et qui maintenant est défendu par la nouvelle forteresse, comme on dira en son temps.

Attaqués ainsi des deux côtés, les chrétiens étant divisés furent défaits promptement; il s'en rembarqua ce qui put dans les bateaux, le reste demeurant morts ou captifs.

À ce sujet, des vieux Mores de la montagne de Guiza, banlieue de Mers el-Kebir, bons bergers (*zagalejos*) déjà, à ce qu'on dit, dans le temps où ces choses arrivèrent, nous ont certifié, d'après ce qu'ils avaient ouï dire à leurs pères et à d'autres Mores qui se

(1) L'épithète est dans Suarez qui paraît, ici, s'être identifié si bien avec les Mores qu'il met en scène, qu'il leur emprunte leur langage injurieux vis-à-vis des chrétiens.

trouvaient à l'affaire, qu'on y tua ou prit plus de mille chrétiens. Un de ces vieux Mores nous montra un fer de lance portugaise antique qui lui venait de cette déroute dont il avait beaucoup d'autres dépouilles et reliques, telles que cuirasses, poignards, épées et autres armes offensives et défensives que l'on trouva ensuite dans la ville de Mers el-Kebir, quand on en fit la conquête, ainsi que plusieurs esclaves portugais pris dans cette même déroute.

Donc, ceux qui échappèrent et la troupe restée à bord continuèrent leur voyage du Levant ainsi qu'ils en avaient l'ordre du roi Manuel, à qui on annonça la fâcheuse issue de l'entreprise de Mers el-Kebir. Le retard que celle-ci causa fit que l'escadre n'arriva pas à temps pour secourir les Vénitiens contre le Turc ainsi que le pape l'avait demandé. Dans cette année et les précédentes, ledit Turc avait pris aux Vénitiens la Dalmatie, Napoli de Romanie, Lépante, Durazzo et toute la Morée avec d'autres îles de l'Archipel et il pesait grandement sur les populations chrétiennes voisines de la Grèce, provinces et position qu'on n'a jamais pu reprendre à cet ennemi musulman.

Les Mores d'Oran et de Mers el-Kebir, très-fiers et tout triomphants de leur victoire sur les Portugais, furent d'autant plus animés à défendre leur zone maritime contre les escadres ou armées chrétiennes qui viendraient pour les occuper et à entreprendre de plus grandes choses sur mer, que, parmi les captifs chrétiens restés en leur pouvoir, il y avait quelques maîtres-charpentiers de navires, frégates et brigantins, ce qui les aida à augmenter le nombre de leurs corsaires.

Aussi, chaque jour arrivait là quelque prise faite sur la chrétienté ; et cela fut poussé si loin qu'en 1505 ils osèrent aller de nuit avec six ou sept fustes à la plage de Malaga, où ils mirent le feu artificiel dans des navires bretons, flamands et anglais qui y chargeaient ou déchargeaient.

Cet acte d'audace, joint à beaucoup d'autres dommages que les corsaires faisaient sur la côte des royaumes de Grenade, Murcie et Valence, fit naître l'idée de conquérir Oran et Mers el-Kebir le plus tôt possible et de leur ôter tout pouvoir sur ces lieux.

Les chrétiens, il est vrai, pratiquaient aussi la course de leur côté et opéraient quelques prises sur les côtes de Berbérie, mais

cela n'équivalait pas à ce que les Mores faisaient sur les côtes d'Espagne, surtout celles d'Alicante et de Cartagène.

Cependant, de ce dernier port sortirent, au mois de juin 1502 les *Arraez* (Raïs, capitaine marin) Oviedo, les trois frères Vergara et avec eux Apolinario et quelques autres; marchant de conserve avec leurs brigantins, ils arrivèrent à la plage de Canastel, village de Mores sur ce littoral, à trois lieues Est d'Oran. Les Espagnols débarquèrent leur monde au nombre d'environ 200 et marchèrent sur ce village qui est à une demi-lieue de la mer. Mais ils furent éventés et craignirent d'être perdus s'ils allaient plus avant; il leur parut donc sage de se rembarquer aussitôt, avant le jour, ce qu'ils firent. Puis, doublant le cap de l'Aiguille d'Oran, au levant, ils entrèrent dans les ports d'Arzeu (*Arceo*); là, ils placèrent la majeure partie de leur monde en embuscade, près du chemin qui va d'Oran à Mostaganem, cachant leurs navires dans des endroits où ils ne pouvaient être vus de terre. Le jour même où fut placée cette embuscade, vint à passer, dans la soirée, une grande caravane de Mores et de Juifs avec force mules et chevaux, allant de Mostaganem à Oran, chargés de marchandises, soie, cire, toiles, cuirs, etc., qu'ils se proposaient de vendre ou troquer sur le marché d'Oran, où il se faisait alors un grand commerce maritime. Les chrétiens sortant à l'improviste sur la caravane, où presque tout le monde cheminait à pied, la prirent tout entière, bêtes et gens, sauf un petit nombre de cavaliers qui réussirent à se sauver. Donc, nos corsaires chrétiens embarquèrent vingt captifs avec toutes les marchandises et reprirent le chemin de Cartagène où ils arrivèrent très-gais et triomphants.

Le bruit de cette fructueuse expédition ayant circulé, la convoitise saisit les Mayorquins qui, au mois de septembre de cette même année, passèrent à la côte d'Alger dont les habitants, à cette époque, ne savaient pas encore ce que c'étaient que les Turcs. Nos gens débarquèrent à 8 lieues Est d'Alger, avec l'intention de piller la ville de Tedeles (Dellis) (1), qui est sur cette côte, tout près de

(1) Bien que la lieue espagnole ait 239 m. de plus que la nôtre, le chif-

la mer. Cependant, ils avaient été aperçus de loin et on leur laissa tout le loisir de prendre terre, sans qu'aucun des Mores se montrât, tous s'occupant à organiser une embuscade. Les Mayorquins, arrivés de nuit, voulurent appliquer les échelles au point du jour ; mais l'ennemi, sortant à l'improviste de ses cachettes, entraîna la majeure partie ; le reste se rembarqua en grand désordre et hâte, laissant là les échelles et beaucoup de leurs armes pour se mettre en sûreté, au moins ceux à qui la légèreté de leurs pieds permit de le faire. Ils s'en retournèrent donc à Majorque sans avoir rien pris. De cet endroit, ils ressortirent ensuite, eux et d'autres brigantins du même lieu, et, accostant le littoral de Cherchel qui est à . . (2) lieues au couchant d'Alger, ils y prirent et capturèrent plus de 300 personnes la nuit, mirent le feu à la bourgade et se rembarquèrent sans avoir perdu un homme, rétablissant ainsi leur réputation et vengeant en même temps le désastre de Dellis.

En 1503, le roi de Portugal, informé que la nouvelle forteresse qu'il avait fait éditier en 1499, près de Velez de la Gomera, était une place inutile et difficile à ravitailler, ordonna de la démanteler et de transporter à Ceuta le monde, les munitions, etc., qu'il y avait, laissant le château désert (comme il l'est aujourd'hui), sur cette côte, appelée Calaa, à l'ouest du Pégnon.

Dans cette même année 1503, le bruit commença à courir, sur le littoral de Gênes, de France et d'Espagne, dans les îles de Sardaigne, Majorque, Minorque et Ibiza, que, dans la mer du Levant, littoral de Venise, Sicile et royaume de Naples, des corsaires turcs causaient de grands dommages à ces contrées maritimes, avec cinq ou six grosses galiotes. Ils capturaient, disait-on, des navires de chrétiens, et opéraient même des débarquements en terre ferme et dans les îles de la juridiction de la Sicile, Lipari, Lastrega, la Fariana, Maretemo et Pantanalea. Ce bruit rendit circonspects les corsaires chrétiens de la Méditerranée

fre 8 indiqué ici comme expression de la distance entre Alger et Dellis est fort loin de la réalité, puisqu'il y a, en effet, vingt quatre lieues kilométriques d'une de ces places à l'autre.

(2) Suarez a laissé le chiffre de la distance en blanc ; on sait qu'elle est de 28 lieues kilométriques.

occidentale, notamment ceux de Majorque et de Cartagène, qui ne sortirent plus aussi souvent que par le passé.

Mais les musulmans d'Oran et de Mers el Kebir ne cessèrent pas pour cela d'écumer la mer et de piller sur les terres du littoral espagnol.

Les capitaines de ces galiotes longues du Levant étaient des frères, Horux (Aroudj) et Haydadin (Kheir ed-Din), les Barbaresques, qui commençaient alors à rassembler les forces qui leur servirent ensuite à entreprendre de plus grandes choses.

Puis, comme les Mores d'Oran et de son littoral ne se tinrent plus sur leurs gardes sachant que les corsaires chrétiens de Cartagène et Vera n'osaient plus prendre la mer de peur de se rencontrer avec les Turcs, on fit sortir de Malaga sept brigantins bien armés, dont fut capitaine un portugais nommé Pedro Gonzalez, bourgeois de Malaga et naturel de l'île de Madère, lequel était pratique de la côte de Berbérie, depuis Ceuta jusqu'à Bougie. Or, sachant que les chrétiens de Cartagène n'avaient jamais fait de prises sur le littoral correspondant à la ville de Tlemcen et que par conséquent les mores de cette région ne devaient pas se mêler des corsaires européens, il arriva par le passage de Malaga avec les sept brigantins de conserve, au cœur de la nuit, (*à deshora*) à la ville d'Hone y pénétra par escalade, la saccagea et y enleva plus de 200 personnes de tout âge, outre un abondant et riche butin; puis, il se rembarqua sans avoir eu plus de cinq tués et quelques blessés et s'en alla à Malaga faire le partage des dépouilles de l'ennemi.

Ce Portugais, Pedro Gonzalez, avait fait à lui seul beaucoup d'autres prises, avec son brigantin, sur le littoral des royaumes de Fez, Tlemcen, de Melilla, de l'est à l'ouest. Mais, une fois, il lui arriva de perdre la majeure partie de son monde à la marine de Trara et Bulhasa (Oulhassa), du district de Tlemcen, s'étant rencontré là avec des Mores barbares, anciens africains (habiles), gens belliqueux, adroits à manier lances, arbalètes et escopettes, avec lesquelles ils se défendent toujours vaieusement.

Au mois d'août 1504, arriva au port de Mers-el-Kebir un gros navire flamand, envoyé par le Duc de Médina, et chargé

de diverses marchandises de Flandres, Angleterre et Espagne. Les Flamands qui composaient l'équipage ne firent pas connaître leur nationalité aux Mores et s'annoncèrent seulement comme des chrétiens qui venaient pacifiquement pour vendre et acheter. Mais la hourque qu'ils montaient recélait sous le pont et les cabines plus de quatre cents espagnols armés, à la solde du Duc, qui avait frété le bâtiment avec l'intention de s'emparer de Mers-el-Kebir, par ruse, comme on avait pris Melilla, par ses ordres et à ses frais, dix ans auparavant, en 1496 (1). Dans ce but, la hourque mouilla dans le dernier coin du port, touchant la terre et appuyée au pied de la muraille qui, de ce côté, arrivait jusqu'à l'eau, comme le témoignent encore ses fondements qui subsistent.

Il ne paraissait sur le tillac que les marins, et on ne permettait pas aux Mores de regarder (par les écoutilles), ni de descendre dans les chambres, bien que quelques-uns vinsent au bâtiment pour se divertir, acheter ou vendre, sans se douter de l'embuscade qu'il recélait. La troisième nuit, on commença à attaquer avec des tarières le pied de la muraille que l'on baignait de fin vinaigre ; les chrétiens travaillèrent, à cela, trois ou quatre nuits avec beaucoup de hâte, ouvrant une grande brèche, bien que la muraille fût plus forte et plus élastique (*correosa*) que le roc vif, ayant une épaisseur de douze pieds, de très-ancienne construction de mortier fin (?) bien apprêté et malaxé.

L'inventeur de cette manière de s'emparer de Mers-el-Kebir était un natif de Gibraltar, qui avait été captif des Mores de l'endroit pendant beaucoup d'années et savait où répondait, en dedans, ce pan de mur. La brèche faite sur ses indications répondait, intérieurement, à une cour où les indigènes enfermaient le bétail et l'abattaient, le reste du rempart servant d'appui aux maisons des habitants de la ville ; de sorte, qu'ailleurs il eût été impossible de rompre le mur le moins du monde, ou de

(1) Ce que Suarez a dit auparavant monfre qu'il faut lire ici, 1494, qui est en effet la date exacte.

faire le plus léger mouvement de terre, sans être entendu des musulmans de la place.

Déjà les chrétiens avaient ouvert une grande brèche au pied de la muraille, et il ne restait qu'à percer une mince couche, une sorte de faible écorce de la face intérieure, ainsi que le sentaient, avec les outils de taraudage, les travailleurs placés à peu de distance les uns des autres, croûte que l'on coupait avec des scies à la manière de limes sourdes, d'un trou de tarière à l'autre.

On perforait donc sans frapper, ni rien faire entendre. La quatrième nuit de ce travail, il restait peu à faire pour la cinquième, celle où la troupe devait pénétrer dans la forteresse. Mais le malheur voulut que, dans la matinée qui précéda ce jour, une moresse vint dans une tourelle, d'où l'on voyait le pied de la muraille, pour vider un panier d'ordures dans la mer, et qu'elle aperçût alors les chrétiens sortir du bâtiment, y rentrer, remarquant en même temps une couche blanche sur le petit espace qu'il y avait de l'eau à la muraille. C'étaient les débris que l'on en tirait avec des couffins, tandis qu'on aurait dû faire usage de sacs et même de sacs en cuir, pour qu'il ne s'en échappât rien, ces déblais pouvant éventer le travail, comme ils l'éventèrent en effet. En outre, il aurait fallu suspendre le travail une heure avant le jour.

Justement, la Moresse était une vieille expérimentée et intelligente ; elle comprit aussitôt de quoi il s'agissait et commença à mettre toute la population en alerte par ses cris de : « Trahison ! » trahison ! les chrétiens démolissent la muraille pour prendre « la ville ! »

Là-dessus, les Mores, voyant les vestiges évidents de l'acte dénoncé, commencèrent à tirer sur le navire avec des bombes en fer qu'ils avaient en batterie sur le rempart ou dans des bastions, ce qui fit éloigner le navire du port avec quelque dommage ; mais les Mores qui regardaient du haut des murailles furent aussi maltraités par l'artillerie de bronze et le feu des arquebusiers que l'on tirait pour sa défense, en attendant qu'on eût dégage les ancres et qu'on eût pris le large.

Au reste, quelques mores de Mers el-Kebir, collecteurs des droits

de douane, se méfiaient de ce navire, parce qu'on n'avait pas voulu les laisser descendre dans les chambres pour voir les marchandises, selon ce qui se pratique avec les autres marchands qui viennent là.

De là, courut le bruit à Mers el-Kebir et à Oran que ce plan de prendre la ville était une trahison du caïd même nommé Moula Guarderica qui l'avait complotée, disait-on, avec certains marchands de Malaga qui étaient venus là avec leurs navires et à qui il avait indiqué ce moyen de pénétrer dans la place pour pouvoir dire qu'ils s'en étaient emparés par la force.

Le caïd d'Oran, l'ayant fait amener devant lui, le voulait faire pendre ; l'accusé se défendait en disant que tout cela était méchanceté et faux témoignage, car s'il eût été un traître et s'il avait comploté pareille trahison avec les chrétiens, il pouvait très-bien leur jeter dehors une échelle ou leur ouvrir les portes au plus avancé de la nuit et les introduire de plain-pied, ayant, à la tête de son lit, les clefs du fort auprès desquelles il dormait. Il ajouta d'autres choses encore à sa décharge, si bien que sa défense, aidée du crédit de ses parents et amis, le tira d'affaire ; mais on lui ôta le commandement de Mers el-Kebir, par ordre du Gouverneur général caïd d'Oran (*Guelmous ben' Abd el Oued*, F.) qui y envoya à sa place le fils de sa sœur, Belguayd Gamara (Ben el Caïd R'omara) qui fut celui qui laissa prendre cette même ville de Mers el-Kebir.

Cette tentative avortée est cause que beaucoup de personnes croient que cette place fut occupée par nous en 1504 ; mais il résulte d'écritures authentiques, privilèges royaux, etc, conservés à Mers el-Kebir ou à Oran que la conquête de la première de ces places n'eut lieu qu'en 1506.

Pour traduction,

A. BERBRUGGER.

(*La suite au prochain numéro*)



ÉPIGRAPHIE NUMIDIQUE.

Nous recevons, de M. le docteur Reboud, les inscriptions suivantes que nous avons tout lieu de croire inédites et dont nous indiquerons, sinon toujours la provenance, au moins l'endroit où elles se trouvent aujourd'hui.

BONE.

N° 1.

On a donné, dans le 8^e volume de la *Revue Africaine*, page 395, une inscription relative à Marcus Ciarcius Pudens, en s'abstenant de la traduire, le texte ne paraissant pas suffisamment assuré.

M. le docteur Leclerc, après avoir longuement étudié ce document croit pouvoir l'interpréter ainsi :

Dis Manibus Sacrum
 Marcus CIAR
 CIVS PV
 DENS MI
 LES COHO
 RTIS XIII VR
 B (anae) STI pendiorum ANni IA
 CENS SV
 PRA RIPA IP
 PONE REGio ARA
 POSITA EX TESTamenti
 IVSSO CVRA et(?)
 AGENTE MER
 CVRIO LIBER
 TO Herede Secundo

* Ce qui veut dire : Aux Dieux mânes. Marcus Ciarcius Pudens, soldat à la Cohorte, 14^e urbaine, où il a servi un an, a été trouvé gisant sur le rivage d'Hippone où un autel a été érigé.

en vertu de son testament, par les soins actifs de Mercurius son affranchi, et son heureux héritier. »

HIPPONE (Hippo Regius).

N° 2.

L· NAEVIO

FLAVIO

IVLIANO

TERTVL

LO AQV·I

LINO·CP

C·MAECI

VS·TITIA

NVS·IVN

EQ·R·PATRO

NO·INCOMPARABI

Socle en marbre blanc ; l'inscription est dans un cadre.

— fruste extérieurement.

Longueur absolue..... 124 c.

Largeur..... 54 c.

Épaisseur..... 50 c.

Moulure..... 12 c.

3 filets.

Hauteur des lettres..... 6 c.

Chez Jean Attard, maltais ; dans un champ sous Saint-Augustin, près d'un puits comblé.

N° 3.

.....

.....

..... OB MERITA PONENDAM... VT

TESTIFICATIO MANIFESTIORQUE ES

SET SINGVLORVM AFFECTIO VIRI....

TIM AERE CONLATO POSVIT.

Gravé sur un socle en marbre blanc, formant parallélogramme à angles droits, taillé et poli sur quatre faces. — Brisé environ

au milieu ; il manque la partie supérieure, exécution calligraphique inférieure.

MM. Dumas, de Nîmes, Gandolphe et Reboud ont relevé les deux inscriptions précédentes à la fin de 1863, dans un jardin situé au pied du versant sud du mamelon d'Hippone.

SOUK-HARRAS (Thagaste).

N° 4.

...RTICVM ADDITIS HS... (1)

N° 5.

...CC MILIBVS NVM...

N° 6.

...MVM PATRIAE SV...

N° 7.

...AE EX HS CCC MIL N...

Les quatre fragments qui précèdent se trouvaient sous le Bordj de Thagaste au mois de juin 1864. Les espèces de plates-bandes où ils sont gravées, et qui semblent des pierres de frise, ont une longueur de deux mètres sur une hauteur de 50 centimètres. Les filets qui se remarquent au-dessus et au-dessous de l'épigraphie paraissent indiquer que celle-ci se composait d'une ligne unique dont les lettres mesurent 12 centimètres. L'entreilet est de 15 centimètres. Belle exécution, bonne conservation. La pierre, d'un bleu foncé, est dure et d'un grain fin.

N° 8.

...INC...

Dans un gourbi de la basse ville.

N° 9.

.... ECR.....

Entre le bureau arabe et le marché.

(1) H et S forment monogramme ici comme au n° 7 ; c'est l'abréviation du mot *Sestertius* (monnaie romaine.)

N° 10.

....ETO AMO....

Dans la cour de M. Roux, minotier, rue Thagaste.

Sur les trois derniers fragments, les lettres sont aussi gravées entre de doubles filets. Tous trois, par l'identité de pierre, de facture, de dimension et d'aspect, semblent provenir d'une même inscription.

N° 11.

...S.PORTICVM S...

Pierre longue de 50 centimètres avec des lettres de 10 centimètres.

Au jardin Roulier-Legrand, dans la ville basse.

N° 12.

BEATAM	ECCLESI
AM CA	TOLI
CAM	EX OFICI
NA FORTVNATI	AVI

Se trouve au musée en plein vent établi devant l'hôtel du commandant supérieur de Souk-Harras.

Le vide laissé ici au centre de l'inscription, faute de caractères typographiques spéciaux, est occupé dans l'original par le monogramme du Christ, flanqué, en bas, de l'alpha et de l'oméga.

Sur une copie qui nous a été communiquée par M. Cherbouneau et que l'on doit à M. le capitaine Maréchal, commandant supérieur de Souk-Harras, on lit THOLI, à la fin de la 2^e ligne; et, au lieu du chrisme, il n'y a qu'une simple croix, sans doute parce que le copiste n'aura pas tenu compte de la courbe supérieure qui complète le Rho. A et V sont liés dans AVI.

A la copie de M. le capitaine Maréchal, sont joints les fragments ANNALIBVS et REMPVBLICAM.

N° 13.

D M S
S. AVFI
DIVS Do
NATVS P.V.A.
XXXV

Pierre rouge assez fruste, couchée à l'angle de la maison Higler. Elle mesure environ 60 centimètres de longueur. Les lettres ont 8 centimètres. A la fin de la quatrième ligne, V, A sont liés.

Il y a un croissant horizontal au-dessus de l'épigraphie.

N° 14.

D M S

AEBV

A . FES

TA. P. V.

A. LX

H. S. E.

Au café Renaud, sur la place.

Pierre haute de 2 mètres. Les lettres, qui sont d'une bonne exécution, ont 8 centimètres. L'épigraphie est gravée en haut, tout contre le bord gauche, et laisse en bas et à droite un grand espace vide, comme si l'on avait voulu se ménager de la place pour graver une autre épitaphe.

Partout où nous avons placé des points, il y a des feuilles de lierre dans l'original,

N° 15.

TVLIVS

MARTIALIS

PARENTES

FECERVNT

Cette inscription fait partie du musée de Souk-Harras dont nous avons parlé plus haut; aucun autre renseignement, du reste, qui permette d'indiquer ici les dimensions, etc.

TAMATMAT.

N° 16.

En allant de Souk-Harras à Mdaourouche (Madaurus), on suit une direction générale sud un peu ouest; mais si l'on tient à visiter les intéressantes ruines romaines de cette région, on doit

marcher au sud-est par Henchir Moussa et Tahoura, d'où l'on reprend la route de Mdaourouche par Tamatmat, en allant au sud-ouest. Le point d'écart le plus oriental de cet itinéraire archéologique est Tahoura.

Si nous entrons dans ces détails topographiques à propos de l'inscription suivante, c'est qu'elle a été attribuée à Tamatmat et aussi à Mdaourouche par des autorités tellement respectables que nous sommes tenté de croire qu'elle existe en double expédition dont un exemplaire se trouve dans chacune de ces deux localités. Au reste, la voici telle qu'elle a été copiée à l'ouest du monument principal de Tamatmat.

C. GABINIVS P F
SABINVS FORTVNATVS
FECIT

Cette copie ne diffère de celle de M. le Général Creully qu'à la dernière ligne, où cet honorable épigraphiste a lu FEC (V. le n° 2922 de M. Léon Renier), ajoutant que l'épigraphe était gravée « sur un grand tombeau, à Aïn Tamatmat. »

D'après M. le docteur Reboud, elle est tracée sur une pierre longue de 2 mètres, mais dont la hauteur est moindre (52 centimètres) du côté où finissent les lignes que de l'autre. On n'y remarque, d'ailleurs, ni moulures ni filets; une mortaise est signalée le long du petit côté.

La première ligne est longue de 85 centimètres et l'autre de 95 centimètres.

Ces détails, qui n'avaient pas été donnés jusqu'ici, aideront peut-être à fixer l'identité du document et, par contre, à résoudre la question de provenance.

En attendant, pendant que MM. Creully et Reboud s'accordent à placer l'inscription de Gabinus à Aïn Tamatmat, le Rédacteur du *Journal de marche de la colonne expéditionnaire*, dirigée sur cette partie de la Numidie, du 16 mai au 16 juillet 1846, et M. l'abbé Godard, c'est-à-dire ceux qui, les premiers, ont visité les lieux, l'indiquent à Mdaourouche (Voir aux pages 255 et 260 du premier volume de cette Revue). Car, malgré quelques

variantes de lecture facilement explicables, il paraît certain qu'il s'agit bien, dans les deux cas, du même document épigraphique.

N° 17.

IVLIA

MAXI

MAPIA

VIXIT

ANNIS

XXXI

H. S. E.

Cette épigraphe est gravée sur une pierre de calcaire gris, haute de 1 m. 43 c., large de 54 c. et d'une épaisseur moyenne de 35 c. Etant rejetée entièrement à gauche, elle laissait, à droite, de la place pour une autre inscription, au besoin. Elle se trouve à la face ouest du monument principal de Tamatmat, et il a fallu enlever de nombreuses pierres qui la recouvraient pour en prendre copie, disent nos informateurs.

N° 18.

..... V

... NNIS LXXXV

Q. SERGIVS FAVSTVS SOCERO FECIT

Gravé dans un cadre à double filet sur grès jaunâtre cassé par le haut, dont les dimensions sont : 60 c. sur 1 m., avec une épaisseur de 36 c.

Les lettres ont des grandeurs inégales ; celles de la 3^e ligne sont plus petites que les autres.

La cassure de la pierre à sa partie supérieure a fait disparaître les premières lignes, celles qui contenaient les noms du beau-père de Quintus Sergius Faustus.

MDAOURUCHE (Madaurus)

N° 19.

D M S
 DVBILA
 MARTI
 ALI FIL
 VIX. AN
 IX. HSE

D M S
 PRAMIA
 MATRO
 NA PIA
 VIXIT AN
 LXXXV
 HSE
 GRANIA MAT
 RONA PIA

Cette double épitaphe est gravée dans un cadre surmonté d'une couronne flanquée de rosaces. Si nous comprenons bien le croquis que nous en avons sous les yeux, il y avait à une des faces latérales un niveau (figuré par un triangle) et une espèce de maillet en forme de bouteille.

Les dimensions, etc., du monument ne sont pas indiquées.

La forme de la lettre L est à remarquer dans ce document épigraphique : sa traverse est diagonale au lieu d'être horizontale et elle forme un petit A sans barre avec la partie inférieure du montant.

Selon M. Aubin (n° 2,936 de M. Léon Renier), il faut lire GRANIA, à la deuxième ligne de la seconde épitaphe et LX au lieu de IX, au commencement de la dernière ligne de la première épigraphe. M. Aubin ne donne pas d'autre détail sur ce monument que cette désignation : « Stèle à fronton ».

N° 20.

I. OCLATVS SABI
 NVS VA VIII H

Il n'y a aucune indication ni détails relatifs à cette inscription, non plus que pour les cinq de même provenance qui la suivent.

No 21.

D M S
I CLAUDIVS
AMICVS
P. V. A. XXXV
H. S. E.

No 22.

D M S D M S
HILARAE (?)
CARO LIBOSVS
C. IVL SOCRAE
SVAE FECIT
P. V. A. XI VA IIII
H. S. E.

Après HILARAE, le copiste avait écrit ET OXI, qu'il a ensuite recouvert de hachures. Est-ce pour faire disparaître une erreur de lecture ou pour signaler un passage martelé ou un endroit fruste ? Aucune indication ne vient nous éclairer à cet égard.

Il y a évidemment, ici, deux épitaphes et, cependant, la formule placée au bas, et équivalant à notre *ci-gît*, est au singulier. Sans doute, un lapicide a profité de quelques espaces restés vides à la face antérieure du monument, pour y ajouter l'épithaphe de Libosus qui a vécu 8 ans. Ce procédé n'est pas sans précédent en épigraphie africaine et nous en avons produit un remarquable exemple, copié par nous à Tunis en 1850 (Voir la page 391 du premier volume de cette Revue).

Comme il faut évidemment qu'Hilara comptât plus de onze ans d'âge pour avoir droit au titre de *socra*, belle-mère, on doit sans doute lire XL, au lieu de XI, à l'avant-dernière ligne.

Nous ne devinons pas la valeur du sigle qui commence cette avant-dernière ligne et qui se compose d'un E ayant les pointes tournées à gauche et rattaché au P qui le suit par un prolongement de sa barre médiale.

N° 23.

D M S

L FABRICIVS

LONGINIANVS

PIVS. VIXIT

ANN. XVIII

H. S. E

M. Léon Renier a donné cette inscription sous le n° 2930, en indiquant qu'elle est gravée sur un dé d'autel. Mais là où il signale des feuilles de lierre et des espèces de pointes de flèches, comme caractères séparatifs (d'après MM. Aubin et Dermitanis) notre autorité, M. le Dr Reboud, place des palmes.

N° 24.

D M S

IVLIA PRI

MA PIA

VIXIT

AN LVII

H S E

N° 25.

DIS M S

P OPSTORI

VS AFRICA

NVS

VI

Bien que le copiste n'ait pas indiqué de lacunes dans cette inscription, il est évident qu'il y manque quelque chose, par exemple, le *vixit annis*.

Toutes les épigraphes que nous venons de donner, sauf la première, ont été recueillies en 1864, pendant la campagne de printemps faite par la colonne de l'Est, sous les ordres de M. le général comte d'Exéa.

AIN BOU DRIËS.

N^o 26.

Un officier du régiment (3^e tirailleurs) dans lequel M. Reboud est chirurgien major — M. C....d — a donné à l'honorable docteur l'inscription suivante, qu'il a relevée sur la frontière de Tunis, à l'endroit indiqué ci-dessus et qui est à environ 46 kilomètres au S. S. E. de Tébessa, sur la limite des deux pays. La pierre où l'épigraphie est gravée, se trouve encadrée dans la face Est d'un fort byzantin en ruine qui domine la source et la petite rivière à laquelle celle-ci donne naissance. La pierre, évidemment apportée d'ailleurs pour être employée à la façon des matériaux ordinaires de construction, forme le côté gauche de la porte actuelle de ce fort, lequel jalonnait la voie romaine qui allait de Theveste (*Tebessa*) à Capsa (*Gafsa*) en passant par Thelepte (*Feriana*). Des ruines d'habitations, des restes d'aqueducs, de citernes indiquent qu'il y avait autour du fort un centre de population dont le nom reste à déterminer.

Voici cette inscription :

PROPITIO DEO
 AVG PISSIMORVM FRA.....
 TRORVM JVSTIA.....
 ASC PROBIDEN.....
 FLAVI. SECVNDA.....
AS.....
 FLAVIA SECVND.....
 HIC STRAVIT.....
 VIXIT ANNIS XL.....
 GNIIVS. VIINI.....
 CONJVGI INCLITI.....
 CINTISSIMI.....
 FECIT.....

Dimensions de la pierre : 1 m. 30 c. sur 60 c. Les lettres ont environ 5 c. Une brisure, qui descend diagonalement de droite à gauche, a mutilé les fins de lignes et d'autant plus qu'elles se rapprochaient de la base, à cause même de l'obliquité de la cassure.

MONDOVI.

N° 27.

Les travaux que M. Nicolas, riche banquier de Saint-Etienne, fait exécuter près de Mondovi (le *Koudiat Mena* des Arabes), à sa vaste propriété de Guebar Bou Aoun, ont fait découvrir des sépultures, des épitaphes antiques, de nombreuses médailles, des vases de toute nature.

C'est dans le jardin, et à fleur du sol de cette habitation, qu'a été trouvée l'inscription :

L. POSTVMIO FELICI, etc.

Publiée par le commandant De la Marc, dans les travaux de la Commission scientifique de l'Algérie.

C'est au même endroit qu'a été recueillie l'épitaphe suivante :

DIS. MANB
AGATHOCLIE
M. SAL. V. VIX.
A. XXVII. H. S. E
FEC. AGATHO
...ES. V. B. M.

Gravée dans un cadre terminé latéralement en queues d'arondes, fouillées assez profondément et presque parallèles, sur un grès grisâtre à veines plus ou moins foncées. La pierre, arrondie par le haut, quoique brisée à la partie inférieure, mesure encore 1^m. 97^c. sur 50^c. Le champ de l'inscription a 37^c sur 22 ; les lettres de la première ligne sont hautes de 6^c 1½ et les autres de 5^c 1½.

La copie adressée par M. le docteur Reboud a été faite par M. Mesle, élève de l'école de Grignon.

Nous donnerons dans le prochain numéro la traduction et le commentaire des inscriptions qu'on vient de lire.

A. BERBRUGGER.

(D'après les matériaux adressés par M. le docteur Reboud)



NOTICES

SUR L'HISTOIRE ET L'ADMINISTRATION DU BEYLİK
DE TITERI.

PREMIÈRE PARTIE.

Les Beys.

I.

En 1517, le célèbre fondateur de la Régence d'Alger, Baba Aroudj, occupa la ville de Médéa, après avoir défait à Ouedjer (1), dans la Mitidja, l'armée de Hammad ben Abid. Il laissa dans cette ville une garnison d'infanterie turque et quelques-uns des cavaliers, andalous émigrés, que ses galères avaient récemment amenés d'Espagne à Alger.

L'année suivante, 1518, Baba Aroudj, forcé d'évacuer le Mechouar de Tlemcen, et poursuivi par l'Espagnol Martin d'Argote, succomba sur les bords de l'Oued El-Malah (le Rio Salado (2)).

(1) Voir le récit de cette expédition d'Aroudj, à la page 168 du deuxième volume de la *Fondation de la Régence d'Alger*. Il n'est pas certain que le combat décisif ait eu lieu sur les bords de l'Ouedjer : d'après Haedo, ce fut sur les rives du Chelif ; et les considérations par lesquelles les auteurs de la *Fondation* attaquent son assertion sont loin d'être toutes concluantes. En tous cas, il n'est pas question de Médéa dans les textes de ces auteurs, ni dans ceux qu'ils citent. — N. de la R.

(2) Plus probablement à l'Oued Isly ; voir à ce sujet, la *Revue Africaine*, t. IV, p. 46 ; et, dans l'*Histoire d'Oran* de M. Léon Fey, p. 33, une intéressante appréciation de M. le général de Montauban sur le lieu probable de cet événement.

— La rédaction croit devoir ajouter, à la note ci-dessus, que le lieu de la mort du premier Barberousse est surtout déterminé par le diplôme que Charles-Quint adressa à l'enseigne Garcia Fernandez de la Plaza, le vaillant guerrier espagnol qui tua Aroudj de sa propre main. Ce document est cité par M. Berbrugger, dans son *Pégon d'Alger*, aux pages 63, 64 et 65. C'est vraiment la pièce importante du litige historique dont il s'agit ; en somme, si l'on n'est pas encore en mesure de préciser exactement le lieu de la mort d'Aroudj, on est parfaitement certain que ce n'est pas le Rio Salado.

Kheïr Ed-Din, frère d'Aroudj, resta seul chef du nouveau gouvernement. Ayant obtenu du Sultan Selim l'investiture du pachalik d'Alger, il reçut de Constantinople et des villes du Levant, particulièrement des ports d'Asie Mineure, un renfort de deux mille janissaires. Avec ce secours et surtout grâce à l'influence que lui donna le titre de Pacha, il put étendre sa domination en augmentant insensiblement les garnisons et en fortifiant, dans l'intérieur du pays, les points les plus importants. Ces points devinrent le siège des *Nouba* (garnisons), base de la première organisation politique et militaire de la régence d'Alger.

Sous les derniers Pachas, les *Nouba* étaient ainsi réparties :

I.

Alger avait une <i>Nouba</i> composée de.	15 Seffra.
Bordj-El-Fenar (fort du phare, pégnon). . .	1 Seffra (1)
Mersa Ed-Debban (port aux mouches). . .	1
Cap Matifou.	1
Ras El-Môl.	1
Bordj-El-Kifan.	2
Tizi-Ouzou.	2 (2)
Bour'ni.	2
Bouïra.	3
Sour El-Rozlan.	2
Dellis.	2

II.

Oran.	10
Mostaganem.	5
Mascara.	4
Tlemcen.	5

(1) La *Seffra* était composée de 16 hommes, elle représentait la tente ; il y avait donc un effectif de 1760 janissaires de garnison permanente.

(2) D'abord à Bordj Oumm-Menaïel (a).

(a) Voir la liste officielle des *nouba*, donnée par M. Devoix dans le *Tachrifat*, p. 34, 35 et 36. — N. de la R.

III.

Constantine.	10
Bône	5
Biskara	5
Bougie.	3
Djidjel.	2
Tebessa.	2
Zemmoura.	2

Le territoire embrassé par les Nouba fut divisé en trois gouvernements distincts qui, en raison de leur situation géographique, furent appelés Beyliks de l'Ouest, de l'Est et du Sud.

Les chefs de ces gouvernements divisionnaires, choisis parmi les turcs de la milice, avaient les titres et les honneurs des beys : dans le principe, ils n'étaient investis de leurs fonctions que pour trois années seulement.

Le gouvernement du Sud fut organisé sous Hassan-pacha, fils de Kheïr-el-Din, et porta depuis lors le nom de Beylik du Titeri (1).

Nous n'avons aucun document historique qui puisse nous permettre de préciser l'époque de cette organisation (2).

Jusque vers l'année 1770, les tribus des vallées du Sebaou et de l'Isser relevaient de l'autorité des beys de Titeri, qui résidaient alternativement à Médéa ou à Bordj Sebaou.

Non-seulement, ce souvenir a été conservé par des vieillards du pays, contemporains de Mohammed Frira (3), mais il est confirmé

(1) Hassan-Pacha gouverna, en trois fois, de 1546 à 1567.

(2) Un titre authentique, que l'un de nous a eu entre les mains, constate qu'au mois de Djoumadi El-Aouel 955 de l'hégire (février 1548), Redjeb, bey du Titeri, accorda aux Chorfa une exemption entière de tous impôts et corvées. Un autre titre, daté de Chaban 958 (août 1551) porte que le kaïd Yahya ben Hamza, le turc, chargé de régler, au nom de l'Emir des Emirs, Hassan Pacha, fils de Kheïr Ed-Din, les droits du Beït el-Mal dans les jardins et terres de la banlieue de Médéa, entra en arrangement avec les notables de cette ville, qui consentirent à payer mille dinars d'Alger à titre de transaction, moyennant quoi le beylik renonça à toute prétention pour les déshérences survenues antérieurement à cet arrangement.

(3) Mohammed Frira, plus connu, sous le nom d'*Ed-Debbah*, l'égorgeur, dont tout le pays kabyle et les cantons arabes limitrophes ont conservé le

par l'histoire et les légendes kabiles : les montagnards Igaouaouen (Zouaoua) comme les cavaliers Ameraoua sont d'accord sur ce point. Ce qui le confirme d'ailleurs amplement, c'est que les Beni Aïcha et les Isser payaient aux beys du Titeri, jusque dans ces dernières années, certaines redevances coutumières et leur fournissaient en outre des bêtes de somme. D'un autre côté, plusieurs beys du Titeri possédaient dans la vallée de l'Isser de riches haouches qu'ils n'auraient évidemment point acquis s'ils eussent été forcés de résider à Médéa (1).

Les difficultés inhérentes au commandement des turbulentes tribus du Sebaou et les révoltes incessantes des populations du Sud, qui n'obéissaient qu'à la condition d'être raziées chaque hiver, contraignirent les pachas à diviser le commandement. Cette séparation parait s'être opérée vers l'année 1775.

Les tribus du Sebaou, en y comprenant les Isser et les Khachena, furent alors organisées en kaïdats relevant directement de l'aga d'Alger et le siège du Beylik de Titeri définitivement établi à Médéa.

Moustafa-Ouznadji fut le premier bey qui résida d'une façon permanente à Médéa (2).

Voici la nomenclature chronologique des beys osmanlis qui gouvernèrent le Titeri et le Sebaou pendant une période de 227 années jusqu'à la division de ce commandement (3) :

souvenir des actes sanguinaires. Ce bey était allié à la célèbre famille des Bel Kadhi Bou Kettonche, de Koukou ; il était né à Blida et avait fait ses premières études à la Zaoula de Tizi Rached chez les Iraten, au pied des montagnes desquels il trouva plus tard la mort.

(1) Ainsi, le bey Mohammed, qui gouvernait le Titeri en 1746, acheta à cette époque le haouche Tabia situé au Djebel dans la vallée de l'Isser, grande propriété qui fut vendue en 1755 par ordre d'Ali-Dey pour payer les créanciers de ce bey devenu insolvable. Mohammed Bey Frira avait également acheté plusieurs propriétés sur la rive gauche de l'Oued Isser et de l'Oued Corso : c'est même dans cette dernière qu'il fut enterré sous une koubba qui subsiste encore.

(2) Moustafa ben Sliman el Ouznadji, bey de Titeri, assista aux combats de l'expédition d'O'Reilly, en 1775. (Voir Rev. afr. T. III. p. 193). — *N. de la R.*

(3) M. Florian Pharaon, ancien interprète de l'armée, qui a résidé longtemps à Médéa, a publié dans la Revue (Tome II. p. 302-303) une liste des beys de Titeri qui diffère essentiellement de celle de M. Federmann. Le premier bey y est appelé Redjem et la grande lacune qu'il y a dans

Redjeb bey en.	1548
Chaban.	1633
Ferhat.	1663
Mohammed.	1692
Hosseïn.	1706
Sliman.	1728
Osman.	1734
Ali.	1744
Mohammed.	1746
Ibrahim.	1759
Hadj Ali.	1760
Yahya.	1762
Osman.	1763
Darem.	
Ali Djenouiz (renégat génois). . .	1766
Ismâïl.	1767
Mamer'li.	
Solfa, ...	17 à 1775

Si l'on en excepte Osman et Softa, les Beys qui commandaient à la fois au Sebaou et au Titeri n'ont laissé aucuns souvenirs dignes d'être mentionnés. Leurs noms ne sont connus, que grâce aux actes d'exemptions d'impôts et à la concession de certains

le second de ces documents, entre 1548 et 1633, est occupée dans l'autre par ces huit noms : Yahya, le pacha (?) Ramdan, Moustafa, Mourad, Mahmoud, Kald el-Houssin, Djafar, le Chef des troupes. Des différences d'autre nature et assez graves peuvent s'observer sur le reste de ces listes.

Ainsi, il est à remarquer que, sur aucune des deux, on ne trouve le nom de Kour Abdi qui avait été cependant bey de Titeri, au dire de Laugier de Tassy (p. 226), avant de devenir pacha en 1724. Or, Laugier étant au Consulat de France à Alger vers cette époque, a dû connaître Abdi personnellement et ne pouvait guère se tromper sur un fait de cette importance.

Notez que c'est sur des titres d'exemptions accordées aux Chorfa que M. Pharaon, ainsi que M. Federmann ont dressé leurs listes. Or, comme on ne peut admettre que des divergences aussi nombreuses et aussi caractérisées soient le simple résultat d'erreurs de traduction, il faut donc conclure que certains, au moins, des titres qui ont servi à établir ces deux listes de beys pourraient bien avoir été fabriqués longtemps après la date qu'ils portent et que, dans l'ignorance où étaient les faussaires des noms réels des beys qui administraient le Titeri à l'époque où ils plaçaient leurs actes, il en auront cité d'imaginaires. — *N. de la R.*

privilèges dont ils avantagèrent les Chorfa et les marabouts des tribus du Titeri — qui ont précieusement conservé ces souvenirs à la fois objet de leur orgueil et de leurs regrets.

C'est le Bey Osman, deuxième du nom, qui, en 1763, acheta la propriété connue alors sous le nom de *Belad Sidoun* (1) ; il y fit construire un vaste magasin pour les approvisionnements de toute nature et de grandes écuries pour les mulets destinés à la milice et au transport des vivres et du matériel de guerre à l'usage des colonnes de perception d'impôts ou de *razia* dans le Sud. Le Haouche Osman fut, à cette époque, le point de départ de toutes les expéditions, ou plutôt des coups de main, que le Bey tenta contre les populations méridionales. Osman Bey, vaincu dans une de ces courses aventureuses, fut pris par les Oulad Sid Ahmed (fraction des Oulad Naïl), qui lui tranchèrent la tête (2).

Cet échec effraya probablement les successeurs d'Osman, car les quatre Beys qui lui succédèrent ne tentèrent aucune entreprise contre les Oulad Naïl qui, pendant plusieurs années, ne payèrent aucun impôt au gouvernement turc.

Enfin, en 1772 ou 1773, le Bey Softa tenta une expédition contre les Oulad Naïl ; mais, suivant la tradition, ceux-ci furent prévenus par leurs *Chouaf* (éclaireurs), de l'arrivée de la colonne et ils eurent le temps d'appeler à leur secours les contingents des tribus voisines ; puis, ils attirèrent Softa, qui se lança imprudemment au milieu de leurs campements, tandis que presque toute la cavalerie naïlienne était embusquée derrière les collines. A peine la colonne turque fut-elle engagée que les cavaliers, franchissant les mamelons qui les masquaient, tombèrent sur l'arrière-garde du Bey, qui fut tué avec un grand nombre de soldats réguliers et de cavaliers du Makhzen (3).

(1) Chez les Hassen ben Ali ; elle a reçu depuis le nom de *Haouche Osman*.

(2) On montre encore aujourd'hui au Sud du Zarhez le mamelon du Bey (*Koudiat el-Bey*), ainsi nommé depuis ce tragique événement.

(3) Les gens du pays chantent encore quelquefois l'épigramme suivante,

Ces échecs successifs, qui, chaque fois, entraînaient avec eux la défection de nouvelles tribus, décidèrent le gouvernement algérien à établir à Médéa le siège permanent du Beylik de Titeri, ce qui permettait d'agir d'une façon immédiate sur les populations nomades que leur extrême mobilité, non moins que la turbulence de leur caractère, rendaient fort difficiles à gouverner. A ce moment, il s'agissait en outre de raffermir l'autorité chancelante des Pachas, de rétablir leur influence et de faire rentrer dans le devoir nombre de tribus qui se dispensaient d'acquitter l'impôt ou les redevances. Pour une tâche pareille, il fallait un homme qui fût, à la fois, soldat et administrateur. Le choix du divan s'arrêta sur Moustafa el-Ouznadji ben Soliman (1), homme remarquable à tous égards, qui fut nommé Bey du Titeri et administra ce pays pendant dix-neuf années, de 1775 à 1794 (2).

Si on en croit les récits indigènes, ce serait le bey Ouznadji qui, le premier, aurait organisé le Makhzen des Zmoul ou Abid

composée par quelque Meddah ou improvisateur à l'occasion de la mort de Softa.

يا سبطه

وجه النار

التورية محفورة

ومجلده بجلد الحمار

O Softa Bey, au sort fatal !
Tu faisais tant le pourfendeur
Le Naïli de ton tambourin
A percé la peau d'âne.

(1) *Ouznadji*, le fabricant de poires à poudre, de *Ouzânî*, poudrière. Moustafa, avait, dit-on, exercé d'abord cette profession.

— La rédaction ajoute ici que *Ouznadji* وزندجي est un nom arabe

accommodé à la langue turque, où il se prononce *Veznedji*. Dans le même idiôme, poire à poudre se dit *Veznè*, وزنه pour *وزنة* *Veznet*.

(2) Il devint Bey de Constantine vers cette époque, ainsi que l'indique la date de son cachet sur les actes de cette province. V. à ce sujet le tome 3 de cette Revue, à la page 193. — *N. de la R.*

et celui des Douaïr. Il est plus que probable, pour ne pas dire certain, qu'il les réorganisa sur une nouvelle base ; car nous savons pertinemment que cette institution turque des Makhzen, élément précieux de domination, d'administration et de guerre, remonte à une époque beaucoup plus éloignée, si ce n'est à Kheïr Ed-Din lui-même (1). Ce qui est certain, c'est qu'Ouznadji, à peine installé à Médéa, réorganisa et augmenta ses troupes régulières, reconstitua le Makhzen et mit tout le monde sur le pied de guerre. Avec un pareil développement de force, le haouche Osman devint insuffisant ; il était d'ailleurs, surtout pendant l'hiver, d'un accès difficile. Il fut abandonné comme établissement militaire pour Berrouaguia, où l'on créa de vastes locaux et une véritable ferme militaire au territoire de laquelle on affecta plusieurs milliers d'hectares enlevés aux Hassen Ben Ali, à titre d'utilité publique.

Berrouaguia était admirablement situé au point de vue militaire et agricole : commandant la route du sud, voisin des Makhzen Douaïr et Abid, il devint dès-lors le point de départ des expéditions qu'Ouznadji et ses successeurs ne cessèrent d'exécuter régulièrement chaque hiver contre les tribus nomades forcées de venir dans le Tel (2).

Ouznadji s'attacha à capter la confiance des Djouad (noblesse militaire) auxquels il rendait à toute occasion les plus brillants honneurs et qu'il combla de cadeaux. En retour, ceux-ci l'aidèrent dans ses expéditions. Il fit rentrer les Oulad Sid Ahmed dans l'obéissance et leur chef Lekhal ben Grib lui amena un cheval de Gada ; la soumission de cette tribu détermina celle des Oulad Amer, commandée par El Makri et, bientôt, de toutes les autres fractions de la confédération Naïlienne.

En 1775, lors de l'expédition espagnole commandée par O'reilly, Ouznadji conduisit dix mille combattants à Alger et prit une part glorieuse aux succès remportés par « les vrais croyants sur les infidèles. »

(1) Dans les Beylik de l'Ouest et de l'Est, cette organisation des Makhzen semble contemporaine de l'établissement même des Osmanlis.

(2) Berrouaguia était l'une des quatorze fermes ou *Manga*, labourées, ensemencées, cultivées, récoltées par les Arabes au profit du Beylik.

Aussi habile administrateur qu'intépide soldat, Moustafa Ouznadji fut nommé, en 1794, bey de Constantine et il rendit dans ce nouveau commandement des services signalés. En 1797, il fut étranglé par ordre du pacha Baba-Hassan (1).

Mohammed Frira, surnommé *Ed-Debbah* ou l'égorgeur, fut choisi par le pacha pour succéder à Ouznadji dont il avait été khalifa dans le Sebaon. Mohammed administra le Titeri pendant cinq années, de 1794 à 1799, époque à laquelle il fut tué entre Tala Amara et Agouni ou Djebbân, au pied de la montagne de Beni Raten, dans une très-meurtrière expédition (2). Son corps fut déposé sur le terrain de la ferme du Corso, dans la koubba qui domine aujourd'hui la route qui va de cet endroit au col des Beni Aïcha. Mohammed Frira était un chef redoutable, qui devait à son caractère sanguinaire le terrible surnom que les populations lui avaient donné.

Ibrahim Tremçani (?) remplaça le Bey Ed-Debbah et conserva le pouvoir jusqu'en 1801.

Le Bey Hassan occupa alors le gouvernement de Titeri et fit plusieurs sorties heureuses contre les Oulad-Naïl. Sous l'administration de ce Bey, la tribu berbère de Mouzaïa se refusa non-seulement de payer l'impôt, mais elle coupa la route d'Alger à Médéa qui traversait son territoire et commit nombre d'actes de brigandage dans les tribus voisines. Il devint d'absolue nécessité de châtier ces rebelles afin de rétablir les communications. Le pays montagneux de Mouzaïa fut envahi simultanément par deux colonnes : l'une, aux ordres de Hadj Mohammed-aga, pénétra par le versant nord, tandis que l'autre, commandée par le Bey Hassan, aborda le versant sud. Les Mouzaïa, malgré les obstacles

(1) Son crime était d'avoir trop fidèlement servi les intérêts de son gouvernement. Ouznadji voyant l'établissement français de la Calle en décadence, et voulant accélérer sa ruine, défendit aux indigènes d'y apporter des grains. Le consul de France, Jean Bon Saint-André, se plaignit au Pacha Baba Hassan de cet acte contraire aux traités. Quelques jours après, arrivait à Constantine l'ordre d'étrangler le Bey. (V. Vayssettes, *Histoire des Beys de Constantine. Revue africaine*, T. III, p. 195.)

(2) Voyez, *Revue africaine* T. III, p. 233, quelques détails sur cette expédition mémorable dans les fastes légendaires du pays kabile et les notes sur le Bey Mohammed publiées par M. Guin dans le même recueil. T. VII, p. 293.

naturels que présente leur pays, ne purent résister à cette attaque combinée. Après avoir vainement essayé de lutter, ils furent contraints de solliciter l'aman qu'ils n'obtinrent qu'en payant une forte contribution de guerre. Cinq des principaux auteurs de désordre durent être livrés aux Turcs et amenés à Médéa où ils furent décapités au fondouk des Siyas (1). Ce châtiment rétablit l'ordre, non-seulement chez les Mouzaïa, mais encore dans les tribus voisines qu'ils s'étaient efforcés d'entraîner dans leur révolte.

C'est le Bey Hassan qui a fait construire à Médéa la mosquée appelée Djamaa El-Ahmar dont on voit encore aujourd'hui le minaret près de la porte des jardins (2).

Hassan fut remplacé par Mahmed Bey, ancien chaouche du Bey d'Oran, qui, pendant trois années, administra la province et fut étranglé en 1809, par ordre du nouveau Pacha, Hadj-Ali.

A cette époque, le Derkaoui Abd el-Kader Ben Cherif, originaire du Maroc, souleva les tribus de l'ouest, prêcha le djehad ou guerre sainte afin de chasser les Turcs. Pendant que ce disciple de Moula el-Arbi bloquait, avec ses contingents, la place d'Oran, où le bey Moustafa Manzali se tenait renfermé, après en avoir fait murer les portes, les contingents des Doui Hossein, Matmata, Djendel et les autres tribus du Chelif s'avancèrent sur Médéa pour en expulser les Turcs. Déjà, ils étaient arrivés auprès de la ville (3), lorsque Dehilis el-Mokhtari, que le Bey avait mandé en toute hâte, les assaillit, à la tête de son goum et les battit complètement. Suivant la coutume, tous les prisonniers, et ils étaient nombreux, furent mis à mort, et leurs têtes

(1) Le fondouk des palfreniers du Bey, situé alors près de la porte actuelle de Sidi Sahraoui.

(2) Grâce au zèle éclairé de M. le sous-lieutenant Baron Henry Aucapitaine, le Musée de notre ville possède aujourd'hui l'inscription de dédicace de cette mosquée, datée de 1213 de l'hégire (1798-1799 de notre ère) et gravée sur une tablette de marbre blanc; ainsi qu'une autre provenant de la grande mosquée de la même ville et remontant à l'année hégirienne 1127 (1715-1716). — *N. de la R.*

(3) Au lieu qui, depuis cette époque, porte le nom de *Merdjet el-Tourk*.

formèrent une sinistre guirlande autour des murailles de la ville.

Hassan bey ayant été appelé à remplir les fonctions d'aga à Alger, son neveu Ismaïl fut nommé Bey de Titeri.

La domination des Turcs s'affaiblissait de tous côtés : Mohammed bel Arche, dans l'Est, Si Cherif dans l'Ouest ; partout des insurrections. Le Sud ne resta pas en arrière, et les Oulad Naïl, travaillés comme les autres par les besoins du moment, refusèrent de payer l'impôt, et ce n'était pas la première fois ! Ismaïl-Bey marcha contre eux, mais arrivé sur leur territoire, ces nomades étaient partis et la colonne dût rétrograder sans butin. Le Makhzen du Titeri commença alors à exprimer son mécontentement de revenir à vide et l'affaire pouvait devenir grave. Heureusement, le Bey fut rejoint par le cheikh Naïmi ben Zidan des Oulad Khalif, un des Arabes le plus déterminés du pays. Ce Naïmi était un homme d'expédients, il proposa à Ismaïl de razer les Beni Lent qui étaient en révolte ouverte contre le bey de l'Ouest. Le coup de main, dirigé par Naïmi, eut son plein succès, et le bey de Titeri ainsi que son makhzen rentrèrent à Médéa avec un butin considérable. Mais, lorsque le bey Bou Kabbous apprit qu'une tribu de son commandement avait été raziée par le bey de Titeri, il fut pris d'une violente colère et jura d'aller faire boire son cheval à la fontaine de Berrouaguia.

Les tribus du kaïdat du Dira étaient, à ce moment et depuis de longues années déjà, en discussion relativement à des terrains proches de l'Oued Djenan, terrains que leur disputaient les Arib et les Beni Sliman. Ces derniers relevaient de l'aga tandis que les autres dépendaient du bey de Titeri : chacun de ces fonctionnaires prenait fait et cause pour ses administrés et était au moins jaloux de ses droits. La querelle ayant été portée au divan d'Alger et le Pacha n'ayant pu mettre les parties d'accord, les renvoya à l'arbitrage souverain des armes, ce qui était d'ailleurs un moyen assuré d'affaiblir des tribus puissantes et souvent peu soumises. Les tribus en vinrent donc aux mains sur le territoire des Adaoura, lesquels se trouvèrent divisés à ce sujet en deux partis, dont chacun fournit son contingent aux tribus belligérantes. On se battit avec un acharnement égal de

part et d'autre : cependant, écrasés par le nombre, les Arib et les Beni-Sliman furent battus et durent évacuer le territoire en litige. Les Arib choisirent alors pour chef un certain Rabah ben Taleb, simple cavalier, qui s'était fait remarquer par son énergie et son courage. Sous ce chef nouveau, la lutte, qui n'avait été d'abord qu'une querelle de tribu à tribu, prit les proportions d'une guerre véritable et revêtit un véritable caractère politique. Rabah, profitant de l'agitation causée, dans le beylik de l'Ouest, par l'apparition du marabout Bou Terfas (1), fit un appel aux tribus de la Mitidja, du Tel et même du Sahara. Il put réunir ainsi plus de huit mille cavaliers, avec lesquels il dirigea une incursion considérable contre les tribus du Dira. Toutes les tribus de ce kaïdat, commandées par le frère de Mahmed bey de Titeri, furent impitoyablement raziées. Le butin fut immense, les vainqueurs se ruèrent sur le petit bordj de Sour el-Rozlan (aujourd'hui, Aumale), dont ils chassèrent la garnison turque et pillèrent le matériel.

Les Arib devaient payer cher cette insulte au drapeau Ottoman.

Quelque temps après cet événement, le Dey donna l'ordre au Bey d'Oran, Mohammed Bou Kabous, connu par son énergie et qui disposait d'un makhzen nombreux et bien organisé, de faire une razia sur les Arib alors campés à l'Oued Djenan.

Bou Kabous partit d'Oran avec huit cents Zebantot montés sur des mulets, réunit à Miliana les contingents des tribus forts de quatre mille cavaliers, passa par Taza, longea la limite du Tel et du Petit désert. En traversant le territoire des Oulad Allan, il fit couper les poignets à seize individus de cette tribu qui s'étaient nuitamment introduits dans son camp pour y voler. Enfin, il fondit comme la foudre sur les Arib auxquels il tua beaucoup de monde, fit un butin d'autant plus considérable que ceux-ci s'étaient enrichis dans les précédentes affaires. Puis, il ramena à Médéa deux cents femmes et quarante-cinq prisonniers qui furent décapités sur le marché, et dont les têtes, suivant la cou-

1) C'était le beau-frère du Derkaoui Abd el-Kader ben Chérif.

tume, ornèrent les remparts pour rappeler aux rebelles le châtiment réservé à ceux qui oseraient attaquer les Osmanlis.

En retournant à Oran, le Bey Bou Kabous passa la nuit à Berrouaguiâ. Là, suivant le serment qu'il avait fait, son cheval put s'abreuver à longs traits au bassin de la ferme.

Rabah ben Taleb, instigateur de la révolte avait — comme il arrive fréquemment aux fauteurs de désordre — trouvé le moyen de s'échapper; il avait pu se sauver accompagné de quelques cavaliers. Le Pacha donna à Ismaïl Bey l'ordre de s'en emparer mort ou vif. Les Turcs employèrent leur moyen habituel : Ismaïl prescrivit au kaïd du Dira de promettre l'aman au rebelle afin de l'attirer au marché du dimanche des Oulad Dris qui se tenait sous le fort de Sour El Rozlan. Le Bey dépêcha en même temps cinq cavaliers du Makhzen avec mission de tuer le chef des Arib s'il se présentait (1). Celui-ci, confiant dans l'aman du chef turc, vint en effet. Au moment où il s'approchait à cheval pour parler avec le kaïd osmanli, ce dernier fit un signe et le brave Rabah ben Taleb tomba frappé de cinq coups de feu tirés des créneaux du fort (2).

(1) Ces cinq cavaliers étaient Kouider ben Ahmed, Bou Taleb ben el-Aït, Ahmed Kahouadji, Mohammed ben el-Khemissi, et M'barek bou-Khors.

(2) Les Arib ont conservé le souvenir de Rabah ben Taleb, dont la mort a inspiré à leur rapsode ces vers pleins de tristes, mais, pour eux, fiers souvenirs.

السُّوقُ عَامَرٌ
الْبَرَّاحُ يُبْرِحُ
إِلَى فِتْلٍ عَلَيْنَا
رَابِعٌ لَا يُرْجِعُ

Sur le marché, la foule se pressait;
La voix du Berrah (crieur public) retentissait
(Le jour où coulait son sang précieux).
Les meurtriers de notre Rabah ne seront point heureux.

Ismaïl Bey fut remplacé en 1813 par le Bey Djafer (1), homme très-remuant mais peu militaire. Ce nouveau bey commença par destituer Mohammed ben El-Hadj Khalif qui avait été khalifa sous son prédécesseur, et fit nommer à sa place le koulourli Berber.

A cette époque, ben Chohra ben Ferhat et Sliman ben Ahmed Sofateïra, tous deux de la fraction des Maamra, se disputaient le commandement des Larba divisés comme toutes les tribus du pays, en deux *so*/ distincts et rivaux. Ben Chohra avait le commandement sous le nouveau bey. Vers la fin de l'été de l'année 1813, ce cheikh des Larba vint dans le Tel pour s'approvisionner de céréales, il campa à Serouan (Zarouan ?), chez les Douaïrs avec son convoi et un grand nombre de Beni Larouat et d'alliés des Larba, tels que des Harazlia et les Oulad Sidi Atallah. A ce moment, Sliman ben Sofateïra, qui se dirigeait vers l'ouest avec la fraction rivale, forma le projet de razer la caravane de ben Chohra dès qu'elle reviendrait du Tel. Dans ce but, il réunit à Tadjemout et à El-Beïda des contingents considérables des Oulad Chaïb, Oulad Naïl et Oulad Khelif, goums qui, tous alléchés par l'appât de la razia étaient accourus à son appel et avec lesquels il fit occuper tous les passages.

Ben Chohra, informé du danger qui le menaçait, pria le Bey Djafer, qui était venu de sa personne à Serouan pour régler lui même la *Heussa* (1), d'escorter sa caravane jusqu'à El-Ar'ouat (Lagouat); le Bey y consentit moyennant une somme de quarante mille boudjoux.

Arrivé auprès d'El-Ar'ouat, Djafer fit main basse sur tous les chameaux de la caravane, afin d'extorquer une forte contribution aux habitants de ce ksar. Les Lar'ouati ne pouvaient lutter en rase campagne contre les soldats réguliers du Bey; mais ils ne les

(1) Selon d'autres documents, c'était un certain Djellal qui administrait le beylik de Titeri en 1813. (V. le 4^e volume de cette Revue, à la page 454 et le 6^e à la page 57. — *N. de la R.*

(2) Le *الحمصة* — *Heussa*. — était l'impôt perçu par les Turcs sur les nomades qui venaient annuellement s'approvisionner de céréales dans le Tel. Ce droit bien que très-variable était dans les années ordinaires d'environ un rial-boudjou (1 fr. 80 c.) par chameau.

craignaient point avec toutes leurs forces, une fois abrités derrière leurs murailles. Aussi, ils eurent recours à cette ruse : prodiguant les démonstrations amicales aux soldats osmanlis, ils les invitèrent chez eux et ceux-ci, fatigués de la longue route, se rendirent à l'invitation avec empressement. Mais les portes de la ville se refermèrent aussitôt sur eux et, malgré toutes les menaces du Bey, ces malicieux citadins ne relâchèrent leurs hôtes qu'après avoir obtenu la restitution des chameaux.

Djafer dût se contenter d'accepter une contribution de dix mille boudjoux que lui paya la djemaa de Lar'ouat à titre de *Dheifet el-Bey* (1), et il rentra à Médéa.

A quelque temps de là, il tenta une expédition chez les Oulad Mahdi à la tête de cinquante soldats réguliers et d'un millier de chevaux du Makhzen ; cette tentative, qui eut pour le Bey une issue des plus malheureuses, fut entreprise à l'instigation du cheikh El Hadj Ahmed ben Kechida des Oulad Mokhtar Cheraga.

On raconte que son goum ayant pillé à Oum El-Melazem (2) une caravane des Oulad Sidi Aïssa qui se rendait dans le Tel avec un certain nombre de chameaux chargés de blé, le marabout vénéré de cette tribu, Si Mohammed ben El-Atreuche, alla demander justice au Bey, qui lui répondit insolemment :

راني اجمل والمرابط شوك

الجميل ياكل الشوك

- Je suis le chameau et le marabout la plante épineuse,
- le chameau mange la plante épineuse. . . !

Si Mohammed, furieux de cette réponse grossière, appela la vengeance céleste sur le Bey et lui prédit que, sous vingt-quatre heures, Dieu le punirait en le dépouillant comme il avait dépouillé les Oulad Sidi Aïssa.

(1) *Dheifet el-Bey*. ضيفة الباي l'hospitalité du Bey, sorte de droit de bienvenue. Les Turcs étaient les inventeurs de cet impôt ainsi que de plusieurs autres. Ils se sont toujours montrés féconds en inventions fiscales.

(2) Chez les Salamat (cercle de Rou Sada).

Le lendemain, les troupes du Bey furent complètement battues par les Oulad Mahdi et mises en telle déroute que le Bey dût se sauver honteusement avec les débris de ses troupes, qui furent poursuivies jusque sur le territoire des Oulad Sidi Aïssa.

Des 50 zebantot (1) qui avaient fait partie de l'expédition, vingt-deux furent tués et les vingt-huit autres rentrèrent à grand peine à Médéa complètement dépouillés et presque tous blessés. Le Makhzen avait perdu six hommes; enfin un des spahis du bey, l'osmanli Mahmoud ben Kara Guendez, fut au nombre des morts.

Ainsi s'accomplit la vengeance céleste sur celui qui avait méprisé les avertissements du saint marabout des Oulad Sidi Aïssa !

Le bey fut plus heureux dans une petite razia qu'il opéra sur les Zenakhera. Cette tribu était *Azel* et relevait comme telle de l'autorité du Khodjt el-Kheil; elle refusa de restituer quelques animaux volés dans la Mitidja. Le bey, ayant reçu l'ordre de punir sévèrement cet acte de désobéissance, partit un soir d'Aïn Moucharref chez les Oulad Allan et, le lendemain matin, tomba sur les Zenakhera, auxquels il coupa quelques têtes et imposa une forte contribution.

Depuis sa destitution, l'ancien khalifa Mohammed bel-Hadj s'était retiré à Alger où, par toutes sortes d'intrigues, il cherchait à renverser son ancien maître en le desservant auprès de l'aga Omar alors tout puissant. Néanmoins, Djafer se serait probablement maintenu malgré les intrigues de son ancien khalifa, sans son malencontreux échec chez les Oulad Madhi qui fut son coup de grâce. Le gouvernement lui fit un crime d'avoir, sans autorisation, fait une razia sur une tribu relevant du Beylik de l'Est, et un crime bien plus grand encore de s'être laissé battre.

(1) Les *Zebantot* étaient des espèces des vétérans, dont la tenue habituelle ne devait pas être des plus satisfaisantes, puisqu'elle a donné naissance à ce proverbe algérien qu'on applique aux gens mal vêtus :

Comme un Zebantot,
Sans chachia ni capote !

N. de la R.

Un vendredi, au moment où Djafer-bey venait de faire pendre son khodja Si El-Arbi ben Djendeli, il reçut la visite du Hakem accompagné de ses chaouches. Après tous les compliments d'usage, ce fonctionnaire annonça au bey qu'il était chargé par le pacha de le faire immédiatement étrangler... « Entendre c'est obéir » répondit Djafer, et il remit au représentant de l'autorité son yatagan garni d'or. Puis, il se rendit au café du Hakem (1) où il prit son dernier repas. Une heure après, il tendit son cou aux deux juifs chargés des exécutions de ce genre.

Ce bey avait introduit une innovation dans la manière turque de rendre la justice. Sous son gouvernement, on coupa le nez aux voleurs au lieu des mains, ainsi que le prescrit certain passage du Koran, pris trop à la lettre par les musulmans (2).

Ibrahim Sahr ben El-Hadj Khalil, successeur de Djafer, administra le pays pendant deux années de 1814 à 1816. Ce bey appela un de ses parents Mohammed bel Hadj Khelil, kaïd du Dira.

A cette époque, les mouvements des tribus nomades étaient surveillés par la tribu Djouad des Oulad Mokhtar Reraba, sous les ordres de Lakhdar ben Kouider. Ce chef fit un jour prévenir Ibrahim bey que les Oulad Naïl insoumis étaient campés à El-Medjdel (3). A cette nouvelle, le bey quitte aussitôt Médéa avec trente spahis, vient coucher à Berrouaguia, où il organise une colonne de cent zebantot montés sur les mulets du Beylik et part pour Oum El-Odhem. Là, il fut rejoint par cinq cent cinquante cavaliers des Abid, des Douaïr et des Oulad Mokhtar et alla camper à Aïn Oussera; et, en une forte marche de nuit, arriva à Medjdel. Les Oulad Naïl furent, à la pointe du jour, surpris dans leurs campements et complètement raziés; ils se réfugièrent précipitamment dans le Bathen-Deroua, montagne qui, au sud, domine Medjdel. Mais, poursuivis par les

(1) Kahouat el-Hakem, le café du Gouverneur de la ville. Il était au-dessous de la grande mosquée.

(2) Sourate de la Table, 42^e verset.

(3) Sur la route d'El-Arouat à Bou Sada.

Zebantot, ils durent se sauver, laissant onze des leurs entre les mains de l'ennemi.

Ibrahim Ksantini succéda à cet Ibrahim, de 1817 à 1819. De même que son prédécesseur, celui-ci signala son gouvernement par plusieurs expéditions dans le Sud, coups de mains parfois heureux, dans lesquels il fut surtout secondé par Dehilis ben Ahmed, alors cheikh des Oulad Mokhtar. La principale de ces razias porta sur les Oulad Dhiya, commandés par Belgassem ben Er-Raache. Cette tribu était alors campée à El-Matmoura (versant sud du Djebel Sahari), Elle ne se soumit qu'après un combat acharné et sanglant où le bey perdit quelques hommes du Makhzen. Le butin fut considérable : 2,000 chameaux et 10,000 moutons furent enlevés à l'ennemi. Enfin, quand au bout de six jours, la colonne rentra triomphalement à Médéa, elle était précédée de mulets portant trois *Chouari* (1) remplis des têtes des révoltés, lesquelles, suivant l'usage, décorèrent les remparts de la ville.

Un certain Moustafa, originaire de Miliana, fut appelé par le pacha à remplacer Ibrahim El-Ksantini. Ce bey ne conserva pas longtemps le gouvernement ; car, au bout de six mois, fatigué d'un pouvoir de plus en plus dangereux à exercer, il se retira dans la Zaouïa de Sid Mohammed ben Aïssa, refuge inviolable des criminels et des proscrits (2). Aussi, est-il connu dans la tradition sous le nom d'*El-Herrab* (le fugitif).

Moustafa bou Mezrag (3) qui lui succéda clôt la liste des beys de Titeri ; il administra de 1819 à 1830; précédemment, il avait rempli pendant cinq années les fonctions de khalifa. C'était un brave et énergique soldat dont le caractère présentait le

(1) On appelle *chouari* certains grands paniers réunis par couples et qui se placent sur le dos des bêtes de somme pour recevoir des fardeaux ; cela se traduit proprement en français, par le mot technique *baste*, qui est d'ailleurs peu employé et presque inconnu. — *N. de la R.*

(2) Dans la tribu des Ouzera.

(3) Le surnom de Bou Mezrag, — l'homme à la lance — provient de ce qu'un des ancêtres de la famille avait servi dans les Mezerguia ou lanciers. La tradition, plus pittoresque, affirme qu'un saint Derouiche, des environs de Bougie avait remis à Moustafa, quand il était encore Vol-dache (janissaire), une lance comme symbole de sa grandeur future

singulier mélange de bienveillance et de cruauté, si commun chez les Turcs ; ainsi, il écoutait volontiers les réclamations des pauvres gens, et fit couper la tête à son chaouche Mohammed bel Abiod qui lui avait soustrait sa tabatière, et à son secrétaire ben Berkat pour concussion. Il fit aussi décapiter un juif de Médéa qui avait fourni de l'eau-de-vie (araki) à son fils.

Depuis les beys Ouznadji et Hassan, d'illustre mémoire, aucun bey ne réunit de si brillantes qualités et n'eut une aussi sage administration que Bou Mezrag.

La sage impulsion politique donnée par Yahya Aga, combinée avec un système de razias rapides et multipliées amenèrent, à cette époque, la soumission définitive des Oulad Chaïb et des diverses fractions de la confédération Naïlienne. Yahya avait su, par sa générosité, la douceur de son caractère et surtout sa bravoure chevaleresque, gagner la confiance et même l'affection des Djouad dont il avait flatté l'orgueil en les comblant de présents et d'honneurs. On peut affirmer que ses hautes qualités ont plus fait pour la pacification du Sud que les razias des plus habiles capitaines. C'est ainsi que les Mokri, Belgacem bou Erraache, Telli, Merzoug, Djedid, Mansour et nombre d'autres devinrent ses amis intimes et avec eux les Oulad Naïl, les Bou Aïche ; les Oulad Chaïb, que la force jusqu'alors avait été impuissante à réduire, devinrent les sujets soumis du gouvernement turc (1).

(1) Yahya Aga a laissé dans tous les pays directement soumis au gouvernement d'Alger une réputation extraordinaire de justice et de sage politique. Toutes les tribus kabiles ont conservé le souvenir de son nom et de ses actions qui contrastent avec celles des autres chefs osmanlis et particulièrement du farouche Mohammed Ed-Debbah auquel on l'oppose souvent. Yahya aga joignait à une grande intelligence une audace chevaleresque dont le fait suivant va donner une idée. Les Kabiles dépendant de Bougie s'étant révoltés à la voix de leur cheikh Saïd Oulid ou Rabah, l'aga Yahya marche contre eux à la tête d'une forte colonne qui s'avance dans la vallée de Oued Sahel. Arrivé au col des Fenaïa, il laisse reposer ses troupes et prenant une simple escorte de cinquante cavaliers et un guide, il se rend au village d'Aguemoun habité par Oulid ou Rabah qui s'app préparait en ce moment à opposer aux Turcs une énergique résistance. Quel ne fut pas l'étonnement du chef berberde se trouver tout-à-coup en présence de Yahya Aga qui lui demande l'hospitalité, lui annonçant que le grand Pacha d'Alger l'a chargé de lui apporter l'aman

A partir de cette époque, les Bou Aïche, les Oulad Chaïb, et les Oulad Naïl cessèrent de relever du bey de Titeri et devinrent directement *raïa* ou tributaires de l'aga d'Alger.

Hassan Gueritli fut nommé kaïd des Oulad Naïl et alla demeurer parmi eux, venant deux fois par an à Alger, apporter le produit des impôts auxquels ses administrés étaient soumis.

Revenons à Moustafa Bou Mezrag.

Au commencement de son gouvernement, ce bey, de concert avec Ahmed ben Kechida des Oulad Mokhtar Cheraga, fit une *razia* sur les Oulad Feredj. Informé par le cheikh des Djouad que cette tribu était campée à Aïn Er-Riche, au sud-ouest de Bou Sada, il partit de Médéa avec cinquante zebantot, alla camper à Oum El-Odham, où il fut rejoint par le Makhzen, campa le lendemain au Hamma du Zahrez (1) et de là, en une forte marche de nuit, arriva à Aïn Riche où il surprit la tribu révoltée, sur laquelle il fit un butin considérable en moutons et bestiaux.

En 1823, Bou Mezrag fut moins heureux dans une expédition contre les Oulad Chaïb qui, avertis par leurs éclaireurs de l'arrivée du Bey, avaient eu le temps d'appeler à leur secours les contingents des tribus voisines. Bou Mezrag, marchant contre eux avec 40 zebantot et 500 cavaliers du makhzen, trouva l'ennemi réuni à Oum Zeboudj, dans le Sersou, et l'attaqua malgré l'infériorité de sa troupe.

Après sept heures de combat acharné, il dû t battre en re-

et de lui faire en outre cadeau d'un cheval richement caparaçonné. Oulid ou Rabah, vaincu par cette confiance généreuse, lui tendit la main, et la paix fut conclue sans effusion de sang.

De même que tous les hommes de quelque mérite qui servirent le gouvernement turc, Yahya Aga mourut victime des intrigues de ses ennemis et de ses détracteurs qui l'accusèrent de s'être entendu avec l'agent de France à la Calle pour vendre cette ville à la France. Le Pacha, jaloux de la réputation et surtout de la légitime influence acquise par son aga, donna l'ordre de l'étrangler.

Yahya Aga venait d'avoir la douleur d'apprendre la mort de son meilleur ami le cheikh Mansour el-Bellili, de Hâmza, assassiné par ordre de Hossain Pacha, quand lui-même fut étranglé (?) à Blida.

(1) A *Guelta el-Beïda*.

traite, laissant les cadavres de dix-sept de ses cavaliers, de son chaouche Ibrahim Turki et de son bache-sias Kaddour Ben Djebbour, homme d'une bravoure extrême.

Ce fut pour réparer cet échec que l'année suivante Yahya Aga fit une grande expédition contre les Oulad Chaïb à la suite de laquelle ceux-ci devinrent enfin — après soumission — raïa de l'aga.

En 1825, Bou Mezrag, informé par l'aga des Douaïr que les Larba, commandés par Sliman ben Ahmed Sofateïra et conduits par Bou Midouna des Oulad Mokhtar Cheraga, étaient venus s'établir à Serouan pour acheter des céréales, tandis que les Oulad Dhya (des Oulad Nail) campaient, dans le même but, à El-Beurda, envoya, sur ce dernier point, Mohammed ben Sellan, kaïd des Oulad Nail, pour percevoir le *Heussa*. Mais les Oulad Nail décampèrent au plus vite et se retirèrent à Aïn-Oussera.

Le Bey partit alors avec son makhzen et quelques zebantot. Arrivé sur les lieux, il procéda à une enquête sévère et reconnut que les Titeri avaient fourni aux Oulad Nail les grains dont ils avaient eu besoin et que ces mêmes Titeri, de concert avec Bou Midouna, avaient engagé les Oulad Dhya à quitter El-Beurda, sans payer le heussa. Après avoir constaté cette trahison, Bou Mezrag mit en pratique la maxime turque « Le noble meurt et le roturier paie. » En conséquence, il razia les Titeri, fit trancher la tête à Bou Midouna ainsi qu'au mokhtari Sliman ben El Bey et à M'hamed ben Abd-Allah, homme très-brave, des Oulad Sliman, serviteur des Oulad Mokhtar Cheraga. A la suite de cette affaire, Dehilis ben Ahmed fut mis à la tête des Oulad Mokhtar, commandement qu'il exerça jusqu'à la prise d'Alger.

Pendant que les Larba et les Harazlia, sous les ordres de Sliman ben Sofateïra, campaient à Serouan, Bou Mezrag reçut l'ordre péremptoire du Pacha de tomber sur ces tribus, d'arrêter tous les hommes et d'enlever tous les chameaux. Ces tribus étaient accusées d'avoir soutenu Tedjini Sid Mohammed ben Ahmed ben Salem dans sa révolte contre le bey Hassan d'Oran. Pour ce coup de main, on devait rassembler les goums des Beni Sliman, Arib, Djendel et de toutes les tribus relevant de l'aga. Quelques jours

après, Bou Mezrag se trouva à la tête de 4500 cavaliers, qui furent nuitamment postés de façon à couper toute retraite à l'ennemi. Le lendemain, à la pointe du jour, il monta à cheval et fit arrêter les 120 principaux individus des Larba, parmi lesquels le cheikh Sliman ben Sofateïra, Bou Douma ben Chaa, Bahiz des Oulad Salah et El Bey ben Moula Mohammed. Les prisonniers, à l'exception des cheikhs, furent enchaînés et conduits à Alger où ils furent condamnés par le divan à un an de travaux forcés, à Bab El-Djizira. Sliman ben Sofateïra mourut de chagrin cinq jours après et bien peu des autres prisonniers revirent leur pays.

Après l'arrestation de ces chefs de tente, le Bey s'empara des 10,700 chameaux dont se composait la caravane. Ces animaux furent vendus sur place aux tribus du goum (1).

En 1826, le Bey Bou Mezrag fit une razia sur les Oulad Mokhtar Cheraga. Cette affaire, conduite par ben Dehilis et ben Aouda eut lieu à Kseïr ben Azzouz, à l'ouest d'Afoul, sur le territoire des Adaoura et eut pour résultat la prise de 500 chameaux et 4000 moutons.

Moustafa Bou Mezrag augmenta les établissements du Djenan El Bey et de Berrouaguia. Ce fut lui qui fit construire la mosquée appelée Djama Sid El-Mazari (2).

Les khalifas de ce Bey furent Djof Ali et Mohammed Khalifa, qui, plus tard, nommé Bey du Titeri par la France, fut tué par ordre d'El Hadj Abd El-Kader.

Au moment où les Français se préparaient à débarquer, Moustafa Bou Mezrag reçut l'ordre de se rendre immédiatement à Alger avec ses contingents. Il assista à la bataille de Staouéli. A peine la nouvelle de la chute d'Alger se fut-elle répandue avec la rapidité de l'éclair qui sillonne la nue que tous les raïas, avides d'indépendance, opprimés depuis trois siècles par une tyrannie incessante et un despotisme sans limite, se soulevèrent en masse. Lorsque le Bey revint à Médéa, personne ne voulut plus reconnaître ce mandataire d'un pouvoir exécré... Bou Mezrag avait

(1) Le prix n'en fut jamais payé au Beylik turc.

(2) La seule mosquée sur les onze existantes, qui ait été conservée au culte musulman.

cependant conçu un moment l'idée de se poser en Pacha indépendant, mais personne ne voulut lui obéir. Berrouagua fut pillé, les Ouzera s'emparèrent des 500 mulets du Beylik établis à Djenan El Bey.

Enfin, à l'approche de l'armée du maréchal Clauzel, Moustafa Bou Mezrag se retira avec sa famille dans l'intérieur du pays. Mais une lettre d'aman du général en chef le décida à revenir à Médéa et il fit sa soumission, obtenant de se rendre à la Mecque. Il se fixa plus tard à Alexandrie d'Egypte où il mourut (1).

Henri FEDERMANN,
Interprète de l'armée.

Le baron Henri AUCAPITAINE,
Sous-lieutenant au 36^e. de ligne.

(1) Le *Tableau de la situation de l'Algérie*, volume de 1843-1844, contient (pages 397 à 444), sous le titre de *Notice sur l'ancienne province de Titeri*, un très-remarquable travail de M. Urbain, alors interprète principal de l'armée d'Afrique. C'est un document fort utile à consulter sur la matière. Voyez aussi, dans le même Recueil, volume de 1844-1845, la *Notice* de MM. Carette et Warnier, pages 506 à 513. — *N. de la R.*

EXPÉDITION D'OREILLY EN 1775.

PARTIE LÉGENDAIRE.

Dans notre dernier numéro, à la suite du deuxième récit indigène de l'expédition d'Oreilly, nous avons annoncé l'insertion au numéro suivant, d'une légende relative à cette affaire, légende recueillie à Constantine, par M. Féraud, traducteur dudit récit. Voici ce document :

« Au nombre des miracles accomplis par le marabout Sidi Zouaoui, dont le tombeau est l'objet de la plus grande vénération de la part des habitants de Constantine, on cite le fait extraordinaire que voici, et qui précisément, a trait à l'expédition espagnole de 1775.

« Ce cheïkh possédait une superbe jument nommée Rekta, qui disparut un soir de son écurie. Les serviteurs, désespérés, coururent toute la nuit pour découvrir ses traces ; le lendemain, ils revenaient à l'habitation de leur maître, honteux de l'insuccès de leurs recherches et n'osant pas lui avouer la disparition de Rekta. Mais, grande fut leur surprise en retrouvant la jument à sa place. Seulement, elle était sellée, ruisselante de sueur et ses flancs ensanglantés étaient labourés de coups d'épéons. A ce moment, le cheïkh Sidi Zouaoui, calme, comme à l'ordinaire et suivi de ses nombreux disciples, s'approcha de la jument. Celle-ci se mit à hennir, puis à uriner d'une façon extraordinaire. Tous les assistants s'écartèrent pour ne pas être salis. Le cheïkh Zouaoui leur dit : « Ne craignez rien ! Par Dieu et son prophète, je vous affirme que vous ne serez pas souillés par cette urine, car Rekta s'est rendue digne de tout votre respect et de votre amour. Je l'ai montée cette nuit pour aller à Alger, auprès des troupes victorieuses de notre seigneur, Salah bey, et j'ai assisté à la destruction de l'armée espagnole sur les bords de l'Harraché. »

« Les paroles du marabout vénéré furent répétées à la population à laquelle il tardait de connaître le sort de ceux qui étaient allés combattre pour la guerre sainte. Quelques incrédules hés-

taient à y croire, mais, peu de jours après, la nouvelle de la défaite des chrétiens, avec tous ses détails, parvint à Constantine. Les contingents de la province qui avaient pris part à la lutte dirent, à leur retour, qu'ils avaient vu Sidi Zouaoui, monté sur Rekta, combattant à leurs côtés pendant la nuit du désastre des Espagnols et qu'ils l'avaient même entendu poussant des cris pour exciter le courage des guerriers musulmans.

• La légende ajoute enfin : Quand Rekta mourut, Sidi Zouaoui pleura sur elle et il l'ensevelit lui-même dans un *hneul*.

• Le tombeau de Sidi Zouaoui est situé sur la montagne qui porte son nom à une dizaine de kilomètres à l'Ouest de Constantine. Cette montagne se rallie au système du Djebel Chettaba que l'on aperçoit devant soi en sortant de la porte Vallée.

Dans une notice spéciale sur les marabouts de la contrée, j'aurai l'occasion de relater une série de faits tout aussi merveilleux que le précédent, auxquels la croyance populaire ajoute foi de la façon la plus sincère.

L. F.

La rédaction ajoutera quelque chose à cette légende, d'après un manuscrit arabe de la bibliothèque d'Alger, dans lequel on trouve la vie de cet *Ahmed ez-Zouaoui*, avec celles de Mohammed ben Boudraham, du cheikh Mohammed ben Ayad, de Sidi Abid, outre la biographie du cheikh El-Hasnaoui et le règne d'Ahmed Chaouche, surnommé *Bey Rassou*.

A la page 7 de ce manuscrit, on rapporte le même fait merveilleux de la jument du marabout, d'après Mohammed ben Ahmed el-Babouri, lequel tenait ses informations des propres serviteurs du cheikh Zouaoui qui les avaient reçues de gens véridiques, grands personnages des Oulad ben Rahmoun. Nous supposons que la tribu citée comme source de la tradition est celle des Oulad Rahmoun qui sont établis à une trentaine de kilomètres Ouest de Constantine, précisément sur les pentes occidentales du Djebel *Zouaoui* et au-dessus de la route qui conduit, du chef-lieu de la province de l'Est, à Sétif.

Donc, d'après notre manuscrit, ces Oulad Rahmoun se trouvant engagés avec le contingent du Bey Salah dans le combat qui

précéda et accompagna le rembarquement des Espagnols, furent très-surpris d'apercevoir, au plus chaud de la mêlée, le cheikh Zouaoui, dont ils avaient pris congé dans leur pays et qu'ils savaient n'avoir point suivi l'armée. Il était monté sur sa célèbre jument appelée *Roksa*, c'est-à-dire *la très-fringante* et non *Rekta*, comme dit l'autre auteur, qui a fait usage d'une variante beaucoup moins expressive. Et le marabout fauchait les infidèles avec un succès qui eut été glorieux, si l'invulnérabilité, conséquence obligée du miracle, n'en avait enlevé tout le mérite en supprimant le péril.

Les Oulad Rahmoun, bien assurés de l'identité du personnage, craignirent sans doute que, plus tard, il ne voulût pas convenir de sa présence merveilleuse sur la plage de l'Harrache ; et, afin d'avoir un moyen de triompher de ses dénégations probables, ils prirent avec un fil la mesure de l'empreinte que le sabot de la jument *Roksa* laissait sur le sable.

A peine rentrés chez eux, ils allèrent visiter le cheikh Ez-Zouaoui qui, en effet, n'opposa que le silence ou quelques sourires presque imperceptibles aux allusions que les Rahmoun faisaient à sa présence surnaturelle sur le champ de bataille. Mais quand on lui produisit la fameuse mesure de l'empreinte du sabot de sa jument, il fut bien obligé d'avouer le fait ; seulement, il leur fit promettre, sous peine de damnation, de n'en jamais rien dire à personne, ce à quoi ils s'engagèrent.

Il paraît cependant que la promesse a été mal tenue, puisque nous pouvons produire, d'après une autorité indigène, cette deuxième version du fameux miracle de la jument.

Pour passer de la légende à l'histoire, nous consignerons ici une observation que nous aurions placée dans le Récit indigène de l'expédition, si elle nous fût venue plus tôt à l'esprit.

On sait, par les documents européens, que Salah bey était à Alger le 13 mai 1775, jour où l'agent de la Compagnie royale française alla le visiter dans son camp d'Aïn-Rebot (aux bassins de l'Aga). Il y était venu pour payer le *denouche*, impôt que les beys devaient acquitter *en personne* une fois en trois ans. Retourné à Constantine peu de jours après, il revint à Alger lors

de l'attaque d'O'Reilly. Il s'y trouvait aussi le 26 juillet 1775, car le même agent alla lui faire une autre visite dans son camp, où il mentionne ses esclaves, son *coffidji* (kopdji ? concierge), ses huit spahis d'escorte et son courrier.

Il est très-certain qu'à la mi-mai, époque si rapprochée de celle de l'arrivée des Espagnols, le gouvernement de la Régence ne se doutait pas encore de l'entreprise que ceux-ci méditaient contre Alger ; autrement, Salah bey ne serait point parti d'ici pour revenir presque aussitôt, l'intervalle qui sépare son départ et son retour ayant dû être presque entièrement employé à faire la route, vu les distances à parcourir et la lenteur des voyages, en ce pays, à cette époque.

C'est donc une preuve de plus de l'ignorance où les Algériens furent jusqu'au dernier moment des projets de l'Espagne.

A. BERBRUGGER.



ÉPIGRAPHIE D'AUZIA.

AUMALE.

(Voir au tome 7^e, page 36).

II

INSCRIPTIONS RELATIVES AU CULTE.

SATURNE

N^o 1.

La seule épigraphe d'Aumale qui se rapporte à ce Dieu est l'ex-voto consacré par les trois prêtres Lucius Claudius, publié dans notre 3^e volume, p. 128, avec le dessin et l'explication des sculptures qui l'accompagnent. Nous y renvoyons le lecteur. La pierre est au magasin du Génie.

JUPITER HAMMON.

N^o 2.

La dédicace placée sous ce numéro a été vue et donnée, manuscrite d'abord, par M. de Caussade, qui, le premier a visité les ruines d'Auzia ; il l'a publiée en outre au n^o 12 de sa Notice. Dès le principe, les têtes de lignes étaient mutilées, et elle se composait de deux fragments, dont celui de gauche ne se retrouve plus aujourd'hui. Cette disparition incessante des monuments épigraphiques les plus dignes d'intérêt, dans les *dépôts en plein vent et sans conservateurs* que l'on appelle ici des musées, est la conséquence naturelle de certaine opinion d'après laquelle on doit laisser les antiquités dans le lieu même où on les découvre, opinion que nous avons combattue à la page 28 du livret du Musée d'Alger, *dans ce qu'elle a de trop absolu*.

Il y aurait un bien gros mais bien triste livre à faire avec la simple nomenclature des richesses épigraphiques et autres que

l'application de cette hérésie archéologique a fait perdre à la science. Doit-on continuer à sacrifier ainsi l'intérêt général à un étroit esprit de clocher ? Cette question appelle toute la sollicitude de l'administration éclairée qui nous régit en ce moment.

M. Léon Renier donne, sous le n° 3573, la dédicace à Jupiter Hammon dont il s'agit ici et il la complète ainsi, conjecturalement, par des restitutions indiquées en lettres italiques :

*Anthea (?) cornigeri sacris adjuncta Tonantis,
Quæ Libycis Maurisque simul venerabilis oris
His etiam colitur terris, quam Juppiter Hammon
inter utrumque latus mediam cum dite severo
dexter sede tegit, hanc pulvinaribus altis
Sublimique dicat solio, divosque frequentis
Domitianus, a militiis, de suplice voto,
Marmorea facie renovat dominamque biformem
Ded(ictum) (anno) pr(ovinciae) ducentesimo septimo.*

Il ne reste plus qu'un fragment de cette longue et intéressante épigraphe, le dernier tiers ; le voici :

.....ONANTIS	
.....ERABILIS ORIS	
.....PPITERHAMMON	
.....DITesevero	
.....VSALTIS	
.....EQVENTIS	
.....TO	DED
.....MEM	PRCCVII

Ce fragment, qui mesure 85 c. de large sur une hauteur de 68 c. avec une épaisseur de 25 c., est gravé dans un cadre à filets. Les lettres ont 5 c. Il est au magasin du Génie.

Sur une épigraphe, que nous donnons à la dernière section, on lit le mot HAMONIS ; mais il ne paraît pas qu'il s'applique à Jupiter Hammon. L'étude attentive du document porte à croire, au contraire, que c'est le nom propre de quelque particulier, d'un indigène, à en juger par son nom et celui de sa femme Siddina.

Sous le numéro 3581, M. Léon Renier développe ainsi cette dédicace à Pluton, d'après une copie de M. Vieille :

Plutoni Cyriæ et Cere-
ri Matri, diis sanctis,
Quintus Clodius Clodianus, Colo-
niæ patronus, dispunctor,
omnibus honoribus perf-
unctus votum promissum cum Julia Donata
conjugæ et Clodiis Aprile,
filio, ceterasque filias aram constituit
dedicavitque anno provinciæ CCLXXX
XI Kalendas martias

Dès le commencement de l'année 1848, la pierre où cette dédicace avait été gravée se trouvait mutilée et nous n'y avons plus lu alors que ceci :

.....
RI MATRI DIIS S.....
Q. CLOD. CLODIANVS CO..
NIE PATRONVS DISPVNCT..
OMNIBVS HONORIBVS PER
FVNCTVS VOTVM PROM..
SYM CVM IVLIA DONAT..
CONIVGE ET CLODIIS APR
LE FILIO CETERASQVE FI
LIAS ARAM CONSTITVIT
DEDICAVITQVE AP CCLXXXI
XI KAL MART

Gravé dans un cadre formé de feuillage et de rinceaux, dont la baguette a une largeur de 8 centimètres.

La pierre, dans l'état où nous l'avons vue, mesurait 75 c.

de hauteur, sur une largeur de 64 c. et une épaisseur de 33 c. Les lettres avaient 5 centimètres, sauf à la dernière ligne où elles n'étaient que de 3 c.

Dans le mot *honoribus* (5^e ligne), le premier *O* était inscrit dans *H* dont la traverse le coupait en deux parties égales.

A la onzième ligne, les abréviations *A. P.* (*anno provinciae*), formaient une ligature. Dans la date, la lettre numérale *L* dépassait les autres par le haut et par le bas.

A la douzième, le mot abrégé, *mart*, formait un monogramme.

Notre copie diffère en quelques points de celle de *M. Vieille*, que *M. L. Renier* a suivie à son numéro 3581.

Au commencement de l'année 1848, cette dédicace à *Pluton*, etc., se trouvait encore dans l'intérieur de la Casba d'Aumale. Elle a dû disparaître depuis cette époque, car *MM. Hervin, Charoy et Maillefer*, qui ont recueilli avec tant d'intelligentes recherches et de soin les inscriptions de la localité, ne donnent pas celle-là.

N^o 4.

C'est la dédicace à *Pluton*, etc., donnée par *M. L. Renier* au numéro 3576, et que cet épigraphiste développe ainsi, indiquant en italique les mots ou parties de mots qu'il supplée :

Plutoni et Cyriae, Cereri, Diis sanctis
 Marcus Cornelius Crispinus omnibus ho-
 noribus perfunctus, aram, quam
 promptissima voluntate *Rei publicae*
 promiserat, suis sumptibus

fecit dedicavit que cum *Cominia Romana*
 conjugae ac liberis suis, Kalendis Martiis, *Anno provinciae*....

Quand nous avons copié cette inscription, au mois de juin 1850, elle était au magasin du Génie, c'est-à-dire en plein air, dans une cour. Notre copie ne différant en rien d'essentiel de celle que *M. Léon Renier* donne d'après une photographie, nous nous bornerons à consigner ici les indications qui ne se trouvent pas dans l'ouvrage du savant épigraphiste.

D'abord, la pierre, brisée diagonalement à l'endroit qui correspond à la fin des lignes, présente les dimensions suivantes :

Hauteur, 80 c. ; largeur en haut, 1 mètre 30 c. ; — en bas, 1 m. 05 c. ; épaisseur, 20 c. Les lettres ont 6 c. aux deux premières lignes et 5 c. et demi aux autres.

Au point de vue graphique, il y a à remarquer la forme particulière des lettres A et L. Le premier de ces caractères a pour barre, au lieu de l'horizontale ordinaire tangente aux deux diagonales qui font les montants, une espèce de 3 placé de façon que les deux courbes qui le composent aient leur convexité tournée vers le haut et leurs extrémités tout-à-fait en dehors de ladite lettre A.

L., a cette même espèce de 3 appuyée diagonalement sur son montant et remplaçant la barre horizontale ordinaire, la partie convexe de ce 3 étant tournée à gauche, en dehors. Il en résulte qu'alors la lettre ressemble beaucoup plus à un K qu'à un L ; cette recherche calligraphique, d'assez mauvais goût, annonce une époque rapprochée de celle de la décadence. Cependant, l'épigraphe est d'ailleurs gravée avec soin et régularité. Le cadre où elle se trouve est large de 13 c., et il offre un mélange d'oves, de feuilles imbriquées, etc.

BACCHUS.

N° 5.

. . . DIIS SANCTIS LIBERO ET LIBERAE CONSERVATORIBVS DOMO
 . . . VM SVARVM RENOVATIS NVMINIBVS EORVM
 BVNAL CVM OMNIBVS ORNAMENTIS SVIS
 ADRATO SVMTIBVS SVIS POSTVMIVS MAVRVS
 CVM LIBVRNIA FELICIA MARITA ET POSTVMIA SVI VICTORIA
 . . . AB. ET L. TANNONIVS DONATVS CVM FLAVIA QVARTA MARITA ET
 . . MARIO ET SATVRNINA ET ZABA ET MONNA ET DONATO ET POM
 . . . CVM SATVRNINA MARITA ET POMPONIS PERPETVO FILIO ET FE
 . . . NATA VXORE EIIS FECERVNT ET DICAVERVNT L. A
 II KAL. IVNIAS P. CLXXXXVI

Ligatures. — 1^{re} ligne, L, I, liés dans *Libero* et *Libera* ;
 G, O, puis R, I, dans *conservatoribus*. 2^e, T, I, dans *renovatis*.

et N, I, dans *numinibus*. 3^e, N, I, dans *omnibus*; T, I, dans *ornamentis*. 4^e, T, I, dans *sumtibus*; A, V, dans *Maurus*. 5^e, L, I, N, I, dans *Liburnia*; L, I, dans *Felicia*; R, I, dans *Marila*; E, T, dans *et*, et toutes les autres fois que cette conjonction est répétée; M, I, dans *Postumia*; R, I, dans *Victoria*. 6^e, N, I, dans *Tannonius*; D, O, dans *Donatus*; V, I, dans *Flavia*; R, I, dans *Marila*. 7^e, R, I, dans *Mario*; V, R, et N, I, dans *Saturnina*; D, O, et T, O, dans *Donato*. 8^e, N, I, dans *Saturnina*; R, I, dans *Marila*; N, I, dans *Pomponis*; L, I, dans *filio*.

Cette inscription est gravée dans un cadre dont les petits côtés se terminent en queue d'aronde, sur une dalle haute de 0, 75, large de 1 40. Les lettres ont 0, 05. M. le Dr Maillefer, qui était présent lorsqu'on l'exhuma en décembre 1853, dit qu'elle était déjà cassée à cette époque et que le commencement des lignes y manquait comme aujourd'hui. Outre sa copie, nous avons sous les yeux celles de MM. Hervin et Charoy. Cette dernière est accompagnée d'un dessin exact du monument, à l'échelle du 10^e.

L. Tannonius Donatus et sa femme Flavia Quarta ont leur épitaphe au n° 59 du Dr Maillefer. Nous la donnerons plus loin.

La date provinciale de cette dédicace à Bacchus reporte à l'an 235 de J.-C. sous Maximin, époque où il y eut de grands tremblements de terre.

LA VERTU.

N° 6.

VIRTVTI. DEAE SANCTAE
AVG. P. CAELIVS VICTOR
SACERDOS CVM AVRELIA. GER
MANILLA CONIVGE TRIBVNAL
OPERAЕ QVADRATARIO IN SVO
SOL° FECERVNT ET DD PROV CCII

Cette pierre dont l'inscription, encadrée dans une moulure,

est fort nettement gravée en lettres très-régulières de 0, 05 c., a les dimensions suivantes : Hauteur, 0, 47 : Largeur 0, 81 : épaisseur, 0, 25.

Le texte a été lu de la même manière par MM. Maillefer, Charoy, Hervin et par nous. Cet accord semble en garantir l'exactitude.

Voici les sigles qu'on y remarque : à la 3^{me} ligne, petit arc de cercle tangent au centre de la partie concave du D de *sacerdos*, de manière à former ainsi un o minuscule inscrit dans la majuscule ; N et V liés, dans *tribunal*, à la 4^e ligne : à la cinquième, N, T liés dans *fecerunt*, ainsi que les deux lettres du mot *et*.

Operae, pour *opere*, se trouve dans le texte.

Traduction. — « A la Vertu, déesse sainte, auguste ! Publius Caelius Victor, prêtre, avec Aurelia Germanilla, sa femme, ont construit un tribunal en pierres de taille, sur leur terrain et l'ont dédié, l'année provinciale 202. »

Cette date, qui répond à 241 de J.-C., nous reporte à la 3^e année du règne de Gordien III, le Jeune, alors que la province de Mauritanie venait de donner une preuve de fidélité à l'Empire, en aidant son Gouverneur (*praeses*) à réprimer la révolte de Sabinianus, proconsul d'Afrique.

Nous devons faire observer, à propos de l'expression *opere quadratario*, qu'il faudrait la traduire par ouvrage de mosaïque, si l'on s'en rapportait au dictionnaire de M. Quicherat ; lequel en même temps, appelle un tailleur de pierres, *quadratarius*. Malgré cette autorité éminemment respectable, nous nous sommes décidé pour le sens le plus probable. Car la mosaïque n'est qu'un accessoire dans un édifice, et on s'appuie plutôt sur le principal que sur l'accessoire.

Nous avons déjà publié, dans la Revue, un ex-voto à la Vertu, gravé sur un rocher situé en dehors d'Aumale, à une trentaine de mètres au bas et au N.-O. de la porte d'Alger. On le trouvera avec le dessin du bas-relief qui l'accompagne, à la page 251 du 3^e volume.

LA VICTOIRE.

N° 7.

VICTORIAE AVG.
 L. SEPTIMI SEVERI
 PII PERTINACIS ARA
 BICI ADIABENICI P.P.
 ET M. AVRELI ANTONINI
 C. IVLI. C. F. Q. F. MERILVS
 Q. AEDILICIVS STATVAM
 QVAM OB HONOREM
 AEDILITATIS QVOD PROM
 TISSIMA POPVLI VOLVNTATE
 HONORIS FE IN SE CONLA
 . . VS SIT SVPER LEGITIMAM
 I SVN SVA
 BAS

Nous donnons ce texte d'après une copie unique du Dr Maillefer, en faisant observer que la pierre est brisée et très-fruste auprès de la cassure. Nous ignorons ce qu'elle est devenue. Le silence de MM. Hervin et Charoy sur un document de cette importance fait craindre qu'il ait disparu.

Ligatures. — 3^e ligne, T, I, dans *Pertinacis*. 4^e, N, I, dans *Adiabenici*. 5^e, L, I, dans *Aureli*; N, I, dans *Antonini*. 6^e, L, I, dans *Juli*. 7^e, D, I, et L, I, dans *aedilicius*. 8^e, A, M, dans *quam*. 9^e, D, I, L, I, T, I, dans *aedilitatis*. 10^e, I, M, A, dans *promptissima*. 11^e, petit o inscrit dans C, au commencement de *conlatus*. 12^e, I, T, dans *sit*; T, I, A, M, dans *legitimam*.

M. le Dr Maillefer donne à ce monument une hauteur de 0,83 c., une largeur de 0, 60, avec une épaisseur de 0, 62.

N° 8.

NVMINI SANTO VICTO
 RIAE VITRICI MARIVS IANVARIVS
 QVM oMIDIA CoNIVGE SVA
 V. S. L. A.

Nous donnons ce texte d'après notre copie et celles de M. le sergent Hervin, du Dr Maillefer et une autre de M. Charoy qui a complété sa communication par un dessin représentant les deux paires de pieds gravés à la face supérieure du monument.

L'épigraphie est dans un cadre à baguettes unies. Hauteur de la pierre, 0, 27 c. ; largeur, 0, 40 c. ; épaisseur, ...? Les lettres ont 0, 03 c.

« Cet ex-voto est adressé à la divinité sainte, à la victoire victorieuse, par Marius Januarius et Omidia, sa femme, lesquels se sont acquittés de bon cœur de leur vœu. »

Les sigles abondent dans cette courte épigraphie. A la première ligne, c'est dans le mot *sancto* A, N, T, qui sont liés, outre C qui reste sous entendu. A la deuxième, on trouve, à l'état de ligatures, R, I, puis V, I, et T, R, un autre C étant encore omis ; M, A et R, I du mot Marius, A, N, V, A, de Januarius. La dernière lettre de ce nom propre est plus petite que les autres et rejetée dans la baguette.

A la troisième ligne V, M, sont liés, ainsi que M, I. L'O de conjuge est de très-petite dimension. N, I forment un sigle, V, A, sont liés.

L'expression *victoire victorieuse* n'est peut-être pas une batologie, comme on pourrait le croire d'abord : ne pourrait-elle pas signifier, par exemple, une victoire suivie de conséquences utiles ?

Deux des pieds figurés à la face supérieure de notre monument, vont dans un sens et les deux autres ont une direction différente. Chez les anciens, et avant le christianisme, c'était l'équivalent des formules *salvos ire*, *salvos redire*, ou *pro itu ac reditu felici*. Or, comme ici l'Ex-voto s'adresse à la Victoire, on peut supposer qu'il s'agit d'un retour d'expédition militaire.

Les deux pieds figurés à gauche ont pour chaussure une simple semelle retenue par deux courroies qui se réunissent entre le gros orteil et l'orteil suivant. Les deux autres pieds, placés à droite, ont une chaussure plus ornée.

Nous supposons que ce curieux monument épigraphique se trouve toujours au magasin du Génie.

Avant de clore la série des inscriptions à la Victoire, faisons remarquer que celle qui figure au numéro 3557 de M. Léon Renier, dans la série épigraphique d'Auzia, ne se trouve pas à Aumale, mais bien à onze kilomètres de là, à la *R'orfa des Oulad Selama*. La personne qui a communiqué ce document a donc donné une fausse indication en ce qui concerne la provenance.

A. BERBRUGGER.

(A suivre)

CHRONIQUE.

Lorsque nous avons publié, dans notre dernier numéro, la liste des membres de la Société historique algérienne, nommés ou promus dans la Légion d'Honneur, pendant le voyage de l'Empereur en Algérie, nous avons averti le lecteur que c'était d'après des renseignements non officiels donnés par les journaux de la localité. Depuis lors, les décrets de nomination ont paru au *Moniteur universel* (numéro du 26 juin 1865); et nous croyons devoir reproduire notre liste, mais cette fois authentique et d'ailleurs augmentée et rectifiée d'après la feuille de l'Empire, dont voici les citations textuelles :

Au grade de Grand-Officier :

PÉRIGOT (Marie-Théodore), général de division, commandant la province de Constantine, commandeur du 29 décembre 1864; 40 ans de service, 27 campagnes.

HUGO (Pierre-Charles), général de brigade, commandeur du 10 août 1859; 43 ans de service, 24 campagnes, une blessure.

Au grade de Commandeur :

BERBRUGGER (Louis-Adrien), colonel commandant la milice, conservateur de la bibliothèque et du musée d'Alger. Titres scientifiques et littéraires ; officier du 12 juin 1856.

Au grade d'Officier :

URBAIN (Ismaël-Thomas), conseiller rapporteur au conseil du gouvernement ; attaché à l'Empereur pendant le voyage de Sa Majesté en Algérie ; 29 ans de service dont 15 en Algérie ; chevalier du 30 juin 1844.

VILLE (Ludovic), ingénieur des mines, chef du service de la province d'Alger ; chevalier du 24 décembre 1853.

Au grade de Chevalier :

MAC CARTHY (Louis-Dominique-Alfred-Oscar), ingénieur civil à Alger ; travaux scientifiques distingués.

MARION (Armant-Théodore), ancien magistrat, ancien maire d'Oran ; 21 ans de service.

NEVEU-DEROTRIE (Eugène-Marie-Armand-Henri), ingénieur des ponts-et-chaussées (province d'Alger) ; 17 ans de service dont 10 en Algérie.

Nous avons la satisfaction de pouvoir ajouter à cette liste de récompenses, l'avancement accordé à un autre de nos membres honoraires, M. le colonel d'état-major LAPASSET, commandant la subdivision de Mostaganem, qui vient d'être promu au grade de général de brigade.

DEO MANU DRACONIS. — Un de nos correspondants de Cherchel nous adresse le billet suivant :

« A propos de l'épigraphe *Deo manu Draconis*, etc., que vous avez donnée et commentée dans le numéro 51 de la *Revue africaine*, page 207, je me hasarderai à vous adresser la conjecture suivante :

« *Manus* était la puissance, et, d'après Pline, on nommait *draconis* une grosse souche de vigne qui serpentait autour d'un arbre, d'une colonne, etc.

« Marcus Junius Asclepiades me paraît donc être un bon homme qui a éprouvé de douces jouissances sous sa treille dont l'ombre le rafraîchissait en même temps que ses fruits étanchaient sa soif, double motif de se montrer reconnaissant envers le Dieu de qui il tenait ces biens.

« Il reste à apprécier si, à l'époque où ce brave Junius vivait sous la latitude de Cherchel, son vœu était anormal. »

Bien que notre honorable correspondant n'ait pas indiqué l'endroit précis des œuvres de Pline où il a pris sa citation, nous croyons que c'est celui-ci :

« Rumbotinus vocatur, et, alio nomine, populus, arbor Italiae
 « Padum transgressis, cujus tabulata in orbem patula replent,
 « puroque perductae *dracone* in palmam ejus, inde in subrectos
 « ramorum digitos flagella dispergunt. » (Pline le naturaliste. Livre xiv, chapitre iii). On trouve en Italie, au-delà du Pô, un arbre, le rumbotinus, qui s'appelle aussi populus ; les vignes en garnissent les larges étages circulaires, s'allant ramifier là où l'arbre se ramifie et dispersant leurs *sarments* dans les rameaux un peu redressés des branches de l'arbre.

D'où il résulte — ce que, du reste, nous savions déjà par les lexiques — que draco signifie, entre autres choses, un *vieux sarment* de vigne, « palmis emeritus multis annis duratus, » comme disent les commentateurs. Mais, ceci accordé, nous ne voyons pas qu'il y ait moyen d'en faire usage pour expliquer notre mystérieuse épigraphe ; car un *Dieu à main de vieux sarment* ne figure pas, que nous sachions, dans la nomenclature mythologique. D'ailleurs, l'idée n'est pas juste et l'expression en est presque grotesque.

Décidément, nous croyons que ce n'est pas encore là le mot de l'énigme ; et il nous semble qu'en le proposant, notre honorable correspondant a été un peu influencé par la découverte récente d'une dédicace au Dieu Liber ou Bacchus.

Nous le remercions, néanmoins, de sa tentative et nous désirons qu'elle ait des imitateurs ; car à force de chercher on finira bien par rencontrer la vraie et bonne explication.

MOUZAIAVILLE. — L'inépuisable mine d'antiquités que Mouzaïa-ville possède à sa porte dans les ruines d'El-Hadjeb (*Tanaramura*

Castra), vient de fournir encore un objet intéressant au musée d'Alger. C'est une colombe en bronze, creuse intérieurement, dont la queue se termine en un bec de lampe; son dos présente, dans le sens de la ligne médiane, une ouverture d'un ovale très-allongé qui a dû posséder un couvercle dont la charnière subsiste encore ainsi que la broche en fer qui l'assujettissait et en permettait le jeu. L'oiseau, appuyé sur un piédouche qui remplace les pattes, mesure 8^e 1/2 de la base au sommet de la tête et 11^e de tête en queue. Bien qu'à tout prendre ce ne soit pas un objet d'art très-remarquable, notre colombe a comme tous les produits de l'époque byzantine, à laquelle elle semble se rapporter, une certaine vérité naïve d'ensemble qui fait pardonner le négligé des détails.

Est-ce là une de ces lampes en forme de colombe qu'on allumait à certains jours près des tombeaux des fidèles et des martyrs? La présence d'un bec à mèche combiné avec la forme générale porte à le croire. Mais, alors, pourquoi, au lieu du petit trou rond ordinaire par lequel on versait l'huile, trouve-t-on cette ouverture relativement très-grande et pourvue de son couvercle à charnière? Car c'est-ici une forme qui appartient à la *colombe eucharistique* où, dans les premiers siècles, on réservait la sainte *eucharistie* pour les malades, sans doute parce que la colombe était regardée alors comme un des symboles de Jésus-Christ.

Le commentateur doit avouer son embarras devant cet ustensile hybride: s'il veut lui donner le nom de *lampe*, il voit se dresser l'objection tirée de la grande ouverture et de son obturateur; s'il penche à l'appeler *colombe eucharistique*, le bec à mèche se met en travers, et l'attribution, prête à jaillir de sa plume, reste au fond de son encrier.

A propos d'encrier, un habitant de Mouzaïaville, chez qui notre colombe a séjourné quelque temps, lui avait sans difficulté donné ce nom et inclinait à y ajouter l'usage, lorsqu'un ami passionné des études archéologiques, M. le capitaine d'artillerie Clouzard, de passage dans la localité, a conjuré cette profanation en signalant la découverte au Conservateur de la bibliothèque et du musée d'Alger. La colombe est d'abord revenue chez le dé-

couvreur, d'où elle a pris son vol vers le musée d'Alger, de sorte qu'il n'est pas à craindre qu'aucune encre, officielle ou autre, vienne la noircir désormais.

C'est ici le cas de rappeler la belle *lampe turibule*, byzantine, en bronze trouvée au même endroit en 1861 et que nous avons décrite à la page 475, etc. du tome cinquième de cette Revue.

PHILIPPEVILLE (*Rusicade*). — Nous devons à l'obligeance de M. Roger, conservateur du Musée archéologique de Philippeville, la communication de l'inscription suivante, consacrée à *Januaria*, morte à 55 ans :

D. M. S.

IANVARIA

V. A. L. V.

H. S. E.

Gravé sur marbre sous un fronton triangulaire uni, dans un cadre à filets.

Dimensions : 62^e sur.....; épaisseur, 7^e. Le fronton est haut de 10^e et le champ de l'inscription a 22^e. Les lettres ont, en moyenne, 4^e 1/2.

Les points de notre copie, faite d'après un estampage de M. R., représentent les feuilles de lierre employées comme signes séparatifs sur l'original.

Cette épigraphe a été recueillie à Stora, le 31 janvier dernier, par M. Baptiste Savona, qui en a fait don au Musée de Philippeville.

L'espace nous manque pour insérer ici deux autres communications de M. Roger, l'une relative à l'épigraphe déjà connue *Bono ispirito* et l'autre concernant une portion d'astrolabe arabe, trouvée à Philippeville en 1856. Nous les donnerons au prochain numéro.

Pour tous les articles non signés :

Le Président, A. BERBRUGGER.

Revue africaine

NOTICE

SUR

LES DIGNITÉS ROMAINES EN AFRIQUE.

(CINQUIÈME SIÈCLE DE J.-C.)

(20^e article. Voir les n^{os} 32, et de 34 à 52)

Quel était le nombre de troupes mises à la disposition de ces seize commandants limitains, *Praepositi limitanei*, pour garder et défendre chaque poste-frontière ? Pancirole évalue à 200 hommes de pied et à 50 cavaliers l'effectif dont se composait chaque garnison : « Dando CC pedites cuique limiti, fuissent 4800 (1) ; iisdem 50 equites tribuendo efficerent 800. » D'après le premier calcul (rectifié), on aurait, pour les seize cantons militaires que nous venons de passer en revue, un effectif de :

Infanterie.....	3,200
Cavalerie.....	800

en tout.... 4,000 hommes.

D'après le second calcul, qui semble plus en rapport avec les exigences de la situation, on trouve 5600 hommes, savoir :

Infanterie.....	4,800
Cavalerie.....	800

(1) Calcul inexact, puisque 16 multiplié par 200 égale 3200; c'est évidemment 300 (CCC), ainsi que d'ailleurs le portent d'autres manuscrits que Pancirole a voulu dire; car, en effet, 16 multiplié par 300 égale 4800.

Avec une aussi faible quantité de troupes, le comte d'Afrique devait et pouvait-il tenir en respect, sur une aussi grande étendue de territoire, les populations d'un pays au fond duquel ont toujours grondé sourdement quelques agitations ? D'après les chiffres, qui sont loin d'avoir rien d'exagéré, que nous avons établis à propos des forces militaires destinées à protéger l'Égypte ; d'après la désignation numérique des différents corps de troupes directement placés sous le commandement du comte d'Afrique, ce général devait avoir une armée plus importante que celle que lui ont attribuée les commentateurs, dont les calculs sont du reste tout-à-fait arbitraires. Bien qu'on ne puisse former que des conjectures à ce sujet, les évaluations suivantes, basées sur les chiffres approximatifs précédemment énoncés en parlant de l'Égypte, sembleront sans doute se rapprocher davantage de la vérité.

Infanterie	{	3 légions palatines (à 1,000 hommes l'une).....	3,000	}	11,500 fant.
		7 légions comitatenses (id)..	7,000		
		1 légion pseudocomitatensis.	1,000		
		1 auxilium palatinum.....	500		
Cavalerie	{	19 vexillationes comitatenses (à 300 cavaliers l'une)...	5,700	}	5,700 caval.
TOTAL.....					17,200 h.

Effectif des 16 cantons militaires :

Infanterie.....	3,200	}	4,000 h.
Cavalerie.....	800		

Ensemble..... 21,200 h.

Ou, suivant un autre calcul et en forçant les chiffres, c'est-à-dire en portant, d'une part, l'effectif de chaque légion à 1500 hommes, et, d'autre part, l'effectif de chaque canton militaire à 300 fantassins, on trouve :

Infanterie	{	3 légions palatines (à 1500 hommes l'une).....	4,500	}	17,000 fant.
		7 légions comitatenses (id).	10,500		
		1 légion pseudocomitatensis	1,500		
		1 auxilium palatinum....	500		

Cavalerie	{ 19 vexillationes comitatenses (à 300 cavaliers l'une)...	5,700	5,700 caval.
-----------	---	-------	--------------

TOTAL..... 22,700 h.

Effectif des 16 cantons militaires :

Infanterie.....	4,800	} 5,600 h.
Cavalerie... ..	800	

Ensemble..... 28,300 h.

Quoi qu'il en soit, nous le répétons, était-ce donc avec de pareilles forces militaires que les Romains osaient affronter toutes les éventualités de la domination, dans un pays si constamment rebelle au joug de l'étranger ? N'y a-t-il pas lieu de croire, dès-lors, comme l'a déjà fait pressentir Pancirole, que le comte d'Afrique avait, ainsi que ses autres collègues, des troupes qui lui fussent propres (*ipsum ut ceteros comites alias copias habuisse credendum est*) ? Les indigènes devaient, certainement, fournir, en hommes et en chevaux, des contingents destinés au moins à protéger les frontières, en dehors des établissements romains que les auteurs et les anciens géographes signalent dans cette contrée, et qui, nous l'avons vu, étaient échelonnés le long de la mer et notamment dans la vallée du Sebaou.

D'un autre côté, depuis la grande révolte des Berbers en 297, c'est-à-dire depuis un siècle et demi relativement à l'époque où nous supposons que la *Notice* a été rédigée, la domination romaine en Afrique paraissait être entrée dans une période, sinon de décadence, au moins de décroissance. « Rome avait donc reculé : ses avant-postes, après avoir été à Messad (dans le sud), près de Lagouat, sur l'oued Djedi, au temps des Sévères — qui fut la belle époque de sa domination — s'étaient repliés plus tard sur sa frontière militaire des plateaux de l'Atlas méditerranéen ; et celle-ci, même, avait fléchi sur son point le plus important, à la colonie d'Auzia (*Aumale*) qui avait été remplacée dans son rôle de chef-lieu par un simple fort, le *Castellum Auziense*. Nous avons donc le droit de dire qu'à ce point de vue, les Romains étaient entrés dès-lors dans la phase de décadence.

« Les effets désastreux de la révolte de 297 se firent sentir

même en Numidie, comme on pourra le reconnaître par cette importante remarque de Mannert (*Géog. anc. des États barbar.*, p. 398) : « On ne trouve pas d'évêques de Lambèse dans la notice épiscopale de Numidie, composée l'an 484, sous le règne du second roi Vandale de l'Afrique ; on n'en voit pas non plus figurer aux conciles qui se sont assemblés dans cette partie du globe depuis l'an 241 (1) On ne saurait expliquer cette anomalie, qu'en présumant que les Maures du mont Auras se sont mis en possession de Lambèse dès la fin du 3^e siècle de l'ère chrétienne. »

« La fin du troisième siècle de l'ère chrétienne correspond précisément à la révolte de 297. Or, si cette grande levée de boucliers a eu pour effet de rendre l'indépendance à une partie de la Numidie, si rapprochée du siège de la puissance romaine, elle a dû, à plus forte raison, émanciper le massif jurjurien, à qui son plus grand éloignement du centre politique faisait une position bien autrement favorable sous ce rapport (2). »

(1) Cette remarque de Mannert est, en effet, précieuse, car, à l'époque où nous sommes placés, l'église chrétienne était, sinon florissante, au moins très-nombreuse en Afrique : « Diœceses plures in Africa fuerunt, quam castella sed vix castellum fuerit Africanum quod suum episcopum non habuisset. » La liste des évêchés d'Afrique est donc un document d'une grande importance en matière historique et géographique.

(2) *Les Époques militaires de la Grande Kabylie*, par M. Ad. Berbrugger (pp. 266-67). — Nous ne laisserons pas échapper cette occasion de dire quelques mots concernant deux villes célèbres, *Thamugas* et *Lamboesis*, de l'Afrique septentrionale, qui ont chacune joué un rôle important à l'époque de l'histoire dont nous nous occupons. — « Enumérant les dispositions que prirent les Maures après qu'ils eurent chassé les Vandales de l'Aourès, Procope dit : Qu'ayant transporté ailleurs les nombreux habitants de *Tamugas* (civibus, quibus abundabat, sublati), ils rasèrent cette ville Leur pensée était d'empêcher qu'on pût y établir un camp et d'éviter que les ennemis s'approchassent de la montagne (*mons Aurasius*), attirés par une ville qui en était si voisine. On sait que cette expulsion des Vandales de l'Aourès eut lieu sous le règne d'Huneric, c'est-à-dire du 25 janvier 477 au 13 décembre 484 De *Tamugas* (aujourd'hui *Enchir-Timgad*) on se rendait à *Lambaesis* (Lambèse), la *Tazzout* ou *Tazzesouet* des Arabes) avec 14 milles (4 2/3 lieues) ; nos cartes sont, sous ce rapport, parfaitement d'accord avec l'itinéraire d'Antonin. C'est la ville que Ptolémée appelle *Lambaesa legio augusta tertia*, et à laquelle St-Cyprien, dans une lettre écrite à la fin de 252 ou au commencement de 253, donne le titre de *Colonia* (in Lambæ-

N'y a-t-il pas lieu de conclure de ceci que, puisque la puissance romaine semblait avoir perdu de son prestige, le nombre

sitana colonia), lettre de laquelle il résulte qu'un certain nombre d'années auparavant, vers 240, un concile de quatre-vingt-dix évêques avait été assemblé dans cette ville. *Lambaesa* paraît avoir été représentée à la grande conférence de 411 (je dis paraît, parce qu'on a prétendu qu'un certain donatiste, Félix *Lambiensis*, était de *Lambaesis*) ; il n'en est pas fait mention dans la notice des évêques de Numidie, qui, en 484, répondirent à la convocation d'Huneric : on est donc fondé à admettre que cette ville fut détruite dans la guerre qui eut pour issue l'expulsion des Vandales de l'Aourès, c'est-à-dire vers 480. Sa destruction, dans cette hypothèse, fut probablement consommée en même temps que celle de *Tamugas*, car les mêmes raisons existaient ; il est seulement extraordinaire.... que Procope ne nomme pas une seule fois cette ville dont les vastes ruines, encore debout, attestent l'importance. Elle était le point de départ de cinq routes : celle de l'Ouest aboutissait à *Oculum marinum* ; celle du N. O., se dirigeait vers *Sitifi* ; une troisième, au Nord, conduisait à *Cirta* ; celle de l'Est à *Theveste* : ces deux dernières se confondaient pendant 14 milles (4 2/3 lieues) jusqu'à *Tamugas*. On ne peut guère douter qu'une cinquième route ne conduisit par le col de Batna et par El-Kantra, vers le Sud : les nombreuses ruines romaines que l'on rencontre sur cette ligne suffisent pour le démontrer. — Située à 1000 mètres environ au-dessus de la mer, et enclavée dans le versant septentrional de l'Aourès, dont les cimes l'abritaient contre le vent du Désert, la position de *Lambaesis*, à l'extrémité orientale d'une grande plaine qui aboutit au col de Batna, était véritablement admirable. Ses belles ruines avaient été visitées par Peyssonnel, le 27 juin 1725, et par James Bruce en 1768. C'est une mine féconde pour les archéologues : on y retrouve à chaque pas les traces du séjour de la troisième légion ; les inscriptions, les tombes, et jusqu'à des briques dispersées ça et là, confirment ce qu'écrivait Ptolémée il y a dix-sept cents ans. J'ai admiré (le 24 février 1844) un cirque dont les gradins sont parfaitement conservés ; on voit seulement qu'une trépidation du sol les a légèrement inclinés vers le centre. Ces mouvements du sol ont dû jouer un assez grand rôle dans l'œuvre de dévastation commencée soit par les Maures, soit par les Vandales. » *Richesse minérale de l'Algérie*, par M. Henri Fournel, t. 1, pp. 282-83-84. » *Lambessa*.... est l'ancienne ville romaine surnommée *l'Auguste*, la *Pieuse*, la *Vengeresse*, bâtie par la troisième légion, dont le signe numéral est gravé sur la plupart des ruines qu'on y trouve, sur un espace d'environ 4 kilomètres carrés. On y voit encore un vaste édifice de 15 mètres de hauteur et de 114 de circuit, qui est l'ancien *Praetorium* du *Légat* (*Legatus*), dont on a fait un musée d'antiquités, contenant une vingtaine de statues et deux-cents objets antiques, qui donnent une idée parfaite de l'état florissant de cette ancienne colonie militaire. Les savants admirent encore à Lambessa les restes d'un temple d'Esculape, quatre portiques bien conservés, plusieurs rues dallées, avec l'empreinte qu'y ont laissée les roues des chars, cinq mosaïques d'un travail exquis, et plus de 1300 autels et tombeaux revêtus d'inscriptions latines. » (*Indicateur général de l'Algérie*, par M. V. Berard, p. 470).

des forces militaires destinées à maintenir l'Afrique avait dû être réduit? Comment le comte d'Afrique, en effet, aurait-il pu, avec une armée de 25,000 hommes environ, faire face aux exigences d'une occupation aussi difficile? Quant aux ducs militaires, nous allons voir que, loin de lui venir en aide, ils devaient, au contraire, plutôt avoir recours aux moyens d'action dont ce général disposait, sans doute par les indigènes.

Nous ne savons où Pancirole a pu faire cette remarque, qu'en parlant des autres comtes et ducs; la *Notice* nomme les localités où se tenaient les garnisons, tandis qu'elle n'indique ici que les frontières, peut-être, ajoute-t-il, parce que ces troupes composaient toute l'armée. Les chiffres qui précèdent suffisent pour démontrer l'inanité de cette dernière partie de l'observation; quant aux noms des postes-frontières, au lieu de celui des villes mêmes, diverses circonstances tendent à établir que nombre de ces villes n'existaient plus à l'époque où nous sommes placés.

L'*officium* du comte limitain d'Afrique, *Comes limitaneus Africae*, suffirait pour démontrer l'importance de cette charge, si déjà nous ne savions à quoi nous en tenir sur le compte de ce dignitaire du 2^e rang.

OFFICIUM HABET VIR SPECTABILIS COMES AFRICAE HOC MODO :

(1) Princeps ex Officiis Magistrorum Militum Praesentalium, uno anno a parte Peditum, alio a parte Equitum,

(2) Cornicularius,

(3) Adjutor,

(4) Commentariensis ex Officiis Magistrorum Militum Praesentalium alternis annis,

(5) Numerarii duo ex utrisque Officiis Magistrorum Militum Praesentalium singuli,

(6) Subadjuva,

(7) Regerendarius,

(8) Exceptores,

(9) Singulares

(10) et reliqui Officiales.

Nous connaissons les attributions de chacun de ces employés, qui étaient appelés *armatae apparitionis praesidium*, sans doute

pour les distinguer des *Officiales* des provinces civiles. Un décret impérial, portant la date 398, contient une disposition spéciale relative à ces agents d'Afrique : « Sicut clarissimis viris Comitibus et Ducibus diversarum provinciarum et limitum, ita et viro spectabili Comiti per Africam Principes et Numerarii ex Officio Magisteriae potestatis mittantur, sub ea tamen conditione, ut emenso unius anni spatio singuli qui designati sunt, intra Africam officio functi et actuum suorum et fidei quam exhibuerint rei publicae reddendam sibi non ambigant rationem. »

Ce général, portant le titre appliqué à ses autres collègues, celui de *Comes militaris* ou *Comes rei militaris*, était particulièrement qualifié de *Comes rei castrensi* (1) *per Africam*; on l'appelait aussi *Praefectus*.

La *Notice* accorde le droit d'élection (*electiones annuales*) au comte militaire de l'Isaurie et à beaucoup de ducs, notamment à ceux qui avaient des commandements en Egypte. Or, est-il probable que le *Comes Militum* d'Afrique, occupant du reste alors dans la hiérarchie un rang supérieur à celui des ducs, n'eût pas le même privilège que ceux-ci ? Il suffit de se rappeler les circonstances difficiles dans lesquelles, au point de vue politique, ce général était placé, pour croire qu'il jouissait de cette

(1) D'où l'expression *Castrensiarii*, soldats en garnison dans les places frontières, qu'il ne faut pas confondre avec les *Castrenses (ministri)*, officiers du palais, par suite de la judicieuse distinction, faite par Adrien de Valois, entre les mots *milites* et *exercitus*. On remarquera sans doute notre abstention à l'endroit du mot *castra* (pluriel de *castrum*), alors que nous aurions pu en parler longuement à l'occasion du *Castrensium Sacri Palatii*, et que nous pourrions y revenir à propos du *Comes rei castrensi*, dont la juridiction (*castrensis iuridictio*, juridiction du général d'armée, justice des camps) s'étendait, non-seulement sur l'armée, mais encore sur les *castrensiarii negotiatores*, munitionnaires ou fournisseurs des camps, sur le *peculium castrense*, économies du soldat, etc. Nous préférons renvoyer, pour ledit mot *castra*, au *Dictionnaire des antiquités romaines et grecques* d'Anthony Rich, ouvrage que nous ne saurions citer trop souvent, à raison des riches, précieux et très-exacts renseignements qu'il contient, parce qu'on trouvera, dans cet article, outre le *Plan d'un camp romain*, dressé d'après la description de Polybe, des détails de nature à confirmer ce qu'on a dit sur le système et l'art remarquables avec lesquels les Romains disposaient toujours leurs campements ou camps fortifiés.

prérogative, nécessaire, d'ailleurs, à l'exercice de son autorité.

Ainsi que nous l'avons fait pour les vicaires d'Afrique, nous allons donner une liste nominale des comtes d'Afrique. Cette liste, comme la première, ne comprendra qu'une période de cent ans (1) ; si incomplète qu'elle soit, nous pensons cependant qu'elle peut être utile en matière d'épigraphie, faciliter les recherches historiques, etc., etc.

COMTES D'AFRIQUE

DU IV^e AU V^e SIÈCLE.

Années de J. Ch.

1. LEONTIVS (comes per Africam)	320
2. AMNIVS TIBERIANVS	326
3. TAVRINVS (Comes Africae)	346
4. SILVESTER	348
5. CRETIO	361
6. ROMANUS (2)	368 372
7. GRATIANVS (3)	vers 375
8. GILDO (Comes Africae et Magister utriusque Militiae), mort en	398
9. GAVDENTIVS	vers 400
10. BATHANARIVS	401 408
11. HERACLIANVS	410
12. CONSTANS	"
13. MARINVS	413
14. MAVRIANVS	414
15. BONIFACIVS (Comes universae Africae)	422
16. SIGISVVLTIO	427
17. DARIVS	429

(1) « Africae Proconsulibus Comitibusque datas constitutiones usque ad a. 435, Vicariis datas post a. 409, nullas exhibet Theod. codex. » *De pecunia Afris credita*, a. 443 ; *De tributis fiscalibus*, *De praediis pistoriis Afris deputandis*, a. 451. L'invasion vandale eut lieu en 429. Ailleurs Bocking dit, en parlant de la résidence (Carthage) du comte d'Afrique : « inde a Constantini M. temporibus (326) usque ad a. 415..... » Cette seconde liste n'offre pas les mêmes caractères d'authenticité que la première.

(2) *Archè est Rei militaris sive Castrensis per Africam Comitatus.*

(3) *De quo rei castrensi per Africam.*

« Post hunc (Darium) Africa barbaris permissa est » (invasion des Vandales) (1). Les écrivains font une triste peinture de tous ces chefs des provinces militaires : ils traitent Heraclianus de *savissimus tyrannus* ; en parlant d'un certain Vincentius, tribun du comte Romanus, homme lui-même fort débauché, ils disent : « incivilitatis ejus particeps et furtorum. » On se souvient de la révolte du comte Gildon. « Res apud Carthaginem gesta est... assentiente Leontio Comite, Duce Ursacio, Marcelino tunc, tribuno, diabolo tamen, omnium istorum consiliatore existente. » Il paraît que les comtes d'Afrique, marchant sur les traces des proconsuls, pressuraient les populations de cette riche contrée, et donnaient trop souvent l'exemple de crimes restés impunis.

VI. — LES DUCS MILITAIRES.

Duces limitanei militares.

A. — Le Duc et Préside de la Mauritanie.

Dux et Praeses Provinciae Mauritaniae.

B. — Le Duc de la Tripolitaine.

Dux Provinciae Tripolitanae.

Le mot *dux* vient de *ducere*, qui veut dire conduire ; aussi trouve-t-on, rarement il est vrai (*insolitum quidem, sed non inexaudibile nomen*), les mots *ducator* et *ductor* pris exactement dans le même sens, c'est-à-dire signifiant, comme *dux*, guide, chef, commandant, général d'armée. Pancirole dit, en parlant des *Equites Ducatores Illyriciani* : « *Ducatores* dicti a *ducatu*, sub quo forte erant educati aut illi diu servierant, *ducatus* enim est ipsius Ducis dignitas sed generaliter pro qualibet militum praefectura ponitur et praefecti *Ductores* vocantur. »

L'origine de ce titre remonte aux premiers temps de l'Empire

(1) Justinianus autem cum receptam (Africam) denuo ordinaret, Comitum mediam inter Magistros Militum Ducesque dignitatem aequae ac Vicariorum inter Praefectum praetorio atque provinciarum praesides olim interpositam omisit, sed quinque Duces per novam Praefecturam praetorianam Africae milites regere constituit » (534 J. Ch.)

romain. On voit, sous l'empereur Probus, en 276, le titre de *Dux*, Duc, porté par les généraux d'armée, et bientôt après par les proconsuls et les préteurs. Depuis Constantin, peut-être même dès Dioclétien, ce titre fut donné à certains officiers hiérarchiquement inférieurs aux Comtes (*Comites*), et subordonnés, comme ceux-ci, aux *Magistri Militum*. Ils n'avaient que le grade de tribuns, tandis que les Comtes étaient consuls et préfets légionnaires. Les uns et les autres étaient chefs de l'administration publique, de la justice et des armées, dans les provinces dont le gouvernement leur était confié, c'est-à-dire qu'ils réunissaient en leurs mains les pouvoirs civil et militaire. A la fin du iv^e siècle, il y avait, en Orient, treize provinces régies par des Ducs, et douze en Occident ; avec cette différence caractéristique que les treize Ducs d'Orient portent le titre des villes ou des contrées qu'ils commandent *Dux Arabiae*, par exemple), tandis qu'en Occident les douze Ducs ne sont qualifiés que de Ducs limitains (*Dux limitis* ou *limitaneus*)

Après les invasions germaniques, la dignité de Duc, plus particulièrement militaire, prévalut sur celle de Comte, qui impliquait surtout des fonctions civiles. Le gouvernement des Ducs s'étendit à plusieurs provinces, tandis que celui des Comtes, leurs lieutenants, se bornait à une seule. Mais ne perdons pas de vue qu'à l'époque de la *Notice*, les Comtes avaient le pas sur les Ducs.

Pour se faire une idée complète du poids qu'avaient les Romains en Afrique, il faut descendre dans les détails, et savoir au juste ce qu'était leur puissance dans cette contrée fameuse et si peu connue, comme toutes les choses fameuses. L'histoire, qui hait le détail et qui, selon nous, a tort de le haïr, ne dit pas les chiffres. Quelques-uns de ces chiffres, nous les avons cherchés dans l'ombre où l'histoire les avait laissés tomber ; nous les avons retrouvés, et les voici : rien, à notre sens, n'est plus instructif et plus curieux.

Une lettre, qui a été conservée (*in Claudio*) par Trebellius Pollion, historien du iv^e siècle, détermine ce qu'un Duc percevait annuellement en argent et en fournitures, outre les rations de vivres (*annonae*), dont on lui payait le prix en mu-

méraire, d'après le tarif établi. On lui donnait donc, chaque année, savoir :

- 3,000 mesures (*modii*) de grains,
- 3,600 *sextarii* de vin vieux (1),
- 200 livres de lard,
- 150 *sextarii* d'huile de 1^{re} qualité,
- 600 *sextarii* d'huile de qualité inférieure,
- 150 livres de cire,
- 20 mesures de sel,
- 50 livres d'argent ouvré,
- 150 pièces de monnaie appelées *Philippei*, *nummi*, monnaie d'or (*nummi aurei*) à l'effigie de Philippe,
- 10 chameaux,
- 9 mules,
- 8 mulets,
- 3 chevaux,
- 5 vêtements complets (uniformes ?),
- 1 armure complète,
- 100 livres de bois, tous les jours ; plus, un certain nombre de peaux d'animaux, pour faire des tentes (2).

(1) Nous avons dit ce qu'était le *modius* ou *modium*. — Le *sextarius*, mesure romaine, servant à la fois pour les liquides et les matières sèches, contenait le sixième du *congius* et le quart du *modius*.

(2) *Tentorium*, proprement, pavillon tendu sur des cordes (de *tentus*), par opposition à *tabernaculum*, qui avait une charpente de bois. Mais cette distinction n'était pas observée dans la pratique, et ce mot est presque toujours employé pour toute espèce de tente, qu'elle serve à des soldats ou à des voyageurs. — *Tabernaculum*, tente faite de planches comme une baraque ou une hutte de bois, couverte de peaux et de grosse toile. On emploie aussi ce mot indistinctement pour toute espèce de tente, même quand il n'y entre aucune espèce de bois, et qu'elle n'est maintenue que par des cordes, qu'elle soit dressée par des soldats ou par des particuliers pour leur propre usage. — Nous savons qu'on appelait *contubernium* une tente militaire où dix soldats et leur chef (*decanus* ou *caput contubernii*) étaient logés ensemble, ce qui donnera une idée de la grandeur de ces sortes d'abris. — On désignait également sous le nom de *papilio* une tente de guerre, soit parce que, lorsqu'on ouvrait les rideaux qui la fermaient par devant, on les relevait et on les attachait des deux côtés de la tente, de manière à leur donner, par cette disposition, une ressemblance apparente avec les ailes du papillon ; soit peut-être parce qu'elle était faite de matière plus précieuse, et teinte de couleurs plus variées que la tente ordinaire (*tentorium*) : ce devait

La marque distinctive des Ducs était une ceinture d'or. Six soldats précédaient son escorte (1).

A. — LE DUC LIMITAIN DE LA MAURITANIE CÉSARIENNE.

Dux limitis Mauritaniae Caesariensis.

Le titre que nous donnons ici à ce duc, et que nous reproduisons textuellement d'après l'*index* de la *Notice*, est différent de celui sous lequel nous l'avons d'abord désigné. D'une part l'indication *Mauritaniae Caesariensis* implique l'idée que ce chef militaire ne commandait que cette partie de la Mauritanie ; tandis que, d'autre part, l'indication unique *Mauritaniae* pourrait faire supposer que les deux Mauritanies (Césarienne et Sitifiennne) étaient ensemble placées sous ses ordres. Nous ne saurions, à ce sujet, que répéter ce que nous avons déjà dit : « Causa ex qua Mauritaniae Caesariensis, quam pariter atque Sitifensem C. Caligula post Ptolemaei Jubae f. mortem in provinciae formam redegerat, ... mentio nulla

être les tentes des chefs, officiers supérieurs, etc. — C'est surtout dans les quartiers d'hiver, lorsque l'armée, au lieu d'être distribuée dans les *hiberna*, tenait la campagne sous des tentes (*hibernacula*) et restait sur le terrain pendant l'hiver, que l'emploi des peaux d'animaux avait lieu. Les tentes de l'espèce, spécialement construites pour une campagne d'hiver, étaient couvertes de peaux et bâties de bois, ou de toute autre matière plus solide que celle employée pour la tente ordinaire.

(1) Suivant nous, ces soldats d'escorte devaient appartenir à la catégorie des *stratores*. Disons, d'abord, que ceux-ci ne doivent pas être confondus avec les *statores* (dont nous avons d'ailleurs déjà parlé), agents très-subalternes, attachés, en qualité de geôliers, de valets, etc., au *Commentariensis* ou geôlier en chef. Le *strator* était un soldat qui agissait comme palefrenier ou comme écuyer d'un consul, d'un préteur ou de l'empereur ; c'était à lui d'acheter des chevaux de selle, pour le service du commandant de l'armée, de les seller, de les conduire, d'aider leur maître à se mettre en selle, les étriers (nous l'avons dit également) n'ayant commencé à être en usage que très-tard. Une figure, empruntée à la colonne trajane, représente un de ces écuyers tenant le cheval de l'empereur. Il porte le manteau militaire (*paludamentum*), ce qui indique que son rang est assez élevé. Beaucoup de personnages qui remplissaient les mêmes fonctions, avec ou sans ledit manteau, mais toujours en costume militaire, se rencontrent sur les arcs de triomphe et les colonnes ; mais les riches et les nobles entretenaient aussi des domestiques qui s'acquittaient des mêmes devoirs, et qui portaient le même nom.

facta est, quamvis eam praesidialem provinciam atque sub dispositione Vicarii Africae fuisse constet. . . . »

Quant à la réunion du titre de Préside (*Praeses*) ou Président à celui de duc, ce n'était chose rare, à cette époque, que ces doubles attributions d'emploi, soit que les provinces auxquelles elles s'appliquaient ne fussent pas assez importantes pour nécessiter deux gouverneurs, soit qu'on jugeât utile de les placer exclusivement sous le régime militaire, soit par suite de tout autre motif qui nous échappe. Ainsi le comte de l'Isaurie était également Préside de cette province *Comes et Praeses Isauriae* ; on trouve encore le Duc et Préside de la Sardaigne (*Dux et Praeses Sardiniae*) ; quelquefois aussi, pour nous servir de la langue familière à Bocking, « Ducatus et Comitatus, Ducatus et Correctura conjunguntur. » En ce qui concerne le Duc de la Mauritanie, le commentaire de la *Notice* porte : « Dux Mauritaniae Caesariensis etiam « praesidatum ejusdem provinciae gessit. » Ce qui sert à démontrer, comme du reste ce qui va suivre, que ce chef militaire ne commandait que la Mauritanie Césarienne ; mais alors n'est-on pas en droit de se demander pourquoi la Mauritanie sitifiennne n'avait pas de Duc limitain ? Était-ce parce qu'enclavée entre la Césarienne et la Numidie, toutes deux suffisamment défendues, on la considérait comme à l'abri des invasions indigènes ? C'était là cependant que surgissaient les âpres montagnes de la Kabilie, éternel repaire de l'indépendance Africaine.

Le Duc (*Dux rei militaris*) de la Mauritanie, bien qu'il fût en même temps préside, ne portait que les insignes (*symbola*) de son premier titre. Ces insignes, en tout semblables à ceux du Comte d'Afrique, présentaient, sur la couverture du diplôme, placé de la même manière, la même inscription : FL | *intali* | *Comord* P. R. Le reste du cartouche était rempli par la configuration de huit villes ou postes-frontières, affectant chacune la forme hexagonale, et dont voici la description sommaire :

b. — COLUMNATENSIS — point de portes, quatre tours aux angles ;

c. — VIDENSIS — ni portes ni créneaux ni tours ;

- d. — INFERIORIS — porte au milieu, quatre tours aux angles ;
 e. — FORTENSIS — porte au milieu, tours ou créneaux ;
 f. — MUTICITANI — porte au milieu, quatre tours aux angles ;
 g. — AUDIENSIS — point de portes, tours et créneaux ;
 h. — CAPUT CELLENSIS — ni portes, ni tours, ni créneaux ;
 i. — AUGUSTENSIS — porte au milieu, créneaux autour du mur d'enceinte.

Il est digne de remarque que trois de ces villes, la première, la deuxième et la septième, dont nous avons déjà parlé à propos du Comte d'Afrique, et qui sont évidemment les mêmes, si elles se ressemblent comme configuration d'ensemble, ne se ressemblent plus dans les détails.

Le Duc mauritanien avait sous ses ordres autant de commandants (*Praepositi*) qu'il y avait de postes-frontières.

SUB DISPOSITIONE VIRI SPECTABILIS DUCIS ET PRAESIDIS MAURITANIAE CAESARIENSIS :

- | | | |
|-----|-------------|-------------------------|
| (1) | Praepositus | Limitis Columnnatensis, |
| (2) | — | Vidensis. |
| (3) | — | Inferioris. |
| (4) | — | Fortensis. |
| (5) | — | Muticitani. |
| (6) | — | Audiensis. |
| (7) | — | Caput Cellensis. |
| (8) | — | Augustensis. |

D'après les évaluations précédemment établies, chacun de ces *Praepositi* commandait une garnison composée de 200 ou 300 fantassins et 50 chevaux ; dans le premier cas, l'effectif de ces huit cantons militaires n'aurait été que de 1600 fantassins et de 400 cavaliers, soit : 2,000 hommes.

Dans le second cas, il eût été de 2400 fantassins et de 400 cavaliers, en tout : 2800 hommes.

Quoi qu'il en soit, ces forces militaires eussent été, selon nous, impuissantes à garder seulement le territoire qu'elles étaient appelées à défendre, en cas d'attaque de la part des in-

digènes. Il est, dès-lors, permis d'admettre que le Comte d'Afrique, disposant, outre l'effectif de ses propres limites, d'un corps de troupes de près de 20,000 hommes, devait nécessairement en détacher une partie sous les ordres des Ducs limitains. Ces Ducs eux-mêmes devaient, probablement aussi, recruter leurs contingents parmi les indigènes.

Nous ne parlerons pas des *Praepositi* désignés sous les numéros 1, 2, et 7, puisque nous n'aurions qu'à répéter ce que nous avons déjà dit à propos de chacun de ces trois cantonnements; nous ne nous occuperons donc que des cinq autres.

3. On ne sait absolument rien concernant le *limes Inferior* ou *Inferiorum*. Pancirole dit : « *Limitis inferioris Oceanum versus* ; » à quoi Bocking répond, avec infiniment de raison : « Si *infra Bidensem* (le cantonnement qui précède), *oceanum versus*, hic *limes extenderetur*, *regionem Algerianam* sub se comprehendisset, sed nihil omnino de hoc limite compertum habemus, neque id quidem, vocabulum *inferioris* ad antierius *Vidensis* referendum esse. »

4. Pancirole pense que le *limes fortensis* tirait son nom des soldats qui le défendaient : « quem milites *fortenses* cognominati tuebantur. » D'autres, au contraire, prétendent que les soldats en question devaient leur nom à ce cantonnement militaire (1). On ne saurait tirer aucune induction raisonnable du nom des soldats, car, si nous avons vu un des douze corps de troupe (infanterie) placés sous les ordres du Comte d'Afrique, porter le nom de *fortenses* (légion comitatensis), nous trouvons un corps, du même nom, placé sous le commandement du Comte d'Espagne; et encore un autre, toujours du même nom, sous le Duc de la Tripolitaine. Bocking croit résoudre la difficulté à l'aide d'une transposition et d'une addition de lettres : suivant lui, il faudrait lire *frontensis*, au lieu de *fortensis*; *frontae*, ville de la Mauritanie Césarienne. La liste des évêchés mentionne, dans cette province, un *episcopus frontensis*; ce qui a donné lieu à cette annotation de Morcelli : « Vicum oppidumve

(1) Voir dans Bocking, t. I, pp. 190-91, une savante dissertation sur le nom *fortenses*, etc., donné aux soldats.

frontem ad Mauretanium Caesariensem pertinuisse ex Notitia discimus. Veteres scriptores non memorant. Nomen, opinor, a Jano aliquo sive fornice antiquo impositum est, quales adhuc complures in Africa visuntur. »

Ammien Marcellin parle d'une ville mauritanienne à peu près du même nom, qu'il représente comme un retranchement inaccessible (*Mauritanicam » civitatem nomine Contensem, » abstrusum et celsum munimentum...*) (1)

5. D'après Pancirole, il faudrait lire *Mauricilani* au lieu de *Muticilani* : pas n'est besoin, Le *limes Mutecitanus* ou *Muticitanus* a reçu son nom de *Mutecita*, ville de la Mauritanie Césarienne (*Muticita inter Mauritaniae Caesariensis oppida est*). Morcelli écrit : « Ad Mauretanium Caesariensem pertinebat *Mutecia* sive *Muticia* ; » mais on ignore sa situation (*situs oppidi ignoratur*.) La liste des évêchés mentionne un *episcopus Mute-citanus* ou *Mesertitanus*, dans la Mauritanie Césarienne. Est-ce le *Tamaricetum praesidium* de l'Itinéraire d'Antonin, le *Bordj-Sebaou* de M. Pellissier de Reynaud, ou le *Tenia des Isser* de Lapie ? » Certes non ita procul. ajoute Bocking, ab hoc loco *Mutecitanus limes quaerendus esse videtur*. » Ce ne peut être le (*municipium*) *cisitanum* (Kissè ou Kissa de Ptolémée ; *Cissi municipium* de l'Itinéraire, *Cissi municipio* de la table de Peutinger), puisqu'en outre de l'*episcopus Muticitanus*, la notice des évêchés cite un *episcopus Cissensis* (de *Cissae*) ou *Cissitanus*, dans la Mauritanie Césarienne.

(A suivre)

E. BACHE.

(1) Il y a lieu de s'étonner que, parmi les noms à peu près semblables, Bocking n'ait pas cité l'*episcopus Formensis*, dans la Numidie, et, dans la Byzacène, les trois évêques *Foratienensis*, *Forontonianensis*, *Frontonianensis*.

MERS-EL-KEBIR.

(V. le numéro 52 de la *Revue*)

Après une digression de quelques pages (de 292 à 299), sur le partage que les rois d'Espagne et de Portugal se firent de l'Afrique, en 1504, de l'Afrique, qui restait presque tout entière à conquérir ; Suarez reprend en ces termes le cours de ses récits sur Mers-el-Kebir :

Au printemps de l'année 1505, les corsaires mores de Mers-el-Kebir avaient douze brigantins et frégates, bâtiments légers et bien armés, faits à neuf par leurs captifs portugais dont plusieurs avaient été maîtres calfs de l'administration maritime.

Sur ces navires, ils gagnèrent la côte de Valence, au mois de mai ; à l'île de Santa Pola, ils se divisèrent, par moitié en deux escadrilles dont chacune emmena pour guides des morisques tagarins de ces contrées. Ils saccagèrent ainsi, au cœur de la nuit, les faubourgs d'Elche et d'Alicante, où ils firent bonne prise de chrétiens et de butin d'autre sorte avec lequel ils reprirent le chemin d'Oran et de Mers-el-Kebir. Mais au milieu du golfe une trombe les assaillit et leur coula deux brigantins ; les autres navires durent courir sur la côte d'Alger où ils se rallièrent enfin.

Une autre fois, comme ils étaient prêts à retourner avec les mêmes guides à la côte de Valence et aux jardins d'Alicante, on fut avisé à Oran et à Mers-el-Kebir que le Portugais Pedro Gonzalès, bourgeois de Malaga, en conserve de trois autres brigantins, avait saccagé la ville de Cezil, à neuf lieues ouest d'Oran (1) et en emportait beaucoup de gens et de butin. Prévenus de cela, les Mores de Mers-el-Kebir sortirent aussitôt, les

(1) Dans le chapitre que Suarez consacre à la rectification des erreurs de Marmol, il parle deux fois de *Zezil* auprès duquel — ou, pour mieux dire, de ses ruines — il a passé diverses fois en expédition ; Selon lui, *Zezil* (il écrit aussi *Cezil*) est à plus de 9 lieues à l'ouest d'Oran, au bord même de la mer touchant à l'embouchure de l'oued Zene (Cene, Sena)

rames en main, pour aller lui intercepter le passage. Mais ils ne purent l'atteindre, bien qu'ils allassent jusqu'en vue de Malaga.

Cependant, ne voulant pas rentrer chez eux sans avoir causé quelque dommage aux chrétiens, ils allèrent au cœur de la nuit mettre le feu à des navires, des hourques flamandes, bretonnes et allemandes qui attendaient là le moment de débarquer leurs cargaisons et de charger des raisins secs.

De cette dernière insulte, naquit la cause qui précipita la perte de Mers-el-Kebir et d'Oran, en excitant à cette conquête l'esprit des chrétiens, ainsi qu'on va le voir.

Outre les faits et gestes que nous venons de raconter des corsaires mores d'Oran et de Mers-el-Kebir et des corsaires chrétiens de Cartagène, Malaga et Majorque, il se passa, sur l'une et l'autre côte, beaucoup d'autres faits de guerre et de paix entre eux, avec des transactions réciproques de rachats, les uns échangeant des otages avec les autres, tous demandant aux gouverneurs ou aux caïds des saufs-conduits pour le commerce et les échanges de prisonniers et pour vendre des marchandises en Espagne, à Oran, Alger, Bougie, Bône et Tlemcen, les endroits de plus grand négoce de tout ce royaume. Les rapports avaient lieu surtout avec des marchands de France, de Gènes, d'Italie, de Venise et d'Espagne, peu de Catalogne et de Valence depuis que l'on gagna ce royaume sur les Mores ; moins encore d'Alicante et de Cartagène. De là vers le couchant, sur la côte du royaume de Grenade, non plus que sur le littoral

et d'un autre cours d'eau *salé* et trouble, qu'on appelle Targa depuis son confluent avec le Cene jusqu'à la mer.

Zézil fut saccagé en 1542 par la garnison d'Oran et il ne paraît pas s'être relevé de ses ruines du temps de Suarez ; maintenant, son nom même a péri, à moins qu'on ne veuille bien le retrouver dans Haouche *Zelzel* ou dans Belad, Oued, Aïn et Djorf *Sessel* qui se rencontrent encore dans la région dont parle notre auteur. L'oued *Targa*, qui paraît être l'oued el-Malah, avait sans doute reçu ce nom des Beni *Targa* qui habitent sur ses bords, vers son embouchure. Quant à oued *Cene* qui, selon Suarez, portait ce nom dès son origine, dans les plaines de Zaydor, à l'endroit même où on le voyait sourdre à gros bouillons d'entre les racines d'un figuier sauvage, pour aller, toujours sous son même nom, mêler ses eaux à celles de l'oued *Targa*, il ne paraît pas difficile d'établir son identité, grâce à ces détails même, au moins pour ceux qui ont l'avantage d'étudier la question sur les lieux.

ouest de l'Andalousie, nul ne trafiquait à Oran ni en aucune autre partie de la Berbérie, tant parce que les Castellans n'ont pas d'inclination pour le commerce que parce que cette côte était depuis peu de temps, aux chrétiens, avant la conquête de Mers-el-Kebir et d'Oran.

III.

PRISE DE MERS-EL-KEBIR.

Le traducteur fait observer qu'ici le Ms. de Suarez présente une lacune qui nous prive précisément du début de sa relation de l'expédition de Mers-el-Kebir. Elle porte sur la fin de la page 303 (trois lignes) et sur toute la page 304 (vingt-une lignes) qui sont demeurées en blanc. Pour y suppléer, nous allons emprunter ce début aux *Mémoires historiques*, etc., de M. Pellissier de Reynaud (p. 8) qui le raconte ainsi :

« La flotte espagnole, commandée par Don Raymond de Cordoue, ayant à bord 5,000 hommes de troupes, placés sous les ordres de Don Diego Fernandez de Cordoue, partit de Malaga le 29 août 1505. Contrariée par les vents qui l'obligèrent de relâcher à Almeria, elle n'arriva à Mers-el-Kebir que le 11 septembre. Ce retard fut avantageux aux Espagnols, en ce que les indigènes qui s'étaient réunis en grand nombre sur le bruit de leur arrivée prochaine, las de les attendre et manquant de vivres, se dispersèrent, ne laissant en observation sur la côte que quelques faibles troupes incapables de gêner en rien le débarquement. La garnison de Mers-el-Kebir n'était que de 400 hommes. Cependant, elle opposa d'abord une assez vive résistance ; mais son commandant ayant été tué, elle se rendit au bout de trois jours de siège. A peine la place était-elle au pouvoir des Espagnols que de nombreuses troupes arabes vinrent à son secours ; mais, voyant qu'il était trop tard, elles se retirèrent après quelques légères escarmouches. »

M. Pellissier, qui ne fait ici qu'analyser les récits des principaux historiens espagnols, est en désaccord complet avec Suarez pour les dates. Mais quand on sait que ce dernier avait

soin de prendre ses indications chronologiques dans les documents authentiques originaux, ordres de service, pièces de comptabilité, etc., on est bien forcé de lui accorder sur ce point plus de créance qu'aux autres écrivains. Or, on va voir que, selon lui, les Espagnols commencèrent l'attaque de Mers-el-Kebir le *lundi 13 juillet 1506* ; que le même jour, à la faveur de la nuit, ils débarquèrent sur la presqu'île où est bâtie la place, s'emparèrent de tous ses accès, interceptant ainsi tout secours de terre et de mer et jusques à l'eau. Car la garnison ne pouvait plus aller en puiser au dehors, et les citernes qu'elle avait au dedans, son unique ressource intérieure pour cet approvisionnement, se trouvaient alors totalement épuisées, par suite d'une longue sécheresse. C'est ce qui la décida à capituler le *mardi 14 juillet*.

Mais reprenons le récit de notre auteur :

..... Voyant qu'il ne pouvait entrer de secours ni par terre ni par mer, les gens de Mers-el-Kebir achevèrent de se décourager ; ils reconnaissaient, d'ailleurs, que s'ils s'obstinaient dans la défense, ils n'obtiendraient plus la vie sauve. Quelque dissentiment régnait toutefois à cet égard entre les principaux de la ville ; mais, enfin, on se décida à se rendre, moyennant la vie sauve seulement. Cette affaire se débattit et s'accorda chez le *mezouar* (1), lequel est une espèce d'alcade major de la justice. Cet homme avait été esclave à Cartagène et savait parler une sorte de jargon castillan : en traitant de la pénible extrémité à laquelle ils étaient réduits et du mal plus grand qu'ils avaient en perspective, il fit à ses coreligionnaires un bref raisonnement où il leur mettait sous les yeux les grandes victoires des rois d'Espagne contre les musulmans et les autres peuples, leur rappelant de quelle façon les souverains de Portugal avaient pris Ceuta, Tanger, Arzila et Alcassar Zaguer (Serir), sur la côte

(1) Il paraît que ce *mezouar* n'avait pas exactement les mêmes attributions que celui d'Alger dont la juridiction ne s'exerçait guère que sur les filles publiques. Parmi les nombreuses causes d'incertitude et d'erreur que présente l'histoire de ce pays, il y a les variantes de signification qu'un même nom de fonction subit d'une époque et d'une contrée à l'autre.

du royaume de Fez, près du détroit de Gibraltar et de l'Espagne, sans oublier Melilla qui, à leur connaissance, appartenait aussi aux chrétiens, lesquels occupaient encore toutes ces places. En somme, il leur dit que s'ils attendaient la fin du siège ils ne pouvaient espérer de conserver la liberté ni même la vie ; qu'ils ne pouvaient pas espérer davantage que l'ennemi qui les pressait se relâchât du blocus et levât le siège, quand il tenait la place complètement entourée, qu'il avait pris pied sur elle de toutes parts en occupant tout passage par lequel un secours pourrait leur arriver de terre ou de mer. Ce qu'ils avaient donc de mieux à faire, concluait-il, c'était de rendre Mers-el-Kebir, sans s'imposer de plus grands efforts ni s'exposer à de plus graves infortunes ; sans attendre, enfin, le moment où ils ne trouveraient plus nulle miséricorde de la part d'un ennemi qui serait exaspéré de ce que lui aurait fait souffrir la défense, celle-ci ne pouvant plus d'ailleurs être bien grande, attendu leurs faibles forces comparées à la puissante armée de terre et de mer qu'ils avaient sur les bras et qui était venue là pour un immuable dessein qu'elle n'abandonnerait plus.

Pendant que ceci se passait à l'intérieur de la place, dans la nuit du lundi, le 13 juillet, les chrétiens demeurant sur le qui-vive et fermes à leurs postes, attendant le jour pour continuer à battre les défenses, un nègre chrétien qui avait appartenu aux Portugais vaincus à Mers-el-Kebir en 1501, se laissa couler du haut du rempart au moyen d'une corde, précisément à l'endroit où se trouvait Don Diego Fernandez de Cordoba, marquis de Comarès et Alcade des pages (le général en chef des Espagnols). Il apprit à ce général que le caïd qui défendait la place avait été tué par un des premiers coups de canon de l'attaque ; qu'il n'y avait plus d'eau dans la ville et que ne pouvant en aller chercher au dehors, comme de coutume, la garnison était décidée à capituler le lendemain matin. Le seul opposant à cette résolution était un jeune homme de la montagne de Guiza, un certain Moussa Ben Ali qui, dans la soirée antérieure à l'arrivée des chrétiens, s'était introduit clandestinement dans la place pour courtiser une belle fille morresque dont il était épris, Alia bent Gardin, la sœur du caïd

qui venait d'être tué. En voyant apparaître l'armée chrétienne, le lundi, il voulut sortir de la forteresse (quand l'obscurité lui permettrait de s'éloigner sans être aperçu des autres Mores), mais il trouva alors les passages occupés par les Espagnols sur tout le versant de la montagne (1). Rentré à Mers-el-Kebir, il n'osa rien dire de ce qu'il venait d'observer pour ne pas augmenter le trouble des habitants qu'il avait vus (le matin) frappés de stupeur et les yeux rivés sur cette flotte qui se disposait à entrer dans leur port. Ceux-ci ne se doutaient donc pas encore que l'ennemi était débarqué et tout prêt à l'attaque. D'après le nègre, ce jeune more était seul d'avis de ne pas se rendre, disant qu'il fallait mourir tous pour la défense. Mais les autres musulmans, sans faire cas de son avis, arborèrent un petit drapeau blanc sur le rempart, le mardi matin 14 juillet. Le marquis, l'ayant aperçu, fit cesser le feu de l'artillerie et ordonna à quatre hommes d'aller au pied de la muraille, avec un interprète, pour savoir ce que les Mores voulaient et ce que signifiait leur signal. Quand les chrétiens se furent approchés, les indigènes leur déclarèrent qu'ils consentaient à évacuer la ville si on les laissait sortir librement avec leurs biens meubles. Le marquis fut très-joyeux de cette détermination qui lui évitait une perte de monde et de temps ; et il ordonna d'aller leur dire qu'il acceptait avec la condition qu'en fait de meubles, chacun ne prendrait avec lui que ce qu'il pouvait porter lui-même et en une fois. Il ajouta qu'avant de partir, ils auraient à remettre en liberté tous leurs esclaves chrétiens dont le nègre avait fourni la liste. Ces malheureux étaient alors enfermés dans des silos où ils mouraient de faim et de soif. Il y en avait 35, la plupart Portugais et Provençaux de la déroute de 1501 ; le reste se composait d'Espagnols, de Français et d'Italiens. Dans le nombre, on comptait 7 femmes.

Quand ils furent tous en présence du marquis, celui-ci leur

(1) La position délicate de ce jeune more entré, sorti, puis revenu clandestinement à Mers-el-Kebir et ne voulant pas compromettre sa maîtresse, n'est pas suffisamment caractérisée par Suarez, ce qui a obligé le traducteur à introduire une parenthèse que la situation autorise, et qui éclaircit la narration.

demanda s'il y en avait encore d'autres, car il craignait que les Mores n'en eussent tué pour se venger du mal que leur causait l'attaque. Les captifs répondirent que c'était tout et ils ajoutèrent que s'il y en avait eu davantage, ils n'auraient pu l'ignorer dans un endroit aussi resserré, d'une très-petite population et où ils étaient journellement en communication les uns avec les autres.

Cette affaire conclue, le marquis de Comarès accorda trois heures aux Mores pour évacuer la forteresse en se conformant strictement aux conditions arrêtées. Ils ne purent donc emmener ni chevaux ni bêtes de somme ; ni emporter aucune arme de trait ou à feu, non plus que des munitions, le tout sous peine de mort. Pour les voir sortir, le marquis passa par mer de la position où il était du côté de l'Est à celle qui se trouve à l'Ouest du fort où était la principale porte de terre et la route par laquelle les vaincus devaient cheminer dans la direction qui leur conviendrait.

Ces gens commencèrent à se retirer à 9 heures du matin ; et à midi il n'en restait plus un dans le fort qui fût en état de marcher. Les femmes sortirent d'abord, le visage caché avec leur voile, et les hommes arrivèrent à la suite. Le dernier d'entre eux remit les clefs de Mers-el-Kebir au Marquis, en lui disant : Prends, capitaine, ces clefs et le fort ; et que Dieu t'en laisse jouir comme tu l'as su gagner par ta prudence et ta valeur. Et il se remit à marcher avec les autres.

Le détachement espagnol qui avait occupé ce passage si à propos était là rangé, en haie le long de l'étroit chemin par où les vaincus s'en allaient ; et, conformément aux ordres du Marquis, il les laissa passer sans se permettre aucun procédé offensant ni même une mauvaise parole.

Le Marquis entra ensuite, à la tête de son monde et bannières déployées, dans le fort de Mers-el-Kebir, où ses chapelains et ceux de la flotte entonnèrent le psaume *Te deum laudamus*, etc.

Au moment où la troupe débarquait sur l'îlot ou plutôt sur le cap où est bâti ce fort, le Marquis avait bâtonné un soldat pour certain désordre qu'il lui vit commettre, agissant

en cela à ce qu'il paraît, comme mestre-de-camp et sergent-major (1).

Mais il trouva ensuite ce même homme avec une tonsure, psalmodiant en compagnie d'autres prêtres, et il acquit la certitude qu'il appartenait au clergé et était curé d'une paroisse d'Espagne. Il fit alors arrêter la procession, puis se mettant à genoux devant cet ecclésiastique, il lui baisa la main et lui demanda pardon. Tout le monde loua cette action et quelques-uns s'attendrirent de la grande humilité du Marquis. Quant au prêtre, il lui dit : Que Votre Seigneurie ne s'afflige pas de ce qui s'est passé, car vous avez fait votre devoir plus que je n'ai fait le mien ; puisque vous m'avez puni comme un capitaine punit un soldat dont j'avais alors pris l'habit au lieu de ma soutane, avec la pensée, il est vrai, de servir le Roi et Votre Seigneurie dans cette journée, que Dieu nous a donnée heureuse.

Lorsque le Marquis fit son entrée dans Mers-el-Kebir, il y trouva une vieille moresse qui ne pouvait se tenir debout. Ses coreligionnaires, qui n'avaient pas voulu prendre la peine de l'emmener, la considéraient sans doute comme perdue. Cette femme questionnée sur son âge répondit qu'elle ne savait rien de certain à cet égard. Pour montrer aux musulmans combien sa parole était sacrée, le Marquis la fit conduire en barque auprès d'Oran, à l'endroit qu'on appelle la Pointe du singe (Punta de la Mona), d'où les Mores la portèrent dans leur ville, en faisant des éloges de la valeur du général espagnol.

Celui-ci fit crier ensuite que, sous peine de sa disgrâce, tout soldat, régulier ou volontaire, tout matelot ou rameur des galères, s'abstint de démolir aucunes murailles ou toitures pour chercher du butin ; car, d'après les ordres du Roi, il fallait conserver cette ville et son port, après les avoir gagnés.

(1) Le traducteur n'est pas sûr d'avoir bien rendu ici la pensée de Suarez dont la phrase assez obscure est ainsi conçue : *Avia el Marques... dado de bastonadas a un soldado por cierto desorden que lo vido hazer que a seguir esto tan bien parce que y ba haciendo oficio de mestre-de-campo y sargento-mayor.*

Malgré cette injonction, les gens de guerre, excités par l'appât des trésors, ne cessaient de chercher des cachettes, sondant les murs, creusant le sol ; à tel point que le Marquis dût faire publier, comme second ban, par le crieur public, que personne, sous peine de mort, ne s'avisât d'excaver ni démolir. Cela fit enfin cesser les fouilles et les destructions.

Pendant que ces choses se passaient, le Marquis, après avoir fait nettoyer la Grande Mosquée, la fit bénir ce même jour, mardi, dans l'après-midi, comme église et lieu de réunion chrétienne, sous l'invocation de Saint Michel Archange. Dans la matinée du jour suivant, le mercredi 15 juillet, on y dit une messe solennelle avec accompagnement des trompettes *menestriales* de la flotte. L'office terminé, on recommença à chanter le *Te Deum* et d'autres psaumes, tous rendant grâce à Dieu pour la victoire qu'il leur avait accordée.

La véritable cause de cette victoire avait été l'occupation opportune, faite de nuit, des passages de terre ferme, entrée et sortie de la forteresse, ainsi qu'on l'a dit (1). Cela coupa les forces de la garnison et abattit son courage. Car ils se fussent mieux défendus, s'ils étaient restés maîtres de ces communications qu'ils trouvèrent prises le mardi matin en s'éveillant, ce qu'ils n'avaient jamais cru possible.

Les Espagnols ne trouvèrent pas une goutte d'eau dans Mers-el-Kebir ; et tous mouraient de soif par le temps très-chaud qu'il faisait alors. Et, cependant, il y avait là beaucoup de petites citernes, une dans chaque maison pour recueillir l'eau qui tombait des terrasses (mais elles étaient toutes entièrement épuisées). Il arriva alors une chose que l'on peut bien considérer comme un miracle et qui nous a été certifiée par Don Diégo Fernandez de Cordoba y Africa, duc de Cardona, etc., 3^e marquis de Comarès, 8^e alcade des pages et petit-fils

(1) Le passage auquel Suarez renvoie correspond précisément à la lacune qui nous prive du commencement de son récit. Mais grâce à l'habitude où il est de se répéter, nous trouvons ici ce qui manque là bas, les causes de la prompte reddition de Mers-el-Kebir. C'est d'autant plus précieux que les autres historiens ne les indiquent pas, ceux que nous avons à notre portée, du moins.

du même général dont nous parlons ; elle nous a été attestée aussi par plusieurs vieillards, fils des conquérants de Mers-el-Kebir. Et c'est que le jeudi 16 juillet, il survint une tempête d'eau avec éclairs et tonnerre, ce qui arrive rarement (en été) sur la côte de Berbérie. Cette pluie, qui dura trois ou quatre heures sans interruption, fut telle que toutes les citernes de la forteresse se remplirent, elles qui étaient complètement épuisées après deux mois de sécheresse ainsi que le nègre l'avait annoncé au Marquis. Dieu pourvut donc ainsi l'armée espagnole dans une nécessité bien pressante. Car non-seulement il n'y avait pas d'eau dans la place ; mais il ne s'en trouvait pas non plus à proximité, ni source ni réservoir d'eau pluviale ni puits ; et il aurait fallu en aller chercher à grande distance du côté d'Oran, là où les chrétiens ne pouvaient s'aventurer encore, ne connaissant ni la configuration du terrain ni ses mystères. La flotte, de son côté, n'avait que peu d'eau et mauvaise apportée de Malaga et de Cartagène. De sorte, que l'on regarda comme miraculeux ce prompt approvisionnement que Dieu voulut bien leur envoyer. Toute l'armée en fit honneur aux bons sentiments chrétiens et aux saintes intentions du marquis don Diego Fernandez de Cordoba, son chef, qui, aux yeux de tous était le meilleur homme et le plus honorable chevalier de son temps en Espagne, zélé pour le service de Dieu et l'extension de la foi catholique (1).

Les Mores de Mers-el-Kebir ne consommaient pas seulement l'eau des citernes ou réservoirs de la place et des environs immédiats ; ils s'en approvisionnaient aussi à des sources situées l'une, la fontaine des Tortues, à une demi-lieue ouest de là et l'autre, au midi vers Oran, la fontaine des Tours de Ruy Dias de Rojas. Cette eau se transportait, à dos d'hommes ou sur des bêtes de sommes, dans des outres tannées selon la coutume des Mores et Moresques et non dans des cruches de terre ou des vases de cuivre. Les gens délicats faisaient venir leur eau d'Oran dans de grandes outres de veau et de chèvre. On lavait d'ailleurs

(1) Il est bon de faire observer, à propos de cette phrase élogieuse, que Suarez est un partisan déclaré, un client de la maison de Cordoue, dont il donne l'histoire dans son manuscrit, de la page 397 à la page 469.

le linge dans l'eau de mer, comme font encore les chrétiens pour ne pas gaspiller l'eau douce, qui se garde pour boire, préparer les aliments et abreuver les animaux ; toutes choses pour lesquelles l'approvisionnement local suffit. Il n'en était pas ainsi du temps des Mores, parce que ceux-ci disposaient de moins d'espace et ne savaient pas tirer aussi bon parti que les chrétiens des eaux du dedans et du dehors. Ces derniers se sont approprié industrieusement les eaux pluviales qui se précipitent de la montagne et qu'ils font arriver dans des réservoirs construits par eux à cet effet, au moyen des conduits qu'ils ont établis sur un long parcours.

C'est de la façon rapportée précédemment que furent gagnés le port et la ville de Mers-el-Kebir, dans l'espace de deux jours seulement, sur les trois que le roi Fernand V de Léon avait accordés pour l'entreprise. Cette conquête eut lieu en 1506 (1).....

Quant à la conquête de Mers-el-Kebir, si le marquis ne s'y était pas pris comme il le fit d'après le conseil de personnes qui avaient été captifs audit lieu — c'est-à-dire si, tout d'abord, nuitamment et en silence, il n'avait pas pris possession des accès de la place, — jamais il ne se serait rendu maître de celle-ci, ni lui, ni aucun autre capitaine que ce fût ou même prince quelconque du monde chrétien ou payen. Car si cette dernière attaque chrétienne avait échoué, les Mores, restés victorieux, n'en auraient été que plus animés désormais à la défendre. Et, d'ailleurs, quelques années encore, et elle n'eût plus été en leur pouvoir ; car les Barberousses auraient bien trouvé moyen de l'occuper à l'époque où ils couraient déjà la mer avec beaucoup de navires (vers 1512), volant la chrétienté et cherchant des ports de refuge sur les côtes de Berbérie, ce à quoi ils travaillèrent jusqu'à ce qu'ils eussent mis la main sur Alger en 1515. Certes, si alors Oran et Mers-el-Kebir avaient été encore au

(1) Le traducteur supprime ici une dissertation chronologique sur cette date qui ne peut être un objet de controverse, si l'on se rappelle que Suarez la rapporte d'après de nombreuses pièces officielles qu'il avait sous les yeux dans les archives publiques et particulières d'Oran.

pouvoir des musulmans, ils auraient bien préféré cette position à celle d'Alger avec son Pégnon ayant garnison espagnole (1).

Quand les Barberousses s'installèrent à Alger, il y avait onze ans seulement que Mers-el-Kebir était aux Espagnols; ainsi qu'il a été dit déjà, les Turcs l'auraient aujourd'hui et Oran avec, de même qu'ils possèdent Alger et d'autres positions sur la côte de Berbérie, sauf le Pégnon qu'on a recouvré sur eux (2). C'est tout ce qu'on a pu leur reprendre, et dans les autres conquêtes ils se sont maintenus avec vigueur, en faisant des repaires, d'où ils viennent journellement désoler le littoral espagnol et celui d'Italie, la Méditerranée et les Iles. Leurs ravages seraient bien autrement considérables, plus fréquents et exercés par beaucoup plus de navires, s'ils étaient maîtres de Mers-el-Kebir et d'Oran !

Le marquis de Comarès a donc rendu un signalé service à l'Espagne et lui a même octroyé un grand bienfait en accourant à temps pour prendre cette forteresse, faute de laquelle le cardinal Fray Don Francisco Ximenès, archevêque de Tolède, ne se serait même pas hasardé à entreprendre la conquête d'Oran, puisqu'il aurait manqué (dans cette hypothèse) d'un pied à terre de ce côté et n'aurait pu s'y ménager des intelligences préalables, toutes choses que le marquis lui procura, ainsi qu'on le verra bientôt (3).

(1) On sait qu'Aroudj, le premier Barberousse, appelé en 1515 par les Algériens pour les délivrer des Espagnols du Pégnon qui les dominaient à portée de mousquet, fit de vaines tentatives pour s'emparer de cette forteresse qui ne fut prise qu'en 1529 par son frère Kheir-ed-Din. Il en subsiste encore quelque chose aujourd'hui, la base de la tour du phare. V. BERBRUGGER, *Pégnon*, p. 91 à 98.

Le traducteur laisse subsister en tête du paragraphe auquel cette note se rapporte, une nouvelle redite de Suarez sur le début de l'entreprise de Mers-el-Kebir; attendu que cette redite est accompagnée de détails nouveaux qui aideront à suppléer la lacune déjà signalée au commencement de la section III.

(2) Ceci doit se rapporter au Pégnon de Velez de la Gomera que les Espagnols avaient conquis en 1508, qu'ils perdirent en 1522 et qu'ils reprirent en 1564.

(3) Pour comprendre l'insistance de Suarez sur l'importance de la possession de Mers-el-Kebir et d'Oran, il faut savoir qu'en Espagne il y avait de son temps des ennemis de l'occupation africaine. Les anticolonistes sont de tous les siècles ! Le bon Suarez, qui avait pour la contrée

Il y avait quatorze ans seulement que l'Espagne avait achevé la conquête du royaume de Grenade, quand elle gagna Mers-el-Kebir. (1). Il y avait quatre-vingt-dix-sept ans que le roi Don Joan de Portugal, premier de ce nom, avait pris Ceuta (2), sur la côte du royaume de Fez (à l'entrée orientale du détroit de Gibraltar). La première place que les Espagnols gagnèrent sur cette côte (3), Melilla, pris par eux en 1496, est à plus de 60 lieues au levant de Ceuta, sur le même littoral, près de la frontière qui sépare les royaumes de Tlemcen et de Fez (4) et à 54 lieues à l'ouest de Mers-el-Kebir (5).

Le lendemain de la prise de cette dernière place, le marquis de Comarès en envoya la nouvelle au roi Don Fernando, à sa fille doña Juana et à son gendre Philippe 1^{er} (6). Quand le bruit s'en répandit en Espagne, il y eut de grandes réjouissances, surtout dans les contrées maritimes, depuis Gibraltar jusqu'en Catalogne, dans les îles de Majorque, Minorque et Ibiza, car, là, on se sentait désormais à l'abri des corsaires de cette ville; et chacun en rendait grâce au marquis de Comarès dont ce service, ajouté à d'autres, étendit la renommée par le monde.

Les rois répondirent à ce marquis qu'il fallait garder Mers-el-Kebir et, pour cela, y laisser la garnison qui lui paraîtrait suf-

oranaise l'affection dont on se prend si aisément pour le sol algérien, ne laissait échapper aucune occasion de plaider pour elle. Et d'ailleurs c'était en même temps glorifier la maison de Cordoue dont on a vu qu'il était un fidèle et zélé client.

(1) Le traducteur supprime ici une petite dissertation historique assez inexacte, quand elle n'est pas un lieu commun.

(2) Cette conquête eut lieu le 15 août 1415. Les Espagnols n'occupèrent Ceuta qu'en 1580.

(3) La phrase de Suarez a dû ici subir une correction, car elle avait un sens équivoque que la connaissance des faits indiquait avec évidence et permettait de rectifier facilement.

(4) Suarez veut parler de la Moulouya, cette rivière qui, de temps immémorial, avait servi de frontière de ce côté, et que nous seuls avons abandonnée dans ces derniers temps pour placer *en deçà* la ligne qui nous sépare du Maroc.

(5) Suarez avait laissé le chiffre de la distance en blanc; nous l'indiquons d'après la carte de Don Francisco Coello.

(6) Ces deux derniers, connus vulgairement sous le nom de Jeanne la folle et de Philippe le Beau, sont la mère et le père de Charles-Quint.

fisante, puis renvoyer le reste, avec la flotte en Espagne. En exécution de cet ordre, il ne garda que mille hommes, la plupart fantassins et le reste artilleurs, en y ajoutant quelques cavaliers montés à la genette (avec étriers courts) qu'il fit lever, envoyant chercher des chevaux à Malaga ou en achetant des Mores, qui s'étaient mis aussitôt en rapport avec lui et venaient pacifiquement vendre leurs denrées à la place.

..... De même, on comprend dans ce nombre des places de cette forteresse, celles qui furent réservées pour les constructions, car il fallut aussitôt beaucoup réparer pour obvier aux imperfections de la forteresse, du village, des remparts et des portes, et aussi (pour loger) le monde nécessaire. Un brigantin ou frégate devait stationner ordinairement dans ce port pour ce qu'il conviendrait de faire dire en Espagne et aux Rois (1).

Et pour que le tout se fit plus complètement et avec plus d'exactitude, le marquis resta en personne dans la place, selon l'ordre des rois qui ne voyaient personne plus capable d'accomplir cette mission. Celui-ci s'en réjouit sentant que cela obligeait la meilleure troupe de l'armement à rester avec lui, comme y restèrent en effet beaucoup de noblesse, capitaines et chevaliers de l'Andalousie, tels que son parent et lieutenant Don Martin de Argote et le capitaine Machin (Martin ?) de Angulo ; Rodrigo Mendez, de Rueda ; Pedro de Godoy, de Cordoba ; Fernando Holguin, de Malaga et beaucoup d'autres soldats valeureux.

(1) Le traducteur a rendu de son mieux ce paragraphe, assez inintelligible et qui se rattache si peu à ce qui précède qu'on doit croire à une lacune antérieure. Voici, du reste, le texte exact de Suarez à cet endroit : lo mismo se encluye en este numero de plaças en aquella fuerça las que en ella quedaron para las fabricas que luego fueron menester de muchos reparos de ynperficiones de la fuerça su poblacion muralla y puertas y lomesmo la gente que avia menester un bergantin o fragata que avia de aver ordinario en aquel puerto paro lo que fuese necesario avisar en España y a los Reyes.

IV.

*Relations politiques et militaires des chrétiens de Mers-el-Kebir
avec les Mores des environs d'Oran.*

Après la prise de Mers-el-Kebir, les Mores des lieux environnants, — Carraza, Bozifar, La Onza, Bolota (1), — lieux situés sur le versant nord de la montagne de Guiza, près de la mer, et à l'ouest de la place, commencèrent, avec d'autres indigènes du même district montagneux, à faire la guerre aux chrétiens, se flattant de pouvoir se défendre contre eux et de conserver, à la fin, leur indépendance primitive et leurs antiques demeures à proximité de la forteresse.

Dans ce but, ils soldèrent d'autres mores pour les garder de jour et de nuit; mais voyant que cette attitude hostile ne leur valait rien et que les Espagnols arrivaient jusqu'à leurs maisons, tuant, blessant ou capturant les personnes et détruisant tout ce qu'ils pouvaient atteindre, ils résolurent de demander l'aman à la place. Toutefois, ils soumirent d'abord leurs intentions à leur chef, le caïd ou gouverneur musulman d'Oran, et lui exposèrent que, sans cette garantie, il n'y avait plus moyen pour eux de vivre sur cette montagne, pas plus dans les villages bâtis que sous la tente mobile des Arabes; d'autant plus que, par le grand froid et les neiges de cette année, il leur fallait rapprocher leurs troupeaux de la marine, à portée de Mers-el-Kebir, selon leur coutume annuelle, par de semblables températures; car cette région du littoral était chaude, hâtive et fertile en herbe, dont leur bétail ne pouvait jouir, cependant, sans le consentement des chrétiens. Les Mores de Carraza, Bozifar et La Onza pouvaient encore moins se rendre à Oran, c'est-à-dire passer en vue de

(1) Aucun de ces villages indigènes du *xv^e* siècle ne subsiste aujourd'hui, au moins sur les cartes. Le nom d'un seul, *Bozifar*, se retrouve dans celui de *Bousefer*, qui se donne à un petit cours d'eau et à un annexe de la commune d'Oran. Quant à la montagne de Guiza, les géographes modernes la désignent sous le nom hybride de *Djebel-Santo*, auquel l'arabe et l'espagnol ont fourni leur contingent.

Mers-el-Kebir sans courir le risque d'être pris ou tués dans les embuscades chrétiennes organisées sur cette route, leur communication naturelle et immémoriale. Quant à gravir la montagne d'un côté pour la descendre de l'autre, afin d'aller à Oran par une voie différente, ce leur était une bien grande fatigue sans être beaucoup plus sûr, car Mers-el-Kebir était précisément au pied de cette montagne et surveillait le passage sur Oran.

Donc, pour se mettre à l'abri sur ce point et sur le reste, les Mores demandèrent un sauf-conduit au marquis de Comarès, en mars 1507, et on le leur délivra par écrit en arabe et en idiome castillan (1), dans la forme et teneur employées depuis lors en pareil cas par les autres capitaines-généraux de ces places, ainsi qu'on en verra des exemples dans cette histoire avec des modèles des clauses spéciales de ces saufs-conduits.

Dans le chapitre ... du 2^e livre de cet ouvrage, on a dit comment le roi de Tlemcen, Moula Abd-Allah ben Zian, fils de Moula Hamed Bousebou ben Zian, ressentit vivement l'occupation de Mers-el-Kebir par les chrétiens. Cet infidèle voyait là un premier pas vers la conquête de tout son royaume sur l'islamisme. En outre, cette occupation faisait une brèche notable dans le revenu annuel qu'il tirait de la douane de ces ports. Pour y remédier autant que possible, il ordonna d'abord de concentrer désormais toute la perception à Oran et d'y exercer la plus grande vigilance, attendu le voisinage immédiat des chrétiens, recommandant beaucoup ce point au caïd général qui en avait la charge.

Il lui envoya aussi l'ordre d'enrôler et de solder, à raison de dix *doblas zeyenes* (2) par mois, deux mille cavaliers mores pour-

(1) Le texte dit : « En lengua araviga y *aljamia* castellana. » En dehors de la Péninsule, on appliquait ce nom de *aljamia* à l'arabe corrompu des Maures d'Espagne, et ceux-ci le disaient de la langue castillane. D'après son étymologie, *aljamia* veut dire *aggrégation d'individus*. Quand on l'emploie dans le sens ci-dessus, il y a donc sous-entente du mot *langue*.

(2) *Dobla zeyen* (le *dobla zahen* des lexiques espagnols) et, mieux, *dobla zian'a*, est une expression équivoque. Si c'est un double ziani (monnaie des rois zyanites de Tlemcen), il valait environ 3 fr. 20 cent. ; si c'est un double ordinaire, il ne valait guère que la moitié.

vus de cottes d'armes, lances et rondaches, qui formeraient la garde permanente d'Oran et constitueraient en même temps une garnison de frontière contre les chrétiens de Mers-el-Kebir.

Il lui enjoignit encore d'inscrire et de mettre sur le pied de guerre tous les autres mores, fantassins ou cavaliers, de la ville et des alentours; de les avertir de se tenir prêts à combattre dès que la défense l'exigerait; et il leur octroya, à cette occasion, quelques libertés et franchises dont ses autres sujets ne jouissaient pas.

La solde de ces deux mille cavaliers devait se prendre sur les recettes royales — droits d'entrée et de sortie — qui, dorénavant, ainsi qu'on l'a dit, ne se feraient plus qu'à Oran. Le roi pensait, d'ailleurs, que le revenu ne pouvait pas être bien grand, après la perte du commerce de Mers-el-Kebir, perte qui arrêtait le frêlement de la plupart des marchandises qui, par cette voie, arrivaient à Oran ou en sortaient.

Ce prince croyait qu'en tenant Oran en armes il serait à même de profiter de quelque occasion de recouvrer Mers-el-Kebir, vu le grand voisinage des deux places; mais il advint tout le contraire de ce qu'il espérait, car ce fut par Mers-el-Kebir qu'Oran se perdit, comme on le verra tout-à-l'heure.

De vieux mores de la montagne de Guiza, fils ou petits-fils de ceux qui évacuèrent Mers-el-Kebir en 1506, nous ont attesté le fait suivant :

Peu d'années avant la capitulation, un vieux marabout nommé Sidi Aben Guahua (1), s'enfuit brusquement de cette ville en criant à ceux qu'il y laissait derrière lui : « Sortez tous d'ici, quand il en est temps encore; car les chrétiens vont bientôt venir prendre ces deux places ! »

Souvent cet homme avait déclaré qu'il voyait (dans l'avenir) les chrétiens arriver sur une grande flotte, et qu'avec peu de perte ils s'emparaient de Mers-el-Kebir et d'Oran. Quelques mores croyaient à cette prédiction; mais le plus grand nombre traitait Sidi Guahua de fou et de radoteur, prétendant que les chré-

(1) Ce personnage a bien l'air d'être le sidi Mohammed Aouari dont parle M. Fey à la page 51 de son *Histoire d'Oran*. En tout cas, il joue un rôle identique.

tiens, après l'insuccès de leurs deux dernières entreprises, n'essaieraient plus de prendre Mers-el-Kebir, ou que s'ils y revenaient, ajoutaient ces incrédules, il leur adviendrait pis encore, surtout s'ils s'attaquaient à Oran.

Or, quand on vit Mers-el-Kebir pris en effet avec peu de perte par les chrétiens, la sépulture du saint homme — qui était mort, dit-on, un an après la conquête — fut en très-grande vénération. La terre du sol sur lequel on lui avait élevé une mosquée (1), était recueillie comme relique. Selon une autre version, ce marabout devin était mort à Oran même, un an avant que les Espagnols l'occupassent; et, comme on le tenait pour saint, on l'enterra dans l'enceinte même de la cité. On ajoute qu'un an après la prise, les chrétiens, en travaillant à une fontaine pour abreuver les chevaux, au lieu dit *La Carrera* (2), placèrent l'abreuvoir juste au-dessus de la place où les Mores disent qu'il est enterré.

Le marquis de Comarès, après avoir mis les affaires de Mers-el-Kebir en bon ordre, confia le commandement de la place à Martin de Argote, son parent et lieutenant, en compagnie d'autres capitaines et soldats honorables, puis il passa en Espagne pour aller baiser les mains de la reine Dona Juana, qui tenait alors sa cour à Burgos, étant déjà veuve (3) et héritière des royaumes de Léon et de Castille par la mort de son frère le prince Don Juan. Le marquis lui décrivit la ville et le port de Mers-el-Kebir, sa conquête, ainsi qu'Oran, qui se trouve à une lieue de là; il parla de la fertilité du royaume de Tlemcen, des cités de son littoral, et il demanda quelques objets nécessaires à la défense de Mers-el-Kebir.

Il retourna ensuite à cette place sur l'ordre de la reine, qui savait bien que le roi Don Fernando, son père, lui avait confié cette entreprise si heureusement accomplie par lui.

(1) Si le sidi Guahua de Suarez est bien le même personnage que sidi el Aonari, nous dirons que sa mosquée n'existe plus et que le Génie militaire l'a démolie pour élever le bâtiment du campement (V. Fey, *Histoire d'Oran*, p. 177).

(2) La rue de la Carrera, aujourd'hui rue du Vieux-Château, descendait de l'ancienne Casba à la ville (V. *ibid.*, p. 176).

(3) Philippe-le-Beau, son mari, était mort à Burgos, le 25 septembre 1506.

Le marquis rejoignit son poste par l'Andalousie où il visita ses terres de Chillon, Espejo et Lucena ; puis, en passant par Antequera, il vit Comarès, de son marquisat, et alla s'embarquer à Malaga pour Mers-el-Kebir, ainsi qu'il avait fait lorsqu'il était parti pour conquérir cette dernière place.

On a prétendu qu'il emmena alors avec lui Ruy Diaz de Rojas, fameux chevalier d'Antequera, descendant des premiers conquérants, colons et défenseurs de cet endroit. Or, nous savons, par le troisième marquis de Comarès, petit-fils du vainqueur de Mers-el-Kebir, que Ruy Diaz était arrivé audit lieu avec l'expédition même qui s'empara de cette place.

A ce voyage, le marquis de Comarès avait demandé cinq mille hommes pour entreprendre la conquête d'Oran et la Reine lui promit d'envoyer ce renfort le plus tôt possible.

Le marquis de Comarès s'embarqua à Malaga, où il prit un grand approvisionnement de munitions de guerre et de bouche pour Mers-el-Kebir, d'après l'ordre de la reine, qui enjoignit en même temps que toutes les provisions pour cette place fussent toujours livrées et expédiées à Malaga, ce qui eut lieu aussi pour Oran, après la prise, jusqu'en 1574, époque où les ravitaillements se firent à Cartagène, ainsi qu'on le verra en son lieu et en même temps la cause qui décida ce changement.

Note supplémentaire. — En ce qui concerne la valeur de la *dobla* des Beni Zian, ou du Ziani, dont-il est question à la page 352, nous retrouvons un passage de Suarez, dans ses Rectifications de Marmol, d'après lequel cette monnaie d'or fin, ordinairement frappée à Tlemcen et aussi à Oran, Ténès, Alger et Bougie, valait quatorze à quinze réaux castillans, soit 3 fr. 75 c. s'il s'agit ici du réal de *vellon* ; car si c'est le réal de *plata*, il faut doubler l'évaluation. Après la chute des rois zianites, les turcs continuèrent de frapper des *ziani* pendant quelque temps.

Pour traduction,

A. BERBRUGGER.

(A suivre)



EPIGRAPHIE D'AUZIA.

AUMALE.

(Voir au tome 7^e, page 36 et au n^o précédent, page 307.)

II

CULTE. *(Suite)*N^o 9.

.....AE. AVGVSTÆ
VRISSVI
CERDOS. ET AELIA
MINI EIVS VO
 ...VADRATARIO
 ..VNT DEDICAVE

XI

Une brisure diagonale a fait disparaître la partie gauche du monument, c'est-à-dire les têtes de ligne. Ce qui subsiste du cadre où l'épigraphie est gravée montre que la baguette d'en haut était ornée d'objets fusiformes groupés horizontalement par trois. Celle de droite se compose de feuilles superposées et coupées à la base; sur celle d'en bas, serpentent des rinceaux.

Le point de la 1^{re} ligne et celui de la 3^e représentent des feuilles de lierre qui sont dans l'original. Une autre feuille semblable, mais plus grande, se remarque dans le coin inférieur de droite, en dedans du cadre.

Il y a entre cette épigraphie et le n^o 6 des analogies assez frappantes (voir au cahier précédent, page 312).

Pour le surplus, nous renvoyons à notre tome 3^e page 313 où ce document a déjà été publié.

N^o 10.

M. Léon Renier a donné, sous son n^o 3571, la dédicace que nous plaçons ici; et il l'a donnée d'après une photographie

envoyée par M. le général Creully. C'est assez dire qu'il y a toute garantie d'exactitude.

Si donc nous en reproduisons une autre copie, c'est parce que M. le Dr Maillefer, à qui on la doit, l'a faite à une époque où le monument était moins mutilé, ce qui lui a permis d'être plus complet que ceux qui ont lu après lui. On en jugera du reste, en comparant les transcriptions.

.....MPLVM CVM PORTICI B... ..
RVDERIBVS OMNIBVS QV. EQ....
 ...NIS RESP. COL. SEPTIMIAE AVR. AVZI...
 ...IVS SVMTIBUS TAM SVIS QVAM
 EX SPORTVLIS DECVRIONVM OPE
 R.. QVE POPVLARIVM A FVNDA
 MENTIS COEPTVM PERFECIT DEDI
 ..CAVITQVE XVIII KAL. IAN...
 RIAS P. CLXXXXI CVRANTIBVS
 CLAVDIO VICTORINO ET
 IANVARIO VARO AEDILIBVS
 .. M.....SVMMAE HONO
 ERA DEPENSA SVNT

M. le Dr Maillefer nous apprend que la pierre, où ce qui précède est gravé, a été employée dans le mur méridional de la redoute.

Ligatures. — 1^{re} ligne, M, P, dans *Templum*; T, I, dans *Portici*... dont le dernier I est inscrit dans le C. 2^e, N, I, dans *Omnibus*. 3^e, T, I, et A, E, dans *Septimiae*; A, V, R, dans *Aur.*, abréviation d'Aureliae; A, V, dans *Auzi.*, abréviation d'Auziae ou d'Auziensis. 4^e, T, I, dans *Suntibus*; A, M, dans *Tam* et dans *Quam*. 5^e, R, I, dans *Decurionum*. 6^e, T, I, dans *Fundamentis*. 9^e, T, I, dans *Curantibus*. 10^e, R, I, dans *Victorino*. 11^e, V, A, dans *Varo*. 12^e V, M et M, A, E dans *Summae*. 13^e, V, N. dans *Sunt*.

Cette épigraphe était entourée d'un cadre

N° 11.

Nous avons déjà donné cette inscription dans notre 1^{er}

volume, page 220, d'après une copie de M. le Dr Leclerc. Nous la reproduisons d'après un dessin du sergent Hervin et diverses transcriptions faites par nous ou par M. le Dr Maillefer.

M. Léon Renier l'a aussi publiée sous le n° 3570, d'après une photographie de M. le général Creully.

CAELESTIBVS AVGVSTISS.....TEMPLVM DONIS ET
NVMINE HONORATVM VO.....CONSERVATIONEM
DOMVS SVAE T. AELIVS LON.... ONVS OMNIBVS HO
NORIBVS FVNCTVS SVA PECVNIA... RNATVM LIBENS AL
TARIBVS DEDICAVIT CVM AELIA LO.. NINA CONIVGE FEL
P. CLXXI

Ligatures. — 1^{re} ligne, E, T, dans la conjonction *et*. 2^e, A, T, V, dans *Honoratum*. 3^e, N, I, dans *Omnibus*. 4^e, R, I, dans *Honoribus*. Le premier O de ce mot est de très-petite dimension. Dans *Pecunia*, V est très-petit et inscrit dans le C. N, I, sont liés; A, T, dans *Ornatum*; L, I, dans *libens*; le L de la syllabe finale, AL, est de petite dimension. 5^e, T, A, et R, I, dans les deuxième et troisième syllabes d'*Altaribus*; D, I, et A, V, et I, T, dans *Dedicavit*; V, M, dans *cum*. Cette ligature est obtenue par le prolongement vers le haut des diagonales de la lettre M; le I d'*Aelia* est de petite dimension; C, O, dans *Conjuge*.

Cette inscription est gravée dans un cadre à filets, sur une pierre qui mesure 0, 87 cent. de hauteur avec une largeur de 1^m 75 pour le fragment de gauche et une largeur de 1^m 23 pour le fragment de droite. Les lettres ont partout 11 cent. sauf celles de la dernière ligne qui n'en ont que trois. La pierre était cassée en huit morceaux dont celui du milieu n'a pas été retrouvé

LES MANES.

N° 12.

A un quart de mille des ruines d'Auzia, c'est-à-dire dans la nécropole, Shaw avait copié, vers le milieu du dernier siècle, une dédicace aux Dieux mânes, en dehors du protocole ordinaire, écart qui s'explique par sa rédaction en vers.

Le dessin qu'il en donne à la page 82 de ses *Voyages* (Édition anglaise) montre qu'elle était gravée sur un des petits côtés de ces pierres tombales dont la partie supérieure est arrondie. La même inscription figure dans le *Museum Veronense* de Maffei, page 465, 2., et, enfin, dans le Recueil épigraphique de M. Léon Renier, sous le n° 3631.

En 1855, j'ai trouvé cette épigraphe, sur la voie publique, en face des magasins du Génie; et je la donne ici d'autant plus volontiers qu'elle offrira un utile terme de comparaison avec la copie de Shaw et que, d'ailleurs, il est fort à craindre qu'elle ait disparu, puisque MM. Maillefer, Hervin, Charoy, etc., n'en font aucune mention.

MANIBVS HOC SACRVM CERT.....
 ETATE RESOLVO HOC NOVELLV.....
 M...RI FILIOQUE SEPVLTVS VALENTIN...
 O DYLCISSIMA MATER NOME...
 VIGET ECCE TVVM IN TITVLO CLARVM
 NATVRAE MERITIS DE CARMINE
 SIGNO FELIX ECCE SOLVM TEGIT H... DVO
 NOMINA CARA EXTRICATE FILI AD
 PLANCTVS AVIAE DOLENTI
 ..ELIA VALENTINA VIXIT ANIS
 L' IVLIVS EXTRICATVS VIXIT AN. XII

A la fin de la 5^e ligne, et de la 9^e, il y a une feuille de lierre.

En comparant cette copie à celle de Shaw, on voit que le monument avait souffert pendant la durée de plus d'un siècle qui sépare une transcription de l'autre.

Du reste, la seule différence saillante entre les deux leçons se rencontre à la dernière ligne, qui, dans la mienne commence par L' et où se trouve à la fin l'abréviation A N, que le savant anglais a omise.

MINISTRES DU CULTE.

N° 13.

Dans quelques-unes des inscriptions précédentes, des prêtres

se trouvent nommés à la suite des divinités qu'ils desservent. Celles qui vont suivre donnent seulement le titre de prêtre, mais sans désigner de quel Dieu.

D M S
SERVILIUS
SECVN
DVS SACER
DOS V. A. LXXXV

Copie de M. le Dr Maillefer qui donne à la pierre une hauteur de 0, 70 cent. sur une largeur d'un mètre et une épaisseur de 0, 57.

D'après M. le Dr Leclerc, qui a fourni la copie publiée par M. Léon Renier sous le n° 3587, l'épigraphie est surmontée de deux bustes et les quatre derniers chiffres de l'âge du défunt sont inscrits dans le premier.

Ajoutons qu'en tête de la 3^e ligne il y a une feuille de lierre.

N° 14.

D	M	S
....MEM	OB M	OB M..
....RA. CAELI	EMORI	ORIA..
....TATIS VI	AERVLIAE	ROMAN. V. A.
....AN. XVIII	IANVARIAE SA	XXVIII FR
AELIVS	CERDOTIS V. AN	ATRI
MACRINI	XLV	
VS CON	IVGI. F.	FRATFXANC

Copie de M. le Dr Maillefer, qui donne à ce monument une hauteur de 0, 38 cent. sur une largeur de 0, 82, avec une épaisseur 0, 48.

La 7^e ligne de la 1^{re} épitaphe se continue sous la 2^e inscription, celle de la prêtresse Januaria. J'ai reproduit scrupuleusement le texte de M. le Dr M., mais je crois qu'il faut lire ainsi la fin de la 3^e épigraphie : FRATRI FRATER AN. C.

(à suivre)

A. BERBRUGGER.

COMMUNICATIONS DE M. JOSEPH ROGER,
 CONSERVATEUR DU MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE DE PHILIPPEVILLE.

1^o Épigraphie BONO ISPIRITO.

Nous avons dû, faute de place, retarder jusqu'aujourd'hui l'insertion des deux dernières communications de M. J. Roger ; la première a paru dans le numéro de juillet, p. 320.

Par rang d'ancienneté, arrive l'inscription ci-dessus qui nous a déjà occupé deux fois (à la p. 76 du numéro 49 et à la p. 223 du numéro 51). Mais elle se présente actuellement dans des conditions meilleures, grâce à l'estampage que M. R. nous envoie et qui est aussi bien réussi que l'état du monument pouvait le permettre.

Il manque, il est vrai, l'angle inférieur de gauche de la tablette de marbre blanc où celui-ci est gravé ; mais cette mutilation n'ayant pas atteint la partie écrite, le texte demeure complet.

Les dimensions, abstraction faite de la brisure, sont 43^o de haut sur 62^o de large, avec une épaisseur de 8^o. Les lettres, fort grossièrement tracées, oscillent, dans un même mot, entre 6^o. et 4^o 1/2.

L'estampage sous les yeux, nous lisons ceci sans nulle hésitation :

BONO ISPIRI
 TO MARINIANI
 DEVS DEFRIGE
 RET

Cette troisième et définitive leçon prouve que nous avons eu raison de nous abstenir d'abord de toute conjecture sur ce document, tant que nous n'avions pour point d'appui que des copies divergentes ; et que nous eussions bien fait de ne pas nous départir de cette sage réserve pour être agréable à un honorable correspondant. Car, aujourd'hui, opérant sur un texte assuré par l'estampage nous arrivons à un tout autre résultat.

En somme, l'inscription dont il s'agit est en effet chrétienne

et elle appartient à une catégorie épigraphique dont il existe d'assez nombreux exemples, celui-ci, entre autres : *Spirita vestra Deus refrigeret !*

Celle-ci est citée par M. l'abbé Martigny, dans son dictionnaire d'archéologie chrétienne, Vo. *Refrigerium*, d'après Boldetti, p. 418.

On dira, peut-être, que l'inscription de Stora porte *Defrigeret* et non *Refrigeret*. Mais si la première de ces expressions manque dans les lexiques, elle est dans l'analogie de la langue latine, ce qui pourrait suffire. Au reste, que ce soit le résultat d'une erreur de lapicide ou seulement une expression provinciale, le sens n'est pas douteux, et il faut traduire :

« Au bon esprit de Marinianus. Que Dieu le rafraîchisse !

Ou, si l'on n'admet qu'une phrase unique dans laquelle un solécisme est venu s'ajouter à des barbarismes, on dira :

« Que Dieu rafraîchisse le bon esprit de Marinianus !

L'emploi du verbe *rafraîchir* exige ici quelques explications.

D'après Tertullien, les dévots d'Osiris faisaient graver sur leurs tombeaux : Que Dieu vous donne le *rafraîchissement* !

Dans les premiers temps du christianisme, *Refrigerium*, ou rafraîchissement, équivalait à réfection et se disait d'un repas, surtout des agapes ou banquets fraternels de l'église primitive. Puis, par extension, on arriva à le dire aussi du *paradis*, qui, d'ailleurs, dans les Saintes Écritures, est souvent comparé à un festin. Ceci précise suffisamment, il nous semble, le sens de notre épigraphe.

Nous avons déjà dit qu'elle est gravée sur marbre blanc, genre de luxe assez commun dans cette partie de la Numidie, même dans les sépultures des plus humbles personnages. On voit bien que les habitants de Rusicade et des environs avaient à leur portée les magnifiques et inépuisables carrières du Filfila.

Quant à la deuxième communication, M. Joseph Roger l'indique en ces termes :

- « J'ai joint quelques estampages du *zodiaque arabe* (?) trouvé
 • en 1856 dans les déblais du moulin à vapeur, rue Constantine,
 • à Philippeville et qui a été donné le 24 juin dernier à notre
 • musée par M. Philippe Alby, vice-consul d'Espagne. »

Le zodiaque dont il s'agit est la troisième partie d'un astrolabe arabe, celle qu'on nommait *ankbout* ou araignée, à cause des dentelures en forme de pattes d'araignée qui indiquaient la place des étoiles fixes les plus remarquables.

Le mot *ankbout* s'emploie encore dans la langue vulgaire, mais avec la signification de *toile d'araignée*. L'animal qui tisse cette toile s'appelle *rtila* (pluriel, *rtail*).

On sait que l'astrolabe des Arabes n'est, à proprement parler, que le planisphère de Ptolémée sur lequel on plaçait une règle avec deux pinnules pour mesurer la hauteur d'un astre. Le musée d'Alger possède un de ces instruments complet et d'assez grande dimension, car il mesure 23 centimètres de diamètre, et que son *ankbout* a 19^e 1/2, tandis que celui de Philippeville n'en a que 13^e.

Nous allons décrire cet instrument aussi brièvement que possible, d'après l'astrolabe complet que nous avons sous les yeux et en nous servant de l'excellent ouvrage de M. Sedillot (*Supplément au traité des instruments astronomiques des Arabes*, p. 153, etc.), ainsi que du Ms 82 de la bibliothèque d'Alger intitulé :

تذكرة دوي الالباب في استيعاء العمل بالاسطرلاب

Nous avons d'abord consulté la Bibliothèque orientale de d'Herbelot pour nous éclairer à ce sujet ; mais cet auteur, après avoir dit (Vo. *Astharlab*) qu'un certain Nassereddin el-Chousi a fait un traité de l'astrolabe sous le titre de *Bait Bab fil astharlab*, renvoie, pour de plus amples explications, au mot *mocantharat*... lequel, par parenthèse, ne se trouve pas dans son dictionnaire ; et ce n'est pas le seul faux renvoi de ce genre qui dérouté le chercheur dans l'ouvrage, si utile d'ailleurs, de cet orientaliste.

Considéré au point de vue purement matériel, et abstraction faite de son usage scientifique, l'astrolabe du musée d'Alger, que nous prenons ici pour type, est un disque en cuivre d'un diamètre de 23^e, épais de 6 millimètres 1/2 et évidé de 5 millimètres, intérieurement, à la face. Il est pourvu d'un anneau de suspension de même métal, à charnière. Le diamètre de la

partie évidée étant de 19^c 6^m ; il reste pour le rebord saillant, ou limbe, une largeur de 12^mil

Considéré comme instrument d'observation céleste, l'astrolabe planisphère d'ont il s'agit ici se divise en ces trois parties :

1^o Comprend *face* وجه, *dos* ظهر et *mère* أم ou concavité :

La *face* est ordinairement partagée en 360 degrés, de dix en dix, et en 24 heures, divisions marquées sur ce qu'on appelle le *limbe* حجرة de l'astrolabe ;

Le *dos* contient plusieurs cercles concentriques, les degrés des hauteurs, ceux du zodiaque, les noms des douze signes, les jours de l'année pour chaque mois, les noms des douze mois, le carré des deux ombres, etc.

La *mère* ou concavité à laquelle le limbe se trouve réuni.

2^o Les *tablettes* صبيحة dont on vient de parler, lesquelles sont en nombre variable, et où sont marqués les almicantharats, etc.

3^o Enfin, l'araignée ou *ankbout* qui contient les douze signes du zodiaque avec leurs degrés, et les étoiles fixes les plus remarquables dont la place est marquée par les dentelures en forme de pattes d'araignée qui ont déterminé le nom de cette partie.

Quant aux pièces qui complètent l'instrument, ce sont :

L'*alidade* ou traverse (en arabe *El adada* الضادة) garnie de deux pinnules.

L'anneau de suspension العلاقة dont il a déjà été parlé.

Au centre de l'astrolabe, est un trou rond محن entouré par le petit cercle العلس et qui traverse tout l'instrument de part en part, alidade, dos, tablettes et araignée. Un écrou فطب, avec sa clavette en forme de tête de cheval فرس, maintient toutes ces parties réunies et complète la construction de l'instrument.

Dans l'astrolabe du musée d'Alger, les 64 têtes de clous qui ornent les têtes des dentelures de l'araignée sont en argent ainsi que la petite roulette placée au centre de ladite araignée et par où sort l'écrou.

Les tablettes orbiculaires (*sfihat*) de notre astrolabe sont au nombre de quatre, ayant chacune recto et verso, et contiennent les latitudes des villes suivantes : Tunis, Mequinez ; La Mecque,

Médine ; le Caire et Sedjelmessa ; Jérusalem ; Deraa, Constantinople.

Enfin , sur le dos de l'instrument, on lit dans un petit cercle tangent à l'écrou.

صانعه محمد بن احمد بن حسن البطوطي وبشفه الله امين سنة 1139

C'est-à-dire : « Fait par Mohammed ben Ahmed ben Hassan el Betouti — que Dieu le protège, amen ! — Dans l'année (hégirienne) 1139 (1726-1727 de J. Ch.) »

L'écriture employée par l'artiste, et qui a certaines réminiscences coufiques, appartient en somme au type andalous. Elle présente cette particularité que les lettres médiales susceptibles régulièrement de diminution, y sont tracées entières, quoique liées; nous ne connaissons pas un autre exemple de ce singulier système.

A. BERBRUGGER.



SIÈGE DE MELILLA PAR LES MAROCAINS

A LA FIN DU 17^e SIÈCLE ET COMMENCEMENT DU SUIVANT.

Depuis l'année 1496, où le duc de Medina-Sidonia s'empara de Melilla, cette place est toujours demeurée au pouvoir de l'Espagne malgré trois attaques très-sérieuses que les Marocains dirigèrent contre elle en 1564, 1694 et, enfin, en 1774. Le siège de 1694, qui se prolongea, avec quelques intermittences, jusque dans les premières années du 18^e siècle, a été le plus obstiné et celui qui a mis la garnison en plus grand péril ; et cependant c'est celui dont l'histoire s'est le moins occupé. M. Renou n'en parle même pas dans la notice qu'il consacre à Melilla (*Descript. du Maroc*, p. 333), mais son silence est excusable, puisque la question géographique est surtout ce qui le préoccupe. *L'Histoire universelle*, par une société de gens de lettres, lui consacre cette simple phrase à la page 197 de son tome 29 : Les Mores assiégent inutilement (en 1694) Ceuta et *Melilla*.

Les Mémoires de Dangeau en parlent plus souvent et en disent davantage, à partir du vendredi 10 décembre 1694, où l'on en trouve la première mention. Pour apprécier la valeur des renseignements qui s'y trouvent sur ce sujet, il faut se rappeler d'abord qu'alors Louis XIV se tenait exactement au courant des affaires d'Espagne, par des motifs assez connus, et que le marquis de Dangeau était un de ses courtisans favoris, ayant bouche, œil et oreilles en cour.

Ceci posé, nous pouvons invoquer, sans scrupule, le témoignage du célèbre marquis. Or, à la date du 8 mai 1695, il nous dit que les Espagnols se défendent bien à Ceuta et à Melilla, et qu'ils espèrent en faire lever le siège aux Mores. Mais, un peu plus tard, il constate que les Mores continuent toujours le siège de Ceuta et qu'ils ont fait venir de nouvelles troupes et de l'artillerie.

En 1696, Ceuta était toujours assiégé, et le marquis de Valparaiso le défendait avec un grand courage, ainsi que le marquis

d'Avellaneda, qu'on envoya ensuite au secours de la place. *L'Histoire universelle*, qui rapporte ceci, a tort d'ajouter que les Mores renoncèrent, cette année même, à leur entreprise. Car les Mémoires de Dangeau constatent, à la date du 26 octobre 1697, que les Mores continuent le siège de Ceuta ; à la vérité, ils ajoutent que c'est si faiblement qu'ils reculent plutôt d'avancer. On verra bientôt quelle est la valeur de cette dernière assertion.

Mais, pour revenir à Melilla, qui doit surtout nous occuper ici, nous allons prouver, par deux documents originaux, que nous croyons inédits, qu'en 1697 cette place était toujours assiégée par les Marocains et même réduite à de très-dures extrémités. Ce sont deux lettres autographes écrites par le gouverneur même de Melilla ; nous les avons trouvées dans un volume de la bibliothèque du Secrétariat-Général du Gouvernement (n° 1686), contenant de nombreuses pièces manuscrites. En voici la traduction :

« Très-Excellent Seigneur.

« Je fais part à Votre Excellence comment, dans les journées des 27, 28 et 29 du mois passé (avril 1697), il arriva une foule de Mores, dix ou douze mille, autant qu'on en peut juger. Le 30, à 11 heures du soir, ils se laissèrent voir en grande quantité dans leurs positions d'attaque et ils avancèrent, au nombre de quatre ou cinq mille hommes, contre le fort qui est en construction. Ils exécutèrent sept charges que je repoussai toutes ; ils appliquèrent même cinq échelles que je leur enlevai. Ils comblèrent le fossé avec des fascines ; et quoique, sur le champ, j'allasse au secours des nôtres, avec le capitaine de cavalerie Don Diego de Perea et 60 hommes, je ne pus en venir à mes fins jusqu'à trois heures du matin, parcequ'ils me repoussèrent quatre fois mon monde. Mais, grâce au grand feu de mousqueterie et d'artillerie que je leur fis faire des murailles de la place, ils fléchirent un peu dans la partie qui regarde de ce côté ; et, alors, je pus arriver au secours et j'achevai de les chasser du fossé. Leurs attaques ont duré cinq

heures et il est certain que les armes de Sa Majesté ont eu là une bonne journée.

» Quant à moi, je suis aussi dépourvu de monde que je l'ai dit à V. Exc.; car, aujourd'hui, je ne me trouve que 350 hommes propres à prendre les armes; je manque aussi de munitions de guerre, n'ayant pas de quoi tirer pendant dix jours. Je n'ai pas davantage de quoi manger, ni un morceau de bois pour faire cuire un repas; et il y a bien des jours que nous n'avons pu rien prendre de chaud. Quoique l'on ait fait différentes représentations, à ce sujet, aux autorités de Malaga et au fournisseur des vivres, je n'ai pu obtenir que l'on m'en envoyât. Faute de l'avoir fait très-exactement, on peut craindre maintenant les plus grands malheurs. Mais je puis assurer V. E. que si cette place doit être perdue, son fossé me servira de sépulture à moi et à toute la garnison, car je ne la rendrai pas et me ferai plutôt sauter, ainsi que je l'écris au Roi.

» C'est là tout ce que je puis porter à la connaissance de V. E. J'ajoute que les Mores se maintiennent dans leurs positions d'attaque avec beaucoup de constance.

» Dieu garde la très-excellente personne de Votre Excellence pendant les nombreuses années qu'il peut vous accorder et dont nous, vos serviteurs, nous avons besoin.

» Melilla, 1^{er} mai 1697.

» Je suis, Très-Excellent Seigneur, aux pieds de V. E.

» DON DOMINGO DE CANAL Y SOLDEVILA.

» A Très-Excellent Seigneur Duc D'Alar, mon Seigneur. »

Une autre lettre, du même au même, est conçue dans les termes suivants :

» Très-Excellent Seigneur, j'ai remis jusqu'à présent de répondre à la lettre du 11 juin de V. E., pour avoir été à toute extrémité, ayant même reçu tous les sacrements de l'Église, quoique non maltraité (1) par aucun docteur, attendu qu'il n'y en a pas dans cette place, où, indépendamment des travaux

(1) Nous hasardons de traduire ainsi le mot *Desauziado* que nous ne trouvons dans aucun lexique. En somme, ce passage est douteux.

qu'on y supporte il n'y a pas peu de maladies (?) de toute sorte. Je suis aux pieds de V. E. pour tout ce qu'il lui plaira de me commander, quoique je reste si accablé que je ne serai de longtemps capable de quelque chose.

Les Mores se maintiennent dans leurs positions d'attaque, quoiqu'avec moins de la moitié des forces qu'ils avaient auparavant, mais assez cependant pour nous incommoder. Ils sont maintenant une coupure dans la position d'attaque d'en haut; et, en arrière, ils élèvent une espèce de tour cubique en mauvaise forme avec des fascines et de la terre. Nous pensons qu'ils croient ainsi nous embarrasser pour la fortification de l'ouvrage qui est en construction. Mais s'ils ne font pas autre chose, ils ne me gêneront pas du tout; cependant, lorsque nous nous apercevons qu'ils travaillent, nous tâchons de les incommoder avec de l'artillerie. Mais je ne puis empêcher qu'ils travaillent toutes les nuits, peu ou beaucoup!

En ce moment, il est arrivé quatre embarcations, deux chargées de vivres, une autre de chaux et d'engins de guerre et la quatrième de bois. Elles sont venues si à propos, que deux jours plus tard nous périssions de faim, la place se trouvant réduite à la dernière extrémité. Voici tout ce dont j'ai à informer V. E.

Que Dieu garde la très-excellente personne de Votre Excellence pendant de nombreuses années, à son désir et selon le besoin de vos serviteurs.

Melilla, 20 août 1697

Je suis, très-excellent Seigneur, aux pieds de votre mérite,

DON DOMINGO DE CANAL Y SOLDEVILA.

Le très-excellent duc d'Hijar, mon seigneur.

— Comme à la fin de 1700 le siège de Ceuta durait encore, il est probable que Melilla était aussi inquiété. A cette époque, la flotte française, d'après l'ordre de Louis XIV, offrit son concours au gouverneur de Ceuta, qui déclara ne pouvoir accepter, à moins que son roi l'y autorisât. Mais la réponse de Philippe V se fit si longtemps attendre, que notre amiral dût s'éloigner avant qu'elle fût parvenue. Il n'est plus question ensuite ni de Ceuta

ni de Melilla, que les Marocains se décidèrent sans doute à laisser tranquilles.

Marmol donne d'intéressants détails (2^e partie, fol. 152, 3^e col.) sur Melilla et sur les attaques dirigées dans le xvr^e siècle contre sa garnison espagnole par les Marocains.

Depuis que, le 7 de chaque mois, un courrier spécial part d'Oran pour aller visiter Gibraltar, Tanger et Cadix, le président de Melilla a été au moins aperçu, à distance, par un certain nombre de touristes, entre les îles Djafarin (1) et le cap Tres-Forcas. Car, en été, le bateau passe en vue, dans la matinée, et ses blanches murailles, frappées par les rayons du soleil levant, brillent alors aux regards de l'observateur.

Depuis la dernière guerre avec le Maroc, l'Espagne est moins resserrée dans Melilla : la prison s'est agrandie, mais n'a pas cessé d'être une prison. La garnison est là, vis-à-vis des marocains, dans une situation analogue à celle des anglais à Gibraltar ; les nuances qui distinguent les états civilisés des peuples barbares dans leurs procédés internationaux font seules la différence. C'est, au reste, la conséquence fatale de toute occupation restreinte (2).

A. BERBRUGGER.

(1) Nos cartes donnent à ces îles le nom de *Zafarin*, tandis que les espagnols les appellent *Chafarin*. Ces derniers, dont l'alphabet n'offre pas d'équivalent du *Djim* des arabes, ont bien été forcés de se contenter d'un à-peu-près. Mais nous, qui nous empêchait de dire et d'écrire *Djafarin* ? Rien, si ce n'est notre malheureuse tendance à estropier sans nécessité ni excuse les mots d'origine étrangère.

(2) On trouvera les plans détaillés de Melilla et de ses environs dans la carte de Don Francisco Coello qui, sous le titre de *Posesiones de Africa*, contient tous les établissements des espagnols sur les côtes Nord et Ouest de l'Afrique.

Les deux lettres rapportées ci-dessus se trouvent en original dans le volume 1686 déjà cité, aux folios 334 à 337.

LE VÉTÉRAN NUMISMATE.

Je vois, dans le n° 48 de la *Revue Africaine*, page 468, que vous entretenez vos nombreux lecteurs de la trouvaille de grands bronzes faite, jadis, par un caporal de vétérans, autrefois en garnison à la Pointe-Pescade.

Veillez me permettre, Monsieur le Président, de vous donner quelques renseignements et éclaircissements sur lesdites médailles et sur celui qui en fit fortuitement la découverte.

Le caporal Saint-Laurent (ainsi le nommait-on) s'occupait un peu de tout pour remplir les loisirs que lui laissait la douceur de son service. Il fabriquait des cannes qu'il sculptait de sujets d'un dessin naïf, réparait de vieilles montres, confectionnait des gilets, à quinze sous de façon, d'une solidité remarquable sous le rapport de la couture et s'obstinait à vouloir élever des rossignols. Un jour qu'il cheminait à l'aventure sur le versant des collines qui bordent la mer du côté de la Pointe-Pescade, il avisa, dans les broussailles, un pied de myrte d'une belle venue, qui lui sembla digne, avec un peu de travail, d'être converti en une fort jolie canne. Il se mit en devoir de se l'approprier et l'arracha en son entier.

O surprise ! Que trouva-t-il sous les racines de l'arbrisseau consacré à Vénus ? Un pot antique rempli de magnifiques médailles de grand-bronze, toutes plus belles les unes que les autres et de la plus grande dimension de ce module ! Ces pièces n'avaient pas de patine, de même que toutes celles que l'on rencontre dans des vases, mais elles étaient de ce beau métal, presque aussi flatteur à l'œil que l'or et que l'on a appelé, pendant bien-longtemps, et d'une manière tout-à-fait erronée, *airain de Corinthe* ou *bronze Corinthien* (1).

(1) Le bronze Corinthien était, comme on sait, dû au hasard et provenait de l'incendie de Corinthe, lors de la prise de cette ville; incendie dans lequel la violence du feu fit fondre les statues d'or, d'argent et de

Ces pièces étaient toutes d'une beauté admirable, ce qu'on appelle à *fleur de coin*. Cette riche trouvaille, autant que je puis me le rappeler (il y a déjà de cela dix-huit ans; c'était en 1847), était composée de Domitien, de Trajan, d'Adrien, d'Antonin-le-Pieux, de Faustina senior, de Marc-Aurèle, de Faustina junior. Les médailles de cette dernière princesse, surtout, étaient remarquables par l'excellence de leur fabrique; aux bustes voilés ou non voilés, aux têtes les plus variées et les plus exquises, au galbe le plus ravissant, aux chevelures opulentes, ondées, diadémées, avec le chignon simple ou formé de nattes épaisses; tout cela orné de nombreux et gracieux enroulements de perles et d'une perfection de style presque introuvable; enfin... de quoi rendre fous les numismatistes.

Qui sait ce qui se trouvait dans cette belle suite? Y avait-il des Domitia, des Plotina, des Marciana, des Matidia et autres pièces de même rareté?... Cela a été jusqu'à présent un mystère pour les amateurs algériens, car le caporal Saint-Laurent ayant obtenu une permission, ou peut-être un congé, pour aller en France, fit pour ses intérêts de malheureux échanges, avec un antiquaire de Marseille, entr'autres, et revint à Alger avec un vieil in-quarto traitant de numismatique.

Cet affreux bouquin était un volume dépareillé, racorni, ayant de nombreuses taches de mouillures, tout maculé d'encre et avec une partie de ses pages déchirées.

J'oubliais!... Il rapporta aussi de sa pointe sur la ville phocéenne, et toujours par échange, un moyen-bronze ou un potin d'Alexandrie d'Egypte (je ne sais plus de quel métal) de Néron et Poppée, faux, archi-faux, tout ce qu'il y a de plus faux.

De retour à la Pointe-Pescade, notre numismatiste en herbe devint un chercheur enragé. Armé d'une pioche dont il avait fait la dépense *ad hoc*, il allait, quand il avait un moment disponible, gratter les flancs de la montagne et les misérables ruines romaines qui émergent à peine de terre et qui gisent près du rivage

cuire des dieux, des souverains et des personnages célèbres qui décoraient les temples, les palais et les places publiques de cette splendide cité. C'est de ce mélange accidentel que fut composé ce métal si merveilleusement recherché dans l'antiquité.

en se dirigeant vers Guyotville. Mais le vieux sol des environs d'Icosium avait cessé pour lui ses aveugles et intempestives libéralités.

La passion des médailles étant passée, chez le caporal Saint-Laurent, à l'état chronique : il négligea la fabrication de ses cannes, le raccommodage de ses vieilles patraques, la confection de ses gilets, et délaissa d'une manière absolue ses rossignols qui périrent, les pauvres, victimes de la science. On le voyait tous les jours, ou du moins fort souvent, quand le peu d'exigence de son service le permettait, le pantalon retroussé jusqu'à mi-cuisses, cherchant à la mer des fragments frustes de petits bronzes de Constantin, et d'autres pièces analogues, tout près du Fort-Neuf, là où les tombereaux déposaient quotidiennement les immondices et ces choses innommées provenant du balayage de la ville. Il était toujours, dans ses laborieuses et fréquentes recherches, escorté d'une bande de gamins arabes, espagnols et maltais, qui s'en donnaient à cœur-joie à chercher des médailles en sa compagnie. C'est qu'aussi, comme puissant et irrésistible stimulant, il leur montrait un mauvais Honorius d'or qu'il avait acheté je ne sais où, et qu'il prétendait avoir trouvé lui-même sur les lieux de leurs pénibles et rafraîchissantes investigations.

Il partit quelques temps après pour Avignon, non sans avoir échangé quelques-uns de ses grands-bronzes avec un blanchisseur qui, en ce temps-là, habitait Bab el-Oued et que nous avions, trois ou quatre numismatistes indignes que nous étions alors à Alger, baptisé du nom de Maurèle, en mémoire d'une médaille de Marc-Aurèle (M. AVRELIVS) qu'il avait rencontrée et qu'il croyait être d'un empereur romain inconnu dans l'histoire.

Mais cet amateur-là vaut bien à lui seul un petit article.

Recevez, etc.

P. DE LHOTELLERIE.



SITUATION RELIGIEUSE ET POLITIQUE DE LA MAURITANIE

Lors de la grande révolte berbère, à la fin du troisième siècle.

A propos de l'article inséré, sous le titre ci-dessus, dans le numéro 51 de cette Revue, p. 193, etc., un correspondant nous reproche d'avoir attribué une valeur historique à des matériaux empruntés à l'hagiographie. Il nous rappelle que la tradition chrétienne elle-même ne voit dans un grand nombre de légendes de saints que des essais de rhétorique destinés à exercer les imaginations pieuses ; que Gerson y attachait même si peu d'importance, historiquement parlant, qu'il croyait permis d'en inventer pour l'édification des fidèles ; enfin, que le savant Mabillon a déclaré que ces légendes n'ont que peu d'autorité en chronologie et même en histoire.

Nous avons eu d'autant moins de peine à nous rappeler ces choses que nous venions précisément de les lire dans « l'Histoire littéraire de la France au xiv siècle » (t. 1^{er}, p. 396). Nous avons même lu, à la page suivante que « les anciennes légendes (de saints), qui ne sont déjà pas exemptes, comme les plus beaux rêves, d'inadvertances, d'anachronismes, de choses inconciliables, y joignent du moins un certain charme qui tient à la candeur d'une religion naissante, aux premières inspirations de la foi. »

Faisons remarquer d'abord que ces observations critiques s'adressent surtout à des époques postérieures de plusieurs siècles à celle qui nous occupe. La candeur naturelle aux religions naissantes et aux premières inspirations de la foi n'avait donc pas encore disparu quand eurent lieu les martyres que nous avons racontés. D'ailleurs, en acceptant le terrain de la critique, les légendes de saints conservent une certaine valeur historique, même lorsque le sujet du récit est inexact, sinon de pure invention ; puisque, dans cette hypothèse, les circonstances accessoires et les détails peuvent avoir une vérité relative, c'est-à-dire, être en parfaite conformité avec les lois, mœurs, coutumes, etc., de la nation et de l'époque auxquelles on en a fait l'application.

Or, pour nous, qui faisons de l'histoire et non de la théologie, cela est suffisant.

Cependant, il nous semble, en présence des honneurs posthumes rendus aux nombreux martyrs, dont l'étude de la Rome souterraine a révélé l'existence, oubliée pendant tant de siècles, qu'il est assez naturel de penser qu'au moins pour les martyres remarquables à un titre quelconque, les contemporains ont très-bien pu en écrire les détails qui se sont transmis jusqu'à nous d'âge en âge.

En tous cas, même en limitant l'utilité de ces récits à ce que nous avons dit plus haut, elle est encore assez grande pour que l'histoire ne les dédaigne pas.

Aussi, pour élucider davantage la question entamée dans notre numéro 51, nous allons donner ici le procès-verbal du martyre de St-Maximilien de Théveste, aujourd'hui Tebessa, puisé à la même source que les précédents, c'est-à-dire, dans les *Acta primorum martyrum*, p. 308.

La légende du centurion de Tanger nous a montré un soldat romain gradé qui rejette le service militaire qu'il faisait depuis longues années ; ici, nous aurons un jeune chrétien qui ne veut pas même se laisser incorporer. Les deux récits se complètent l'un par l'autre et tous deux viennent à l'appui de notre thèse sur le rôle dissolvant, par rapport à la domination romaine, que le christianisme jouait alors dans ce pays.

SAINT MAXIMILIEN, MARTYR DE THEVESTE

(12 mars 295)

Sous le consulat de Tuscus et d'Anullinus (en 295 d'après la *Chronologie consulaire de l'Art de vérifier les dates*, le 4 des ides de mars (12 mars), Fabius Victor ayant été conduit dans le Forum de Theveste avec Maximilien, son fils, et Pompéianus ayant été admis pour leur avocat, celui-ci dit :

POMPEIANUS. — Fabius Victor, payeur des élèves militaires (1),

(1) *Temonarius*, qui Tyrocinii aurum exigebat. — Percepteur de l'impôt payé par les recruteurs. — *Temonarius præfectus erat præstationi tyronum.*

est constitué avec Valerianus Quintianus, préposé de César, et leur bon élève Maximilien, fils de Victor. Comme ce dernier est un sujet capable, je demande qu'il soit mesuré (1).

LE PROCONSUL DION (s'adressant au candidat). — Comment t'appelles-tu ?

MAXIMILIANUS. — Pourquoi veux-tu savoir mon nom ? Il ne m'est pas permis d'entrer au service militaire, parce que je suis chrétien.

DION. — Inscrivez-le. (On l'inscrit)

MAXIMILIANUS. — Je ne puis pas servir, je ne puis pas faire le mal, je suis chrétien !

DION. — Qu'on le mesure. (On le mesure)

LE BUREAU. — Il a cinq pieds dix pouces.

DION (s'adressant au Bureau). — Qu'on le marque (2).

MAXIMILIANUS (résistant). — Je n'y consentirai pas, je ne puis pas servir !

DION. — Sers, si tu ne veux périr.

MAXIMILIANUS. — Je ne servirai pas. Coupe-moi la tête ; mais je ne servirai pas selon le siècle ; je ne servirai que pour mon Dieu !

DION. — Qui t'a mis cela en tête ?

MAXIMILIANUS. — Mon esprit et Celui qui m'a appelé.

DION (s'adressant à Victor, père de Maximilien). — Conseille ton fils.

VICTOR. — Il sait ce qui lui convient, il est son propre conseil.

DION (à Maximilien). — Entre au service, et laisse-toi marquer.

MAXIMILIANUS. — Non, je ne recevrai pas le signe de la milice. J'ai déjà celui du Christ, mon Dieu !

DION. — Je vais t'envoyer sur-le-champ à ton Christ.

(1) Afin de s'assurer s'il avait la taille militaire qui, chez les Romains, était de 5 pieds 10 pouces (leur pied, plus petit que le nôtre, = 295 millimètres).

(2) Ordinairement, c'était après quatre mois d'exercice qu'on imprimait des marques ineffaçables sur la main des nouveaux enrôlés. — *Puncta et stygmata in manibus, inscriptio nominis imperatoris*. — Par un usage analogue, les Turcs d'Alger marquaient au moyen d'un tatouage le numéro de l'odjak sur la main des janissaires.

MAXIMILIANUS. — Je voudrais que tu le fisses tout de suite ; c'est la gloire à laquelle j'aspire.

DION, *au Bureau*. — Qu'on le marque.

MAXIMILIANUS (résistant, s'écrie) : — Je n'accepterai pas le sceau du siècle ; et, si on me l'impose, je n'en tiendrai aucun compte, le regardant comme de nulle valeur. Je suis chrétien ; il ne m'est pas permis de porter du plomb au cou (1), après le signe salutaire de mon seigneur Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, que tu ignores, qui a souffert pour notre salut et que Dieu a livré pour nos péchés. Voilà celui que nous servons, nous autres chrétiens, celui qui est le principe de la vie, l'auteur du salut.

DION. — Sers et laisse-toi marquer, si tu ne veux périr misérablement.

MAX. — Je ne périrai pas : mon nom est déjà auprès de mon Seigneur. Je ne puis servir dans la milice.

DION. — Prends ta jeunesse en considération et sers, c'est ce qui convient aux jeunes gens.

MAX. — Ma milice est auprès du Seigneur. Je ne puis combattre dans le siècle. Je l'ai déjà dit : Je suis chrétien.

DION. — Dans les armées de nos Seigneurs Dioclétien et Maximien, Constance et Maxime, il y a des soldats chrétiens et ils combattent.

MAX. — Ils savent ce qui leur convient à eux. Cependant, moi je suis chrétien et je ne puis faire le mal.

DION. — Et quel mal font ceux qui servent à l'armée ?

MAX. — Tu le sais bien ce qu'ils font.

DION. — Sers, ne méprise plus la milice, car tu t'achemines vers une mauvaise fin.

MAX. — Je ne périrai pas ; et si je sors du siècle, mon âme ira avec le Christ mon Seigneur !

DION. — Biffez son nom. (On le biffe) Puisque que, par un esprit irrévérent, tu as refusé de servir dans la milice, tu seras frappé d'une sentence convenable pour l'exemple des autres. (Lisant la sentence d'après la tablette) « Attendu que Maxi-

(1) Le saint veut parler du *monile plumbeum*, espèce de collier en plomb qui était un insigne militaire.

« milien, dans un esprit d'irrévérence, a repoussé le Sacrement de la milice, il nous a plu qu'il soit frappé du glaive. »

Max. — Que grâces en soient rendues à Dieu !

Maximilien était alors âgé de vingt-un ans, trois mois et dix-huit jours.

Comme on le conduisait au lieu du supplice, il parla ainsi :

« Très-chers frères, avec toute la vertu que vous pourrez et un désir avide, hâtez-vous de mériter de voir le Seigneur et d'obtenir aussi une semblable couronne. »

Puis, se tournant vers son père, avec un visage riant, il ajouta : « Donne à ce garde l'habit neuf que tu m'avais préparé pour la milice. Ainsi, avec le centenier, je te prendrai dans le nombre et nous serons glorifiés ensemble dans le Seigneur (?). »

Et bientôt Maximilien souffrit son martyre.

Une matrone, Pompeiana, enleva son corps au juge, le cacha dans sa chambre à coucher, puis le fit transporter à Carthage, l'enterra sous un monticule auprès du martyr saint Cyprien. Elle-même mourut douze jours après et fut inhumée là.

Victor, le père de Maximilien, retourna chez lui très-joyeux, rendant grâces à Dieu de lui avoir fait un pareil don, lui devant suivre bientôt, grâce au Ciel. Amen.

— Le proconsul qui prononce ici la sentence de Maximilien ne peut être, malgré l'identité de nom, de fonctions et de résidence, l'historien Dion Cassius, qui fut sénateur sous Commode, préteur sous Pertinax et qui déplut à Septime Sévère pour avoir parlé trop librement du premier de ces empereurs. Il fut, cependant, aussi proconsul d'Afrique, mais antérieurement de beaucoup à l'époque qui nous occupe, puisque peu après, l'an 229, il avait déjà abandonné la vie publique et s'était retiré à Nicée, sa patrie, pour mettre la dernière main à son histoire.

Maillon est d'avis que le Dion de notre légende est celui qui fut consul en 291 et que les fastes ne désignent que sous ce nom unique, Dio.

A. BERBRUGGER.

NEGOCIATIONS

ENTRE HASSAN AGA ET LE COMTE D'ALCAUDETTE,

GOUVERNEUR D'ORAN.

1541-1542.

Parmi les nombreux faits incertains ou contestés de l'histoire algérienne pendant la période turque, il faut ranger les négociations de Hassan aga avec le représentant de Charles-Quint, lorsque ce dernier vint attaquer Alger en 1541. Le chef musulman a-t-il rendu alors tout arrangement impossible par une réponse insultante à l'empereur, ainsi que le prétendent les auteurs indigènes ; ou bien, au contraire, comme l'assurent les écrivains espagnols, inclinait-il fort à traiter avec lui et n'y a-t-il renoncé que devant une manifestation populaire qui pouvait mettre sa vie en péril. Sans être encore en état de trancher directement et complètement la question, nous sommes du moins en mesure de produire des preuves nouvelles, *originales et inédites*, qui pourront aider à sa solution. Elles se trouvent dans le Volume n° 1686 de la bibliothèque du secrétariat général, recueil de pièces manuscrites, etc., qui nous a déjà fourni des documents d'une certaine importance sur l'histoire de ce pays. Ajoutons que les pièces qui vont être produites tout-à-l'heure ont un intérêt qui ne se borne pas à la question qui nous donne l'occasion de les mettre en lumière. La dernière dit clairement ce que la deuxième donnait seulement à entendre, savoir : que le gouverneur d'Alger, Hassan aga, négociait avec le gouverneur d'Oran, le comte d'Alcaudete, avant l'expédition de Charles-Quint et que ces négociations ont repris leur cours peu après la catastrophe qui mit fin à l'entreprise du grand empereur.

Donc, entre les musulmans qui les nient complètement et les chrétiens qui les affirment, la vérité est du côté de ces derniers. D'ailleurs, Marmol, l'un d'eux, qui servait déjà depuis six ans en Afrique dans les troupes espagnoles et qui assistait au fameux siège d'Alger de 1541, est une autorité respectable dans

la matière. Or, il constate (2^e partie, f^o 217, 4^e col.) que des offres secrètes avaient été faites à Hassan aga qui en avait été ébranlé à tel point qu'il voulait s'entendre avec l'empereur et que s'il ne le fit pas c'est qu'il en fut empêché par un rênégat juif, le caïd Mohammed, originaire de Malaga et qui fut ensuite caïd et roi de Tajora. Cet homme s'apercevant que Hassan aga fléchissait dans sa résolution de défendre la ville contre les Espagnols, vint à lui à la tête d'une troupe d'autres rênégats et de Turcs et lui dit :

- « Seigneur, nous sommes informés que tu es en négociation
- » avec l'empereur et que tu songes à lui livrer cette ville. Ote
- » de ta pensée un projet qui ne convient pas au service du grand
- » turc, car tu ne dois pas consentir à abandonner, par une si
- » grande infamie, ce qui nous a tant coûté à soutenir. »

Cette manifestation publique fit comprendre à Hassan aga le danger qu'il pouvait courir de la part des siens s'il prolongeait les négociations et il renvoya alors, avec un refus, le chevalier Don Lorenzo Manuel qui lui avait été député en parlementaire.

Après ces explications, nous pouvons produire les trois documents en question dont voici la teneur.

I.

Lettre de Don Alonso de Cordoba, gouverneur d'Oran et de Mers-el-Kebir, par intérim, au comte d'Alcaudete, son père, gouverneur titulaire desdites places, écrite d'Oran le 25 décembre 1541 et ainsi conçue (V. le folio 172 du volume 1686) :

†

Très-illustre Seigneur,

- « Les nouvelles fraîches et certaines d'Alger, que je puis donner à Votre Seigneurie, sont que des galères qui avaient été jetées à la côte, les Turcs en ont renfloué quatre entières et une autre très-peu endommagée (1).

(1) Il s'agit ici des navires de la flotte de Charles-Quint qui avaient été brisés ou jetés à la côte lors de l'expédition que cet empereur fit contre Alger à la fin du mois d'octobre 1541.

« Ils ont tiré de l'eau soixante pièces d'artillerie dont quarante petites et le reste de gros calibre, dit-on.

« Azenaga (Hassan Aga) a envoyé un ambassadeur au roi de Tlemcen pour lui demander du secours contre l'*armada* qui doit venir sur lui (1); ledit ambassadeur est allé à Velez avec 20,000 doubles (75,000 fr. ?), pour faire construire des navires et pourvoir aux autres choses qui leur manquent. Il doit être déjà rendu à sa destination, ce dont je fais part à V. S., parce que si, par-là, on pouvait empêcher que le roi de Velez donnât des navires aux Algériens, ce serait une très-grande chose.

« Je fais aussi savoir à V. S. que, par la seconde tourmente (2) après que Sa Majesté fut partie, les Algériens ont eu la moitié du môle emportée; le surplus de leurs navires a été mis en pièces, et parmi ceux qui restent, ceux qu'ils mènent à Velez sont en piteux état.

« Hassan-Aga a aussi envoyé des messagers, gens de bien, en bon équipage et traitement, à Hamed ben Sliman (Hamet ben Culiman), actuellement cheikh du camp, le priant de vouloir bien venir à son secours quand il lui en indiquerait le moment. Hamed lui a répondu que s'il se trouvait à ce moment cheikh du camp il le ferait volontiers, et que s'il ne le faisait pas, c'est qu'il serait alors dans le Sahara.

« Il a envoyé dire la même chose à l'*Allid* (3) Mansour et à tous les marabouts principaux du royaume.

« Marzo (4), qui se trouve à Mostaganem, sera ici dans quatre ou cinq jours; on sera fixé par lui sur le degré de certitude de tout cela.

« Que Votre Seigneurie daigne m'informer si elle désire que l'on touche quelque chose de l'affaire passée; qu'elle veuille donc s'enquérir là-bas à ce sujet et m'en donner avis, parce que ce

(1) Charles-Quint avait menacé de venir attaquer Alger de nouveau au printemps de 1542.

(2) Celle qui éclata trois heures après le rembarquement de l'Empereur.

(3) *Allid*, sans doute un mot arabe estropié: associé ici au mot *marabout*, il donne l'idée de *ouati*, ou saint personnage. Mais nous le retrouvons plus loin dans des circonstances qui n'admettent pas cette explication.

(4) Comme il s'agit ici d'un indigène, *Marzo* pourrait être une altération de *Marzouk*, nom de nègre ou de mulâtre.

jeune homme (1) voudra s'en retourner promptement. Il n'y a rien de plus à dire.

« A Oran, 25 décembre 1541. » « DON ALONSO. »

La signature seule est de la main de Don Alonso.

On lit sur la suscription : Au très-illustre seigneur monseigneur le comte d'Alcaudete.

Le dernier paragraphe est un peu obscur. Le *Marzo* dont on y parle doit être le jeune More dont il sera question plus loin et qui servait d'intermédiaire pour les négociations entre Hassan Aga et les Espagnols.

La formule de politesse manque à la fin de cette dépêche, circonstance à noter dans une lettre d'un fils à son père. On en verra l'explication plus loin.

II.

Lettre du même Don Alonso de Cordoba au même comte d'Alcaudete, écrite d'Oran le 4 janvier 1542 (V. le f° 170 du volume 1686).

« Très-illustre Seigneur,

« Par l'archapin (2) qui a été à Almeria, j'ai écrit à votre seigneurie comment ma maladie avait abouti en une fièvre double tierce ; et ainsi j'en ai eu sept accès qui m'ont passablement fatigué. Il plut à Dieu qu'avec deux saignées que l'on m'a faites j'en aie été délivré. Elles m'ont laissé assez maigre, mais enfin débarrassé, Dieu soit loué ! Une sueur très-abondante que j'ai eue après la dernière saignée a achevé de me guérir complètement. Je le fais savoir à votre seigneurie, parce que je sais qu'elle s'en réjouira.

« Le navire est arrivé au port de Mers-el-Kebir un jour après Pâques. Alonzo Hirz, tous les domestiques de votre seigneurie et les autres passagers sont arrivés en bonne santé et baisent les mains à votre seigneurie. Je ne vous donne pas d'indication

(1) Le texte porte : *Por qste cico (?) gse qrra volver luego.*

(2) Archapin ou corchapin, qui ne se trouve pas dans les lexiques, est le nom de quelque embarcation légère.

certaine sur ce que contient ce navire, parce qu'on n'a pas encore fini de le décharger. Par l'Allid d'Alcaudete qui ira dans ce même navire, ainsi que l'ordonne votre seigneurie, et par Miguel de Antillón, je vous aviserai particulièrement de tout. Je supplie votre seigneurie de me pardonner l'emploi d'une main étrangère ; car, n'étant pas encore guéri de mes yeux je n'écris pas de la mienne. Je baise cent mille fois les mains de sa seigneurie, madame la comtesse. Que notre Seigneur garde et fasse prospérer la très-illustre personne et l'état de votre seigneurie. A Oran, le 4 janvier 1542.

« Je baise les très-illustres mains de votre seigneurie.

« DON AL^o DE CORDOBA Y V^o. »

Le baise-main et la signature sont de l'écriture de Don Alonso.

On lit sur la suscription : Au très-illustre seigneur, mon seigneur le comte d'Alcaudete, capitaine général des royaumes de Tlemcen, Ténès, etc.

Don Alonso s'excuse ici de ne pas avoir écrit lui-même, ce qu'il n'a pas fait pour la précédente lettre qui est pourtant aussi d'une main étrangère.

III.

Lettre du comte d'Alcaudete à Charles-Quint, écrite de Montemayor (Espagne), le 16 janvier 1542. (V. le folio 179 du n^o 1686.)

†

• Très-sacrée Majesté (1) Césarienne et Catholique,

« Le 7 de ce présent mois, il arriva ici un messager de Don Alonso avec des nouvelles d'Alger que V. M. ordonnera d'examiner dans un mémoire que j'envoie avec la présente. Le jeune More qu'il dit attendre là-bas est celui qui, il y a un an ou très-peu plus, vint tâter Don Alonso relativement à une négociation

(1) Non-seulement il y a une croix en tête de chacune de ces dépêches mais il y en a une plus petite au-dessus du mot *Majesté*, chaque fois qu'il se présente.

de la part de Hassan-Aga, affaire dont j'ai rendu compte au révérendissime cardinal de Tolède et au Comre Mayor (?), dans l'absence de V. M. Tout ce que je sais sur son compte et jusqu'à présent, c'est que Don Alonso dit qu'il l'attend, comme V. M. verra par son mémoire. Que V. M. m'envoie mander ce qu'on doit lui dire, s'il voulait traiter.

« Don Alonso m'écrit qu'il a grande nécessité d'argent. Je prie V. M. d'ordonner que les 30,000 ducats qu'on doit lui envoyer maintenant soient en grande partie en espèces monnayées, pour que l'on puisse remédier et payer quelque chose de ce que l'on doit pour conserver le crédit. — Dieu, Notre-Seigneur, garde la vie et l'impériale personne de V. M. et la favorise d'un accroissement d'autres royaumes et seigneuries supplémentaires. — De Montemayor, le seize janvier 1542.

« De Votre Majesté

« valet et vrai serviteur qui baise ses mains impériales.

« F... comte d'Alcaudete, »

La suscription porte : A la très-sacrée Majesté Césarienne Catholique de l'Empereur et Roi d'Espagne, notre Seigneur.

Au dos, au-dessous de la suscription, on lit cette analyse, annotée par Charles-Quint :

« 1542.

« A Sa Majesté.

« Du comte d'Alcaudete. Il adresse un mémoire des nouvelles que Don Alonso, son fils, lui a envoyées sur ce que l'on a su d'Alger depuis que Sa Majesté a quitté ce littoral. Il dit que le More que Don Alonso dit attendre est celui qui, il y a un peu plus d'un an, entreprit Don Alonso au sujet de négociations de la part de Hassan Aga (Acenaga); et il ajoute qu'il en a rendu compte au cardinal de Tolède et au Comre-Mayor de Léon.

« Il demande que la majeure partie des 30,000 ducats que l'on va envoyer à Oran soient en argent espèces, parce qu'ils en ont un grand besoin pour se remettre en point et pouvoir conserver leur crédit. »

— Au-dessous de ceci est le paraphe du secrétaire qui a rédigé

cette note pour Charles-Quint, lequel, sans doute, ne pouvait pas lire la lettre du comte d'Alcaudete.

Pour nous, l'analyse est d'une lecture plus difficile que la lettre; mais ce qui est plus difficile encore, ce sont les deux notes ci-dessous écrites par l'Empereur lui-même sur la marge, en réponse aux articles de ladite lettre. Ces notes sont ainsi conçues :

« Q oya Dn Alonso lo ql Moro le quiere y avise. » Que Don Alonso entende ce que lui veut le More et qu'il avise.

« Q ya sea q veys y vaya buen golpe el dno. » Qu'il soit ainsi, et qu'on voie que l'argent soit bien employé (1).

Après la lecture des trois lettres que nous venons de donner, il est impossible de contester la réalité des négociations de Hassan Pacha avec les Espagnols dans les années 1540, 1541 et 1542. Il reste à savoir si elles étaient sérieuses et si le gouverneur d'Alger, à l'exemple de son patron Kheir ed-Din, le deuxième Barberousse, ne cherchait pas à amuser son ennemi. Nous aurons bientôt occasion de revenir sur ce sujet à propos de l'occupation de Bône par les Espagnols, de 1535 à 1540.

A. BERBRUGGER.



(1) La lecture de cette deuxième note n'étant pas certaine, la traduction ne peut pas être garantie.

CHRONIQUE.

LA SCIENCE HISTORIQUE AU CONSEIL GÉNÉRAL. — Le Budget présenté cette année au Conseil général portait les chiffres ci-dessous à l'article 5 de son chapitre V :

Restauration des monuments historiques et recherches archéologiques.

1° Indemnité à l'Inspecteur général des monuments historiques et des musées archéologiques de l'Algérie. . . 2,000 00

2° Part contributive du département dans le traitement du conservateur du Musée de Cherchel 600 00

3° Fouilles, recherches et conservation d'objets d'art 500 00

A l'article 9 du même chapitre, il y avait sous ce titre :

Encouragements divers à l'agriculture, à l'industrie, aux lettres et aux beaux-arts.

4° Société historique algérienne 500 00

D'où il résulte que le n° 3 de l'article 5 (Fouilles, recherches, etc.), a été réduit de 1,000 fr. à 500 fr. et que le chiffre de la subvention accordée par la province à notre Société avait été diminué de 300 fr.

Par l'extrait ci-dessous du procès-verbal de la séance du 22 septembre dernier, nos lecteurs verront qu'en définitive, l'ancienne allocation de 800 fr. a été rétablie.

« Quant au § 4 (*Société historique Algérienne*), la Commission propose d'élever de 300 fr. le crédit demandé (500 fr.), afin de le rétablir au chiffre de l'an dernier et des années précédentes, soit 800 fr. »

« Un membre prie le Conseil de remarquer que la Société historique, dont l'existence remonte à près de dix ans, et dont les travaux-scientifiques (la *Revue Africaine*), sont accueillis avec faveur, non-seulement en France, mais encore à l'étranger, a une situation économique très-peu prospère.

« Malgré les cotisations de ses membres, malgré leur dévouement, cette institution ne pourrait continuer la publication de son journal, sans l'allocation du Conseil général.

« M. le Préfet, reconnaissant la justesse de ces observations, se range de l'avis de la Commission, en présence des économies déjà réalisées.

« Le chiffre de 800 fr. pour le § 4 (Société historique Algérienne) est mis aux voix et adopté. »

La Société a été vivement reconnaissante des sympathies qu'elle a rencontrées dans cette circonstance au sein du Conseil et auprès de M. le préfet.

La diminution de moitié sur la somme de 1,000 fr. allouée d'ordinaire pour les *Fouilles, recherches et restauration d'objets d'art*, est regrettable sans doute ; mais elle est le résultat du mauvais état des finances provinciales. C'est donc une réduction momentanée, et il est permis d'espérer que l'an prochain on pourra rétablir le chiffre primitif.

Nous devons appeler particulièrement l'attention du lecteur sur le § 2 de l'article 5 du chapitre V (Part contributive du département dans le traitement du conservateur du Musée archéologique de Cherchel). Ce paragraphe exige quelques explications, qui ont été données au Conseil général, à peu près en ces termes par l'Inspecteur général des monuments historiques, M. Berbrugger :

Par suite des vicissitudes de la fortune, Cherchel n'est plus qu'une petite commune, et une commune très-pauvre, après avoir été, sous le nom de *Caesarea*, la capitale d'un empire, celui de la dernière dynastie Mauritanienne, qui commence à Juba II (29 ans avant Jésus-Christ) et finit à son fils Ptolémée, assassiné l'an 40 après Jésus-Christ. De là, une opposition complète entre l'importance archéologique de cette localité et ses ressources financières. Il suffit d'y remuer la terre pour en faire sortir des richesses historiques et artistiques, mais l'argent manque pour la remuer. Il y a plus ; par la même cause, le Conservateur du musée archéologique de l'endroit, voit, chaque année, son traitement remis en question.

Mais laissons parler sur la matière une voix plus autorisée

que la mienne, celle de M. Beulé, membre de l'institut, qui s'exprime ainsi à la page 49 de ses *Fouilles à Carthage* :

«... Juba (II^e), roi de Mauritanie... orna sa capitale de nombreuses statues en marbre de Filfila. Avant de me rendre à Carthage, j'avais visité Julia Caesarea (Cherchel) et n'avais pas été peu surpris de trouver dans le petit musée de cette ville des statues qui, toutes, étaient des copies d'antiques célèbres, la Vénus Marine, le Faune flûteur, le Faune de Praxitèle, Bacchus et Ampelus ; il y avait même une reproduction d'une des caryatides de l'Erechthéion d'Athènes. Le marbre de ces statues ressemblait au Paros à s'y méprendre, et ce ne fut qu'en voyant à Philippeville des échantillons des carrières du mont Filfila, et en apprenant que ces carrières, exploitées par les anciens, sont toujours visibles, que je compris d'où le roi Juba tirait cette matière magnifique. On ne me blâmera pas de continuer ma digression, si j'ajoute que le gouvernement français ne doit pas, ne peut pas rester indifférent aux découvertes que le hasard seul jusqu'ici a fait faire à Cherchel. Les statues ont été trouvées, soit sous l'emplacement supposé du palais de Juba, emplacement qui appartient à l'État, soit dans les thermes qui sont voisins de la mer. Rien de plus facile et de moins dispendieux que d'entreprendre des fouilles régulières dans ces deux endroits. D'ailleurs, ne seront-elles pas payées au centuple par la valeur des statues qu'elles feront reparaitre au jour ? Juba, qui avait épousé Cléopâtre Séléné, fille d'Antoine et de la fameuse Cléopâtre, était plein d'admiration pour la Grèce ; et ne pouvant posséder les chefs-d'œuvre de ses anciens sculpteurs, il en fit faire des copies. Non-seulement, on trouvera à Cherchel les répétitions des antiques que possèdent nos musées, répétitions très-satisfaisantes, puisqu'elles sont du siècle d'Auguste ; mais il est permis d'espérer (et c'est là un espoir merveilleux) des copies d'antiques que nous avons perdus. »

Ajoutons à ces paroles du savant académicien que Juba II, élevé à la cour d'Auguste, était imbu de la civilisation romaine dont il aimait particulièrement le côté littéraire et artistique, ainsi que le témoignent ses ouvrages dont, malheureusement, le titre seul est parvenu jusqu'à nous. L'épigraphie césarienne

prouve que ce prince avait attiré beaucoup de grecs dans sa capitale où qu'ils y avaient été amenés par sa femme Cléopâtre Séléné.

Les conséquences de tout ce qui précède se déduisent d'elles-mêmes et peuvent se formuler ainsi :

L'importance archéologique de Cherchel étant de premier ordre, son musée prend un caractère d'intérêt général ; puisque la commune est trop pauvre pour lui donner les développements qu'il réclame afin de produire toute son utilité, le département doit se substituer à elle. Il entre aujourd'hui dans cette voie en inscrivant à son budget une part contributive de 600 fr. sur le traitement du Conservateur du musée archéologique de Cherchel. Si les finances provinciales avaient été dans une situation plus prospère, j'aurais proposé d'y inscrire toutes les dépenses de ce chef : personnel, matériel, fouilles, etc., je ne m'arrête que devant une impossibilité qui, heureusement, n'est que momentanée.

Si j'ai su me faire comprendre, on demeurera convaincu que la question du musée de Cherchel étant d'un intérêt général, ce n'est même pas le département seul qui devrait intervenir, mais que l'Etat aussi en a le devoir. Nous avons vu, du reste, que telle est l'opinion de M. le préfet, puisqu'il nous annonce qu'il a écrit à M. le Ministre de l'instruction publique pour que ce département contribue dans une certaine mesure aux dépenses de l'établissement dont il s'agit.

La question est donc engagée et dans une bonne voie. On ne peut que s'en réjouir dans l'intérêt de l'archéologie africaine. D'ailleurs, dans le moment où l'Empereur consacre une somme importante pour faire explorer à fond la Sépulture des rois de Mauritanie, on ne pouvait manquer de s'occuper aussi de la ville sur l'emplacement de laquelle leur capitale s'élevait.

THÉÂTRE ROMAIN DE RUSICADE (Philippeville). — Les seules ruines romaines importantes que possède encore Philippeville sont celles du théâtre (1) et celles des citernes (2). Depuis le 7

(1) C'est à tort, que cet édifice est désigné vulgairement à Philippeville sous le nom de *Cirque*.

(2) On peut consulter, sur les monuments romains de Philippeville, le

octobre 1838, date de l'occupation, jusqu'à la fin de l'année 1845, on a démolì la plupart des autres vestiges de la ville antique pour en employer les matériaux à l'édification de la ville nouvelle. L'année 1845 fut témoin de la destruction complète de l'amphithéâtre ou des arènes, dont l'état de conservation, dans quelques-unes de ses parties du moins, pouvait être comparé à celui des arènes de Nîmes (1).

Le théâtre aurait subi le même sort, n'était la grande hauteur des terres schisteuses, espèces d'alluvions protectrices, descendues heureusement de la portion supérieure de la montagne et qui l'ont en grande partie recouvert. Cependant les gradins de l'hémicycle, quelques parties des assises en grès du couloir supérieur, les marbres de la partie inférieure des gradins et ceux qui dessinaient encore la scène ont été enlevés. En déblayant, on ne pourra espérer de retrouver sous les talus que des massifs de maçonnerie, ainsi que j'ai pu m'en assurer sur deux points différents (1).

J'ai cru devoir exposer ces faits pour rendre hommage à la vérité. Je ne me suis pas contenté d'un simple renseignement ; au fur et à mesure que j'avais sur le terrain si ingrat d'observations auxquelles je n'ai pu me livrer que depuis le 24 août 1856, je posais des questions aux plus anciens habitants. FERNAND M. de Marqué, capitaine de frégate, ancien directeur du port de

bel ouvrage de M. le commandant Delamarre, *Exploration scientifique de l'Algérie*, ARCHÉOLOGIE, dont malheureusement les planches seules ont été publiées. On y trouvera, pl. XVIII, fig. 2 et 3, une vue et un plan du théâtre, représentant ce monument dans l'état où il se trouvait avant les premières fouilles. (*Note de la Commission d'impression*)

(1) Les matériaux de cet édifice, dont on a détruit jusqu'aux fondations, ont été employés à la construction des remparts, ce qui peut s'expliquer par la nécessité où l'on était alors de mettre promptement la ville nouvelle à l'abri d'un coup de main de la part des indigènes. L'un de nous a vu démolir en 1851 les quais du port antique, qui, bien qu'enveloppés sous les terres, étaient encore dans un remarquable état de conservation. Quant aux citernes, l'un des plus grandioses monuments construits par les Romains dans l'ancienne Numidie, elles avaient été en partie restaurées en 1852, parce qu'on espérait pouvoir les employer pour le service de la ville moderne. On peut en voir un plan et deux vues dans l'ouvrage de M. le commandant Delamarre, pl. XXXIV, XXXV et XXXVI. (*Note de la Commission d'impression*)

Stora, MM. Pégat, négociant, Biessi et Kuenh, professeurs au collège communal, ont assisté, sans pouvoir les empêcher, aux dégradations successives de cet intéressant monument.

Le 20 juin 1859, M. A Wallet, maire de Philippeville, ayant décidé que le Musée recevrait une nouvelle installation dans l'enceinte du théâtre, voulut bien mettre à ma disposition des ouvriers pour exécuter, sous ma direction, les travaux de déblais nécessaires pour en commencer l'organisation. La région nord fut celle que je choisis comme étant la plus facile à déblayer; les trois compartiments à droite de la loge voûtée, sur l'extrados de laquelle s'est implanté un olivier phénoménal, ne présentaient que des déblais peu dispendieux. En levant le plan de cette région, j'y ai ajouté une vue ou élévation de cette partie de l'édifice.

Cette circonstance me conduisit à examiner la région sud et à rechercher dans les parties non déblayées, masquées par des murs en pierres sèches, des ronces, des ormeaux, des plantes parasites, quels pouvaient être les rapports d'ensemble du plan de ce vaste monument. D'après la situation, il devait y avoir des escaliers. Combien ? De là prit naissance ma résolution de faire déblayer le troisième compartiment à gauche, au sud de *la voûte de l'olivier*. Ce fut seulement en mai 1860 que mon opération fut couronnée de succès, et que je découvris vingt-une marches intactes, y compris les deux dernières supérieures en retour à droite. S'il m'est donné de pouvoir continuer mes travaux d'exploration, j'atteindrai la mosaïque du couloir, dont j'ai retrouvé traces de fondation, traces de naissances et reins de voûtes sur une partie des assises en pierres de taille indiquées sur mon plan.

C'est ainsi que, successivement, j'ai pu reconnaître, d'une manière certaine, que la foule avait accès dans le théâtre par six escaliers.

En juin 1861, en faisant diviser un énorme quartier de voûte en tuf, effondré dans le compartiment indiqué au plan par la lettre A, j'eus le bonheur de découvrir une médaille parfaitement bien maçonnée dans ce bloc. Je faisais pratiquer une emboiture pour poser un coin; un coup de pic fut brusquement

renvoyé : l'outil avait rencontré cette médaille. Je la dégageai avec précaution ; c'était un bronze grand module dont une couche de ciment me cachait encore le type et les légendes. Après cinq heures d'efforts persistants, j'eus la satisfaction de voir bien distinctement le beau profil de Sabine, femme de l'empereur Hadrien (1), et je ne doutai plus que cette partie du monument n'eût au moins été terminée sous le règne de cet empereur. Le musée possède une statue pédestre en marbre, belle œuvre d'art à laquelle j'ai eu la satisfaction de pouvoir restituer le nom du même prince, qui lui convient, ainsi que je l'ai expliqué dans la première partie du *Catalogue du Musée*, que j'ai publiée en avril 1860.

Une grande solennité, présidée par Son Excellence le Ministre de l'instruction publique, aura lieu à la Sorbonne le 25 novembre prochain. Du 21 au 23 du même mois, des séances non moins imposantes réuniront les membres des sociétés savantes, qui seront admis à y lire des notes et des mémoires. Ce que je viens d'écrire ne saurait avoir la prétention d'être lu dans ces séances. Le seul vœu que j'émette, c'est que la Société des antiquaires de Normandie, qui m'a fait l'honneur de m'admettre au nombre de ses correspondants, veuille être mon puissant interprète auprès de Son Excellence pour obtenir que des fonds viennent en aide à l'exhumation, déjà si tardive, de tant de richesses archéologiques, dont j'ai découvert exactement la position : les tombeaux de la voie romaine allant de Ruscade à Cirta ; une fort belle mosaïque à très-petits cubes, dont j'ai découvert un fragment au-dessus du théâtre ; une inscription gigantesque, en marbre blanc, d'un fort bon type, dont j'ai recueilli vingt-trois morceaux dans le sous-sol de la rue Impériale et dont j'ai dû abandonner les autres fragments, faute de fonds pour les extraire : une colonne milliaire du temps d'Hadrien, perdue dans les broussailles de la voie romaine, à onze kilomètres de Philippeville ; une autre colonne

(1) C'est un beau bronze du module de 0^m032, représentant, au droit, le buste de Sabine à gauche, avec cette légende : SABINA·AVGVSTA·HADRIANI·AVG·P·P ; au revers, la Pudeur assise, portant la main droite à sa bouche, avec cette légende : PVDJ ~~5555~~, et en exergue les lettres S·C.

à huit kilomètres plus loin, sur la même voie ; enfin la partie supérieure du théâtre, dont j'ai également suspendu le travail de déblayement faute de fonds (1).

Philippeville, le 23 octobre 1864.

J. ROGER.

Architecte, conservateur du Musée
archéologique de Philippeville.

A PROPOS DU NOM DE SUFASAR (AMOURA). — On nous écrit de Teniet el-Had :

En étudiant il y a quelque temps la géographie ancienne de l'Algérie, j'avais été frappé de l'identité ou de la ressemblance de plusieurs noms de villes, de lieux et de rivières. — Ces répétitions se montrèrent à la fin si fréquentes et si persistantes que je ne pus les attribuer plus longtemps au hasard et qu'il m'en fallut conclure que, si par la suite des temps chacun de ces noms était devenu un nom propre, il avait originairement pris naissance d'un mot appartenant à la langue usuelle et ayant comme tel une signification rationnelle et déterminée.

L'anonyme de Ravenne, par exemple, cite dans l'Ouest de l'Algérie, la rivière *Issaris*, laquelle a gardé le nom d'*Isser* jusqu'à nos jours. Au centre, Ptolémée nomme le *Serbetès*, qu'il semble avoir aussi désigné sous la forme *Ussara*, qui s'est ainsi perpétuée sous la dénomination actuelle d'*Issers*, dans la même région, Pline cite le *Sisaris*, Méla le fleuve *Onsar* ; plus loin, vers l'Est apparaissent tour à tour la rivière *Asisarath*, *Asarath*, et enfin, près d'Hippo-Zaritus, le lac *Sisaris*. — Il est évident pour moi que tous ces noms avaient un radical commun et que ce radical était le mot *Ssar* ou *Ser*.

Autre exemple : Entre Icosium et Rusgunia coulait le fleuve *Savus* (l'Harrache de nos jours) ; auprès de Salde, le fleuve *Nasava* (Oued Sahel) tombait dans la mer. Ptolémée le nomme

(1) Ce travail sur le théâtre romain de Rusicade a été lu à la Sorbonne, dans une des séances extraordinaires du comité impérial des travaux historiques et des Sociétés savantes, tenues du 30 mars au 1^{er} avril 1864. Il est imprimé dans le volume consacré à l'*Archéologie*, p. 31, etc. Nous regrettons de ne pouvoir joindre ici le plan de l'édifice.

Nasabath, mais comme il nous apprend qu'il existait un cours d'eau nommé Phœmius affluent au *Savus* et que Shaw a retrouvé Phœmius dans l'oued Phemiah (?), qui tombe dans l'oued Sahel, il en résulte que ce dernier fleuve s'appelait *Savus* aussi bien que *Nasava*. L'Itinéraire d'Antonin, d'ailleurs, le nomme *Sava* (ad Sava Municipium) et les listes des Conciles nous donnent les ethniques *Assabensis*, *Assafensis*, etc. De tout ceci, il ressort que la rivière de Salde et celle d'Icosium portaient un même nom provenant du radical, *Sav* ou *Saf*.

Après avoir dégagé ces mots des éléments hétérogènes qui les enveloppaient, il nous fallait en déterminer le sens. — Quant au dernier *Sav*, *Saf*, j'y reconnus facilement le mot *Arif* qui appartient à la langue kabile et signifie rivière. C'est ce mot qu'on retrouve sous la forme *Suf* dans les noms de Sufasar, de Sufsevar, etc., et plus nouvellement encore dans l'appellation berbère que Léon l'Africain applique à l'Oued Rummel (*Sufgemar*).

Quant au mot *Sar*, ce fait qu'on l'appliquait presque exclusivement à des eaux courantes m'avait déjà amené à penser que c'était aussi un radical indigène signifiant *rivière*. Néanmoins, j'étais resté préoccupé de l'opinion du président des Brosses qui, d'après un savant allemand, voulait que le mot *Sisaris* fût un nom phénicien ayant le sens de *rivière rouge*. J'hésitais donc, quand je lus dans un compte-rendu des voyages de Barth, que le mot *Ser*, qui entre dans la composition de beaucoup de noms de fleuves, dans les environs du lac Tchad, y avait la signification de courant d'eau. — Ce mot ne pouvait donc plus être rapporté à la langue punique, ce qui se trouvait d'ailleurs indiqué déjà par son existence dans des régions de l'intérieur où n'avait jamais pénétré la domination Carthaginoise.

J'avais donc conclu à la coexistence parallèle de deux termes différents de la langue berbère, servant à exprimer le sens unique de rivière, quand une nouvelle circonstance vint modifier mes idées. J'essayais dernièrement de décomposer les noms des villes antiques pour y retrouver soit une signification accidentelle, soit quelque ressemblance avec les dénominations de tribus notées par Eben Khaldoun, quand je tombai sur le nom de *Sufasar*, et m'aperçus avec quelque étonnement que ce nom constituait un

pléonasme, puisque les deux radicaux qui le composaient avaient tous deux le sens de cours d'eau. Je cherchai à m'expliquer ce fait, et il devint bientôt évident qu'il constatait l'apparition *successive* dans le pays de deux peuples différents, ayant des langues distincts et dissemblables; que les nouveaux venus, ignorant la langue de leurs prédécesseurs et le sens réel du mot *asar* (que ces derniers avaient appliqué au Chélif), prirent ce mot pour un nom propre et y accolèrent l'expression *suf* pour expliquer dans leur propre dialecte qu'il s'agissait d'un fleuve.

Ce genre d'erreur n'est pas rare, et je pourrais recueillir bon nombre d'exemples de ces pléonasmes bilingues; je me contenterai de citer ceux si connus du *pont d'El Kantara* et de la *fontaine d'Aïn Tala Zid*. J'hésiterais cependant à fonder sur une discussion philologique l'histoire d'une révolution ancienne des populations africaines, si je n'avais depuis longtemps acquis la conviction que les tribus de la Berbérie ont été souvent renouvelées par des invasions du dehors. C'est même le sujet des divers articles que j'ai publiés dernièrement dans la *Revue africaine*.

Je voudrais pousser cette discussion plus à fond; mais, campé au delà de Teniet, sans livres, sans cartes, sans aucun de mes papiers, je n'ai pas d'éléments suffisants. Il se peut même qu'il se soit glissé quelques inexactitudes de détail dans les noms que j'ai notés au commencement de cette lettre, et que j'ai dû citer de mémoire, faute d'avoir ici mes notes. Je ne renonce pourtant pas à traiter plus sérieusement ce sujet avant peu, dans le commentaire que je prépare en ce moment sur Ptolémée (géographie de l'Algérie). Permettez-moi toutefois d'avancer pour le moment que c'est dans l'étude des dialectes berbères et abyssins et dans la comparaison des dictionnaires kabiles, touareg et gallas qu'on trouvera sans doute la solution des origines des peuples africains bien plutôt que dans les compilations menteuses et dans les vaniteuses généalogies des auteurs musulmans.

J'ai l'honneur d'être, etc.

TAUXIER.

Note de la Rédaction — Nous avons la satisfaction d'apprendre que M. Tauxier, sergent-major au 1^{er} régiment de tirailleurs algériens, vient d'être nommé sous-lieutenant au 74^e de ligne. Il pourra plus facilement, dans cette nouvelle position, se livrer à des études africaines dont nos lecteurs ont pu apprécier à diverses reprises l'importance et le mérite.

ÉPIGRAPHIE NUMIDIQUE. — On nous écrit de Bône au sujet de l'article qui a paru sous ce titre dans notre *Revue*, n° 52, pages 268 et suivantes :

« Je vous adresse quelques renseignements qui vous serviront à combler les vides que vous avez signalés dans la publication des inscriptions de l'ancienne Numidie, au dernier cahier de la *Revue Africaine*, n° 52.

1° Les numéros 8, 9 et 10 font partie de la même inscription que les numéros 4, 5, 6 et 7 ; même physionomie, même filet, même pierre, etc. ;

2° L'inscription de C. Gabinius (n° 16) est bien de Tamatmat. Quand nous sommes venus camper au milieu des ruines près de la belle fontaine qui sort du rocher sur lequel le plus gros massif de pierre est assis, j'avais en main les numéros de la *Revue Africaine* où il était question d'Aïn Tamatmat. J'ai été très-surpris moi-même d'y trouver ce que je m'attendais à voir à Mdaourouche. La pierre a dû servir de couvercle à un tombeau ; sa forme l'indique ;

3° Dans l'inscription portant le numéro 22, on trouve après *Hilaræ*, à la fin de la première ligne, une place fruste indiquée dans la copie par des hachures. Je crois y avoir lu *et oxi*, mais c'est douteux.

Quant au sigle qui se trouve en tête de l'avant dernière ligne, je ne le retrouve point reproduit comme je crois qu'il aurait dû l'être ; pour moi, il se composerait d'un H et d'un P liés, HP.

J'ai fait découvrir cette inscription par quelques soldats ; elle est d'une belle conservation si ce n'est à la fin de la première ligne.

4° Le numéro 25, d'après mes notes, me donnerait P OPSIORI plutôt que P OPSTORI ; la fin des deux dernières lignes est fruste.

Il vous resterait à donner encore : 1° Une inscription de Morsat (Morsoul de quelques cartes) :

FL ANTINO

VS etc.

2° Celle de Meridj, de SEXTIA Ingenua qui a vécu LXXXXV.

3° Un fragment de Meridj, d'un personnage qui a vécu LXII au moins.

El Meridj est une splendide Smala de spahis nouvellement construite (1), un peu au sud de la mosquée de Si Yahya ben Thaleb, sur la frontière de Tunis, en face de Kalaat el Snam. Les dépendances de la Smala viennent jusque sur l'Oued Oarir, dont les eaux, amenées par une saguia (rigole) d'environ 6 kilomètres, arrosent champs et jardins.

Le pays est boisé et très-malsain en été.

Près de là, s'élève le Djebel bou Djabeur dont une partie est comprise dans le territoire algérien. Le capitaine Alviset, qui a longtemps commandé la Smala, a trouvé dans le Djebel bou Djabeur des galeries de mines dont les produits étaient traités non loin de Meridj, dans le village connu aujourd'hui sous le nom d'Enchir el-Hadid. On trouve encore dans ces ruines des masses provenant de la fusion des minerais.

Meridj est inhabitable en été ; des fièvres terribles ont sévi sur les compagnies de zouaves qui y ont travaillé et sur les spahis qui y ont tenu garnison (officiers et soldats).

Or, les deux inscriptions tumulaires qui ont été trouvées près de la Smala, probablement à Enchir el-Hadid, appartiennent à des tombes de personnes qui ont vécu de longues années.

Pour bien des gens, la cause de cette fièvre serait le voisinage d'un grand marais existant en Tunisie.

Meridj, lui-même, si je ne me trompe, signifie petit marais.

J'ai passé deux jours à Meridj, à la fin de juin 1864, et je n'ai pu y trouver trace de marais, autre que celui que peut former, sur une fort petite échelle, la saguia qui amène l'eau de l'Oued Oarir. — Mais cela peut suffire.

Des Bou Ranem étaient campés sur la rive droite et pour aller herboriser à deux cents pas des tentes et des gourbis des spahis, nous avons dû prendre des armes et partir en nombre suffisant. Les maraudeurs tunisiens sont la plaie du pays : dès qu'on est dans une contrée à l'abri de leurs coups de main, on voit troupeaux, moissons, tentes à chaque pas.

Vous trouverez ci-joint deux inscriptions arabes de Bône. Il

(1) Si toutefois elle est achevée.

en existe une au Fort Génois que je n'ai point encore pu me procurer malgré mes démarches.

Veuillez agréer, etc ,

REBOUD.

NÉCROLOGIE.

M. DE LA MORICIÈRE.

Les compagnons d'armes de l'illustre général qui vient d'être enlevé à l'armée et au pays ont rappelé sur sa tombe les titres nombreux et brillants de sa carrière militaire trop brusquement interrompue. Une voix plus humble va essayer de dire, à son tour, les services qu'il a rendus à la science historique ; non tous, assurément, mais au moins ceux dont il a pu avoir connaissance personnelle. Ayant été souvent l'hôte des zouaves au bivac, honoré de l'amitié de leur vaillant chef et son commensal à la première expédition de Tlemcen (1836), ainsi qu'à la prise de Constantine, il peut parler ici comme témoin oculaire de la plupart des faits qui vont être rapportés. Si des sentiments d'affectueuse reconnaissance ne l'y excitaient pas, ses devoirs de Directeur de la *Revue Africaine* lui en imposeraient l'obligation.

M. de La Moricière, arrivé ici lieutenant du Génie en 1830, fut chargé en cette qualité, peu après le débarquement, de construire la redoute de Staouéli : en fouillant le terrain, il découvrit un caveau antique, dépendance de bâtisses plus considérables qui ont été mises au jour quelques années après, quand cette fortification de campagne devint le cimetière des Trappistes. M. de La Moricière eut donc ainsi l'honneur de la première trouvaille de ce genre faite en Algérie depuis la conquête française. Cette trouvaille, comme la plupart de celles qui enrichissent la science archéologique, était dûe au hasard ;

mais ce n'est pas une raison pour n'en pas tenir compte au découvreur, surtout quand celui-ci, comme M. de La Moricière, a eu le soin d'en noter tous les détails et a su en tirer les conséquences (V. page 439 du 5^e volume de cette Revue).

C'est encore l'honorable Général qui observa le premier les intéressantes ruines de Fouka et nous les signala, nous engageant à venir les étudier. Il fit plus, car il nous fournit les travailleurs ainsi que la protection militaire, indispensable à cette époque militante de l'archéologie africaine (1836). On peut voir à la page 338 du tome 5^e de la Revue les résultats de cette exploration.

A l'époque où le Maréchal Bugeaud, soucieux de se montrer fidèle à sa devise *ense et aratro*, se préoccupait beaucoup de colonisation, il engagea ses lieutenants, de La Moricière et Bedeau, à le suivre sur ce terrain. Le jeune commandant supérieur de la province d'Oran, embrassant la question dans toute son étendue, crut devoir remonter jusqu'à l'époque romaine. A son instigation, M. le capitaine d'artillerie Azéma de Montgravier ajouta donc aux *Projets de colonisation* des deux généraux les *Études historiques* dont nous avons déjà parlé à la page 64 du 9^e volume de cette Revue.

Dans une autre branche de l'histoire africaine, M. de La Moricière rendit encore d'assez grands service à la science. En 1835, à la première expédition de Mascara, l'auteur de cet article lui dut en grande partie de pouvoir réunir une quarantaine de manuscrits arabes, destinés à devenir le noyau de ce genre de collection à la Bibliothèque d'Alger, qui n'existait alors qu'en principe. L'année suivante, M. de La Moricière prêta le même concours au Conservateur, à Tlemcen.

Mais ce fut surtout à Constantine, en 1837, que son intervention fut efficace : brûlé sur la brèche et atteint en même temps d'une balle à la tête, qui, par bonheur, ne fit que lui labourer le cuir chevelu, M. de La Moricière, malgré son état de cécité passagère et ses souffrances, ne cessa pas un instant de s'intéresser à notre mission, qui avait surtout pour objet de recueillir le plus possible de manuscrits arabes pour la Bibliothèque d'Alger. Dans ce but, il nous remit d'abord quelques-

uns de ceux qui lui avaient été donnés personnellement, et s'employa très-activement pour que les autres arrivassent également jusqu'à nous. C'est un service éminent dont tous les hommes studieux lui doivent une profonde reconnaissance.

Mais les études historiques, ajoutées aux devoirs militaires de sa position, ne suffisaient pas à occuper son ardeur intellectuelle : le grand mouvement social, politique et littéraire, qui fit explosion à la révolution de 1830, après avoir couvé sous la Restauration, offrit un aliment d'élection à son infatigable activité d'esprit. Sans s'engager lui-même dans aucune des sectes qui se produisirent alors, il aimait à entendre les plaidoyers de leurs avocats ardents et convaincus, et il jetait volontiers quelque paradoxe contradictoire au travers de la discussion pour l'aviver et forcer jusqu'aux auditeurs les plus apathiques à prendre couleur dans le conflit. L'intérêt de ces luttes de parole s'élevait à son maximum, quand les circonstances de la guerre réunissaient au bivac de M. de La Moricière le judicieux et spirituel auteur des *Annales Algériennes*, le capitaine d'État-Major, Pellissier de Reynaud ; le capitaine du Génie Mangay, archéologue par goût, épigraphiste d'instinct et polémiste par tempérament ; un autre capitaine du Génie, Eugène Cavaignac, cœur ardent avec un esprit calme ; et aussi l'auteur de ces lignes, qui compte au nombre de ses meilleurs souvenirs ces conférences en plein air, à la face de l'ennemi.

Un seul excepté, tous ces hommes sont morts prématurément ; et quoique tous soldats, pas un seul n'a succombé sur le champ de bataille. M. de La Moricière, tombé le dernier, avait la plus brillante place dans la pléiade militaire d'Afrique et aussi parmi les champions éclairés de la colonisation.

La notice que nous venons de lui consacrer, bien que très-incomplète, montre, au moins, qu'il a droit aussi au souvenir reconnaissant des amis de la science.

A. BERBRUGGER

Pour tous les articles non signés :

Le Président, A. BERBRUGGER.

Alger. — Typ. BASTIDE.

Revue africaine

NOTICE

SUR

LES DIGNITÉS ROMAINES EN AFRIQUE.

(CINQUIÈME SIÈCLE DE J.-C.)

(21^e article. Voir les n^{os} 32, et de 34 à 53)

6. Le *limes Audiensis*, qu'il faut lire *Auziensis* (Z au lieu de D), est le plus important de ceux que nous ayons rencontrés jusqu'ici. C'est la *Colonia Auziensis*, aujourd'hui *Aumale*, *Sour-Ghozlan* des Arabes (3^e subdivision de la province d'Alger, territoire militaire).

Il est souvent question d'*Auzia* dans l'histoire de ces temps reculés. Dans ses antiquités judaïques, Josèphe parle, d'après Ménéandre, d'une ville appelée *Auza*; Ptolémée dit *Auzéa*, *Auzouguia*, *Auzina* (*Auxia*); l'itinéraire d'Antonin, *Auza*. Tacite, dans ses *Annales* (IV, 25), désigne *Auzea* comme un « *castellum semirutum, ... vastis circum saltibus claudabatur.* »

« *Aumale*, chef-lieu de la subdivision (de ce nom), est situé, ... dans l'intérieur de l'Algérie, à 130 kil. S. E. d'Alger, 136 S. E. de Blida, 112 E. de Médéa, 180 O. de Sétif, entre ces deux villes, au point de passage qui donne communication du S. aux plaines du Hamza, avec les montagnes de la Kabylie. Aumale, non loin du Djebel Dira, est assis sur un plateau entouré d'une petite plaine, dominée elle-même par de hautes

montagnes. L'aspect du pays est aride. Le paysage est rocheux et sec. Les Romains avaient en cet endroit une station sous le nom d'*Auzia*. De nombreux restes antiques, une belle mosaïque récemment (1858) découverte, en font foi. Les Turcs construisirent avec ces débris un fort qu'ils nommèrent *Sour Ghozlan*. Aumale fut fondé sur son emplacement pour surveiller la Kabilie et influencer sur la vaste contrée qui s'étend au S. du Jurjura. Il est la résidence du général de brigade commandant la 3^e subdivision d'Alger • (1).

Mais laissons à M. Ad. Berbrugger le soin de faire l'historique de cet ancien poste romain et du *castellum* qui le remplaça.

• Plusieurs réflexions naissent du récit des deux révoltes de Firmus et de Gildon : on se demande d'abord pourquoi le comte Théodose, opérant dans la Grande Kabilie, ne visite aucun des établissements romains que les anciens géographes signalent dans cette contrée..... Le général de Valentinien ne semble pas avoir une connaissance bien exacte du pays où il va combattre : on dirait que Rome ne pratique plus ces contrées depuis longtemps et qu'elle en a oublié la topographie..... Quand, au contraire, le comte Théodose opère dans l'ouest de la Césarienne, son historien nous cite plusieurs villes où il s'arrête : Tipasa, Julia Caesarea (ruinée par Firmus), Zucchabari, etc. Mais dans l'est, ses lieux de repos et de ravitaillement sont toujours en dehors de la Grande Kabilie ; il n'est jamais question d'un seul des établissements que nous y connaissons par les auteurs. Ainsi, nous le voyons, selon les phases de la lutte, faire escale dans l'est au *Castellum Medianum* (Bordj Hamza), ou au *Castellum Auziense* (Aïoun Bessem) dans le Sud ; mais jamais dans la Grande Kabilie, dont il se contente de tâter les approches.....

• Le plus important de tous ces cantons militaires était celui d'*Auzia* (Aumale), avec les camps qui en dépendaient et qui avaient pour double objet de contenir les Nomades au Sud et la Kabilie au Nord. Cependant, Théodose n'y paraît jamais, mais

(1) *Indicateur général de l'Algérie*, par M. Victor Bérard, pp. 311-12.

seulement au *Castellum Auziense* (Aïoun Bessem), qui est à vingt-trois kilomètres plus au nord.

« Quelle peut être la cause d'une conduite aussi peu conforme aux règles militaires? ne serait-ce pas que, depuis la grande révolte des Berbers, en 297, la domination romaine serait entrée dans une phase de décadence? Les faits vont répondre à cette question.

« Plusieurs circonstances tendent à établir qu'*Auzia* (Aumale) n'existait plus à l'époque où le comte Théodose opérait dans la Grande Kabilie (1).

« D'abord le nom de cette colonie ne figure pas dans la liste des évêchés, ce qui ne peut s'expliquer, d'une ville aussi importante, que dans l'hypothèse où elle aurait été détruite avant que le christianisme eût fait de grands progrès en Afrique.

« Sur dix-huit inscriptions datées, que nous avons recueillies dans cet endroit, aucune n'est postérieure à 240 de J.-C. La majeure partie des documents épigraphiques qu'on y rencontre sont relatifs à Septime Sévère et à sa famille, à qui *Auzia* emprunte ses titres de *Colonia Septimia Aurelia*.

« Les médailles trouvées jusqu'ici (1857) à Aumale, appartiennent toutes au Haut Empire.

« Enfin — et ceci est plus concluant — une inscription que nous avons copiée à la *R'orfa* des Oulad Selama, à environ onze kilomètres au sud-est d'Aumale, et qui remonte à l'époque du Grand Constantin, prouve qu'alors *Auzia* n'était plus le chef-lieu du canton militaire, lequel continuait pourtant de porter son nom, s'appelant toujours *limes Auziensis*.

« La *R'orfa* des Oulad Selama, comme celle des Oulad Meriem située à l'ouest d'Aumale, est une de ces tours (*Burgus*, le *Bordj* des indigènes) que les romains plaçaient entre leurs camps sur les frontières militaires. L'épigraphe que nous y avons recueillie est ainsi conçue :

(1) Cette hypothèse n'est-elle pas confirmée d'avance par ce qu'a dit Tacite : « *castellum semirutum*, » fort à demi ruiné ? et la forme de l'imparfait, employée par l'historien latin dans les mots qui suivent (*vastis circum saltibus claudebatur*), ne suffirait-elle pas déjà pour démontrer que depuis longtemps ce poste n'existait plus ?

D. N.
 IMPERATORI
 CAES. C. FLA
 VIO CONS
 TANTINO
 PIO FELICE
 AVG.

P. M. XXIII

« (Sous le règne de) notre seigneur l'empereur César Caius
 » Flavius Constantinus, pieux, heureux, auguste. 23 milles. »

« Régulièrement, cette localité se trouvant sur la frontière militaire, l'indication itinéraire devait partir du chef-lieu ; et, cependant, *Auzia* (Aumale), ce chef-lieu, n'était qu'à onze kilomètres de là, tandis que notre point de départ doit être à trente-quatre kilomètres. Il fallait donc chercher ailleurs.

« En promenant le compas sur la carte autour de la *R'orfa* des Oulad Selama, dans le rayon voulu, nous arrivâmes sur les ruines romaines du fort hexagonal d'Aïoun Bessem. Nous nous rappelâmes alors que sur le manuscrit de la « Notice des dignités de l'Empire d'Occident », un fort hexagonal est dessiné au-dessus de l'indication relative au chef (*præpositus*) du canton militaire d'*Auzia*.

« Dès-lors, tout s'expliquait. La colonie d'*Auzia*, ayant sans doute été détruite dans la révolte de 297, on avait transporté le chef-lieu de ce canton militaire un peu plus au nord, dans le fort hexagonal d'Aïoun Bessem, le *Castellum Auziense* où le comte Théodose fit quelquefois séjour (1). »

M. Berbrugger nous permettra de faire à son excellent livre un dernier emprunt, destiné à compléter la monographie du *Limes Auziensis* :

« Dans la paroi méridionale de la Casba turque, à Aumale, était une inscription dédiée à L. Gargilius, chevalier romain, qui, entre autres fonctions, avait le commandement du *goum* d'avant-garde, à *Auzia*, vers 261 de J.-C., c'est-à-dire plus de deux

(1) *Les Époques militaires de la Grande Kabylie*, par M. Adrien Berbrugger (chap. IV, *Période romaine*, passim).

siècles après que le pays avait été érigé en province romaine....
Ce Gargilius avait été honoré d'un monument, dit l'inscription,

... OB INSIGNEM IN CI
VES AMOREM ET SINGVLA
REM ERGA PATRIAM ADFEC
TIONEM ET QVOD EIVS VIR
TVTE AC VIGILANTIA FA
RAXEN REBELLIS CVM SA
TELLITIBVS SVIS FVERIT
CAPTVS ET INTERFECTVS
ORDO COL. AVZIENSIS
INSIDIIS BAVARUM DE
CEPTO PP. F. DD. VIII KAL.
APR. PR. CCXXI

- A cause de son insigne amour pour les citoyens et de la singulière affection qu'il portait au pays, et aussi parce que, grâce
- à son courage et à sa vigilance, le rebelle Faraxen avait été
- pris et tué avec ses partisans, le corps municipal d'Auzia a
- élevé et dédié (ce monument), à ses frais, à la victime des embûches des Babares, le 24 mars, l'an 221 de la province (1) »

Ammien Marcellin parle du *municipium*.... ense; puis, peu

(1) Cette année 221 correspond bien à 261 de Jésus-Christ, puisque l'ère provinciale, commune aux deux Mauritanies orientales, commençait en 40 de Jésus-Christ.

Voici le commencement de l'inscription de *Gargilius*, telle qu'on la trouve dans le recueil d'Orelli (n. 529) :

Q. GARGILIO Q. F.....
PRAEF.. COH..... BRITAN
TRIB. COH. MAVR. CAE...
PRAEF. COH. SING. ET VEX
EQQ. MAVROR. IN TERRITORIO
AVZIENZI PRETENDENTIVM
DEC. DVARVM COLL. AVZIEN
SIS ET RVSCVNIENSIS ET PAT
PROV. ob insignem, etc.

Citerons-nous, après cela, une autre inscription, également recueillie à Auzia (Aumale), et qui ne contient que ces mots :

AVZIO DEO GENIO
ET CONSERVATORI COL.

après, de l'*Audiense castellum*, qu'on a cru devoir lire *Duodiense Castellum*, et même *advodiense*. Il en est résulté une confusion qui mérite d'être rapportée, d'après Bocking : « Reichardus in tab. geogr. Mauretaniæ, Africae propriae et Cyrenaicae *Duodiense castellum* inter Auziam et Medianum monum, (*entum*), circiter XXV M. P. ab Auzia, euronotum versus, collocavit; apud Lapieum contra *Audiensis castellum* ab Auzia circiter XL M. P. versus Austroafricanum collocatum legitur : neuter Ammiani enarrationem accurate interpretatus est. » Toutes ces suppositions sont réduites à néant d'après ce qu'on vient de voir. Nous dirons la même chose des hypothèses de Morcelli, qui a cru retrouver le nom d'*Auzia* dans celui de l'*Episcopus Avzagensis* ou *Avsvagensis* (Numidie) de l'*episcopus Avzagerensis* (Byzacène).

8. Nous retombons dans les plus grandes incertitudes en ce qui concerne la situation du *limes Augustensis*.

Pancirole pense que : « Forte hic limes a Tertia legione Augusta denominatus est, quam Dion in tres divisam fuisse memorat, Gallicam quae in Phoenicia, Cyrenaicam quae in Arabia et Augustalem quae in Numidia degebat; inde in Mauritaniam est translata. Est et Augustum oppidum in Africa, sed ab hoc limite distans. »

Mais, ainsi que le fait judicieusement observer Bocking, les *Tertiani* ou *Tertio augustani*, légion comitatensis (*Tertia Flavia Salutis*), étaient placés sous le commandement direct du Comte d'Afrique, et non sous celui du Duc de la Mauritanie. Quant au nom d'Auguste, il fut appliqué à un si grand nombre de villes ou de localités du monde romain, que ce ne serait pas une preuve; d'ailleurs on ne trouve pas de ville ainsi appelée sur la carte d'Afrique (1). La liste des évêchés mentionne, il est vrai, un *episcopus augurensis* ou *auguritanus*, mais dans la Numidie,

(1) Ajoutons que, pour surcroît d'embarras, la forme *augustensis* ou *agustensis* n'a rien de commun dans ses pénultièmes, avec les nombreux dérivés du nom d'Auguste, tels que *augustaneus*, *augustanus*, *augusteanus*, *augusteus*, *augustianus*, *augustina*, *augustini*, *augustus*, etc., etc. Quant aux noms de villes ou de colonies, ils affectent toujours la même forme : *Augusta*, suivi de la désignation de la localité (*Augusta Trevirorum*, Trèves, ville de la Belgique), ou *Augustabona*, Troyes, *Augustodunum*, Autun.

non dans la Césarienne. Bocking fait une dernière supposition qui semble peu admissible : sous prétexte que la Notice des évêchés cite un *épiscopus aquensis*, dans la Mauritanie Césarienne, il imagine de dériver le nom du *limes augustensis* de *ab aquis*. Mais, outre que le nom d'*aquae*, appliqué aux villes et toujours suivi, d'ailleurs, d'une désignation de localité, est au moins, dans ce sens, aussi commun que celui d'Auguste, il est à remarquer que presque toutes les provinces du diocèse d'Afrique ont eu un *épiscopus aquensis* : nous en trouvons un dans la Numidie, trois dans la Byzacène (*Aquis, aquae albensis, aquenstium Regiorum*), un dans la Césarienne, un autre dans la Sitifienne (*aquae albensis*). Bocking se fonde sur ce que la localité désignée sous le nom d'*Aquis* par l'Itinéraire d'Antonin (*Ydata therma kolonia, de Ptolémée*) n'est pas éloignée des différents points dont nous venons de nous occuper (non ita procul à locis quae superioribus versibus recensentur). Tout le monde sait aujourd'hui ce que les Arabes entendent et veulent dire par le mot *Hamman* appliqué en Afrique à une foule de localités, et qui signifie source, eaux thermales, la plupart du temps utilisées pour des bains publics : les inductions que notre savant commentateur prétend tirer de cette appellation, en faveur de son hypothèse, ne nous paraissent pas plus heureuses que l'hypothèse elle-même. Le mieux est d'avouer qu'on ne sait rien de précis sur la situation topographique du *limes Augustensis*, pas plus que sur celle de son chef-lieu, dont le nom ne se retrouve même pas.

L'*officium* du Duc de la Mauritanie n'était pas moins important que celui du Comte d'Afrique ; il se composait des agents ci-après désignés, savoir :

- (1) Princeps ex Officio magistri militum Praesentalium alternis annis,
- (2) Numerarii duo, singuli ex Officiis supra scriptis,
- (3) Commentariensis ex Officiis supra scriptis, alternis annis,
- (4) Cornicularius,
- (5) Adjutores,
- (6) Subadjuva,
- (7) Regerendarius,
- (8) Exceptores,

(9) Singulares,

(10) Et reliqui officiales.

Reste à savoir si, malgré ce que dit la *Notice* : « Officium autem habet idem Vir spectabilis Dux et Praeses hoc modo, » ce Duc militaire avait dans son *officium*, en qualité de préside (*Praeses*), les agents attribués à ce dernier fonctionnaire. Ce qu'il y a de positif, c'est que la nomenclature qui précède ne mentionne ni les *Tabularii* ni l'*Ab Actis*, qui figurent dans le personnel des Présides.

Le Duc de la Mauritanie devait, comme nombre de ses collègues fonctionnant dans l'Empire d'Orient, avoir les *evectiones annuales* (permission du Prince pour obtenir des chevaux de poste). Ce n'est point ici une hypothèse purement gratuite, puisque ce dignitaire, ainsi d'ailleurs que ses autres collègues, était chargé, en ce qui le concernait, d'assurer le service des dépêches ou de la poste (1) (*cursus publicus*). Une loi, confirmée, en 407, par les empereurs Arcadius, Honorius et Théodose, contient les dispositions suivantes : « Nemo Ducum ingressus semel provinciam suam postmodum itineribus faciendis cursu atque angariis ipse sive suum utatur Officium, sed expeditionem militarem jumentis propriis exsequantur. §. 1. De cohortalinis etiam Officiis eadem lege sancimus, ne quis ex his per provinciam

(1) On appelait *mutationes* des maisons de poste sur les grandes routes, où des relais de chevaux étaient ménagés pour le service de l'État, et la commodité des voyageurs. Le maître de poste de la plus petite *mutatio* était forcé d'entretenir vingt chevaux au moins ; celui d'une *mutatio* de première classe ne devait pas en nourrir moins de quarante. — Ces changements de chevaux ou relais de poste ne doivent pas être confondus avec d'autres établissements appelés *mansiones*, qui semblent avoir de l'analogie avec les modernes *caravansérails*. Les *mansiones* ou *stations* étaient des lieux de repos placés à certaine distance les uns des autres le long des grandes routes ; ils étaient plus particulièrement destinés à servir d'étapes aux corps de troupes en mouvement ; mais les simples voyageurs y trouvaient aussi des bâtiments pour rafraîchir leurs bêtes et prendre de la nourriture. Par suite, la distance d'un lieu à un autre est quelquefois supputée en indiquant le nombre de *mansiones* qui se trouvaient sur la route entre ces deux points. Pline le naturaliste nous apprend qu'on appelait, en Orient, *mansiones camelorum* des stations, des lieux d'arrêt où se trouvaient des puits, et où les chameaux s'arrêtaient pour prendre de l'eau. Ne sont-ce pas là les *oasis* des caravanes modernes ?

suam discurrens veredo uti conetur in posterum, cum sacra prohibitum sanctione cognoscant. §. 2. Quodsi quis Ducum vel Apparitorum vel Cohortalium temerario animo ea quae decernimus, contemnenda putaverit, per singula animalia quibus usus fuerit, singularum librarum auri illatione mulctabitur. »

Nous avons reproduit ce document parce que, outre l'intérêt qu'il offre par lui-même, il servira à jeter quelque lumière sur certaines parties de notre travail; nous l'avons également reproduit en vue de démontrer que, si c'était une obligation de fournir des moyens de transport pour le service du Prince, (*angaria*), une disposition prévue par un autre document non moins officiel (*Leg. XII Tab.*), enjoignait à divers fonctionnaires au nombre desquels sont les Ducs limitains, de n'user que des moyens de transport dont ils disposaient en propre et légalement (*jumenta*): double circonstance de nature à fixer l'attention des légistes et à donner une idée de la politique romaine, ainsi que de l'administration à l'époque du Bas-Empire (1).

E. BACHE.

(à suivre)

(1) Nous rappelons, à propos du commencement de cet article, les réserves que nous avons dû faire à diverses reprises sur les synonymies proposées par M. Bache. Cet auteur n'était pas suffisamment préparé par des études spéciales aux questions de géographie comparée relatives à l'Afrique septentrionale; et, d'ailleurs, des travaux très importants sur la matière, dont nous sommes aujourd'hui en possession, n'avaient pas encore été publiés à l'époque où il écrivait. Cela explique ses fréquentes erreurs à ce sujet et oblige d'être constamment en garde contre cette partie de son travail. — *Note de la Rédaction.*

MERS-EL-KEBIR.(V. les numéros 52 et 53 de la *Revue*)

V.

Razia d'Aïn Messerguin et déroute de Fistel.

Pendant les trois années qui précédèrent la prise d'Oran par les Espagnols (de 1506 à 1509), les Mores insoumis des plaines voisines de Mers-el-Kebir ne cessèrent d'incommoder cette place, d'infester les environs, dressant des embuscades aux chrétiens lorsque ceux-ci allaient à l'eau, au bois ou menaient les animaux au pâturage. Les Mores pacifiques, alliés du gouverneur depuis qu'ils en avaient reçu l'aman au mois de mars 1507, n'étaient pas moins molestés par ces populations hostiles.

Après le retour du marquis, vers la fin de mai 1507, les 5,000 hommes promis par la Reine arrivèrent et furent installés du mieux que l'on put dans la place. Avec ce renfort et ce qu'il avait de monde d'ailleurs, le gouverneur songea à tenter l'escalade d'Oran. Il comptait, à la faveur d'une nuit d'hiver et d'un profond silence, y arriver inaperçu par la montagne, puis appliquer les échelles aux murailles par les derrières de la vieille Casba. Il en avait même dressé tout le projet, d'après les études nocturnes faites par ses adalid ou explorateurs. Le brave marquis pensait imiter en cela Domingo Muñoz, son neuvième aïeul, qui prit ainsi la ville de Cordoue, et deux autres valeureux capitaines, qui escaladèrent (avec un même succès les remparts de) Huesca et d'Alhama, au royaume de Grenade. Et, véritablement, il aurait réussi dans son dessein, s'il n'avait point perdu (de la manière que l'on va dire) la troupe qu'il y voulait employer.

En attendant (l'entreprise d'Oran), il voulut tenir son monde en haleine et l'habituer à guerroyer contre les Mores, au moyen d'une expédition qu'il décida d'après le rapport d'un certain espion, contrôlé par les informations de ses explorateurs. Les renseignements obtenus à cette double source lui annonçaient que sur le cours d'un ruisseau appelé Mazarguin (Messerguin), à trois

lieues de Mers-el-Kebir et à deux d'Oran (1), au pied méridional du Guiza, un grand douar hostile de la tribu de Gamara était alors campé. Ce fut contre eux que le marquis dirigea sa *razia*, pour le motif déjà expliqué, et aussi afin de se ravitailler de viande sur pied. Il sortit donc avec la majeure partie de ses forces, laissant la place aux soins de Ruy Diaz, de Antequera, et de Fernandez Holguin, de Malaga, ainsi que d'autres capitaines et gens de garde.

La colonne se mit en route après l'*Ave maria*, dans la nuit, le 6 juin 1507, au milieu de l'obscurité d'un épais brouillard qui couvrait la montagne par où l'on devait passer. Avec le marquis de Comarès, marchait son parent et lieutenant, Martin de Argote et beaucoup d'autres capitaines et chevaliers de l'Andalousie. On commença à gravir la montagne par son meilleur passage, cheminant par files comme les grues, car on ne pouvait aller autrement ni rompre l'épaisse broussaille qu'il y avait alors en cet endroit ; on était arrivé sur la crête, au lieu appelé la Petite Lagune (la Lagunita), lorsque le marquis (dans un moment d'hésitation), eut la pensée de retourner sur ses pas ; il avait réfléchi qu'il s'éloignait beaucoup de sa base d'opération et s'engageait au cœur d'une contrée montagneuse, en plein terrain ennemi.

Cependant, il se décida à continuer sa route, Guidé par les espions, son monde marchait en profond silence, afin de ne pas être entendu par les Mores. On avançait, rompant les buissons à grand'peine, au milieu de défilés, à travers des halliers de cystes, de sables et autres broussailles, dont ces pentes étaient couvertes alors.

Comme on avait hâté le pas, parce que la nuit était courte, on arriva à l'aurore, le lundi 7 juin, au douar que l'on voulait razer. L'ennemi ayant été cerné, on put faire un grand nombre de prisonniers de tout âge et des deux sexes, tuant quiconque se défendait ; on s'empara aussi de tout le grand et petit bétail, sans

(1) Messerguin, selon le Dictionnaire-Outrey, est à 15 kilomètres d'Oran, sur la route de Tlemcen ; et, d'après les *Itinéraires*, à 17 kilomètres. En tout cas, il est à plus de deux lieues, fussent même des lieues espagnoles, c'est-à-dire des lieues plus longues que les nôtres.

se préoccuper d'autres dépouilles. Car la peine de mort avait été portée, la veille, par le marquis, contre tout individu qui s'embarasserait d'effets, etc. Dans cette occasion, les Mores tuèrent ou blessèrent quelques chrétiens peu accoutumés à ces sortes de mêlées où on lutte corps à corps.

On commença ensuite à reprendre la route de Mers-el-Kebir : les Espagnols poussaient en avant le bétail qui était nombreux et beau, ainsi que quelques chevaux et bêtes de somme ; outre les captifs, attachés par couples. L'avant-garde, conduite par Martin de Argote avec les gens de Mers-el-Kebir, tous pratiques (du terrain), précédait et guidait le troupeau. Le Marquis se tenait à l'arrière garde, ralliant et animant son monde qui combattait les Mores ; ces derniers s'approchaient pour lancer des javelots, non-seulement ceux qui avaient échappé au sac du douar, mais beaucoup d'autres des environs, de Temecelme et Aguas blancas (1). Le marquis, voyant qu'on ne pouvait passer avec la prise dans le chemin par lequel on était venu, envoya dire à Martin de Argote de prendre par une route plus dégagée de broussailles ; ce qui fut cause qu'on appuya à droite vers Oran, au lieu dit « La cime et le tertre de la Cuve » (Lo alto y Loma de la Tinaja), en vue de la plaine d'Oran et à une lieue de cette ville, où arriva aussitôt le bruit des armes avec la nouvelle que les chrétiens de Mers el-Kebir avaient franchi la montagne, fait une razia dans la plaine de Messerguin et qu'ils étaient actuellement en retraite (2).

Là dessus, la cavalerie d'Oran commença d'accourir et elle rencontra les chrétiens sur le Mamelon de la Cuve où elle en-

(1) Il s'agit sans doute ici de *Tensalmet*, localité du territoire de la commune de Messerguin, qui a été jadis le théâtre d'un brillant combat de cavalerie entre nos spahis et les Arabes, avant de devenir un paisible établissement agricole. Quant à *Aguas blancas*, ou Eaux blanches, c'est la traduction littérale de *Ma el-Abiod*, nom d'une plaine qui se trouve sur la route d'Oran à Tlemcen, entre Messerguin et Temouchent.

(2) La plupart des nombreux noms de localités cités dans ce récit de Suarez manquent sur les cartes. Cependant, on peut, avec la connaissance du point de départ et celle de l'objectif, jointe à quelques circonstances dudit récit, se rendre compte de la ligne de retraite suivie par les Espagnols, qui très-probablement ont dû passer un peu à gauche de Yefri, non loin des sources du ruisseau d'Oran, dit improprement *Has el-Aïn*.

leva d'abord le troupeau à Martin de Argoté et à ses éclaireurs, qui n'avaient pas peu à faire de défendre leurs propres personnes. Tous, réunis au marquis, s'appuyèrent au ravin (Rambla), appelé *El Fistel* ; la montagne était alors couverte de brouillard. Là, survint le reste des Mores d'Oran et des alentours, c'est-à-dire, plus de 7,000 cavaliers et une infinité de gens à pied. Cependant, il n'y avait pas beaucoup d'armes à feu, non plus que d'arbalètes dans cette foule, et si ce n'est entre les mains de quelques Morisques Mudejarès qui, d'Espagne, avaient passé à Oran fort récemment ; il s'y trouvait quelques espingoles (grandes arquebuses) et des escopettes, comme en avaient les écumeurs de mer, en tout 200 armes à feu et autant d'arbalètes. Le surplus de cette *morisme* (1) était armé de longues lances à deux mains (de à mainteniente) et d'autres plus petites de jet, javelots (gorguzas pasables), comme ont coutume d'en porter les fantassins et cavaliers d'Afrique. Cette tourbe, en arrivant chargeait en toute hâte sur les chrétiens qui gravissaient la montagne en vue (à la asomada) du ravin de Fistel qu'ils laissaient toujours à main gauche de leur route, ayant déjà derrière eux le mamelon de la Tinaja. Attaqués de la sorte, les Espagnols se mirent bravement en défense, sentant qu'ils n'avaient plus d'aide à espérer que du ciel et de leurs bras ; c'est ainsi que s'engagea une lutte ardente où l'on combattait corps à corps, les uns pour reprendre le butin, les autres pour le conserver. Mais, enfin, (les chrétiens furent assaillis de toutes parts, sur un terrain que leur pied n'avait jamais foulé et où ils ne pouvaient se secourir mutuellement, au milieu de broussailles inextricables et d'un épais brouillard ; il leur fallut donc abandonner les captifs qu'ils menaient, les mains attachées, au milieu de la colonne en désordre. Car celle-ci marchait à files rompues et ne pouvait se former régulièrement, à cause de l'âpreté du sol et de l'étranglement des passages.

L'abandon des prisonniers augmenta l'ardeur des Mores au

(1) Le traducteur a pris la liberté de franciser le mot *morisma*, qui se dit d'une grande troupe de Mores, l'expression pouvant rencontrer un assez fréquent emploi dans l'histoire de ce peuple.

combat, bien loin de la diminuer ; les Espagnols furent alors serrés de beaucoup plus près, avec plus de résolution, et assourdis par les grands cris que les Musulmans ont l'habitude de pousser dans de semblables occasions de guerre. Nos malheureux compatriotes, quoiqu'ignorant tout-à-fait les localités, s'efforçaient de trouver une route libre qui les conduisit à Mers-el-Kebir, ou bien ils affrontaient courageusement l'ennemi. Avec cette tête de colonne marchait Martin de Argote qui, comme on l'a dit, allait en avant, montrant le chemin avec ses adalid et ses vieux soldats de la garnison du fort. (Quand il vit l'armée sérieusement compromise), il se rabattit avec son monde sur l'arrière-garde pour couvrir le marquis que les Mores attaquaient bravement de près, car ils l'avaient reconnu pour le chef au guidon et étendard major qui l'accompagnait.

A ce moment les chrétiens s'engagèrent dans le ravin de Fisel, qu'ils avaient à leur gauche, avec la pensée de se couvrir (des escarpements) pendant la marche ascensionnelle de l'armée vers le sommet de la montagne (1).

Cette manœuvre fut, au contraire, la cause de leur perte, parce que le fond du ravin était étroit et tout hérissé de broussailles, surtout à cette époque : de telle sorte qu'on ne pouvait rompre (ce fouillis de végétation), encore moins s'y déployer régulièrement ni s'aider les uns les autres : tandis que les Mores, qui tous connaissaient les sentiers (latéraux par lesquels on y débouchait) coupaient facilement le chemin aux Espagnols qu'ils lardaient, tout à leur aise, à coups de lance, aidés en cela par le brouillard toujours subsistant et qui était le plus grand inconvénient que les nôtres eussent à endurer.

Le marquis, sur qui retombait tout le poids et le souci de la situation, allait sans cesse d'un endroit de la colonne à l'autre ; il animait son monde et combattait valeureusement de sa personne ; son parent et lieutenant, Martin de Argote, était toujours à ses

(1) Le texte dit : En que, los cristianos se fueron arrimando à la rambla que llevaban por la mano siniestra, entendiendo fortificarse en ella, caminando como tan para subir à la sierra. Ici, le mot à mot eût été obscur : il fallait s'inspirer de l'ensemble du récit et paraphraser.

rôtés, ainsi que d'autres capitaines et vassaux, domestiques (1), de sa maison, qui tous firent ce jour là de merveilleux faits d'armes et donnèrent des preuves de leur courage personnel dans cette poursuite acharnée qu'ils soutenaient devant leur seigneur et capitaine général. A ce sujet, des vieillards dignes de foi nous ont certifié que le marquis lui-même, bien que vieux déjà, faisait face aux Mores et se jetait dans leur tronce comme un lion enragé, déployant les forces et la valeur d'un jeune homme. Mais comme les ennemis pesaient beaucoup sur nos troupes et que leurs charges répétées devenaient de plus en plus vigoureuses, ils finirent par rompre les chrétiens et les mettre tout-à-fait en déroute, les passant pour la plupart au fer de la lance. Après avoir tué le cheval du marquis, ils l'auraient certainement tué lui-même, s'il n'avait pas été efficacement protégé par les bonnes pièces de son armure, salade, épaulière et cuirasse. (Dans cette circonstance difficile) un page de lance, à lui, et qui portait son fanion, Luys de Cardenas, mit vivement pied à terre, et, cédant son propre cheval, aida son général à monter dessus, l'exhortant à se mettre promptement en sûreté avant d'être remarqué par les Mores, alors engagés, pour la plupart, dans le carnage de la bataille. Le même avis et le même secours lui furent donnés par Martin de Argote, qui était toujours à ses côtés. Ils firent donc retraite tous trois, avec trois ou quatre cavaliers, à la faveur du brouillard. Cependant, ils étaient encore poursuivis par une vingtaine de Mores qui les serraient de près, ce que voyant, Martin de Argote et un de ceux qui se trouvaient là, Joan Nuñez, ils dirent au marquis de Comarès : « Seigneur, enfoncez les épées dans le ventre de votre cheval et gagnez Mers-el-Kebir, » s'il se peut, pendant que nous allons faire face à ces Mores et leur donner de l'occupation. Dussent-ils nous tuer, le mal sera moins grand que si c'était votre Seigneurie. »

Là dessus, Don Martin et son compagnon se retournèrent sur l'ennemi avec une bravoure furieuse; déjà, ils en avaient tué trois ou quatre, lorsque dans une charge, faite par de nouveaux indi-

(1) A l'époque où écrivait Suarez, le mot *domestique* n'avait pas encore le sens restreint et humiliant qu'il présente de nos jours.

gènes, qui étaient venus grossir le groupe des poursuivants, Joan Nuñez perdit la vie et Martin de Argote fut pris. Avant cela, d'autres Mores avaient capturé Luys de Cardenas, ce page qui avait donné son cheval au marquis ; et l'homme qui le fit prisonnier lui avait coupé la figure d'un coup de yatagan, qui allait du nez à l'oreille, [blessure dont il faillit mourir pendant sa captivité à Oran. D'autres prisonniers furent aussi conduits dans cette même ville, mais seulement des gens de qualité ; car l'ennemi s'acharnait à tuer tout le reste, et pas un seul Espagnol de cette dernière catégorie n'aurait échappé, si les morisques Mudejarès ne s'étaient écriés au plus fort de la bataille : « Prenez donc les » chrétiens, mais ne les tuez pas ; vous gagnerez plus à les rançon- » ner qu'à rougir le fer de vos lances dans leurs corps qui sont » déjà rendus. Les Mores de Grenade faisaient des prisonniers » dans leurs guerres contre les chrétiens et ils trouvaient plus » de bénéfices dans les rachats qu'à répandre le sang des infidèles. »

Ces paroles décidèrent les gens d'Oran à faire prisonniers les personnes dont on vient de parler et quelques autres qui se rendirent de bonne guerre (grâce ?), en voyant qu'il était inutile de combattre, la résistance ne servant qu'à exalter les Mores davantage et à les provoquer à plus de rage et de rigueur.

Outre ces captifs, l'ennemi gagna de nombreux trophées, des bannières, tambours, trompettes, et toutes espèces d'armes offensives ou défensives, arquebuses, arbalètes, lances, piques, halberdars, javelots, pertuisanes, tromblons (templones), épées, poignards, cuirasses, cottes, épaulières avec leurs morrions, cabassets et rondaches, pavois et écus de cette époque ; indépendamment de beaucoup d'autres dépouilles qui furent étalées en triomphe dans Oran, où les Espagnols les ont trouvées quand ils s'emparèrent de cette place.

Bien souvent, après ladite conquête, nous autres soldats de la garnison, passant par le ravin de Fistel ou y faisant halte, nous avons trouvé sur le champ de bataille des carquois (caxquillos) pour flèches d'arbalètes, des fers de ceinturons et des ossements de chevaux, mais jamais aucun débris de squelette humain ; parce que les indigènes avaient enlevé tous leurs morts pour les

enterrer et que, quant aux nôtres, laissés sans sépulture, après que leur chair eut servi de pâture aux animaux carnassiers, leurs os furent recueillis deux ans plus tard, immédiatement après la prise d'Oran, par ce même marquis de Comarès.

Du côté des Mores, il périt environ 3,000 hommes, à pied ou à cheval, à la bataille de Fistei, ainsi qu'il nous a été attesté par les propres fils des petits-fils des défunts.

Donc — pour revenir à notre récit — le marquis s'étant retiré du champ de carnage de la manière qu'on a rapportée avec cinq autres cavaliers, non compris Joan Nuñez et Martin de Argote qui avaient fait tête aux Mores pour lui laisser le temps de s'échapper à la faveur de l'obscurité du brouillard, le marquis fuyait en compagnie de serviteurs bien résolus à le suivre dans la vie et dans la mort. Il était plus de midi, quand cette petite troupe se trouva fatiguée, hommes et chevaux, avant d'atteindre le sommet de la montagne. S'écartant alors sur la gauche, dans un ravin fourré de buissons très-épais — ronces et autres broussailles — en dehors du chemin qui suit la crête de la montagne, chacun se cacha pour son compte. Ils restèrent dans cette situation toute l'après-midi du lundi, 7 juin (1507), n'osant pas, à lumière du jour, reprendre le chemin de Mers-el-Kebir dont les passages pouvaient être occupés déjà par les Mores d'Oran et des environs. Mais, la nuit venue, ils s'y hasardèrent et arrivèrent au Fort le lendemain, deux heures avant l'aurore (1).

Ruy Diaz de Rojas et Fernando Holguin, l'alcade de la place, refusèrent de leur ouvrir la porte jusqu'à ce que le soleil fût levé et qu'il fit tout-à-fait clair, en exécution d'une consigne qui remontait à la conquête de l'endroit. Cependant, on y avait avis déjà du désastre de la colonne, car le jour précédent, le lundi, quatre ou cinq cavaliers mores étaient venus du côté d'Oran, auprès du rempart, avec un petit drapeau blanc, pour annoncer que le marquis était perdu avec tout son monde. On n'ajouta

(1) On a déjà dit que les cartes ne donnent pas tous les noms de localités qui figurent en assez grand nombre dans ce récit. Nous faisons appel, à ce sujet, à nos correspondants d'Oran, qui sont à même d'étudier ces questions topographiques sur place et de retrouver des synonymes qui ont échappé au traducteur.

pas foi d'abord à ces paroles ; cependant (l'incrédulité fut ébranlée), quand on vit la nuit venir et se passer sans que la colonne arrivât ni même parût sur le sommet de la montagne. Mais quand le retour du marquis avec cinq hommes seulement (confirma la triste nouvelle), les petites gens — femmes et fils de soldats — qui étaient venus d'Espagne à Mers-el-Kebir et y avaient leur domicile, se mirent à pousser de grands cris, redemandant, celles-ci, leurs maris, ceux-là, leurs pères. Pour ne plus entendre ces voix désolées, le marquis alla s'enfermer dans une chambre d'où il ne sortit pas de plusieurs jours ; et il ordonna aussitôt, par cri public, que personne n'eût à sanglotter, ni crier, sous peine d'encourir sa disgrâce.

Le pauvre marquis, grandement affligé lui-même, ne voulait point manger, ni dormir ni prendre aucun repos, malgré les considérations et les exhortations de Ruy Diaz de Rojas, qu'il avait laissé dans la forteresse comme son lieutenant — ainsi que nous l'avons dit — et non Martin de Argote, comme prétend Luis de Marmol (1). Ruy Diaz était resté dans la place (pendant l'expédition), parce qu'il était alors faible et convalescent d'une forte maladie contractée là même et par suite de laquelle il marchait encore appuyé sur un bâton. Il suppliait donc le marquis lequel vivait dans la retraite, atteint au plus profond de l'âme par cette grande perte de son monde et de sa réputation. Car Dieu ne veut pas et ne permet point que l'homme obtienne ici bas une gloire entière et en jouisse, relativement aux avantages qu'il gagne ou aux victoires qu'il remporte sur ses ennemis ; mais toujours, tôt ou tard, il ne manque pas de les tempérer par quelques pertes ou échecs qui domptent les heureux et leur font connaître qu'ils ne sont pas plus que les autres hommes (2).

Alexandre le Grand, le fameux Annibal et beaucoup d'autres illustres capitaines ont connu ces retours de fortune dont nous ne voulons pas rappeler ici la forme, le pourquoi et le comment,

(1) V. Marmol, 2^e partie, fol^o 194, 3^e colonne — Édition espagnole.

(2) Voici le texte de ce passage, qu'il a fallu traduire un peu au jugé : Los an de aguar tarde o leuprano con algunas perdidas que les azen dominar y coloxer par de otro valor de hombres. On a respecté ici, comme ailleurs, l'orthographe de l'auteur.

pour ne pas mêler à cette histoire des matières qui lui sont étrangères. Nous voulons seulement montrer que sur le meilleur drap il peut tomber une tache.

Ainsi, il y a bien lieu de s'étonner que le marquis de Comarès, prudent soldat et grand capitaine à l'égal de l'autre Fernando Gonzalo de Cordoba, son parent et contemporain, se soit lancé pourtant dans une expédition aussi inconsidérée, au milieu d'une pareille multitude de Mores, dans la banlieue même d'Oran, en vue et à la face de cette ville (1). Car l'entreprise était téméraire et périlleuse, même en terrain uni et ras, à plus forte raison, au cœur d'une haute et âpre montagne, coupée de précipices sur ses deux versants, pleine de broussailles épaisses et n'ayant que d'étroits passages. Il fallait que le marquis de Comarès se figurât avoir mis un clou à la roue de la Fortune et que cette déesse, constamment favorable, lui donnerait toujours la victoire comme par le passé. De fait, la convoitise l'aveugla et l'induisit à entreprendre cette imprudente expédition, semblable à d'autres que fit ensuite dans ce pays le comte Martin d'Alcaudete et dont la dernière, celle de Mostaganem, causa sa mort (1558).

Le petit-fils de notre marquis de Comarès et le dernier fils du dit comte Martin, de même nom que lui et qui jouit du titre de marquis de Cortès, imita en cela son aïeul : quoiqu'il ait été le plus prudent et valeureux capitaine général qu'Oran ait possédé et se soit montré fort expérimenté dans ce genre de guerre, il ne laissa pas de s'aventurer dans deux ou trois échaffourées (*borrunbadas*) et sorties analogues à celle de Messerguin et où son monde et sa personne coururent les risques d'un désastre (comme celui de Fistel) et ce fut miracle s'il s'en tira bien, comme on le verra dans cette histoire.

C'étaient là, en somme, des entreprises inconsidérées et inexcusables, car ceux qui les hasardaient connaissaient toute l'éten-

(1) Suarez semble faire allusion ici au corps des deux mille cavaliers réguliers d'Oran dont il été parlé précédemment, et qui paraissent avoir en effet déterminé la victoire des Mores. Mais il est juste de rappeler que le marquis de Comarès ne vint pas volontairement près et en vue d'Oran ; les difficultés de terrain l'y amenèrent, en le forçant d'appuyer beaucoup trop à droite dans sa retraite.

due des dangers dans lesquels ils se jetaient, de même que le peu d'intérêt qu'il y avait à les braver, surtout quand rien ne forçait à le faire. Ainsi, rien n'obligeait notre marquis de Comarès à se risquer hors de Mers-el-Kebir, au milieu de populations nombreuses, au péril évident de sa personne et des siens. Car il était parfaitement connu que les Mores lui couperaient le passage en beaucoup d'endroits de la montagne, à la montée et à la descente, ainsi que cela était arrivé de son temps aux chrétiens d'Antequera, quand ils franchirent la montagne dans le combat de Malaga, comme nous l'avons raconté dans le chapitre...

La même chose arriva après la prise de Bougie, lorsque cette place avait pour alcade Pedro Alfán de Ribera, de la ville d'Entrera, en Andalousie. Ce gouverneur, sorti inconsidérément avec son monde pour faire une *razia*, trouva à son retour les passages occupés par l'ennemi qui lui tua tous ses gens. Il ne rentra dans Bougie que ledit alcade et deux autres cavaliers qui, à grand'peine et grâce aux jambes de leurs chevaux, se tirèrent de la bagarre.

Nous nous abstiendrions de rapporter ici beaucoup d'autres déroutes semblables.

Bref, si le marquis de Comarès voulait discipliner et aguerrir ses soldats (nouveaux venus), il devait peu à peu les former aux sorties et escarmouches avec les Mores hostiles, car il ne manquait pas de ceux-ci qui couraient le pays jusque sous les remparts de Mers-el-Kebir et qu'il fallait tenir éloignés de la place, ce qui aurait bien pu se faire au moyen de sorties, exécutées par des détachements de nouvelles troupes. Celles-ci auraient eu, d'ailleurs, un autre moyen de se former en fournissant des escortes pour aller, à quelque distance, protéger les corvées de bois et autres choses nécessaires à la garnison ; cela eut fourni aux conscrits des occasions suffisantes de voir les Mores en face et de lutter avec eux. Il aurait fallu consacrer quelques mois ou quelques années, si c'était nécessaire, à cette instruction pratique, afin d'avoir des hommes bien disciplinés, bien habitués à ne pas craindre les Africains, dans quelque entreprise que l'on voulût tenter à l'improviste avec eux sur Oran, après, toutefois,

que l'on aurait bien observé et considéré la manière de s'y prendre.

Telle est la marche que devait suivre le brave marquis de Comarès, au lieu de se jeter étourdiment et à découvert parmi les ennemis allant les razer avec des soldats novices, non habitués à la manière de combattre les Mores ni à leurs cris.

(Mais revenons à notre narration)

Par le brigantin, mouillé dans le port, le marquis envoya la nouvelle de son échec de Fistel et de la perte de son monde à la reine doña Joana, à Burgos ; il fit à ce sujet un courrier spécial par la voie de Cartagène où il dirigea le navire. Il écrivit aussi au marquis de Los Velez et à celui de Mondéjar, capitaine général du royaume et de la côte de Grenade, pour qu'on lui envoyât quelques troupes par tous les moyens maritimes à leur disposition, afin d'aider à garder la place de Mers-el-Kebir, en attendant que la reine et son gouvernement fissent davantage, comme ils firent tous, en effet. Le secours des marquis arriva le premier, parce qu'ils étaient plus à portée de la mer, et parce que Comarès avait insisté auprès d'eux sur le besoin qu'il en avait; on le lui envoya sur cinq ou six brigantins de Cartagène et de Vera, qui arrivèrent presque tous en même temps, dans les premiers jours du mois d'août, à Mers el-Kebir, où ils furent bien reçus du marquis et de la garnison.

Le dimanche matin 8 août, le Marquis fut informé qu'on préparait sur la plage d'Oran trois barques avec beaucoup de Mores de cette ville qui se disposaient à aller chercher des melons à Canastel. Sur ce, il ordonna de tenir prêt son brigantin et ceux qui avaient amené les renforts; et y mettant des gens de guerre, il leur ordonna de sortir de nuit du port et d'aller se placer en embuscade entre Oran et Canastel pour prendre lesdites barques au passage. Il avait fait arborer à ces brigantins des pavillons et des flammes bleues et jaunes à la moresque comme ont coutume de faire les Indigènes de Bone et de Mostaganem, et ainsi que faisaient ceux d'Oran et de Mers-el-Kébir, quand ces places appartenaient aux Mores. Il voulut aussi que les gens embarqués sur lesdits brigantins fussent habillés à la moresque avec

des *Cherivias* (1) rayées, des bonnets et des camisoles rouges. Il désigna comme chef de cette escadrille Ruy Diaz de Rojas, qui se portait bien alors et avait recouvré ses forces. L'expédition arriva trop tard au lieu d'embuscade et les barques d'Oran étaient déjà à Canastel, où elles étaient allées précisément la même nuit que les nôtres sortaient de Mers-el-Kébir. Ruy Diaz les attendit dans une crique ou cale (2) qu'on appelle Mazagarvin (Mersa Garbin ?) et d'où on les prit comme elles revenaient à Oran chargées de melons et de passagers ; on y captura, en tout, 58 personnes, dont deux femmes et trois juifs. Ces derniers étaient venus d'Espagne en Berbérie, lors de l'expulsion générale de leur nation par les rois catholiques. Le Marquis leur donna la liberté, mais il garda les Mores comme esclaves.

VI

Attaque de Mers-el-Kébir.

Cependant, les jeunes musulmans d'Oran et des alentours, venaient presque journellement insulter les environs et le terrain même de Mers-el-Kébir, surtout depuis que la victoire de Fistel leur avait fait perdre toute crainte, car il leur sembla, dès-lors, que rien ne serait en état de leur résister dans la place et qu'ils pourraient même la prendre en plein jour, à escalade ouverte. Cette confiance alla si loin que le Caïd général d'Oran résolut de tenter la chose en personne avec les gens de guerre dont il disposait. Après avoir bien cherché le moyen d'attirer les chrétiens de Mers-el-Kébir hors de la place et de les dévoyer, il s'arrêta au plan que voici : On amènerait les Espagnols à entre-

(1) Ce paraît être une de ces tuniques comme les Mozabites en fabriquent.

(2) Marmol donne ce nom sous la variante *Marça Gerbin*, mais il l'applique au lieu où le marquis de Comarès fit sa malencontreuse *razia* du 7 juin 1507 et que Suarez appelle Mazarguin (Messerguin). Marmol est évidemment dans l'erreur. Il reste à savoir à laquelle des criques, situées entre Oran et Canastel, on doit attribuer le nom de Merça Garbin. Les cartes ne fournissent presque aucune indication sur cette partie du littoral.

prendre une razia un peu moins loin que la dernière, et on organiserait sur leur route une embuscade pour les passer tous au fil de l'épée, comme au ravin de Fistel ; puis, aussitôt, on viendrait donner l'escalade à Mers-el-Kebir, au cœur de la nuit. Tel est le plan qui lui fut suggéré par un mudejar d'Espagne.

S'étant arrêté à ce projet, le caïd général d'Oran, envoya secrètement à Mers-el-Kebir un espion double (1), un arabe des tribus environnantes, pour insinuer au Marquis qu'il pourrait aisément faire une bonne prise, sans aucun danger, sur un douar de Mores hostiles, alors campés près de là, en haut de la montagne (de Guiza), sur le plateau. Presqu'en vue du Fort, disait l'espion, ce douar se trouvait dans un endroit où l'on n'avait pas à craindre d'être attaqué par les gens d'Oran et de ses environs et d'où l'on pouvait revenir sains et saufs à Mers-el-Kebir, sans aucune perte.

Pendant que le double espion allait trouver le Marquis de Comarès, ce même caïd députait un autre indigène aux villages de Carraza, Bozifar, etc., — lesquels avaient cessé d'être soumis à l'Espagne, depuis la déroute de Fistel, — leur portant l'ordre de se tenir prêts, eux et leurs armes, pour le jour où il les appellerait à en finir avec les chrétiens de Mers-el-Kebir et à recouvrer cette place.

Mais ces ruses et mouvements du caïd général d'Oran furent en pure perte, parce que le Marquis reconnut aussitôt le double jeu de l'espion qu'il fit arrêter tout d'abord ; puis, ayant appris, à d'autres sources indigènes, qu'il n'y avait aucun douar hostile au lieu désigné, il ordonna d'attacher cet homme à un poteau, hors de la forteresse, en vue d'Oran et le fit cribler tout vif de flèches et d'arquebusades. Dans la nuit, des oranis enlevèrent le corps de ce misérable pour lui donner la sépulture.

Le caïd général, se voyant ainsi deviné et considérant d'autre

(1) Dans la garnison espagnole d'Oran, on appelait *espia doble* celui qui, se présentant aux Chrétiens pour leur indiquer un douar à piller, était au fond envoyé par les gens même dudit douar pour faire tomber les chrétiens dans un piège. Jouant, en effet, un jeu *doble*, qui ne leur réussit que trop souvent ; ces doubles traitres méritaient bien l'épithète par laquelle on les distingue de l'espion ordinaire.

part qu'il avait mis ses gens sur pied, en armes, et poussé le cri de guerre contre Mers-el-Kebir; de sorte que s'il les congédiait sans les employer à aucune démonstration défensive, cela produirait un très-mauvais effet et qu'il pourrait ne plus les trouver disposés, une autre fois, à se réunir pour quelque entreprise analogue, il prit la résolution de marcher à leur tête sur la forteresse de Mers-el-Kebir. Il sortit donc avec plus de dix mille cavaliers et vingt mille fantassins qui couvraient les crêtes de la montagne et son versant nord, jusqu'à la mer et à la plage du port, par où la majeure partie d'entre eux cheminaient résolument droit sur la forteresse, qu'ils avaient la conviction d'emporter sans aucun empêchement. Et cela parce qu'à leur tête marchaient les marabouts d'Oran, chacun avec sa bannière, tous dirigeant les champions de la guerre sainte, les animant et promettant un pardon général des péchés à ceux qui mourraient dans l'entreprise. Mais comme le chemin pour accéder à la place est étroit et abrupte (*laderoso*), les Oranais furent obligés de s'allonger en files interminables au lieu de marcher en bataille, comme ils avaient fait jusque-là.

Le marquis bien préparé, ainsi que son monde, et avec son artillerie toute prête de ce côté, laissa venir leur avant-garde jusqu'à portée d'arquebuse de la muraille, dont les portes avaient été fermées à leur approche. Au seul aspect de cette grande multitude de combattants, dont jamais pareil nombre ne s'était montré dans les affaires antérieures, il avait aussitôt pénétré leurs desseins contre Mers-el-Kebir. Aussi, quand il vit le moment venu d'agir, il commanda une décharge générale de l'artillerie et de la mousqueterie sur la tête de colonne des Mores, décharge qui y fit grand carnage et tuerie. Les marabouts qui se trouvaient en tête, psalmodiant à pleins gosiers sous leurs bannières rouges, vertes et bleues, furent les premières victimes; le reste, à cette résistance imprévue, tourna vivement les épaules et se prit à fuir, se poussant les uns les autres pour échapper plus vite à la furie du canon qui ne cessait d'envoyer ses volées. Afin de rendre les décharges encore plus efficaces, le marquis avait placé toutes les pièces sur le front d'attaque et du côté de la montagne. Les projectiles faisaient d'autant plus de mal que le chemin suivi for-

ément par les Mores pendant la marche en avant et dans la traite est entièrement rocheux, de sorte que les éclats de pierre tuaient autant sinon plus de monde que les boulets eux-mêmes. Beaucoup aussi moururent étouffés dans les étranglements des défilés où s'entassait la foule des fuyards. C'est ainsi que cette tourbe d'assaillants dût reprendre, bien malgré eux, le chemin d'Oran en laissant un grand nombre de leurs tués et blessés sur les pentes de la montagne.

Il y avait alors dans Mers-el-Kebir cinq cents hommes, tant de la garnison primitive que de ceux envoyés récemment comme secours (1), bien que le Caïd général se fût imaginé que la place était (à peu près) déserte. Malgré cette pensée, le gouverneur n'osa pourtant pas s'en approcher et se tint au loin, en vue de sa troupe, pour observer comment tourneraient les choses. Quand il vit son monde s'enfuir pour échapper aux furieux ravages de l'artillerie espagnole, il tourna bride aussitôt vers Oran, en disant à part lui : « (Décidément) on ne peut pas recouvrer ainsi la » forteresse de Mers-el-Kebir, alors qu'elle est en état de se dé- » fendre en vomissant le feu et le fer ; il faut un autre plan et » d'autres moyens pour s'en emparer. » Il rentra donc en ville très-confus et surtout fort enragé à cause du nombre des guerriers qu'il laissait morts derrière lui, un de ses fils, entre autres, et quelques parents. Dans sa fureur, il voulut d'abord faire tuer tous ses captifs chrétiens, spécialement les prisonniers de Fistel. Il l'aurait fait certainement, si les familles des Mores pris sur les barques d'Oran revenant de Canastel et retenus à Mers-el-Kebir, n'étaient intervenues, de peur de représailles sur les leurs de la part des chrétiens. Il en fut détourné encore par plusieurs juifs nouvellement arrivés d'Espagne, lesquels connaissaient Martin de Argote et beaucoup de ses compatriotes alors esclaves comme lui à Oran. Mais ceux qui firent le plus d'instances en faveur de ces prisonniers de Fistel furent les trois juifs mis récemment en

(1) Le texte dit : Avia dentro de Marza elquibir a esta sazon hasta quinientos hombres de los que alli estaban y benieron de socorro como es dicho, aunque el alcayde genera de Oran entendia que estava la fuerça sola.

liberté par le marquis de Comarès, et qui avaient été pris, comme on l'a dit plus haut, sur les barques capturées entre Oran et Canastel. Tout ce monde s'accordait d'ailleurs à blâmer l'acte médité par le caïd général et à le qualifier de vengeance pusillanime.

A la nouvelle de la perte des troupes qu'elle avait envoyées au marquis de Comarès et de celles qui avaient composé la garnison primitive de Mers-el-Kebir (1), la reine Doña Joana remit les affaires de cette forteresse et tout le reste à Fray don Francisco Ximenès, archevêque de Tolède, qui gouvernait les royaumes de Léon et de Castille à sa place, par suite de la mort de son mari Philippe I^{er} (2). Le bon prélat pourvut aussitôt au nécessaire en envoyant l'ordre immédiat, au nom de ladite reine, au marquis de Velez et au corrégidor de Murcie et de Cartagène de faire lever municipalement (*concegilmente*) cinq cents hommes de guerre armés qu'on dirigerait sur Mers-el-Kebir, additionnellement à ceux que ledit marquis de Los Velez et celui de Mondejar écrivaient avoir envoyés, sur première réquisition, à cette forteresse, en vertu de l'urgence signalée par le marquis de Comarès.

L'archevêque ordonna également aux pourvoyeurs de la marine, à Séville, Malaga et Cartagène, d'envoyer à Mers-el-Kebir toutes les provisions et victuailles (nécessaires), ainsi que de l'artillerie avec ses attiraux, des armes et munitions; comme aussi de l'argent pour la solde de la troupe et celle allouée au Marquis pour sa charge et en raison de ses autres places qu'il avait demandé bien approvisionnées et payées.

(1) On a vu, à la fin du paragraphe de la conquête de Mers-el-Kebir, que la garnison espagnole de cette place ne fut d'abord que de mille hommes d'infanterie et d'un petit nombre de cavaliers, et que le renfort de 5,000 hommes, envoyés plus tard par la reine Jeanne, porta son effectif à plus de 6,000 hommes. Or, comme, après la déroute de Fistel et malgré les envois d'hommes, des marquis de Los Velez et de Mondejar, il ne se trouva plus que 500 soldats à Mers-el-Kebir, on en peut conclure que la perte des Espagnols avait été d'environ 6,000 hommes dans cette affaire.

(2) La reine Jeanne, on le sait, perdit l'esprit après la mort de son époux, et ne régna plus que nominalemeut, d'où elle fut appelée Jeanne la Folle.

Lorsqu'on eut pourvu à ces choses, la forteresse de Mers-el-Kebir commença à être plus redoutée des Indigènes qu'auparavant; parce que sa garnison opérait ses razias avec des précautions extrêmes et une grande vigilance, dirigée souvent par Ruy Diaz de Rojas qui courait toute la montagne de Guiza, obligeant ainsi tous les villages mores de la contrée à redemander l'aman et à redevenir amis des chrétiens, en dépit du Caïd général d'Oran et de ses marabouts. Quant aux villages des environs, qui persistèrent à rester hostiles, la razia fut leur châtiment et les bestiaux qu'on leur enlevait fournissaient de la viande à la place. On allait aussi plus loin qu'avant faire du bois et chercher les autres objets nécessaires. D'ailleurs, les Mores pacifiques venaient d'eux-mêmes vendre beaucoup de denrées aux chrétiens. Le trafic qui en résultait, l'espèce de marché qui se tenait à cet effet, avait lieu en dehors de la place, dans un endroit désigné *ad hoc* et qu'on appelle en arabe *zoco* (سوق), ce qui signifie place de marché.

Ils y apportaient du blé, de l'orge, toute espèce de viande sur pied, du miel, du beurre, des poules, des fruits et beaucoup d'autres choses qu'ils vendaient à très-bon compte aux chrétiens, car ils faisaient très-grand cas des réaux d'Espagne. Dans l'intérêt de ces relations, le marquis avait défendu de maltraiter, de la langue ou des mains, aucun des mores ou juifs qui y venaient vendre leurs denrées, prescrivant de leur payer le juste prix et selon leur usance. Aussi, le commerce s'y augmentait chaque jour, les Mores se disant de l'un à l'autre les bons traitements des chrétiens qui se conduisaient à leur égard en gens de parole, raisonnables et justes. La mouture du grain se faisait à Mers-el-Kébir dans quelques moulins à manège (Tahona) établis par les chrétiens ou au moyen de petits moulins à bras à la moresque, afin d'avoir du pain frais, au lieu du biscuit qui se mangeait en général autrefois et qui venait d'Espagne, principalement par la voie de Malaga. La place se trouvait donc ainsi approvisionnée de tout ce qui était nécessaire pour sa bonne garde.

Les Mores se louaient beaucoup de la libéralité des Espagnols dans leur négoce. Jamais, jusque là, ils n'avaient traité avec eux, mais avec d'autres nations qui venaient commercer dans ce port

génois, français, italiens, vénitiens; et les insulaires de la méditerranée, siciliens, sardes, corses et majorquins. Mais ils avaient eu peu de relations avec les Espagnols, lesquels depuis un petit nombre d'années seulement avaient reconquis sur les mores andalous le littoral sud de l'Espagne dans les royaumes de Grenade, Murcie et Valence. Les catalans seuls avaient pu négocier à Mers-el-Kebir avec leurs navires; là les indigènes achetaient ainsi qu'à Oran avant comme après la conquête chrétienne des draps fins d'Espagne, surtout les rouges, verts foncés, bleus et aussi les bonnets rouges (1). Les mores donnaient en échange des cuirs de toute espèce, frais ou tannés; quantité de cire, laine, des dattes, au printemps alors qu'elles arrivent du Sahara, d'où l'on amenait aussi pour les vendre quelques esclaves noirs, mais pas autant qu'après la conquête d'Oran.

Les trafiquants indigènes n'étaient admis à Mers-el-Kebir avec aucune espèce d'armes; ils devaient les laisser à une portée d'arbalète en arrière d'après une des conditions exprimées dans leurs sauf-conduits. Nul d'entre eux ne pouvait non plus entrer ni essayer d'entrer dans le fort, avec ou sans armes, s'il n'était porteur d'un ordre de l'Alcade, sous peine d'être fusillé par les sentinelles du rempart et de la porte ou par n'importe lequel des factionnaires placés à portée d'arbalète autour de l'emplacement du marché afin d'y prévenir tout désordre.

C'est ainsi que Mers-el-Kebir était approvisionné par les mores du Guiza ou des environs d'Oran, lesquels ne pouvaient entrer dans le fort ni en sortir avec une charge, si ce n'est du côté qui regarde Oran et par un étroit défilé. A peine si dans les autres parties de cette montagne abrupte des piétons agiles peuvent cheminer. Or, dès que les Espagnols furent en possession de Mers-el-Kebir, ils établirent sur la cime de cette montagne une garde

(1) Le texte dit : Solo catalanes tuvieron tiempo tratar en Marzalquivir con sus naves donde tambien compraban a ora los Moros siendo ganada de christianos y antes paños finos de España expecialmente colorados verdes oscuros y azules y lo mismo bonetes colorados y en trueque dello daban corambre de todas maneras crudo y cortido, etc.

Devant les incertitudes de ce texte, il est impossible de garantir la traduction.

qui a été maintenue sans interruption jusqu'à nos jours ; précaution très-nécessaire et commandée par la vigilance dans ce lieu où l'on découvre (au loin) la terre et la mer, les gens et les navires qui passent. On a ainsi nouvelle de tout en temps opportun, ce que doivent toujours rechercher de prudents capitaines dans de semblables forteresses et emplois.

Les Mores n'apportaient rien à Mers-el-Kebir par mer, parce que la conquête espagnole de cette place avait mis fin au cabotage qui se faisait entre elle et Oran; voyant dès-lors, qu'ils ne pouvaient plus dominer sur ce littoral, ils ne se préoccupèrent pas davantage d'avoir un plus grand nombre de barques ou autres bâtiments à rames. Leur unique souci fut donc de veiller avec soin à la garde d'Oran après la prise de Mers-el-Kebir, période de trois années pendant laquelle ils vécurent en continue crainte et défiance des chrétiens qui, enfin, ainsi qu'on va le voir, emportèrent cette ville par les moyens mêmes que les mores comptaient employer pour la défendre.

Pour traduction,

A. BERBRUGGER.



ÉTUDE CRITIQUE
 SUR LA
GÉOGRAPHIE COMPARÉE ET LA GÉOGRAPHIE POSITIVE
 DE LA GUERRE D'AFRIQUE DE JULES CÉSAR.

1^{re} PARTIE.

GÉOGRAPHIE COMPARÉE.

La guerre d'Afrique de Jules César est une des campagnes les plus remarquables de ce grand Capitaine. Elle n'a pas l'ampleur de la guerre des Gaules, la rapidité de ses deux guerres d'Espagne, l'instantanéité de sa victoire sur Pharnace; encore une fois il n'y trouva pas d'adversaires dignes de lui, ce qui fut bien rare, mais il y rencontra des ennemis sérieux, armés de moyens et de forces considérables, animés d'une confiance aveugle, intimidés, il est vrai, par l'éclat de son nom, ce qui neutralisa une grande partie des avantages qu'ils auraient pu tirer de leur savoir et de leur expérience. On l'y retrouve du reste avec toutes ses grandes facultés militaires, une audace quelquefois incroyable, un esprit de décision inflexible, une fécondité de ressources inépuisable, une puissance stratégique à laquelle on résistait bien difficilement.

Cette guerre d'Afrique dura cinq mois et on en suit tous les incidents avec un intérêt puissant, d'autant plus puissant qu'on aura sous les yeux un tracé précis, exact, de toutes les opérations. Je ne veux pas, je ne dois pas parler du long travail auquel je viens de me livrer et qui a exigé plus de dix-huit mois de recherches et d'investigations de tous genres. Après avoir analysé tout ce qui a été écrit sur ce sujet, je me demande encore qu'elle idée on avait pu se faire de cet ensemble de marches, de contre-marches, d'attaques multipliées, appuyées qu'on les faisait sur les synonymies les plus bizarres, sur les positions les plus excentriques, et tellement fausses pour la plupart qu'on est tenté d'y voir un parti pris de faire une chose inexplicable, incompréhensible. Comment les écrivains qui avaient entrepris cette tâche ne se sont-ils pas aperçu de tous les non-sens qu'ils commet-

taient, voilà ce qui surprend toujours. L'insuffisance des données qu'ils avaient à leur disposition ne saurait les justifier, puisqu'ils en avaient à peu près autant que nous en possédons aujourd'hui et qu'avec Hirtius seul, on peut obtenir un tracé d'ensemble des opérations de César très-satisfaisant. Ce qu'ils n'ont pas fait, ce qu'ils eussent dû faire avant toute chose, c'était l'étude complète des documents anciens et du récit des voyageurs ; ce qui les a surtout induits en erreur c'est de ne pas les avoir traduits graphiquement.

Une de leurs plus grandes fautes est d'avoir négligé les travaux de notre illustre d'Anville, travaux qui leur eussent fourni une base excellente, un canevas dans lequel on pouvait faire entrer facilement tous les détails. Ainsi d'Anville leur eut permis de rectifier la position d'*Hadrumetum*, position de premier ordre dans ce tracé, et que le Dr Shaw, leur guide principal, a déplacée d'une manière si fâcheuse.

Les différents écrivains qui ont traité de la vie de César ont porté plus ou moins d'attention à la guerre d'Afrique, suivant le plus ou moins d'étendue du cadre qu'ils avaient adopté.

Je ne m'occuperai que de ceux qui en ont fait l'objet d'une étude spéciale, et je chercherai ensuite à déterminer la valeur des synonymies géographiques proposées successivement par ceux que le caractère sérieux de leurs recherches ou de leurs explorations autorisaient à émettre une opinion à ce sujet. La géographie comparée joue en effet un grand rôle dans cette étude; elle en est comme la base, elle répand une lumineuse clarté sur tout le récit, elle en fait saisir plus facilement la marche et le sens, elle permet à l'esprit d'en suivre tous les développements sans fatigue et sans peine; elle est d'une absolue nécessité, enfin, toutes les fois que l'on veut porter un jugement sur les combinaisons stratégiques des parties belligérantes. Voilà ce que n'ont pas assez compris et ceux qui ont traité de la guerre d'Afrique et ceux qui ont, jusqu'à présent, embrassé toutes les parties des commentaires de César.

Carl Guischart, écrivain allemand né à Magdebourg en 1724, auteur de *Mémoires militaires sur les Grecs et les Romains, pour servir de suite à l'Histoire de Polybe commentée par le chevalier*

de Folard, est le premier qui se soit occupé de la guerre d'Afrique d'une manière spéciale. Son ouvrage parut à La Haye, en 1757 et à Lyon en 1760, 2 volumes in 8°; c'est l'édition dont je me suis servi.

L'examen de la guerre d'Afrique forme la dernière partie du second volume, de la page 213 à la page 382. On en trouvera le résumé à la fin de ce travail, à la suite de l'analyse des Notes de Turpin de Crissé.

Carl Guischart a prêté une attention assez suivie à la recherche des synonymies géographiques. Le Dr Shaw (*Voyages en Barbarie*, 1743) a été son principal guide et il ne pouvait alors en avoir de meilleur, mais comme il n'a pas connu les travaux de d'Anville, le voyageur anglais lui a fait commettre une grave erreur, celle de placer *Hadrumentum* à Herk'la (page 249) au lieu de la mettre à *Sousa*, ainsi que l'a fait, avec raison, le célèbre géographe français. Il a du reste reproduit les opinions erronées contenues dans le texte de son seul informateur; comme lui il voit *Ruspina* à Sah'allil, *Sassura* à Surseff (K's'our-es-Saf), *Zeta* à Menzel (Kamel), *Thapsus* à 5 lieues anglaises (27,823 mètr.) au Sud Est d'Agar, quand Huius l'en éloigne seulement de 24 kilom. à peine, ce qui est très-exact. Je ne dirai rien des orientations parce que le tracé de la côte, tel qu'on le faisait à cette époque, est fautif partout. De plus, Guischart en le tort impardonnable de substituer souvent aux affirmations positives de Shaw des idées à lui sur la position de plusieurs sites, idées fausses pour la plupart, comme de raison, mais qui cadraient avec ses opinions au sujet des opérations du dictateur. C'est ainsi qu'il ne veut pas qu'Acholla soit *au-delà*, c'est-à-dire au *Sud de Thapsus*, mais à *l'Ouest d'Hadrumentum*; que, d'après lui, Thysdrus serait bien plus près de Ruspina qu'il ne convient, s'il eut adopté le sentiment de Shaw, qui lui donne pour correspondant *El Djemm*, sentiment aujourd'hui hors de toute discussion. D'un autre côté, j'ignore quel est le motif qui, à la page 231, l'a fait compter cette ville (sous le nom altéré de *Tisdra*) au nombre des ports de mer, alors qu'elle est au plus près à 40 kilomètres des rivages de la Méditerranée. Cette absurdité lui appartient tout entière. Ces connaissances topographiques, altérées ainsi sans motifs réels,

l'ont conduit quelquefois à des appréciations erronées sur les intentions de César, et, lorsque parlant du mouvement en arrière sur Thapsus (page 366), il attribue sa reconnaissance sur Thydrus et la prise de Sassura à des considérations stratégiques, il se trompe, puisque nous savons par Hirtius qu'il n'était question que d'un simple ravitaillement; s'il lui a donné un sens différent, c'est parce qu'il suppose les deux villes trop près de Thapsus et menaçant directement le flanc droit de l'armée Césarienne. Les données qu'avait Guischartd sur le terrain même des opérations étant d'ailleurs insuffisantes, puisqu'il est obligé de se servir des détails incomplets, fournis par Hirtius, cela l'a conduit bien souvent à des explications arbitraires. Turpin de Crissé lui a reproché, avec justice, au sujet des dispositions prises le 15 février devant Uzita, pour donner une bataille qui n'eut pas lieu, de s'être fait un terrain idéal, d'avoir ensuite imaginé une disposition de troupes telle qu'elle pût répondre à ce même terrain, de s'être enfin complètement éloigné du texte (voir l'analyse des notes de Turpin de Crissé. § LX). En somme, il y aurait cependant injustice à ne pas reconnaître que *l'Analyse de la guerre d'Afrique* de Guischartd est un travail assez remarquable et que, le premier, il a donné la solution de quelques points obscurs, tel que la fameuse manœuvre dont parle Hirtius au paragraphe XVII, au moyen de laquelle César mit en déroute les troupes de Labienus et de Petreius qui semblaient devoir écraser les siennes.

En 1785, le comte Turpin de Crissé, lieutenant-général des armées du Roi, ancien inspecteur de cavalerie, publia une traduction française des commentaires de César en trois volumes in-4°, Montargis, avec 43 planches et de nombreuses notes. Cet ouvrage fut réimprimé en 1787, en trois volumes in-8°, avec les mêmes planches réduites, Amsterdam, Leyde, Rotterdam et Utrecht, chez les libraires associés. Cette dernière édition est celle que j'ai eue à ma disposition; la guerre d'Afrique est contenue dans le troisième et dernier volume, de la page 232 à la page 369.

Le travail de Turpin de Crissé sur la guerre d'Afrique ne consiste du reste qu'en notes plus ou moins étendues, jointes à chacun des paragraphes des commentaires; elles sont au nombre de

cinquante-six. Ces notes jouissent d'une certaine réputation, qu'elles ne méritent peut-être pas tout entière, mais comme elles ne sont cependant pas sans intérêt, j'ai cru, par ces deux raisons, devoir en faire une analyse critique étendue.

Si Carl Guischart, qui s'est assez sérieusement occupé de la partie géographique de son travail, a commis toutes les erreurs que nous lui avons reprochées, que sera-ce pour Turpin de Crissé qui n'y a pas prêté la moindre attention.

Il peut paraître assez étrange qu'au sujet d'une étude qui repose principalement sur la connaissance parfaite et détaillée du terrain, un écrivain n'ait pas fait de ce terrain l'objet d'un examen attentif. Cependant c'est ce qui a eu lieu ici, ainsi que je vais le démontrer :

Turpin de Crissé, les *Commentaires* à la main (§ VI), voit César franchir la distance qui sépare Hadrumetum de Ruspina *en une petite journée*, ce qui ne pouvait guère être autrement, puisque cette distance n'est que de 22 kilomètres, et il met *Hadrumetum* à ce qu'il appelle Mahometa ou H'amamet, *Ruspina*, à El Mahedla, deux localités situées à 144 kilomètres l'une de l'autre, à *six journées de marche* ! La moindre des plus mauvaises cartes qu'il eût consultées lui eût montré toute l'impossibilité d'une pareille assimilation.

Avec Hirtius (paragraphe LXXV-LXXVI), Turpin de Crissé conduit César de son camp d'Agar à Thysdrus, par Sassura, et, ne tenant aucun compte ni des itinéraires anciens, ni des cartes, ni des assertions de Shaw, qui lui montraient Thysdrus situé à *El Djemm*, à 45 kilomètres au Sud d'Agar, il va la chercher à *K'aïrouan*, tout-à-fait à l'Ouest, à plus de soixante kilomètres, au-delà de la zone sur laquelle s'était installée l'armée pompéienne, en pleine Numidie ! César avait bien poussé une pointe sur Zeta, au milieu des positions ennemies, et en passant devant le camp même de Scipion, mais Zeta, n'était qu'à 30 kilomètres d'Agar, et César aussi hardi, aussi aventureux qu'on puisse le supposer, n'aurait jamais commis une imprudence pareille à celle que lui fait faire l'écrivain français, parce qu'il ne serait jamais revenu de cette escapade insensée.

Maintenant que Turpin de Crissé appelle les K'erk'ena *Cercare*,

avec je ne sais qui; qu'il place Zeta en un lieu inconnu et introuvable appelé *Zerbi*, et Zama à *Zamora*, une *Zamora* ignorée, car ce ne saurait être la *Zamora* de notre province de Constantine, située à 387 kilomètres à l'Occident de Zama, tout cela n'a rien d'étonnant de la part d'un homme aussi disposé à commettre les plus grosses bêtises de gaieté de cœur, à aller trouver dans la Galite l'île rocheuse d'*Egimurus*, qui en est à 160 kilomètres en ligne droite, vers l'Orient.

En définitive, Turpin de Crissé ne s'est jamais fait une idée bien nette du théâtre des opérations de César. Ses synonymies ont tout le laisser aller de l'écrivain le plus fantasque. Ce qu'il a étudié ce sont les manœuvres, et là il était plein de son sujet; mais comme il n'avait pour s'aider, ainsi que Guischardt, que les descriptions mêmes d'Hirtius, descriptions fort incomplètes, que son canevas général est entièrement faux, ses jugements s'en ressentent trop souvent. Il critique quelquefois son prédécesseur, mais c'est pour substituer des erreurs à d'autres erreurs.

Nous avons présenté en faveur de Guischardt cette circonstance atténuante que, n'ayant eu d'autre informateur que Shaw, il a commis les mêmes fautes que celui-ci. Nous n'avons rien de semblable à dire pour justifier Turpin de Crissé, nous devons même reconnaître qu'il est impardonnable. Il l'est, parce qu'il ne s'est servi ni des documents anciens, ni des travaux du voyageur anglais, ni de ceux de d'Anville, surtout alors qu'il les connaissait fort bien, puisqu'à sa première édition (1785) il a joint la grande et belle carte de la Gaule, de l'illustre géographe, et qu'il pouvait très-bien prendre la peine de jeter un regard sur ses autres cartes et entre autres sur la carte de la Numidie, déjà fort ancienne à l'époque où il écrivait, puisqu'elle date de 1742.

On voit que les deux seuls écrivains qui ont fait de la Guerre d'Afrique l'objet d'une étude particulière, l'ont traitée d'une manière très-imparfaite; que leurs travaux, avant de servir, eussent dû être soumis à une critique sévère. Il n'en a rien été: on les a consultés et on a reproduit tous leurs dires sans contrôle, de sorte que toutes leurs erreurs reparaissent dans celles des éditions des *Commentaires* publiées jusqu'à ce jour, où l'on a voulu donner des synonymies géographiques.

A côté des écrivains spéciaux se placent ceux qui envisagent les questions de géographie comparée d'un point de vue général. Pour eux, la nomenclature relative à la Guerre d'Afrique n'est plus qu'un détail, mais enfin elle a, en plusieurs de ses points, une telle importance, qu'ils ont été forcément obligés de s'en occuper. Voyons s'ils ont été plus heureux que leurs devanciers.

La France ne possède, en fait de traités sur l'ensemble de la géographie comparée, que des ouvrages anciens, puisqu'ils datent du siècle dernier, où l'on peut glaner quelques notions exactes, mais dans lesquels on ne saurait rien chercher des acquisitions précieuses faites depuis trente ans. Tout ce que renferment nos ouvrages classiques en fait de géographie comparée ne vaut pas la peine d'être mentionné. Ce sont des notions sans ordre, sans dates, appartenant à toutes les époques, à tous les systèmes et ne laissant que des idées fausses. Cependant nous avons fait sur les différentes parties du monde antique les plus beaux travaux qui aient été faits en Europe. L'Algérie et les régions voisines, la Tunisie et le Maroc, l'Algérie particulièrement ont été l'objet de tentatives dont les lacunes indiquent trop bien qu'on en est encore aux recherches, aux investigations de détail, et que les unes comme les autres marchent avec une lenteur contre laquelle devront lutter peut-être les efforts de plus d'une génération. On n'y trouve du reste toujours qu'une faible partie des solutions qui nous intéressent, parce que le sujet que nous traitons appartient, par la nature de ses détails intimes, aux monographies les plus circonstanciées.

Cette observation s'applique tout entière aux *Remarques sur les grandes voies de communication de l'Afrique romaine*, insérées par M. d'Avezac dans son remarquable travail sur l'Afrique ancienne de l'Univers pittoresque (1844), au *Recueil des Itinéraires anciens*, publié par le colonel Lapie, en 1845.

Parmi les ouvrages généraux sur la géographie comparée du Nord de l'Afrique, il en est un auquel on a fait une réputation qu'il ne mérite certes pas. Je veux parler de la *Géographie ancienne des Etats Barbaresques*, par l'Allemand Mannert (1822-1825), ouvrage que le Ministère de la guerre, toujours désireux de jeter

de nouvelles lumières sur le passé de nos possessions africaines, crut devoir faire traduire, en 1842, par MM. L. Marcus et Duesberg. Toutes les parties de cette composition, relatives à l'Algérie, sont remplies d'erreurs que j'appellerai, sans scrupule, *volontaires*, car elles sont presque toujours le résultat du jugement le plus faux, joint à un parti pris de nier les faits les plus évidents. En ce qui touche à la guerre d'Afrique, Mannert a eu le bon esprit de ne pas trop s'écarter des opinions du Dr Shaw; il eût dû le faire toujours, car lorsqu'il s'en éloigne c'est pour ajouter de graves erreurs à celles du voyageur anglais. Ainsi, il ne cherche plus *Ruspina* à Sah'alil, mais il la met dans une vaste plaine, à 2 milles de la côte, avec Monastir comme port; il ne réunit plus la ville et le port d'*Hadrumetum* à Herk'la, mais il y laisse le port et place les ruines de la ville à quelques milles au nord de Sousa. Pour lui *Agar*, *Zella* (au lieu de Zeta) et *Vacca* forment un groupe de trois *bourgades* (c'étaient de bonnes villes murées, *oppida*) peu éloignées, ce qui est parfaitement démenti par la pointe de 28 kilomètres que César est obligé de parcourir en faisant sa pointe du camp d'Agar sur Zeta. Les idées de Mannert au sujet d'Utique, entièrement opposées à celles de Shaw, négation absolue de tout ce que nous disent les itinéraires et les historiens anciens, sont une des preuves sans nombre que je pourrais réunir pour justifier l'appréciation sévère que j'ai faite de son livre; il identifie Utique à *Porto-Farina*, qui en est à plus de 20 kilomètres. et le *Promontoire des Cornelia Castra*, si fidèlement et si exactement décrit dans les Commentaires sur la guerre civile (Livre II, 24), à je ne sais quelle pointe de terre basse qui ne saurait avoir le moindre rapport avec ce môle puissant, créé par la nature et dont la physionomie était alors unique au monde. Quant à Zama, il est de ceux qui se sont le plus rapprochés de la vérité, en la plaçant à *Zouuarin*, à 27 kilomètres de son véritable site.

Le Dépôt général de la guerre a publié récemment (1864) une fort belle carte au 2,000,000^e du Nord de l'Afrique, accompagnée d'un fascicule intitulé : *Notice sur la Carte de l'Afrique sous la domination des Romains*, dressée par M. Nau de Champlouis, capitaine au corps impérial d'état-major. On a évité dans ce

travail remarquable presque toutes les erreurs que nous venons de reprocher aux écrivains qui ont traité de la guerre d'Afrique de Jules César. La seule *Sassura* y est identifiée encore avec K's'our-es-S'af. Quant aux positions de *Zeta*, *Vacca*, *Uzita*, *Tegea*, elles n'ont pu y figurer à cause de la petitesse de l'échelle.

Les Allemands ont de très-bons ouvrages classiques sur la géographie ancienne. Le *Manuel* de Sickler est l'un des meilleurs et des plus répandus, la 2^e édition est de 1832. Veut-on savoir ce qu'il contient au sujet de la nomenclature de la guerre d'Afrique, le voici : Pour lui *Hadrumetum* est Mahometa ou Hamamet, ou bien encore Herk'la ; ce sont les deux erreurs de Turpin de Crissé et de Shaw ; *Zama* est Zouarin, c'est l'erreur de Mannert ; mais *Utique*, *Ruspina*, *Leptis Minor*, *Thapsus*, *Acholla*, *Tisdra*, citée une seconde fois sous le nom plus exact de *Thysdrus*, *Vacca* et *Tegea*, ne sont accompagnés d'aucune synonymie moderne ; c'est plus commode et plus court, mais cela n'indique qu'une profonde indifférence du sujet.

Après les généralisateurs, qui réunissent dans un même ensemble toutes les données éparses pour en faire un tout coordonné, viennent les voyageurs qui ajoutent aux documents écrits les données que leur fournit un examen plus ou moins attentif des localités.

Plaçons en tête le Dr Shaw.

C'est en 1743 que parut la traduction française de ses *Voyages en plusieurs provinces de la Barbarie et du Levant*, ouvrage qui a acquis, surtout depuis notre occupation de l'Algérie, un renom qu'il mérite à plus d'un titre. Ce voyageur est le premier qui ait émis sur la Géographie comparée de la guerre d'Afrique, les idées les plus sensées, avantages qu'il doit à l'exploration d'une partie de la contrée qui en fut le théâtre. Quelques-unes de ces synonymies indiquent même une sagacité toute particulière et dont il a donné plus d'une preuve. S'il n'avait pas eu la malheureuse idée d'aller chercher *Hadrumetum* à Herkla, à 23 kilomètres de son emplacement réel, ce qui l'a entraîné à commettre une autre erreur capitale, en assimilant les petites ruines de Sah'allil avec *Ruspina*, s'il ne s'était pas laissé tromper par la vague ressemblance d'un mot mal écrit, en plaçant *Sassura* à

Surseff (pour K's'our-es-Saf), son canevas fut resté encore aujourd'hui un des meilleurs.

Pendant les longues guerres de la République et de l'Empire, le gouvernement anglais fit lever par le capitaine William Henry Smyth, le périple d'une grande partie de la Méditerranée proprement dite. Ce travail, appuyé sur 1143 points déterminés astronomiquement et remarquable par son immense étendue, a fait disparaître de nos cartes une foule d'erreurs et a permis de substituer à de mauvais tracés de côtes des lignes de rivages où le dessin a repris tous les caractères de la vérité. On y rencontre bien, par ci par là, des points de détail auxquels il y aurait fort à redire, mais on oublie assez facilement ces imperfections en faveur de tout ce qu'il y a de bien, et le bien est en grande majorité. A l'heure qu'il est, nous n'avons pas pour les côtes de la Tunisie d'autres cartes que celles du capitaine Smyth et ce sont elles qui ont servi de base à notre travail, comme on le verra plus loin, en les appuyant, néanmoins, sur la Table des positions déterminées durant sa longue exploration et qui sont une des parties les plus utiles du volume qu'il a publié en 1854, sous ce titre : *The Mediterranean, a Memoir physical, historical and Nautical*, in-8, de 519 pages. Dans ce volume, l'hydrographe anglais a donné la synonymie antique de la plupart des points de la côte, mais s'il a été exact pour plusieurs points comme Lemt'a (*Leptis Minor*), Herkla (*Horrea Caelia*), Nâbel (*Neapolis*); on ne voit pas pourquoi il va chercher *Hadrumentum* à Monastir, *Kabarsusis* à Sousa, et *Aquae Calidae* à H'amamet, si ce n'est, pour ce dernier, que l'écrivain par deux M il a cru y voir le vocabulaire arabe *H'ammam* (حمام) qui signifie *Bains chauds*, mais il n'y a jamais eu des sources thermales à H'amamet et d'*Aquae Calidae* de ce côté-ci de la presqu'île du cap Bon.

Depuis la prise d'Alger, la Tunisie a été explorée par plusieurs voyageurs, qui ont notablement accru la masse de nos connaissances, qui ont transformé en faits acquis bien des hypothèses, et dont les recherches ont permis de rectifier les erreurs des documents anciens ou leurs oublis. Ce sont, en 1832-1833, Sir Grenville Temple; en 1844, M. Pellissier, l'auteur des *Annales algériennes*, consul de France à Tunis; en 1856, Barth, le célè-

bre voyageur dans l'Afrique centrale ; en 1861, Victor Guérin. Je ne cite que ceux qui ont parcouru les contrées sur lesquelles s'étend le réseau de la guerre d'Afrique.

Sir Grenville Temple a vu Bou H'adjar, Lemt'a, Dimàs, El-Djemm et Bou Chateur, dans lesquelles il reconnaît successivement, comme le Dr Shaw, *Agar*, *Leptis Parva*, *Thapsus*, *Thysdrus* et *Utique*. Mais après s'être franchement séparé de son compatriote en plaçant, sans hésiter, *Hadrumetum* à Sousa, il commet la même faute que lui en voulant retrouver *Ruspina* dans Sah'alil, et il ajoute à cette erreur une faute, celle de regarder Saïada comme étant *Usceta*, qui en était à 25 kilomètres plus à l'ouest.

Pour M. Pellissier, comme pour Sir Grenville Temple, *Hadrumetum* est incontestablement Sousa, *Leptis* Lemt'a, *Thapsus* Dimàs ; avec Shaw, il identifie *Acholla* et El A'liïa, *Thysdrus* et El-Djemm, mais il a le tort de voir avec lui *Sassura* à K'sour es Sa'f, et de ne pas avoir adopté sa synonymie d'*Agar*, qu'il met sans raison à Khreneïs, parce qu'il n'a pu voir Bou H'adjar. Il commet, d'ailleurs, quelques autres erreurs très-graves, pour n'avoir pas eu le soin de se munir d'un tracé géographique aussi exact que possible des marches de César, négligence qu'il n'a pas été le seul à commettre et qui a toujours eu les mêmes conséquences. C'est ainsi qu'il voit *Zeta* aux ruines situées entre Ksiba de Sousa et Feraïat ; *Tegea* dans les ruines de l'Oued el Laya, au-dessous de K'ala Sr'Ira ; *Vacca* dans les ruines de Zembra, à 5 kilomètres de Sidi Bou A'li, à plus de 30 kilomètres de l'endroit où elle devrait être, et, enfin, trompé par une malheureuse consonnance de mots, *Zama* à Zouam, dans un pauvre amas de ruines de la vallée de la Medjerda, à 67 kilomètres, en ligne droite, du site même de la capitale du roi Juba. Mais d'un autre côté, et il faut lui en faire éloge, le premier il a assimilé *Ruspina* et Monastir, *Uzita* et Benbela, et le premier aussi il a fait remarquer l'étrange erreur de Shaw qui voyait le grand cap de Monastir, le *Rous Pena* des navigateurs tyriens, dans ce promontoire obtus sur lequel s'élève Herk'la.

La synonymie de Barth est d'accord, dans les points principaux, avec les meilleures solutions que nous ayons signalées jusqu'à

présent. De même que le comte de Castiglioni, il pense que Zouïa, quartier qui formait jadis une partie considérable de Mahedia, est la *Zella* de Strabon.

M. Victor Guérin est un esprit sérieux, logique et qui n'admet guère que les faits dans lesquels la probabilité est si voisine de l'évidence qu'elle peut en tenir lieu. Il a ajouté d'autres preuves à celles qui avaient engagé d'Anville, d'Avezac, Temple, Pellissier et Barth à regarder Sousa comme la transformation moderne d'*Hadrumetum*. Il hésite un peu à identifier *Ruspina* et Monastir, mais on voit cependant, à certains passages de sa description, que cela ne lui semble pas douteux. Lemt'a, Dlmás et El Djemm, représentent toujours à ses yeux *Leptis Parva*, *Thapsus* et *Thysdrus*, et son livre offre de bonnes notes sur les ruines d'*Utique* à Bou Chateur. Les distances de la Table peutingérienne rendent, selon lui, peu probable l'assimilation de K'sour es Sa'f et de *Sasura*, et il a parfaitement raison. Quant aux autres points secondaires de la nomenclature césarienne, comme ils se trouvaient en dehors de sa ligne de route, il ne s'en est pas occupé.

La guerre d'Afrique de l'an 46 a plus d'un rapport avec l'histoire ancienne de l'Algérie. Elle s'y rattache par la grande diversion que firent contre la Numidie, en faveur de César, le roi Bocchus et son lieutenant Sittius, par les opérations de celui-ci contre Sabura, lieutenant de Juba, et contre les débris des armées pompéiennes qui, après la victoire de Thapsus, se jetèrent en Numidie pour chercher à gagner l'Espagne en traversant la Mauritanie ; par la mort de Scipion et de ceux qui l'accompagnaient, dans le golfe d'Hippone, aujourd'hui le golfe de Bône, enfin par la création de la nouvelle province d'Afrique qui comprenait la moitié orientale de la province de Constantine.

Mon intention, quand j'arrivai pour la première fois en Algérie, au premier jour de l'année 1849, était d'en étudier l'histoire sur le théâtre même des événements, ce que je n'ai cessé de faire depuis seize ans. D'un autre côté, les annales du Marok et de la Tunisie sont si intimement liées à celles de ce pays, dans l'antiquité et durant tout le moyen-âge, qu'elles devaient nécessairement faire partie du programme dont j'avais posé les bases en France.

C'est ainsi que je fus amené à m'occuper de la guerre d'Afrique de Jules César. Seulement, lorsque je repris ces recherches en 1862, lorsque j'eus analysé et annoté tout ce qui avait été fait, que je me trouvai en présence de cet ensemble d'assertions contradictoires qui, ainsi qu'on a pu le voir par ce qui précède, laissent l'intelligence la plus perspicace dans l'incertitude, devant ces opinions quelquefois vraies, trop souvent douteuses ou contradictoires, en face de toutes ces incertitudes, de toutes ces hypothèses, je me décidai à entreprendre un travail dans lequel toutes les questions seront étudiées de manière à satisfaire les esprits les plus sévères. Dès-lors, à la place d'un nouveau Commentaire de la guerre d'Afrique, critiqué et complété au moyen de tout ce qu'en avaient dit les écrivains postérieurs à Hirtius, nous avons eu cette longue, peut-être trop longue composition à laquelle j'ai dû donner le titre de Commentaire général de la guerre d'Afrique de Jules César, lequel embrasse sept cent cinquante pages in-quarto (1).

O. MAC CARTHY.

(A suivre)



(1) Le remarquable travail, dont on vient de lire le début, a été présenté à S. M. Napoléon III par son auteur, lors du deuxième voyage impérial en Algérie. L'Empereur, digne appréciateur des mérites d'une œuvre qui se rattache à un sujet dont il a fait l'objet de ses méditations et de ses études, a témoigné sa satisfaction à M. Mac Carthy en le faisant chevalier de la Légion-d'Honneur. Rappelons ici que notre honorable collaborateur se recommandait déjà par seize années de travaux géographiques et historiques sur l'Algérie. — *N. de la R.*

LES ÉDIFICES RELIGIEUX DE L'ANCIEN ALGER

(Suite. — Voir les N^{os} 35, 37-38, 39, 43 et 45.)

CHAPITRE XXI.

CHAPELLE DE SIDI HELAL, RUE SIDI HELLEL.

Sidi Helâl fut autrefois un marabout des plus renommés, mais sa célébrité, déjà en décadence lors de l'arrivée des français, s'est presque éclipsée depuis cet événement. Les nombreuses troupes de fidèles qui venaient jadis visiter son tombeau, ont oublié le chemin de cette petite chapelle, aujourd'hui plongée dans un abandon complet et déshéritée des abondantes offrandes des temps passés. Ainsi va le monde et les saints musulmans, ne sont pas plus à l'abri des vicissitudes de la fortune et des caprices de la mode que les simples mortels de toutes les nations et de tous les cultes. Le nom de ce marabout n'est cependant pas tombé dans l'oubli. Il est toujours vénéré et a survécu à la dévotion dont les restes du saint étaient l'objet. Par une singularité qu'on n'a pu m'expliquer, les femmes de mauvaise vie jurent ordinairement par sidi Helâl et ce serment est le plus redoutable qu'elles puissent faire.

Ce marabout vivait à une époque reculée. Il fut au moins contemporain de l'établissement des Turcs en Algérie, s'il faut en croire la tradition. Je dois ajouter que je n'ai pas de renseignements précis sur la date de sa mort, ni sur celle de la construction de l'établissement actuel, lequel se compose d'une très-petite mosquée surmontant une pièce obscure, humide, basse et nue, où se trouvent inhumés le saint et quelques privilégiés.

Le plus ancien des renseignements que j'ai recueillis dans des documents, est celui-ci :

« Maison située dans le voisinage de la porte du ruisseau (Bab-el-oued), près du tombeau (ضريح) de l'ouali vertueux sidi Helal (سیدی هلال) que Dieu nous soit propice par ses mérites et par ceux de ses semblables ! (acte du Cadi Hanafi, en date de la fin de safar 1025, soit du 10 au 18 mars 1616). »

Les indications postérieures ne différant pas essentiellement de celle qui précède, il m'a paru sans utilité de les reproduire. Dans

l'intérêt de la topographie de l'ancien Alger, je dois seulement signaler qu'à partir de 1090 (1679-1680), il est fait fréquemment mention de *haret el djenan* (حارة الجنان, la rue de la campagne), comme étant sise dans les environs du tombeau de sidi Helâl.

Depuis 1830, cette chapelle a toujours conservé son affectation religieuse. Elle reçut d'abord le n° 32 de la rue sidi Hellel, — à laquelle elle a donné son nom; — mais le remaniement de 1854 ne lui a attribué aucun numéro. De 1832 au 1^{er} mars 1853, les filles soumises furent installées dans ce quartier. La tombe déserte et muette du saint mahométan forma alors un étrange contraste avec le tumulte obscène et parfois sanglant de la prostitution qui hurlait à sa porte, avec les flots nauséabonds de l'orgie populaire qui venaient se heurter contre ses murs. Cette circonstance a évidemment contribué à éloigner de cet établissement la population musulmane, peu désireuse d'accomplir des actes de dévotion au milieu d'une pareille société.

L'oukil actuel de cette chapelle, est le sieur Abderezzak ben Bacit, dont la famille jouit de cette charge depuis longues années.

CHAPITRE XXII.

MOSQUÉE DITE DJAMA SABAT EL-AHMAR, RUE DU SCORPION.

Ce petit mesdjed, sans minaret, prenait le nom du quartier: *sabat el Ahmar*, ou plus usuellement *Sabat Lahmar* (la voûte rouge). Voici les seuls renseignements que j'ai trouvés.

La mosquée (mesdjed) sise près de Bir (le puits) *aznague* (بئر أزناج) et contiguë au rempart de la ville, dans le voisinage de sidi Helâl, que Dieu nous soit propice par ses mérites! (oukfa).

2. Mosquée sise au quartier de bir *ezzenagui* (بئر الزناكي) et contiguë à l'enceinte de la ville, au dessous de la voûte rouge. (Sabat el Ahmar السباط الاحمر). (acte de 1264, soit 1229).

Cette mosquée, qui reçut le numéro 18 de la rue du Scorpion, cessa d'être fréquentée par la population musulmane dès les premiers jours de la conquête. Elle fut aliénée, pour cause d'abandon et de vétusté, le 29 août 1849, au profit de M. Mussault, propriétaire de la maison portant le n° 16 de la même rue sur le rez-de-chaussée de laquelle elle était construite, laquelle maison porte actuellement le n° 5.

Nous allons maintenant traverser de nouveau la rue Bab-el-Oued pour examiner les édifices religieux qui se trouvent en arrière de la rive gauche de cette grande voie de communication, à peu de distance de la porte de la ville.

CHAPITRE XXIII.

MOSQUÉE D'ALI KHODJA (ANCIENNEMENT MOSQUÉE SIDI BETEKA ?),

RUE BISSON.

La mosquée connue par la génération actuelle sous le nom d'Ali Khodja, — et qui est un petit mesdjed muni d'un minaret exigü, sis au quartier de *Hammam el malah* (les bains d'eau salée) — ne figure sous cette dénomination ni dans l'oukfla ni dans aucun autre document. D'un autre côté, j'ai trouvé divers renseignements sur une mosquée de Sidi Beteka qui existait autrefois dans le même quartier de *Hammam el Malah*, et dont on ne peut aujourd'hui retrouver les traces sur le terrain. Comme les édifices du culte sont inaliénables et ne doivent changer de destination en aucun cas, et que d'un autre côté, il y a identité dans la situation, il me paraît certain que cette mosquée de sidi Beteka, — qui n'a pu disparaître — n'est autre que la mosquée d'Ali Khodja, sur laquelle les documents se taisent. Une reconstruction, de date relativement récente, aura amené un changement de dénomination dont les exemples sont des plus fréquents.

Les deux actes dont on trouvera la traduction plus bas font connaître que l'enceinte de la mosquée de Sidi Beteka n'était pas toute consacrée au culte et qu'elle renfermait des constructions particulières. Or, la mosquée d'Ali Khodja est enclavée, et enchevêtrée dans des bâtisses privées, et cette circonstance me semble une nouvelle preuve à l'appui de ma supposition.

Voici les documents que j'ai recueillis sur la mosquée de Sidi Beteka.

1. Traduction d'un acte passé par devant le cadi Hanafi.

Louange à Dieu ! Devant le cheikh, le jurisconsulte, le savant, notre maître, l'humble adorateur de Dieu. — Cadi de la (ville) bien gardée d'Alger à la date du présent (que Dieu le protège, le dirige et l'assiste dans l'exercice des fonctions qu'il lui a confiées !), se présentèrent les habitants du quartier dans lequel se trouve la mosquée de Poueli vertueux et béni Sidi Abou et-Teka (que Dieu nous soit propice par ses mérites !) située vers la porte du ruisseau (Bab el-

Oued,) et près du *Hammam* (établissement de bains) *el ma'ah* (salé) qui est en cet endroit, et ils exposèrent, pour le compte de ladite mosquée, le préjudice résultant des constructions élevées dans l'enceinte de cet édifice par le mállem (maître) Ali el Bsilit, lequel avait étendu par ses travaux ce que possédait Ahmed ouda Bachi, précédent acquéreur, et avait interdit l'entrée des latrines aux gens ayant l'intention de faire leurs ablutions. Cette affaire fut ensuite soumise à ben Ibrahim cheikh de l'Islam et soutien des hommes, le savant, le docte, le grand Muphti, le prédicateur éloquent, qui a apposé sa noble signature en bas de cet acte (que Dieu le comble de ses bienfaits et prolonge ses jours), lequel ordonna un transport à ladite mosquée pour faire examiner attentivement les bâties que le Sid Ali el Bsilit avait fait ajouter au dit endroit. En conséquence, deux hommes dignes de confiance et experts en matière de maçonnerie, lesquels sont : le mállem (maître) Ali el oudjedi, et le mállem Belkassem, le maçon, allèrent sur les lieux et se livrèrent à un examen minutieux du préjudice résultant de l'état de choses signalé. Il fut pris lecture de l'acte constatant les conventions arrêtées autrefois avec l'administrateur du habous dans la dite ville; on reconnut que d'après cet acte, la location (ana), avait été consentie pour quarante années, moyennant un paiement annuel de huit dinars algériens, et qu'après l'expiration de ce terme, il (le locataire) devait enlever tous les travaux élevés par lui ou faire cesser les causes qui interdiraient l'accès de ladite mosquée soit pour y entrer, soit pour en sortir. Tout cela résulte d'un acte dont il est détenteur. Les années qui se sont écoulées depuis la rédaction de cette pièce furent comptées et on reconnut qu'il avait encore une jouissance d'environ neuf ans. Alors, l'avis de tous fut de faire disparaître tous les travaux effectués récemment par le mállem Ali el Bsilit et consistant en une chambre supérieure (Rorfa) et deux planchers dont l'un supérieur et l'autre inférieur; de faire démolir ces constructions; de faire démolir l'escalier établi au-dessus du mihrab de la dite mosquée; de faire démolir l'arceau; et de faire enlever la porte qu'il avait placée pour interdire l'entrée des latrines; en sorte que la maison conserve son ancienne porte et reste dans son précédent état jusqu'à l'expiration de la dite location. A été présent à tout cela celui qui représente le mállem Ali el Bsilit, lequel est son parent par alliance l'honorable Skender beloukbachl ben le turc. Le cheikh cadi susdit a pris connaissance de cela et l'a sanctionné le déclarant valide et exécuté.

toire etc. Écrit à la date des derniers jours de Safar le bon de l'année mil-trente (1030) (soit du 15 au 23 janvier 1621).

2. Mosquée (djama) du cheikh Sidi Abou'tteka (أبو التكا), sise près de Hammam-el-Malah (Oukfia).

3. Traduction d'un acte du cadî Hanafi.

Louange à Dieu. Après que fut reconnu habous et wakf au profit du cheikh béni. l'oueli, le vertueux, la brillante étoile polaire, Sidi Abou'tteka (que Dieu, etc.), la totalité de la mosquée située du côté de la porte du ruisseau, dans le voisinage du *Hammam-el-Malah* sis dans cet endroit.

L'enceinte de ladite mosquée renfermait jadis des bâlisses qui depuis longues années étaient réduites à l'état d'emplacement, en sorte que nul profit n'en était retiré par les deux oukils, lesquels sont : l'honorable, etc., El Hadj Abdelkader, fils du défunt Mohammed, connu sous le nom de Ben el-Oukil, et son compagnon, le jeune Sid Mustapha, fils du défunt Sid Ali ben el-Arbi.

Et en cet état de choses, l'honorable, etc., le jeune Sid Mohammed, le janissaire, fils du défunt Sid Mustapha Khodja, conçut le projet de bâtir dans ladite enceinte ce qu'il voudrait et comme bon lui semblerait, à la condition que les constructions qu'il élèverait seraient sa propriété privée et qu'il servirait chaque année à l'administration desdits habous la somme de vingt réal draham serar. (La suite de cet acte constate que l'aliénation projetée s'est effectuée dans les conditions indiquées ci-dessus), (*N. du r.*). A la date des premiers jours de Ramdan de l'année 1168 (du 11 au 20 juin 1755).

Cette mosquée reçut le n° 1 de la rue Bisson. Dès 1830, elle fut affectée à un service militaire et convertie en magasin pour les effets du campement. Elle conserva cette affectation jusqu'en 1844, époque à laquelle elle fut aliénée.

Cet édifice, qui formait l'angle de la rue Doria et de la rue Bisson, voutée en cet endroit, fait actuellement partie de la maison portant les n° 10 et 12 de la première de ces deux rues. Il a été conservé et n'a subi que quelques changements; le minaret lui-même est intact : encastré dans la façade de la maison, rue Doria, n° 10, il reste comme un témoin muet de l'instabilité des choses humaines.

CHAPITRE XXIV.

MOSQUÉE DE SIDI AMAR ET-TENSI, RUE JEAN-BART.

Cette mosquée, — petit mesdjed sans importance. — paraît avoir

été bâtie par Sidi Amar et-Tensi, marabout autrefois célèbre, sur lequel j'ai donné des renseignements dans le chapitre VI. Dans tous les cas elle porte son nom et on doit admettre, dès lors, qu'elle est au moins contemporaine de ce saint personnage. Sa dotation était confondue avec celle de la chapelle de Sidi Amar et-Tensi, et ces deux établissements avaient un seul et même administrateur.

Je n'ai trouvé, au sujet de cette mosquée, que les deux renseignements ci-après :

1. La mosquée sise au quartier de Hammam el-Malah et dont est imam le Sid Mohammed, oukil de l'oueli excellent et b^énⁱ Sidi Amar et-Tensi (acte de Rebi' I^r, 1093 (mars 1683).

2. La mosquée sise au quartier de Hammam el-Malah, dans le voisinage de Kouchet el-bjidjellya (le four des gens de Giggelly) et près de la maison du Bach Beloukbachi actuel de la marine; de laquelle mosquée est imam le Sid el-Hadj Ali, ex-muphti maléki ben Abdelkader ben el-Amin, ainsi connu (alors oukil de la zaouiat de Sidi Amar et-Tensi, sise hors la porte Bab el-Oued). (Acte de 1229, soit 1813-1814)

Cette mosquée, qui reçut dans le principe le n° 16 de la rue Jean-Bart, fut affectée dès 1830 au casernement militaire, et fait actuellement partie des locaux affectés à la Direction d'Artillerie, lesquels n'ont qu'une entrée portant le n° 15 de ladite rue.

CHAPITRE XXV.

MOSQUÉE SABAT EL-HOUT, AUSSI APPELÉE EL-BOTEHA, RUE DES CONSULS.

Voici les seuls renseignements que j'ai pu me procurer sur ce mesdjed sans minaret, appelé quelquefois djama Sabat el-Hout (d'une voûte où étaient sculptés quelques poissons), et plus ordinairement *djama el-Boteha*, du nom du quartier.

1. Maison située dans une impasse au quartier d'*el-Boteha* (البطحا), contiguë à une mosquée connue sous le nom de *mesdjed Aberkan* (ابركان). Ce mot m'est inconnu (1). (Acte de 1038, soit 1628-1629).

2. Mosquée du quartier d'*el-Boteha*. (Acte de 1048, 1638-1639).

3. Djama el-Boteha (Oukfia).

4. Boutique, sise près de Kouchet (le four de) *el-Boteha*, attenante à l'école qui se trouve là (c'était une dépendance de la mosquée). (Acte de 1219, soit 1804-1805).

(1) *Aberkan* signifie noir, en kabile. — N. de la R.

Cette mosquée reçut d'abord le n° 82, et plus tard le n° 80 de la rue des Consuls. Elle fut tout d'abord convertie en entrepôt de grains et conserva cette affectation jusqu'en mai 1838. A cette époque, elle était en fort mauvais état et sa situation dans un quartier d'où s'était retirée complètement la population musulmane ne permettait pas qu'elle fût rendue au culte. Après avoir été affectée au casernement militaire de 1838 à 1845, elle fut aliénée, pour cause de vétusté, le 3 juillet 1854, au profit de M. Bonneville. Cet édifice a été démoli à l'intérieur, mais sa façade a été conservée en partie. Il porte aujourd'hui le n° 5 de la rue des Consuls et sert de magasin.

CHAPITRE XXVI.

MOSQUÉE D'AÏN EL-HAMRA, RUE PHILIPPE.

La notoriété appelle cette petite mosquée *mesdjed Ain el Hamra* (de la fontaine rouge), du nom d'une fontaine qui l'avoisine. Mais les deux renseignements ci-après, puisés dans des documents, nous apprennent que la qualification de *rouge* appartenait à la maison qui est en face du mesdjed dont il s'agit, aujourd'hui occupée par le colonel du génie, sous la voûte de la rue Philippe.

1. Mosquée et-Tadeli (جامع التادلي) en face de la maison rouge (Dar el-Hamra) (Oukfla).

2. Maison dite Dar el-Hamra (la maison rouge), sise près de Souiket Bab el-Oued, en face, en biaisant, d'une mosquée qui est là. (Acte de 1223, soit 1808-1809).

La désignation de *et-Tadeli* employée par l'oukfla doit s'appliquer à un oukil, car le dernier administrateur de cette mosquée a été un sieur Mohammed et-Tadeli, nommé par Hussein Pacha. Cette similitude de noms fait penser que, de même que le *Tadeli* de 1830, celui de l'oukfla était l'oukil de la mosquée dont il s'agit et que c'est à ce titre qu'il attacha, au moins momentanément, son nom à cet édifice.

Cette mosquée reçut d'abord le n° 35 et puis le n° 33 de la rue Philippe. Elle est actuellement sous le n°. Affectée au casernement militaire depuis 1837, elle est destinée à disparaître avec la voûte de la rue Philippe.

CHAPITRE XXVII.

CHAPELLE DE SIDI PASSI, RUE PHILIPPE.

A l'angle des rues Philippe et de la Révolution, existait un petit
Revue Afr., 9^e année, n° 54. 29

local voulté dans lequel était inhumé Sidi Ali el-Fassi (usuellement Ali Fassi), marabout jadis fort célèbre (1).

Voici quelques-uns des renseignements que j'ai recueillis sur cette petite chapelle :

1. Maison sise près du tombeau (ضريح) de l'ouéli vertueux Sidi Ali el-Fassi (علي الفاسي), que Dieu soit propice par ses mérites ! (acte de 1021, soit 1612-1613).

2. Maison près d'Aïn Mourad kounsou, dans le voisinage d'el-Bo-teha et du tombeau de Sidi Ali el-Fassi, que Dieu, etc., (acte de 1151, soit 1741-1742).

3. Maison sise près d'Okbet *Esselâm* (la montée du salut), dans le voisinage de Sidi Ali el-Fassi, que Dieu, etc., (acte de 1205, soit 1790-91).

4. Maison anciennement connue sous le nom de *Dar el-R'oula* (la maison de la goule), près de Sidi Ali el-Fassi, que Dieu, etc., (acte de 1218, soit 1803-1804).

La maison bâtie au-dessus de cette chapelle menaçant ruine, les restes mortels du Saint furent enlevés le 16 mai 1841 et transportés par les soins du Beit el-Mal dans la Zaouiet el-Abassi, sise rue des Dattes, qui avait été désignée par le muphti pour recevoir ces reliques. Le 15 octobre 1842, le local dont il s'agit, qui portait le n° 64 de la rue Philippe, fut aliéné au profit du propriétaire de la maison qui le surmontait, laquelle porte actuellement le n° 13 de la même rue,

Le dernier oukil a été le vieux Ahmed ben Essebbar, nommé par Hassan pacha, en 1791.

CHAPITRE XXVIII.

ÉCOLES DE RAHMET EL-KEDIMA (OU RAHBA KEDIMA), RUE DE LA RÉVOLUTION.

I.

Au n° 14 de la rue de la révolution se trouvait une fort petite mosquée servant d'école et consignée à ce titre dans l'oukfla, qui la désigne comme étant sise à Rahmet el-Kedima (l'ancienne halle). Ce petit édifice, dont le vieux Ben Yacoub a été le dernier

(1) *Fassi*, de Fez; ou, mieux, de *Fas*, ville principale du Maroc.
N. de la R.

administrateur et qui était affecté à l'enseignement des jeunes turcs, a été aliéné le 25 novembre 1840, et se trouve actuellement englobé dans la maison portant le n° 1 de la rue des Trois-Couleurs.

II.

A l'angle des rues Bab el-Oued, Tourville et de la Révolution, et portant le n° 1 de cette dernière, se trouvait une petite école, sans dotation, qui a été aliénée en mars 1841 au profit du propriétaire de la maison dans laquelle elle se trouvait enclavée.

SECTION II° NORD-EST.

CHAPITRE XXIX.

MOSQUÉE DE KA'ESSOUR, RUE DU 14 JUIN.

Le développement que prend la partie de la ville basse comprise entre la porte *du Ruisseau* (Bab el-oued) et la porte *de la guerre Sainte* (porte de France), m'a déterminé à consacrer une section spéciale aux quartiers qui avoisinent le front de mer depuis la batterie de *Seba Tabaren* (rue du 14 juin), jusqu'à la mosquée de la Pêcherie.

Le premier édifice dont j'aie à m'occuper dans cette zone, est une très-petite mosquée, portant actuellement le n° 13 de la rue du 14 juin et détenue par une famille indigène qui s'en prétend propriétaire. Comme je poursuis un but purement historique, je m'abstiendrai soigneusement de tout commentaire pour ou contre cette prétention et me bornerai à publier l'unique renseignement que j'aie pu recueillir dans les documents au sujet de la petite mosquée qui nous occupe.

« Mosquée (Djama) sise à *Ka'essour*, au-dessous d'el-Boteha, près de la maison d'*Arnaout Mami*, au-dessus d'une voûte qui est là » (oukflia).

La notoriété, d'accord en cela avec les documents, appelle cet édifice : la Mosquée (du quartier) de *Ka'essour* (قاع السور) le sol du rempart), de sa proximité, — non de l'enceinte fortifiée, puisqu'il n'en existe pas sur ce point, mais — de la limite de la ville, donnant à pic, dans cette partie, sur les rochers de la côte.

CHAPITRE XXX.

MOSQUÉE DE SIDI FÉLİH, RUE DU CHEVAL.

Voici les seuls renseignements que j'aie pu recueillir sur cette petite mosquée sans minaret, qui portait le nom d'un marabout dont elle renfermait le tombeau.

1. Mosquée (mesdjed) du saint, vertueux et bénisidi Felih (سیدی فلیح), que Dieu nous soit propice par ses mérites, dont est imam Mohammed Echerchâti ben Youssef (acte de 1084, soit 1673-1674).

2. Maison sise au quartier d'El-Boteha, près de la mosquée du saint et vertueux Sidi Felih, etc. (acte de 1144, 1730-1731).

3. Mosquée (mesdjed) connue sous le nom du cheikh Sidi Felih et sise près de *Dar el-Mokriyen* (1), au dessous d'El-Boteha (ou'îfia).

Cette mosquée reçut le n° 3 de la rue du Cheval. Elle conserva son affectation pendant quelque temps, mais elle servait de magasin en 1836. En 1842, elle était signalée comme fermée et abandonnée. Elle fut aliénée, pour cause de vétusté, vers cette époque et son emplacement se trouve actuellement englobé dans la maison portant le n° 3 de la rue du Cheval.

CHAPITRE XXXI.

MOSQUÉE ABĐY PACHA, RUE MACARON.

Dans le courant de l'année hégirienne 1138 (1725-1726), le pacha Abdy fit construire une mosquée, tout près de la caserne des janissaires, appelée *Dar el-Mukriyen* (la caserne des lettrés), et usuellement *Dar el-Makaroun*, vers le milieu d'une rue peu fréquentée, bâtie d'un seul côté et formant une espèce de chemin de ronde le long du rivage. Cet édifice, destiné à la *khotba*, ou prière publique du vendredi, et d'une capacité médiocre, était pourvu d'un minaret octogone peu élevé et comprenait des latrines.

Voici les documents et renseignements que j'ai trouvés au sujet de cet établissement, qui portait le nom de son fondateur, et auquel fut annexée en 1152 (1748-1749) une école bâtie par le pacha Mohammed ben Bakir.

(1) C'est la caserne de janissaires actuellement appelée *Dar el-Makaroun*.

1. Le pacha Abdy fait un habous au profit de la mosquée (mesdjed el-djama), qu'il a fait construire (1) actuellement dans le voisinage des deux prisons (zendana), l'une grande et l'autre petite, sises près de la caserne de janissaires dite Dar el-Mokriyen (دار المقريين), aux environs de la porte de l'île (Bab-el-Djezira, aujourd'hui porte de France) (acte de la fin de djoumada, 2^e 1138, soit du 24 février au 4 mars 1726).

2. Traduction d'un acte en tête duquel se trouvent le cachet du cadi hanafi et les notes suivantes :

Approuvé par le mir mizan Abdy Pacha, gouverneur (ouali) de la (ville) bien gardée d'Alger d'occident. (Suivent la signature d'Abdy-Pacha et un cachet dans lequel on lit : celui qui se confie en l'Éternel, son adorateur, Abdy ben Mohammed)

Louange à Dieu, qui, dans sa bonté, nous dispense ses grâces, . . . qui nous comble de bienfaits dont nul ne saurait être digne quelle que soit la grandeur de ses efforts ; . . . qui donne et qui prend sans que nul puisse détourner ses dons, ni faire faillir ses promesses. . . . « Ce que Dieu, dans sa miséricorde, envoie aux hommes (de ses bienfaits), nul ne saurait le renfermer, et nul ne saurait leur envoyer » ce que Dieu tient. » (2) . . . Je le loue (qu'il soit glorifié !), je lui adresse des actions de grâces pour cela, et je l'honore, malgré mon impuissance à le remercier et à le glorifier ! . . . J'implore de lui, du Dieu glorieux, l'abondance inépuisable de ses bienfaits et la perpétuité de ses faveurs ! . . . J'atteste qu'il n'y a de dieu que Dieu, qu'il est unique et qu'il n'a point d'associé, et cette attestation, sincère dans ses expressions, repose sur des bases solides. . . . J'atteste que notre Seigneur et notre Maître Mohammed, son adorateur et son Envoyé (que Dieu répande ses grâces sur lui et lui accorde le salut !) est le plus noble de ceux qu'il a choisis pour être ses prophètes et ses adorateurs, . . . et le plus grand de ceux qui ont guidé les créatures vers la Vraie Direction et la Droiture. . . . Que Dieu répande ses grâces et le salut sur lui, sur sa famille, sur ses nobles compagnons, sur ses partisans et sur son armée ! . . . Grâce que nous implorons, s'il plaît à Dieu, pour être sauvés des horreurs et des anxiétés du Jugement dernier, . . . et par lesquelles nous solliciterons de la bonté de notre noble Maître, et de sa vaste miséri-

(1) Il s'agit ici d'une construction et non d'une reconstruction, point important à fixer.

(2) Coran, chapitre xxxv, verset 2.

corde, qu'il nous assigne une place favorisée de la sécurité, dans laquelle nous serons à l'abri de tout malheur ! . . . après avoir adressé des louanges à Dieu le sublime, . . . et avoir appelé les bénédictions divines sur notre Seigneur Mahommed, le Noble Prophète ! . . . (nous constaterons que) lorsque le Pacha grand, . . . célèbre, considérable, . . . très-fortuné, éminent, . . . droit, orthodoxe, . . . très-puissant, pieux, . . . gloire de l'Empire Ottoman, . . . et prunelle de l'œil du royaume des Khakan ; . . . assisté de Dieu et victorieux, . . . le champion de la guerre sainte, combattant pour l'amour du Souverain, du Miséricordieux, . . . dont les conquêtes sont l'apanage, Abdy Pacha eut cédé aux inspirations de son caractère, qui le portent à se rapprocher de Dieu (qu'il soit glorifié et exalté !) par des actes de dévotion. . . . et à s'élever vers lui (que sa grandeur soit proclamée !) par de bonnes œuvres ; . . . *il constitua habous* au profit de la mosquée d'assemblée (المسجد الجامع) dont il a élevé les constructions, . . . dont il a assis les fondations et exhaussé les murs, . . . dans le quartier de *Ka'essour*, laquelle se trouve en face, en biaisant, de la caserne de l'armée victorieuse connue sous le nom de *Dar el-Mokriyin*, dans l'intérieur de la (ville) bien gardée d'Alger, . . . que Dieu très-haut la préserve des maux de l'adversité. . . .

La totalité du fondouk qu'il a fait rebâtir, connu sous le nom de *Yani Mselman* et contigu au marché des figues (*Diouan el-Kermous*) ; stipulant qu'à l'étage supérieur, la première chambre à droite, en montant par l'escalier, se louera 18 rial par an ; la seconde chambre, 15 rial ; la troisième, 15 rial, la quatrième, 18 rial ; la cinquième, 30 rial ; la sixième, 18 rial, et la septième, 18 rial ; et qu'à l'étage supérieur, la première chambre, à droite, en entrant, se louera 16 rial ; la deuxième, 12 rial ; la troisième, 14 rial ; la quatrième, 14 rial ; la cinquième, 14 rial et la sixième, 12 rial.

Ainsi que la totalité de l'*alout*, dans le vestibule du magasin, au-dessous dudit fondouk, stipulant que deux de ses chambres supérieures se loueront au *Bach A'ra*, moyennant 30 rial, et deux de ses chambres inférieures au chaouch *Abmed*, moyennant 25 rial ;

Ainsi que la totalité de la boutique, située au-dessous dudit fondouk, et affectée à la profession de barbier, laquelle se louera 15 rial par an. (Suit l'énumération de divers autres immeubles, dont le fondateur fixe le prix de location. *N. du tr.*)

Ce habous est complet et perpétuel, . . . ce wakf est stable et éternel. . . . Il ne sera pas modifié, . . . et ses dispositions ne seront pas

altérées. . . Il comprend toutes les limites et contenance, . . dépendances, accessoires et appartenances . . intérieures et extérieures des immeubles qui en sont l'objet. . .

Le seigneur Pacha susnommé (que le Dieu très-haut l'assiste !) a autorisé les administrateurs des deux (villes) saintes et nobles, Mekkat (la Mecque) et el-Madinat (Médine), (que Dieu augmente leur noblesse, leur considération et leurs honneurs !) lesquels sont : el-Hadj Chaban Ar'a ben Otsman, le turc l'honorable kara Mohammed Ar'a ben Ahmed, de la même nationalité, le pieux, le pur el-Hadj Mohammed ben Hadj Mohammed el-Bliidi et l'honorable Mohammed, amin des amins, fils de Mohammed fils de Echothed, à prendre possession à son exclusion de tout ce qui a été mentionné. En conséquence, ils ont pris possession de tout cela d'une manière complète et conforme aux dispositions, de la loi. Il a stipulé qu'ils ajouteraient les revenus desdits immeubles à ceux des propriétés fondées en habous au profit des pauvres des deux (villes) saintes, et qu'il serait prélevé sur ces revenus : tous les mois, 15 rial pour le khetib de la dite mosquée, . . pour son imam, 8 rial ; . . pour le lecteur du *Tenbih el-Anam*, 1 rial ; . . pour le professeur, 5 rial ; . . pour le *raoui* (narrateur) qui lit les traditions au professeur, 1 rial ; . . pour le mouedden en chef, 3 rial ; pour 3 mouedden, 6 rial, soit 2 rial à chacun d'eux ; . . pour deux mouedden du minaret, 4 rial, soit 2 rial à chacun d'eux ; . . pour celui qui allume les lampes, 3 rial ; . . pour celui qui est chargé de balayer la mosquée et d'étendre les tapis, 1 rial et 1/2 ; . . pour celui qui est chargé de donner la crosse au khetib, 1 rial ; . . pour celui qui est chargé de nettoyer les lieux d'ablution, 1 rial ; . . pour six hezzabin, 4 rial et 1/2 ; . . pour le mouedden des heures du *mor'ereb*, de l'*eucha* et du matin, 1 rial. . . Le surplus des produits desdits immeubles sera affecté à l'entretien de la mosquée susdite, aux réparations qu'elle pourra nécessiter et l'achat de ce qui lui est nécessaire en fait d'huile, de nattes, de lampes, etc. S'il y a un excédant, il sera acquis aux pauvres des deux (villes) nobles et saintes (que Dieu augmente leur noblesse, leur considération, leurs honneurs et leurs dignités !) ; il sera ajouté aux produits de leurs propriétés, etc. Le seigneur Pacha, susnommé, (que Dieu l'assiste !). a désigné pour gérer lesdits habous, opérer les prélèvements qui doivent être effectués sur leurs produits et prendre possession de l'excédant pour le compte des ayant-droit, les administrateurs susnommés des biens des deux

(villes) nobles et saintes, ou leurs successeurs. Ils ont accepté cette mission et se sont engagés envers lui à s'efforcer de la remplir avec zèle. Il a été témoigné en faveur du seigneur Pacha sus-nommé, etc. Il a été déclaré que les *rial* mentionnés dans cet acte sont des *rial draham serar* en argent. A la date des derniers jours de safar le bon de l'année 1142 (du 15 au 23 septembre 1729).

3. Mohammed, oukil el hardj, ben Ahmed le Turc, fonde un habous au profit de la mosquée d'assemblée qu'a fait bâtir le prince illustre, gloire des grands princes, qui se voue à la guerre sainte pour l'amour de Dieu, notre maître le seigneur Abdy Pacha dey, sise à *Essebd Tebaren* (les sept tavernes, en face, en biaisant, de la caserne des troupes victorieuses de la ville d'Alger la prospère, connue sous le nom de dar el-mokriyen. (Acte de 1144, soit 1731-1732)

4. Traduction d'un acte en tête duquel est un cachet dans lequel on lit : Celui qui se confie au miséricordieux, son adorateur, Ibrahim Pacha ben Ramdan.....

Louange à Dieu. Après que notre défunt maître, le seigneur Abdy Pacha, eut fait bâtir la mosquée qu'il a fondée dans le quartier de *Ka'essour*, près de la caserne des janissaires connue sous le nom de *dar el-mokriyen*, et lui eut constitué une dotation par habous, ainsi que cela résulte de l'oukfa.

Parmi les immeubles attribués à titre de habous à ladite mosquée, se trouvait une maison de juifs, appelée par eux *dar Chennoun el demé* (la maison de Chenoun le tributaire), et située dans le voisinage du four d'el-Kebabtya, laquelle maison devait produire un loyer de 200 rial par an. Cela fut ainsi jusqu'à la présente année, et alors les juifs occupant cette maison exposèrent que ce loyer était trop élevé.

Ils s'adressèrent, en conséquence, au gouverneur actuel, lequel est notre honoré maître le pacha Ibrahim Dey (que Dieu prolonge ses jours), en présence de Sid Ahmed ben el-Mokfouldji, l'Andalou, administrateur (dudit lieu). Leur décision fut qu'une réduction de 80 rial serait faite sur ledit prix et que ladite maison serait conservée aux juifs susdits, moyennant un loyer annuel de 120 rial, sans augmentation. Ils se sont entendus à ce sujet et il ne reste plus entre eux aucun sujet de contestation. Et le salut ! Ecrit par l'ordre de notre honoré et illustre maître le Douleteli, le seigneur Ibrahim Pacha (que Dieu lui soit propice !). A la date du commencement de choul de l'année 1153 (du 20 au 29 décembre 1740).

5. Mohammed Pacha ben Bakir fonde un habous au profit du professeur attaché à la nouvelle école qu'il a fait bâtir, laquelle est sise près de la caserne des janissaires dite dar el-makriyen, et est contiguë à la mosquée du défunt Abdy Pacha (Acte de 1162, soit 1748-1749)

Tous les actes et documents postérieurs au renseignement ci-dessus conservent à cette mosquée le nom de son fondateur. Affecté au casernement militaire en 1830, l'édifice dont il s'agit conserve encore cette destination. Il portait autrefois le n° 31 de la rue Macaron et a reçu le n° 17 en 1854. Quant à l'école, privée de numéro depuis cette dernière époque et affectée au casernement militaire à partir de 1830, elle portait autrefois le n° 33 de la même rue.

A. DEVOULX.

(A suivre)



ETHNOGRAPHIE DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE

AU TEMPS DE MAHOMET.

(Voir les n^{os} 42 et 43)

XVI.

RIVE GAUCHE DE L'AMPSAGAS.

Les premiers conquérants connus de la Sitifienne furent les Masséyliens : ces peuples toutefois ne s'y implantèrent pas et en furent facilement expulsés par les Massyles et par les tribus de même race qui suivaient leur fortune, c'est-à-dire par les Louata. Ceux-ci se répandirent en grand nombre dans la Numidie et poussèrent même leurs fractions jusqu'aux environs de Saldæ.

La domination des Massyles fut détruite par César : les Louata perdirent dès-lors leur prépondérance et la plupart de leurs tribus furent chassés de la Sitifienne. Trois siècles après, on trouvait dans ce pays les Kedamousiens qui y étaient venus sans doute du sud, lors des orages qui accompagnèrent la chute de Juba l'ancien. Ces nouveaux envahisseurs se fixèrent sur la rive gauche de l'Ampsagas jusqu'à l'Auras (1). Les uns s'y livrèrent à la vie sédentaire, mais la majeure partie y garda ses habitudes nomades jusqu'après Mahomet. Aussi, à la chute de l'Empire, surent-ils se maintenir par leurs propres forces contre les attaques des hordes du désert et forcèrent-ils

(1) Ptolémée. — Trad. d'Avezac. *Afr. anc.* p. 17. « ... A l'est des Toulousiens se trouvent les Moukounes et les Khitoues jusqu'au fleuve Ampsagas, derrière ceux-ci les Kedamousiens, puis les Todoukes vers les sources du fleuve Ampsagas. ... »

Pour bien se rendre compte de la véritable position des Todoukes, il ne faut pas identifier exactement l'Ampsagas de Ptolémée à l'Oued-el-Kebir de nos jours. — Dans la pensée du géographe Grec l'Ampsagas était un fort grand fleuve prenant sa source dans des plateaux méridionaux et n'entrant dans le Tell à la hauteur de l'Auras (mont Audon) qu'après avoir fourni déjà la moitié au moins de son cours (a). A ce compte les Todoukes devaient habiter le bassin oriental du Hodna.

(a) Ptolémée marque les sources de l'Ampsagas à 26° nord de latitude, le mont Audon à 29°, et l'embouchure du fleuve à 34° 45', de latitude nord.

celles-ci à chercher des établissements dans les pays occidentaux.

Sous les derniers Sévères, toutefois, ils durent se resserrer vers l'est, pour faire place à une invasion qui leur enleva une partie de leurs territoires à l'ouest. Les envahisseurs se partagèrent le pays : les Zimizii venus du grand désert s'établirent vers l'embouchure de l'Ampsagas ; les Gédalousiens, fraction Gétulienne (1) sortie des mêmes parcours se fixèrent à l'ouest de Saldæ et du fleuve Nasabath (Oued Sahel) ; les Nacmousiens, originaires du Sersou, occupèrent les environs de Cuiculum (Djemila), vers le djebel Nagmous de nos jours, les Misoulames et les Monsounes, enfin, venus des Ziban s'emparèrent les uns des cantons au sud de Mileu, et les autres des plateaux qui séparent Sétif de l'Auras (2).

L'indication d'un évêque Cedamusensis dans la Sitifienne, (3) nous montre que sous les Vandales, les Kedamousiens occupaient encore leurs premières demeures : mais il est certain que dans la suite, ils conquièrent les villes de l'est jusqu'aux environs de Bône. Ben Khaldoun nous apprend, et rien ne nous autorise à le nier, que ce fût à la suite des bouleversements causés par l'apostasie des Berbères, moins d'un siècle après la conquête (123 de l'hégire.) (4).

Les Ketama furent violemment convertis à l'Islamisme par les Arabes de la première invasion et restèrent longtemps soumis aux Emirs Arabes de l'Ifrikia : depuis deux siècles déjà, leurs voisins de l'ouest avaient reconquis leur indépendance, quand les Ketama s'insurgeant à leur nom, au nom de la dynastie fatemite, chassèrent du Magreb les Aghlebites

(1) Dans un autre article de cette étude, j'ai nommé ce peuple *Geladousiens* et je l'ai identifié en conséquence aux *Kaletes*, c'est une mauvaise leçon. — Les Gédalousiens étaient une branche des Goddala de nos jours, et quant à ce mot Goddala lui-même, ce n'est probablement qu'une forme du mot antique Gétule, que Ben Khaldoun et les auteurs musulmans n'ont pas su identifier avec l'autre forme plus connue : Guezoula.

(2) Tous ces renseignements sont tirés de la Table de Peutinger.

(3) UNIV. PITT. *Afrique Chrétienne* (de M. Yanoski). — Liste des Évêchés africains, p. 50.

(4) Ben Khaldoun. — T. 1 de la *Trad.* p. 291. — La conquête eut lieu en 50, sous les ordres d'Okba. L'apostasie des Berbères gagna la Numidie en 123 de l'hégire.

princes Arabes, qui régnaient à Caïrouan. Quelques générations plus tard, ils continuèrent leurs conquêtes, en allant installer leurs protégés sur le trône du Caire. Comme ils avaient émigré en masse et organisés par tribus, ils restèrent en Égypte et servirent aux fatemites de milice et d'appui. Par la suite, un de ces princes, Hakem Bismilla, ayant voulu créer une nouvelle doctrine pour l'opposer à celle de Mahomet, fut massacré par les Égyptiens. Les tribus Ketamiennes se dispersèrent alors, et l'une de leurs branches alla se fixer dans le Haouran de Palestine, où elle a conservé son ancien nom sous la forme que lui connaissaient Ptolémée et les notices épiscopales (Quédamésé) (1).

Tous les Ketama cependant n'abandonnèrent pas la Numidie, mais le nombre restreint de ceux qui restèrent, les empêcha de résister avec succès aux empiètements des Sanhadja, lesquels les eurent bientôt soumis et les forcèrent à payer tribut.

Les auteurs musulmans comptaient les Ketama dans la race de Bernès, les faisant ainsi plus anciens que les Louata. C'est le contraire plutôt qui est la vérité.

XVII.

LA NUMIDIE OCCIDENTALE.

A l'est de l'Ampsagas, commençait la véritable colonisation romaine, jusque là, ce n'était qu'une occupation, surtout militaire, ayant à se préoccuper sans cesse des révoltes toujours menaçantes des tribus indigènes. Autour de Cirta, au contraire, le pays de quelque race qu'en fussent originellement les habitants, s'était peu à peu romanisé et avait pris plus ou moins les mœurs, les coutumes, la langue même de la Métropole. Cette forte occupation, cette adhésion des Numides au Gouvernement de l'Empire, la fondation de villes, de villages, de

(1) Baron Aucapitaine. — *Étude sur les Druzes*.

A propos de la terminaison *Ousoi* (en latin *usii*) de certains noms antiques de tribus, nous avons déjà dit, contre l'opinion de Maunert, qu'elle était non pas Grecque mais indigène. Elle répondait, nous l'avons reconnu depuis, à la forme plus nouvelle *Acen* qu'on trouve dès le temps de Corippus et qui la remplaça définitivement. Cette forme *Acen* a maintenant disparu elle-même.

hameaux sans nombre, la création d'une double ligne de routes et d'avant-postes contigus, défendant les approches du Tell et s'appuyant sur le grand chef-lieu militaire de Lambèse, placé comme eux sur les confins du désert, tout cela avait donné au pays une grande sécurité et permis aux populations de s'attacher comme en pleine Italie à la culture du sol. Aussi là seulement, voyons-nous les tribus garder jusqu'à la chute de l'Empire romain, les emplacements qu'elles occupaient dès les premiers Césars.

Nous ignorons quels furent les premiers habitants de la Cirtésienne : un peu avant les guerres puniques, le pays fut conquis par les Massésyliens, venus des bords de la Malva ; mais ce peuple ne se répandit pas dans le pays et se contenta d'y fonder des villes, ou pour mieux dire, une ville qui fut Cirta. Les Massyles et les Louata vinrent ensuite et se partagèrent la domination des cantons qui s'étendent du mont Ferratus à la Carthaginoise. Ces Massyli autrement dit Seli, venaient des déserts Syrtiques, où Herodote les avait connus sous le nom de Psylles (1). Soit que ces Massyles, qui paraissent avoir été la branche souveraine des Louata, aient entraîné dans le Tell, au temps de Massinissa, un grand nombre de fractions de même race, leurs vassales, soit plutôt que ces

(1) Nous avons fait dériver ailleurs le nom des Massyles des mots *mas-seli*, en appliquant à l'affixe *mas* le sens de fils enfants qu'il a encore chez nos kabyles. — Une étude plus approfondie a fait reconnaître que cet affixe n'avait pas chez les berbères de l'antiquité la signification qu'il a de nos jours (M. le colonel Hanoteau, *Rev. Afr.*). La dérivation réelle du nom Massyles est *Ma-Seli* et non *Mas-seli*. La forme *m*, *ma* qu'on retrouve dans la formation de plusieurs Ethniques anciens, paraît y déterminer le sens particulier de *Tribu*. Nous citerons entre autres l'exemple suivant, qui ne peut admettre aucun doute : l'Ethnique *mozotcoritana* des notices Episcopales, lequel provient certainement du nom des Astacoures de Ptolémée.

La particule *m* a d'ailleurs encore cette signification dans un grand nombre de dialectes nègres (a). Dans d'autres idiomes éthiopiens, elle est remplacée soit par la particule *Ba*, *B*, ce qui explique la dérivation *P-Syli* (*Psylli*), soit par la particule *oua*. Toutes ces formes d'ailleurs appartiennent aussi à l'ancienne langue Berbère. Exemples : *Macoures* (Ptolémée), *Vamacoures* (Pline), *Bamacorrensis* et *Ouamacorrensis* (Notices

(a) Vivien de Saint-Martin. — *Année géogr.* 1864. 3^e année, p. 1304.

hordes victorieuses aient imposé le travail aux populations qu'elles trouvèrent dans le pays, il est certain que dès cette époque, on commença à cultiver la Numidie, sur l'ordre des rois Massyliens. « Dans plusieurs contrées de son vaste Empire, » (dit M. L. Lacroix), (1) Massinissa s'attacha à fixer les habitants au sol, à leur faire abandonner les habitudes de la vie errante, en leur enseignant à tirer parti de la fertilité de leur territoire et à se livrer à l'agriculture; mais pour lui il ne changea rien aux coutumes de ses ancêtres, ni aux habitudes de l'éducation rude et forte qui avait été celle de son père. » Des écrivains, admirateurs passionnés du prince Numide, ont voulu trouver dans ces efforts une pensée civilisatrice. Quant à nous, nous ne pouvons voir dans Massinissa, qu'un barbare intelligent, arrachant aux vaincus leurs moyens d'indépendance, les attachant à une glèbe productrice et se réservant à lui et à ses compagnons, le droit de porter les armes et de vivre aux dépens des populations tributaires.

Sous l'influence envahissante de Rome, Micipsa et ses héritiers continuèrent la tâche de leur aïeul, et préparèrent sans le vouloir la Numidie à accepter la domination de l'Empire. Des marchands Grecs attirés par les bénéfices d'un commerce actif (2), des aventuriers Latins poussés dans le pays par l'amour du nouveau ou chassés d'Italie par les hasards des guerres civiles, des colons Européens venant chercher de fertiles territoires à cultiver sur le sol si vanté de la riche Numidie, façonnèrent peu à peu les Indigènes à l'influence romaine. Bientôt ces éléments gagnèrent en importance; il se forma surtout de nombreuses bandes armées dont les *condottiere* se vendaient tour à tour soit aux rois Massyles soit aux roitelets voisins qui harcelaient leurs frontières. Ces *condottiere* bientôt firent la guerre pour leur propre compte, et l'un d'eux, comme on sait, P. Sittius Nucerinus rendit à César de grands

Episcopales). Il y a bien des découvertes à faire dans la comparaison du berbère des Touareg et des langues des nègres voisins avec les idiomes de l'Abyssinie.

(1) UNIV. PITT. M. L. Lacroix, *Numid. et Maurit.* p. 25.

(2) Strabon. Ch. 17. p. 1188.

services contre le roi Juba, l'ancien. En récompense, César donna aux compagnons de cet aventurier la possession du territoire de Cirta.

La chute de Juba ruina la prépondérance des Massyles : ce peuple se retira dans l'Auras dont il avait dès l'abord fait sa forteresse et son réduit ; du moins avait-il élevé au pied de ce massif le tombeau de ses rois (le Medracen). Quant aux tribus de sa domination, Louatiennes ou autres, elles restèrent en général dans le pays ; mais il leur fallut se resserrer pour faire place à de puissantes immigrations Européennes. Celles qui vivaient en Nomades surtout, réduites à de minces parcelles de terre insuffisantes à l'élevé des troupeaux, durent sous peine de mourir de faim se livrer à l'agriculture et par la force des choses adoptèrent plus ou moins les mœurs et les institutions des colonies voisines venues d'Italie. Nous citerons comme exemples de ces tribus transformées les Sedderata et les Zeggala, deux branches importantes des Louata, lesquelles fondèrent, autour de Cirta, deux communes régies par des institutions d'origine romaine, et possédant un Conseil municipal, des questeurs et des décurions. La première de ces communes (*respublica Saddaritanorum*) était située à Ain el-Bey, la 2^e (*respublica Arsagalitanorum*) au lieu dit aujourd'hui El Goulla (1). Que si l'on veut une preuve plus convaincante encore de ces changements des tribus indigènes en communes régies par des formes Romaines. Voici ce que nous apprennent deux inscriptions recueillies en 1864 par M. le

(1) Voir *Ann. archéol.* de la province de Constantine, année 54-55, p. 79, année 62, p. 1.

Il n'est pas douteux que le nom des Saddaritani ne soit le même que celui des Sedderata. Quant au mot Arsagalitani, nous le décomposons en Ar-Sagalitani et l'identifions en conséquence au nom Zeggala (a).

(a) *Note, Du sens des particules Our et ar en ancien Berbère.* M. de Slane fait remarquer dans sa traduction de l'histoire des Berbères (T. 2. p. 4). que la particule *Our*, qui se rencontre dans un grand nombre de noms de tribus, semble signifier *fils de*. Il est en effet facile de prouver que cette particule n'est pas constitutive des mots où elle apparaît et qu'elle n'en est qu'un affixe, il nous suffira pour cela de citer certains noms tout à fait pourvus ou privés de cette particule.

C'est ainsi que nous voyons, chez Ben Khaldoun la tribu Miknascienne de Teflit reparaitre plus loin sous le nom d'Ourlfleta ; que nous retrouverons les Fil'aucen dans l'ancien territoire des Mik-

commandant Payen, à la Smala des spahis de l'Oued Lachbour, à 2 heures de Bordj-Medjana :

Du temps d'Adrien (117-138) vivait dans le canton une tribu du nom de Perca (Gente Numidarum Perc) : Par ordre de l'Empereur et par les soins de son procureur, prolégat de la Mauritanie Césarienne, on prit à cette tribu le territoire nécessaire à l'établissement d'une redoute et à l'entretien de ses défenseurs. La redoute fut appelée Matidie du nom d'une princesse de la famille impériale belle-mère de l'Empereur. — Un siècle après, sous Alexandre Sévère, (222-335) on résolut d'établir sur le territoire de la redoute Matidie, la colonie de Casturum (Kasturrensi), et le procureur impérial près la commune de Perca (RP PERC); ordonna que les tours du terrain de la redoute serviraient de limites aux colons Casturrensiens. On voit dans cet exemple la tribu nomade de Perca devenir la commune de Perca (1).

Rome, ayant ainsi les liens d'origine que les tribus de la Numidie avaient rapportés du désert, relia alors toutes les petites communes des environs de Cirta par une organisation purement administrative qui engloba tous les habitants du pays : Indigènes, Grecs, Italiens, Romains, dans la dénomination Commune de Cirtésiens (2).

(1) *Racueil de la Société archéol.* de Constantine, 1864 p. 101 et 104. — Peut-être ces Perca sont-ils les Bourgoche, tribu Louatienne mentionnée par Ben Khaldoun. Le nom Perc sera devenu Bourgoch, comme Madaura est devenu Madaourouche. (*Madaurus* est le vrai nom antique.—*N. de la R.*)

(2) Ptolémée, *Maurétanie*. « Les habitants des parties occidentales de l'Afrique propre jusqu'à la mer sont : les *Cirtésiens* et les *Nabathres* après eux, vers l'est, les *Jontiens*. . . . Au sud des *Cirtésiens* et de la Numidie, derrière le mont Audon, les *Misoulames*, derrière eux, les *Nattaboutes*. . . . »

nata lesquels comptaient parmi eux une fraction dite des *Qurfoles* ; enfin que les *Idjens*, ancienne population Ketamiense de la province de Constantine disparaissent de l'histoire au moment où l'on commence à parler des *Our Idjen*, tribu houarienne du même pays.

Ces exemples nous montrent que la particule *Our* devrait signifier quelque chose comme *tribu* et nous expliquent comment les historiens latins de la décadence connaissaient les *Ar-Zagages*, là où vivaient auparavant les *Zygarites* et où se retrouvèrent ensuite les *Zouagha*. Ils nous autorisent aussi à rapprocher le nom des *Zaggala* de celui des *Ar-Sagalitani*. La différence de prononciation *Our* et *Ar* ne paraîtra pas une difficulté à ce rapprochement pour ceux qui connaissent les règles de la permutation des voyelles dans les langues sémitiques, et nous avons d'ailleurs un exemple de cette permutation dans le nom des *Astennites* d'Honorius, devenu *Qurtennid* dans les temps musulmans.

La tranquillité du pays ne fut guère troublée dans les siècles suivants que par les contre-coups des révoltes militaires qui de temps à autre éclataient dans l'Empire ou bien par quelques incursions des Maures de l'Auras. Ceux-ci, vers le temps de Dioclétien, détruisirent bien Lambèse, capitale militaire de la Numidie (1), mais ils ne purent s'établir dans la plaine. Lors même que l'invasion Vandale eut rendu l'indépendance, et avec elle l'anarchie aux tribus de la Cirtésienne, les populations sédentaires restèrent maîtresses de leurs territoires et ne subirent de conquête qu'un siècle et demi après Mahomet. Encore cette conquête qui fut l'œuvre des Ketama n'expulsa-t-elle pas les tribus du pays, lesquelles furent seulement forcées de s'incorporer dans le nombre des vainqueurs.

Les Louata figurent dans les généalogies Musulmanes comme enfants de Madrès, ce qui n'est pas vrai, dans le sens du moins qu'y attachent les historiens de l'Islam ; car loin d'être un peuple nouveau, les Louata, nous l'avons déjà fait remarquer, doivent se rattacher aux *Seli* de la table de Peutinger, aux Massyles de Tite Live et aux psyllés d'Hérodote, c'est à dire aux populations les plus anciennes dont l'histoire d'Afrique ait eu connaissance. Il est vrai que les Musulmans, lorsqu'ils envahirent la Cyrénaïque, y rencontrèrent tout d'abord les nombreuses hordes nomades des Louata Orientaux et durent en conséquence les considérer comme de formation récente. Ils les comptèrent donc parmi les tribus Médracennes. Peut-être aussi ce nom de Medracen, que les généalogistes appliquèrent plus tard à tant de nations, n'était-il dans l'origine, que le nom d'une fraction principale des Louata répandue du Nord de l'Auras où se trouvait le tombeau des rois Numides

(1) Marcus. *Géogr. barbar.* de Mannert, Addition, p. 399. « . . . On ne trouve pas d'évêque de Lambèse dans la notice épiscopale de Numidie composée en l'an 484, sous le règne du second roi vandale de l'Afrique ; on n'en voit pas non plus figurer aux Conciles qui se sont assemblés dans cette partie du globe depuis 251. Par contre on trouve des évêques de Lambiridi et de Lamasba dans la notice et à la conférence de 411. On ne saurait expliquer cette anomalie qu'en supposant que les Maures du mont Auras se sont mis en possession de Lambèse dès la fin du troisième siècle de l'ère chrétienne. »

jusque dans les plaines de la Byzacène. Dans la Byzacène en effet nous voyons figurer un évêque Medracien (*Amudarsensis*) dans les mêmes temps qu'y vivaient les *Lebatai* de Procope et les *Languenten* de Corripus, tribus qui sont identiques aux Louata des temps postérieurs.

XVIII.

NUMIDIE ORIENTALE.

Les plus anciens habitants connus des régions à l'Est de Cirta, étaient les Nabathres dans la plaine, les Jontiens vers la mer jusqu'à Tabraca, et les Midènes au-dessous des Jontiens et au midi de Sicca Veneria (1). Au temps de Ptolémée le plus ancien auteur qui les ait mentionnés, ces peuplades étaient nouvelles dans le pays, puisque deux d'entre elles avaient encore des fractions dans le bassin des Chott et dans le grand désert (2). Leur établissement dans le Tell doit donc, comme celui des Kadamousiens, concorder avec la chute des Massyles. Peu après, l'occupation Romaine les immobilisa et en même temps les protégea contre les entreprises qui auraient pu venir du Sud, jusqu'au moment où les Vandales s'emparèrent de l'Afrique Romaine.

Dans la première partie de cette étude nous avons confondu à tort les *Nabades* de Pline avec les *Nabathres* de Ptolémée. Nous avons été trompé en cela par une certaine ressemblance de noms ; mais une étude plus complète nous a fait reconnaître que c'étaient deux peuples bien différents : Les Nabades ou plus correctement les Nababes habitaient les abords du mont Ferratus ; les Nabathres avaient pour domaine les rives de l'Oued-Gourn (haute Seybouse) et y avaient fondé probablement la ville que les Romains nommaient *Bataras* ou *Vatari* (1). Le nom de la

(1) La position des anciens Midenes est fixée 1° par les ruines d'Enchir-Medeina au sud du Kef et au nord-est de Tebessa, 2° et surtout par la situation d'une branche nomade de leur race (les Miediens) qui, à la même époque, sous les Antonins, vivait dans le Zab oriental au sud de Tebessa.

(2) Ptolémée-*Mauritanie*, marque des Miediens, au delà de la limite sud de la Numidie et au-dessous des Midenes ; et ailleurs il cite des Nabathres dans le désert vers le mont Arouallon.

ville est en effet identique à celui de la tribu, si l'on retranche de celui-ci la particule *Na* qui se retrouve encore en Kabile dans le sens de *gens, tribu, peuplade*. — On peut encore inférer de cette restitution que c'étaient les *Nabathres* qu'Honorius désignait sous le nom de *Bostræi*, et aussi que c'est du mot *Nabathres* réduit à sa radicale que les Musulmans ont tiré le nom célèbre de *Botr*, qu'ils ont donné à la prétendue postérité de leur fabuleux Madrès.

Ce serait encore un exemple à joindre à bien d'autres de la méthode suivie par les Musulmans, pour donner à leur menteuses filiations un air de vraisemblance; ils recueillaient çà et là, dans la tradition, les noms des tribus éteintes et les intercalaient à leur guise dans leurs soi-disant listes généalogiques.

La chute de l'Empire d'Occident en Afrique laissa aux tribus du Belad el-Djerid la facilité d'envahir le Tell Romain. Les Hooara, entre autres, se précipitèrent dans la Numidie Orientale et en forcèrent les habitants à chercher un refuge sur la côte. Les *Midènes*, entre autres, se retirèrent à l'Ouest d'Hippone dans le mont Pappua, où un siècle après, leur ville de Midenos servit de réduit à Gelimer vaincu, jusqu'au moment où ce prince se rendit aux officiers Byzantins. Quant aux nouveaux venus ils étendirent vers l'Auras leurs campements et leurs douairs (2)

(1) A 24 milles romains de Gazaupala et par conséquent à environ 60^m sud-est de Cirta. On la nommait Vatari (Table de Peutinger), Callas Bataras (Procopé), Cellas Vatari (Corippus), Bazari et Vazari (Not. épisc.). C'était peut-être moins une ville qu'un emplacement de silos (Celke).

Voir sur Vatari M. d'Avezac (UNIV. PITT. Afr. anc., p. 250); et M. Yanoski (UNIV. PITT., Afr. Chrét. p. 47).

(2) Abbari, Abbir majus, Abbir minus, etc. (Voir Marcus, *histoire des Vandales*, p. 165, 167. Notes p. 39. — Le même : trad. de la *Géog. barb.* de Mannert. Notes p. 686, 688, 705). Dans ce dernier ouvrage, M. Marcus fait ressortir qu'Abbir majus et la province Abbaritana tiraient leur nom des Hooara, ce qui est d'autant plus vraisemblable qu'en Kabile quand deux *O* se rencontrent dans un mot, l'un d'eux se change en *B*. (M. le colonel Hanoteau, *Essai de Gramm. Kabile*). C'est ainsi qu'hooar est devenu abar.

Les villes et la province sus-nommées n'étaient pas connues avant les Vandales. C'est ce qui m'a fait placer dans cette période l'établissement des Hooara à l'ouest du Bagraas.

donnèrent leur nom au pays et reconnurent la suzeraineté des rois Vandales. Ceux-ci en effet comptaient dans leur domaine la province Abaritana qui s'étendait sur la rive gauche du Bagradas (1).

Lors de l'invasion Musulmane, les Hooouara habitaient encore les bords du fleuve Bagradas et les environs de l'Auras. Plus tard les Ketama soumirent ces régions, et, après ceux-ci, les Sanhadja ; mais ces deux peuples ne s'implantèrent pas dans ces plaines et en laissèrent la possession aux Hooouara à charge de tribut. Les invasions subséquentes ne changèrent rien non plus à la condition de ces populations ; elles changèrent de maîtres, voilà tout. Quand vinrent les Arabes hilaliens (vers 660 de l'hégire), les Hooouara prirent seulement la langue et les mœurs de ces nouveaux venus et se confondirent tellement avec eux qu'aujourd'hui ils passent pour Arabes (2).

Ces Hooouara de Numidie ne formaient d'ailleurs qu'une partie de la nation. Il s'en trouvait des fractions dans toute l'Afrique, depuis la Tingitane jusque dans la Haute-Égypte. Au quatorzième siècle de notre Ère, les tribus Hooouarides de l'Ifrikia occupaient les emplacements suivants : « C'est à » côté de Tebessa, dit Ben-Khaldoun, que l'on rencontre la » première des peuplades des Hooouara. Elle s'appelle les Beni- » Ounifen et son territoire se compose de la plaine de » Tebessa et de celle de Mermadjenna, ainsi que des lieux » voisins. Immédiatement à l'Orient de cette tribu, on trouve

(1) UNIV. PITT. Yansdki : *L'Afrique sous les Vandales*, p. 82.

(2) M. le S.-lieut. Aucapitaine a tracé dans son étude sur l'établissement des Arabes dans la province de Constantine (*Ann. Archéol. de Constantine* année 1865, p. 92-112) un tableau animé de cette transformation, voici d'ailleurs ce qu'en dit Ben Khaldoun : « Les Hooouara de l'Ifrikia vivent en nomades et sont comptés au nombre des arabes pasteurs de la » tribu de Soleime, auxquels du reste, ils se sont assimilés par le langage » et l'habillement ainsi que par l'habitude de vivre sous la tente. Comme » eux aussi ils se servent de chevaux pour monture, ils élèvent des chameaux, ils se livrent à la guerre et ils font régulièrement la station » du Tell dans l'été et celle du désert dans l'hiver. Ils ont oublié leur » dialecte berbère pour apprendre la langue plus élégante des Arabes, et » à peine comprennent-ils une seule parole de leur ancien idiome . . . » (B. Kh. Tom. I de la trad. p. 278).

« les Caïser, autre branche de la même Souche... qui habite la plaine d'Obba et le territoire situé entre cette ville et Laribus. Du côté de l'Est, ils ont pour voisins les Besoua autre tribu de la même race... Ceux-ci occupent la région qui s'étend depuis Toborsek jusqu'à Hamma et de là à Zungar, chaîne de montagnes qui entoure la plaine et le littoral de Tunis. Les Besoua ont pour voisins dans le pays situé entre la mer et Bedja une autre peuplade Hoouarienne, appelée Beni-Soleïm..... » (1).

Nous raparlerons plus loin de ces Hoouara et nous traiterons alors leur origine.

XIX.

L'AURAS.

L'Auras, placé entre les plaines de la Numidie cultivée et les pâturages du Chott, semble destiné par sa position même à servir de refuge aux populations environnantes quand elles se trouvent trop pressées par les invasions. En premier lieu, il reçut, lors de la chute de Juba, la dynastie Massyle et de nombreuses fractions Louatiennes ; celles-ci bien que vaincues conservèrent toujours dans le pays une grande importance, qu'appuyait d'ailleurs leur parenté avec les nombreuses tribus de même race qui parcouraient le pays des Syrtes sous le nom de *Seli*.

Tant que l'Empire fut debout il trouva dans les montagnards de l'Auras, des ennemis acharnés ; nous avons dit qu'ils détruisirent Lambèse, mais quand vinrent les jours de décadence, menacés eux-mêmes par de nouveaux envahisseurs accourus du désert, ils firent cause commune avec les maîtres du pays cultivé. C'est ainsi, qu'ils s'allièrent avec le roi Vandale Genseric contre les Nomades, et que, sous les Byzantins, Coutzinas roi des Massyles prêta son appui à Salomon et à Jean Troglita dans leurs guerres avec les Hasquas, Maziques et

(1) Ben Khald : T. 1 de la trad. p. 278, 279.

Ilagaten qui menaçaient la Byzacène et la Carthaginoise (1).

Quel qu'ait été son retentissement à la veille même de l'Islamisme, le nom des Massyles n'a pourtant jamais éveillé chez les chroniqueurs Arabes le souvenir d'une antique fortune. Ceux-ci ne reconnaissent dans les Macela qu'une famille aînée, mais obscure de la grande nation Louatienne. Quant aux autres tribus de cette race elles continuèrent après l'Islamisme à former autour de l'Auras et dans la montagne une confédération puissante qui se mêla activement à la révolte des peuples, Nefzaouiens contre les Émirs de Caïrouan (2). Un siècle après, ils jouèrent un rôle dans la prise d'armes des Zenètes et d'Abou Yézid contre la domination Ketamienne, et, quoique vaincus dans ces deux levées de boucliers, ils conservèrent une forte influence dans l'Auras jusqu'au quatorzième siècle de notre Ère, selon le témoignage contemporain de l'historien Ben Khaldoun.

De même que le nord de l'Auras était devenu le domaine des Massyles venus de Cirta, de même le midi de ce massif servit de refuge aux tribus qui s'expulsaient tour-à-tour du Zab et du Hodna. On n'a pourtant aucun détail sur ces événements ; car on ne peut ajouter foi à l'assertion suivante de Ben Khaldoun : « Dans l'Auras, montagne de l'Ifrikia, se ren- » contre aussi une fraction des Beni Abdelouad. Elle y a habité » depuis une époque très-reculée, s'y étant trouvée au moment » de la première invasion musulmane. » (3) Outre que le nom

(1) Saint-Martin, Résumé de la Johannide de Corippus. (UNIV. PITT. *Afr. sous les Byzantins*, Appendice, p. 97-102). Julius Honorius cite aussi les Massyles dans sa liste des tribus africaines.

(2) La part que prirent certains Louata, tels que les Ourfeddjouma et les Zeggala, à ce soulèvement a même contribué à l'erreur qui a fait de ces tribus, deux branches Nefzaouiennes : Ben Khaldoun qui a adopté cette opinion nous apprend néanmoins que les Généalogistes de race *Berbère*, comptaient les Ourfeddjouma parmi les Louata.

« La tribu de Nefzaoua, nous dit-il, fournit un grand nombre de branches, entre autres les Oulhaça, lesquels dérivent de deux ancêtres, Tidghas et Dihya. De Tidghas proviennent les Ourfeddjouma, tribu qui renferme les Zeggala.... mais Ben Sabec et les gens de son école disent que les descendants de Tidghad appartiennent à la branche des Louata et qu'ils habitent l'Auras (Tome. 1 de la trad. p. 171-172).

(3) Ben Khald. T. 3 de la trad. p. 305.

Abd el-Ouad est de formation arabe et par conséquent postérieur à la première invasion musulmane, il est plus croyable que les Abd el-Ouad, comme les autres Zenètes, restèrent nomades jusqu'à l'arrivée des Hilal et qu'à cette époque, seulement, ils furent expulsés du Zab et réduits à se jeter dans la montagne.

Ben Khaldoun cite aussi dans l'Auras des Nefzaoua, des Hoouara et même des fractions Ketamiennes. Ces populations y sont relativement récentes : les Nefzaoua de l'Auras ne s'y étant établis qu'après l'Islamisme, lorsque les émirs de Caïrouan eurent mis fin à la grande révolte des Berbères (124 de l'hég.); et les Hoouara ne s'y étant réfugiés que plus tard encore, à la suite de l'insurrection d'Abou-Yezid (333 de l'hégire). Quant aux Ketama, on ne peut douter que leur émigration dans l'Auras ne soit plus récente encore et qu'elle n'ait eu pour cause leur expulsion de la Numidie orientale par les Sanhadja d'abord (vers 362) et ensuite par les Arabes hilaliens (vers 660).

XX.

LE ZAB.

Au sud de l'Auras s'étendent des régions stériles, parsemées d'Oasis, qu'on nomme aujourd'hui les Ziban. Là nous retrouvons comme dans les régions sauvages de la Mauritanie, des tribus volantes sans cesse en mouvement, se disputant, les armes à la main, les pâturages, et les oasis et ne faisant trêve un moment à leurs querelles, que pour se jeter ensemble sur le pays romain.

Ces déserts furent d'abord occupés par les Massyles pendant leurs guerres avec les Massésyliens, et probablement bien avant, alors, que les deux branches de la famille royale se disputaient et s'arrachaient tour-à-tour le trône (1). Quand ce peuple se fut emparé du Tell, il y vint à sa place d'autres tribus originaires du sud. Ces Kedamousiens, Khitoues, Moukounes, ces Midènes que nous voyons plus tard dans le pays cultivé, durent faire

(1) Voir Tite Live L. 29, ch. 29 et 30

une halte dans le Zab, depuis le règne de Massinissa jusqu'à la mort de Juba l'ancien. Ils entrèrent dans le Tell à leur tour et furent remplacés par d'autres hordes originaires des Syrtes. Les uns nommés Todoukes, occupèrent le bassin oriental du Hodna ; (1) les autres se fixèrent derrière le mont Auras : C'étaient les Misulames, les Nataboudes (2) et au-dessous d'eux les Nisibes. Le Zab oriental devint la demeure des Miédiens, branche nomade des Midènes, ayant au midi les Mousounes (3).

Ces nouveaux occupants voulurent aussi se créer des établissements dans le Tell et poussèrent dans toutes les directions des courses de pillage, que la mort de Tacfarinas n'interrompit qu'au sud de la Numidie.

Deux siècles après, les malheurs de l'Empire offrirent à ces peuplades une occasion de forcer les abords de la Sitifienne. Tribus du Zab et du grand désert s'y précipitèrent à l'envi et s'y établirent à l'ouest des Kedamousiens. Plusieurs peuplades, il est vrai, périrent dans la tourmente ; mais les Misulames s'emparèrent des cantons au sud de Mileu, et les Mousounes, des régions qui séparent Sétif de l'Auras septentrional (4).

Le Zab était vide d'habitants, mais aussitôt les Babares ou Sababares, qui depuis longtemps habitaient l'ouest de la Byzacène, pénétrèrent dans le pays par l'est et se répandirent jusqu'aux plateaux de la Césarienne. Sous Gallien et ses successeurs, ils commencèrent à attaquer la province de Sétif, mirent tout à feu et à sang autour d'Auzia et de Mileu, et, de moitié avec les Quinquegentiens de race Gétule comme eux, commencèrent contre l'Empire une guerre de courses et d'invasions. L'Empereur Maximien (297 après J.-C.) vint d'Europe

(1) Voir la note 1 de la page 1.

(2) La position des Nataboudes est doublement fixée 1° par les termes mêmes de Ptolémée « derrière le mont Audon... » et 2° surtout par l'existence au sud de cette montagne (l'Auras de nos jours) de la ville de Tabudeos (alio Touboutis) qui portait leur nom et qui leur dut sans doute sa création. Nous avons dit ailleurs, que la particule *na*, seule différence entre le nom de la ville et celui de la tribu, signifie tribu, (voir à la page 5 de cet article).

(3) Ptolémée. *Afrique propre*.

(4) Table de Peutinger.

pour les combattre et les châtier plusieurs fois, mais ni ses victoires, ni les avantages remportés par les lieutenants impériaux ne purent empêcher ces peuplades de se fixer, les Quinquegentiens dans le mont Ferratus, les Babares dans les montagnes que dominant Cuiculum (djemila) du côté du Nord.

Après les Babares, apparurent dans le Zab les Zèkes, (Zouagha) venus encore des Syrtes; car cette région essaima sans cesse sur le monde romain des hordes de Barbares. Les historiens latins connaissaient cette nation sous le nom de Maziques, une des formes du mot Zèkes (1). Elle se rendit bientôt maîtresse de tous les pays de parcours jusqu'à la Césarienne, si bien que du temps de Constantin, on ne connaissait plus en Afrique que des nations Maziques (2) et que le souvenir de leur domination arriva jusqu'aux Arabes. Ceux-ci nous l'ont conservé en intercalant un certain *Mazigh* dans la filiation forgée, pour rattacher les Berbères à la race de Noé.

Cette domination ne dura pas longtemps pourtant, ou du moins elle resta incomplète. Dès avant Constantin, vivait dans le Hodna, une tribu Gétulienne nommée Zabunii. Vers le temps des Vandales, cette tribu se porta vers l'est, conquît les bassins des Chott et leur donna le nom de Zab. (3) Un peu avant les Arabes, Honorius la citait parmi les peuplades africaines de Musubei (Mozab) une des formes du nom originaire, et ce fut sous cette forme, qui se substitua définitivement aux autres, que ce peuple fut connu par les musulmans (4).

Avec les Mozab ou peu après apparurent au sud de l'Auras, un grand nombre de tribus de même origine, c'est-à-dire

(1) Le mot Mazique est formé du nom Zèke et de la particule *m* qui signifie tribu (voir la note 3 de la page 2). Zouagha, le nom actuel de cette tribu est le pluriel arabe du mot *Zigh*, et est par conséquent une forme du nom postérieure à l'Islamisme.

(2) Ethiens.

(3) Ce qui démontre que les Zabunii durent se répandre dans l'est bien avant l'Islam, et même avant les Vandales, c'est qu'on trouve dans la Notice des Eglises établies en 484 sous Huneric le nom d'un évêque *Zabensis en Numidie*, et que s'il se fût agi d'un évêque de la ville de *Zabi*, il eût été porté dans la *Sitifenne*.

(4) Néanmoins le savant M. Berbrugger nous apprend que de nos jours encore les Mozab sont encore parfois appelés : Azzab, Azzaba, Azzabia, (Note sur l'histoire des Berbères, T. 3 de la trad. p. 203).

Getuliennes ou Zénètes, comme on allait commencer à les appeler : c'étaient d'abord des Aureba, des Djeraoua, puis des Maghraoua, des Ifren, des Sindjac, des Itourwest, des Ghomert et des Ouacin, tous venus des déserts du Titteri et poussés sans doute dans le Zab par l'apparition des Sanhadja (Ethiopiens, Leuco-Ethiopiens) dans les plateaux du Chelif. Ces Zénètes se répandirent même plus loin dans l'est, jusqu'aux environs de Tripoli ; mais ce mouvement fut très-lent, et ils ne s'y trouvèrent encore qu'en petit nombre, quand les Arabes envahirent le Maghreb.

Les premières révoltes contre les Arabes eurent pour chefs, les Aureba et les Djeraoua du Zab : malgré de grands succès elles n'arrêtèrent l'invasion que pour quelques années et amenèrent la disparition de ces deux tribus ; dès-lors les Zénètes cessèrent de résister aux conquérants, et quand apparaissait dans le Zab quelque colonne dirigée vers l'Ouest, quelque renfort destiné à l'armée d'Espagne, les tribus se contentaient de s'écarter du chemin en se jetant dans le désert pour revenir ensuite à ses premiers campements quand les troupes musulmanes avaient traversé le pays et disparu du côté de l'Occident.

Après la ruine des Aureba et des Djeraoua, les Zénètes du Zab reonnurent comme les autres la suzeraineté des Émirs Maghraouiens, suzeraineté assez illusoire d'ailleurs et restèrent maîtres du pays jusqu'à la deuxième invasion Arabe. A cette époque reparurent au Sud de l'Auras les Zénètes du Djerid et de la Tripolitaine, qui venaient d'être expulsés de ces régions par les envahisseurs. Avec ces Zénètes il vint aussi diverses fractions qui s'étaient pendant le séjour de ce peuple dans l'Est, attachés à leur fortune et faisaient partie de leur confédération. Nous citerons parmi ces dernières les Aurigha ou Righa, d'origine Houarienne, qui s'étaient tellement confondus avec leurs confédérés que les Musulmans leur attribuèrent plus tard une origine Zenatienne (1).

Les Arabes se contentèrent d'abord de l'Ifrikia en s'en dis-

(1) Les auteurs musulmans font, il est vrai, deux peuples différents des

putèrent la possession ; mais bientôt ils finirent par envahir le Zab et en chassèrent les Zenata, malgré l'aide que ceux-ci avaient reçu des rois Maghraouiens de Tlemcen (vers 450 de l'hégire). A la suite de ce revers qui rompit leur ligue, les vaincus se dispersèrent ; pendant que les uns se rejetaient dans l'Ouest et y restaient Nomades, les autres se réfugiaient dans les montagnes et dans les oasis du pays et s'y adonnaient à la vie sédentaire.

(à suivre)

H. TAUXIER.

Sous-lieutenant au 74^e de ligne.

CHRONIQUE.

Les travaux d'exploration au Tombeau de la Chrétienne sont en pleine activité.

M. Berbrugger, rendu sur le terrain dès le 5 novembre, s'est livré à des études préparatoires et accessoires en attendant le matériel qui est arrivé le 22 dudit mois. Le lendemain, on a commencé à ouvrir des sentiers de service pour les communications et on s'est occupé de débarrasser les abords du monument des épaisses broussailles qui en rendaient l'accès difficile et pénible.

Le 26, l'appareil du sondage est parvenu à sa destination

Righa et des Aurigha, nous devons remarquer 1° que la dissemblance des deux noms n'existe pas réellement puisque dans l'opinion de certains généalogistes Aurigh ben Bernès (père des Houara ou Aurigha), se nommait aussi Righ (B. Khald T. 1 p. 273). 2° Que les deux tribus étaient limitrophes. 3° et enfin qu'à l'époque où les Arabes commencèrent à recueillir les Annales Berbères, les Righa confédérés des Zenètes étaient déjà complètement séparés d'intérêt des Aurigha restés indépendants.

Les écrivains musulmans avaient trop peu de souci de la vérité pour rechercher et reconnaître l'identité des deux nations.

et il a commencé à fonctionner dans l'après-midi du 28. Son emploi a pour but de reconnaître avec précision l'emplacement de la chambre sépulcrale ou les galeries qui y conduisent, afin d'y parvenir ensuite par galerie horizontale ou par un puits, selon la nature des indications que l'opération pourra fournir.

Les travaux de déblai, qui ont été organisés les premiers, avançaient beaucoup, surtout devant la fausse porte du Nord que M. Berbrugger avait déjà en grande partie dégagée en 1855 et 1856. Le Tombeau de la Chrétienne, cerné à une assez grande hauteur par une masse considérable de pierres de taille qu'en ont détachées à diverses époques les chercheurs indigènes de trésors, livrera bientôt le secret de sa véritable forme architecturale.

L'opération paraît être en bonne voie ; et il y a lieu d'espérer que le mois de décembre ne s'écoulera pas sans qu'on ait obtenu d'importants résultats, sinon la solution complète de cet intéressant problème archéologique.

M. Mac Carthy, retenu momentanément à Alger par les travaux et recherches préparatoires que sa mission spéciale exige, est arrivé sur le terrain le 6 du mois de décembre.

P. S. du 15 décembre. — Le sondage est parvenu à une profondeur de 20 mètres (le monument est haut de 40 mètres environ). La porte du Nord est complètement déblayée, ainsi qu'une partie notable des faces qui s'étendent entre cette porte et celle de l'Est. Le mauvais temps a forcé de suspendre les travaux pendant les journées du 14 et du 15.

LES DJEDAR. — On nous écrit au camp d'Aïn el-Kebour, le 6 novembre 1865.

« Vous avez certainement fait vous-même ou reçu de vos correspondants des études sur les ruines que les Arabes appellent El-Geddar, et qui sont situées à 30 kilomètres environ au Sud-Ouest de Tiaret sur une série de mamelons nommés Bou-Alloual (1).

(1) La *Revue africaine* a publié, en effet, dans son premier numéro,

« Mais, si ma mémoire est bonne, M. le colonel Blanchard qui a fait exécuter des fouilles dans les trois pyramides que j'ai visitées, n'a pu pénétrer dans l'intérieur, et je ne crois pas que depuis on ait essayé d'y entrer.

« J'ai eu le premier ce bonheur. J'ai pénétré dans le monument placé le plus au Sud Ouest ; et je vous envoie le plan des salles souterraines, la coupe des conduits d'entrée et l'élévation de la face Sud Ouest, qui est celle où les gradins sont le mieux conservés.

« L'entrée des souterrains est du côté du Sud-Est, en face et à hauteur de l'établissement, à un endroit où les gradins et la corniche ont entièrement disparu. A 6^m environ de l'entablement la galerie commence à ciel ouvert sur une longueur de 1^m 30, elle s'enfonce ensuite dans l'intérieur de l'édifice par une inclinaison de 25 degrés. A partir de la pierre qui forme la partie supérieure du chambranle d'entrée elle a 2^m 90 de longueur ; sa largeur est de 1^m et sa hauteur moyenne de 78^{cm}. Au bas de cette galerie le passage est obstrué par une pierre détachée de la voûte et sous laquelle il faut ramper pour pénétrer dans le petit couloir. Cette pierre a 1^m 40 de longueur, 50^{cm} de largeur, 22 d'épaisseur et est à 50^{cm} au-dessous du sol.

« J'ai dû enlever une à une toutes les pierres qui étaient amoncelées sous ce cube et dans l'intérieur du petit conduit. J'ai été aidé dans ce travail par M. Deprad, sergent-major au 1^{er} Tirailleurs, et il nous a fallu trois quarts d'heure d'un travail opiniâtre pour arriver à nos fins. Alors j'ai dû me mettre à plat-ventre, me glisser sous la pierre d'entrée et de là, dans le conduit. M'aidant des pieds, des genoux et des mains j'ai avancé doucement et il est arrivé un moment où mes

(octobre 1856 page 50), une communication sur les monuments dont il s'agit ici. Cette communication était due à M. le commandant Henry Bernard, aujourd'hui colonel en retraite et maire de Tlemcen. Le travail qui nous est adressé aujourd'hui par M. le sergent-major Bordier, outre sa valeur intrinsèque, a un vif intérêt de circonstance ; car les Djedar ont une grande analogie de forme, et probablement de destination, avec le Tombeau de la Chrétienne que l'on explore en ce moment. — *Note de la Rédaction.*

jambes sortant de cet étroit boyau ont pu remuer à droite, à gauche et en haut. Je me suis hâté de sortir le restant du corps, et, grâce à la lanterne dont je m'étais muni, j'ai pu voir une galerie assez longue s'étendant à droite et à gauche, et les portes d'entrée des galeries latérales. Aussitôt dans l'intérieur j'ai appelé M. Deprad qui est venu me rejoindre, et nous avons visité ensemble toutes les galeries. Mais comme nous n'avions pas d'instruments, nous n'avons pu prendre que le lendemain le tracé que je vous adresse. J'ai pris exactement toutes les mesures avec le concours de MM. Deprad, sergent-major au 1^{er} Tirailleurs, Lancelin, sergent-fourrier au même régiment, Dubier et Vincent, sergents-majors au 37^e d'infanterie. Ce travail nous a demandé deux heures et il a été très-pénible, car la hauteur moyenne ne dépasse pas un mètre, on ne peut se tenir debout qu'au fond des salles et au commencement des salles latérales.

« Le tracé ci-joint est fait à l'échelle de un centimètre pour mètre; mais comme je l'ai établi avec des instruments assez grossiers, je crois devoir vous adresser tous les chiffres qui s'y rapportent.

« J'ai à vous faire remarquer que la galerie d'entrée et la salle numérotée 2 ont, seules, leurs plafonds sur le même plan. Dans les autres galeries, le cube formant la partie supérieure du chambranle est sur le même plan que toutes les pierres du plafond de ces galeries, de sorte que les salles s'enfoncent de plus en plus dans le sol. La salle 6, qui a son entrée dans la galerie 5, étant construite d'après le même système le plafond se trouve à près d'un mètre au-dessous du niveau de celui de la galerie d'entrée. Au premier tournant de la chambre n^o 3, le plafond baisse de 50^c et la salle s'enfonce davantage dans le sol.

« Les plafonds sont formés de parallépipèdes occupant toute la largeur des galeries, ayant eux-mêmes une largeur moyenne de 45 à 50^c, si l'on s'en rapporte aux cubes qui font partie de la construction des murailles. Ils ne sont pas juxtaposés; il y a au contraire entr'eux une solution de continuité de 15^c environ. Ce vide est comblé avec des pierres

brutes jetées pêle-mêle. Les blocs sont réunis par un ciment-très-dur, mais qui a cédé dans beaucoup d'endroits par l'influence de l'humidité et du poids énorme des pierres brutes qu'il était forcé de supporter. Ces pierres sont tombées alors dans l'intérieur de l'édifice qu'elles ont presque entièrement comblé. Ceci est remarquable surtout dans la galerie d'entrée et dans le commencement de toutes les autres, en un mot dans toutes les parties qui, se trouvant sous le sommet de la pyramide, avaient un plus grand poids à supporter.

« Il manque des blocs à presque tous les angles des portes, principalement à l'entrée de la salle n° 1, à l'entrée de la salle n° 2, au premier tournant de la salle 3 autour du bloc qui forme chambranle, et dans le mur H' l' en face de la salle 6 une pierre a été arrachée de son alvéole. Il ne reste aucune trace de ces différents blocs, peut-être n'ont-ils pas été posés.

Il y a beaucoup d'inscriptions à l'intérieur comme à l'extérieur de l'édifice, dehors comme dedans elles sont les mêmes, et se répètent à chaque pas.

« Elles ont une hauteur moyenne de 20 centimètres; quelques-unes sont renversées. Elles sont toutes assez grossièrement faites. La figure 4 est gravée sur presque toutes les pierres. Je me souviens avoir lu dans un guide itinéraire, qu'une inscription attribuait la construction de ces monuments à un général de Justinien. J'ai cherché cette inscription avec une attention scrupuleuse et ne l'ai trouvée nulle part.

« Je crois que la pyramide sud-ouest, comme les deux autres, n'a jamais été terminée en gradins jusqu'au sommet, mais bien par des pierres brutes amoncelées en forme de pyramide. Dans la partie la mieux conservée, dont je vous envoie l'élévation, il reste les traces de neuf gradins et je suis persuadé qu'il n'y en a jamais eu plus de douze. Les pierres brutes sont tombées, entraînant avec elles une partie des gradins, et se sont déversées à terre par le milieu des quatre faces. Du reste vous avez probablement des données très-précises sur ce qui touche l'extérieur de ces monuments.

« Vous recevrez sans doute, Monsieur, de plusieurs officiers de la colonne, des travaux analogues et sans doute mieux établis. Mais jusqu'à présent je suis le seul qui ai pénétré dans l'intérieur et qui, avec le concours de mes camarades, ai mesuré exactement toutes les parties de l'édifice. Messieurs les sergents-majors du 37^e qui m'accompagnaient ont communiqué les chiffres que nous avons obtenus, à M. l'Adjudant-major Régnier qui vous écrira probablement. Je vous en préviens afin que vous ne preniez pas ses données pour contrôler les miennes, car elles se ressembleront exactement, à moins qu'il n'ait mal copié.

« Jusqu'à ce jour M. le commandant Laconster et M. le capitaine Gaveau, du 87^e régiment d'infanterie, sont les seuls qui soient entrés dans les galeries souterraines ; ils n'y sont restés que quelques instants.

« J'espère, Monsieur, que mon travail pourra vous être de quelque utilité. Je vous l'offre en souvenir de M. Tauxier, qui était un de mes bons amis et un de vos fidèles correspondants.

« Si vous croyez devoir insérer ma lettre ou une de ses parties dans un numéro de la *Revue*, je vous autorise à retrancher ce qui vous déplaira et à ajouter ce qui vous fera plaisir. Je n'ai aucun espèce d'amour-propre littéraire ou archéologique (1).

Veuillez agréer, etc.

RORDIER,

Sergent-major au 1^{er} régiment de Tirailleurs, 3^e bataillon,
5^e compagnie. Colonne Bouchard d'Aubeterre, par Tiaret.

Pour tous les articles non signés :

Le Président, A. BERBRUGGER.

(1) Les exigences de la mission que nous accomplissons en ce moment au Tombeau de la Chrétienne ne nous ont pas permis de faire paraître dans ce numéro les plans et dessins auxquels M. Rordier se réfère. Ils seront publiés dans la prochaine livraison. — *Note du Directeur de la Revue.*

TABLE DES MATIÈRES

DU NEUVIÈME VOLUME

DE

LA REVUE AFRICAINE.

	Pages.
Liste des Membres de la Société historique algérienne.	5
Statuts de la Société historique algérienne.	13
Extrait du procès-verbal de la séance annuelle tenue le 20 janvier 1865.	20
Procès-verbal de la séance mensuelle tenue le 25 février 1865.	61
Visite de l'Empereur à la Bibliothèque et au Musée d'Alger.	212
Promotions dans la Légion-d'Honneur.	316
Séance mensuelle du 16 juin 1865.	235

ARTICLES DE FONDS.

AUCAPITAINE (B ^{re}) et H. FEDERMANN. — Notice sur l'histoire et l'administration du beylik de Titeri.	280
BACHE (E.). — Notice sur les dignités romaines en Afrique.	22, 81, 161, 241, 321, 401
BERBRUGGER (A.). — Expédition du comte O'Reilly contre Alger en 1775.	39, 94
Id. — D ^r LEBRUN et DE CAUSSADE. — Miliana.	44
Id. — Inventaire raisonné des inscriptions romaines actuellement à Miliana.	48, 109
Id. — Les Consuls d'Alger pendant la conquête de 1830.	57
Id. — Épitaphe d'Ouzoun-Hassan, le conquérant d'Oran en 1708.	122
Id. — Situation religieuse et politique de la Mauritanie lors de la grande révolte berbère à la fin du 3 ^e siècle.	193, 374
Id. — Le fort de Cherchel.	202
Id. — Le Dieu Manu Draconis.	207
Id. — Mers el-Kebir, traduction de Suarez.	251, 337, 410
Id. — Épigraphe numidique d'après les matériaux adressés par M. le D ^r Reboud.	268
Id. — Au sujet de la légende arabe de l'expédition d'O'Reilly.	304
Id. — Épigraphe d'Auzia (Aumale).	307, 356

BERBRUGGER (A.). — Communications de M. Roger, conservateur du Musée archéologique de Philippeville (2 ^e article). Voir page 320.	361
Id. — Siège de Melilla par les Marocains. Traduction de documents originaux.	366
Id. — Négociations entre Hassan Aga et le comte d'Alcaudete, gouverneur d'Oran (1541-1542). Traduction de pièces authentiques.	379
CAUSSADE, D ^r LEBRUN et BERBRUGGER. — Miliana.	44
DE L'HOTELLERIE. — Le vétérân numismate.	371
DEVOULX (Albert). — Un exploit des Algériens en 1802.	126
Id. — Les édifices religieux de l'ancien Alger (6 ^e article)	443
FEDERMANN (H.) et B ^{re} AUCAPITAINE. — Notice sur l'histoire et l'administration du beylik de Titeri.	280
FÉRAUD (L.). — Traduction d'un récit arabe de l'expédition d'O'Reilly, en 1775.	180
Id. — Récit légendaire de l'expédition d'O'Reilly.	303
LEBRUN (D ^r), CAUSSADE ET BERBRUGGER. — Miliana.	44
MAC CARTHY (O.). — Etude critique sur la géographie comparée et la géographie positive de la guerre d'Afrique de Jules César, 1 ^{re} partie.	430
TAUXIER (B.). — Ethnographie de l'Afrique septentrionale au temps de Mahomet (3 ^e article).	458

CHRONIQUE.

BERBRUGGER (A.). — Au sujet d'une découverte épigraphique faite à Cherchel par M. Beaujean.	65, 149
Id. — Vases romains découverts à Fouka par M. Vigat.	71
Id. — Bas-relief découvert à Guern el-Esnam par M. le B ^{re} Aucapitaine.	74
Id. — Deux inscriptions découvertes à Stora par M. Grémilly.	75
Id. — Divers objets acquis par le Musée, de M. Fort, colon à Berbessa.	77
Id. — Don au Musée, par M. Cherbonneau, d'un camée trouvé à Gafsa (Tunisie).	78
Id. — Découverte d'une mosaïque romaine à Constantine.	78
Id. — Un honorius d'or.	79
Id. et D ^r REBOUD. — Notice sur les ruines romaines de l'Oued Chair.	131, 174
Id. — Inscriptions d'El-Mender.	145
Id. — Fouilles à El-Khemissa.	146
Id. — Tour romaine de Bordj Assous.	147
Id. — Stèle découverte à Mina.	147
Id. — Cercueil en plomb trouvé par M. Villemain entre Cherchel et Novi.	152

BERBRUGGER (A.) — Envoi, par M. le B ^{re} Aucapitaine, de la photographie d'une inscription romaine découverte à Touta.	154
Id. — Au sujet des plombs antiques découverts l'année dernière à Philippeville par M. Otten.	157
Id. — Vestiges d'Icosium (Alger) récemment mis au jour.	160
Id. — Inscriptions découvertes près de Tlemcen, à Miliana et à Cherchel.	214, 215, 216
Id. — Sur une lettre de M. Grémilly, relative à l'inscription de Stora.	224
Id. — Les dolmens de Roknia.	228
Id. — Rôle météorologique du Sahara.	236
Id. — Sur le Deo manu Draconis.	317
Id. — Découverte archéologique à Mouzaïaville.	318
Id. — Épigraphe de Januaria recueillie à Stora par M. Roger.	320
Id. — La science historique au Conseil général.	386
Id. — Exploration du Tombeau de la Chrétienne.	475
PIESSE (Louis). — Un émule d'Aranda.	220
REBOUD (D ^r) et BERBRUGGER. — Notice sur les ruines romaines de l'Oued Chaïr.	131, 174
Id. — Lettre datée de Bousada au sujet des ruines romaines de l'Oued Chaïr.	222
Id. — Épigraphie numidique.	396
ROGER (J.). — Théâtre romain de Rusicade (Philippeville).	389
RORDIER. — Les Djedar.	476
TAUXIER (H.). — A propos du nom de Sufasar (Amoura).	393

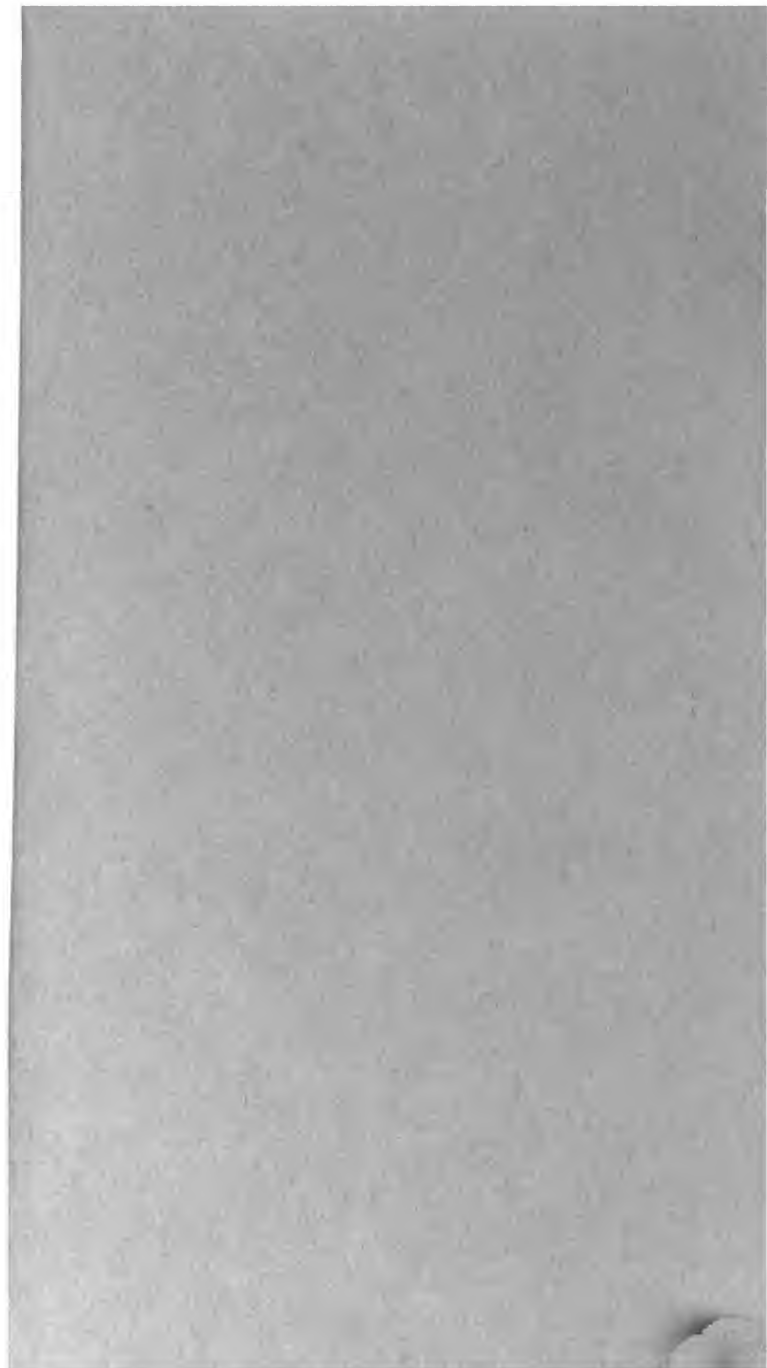
BIBLIOGRAPHIE.

BERBRUGGER (A.). — Les archives du Consulat de France à Alger, par M. Albert Devouls.	237
---	-----

NÉCROLOGIE.

BERBRUGGER (A.). — Notices nécrologiques sur :	
MM. Azéma de Montgravier.	63
Charles Portmann.	232
Eugène Guès.	233
Le général de La Moricière.	398

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.





**RETURN
TO →**

ICLF(N)

LOAN PERIOD 1

2

3

4

5

6

ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS

DUE AS STAMPED BELOW

ICLF

JUN 26 1978

ICLF

APR 6 1982

REC. CIR. JAN 27 '83

UNIVERSITY OF CALIFORNIA, BERKELEY
FORM NO. DD0, 5m, 3/78 BERKELEY, CA 94720

PS



YD 11066

NON-CIRCULATING





**RETURN
TO →**

ICLF(N)

LOAN PERIOD 1

2

3

4

5

6

ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS

DUE AS STAMPED BELOW

ICLF

JUN 26 1978

ICLF

APR 6 1982

REC. CIR. JAN 27 '83

UNIVERSITY OF CALIFORNIA, BERKELEY
FORM NO. DD0, 5m, 3/78 BERKELEY, CA 94720

PS



YD 11066

NON-CIRCULATING COPY



